This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 08171881 3

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE.

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de E. Barère, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE

PHILOSOPHIE. — HISTOIRE. — SCIENCES. — LITTÉRATURE.
POÉSIE. — ROMANS. — VOYAGES.
CRITIQUE. — ARCHÉOLOGIE. — BEAUX-ARTS.

5

TOME CINQUIÈME.

Déc. 1852 -
Jan. 1853

PARIS,
AUX BUREAUX DE LA *REVUE CONTEMPORAINE*,
FAUBOURG MONTMARTRE, N° 13.

1852.

11

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

DE L'AME HUMAINE ET DE LA VIE FUTURE.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

§ Ier.

Un mal profond travaille, en ce moment, toutes les sociétés de l'Europe ; et, si on en croit les récits des voyageurs, il a traversé les mers, pour attaquer dans leur berceau les familles humaines transatlantiques. A son nom seul, on le reconnaîtra ; ses symptômes frappent tous les yeux ; son influence se fait sentir du plus brillant hôtel jusqu'au plus obscur domicile : c'est le matérialisme. Il s'est infiltré dans les mœurs et presque dans les croyances. La première étude qui soit recommandée aux nations par leurs sages et par leurs philosophes a pour but le *positif* de la vie. Où trouver désormais ces belles notions de morale, ces élévations de pensée qui, d'un séjour transitoire assigné à notre vie terrestre comme un temps d'épreuve, nous reportaient vers un monde meilleur instinctivement promis à nos désirs? Celles-ci, si elles ne sont étouffées, sommeillent au bruit assoupissant d'un travail en recherche de tout ce qui peut assurer à l'homme une suite de voluptés et de jouissances sensuelles.

Telle est la perfection à laquelle on tend, que l'on fait sonner si haut, que l'on préconise dans les discours académiques, dans les feuilles quotidiennes nourriture du peuple, et dans les représentations théâtrales ; elle est devenue le sujet de presque tous les entretiens ; prônée dans les cercles, elle suscite des rivalités et presque des guerres de nation à nation. Comment s'étonner de l'égoïsme, qui en est la rigoureuse conséquence ? il règne pourtant, il marche tête levée, il en-

Digitized by Google

vahit tout, depuis les sommités de l'ordre social jusqu'aux classes les plus infimes; depuis la jeunesse, tourmentée d'une ambition cupide à l'âge où les seuls sentiments généreux échauffaient jadis son cœur, jusques à la vieillesse qui, le pied déjà dans la tombe, cote les effets publics, spécule sur la hausse ou sur la baisse, joue des différences ruineuses, et rêve un solide comfort pour un souffle de vie qui lui reste.

Nous trouvons là, chez un peuple, le signe évident d'une dégradation morale. A quoi l'attribuer, si ce n'est à l'oubli de la vraie destinée de l'homme? A voir ce qui se passe sous nos yeux, on serait tenté de s'adresser les questions suivantes : Y a-t-il eu une création et un Créateur? l'âme humaine n'est-elle que le produit d'un mécanisme? y aura-t-il une seconde vie justificative de celle-ci? en deux mots : Dieu, l'âme et son immortalité, faut-il y croire? ou ne sont-ce là que des problèmes insolubles?

Dans la première livraison de la *Revue Contemporaine*, le R. P. Ventura a résolu victorieusement l'une de ces questions. Oui, comme l'a dit l'Apôtre, *l'architecte qui a créé le ciel et la terre est Dieu* * ! Nous allons, autant que nos forces nous le permettront, mettre hors de doute les deux autres. Non que des écrivains célèbres n'aient déjà, et avec succès, employé la puissance de leur génie au triomphe de la même cause; mais nous pensons que, dans l'état présent de la société, il importe d'y ramener l'attention publique; heureux s'il nous est donné, comme nous l'espérons, de fortifier de quelques preuves nouvelles les colonnes sur lesquelles s'appuie non-seulement la foi des âmes vertueuses maltraitées ici-bas, mais encore, dans l'économie présente, toute sociabilité humaine!

§ II.

Ces deux dogmes, surtout le second, sont les pierres fondamentales du Christianisme. Avant lui, nulle religion, nul enseignement philosophique n'avait rendu populaire la promesse d'une vie future : les sages orientaux se contentaient, dans les premiers siècles, de la révéler obscurément à quelques adeptes admis au secret des initiations; les Grecs, Socrate en tête, dont Xénophon nous a paru l'interprète le plus fidèle; les Romains, au nombre desquels, à bon droit, on remarque Cicéron et Sénèque, ne l'avaient entrevue que comme une belle et imposante probabilité; avant eux, les patriarches se l'étaient transmise traditionnellement, mais toujours à mots couverts; le chef

* Qui autem creavit cœlum et terram, Deus est. *Epist. Pauli ad Hebræos*, c. III, v. 4.

Digitized by Google

arabe Job l'avait reconnue dans des termes qui ont donné lieu à diverses interprétations *; Moïse, il est vrai, l'avait pressentie; après lui, les prophètes hébreux lui accordèrent, dans leurs prédictions, une place de seconde ligne, et même un peu voilée pour un vulgaire trop incliné vers les choses terrestres. Salomon était allé plus loin, dans trois passages de son livre de l'Ecclésiaste, en disant d'abord : « Dieu » jugera le juste et l'impie, et alors le temps de toutes choses sera » venu; » le même monarque recommande au jeune homme de ne pas oublier que, « pour toutes les joies de sa vie, Dieu l'appellera en » jugement; » et enfin le Sage par excellence ajoute, dans un langage plus expressif : « Cette poussière, dont l'homme est formé, retournera » à la terre où elle a été prise, et l'esprit retournera à Dieu qui l'a » donné **. »

Plus tard, il est vrai, le second livre des Machabées, auquel on n'accorde pas tous les caractères canoniques, jette une vive lumière sur le dogme de l'immortalité de l'âme, par un seul verset où est recommandée la prière pour les morts, afin que le terme de leurs expiations soit rapproché ***. Mais l'heure de la manifestation de cette grande vérité n'était pas encore venue. L'Emmanuel, le Désiré des peuples s'incorpore à la race humaine; l'oracle contemporain de la première faute s'accomplit : par la bouche du Christ, notre immortalité est nettement, solennellement, et sans ambiguïté proclamée; la morale a saisi son point d'appui, elle ne se discute plus, elle a trouvé sa sanction, elle s'impose.

Une telle autorité devrait être assez péremptoire pour réduire toutes les objections au silence : cependant aujourd'hui (et nous avons dit pourquoi), il nous semble bon de démontrer que ce dogme n'est pas seulement une vérité évangélique, signée sur l'arbre sanglant du Golgotha, mais qu'il est en même temps la caution la plus sûre de tout ordre social, et la conséquence la plus directe de notre nature envisagée dans son organisation, dans ses besoins réels, dans ses tendances, dans ses désirs et dans ses facultés instinctives.

Commençons par soumettre à notre examen cette créature sur laquelle on a peut-être trop disserté pour rester dans le vrai. En dépit

* Scio quod redemptor meus vivit, et in carne mea videbo Deum meum. *Job.*

** Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit. *Liber Ecclesiastæ*, cap. III, v. 17.

Scito quod pro omnibus his adducet te Deus in judicium. *Idem.*, cap. XI, v. 9.

Et revertatur pulvis in terram undè erat, et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum. *Idem.*, cap. XII, v. 7.

*** Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis orare, ut à peccatis solvantur. *Machabées*, lib. II.

Digitized by Google

de certains auteurs, de Pascal lui-même, qui ont cru devoir l'abaisser jusqu'à l'humiliation, n'en faisons pas trop bon marché. Car, après tout, elle est l'œuvre d'un grand maître, qui a jugé convenable de terminer par elle l'imposante série de la création. Pétrie d'un limon façonné de ses mains, elle est animée de son souffle; c'est bien là quelque chose! mais ce n'est pas tout : il a voulu la frapper à son empreinte et y trouver son image et sa propre ressemblance *. L'œuvre a reçu la marque de l'ouvrier; il n'a pas prétendu la renier, quelles que dussent être ses prévisions. Que serait un tel privilége, s'il n'indiquait une participation directe à la pensée divine? Notons ces choses; nous aurons besoin de nous en souvenir.

Comment l'homme, en effet, répondrait-il à cette noble destination, s'il était tout matière, ou le produit d'un simple mécanisme? nous ne le voyons pas. Allons plus loin : dans la classe des autres créatures animées, existe-t-il un seul être réduit à un pareil état de nullité? Non, évidemment non! car la vie qui, dans l'insecte le plus obscur, est encore un grand et admirable phénomène, dont le principe est jusqu'à présent inconnu, y est accompagnée d'un instinct latent, ou d'un sentiment auquel est attachée la conservation de l'individu et la perpétuité de l'espèce. Il serait absurde de n'apercevoir, dans cet instinct et dans ce sentiment, qu'un jeu de l'organisme, surtout si, en parcourant tous les degrés entre lesquels se partagent les substances animées, on arrive à celles d'un ordre supérieur, chez lesquelles, avec une sorte d'effroi, on rencontre des prévisions, des calculs, des souvenirs et des raisonnements **. Reconnaissons-le : il y a là quelque chose qui ne peut résulter de la plus savante combinaison de solides et de fluides; il y a là quelque chose d'extrà-naturel, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi. Quant à nous, nous oserons y découvrir une portion, bien minime il est vrai, de cet esprit qui, dans l'origine du monde, était porté sur les eaux ***. Aussi des penseurs profonds ont vu, dans cette occurrence, une difficulté de premier ordre; Descartes s'y est égaré. La plupart n'ont pas eu l'audace de l'aborder de front;

* Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. *Genèse*, ch. I.

** Nous avons eu et nos amis nous ont connu un chien qui, ayant été tondu par une femme établie à l'entrée du Pont-Neuf, ne voulait plus passer devant elle en nous suivant, lorsque de la rue Dauphine, où nous demeurions, nous allions à la rue de la Monnaie; mais qui, prenant sa course par le Pont-des-Arts, gagnait rapidement l'autre extrémité du Pont-Neuf. Là, assis sur ses pattes de derrière, avec un air réjoui, il nous attendait pour continuer de nous suivre. Nous voudrions que les Lamettrie et les Helvétius nous expliquassent, par des lois de statique ou de chimie, cet acte assez compliqué de raisonnement. Mieux vaudrait nous renvoyer à l'*Amusement philosophique* du P. Bougrant, sur l'âme des bêtes.

*** Et spiritus Dei ferebatur super aquas. *Genèse*, c. I, v. 2.

Digitized by Google

quelques-uns, pour l'expliquer, ont eu recours à des effets chimiques; d'autres, plus sages, l'ont tournée; et Adisson, dans sa pensée éminemment religieuse, ne pouvant accorder aux animaux une faculté qui touchât de trop près la nôtre, a dit que Dieu *était l'âme des bêtes*.

L'auteur anglais tranchait pieusement une difficulté; mais il n'était pas dans le vrai, quoiqu'il en fût beaucoup moins éloigné que nos philosophes matérialistes du dernier siècle, dont la science n'a vu partout que des jeux de leviers, de poulies, ou d'actions stimulantes sur des organes impressibles, on ne sait encore trop ni pourquoi ni comment.

Avare des causes, l'Éternel, dans son immense création, a été prodigue des effets. Si nous nous arrêtons au domaine de la matière, nous voyons qu'avec des gaz, des vapeurs, des sels, des soufres en ébullition et des pyrites en efflorescence il comble des vallées, qu'il ouvre des cratères, qu'il renverse des montagnes et qu'il en lance d'autres vers les nues, après les avoir arrachées aux plus profondes cavités de l'Océan : certes, il ne lui faut qu'un atome de cette même force expansive pour faire croître l'herbe que nous foulons aux pieds, l'arbre qui ombrage notre tête, et la moisson qui doit bientôt nous nourrir.

Si nous entrons dans le domaine de l'esprit, où la puissance suprême a dû se manifester également, et si, de l'insecte le plus obscur, nous nous élevons à l'animal le mieux partagé sous le rapport de l'intelligence, nous reconnaissons que la flamme divine a parcouru ces diverses catégories de créatures, qu'elle en a traversé les degrés plus ou moins rapidement, que sa lumière les a plus ou moins éclairées, et qu'en accordant à toutes le don miraculeux de la vie, elle les a douées de sentiment et d'instinct proportionnellement à la place qu'elles devaient occuper ici-bas. De là il arrive que cette lumière, qui n'est d'abord chez le vermisseau qu'un lampion presque inaperçu, s'enrichit de quelques rayons en montant l'échelle des créatures animées, brille d'un plus vif éclat dans quelques espèces supérieures, et, nulle part, n'est assez intense pour élever l'être jusqu'aux notions du juste et de l'injuste, du bien et du mal relatifs, du droit et de l'abstention, du devoir et du regret de l'avoir méconnu. La barrière placée devant lui est infranchissable. Aussi cette flamme subtile doit s'éteindre avec l'animal qu'elle a dirigé dans les actes de son existence; tout au plus, la transmettra-t-il à d'autres êtres de son espèce. Il n'aura ni mérité ni démérité; il aura vécu, c'est assez.

En effet, admirez comment cette sorte d'êtres secondaires est rapidement constituée. Dans la plupart des animaux qui paraissent à la surface du sol, quelques heures, quelques jours, quelques semaines tout au plus suffisent pour les élever à la hauteur de leurs modestes destinées. A peine un vingtième ou un cinquantième de l'âge qu'ils

Digitized by Google

doivent parcourir est-il employé à leur éducation, qui consiste dans l'affermissement de leurs organes. A bien dire, pour eux, il n'y a point d'enfance, pas même de puberté. A peine sorti de sa larve, éclos de son œuf, ou détaché de la mamelle de sa mère, l'insecte, le reptile, le volatile, le quadrupède sont tout ce qu'ils doivent, tout ce qu'ils peuvent être. L'abeille d'un jour est apte à butiner sur les fleurs, à maçonner des alvéoles de cire, à faire partie de la famille voyageuse qui, sous le nom d'essaim, ira fonder une colonie; après une couple de semaines, les gallinacés se suffisent à eux-mêmes; un peu plus tard, les quadrupèdes pourvoient à leurs besoins; enfin, le mécanisme où va résider la vie est promptement solidifié, non sans avoir été doté de cette portion d'instinct lumineux qui en sera le moteur.

§ III.

Venons à l'homme. Chez lui, les choses se passent tout autrement. L'âge moyen de notre espèce ne peut, que par une grande faveur, être porté à un demi-siècle, en supposant encore que nous ne l'abrégions pas par des excès préjudiciables à la santé. Eh bien! dans ce laps d'années, l'enfance figure au moins pour un quart; et la constitution simplement organique est loin d'être alors assez affermie pour nous permettre d'exister par nos seules forces. Il est évident que le ciel a eu ici des intentions d'un ordre plus relevé. Il a voulu qu'au contraire de ce qui se passe chez les animaux, l'homme devînt membre d'une famille, qu'il y trouvât des relations morales, que celles-ci par degrés le conduisissent à une sociabilité plus étendue, qu'une instruction traditionnelle développât en lui le sentiment du devoir; qu'au sein des foyers domestiques, sous ses yeux, la vertu prît un corps pour se faire aimer, que le vice s'y montrât sous ses traits hideux pour se faire haïr. Enfin Dieu, ne se bornant pas à jeter de plus sur le sol un être digérant, semant du blé par esprit de prévoyance, chassant ou poursuivant sa proie sous les eaux et dans les airs, s'est préparé des adorateurs dignes de l'approcher, même d'être admis au partage de sa félicité, après un sage emploi de leurs moyens physiques et intellectuels. Tel a été, sur le globe où nous trouvons notre origine, la volonté expresse du Créateur. Nous allons le prouver.

Puisqu'à certains égards nous avons été forcés de reconnaître dans les animaux quelques échappées d'une lueur divine, et puisque dans un ciron il y a quelque chose de plus surprenant et de plus admirable que dans une montagne, par comparaison notre intelligence doit sembler à tout esprit méditatif un phare éclatant, dont les reflets se projettent non-seulement au dehors, mais nous éclairent encore au-dedans de nous-mêmes. En effet, il se passe chaque jour en nous un miracle qui

Digitized by Google

demande toute notre attention : c'est la pensée occupée à s'examiner dans ses plus intimes réserves; c'est le sentiment intérieur s'interrogeant et arrachant à l'âme ses vœux les plus secrets; c'est l'homme enfin devenant son propre juge et se donnant un avis sévère, un conseil utile, ou une approbation méritée. Que de fois, absous au tribunal de l'opinion publique, ne sommes-nous pas traînés à la barre de notre conscience pour y entendre une sentence de condamnation! Les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de leur nature sont éternelles et imprescriptibles. Mieux écrites dans nos cœurs que les lois sur des tables de pierre ou d'airain, elles nous suivent en tous lieux. Quelque importun que devienne ce cortége, aucun ne lui échappe. Elles forcent les portes du palais des riches et pénètrent sous le chaume du pauvre. Il n'est pas de solitude si profonde où le remords ne se présente face à face au crime pour lui signifier son acte d'accusation, à moins que la perversité du coupable ne soit arrivée à son comble, et alors le silence de l'âme est le plus grand malheur dont puisse être frappée une créature humaine; car il n'y a plus rien à attendre d'une telle masse de corruption.

Ces cas par bonheur sont exceptionnels. Il est rare que le méchant s'en impose jusqu'à croire que le droit d'oppression lui appartienne. Lors même qu'il s'abandonne à des actes criminels, il s'efforcera souvent de leur donner une couleur de vertu. Au milieu de ses sévices, il ira jusqu'à prétendre qu'on lui reconnaisse de louables intentions; et parfois le seul moyen d'échapper à ses coups sera de feindre une confiance entière dans un mérite auquel on ne croit pas. Cromwell couvrait du titre de protecteur un régime d'oppression; Robespierre se disait l'incorruptible, tout en corrompant la morale publique; Marat se proclamait l'ami du peuple, dont il dévouait aux échafauds la portion la plus noble et la plus pure. Le socialisme actuel, avec aussi peu de franchise, joue le même rôle. C'est à titre de bienfaiteur de l'espèce humaine qu'il s'avance hardiment sous son drapeau prétendu pacifique, prêt qu'il est à renverser toutes les colonnes de l'ordre social. Il est cupide, et voilà tout.

§ IV.

Ne nous le dissimulons pas : la vie humaine a ses peines; elle a ses amertumes. Le juste est loin d'avoir toujours le bon lot dans l'économie actuelle. Que de saintes vertus ont fleuri obscurément à l'injure de l'air! Que de généreux dévouements n'a pas coûté à telle femme inaperçue l'éducation de sa jeune famille! Sont-ils sans valeur ces actes nombreux d'une pitié compatissante qui partage, avec le pauvre, le pain d'un modeste repas? Dans des positions plus élevées, que de

Digitized by Google

devoirs accomplis avec des déchirements de cœur, sans que la trompette de la renommée ait sonné dans les carrefours! Les legs des philanthropes et les prix Monthyon, qui ont au moins l'inconvénient d'appeler le grand jour sur ce qui doit rester caché jusqu'à l'heure suprême de l'Éternel, n'atteignent pas tous les actes de bonté ou de dévouement; et cela est fort heureux, car si la vertu n'était en pleine majorité sur la terre, les sociétés humaines seraient bientôt à l'agonie.

Reconnaissons-le aussi : il est une foule de faits détestables qui échappent au cercle des règlements civils, et dont l'auteur est souvent plus coupable que le malheureux qui va livrer sa tête au bourreau. La loi la plus sévère ne frappe que l'homme connu, que celui dont la vie s'est manifestée par quelque côté. L'opinion publique, naturellement dédaigneuse et superbe, ne cherche des justiciables que parmi les individus qui sortent de la ligne ordinaire. Groupée avec confusion sur divers plans, la foule échappe à sa censure comme à sa louange. Voilà pourtant qu'un jeune homme, à peine libéré de la conscription, devient le remplaçant sous les armes de quelque riche capitaliste, pour assurer une plus douce existence à sa vieille mère! Voilà qu'un autre, livré à des passions désordonnées, n'assassine pas les auteurs de ses jours avec le fer émoulu ou avec des sels délétères, mais qu'il leur verse à chaque repas le poison lent et corrosif du chagrin! Tout cela sera-t-il sans suites, sans châtiment, sans récompense? Le crime heureux ne sera-t-il qu'un habile calcul, la vertu souffrante qu'une duperie?

Le système des compensations, imaginé en manière de correctif de ces dispensations inégales, par le docteur Weitenkampf*, et que s'appropria plus tard un écrivain français (Azaïs), n'est applicable ni dans la pratique ni dans la science spéculative. Repoussé par une saine raison, il est même un côté par lequel il touche à une profonde immoralité. Car cette balance de biens et de maux, cet équilibre que l'on prétendrait établir entre les douceurs et les peines de la vie ne serait qu'un adroit mensonge au profit des heureux du siècle; à quoi bon alors un avenir de justes répartitions?

La journée présente est mauvaise : philosophes du moment, ne cherchez pas à me persuader qu'elle est belle, car l'orage a transpercé mon manteau et mes membres frissonnent de froidure. Par cela même que le temps actuel me va mal, ne tuez pas un avenir dont plus que jamais je sens le besoin. Riches, favoris de la fortune, la doctrine des compensations est un oreiller bien souple sur lequel il est agréable de reposer sa tête, convenez-en; mais ne vous mettrait-elle pas un peu

* Voyez la traduction française en 2 vol. in-12 de cet ouvrage, imprimée à Kœnigsberg et publiée sous le titre de : *Consolations*.

Digitized by Google

trop à l'aise? Je n'ignore pas que, ne manquant de rien dans cette vie, vous n'en souhaitiez guère une autre. Vous aurez beau m'entretenir de vos peines secrètes et domestiques, je vous dirai toujours qu'il y a du réel dans vos plaisirs, dans vos fêtes, dans votre existence comfortable, dans vos fantaisies satisfaites (et Dieu sait combien elles sont nombreuses !), dans vos jouissances d'amour-propre et d'orgueil. Vous aurez beau gémir devant moi sur votre bonheur: tel qu'il est vous ne le changeriez pas contre les fatigues, les privations, les misères et les angoisses de l'honnête artisan qui demeure à votre porte, quoique, selon vos parasites, l'habitude émousse chez ce dernier la pointe acérée de la douleur, et vous avez raison!

Cependant les parts ne sont point égales en ce monde; elles ne pouvaient l'être, et, sous ce rapport, il serait facile de justifier la Providence qui, dans des vues ultérieures, nous a assigné des conditions diverses, toutes occasions d'épreuves pour les uns et de mérite pour les autres. Nous le confessons derechef : où les premiers ont moissonné dans la joie, les seconds ont à peine obtenu le droit de glanage. Puisque l'œil d'un maître équitable a vu ces choses, nul doute qu'un jour elles ne changent de face. Une vie future devient la conséquence rigoureuse de la vie actuelle. C'est dans celle-là que le système des compensations aura son énergique réalité; ailleurs, il ne serait que le rêve encourageant de l'égoïsme satisfait ou une illusion ironique offerte au malheur.

Mais ce retour vers une existence inconnue ne serait-il lui-même qu'une illusion? La preuve du contraire est patente; à défaut de bonne volonté, il suffirait d'un peu de réflexion pour la saisir. Il est un oracle que chacun peut interroger et qui ne mentira pas; la course ne sera pas longue, car il est bien près de nous : c'est le sentiment.

§ V.

Tout être animé, appelé à la vie en ce bas monde, reçoit des instincts qui le conduisent invariablement à sa destination. Ses organes ont été préformés dans ce dessein, et cette intention n'est jamais trompée. L'homme serait-il la seule créature qui échapperait à cette loi? lui serait-il donné, à lui seul, de former des désirs qu'il ne pourrait jamais satisfaire? Certes, si nous étions bien persuadés que toute notre destinée se borne à la vie présente, nous nous occuperions peu d'un avenir qui ne serait pas fait pour nous; cependant nous ne cessons de nous y transporter en esprit. L'improbabilité d'un succès nous empêche tous les jours de former certains vœux: aussi le nombre des individus qui convoiteraient des trônes est fort restreint, ce dont il ne faut pas trop s'affliger; mais il n'en est pas un qui, sans être en-

Digitized by Google

voyé à Charenton, ne se jette dans des projets bien plus hardis. Entourés de funérailles dès notre lever, ne pouvant quelquefois passer sous le linteau d'une porte qu'après avoir senti des tentures de deuil effleurer notre front, nous conspirons en mille manières contre cette épouvantable mort, souveraine des rois eux-mêmes. Elle a beau être près de nous, menaçante, inexorable, nous nous insurgeons contre elle, au moins en pensée, nous brisons à chaque instant son sceptre, et nous foulons ses honneurs à nos pieds.

En vain le glas funèbre va sonner, nous n'aurons garde de renoncer à la vie : c'est pour lui assurer une sorte de perpétuité que nous appelons en aide les livres, les mémoires posthumes, les médailles, les testaments et jusqu'à la tombe elle-même, chargée d'une épitaphe qui s'effacera sous la botte du citadin ou sous le sabot du villageois. Tel voudra que l'héritier de ses richesses le devienne aussi de son nom ; tel autre, que son image se montre sur le fronton de l'hospice ouvert aux malades par sa tardive libéralité. Descendez vers une classe inférieure, allez aux champs : le laboureur voudra que l'arbre planté de sa main soit respecté de ses arrière-neveux qui lui devront cet ombrage; et le garçon de ferme, qui sait à peine griffonner quelques lettres sur un papier, montera au clocher de son village pour y tracer, avec la pointe d'un couteau, son nom en belles majuscules.

Pendant que cet être inexplicable, appelé homme, dont la charpente osseuse sert de support à un système nerveux plus inexplicable encore, rêve d'une prolongation d'existence dans un avenir illimité, de combien de soucis dans la vie présente son cœur n'est-il pas la proie! A ses désirs naissants succèdent de nouveaux désirs; le but est devant ses yeux, mais il ne l'atteindra jamais; il manque toujours quelque chose à ses joies, à son bonheur; il y a toujours à ajouter, à retrancher ou à perfectionner dans ses œuvres. Son amour-propre lui dit vainement que tout est bien, une voix secrète lui crie que le mieux est possible; le sculpteur Polyclète brisera de son marteau la statue qui n'a pas répondu à toute sa pensée. (On sait que la Galathée de Girodet, dans son tableau de *Pygmalion*, en recouvre vingt autres, et encore l'artiste n'en fut pas content.) Le premier poëte du monde exigera par acte testamentaire qu'on brûle l'Énéide. Serait-ce pour l'absence d'une douzaine d'hémistiches? Non! mais le génie du Cygne de Mantoue avait le sentiment de quelque chose de possible et de supérieur à son propre chef-d'œuvre.

Une observation dont les défenseurs de notre avenir n'ont peut-être pas tiré assez de parti, c'est que dans ses affections les plus chères l'homme est réduit sans cesse à confesser son impuissance. Incapable de rien achever à son gré ici-bas, il ne fait qu'ébaucher ses amitiés et préluder à ses amours. Ses liens à peine formés sont bientôt rompus.

Digitized by Google

Hélas! sur cette terre de passage, vivre quelques jours, quelques années, *c'est survivre*, et notre cœur, en ce monde sublunaire, semble destiné à un perpétuel veuvage. Si on n'apercevait là une promesse, nous y trouverions une grande cruauté.

En effet, les attachements les plus sympathiques à l'homme deviendraient son supplice s'il ne lui était permis de les étendre dans un avenir, qui ne lui appartient pas plus prochain qu'éloigné. Son insuffisance du moment lui est tellement connue que, pressé d'une part par le besoin de son âme, de l'autre par le trépas auquel il prévoit ne pouvoir échapper, il annonce à tout ce qui l'entoure que ses sentiments survivront à sa dépouille. Aussi se met-il avec audace en possession des siècles futurs; il s'y élance pour bénir et maudire. Ce symbole d'une éternité, le mot *toujours*, accompagnera ses témoignages d'attachement. S'il trace une lettre, cette parole, riche d'années, coulera de sa plume; s'il serre une main chérie, elle sortira de ses lèvres. Cette autre figure de l'éternité, en sens contraire, le mot *jamais*, sera consacrée par sa reconnaissance ou deviendra l'arme de sa haine. Jamais il n'oubliera les services ou les outrages qu'il a reçus. Être faible, il ne doit durer qu'un instant, ses fragiles organes tomberont au premier souffle de l'automne; il n'a garde de l'ignorer, et le langage des immortels est dans sa bouche! Ah! c'est qu'ayant le secret de sa vie future, il lui lègue déjà les affections qu'il n'a pu contenter en celle-ci; il les fait descendre avec lui dans la tombe comme un bien qu'il espère retrouver à ses côtés sur une plage lointaine. C'est là qu'il s'est réservé de parachever son système de bonheur, et d'embrasser dans une plus chaude bienveillance ce qu'il n'a pu chérir ici-bas que d'une manière imparfaite.

§ VI.

On peut dire, de l'homme pour lequel la vie a eu le plus de charme, que c'est celui qui a le plus sincèrement aimé, et que par conséquent sa vie, tranchée dans le vif de ses affections, n'est point parvenue à son terme. Plusieurs n'ont vu dans l'amour qu'une passion physique : n'en déplaise au célèbre auteur de l'*Histoire naturelle*, nous croirons qu'une telle manière de s'exprimer ne manque pas moins de justesse que de vérité. A notre avis, c'est un besoin de l'âme qui, y trouvant presque le souvenir d'une destination primitive, en reçoit une puissance de premier ordre pour exécuter souvent de grandes choses, comme il est arrivé dans les siècles chevaleresques. Ne serait-ce pas là le levier dont Dieu se serait servi pour remuer les mondes? Tout amour lui-même, il a dû y céder en se faisant créateur, car sans cette

Digitized by Google

bonté génératrice l'univers dormirait encore dans le néant. C'est avec cette clef seule qu'il pourrait être donné de pénétrer dans le grand secret dont, depuis des siècles, on a cherché vainement le mot.

Toute la nature obéit donc à un centre d'attraction que, dans le monde moral, elle n'atteindra jamais; Dieu est ce centre vers lequel l'âme humaine peut graviter pendant une éternité et s'en rapprocher toujours, pareille à ces lignes connues en physique sous le nom d'asymptotes, perpétuellement inclinées l'une vers l'autre, sans jamais se confondre : ainsi force nous est de reconnaître qu'il y a du divin dans l'amour. Dans le rapport des sexes, toute l'erreur provient souvent de ce qu'ils se prêtent l'un à l'autre des qualités et des mérites dont la possession n'appartient pas à la vie actuelle; le charme devient alors irrésistible. Bossuet a eu raison de dire que *tout amour véritable tend à adorer*. Cet axiome, d'une haute portée, nous explique la vie de sainte Thérèse avec un tel bonheur, qu'en l'interprétant convenablement nous croyons que cette pieuse et chaste créature a été indignement calomniée par la philosophie moderne.

Aussi il est très-rare que l'amour, porté à ce degré d'ardeur entre deux sexes, obtienne une longue durée. On s'est cru des perfections que la terre n'a point connues; on a été séduit par la forme qui les promettait, par une beauté qui en devenait le gage, et l'on ne se mentait réellement pas quand la parole, et même le sentiment, tenaient de l'*adoration;* mais au moins nous tirerons de cette remarque une conséquence, à savoir, que l'âme humaine est faite pour ressentir l'amour vrai, qu'elle en conçoit le désir, et que, dans certains cas, elle en a l'avant-goût. L'œuvre de Dieu, en ce bas monde, a été l'objet d'une infinité de recherches : mais il y a lieu de croire que, si l'on parvient jamais à quelque découverte essentielle dans les routes mystérieuses du présent ou de l'avenir, c'est qu'on en aura auparavant chassé les ténèbres avec le flambeau de l'amour.

Avançons encore un peu dans ce sujet. Certes, les productions écrites de l'esprit humain sont nombreuses, les tablettes des bibliothèques fléchissent sous leur poids, notre domicile ne peut y suffire, insensiblement elles finissent par nous chasser de nous. Entre ces œuvres plus ou moins dignes d'attention, quelles sont celles qui nous attachent le plus vivement et dont le charme a le plus de durée, si ce ne sont celles qui parlent à notre âme le langage d'un tendre sentiment? Ne sont-ce pas encore celles-là qui nous font chérir la main qui les a tracées? Sans que nous puissions le bien définir, n'ont-elles pas toutes un parfum d'amour, quelquefois même un arome d'immortalité? Ces deux conditions se rencontrent mieux dans le petit livre attribué à Thomas-à-Kempis, et dont l'auteur est resté si longtemps

Digitized by Google

inconnu*, ou dans celui de Silvio Pellico, que dans les cent volumes de Voltaire, qui n'a jamais aimé. Ce dernier m'amuse quand il ne m'irrite pas, mais me laisse froid, tandis que les deux autres écrivains m'avertissent, dans chacune de leurs pages, que j'ai une âme, qu'elle est née pour se nourrir de sympathies, et qu'elle aspire à une durée dont une composition vraie lui donne implicitement la promesse. Qui plus que Jean-Jacques Rousseau a prodigué dans le roman les expressions passionnées? sa plume, assurait-on, *brûlait le papier*. C'est pour lui que le mot a été créé. Mais sa *Nouvelle Héloïse* manque d'une vraie chaleur, car on y a trop parlé aux sens et trop peu à l'âme. Selon nous, ses *Rêveries* et ses *Dialogues* offriraient quelque chose de plus attachant que ses autres ouvrages, s'il s'y occupait un peu moins des complots dont il se croyait la victime.

Nous avons lu les *Lettres* écrites du donjon de Vincennes, et nous n'y avons trouvé qu'un accès continu d'érotisme. Mirabeau préludait presque en amour à son rôle de tribun politique; on eût dit de lui un Hercule poussant de gros soupirs aux pieds d'une Omphale. Gœthe, avec motif, a remarqué que dans la vie et dans les écrits de lord Byron, rien n'annonce que chez lui le cœur ait vécu; autant on peut penser de Gœthe lui-même, si l'on en juge par ses propres *Mémoires*. Dans toutes ses liaisons, même celles de sa jeunesse, de son propre aveu, il y a eu absence complète de sentiment, bien qu'il ait trouvé sur sa route plus d'une femme digne de le mieux inspirer. Sa personnalité est toujours en relief; la belle tête du baron allemand se dessine à chaque page; ce n'est pas un simple profil, elle s'y montre en ronde-bosse. Remarquez que ces deux écrivains ayant le malheur de manquer de croyances, leur scepticisme a dû déteindre sur leurs œuvres. Notre Benjamin Constant n'a pas été plus heureux; quoiqu'il ait beaucoup disserté sur les religions, il suffit de le lire pour reconnaître qu'il n'avait pas la foi; son *Adolphe* en serait une preuve certaine, à défaut de toutes autres. Ouvrez, au contraire, et à tout hasard, un volume de Fénelon, vous y trouverez à la fois l'empreinte d'une âme aimante et d'un grand sentiment d'immortalité, dons du ciel qui marchent toujours de conserve.

Aimer, dans l'exactitude du mot, c'est vouloir vivre et vivre à jamais avec l'objet aimé : aussi le christianisme, en s'engageant à nous donner la vie future, où nous attendent des visages amis, a mieux appris l'amour au genre humain qu'Ovide qui a prétendu en donner des leçons, et qu'Horace qui n'a enseigné qu'à jouir de l'existence

* Il nous paraît difficile aujourd'hui de douter que Gerson soit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, surtout depuis que la *Revue Contemporaine* a publié sur ce sujet l'article péremptoire de M. R. Thomassy. Voyez tome IV, page 301.

Digitized by Google

auprès d'une Lalagé au doux sourire *. Peut-être parmi les poëtes anciens, Virgile est-il le seul chez lequel on rencontre quelques vraies traces de ce sentiment; sans contredit, c'est aussi celui dont la lecture a le plus de charmes.

Mais il est un livre bien peu volumineux, plein de sagesse, plein de bonté, qui, en ne racontant que trois années de la vie d'un homme (qu'on nous pardonne un instant l'expression), a conquis à toujours le monde et en a changé la face : c'est l'Évangile ! Où trouver, en effet, plus d'amour ? où l'immortalité serait-elle plus solennellement annoncée ? Chaque page, chaque parole la proclame. Cette vie à elle seule devient toute une religion. L'homme-Dieu, ou plutôt le DIEU-HOMME, du haut de l'arbre ensanglanté, bénit encore ses bourreaux, en disant : « *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* **. » Du sein de la douleur, et avant d'exhaler le dernier souffle de son humanité, voyant Marie et Jean au pied de sa croix, il dit à Marie : « *Femme, voilà votre fils*, » et au disciple bien-aimé : « *Voilà votre mère* ***. » Testament d'amour, s'il en fut jamais ; double legs de consolation assortie aux deux besoins les plus vrais de la nature humaine, puisqu'il rend un fils à une mère, et une mère à l'ami qui, dans un moment d'angoisses, a tendrement reposé sur son sein ****.

§ VII.

Il faut bien en convenir : tout autour de nous nous pousse vers une vie future, c'est une sorte de conspiration; nos joies, trop souvent suivies d'amertume, nos calculs, de mécompte; nos projets avortés et nos amitiés coupées à leur racine, comme autant d'auxiliaires d'un avenir à la fois menaçant et souhaité, semblent chaque jour entrer dans cette ligue pour nous chasser de la vie présente. Nous n'aurons garde d'oublier que la crainte et l'espérance, d'un très-faible effet sur les animaux même dont l'organisation est la plus rapprochée de la nôtre, sont les deux principaux mobiles de nos déterminations. Après avoir déjà prouvé que l'homme vit pour ainsi dire d'espoir, que celui-ci est un besoin presque persécuteur de notre existence, à laquelle il

* Dulce ridentem... carpe diem. *Horatii Od.*, lib. II.

** Jesus autem dicebat : « Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt. » *Ev. s. Lucam*, c. XXIII, v. 34.

*** Cum vidisset ergo Jesus matrem et discipulum stantem quem diligebat, dicit matri suæ : « Mulier, ecce filius tuus; » deinde dicit DISCIPULO : « Ecce mater tua, » et ex illa hora accepit eam discipulus in sua. *Ev. s. Joannem*, c. XIX, v. 26 et 27.

**** Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesu. *Ev. s. Joannem*, c. XIV, v. 23.

Digitized by Google

s'attache sans jamais la satisfaire, nous remarquerons également que la crainte de l'inconnu agit sur les caractères les plus fortement trempés. La mort est pour nous ce grand inconnu ; l'animal l'évite, la subit et ne la prévoit pas ; mais il n'est pas de pensée humaine qui ne s'y arrête avec effroi, alors même qu'aucun signe ne l'annonce, et qui ne recule devant elle quand elle se présente. Le guerrier, il est vrai, affronte, sans sourciller, le canon ou le fer de l'ennemi, mais il accomplit alors un devoir; il y aurait honte pour lui à s'y soustraire, et ce serait une mort morale, tandis que périr bravement dans le feu de l'action, c'est encore une manière de vivre. On parlera de lui le soir au bivouac, son nom sera prononcé avec honneur dans l'ordre du jour du lendemain; il ne mourra pas tout entier, l'instinct de survie est satisfait, et notre preuve subsiste dans sa force.

Puisque l'espérance, mise à toute sa valeur, n'est que l'attente d'un bien probable ou du moins possible; puisque la crainte, prise dans son sens rigoureux, est la prévision d'un mal que nous ne saurions définir ou révoquer en doute, et puisque l'un de nos plus religieux philosophes, Malebranche, répugnait tellement à la cessation de l'existence, qu'il disait « *aimer mieux être damné qu'anéanti,* » nous demanderons pourquoi ces deux points de suture se rencontrent entre la vie présente et celle qu'à travers même des supplices un cri de désespoir invoquerait au besoin? Nous demanderons pourquoi ce coup d'œil jeté dans l'avenir, quand la mesure de nos jours est pleine? Cet avenir serait-il donc si pleinement inconnu, qu'on ne pût l'entrevoir à travers quelques fissures de la vie actuelle? Cependant, où il n'y a point de parties à rapprocher il n'y a que faire de lien, ni de pierres d'attente auxquelles nul édifice ne doit s'accoler. Sans un prolongement d'existence, l'espoir d'un mourant, son effroi et ses souvenirs, ne seraient qu'une superfluité ou un mensonge de la nature. Lorsque, loin de tout secours possible, le navire s'enfonce dans l'abîme sans un pauvre canot de sauvetage, l'ancre, le canon d'alarme, le pavillon hissé en signe de détresse, ne sont plus qu'un mobilier inutile.

En résumé, la crainte et l'espérance, telles que nous venons de les définir, n'appartenant en rien au moment actuel, où elles ne peuvent trouver d'emploi, et entrant néanmoins comme parties intégrantes dans la constitution de notre être, la vie du jour n'est évidemment qu'une annonce incontestable de l'autre.

Il n'y a rien de surprenant à ce que, notre moralité étant une fois établie par le développement et le libre exercice de nos facultés spirituelles, nous puissions exister, indépendamment de nos sens, sous la main puissante de celui qui nous a mis en ce monde. En effet, il ne répugnerait pas au matérialiste le mieux cuirassé de dépouiller l'homme

Digitized by Google

successivement de chacun de ses membres, et de placer, en définitive, l'être intelligent dans la moëlle cérébrale. Il est même reconnu des anatomistes qu'il était possible d'offenser quelques lobes de celle-ci, sans préjudice instantané de la vie et du jugement. Pascal est allé aussi loin et n'a pas été improuvé par les physiologistes, quand il a dit qu'il pouvait se représenter, comme existant encore, un homme privé de tous ses organes, à l'exception du cerveau. Voilà donc que cette faculté qui marque avec une rigueur presque mathématique les limites du vice et de la vertu, qui se retourne vers les anciens âges, qui soumet l'avenir à ses conjectures, qui se transporte en idée à des milliers de kilomètres de distance, qui décompose et recompose la matière, qui s'adjoint la pensée d'autrui et lui infuse la sienne, qui aime et qui hait, qui se passionne dans la recherche du beau et qui le poursuit jusque dans le ciel, voilà qu'on la confine dans quelques filaments de pulpe grise ou blanchâtre ! En vérité, une abstraction de plus ne devrait guère coûter ; on ne ferait que trancher un faible lien. La vie cesserait avec ses relations organiques, nous en convenons ; mais l'âme resterait, sans qu'il y eût là trop à provoquer l'étonnement ; car ce que les physiologistes viennent d'admettre avec nous est bien plus miraculeux encore.

§ VIII.

La vie et la mort sont dans l'homme : il fallait bien qu'il vînt un moment où elles se séparassent. Le corps se nourrit d'éléments susceptibles de dissolution : il devait subir la loi imposée à ceux-ci. L'âme trouve sa pâture dans ses sublimes rapports avec le juste, le bon, le beau moral, le beau intellectuel, le beau des formes qui lui en offre l'image ; rapports que rien n'altère, mais que le corps ne lui donne pas : pourquoi serait-elle entraînée dans sa chûte ? Vous me dites qu'un accident imprévu, ou une offense de la pulpe cérébrale, que nous analysions naguère, peut suspendre cet admirable ordre de choses. Soit ; mais, dans ce cas, il y aurait également suspension de l'existence réelle, et, par conséquent, de la responsabilité de l'individu jusqu'à son retour à un état normal ; car c'est l'homme primitif, c'est la créature mixte, œuvre d'une main puissante, et non une machine soustraite aux lois providentielles, que l'Eternel soumettra à sa justice. Sa bonté attendra ; en pareille occurrence, autant en fait la jurisprudence humaine.

Propriétaires incommutables de l'âme, possesseurs viagers du corps, nous sommes déjà traités en cette double qualité. Les jouissances fugitives et quelquefois délétères par notre faute, de l'organe auquel nous en devons la transmission, entrent dans le domaine de l'une ; celles

Digitized by Google

qui sont durables de leur nature et qui se répètent sans altération de la faculté qui les perçoit ou de l'objet qui les cause, sont l'heureux partage de l'autre. De ces deux existences étroitement unies, la première se divise et est marquée par les phénomènes qui nous entourent, notamment par le cours des astres régulateurs de nos jours et de nos années; la seconde ne compte pas d'époques: ses diverses périodes, sans se confondre, se réunissent dans le moment présent, pour y former un tout indivisible et une véritable personnalité, que vous chercheriez vainement ailleurs; car elle est là, rien que là. La science du naturaliste ne vous apprend-elle pas que, depuis votre première jusqu'à votre dernière heure, votre corps s'assimile une diversité d'éléments qui, superposés, ou se chassant les uns les autres, non-seulement changent sa stature, mais encore en modifient l'organisme et les tendances?

Vous avez passé par l'enfance, la jeunesse et la virilité; de bonnes mœurs vous ont peut-être conduit à la vieillesse: ces âges n'ont pu exister simultanément en vous; votre organisation physique n'en a pas conservé l'impression partielle; mais ils ne forment qu'un point unique dans votre pensée, qui s'en est approprié les actes variés et l'ensemble. Remarquez aussi que vos maladies, vos infirmités, vos souffrances, l'affaiblissement successif de vos organes, sonnent l'heure du corps; que rien ne dit celle de l'âme. La vie humaine, avec tous ses accidents, n'est guère qu'une sorte de chronomètre, qu'une ligne graduée, appliquée, pour un temps déterminé, à un être moral en permanence; la ligne s'efface, et l'homme de l'avenir survit.

Nous sommes conduits, par les pages même que nous venons de placer sous les yeux du lecteur, à une vérité incontestable: c'est que, sans la mémoire, il n'y a point d'identité dans l'homme. Si elle ne lui était continuée par-delà cette vie périssable, la vie future serait une nouvelle création de la puissance divine. Nous n'y verrions qu'une adjonction, sans motifs, de séraphins ou d'archanges au bonheur céleste; car nous ne supposerons jamais que l'Eternel soumît à une peine quelconque l'être qui n'aurait pas le sentiment de l'avoir méritée. Il y aura des crimes à punir, au moins des expiations à exiger, des vertus à récompenser; il y aura à tenir compte des bonnes et des mauvaises intentions, à contrebalancer les torts par le repentir, les jouissances trop sensuelles par les privations généreuses, l'oubli des devoirs envers le Créateur par l'aide et l'assistance donnée à la créature. L'ange préposé à l'enregistrement des faits sur lesquels se fonde le caractère de toute vie humaine n'aura certainement rien oublié. Le grand livre *

* Liber scriptus proferetur, etc. Prose du *Dies iræ*, chantée dans les cérémonies funèbres.

Digitized by Google

de la dette active et passive de chacun sera produit dans sa rigoureuse exactitude. Cela ne suffit pas : il est nécessaire que tous aient la conscience de leur vie passée ; que cet ensemble leur soit présent ; qu'ils sachent, comme il en est devant les tribunaux terrestres, pourquoi on les juge, pourquoi on les condamne, pourquoi même ils sont admis au partage d'une souveraine félicité. Autrement, la justice de l'Eternel serait sans application ; ses sentences les plus sévères ne frapperaient que des innocents ; ses faveurs les plus libérales ne s'adresseraient qu'à des êtres sans précédents, sans caractère, et par conséquent sans droits.

Dès que vous voulez éterniser l'homme, conservez-lui la mémoire, puisqu'il y est tout entier, avec ses qualités et ses défauts, avec ses vices et ses vertus. La lui enlever, c'est l'anéantir ; il a cessé d'être votre justiciable ; il ne vaut même plus le verdict d'une cour d'assises. Michel-Ange n'avait garde de se tromper, quand, dans sa vigoureuse composition du *Jugement Dernier*, son pinceau jetait hardiment, sur la toile de la Chapelle Sixtine, chacun des plus célèbres martyrs avec l'instrument du supplice qu'il avait enduré. Il en est un, même, qui, victime inouïe d'un tyran, approche de l'Eternel sa peau à la main ! Ainsi, l'inspiration de l'artiste perpétuait, devant le grand Juge des hommes les réminiscences de la vie. Un des plus beaux génies de l'antiquité, Platon, par instinct ou par sentiment, préludait à cette vérité sur laquelle nous insistons, lorsqu'il affirmait qu'en fait de morale et de choses de pure intelligence, l'enfant n'apprenait pas, mais se ressouvenait. Si nous ne nous trompons, la même pensée se rencontre dans les *Entretiens de Socrate*, reproduits par Xénophon, ce qui supposait une préexistence des âmes, plus tard annexées à des systèmes organiques.

C'est dans sa mémoire que l'homme est identique à lui-même. Comme nous l'avons déjà dit, il ne lui suffit pas de constituer par elle son individualité, il lui faut encore laisser dans celle de ses semblables, non-seulement les traces de son existence matérielle, que le temps finira par effacer, mais des preuves bien moins douteuses et plus durables de ses pensées les plus secrètes et de ses sentiments les plus intimes. Certes, rien de plus fugitif que la pensée, rien de plus rapide dans son essor que le sentiment ; et pourtant on est parvenu à les fixer sans la plus légère altération. Quelques feuilles de papier sur lesquelles se promène une plume, et l'homme est continué ! Il se reproduit dans les livres ainsi que dans les annales des peuples ; il se perpétue, il nous parle, il n'est pas mort. C'est une particularité trop peu remarquée sous certains rapports, mais que nous avons à cœur de développer, dans l'intérêt de la noble cause dont nous avons assumé la défense.

Digitized by Google

§ IX.

Quatre mille ans se sont écoulés depuis que, sous une dictée divine, Moïse a écrit le Pentateuque; trois mille ans se sont succédé depuis qu'Homère et Hésiode charmaient de leurs chants les peuplades de la Grèce et de l'Asie-Mineure; deux mille ans auront bientôt achevé leur cours depuis que Virgile et son ami Horace ajoutaient à la gloire des armes romaines celle de leurs poëmes: eh bien ! les lois de Moïse, comme si elles avaient été coulées en bronze, n'ont pas cessé de régir son peuple dispersé, et ses cantiques à l'Eternel, en commémoration des grands événements de l'histoire juive, retentissent tous les jours sous la voûte de nos basiliques; Homère et Hésiode se retrouvent dans les bibliothèques des deux Mondes; Virgile et Horace ont autant d'admirateurs que de lecteurs; leur âme s'est transfusée dans leurs écrits: il nous est donné d'y lire à livre ouvert; ils vivent au moins pour nous. C'est donc une immortalité relative que leur génie a conquise. Ils se la promettaient même dans leurs chants. Leur prescience allait jusqu'à se déclarer impérissables. Audacieusement ils s'écriaient: « J'ai achevé un monument* plus durable que l'airain, d'une plus » haute portée que les pyramides de l'Egypte, que la dent acérée des » siècles ne saurait entamer..... Je ne mourrai pas tout entier. *Non* » *omnis moriar.* »

Un des plus célèbres écrivains de la Grande-Bretagne, que nous avons déjà eu occasion de citer, Adisson, avait bien le sentiment de cette durée presque indéfinie de la portion la plus éminente de la créature humaine, lorsque, venant à parler de la fin prédite du Monde**, et voulant achever le tableau de notre planète prête à s'effacer sous la main qui la créa, il disait: « Alors périront, jusque-là immortelles, les œu- » vres sacrées d'Homère et de Virgile ! » Après ce sublime et dernier coup de pinceau, ne croyons-nous pas entendre sonner l'agonie de la nature entière? Ne voyons-nous pas le linceul qui couvre déjà le globe rendu au néant de son berceau?

Voilà pourtant que l'homme, sans autre secours que celui de sa propre force, aura doué d'une vie presque éternelle les émotions de son âme, les sentiments de son cœur, les méditations de son esprit! Sa pensée lui aura survécu de plusieurs siècles; il l'aura frappée d'une empreinte indélébile; il l'aura mise à l'abri des injures du temps et

* Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius.
(*Horatii Odarum*, lib. IX, oda 30.)

** Voyez l'un des premiers volumes du *Spectateur* anglais, dont Adisson fut l'un des principaux collaborateurs.

Digitized by Google

des révolutions, dans le gouffre desquelles disparaissent les trônes et les empires. Et le Tout-Puissant, créateur primitif de cet admirable phénomène qu'il anima de son souffle, le laisserait se perdre dans une nuit sans terme ! Et il ne continuerait pas, au profit de sa créature méritante, cette immortalité à laquelle elle a si bien préludé elle-même ! Et il détruirait impitoyablement ce que la colère des despotes n'a pu condamner à une mort absolue, ce que les rivalités envieuses ont respecté, ce que les déluges et les incendies n'ont pu engloutir ! Plus cruel que le kalife Omar, il anéantirait des œuvres dans lesquelles et par lesquelles son nom trois fois saint a reçu de dignes hommages ! Non ! trois fois non ! L'âme de l'homme vivra ! Ce qu'elle a produit de beau ne sera point effacé ! Croyons même que le fatal pronostic de l'écrivain anglais, que ce cri de douleur prophétique qu'il a jeté sur la ruine d'un Monde expirant, ne s'accomplira pas; et, dût l'Univers s'écrouler à la voix de Celui qui le tira du chaos, les grandes pensées, qui sont souvent aussi de grandes actions, comme elles, auront leur immortalité. Un empereur romain opposa efficacement son autorité à la destruction d'un beau poëme condamné par son auteur ; ravie aux flammes, l'Énéide vit encore. Le triumvir, ce lâche assassin de Cicéron *, lui a déjà donné dix-neuf siècles d'existence. Dieu fera-t-il moins pour l'âme des Fénelon, des Vincent de Paul, des Belzunce, des Malesherbes ? Leur vie n'a-t-elle pas été également un beau poëme, écrit en lettres d'or sur les tables éternelles du passé ; et le triumvir, en face du Tout-Puissant, sera-t-il un conservateur par excellence ?

Creusons encore cet argument ; poussons-le jusqu'à ses dernières limites, dussions-nous lui prêter une apparence d'audace irréligieuse qui nous a effrayé nous-même, mais que le lecteur nous pardonnera quand il en aura mesuré toute la portée.

§ X.

Les voyageurs qui ont porté leurs pas aventureux dans les quatre parties du monde, ont rencontré presque partout des édifices religieux. Que ceux-ci soient construits de pierre ou de gazon, qu'ils s'appuient sur des rangs de colonnes ou que le ciel seul les couvre, il est notoire que la même pensée a présidé à leur élévation. Mais c'est surtout en Europe que, fondés par le Christianisme, les temples ont pris un caractère imposant. Plus d'une fois, arrêtés devant une de nos belles basiliques du moyen-âge ou de la renaissance, saisis

* Par un traité honteux, Auguste avait accordé la tête de Cicéron au triumvir Antoine, ennemi personnel du célèbre orateur, dont pourtant il connaissait le mérite, ainsi qu'il en convint devant son neveu lisant à la dérobée un des écrits de Cicéron.

Digitized by Google

d'un sentiment de respect à la vue des arceaux, des ogives, des voussures et des jours mystérieux qui les traversent, nous avons fini par nous dire qu'une pensée profonde a dû présider à cette immense construction, qu'elle a animé l'architecte chargé de la réaliser, et qu'elle a descendu jusqu'au plus obscur manœuvre employé à en dégrossir les matériaux.

Quelle a été cette pensée? quel but s'est-on proposé, que l'on se propose encore, lorsqu'on entreprend de pareils travaux? Là cesse le mystère. On a répondu à un grand besoin social. On a prévu que des populations nombreuses se rassembleraient dans ces enceintes pour y offrir des hommages au Dieu de l'univers. Est-ce tout? Non. Les vieillards, les femmes, et jusqu'aux enfants savaient d'avance qu'entre ces murailles on invoquerait le Créateur contre les calamités qui affligent l'espèce humaine, que le premier souffle de la vie y serait béni comme venant de Dieu et devant y retourner, que l'union des jeunes époux y serait sanctifiée, et que la fécondité, gage d'une douce paix dans le foyer domestique, y serait appelée sur eux par la voix du prêtre. Certes, c'est beaucoup! mais, nous osons l'attester, il s'est passé quelque chose de plus grand encore dans les têtes de ceux qui ont porté au-dessus des nôtres les coupoles arrachées, comme par miracle, aux entrailles de la terre.

« C'est ici, s'est-on dit dans un commun accord et avec un juste sentiment de prévision, c'est ici que les plus misérables des enfants des hommes viendront demander à Dieu, non pas seulement une félicité temporelle, mais plus qu'un trône, nous voulons dire une éternité de bonheur! Quand? Après la mort. Où? Dans des espaces dont il n'est pas permis à un œil de chair de sonder les profondeurs; car le temps et l'espace appartiennent à Dieu seul.

Nous ne chercherons pas longtemps sur quoi se fonde une prétention de cette énormité. A la vue du triomphe éphémère, mais réel, du méchant qui échappe souvent à la vindicte des lois et même à ses propres remords, à la vue de l'innocence immolée, non sur le seul échafaud des carrefours, mais sur l'échafaud peut-être plus cruel de l'opinion publique, enfin en présence des distributions inégales et non moins nécessaires de la fortune ici-bas, on s'est écrié d'un bout de l'univers à l'autre : « Il y aura, fût-ce fatalement, une autre vie! c'est » pourquoi nous avons élevé un temple à celui qui la donnera. Là, » le faible viendra se fortifier, le coupable se purifier par le repentir, » le juste se surveiller lui-même dans l'attente du grand jour. Là, » nous amènerons les restes de notre mortalité, avant de les rendre à » la terre; et l'hymne d'une pieuse douleur amollira, en faveur de ce » que nous aurons aimé, la sévérité du souverain Juge. »

Cette conviction est celle du globe civilisé : elle se fonde sur la base

Digitized by Google

immuable des attributs divins et de l'ordre public, qui cesserait à l'instant dans l'univers si elle était méconnue. Fille du ciel, elle est la grande charte de l'humanité, le contrat de la créature avec le Créateur. Parcourez les temples, les mosquées, les pagodes, vos cathédrales, vos chapelles, vos cimetières de ville ou de campagne, et vous la trouverez gravée sur le marbre des tombeaux comme sur la croix de bois qui indique, à l'humble villageoise, le tertre où elle ira s'agenouiller pour prier en faveur d'un époux, d'une mère ou d'un enfant. Partout vous verrez la foi et l'espérance mêlées à la vie humaine prête à s'éteindre; assises au chevet de l'agonisant, elles se montreront bientôt sur les tentures de deuil; vous entendrez leurs accents retentir dans les chants funèbres de tous les peuples; le même écho les répétera aux bords de la Seine comme à ceux de la Tamise, aux rives de la Newa comme à celles du Gange, où la victime d'une coutume inhumaine trouve dans sa foi la force d'affronter une mort douloureuse.

Or, maintenant que ces vérités sont hors de doute, nous allons, pour un moment, nous permettre la plus absurde, la plus épouvantable des suppositions que puisse enfanter, contre lui-même, l'homme descendu dans l'abîme de l'incrédulité.

Ne voyons dans les cultes, et dans les croyances qui s'y rattachent, que l'effort d'une combinaison politique plus ou moins adroite, ou que l'élan peu réfléchi d'une imagination dupe de son enthousiasme; ne voyons dans ces emblèmes d'immortalité que nous rencontrons à chaque pas, dans ces beaux livres des sages qui la promettent, dans les œuvres les mieux inspirées du ciseau et du pinceau, ne voyons, disons-nous, dans tout cela, que prestige, déception, sacrifice fait à la peur de l'inconnu, amour du merveilleux, orgueil d'une existence de quelques minutes qui a voulu laisser des traces hélas! fugitives, comme elle-même, de son passage ici-bas; car voilà que l'heure de la destruction est venue : atteint par une masse supérieure à la sienne, notre globe frémissant a chancelé sur ses bases comme un homme ivre; notre soleil s'est obscurci, il s'est éteint, la dernière des créatures animées a exhalé son dernier souffle, et la trompette du jugement n'a point encore sonné; elle ne sonnera pas! Les tombes ne soulèveront pas la pierre qui les couvre, elles garderont leur poussière! nous en sommes convenus. Seulement la durée assignée à notre planète dans les décrets du Créateur a trouvé sa fin. Nous venons de proclamer le néant après la mort; l'âme elle-même a succombé avec son enveloppe terrestre; il n'y a point de vie future, nous en sommes encore momentanément convenus. Mais que le lecteur ne tremble pas pour elle, car elle surgira, du sein de ce mensonge, brillante d'une vive lumière et terrible de vérité; oui, terrible de vérité! Pour le prou-

Digitized by Google

ver, nous ne réclamons plus que le droit de tirer, de notre supposition, ses conséquences les plus inévitables.

§ XI.

L'univers, tel qu'il s'offre à nos regards, n'est pas un accident, ou le produit d'un coup de dés survenu après une multitude de chances épuisées jusqu'à l'impossible. Tout impie qu'il était, Vanini avait raison quand, accusé de nier l'existence de Dieu, il se baissa devant ses juges pour relever un brin de paille et leur dit : « Je n'ai besoin que » de ce fétu pour me prouver un être créateur, dont la Providence » gouverne le monde. » Une volonté intelligente a donc déterminé la formation de l'univers. Dès lors ne serait-il pas évident que l'architecte qui l'a produit dans la plénitude de sa force, n'ayant pas eu la pensée de prolonger notre vie par delà notre existence terrestre, l'homme qui aura cru cette prolongation nécessaire dans un sentiment de justice, et qui l'aura accueillie comme un fait acquis, aura eu des vues plus profondes que l'ordonnateur des sphères appelées par une double impulsion à rouler sans fin sur la tangente de leurs orbites? Ne voilà-t-il pas qu'une chétive créature, faible roseau battu par les vents, souffle prêt à s'éteindre dans une nuit éternelle, nous apparaîtra plus avisée, plus solennelle, et, pour tout dire, plus équitable que le grand ouvrier des mains duquel elle serait imprévoyamment sortie? Elle était pourtant digne d'un avenir qu'on lui dénie avec une sorte de cruauté! elle l'a cherché, elle l'a entrevu jusque dans les essais auxquels elle s'est livrée par une sorte d'anticipation; elle l'a mérité par de nombreux et pénibles sacrifices ; elle y a eu foi !

O douleur! la pensée du Très-Haut se sera constituée dans un état honteux d'infériorité en regard de la pensée humaine! Cet obscur vermisseau s'était pourtant senti des ailes pour s'élancer vers une région meilleure; production d'un matin, le soir est à peine venu qu'il retombe tristement sur le sol auquel il se proposait d'échapper; il y rentre..., car son instinct lui a menti. On lui a donné une hypothèque sur un avenir qui n'existait qu'en songe; c'est un vrai stellionat!

« Hommes des anciens jours qui avez dressé vers le ciel, où vos vœux aspiraient, ces coupoles hardies sous lesquelles ont prié, ont gémi, ont adoré, ont espéré les générations de tant de siècles révolus, si vous vous êtes trompés, au moins vous aurez commis une noble erreur! Par elle, vous aurez resserré les liens de l'ordre social qui, sans vous, n'eût pas tardé à se briser et à tomber en pourriture! Cessation imprévoyante de l'action divine, à l'instant où tout la réclamait, qui aura le courage de vous absoudre? Sagesse incréée, vous n'aurez donc été que pauvre et misérable; car dans votre toute-puissance

Digitized by Google

vous aviez quelque chose de mieux à faire, et nous aurons l'audace de vous le dire, « car l'homme a été plus loin que vous! »

Nous espérons avoir poussé le raisonnement assez loin. Certes, l'œuvre de la création est assez belle, dans l'homme surtout elle brille d'un grand éclat; mais sans le système des expiations et des récompenses elle serait incomplète. Le premier des attributs de l'Eternel en souffrirait, et ce sentiment peut seul servir d'excuse aux lignes que l'on vient de lire. Dans la négation de la vie future, dans le simple doute élevé à ce sujet, ainsi que nous l'avons démontré, il y a une attaque formelle à la majesté divine, puisqu'on lui arrache par induction sa main de justice. Soyez athée, si vous pouvez l'être, ce que nous croyons difficile; niez Dieu, mais ne l'outragez pas en lui disputant des qualités inséparables de sa haute et sublime essence. Puisse-t-il nous pardonner à nous-même de l'avoir presque mis en cause! mais le débat en valait la peine, et pourtant nous craignons encore que l'on ne nous applique les paroles sévères que Job adressait à ses faux amis, quand il leur disait : « Est-ce que vous prétendriez faire à » Dieu l'aumône de votre mensonge? et pourquoi recourez-vous à des » ruses pour le justifier * ? »

KÉRATRY,

ancien pair de France et ancien conseiller d'État.

---

* Numquid Deus indiget vestro mendacio, ut pro illo loquamini dolos? *Liber Job, cap.* XIII, v. 7.

Digitized by Google

HISTOIRE.

LE GRAND-DUCHÉ DE BERG*.

(*Extrait des Mémoires inédits du comte Beugnot, ancien ministre.*)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

L'AUTEUR EST ENVOYÉ DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BERG. — PEINTURE DE CE PAYS. — MURAT. — M. AGARD. — LE DUC DE GAETE. — LE DUC DE BASSANO. — REGNAULT.

J'attendais à Paris une mission nouvelle. L'Empereur, qui tenait une partie du continent sous ses lois et qui dévorait le reste par la pensée, avait des agents nombreux à expédier sur tous les points. Je m'attendais à être envoyé en Espagne, où le grand-duc de Berg, Murat, marchait dans une voie qui ne pouvait pas convenir. Quelques mots que j'avais recueillis entretenaient mon espoir et le dirigeaient de ce côté. Dans l'intervalle survinrent dans la Péninsule les événements qui appelèrent l'Empereur au château de Marac ou à Bayonne. Je devais en

* Le succès qu'a obtenu la publication des premiers fragments de ces *Mémoires*, la lumière nouvelle qu'ils jettent sur une époque si récente de notre histoire, le charme entraînant de ces récits marqués au coin de la bonne foi et de la vérité, nous commandaient de ne pas nous borner aux morceaux curieux que nous avons publiés dans le tome III de cette *Revue*. Nous commençons aujourd'hui de nouveaux extraits qui se rattachent aux précédents et qui, dans l'ordre chronologique, devraient les précéder. Grâce à l'obligeance de M. le comte Beugnot, fils de l'homme éminent, auteur de ces *Mémoires*, nos lecteurs seront souvent initiés à ces secrets du passé si peu connus et pourtant si importants à connaître. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

effet être du voyage; mais l'Empereur jugea avec beaucoup de raison que l'archevêque de Malines était bien plus propre que moi à l'espèce de négociations qui devaient s'y entamer, et je repris mon ancienne place au conseil d'Etat. Je regrettai peu d'avoir manqué cette occasion. Une nouvelle distribution de couronnes eut lieu à Bayonne. Par suite de l'étrange imbroglio qui y prévalut, le frère aîné de l'Empereur monta sur le trône d'Espagne et céda celui des Deux-Siciles au grand-duc de Berg. Le grand-duché de Berg passa au fils du roi de Hollande, à qui l'Empereur portait une affection particulière. Je reçus de Bayonne l'ordre de me rendre sur-le-champ à Dusseldorf pour y recevoir le grand-duché des mains des ministres de l'ancien possesseur, et pour en prendre l'administration. Il m'était recommandé de veiller à ce que ces ministres ne commissent de dilapidations d'aucun genre, et d'examiner de très-près dans quelle situation ils allaient me remettre les affaires. Lorsqu'alors on recevait des ordres, on ne vivait pas tant qu'ils n'étaient pas exécutés : je me décidai à partir dès le lendemain. Je me rendis sur-le-champ chez l'archi-chancelier pour prendre congé. Le prince me reçut avec sa grâce accoutumée, fit des vœux pour le succès de cette nouvelle mission dans laquelle il me souhaita toute sorte de bonheur, et il ajouta : « Mon cher B***, l'Em-
» pereur arrange les couronnes comme il l'entend; voilà le grand-duc
» de Berg qui passe à Naples; à la bonne heure! je le trouve fort
» bien; mais le grand-duc m'envoyait tous les ans deux douzaines de
» jambons de son grand-duché, et je vous préviens que je n'entends
» pas les perdre; vous vous arrangerez en conséquence. » — Je proteste à Son Altesse que je me trouve très-honoré de remplacer en ce point le grand-duc de Berg et qu'il s'en apercevra à mon exactitude. Oncques n'ai manqué d'acquitter la dette aussi longtemps que j'ai administré le grand-duché, et si quelque retard survenait de la part de ceux que j'y employais, Son Altesse faisait écrire par l'un de ses secrétaires à mon maître-d'hôtel pour l'en gourmander vertement. Ce n'est pas tout : il fallait aussi que ces jambons arrivassent francs de port. J'étais obligé de les réunir à Cologne, d'où on les confiait successivement aux courriers de la malle, qui ne devaient en charger que deux à la fois. Ce petit tripotage occasionnait des mécomptes qu'il me fallait réparer, et il ne m'en aurait pas coûté davantage de payer le port. Le prince ne l'avait pas permis. Il y avait un concordat entre Lavalette et lui pour que les courriers apportassent gratis de tous les points de l'Empire les tributs qu'on payait à sa table, et Monseigneur tenait apparemment à l'accomplissement de ce traité autant qu'à la fourniture des jambons.

Je visitai dans la même soirée M. de Talleyrand. Là il ne fut pas question le moins du monde de détails de cuisine. Le prince était

Digitized by Google

instruit dans le plus grand détail de ce qui s'était passé à Bayonne, et il m'en parut indigné : — « Les victoires, me disait-il, ne suffisent pas » pour effacer de pareils traits, parce qu'il y a là je ne sais quoi de vil, » de la tromperie, de la tricherie. Je ne peux pas dire ce qui en arri- » vera, mais vous verrez que cela ne lui sera pardonné par personne.» Le duc Decrès m'a plus d'une fois assuré que l'Empereur avait reproché en sa présence à M. de Talleyrand de lui avoir conseillé tout ce qui s'était fait à Bayonne, sans que celui-ci eût cherché à s'en défendre. Cela m'a toujours étonné. D'abord il suffit de connaître un peu M. de Talleyrand pour être bien sûr que, si au fond il a été d'avis de déposséder du trône d'Espagne les princes de la maison de Bourbon, il n'a certainement pas indiqué les moyens qu'on a employés. Ensuite, lorsqu'il m'en a parlé, c'était avec une sorte de colère qu'il n'éprouve qu'en présence des événements qui le remuent fortement. Au reste il trouva ma mission fort belle, mais me recommanda de mieux arranger ma conduite que je n'avais fait à Cassel, et de travailler enfin à me rendre *indépendant*. Je sentis la portée du reproche, et tout en rendant justice au sentiment qui l'avait dicté, je me promis de continuer de le mériter.

J'arrive à Dusseldorf. C'est une jolie ville, placée dans une position pittoresque, à l'embouchure de la Dussel dans le Rhin. Le fleuve baigne ses murs et lui sert de rempart au couchant. Aux autres aspects la campagne arrive de tous côtés dans la ville; les rues sont propres et bien espacées; les maisons ne manquent pas d'élégance. Il est difficile de rencontrer de localité qui se prête davantage à des embellissements. J'avais trouvé beaucoup d'attrait à m'en occuper. Depuis mon départ, des travaux que je n'avais eu que le temps de commencer ont été terminés, et on s'accorde à dire que c'est aujourd'hui l'une des villes les plus riantes de l'Allemagne. Dusseldorf était alors le chef-lieu du grand-duché de Berg, qui venait d'être formé du duché de Berg proprement dit, cédé par la Bavière, du comté de la Marck et du pays de Munster, détachés de la Prusse par le traité de Tilsitt, du duché de Nassau-Siegen échangé avec la maison de Nassau.

La population était d'un million d'individus, composant deux cent mille ménages et distribués sur une étendue de huit cent quarante-six lieues. Je vis que cette population n'était pas mal appliquée lorsque j'eus vérifié dans quelle proportion étaient les oisifs et les travailleurs, les cultivateurs avec les ouvriers, les grandes classes d'ouvriers entre elles et tous avec les fonctionnaires. Je trouvai l'industrie parvenue dans certaines parties à un degré de perfection et d'activité que je n'aurais jamais deviné. L'agriculture n'avait pas marché du même pas. Le pays contenait une assez forte quantité de landes, de bruyères et de marais, et je vis que c'était là ce qu'il me faudrait attaquer.

Digitized by Google

Les mœurs avaient en général le caractère de douceur et de laboriosité qui est commun à tous les Allemands; puis chaque canton offrait une nuance à part qu'il avait reçue de la différence des religions et des gouvernements sous lesquels il avait vécu, et même de sa position topographique. Le pays de Munster, par exemple, trahissait une ancienne domination ecclésiastique qui avait la première occupé la place, et à laquelle la féodalité avait ensuite fourni ses fers et son ciment. Cette ville, comme son nom l'indique assez, a commencé dans le onzième siècle par un monastère; aussi contenait-elle dans son enceinte un grand nombre de communautés d'hommes et de femmes, et l'évêque en était le souverain. Lorsque la population est venue s'agglomérer autour du monastère, elle a reçu les lois féodales dans toute la pureté de l'époque, et ces lois étaient encore debout lorsque la France a pris possession du pays en vertu du traité de Tilsitt. La ville de Munster ne comptait dans son sein qu'un nombre fort borné de marchands qui lui fournissaient les premiers objets de consommation. Le reste était occupé par de spacieux hôtels où les seigneurs des environs passaient une partie de l'année. Leur luxe rappelait celui du dix-septième siècle en France; car ce siècle avait entraîné toute l'Allemagne dans son imitation, et on en retrouve encore les traces dans les contrées un peu reculées de ce vaste pays. A Munster, les hôtels sont en général plus étendus que commodes; les domestiques y sont nombreux, la vieille étiquette sévèrement gardée, les meubles et le service de table d'une lourde richesse. J'avais remarqué sous les remises une sorte de cheval de bois ou plutôt de *chevalet*, sur lequel il devait être pénible de garder l'équilibre, et je demandais à quelle sorte de jeu cet instrument pouvait servir. On me répondit que ce n'était point à un jeu qu'il était destiné, mais à punir un domestique de quelques heures de monture pour les manquements dont il s'était rendu coupable dans son service, sans préjudice de peines plus graves au besoin; mais celle-là était la plus commune, et les maîtres l'infligeaient comme ils en infligeaient d'autres, sans qu'il soit jamais venu à un condamné la moindre idée de réclamation ou d'appel. Il y avait encore loin, à cette époque, de l'un des bords du Rhin à l'autre. Ces seigneurs, qui exerçaient sur leurs domestiques comme sur leurs colons ou leurs serfs une sorte de souveraineté, se conduisaient au reste avec eux en pères de famille. Ils accouraient quand il y avait un malheur à réparer; ils les soignaient dans leurs maladies, donnaient des asiles à leur vieillesse; le nombre des enfants était un sujet d'orgueil pour la famille des colons et de joie pour le propriétaire. Toutes ces bonnes choses étaient si bien passées dans les mœurs qu'elles se produisaient sans qu'on s'en aperçût. Souvent, en présence de pareils faits, j'ai remonté au principe dont ils décou-

Digitized by Google

laient, et j'ai cessé de m'étonner que la féodalité eût duré si longtemps. Le sort de la population, enchaînée il est vrai à la culture des terres, mais à la charge d'un profit quelconque pour prix de son travail, se trouvait au reste défendu contre les deux écueils de la pauvreté, la maladie et la vieillesse; était-elle donc, je le demande, plus malheureuse que cette nuée d'hommes que nous voyons entassés et enchaînés aussi par le besoin dans les ateliers de l'industrie qui les nourrit ou les immole avec une égale indifférence, et qui, après avoir usé leurs forces à des métiers souvent homicides, leur offre pour toutes perspectives l'hôpital s'ils sont malades, la mendicité s'ils ne peuvent plus travailler? Malheureux qui ne trouvent jamais dans ces aspérités de la vie un protecteur qui les secourt, un ami qui les console. Je ne partage assurément pas le gothique engouement du comte de Boulainvilliers, mais il se peut que ce soit encore une question indécise que celle de savoir si le système industriel est plus favorable à la classe des hommes de peine et de travail, c'est-à-dire à l'infiniment plus grand nombre, que l'était jadis le système féodal. Les gouvernements se précipitent aujourd'hui sur les voies de l'industrie comme la seule voie de salut pour eux; l'éclat que jette la Grande-Bretagne les séduit et les entraîne; mais percez à travers tout cet éclat et tous ces prestiges, qu'y voyez-vous? un petit nombre de très-grands propriétaires, de très-riches capitalistes, d'industriels gigantesques, noyés au milieu d'une population misérable de tout point, et qui finira par se compter. Le pays de Munster, dont je m'occupe, appartient encore au système différent.

Les paysans y sont généralement religieux, sobres, laborieux, et tous adonnés à la culture des terres qu'ils possèdent à titre de colonat. Le colonat ressemble en quelque chose à l'espèce de servage qui subsistait encore dans certaines parties de la France avant la révolution. Le seigneur, qui apparemment était dans l'origine propriétaire de l'universalité d'un territoire, l'avait distribué à des colons, à titre de bail perpétuel, dont les conditions variaient du plus au moins suivant la fertilité du territoire et le nombre des colons entre lesquels la concurrence s'était primitivement établie. Dans le plus grand nombre des colonats, le seigneur percevait une partie des produits de toute nature, y compris celui des bestiaux; et à la mort du chef du colonat, il prenait part à l'hérédité pour une portion quelconque; il n'avait pas toutefois le droit de retenir en glèbe un colon qui la voulait quitter; mais celui-ci perdait tous ses droits au colonat, qui, devenu libre, était dévolu au seigneur. Les conditions de détail pour le partage entre les enfants, pour les secours en cas d'incendie, ou autres espèces de pertes, pour le sort des femmes restées veuves et des vieillards, étaient prévues avec sagesse et humanité.

Digitized by Google

Cette sorte d'établissement entretenait le travail et procurait en même temps aux travailleurs une profonde sécurité, et de là l'esprit de paix qui règne entre eux. — Ces hommes uniquement occupés du travail des champs, sans cesse placés sous la voûte du ciel, en attendent la rosée qui doit féconder leurs travaux, et ils sont fort religieux. Nos Livres Saints leur fournissent tout ce qu'il leur faut de lumières, de consolation, d'espérance, et ils ne cherchent pas ailleurs. On a souvent dit qu'ils couchaient sous le même toit et sans séparation avec leurs bestiaux, et cela est vrai jusqu'à un certain point; mais cette vieille habitude germanique n'est pas aussi répugnante que le suppose notre délicatesse. La distribution du rez-de-chaussée d'une ferme en Westphalie est plus commode et souvent plus propre que l'espèce d'étable où la plupart des fermiers de France sont parqués séparément de leurs troupeaux. La ferme de Westphalie reproduit la tente des patriarches, car, en ces premiers jours du monde, les hommes, apparemment par souvenir de la félicité d'Eden, vivaient familiers avec les animaux, qui avaient conservé quelque chose de leur douceur d'origine. Voltaire a versé à pleines mains la moquerie sur cette pauvre Westphalie, ses châteaux, ses habitants, et il n'est point de Français qui, en y mettant le pied, ne se souvienne de M. Thunder ten tronckh. J'étais tout disposé à rire de ses semblables; l'embarras était d'en trouver. J'ai rencontré dans la noblesse de cette contrée des hommes qui ne manquaient ni d'instruction ni de dignité, et presque tous signalés par une inépuisable charité. Dans les habitants des campagnes j'ai vu des hommes doux, hospitaliers, des femmes chastes, laborieuses, et des enfants soumis. Là, certainement, suivant la belle expression de Tacite, *corrumpere et corrumpi non sæculum vocatur*. Quand j'ai visité ce vieux pays, mon *Germania* à la main, j'ai reconnu la vérité des traits du grand peintre, et je ne crois plus que ses tableaux soient d'imagination.

Le comté de La Mark présentait dans le voisinage un tableau tout différent. Cette petite province avait été détachée de la monarchie prussienne par le traité de Tilsitt. Le sol en est généralement montueux, et la partie qui est en plaine est peu fertile; mais le comté de La Mark conservait des traces vivantes de la longue et attentive administration du grand Frédéric, et je ne crois pas qu'il soit possible de faire mieux que ce que j'y ai trouvé : pas un cours d'eau qui n'eût été approfité, une communication utile qui n'eût été ouverte, un rapport de commerce présentant quelque avantage qui n'eût été établi. Aussi ce pays était-il couvert de fabriques fort actives où se pratiquaient de longue main des procédés ingénieux encore inconnus en France. Frédéric avait préposé à la tutelle de l'industrie du comté de La Mark M. Eversmann, l'un des hommes les plus capables que j'aie

Digitized by Google

jamais rencontrés. Il faisait pendant la vie du grand Frédéric, tous les ans, le voyage de Sans-Souci. Le roi avait promptement reconnu tout ce qu'il valait et aimait à l'entendre sur les matières d'économie politique; mais fidèle à son système de ne pas déranger un homme d'un poste où il faisait bien, pour le placer dans un autre où on croyait qu'il serait mieux, Frédéric renvoyait toujours M. Eversmann à son comté de La Mark. Ce pays, je le répète, était alors le plus avancé du grand-duché et peut-être de l'Allemagne; mais les habitants n'étaient pas des habitants du grand-duché de Berg, ni même des Allemands; ils étaient des Prussiens; et on trouve, si on y regarde de près, que grande est la différence de ces derniers avec les autres: les Prussiens ont de commun avec les Allemands le langage, le courage, le penchant à l'illuminisme; mais ils sont devenus à l'école de Frédéric déliés, hardis et surtout irréligieux; le maître leur a appris qu'en affaires le succès était tout et les moyens indifférents. Les gloires d'un bon règne, le retentissement du nom de Frédéric qui fut l'homme de guerre du dix-huitième siècle et l'un de ses plus beaux esprits quand l'esprit était aussi une puissance, avaient donné aux Prussiens une idée exagérée d'eux-mêmes, et aussi un amour de la patrie poussé jusqu'à l'idolâtrie. Ils le conservaient quand j'ai été administrer leurs provinces, c'est-à-dire au moment où la Prusse avait été réduite en lambeaux que Napoléon découpait ou distribuait à droite et à gauche; et cependant, lorsqu'alors je pris possession du comté de La Mark, je m'aperçus que tout n'était pas fini avec des hommes qui ne s'avouaient pas vaincus et qui rêvaient la vengeance lorsque l'ennemi les tenait sous ses pieds, prêt à leur porter le dernier coup.

Le pays de Nassau-Siegen composait la troisième partie du grand-duché. Ce pays est l'antique patrimoine de la maison de Nassau, fertile en guerriers et en hommes d'Etat de premier rang, qui à ce titre a joué longtemps un grand rôle dans l'empire, et ensuite présidé avec sagesse aux destinées de la Hollande. Ce petit pays est l'un des plus pittoresques de l'Allemagne. Les habitants en sont laborieux, instruits, plus vifs qu'au climat n'appartient, et disposés à tout ce qu'on peut leur demander de bien. Lorsque j'ai été visiter ce pays pour la première fois, j'ai demandé qu'on me conduisît au vieux chêne sous lequel Maurice était assis lorsqu'une députation des *Gueux* de la Hollande vint lui proposer de se mettre à leur tête et de les aider à défendre leur liberté. Ce respect d'une tradition chère à la contrée me réussit. Je fus accompagné dans mon pèlerinage politique par un cortége nombreux. Je trouvai en effet un chêne énorme, tel que je n'en ai jamais vu; un banc bien entretenu, et d'ailleurs assez épais pour avoir résisté au temps, est établi au pied de l'arbre et l'entoure. C'est là, m'a-t-on dit, la place où Maurice avait l'habitude de venir se re-

Digitized by Google

poser et où il reçut en effet la première députation des Hollandais. Quelques doutes me venaient bien à l'esprit, non pas sur le fait en lui-même, mais sur l'identité du chêne et du banc. Je m'étonnais qu'ils eussent résisté si longtemps. Mais des hommes d'un extérieur respectable l'attestaient de si bonne foi, ils ajoutaient tant d'autres histoires plus ou moins merveilleuses, mais toutes honorables pour les princes de la maison de Nassau, que je pensai que ce que je pouvais faire de mieux était de tout croire en bloc. Que gagne-t-on à attaquer par le raisonnement ces vieux contes qui se répètent avec tant de bonne foi et s'entendent avec tant de plaisir dans la contrée? Tous ils célèbrent de beaux actes de vertu ou des merveilles nées de la religion; ils les célèbrent dans les lieux mêmes qu'on croit en avoir été les témoins; et de là un charme supérieur à toutes les recherches de l'art, et peut-être à la vérité. Je ne sais rien qui m'ait fait verser plus de larmes dans mon enfance que le *cantique de Geneviève de Brabant*, et encore aujourd'hui je ne l'entendrais pas sans émotion.

Puisque je me jette dans un épisode, tout en donnant le détail des pays dont se composait le grand-duché de Berg, je veux raconter quelle singulière forme de négociation fut employée pour obtenir du prince Guillaume la cession de son duché de Nassau-Siegen. Cette contrée était indispensable à l'arrondissement du nouvel Etat que l'Empereur avait résolu de former sous le titre de grand-duché de Berg; et d'ailleurs elle ne pouvait pas rester, ce qu'on appelle en l'air, entre la France qui possédait alors la rive gauche du Rhin, et les Etats qui venaient de s'organiser sur la rive droite. L'Empereur prit le parti de traiter avec le prince Guillaume de l'échange de sa principauté contre une contrée aussi étendue et plus productive dans l'intérieur de l'Allemagne.

M. de Talleyrand était ministre des affaires étrangères. Le prince se trouvait alors à Paris, où il avait eu quelques relations avec le général Beurnonville; M. de Talleyrand jeta les yeux sur celui-ci pour traiter de l'échange; il connaissait au général un extérieur fanfaron et je ne sais quoi d'incisif qu'il croyait propre à triompher de l'entêtement du prince Guillaume qui était passé en proverbe. Le projet d'échange avait été rédigé à l'avance; le ministre, en le remettant au général Beurnonville, lui recommanda d'employer tout ce qu'il possédait de dextérité à obtenir l'assentiment du prince, mais de ne rien précipiter, de s'y prendre avec beaucoup de douceur et de mesure. « C'est, ajoutait le ministre, une cruelle extrémité pour le chef » de la maison de Nassau que d'abandonner un Etat héréditaire où » s'attachent tant de souvenirs glorieux. Sa susceptibilité peut être » extrême sans être exagérée; il faut la ménager, et, je le répète, » mettre le temps de notre côté. » — Beurnonville d'applaudir et d'ap-

Digitized by Google

plaudir encore aux délicates prévisions du ministre; il se charge des papiers qui contiennent sa mission. Le lendemain matin M. de Talleyrand trouve le général à son lever. « Eh bien! avez-vous déjà vu le » prince Guillaume? Vous venez sans doute me dire que vous en avez » été fraîchement accueilli? Il fallait nous y attendre; mais le début » n'est pas grand'chose en une telle affaire; de la patience, et nous » réussirons. » — « Pas de cela, répond Beurnonville: tout est ter- » miné: voilà les doubles du traité signés par le prince. — (M. de Talleyrand): « Mais par quel miracle, et comment vous y êtes-vous » donc pris? — (Le général.) Ma foi, j'ai bien repassé dans mon esprit » les recommandations que vous me fîtes hier. En vous quittant » j'allai tout droit chez le prince, que je rencontrai seul. L'occasion » était à souhait pour lui parler d'affaires: Prince, lui dis-je, vous » savez ou vous ne savez pas que l'Empereur a besoin de votre duché » de Siegen. Il vous offre en échange une principauté dans l'intérieur » de l'Allemagne, plus forte en population et plus riche en produit; » voilà le traité tout dressé. Je sais bien que vous avez de bonnes rai- » sons pour refuser cet arrangement; mais, sacredié! vous n'êtes pas » le plus fort: ainsi, croyez-moi, *faites beau c.*, — Et le prince a » fait beau c..? reprit froidement M. de Talleyrand. — Oui, sans » *barguigner*, dit Beurnonville, et, ma foi, je ne croyais pas en finir » sitôt. »

A quelque temps de là, ce négociateur caporal se fit peindre en pied avec l'attirail alors indispensable: costume complet de général, la main gauche soutenue par un grand sabre, et dans le lointain un hussard tenant deux chevaux en laisse. Jusque-là, rien dans ce portrait qui ne se trouvât dans celui de tout autre général, c'était la peinture de l'époque; mais pour signaler en même temps le négociateur, le peintre avait mis dans la main droite de son personnage un rouleau de papiers déployé aux trois quarts et portant écrit en tête le mot *traité*. Le surplus de la page restait en blanc. Beurnonville présentait ce rouleau d'un ton capable et menaçant; il semblait, pour qui connaissait les détails, répéter les mots sacramentaux de sa négociation avec le prince Guillaume. — « B***, me disait un jour M. de Tal- » leyrand, avez-vous vu le portrait de Beurnonville, par Robert » Lefebvre? — Oui, je l'ai trouvé ressemblant et assez bien peint. — » Il ne s'agit pas de cela; mais il laisse quelque chose à désirer: pour- » quoi n'avoir pas écrit sur la page blanche que le général tient à la » main: *Prince, faites beau c..*? Alors tout y était; le caractère de la » tête, le mouvement des lèvres du personnage s'expliquaient, et le » portrait devenait historique. Vous êtes lié avec Beurnonville, dites- » lui donc de ne pas laisser l'œuvre imparfaite; il nous le doit, et il se » le doit à lui-même. »

Digitized by Google

J'ai fait une excursion assez longue hors du grand-duché de Berg, et quoique ce soit une notable portion de cet Etat qui m'en ait fourni l'occasion, je n'en suis pas plus excusable. Je rentre dans mon sujet. Déjà j'ai rapidement passé sur l'évêché de Munster, le comté de La Mark et le pays de Nassau; je termine par la partie qui aurait dû m'occuper la première, puisqu'elle est la plus considérable et donne son nom aux autres : par le duché de Berg proprement dit.

Cette province fut longtemps l'apanage de la maison Palatine, et passa ensuite à celle de Bavière; la ville de Dusseldorf en est la capitale. Cette ville, très-heureusement située sur le Rhin, est bien bâtie, et se ressent, soit dans ses bâtiments, soit dans les mœurs des habitants, d'avoir été le siége d'une cour polie, amie des arts. Une Médicis avait épousé le prince Palatin, à qui Louis XIV fit payer si cher le malheur de se trouver sur son chemin. Elle se fit suivre jusqu'au fond de l'Allemagne par les beaux-arts, anciens et nobles commensaux de sa famille. Dusseldorf y gagna une galerie de tableaux, l'une des plus belles de l'Europe, des places publiques, quelques monuments passables; et non loin de la ville on vit s'élever à Bensberg un château dans le goût italien, et tel qu'il n'y a pas de contrée en Europe qui ne pût en être fière. Les princes qui succédèrent à Charles-Louis tinrent à gloire de soutenir le mouvement qu'il avait imprimé. Les habitants du duché de Berg contractèrent sous un tel gouvernement des mœurs douces et façonnées à la politesse, tournées vers le goût des emplois plutôt que vers des destinations indépendantes; mais ceci n'est vrai que de Dusseldorf et de son rayon. Si, en remontant au levant, on parvient aux vallées de Barmen, d'Elberfeld, et même si on côtoie les cantons de Roustorf, de Romscheit ou de Solingen, on se trouve au milieu d'un triomphe de l'industrie humaine que vainement on demanderait à un autre pays de l'Europe, l'Angleterre comprise.

Peu d'Etats du second ou du troisième ordre offraient autant d'avantages que le grand-duché dans la main d'un prince ami de la France : belle position sur le Rhin, population bien partagée entre l'agriculture et l'industrie; la première sollicitant quelques encouragements, mais faciles à lui procurer ; la seconde, parvenue à un point où il n'y avait plus qu'à laisser faire et admirer. Chez les habitants, de l'instruction, une douceur naturelle, le goût du perfectionnement, et ne demandant aux Français pour les aimer que d'en être traités avec quelque justice. Assurément une principauté composée de la sorte pouvait satisfaire une ambition élevée ; mais elle était loin de suffire à celle du général Murat, et sa femme en était presque humiliée. On avait accepté en attendant mieux.

Le maréchal Murat avait fait à Dusseldorf deux voyages, durant lesquels il avait déployé jusqu'au ridicule l'élégance qui lui était natu-

Digitized by Google

relle. Les habitants en avaient été éblouis, mais intérieurement flattés. La représentation du nouveau grand-duc dépassait de fort loin en magnificence celle des anciens souverains, et Dusseldorf crut avoir gagné au change. D'ailleurs il faut rendre au maréchal Murat cette justice, qu'une fois reposé de ses pantomimes princières ou chevaleresques, il se montrait homme intelligent et bien intentionné. Sa gloire militaire lui servait de piédestal. Lorsque, dans la campagne de Prusse, les bulletins parlaient sans cesse du grand-duc de Berg et de ses prouesses, ses nouveaux sujets en étaient tout fiers; on lisait les journaux sur les places publiques, et on tremblait sérieusement pour les jours du prince intrépide. Oh! comme il en aurait peu coûté pour s'attacher les Allemands, qui ne résistent pas au prestige de la gloire militaire, aux yeux desquels le serment de fidélité n'est pas un titre vain, et qui ressentaient pour la France je ne sais quel vieux penchant dont nous les avons cruellement corrigés.

Le maréchal Murat n'avait pas été sitôt élevé au rang de prince qu'il lui avait pris la fantaisie de l'être tout comme un autre, avec qui que ce soit et même avec l'Empereur. Le duché de Berg, tel qu'il était composé lorsqu'il l'avait reçu, comprenait la ville de Wesel, ville forte sur le Rhin, et d'une importance majeure pour la défense du fleuve, telle que l'Empereur l'avait alors conçue. L'Empereur demanda que le grand-duché lui cédât cette ville en échange du duché de Nassau et de la principauté de Dissembourg. Le grand-duc hésita longtemps. Une telle place dans ses Etats relevait son importance; puis, et en exagérant le prix de cette acquisition pour la France, il demandait des retours énormes. Je crois que les négociateurs de cette grande affaire avaient grand soin de ne parler à l'Empereur qu'avec beaucoup de discrétion des difficultés où son beau-frère se plaisait. Cependant on ne pouvait lui dissimuler les retards, et l'Empereur ennuyé prononça son dernier mot. Le maréchal Murat se montra furieux, et dit hautement qu'il ne lui restait plus qu'un parti à prendre, celui de se jeter avec son armée dans la ville de Wesel et de s'y défendre. On verrait si l'Empereur avait le front d'en venir faire le siége aux yeux de l'Europe; et quant à lui, il saurait le soutenir jusqu'à la dernière extrémité. Ces paroles s'en allèrent en fumée comme elles étaient venues, et on en finit par un beau traité d'échange dont le double est resté dans mes papiers, d'abord par la difficulté de savoir à qui en faire la restitution, et ensuite parce que pour la richesse des caractères, de la reliure et des accessoires, il est un monument curieux de l'époque. Cette petite guerre assez ridicule de la part du grand-duc a pu contribuer pour quelque chose à sa déconvenue dans l'affaire de ce pays.

Lorsqu'en 1808 le grand-duc de Berg commandait à Madrid, il avait

Digitized by Google

certainement l'espoir de la couronne d'Espagne. Il se persuadait même qu'il en avait reçu la promesse de l'Empereur. C'était pour hâter le dénoûment qu'il avait attisé au sein de la capitale une fermentation qu'il avait ensuite réprimée, mais avec des accessoires si étranges qu'il faut bien chercher à sa conduite quelque motif différent de ceux qu'il a mis en avant. Il n'est pas probable que l'Empereur ait positivement promis la couronne d'Espagne au maréchal Murat; il lui aura donné quelques paroles équivoques d'encouragement que ce dernier aura expliquées à sa manière et sous le charme de son ambition. Sa femme aura contribué à l'égarer, car cette sœur de l'Empereur se tenait pour déplacée partout ailleurs que sur un trône, et, il faut en convenir, la force de son caractère et l'élévation de son esprit semblaient l'y avoir préparée. Le mari et la femme furent déjoués dans leurs vues sur l'Espagne. Il se peut aussi que la petite guerre soutenue par le général pour la place de Wesel ait fait que l'Empereur soit revenu de l'idée de lui confier un morceau de l'importance de l'Espagne et des Indes. Il fallut donc qu'il se résignât au trône des Deux-Siciles, qui fut reçu d'assez mauvaise grâce : ce qui est à noter pour l'instruction de la postérité.

C'est alors que j'arrivai à Dusseldorf pour prendre possession du grand-duché au nom de l'Empereur. Je le reçus des mains de M. Agard, qui l'administrait pour le compte du dernier souverain. Ce M. Agard est un homme de souci perpétuel, toujours en garde contre les autres et contre lui-même. Au reste, homme instruit, bon littérateur, et cependant capable en affaires. Il avait commencé par quelque mince emploi dans l'instruction publique, et s'était ensuite attaché à la fortune de Murat, son compatriote et son ami d'enfance. Il avait grandi avec elle; et comme on ne prévoit pas jusqu'où l'appétit peut venir en grandissant, il avait poussé l'ambition au point de prétendre à la main d'une cousine germaine du prince, espèce de petite niaise au demeurant, à laquelle il ne manquait que l'esprit, la figure et la santé. Le prince trouva grande d'abord la liberté que prenait l'ex-camarade Agard; il se laissa ensuite attendrir, il finit même par le doter de la commanderie de Mosbourg, qu'il érigea en sa faveur en comté. Il était fort douteux que le prince eût le droit de faire cette donation à l'époque où il la fit; mais alors on n'y regardait pas de plus près pour donner que pour prendre. Ici, et par une remarquable inconséquence, le prince, en comtifiant M. Agard, lui imposa par-devant notaire la condition de ne jamais se prévaloir à aucun titre, ni même de parler de sa parenté avec lui.

La sévérité avec M. Agard m'avait été recommandée, et je l'employai peut-être avec excès. Son humeur me jetait hors des gonds. J'étais rebuté par la discrétion, ou, si l'on veut, la dissimulation qu'il pous-

Digitized by Google

sait jusqu'à ne vouloir pas révéler qu'il fût honnête homme. Le grand-duc, qui avait rêvé le trône d'Espagne six mois avant qu'il fût donné à un autre, avait vendu des domaines du grand-duché autant qu'il avait pu et plus qu'il n'aurait dû. Il avait anticipé sur les échéances des revenus et pressuré de son mieux l'orange qui lui échappait de la main. Je relève ces faits; je les explore dans tous leurs détails, et je découvre que M. Agard a largement opéré dans les intérêts de son maître, mais toujours avec fidélité : le droit de vendre une fois reconnu, rien n'était à reprocher à personne.

En examinant quelques parties de la correspondance de M. Agard avec le grand-duc, je vis que le dernier la semait parfois de traits littéraires. J'en témoignai ma surprise à M. Agard, car je ne tenais pas le général Murat pour plus avancé qu'un autre en ce point. M. Agard me détrompa en me communiquant quelques morceaux de l'Enéide traduits en vers par le grand-duc, et en me fournissant des preuves non équivoques de la paternité. J'ai trouvé depuis l'occasion de me convaincre que le général Murat avait fait de bonnes études et qu'il en gardait le souvenir au milieu de sa prodigieuse activité militaire. Il paraît qu'il avait été préparé par sa famille pour la carrière de l'Eglise, et qu'il dut à la révolution d'en parcourir une autre où il a mieux et plus glorieusement déployé les qualités brillantes que la nature lui a généreusement départies.

Les difficultés entre M. Agard et moi furent renvoyées à l'arbitre suprême, et M. Agard quitta le grand-duché pour aller prendre à Naples la place de ministre des finances. L'Empereur ne trouva pas qu'ici mon zèle eût été tout à fait suivant la science, et porta sur ma conduite un jugement fort vif qu'il chargea son ministre de me transmettre. Ce ministre était heureusement celui des finances, qui adoucit tellement le trait qu'il me fut à peine sensible. Je n'avais pas assez réfléchi qu'en traitant M. Agard avec dureté, je trouverais derrière lui le roi de Naples, ce qui était déjà quelque chose, et derrière, ou plutôt en avant du roi, la reine qui était beaucoup. Le couple couronné entourait l'Empereur et avait trop d'avantage sur moi, qui ne pouvais, du lieu où j'étais, parer les coups ni même les deviner.

Parmi les objets en litige entre M. Agard et moi, je trouvai le tableau de la bataille d'Aboukir que le grand-duc avait fait transporter à Dusseldorf. Il avait commandé et payé le tableau à Gros; il était donc sa propriété. L'Empereur m'ordonna de lui faire à ce sujet un rapport spécial où je déduirais mes raisons pour retenir ce morceau à Dusseldorf. J'exposai qu'en effet j'avais considéré le tableau comme le témoin de l'un des plus beaux faits d'armes de l'armée française en Egypte; qu'à ce titre il avait reçu du public la dénomination de *la Bataille d'Aboukir*; qu'il avait comme tel été exposé au Louvre, admiré de la France

Digitized by Google

et de l'étranger, et je ne concevais pas qu'un tableau semblable pût appartenir à tout autre qu'à l'Empereur, car il entre comme pièce indispensable dans cette série de monuments qui attesteront à la postérité ces prodiges militaires à peine croyables pour ceux qui en ont été les témoins. Seulement il peut être trouvé juste d'indemniser le grand-duc de ce que ce tableau lui aura coûté. Ces raisons ne valaient pas grand'chose, et je le sentais; aussi j'ajoutai cependant qu'après avoir de nouveau considéré ce morceau sans me laisser prévenir pas plus par les jugements qu'on en avait portés que sur le titre qu'on lui avait donné, j'avais trouvé que l'œuvre, d'ailleurs des plus estimables sous les rapports de l'art, ne présentait pas à vrai dire la bataille d'Aboukir; tout au plus on y retrouvait un incident de cette journée, arrangé, comme il était fort naturel, au gré de la personne qui avait commandé l'ouvrage. Le général Murat, magnifiquement monté et équipé, occupait le premier plan et absorbait tout l'intérêt par son action dans le groupe du pacha et de son fils. La bataille d'Aboukir est si confusément indiquée dans le second plan, qu'il faut quelque effort pour y découvrir le vainqueur. Dès lors ce tableau n'est point historique; c'est simplement un portrait de famille qui prend sa place comme un autre parmi les meubles du grand-duc. Je n'aurais pas mieux dit si j'avais eu la forte intention d'obtenir que ce tableau fût restitué. Contre l'usage, le rapport me fut renvoyé, ayant en marge l'autographe de la décision ; elle portait : *Approuvé la restitution comme portrait de famille*, et j'ai su que l'Empereur qualifiait de la sorte ce tableau de Gros lorsque l'occasion se présentait d'en parler.

Je fus d'abord rangé, pour ma correspondance avec l'Empereur, dans les attributions de M. le ministre des finances, duc de Gaëte. Je ne pouvais pas mieux tomber. Le duc de Gaëte est l'un des meilleurs entre les hommes qui ont obtenu la confiance de l'Empereur. Avant la révolution il s'était déjà avancé dans la carrière des bureaux, la seule qui fût alors ouverte devant lui. Il était premier commis sous M. de Vergennes, directeur général des contributions, et déployait dès lors les qualités qui ne l'ont jamais abandonné depuis. Doué d'un esprit droit plutôt qu'étendu, exact, laborieux, rangé en tout, dans ses affaires comme dans sa toilette, assidu à l'Opéra, scrupuleux sur les devoirs de société, inébranlable dans ses habitudes, fort révérencieux pour le pouvoir, un peu réluctant contre les nouveautés, il eût offert dans l'ancien régime le parfait modèle de ces premiers commis qui ne naissaient ni ne mouraient, parce que de génération en génération on les trouvait toujours les mêmes. M. Gaudin (c'est ainsi qu'alors il s'appelait) avait, sans trop d'encombre, traversé la révolution, offrant ce qu'il savait faire à qui en avait besoin; travaillant sous le financier Cambon et le ministre Ramel, pas autrement qu'il n'aurait fait

Digitized by Google

sous M. de Fleury ou M. de Calonne, une utilité financière et rien de plus. Cependant le crédit de M. Gaudin se relevait insensiblement à mesure que le calme renaissait dans la société, et il était parvenu à ce point que le Directoire lui avait confié l'administration des postes. C'est là que le trouva la révolution de brumaire.

Bonaparte, en arrivant aux affaires, était rempli de l'idée que le Directoire n'avait rien entendu aux finances et y avait commis des fautes sans nombre, et il chercha d'abord à s'entourer d'hommes qui eussent connu l'ancien système et fussent en état de reproduire ce qui était bon et encore praticable. Le consul Lebrun lui indiqua M. Gaudin, avec lequel il était anciennement lié; il en dit beaucoup de bien, personne n'en dit de mal, et Bonaparte le nomma ministre des finances. Il se trouva tout juste de mesure à bien servir sous un pareil maître. Apportant au jeu quelques bonnes et vieilles notions, il les produisait sans y mettre de prétention et les abandonnait sans plus de résistance; au reste, introduisant l'ordre partout et curant du soir au matin les étables d'Augias sans s'afficher pour un Hercule; on lui doit le retour de la discipline dans les administrations financières, un bon établissement des recettes publiques, de louables efforts pour atteindre le but si haut placé d'une juste répartition des contributions. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser en ce point est d'avoir cédé sur le cadastre aux suggestions de son ami Hennet, et occasionné à la France des centaines de millions de dépense pour un travail toujours incomplet, qu'il sera malaisé de terminer et qui ne le sera pas sitôt qu'il faudra le reprendre en sous-œuvre pour réparer les brèches que le temps y aura faites. L'Empereur l'avait créé duc et ne laissait pas échapper une occasion de lui témoigner la haute estime où il était auprès de lui. Le nouveau duc usait de sa faveur et n'en abusait pas; et il le faut noter, car son faible favori aurait induit tout autre en tentation. Au retour des Bourbons, M. le duc de Gaëte semblait préparé pour ce monde nouveau, ou, si l'on veut, ancien. Il en avait tout gardé, jusqu'à l'habillement. Seul il avait fait traverser à la révolution le grand habit français, l'aile de pigeon, les longues manchettes et les boucles à la d'Artois. Il n'avait pas même composé sur les deux chaînes de montre et les retentissantes breloques. Il aurait pu servir de maître des cérémonies à ceux des hommes de la nouvelle cour, qui apparaissaient avec des oripeaux passés de mode depuis quarante ans. Au reste, les Bourbons eussent retrouvé un serviteur excellent dans le duc de Gaëte; mais l'abbé Louis avait pris possession des finances dès la première heure de la Restauration, et il tenait pour ennemi nécessaire quiconque aurait pu lui disputer ce poste ou le remplir à son défaut. Il n'épargnait pas les reproches à ce pauvre duc de Gaëte, ni à M. Mollien. Il était passé en chose incontestée dans la coterie de l'abbé que ni l'un

Digitized by Google

ni l'autre n'entendaient rien aux finances, qu'ils n'étaient que de pauvres instruments dans la main du maître, et que leur génie était à Sainte-Hélène. Ce jugement n'était que de l'insolence, et cependant il a suffi pour tenir à l'écart deux hommes qu'on aurait utilement employés.

J'ai pu autant que personne juger de ce qu'il y avait d'obligeant et de délicat dans la correspondance du duc de Gaëte. Il portait à l'Empereur le travail que je lui adressais et y donnait son avis. Toutes les fois que la décision était conforme, il n'éprouvait aucun embarras; mais s'il arrivait que l'Empereur eût embrassé une opinion autre que la mienne, ou blamât une mesure que j'avais prise, le ministre, qui ne pouvait pas se dispenser de m'en prévenir, y mettait tous les égards qui étaient en son pouvoir et choisissait les termes les plus propres à me consoler ou me rassurer. Par exemple, l'Empereur avait blâmé mon excès de sévérité avec M. Agard, et sa lettre qui m'est tombée dans les mains depuis la Restauration, portait : « Faites savoir au » comte B** que je ne veux pas de réaction, et que je désapprouve sa » conduite. Il devait rendre compte et attendre des ordres. » — Voici quelle a été la traduction : — « L'Empereur me fait connaître, mon» sieur le comte, qu'il eût été plus conforme à ses intentions qu'après » avoir examiné les tableaux fournis par M. Agard et avoir donné » votre avis, vous eussiez pris les ordres de S. M. Au surplus, M. Agard » est à Paris, et je terminerai aisément avec lui les points restés en » difficulté et que vous avez parfaitement éclaircis. Vous n'aurez donc » plus à vous occuper de ce qui tient à la précédente administration.» — Il semblait qu'en me donnant M. le duc de Gaëte pour correspondant au début de mon administration du grand-duché, et M. Rœderer à la fin, l'Empereur eût voulu me faire sentir la douceur et l'amertume de deux extrêmes opposés.

C'était alors une position en Europe que d'être Français, et c'en était une grande que de représenter l'Empereur quelque part; à cela près que je n'aurais pas impunément abusé, j'étais en Allemagne ce qu'avaient été autrefois les proconsuls de Rome. Même respect, même obéissance de la part des peuples, même obséquiosité de la part des nobles, même désir de plaire et de capter ma faveur. Nous étions à cette époque sous le charme de la paix de Tilsitt, l'invincibilité de l'Empereur n'avait encore reçu aucune atteinte ; je sortais de Paris, où j'avais passé ma vie à sa cour, c'est-à-dire au sein des mémorables travaux et des prestiges de son règne. Dans ses conseils j'avais admiré de près ce génie qui dominait la pensée humaine; je croyais qu'il était né pour enchaîner la fortune, et je trouvais tout simple que les peuples fussent prosternés à ses pieds; c'était désormais à mes yeux la marche nouvelle du monde. Le pays qui m'était tombé en partage réchauffait

Digitized by Google

cette disposition; l'Allemagne, où le merveilleux occupe toujours une grande place, a mis beaucoup de temps à se débarrasser de son admiration pour l'Empereur; elle était alors complète pour le héros qui n'avait eu besoin que de souffler pour la faire disparaître sur cette monarchie prussienne que n'avaient su défendre ni les armées, ni les souvenirs du grand Frédéric, réunis aux légions longtemps invincibles du successeur de Pierre-le-Grand.

Je me présentais dans le grand-duché sous l'empire de ces idées; rien ne m'étonnait dans les égards et même dans les respects dont j'étais l'objet; toutefois je ne m'endormais pas dans ces flatteuses déceptions, je travaillais du soir au matin avec une ardeur singulière, j'en étonnais les naturels du pays, qui ne savaient pas que l'Empereur exerçait sur ses serviteurs, et si éloignés qu'ils fussent de lui, le miracle de la présence réelle. Je croyais le voir devant moi lorsque je travaillais enfermé dans mon cabinet, et cette préoccupation assidue, qui m'a quelquefois inspiré des idées au-dessus de ma sphère, m'a plus souvent préservé des fautes qui naissent de la négligence ou de la légèreté. Un ancien a dit qu'il y avait grandement à gagner dans la conduite de la vie à se tenir par la pensée en présence d'un homme supérieur, et je suis tenté de croire que l'Empereur n'a été généralement si bien servi que parce que, soit par les précautions qu'il y prenait, soit par l'influence de ce nom qui se répétait tous les jours et partout, chacun de ses serviteurs le voyait sans cesse à ses côtés.

J'avais une confiance toute de bonne foi dans l'importance et dans la stabilité de ma position; mais mon caractère me préservait des écarts qui auraient pu prévenir les esprits contre moi. J'ai de l'amour-propre, car tous les hommes en ont, mais il n'a rien d'excessif; je suis plutôt enclin à m'exagérer le mérite des autres qu'à le déprécier. J'aime et je recherche ce qui est beau, ce qui est bon, et au fond du cœur je faisais beaucoup de cas des habitants du grand-duché; mais là, comme à Cassel, j'avais dans ma société le tort de traiter légèrement ce qui est grave chez les Allemands, de voir tout avec des yeux français, et surtout de lâcher la bride à mon penchant vers la plaisanterie; c'est ce dernier défaut qui m'était le moins pardonné : j'aurais réussi plus vite et plus complaisamment si j'avais su y résister.

Pendant les six premiers mois de mon administration les affaires marchaient avec facilité; je suivais les errements de l'ancien gouvernement; je n'avais touché ni aux personnes, ni aux choses; les habitants s'en trouvaient bien, et les affaires de l'Empereur n'en allaient pas plus mal. J'aurais voulu continuer pendant quelque temps sur le même pied et n'introduire des changements que successivement et avec mesure; j'aurais voulu surtout conserver des anciennes institutions ce qui flattait les habitants sans nuire à l'ordre et à l'expé-

Digitized by Google

dition des affaires. Je trouvais à chaque instant l'occasion d'appliquer ce système et de le développer à M. le duc de Gaëte dans ma correspondance avec lui. Ce ministre le partageait au fond du cœur, et me laissait toute la liberté compatible avec la crainte que l'Empereur ne vît autrement.

Je m'estimais trop heureux d'avoir été rangé sous cette douce surveillance; je demandais à Dieu d'y rester longtemps. Je ne fus pas exaucé, et je fus informé, dans les premiers jours de 1809, que l'Empereur avait décidé que le ministre secrétaire d'État de l'Empire remplirait les mêmes fonctions pour le grand duché de Berg. Peu après, Sa Majesté déclara, par un décret, qu'elle faisait le don du grand-duché à Napoléon-Louis, fils aîné du roi de Hollande, jeune enfant qui annonçait des dispositions remarquables, et à qui il portait un dégré d'affection très-vif et qui paraissait tout naturel.

Puisque je perdais M. le duc de Gaëte, je ne pouvais pas tomber en meilleures mains qu'en celles de M. le duc de Bassano; nous avions débuté ensemble sur le grand théâtre de la révolution. Mes antécédents et l'aisance de ma famille m'avaient donné d'abord de l'avantage sur lui; j'étais membre de l'Assemblée législative, qu'il n'était encore que rédacteur des séances pour le compte du *Moniteur;* mais je fus politiquement abîmé dans la journée du 10 août, tandis qu'il fut facile de la traverser à M. Maret, qui ne s'était encore fait connaître que par son singulier talent pour prêter aux orateurs des assemblées l'esprit qu'ils avaient oublié de mettre dans leurs discours. Il était cependant dans l'ordre que celui qui avait tant d'esprit au service des autres voulût en faire usage pour son compte. Lorsque M. Maret se présenta pour les emplois publics, il trouva pour l'y aider les nombreux amis que lui avait faits le *Moniteur*; au reste, M. Maret a le cœur excellent, il est donc disposé par sa nature à tout ce qui est bien. Son esprit est cultivé, et s'il n'eût pas été enlevé aux lettres par les affaires, il eût été un littérateur estimable, sinon du premier ordre. Son talent capital consiste dans une singulière facilité à reproduire les idées d'autrui, et il l'a tellement exercé dans la rédaction du *Moniteur* et dans quelques ouvrages du même genre, que son esprit s'y est comme absorbé. L'abbé Sieyès lui procura, dans l'origine, la place de secrétaire du Consulat. Au début il déplaisait au premier consul, précisément par les qualités qui depuis le lui ont rendu si cher, son obséquiosité, son empressement, sa propension à disparaître devant l'esprit des autres; mais, à mesure que le premier consul avait attiré à lui l'autorité, et qu'il avait pris l'habitude de la manier sans partage, il s'était réconcilié avec le secrétaire du consulat. Le despotisme de l'un, comme la faveur de l'autre, croissaient dans la même proportion; le duc de Bassano avait fini par s'absorber dans l'Empereur :

Digitized by Google

c'était pour celui-ci un sens de plus par lequel il manifestait au commun des hommes ses volontés promptes comme l'éclair. Les termes, en effet, manquent pour exprimer juste avec quelle assiduité, quelle faculté, quelle promptitude les ordres de l'Empereur, communiqués au secrétaire d'État par des mots qui partaient aussi vite que des signes, prenaient de la couleur, un sens, une rédaction, et couraient régir tous les points de ce vaste empire; jamais de délai, de remontrance, d'observation, et cette entière abnégation ne coûtait rien au duc de Bassano. Dès longtemps terrassé sans retour par le génie de l'Empereur, il croyait à son infaillibilité. Ceci explique les reproches qui lui furent adressés lorsque les temps devinrent néfastes : on l'accusa d'avoir toujours détourné l'Empereur de traiter avec la coalition, de s'être opposé au congrès de Prague, d'avoir neutralisé celui de Châtillon; mais, en dépit de toutes ses défaites, l'Empereur était loin de se tenir pour abattu, il attendait les ennemis sur les hauteurs de Montmartre; il était donc souverainement injuste de demander au duc de Bassano une idée différente, et je ne sais s'il osait l'avoir, même lorsqu'il mouillait son maître de ses larmes dans la cour de Fontainebleau.

Mais durant ces quinze années de faveur, ou, pour mieux dire, de succès, on n'a pas une mauvaise action à reprocher au duc de Bassano, et on pourrait en citer grand nombre de bonnes; fort peu d'hommes se sont trouvés dans sa position, de qui on en pourrait dire autant. S'il laissait percer quelques petits ridicules, ils ne prenaient point leur origine dans sa position élevée, mais dans son individualité; il se complaisait dans la beauté de ses formes extérieures et la grâce de son maintien; le bel esprit était aussi au nombre de ses prétentions. Il y avait bien au fond de tout cela quelque vanité, mais sans qu'elle allât jusqu'à l'orgueil ou à la hauteur. Quand il lui prit l'envie de se marier, déjà il avait atteint un remarquable degré de faveur, et il aurait pu porter ses vues assez haut. Bon nombre de familles, même dans le difficile faubourg, se seraient disputé le bonheur de son adoption; il alla chercher sa femme à Dijon, dans la ville qui l'avait vu naître; il la prit dans sa propre famille, peu riche par conséquent, à la vérité jeune, jolie, et non pas sans esprit.

Le duc de Bassano avait des envieux, sans doute, mais n'avait pas d'ennemis; cependant il voyait avec souci l'ascendant toujours croissant que prenait Regnauld de Saint-Jean-d'Angely au conseil d'État. La trempe d'esprit de celui-ci était toute différente : il avait autant de facilité au travail, et il y était infatigable à l'égal du duc de Bassano; mais sa facilité n'était pas de la souplesse, c'était un vigoureux coursier retenu par une main puissante, qui mordait le frein et était toujours prêt à échapper. M. Regnauld avait des qualités de premier ordre : il s'était fait écrivain correct, orateur éloquent, et, ce que je

Digitized by Google

n'ai remarqué que chez lui, parvenu à près de cinquante ans, il gagnait encore des deux côtés; il avait l'esprit juste, pénétrant, et se jouait au milieu de l'affaire la plus compliquée. Laborieux à volonté, il passait la nuit sur un carton du conseil d'État, composait le matin un discours pour l'Académie, courait chez sa maîtresse, et était arrivé des premiers à Saint-Cloud; mais il possédait, comme on le devine bien, les défauts de ses qualités, et s'y livrait avec un abandon qui allait parfois jusqu'à l'excès. Ensuite il avait gardé de ses premières années je ne sais quoi de commun : chez lui, de petites vanités, des jactances, des procédés parfois inexcusables, trahissaient le parvenu. L'Empereur, qui le voyait tous les jours, l'appréciait ce qu'il valait; quoiqu'assurément il ne lui fût pas tombé sous la main homme plus propre à faire à volonté un bon ministre de l'intérieur, de la justice et même des finances, il avait intérieurement décidé qu'il ne le serait jamais, et ce pauvre Regnauld avait eu la douleur de voir passer devant lui les Champagny, les Crétet, les Montalivet, dont on aurait pu réunir les trois capacités sans trouver le contrepoids de la sienne. L'Empereur le laissait dans la place de président de la section de l'intérieur au conseil d'État, et y ajoutait les missions importantes qui se rapprochaient plus ou moins du conseil. Il l'avait fait secrétaire d'État de la maison impériale, l'avait chargé de cordons; il recevait de grosses gratifications et avait été richement doté. L'Empereur semblait lui dire dans toutes les occasions : « *Tout ce qui vous plaira,* » *mais jamais ministre.* »

Le duc de Bassano, qui connaissait cette disposition de l'Empereur et en voulait profiter, cherchait quelqu'un qui pût remplacer Regnauld qu'on aurait envoyé au sénat. Il présuma assez bien de moi pour m'en croire capable, il se trompa; mais j'étais resté assez bien dans son esprit pour que je fusse heureux d'être placé dans ses attributions; et puisqu'un secrétaire d'État à Paris était nécessaire à l'administration du grand-duché, il y avait quelque chose d'honorable pour cette administration que ce secrétaire d'État fût celui de l'Empire. Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que j'étais rapproché des regards du maître. On me demanda une statistique raisonnée du grand-duché, un projet d'organisation du gouvernement qu'il était convenable d'y établir; d'y préparer sur-le-champ l'introduction des Codes français; de me soumettre, pour les recettes et les dépenses, à l'ordre introduit au Trésor impérial, et d'envoyer toutes les semaines un rapport détaillé sur tout ce qui pouvait intéresser l'Empereur dans l'étendue du grand-duché et dans les cercles de l'Allemagne que ses postes parcouraient.

Je demandai grâce sur quelques articles, tels que l'introduction subite des Codes, la rédaction d'une statistique, etc.; mais j'envoyai un

Digitized by Google

projet d'organisation du gouvernement : je proposais un ministre qui le serait à la fois de la justice, de l'intérieur et de l'instruction publique; un ministre des finances, un ministre de la guerre commandant supérieur des troupes; un conseil d'État de dix membres; au haut de la machine, un commissaire de l'Empereur, ministre principal présidant le conseil des ministres et le conseil d'État, lequel statuerait sur les affaires pressantes ou de peu d'importance, et adresserait les autres à Paris avec ses avis motivés et des projets d'ordonnances. Le commissaire impérial conserverait l'administration des domaines du prince et rédigerait lui-même le budget, qu'il irait tous les ans soumettre à l'Empereur, après qu'il aurait été présenté en conseil d'Etat. Les administrations secondaires consistaient dans des directions générales des douanes, des postes, de l'enregistrement et domaines, organisées par M. Agard dans le système français. Je les conservais; j'y ajoutais une administration des eaux et forêts, restées jusque-là dans le domaine du grand-veneur, et une direction des contributions directes qui s'occuperait sur-le-champ d'un cadastre.

Je ne recevais ni censure, ni approbation de mes plans; on ne me répondait pas du tout. Je pris sur moi d'exécuter provisoirement tout ce que j'avais proposé pour les administrations secondaires; j'organisai le trésor du grand-duché et en petit sur le modèle de celui de France, parce que je savais que l'Empereur n'aurait pas en ce point pardonné le retard, et que moi-même j'avais besoin de m'imposer des règles; insensiblement la machine prit un mouvement régulier et marchait rondement.

Le comte de Nesselrode, ministre de l'intérieur, était le chef de la famille de Nesselrode, l'une des plus anciennes d'Allemagne, et qui était en possession de fournir des sujets distingués à la diplomatie; lui-même était oncle, à la mode de Bretagne, du Nesselrode, ministre des affaires étrangères en Russie, que nous avons vu à Paris; il ne manquait pas d'instruction et de zèle, et ne se montrait rebelle ni aux idées françaises, ni à nos formes d'administration. Comme presque tous ses pareils, il était chargé de grandes propriétés mal administrées et de dettes; il n'avait le courage de songer ni aux unes ni aux autres. Gentilhomme dans la belle acception du terme, il secondait franchement ce qui pouvait blesser son intérêt personnel lorsqu'il voyait le bien public au bout : aussi jouissait-il d'une véritable popularité. Je lui avais laissé, et presque sans contrôle, tout ce qui tenait au régime municipal, qu'il dirigeait paternellement. J'avais cru que c'était un bon moyen d'adoucir aux yeux des Allemands le joug étranger, que de préparer à cette partie de l'administration, dont l'action est de tous les jours, un homme de nom, qui parlait leur

Digitized by Google

langue, partageait leurs goûts et même leurs faibles, et dont l'exemple répondait à toutes les préventions.

M. Fuschius, chargé de la justice, était un bourgeois à qui rien n'aurait pu persuader qu'il fût en quelque chose l'égal d'un comte de Nesselrode : aussi restait-il subordonné, par le fait, à celui-ci; à quoi je ne voyais pas d'inconvénient. C'était, au reste, un jurisconsulte bavarois dans toute la force du terme : honnête, assidu, passablement instruit, de mœurs patriarcales, mais d'une lenteur d'esprit qui me rendait le travail impossible avec lui.

Le général Damas s'occupait de tout ce qui tenait à l'armée; Damas était un brave des premiers jours dont une grave méprise avait compromis la fortune. Entré au service dès 1790, il était aide-de-camp du général Meunier au premier passage du Rhin et y reçut une blessure. En poursuivant sa carrière dans les années suivantes, il avait passé par les divers grades et fait ensuite partie de la fameuse expédition d'Égypte en qualité de chef d'état-major du général Kléber; il était devenu son intime ami. Déjà l'histoire a dit comment le commandant en chef de cette armée s'en sépara à l'improviste et sans en avoir donné avis au général Kléber, qui devait la commander à son défaut. Kléber était l'un des premiers hommes de guerre d'une époque où il y en avait de si remarquables. Homère n'a pas rêvé une figure où l'ardeur et le courage se peignissent en aussi grands traits : un esprit ferme, élevé, généreux, animait ce magnifique extérieur. Kléber aimait passionnément la république, parce que c'était le seul gouvernement qui pût remplir sa noble ambition; toute, elle était pour la liberté et la gloire de sa patrie, et il croyait qu'on n'y atteindrait que par le respect des lois et la religion du devoir. Il vit avec indignation comment Bonaparte s'en était joué en quittant son armée; il en prit le commandement parce qu'il le fallait bien, mais en même temps il dénonça au Directoire la fuite de Bonaparte : lui-même avait dicté les termes de cette dénonciation, qui respirait une sévérité antique. Damas, quoiqu'il ne manquât pas d'esprit, n'était pas de trempe à produire quelque chose de semblable; mais il signa l'expédition de la dénonciation comme chef d'état-major, et l'adressa au Directoire. Pendant que le paquet traversait les mers, le Directoire avait cessé et était remplacé par le Consulat. Ce fut Bonaparte, premier consul, qui ouvrit le paquet renfermant la dénonciation de sa fuite d'Égypte; *manebat alta mente repostum*. Cependant il dissimula pendant la vie de Kléber, qui soutenait d'une admirable manière le lourd fardeau qu'il lui avait laissé sur les bras, et dans lequel il voyait d'ailleurs un redoutable adversaire à ses projets ultérieurs. Mais quand la fortune l'eut délivré de Kléber, et que l'expédition d'Egypte regagna en lambeaux le sol de la patrie, le pauvre Damas, rentré sans ressources

Digitized by Google

que son épée, ne put échapper au ressentiment concentré jusque-là. Il fut rayé des contrôles de l'armée et délaissé sur le pavé de Paris avec une femme et des enfants. Là-même il n'eut pas le bonheur d'être oublié : il fut, une première fois, arrêté et logé au Temple pour avoir fait trop publiquement l'éloge de Kléber, parce qu'un pareil éloge impliquait la censure du premier consul. Remis en liberté par les soins du général Belliard, son ami, il fut peu de temps après arrêté de nouveau comme devant avoir pris part à l'échauffourée de Moreau. La procédure n'avait fourni aucune preuve contre lui : force fut bien de le rendre une seconde fois à la liberté, c'est-à-dire au délaissement et à la misère. Murat, qui, comme tous les hommes de grand courage, avait la générosité du cœur, osa lui tendre la main et l'envoya dans le grand-duché de Berg, qu'il possédait alors, pour en commander les troupes. Je l'y trouvai ; sa position devenait difficile depuis que l'Empereur avait repris le gouvernement du pays, et je lui donnai le conseil de partir pour Naples, où Murat l'attendait. Les premiers soldats de la révolution portaient à la patrie un attachement qui tenait de la passion. Damas ne put jamais se décider à passer les Alpes, et ne demanda, pour rester dans le grand-duché, partie en quelque sorte de la France, que ma parole de faire tout ce qui serait en ma puissance pour le réconcilier avec l'Empereur. Ce ne fut pas l'affaire d'un jour, car la première fois que je prononçai son nom, l'Empereur me dit : « Il est resté dans le grand-duché, à la bonne heure ! tout ce que je » peux faire pour lui c'est de l'oublier. » Damas est cependant un officier général instruit, modeste, d'une sûreté de caractère à toute épreuve, et sorti de l'école qui a produit les Kléber, les Hoche, les Marceau.

Je faisais marcher les affaires de mon mieux et comme je l'entendais, car je recevais rarement les réponses de M. le duc de Bassano. Dès qu'en 1809 je pus disposer d'un mois, je l'employai à visiter le grand-duché ; parti de Dusseldorf le 28 mai, je n'y rentrai qu'au 1er juillet. J'étudiai dans tous leurs détails les fabriques d'Elberfeld, Barmen, Roustorf, Lunen, Remscheid, Solingen, etc., etc.

Je n'avais jeté dans ce voyage, ou plutôt dans cette course rapide, qu'un coup d'œil superficiel sur le grand-duché ; j'avais seulement voulu reconnaître par moi-même ce que j'appellerais volontiers l'état des lieux. Je me proposais d'y revenir plus d'une fois ; j'avais pu apprécier ce que valait chaque préfet, en le faisant s'expliquer dans les localités mêmes et en présence des objets sur lesquels il était interrogé. Je reconnus que nous avions eu la main bonne, et que MM. de Bok, de Rumberg et autres promettaient des magistrats distingués. Je leur remis l'instruction que dix ans auparavant j'avais composée pour les premiers préfets de l'Empire, après y avoir fait les corrections que

Digitized by Google

l'expérience avait indiquées, ou que la différence des lieux rendait nécessaires.

II.

SITUATION POLITIQUE DU GRAND-DUCHÉ A L'ÉPOQUE DE LA GUERRE DE 1809.— LE MAJOR SCHILL. — LE DUC DE BRUNSWICK. — BATAILLE DE WAGRAM.

Les avis que je recevais, le ton assez hautain qu'affectaient en parlant de la France les journaux publiés dans la Confédération du Rhin, un rappel général dans les Etats de l'Autriche des militaires en congé, m'indiquaient un nouvel et prochain conflit entre cette puissance et la France. Je craignis que les jours de la paix n'eussent déjà cessé, et je me rendis à Benrath, château si rapproché de Dusseldorf que les affaires s'expédiaient aussi promptement dans un lieu que dans l'autre. Je mis peu de temps à apprendre que la guerre était inévitable, prochaine, et que l'Autriche faisait un déploiement de forces extraordinaire dans l'espérance de dépasser celles de l'Empereur, dont on croyait une partie employée à subjuguer l'Espagne, et une autre encore à garder l'Italie. J'appelai sur-le-champ le général Damas, avec lequel j'arrêtai les préparatifs et les mesures de prévoyance qui étaient en notre pouvoir.

Arrivé à Dusseldorf au milieu de l'année précédente, j'y avais trouvé établi dans toute sa force le renom d'invincibilité qu'avait acquis l'Empereur dans les champs de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. J'étais dans l'âge de l'ambition, et la route s'en ouvrait devant moi, large et semée de fleurs; je ne pouvais pas plus douter de ma fortune que de celle de l'Empereur. J'avais, avant de passer le Rhin, traversé les riches campagnes de la Roër; elles étaient animées par les scènes joyeuses et variées que partout la moisson fait naître. Le ciel était magnifique, et je me rappelle encore la sorte d'ivresse que j'éprouvais en passant ce fleuve éternellement fameux et courbé sous notre joug à force de victoires. Il était alors difficile à un soldat ou à un serviteur de Napoléon d'être modeste; ce qu'on pouvait en attendre de mieux, c'est qu'il ne fût pas insolent; mais cette attitude si belle, et j'ajouterai si pleinement belle, fut de courte durée. La défaite du général Dupont à Baylen, et les honteuses conditions qui l'entouraient, firent à l'étranger une sensation rapide et profonde; le masque était tombé, on vit qu'il était possible de nous vaincre, et on ne songea plus qu'à nous combattre.

J'étais assez bien placé pour surprendre quelques secrets de la diplomatie allemande : le privilége des postes du grand-duché s'étendait jusqu'aux villes anséatiques, et je recevais de Hambourg force nou-

Digitized by Google

velles, dont, suivant l'usage, la plupart étaient hasardées et quelques-unes vraies. Les principales familles du grand-duché avaient des enfants au service autrichien, dont elles recevaient aussi des lettres, et, malgré le soin qu'on prenait pour en dérober le contenu aux Français, il leur en parvenait toujours quelque chose. En mon particulier, je ne négligeais pas plus à Dusseldorf qu'on ne négligeait autre part les moyens de pénétrer les secrets qui intéressaient l'Empereur. J'avais été assez bien servi, et, dès les premiers mois de 1809, j'avais averti du délire guerrier qui s'était emparé de la famille de l'empereur d'Autriche. Je demandais qu'on n'ajoutât aucune foi à l'interprétation que le cabinet de Vienne donnerait à ses préparatifs patents, lorsqu'il dirait qu'il n'entendait pas du tout attaquer la France, que seulement il se préparait à la défense. L'Empereur m'imposait un rapport tous les quinze jours, où je lui rendais compte de l'état du grand-duché et de ce qui était venu à ma connaissance du reste de l'Allemagne. Le retard de cette pièce ne m'eût pas été pardonné, et cependant je n'ai jamais été à portée de savoir en quelle estime était ce travail dans son esprit. Lors même que, plus tard, je lui ai porté à Mayence des rapports qui n'étaient que trop exacts sur la défection de la Bavière et le changement de politique de l'Autriche, il les reçut fort mal, et me reprocha durement de faire de la politique d'*antichambre*. Toutefois, dès le lendemain matin, il était en route pour son armée.

Le 3 mars 1809, l'Empereur avait cédé par des lettres patentes le grand-duché de Berg au fils aîné du roi de Hollande. Cette mesure produisit un mauvais effet : les habitants du grand-duché y virent dans l'avenir leur réunion à la Hollande, et tremblèrent d'être un jour appelés à partager le poids énorme de sa dette. De son côté, le roi Louis accrédita de son mieux cette prévision fâcheuse, lorsqu'il dit, dans son discours aux chambres, que les Hollandais devaient voir dans cette mesure le dessein qu'avait l'Empereur de les indemniser des pertes qu'ils avaient éprouvées. J'étais assurément fort loin de partager la commune erreur. Je savais que l'Empereur avait des motifs naturels de vouloir beaucoup de bien au fils aîné du roi de Hollande, et qu'il avait voulu pour lui quelque chose de plus positif qu'une couronne qui ne tenait à rien. Ce qu'on pouvait induire, selon moi, de plus certain de la mesure, c'est que dès lors un sort nouveau était préparé dans l'esprit de l'Empereur à la Hollande. Je n'osais donner à personne cette explication. Je répondais à tous ceux qui venaient me demander des détails, que la cession faite par l'Empereur était l'événement le plus heureux pour le grand-duché, et, afin qu'il ne restât plus de doute dans les esprits, je fis chanter un *Te Deum*, et je donnai une fête aussi magnifique que le local le comportait.

A la même époque, je fus informé que la guerre était arrêtée dans

Digitized by Google

le cabinet de Vienne. On avait en même temps décidé qu'on tenterait un dernier effort pour soulever l'Allemagne entière contre la France. Des hommes graves, comme ceux qu'emploie ordinairement le cabinet de Vienne, s'étaient répandus sur les différents points de l'Allemagne pour y sonder le terrain. Il nous était échu un commandeur de Kaunitz, fils du fameux ministre, mais qui n'avait de son père que le nom. En prenant l'opposé de ce qu'il débitait, je me trouvai dans le vrai. Une lettre d'un homme habile, mon correspondant à Hambourg, confirma mes conjectures, et j'envoyai un courrier, qui ne trouva pas l'Empereur à Paris; il était à l'expédition d'Espagne. Il en partit comme un éclair, battit, avec les troupes qu'il trouva sur sa route, les Autrichiens qui se préparaient depuis trois ans, et était aux portes de Vienne lorsque, dans Vienne même, on s'obstinait à croire qu'il n'avait pas quitté l'Espagne.

Je recevais en même temps des ordres coup sur coup pour des levées d'hommes et pour diriger sur la grande armée tout ce que je pourrais ramasser de disponible. Il me fallut laisser là tout autre travail, pour m'occuper exclusivement de soins militaires. La merveilleuse précipitation de l'Empereur nous était bien nécessaire.

La tournure que prenait la guerre d'Espagne minait notre crédit en Allemagne. Les princes de la Confédération suivaient publiquement nos drapeaux; leurs peuples formaient des vœux secrets contre nous. — « Comment voulez-vous, me disait l'un de ces princes, que nous al- » lions longtemps avec vos victoires qui ne finissent pas ? Nous sauvons » l'honneur de nos armes, et nous épuisons le sang de nos peuples. » La Prusse jouait, comme de raison, le premier rôle dans ce concert de haines. Peut-être avions-nous trop durement appesanti sur elle la main du vainqueur; peut-être avions-nous à nous reprocher de l'avoir blessée dans ses points sensibles et qui restent sacrés même entre ennemis. Il y avait au fond de l'âme de chaque Prussien, non pas le besoin, mais la rage de la vengeance contre tout ce qui portait le nom français. La cour de Prusse, en quittant Berlin pour Kœnigsberg, avait rendu la liberté de s'épancher aux ferments de haine partout répandus et qui bouillonnaient dans la capitale. Des jeunes gens qui appartenaient à des familles connues s'organisaient en bandes d'aventuriers, et juraient de courir sus aux Français, quelque part que ce fût. Un major Schill parvint à enlever son régiment tout entier pour cette nouvelle croisade; il comptait entre ses compagnons d'aventure le fils du général Blücher. Ce général lui-même, dont la retraite du service n'avait rien de sérieux, était l'âme de l'entreprise. Il devait laisser commencer le mouvement et bientôt s'y réunir avec ce qu'il trouverait de troupes disposées à le suivre. Schill, exerçant son régiment sur la place publique de Berlin, affectait d'indiquer la position qu'il fallait donner au sabre pour

Digitized by Google

couper la tête d'un Français, et comment, en reprenant la deuxième position, *on coupait encore la tête à un Français*. Tout cela s'exécutait à la face du soleil, quand, après le traité de Tilsitt, la Prusse était devenue notre alliée, que nous avions un ministre à Berlin et une armée à ses portes. Mais il n'y avait dans toute la Prusse qu'un seul homme de bonne foi pour la paix : c'était le roi. L'armée prussienne avait été abîmée, la monarchie démembrée, le roi humilié ; mais une puissance nouvelle avait sourdi de ce malheur extrême : c'était celle de la nation, qui ne consentait pas à sa ruine et se précipitait aveuglément dans toutes les voies de la résistance. La levée de boucliers du major Schill ne pouvait enfanter que du brigandage ; cependant, elle avertissait de ce que nous avions à attendre du pays où elle avait pu s'opérer impunément. Schill était devenu à l'avance un héros. C'était au moins celui du jour. Les élégantes de Berlin portaient son portrait ou son chiffre pendant à un collier de fer d'un travail gracieux et léger. C'est avec du fer, disait-on, que la Prusse se relèvera ; il en faut partout, et jusque sur le sein des femmes. La mode des ornements de femmes en fer date de cette époque ; les Prussiennes, qui les avaient introduits chez elles par un sentiment très louable, les virent adopter par le reste de l'Allemagne, ce qui était fort naturel, mais aussi par la France, contre laquelle ils avaient été inventés : tant il est vrai que chez nous il n'est rien que le caprice n'accepte et que la mode ne justifie.

Le major Schill passa l'Elbe dans les premiers jours de mai, se porta sur Halle et Alberstadt, et s'approchait d'assez près du grand-duché. Je n'étais pas sans inquiétude sur le département formé de l'ancien comté de La Mark, où je savais qu'il avait des intelligences. L'armée du grand-duché était tout entière au dehors, partie à la grande armée, partie en Espagne. Il me restait pour ressource la gendarmerie, les dépôts des régiments et une compagnie de vétérans. Le général Damas en forma deux forts détachements, avec lesquels il alla prendre position à Rheda et à Lipstadt, les deux points les plus menacés, parce qu'ils étaient ceux par lesquels Schill pouvait plus aisément pénétrer. Cette malheureuse petite guerre avait cela de dangereux qu'elle promenait partout où elle s'étendait le cri d'extermination contre les Français dans le temps où l'Empereur était aux prises avec toutes les forces de la monarchie autrichienne.

J'étais de la sorte entouré de sujets d'inquiétude, et je n'avais à leur opposer que ma confiance dans le génie de l'Empereur. Telle était ma disposition d'esprit, lorsque je reçus un courrier que le ministre secrétaire d'État m'avait expédié le 6 mai, lendemain de la bataille d'Essling. La lettre du ministre était assez longue et tout entière de sa main : elle contenait le récit de la bataille de la veille, qu'elle présentait comme une victoire obtenue sans efforts. La dépêche était écrite avec beau-

Digitized by Google

coup d'art. Tant de précaution dans la manière de la rédiger, tant d'empressement à me la faire parvenir, étaient propres à éveiller mes soupçons. Vingt fois je relus l'épître, et, à force de la commenter, je jugeai qu'il était plus sûr de croire à ce qui était resté en blanc dans la lettre qu'à ce qui était écrit, et que la joie factice de M. le ministre secrétaire d'Etat recouvrait une véritable défaite. Je pris sur-le-champ mon parti : je composai un bulletin de victoire plus net et plus rondement écrit que la lettre du duc de Bassano; je l'expédiai sur tous les points de l'Allemagne où parvenaient les postes du grand-duché, et j'envoyai des courriers dans les autres destinations, en Hollande et même sur la rive gauche du Rhin. J'affirmai impudemment que l'Empereur m'avait adressé ce bulletin du champ même de la bataille. J'avais jugé qu'il était pressant de s'emparer de l'initiative, et je ne m'étais pas trompé. A peine deux jours s'étaient passés que, de toutes parts, affluaient dans le grand-duché des lettres d'un style bien différent. Le ministre de l'intérieur avait, en tout bien tout honneur, son fils aîné colonel du régiment des chasseurs de Berg, et son fils cadet colonel du régiment des hussards de Lichtenstein, qui faisait partie de l'armée autrichienne. Le jeune comte de Nesselrode, après la journée d'Essling, envoya à son père un récit détaillé de la bataille. Il s'y prit si bien pour m'en dérober la connaissance que je l'eus pour ainsi dire aussitôt que lui. J'y vis que notre perte avait été grande sur tous les points, et que l'armée française n'avait échappé à une déroute complète que par l'intrépidité systématique du maréchal Masséna. J'ajoutais foi à cette lettre, parce que je connaissais celui qui l'écrivait pour un sujet distingué et éloigné par caractère de toute exagération.

La joie en fut grande dans le parti autrichien à Dusseldorf. De tous les châteaux, on venait en pèlerinage au ministère de l'intérieur du grand-duché, pour y lire la fameuse dépêche du fils du ministre. J'en conçus de l'impatience, et j'avais d'abord résolu de prier poliment M. le comte de Nesselrode de me renvoyer son portefeuille. Je suspendis cette mesure, dans la crainte de l'ébranlement qu'elle occasionnerait dans un moment où moi-même j'étais, pour ainsi dire, en l'air. Je préférai attendre la fin de la campagne; alors je n'eus pas à y revenir; le jeune Nesselrode périt dans les champs de Wagram, à la tête de son régiment. Un sentiment bien différent succéda à mon impatience : le malheureux père ne pouvait pas me faire part de sa perte; je ne pouvais pas davantage lui en parler; mais je saisissais tous les moyens indirects de lui prouver la part que j'y prenais, et je ne dissimulais pas. Le jeune comte méritait des regrets dans tous les partis, car il était homme aimable, plein de loyauté, sans haine et sans prévention contre nous, enfin un ennemi généreux. « Mon frère, me

Digitized by Google

» disait-il un jour, a le beau lot, puisqu'il est des vôtres. Je sers dans » l'armée autrichienne; c'est la place du cadet de la famille ».

En dépit de mon bulletin, la bataille d'Essling fut tenue pour une défaite, et l'ébranlement devint général en Allemagne. La Prusse crut qu'elle allait être délivrée aussi promptement qu'elle avait été asservie. Il n'y eut pas jusqu'au Danemark qui prit une attitude hostile, sans qu'on pût en rendre raison autrement que par l'assiduité des intrigues anglaises. La Suède n'était pas mieux disposée, et les princes de la Confédération du Rhin, dont les soldats grossissaient nos légions, caressaient intérieurement la pensée d'être bientôt délivrés de leur rude protecteur. La conflagration était si menaçante que le prince primat se crut ou fut obligé d'adresser aux princes confédérés une instruction politico-pastorale, où il exposait que l'Empereur avait eu la victoire, qu'il ne cesserait pas de l'avoir, et que les affaires tourneraient au mieux, pour le plus grand bonheur du monde, et de la Confédération du Rhin en particulier. Si, dans ce moment de crise, entre la journée d'Essling et celle de Wagram, la Russie eût fait un signe, on ne sait ce qui en serait arrivé; mais tel était encore l'ascendant attaché à la personne de l'Empereur, qu'après la journée d'Essling et dans la périlleuse position de l'île de Lobau, seul il suffisait à balancer la fortune, jusqu'à ce qu'il l'eût vaincue dans son infidélité.

L'Allemagne avait les yeux attachés sur cette île de Lobau. Serait-elle le tombeau de l'armée française, ou l'aigle de Napoléon s'en échapperait-il victorieux? J'étais fort ébranlé par les opinions des gens du métier, qui, Français ou Allemands, s'accordaient sur le danger de la position. Personne ne croyait que l'Empereur trouvât dans l'île de Lobau des ressources pour refaire son armée et reprendre l'offensive, et on croyait encore moins que le prince Charles le laissât faire.

Le major Schill ne me causait plus d'inquiétude. Comme ses courses étaient surtout intéressées, il avait abandonné sa marche vers le grand-duché, pour se porter sur les villes anséatiques, qui lui offraient une proie plus grasse et plus facile à saisir. Poursuivi par une division hollandaise sous les ordres du général Gratien, il fut atteint dans la ville même de Stralsund, où, après une vigoureuse défense, sa troupe fut dispersée, et lui-même périt en combattant avec un courage digne d'une meilleure cause.

Les partisans de Schill trouvèrent sur-le-champ à se rallier sous un autre drapeau, sous celui du duc de Brunswick-Oels. Ce prince avait pénétré en Saxe à la tête d'une division composée partie de troupes réglées autrichiennes, partie de ces aventuriers nés de longues guerres, et qui s'offrent au parti qui veut les payer. Son but était de rentrer dans le patrimoine de sa maison, dont l'Empereur s'était emparé pour le comprendre dans le royaume de Westphalie. Dans ce dessein, il tra-

Digitized by Google

versa rapidement la Saxe et parvint jusqu'à la capitale de ses anciens états. Il ne devait point s'y arrêter, mais marcher droit sur Wesel, en passant par le grand-duché. Je ne redoutais pas moins les approches de M. le duc de Brunswick que j'avais redouté celles de Schill. Les troupes du premier avaient commis toutes sortes d'excès à Leipsick et à Halle; il les avait intitulées l'*Armée de la Vengeance*, et leur avait donné des uniformes conformes à leur destination: habit noir chamarré de têtes de mort et d'ossements humains brodés en blanc. Il en exigeait des serments affreux; et, ce qu'il y avait de pire, c'est que ce lugubre appareil accompagnait les scènes qu'il semblait seulement promettre: des Français, saisis au hasard et la plupart désarmés, avaient été impitoyablement massacrés. Le chef de l'expédition, qui ne manquait ni de courage ni d'audace, tint la campagne pendant un mois, et jusqu'au 7 août, que, serré de tous côtés par des troupes du roi de Westphalie quatre fois plus nombreuses, il se jeta dans le duché d'Oldenbourg, et y prit la mer avec ses bandes, pour aller rejoindre les Anglais à Walcheren.

Lorsque, fuyant devant nos troupes, il traversa Brunswick, il ne voulut pas descendre dans le palais de ses pères; il dormit en pleine rue, sur le rempart, couché sur une botte de paille. L'armistice signé avec l'Autriche n'avait point désespéré son courage. Abandonné par ceux qui l'avaient poussé en avant, il trouvait ses ressources en lui-même, et ce fut à travers mille périls qu'il alla joindre les drapeaux de la seule puissance qui ressentît contre la France une haine égale à la sienne. Je ne pouvais me défendre d'une sorte d'admiration pour l'homme qui donnait à l'Europe vaincue et courbée l'exemple d'une telle persévérance; et cependant, instruit par le *Moniteur*, j'étais forcé, dans mes rapports à l'Empereur, de le flétrir de l'épithète de *brigand*.

Ce prince était le fils du duc de Brunswick, de celui qui laissa mettre son nom au bas de la fameuse déclaration de juillet 1792, si funeste à la cause des émigrés. Il n'en était point l'auteur, mais bien un abbé Limon, intrigant de premier aloi, qui, après avoir déserté le parti d'Orléans, avait porté son ardeur dans celui de la contre-révolution. Les termes dans lesquels ce manifeste était conçu contrastaient avec l'esprit anciennement connu du duc, heureux frère d'armes et ami du grand Frédéric. Il professait les mêmes opinions philosophiques et partageait son goût de la littérature et des arts. Parce que ses états étaient circonscrits, il avait pu impunément y maintenir un gouvernement paternel, dont il trouvait, au reste, les principes dans son cœur. Il était adoré de ses sujets; on ne citait plus ses actes de bienfaisance, car il eût fallu trop souvent se répéter. Les lumières, la probité, le dévouement au bien public étaient les titres à sa faveur; et à une époque où les Juifs étaient honteusement persécutés en Alle-

Digitized by Google

magne, il avait placé dans son conseil d'Etat un négociant de Brunswick, nommé Jacobson, Juif et attaché à sa religion, mais homme vertueux et sincèrement philanthrope.

La haute considération dont jouissait en Allemagne le duc de Brunswick avait résisté à la malheureuse déconfiture des plaines de Champagne. On savait qu'il avait été trompé, dans l'origine, sur la nature de la guerre qu'alors l'on prétendait faire, et ensuite contrarié sur la manière de la faire. Rentré dans ses états, nul ne s'était montré plus secourable envers les émigrés en général. Puis, il avait ouvert un asile dans sa cour aux familles de la haute société française avec lesquelles il avait eu des relations dans des temps plus heureux; et apparemment il était parvenu, à force de soins délicats, à les guérir de l'impatience du retour, car je les ai encore trouvés à Brunswick, quand j'ai été en prendre possession pour le roi de Westphalie. En 1806, le parti romantique de la cour de Berlin voulait à tout prix la guerre contre la France. Le duc de Brunswick s'y opposait, et mettait dans la balance le poids de sa renommée. Le roi l'écoutait, et sa confiance dans le prince tint pendant quelque temps la détermination suspendue. Enfin, le vieux guerrier fut vaincu dans le conseil, et ne gagna à sa longue résistance que le surnom dérisoire de *Prince de la Paix*. On le lisait un jour affiché à son carrosse, pendant qu'il faisait le trajet de Berlin à Brunswick. Le duc espérait au moins de la publicité de sa répugnance que, si la guerre était déclarée, il serait dispensé d'y prendre part, et il se trompait encore. Trois jours avant l'entrée en campagne, quand toutes les dispositions préliminaires avaient été prises par le prince Louis de Prusse, le roi annonça au duc de Brunswick que la guerre était déclarée, et lui ordonna de venir prendre le commandement de l'armée. Il obéit en se plaignant de n'avoir pas été averti plus tôt. Lui-même ne fut pas longtemps à reconnaître combien sa plainte était juste; il avait devant lui un ennemi qui ne se faisait pas attendre. L'Empereur fondit sur la Prusse comme un éclair, et poussant l'épée dans les reins au duc de Brunswick, qui cherchait à manœuvrer pour prendre des positions, comme il se pratiquait dans l'ancienne école. Il fallut accepter à la fois la bataille à Iéna et à Awerstædt, et partout les Prussiens furent abîmés. Le duc de Brunswick reçut, à Iéna, une blessure qui le priva de la vue et ne tarda pas à devenir mortelle. Il fut retiré du champ de bataille dans un état pitoyable, et il voulut, le soir même, reprendre le chemin de Brunswick. Nulle plainte ne lui avait échappé, et on n'entendit pas un mot qui ne fût digne de lui. « J'en » resterai aveugle, disait-il au chirurgien qui le pansait; eh bien! cela » n'ira pas trop mal à mon âge. » Le château de Brunswick retentissait de sanglots quand il y fut apporté. Son ministre dirigeant, de qui je tiens ces détails, le supplia de ne pas s'y arrêter, parce que les Fran-

Digitized by Google

çais arriveraient dans les vingt-quatre heures. « C'est un peu prompt, » répondit le duc; mais à quoi bon les fuir? — Monseigneur ne sait » pas à quoi il s'expose... — Je vais vous le dire, répondit le prince. Je » connais les Français mieux que vous et il y a longtemps. Ils auront » du respect pour un vieux général blessé sur le champ de bataille. » Les officiers donneront le bal et iront à la comédie; les soldats ca- » resseront un peu nos filles. Soignez les logements, et que rien ne leur » manque. Je suis assuré qu'il y a un courrier de l'Empereur en route » pour savoir de mes nouvelles». *Non erat his tempus*. N'importe, cette confiance des belles âmes est bien ce qu'il y a de plus touchant au monde. Pourquoi faut-il qu'ici la politique ait forcé de la trahir? Le lendemain, le même ministre, pressé par des avis que de toutes parts il recevait, revient à la charge sur la nécessité d'un prompt départ. Le duc continue de résister, et ne se rend que quand son ministre lui dit que sa présence à Brunswick servira de prétexte pour aggraver les rigueurs de l'occupation militaire. Alors, il consent à être transporté ailleurs, en disant : « Je me sens trop faible, et je ne supporterai pas le voyage » bien loin; mais si ma présence ici doit ajouter au malheur de mes » sujets, il faut quitter la place, et je ne balance plus. »

Le premier jour, la faiblesse ne fit qu'augmenter. Au second jour, le duc de Brunswick avait cessé de vivre. J'ai reproché au bon M. Wolfrad d'avoir conseillé ce départ. Je crains fort que les avis qui l'alarmaient ne lui soient venus d'un lieu élevé, où le dépouillement du malheureux duc était déjà prononcé.

Je vivais d'alertes. Après celles qu'avaient données le major Schill et le duc de Brunswick, vint la descente des Anglais dans l'île de Walcheren. Je reçus l'avis que, le 29 juillet, les Anglais s'étaient montrés, avec une flotte de 130 vaisseaux de transport et de 25 bâtiments de guerre, à la hauteur de la ville de Véere. Je ne pouvais pas y croire, parce que je ne concevais pas que les préparatifs d'une expédition aussi importante n'eussent pas, dès longtemps, donné l'éveil à la seule puissance qu'elle pût menacer. Mais, le lendemain du jour où la flotte avait été signalée, lord Chatam, qui commandait les troupes de terre, avait effectué sa descente à Bresaut, s'était emparé des forts de Haak et d'Orscapel, et marchait sur Flessingue. L'expédition avait trois objets: d'abord, la prise de Flessingue; ensuite, l'incendie du port d'Anvers et de la flotte qui y était renfermée; enfin, une importation considérable de marchandises anglaises. Les deux premiers objets ne furent pas atteints. La flotte d'Anvers remonta assez haut dans la rivière pour être placée à l'abri de toute insulte. Cinq mille hommes se jetèrent dans Flessingue, qui se défendit vigoureusement. Lord Chatam ne fut pas heureux dans un seul des combats partiels que sa position le forçait de livrer. La contagion ravagea son armée, et cette

Digitized by Google

expédition, qui était partie si magnifique et avait été saluée de tant d'espérances au sortir des ports d'Angleterre, y rentra légère des troupes qu'il avait embarquées, et avec la honte d'une complète déroute. Les marchandises de fabrique anglaise, qui tenaient une grande place dans l'expédition, restèrent apparemment sur le continent; mais les frais de transport et l'escorte avaient été trop magnifiques pour que l'Angleterre, en définitive, y trouvât quelque profit.

Le 5 juillet succéda. En ce jour, la fortune, qui depuis quelque temps paraissait hésiter, revint tout entière à son favori. La journée de Wagram fut une victoire décisive, quoi qu'on en ait dit, et la preuve en est dans le traité de Vienne * qui suivit. J'usai de mes rapports intimes avec le ministre secrétaire d'Etat pour faire mettre sous les yeux de l'Empereur, au moment où il allait arrêter les conditions de la paix, une réclamation du pays de Munster contre l'Autriche, pour une dette ancienne qu'on ne contestait pas, mais à laquelle on opposait, à Vienne, l'éternelle entrave des protocoles. L'obligation de payer dès à présent cette dette, de la part de l'empereur d'Autriche, trouva place à l'article 9 du traité de Vienne, et le grand-duché était orgueilleux de posséder un souverain qui élevât les intérêts en quelque sorte domestiques de ses sujets au niveau des plus hautes déterminations de la politique.

Deux grands événements, qui se produisirent coup sur coup, rétablirent au-delà du Rhin l'opinion de la puissance de l'Empereur : la victoire de Wagram et la fuite de lord Chatam de l'île de Walcheren. On s'étonnait surtout que l'Empereur eût repoussé avec tant de facilité une attaque préparée de longue main contre un point éloigné du centre de ses États, et dans un moment où lui-même avait à lutter aux bords du Danube contre toutes les forces de la monarchie autrichienne, et en Espagne contre la Péninsule entière appuyée par l'Angleterre. Quelques personnes se persuadèrent qu'il y avait pour la France, au fond du traité de Vienne, un avantage immense quoique inaperçu. L'Empereur avait donné des raisons de croire qu'il ne dépendrait pas de lui que ce traité fût le dernier. Averti par les difficultés, ou plutôt les périls qu'il venait d'affronter, il paraissait disposé à ne plus jouer sur une carte les destinées de la France et les siennes. On l'avait entendu, dans un cercle de généraux, déplorer ses courses lointaines, dans lesquelles il perdait toujours quelques-uns de ses compagnons des premiers jours : « En voilà assez du métier de soldat, » avait-il ajouté; le temps est arrivé de faire celui de roi. » Il répétait alors que, suivant l'ancien usage, il aurait pourtant les grands et les petits voyages : les grands voyages, à Compiègne et à Fontainebleau;

* 14 octobre 1809.

Digitized by Google

les petits, à Saint-Cloud et à Meudon. Que Dieu lui fasse cette grâce et à la France aussi; mais le temps de ces allures pacifiques n'est pas encore venu : non pas que je pense, avec bon nombre de ceux qui approchent l'Empereur de plus près, que pour lui la guerre est un besoin naturel ajouté aux autres et non moins impérieux; mais je crois que la paix n'est faite nulle part et avec personne, tant que l'Empereur ne l'aura pas signée avec l'Angleterre. Le fond de sa politique est d'obtenir cette paix. Il y emploie des moyens gigantesques dont chacun rendra raison à sa manière. On y découvre surtout qu'il n'est pas au pouvoir de l'Empereur de s'arrêter, tandis que c'est au contraire pour s'arrêter avec sécurité dans les bosquets de Trianon ou sur les hauteurs enchantées de Saint-Cloud qu'il court les steppes du Nord en guerroyant.

III.

M. DE SÉMONVILLE. — LES EAUX D'AIX-LA-CHAPELLE. — MADAME-MÈRE. — LE ROI DE HOLLANDE. — LA PRINCESSE BORGHÈSE. — RETOUR A DUSSELDORFF.

Je profitai du retour de l'Empereur à Paris et de l'espèce de répit dont on jouissait alors sur les opérations militaires pour solliciter les lois d'organisation dont j'avais besoin pour le gouvernement et l'administration du grand-duché, et je les obtins sans trop de difficulté. Tout ce qui tenait au servage ou à la féodalité avait été supprimé; je pus donc introduire le Code civil et un ordre judiciaire analogue. Je distribuai la matière de l'administration, comme elle l'est en France, en sept divisions principales : douanes, enregistrement et timbre, postes, eaux et forêts et mines, contributions directes, contributions indirectes, domaines du prince. J'appliquai à chacune de ces divisions le système français, toutefois ramené à de justes proportions avec l'objet auquel il était destiné. Je traçai les règles à suivre par le conseil d'État et les ministères; alors la machine avait reçu tous ses ressorts, il ne s'agissait plus que de lui imprimer le mouvement et de le soutenir. Je commençai par régler la partie sans laquelle il n'y a pas de salut en administration : celle des finances. Je présentai les comptes de l'année 1808 et un budget régulier pour 1809. Je terminai les opérations de l'année par l'une des plus urgentes et des plus difficiles qui s'offrissent devant moi, par l'introduction du franc comme expression monétaire dans toutes les comptabilités publiques, et par l'application, aux monnaies qui circulaient dans le grand-duché, du tarif admis pour les départements français de la rive gauche. J'avais pris la précaution de me faire demander cette mesure, et j'en avais discuté moi-même le mérite par les feuilles publiques,

Digitized by Google

afin d'y préparer l'opinion. Je n'en redoutais pas moins quelque émeute sur les marchés, parce que le règlement que j'avais pris réduisait gravement la valeur nominale de la monnaie de billon, qui compose le trésor toujours circulant de la classe la plus nombreuse de la société. Il n'y eut de bruit nulle part, parce qu'on avait senti partout que l'administration française ne pouvait pas laisser subsister sur la rive droite du Rhin un désordre qu'elle avait tari sur la rive gauche, à la satisfaction du commerce et même de toutes les classes de la société.

Les dix-huit premiers mois de mon séjour dans le grand-duché se mélangèrent ainsi d'inquiétudes parfois cuisantes, de glorieuse sécurité, de chagrin et aussi de plaisirs. Un travail assidu tempérait ce qu'auraient eu de trop vif ces émotions contraires; mais ce qui, à mes yeux, faisait disparaître toutes les peines, ce qui doublait toutes les jouissances, l'Empereur avait paru satisfait de ma conduite et m'avait conféré le titre de comte, quoique mon rang, entre ses conseillers, ne me donnât pas encore droit à cette dignité. Mon zèle à le servir ne pouvait pas s'en accroître : je ne sais même pas si quelque chose pouvait ajouter à mon admiration et à mon dévouement.

Je donnais tout mon temps à l'administration du grand-duché. J'y travaillais de cœur, d'abord pour accomplir un devoir envers l'Empereur, puis par mon goût particulier, et parce qu'à tout prendre, les habitants du grand-duché, auxquels il fallait bien pardonner de n'être pas Français, n'en étaient pas moins les meilleures gens du monde.— Les affaires marchaient donc pour tout ce qui tenait aux détails de simple exécution; mais si j'étais obligé de demander une décision à Paris, il était impossible d'obtenir de réponse du duc de Bassano, le seul homme du monde qui pût suffire à sa besogne, le grand-duché de Berg de moins. Lui-même le reconnaît, et quoique la secrétairerie d'Etat du grand-duché lui valût cent mille francs, il travaille à faire passer sa place à Sémonville, son ami. Je suis mis dans la confidence avec la recommandation du secret. A défaut du duc de Bassano, on ne pouvait pas me donner un correspondant qui me fût plus à point que Sémonville.

Je le connaissais depuis bien longtemps, depuis l'exil du Parlement à Troyes, et je l'avais retrouvé en 1790 chez Mirabeau. Pour Sémonville, toute connaissance est un ami, et l'amitié s'endort ou se réveille à mesure que la connaissance croît ou décroît en crédit. Il devait naturellement rester fidèle au duc de Bassano, avec qui, d'ailleurs, il avait éprouvé une communauté de malheurs qui aurait à jamais lié deux cœurs faits pour se répondre. Ensemble ils avaient été arrêtés en Italie lorsque le duc, n'étant encore que le citoyen Maret, partait pour l'ambassade de Naples, et Sémonville pour celle de Constantinople; et

Digitized by Google

l'un et l'autre avaient été conduits dans les cachots d'Olmütz, où ils avaient subi pendant trois ans le supplice d'une détention à la manière autrichienne. Les hommes ne s'oublient plus quand, ensemble, ils ont échappé à un grand danger, et Sémonville, d'ailleurs, n'est pas de nature à se laisser oublier par qui peut le servir. — Sémonville est un homme à part : pour lui, intriguer c'est vivre. La nature a doué chaque individu de l'instinct de sa conservation; aussi a-t-on trouvé Sémonville intriguant auprès de tous les gouvernements qui, depuis quarante ans se sont succédés en France, sans aucun souci du temps, des lieux, des personnes : avant la Révolution, dans les assemblées des chambres du Parlement, ou à Versailles; depuis, autour de l'Assemblée constituante, de la Convention, du comité de salut public, du Directoire, de l'Empire, de la Restauration; ensemble ou tour à tour l'ami de d'Eprémenil, de Lamoignon, de Robert de Saint-Vincent, de Talon, de Mirabeau, de Danton, de Sieyès, de Chaumette, de Dambray, du duc de Bassano, du général Foy et du duc de Rivière. Averti par son instinct de la continuelle mobilité des gouvernements qui ont depuis près d'un demi-siècle exploité la France, il est toujours pour une moitié de lui-même dans celui qui est, et pour l'autre moitié dans celui qui va venir. Il a grand soin d'avoir un pied dans toutes les cabales, et quelle que soit celle qu'il aborde, il s'écrie en entrant : *J'en suis*. Quoiqu'il ait la vue basse, il regarde à la fois à droite, à gauche et devant lui; on serait encore tenté de croire qu'il a des yeux par derrière. Un rôle si fatigant, si épineux, suppose un esprit délié, prévoyant, fin calculateur : c'est aussi le caractère de celui de Sémonville. Il manie d'abord, avec une dextérité supérieure, les moyens qui sont au pouvoir des hommes vulgaires; puis il en découvre, il en ramasse autour de lui, il en pétrit à sa guise, qui échappent à tous autres regards qu'aux siens. En tout et pour tout il s'occupe d'abord de lui, ce qui est tout simple, et jamais en ce point on ne l'accusa de la plus petite distraction. Le grand maître des sentences de ce siècle, Talleyrand, l'a parfaitement caractérisé, lorsque, répondant à quelqu'un qui lui annonçait que Sémonville était malade, il dit : « Comment! Sémonville a la fièvre! et à quoi cela lui sert-il? » — Au reste, son égoïsme est collectif, il s'étend à tous les Sémonville : enfants, petits-enfants, cousins et cousines. La famille à laquelle il lui faut pourvoir est grande, et Sémonville y adjoint encore, comme cousins ou comme devant l'être, tous les individus qui peuvent le servir de près ou de loin. Cela lui a valu, dans tous les partis, un renom de serviabilité et d'obligeance que justifient beaucoup de petits services et même quelques-uns de plus importants semés çà et là, comme par goût, mais avec calcul, dans les divers cadres de la société. Avec cela, personne

Digitized by Google

ne sait mauvais gré à Sémonville; c'est un arbre qui porte ses fruits comme un autre.

Longtemps il avait, sous l'Empire, aspiré au ministère des affaires étrangères. Il y semblait préparé par sa capacité et quelques missions diplomatiques où il avait eu du succès. L'intimité du ministre secrétaire d'État devait lui aplanir la voie; mais, dix ans durant, tous les efforts avaient été inutiles. Le regard de l'aigle avait pénétré l'individu à fond. Le duc de Bassano, qui avait fini par désespérer de porter Sémonville aux affaires étrangères, avait cherché à l'en décourager par la place facile et largement rétribuée de secrétaire d'État du grand-duché. Les choses avaient été disposées de longue main et préparées avec un soin extrême. Le duc de Bassano, si lent à espérer, se croyait sûr de son fait : il appelle Sémonville à Saint-Cloud un certain mercredi, jour où le décret déjà préparé devait être présenté à la signature, et recommande à son ami d'apporter avec lui son habit de sénateur pour être tout disposé à prêter serment. Sémonville s'y rend; on dîne avec gaîté et on boit en famille au nouveau secrétaire d'État. Le duc de Bassano monte au château; Sémonville endosse son costume. On attend, et on attend encore le messager qui doit l'appeler. On voit descendre, au lieu de lui, le ministre, qui annonce que l'Empereur a rayé du décret le nom de Sémonville pour y substituer celui... de qui?... de Rœderer, l'ennemi du duc, l'ennemi de Sémonville, l'ennemi de tout le monde.

Je prends la résolution de quitter la partie. Je n'écris pas à Rœderer pour le complimenter; il s'en étonne, et me fait écrire par une connaissance commune les choses les plus obligeantes de sa part; j'en réponds de fort dures : je me conduis en homme qui a brûlé ses vaisseaux en ce point. Je fais demander à l'Empereur, par le ministre de la police, la direction de la librairie; l'Empereur répond que je suis fou, qu'il ne faut pas m'écouter; il la donne à Pommereuil, l'un des hommes les plus spirituels et assurément le plus cynique que j'aie rencontré dans ce bas monde. Le collége électoral de l'Aube se rassemble pour nommer un candidat au Sénat. Je me présente et je suis présenté. J'envoie ma femme à Paris pour solliciter mon entrée au Sénat; l'Empereur lui rit au nez et répond que, dans quelque vingt ans, il pourra être question de moi. J'écris au duc de Bassano pour implorer mon rappel au conseil. Il m'engage à attendre un peu, et qu'il se présente une autre occasion de m'occuper. J'écris à Regnault, qui me répond qu'en frappant ainsi à toutes les portes, j'y mets une censure du choix que vient de faire l'Empereur, et que cela est fort imprudent.

Je n'ai plus le courage de tenir à Dusseldorf; je pars pour les eaux d'Aix-la-Chapelle. Ces eaux doivent occuper une place parmi les re-

Digitized by Google

mèdes actifs; cependant, comme toutes les sources minérales de l'Allemagne, elles étaient moins fréquentées par des malades que par des oisifs opulents, qui peuvent payer un peu cher les plaisirs de la belle saison. On y trouvait un spectacle passable, un concert, un salon d'assemblée où on jouait, et même assez gros jeu, et de la bonne compagnie qui venait de Paris ou se recrutait dans les environs. Cette année, la ville d'Aix pouvait se dire privilégiée, car elle comptait, entre les hôtes qu'elle avait eu l'heur de recevoir, Madame-Mère, la princesse Pauline et le roi Louis; chacune de ces puissances était arrivée avec la cour mobile qui suivait ses pas, et ces petites cours renfermaient des femmes aimables et des hommes bien élevés. Parmi les femmes en assez bon nombre survenues de Paris, deux surtout étaient notables par l'esprit, la grâce ou la beauté : mesdames Regnauld de Saint-Jean-d'Angely et Hainguerlot.

J'avais, au milieu de la cour impériale, un avantage sur plusieurs de mes collègues : je n'avais connu la famille de l'Empereur que lorsque lui-même était le premier personnage de l'État. J'avais débuté par les formes du respect avec les siens, et lorsque, par la suite, ces formes furent imposées à tout le monde, elles n'eurent pour moi rien de gênant. Les membres de la famille saisissent bien cette nuance et ne sont jamais embarrassés avec les nouvelles connaissances; c'est avec celles-là qu'elles se plaisent davantage; je le reconnais de la part de la princesse Borghèse elle-même, quoiqu'elle ait été gâtée par la nature, au point de dédaigner ce que les grandeurs de la société ont ajouté à ses moyens de séduction.

Je parus à la petite cour de Madame-Mère. La princesse Pauline y portait tant d'agrément, que le roi de Hollande même ne parvenait pas à l'attrister. Madame-Mère est une femme de cinquante à cinquante-cinq ans; elle a toute la beauté dont une femme de son âge est susceptible, et si Raphaël l'eût eue sous la main lorsqu'il peignait ses admirables tableaux de sainte famille, il n'eût pas cherché ailleurs cette figure de sainte Anne, qui résume si bien ce que le temps n'a pu enlever à des traits originairement si beaux, qu'en les considérant le respect que l'âge impose se mélange toujours de quelque amour. Madame a de l'esprit et une énergie de bon sens qui ne laisse pas de prise à sa position pour l'éblouir; elle n'a reçu ni plus ni moins d'instruction qu'une femme de son époque et de son pays; elle en a conservé l'accent très-prononcé, et quelques locutions vulgaires qu'elle ne prend pas la peine de traduire et qu'elle ferait tout aussi bien de supprimer. Son rôle est tout de bienfaisance, de représentation et de dignité. L'Empereur, qui a deviné toutes les hautes convenances, avait désiré que sa mère embrassât ce rôle dans toute son étendue, et lui en a fourni abondamment les moyens. Mais il a continuellement à

Digitized by Google

lutter contre une idée fixe qui s'est emparée de Madame et ne s'en séparera jamais : c'est une économie passionnée. Dès la première visite que j'eus l'honneur de lui rendre, Madame me pressait de lui donner des détails sur la manière dont j'avais réglé les articles de dépense que comportent l'arrivée et le séjour aux eaux. Je n'en savais pas le premier mot ; c'était pour moi, et à peu près comme pour tout le monde, affaire de valet de chambre. Je répondis à tort et à travers, et toujours en rabaissant les prix, afin de donner à Madame bonne idée de mon savoir-faire ; malheureusement elle prit mes jactances pour des prix courants. Dès le jour même elle entra en campagne contre ses gens et ses fournisseurs ; elle se prétendait inhumainement pillée par les uns comme par les autres, et me donnait en exemple de quelqu'un exempt du sort qu'elle déplorait ; elle citait les objets et les prix que je les payais ; il n'était pas possible de la faire revenir. — Le général Beurnonville, témoin de l'une des vingt scènes que j'avais occasionnées sans m'en douter, remontra cependant à Madame que j'étais fort peu expert en affaires de ménage et que c'était une matière où mon autorité était peu considérable. Madame insista et me laissa revenir. Je reculais tant que je pouvais la seconde visite ; une invitation à dîner me mit au pied du mur ; il fallut aller reprendre le discours où je l'avais laissé. La place était mal préparée. Soit affaire de calcul, soit tout simplement malice, Madame me remit sur le chapitre de ma dépense à Aix-la-Chapelle, vanta très-haut mon habileté et me pria de lui procurer les articles dont nous avions parlé, et de les payer pour elle-même au même prix que je les payais pour moi. Je ne pris pas d'abord la chose au sérieux, mais Madame insista et me donna l'occasion de soupçonner qu'elle avait voulu tirer de mon effronterie une vengeance utile pour elle-même. La princesse Pauline était présente ; elle laissa durer quelque temps mon embarras ; après quoi elle brouilla les cartes de manière à tirer Madame de ses calculs, et moi du guêpier où je m'étais jeté par une suffisance déplacée.

Le roi de Hollande avait apporté à Aix-la-Chapelle sa mauvaise santé, ses vapeurs et tout ce qui s'ensuit. Jamais il n'avait voulu comprendre ce qu'était ou plutôt ce que pouvait être un roi envoyé en Hollande par l'Empereur. Homme consciencieux, scrupuleux même, il avait, de bonne foi embrassé la défense du pays pour le pays, contre l'Empereur. De là des collisions sans cesse renaissantes et des difficultés de chaque instant, dont la solution était toujours la même, le *sic volo* parti des Tuileries. Tandis que ce pauvre roi voyait s'échapper en détail de ses mains tous les moyens de prospérité de la Hollande, il était obligé de faire face à une dette immense, dont l'acquittement supposait l'utile emploi de ces moyens ; et, de plus, de fournir à l'armée française un contingent qui portait à l'excès ses dépenses militaires. Il

Digitized by Google

avait apporté avec lui des tableaux parfaitement dressés de ses ressources actuelles et de ses ressources possibles, si l'Empereur voulait lui laisser un peu de liberté et favoriser en France un emprunt qu'il se proposait d'ouvrir. Les formes de cet emprunt étaient ingénieusement combinées, comme les Hollandais le savent faire; mais elles supposaient que les exigences de l'Empereur n'augmenteraient pas, et qu'en aucun cas elles ne pouvaient retarder le paiement des arrérages et l'amortissement successif de l'emprunt. Le roi me remit les tableaux et le projet, et me demanda sur le tout mon opinion, consignée dans un rapport écrit. Je lui remis le rapport qu'il m'avait demandé; il en fut satisfait, et me proposa de passer à son service en qualité de ministre des finances. En toute autre circonstance, j'aurais décliné cet honneur; mais je me tenais pour exclu du grand-duché de Berg par la survenance de M. Rœderer. Je n'étais même pas bien assuré que l'Empereur laissât l'issue du conseil d'État à ma mauvaise humeur. J'acceptai donc, et je ne doute pas, car il me l'a dit, que le roi n'en ait fait l'ouverture à l'Empereur. J'ai quitté Aix-la-Chapelle avant que la réponse fût arrivée. Il faut qu'elle ait été peu favorable, puisque le roi, avec qui j'avais conservé des relations, ne m'en a plus parlé. Je n'ai approché de près du roi de Hollande que durant mon séjour à Aix-la-Chapelle, qui m'a suffi, au reste, pour que j'aie conservé de ce prince les plus honorables souvenirs. Il avait résisté aussi longtemps qu'il avait pu à la volonté de son frère, et, une fois qu'il avait été réduit à la subir, il avait hautement déclaré à l'Empereur qu'il serait dévoué corps et âme au dieu de la Hollande. Sa conscience d'honnête homme le tenait fort au-dessus des calculs de la politique. Il ne concevait pas qu'il avait été envoyé en Hollande pour concourir avant toute chose à l'espèce de guerre que l'Empereur faisait à l'Angleterre; concours qui pouvait bien promettre à la Hollande quelque compensation dans l'avenir, mais qui devait la désoler dans le présent. Il prenait pour de la barbarie la froideur avec laquelle l'Empereur poursuivait son but, sans s'inquiéter le moins du monde de ses réclamations, de ses prières et de ses larmes. Il était affecté à ce point de ne prendre aucune part aux divertissements des eaux. Sa conversation retombait de son propre poids sur le malheur de sa position. Je doute qu'il puisse longtemps la garder; sa santé, déjà très mauvaise, y doit succomber; mais il faut s'attendre qu'il résistera tant qu'il lui restera de forces, et l'Empereur doit finir par reconnaître qu'un frère est déjà trop loin de lui pour exiger de la Hollande tout ce qu'il entend qu'on en exige, et que, pour une telle affaire, il ne peut s'en rapporter qu'à lui-même.

La présence de la princesse Borghèse faisait diversion à ce que celle du roi de Hollande apportait de triste dans la société de Madame-Mère. Cette princesse est le type de la beauté française, c'est-à-dire de la beauté assouplie par la grâce et animée par la gaîté. Je voudrais que

Digitized by Google

sa statue fût confiée au génie de Canova, et que, sortie de dessous son admirable ciseau, elle fût reproduite en mille endroits divers, et reprit entre les modernes la place du modèle arrêté qu'avait dans l'antiquité la Vénus de Florence. La princesse a de l'esprit naturel et tout le savoir qu'il faut pour ne pas distraire de ses qualités d'un plus grand prix. Elle traverse avec rapidité toutes les jouissances qui appartiennent à son âge, à sa beauté et à son heureuse indépendance. Elle est accourue à Aix par deux motifs : l'un tout respectable, et l'autre considérable : sa santé, et le devoir de tenir compagnie à sa mère ; mais son voyage a semé dans plus d'un endroit la désolation, et dans plus d'un autre l'espérance. Elle a été suivie à Aix et ne sait pas si elle jugera à propos de s'en apercevoir ; elle y a trouvé plus d'un adorateur, dont l'encens, jusqu'ici, s'est perdu en fumée. Elle traite ce sujet avec une légèreté charmante ; on dirait Atalante qui court sur les fleurs sans y marquer la trace de ses pas. Je me dis, en la voyant, et avec un regret amer : Heureux les mortels qui séjournent encore dans ce bel âge de la vie où on est admis à porter des vœux sur de pareils autels !

Je passais fort doucement ma vie à Aix-la-Chapelle sans m'inquiéter ce que devenait le grand-duché. J'avais amèrement et à mon aise déploré pendant quelques jours de me séparer d'un pays que j'aimais et où j'avais trouvé une occupation tellement analogue à mes études et à mes goûts, que je l'aurais créé pour moi-même s'il m'eût été donné de le faire, mais ce temps donné aux regrets, j'avais pris mon parti, et le grand-duché n'était plus pour moi qu'un pays dont j'emportais quelques bons souvenirs. Cependant je recevais chaque jour des lettres où mes chefs d'administration me démontraient à l'envi la nécessité de mon retour. Je n'étais pas encore ébranlé ; mais M. Regnault m'écrivit, et un peu à l'instigation de M. Rœderer, qu'il ne pouvait plus rien démêler à ma conduite, que mon séjour à Aix-la-Chapelle sans avoir demandé de congé et prévenu qui que ce soit était un manquement au devoir ; qu'il me conseillait le retour très-prompt à Dusseldorf et ma reprise des affaires, jusqu'à ce que j'eusse reçu de l'Empereur la permission de les quitter. Je conservais l'espoir de passer au service du roi de Hollande, et je réfléchis qu'il ne fallait pas pour cela me mettre mal avec l'Empereur. Cette considération détermina mon retour. Je retrouvai les choses à Dusseldorf comme je les y avais laissées, en fort bon état. Mon absence n'y avait été le sujet d'aucun embarras et pas même de souci, et je soupçonnai que je n'y étais pas aussi nécessaire que je m'en étais flatté. Cette réflexion fit baisser de quelques dégrès ma mauvaise humeur. Les exhortations de mes collaborateurs firent le reste, et je repris les rênes de l'administration.

LE Cte BEUGNOT,
ancien ministre.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

VOYAGES.

LA COLOMBIE.

(Suite.*)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

FARFAN ET LES LLANEROS DE L'ARAÜCA.

(ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE VENEZUELA.)

(Fin.)

§ 8.

A trois heures du matin nous levâmes le camp et prîmes la route de San-Fernando. Il était à peu près onze heures quand nous arrivâmes en face de cette nouvelle Ilion, sur le bord septentrional de l'Apure, que Paëz avait traversé la veille après un combat naval contre la flotte improvisée de Farfan. Ce combat, assez étrange, — ainsi que le sont plusieurs des incidents de cette histoire, — mérite bien d'être raconté.

Lorsque Farfan eut acquis la certitude que Paëz marchait sur lui, il fit repasser le fleuve à ses gens qui étaient sur l'autre rive et se prépara à disputer le passage. Il s'empressa donc de choisir quatre *lanchas* et douze grandes pirogues, parmi celles qu'il avait enlevées aux riverains de l'Apure, les équipa de son mieux, et les fit monter par une centaine de soldats auxquels il donna tous ses mousquets et ses

* Voir tome IV, pages 55, 194 et 521.

Digitized by Google

tromblons, — son unique artillerie. — Il y a un peu loin, on le voit, de cette flotte à celle qui manœuvrait naguère à Toulon ; mais comme Paëz n'avait pas même une seule curiara à sa disposition, Farfan pouvait espérer, grâce à son imposante force navale, de lui interdire l'accès de l'autre rive.

De son côté, Paëz, le victorieux Paëz, qui avait créé une tactique à lui, différente, il est vrai, de la tactique de Frédéric, de Napoléon et surtout de Nelson ; Paëz, dis-je, n'était pas homme à s'arrêter devant un si faible obstacle, qu'amoindrissait encore l'artillerie de Codazzi prête à le seconder : aussi résolut-il d'enlever,—pour ses menus plaisirs, — la flottille ennemie.

L'exécution, pour lui, suivait de près la pensée. Il lance à l'eau cent lanciers et leur ordonne d'aller enlever lanchas et pirogues, comme vingt ans auparavant ils l'avaient fait, dans ce même fleuve, contre les Espagnols de Lopez. Moins de cinq minutes après, nus comme la main, les terribles Llaneros avaient poussé leurs chevaux sur les caïmans endormis à la rive et s'étaient précipités, la lance aux dents, contre les seize embarcations qui, un peu au-dessous de la ville et à une petite portée de canon, prétendaient s'opposer au passage de nos cavaliers; mais, abrités derrière leurs chevaux, les décharges, d'ailleurs peu sûres, ne les atteignaient pas et ne les empêchaient pas d'avancer. Codazzi, lui aussi, fit gronder ses canons, et il réussit à couler deux ou trois pirogues, les plus rapprochées de lui. Les assaillants arrivent, et s'accrochant aux canots, les font chavirer tout en portant de grands coups de lance aux Farfaneros. Les malheureux marins d'eau douce ne pouvaient venir à bout de recharger leurs armes, tout occupés qu'ils étaient de se maintenir sur pied dans ce roulis continuel de leurs frêles esquifs. Ils avaient, de plus, commis l'irréparable faute de laisser à terre l'arme favorite qu'ils maniaient si bien, la lance. Il ne leur restait donc d'autre ressource que de se jeter à la rivière et de se sauver à la nage, ce qu'ils firent presque tous aussitôt, abandonnant leurs inutiles pirogues aux soldats de Paëz, qui s'en emparèrent et les poursuivirent en les harponnant comme des caïmans. Il y eut peu de victimes, néanmoins, car ces amphibies de nouvelle espèce étaient bons nageurs et purent se mettre en sûreté.

Ce combat, qui dura un quart d'heure, eut tout l'air d'une représentation donnée pour amuser les spectateurs amoncelés sur l'un et l'autre bord de l'Apure; et afin que rien n'y manquât, les soldats de Paëz et de Muñoz se mirent à siffler, à applaudir, à rire, comme on rit, comme on applaudit et comme on siffle à l'Ambigu-Comique :

Illos labentes Teucri et risere natantes!

Après cet exploit, plus de difficultés; la flottille servit à faciliter le

Digitized by Google

passage de nos troupes, et Paëz eut l'honneur de l'amener en triomphe au pied de la ville qu'elle se proposait d'affamer. Farfan n'attendit pas plus longtemps nos soldats victorieux; réunissant toutes ses bandes, il leva le blocus et se replia en toute hâte au-delà des bois, à une lieue de la ville où il avait son quartier-général. Paëz aurait voulu le poursuivre sans s'arrêter, et profiter de son premier succès qui avait relevé le courage de nos troupes, et au contraire démoralisé nos adversaires. Mais la nuit était devenue extraordinairement sombre, et au loin grondait ce même orage qui quelques heures après nous mena si rudement. D'ailleurs la journée avait été très-laborieuse, la marche longue, et le passage avait fatigué les chevaux; il fallut donc remettre la poursuite au lendemain, à la pointe du jour, et il l'exécuta d'une manière tout à fait imprévue.

Ce jour-là donc, quand à onze heures du matin, par un soleil éclatant, nous nous présentâmes sur le bord opposé du fleuve, il n'y avait pas un ennemi dans les environs; la ville était silencieuse, déserte même, car presque tous les hommes s'étaient éloignés (ils étaient tous soldats), et l'on ne voyait flâner dans la principale rue qui longeait la rivière que quelques femmes et une douzaine de vieillards et d'enfants. Cependant cinq ou six hommes nous amenèrent des pirogues, nous racontèrent les événements de la veille, la retraite de Farfan et le départ du général Paëz.

N'ayant plus que des amis devant nous, nous pouvions traverser la rivière sans obstacle, ce que nous voulûmes faire aussitôt. A deux heures, nous avions tous passé et effectué le passage de nos chevaux; et d'après les ordres qu'il nous avait laissés, nous nous préparâmes à rejoindre le général qui, entraîné par sa fougue guerrière, et revoyant, après plusieurs années d'absence, les témoins de ses premiers exploits, le théâtre de son ancienne gloire, se sentait emporté par une irrésistible ardeur. Il avait, en outre, ainsi que nous le dirons bientôt, d'autres raisons pour hâter sa poursuite.

A deux heures donc nous partîmes, résolus d'arriver à San Juan cette nuit même, et d'être prêts à prendre part au combat qui, selon nos calculs, devait, le lendemain, décider au moins du sort de la campagne, et peut-être encore du salut de l'Etat; car une défaite à Payara, dans ces circonstances, eût été notre Waterloo; elle eût pour le moins *changé la couleur* de la république, et une autre Haïti aurait surgi du sein des déserts. — Une nouvelle Haïti, où les ravages, les assassinats et les massacres auraient ensanglanté cette terre si belle et si féconde, et reculé indéfiniment les espérances de progrès et de civilisation. Partout, en effet, le mot d'ordre avait été donné parmi nos ennemis; partout on s'agitait, partout on se préparait à une insurrection générale. Nous ne pouvions lever des recrues; nos conscrits, qui sont

Digitized by Google

presque tous des gens de couleur désertaient, ou se cachaient; cela est si facile dans ce pays-là! Le gouvernement faisait des efforts impuissants : la révolte gagnait du terrain. Les mulâtres, les sambos, toutes les castes de sang africain étaient en branle; une conflagration générale était imminente, et c'eût été une lutte à mort. Sur toutes les routes étaient affichés des placards où on lisait : *Viva Farfan y la nueva reforma!* On appelait cela une *réforme*! Oui certes, c'eût été une réforme *radicale!*

Pourquoi nous arrêter sur des craintes qui ne se sont point réalisées? Revenons plutôt à Paëz et à sa poursuite. La nuit de son entrée à San-Fernando, il n'avait pu dormir; debout longtemps avant l'aurore, plongé dans ses réflexions, il se promenait le long de la rivière, et au point du jour il envoya reconnaître l'ennemi sur la route de Payara vers le sud-ouest; ses éclaireurs revinrent bientôt et assurèrent que les bandes de Farfan étaient en pleine retraite, ne laissant qu'une arrière-garde de deux cents chevaux commandés par le *manco* Chacon, notre ennemi le plus acharné. Paëz, qui dans ce moment prenait son café, jeta la tasse, demanda son cheval, fit monter en selle cent de ses meilleurs et de ses plus braves cavaliers, et, après avoir enjoint aux colonels Austria et Codazzi, chefs d'état-major, de le suivre aussitôt avec toutes les troupes disponibles, et de marcher sans s'arrêter jusqu'à Payara (à peu près sept lieues), il se lança au galop, à la suite des Farfaneros. Il avait le projet de les atteindre, de les culbuter et de les détruire avant qu'ils pussent passer l'Araûca et se répandre dans ces pampas, où, attendu la supériorité de leur cavalerie, ils eussent été invincibles ou inabordables. Parvenu jusque dans les retraites qui lui étaient familières, Farfan, en effet, eût fait traîner la guerre en longueur. Les circonstances lui devenaient toutes favorables; bientôt l'hivernage allait commencer, avec ses pluies torrentielles, ses inondations et ses ravages périodiques. Une pareille température, qui n'était rien pour lui et pour ses robustes compagnons, ne pouvait manquer de devenir funeste à des troupes accoutumées, pour la plupart, à une existence plus douce, et qui auraient péri soit par la rigueur du climat, soit par le dénûment, soit sous la morsure des myriades de moustiques et d'insectes de tous genres qui pullulent en cette saison. Vingt ans plus tôt, tel avait été le sort des Espagnols, Paëz ne l'avait pas oublié. A cette époque il dirigeait la guerre exterminatrice des guérillas, tous les avantages lui en étaient familiers; aussi prit-il sur-le-champ son parti. Il fallait en finir en une fois par un coup d'audace; il fallait, par une marche rapide et hardie, atteindre l'ennemi dans sa retraite, lui barrer le passage du fleuve, l'attaquer brusquement et arriver avant quinze jours à un dénouement... sinon il devenait nécessaire de battre en retraite et d'attendre jusqu'à

Digitized by Google

nouvelle saison, et alors tout demeurait en question, il y avait tout à craindre. Ces six mois d'hivernage sauvaient Farfan et pouvaient perdre la république. En agissant vite, il est vrai, les chances étaient incertaines, c'était un coup de dé; mais Paëz, qui pendant toute sa carrière avait été si heureux, crut que la fortune pourrait encore lui sourire dans cette lutte décisive; il ne se trompait pas. Ce n'était que plus tard qu'elle devait amener pour lui le moment de l'expiation, ce moment, hélas! qui arrive toujours! Cette fois encore, du moins, où il jouait le sort de l'Etat, son étoile l'emporta.

Nous n'avions dans les provinces d'Apure et de Guarico, qui étaient le théâtre de la guerre, qu'un effectif de mille hommes capables de combattre; Farfan, quoiqu'il ne fût alors accompagné, faute d'armes et de munitions, que de quinze cents Llaneros, n'avait qu'à enlever les parcs de San-Fernando, de Calabozo et d'Aragua, pour mettre en ligne dix mille soldats, et marcher avec eux sur la capitale. Un échec de Paëz, et la prise de San-Fernando, qui en était la conséquence, lui auraient donné tous ces avantages : vaincus à Payara, notre défaite rendait Farfan le maître de Venezuela.

Mais qu'importe la force brutale, sans l'intelligence qui dirige cette force, sans le génie qui profite des événements ou les maîtrise? Farfan connaissait l'excellence de sa position, et néanmoins, malgré cette assurance, il n'osait pas nous attaquer; il fuyait devant le nom de Paëz, dont le prestige l'effrayait. On ne saurait trop le répéter, il y a une loi providentielle qui dirige les choses du monde et pousse les hommes, quoi qu'ils fassent, dans les voies que Dieu a marquées en ses immuables décrets. Les esprits les plus aveugles, les âmes les plus rétives pourront s'en convaincre par la suite des événements que je vais raconter, et qui, quoiqu'ils se soient passés sur un théâtre restreint et ignoré du monde, n'en ont pas moins leur enseignement. Je vois, comme le général Paëz le vit, le doigt de Dieu dans le dénouement de cette guerre, dans ce prodigieux combat de Payara, où une faible avant-garde, dirigée par un homme de tête et de cœur, vainquit un corps dix fois plus nombreux et plus aguerri, et détruisit en quelques minutes tous les calculs des ambitieux et des ennemis de la civilisation. La civilisation n'est pas destinée à périr, la Providence veille sur les hommes; et l'Amérique, dans ses desseins, est peut-être réservée à jouer un rôle important au milieu des perturbations d'un avenir inconnu; peut-être le nouveau monde sera-t-il appelé à recueillir les débris et le souffle de l'ancien monde, à rallumer le flambeau de la vie, si quelque jour de nouvelles irruptions de barbares venaient à déborder sur l'Europe!

Nous voilà donc en marche maintenant vers ce même village de San-Juan de Payara, contre un ennemi que quelques semaines au-

Digitized by Google

paravant nous recevions avec toutes sortes de coquetteries, et pour lequel nous épuisions jusqu'aux dernières ressources de la localité en fêtes, en bals, en spectacles de tous genres, ce qui, en définitive, ne fit que retarder un peu l'heure de la sanglante exécution.

Tandis qu'à trois heures, par un soleil brûlant, nous sortions de San-Fernando avec l'arrière-garde de notre petite armée, Muñoz et Codazzi arrivaient à la Yuca, hato situé à deux lieues de San-Juan, où le général Paëz avait déjeuné. Là, il avait rencontré quelques déserteurs de l'armée de Farfan, entre autres le capitaine Herrera, un de ses anciens officiers dans la guerre de l'indépendance. Le général en avait reçu tous les renseignements dont il avait besoin pour diriger ses opérations et continuer sa poursuite ; en conséquence il détacha trente hommes avec le colonel noir Lara, et les envoya harceler l'arrière-garde de Farfan, commandée par le *manco* Chacon, tandis que lui-même il s'arrêtait à la Yuca encore quelques instants pour y attendre les traînards restés en arrière à cause de la rapidité de la course et pour donner à Muñoz le temps de se rapprocher. Nos chevaux, en effet, n'étaient pas en très-bon état; ils avaient beaucoup travaillé, la sécheresse extrêmement prolongée ne permettait de leur donner qu'une fort mauvaise nourriture; ils n'avaient ni foin, ni avoine, ni aucun des soins qu'on prodigue à ces animaux dans une armée européenne. Les chevaux des Llanos sont lâchés dans la savane, ils y paissent comme ils peuvent, et se nourrissent des herbes que la nature prodigue a semées pour eux. Tout au plus leur donne-t-on du maïs, quand il y en a, et à peine en avions-nous cette fois pour en faire des arepas, c'est-à-dire du pain pour les hommes. Aussi, malgré le séjour du général Paëz dans cet endroit, séjour dont il était infiniment contrarié, puisqu'il retardait une poursuite qu'il jugeait de la plus haute importance, malgré les mortelles heures qu'il donnait à ses soldats pour le rejoindre, Muñoz n'arrivait pas; plusieurs de ses ginètes même ne répondaient pas à l'appel. Impatienté de cette attente, Paëz voulait partir, jugeant que Muñoz n'était pas loin; mais il fut encore retenu par ses officiers, qui craignaient de le voir compromis dans une entreprise téméraire.

Lara avait atteint Chacon au passage de la rivière de Payara, et lui avait tué quelques soldats qui s'étaient arrêtés pour boire au milieu de ce cours d'eau, profond de deux pieds tout au plus alors, et qui pendant l'hivernage se gonfle et inonde les plaines. Le premier frappé dans cette escarmouche fut un jeune homme de vingt ans qui, la veille, avant l'arrivée de Paëz, avait de nos rangs déserté à l'ennemi, et, pour se bien faire accueillir de lui, avait prodigué l'insulte à nos soldats assiégés. Blessé aux reins d'un coup de lance, le jeune conscrit tomba sur le bord de la rivière, et dans les affreuses douleurs que lui

Digitized by Google

faisait éprouver sa blessure, il suppliait nos soldats qui passaient au galop de l'achever par pitié; il offrait même à qui lui rendrait ce suprême service une *peseta* (un franc, c'était toute sa fortune) qu'il avait enroulée dans un mouchoir; mais personne n'eut le courage de gagner cette obole de la mort, et le malheureux, hurlant et se lamentant au milieu des horribles souffrances d'une longue agonie, finit par expirer sur le bord du chemin. Quand nous passâmes le lendemain à la pointe du jour, nous le trouvâmes étendu sur sa cobija, son mouchoir enroulé près de lui, et nous ne pûmes nous empêcher de donner un soupir à cette première victime d'une querelle qui au fond lui était bien indifférente et n'était pas la sienne.

Le général Paëz, cependant, ne se contenait plus, et un peu après deux heures il monta à cheval avec quarante-trois hommes qui étaient près de lui, et se lança au galop. Une trentaine de soldats restèrent en arrière: ils s'excusèrent le lendemain sur la fatigue de leurs chevaux; mais peut-être attendaient-ils que le corps d'armée vînt les rejoindre avant d'aller se mesurer avec les hordes de Farfan, ce qui était assez raisonnable et assez prudent, sinon très-chevaleresque. Paëz, moins circonspect, et qui voulait à tout prix atteindre les Farfaneros, se précipita sur les traces du colonel Lara, et fut en moins d'une heure en vue du village, où, d'après les renseignements d'Herrera, il comptait surprendre l'ennemi, qui sans doute ne l'attendait pas; puis, parvenu à un ruisseau qui coule à un demi-mille environ de cette position, il mit pied à terre pour échanger, contre celui d'un de ses officiers, son cheval trop fatigué et qui refusait service.

Mais, lorsque encore à pied il faisait seller son nouveau coursier, un spectacle qui certainement devait mettre en émoi toute la petite troupe, et la détromper dans son espoir de surprendre l'ennemi, se présenta tout à coup à ses yeux. Sept ou huit des ginètes de Lara revenaient à bride abattue en criant que les Farfaneros marchaient sur eux avec tous leurs escadrons, et qu'on n'avait pas une minute à perdre pour se mettre en sûreté. — Cette nouvelle était foudroyante; les quarante hommes s'arrêtèrent, Paëz sauta en selle.

Pour mettre le lecteur au courant de ces événements, il nous faut suivre Lara et ses trente compagnons.

Lara, nous le répétons, avait atteint Chacon au passage du Payara et lui avait tué quelques hommes; malgré les insultes et les provocations de nos soldats qui leur criaient de les attendre, Chacon et les siens fuyaient de toute la vitesse de leurs chevaux : non pas, je crois, qu'ils craignissent nos gens, car ils étaient plus nombreux, mais plutôt par suite d'un plan combiné d'avance et pour attirer nos soldats dans un piége qu'on leur tendait. En effet, Chacon fuyant poursuivi par Lara, et un peu plus loin par Paëz avec peu de monde, ar-

Digitized by Google

rive à San-Juan et ne traverse pas le village, comme cela semblait naturel; il fait un détour à gauche, entre le village et le caño de Cotayo, à peu près à l'endroit où, six semaines auparavant, nous avions élevé le cirque pour les combats de taureaux; puis, débouchant sur la plaine qui est au sud-ouest, il va se placer derrière la droite de Farfan, qui était rangée en bataille dans cette plaine à trois cents mètres du village.

Nos hommes, qui étaient à ses trousses, débouchent après lui sur le même emplacement, et à la vue inopinée de ces mille hommes qui les attendent de pied ferme, ils s'arrêtent en désordre, surpris, remplis de terreur, et tourbillonnent un instant sans trop savoir quel parti prendre; ils se refoulent ensuite sur les maisons pour chercher un abri, ou pour retourner sur leurs pas et rejoindre Paëz, leur unique espérance dans ce moment suprême. C'est alors que celui-ci, comme nous le disions tout-à-l'heure, montait sur le second cheval, alors que les premiers fuyards ayant traversé le village lui donnaient la nouvelle et voulaient l'entraîner dans leur fuite.

Mais Paëz, qui a tout compris en une seconde, qui d'un coup d'œil a mesuré l'abîme, a déterminé aussi en même temps ce qu'il faut faire, et deviné le seul espoir de salut qui lui reste : « Marchons sur l'ennemi ! » voilà sa seule réponse, et poussant sa petite troupe, bon gré, mal gré, il pénètre dans San-Juan avec elle, appelle et recueille les trente hommes de Lara éparpillés dans la place, traverse les dernières rues et se présente, suivi de soixante-treize cavaliers, la plupart officiers, devant les troupes de Farfan, qui l'attendaient de l'autre côté, décidées à en finir d'un seul coup avec Paëz et sa petite bande, avec les *papulecheros* et les *blanquitos*. C'était le moment décisif, chacun le comprit ainsi : cette heure allait fixer le sort, non-seulement de Paëz et de ses compagnons, mais aussi de nous qui le suivions et de Venezuela.

Farfan avait disposé ses troupes, sur le champ de bataille qu'il avait choisi, en trois colonnes de cavalerie placées sur le même front, à trente pas de distance l'une de l'autre; ses deux cents hommes d'infanterie, misérables Indiens pour la plupart, armés d'arcs et de flèches, puis aussi de quelques mousquets, tromblons et pistolets, se déployaient en marteau à l'extrême droite, sur les bords du caño ou rivière de Cotayo; ils n'étaient guère à craindre, et une seule charge de nos cavaliers eût suffi pour les culbuter et les précipiter dans le fleuve. Ce qui était vraiment formidable, et ce qui paraissait devoir exterminer jusqu'à notre dernier soldat, c'étaient ces trois colonnes de lanciers placés à trois cents pas devant nous, qui ne bougeaient pas encore, mais se préparaient à se ruer sur nous comme une avalanche; elles semblaient n'attendre qu'un signal pour détruire en un clin

Digitized by Google

d'œil nos soixante-dix braves, et tomber ensuite sur Muñoz, que Farfan croyait très-rapproché. Il savait déjà que nous n'étions pas très-nombreux, il n'ignorait pas que Paëz n'avait amené que très-peu de renforts, mais il pensait cependant que nous serions au moins cinq cents en ligne. Les Farfaneros ne s'en faisaient pas moins un jeu de nous écraser, car ils supposaient que la plupart d'entre nous étaient des muguets de Caracas, *gente de trabilla*, gens de pantalons à sous-pieds, dont ils font peu de cas.

Paëz avait tout prévu, tout calculé avec cet éclair de perception qui l'accompagnait dans les plus grands dangers, et il forma son plan en conséquence. Il se trouvait, s'il est permis de comparer une si petite escarmouche à ce grand événement qui détruisit l'empire de Napoléon et changea la face du monde, il se trouvait, dis-je, dans une situation analogue à celle de Wellington à Waterloo après les furieuses charges de la cavalerie française qui avaient enfoncé et presque rompu ses bataillons; il était perdu sans ressources s'il ne pouvait résister et attendre, même au prix des plus grands sacrifices.

Paëz n'avait, en effet, rien à espérer que dans la jonction de Muñoz et de ses troupes; il se décida donc à tenir bon et à faire tuer tout son monde s'il le fallait pour donner le temps d'arriver à Muñoz, auquel il envoya des courriers; point d'autre parti à prendre d'ailleurs.— Se retirer, fuir devant l'ennemi, impossible d'y penser, nos chevaux fatigués eussent été bientôt atteints par les chevaux des Farfaneros, et après le massacre de ce premier corps, les vainqueurs, continuant leur marche, eussent surpris Muñoz, lui eussent fait subir le même sort, et après avoir détruit en détail nos trois divisions de trois ou quatre cents hommes, rien ne les empêchait plus de traverser l'Apure, de surprendre Calabozo, et d'arriver à Caracas en moins de dix jours avec dix mille bandits qui auraient mis à feu et à sang la République. Paëz avait entrevu tout cela en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, et pris sa résolution; si, après tout, il fallait périr, du moins il voulait laisser un dernier souvenir de gloire, et consommer, comme Léonidas aux Thermopyles, un de ces héroïques sacrifices qui retentissent dans la postérité.

Néanmoins il prit, en guerrier expérimenté, toutes ses précautions; il profita d'un accident du terrain, naturellement en pente, en occupa la partie supérieure, et accula sa petite troupe contre un *corral*, ou enclos palissadé, laissant entre lui et ses adversaires une espèce de ravin sec, mais rempli et embarrassé par un immense *gamelotal** que

* *Gamelotal*, un lieu couvert de *gamelote*; c'est une herbe rude, épaisse et longue qui s'élève à la hauteur de huit ou dix pieds; les bœufs se cachent souvent dans ces forêts d'herbes, qui ont parfois jusqu'à deux et trois lieues d'étendue; il est très-difficile de les franchir à cheval. On brûle tous les ans, en

Digitized by Google

les chevaux ne réussiraient à rompre qu'avec beaucoup de difficulté; on ne pouvait, de cette façon, l'attaquer que par sa gauche, où il y avait un chemin; il s'y plaça lui-même, et poussant son ancien cri de guerre : *Valor y fé viva!* Valeur et foi vive! (foi qu'il adressait à sa patronne, la Vierge de *la Merced*, pour laquelle il avait une singulière dévotion), il sut inspirer son courage héroïque à ses braves compagnons, et attendit l'ennemi de pied ferme. Ainsi qu'il l'a depuis répété plus d'une fois, Paëz, dans ce moment suprême, exalté et comme assuré par une inspiration d'en haut, comptait sur un miracle; Dieu fit ce miracle!

De ses trois colonnes de cavalerie, Farfan commandait en personne la première à droite; Juan Pablo, son frère, dirigeait celle du centre, et le nègre Blanco était à la tête de la troisième à gauche. Ces deux derniers chefs s'étaient promis de tuer Paëz, ce qui eût entraîné la perte de notre armée; ils étaient convenus entre eux de l'assaillir personnellement, s'étant juré de se soutenir l'un l'autre dans ce duel à mort contre le chef ennemi. Aussi, dès qu'ils le virent parmi ses gens, ils s'élancèrent comme deux tigres sur leur proie sans attendre les ordres du vieux Farfan, criant à leurs colonnes de les suivre, et se précipitèrent dans l'étroite avenue qui, au milieu des hautes herbes, aboutissait aux deux camps.

Leurs escadrons partirent au grand trot; mais, arrivés à cette étroite gorge, ils se gênèrent mutuellement; les colonnes perdirent leur formation, une grande confusion s'ensuivit, et, chose vraiment prodigieuse, on en venait à peine aux mains que le miracle attendu par Paëz commençait de se réaliser : les deux principaux soutiens des Farfaneros étaient tombés à ses pieds... Juan Pablo et Concepcion Blanco étaient morts!

Voici comment :

Juan Pablo avait débouché le premier du *gamelotal* qui séparait les combattants, et apercevant à cinquante pas de lui le chef constitutionnel qui donnait ses ordres à l'extrême gauche, il se précipita au galop, la lance en arrêt, comme les anciens paladins, pour le percer de part en part, déterminé qu'il était d'en finir par un de ces grands coups si bien décrits par l'Arioste. Déjà il était sur Paëz, déjà il poussait le fer mortel, lorsque le sambo Raphaël, qu'on avait surnommé *Indio-Negro*, à cause de sa couleur de bronze, un des gardes de Paëz,

février ou mars, ces herbes inutiles, que remplace alors un gazon plus tendre, et qui sert de nourriture aux chevaux. Cette année-là le soulèvement de Farfan n'avait pas permis de faire cette opération, et cette circonstance, comme on le voit, contribua à sa perte, puisqu'elle l'empêcha de nous attaquer de front. Tout s'enchaîne dans ce monde, et les moindres accidents amènent les plus grands résultats.

Digitized by Google

ancien et intrépide soldat qui ne le perdait pas un instant de vue, prévint la lance ennemie, bondit sur le Llanero, et le prenant en travers, lui enfonça la sienne dans les reins, l'enlevant de sa selle et l'étendant roide mort sur le sable, que son sang inonda à gros bouillons. Hélas! Raphaël tombe aussi sur le cadavre de Juan Pablo, blessé au côté par C. Blanco, qui, fidèle à son serment, venait venger son compagnon avant d'immoler Paëz; mais, au moment où il croyait sa victoire assurée, Blanco fut lui même renversé par le fougueux Lara, qui le précipita sur le sol à côté de son ami, où il expira bientôt après. Tout cela se passa en moins de vingt secondes.

Paëz, qui avec son sang-froid ordinaire observait tout, et d'un coup d'œil embrassait la scène entière, vit le désordre des deux colonnes ennemies au milieu de l'étroit passage où elles s'étaient engagées. Ce désordre augmentait d'instants en instants par l'indocilité des jeunes chevaux qu'on avait pris au lazo quelques jours auparavant pour remplacer les chevaux fatigués par soixante jours de combats et de marches continuelles. Paëz sut profiter, en chef habile, de cet avantage que sa bonne étoile lui fournissait, et commanda aux carabiniers de mettre pied à terre et d'ouvrir leur feu sur ce groupe épais.

Les vingt-cinq carabiniers que nous avions obéirent sur-le-champ, et aux premières décharges les jeunes animaux, surpris, bondirent comme des cerfs, se heurtèrent les uns contre les autres, et entraînèrent avec impétuosité, avant qu'ils eussent même le temps de combattre, leurs cavaliers qui ne pouvaient plus les retenir, puisque la plupart n'avaient pas de freins.

Au milieu de cet effroyable pêle-mêle, Paëz donna l'ordre de charger, et se lança avec ses soixante-treize hommes, pour augmenter encore, si cela était possible, la confusion de l'ennemi, et l'empêcher de se reformer même dans la plaine. Peut-être, cependant, en dépit de cette heureuse circonstance, eussions-nous été vaincus, écrasés et entièrement détruits par la colonne du colonel Farfan, qui était restée immobile et comme en réserve, si un autre incident miraculeux n'était venu à notre secours et n'avait décidé la victoire en faveur des constitutionnels.

Le colonel Farfan, qui se trouvait en arrière, et qui, aussi bien que le général Paëz, avait aperçu la faute commise par ses deux lieutenants et l'immense désordre qui en était résulté, courut au galop rejoindre les colonnes ébranlées, pour essayer de les ramener sur la ligne qu'elles avaient abandonnée d'une manière si inopinée et avec un si funeste résultat. Farfan était monté sur un de mes chevaux, qu'il avait, — je ne veux pas dire *volé*, — mais *pris* sans mon consentement sur mon hato. Ce cheval, superbe et fougueux, avait la bouche très dure, ce qui m'empêchait de le monter. Pour un ginète aussi habile

Digitized by Google

que Farfan, c'était un bien léger défaut; aussi le dominait-il parfaitement d'ordinaire. Mais cette fois, l'animal, surexcité par le feu et la fumée, par les cris et l'ardeur du combat, s'élança comme une flèche, traversa les escadrons qui se pressaient dans le défilé, les dépassa, et emporta son cavalier sur nos soldats, parmi lesquels il aurait subi le sort de son frère. Pour le retenir, donc, Farfan fit des efforts de géant, et, dans une terrible secousse qu'il lui donna, il rompit une des chaînettes qui liaient la bride au mors. Six pas de plus, c'en était fait de lui : il était au milieu de notre troupe; il allait périr comme ses deux devanciers. — Dans ce péril extrême,

Il fallait qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.....

Or, dans ce désespoir, le Llanero frappa de la main gauche un coup terrible à la tête du cheval, et de la droite, en même temps, avec un effort herculéen, il tirait la bride qui tenait encore à sa bouche. L'animal, étourdi par cette double secousse, cédant à l'effort d'une main de fer, se tourne à droite, et, poussé par son cavalier, qui lui déchire les flancs de ses longs éperons, il se précipite à travers champs avec la rapidité de l'éclair, gagne les bords du Cotayo, s'y jette et renverse dans un bourbier son cavalier. Farfan se relève aussitôt, rattrape son coursier, d'un bond s'élance sur son dos, franchit la rivière et disparaît au milieu des bois qui la bordent. Son intention, certainement, n'était pas de fuir : il voulait combattre; mais il ne put pas arrêter son cheval, qui volait à travers ces bois et ces broussailles, y déchirant ses membres et ceux de son cavalier. Il courut tant,

Ch' allìn dagli occhi altrui pur si delagua
Éd è soverchio omai ch' altri lo segua.

En disparaissant, il laissait son armée abandonnée à elle-même et en butte aux coups de nos soldats. Cette fuite, dont les deux camps avaient été témoins, et qui suivait de si près la mort de Juan Pablo et de Blanco, impressionna bien différemment les deux partis ; autant le nôtre en fut encouragé, autant le désordre augmenta chez les Farfaneros. Paëz, attentif à ce symptôme, en profite et crie d'une voix formidable : « Sus! sus, compagnons! chargez! » L'écho de soixante voix répond à la fois : Chargez! Et, la lance en arrêt, avec leur ardeur native et une valeur augmentée par la ferme conviction qu'un miracle a été opéré en leur faveur, tous se ruent au milieu de ces gens qui s'embarrassent entre eux, ne cherchent plus désormais qu'à fuir, et se dispersent de tous côtés, dans une confusion et un désordre qui ne se peuvent décrire. Ce n'est pas un combat, c'est un tourbillon et une

Digitized by Google

boucherie. Les uns ne se défendent pas; les autres tuent sans pitié et sans remords. Pas une voix, pas un cri n'ébranlait l'air, pas plus pour menacer que pour implorer quartier. Au milieu du silence profond on n'entendait que le froissement des lances qui pénétraient dans les chairs ou qui se heurtaient en glissant sur les os, et le bruit lourd et mat des corps qui tombaient sur ce champ de carnage. C'était horrible!

Et tout cela, et tous ces accidents extraordinaires, et toutes ces rapides péripéties s'étaient succédé en moins de dix minutes! Le succès étonnant de Paëz et le sort de nos soldats n'avaient tenu qu'à un cheveu; les destinées de Venezuela n'avaient dépendu que de la chaînette du frein de Farfan! Si ce petit morceau d'acier ne s'était point rompu, Farfan, je le répète, avec ses 400 hommes de réserve, même après la chute de ses lieutenants et le désordre de ses premières colonnes, aurait facilement écrasé notre petite troupe, qui, certes, ne pouvait s'attendre à un pareil dénoûment. N'est-ce pas là un nouvel et admirable exemple des petites causes et des grands effets?

Les Farfaneros, sortis enfin du coupe-gorge où ils s'étaient si follement engagés, s'étaient éparpillés sur toute la plaine; tous fuyaient sans regarder en arrière. La panique était telle qu'il ne leur vint pas même à l'esprit la pensée de s'arrêter et de se défendre, eux si nombreux, contre cette poignée d'hommes. Ils ne comprenaient rien à ce qui s'était passé, et, lorsqu'ils virent fuir Farfan, ils se persuadèrent sans doute que Muñoz et Codazzi étaient arrivés avec des milliers de soldats. Comment croire, en effet, que Paëz les eût osé attaquer avec une si faible escorte? Aussi fuyaient-ils de toute la vitesse de leurs chevaux, ou se jetaient-ils à terre pour se cacher dans la forêt, sans espoir de retour, sans plus compter sur l'avenir.

Au reste, nos soldats ne leur laissaient pas le temps de respirer et de se reconnaître : ils harcelaient les derniers la lance dans les reins; ceux-ci pressaient les autres, qui, à leur tour, pour se faire jour, se ruaient eux-mêmes sur les fuyards; car il n'y avait que quelques étroits sentiers dans les bois qui entouraient la plaine de Payara, et à l'abri desquels ils voulaient se soustraire à notre poursuite. Les Farfaneros n'avaient plus de chefs pour les rallier et les ramener au combat; tous avaient péri avec le petit nombre de bons officiers qu'ils possédaient; la déroute était complète et la partie perdue sans ressources. Le règne de Farfan, qui voulait tout *réformer*, comme il le proclamait, qui prétendait *supprimer tous les impôts* (car ils détestent surtout les impôts), le règne de ce nouvel Attila des Llanos était fini sans retour; ses bandes avaient disparu en un instant, dispersées comme la poussière que le vent chasse devant lui.

Nos soldats poursuivirent les ennemis jusqu'aux approches de la

Digitized by Google

nuit. Au moment où la cloche sonnait l'*Angelus*, la trompette les rappela au camp de San-Juan ; et, en revenant lentement, sur leurs chevaux fatigués, par les mêmes chemins qu'ils avaient parcourus une heure auparavant, ils virent les nombreux cadavres qu'ils avaient étendus sur la poussière, et ils entendirent les gémissements étouffés des mourants et les râles entrecoupés de l'agonie. La colère qu'excite la chaleur du combat avait eu le temps de s'éteindre dans ces âmes qui n'étaient pas fermées à la pitié. A ces gémissements lugubres, à ces cris sourds et déchirants, à ces tintements de l'*Angelus*, qui semblait pleurer sur cette scène de désolation, plus d'un cœur soupira tristement, et maudit en secret ce qu'on appelle la gloire des batailles et le laurier de la victoire. Paëz surtout, Paëz, aussi humain que brave, aussi compatissant que généreux, ne put retenir une larme qui roula de sa paupière, quand il aperçut le corps de Juan Pablo, le plus vaillant de ces Sambos et le premier tombé sur le champ de bataille. — « Ah ! vaillant Sambo, s'écria-t-il en s'arrêtant devant lui, tu ne devais pas mourir ainsi ! » — Et il ne consentit à se retirer et à prendre la nourriture et le repos qui lui étaient si nécessaires qu'après avoir fait mettre en terre les cadavres amoncelés dans cet étroit défilé, sanglante arène où des frères s'étaient égorgés dans leur aveugle fureur, et qu'il aurait voulu cacher aux yeux de la patrie et du monde.

Pendant que ces événements se passaient à San-Juan de Payara et que notre avant-garde triomphait de Farfan d'une manière si imprévue, Muñoz et Codazzi, avec le corps d'armée, marchaient en toute hâte pour aller rejoindre et secourir cette poignée d'hommes qu'ils savaient déjà en présence de l'ennemi ; mais, malgré toute leur diligence, ce ne fut que vers huit heures qu'ils entrèrent dans ce village, où tout avait été décidé, où tout était fini, et leurs soldats, qui ne revenaient pas de leur surprise, arrivèrent juste à temps pour enterrer les morts, entendre les merveilleux récits et souper tranquillement et sans inquiétude du lendemain. Aussi étaient-ils enchantés, — du moins pour la plupart, — d'en être quittes à si bon marché, et criaient-ils avec un véritable enthousiasme : *Viva Paëz y sus bravos compañeros!* Vive Paëz et ses braves compagnons ! Gamarra, toujours le premier dans les grandes occasions, — surtout loin du péril, — et qui venait d'arriver avec Muñoz, entonna, à la fin du souper, un hymne improvisé à la louange des vainqueurs. Mais ce n'était pas assez pour sa verve, et il se réserva de prononcer une éloquente harangue dans une occasion plus solennelle, ce qu'il eut le bonheur de mettre à exécution quinze jours plus tard, quand nous fûmes reçus en triomphe à Calabozo.

Je ne saurais être trop de son avis, cependant, en ce sens de reconnaître que la journée avait été heureuse, et ses résultats les plus

Digitized by Google

complets et les plus brillants qu'il fût possible d'espérer, car la guerre était finie. L'ennemi avait perdu dans l'action deux cents hommes, tous ses chefs et tous ses officiers ; le reste était dispersé et hors d'état de se rallier. Pour nous, nous n'avions eu dans la bagarre que deux hommes tués et un seul blessé, cet *Indio-Negro*, qui avait sauvé Paëz, et qui bientôt fut entièrement rétabli. Jamais, certes, si court combat n'avait eu de si grands résultats, et jamais non plus on n'avait acheté la paix et la consolidation de l'ordre et d'un gouvernement au prix de moins de frais et de moins de sang. Il y avait véritablement là quelque chose de miraculeux. Ce fut l'avis du peuple comme c'était celui de Paëz. Aussi, en arrivant à Calabozo, notre premier soin fut-il d'aller à l'église, chanter un *Te Deum* en actions de grâces à Dieu, qui nous avait si visiblement protégés.

Mais pendant ce temps, et au moment même où Gamarra entonnait son hymne aux vainqueurs, que faisais-je, moi et mes compagnons de l'arrière-garde? En toute justice, je ne dois pas m'oublier au milieu de ces évenements *quorum pars magna fui*, au sein de cette brillante épopée, dans laquelle, dès le début, j'avais commencé à jouer un rôle si important. Moi et mes compagnons, ou, — si l'on veut, — mes compagnons et moi, nous nous étions arrêtés à la Yuca, à deux lieues du champ de bataille, ne nous doutant nullement de ce qui se passait, pour laisser reposer nos chevaux, nous délasser nous-mêmes, comptant reprendre notre marche le lendemain à trois heures, et arriver frais et dispos à la pointe du jour, pour prendre notre part de l'action, car nous pensions qu'elle aurait lieu nécessairement le lendemain au lever du soleil. — Nous dormions héroïquement, quoiqu'à la veille d'un combat à outrance, comme Alexandre ou César (cette comparaison n'échappa pas plus tard à Gamarra); la fatigue nous avait fait oublier le danger, lorsqu'un messager vint nous réveiller à minuit, et nous apprendre le dénoûment du drame, en y ajoutant aussi les ordres du général pour le jour suivant.

Cette heureuse nouvelle, qui venait couronner nos efforts, fut comme un baume rafraîchissant versé sur nos blessures, un bonheur inespéré qui réveilla tout le monde; on ne pensa plus à se coucher; on se fit raconter jusqu'aux moindres détails du combat, qu'on ne pouvait cesser d'admirer, et on se prépara à partir plus tôt qu'on ne l'aurait fait dans le cas contraire. Comment dormir, en effet, après le récit de cet exploit fabuleux? Et puis, les deux heures de sommeil que nous perdions, d'ailleurs, n'étaient-elles pas bien compensées par la joie que nous éprouvions? D'un autre côté, les ordres de l'état-major étaient pressants. Il s'agissait de poursuivre activement l'ennemi dans toutes les directions, ce qu'on n'avait pu faire après la bataille, tant à cause du défaut d'hommes que parce que la nuit était survenue immédiatement.

Digitized by Google

Il était donc urgent de marcher, de traverser l'Arauca et de traquer les Farfaneros comme des bêtes fauves, pour empêcher leur réunion sur quelque point de ces immenses pampas, qui bientôt allaient être submergées, et où ils auraient pu nous donner encore beaucoup à faire, si Farfan, qui avait réussi à se sauver, parvenait aussi à réunir quelques centaines de fugitifs. Nous prîmes en conséquence nos dispositions, et nous hâtâmes le départ, remplis de gaîté, en pensant au retour prochain, et aux plaisirs et aux fêtes dont notre triomphe allait être le signal.

Avant quatre heures du matin, nous entrâmes dans le village : le silence y était profond; tout le monde reposait dans une douce sécurité. Nous rejoignîmes nos compagnons, qui se levèrent à notre arrivée. On s'embrassa, on se félicita, et on se fit encore redire les circonstances les plus minutieuses de cette bataille, qui semblaient toujours incroyables ou du moins exagérées.

Parmi les prisonniers (il y en avait très peu), le docteur Palacio, qui avait montré beaucoup de valeur et de sang-froid dans la mêlée, avait sauvé un jeune homme, nommé Asuage, et qu'il connaissait beaucoup. C'était le seul blanc qui se trouvât dans les rangs des Farfaneros, le seul qui sût écrire, et qu'ils avaient pris et conservaient toujours comme secrétaire-général de leur armée, pour lire et rédiger leur correspondance. — Dans son vieux chapeau de paille et enveloppées dans un mouchoir déchiré, se trouvaient toutes les archives de cette terrible révolution. Lorsque Asuage était tombé dans la mêlée, après avoir eu son cheval tué sous lui, les lettres qu'il portait s'éparpillèrent, et on les recueillit au milieu des cadavres; elles furent lues ce soir-là à l'état-major, et on en fit un extrait qu'on se proposait de publier plus tard; mais Codazzi exigeait que cet extrait fût joint au bulletin qu'on devait envoyer à Caracas le lendemain; il voulait qu'on y ajoutât en même temps les noms des chefs déguisés qui correspondaient avec Farfan, pour dévoiler à la nation les noms des traîtres qui conspiraient dans l'ombre.

Le général Paëz, plus généreux et enclin à pardonner, plus habile politique aussi peut-être, ne consentit pas à les exposer à la haine des constitutionnels (plusieurs d'entre eux avaient été ses compagnons, et quelques-uns étaient dans notre armée, au centre et à l'arrière-garde). La discussion devint même très vive à ce sujet; mais le général tint ferme; on supprima quelques détails, et les coupables furent sauvés. On ne put empêcher, cependant, que quelques noms fussent répétés dans les rangs, comme cela arrive toujours en pareil cas; d'autres furent soupçonnés, peut-être injustement. Les soupçons surtout planèrent longtemps sur Guerrero et ses amis : aussi Guerrero n'était-il pas aimé.

Digitized by Google

A six heures, nous nous présentâmes à Paëz, qui nous reçut très cordialement, et nous témoigna beaucoup de reconnaissance pour notre empressement à le rejoindre. Je ne fus pas si *indulgent* pour lui, et je ne sais quel esprit lutin me souffla les premiers mots qui jaillirent de mon cœur, en le voyant, et que je ne pus m'empêcher de lui adresser.

— Général, lui dis-je, cette nuit, en recevant la nouvelle de votre victoire de Payara, nous nous sommes réunis en conseil de guerre, et nous avons décidé à l'unanimité que vous méritiez une couronne de lauriers et deux cents coups d'étrivières!

— *Los he merecido, doctor!* me répondit-il en souriant; je les ai mérités..... Mais que pouvais-je faire? Dans une conjoncture aussi critique, j'ai cru qu'il fallait un coup de tête; j'ai fermé les yeux et je me suis abandonné à Dieu et à ma fortune.....

Il nous déroula ensuite toutes les raisons qu'il avait eues pour hasarder un combat chanceux, sans attendre ses renforts, en ajoutant, néanmoins, qu'il ne s'était pas préparé à trouver Farfan rangé en bataille et si prêt à le recevoir. Il avait espéré, ajoutait-il, le combattre au moins avec les troupes de Muñoz, qu'il avait cru plus rapprochées du champ de bataille. Il parla encore une demi-heure, avec beaucoup d'aplomb et de sens; puis se mit à dicter ses ordres au colonel Austria, son chef d'état-major. Nous nous séparâmes alors, pour nous préparer à exécuter la part qui écherrait à chacun de nous dans l'ensemble des dispositions du général.

Tous nos détachements ralliés à Payara formaient une petite armée de mille hommes effectifs et remplis d'ardeur, dont à peu près six cents étaient de cavalerie, et quatre cents de bonne infanterie de San-Carlos, d'Aragua et d'Orituco. Avec les chevaux ramassés après le combat, nous avions pu remonter tous nos gens; la plupart des fuyards, en effet, la veille, en arrivant aux bois qui entouraient le champ de bataille, avaient très prudemment abandonné leurs chevaux et confié leur salut à leurs jambes, ce qui était plus sûr; car, dans les bois, ils pouvaient facilement, à pied, se soustraire à nos cavaliers, à qui il était impossible de les suivre à travers ces forêts épaisses. Le général divisa cette petite armée en trois colonnes; il dirigea la première, forte de trois cents chevaux, à gauche, sur le village de Cunaviche, où demeuraient Farfan et une grande partie des Llaneros qui l'avaient suivi dans son insurrection; il avait confié cette colonne au colonel Guerrero, mais il lui adjoignit le colonel noir Hernandez, brave et loyal militaire. La seconde colonne, de trois cents chevaux également, sous les ordres de Muñoz et de Codazzi, se porta vers Garandul, village d'Indiens au centre de ces vastes plaines. Il s'était réservé pour lui-même la troisième division, toute d'infanterie, à l'exception de soixante chevaux, et la mena vers Achaguas et le Haut-Apure. Ce faible corps de

Digitized by Google

quatre cents hommes comptait au moins cent officiers, parmi lesquels se trouvait le colonel Lara, ce *negro* qui avait joué un si piteux rôle dans le *velorio de San-José*, devant les femmes, mais qui s'était relevé d'une manière très brillante dans le combat contre les Sambos. On y voyait aussi les colonels Austria, chef d'état-major, et Hernandez, tous deux personnages distingués du *mantuanismo*, ou noblesse du pays; les deux frères Palacios; deux ou trois Mirabal; d'autres vétérans des guerres de la révolution, et le jeune capitaine Delpech, fils de Français et neveu de Montilla, un de nos plus célèbres généraux; — enfin, s'il est permis de s'inscrire parmi ces nobles soldats, l'auteur de cette histoire, *Français* et *Colombien*, comme Delpech, élevé de même que lui sur les bords de la Seine, et aimant à la fois et la patrie de nos pères et le sol qui nous a vus naître.

A sept heures, Muñoz et Guerrero avaient pris chacun la direction qui lui avait été assignée, marchant, l'un vers l'orient, l'autre vers le midi. Ils remplirent leur mission, rétablissant l'ordre partout, et ils firent quelques prisonniers, qu'ils enrôlèrent parmi leurs troupes, et qui servirent avec le même zèle et avec la même fidélité que s'ils avaient été des nôtres depuis le commencement de la guerre. Il n'y a là, du reste, rien d'étonnant dans nos contrées, et ce fait s'y répète assez souvent. Cela se comprend : ces hommes ignorants et grossiers jusqu'à la barbarie sont très dociles et se laissent facilement dominer, surtout quand ils ont affaire à un militaire qui a quelque prestige. Il est bien rare qu'ils résistent à une paire d'épaulettes, et dès que vous êtes *mi colonel* ou *mi capitan*, vous êtes sûr de leur complète obéissance. Leur mauvais vouloir était alors exclusivement dirigé contre les *papeluchcros*, et, parmi eux, les chefs et les officiers, qui ne savaient pas lire, étaient les plus animés; ils se croyaient déshérités, parce qu'ils voyaient entre les mains des hommes instruits, — comme ils y doivent être en effet, — tous les emplois et toutes les places. Depuis ce temps, grâce aux progrès de l'industrie et du commerce; grâce aux arts de la paix, qui commencent à fleurir, quiconque a de l'intelligence apprend à lire; les rivalités et les haines s'effacent de jour en jour, et les enfants de ces mêmes Sambos comprennent qu'ils peuvent s'élever par l'esprit et le savoir.

A dix heures, Paëz leva le camp, et nous prîmes le chemin d'Achaguas, en suivant le centre des savanes bordées au sud par l'Arauca, et au nord par l'Apure-Seco et le Payara. Nous nous arrêtâmes à las Queseras-del-Medio, lieu d'un glorieux souvenir pour Paëz et plusieurs de ceux qui l'accompagnaient. C'est là que, vingt ans auparavant, en 1819, il avait écrasé et détruit, dans un autre combat aussi prodigieux que celui de Payara, avec cent cinquante Llaneros seulement, toute la cavalerie de Morillo, forte de douze cents

Digitized by Google

hommes, et avait porté le désordre et presque la déroute dans le reste de l'armée espagnole, qui n'avait pas moins de sept mille fantassins et quelques canons. Nous nous arrêtâmes dans un hato, près de ce champ de bataille, et les vieux guerriers nous racontèrent cette action mémorable, où Paëz, comme à Payara, n'avait perdu que deux hommes, et avait tellement effrayé le *pacificador* Morillo, qu'il se retira en toute hâte et ne revit plus les Llanos de l'Apure et de l'Araüca.

Le lendemain, nous partîmes de bonne heure et allâmes déjeuner à Achaguas, l'ancienne capitale de la province, ville qui fut assez florissante autrefois, mais que nous trouvâmes alors presque abandonnée et tombant en ruines, par suite des guerres et de deux grandes épidémies qui l'ont ravagée sans relâche depuis 1833 jusqu'en ces derniers temps. Les habitants que ce fléau a épargnés ont émigré vers San-Fernando ou d'autres provinces, et il n'est resté à Achaguas que quelques pauvres familles qui n'avaient pas les moyens de s'éloigner. Nous passâmes douze jours dans cette espèce de cimetière, où l'on ne voyait pour ainsi dire que des spectres errants, des ombres qui semblaient sortir de leurs tombeaux pour visiter les rives où elles avaient jadis vécu.

§ 9.

Paëz, avec deux cents hommes, avait continué sa route jusqu'à son hato de Matiyure, tandis que, sous les ordres du colonel Austria, le reste de la division et presque tout l'état-major demeuraient dans cette ville déserte d'Achaguas.

Là, plus de jeux, plus de fandangos; pas une guitare ou un boléro pour ranimer nos sens engourdis et notre imagination assombrie. Tout était morne, triste, silencieux comme la mort. Notre seule occupation était de rédiger les bulletins de l'armée, de recevoir les dépêches de Muñoz et de Guerrero, et de faire circuler les ordres aux différents détachements, sur de petits morceaux de papier; car la peste nous avait laissés dans un complet dénûment de tout, même d'approvisionnements de ce genre.

Le double fléau qui a ravagé nos plaines pendant quinze ans a été très-extraordinaire dans son caractère, dans sa marche et dans ses résultats. L'un, celui qui attaquait les hommes, commença en 1831, dans le Haut-Apure, à l'occident, presque au pied des Cordillières de Mérida, et descendit le cours des rivières jusqu'à l'Orénoque, en s'étendant sur l'une et l'autre rive à une distance de vingt lieues; tandis que l'autre, l'épizootie, qui avait éclaté à l'orient, dans le canton d'Upata de la province de Guyana, remontait le fleuve immense et ses affluents, et se croisait avec l'épidémie entre San-Fernando, Payara et Achaguas.

Digitized by Google

Elle atteignit jusqu'aux frontières de Mérida, en se répandant également sur le littoral, mais à plus de cinquante lieues, n'épargnant, dans sa course meurtrière, que la province de Barcelone, où, plus tard, nous allions chercher des chevaux pour nous remonter.

L'épidémie qui emporta tant de monde dans nos Llanos commençait par une fièvre ardente et des douleurs dans tous les membres et à la tête. On se sentait d'abord étourdi, ensuite comme enivré; bientôt les douleurs augmentaient, surtout à la tête ou à l'estomac; on avait des nausées; on faisait des efforts pour vomir, souvent sans pouvoir y parvenir; puis venait le délire, suivi d'un état de complète atonie, et qui se terminait par la mort en trente ou quarante heures, principalement dans les premières années du fléau. Les médecins recouraient aux vomitifs, pratiquaient des saignées ou appliquaient des caustiques. Mais il paraît que la maladie avait deux siéges différents : le cerveau et l'estomac; car, tantôt la saignée, tantôt le vomitif, bienfaisants pour certains malades, tuaient les autres en quelques heures. Les médecins ne savaient où donner de la tête, et se trouvèrent d'abord dans de cruelles perplexités: si l'on recourait en effet aux palliatifs, la mort était certaine et prompte; si l'on se trompait dans l'application des remèdes, elle était plus prompte encore. Le fléau continua longtemps ainsi ses ravages. Les malades mouraient par centaines, et on calculait déjà le moment où la province resterait déserte; car la moitié au moins de la population fut attaquée, et, parmi ceux qui l'étaient, les trois quarts étaient emportés.

Dans notre petite ville de San-Fernando, où l'on comptait à peine quatre mille habitants, il en mourut huit et dix par jour; les autres villes de la province, Guasdualito, Mantecal et Achaguas, perdirent en moins de quatre ans les quatre cinquièmes de leur population. Il est vrai, toutefois, qu'un bon tiers émigra vers les provinces voisines; mais celles-ci furent envahies à leur tour et eurent aussi beaucoup à souffrir.

La marche que suivit cette épidémie est une autre singularité que je dois rappeler ici. Après avoir envahi une certaine étendue de terrain, elle s'y fixait pendant deux ou trois ans, s'étendait à droite et à gauche, et avançait jusqu'à ce qu'elle rencontrât une rivière ou un large caño. Là, de même qu'une armée envahissante, elle s'arrêtait quelques mois, quelquefois un an; puis, un matin, comme si elle eût jeté un pont ou découvert un gué, elle lançait sur la rive opposée des détachements, si je puis ainsi parler, qui allaient livrer des escarmouches clairsemées, des attaques partielles, qui d'abord n'étaient pas mortelles. Tout-à-coup, enfin, l'armée entière (pour continuer la comparaison) passait le cours d'eau, se ruait sur la contrée, et la dévastait avec une force et une énergie nouvelles, qu'elle semblait avoir

Digitized by Google

puisées dans cette espèce de halte continuée pendant un temps plus ou moins long.

Achaguas en présenta un exemple frappant : on serait tenté de dire qu'il fut assiégé avec intelligence et suivant toutes les règles de l'art par ce fléau destructeur. Cette petite ville est située sur la rive gauche de l'Apurito, au nord de la rivière; l'épidémie arriva jusqu'au bord opposé et s'y arrêta longtemps, comme n'osant pas attaquer. Au bout de plusieurs mois, cependant, on commença à ressentir les premières atteintes de l'ennemi. Il ne frappait encore que mollement et comme s'il eût voulu abuser ou endormir les assiégés. C'était peu de chose, et cela ne se renouvelait que de loin en loin; mais les attaques s'étendirent bientôt en tous sens; elles étreignirent la ville, en quelque sorte, par étapes; l'année suivante, l'épidémie déploya toute sa rage sur la cité, vouée à la destruction, et qui fut dévastée en trois mois. C'est alors que le général Muñoz se sauva, emportant sa famille, malade tout entière, dans une pirogue qu'il gouvernait lui-même, faute de patron, et alla s'établir à Payara, où nous le trouvâmes un peu plus tard, à l'époque du soulèvement de Farfan, ainsi que je l'ai raconté au commencement de cette histoire. Il fut assez heureux, car il ne perdit que deux ou trois de ses gens. D'autres virent mourir la moitié ou même les deux tiers de leur famille.

J'ai vu un malheureux père, aidé d'un de ses voisins, enterrer en un seul jour ses trois enfants, à quelques heures d'intervalle l'un de l'autre. Ils emportèrent le premier au cimetière à dix heures, et creusèrent la fosse eux-mêmes, — les fossoyeurs étaient morts. — Quand ils revinrent, à une heure, le second fils avait cédé à la force du mal; il fallut répéter la funèbre opération; et lorsqu'à quatre heures les deux vieillards rentraient, après avoir accompli ce triste devoir, le troisième fils avait suivi ses frères, et il fallut aussi l'inhumer avant la nuit. Ce n'était pas tout encore, et le calice n'était pas vidé : l'infortuné père, le cœur navré de désespoir, trouva, à son retour le soir, sa femme attaquée du mal et délirant dans son grabat. Je ne sais si elle en mourut aussi.....

L'épizootie qui dépeupla nos hatos était d'un autre caractère et n'affectait pas une marche aussi régulière : elle procédait par bonds et par sauts, laissant sur son passage, comme le choléra, des endroits qu'elle n'attaquait pas, et en ravageant d'autres avec une furie sans exemple.

Nos chevaux paissent librement dans les savanes, par groupes qu'on nomme *atajos*. Chaque *atajo* a son étalon avec trente ou quarante juments et leurs petits, c'est-à-dire qu'il comprend soixante ou quatre-vingt têtes. Ces animaux, qu'on avait laissés la veille gais et fringants, qui naguère paissaient, couraient, bondissaient à l'ombre des palmiers

Digitized by Google

ou sur le bord des caños, étaient tout-à-coup atteints par le souffle pestilentiel, qui s'avançait sans signe précurseur. Deux ou trois juments subissaient les premières l'influence. Quand un des sambos chargés de les voir et de les surveiller tous les jours venait annoncer à l'hato que tel *atajo* avait été attaqué, on s'empressait d'y courir, pour essayer de combattre le mal, et de sauver s'il était possible l'*atajo*. Mais on avait beau s'évertuer, tous les remèdes étaient impuissants, tous les efforts infructueux, tout, jusqu'aux prières que les pauvres adressaient à la *Virgen del Socorro* (la Vierge du Secours), jusqu'aux *ex-voto* qu'ils suspendaient aux murailles des églises. Je ne sache pas qu'on ait sauvé un seul des chevaux attaqués de ce terrible fléau, qu'on appelait la *derrengadera*, parce que le mal se faisait sentir dans les reins.

Au début de la maladie, l'épine dorsale du cheval se relâchait, s'affaiblissait visiblement; il était *derrengado* (éreinté); on le voyait se balancer, et, s'il essayait de s'avancer dans cet état, il fallait qu'il traînât ses jambes de derrière, dont la force et la souplesse n'existaient plus, et qui, par conséquent, ne pouvaient plus obéir à sa volonté. L'œil devenait terne, la tête se baissait, et la bête ne mangeait que tristement et par moments, comme si elle sentait le besoin de reprendre des forces. C'était là le premier degré de la maladie. Le lendemain, elle avait fait de rapides progrès; l'animal était matériellement assis, appuyé sur ses jambes de devant, et ne pouvait même plus soulever celles de derrière; il broutait encore, cependant, sans bouger de l'endroit fatal, en rongeant l'herbe autour de lui aussi loin que sa tête pouvait arriver. Quelquefois, mais rarement, le cheval assis recouvrait, dans la fraîcheur des nuits, assez de vigueur pour se relever; mais c'était la dernière lueur de la vie, le dernier reflet de la lampe qui va s'éteindre à jamais. A midi, lorsque le soleil dardait ses rayons de feu sur la plaine embrasée, le malade se balançait encore comme un serpent blessé; il faisait des efforts pour marcher, mais ses jambes tremblantes restaient attachées au sol; tout-à-coup, elles se dérobaient sous lui, et il tombait pour ne plus se relever. Alors, triste, morne et comme résigné, il repliait la tête sur son poitrail, et quelques heures après il expirait sans plainte et sans murmure.

Autour de lui gisaient ses infortunés compagnons, les uns expirant comme lui, les autres sentant les premiers symptômes de la contagion, et passant par tous ses degrés, pour mourir le troisième jour, car la mort était infaillible: tous mouraient, et tous, ou presque tous, autour du premier cadavre. En sept ou huit jours, l'*atajo* avait disparu en entier; le fléau alors faisait un saut, et on sentait les effets de sa rage meurtrière à deux ou trois lieues de là, dans un autre hato. On croyait alors que le mal avait disparu; on s'estimait heureux dans le hato

Digitized by Google

qu'il semblait avoir abandonné. Vain espoir..... Après avoir dévoré là-bas deux ou trois *atajos*, il se jetait à droite, à gauche, en aveugle, sans choix, ou il revenait sur ses pas, frapper les chevaux qu'il avait eu l'air d'épargner. On eût dit alors que sa fureur redoublait, et il dévorait en un mois ou deux les deux tiers, les trois quarts, parfois la totalité des chevaux et mulets d'une région entière. J'ai vu des hatos de mille et douze cents têtes rester, en trois mois, sans un seul animal en vie, et les carcasses, comme après une sanglante bataille, blanchissant la plaine immense. J'ai vu un propriétaire, possesseur autrefois de plus de mille chevaux et mulets, et qui ne voyageait jamais qu'avec cinq ou six superbes coursiers et quatre ou cinq péons bien montés; je l'ai vu, dis-je, l'année d'après, parcourant seul ces immenses Llanos, monté sur un *âne*, la seule bête que le fléau eût épargnée parmi ses nombreux troupeaux, comme pour se jouer de l'orgueil humain!

En écrivant que l'épizootie frappait en aveugle et au hasard, peut-être me suis-je trompé; — elle choisissait, du moins, les chevaux et les mulets, surtout les plus beaux et les meilleurs; elle épargnait souvent les cavales sauvages et dédaignait les ânes ou ne les atteignait que rarement, et ceux-ci, très souvent, triomphaient du mal; ils résistaient des semaines entières à ses attaques, se traînaient avec peine, paissant l'herbe fraîche au bord des caños; et puis ensuite, sans les secours de l'homme, sans aucun remède, ils recouvraient leurs forces et se rétablissaient entièrement. Quelques mulets aussi eurent le même sort; mais, quant aux chevaux, je n'en connais pas d'exemple, aucun n'en réchappa. — La race bovine fut seule exempte de cette peste.

Mais la contagion, après avoir épuisé sa rage sur la terre, sembla se précipiter dans les eaux, où elle alla attaquer les animaux amphibies, les lappes, les chiguires, les caïmans surtout, qui venaient expirer par centaines au bord des fleuves et des caños. Comme les chevaux sur les plaines, leurs ossements hérissaient par milliers les plages désertes de nos rivières. L'air pur des déserts ne protégea ni les cerfs, ni les chevreuils, ni les autres animaux sauvages. C'était vraiment un douloureux spectacle, en parcourant ces vastes solitudes, de voir ces animaux se traîner lentement, ayant dans le sang le germe du mal, d'un mal sans remède; cette image mille fois répétée de la destruction frappait les plus grands courages; il semblait qu'on respirât partout l'haleine de la mort. Et cependant, qui le croirait? — le cœur de l'homme est un mystère impénétrable! — j'ai vu, dans ces mêmes villages ravagés, presque détruits par le fléau, j'ai vu danser des fandangos et des vélorios; j'ai entendu résonner la maraca et la mandoline, et les joyeux galérons, et les bambas frétillantes!

A Achaguas même, au sein de cette ville désolée où il n'y avait presque plus d'habitants, où nous sortions en *paños menores*, en dés-

Digitized by Google

habillé plus que léger (nous aurions pu adopter celui des Indiens sans crainte de blesser de chastes regards), dans ce squelette de ville, pour faire écouler les douze mortelles soirées que nous y passâmes, nous eûmes deux fandangos, où l'on dansa et où l'on chanta jusqu'à trois heures du matin ! Mais, hélas! si le *beau* sexe était *laid* à San-Juan, comment le peindrai-je à Achaguas, après les triples ravages de l'épidémie, de la guerre et de la famine? Que devaient être ces fandangos? Je le laisse à penser au lecteur. — Néanmoins, ces spectres blêmes, hâlés et maigres se démenaient, oubliaient leurs maux, leur misère, et avaient même l'air de s'amuser. Pour moi, ce spectacle était triste et hideux.

La tranquillité était rétablie dans les Llanos. De tous côtés nous arrivaient des nouvelles satisfaisantes. Farfan, il est vrai, avait pu échapper aux poursuites de nos colonnes mobiles, franchir la frontière avec quelques-uns de ses satellites, et se réfugier à Casanare, sur le territoire de la Nouvelle-Grenade, partie autrefois intégrante de la Colombie, et aujourd'hui État libre et indépendant; mais Farfan, surveillé par les agents d'une république amie, n'était plus à craindre pour nous; d'ailleurs, ses soldats dispersés avaient disparu et ne devaient plus se montrer sur la scène; c'était une affaire finie. Le général Paëz profita de ce répit pour travailler à son hato de Matiyure, et fit prendre au lazo seize cents *novillos*, qu'il dirigea vers San-Fernando, pour les conduire de là à Calabozo, et ensuite aux grands marchés de Caracas et d'Aragua. Guerrero en faisait autant de son côté, si bien que les chevaux et les cavaliers destinés par le gouvernement à la guerre et au rétablissement de l'ordre dans les pampas, servirent aux intérêts des chefs. Cette conduite souleva le mécontentement de l'état-major et de plusieurs officiers, qui crièrent au scandale. Mais c'était assez l'usage de tous les temps, et la chose, malgré ces murmures étouffés, se passa tranquillement. Muñoz, occupé loin de ses propriétés, ne put alors profiter comme les autres des ressources que lui offraient les circonstances; mais, un peu plus tard, il imita ses collègues, et se dédommagea amplement de son inaction momentanée.

Après douze jours d'absence, Paëz revint à Achaguas avec son détachement, et expédia des ordres aux autres colonnes qui manœuvraient au sud de l'Araüca, pour les concentrer d'abord sur San-Fernando, et ensuite sur Calabozo, d'où nous étions partis pour cette campagne, et où nous devions licencier l'armée. Il amenait à sa suite quelques nouveaux compagnons, tous anciens officiers des guerres de la Révolution, et en trouva aussi, en arrivant, d'autres qui l'attendaient. Au nombre de ces derniers figurait le capitaine noir Paulino Blanco, un étrange composé, sorte d'intermédiaire entre l'homme et l'orang-

Digitized by Google

outang. Paulino Blanco a droit de comparaître parmi les êtres que je présente dans cette espèce de galerie ou *exhibition* de créatures extraordinaires; mais il ne faudrait rien moins que les connaissances techniques de Buffon ou de Cuvier pour le décrire convenablement.

Il avait, je dois le dire d'abord, quelque chose, beaucoup même des formes humaines; — il appartenait à la race africaine par sa couleur très-noire, ses cheveux crépus, son nez épaté, sa bouche largement fendue, ses pommettes saillantes, ses joues et ses dents très-blanches; mais d'un autre côté ses jambes longues et fluettes, ses mollets peu prononcés et assez près des genoux, et surtout ses pattes (car il avait plutôt des pattes que des pieds) le rapprochaient singulièrement de l'espèce des quadrumanes. Pour compléter ce séduisant portrait, ajoutez-y un coude-pied très-bas et des orteils d'une longueur démesurée et recourbés en dedans, à peu près comme un bec de perroquet ou comme deux petites cornes; leur saillie était si prononcée que quand leur propriétaire était debout, ils se touchaient par l'extrémité tandis qu'il existait un intervalle de trois pouces entre ses talons. L'esprit de Paulino valait mieux que son physique, et il avait beaucoup de force, d'adresse, d'agilité et de courage, comme tous les Llaneros, et ainsi qu'eux c'était un des meilleurs soldats de Paëz, sous les ordres duquel, malgré ses difformités et sa complète ignorance, il avait gagné le grade de capitaine. Il était gai, jovial, grand buveur de rhum, de guarapo, et grand *chiqueur;* un énorme paquet de tabac remplissait toujours sa bouche. Un autre de ses plaisirs consistait à raconter ses aventures, qui, du reste, étaient assez plaisantes, surtout quand il les disait lui-même. C'était dans nos veillées du camp, lorsque nous n'avions rien de mieux à faire, notre plus doux passe-temps, que de lui en faire répéter quelques-unes, — passe-temps que nous employions sept fois par semaine pendant le triste séjour que nous fîmes à Achaguas. — Peut-être me permettra-t-on de rapporter ici une de ces curieuses histoires, qui toutefois, je dois en prévenir mes lecteurs, perdra beaucoup à être redite par tout autre que par l'auteur lui-même, qui accompagnait sa narration de gestes et de grimaces les plus burlesques et les assaisonnait de réflexions souvent très-piquantes. L'esprit naturel est assez commun dans nos contrées.

« Après le combat *del Yagual* (c'est Paulino qui parle) on me vola deux beaux chevaux pour lesquels je me serais fait tuer, et je sus que le voleur était ce grand scélérat de sambo Estevan, surnommé La Muerte, qui, quoique brave et bon soldat, était le plus grand voleur des voleurs de l'armée, ce qui n'est pas peu dire! »

Cet exorde terminé, Paulino retourna sa *chique* pour reprendre haleine.

— « Et toi, Paulino, à qui avais-tu volé ces deux beaux chevaux? » lui demanda Paëz en souriant.

Digitized by Google

Paulino, sans se déconcerter, changea de côté le morceau de tabac dans sa bouche, cracha, et faisant un geste familier que pourrait seul imiter un orang-outang, répondit :

— « *A un godo, mi général* (à un Espagnol), que j'avais embroché dans ma lance au fort de la mêlée. »

— » Un butin bien acquis ! » ajouta Paëz, qui pensait *in petto* Paulino tout aussi scrupuleux que le brave Estevan au sujet des *emprunts* de chevaux. — Les Llaneros, en effet, sont presque tous sujets à caution en fait de vols d'animaux : c'est leur passion. Et puis ils disent pour se consoler et comme par acquit de conscience : « *En el llano à caballo... y soy buen cristiano.* » (On ne peut aller qu'à cheval dans les llanos. — D'ailleurs je suis bon chrétien.)

—» Comme ce malandrin d'Estevan, reprit Paulino, était vigoureux, brave et très-bien armé, je m'associai mon *compadre* Martin Ayala, pour aller à la poursuite du voleur ; car je ne voulais pas perdre mes beaux chevaux qui m'avaient coûté tant de soins et de fatigues. Nous nous armâmes jusqu'aux dents, Martin et moi, et nous nous mîmes aux trousses du voleur. Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, nous l'atteignîmes au bord du Matiyure, dans un endroit écarté. Il faisait tranquillement sa sieste, tandis que les deux chevaux paissaient là tout près. — Ah ! *mi général !* j'allais bondir sur lui comme un novillo qui sent la *garocha* pour la première fois, ou plutôt comme un tigre sur *una potranca* (une jeune cavale), lorsque mon compagnon m'arrêta par *los fundillos* (le caleçon). » Joignant la démonstration à la parole pour être mieux compris de ses auditeurs, Paulino accrocha, par une jambe, Gamarra qui, assis dans son chinchorro, prêtait l'attention la plus soutenue à l'histoire du Llanero, et qui faillit tomber à la renverse sur le docteur Palacio, se croyant empoigné par un véritable tigre ; ar Paulino avait grincé des dents et poussé un sinistre glapissement imitant celui de l'animal carnassier qu'il nommait. — L'histoire fut interrompue par ce grotesque incident et le rire qu'il excita chez les assistants. Gamarra, cependant, finit par se remettre de sa frayeur, mais, par excès de précaution, il eut soin de s'éloigner du conteur. On se tut enfin, et le capitaine reprit ainsi son récit :

— « *Donde estaba?* (Où en étais-je?) dit-il, ayant perdu le fil de sa narration. — Où en étais-je donc, caballeros?... Ah ! m'y voilà ; ce poltron de Gamarrita, avec son interruption, m'avait dérouté... J'y suis...—Nous étions donc sur le bord du Matiyure, en vue de mes chevaux et d'Estevan, et arrêté que j'étais par Martin, je luttais avec lui pour me dégager et tomber sur le voleur. Au bruit que nous fîmes en nous débattant Estevan se réveilla, j'étais déjà presque sur lui ; quoiqu'il nous aperçût à l'improviste et qu'il fût sans armes, il ne perdit

Digitized by Google

pas la tête pour cela... Ah! *mi général*, quel rusé maraud c'était là! fit le conteur avec son geste familier en montrant ses longues dents blanches. — Il bondit de son chinchorro, reprit Paulino, courut comme une flèche et se lança, la tête la première, dans le caño où il disparut. Martin et moi, la *machete* à la main, nous plongeâmes après lui au milieu de cent calmans qui nous regardaient faire tout étonnés de ce qui se passait.

— « Les calmans ne se mangent pas entre eux, » dit le docteur Palacio.

— » C'est bien dommage! » murmura Gamarra qui sentait encore sur sa cuisse les griffes de Paulino.

— » En effet, poursuivit celui-ci, nous étions trois fameux calmans, Estevan, Ayala et moi, que vous voyez ici tout penaud! Quels gaillards nous étions!

— » Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Paulino, cria le colonel Lara, nous le savons bien. — Ton histoire! voyons ta belle histoire.— Vous vous étiez lancés tous trois dans la rivière, dis-tu?...

— » Oui, tous trois, l'un sur l'autre. Le caño était profond, nous disparûmes; mais je suivais la trace de mon voleur, même sous l'eau; car, moi qui vous parle, je suis comme le chigüire, je vis dans l'eau et sur terre.

— » On le sait, animal amphibie, orang-outang, » interrompit à demi-voix Gamarra.

— » Le premier je lève la tête, continua Paulino, et je suis mon homme au bouillonnement que je distingue devant moi dans la rivière. Tout à coup une tête apparaît à fleur d'eau; je me rue sur elle, je frappe un terrible coup de *machete* et je fais voler la tête à dix pas, en criant : victoire! puis, heureux de ma vengeance, je reviens sur la rive d'où je m'étais précipité, j'appelle à haute voix mon compagnon, et je vois alors sur l'autre bord un grand sambo qui se lance à toutes jambes dans la plaine sans répondre à ma voix qui l'appelle encore. »

Arrivé à cet endroit, l'orateur fit une pause et baissa la tête en mâchant lentement son tabac.

— « Eh bien! qu'est-ce, Paulino? » demanda Paëz.

— » Qu'arriva-t-il? ajouta le colonel Lara. — As-tu perdu le fil de ton histoire? »

Paulino retournait sa chique dans sa large bouche et ne répondait pas.

— « Je vois ce que c'est, vilain nègre, dit le général, tu avais fait une des tiennes...

— » Oui, *mi général*, reprit Paulino, j'avais décapité mon compère...

— » Martin! s'écria tout le monde à la fois.

— » Hélas! oui, compañeros! — c'est la tête du pauvre Martin qui

Digitized by Google

av it volé... dit Paulino en faisant une horrible grimace qui avait l'air d'une parodie de la douleur, et il lâcha sa chique de tabac sur les bas du docteur Palacio qui était à sa droite. — Tous partirent d'un immense éclat de rire; le nègre ne fut pas le dernier à prendre part à cette hilarité, et il le fit de la manière la plus bruyante et la plus burlesque.

— » Et tu t'es consolé de cette erreur, reprit Paëz, en héritant de la femme du défunt?

— » En héritant d'autre chose encore, mon général.

— » De quoi donc? » demanda Paëz.

— » N'eût-ce pas été dommage que les caïmans dévorassent le corps de mon ami et le caño ses richesses? Je repêchai Martin, je l'enterrai sur le bord de la rivière, et pour conserver un souvenir de lui, je pris ses éperons d'argent et son bon trabuco. — Avec cela et mes deux chevaux je m'en retournai au camp, où la guerre et nos triomphes me firent bientôt oublier le petit accident de mon compère. — Que Dieu ait son âme!

— » Le diable plutôt! cria Gamarra, car vos âmes comme vos corps ont été pétris par Satan! qu'il t'emporte donc!

— » Amen! » s'écrièrent-ils tous en chœur.

Le lendemain, à huit heures, nous prenions le chemin de San Fernando, où nous arrivâmes le surlendemain à midi, après avoir passé une seconde nuit sans eau, et cette fois sans la tempête qui vint nous en fournir à défaut du lieutenant Guillermote. Cela n'empêcha pas le capitaine Paulino de nous conter de nouvelles histoires, et Lara, Rios et surtout Gamarra de pester contre lui ou d'en rire.

Nous restâmes encore trois jours à San Fernando, où Guerrero vint nous joindre avec sa colonne; puis, après avoir reçu des nouvelles satisfaisantes de Muñoz, pacifié entièrement la province d'Apure qui était le foyer de l'insurrection, et assuré pour longtemps la tranquillité du pays, le général Paëz solda les troupes et les renvoya dans leurs foyers heureuses et contentes. Il ne garda avec lui qu'un escadron d'hommes choisis et une douzaine d'officiers qui devaient l'accompagner à Calabozo et ensuite à Caracas. Mais avant de quitter la province il s'occupa de faire traverser la rivière à ses *novillos*, ce qui, dans cette saison, au commencement des pluies, est un des spectacles des plus amusants qu'on puisse voir.

A cinq cents mètres du fleuve on les divise en groupes de deux cents, on prépare six ou huit pirogues au pied du barranco, à droite et à gauche d'une double palissade formant une *manga* (espèce de rue) qui aboutit à l'eau. Un ou deux cavaliers qu'on nomme *cabestreros*, conducteurs, se mettent alors en tête de la colonne de bœufs, que vingt ou trente autres poussent par derrière et sur les flancs. A cent

Digitized by Google

mètres du bord, les cavaliers d'avant-garde prennent le galop, les bœufs pressés par les autres les suivent, et parvenus à l'extrémité de la *manga*, ils se précipitent dans le courant sur les traces des *cabestreros*; là les canots les flanquent des deux côtés, et après avoir un peu tourbillonné, les lourds animaux se mettant à défiler, on ne voit bientôt plus qu'une longue ligne de cornes au milieu du fleuve immense. On dirait, en contemplant du rivage cette file de cornes relevées et d'encolures paraissant à fleur d'eau, une armée de scorpions gigantesques bravant les flots pour émigrer vers d'autres climats.

Ce jour-là le général fut heureux dans son opération et ne perdit qu'une douzaine de bœufs; souvent il s'en noie un grand nombre. Quelques jours plus tard, dans un passage semblable, on en vit disparaître plus de soixante; c'était beaucoup, mais on en découvrit bientôt la cause. Deux immenses *torpédos*, ou anguilles électriques, se trouvaient au bas du *barranco*, et dès que les bœufs tombaient dans l'eau ils en touchaient plusieurs à la fois, et déchargeaient sur eux leur batterie. L'animal ainsi frappé était soudainement paralysé, ses membres engourdis ne lui permettaient pas de nager, il coulait à fond et se noyait avant que les canots pussent le secourir; mais, en pareil cas, tout n'est pas perdu, il ne manque jamais d'individus qui s'établissent en aval du courant et y attendent un immanquable butin. Quand les cadavres reparaissent flottant sur la rivière, ils sont repêchés, écorchés sur-le-champ, et leurs peaux rapportent de bons bénéfices à ces pêcheurs d'une nouvelle espèce.

Dès que le général Paëz eut vu ses *novillos* réunis après le passage, il prit ses dernières dispositions, et nous franchîmes aussi le fleuve dans les grandes pirogues qu'on nous avait préparées, quelques cavaliers dirigeant à la nage les chevaux qu'on avait lancés devant nous. Nous partîmes alors, et le surlendemain à midi, c'est-à-dire quarante jours après notre départ de Calabozo, nous rentrions dans cette ville, après avoir mené à bonne fin une des plus aventureuses expéditions qu'on ait eu à diriger sur le territoire de ces jeunes républiques, dont les continuelles oscillations ont jusqu'à présent arrêté l'élan et retardé les progrès. Un jour elles deviendront, je n'en doute pas, de grands et florissants Etats, la nature a tout préparé pour la prospérité de ce monde révélé par Colomb.

A Calabozo nous fûmes reçus en triomphe par le clergé et par le beau sexe, par les vieillards et par les enfants, seuls habitants de cette ville, dont tous les hommes valides s'étaient éloignés pour nous seconder dans notre entreprise et pour nous soutenir dans notre cause. Doña Feliciana Delgado, une des plus respectables matrones de Calabozo, qui avait traversé toutes les guerres et partagé tous les désastres de notre grande révolution, se mit à la tête du cortége et remplit

Digitized by Google

réellement les fonctions de gouverneur de la ville. Nous eûmes des arcs-de-triomphe, des processions, des fleurs. Un solennel *Te Deum* fut chanté, et au sortir de l'église trois jeunes filles nous adressèrent des discours, pour lesquels nous dûmes improviser des réponses, car nous ne nous y attendions pas; mais le général s'en tira à merveille, son esprit naturel et d'à-propos était doublé par son état d'exaltation.

La fête se compléta par un splendide banquet de cent couverts; nous y fîmes tous honneur, c'était une pâque après notre marche de quarante jours à travers les déserts. Quand vint l'heure des toasts, le général donna des louanges au dévouement et au courage de ses braves compagnons, de chacun desquels il avait su discerner le mérite et les services. On but surtout aux soixante-douze fabuleux athlètes de Payara; on exalta leurs prouesses, on répéta leurs noms... tous essayèrent de se surpasser dans cette occasion solennelle; mais tous pâlirent auprès du brillant Gamarra, qui s'éleva à la hauteur du Chimborazo pour nous placer aux sommets des Thermopyles, bien au-dessus des trois cents Spartiates devenus des pygmées devant nous. Gamarra épuisa ce soir-là, ce qui n'est pas peu dire, les fleurs de sa rhétorique et la pompe de son érudition; nous n'étions rien moins, selon lui, que douze cents Alcides, douze cents Horaces, douze cents... il voulait enfin, dans son enthousiasme, s'élever si haut que ses ailes se fondirent comme celles d'Icare... non pas aux rayons du soleil, mais à la vapeur enivrante du Xérès; sa chute, par bonheur, fut moins dangereuse que celle du fils de Dédale, il ne tomba que sous la table. La nuit était avancée, on le transporta dans un lit où il dormit profondément, et le lendemain son vol et sa chute n'avaient pas laissé de traces.

Nous étions à la fin de mai: le soleil se leva brillant et radieux dans toute sa pompe matinale. Les fanfares chantèrent une joyeuse diane; c'était la dernière que nous lancions aux échos du désert. Nous nous réunîmes sur la place principale, soldats, bourgeois, vieillards, femmes et enfants. Le général adressa une allocution à ses compagnons de dangers, à tous les habitants de Calabozo, aux femmes surtout, dont il loua les vertus, le courage et le patriotisme, et dit un dernier adieu aux Llanos de l'Apure, qu'il promit de revenir visiter bientôt, au milieu des délices de la paix..... Il partit ensuite, accompagné de son état-major, et de quelques officiers, brillant à la fois des anciens et des nouveaux rayons de sa gloire, heureux d'avoir encore une fois sauvé sa patrie, et rêvant peut être un long repos, un long bonheur pour elle et pour lui!

Oh! quelle surprise eût été la sienne, si quelque prophète se fût alors présenté, et lui eût annoncé que, dans cette même place de Calabozo, où il triomphait aujourd'hui, quelques années plus tard,

Digitized by Google

allait commencer pour lui une longue série de malheurs, d'outrages et de désastres qui devaient le mener à l'ostracisme! — Hélas! telles sont les péripéties de la vie; vertus, génie, patriotisme, triomphes..... tout est éphémère, tout passe; la gloire et le bonheur s'expient dans ce monde! Est-ce donc là une des lois éternelles qui régissent l'humanité?

Cette loi, Paëz l'a subie, et subie de la manière la plus rigoureuse. Ce Muñoz, son premier et son plus glorieux lieutenant; ce Farfan, qu'il croyait avoir à jamais anéanti dans les plaines de l'Apure, et qu'il avait forcé de fuir à Casanare, se réunirent plus tard contre lui, le renversèrent à leur tour dans les Llanos témoins de sa victoire, et ne laissèrent aussi que Casanare pour abri et pour retraite au vainqueur de Payara.

Mais Muñoz, Farfan, Guerrero, Mirabal, Lara, presque tous les héros de cet épisode sont aujourd'hui dans la tombe! Douze années ont passé depuis le combat de Payara; et des acteurs du drame, il ne reste plus guère que le chef victorieux Paëz, dans l'exil, à New-York; — Codazzi, banni à Bogota; — et ici, sur les rives de la Seine, l'obscur narrateur de leurs exploits, qui a voulu faire répéter aux échos de l'ancien Monde des noms inconnus, mais dignes de vivre dans l'histoire.

AGOSTINI DE HOSPEDALEZ,
Ancien Ministre des Affaires Étrangères de Venezuela.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

SOUVENIRS DE LA VEILLE DE NOEL.

A M. Roumanille,

Pour le remercier de l'envoi de son recueil de NOELS PROVENÇAUX (*).

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Je revis, mon bon Roumanille,
Au sein de mon humble famille,
A cette veille de Noël,
Où l'Eglise, ouvrant ses entrailles,
Pour ses plus coupables ouailles,
Met un sourire dans le ciel.

Je vois passer de ma fenêtre,
Aux accords du hautbois champêtre,
Des bergères et des pasteurs
Menant, dans leur joyeux cortège,
Un agneau plus blanc que la neige,
Couvert de rubans et de fleurs.

* Chez Aubanel, éditeur, à Avignon. Ce volume renferme tous les noms déjà consacrés par le succès des *Provençales* : MM. Aubanel, Mystral, Camille Reybaud, A. Mathieu, Crousillat, Glaup, Bourelly, etc., etc., y ont apporté leur tribut. De nouveaux troubadours sont venus grossir cette liste, entr'autres M. Jules Canonge, qui fait ses débuts dans la langue provençale. On y trouvera de lui deux charmants noëls, *les Deux Larrons* et *l'Avare.*

Digitized by Google

Au seuil des maîtres de leurs terres,
En ce jour-là leurs tributaires,
J'entends l'aubade retentir,
Puis, au sein du carrefour sombre,
S'éloigner et mourir dans l'ombre
En ce temps si prompte à venir.

Je me chauffe à la cheminée,
Du *calendaou* (*) illuminée,
A côté de mes jeunes sœurs,
Dont la figure virginale
Du bois sacré par intervalle
Reflète les saintes lueurs.

Toujours soigneuse de ma mise,
Ma mère plisse ma chemise
Pour la fête du lendemain;
Et j'entends sa voix encor fraîche
Chanter la gloire de la crèche
Qui des cieux ouvre le chemin.

C'est l'histoire des trois Rois mages
Venant apporter leurs hommages,
Ou celle d'un berger perclus
Qui se dépite en sa disgrâce,
De ne pouvoir quitter la place
Pour aller voir l'Enfant-Jésus.

Pour faire honneur à nos agappes,
On sort la plus blanche des nappes
Que l'armoire peut renfermer.
Et, prodigalité plus rare,
Au lieu d'une chandelle avare,
J'en vois trois de plus s'allumer.

* Ou bois de Noël — bûche consacrée autrefois par l'aïeul de la maison, en l'arrosant d'un verre de vin. — Nos contrées devenues chrétiennes conservèrent le nom de *Calendas* à la fête de Noël, jour le plus remarquable des huit jours avant les Calendes.

Digitized by Google

Ce soir, plus tôt que de coutume
Les *compagnons* quittent l'enclume;
La table appelle l'atelier;
Tous y prennent place, et mon père
Semble voir d'un regard prospère
Un enfant dans chaque ouvrier.

Desserts de toutes les natures :
Olives, raisins, confitures,
Nougat de toutes les couleurs,
Mes enfantines convoitises
Respirent vos odeurs exquises
Et jouissent de vos saveurs.

Sous le sommeil, avant la messe,
Pour que nul de nous ne s'affaisse,
Inspiré par ce temps pieux,
Mon père raconte une histoire
Qui tient suspendu l'auditoire,
Et me fait ouvrir de grands yeux.

Mais sous les voûtes étoilées
La cloche jette ses volées;
Des lieux saints le vitrail reluit;
On part, des mets laissant les restes,
Afin que les esprits célestes
Puissent en goûter dans la nuit.

Doux revenants de mes pensées,
Bénissez les voix cadencées
Qui vous rendent à mes amours!
Couverts de tristes bandelettes,
Vous dormiez sous tant de tempêtes,
Et sous le poids de tant de jours!

JEAN REBOUL.

Nîmes, ce 2 décembre 1852.

Digitized by Google

SCÈNES HISTORIQUES.

PHILIPPE DE VALOIS.

(Première partie.)

LA BATAILLE DE CASSEL.

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

I.

Le jeudi 26 mai 1328, la ville de Reims était en grande liesse. Le nouveau roi, Philippe de Valois, arrivé de la veille, parcourait les rues et carrefours à grande chevauchée et visitait lui-même les préparatifs que l'on faisait pour la cérémonie du sacre. Partout sur son passage éclataient des cris de joie. Les flots du peuple se pressaient à sa rencontre, et comme les hommes d'armes du roi *fortuné* voulaient écarter cette multitude :

— Laissez, dit le monarque, laissez approcher ces bonnes gens; ils veulent s'assurer de leurs propres yeux que ce n'est pas un roi anglais qui vient chez eux recevoir la couronne de France.

— Vive le roi Philippe! criait la foule, vive le roi Philippe!

— Vous entendez, messeigneurs, poursuivit le roi, ils m'ont bien

Digitized by Google

reconnu. Ah! beau cousin Édouard, que n'êtes-vous venu, en féal chevalier, nous faire hommage de votre duché de Guyenne et de votre comté de Ponthieu! que n'êtes-vous venu tenir à notre sacre votre place parmi nos douze pairs! vous pourriez juger par vous-même si nos bonnes villes de France contiennent moult cœurs anglais!

— Sire, dit le connétable de Châtillon qui chevauchait auprès du roi, il n'est jamais trop tard pour bien faire. La semaine n'est pas écoulée. Peut-être que monseigneur le roi d'Angleterre se ravisera.

— N'y comptons pas, messire Gautier; mon beau cousin Édouard, troisième du nom, ne ressemblera pas à son père,—Dieu veuille avoir son âme!—C'est un jeune homme «haut à la main,» hardi, intrépide. Si notre belle cousine, la dame Isabeau, a fait tant ouvertement revendiquer pour son fils ses droits prétendus à notre couronne, c'est qu'elle garde par devers elle la pensée de les faire un jour valoir par les armes.

— Qu'elle y vienne! s'écria une voix à la droite de Philippe. Si j'ai su défendre le droit légitime par la parole, je prouverai bien, j'espère, que je sais le défendre aussi de mon épée.

Le roi tendit sa main vaillante au brave chevalier qui venait de parler ainsi.

— Bien dit, cher beau-frère; voilà un engagement de loyal chevalier français. Le jour n'est pas loin peut-être où nous ferons appel à toute notre vaillante noblesse pour punir la témérité de notre jeune cousin et de sa royale mère; ce jour-là, Robert, comme celui des États, vous serez le premier à mener les mains.

— Comptez sur moi, sire, répliqua Robert. Ah! que n'ai-je pour ce jour-là mes droits reconnus sur la comté d'Artois, comme les vôtres sur le royaume de France! Avec mes nobles chevaliers et les bons soudoyers des communes d'Arras, d'Aire, de Saint-Omer, de Béthune, de Thérouenne, je déflerais à moi seul tous les hosts d'Angleterre!

— Vos droits, cher beau-frère! Je serais tout prêt à les reconnaître, je l'ai déjà dit à notre sœur Jeanne, votre épouse; mais il y a deux arrêts, deux arrêts du Parlement, vous le savez bien.

— Belle autorité que celle de tous ces clercs et légistes! Ils ne savent qu'embrouiller les affaires. Je prétends, moi, qu'ils ont forfait aux lois et coutumes de la comté d'Artois, en attribuant à ma tante Mahaut l'héritage de mon grand-père. Ah! cher sire, croyez-moi, tous ces gens nouveaux n'entendent rien aux droits des braves chevaliers; ils vous dégâteront tout votre beau royaume et feront choir la belle chevalerie.

— Par le sang de Monseigneur Jésus-Christ, il n'en sera point ainsi, s'écria le roi en étendant la main au-dessus de la tête de son destrier.

— Merci, cher sire, dit Robert d'Artois, je reconnais le sang de

Digitized by Google

votre aïeul saint Louis. Eh bien! sire, que ne faites-vous comme lui? que ne jugez-vous vous-même les noises de vos fidèles vassaux, au lieu d'en laisser le soin à ces pharisiens du Parlement?

— Mon cher Robert, vous savez si j'aime la chevalerie, puisque nous avons combattu ensemble pour ses droits. Vous savez si les nouveautés introduites dans le royaume par notre seigneur et oncle Philippe quatrième ont trouvé en moi un ami ou un adversaire. Cependant je ne peux pas bouleverser les lois du royaume et tenir pour rien les droits du Parlement. Il a jusqu'ici rendu souvent bonne justice, il est contre nous-même une sûre garantie pour nos vassaux, et si nous voulions faire le mal, il nous en empêcherait. Je veux donc maintenir au Parlement tous ses droits et pouvoirs; mais donnez-moi une occasion loyale de faire réviser votre procès, et je vous promets, si vous apportez à l'appui de vos prétentions un écrit de notre beau cousin Robert, votre grand-père, — Dieu veuille avoir son âme! — si vous nous montrez la moindre lettre, si petite fût-elle, je vous engage ma foi de chevalier que je vous délivrerai la comté d'Artois envers et contre tous.

— Cher sire, répondit Robert, je reçois avec joie votre promesse, car je suis assuré de réussir. J'ai toujours entendu dire aux serviteurs et seigneurs de mon père, que mon grand-père Robert II s'était engagé par actes authentiques, en mariant son fils, à laisser son héritage aux enfants issus de ce mariage. Il faut bien que ces pièces se trouvent quelque part, et dût ma dague menacer la gorge du traître chancelier de notre tante Mahaut!...

— Fi, Robert! ce sont là folles paroles; un chevalier menacer un prêtre, un évêque!... Allons, beau frère, mettons pied à terre et entrons dans l'église de Notre Dame la Vierge pour demander pardon à Dieu de nos méchantes pensées.

La cavalcade royale était arrivée en effet sur le parvis de la cathédrale. Tous les seigneurs laissèrent leurs chevaux aux mains de leurs écuyers et suivirent le roi dans l'église. La foule était si compacte aux abords du portail, que c'était à peine si les nobles hommes d'armes pouvaient avancer. Les cris de : Vive le roi! vive le roi Philippe! faisaient trembler jusque dans leur base les tours inachevées du majestueux édifice. A l'intérieur, les piliers et les ogives étaient encore garnis d'échafaudages pour les apprêts du sacre, et dans le chœur on voyait déjà s'élever le trône où le premier roi de la branche des Valois devait bientôt ceindre l'épée de Charlemagne et la couronne de saint Louis. Les courtines de drap d'or et de velours richement blasonnées se balançaient suspendues aux voûtes et descendaient en manière de dais au-dessus de l'autel; de grandes tapisseries représentant le couronnement de Charlemagne et le sacre de ses deux fils prome-

Digitized by Google

naient leurs cortèges et leurs histoires dans toute la longueur de la nef, du côté droit; à gauche, d'autres tentures ouvrées d'un travail admirable racontaient au peuple le miracle de Tolbiac et le baptême du roi sicambre.

Philippe et sa suite se sentirent émus et troublés jusqu'au fond de l'âme à la vue de toutes ces splendeurs et de ces tableaux éloquents du passé. Une si grande histoire imposait de si grands devoirs au successeur de Charles-le-Bel, qu'il s'inclina comme accablé sous le fardeau de l'avenir. Il courba le front, fléchit le genou sur les dalles et adressa tout haut sa prière à Dieu. Tous les barons, chevaliers et hommes d'armes qui l'accompagnaient en firent autant.

L'archevêque, averti de la présence du roi dans sa cathédrale, accourut et donna sa bénédiction aux guerriers agenouillés. Puis, s'adressant à Philippe :

— Béni soit, dit-il, le Roi du ciel, qui a conduit aujourd'hui dans sa maison le roi de la terre ! Il n'a pas voulu qu'un malheur advînt sans qu'un bonheur le suivît.

— Un malheur! fit le roi; que voulez-vous dire ?

— Tout-à-l'heure, sire, un homme est tombé du haut de ces échafaudages et s'est brisé la tête sur le pavé.

— Où est-il? s'écria Philippe. Gautier, faites venir notre *physicien*.

— Il est trop tard, dit le prélat. Son âme est remontée vers son créateur.

— Mais cet homme, interrompit le roi, a une famille, des enfants, peut-être ?

— Hélas ! cinq enfants qui n'avaient d'autre soutien que leur père.

— Vous l'avez bien dit, seigneur archevêque, c'est la main de Dieu qui nous a conduit ici. Prenez donc et veillez vous-même pour qu'il soit fait ce que vous jugerez le mieux.

En parlant ainsi, le roi se dépouilla d'un beau collier d'or qui resplendissait sur sa poitrine et le mit dans les mains du prélat; ce que voyant, les barons et gens d'armes s'empressèrent d'imiter leur seigneur. Ceux qui n'avaient pas de collier donnaient les anneaux qu'ils portaient à leurs doigts. D'autres enfin, honteux de n'avoir point de bijoux à donner, coupèrent avec leurs dagues les franges d'or de leurs vêtements. Enfin les mains de l'archevêque ne suffirent bientôt plus à contenir toutes ces richesses de la charité.

— Bien, reprit le roi d'un air satisfait; je veux maintenant que deux de ces pauvres orphelins soient élevés dans l'art de clergie, et quand il sera en âge, je vous prie, seigneur archevêque, de nous envoyer le plus habile en sagesse pour que nous en fassions un des clercs de notre cour.

Le prélat s'inclina, et le roi reprit :

Digitized by Google

— Mais à voir le riche trésor que nos amés et féaux chevaliers ont confié à votre piété, il m'est avis que nous pourrions fonder en cette bonne ville un hôtel pour les pauvres orphelins. Messire archevêque, nous vous prions de veiller vous-même à l'exécution de ce dessein, et si l'aumône d'aujourd'hui n'y suffisait pas, vous auriez recours à nos propres épargnes.

— Sire, répondit le prélat, c'est Dieu lui-même qui vous a inspiré si bonne et si généreuse pensée. Rendons-lui grâce comme au lendemain d'une victoire.

L'archevêque entonna l'hymne ambrosien, auquel les mille voix des chevaliers répondirent. Le chant terminé, le prélat reconduisit le roi jusqu'au porche de sa cathédrale, et Philippe regagna le parvis avec son cortège.

La nouvelle de ce qui venait de se passer s'était déjà répandue au dehors. Quand le roi reparut sur la place, les cris de joie et les bénédictions du peuple commencèrent à retentir de plus belle; chacun voulait le voir, chacun voulait baiser ses vêtements ou toucher les harnais de son cheval. Les dames et bourgeoises de la ville, penchées à leurs fenêtres, jetaient des fleurs sur son passage et balançaient leurs écharpes au-dessus de sa tête en signe d'allégresse. Leurs voix argentines se mêlaient aux accents plus graves de la multitude. C'était un enthousiasme admirable, un concert unanime, le plus harmonieux qui puisse frapper les oreilles d'un roi.

Philippe s'avançait lentement; la main posée sur son cœur, il saluait et remerçiait son peuple du regard et du geste, et mieux encore avec les douces larmes qui coulaient de ses yeux. Tous les seigneurs qui l'entouraient n'étaient pas moins émus que leur prince; ils sentaient rejaillir sur eux un peu de cet amour qui s'adressait au monarque, et le connétable lui-même, guerrier endurci par cent combats, essuyait ses joues humides avec son gantelet de fer.

Tout à coup, au milieu de ce triomphe improvisé, un grand bruit de buccins, de nacaires et de cymbales se fait entendre.

— Qu'est-ce, dit le roi, et qui nous arrive ainsi à grand renfort de menestrandies? Serait-ce déjà notre beau cousin d'Angleterre qui aurait ouï les cris de nos bons bourgeois de Reims et qui viendrait encore les réclamer comme à lui appartenant? Gautier, allez donc voir d'où arrivent cette musique et ces musiciens.

Le sire de Châtillon ne se le fit pas répéter deux fois; il lança son cheval en avant et disparut derrière le premier coin de rue. Dix minutes s'étaient à peine écoulées qu'il avait rejoint le cortége royal.

— Eh bien! Gautier, demanda le roi, quelles nouvelles nous apportez-vous?

— De bonnes et de mauvaises, sire.

Digitized by Google

— Les bonnes d'abord, Gautier.

— Sire, la musique que vous avez entendue est celle de monseigneur le comte de Flandres.

— Mon cousin Loys de Crécy ?

— Lui-même, sire, suivi de quatre-vingt-six chevaliers avec leurs écuyers et hommes d'armes, une armée entière enfin, tous resplendissants d'or et de nobles écussons. Il vient faire hommage pour sa comté et réclame sa place parmi les pairs du royaume à la cérémonie du sacre.

— Qu'il soit le bienvenu. Sans doute voilà une bonne nouvelle : la mauvaise à présent ?

— Sire, les communes de Flandres ont relevé l'étendard de la révolte.

— Ah ! par ma foi, cela ne m'étonne guère. Manquer à leur foi et à leurs serments, c'est assez leur coutume. Et pourquoi le sire comte a-t-il amené son host à Reims au lieu de s'en servir contre ses vassaux ?

— Je l'ignore, mais le sire comte demande la faveur d'être reçu tout de suite à rendre son hommage.

— C'est bien, Gautier, faites-lui savoir que nous l'attendons au château de l'archevêché et que nous avons hâte de lui témoigner notre affection.

Une demi-heure après, le roi Philippe, sixième du nom, assis sur un grand siége élevé et surmonté d'un dais en bois sculpté à jour comme les pinacles d'une cathédrale, attendait, environné de ses hauts barons, la venue du comte Louis de Flandre.

Trois rois étaient assis à ses côtés : à droite, le sire Jean de Luxembourg, roi de Bohème, et le roi de Majorque, qui déjà faisait son séjour habituel de la cour de France ; à gauche, Philippe d'Évreux, roi de Navarre du chef de sa femme Jeanne de France, fille de Louis-le-Hutin. Devant eux, sur les marches du trône, se tenaient le comte d'Alençon, frère du roi ; le jeune duc de Normandie, qui fut plus tard le roi Jean ; les ducs de Lorraine et de Bourbon ; le duc de Bretagne ; le duc de Bourgogne, Eudes IV ; le dauphin de Viennois, Humbert, gendre du feu roi Philippe-le-Long ; le comte de Bar ; le comte Charles de Blois ; le comte Jean de Montfort, son futur rival ; le sire de Beaujeu ; Robert d'Artois, comte de Beaumont-le-Roger, et cent autres gentilshommes et grands feudataires de France et de Languedoc. Devant le roi se tenait debout, l'épée nue à la main, le connétable Gautier de Châtillon.

La tapisserie du fond de la salle se souleva, et le héraut annonça le comte de Flandre. Le comte, en entrant, dépouilla son casque à cimier couronné, ôta son épée et déchaussa ses éperons de fer, — car il n'é-

Digitized by Google

tait pas encore chevalier, — et vint tête nue s'agenouiller sur un carreau de velours aux pieds du monarque. Le roi lui prit les mains dans les siennes, et le chancelier prononça la formule suivante :

— Monseigneur, vous devenez, comme comte de Flandre et de Nevers, homme lige du roi, monseigneur, et lui promettez foi et loyauté porter.

— Voire, répondit le comte.

— En foi de quoi, reprit le chancelier, le roi notre sire vous reçoit sauf ses droits et promet vous défendre comme suzerain.

— Voire, dit le roi à son tour.

Et, se penchant vers le comte, il lui donna l'accolade.

— Beau cousin, ajouta ensuite le roi, pendant que le comte Louis rajustait ses éperons et son épée, pour vous prouver notre amitié et notre bon vouloir, nous voulons vous conférer nous-même et de notre main l'ordre de chevalerie.

— Sire, répondit le comte, si grande bonté m'encourage. Je suis venu avec mes seigneurs mettre ma comté et mes terres en votre merci, et prier mon suzerain de me venir en aide contre mes communes révoltées.

— Vous avez là, cher comte, des sujets peu dociles.

— Ils n'eussent pas osé remuer s'ils eussent pu entendre comme moi les cris d'allégresse qui retentissaient tout-à-l'heure sur votre passage. Ils ont cru le royaume de France bien empêché par les réclamations du seigneur roi d'Angleterre.

— Nous leur prouverons, beau cousin, que le royaume de France n'est pas encore l'héritage des Anglais.

— Sire, vos paroles me réconfortent, mais il y a danger pressant. Les métiers de Bruges, d'Ypres et de Cassel ont levé bannière; toute la West-Flandre a chassé ou mis à mort nos chevaliers et gouverneurs; les châteaux de nos vassaux sont pris, livrés au pillage et brûlés; les vilains de nos campagnes sont poussés hors de leurs champs et de leurs chaumières, et les pauvres gens errent mourant de faim dans le plat-pays; c'est chose *moult dolente* à voir. Déjà les hosts des révoltés menacent notre bonne ville de Gand qui nous est restée fidèle. Les *sterlings* de l'Angleterre n'ont pu y pénétrer.

— Les Anglais! vous le voyez bien, messeigneurs, s'écria le roi, je ne m'étais pas trompé; voilà déjà notre cousine Isabeau qui entre en campagne, et ne pouvant encore nous attaquer avec du fer, elle nous attaque avec de l'or. Heureusement notre fidèle allié, le roi d'Écosse, est là pour occuper longtemps ses hommes d'armes. Sire comte, vos plaintes ont trouvé un écho dans notre cœur; nous ferons tout ce que notre prudence nous dictera pour sauver vos terres et pour arracher du sol de votre comté cette mauvaise graine de rébellion. Mais ce n'est

Digitized by Google

ni le lieu ni le moment de nous occuper de cette affaire. J'y réfléchirai, et, après notre sacre, nous tiendrons en notre palais de Paris grande réunion de barons pour avoir d'eux avis et conseils. Vous y viendrez, cher cousin, exposer vous-même vos griefs.

A ces mots, le roi se leva et rompit l'assemblée.

II.

Le sacre de Philippe de Valois offrit aux yeux éblouis de la chevalerie française un spectacle qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps.

Cinq jours se passèrent en fêtes de toutes sortes après la cérémonie; puis le roi se rendit à l'abbaye de Saint-Denis pour se recueillir dans la prière pendant quelques jours, à l'ombre des arceaux qui abritaient les plus grands souvenirs de sa race.

Les quatre derniers rois de la lignée directe des Capétiens semblaient s'être étudiés à rompre avec les traditions féodales, et à suivre les voies tracées par Philippe-Auguste et par saint Louis. Ils étaient venus à l'heure dite pour arrêter l'essor des individualités puissantes qui se partageaient le royaume, pour resserrer en faisceau autour du trône toutes ces forces divisées et souvent hostiles, pour introduire enfin dans l'État un ordre nouveau, celui des Parlements, et cimenter d'une main calme et quelquefois pesante les éléments de l'unité française.

Après eux il fallait un roi qui pût raviver la flamme assoupie de l'esprit chevaleresque, retremper dans les pas-d'armes et dans les batailles la noblesse éclipsée par les hommes de loi, et la préparer enfin pour les grandes luttes qui s'annonçaient à l'horizon.

Philippe de Valois était bien l'homme qui convenait à cet œuvre. Brave et vaillant chevalier lui-même, ardent aux jeux qui formaient les guerriers, passionné pour les fêtes et pour les splendeurs de la cour, généreux, magnifique, pieux, presque autant que saint Louis, il avait été parmi les princes du sang celui qui avait le plus énergiquement résisté aux tendances des règnes précédents. Aussi son avénement fut-il salué avec enthousiasme par tous les grands feudataires de la couronne et par le peuple qui, peu reconnaissant d'avoir vu tomber sous les règnes précédents les liens du servage, regardait déjà d'un œil d'envie et presque de haine la bourgeoisie récemment appelée à prendre un rôle dans l'exercice du pouvoir auprès de la noblesse. Ces nouveaux maîtres lui paraissaient d'odieux tyrans, comparés aux seigneurs qu'il s'était appris de longue-main à respecter et, disons-le, à chérir comme les protecteurs naturels de ses moissons et de ses familles, comme la sauvegarde de son existence contre l'étranger et contre la faim.

Le peuple aussi aime les splendeurs, il aime les fêtes chevaleresques,

Digitized by Google

et il ne fut pas le dernier à couvrir de ses cris de joie et de ses applaudissements le bruit des cymbales et des trompettes qui annoncèrent aux Parisiens le retour de leur monarque. Philippe VI fut accueilli par des transports d'allégresse qui tenaient du délire, et rentra en triomphateur dans son palais de la Cité. Quelques jours après il assembla ses barons, comme il l'avait promis, pour délibérer sur « la besogne » des Flamands.

Cette assemblée eut lieu en grand appareil dans une des grandes salles du palais. Les rois de Bohême et de Majorque, qui ne quittaient plus la cour, y furent appelés, bien qu'ils n'eussent pas voix délibérative aux conseils, puisqu'ils ne tenaient pas de fiefs relevant de la couronne de France. Il n'en était pas de même du roi de Navarre, qui était homme lige du roi pour sa comté d'Évreux.

Le comte Louis de Flandre vint exposer ses griefs et peignit sa position sous les couleurs les plus sinistres. Il termina ce tableau par des considérations capables d'exercer une grande influence sur une assemblée française.

— Monseigneur, dit-il, ce mal de rébellion est chose qui gagne bien vite les peuples, si l'on ne prend pas garde de le détruire dès le commencement. Aujourd'hui il est en Flandre, demain il infestera vos belles comtés d'Artois et de Bourgogne, vos duchés de Normandie et d'Orléans. C'est l'Anglais qui en a jeté la semence, c'est l'Anglais qui veut en recueillir les fruits. La reine Isabelle d'Angleterre sait bien qu'en entretenant la discorde dans la Flandre, elle empêche que vous n'alliez reprendre l'Aquitaine à son fils Édouard, déchu de ses droits, faute par lui de rendre l'hommage dû à la couronne, et elle espère ainsi ne pas compromettre ses prétentions au trône de France. Ma cause est donc celle de la France et de mon seigneur suzerain, c'est aussi celle de la chevalerie tout entière.

— Qu'en pense notre beau cousin de Bourgogne? dit le roi.

Eudes se leva, et promenant sur les barons un regard indécis :

— Je pense, dit-il, qu'il ne faut pas laisser impunis de pareils méfaits, et qu'il est séant d'abattre la trop grande puissance usurpée par les communes aux dépens des seigneuries et des droits acquis par l'épée. Mais daignez considérer, cher sire, de quel petit état et médiocre position sont les gens contre lesquels il faudrait mener la plus belle et la plus noble chevalerie du monde. Encore hier, tous ces méchants communiers n'étaient que des hommes de poëste et de servage; ils ne sont aujourd'hui que vilains, tisseurs de draps et de lin, foulons, poissonniers, brasseurs de miel ou de bière, et autres gens de corps de métiers. Quelle gloire pour des chevaliers d'aller mener les mains avec eux? Quelle bonne renommée pouvons-nous rapporter de guerre pareille? Ne serait-il pas mieux séant de lever un host parmi

Digitized by Google

les communes du royaume, de lui donner pour chef un bon chevalier choisi parmi nous, comme eux-mêmes avaient fait autrefois en prenant pour les conduire le sire comte Guillaume de Juliers, et, plus récemment, le sire Robert de Cassel? De communiers à communiers, la partie serait égale et nous ne ternirions point nos armes à courir sus à des vilains.

Un murmure flatteur accueillit ces paroles chez le plus grand nombre des barons. Le comte Robert de Beaumont et le sire de Châtillon donnaient seuls quelques marques d'improbation.

— Que dit à cela notre beau cousin de Bretagne? demanda le roi d'un ton digne et sévère.

— Je partage l'opinion de monseigneur de Bourgogne, répondit le duc interpellé.

— Et vous, sire de Beaujeu? Vos gentilshommes du Languedoc ne sont-ils pas curieux de faire visite à ceux de Flandre?

— Sire, je ne vous cacherai pas que nos chevaliers aimeraient mieux *férir* contre les Sarrazins, comme nos pères, que d'aller dévider la quenouille aux femmes d'Ypres et de Bruges.

La saillie méridionale du sire de Beaujeu eut un franc succès de rire, que toute l'autorité du roi fut impuissante à réprimer.

— Beau cousin de Flandre, dit Philippe en manière de réflexion lorsque le silence fut rétabli, m'est avis que si vous recouvrez votre comté, ce ne sera pas à l'aide de nos barons et feudataires. Et vous, mon frère d'Anjou, vous n'avez pas encore dit votre avis.

Le comte d'Anjou, qui depuis un instant paraissait en proie à une vive agitation, caressa de sa main nerveuse son épaisse moustache blonde, et faisant sonner son éperon d'or sur les dalles :

— Par monseigneur saint Jean, s'écria-t-il, Beaujeu a raison; c'est aux Sarrazins qu'il faut montrer la pointe de nos lances si nous voulons conquérir bonne renommée et mériter les indulgences du très-Saint-Père; c'est vers la Terre-Sainte qu'il faut conduire nos vaillants hommes d'armes, si nous voulons rappeler la protection de monseigneur Jésus-Christ sur le beau royaume de France. Jérusalem gémit depuis plus de quatre-vingts ans sous le joug des infidèles; toutes nos bonnes villes de Syrie sont tombées successivement en leur pouvoir, et c'est à peine s'ils nous ont laissé quelques ports sur le rivage de la mer pour abriter nos vaisseaux. Des plaines de Mansourah et de Damiette, le sang de nos oncles et de nos pères crie vengeance; les flots du Nil roulent encore les cadavres de la chevalerie française, et les plus nobles écussons de la chrétienté attendent, suspendus aux palmiers de l'Égypte, qu'une main chrétienne vienne les arracher à leurs insolents trophées. Sans porter si loin nos regards, arrêtons-les devant nos côtes sur les rivages africains. Ne voyez-vous pas blanchir, dans

Digitized by Google

les champs de Tunis, les ossements de la chevalerie française? n'entendez-vous pas la voix mourante du bienheureux roi et seigneur Loys, demandant à Dieu comme une grâce suprême d'inspirer à ses petits-neveux la sainte pensée de reconquérir par l'épée la terre bénie de Palestine? Et nous délibérons ici pour savoir si nous irons châtier les rébellions de pauvres tisserands! nous songeons à tourner nos armes chrétiennes contre de malheureux chrétiens! Depuis quand voit-on des rébellions dans nos terres? depuis quand les manants et vilains menacent-ils nos manoirs? Depuis que nos preux chevaliers ont quitté la croix et qu'ils ont abandonné au fer des mécréants leurs frères d'Afrique et d'Asie. Ah! croyez-moi, si vous voulez rappeler sur vous la protection du ciel, si vous voulez étouffer les rébellions de vos sujets, ce n'est pas au Nord qu'il faut aller, c'est en Orient. Prenez la croix, et vos peuples se jetteront à vos pieds pour implorer leur pardon, pour vous demander la grâce de vous suivre aux lieux saints! Prenez la croix, et vous devenez sacrés à leurs yeux, et ces impôts qu'ils vous refusent aujourd'hui avec colère, ils seront les premiers à les mettre à vos pieds avec toutes leurs richesses. Pourquoi donc délibérer plus longtemps? En Palestine! en Palestine! c'est là que nous trouverons la gloire, c'est là que Dieu nous appelle. Répétez avec moi ce vieux cri de la France : Dieu le veut! Dieu le veut!

— Dieu le veut! Dieu le veut! s'écrièrent plusieurs jeunes barons en tirant leur épée.

Un geste du roi ramena le silence, et d'une voix ferme et sonore :

— Notre cher frère d'Alençon, dit-il, a prévu notre pensée. Le jour où la grâce de Dieu nous a appelé au trône de France, nous avons pris envers nous l'engagement de poursuivre par tous les moyens en notre pouvoir la recouvrance du Saint-Sépulcre, et notre plus grande joie sera d'attacher sur notre épaule royale le signe de la rédemption. Mais auparavant il faut que nous ayons mis notre royaume en bon état et que nous ne laissions pas l'incendie derrière nous. C'est pour cette fin que vous êtes aujourd'hui rassemblés en notre palais, et c'est à vous de nous aider à éteindre la flamme qui dévore notre comté de Flandre, si vous voulez que nous puissions bientôt relever l'étendard du roi Loys, notre aïeul bienheureux. Qu'en pense notre beau cousin d'Artois?

— Moi? sire, dit Robert, vous le savez bien. Tomber au plus vite sur ceux de Bruges avant qu'ils n'aient eu le temps de se reconnaître, frapper fort, frapper dru, tel est mon avis.

— C'est aussi le mien, ajouta le duc de Bourbon.

— Messire comte, et vous, messire duc, dit le roi de Navarre comte d'Évreux, vous venez de donner là certes un bon conseil et qui mériterait d'être suivi si la saison n'était pas déjà trop avancée pour pou-

Digitized by Google

voir opérer avec fruit cette année. Songez donc que nous sommes à mi-juin, et qu'avant que les hosts du roi ne soient réunis, nous aurons gagné le mois d'août. Vienne la fête Notre Dame la Vierge, le pays de Flandre sera inabordable pour les chevaux de nos gens d'armes. Dans ces contrées pleines de marécages où il pleut toujours dès que la moisson est faite, les terres deviennent si fangeuses et si glissantes, qu'à peine les hommes de pied peuvent-ils s'en tirer. Sire, rappelez-vous les désastres de Furnes et de Courtrai; remettez, croyez-moi, l'expédition à l'an prochain. Vous pourrez choisir votre saison et faire combattre vos chevaliers par un temps meilleur.

Aux noms de Furnes et de Courtrai, le roi Philippe avait eu quelque peine à réprimer un mouvement de colère. Aux yeux des chevaliers français la victoire de Mons-en-Pevelle n'avait pas suffi à effacer le souvenir de ces deux tristes défaites, et la noblesse couvait au fond du cœur le désir de tirer quelque jour une éclatante vengeance des Flamands. Il ne fallait rien moins que ce sentiment patriotique pour vaincre chez eux la répugnance d'en venir aux mains avec de simples artisans. L'observation du roi de Navarre produisit donc un effet diamétralement opposé à celui qu'il avait voulu provoquer. Elle venait de raviver des blessures encore saignantes, surtout dans le cœur du roi. Le premier du royaume, il ressentait plus vivement que tout autre les coups qui frappaient son peuple. Modérant toutefois son ardeur guerrière, il s'adressa à Gautier de Châtillon, connétable du royaume, «prud'homme et éprouvé dans les armes,» dit la Chronique de Saint-Denis.

— Et vous, connétable, que dites-vous de ceci?

— « Qui a bon cœur *treuve* toujours bon temps pour la bataille, » s'écria messire Gautier de Châtillon.

Quand le roi ouït cette parole, il eut grand'joie, se leva, et accola le connétable, en disant :

— Qui m'aime me suive!

— Vive le roi! vive monseigneur Philippe! crièrent les rois, comtes, barons et chevaliers.

— Messeigneurs, reprit le roi, comme l'a bien dit notre beau cousin de Navarre, la saison s'avance, il faut donc nous hâter de mettre nos bannières et pennons en campagne. Nous vous donnons à tous rendez-vous en armes, chacun suivant ses devoirs et son état, pour le jour de la Magdeleine qui vient, en notre bonne ville d'Arras en Artois. Messire Gautier, vous veillerez à ce que l'appel soit crié par toutes les seigneuries de notre royaume, et qu'il soit envoyé des hérauts à tous ceux de nos barons qui n'ont pu se rendre à la présente assemblée. Vous, messire chancelier, vous adresserez même appel à nos bonnes villes, pour qu'elles aient à nous envoyer leurs milices

Digitized by Google

communales ou à solder un nombre suffisant d'archers et d'hommes d'armes. Nous-même nous voulons conduire l'host en personne, et le jour dit nous serons en la ville d'Arras avec notre oriflamme à la tête de nos batailles (bataillons) de France.

— Vive le roi! répétèrent les seigneurs.

Malgré ses premières répugnances, toute la belle chevalerie du royaume répondit à l'appel de son roi, et un grand nombre de chevaliers d'au-delà du Rhin, qui ne relevaient pas de la couronne, vinrent eux-mêmes bien accompagnés. Les communes envoyèrent, quelques-unes leurs milices avec leurs bannières, la plupart une contribution de guerre destinée à payer des troupes mercenaires. La ville de Paris, pour sa part, solda quatre cents hommes d'armes, ce qui formait un effectif d'environ douze cents combattants.

Le roi se prépara à cette expédition par une foule de bonnes œuvres et d'aumônes; il alla visiter toutes les églises de Paris pour implorer le secours de tous les saints patrons qui y sont honorés; il alla voir et panser lui-même les malades à la Maison-Dieu (l'Hôtel-Dieu), et laissa partout sur son passage des témoignages de sa piété et de sa miséricorde. Enfin, le jeudi 15 juillet, jour de la Saint-Henri, il se rendit avec sa bataille et toute sa suite de princes et de barons en l'église de l'abbaye de Saint-Denis, et là, après avoir entendu la messe, il reçut en grande pompe l'oriflamme des mains de l'abbé. Un soleil radieux faisait reluire les fleurs de lys sur le champ vermeil de la noble bannière, dont les « deux queues *moult* aiguisées, » et les grosses houppes de soie verte qui l'encadraient, flottaient dans les airs au-dessus du chef royal. Philippe confia l'oriflamme au sire Milon de Noyers, chevalier preux et vaillant, et l'host se mit en route, marchant à petites journées à cause de la chaleur.

Le roi de France fit son entrée la veille de la Magdeleine dans la capitale de l'Artois.

ALPHONSE DE CALONNE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google.

CRITIQUE.

LA POLITIQUE DE LA FRANCE DE 1822 A 1823,

PAR M. DE MARCELLUS *.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

A l'époque où M. de Chateaubriand se préparait à publier *le Congrès de Vérone*, il y eut, on s'en souvient, une grande émotion dans la diplomatie. Il semblait que les arcanes des choses fussent au moment d'être ouverts aux regards des profanes, et que le sanctuaire trois fois saint fût sur le point d'être violé. Les Harpocrates des chancelleries abordaient l'illustre indiscret, un doigt sur les lèvres, en lui recommandant le silence; et quelques-uns de ses amis, émus de ces réclamations, vinrent le supplier de renoncer à la publication de ce livre, attaqué comme un scandale, même avant d'avoir paru. Au premier rang de ces amis se trouvaient MM. de La Ferronnays et de Marcellus, qui avaient été tous deux ses coopérateurs diplomatiques, pendant que M. de Chateaubriand tenait le portefeuille des affaires étrangères: M. de Marcellus, tout jeune alors, comme chargé d'affaires à Londres; M. de La Ferronnays comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Ils étaient à la fois préoccupés de cette tradition diplomatique, qui ordonne de placer sous un triple sceau les secrets d'État, et de l'intérêt du grand écrivain, pour lequel ils craignaient un orage de récriminations prêt à s'élever sur tous les points de l'Europe. M. de Chateaubriand ne se montra ni ému des représentations, ni effrayé des craintes

* Chez Lecoffre; 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

de ses amis. A ses yeux, le congrès de Vérone et la guerre d'Espagne n'étaient plus une question politique, mais une question d'histoire. Il se croyait donc parfaitement autorisé à répandre sur ce sujet toutes les lumières dont il pouvait l'éclairer. C'était son droit, disait-il, et même son devoir; car, si les principaux acteurs des drames qui se jouent dans la politique n'en laissent point l'explication à la postérité, quand ces drames sont arrivés à leur dénouement, l'histoire écrite par ceux qui ne l'ont point faite risquera fort d'être un recueil de suppositions et de fables, au lieu d'être une source d'enseignements. L'esprit de parti, qui avait régné en France pendant la guerre d'Espagne et les années qui la suivirent, achevait, selon M. de Chateaubriand, de rendre cette publication nécessaire, à cause des fausses couleurs que cet esprit de parti avait prêtées aux hommes et aux choses. La politique avait obscurci la vérité, c'était à l'histoire de lui rendre tout son éclat. Cependant, sans céder aux sollicitations de ses amis les plus chers, M. de Chateaubriand y fit droit, dans une certaine mesure; la publication eut lieu, mais elle fut moins complète : le *Congrès de Vérone* n'eut que deux volumes au lieu d'en avoir quatre ; on élagua les pièces dont la publicité pouvait, au jugement des esprits les plus timorés et des consciences les plus délicates, avoir quelque inconvénient; et c'est à ce sujet que M. de Chateaubriand dit en souriant à M. de Marcellus, qui lui présentait quelques objections sur la portée de ces confidences où pouvaient figurer les noms de quelques tiers non consentants : «Bah! La Ferronnays m'a déjà raconté ses scrupules et les vôtres. Rassurez-vous, j'ai beaucoup retranché pour vous plaire; vous me coûtez, tous les deux, quarante mille francs. » L'illustre auteur faisait ici allusion à la perte qu'il avait faite en retranchant de son ouvrage deux volumes payés chacun sur le pied de vingt mille francs par les éditeurs. On se souvient de l'effet immense que produisit le *Congrès de Vérone*. Le soleil se leva, on peut le dire, sur cette partie de l'histoire de la Restauration, que le préjugé, l'erreur et le mensonge avaient couverte de nuages, et la politique extérieure de cette époque apparut dans son véritable jour.

L'œuvre historique que M. de Chateaubriand a si glorieusement commencée, M. de Marcellus vient l'achever par la publication de la *Politique de la Restauration de 1822 à 1823*. Ce livre est un appendice plein d'intérêt, ajouté au *Congrès de Vérone*. Il était réservé à l'homme qui fut un utile coopérateur de M. de Chateaubriand dans les affaires, pendant l'expédition d'Espagne, de devenir aussi son auxiliaire comme historien. Le temps a converti le disciple à la pensée du maître. Après de mûres réflexions, M. de Marcellus a fini par demeurer convaincu qu'il y avait bien plus d'avantages que d'inconvénients à ce que ceux qui ont pris part aux affaires racontassent ce

Digitized by Google

qu'ils avaient vu, vu et fait, quand la période historique dans laquelle ils ont joué un rôle était fermée. Rien de plus propre à rendre les histoires moins chimériques et moins déclamatoires. On peut ajouter que, dans certaines circonstances, c'est une dette dont on s'acquitte envers son propre honneur et envers celui de son pays. Une considération a achevé de déterminer l'historien de la *Politique de la Restauration*, c'est que nous sommes encore plus éloignés aujourd'hui, qu'au temps où écrivait M. de Chateaubriand, des événements qui sont le sujet de ses récits; ils appartiennent donc encore plus exclusivement à l'histoire.

Le public était du premier avis de M. de Chateaubriand, il sera du second avis de M. de Marcellus. Il le trouvera d'autant plus autorisé à compléter les renseignements donnés par *le Congrès de Vérone*, que le grand écrivain, qui fut son ami, lui en avait en quelque sorte imposé la mission comme un legs, dans des circonstances qu'il importe de rappeler. M. de Marcellus était allé voir M. de Chateaubriand pour lui parler de la publication faite par le *National*, le 8 avril 1846, d'après l'*American Diplomatice Code* de Jonathan Elliot, d'un document apocryphe, sous le titre de *Traité secret de Vérone*. Ce prétendu traité contenait sept articles; les puissances contractantes représentées, la France par M. de Chateaubriand, la Russie par M. de Nesselrode, l'Autriche par M. de Metternich, la Prusse par M. de Bernstorf, qu'on avait transformé en *M. de Bernstet*, s'engageaient à unir leurs efforts pour détruire le gouvernement représentatif, la liberté de la presse, augmenter l'influence du clergé et celle du pape dans leurs États. Pour des yeux moins prévenus que ceux de l'esprit de parti, les traces du faux diplomatique eussent été manifestes. Non-seulement le nom du représentant de la Prusse était misérablement estropié, mais les auteurs du traité secret avaient oublié que, parmi les puissances qu'elles avaient mises en rapports si étroits avec le pape, il y avait deux États en dehors du giron de l'Église catholique, la Russie et la Prusse. En outre, comme les grands esprits ne songent jamais à tout, on faisait dire aux puissances contractantes à Vérone, alors que la guerre d'Espagne n'était ni commencée, ni même résolue, qu'elles prendraient telle résolution, « quand la guerre d'Espagne serait achevée. » Ici la date de la fabrication de ce document, manifestement postérieur au congrès de Vérone, se révélait d'une manière évidente, et il fallait avoir l'aveuglement systématique de l'esprit de parti pour accorder la moindre valeur à une pièce informe dont le fond, la contexture, le style, la date trahissaient l'origine. Mais, cet aveuglement systématique, on l'avait : la malveillance croit toujours facilement au mal. M. de Chateaubriand, après avoir traité avec un dédain souverain cette pièce apocryphe, qui le transformait en ennemi

Digitized by Google

du gouvernement représentatif et de la liberté de la presse, lui qui, plus que tout autre homme de son temps, avait donné des gages de son dévouement profond pour ces deux institutions, refusa de répondre « à une aussi pauvre composition, à une aussi maladroite calomnie, » ce furent ses termes; il opina pour le silence. Il était déjà entré dans cette espèce d'accablement, accompagné d'un dégoût de toute chose, dont se souviennent ceux qui l'ont vu dans ses dernières années, alors que sa parole découragée ne laissait plus tomber sur l'avenir de l'Europe, et, en particulier, sur celui de la France, que les plus sombres pronostics. Cependant la démarche de M. de Marcellus le toucha; cette vivacité d'impression qu'il n'avait plus, il se félicita de la retrouver chez son ancien chargé d'affaires à Londres. Lorsqu'après une de ces intimes causeries, que le grand écrivain aimait à prolonger, M. de Marcellus se leva pour prendre congé de lui : « Ainsi donc, lui dit M. de Chateaubriand, voilà qui reste convenu. Taisons-nous; c'est en ce moment mon désir, c'est ma règle. Mais si, après moi (et vous n'aurez pas longtemps à attendre), la même inquiétude vous agite, ou si la même maladie vous reprend, alors que le souvenir de ce que nous venons de dire ne vous retienne plus, ou plutôt qu'il vous encourage. Je vous laisse parfaitement libre de tout rectifier plus tard. Je ne puis choisir un plus fidèle intermédiaire entre mes calomniateurs et moi. Vous serez un témoin, un tiers arbitre assistant au procès, tout désigné par nos anciens rapports, dont je n'ai rien oublié, je vous assure. Et puisque, par le passé, je vous confiais tous mes intérêts à Londres, où vous avez été d'abord mon secrétaire politique, et le directeur de mon ménage, vous en souvenez-vous? ensuite l'intendant de ma fortune qui dura si peu, et mon interprète diplomatique dans la plus grosse affaire de ma vie, vous serez aussi chargé d'en démêler la queue, et de liquider mon compte envers la postérité.... Mon ombre, ajouta-t-il en souriant, vous en saura gré.... Adieu donc, puisque vous partez pour la campagne. » Et il se leva à demi de son fauteuil, comme s'il avait voulu essayer de suivre M. de Marcellus : « Les chênes de nos bois et les brebis de nos prairies valent mieux que les hommes de nos jours, lui dit-il, en s'affaissant. Adieu encore! Dieu sait si nous nous reverrons!... » C'est ainsi que M. de Marcellus, autorisé par l'éloignement des temps et l'intérêt de la vérité historique, se trouve, pour ainsi dire, commissionné par M. de Chateaubriand pour ajouter un appendice au *Congrès de Vérone*.

Quand M. de Chateaubriand, alors ambassadeur en Angleterre, apprit la réunion du congrès de Vérone, il désira vivement être envoyé par le roi sur ce théâtre des grandes affaires, où les intérêts européens les plus importants allaient être agités; M. de Marcellus vint à Paris pour faire agréer ce vœu par le gouvernement, et ce fut lui

Digitized by Google

qui apporta à M. de Chateaubriand la nouvelle de sa nomination. A son départ pour Vérone, M. de Chateaubriand, qui laissait M. de Marcellus à Londres comme chargé d'affaires, lui recommanda de le tenir au courant de toutes choses par une correspondance active; et lorsque, quelques mois plus tard, M. de Chateaubriand fut nommé ministre des affaires étrangères, cette correspondance continua naturellement. Elle empruntait un caractère particulier d'intérêt à l'amitié qui unissait l'ancien ambassadeur et son secrétaire d'ambassade, à la communauté de leurs convictions politiques et de leurs goûts littéraires, et même de leurs souvenirs de voyages, car tous deux avaient visité l'Orient et s'étaient présentés en pèlerins à Jérusalem. C'est avec les souvenirs de sa légation, écrits jour par jour, avec les lettres de M. de Chateaubriand et les siennes, que M. de Marcellus a composé son ouvrage. Rien donc de plus authentique, comme rien de plus intéressant. Les lettres de M. de Chateaubriand sont courtes, concises, comme celles d'un homme dont le temps est dévoré par les affaires. Il ne développe jamais, il indique. Cependant on trouve de temps à autre la touche du grand écrivain, le parfum du poëte dans cette correspondance écrite au courant de la plume. C'est un souvenir du passé qui traverse sa pensée à tire-d'aile comme un oiseau; c'est un rayon de poésie qui colore son style; c'est un sentiment fugitif qui vient un moment faire battre son cœur au milieu d'une lettre d'affaires. Les lettres de M. de Marcellus sont plus longues, plus détaillées. Cela est naturel. D'abord, il a plus de loisirs; ensuite M. de Chateaubriand donne surtout des directions, et le chargé d'affaires de France à Londres envoie surtout des informations; on pourrait dire qu'il y a, dans les lettres de M. de Chateaubriand, plus de chant, et dans celles de M. de Marcellus plus de récitatif. Chacun des deux correspondants est dans son rôle. Il faut que M. de Marcellus raconte au ministre ce qui se dit, ce qui se fait, ce qui se prépare à Londres, les actes, les paroles du ministère, les dispositions des salons, les émotions de la foule, les intrigues du Parlement, et même les anecdotes de la fashion auxquelles M. de Chateaubriand attachait un grand prix, parce qu'elles intéressaient Louis XVIII, roi éminemment spirituel qui, ayant vécu longtemps à Londres, connaissait tous les personnages qui figuraient dans ces récits. Il en résulte que l'ouvrage de M. de Marcellus est un tableau de mœurs en même temps qu'une page d'histoire, et qu'à l'intérêt historique dont il est rempli, vient se mêler un intérêt de curiosité. L'intérêt historique aurait suffi, mais l'intérêt de curiosité ne nuit jamais à un livre.

Aujourd'hui que la guerre d'Espagne est, grâce à la vitesse avec laquelle nous marchons, un fait aussi éloigné de nous que la guerre de trente ans, et qu'elle appartient exclusivement à l'histoire, on peut

Digitized by Google

la juger avec cette impartialité historique qui oublie le présent en jugeant le passé.

La question d'Espagne, qui est le sujet de la correspondance entre M. de Châteaubriand et M. de Marcellus, était la première grande partie que le gouvernement royal eût eu à jouer depuis son retour. Cette partie devait être décisive. On a écrit beaucoup de traités sur la non-intervention, mais si haut qu'on remonte dans l'histoire moderne et même dans l'histoire ancienne, tous ces traités réunis ensemble n'ont pas une seule fois empêché qu'un gouvernement habile et ferme ne soit intervenu dans les affaires d'une nation voisine, quand il a été convaincu que sa propre destinée et celle de la nation qu'il gouvernait étaient attachées au dénouement de ces affaires. Il y a ici une question de bon sens qui a dominé tous les sophismes et une raison de force majeure contre laquelle sont venus échouer tous les raisonnements. Pourquoi est-il vrai comme principe philosophique qu'une nation ne doit pas intervenir dans les affaires d'une autre nation? C'est qu'on suppose que les intérêts sont distincts, séparés, et que chacun, comme on dit, ne doit pas se mêler des affaires qui ne le regardent pas, parce qu'elles ne le concernent en rien. Mais si le contraire arrive, si les intérêts sont tellement mêlés qu'ils ne peuvent péricliter sur un point sans être ébranlés sur l'autre, si ce qui se passe à Sparte doit avoir son contre-coup inévitable à Athènes, si le feu mis chez vous l'allume chez moi, s'il y a des deux côtés de la frontière une corrélation, une connivence de passions, d'intrigues, de menées, d'espérances, de desseins concertés, que chaque jour révèle, que chaque événement rend évidente, de telle sorte que l'inaction et l'impassibilité que vous réclamez deviennent un suicide, il est clair que la puissance menacée préférera le péril de l'intervention, quelque grand qu'il soit, à la certitude du suicide. C'était là précisément, en 1822, la situation de la France monarchique vis-à-vis de l'Espagne révolutionnée par les Cortès. Les hommes d'Etat de cette époque comprirent très-bien que les affaires d'Espagne étaient les affaires de France, d'abord parce que le gouvernement français serait ébranlé et menacé, affaibli, réduit à une déplorable impuissance à l'intérieur s'il laissait un gouvernement révolutionnaire s'asseoir en Espagne; ensuite parce que l'Espagne sortirait de notre alliance nationale pour entrer dans celle de l'Angleterre, ce qui, nécessitant la présence d'une armée de cent mille hommes pour couvrir notre frontière des Pyrénées, diminuerait d'autant notre force offensive et défensive sur les Alpes et sur le Rhin. Après avoir bien débattu le pour et le contre, les hommes d'Etat de la Restauration demeurèrent donc convaincus que si une paix honorable et portant en elle-même ses garanties de sécurité valait mieux que la guerre,

Digitized by Google

la guerre valait mieux qu'une paix pleine de périls et de piéges, à l'ombre de laquelle les révolutionnaires d'Espagne prépareraient le triomphe des révolutionnaires de France, et commenceraient par détacher la péninsule de l'alliance française en détruisant l'effet du mot de Louis XIV : « Il n'y a plus de Pyrénées. » Ils prirent donc leur parti : plutôt une paix honorable et sûre qu'une guerre sans nécessité, plutôt une guerre nécessaire qu'une paix lâche et désastreuse.

L'obstacle à la guerre était en Angleterre, où M. de Marcellus représentait la France. En Russie, en Prusse, en Autriche, — nous rangeons les gouvernements par ordre de sympathie, — on comprenait les nécessités de la conduite de la Restauration ; on était favorable à la répression des passions révolutionnaires. En Angleterre, la conduite de la Restauration rencontrait d'abord un obstacle dans ce sentiment anglais, qui voit avec peine tout ce qui honore la France et agrandit son influence en Europe. Cette jalousie de peuple à peuple date de loin. Il y avait en outre dans le cabinet anglais, à cette époque, un homme qui exerçait l'influence prépondérante par la supériorité de son talent oratoire, et qui, s'imposant au roi par la popularité dont il jouissait, devait naturellement prendre en considération ces passions nationales qui étaient une de ses forces; cet homme, c'était M. Canning. Il y avait, entre M. Canning et M. de Chateaubriand, une sorte de rivalité à la fois politique et littéraire. Tous deux arrivés par l'éclat de leurs talents aux affaires, l'un comme écrivain, l'autre comme orateur, tous deux ambitieux de pouvoir et de renommée, se rencontraient dans cette question d'Espagne comme dans un champ clos, où ils allaient débattre une question de supériorité personnelle, en même temps que l'éternelle question de la rivalité de la France contre l'Angleterre. M. Canning était un de ces ministres désagréables au roi, subis à titre de nécessaires, tels qu'on en voit dans les monarchies constitutionnelles, et même dans les monarchies absolues : témoin le cardinal de Richelieu, si souvent odieux au roi, qui le maintint toujours comme indispensable à la monarchie. Cette situation le rendait plus ombrageux et plus susceptible que les autres membres du cabinet. Il fallait qu'il donnât satisfaction au sentiment populaire en Angleterre, qu'il se fît applaudir dans le Parlement, où la lutte de la prérogative parlementaire des Cortès contre la prérogative royale de Ferdinand VII trouvait de nombreuses sympathies, et au dehors par la foule naturellement hostile à toute manifestation de force et à toute action d'éclat de la part de la France. La partie à jouer par M. Canning était donc d'effrayer le gouvernement français, afin de l'obliger à renoncer à toute entreprise armée au-delà des Pyrénées, et à se contenter d'une paix plâtrée qui, signée entre les Cortès et Ferdinand VII par les soins de l'Angleterre, laisserait l'assemblée révolutionnaire

Digitized by Google

debout et le roi à genoux. La partie à jouer par la France était de ne rien céder au fond, de marcher résolument à son but, c'est-à-dire au rétablissement de Ferdinand VII et à la dissolution des Cortès révolutionnaires, par une négociation diplomatique haute et ferme, si cela était possible; par les armes, si la négociation ne suffisait pas; mais en mettant assez de modération dans la forme, assez de ménagements dans les procédés, pour qu'on ne pût pas tirer de sa conduite une provocation directe adressée à l'Angleterre. En d'autres termes, la Restauration avait à faire prudemment une chose hardie. C'est cette situation pleine d'intérêt qu'on voit se développer, d'abord dans les récits, ensuite dans la correspondance de M. de Marcellus.

Ce qui rendait sa position tout à la fois meilleure et plus délicate, c'est qu'ami intime de M. de Châteaubriand, il était avec M. Canning dans les rapports d'une affectueuse familiarité, qui n'avait rien de la froideur officielle des rapports diplomatiques. Il éprouvait une admiration sincère pour le talent du grand orateur, un penchant réel pour la personne du ministre anglais, situation qui à tout prendre avait plus d'avantages que d'inconvénients, parce que des paroles, souvent fières et même indignées, passant par cette bouche amie, conservaient presque toujours quelque chose de caressant pour l'homme, qui demeurait satisfait, alors même que le ministre du cabinet britannique croyait avoir à se plaindre. A coup sûr, nulle histoire n'avait jusqu'ici permis de lire aussi avant dans le cœur et dans le caractère de M. Canning, que le livre de M. de Marcellus. C'est la nature prise sur le fait, et l'on comprend mieux, après avoir pénétré à l'aide de ces confidences les sentiments, les idées, les colères qui agitaient cet homme d'Etat, toute la difficulté de l'entreprise tentée par la Restauration, comme on apprécie mieux l'habileté mêlée de fermeté que déploya le cabinet présidé par M. de Villèle. Dès les débuts des rapports officiels de M. de Marcellus avec M. Canning, la situation que nous avons essayé de définir se dessine. Mais quand on connut le discours de Louis XVIII qui annonçait si fièrement que cent mille Français, conduits par un fils de France, passeraient les Pyrénées si les négociations ne suffisaient pas, il y eut une explosion. M. de Marcellus a raconté d'une manière dramatique cette scène. Le discours d'ouverture de la session de 1823, tel que Louis XVIII devait le prononcer, avait été mis en ses mains par avance. Il le porta à M. Canning quelques heures avant qu'il fût prononcé à Paris. M. Canning lut avidement le discours, mais il s'arrêta tout court quand il arriva au paragraphe ainsi conçu : « Que Ferdinand VII soit libre de donner à » ses peuples les institutions qu'ils ne peuvent tenir que de lui, et qui » en assurant leur repos, dissiperaient les justes inquiétudes de la France; » dès ce moment les hostilités cesseront. » Il relut ce paragraphe tout

Digitized by Google

haut, et agitant avec violence le papier qu'il tenait à la main : — « Quel principe ! quel abus ! s'écria-t-il ; y avez-vous sérieusement réfléchi? Vous allez au-delà des rigueurs du gouvernement monarchique absolu, tel qu'il est depuis longtemps établi en Espagne. Car alors même les Cortès, par leurs remontrances, usaient légalement du droit d'arracher des concessions à la couronne ; et vous, au contraire, vous exigez que Ferdinand remplace ou octroie seul des institutions par sa volonté propre. Mais c'est donc une croisade pour les théories politiques que vous entreprenez? Eh quoi ! voudriez-vous propager votre charte comme Mahomet le Coran?... Ignorez-vous donc que le dogme des constitutions émanées du trône nous est odieux ; que le système britannique n'est que le butin des longues victoires remportées par les sujets sur les monarques? » A ce flux impétueux de paroles M. de Marcellus opposait des raisons. Il n'y avait rien de commun entre l'histoire de l'Angleterre et celle de la France et de l'Espagne. La liberté pouvait avoir une autre forme et d'autres conditions dans ces deux antiques monarchies sans être pour cela moins réelle. M. Canning n'écoutait pas. Le paragraphe du discours de la couronne où il était dit : « Que Ferdinand soit libre de donner à ses peuples des institutions », était toujours présent à sa pensée, et lui causait une sorte d'irritation nerveuse. « Un roi libre ! disait-il ; mais connaissez-vous un roi qui mérite d'être libre dans le sens implicite du mot? Peut-il l'être même jamais? Notre constitution et la vôtre, il est vrai, laissent en apparence au roi le vain privilége de choisir ses ministres ; mais ce privilége s'exerce-t-il en réalité? Croyez-vous que les premiers Georges aient été libres de rejeter les cabinets qu'on leur imposa, entre autres le ministère Walpole? Georges III, avec sa raison enchaînée et presque toujours évanouie, pouvait-il faire un choix autour de lui? Et Georges IV, pensez-vous que je serais son ministre s'il avait été libre de choisir? Croyez-vous qu'il ait oublié que je me suis constamment soustrait aux orgies de sa jeunesse, que j'ai sans cesse combattu ses penchants et ses favoris? Il a pour moi toute la haine que lui donnent ma résistance, mon attitude politique, et surtout, je ne vous apprends rien, les souvenirs intimes de son ménage ! « En prononçant ces dernières paroles, la voix de M. Canning s'était fortement accentuée. Il serrait le bras de M. de Marcellus, et un sourire ironique traversa sa physionomie. Son interlocuteur se souvint des paroles que le ministre anglais avait prononcées, deux ans auparavant, à l'occasion du procès de la reine, et qui avaient dû blesser si profondément le cœur du roi : « Et pourquoi lui refuser un trône, à elle si digne de l'embellir? car elle était l'ornement de la société la plus polie. » Cette campagne démocratique faite contre les rois en général, et en particulier contre le roi d'Angleterre dont il était ministre, semblait avoir un peu calmé

Digitized by Google

l'irritation de M. Canning. Sa colère s'était dissipée en s'épanchant. Il revint avec plus de douceur à la question du jour.—« Vous allez rentrer en Espagne, » dit-il à M. de Marcellus. Puis, lui frappant amicalement sur l'épaule : — « Vous croyez, vous, jeune homme, que cette guerre sera courte? Je pense tout autrement, moi qui touche à la vieillesse. En 1793 (regardez, j'ai assez de rides pour citer cette époque) M. Pitt,

« The patriot's heart, the prophet's mind,

m'annonçait que certaine guerre, déclarée à un grand peuple alors en révolution, serait courte aussi, et cette guerre a survécu à M. Pitt. »

M. de Marcellus était sans cesse exposé à de pareilles scènes. A chaque pas que la Restauration faisait en avant, c'était une bataille à livrer dans le cabinet de M. Canning, dans son salon le soir si notre chargé d'affaires s'y rendait, à l'Opéra même s'il l'y rencontrait. Le ministre anglais ne pouvait se faire à cette idée d'une intervention française en Espagne, accomplie sous son ministère. Elle l'obsédait comme un fantôme, et le jetait souvent dans d'inexprimables colères dont M. de Marcellus soutenait très-bravement le choc. Plus d'une fois, M. Canning alla jusqu'à la menace. Il cherchait évidemment le défaut de la cuirasse, et voulait voir s'il ne serait pas possible d'intimider la royauté française. C'est ainsi que, peu de temps après l'entrevue dont nous venons de parler, il reprit sa conversation avec M. de Marcellus presqu'au point où il l'avait laissée, et lui dit, en appuyant avec intention sur les mots, que non-seulement cette idée d'une constitution émanée du trône blessait profondément l'opinion publique en Angleterre, mais qu'il y avait, à côté de ce fait, un fait qui lui était plus antipathique encore : « C'est ce Bourbon, continuait-il, qui va au secours d'un Bourbon ! Vous réveillez en nous mille souvenirs d'inimitiés, l'invasion de Louis XIV en Espagne, l'inutilité de nos efforts pour eloigner sa puissante dynastie du trône espagnol. Par un tel langage, vous insultez à notre politique passée ou actuelle, et c'est un démenti à l'esprit et au sens de notre révolution. Jugez-en : Quand un roi dénie au peuple les institutions dont le peuple a besoin, quel est le procédé de l'Angleterre? Elle expulse ce roi, et met à sa place un roi d'une famille alliée sans doute, mais qui se trouve ainsi, non plus un fils de la royauté, confiant dans les droits de ses ancêtres, mais le fils des institutions nationales tirant tous ses droits de cette seule origine. Puisque Ferdinand, comme Jacques II, résiste aux volontés de sa nation, appliquons la méthode anglaise à l'Espagne; qu'en résulte-t-il? l'expulsion de Ferdinand. » Ici la voix de M. Canning devint plus pénétrante encore, et cédant à une colère, soit réelle, soit jouée, car cet homme d'État était un grand comédien, il dit en appuyant

Digitized by Google

sur bras sur celui de M. de Marcellus, et en attachant sur ses regards des yeux qui semblaient épier l'impression qu'il allait produire : « Ecoutez-moi bien ! cet exemple peut s'étendre jusqu'à vous ! Vous n'ignorez pas qu'une déviation au dogme de la légitimité, presque pareille à la nôtre, se médite et se couve en France en ce moment, vous savez quel progrès elle fait dans l'opposition. La tête à couronner est là ! » Le ministre anglais ne put aller plus loin. L'indignation de M. de Marcellus éclata, à l'aspect de M. Canning qui, debout en face de lui, comme le mauvais génie de la France, évoquait une nouvelle révolution chez nous pour consoler les ennuis de l'Angleterre, et prophétisait la chute de la maison de Bourbon, parce qu'elle tenait noblement le drapeau de la France; les paroles s'élancèrent de sa bouche, presque injurieuses à force d'être indignées. Il lui dit qu'il ne s'étonnait point qu'on ne comprît pas une question d'honneur à Londres, dans un pays qui n'avait pas même de mot pour exprimer cette idée. Il ajouta que la France avait, elle, une dynastie nationale qu'elle n'avait point empruntée à l'Allemagne, qui était née sur son sol, qui avait partagé pendant des siècles ses bons et mauvais jours, avait chassé l'étranger du territoire, avait agrandi ce territoire délivré, et que, lorsque le chef de cette glorieuse dynastie faisait, du haut de son trône, un appel à la France, au nom d'un Bourbon menacé, de l'honneur national compromis, le pays tout entier s'ébranlait. Il termina en ajoutant que les arguments du cabinet de Saint-James n'arrêteraient pas plus ce mouvement national au dedans, que les armes anglaises n'arrêteraient l'armée française au dehors, si elles osaient paraître.

L'attaque avait été vive, mais la réplique avait été plus vive encore. M. Canning comprit qu'il était allé trop loin et chercha à calmer M. de Marcellus par de douces paroles. Il s'efforça de changer sa prophétie menaçante en pressentiments douloureux, et termina, en faisant des vœux d'une franchise un peu équivoque en faveur de l'avenir de la légitimité, la conférence commencée par la manifestation de sentiments si hostiles.

Il n'eût pas été possible que des relations amicales continuassent à subsister entre le ministre anglais et le chargé d'affaires de France, si leurs conversations avaient toujours été ainsi sur le pied de guerre. Aussi, M. Canning, avec une coquetterie qui n'était pas sans grâce, prenait soin d'entrecouper ces vives discussions politiques de causeries intimes qui ramenaient les deux interlocuteurs sur un terrain où se renouaient leurs anciens rapports d'amitié.

Quand M. de Marcellus allait le visiter, souvent le ministre le conduisait dans les vertes allées de son petit parc de Glocester-Lodge, et, là, il lui rappelait les souvenirs des Géorgiques, dont il aimait à lui citer les vers, et, comme si le néant des choses humaines lui était

Digitized by Google

apparu au milieu de ces luttes qui consumaient sa vie, il philosophait avec lui sur la vanité de la gloire, sur l'inutilité de tant d'efforts au bout desquels l'homme, après avoir fait un peu plus ou un peu moins de bruit, arrive au tombeau, où une pelletée de terre jetée sur ses restes étouffe pour jamais tous ces grands débats et tous ces mouvements*. Puis il regrettait d'avoir quitté la littérature pour boire à la coupe enivrante et empoisonnée du pouvoir, et il disait que pour lui, comme pour M. de Châteaubriand, mieux eût valu cent fois que jamais cette scène orageuse ne les eût dérobés aux tranquilles retraites des doctes Sœurs et aux jouissances si pures de l'étude. Ce qui gâtait un peu cette élégie pleine de sensibilité, c'est que M. Canning, rappelant un peu un personnage d'Horace, cet usurier sentimental qui soupire les joies innocentes des champs après avoir fait le compte de son lucre de la semaine, terminait cette rêverie en invitant M. de Marcellus à l'accompagner à Westminster, afin de le voir exterminer, dans une rencontre oratoire, Brougham, dont les attaques continuelles commençaient à lui devenir importunes. Sous la peau de la douce brebis des Géorgiques, le loup ne tardait pas à reparaître, et cet esprit de luttes et de combats retournait aux batailles parlementaires, après s'être distrait un moment par une fraîche bucolique.

On comprend qu'au sortir de ses conférences avec M. Canning, M. de Marcellus se hâtait d'écrire à M. de Châteaubriand, pour l'informer des dispositions où il avait trouvé le ministre anglais, de ses plaintes, de ses menaces, de ses sinistres prophéties, comme aussi de ses apaisements momentanés. On peut dire que le chargé d'affaires de France envoyait à son ministre le bulletin périodique des colères de M. Canning. Le but de cet homme d'État était invariable; mais ses moyens d'attaque changeaient fréquemment. Le plus souvent, il employait la violence, l'invective, la mordante ironie, qui, selon la remarque pleine de justesse de M. de Marcellus, était la figure de prédilection de sa rhétorique; mais, parfois aussi, il affectait le plus touchant intérêt pour la France. C'était pour elle, bien plus que pour l'Angleterre, qu'il appréhendait l'intervention en Espagne; et M. de Marcellus, en entrant un jour au *Foreign-Office*, trouva le cabinet anglais tout préoccupé de l'imprudence que commettait le gouvernement français en déclarant la guerre avec l'assentiment d'une si faible majorité. On a dit souvent que la véritable comédie n'est pas au théâtre; elle était ce jour-là au Foreign-Office. Dès qu'on vit paraître M. de Marcellus dans le grand cabinet du conseil, lord Liverpool et M. Canning, qui l'attendaient probablement, s'emparèrent de lui. Le

* Hi motus animorum atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

Digitized by Google

duc de Wellington, qui n'avait pas pour l'intervention de la France en Espagne la même antipathie que plusieurs de ses collègues, peut-être parce que sa popularité, assurée par les immenses services qu'il avait rendus à son pays, n'avait pas besoin de sacrifier aux passions de la foule, garda la neutralité, et demeura debout, dans une attitude négligente et distraite, derrière la table devant laquelle lord Liverpool et M. Canning faisaient asseoir entre eux M. de Marcellus, en l'encadrant de leurs personnes, comme ils allaient essayer de le resserrer entre leurs arguments coalisés. Lord Liverpool l'attaqua le premier, en lui disant qu'ils avaient passé une partie de la nuit à examiner les antécédents parlementaires de l'Angleterre pour les déclarations de guerre, et qu'ils avaient constaté que jamais le gouvernement britannique ne s'était hasardé à ouvrir une lutte au dehors avec une majorité aussi faible que celle qui avait paru suffisante au gouvernement français pour entreprendre l'expédition d'Espagne. M. Canning, prenant aussitôt la direction de l'offensive, indiqua, du bout de sa plume, à M. de Marcellus, une série de chiffres rangés en colonnes, qui représentaient les majorités obtenues par les divers ministères, à l'occasion des guerres faites par la Grande-Bretagne. A mesure que sa plume pointait chaque rangée, il exprimait la proportion entre la majorité et la minorité : « En 1739, le ministère Walpole, obligé de céder à l'opinion publique, déclara la guerre à l'Espagne, à la majorité de quatre contre un. En 1756, pour la guerre contre la France, la majorité a été de trois contre un. Dans la guerre d'Amérique, la plus malheureuse de toutes les guerres que l'Angleterre ait entreprises dans les temps modernes, la majorité fut plus forte encore : quatre cinquièmes contre un cinquième. Enfin, la guerre avec la France, en 1793, a été votée par acclamation. Tandis que votre majorité actuelle, pour l'entrée en Espagne, n'est que de deux contre un dans vos chambres. » Pendant que M. Canning et lord Liverpool réduisaient ainsi la politique à une règle de proportion et que M. de Marcellus se défendait de son mieux contre cette éloquence chiffrée, le duc de Wellington regardait, avec une insouciance marquée, par-dessus la tête de ses collègues, cette espèce de statistique parlementaire, dont ils semblaient faire un cours pour l'instruction du chargé d'affaires de France, qui, tout en parant et en ripostant, se retournait quelquefois vers le noble duc. Celui-ci, qui avait plusieurs fois hoché la tête en signe d'assentiment aux réponses de M. de Marcellus, appuya, quand la leçon fut finie, la main sur son épaule : — « Je ne suis pas aussi ferré que mes collègues, lui dit-il, sur les chiffres parlementaires; mais je connais l'Espagne mieux qu'eux. Avancez sans retard, sans hésitation, et vous réussirez. La meilleure majorité, croyez-moi, c'est le canon et une bonne armée. » Ce disant,

Digitized by Google

il prit son chapeau et il sortit. — « Vrai propos d'homme de guerre, mais point d'homme d'État », dit lord Liverpool. — « Le duc de Wellington, ajouta M. Canning, se croit toujours sur un champ de bataille. Il a pourtant lui-même mis fin à l'époque sanglante des conquêtes. D'un autre côté, il n'entend rien aux dominations constitutionnelles, les seules qui aient chance de durée maintenant. »

Le tableau est achevé. Tous les personnages sont admirablement en scène. Lord Liverpool et M. Canning représentent la tactique diplomatique et l'ergoterie parlementaire; le duc de Wellington intervient à la fin de la comédie, comme le suprême bon sens. Quoi qu'en dît lord Liverpool, l'homme de guerre était ici homme d'État, et, malgré l'horoscope tiré par M. Canning sur les dominations constitutionnelles, c'est bien quelque chose, quand on entre en campagne, qu'une bonne armée et le canon. Or, la France entrait en campagne, et ce n'était plus à la tribune que la question allait se décider, c'était à ce brutal scrutin de la guerre, où l'on vote avec des boulets. La stratégie parlementaire faisait donc place à la stratégie militaire, et le duc de Wellington avait raison de regarder, avec quelque ironie, par-dessus l'épaule de ses savants collègues, ces calculs rétrospectifs sur les majorités plus ou moins fortes obtenues par les ministres anglais qui avaient fait la guerre depuis un siècle. La moindre compagnie de l'armée britannique eût aidé beaucoup plus efficacement les Cortès que tous ces beaux arguments.

Le gouvernement français, qui pensait apparemment sur ce point comme le duc de Wellington, agissait pendant que M. Canning et lord Liverpool mettaient ainsi le siége devant M. de Marcellus, et l'armée française passait les Pyrénées. Le chargé d'affaires de France à Londres, qui était, on peut le dire, sur la brèche, ressentit le contre-coup de cet acte décisif. L'ambassadeur d'Espagne à Paris, le duc de San-Lorenzo, était parti pour Londres, en apprenant le mouvement offensif de l'armée française. La populace de Londres lui fit une ovation et traîna sa voiture jusqu'à l'hôtel où il descendait, dans Portland-Place, et comme, par un hasard qui procura une double satisfaction au *mob*, l'ambassade française était établie précisément dans l'hôtel en face, la foule, ravie de pouvoir utiliser par un charivari son retour de l'ovation, se donna la joie de casser quelques vitres à M. de Marcellus et de jeter de la boue contre sa porte. Dès que les assaillants furent retirés, les autorités du district, qui, d'après la loi anglaise, doit payer les verres que le peuple casse et réparer ses sottises, envoyèrent en grande hâte une députation auprès du chargé d'affaires de France, pour lui offrir de faire remettre ses carreaux et nettoyer les murs de son hôtel. Mais M. de Marcellus, en galant homme à qui le sang méridional

Digitized by Google

monte aisément du cœur à la tête, et qui, à l'honneur de représenter le petit-fils de ce Henri IV à qui la répartie arrivait aussi heureusement dans la conversation que la riposte dans la bataille, répondit gaillardement « que le crédit de cent millions que les chambres venaient de voter, pour couvrir les *dépenses extraordinaires et* IMPRÉVUES *de* 1823, permettait à la France de payer quelques verres cassés, et que, pour la boue, le chargé d'affaires de France comptait sur le soleil qui éclairerait l'entrée de notre armée à Madrid pour la sécher et la faire tomber. » On ne pouvait mieux dire; et, pour mettre sa conduite d'accord avec ses paroles, M. de Marcellus, qui pensait que lorsqu'on a l'honneur de représenter la France on ne doit point se cacher pour quelques rumeurs populaires, donna un grand bal à l'hôtel de l'ambassade française. « Les excès de la populace à l'arrivée du duc de San-Lorenzo, écrivait-il à M. de Châteaubriand, et mes explications avec M. Canning, dont le secret n'a pas toujours été bien gardé, m'ont engagé à montrer que je n'avais ni peur ni rancune. Vous l'avouerai-je ? il m'a paru piquant de recevoir, à l'ombre de ces mêmes murs encore tout tachés de la boue populaire, et comme en expiation, la visite de tous les hommes que l'Angleterre a placés à sa tête, empressés de me témoigner leur sympathie. L'aristocratie, gardienne des convenances, a bien voulu, dans cette occasion, oublier ma jeunesse, et l'embarras où j'étais de n'avoir, pour faire les honneurs de ma maison, que moi-même. Tous les membres du cabinet ont mis à venir chez moi une attention toute particulière, malgré la longueur inusitée de leur séance au Parlement. Le duc de Wellington, lord Harrowby, lord Bathurst, lord Liverpool, M. Peel, le chancelier de l'Échiquier, lord Palmerston, et les états-majors de leurs ministères, le lord-maire lui-même, que j'avais appelé, puisque, l'an passé, vous m'en aviez donné l'exemple, ont honoré longtemps le bal de leur présence. Nos salons, que vous aviez embellis pour les fêtes de votre retour, resplendissaient de toilettes empruntées pour la plupart à notre industrie. On se pressait jusque sur l'escalier, où débordait la foule. Les beautés à la mode et ces nobles ladies, qui, dès qu'un jour a brillé sur leurs dix-sept ans, sont honorées, à Carlton-House, du baiser du roi, et se mettent aussitôt en quête d'un mari, sont venues sans répugnance briller et danser chez un garçon. Enfin, d'Orsay y traînait à sa suite le cercle admirateur des dandys qui lui font cortège. M. Canning était malade d'un accès de goutte qui l'a retenu dans son lit toute la journée; il avait député auprès de moi, avec une lettre d'excuses très bienveillante, ses deux sous-secrétaires d'État, les sommités administratives de Downing-Street, puis madame Canning et sa fille, miss Henriette, qui, sans s'inquiéter du congrès de Vérone, dansait de tout son cœur et avec

Digitized by Google

sa grâce ordinaire, avec tout ce qui danse parmi les représentants des puissances continentales indistinctement. Le roi m'a cédé pour quelques heures presque tous les gentilshommes de sa maison. Le *mob*, cette fois, silencieux et paisible, s'est promené autour de l'hôtel de l'ambassade, à la lueur des flambeaux qui en éclairaient le péristyle. »

Ainsi va le grand monde! La populace, quand elle en veut à quelqu'un, salit sa porte de boue et casse ses vitres. Dans les salons, on se hait poliment; des différends politiques n'empêchent point les fêtes. On échange en même temps des notes fort aigres et d'aimables invitations; et les hostilités sont tempérées par des contredanses où de belles et insoucieuses jeunes filles, comme Mlle Henriette Canning, prennent le temps comme il vient, et il vient toujours souriant et couronné d'espérances quand on a vingt ans. On voit que M. de Marcellus n'oubliait point la recommandation que lui avait faite M. de Châteaubriand de jeter dans ses lettres tous les détails propres à intéresser Louis XVIII. La description du bal de Portland-Place et le procédé tout français de M. de Marcellus, qui répondait à la visite un peu brutale de la démagogie anglaise en invitant l'aristocratie anglaise à une fête, plurent beaucoup au roi, qui aimait que les gens de cœur qu'il employait fussent des hommes d'esprit. Le courrier suivant apporta à M. de Marcellus une lettre de félicitations de M. de Chateaubriand. « Votre fête, lui écrivait-il à la date du 9 mars 1823, a fort diverti le roi, à qui j'ai lu votre lettre particulière du 8; il m'a chargé de vous faire son compliment sur votre succès. Je vous félicite aussi de vous être vengé en habile homme, et j'ai bien ri pour ma part de ces insulaires que vous faites sauter pour leur fermer la bouche. Voilà un propos bien peu grave, n'est-ce pas, pour un ministre des affaires étrangères. Que voulez-vous! vous m'avez mis en train; et je pleure si souvent que quand le rire me prend je le laisse aller. »

Jusqu'ici nous sommes restés à Londres, en fort bonne compagnie assurément, car nous étions avec M. de Marcellus; la lettre de M. de Châteaubriand nous ramène à Paris. Là, depuis le premier moment jusqu'au dernier, le ministère avait suivi imperturbablement le même plan de conduite. Le gouvernement français avait pris la résolution d'accomplir, coûte que coûte, la restauration de Ferdinand, il en avait fait une affaire française, il marchait à son but sans se laisser arrêter par aucune démonstration. M. de Chateaubriand par ses dépêches, comme M. de Villèle par la note si énergique et si déterminée qu'il adressa au cabinet anglais, quand le bruit se répandit qu'un traité de commerce allait être signé entre l'Angleterre et les Cortès espagnoles, manifestèrent cette politique à la fois ferme et mesurée de la Restauration, qui, appuyée sur ses forces propres et sur ses alliances, pou-

Digitized by Google

vait oser beaucoup sans être téméraire. Dès son entrée au ministère, M. de Chateaubriand prend dans sa correspondance avec M. de Marcellus un ton de confiance qu'il ne quittera plus. Le 25 décembre 1822, à peine installé à l'hôtel des affaires étrangères, il écrit : « Me voilà sur un théâtre bien orageux; j'en descendrai peut-être bientôt comme tant d'autres; mais enfin je ferai tout ce que je pourrai pour n'en pas tomber sans honneur. » Quelques jours après, comme M. de Marcellus lui avait rapporté ce mot assez aigre de M. Canning: *M. de Chateaubriand aime les crises*, il reprend aussitôt : « Tout le bruit qu'on fait à Londres passera. L'Angleterre peut aimer la souveraineté du peuple; mais nous, nous ne la reconnaîtrons jamais. Vous avez très-bien dit pour les crises. Je ne les aime ni ne les redoute. La France répondra à tout et n'a peur de rien. « Ses instructions sont laconiques et simples comme l'est toujours l'expression d'une volonté bien arrêtée. Le 7 janvier 1823, il écrit à M. de Marcellus : « Il faut toujours dire : La France sans doute veut la paix, mais sa sûreté et son honneur avant tout. L'Angleterre peut tout finir en décourageant les révolutionnaires espagnols. Ne sortez pas de là. » Les fonds viennent-ils à baisser, le ministre se hâte de soutenir la confiance du chargé d'affaires qui se trouve un peu comme une sentinelle perdue en pays ennemi. Il lui écrit le 14 janvier 1823 : « Ne vous effrayez ni de la baisse des fonds publics ni de tous les bruits des gazettes. Nous marchons bien, et nous marcherons mieux encore, toujours noblement et dignement. C'est une crise, puisque *crise* il y a. Il faut la laisser passer, mais notre succès est au bout. » Toute la correspondance est dans ce sens. Quand l'envoyé de France en Espagne, M. Lagarde, est rappelé, M. de Chateaubriand, en annonçant cette nouvelle à M. de Marcellus, termine sa lettre par les lignes suivantes : « Dites toujours que nous voulons la paix, mais que nous nous préparons à la guerre; que nous ne refusons pas les bons offices de l'Angleterre pour amener cette paix, mais qu'il faut pour première condition que le roi soit libre de modifier la monstrueuse constitution des Cortès. Parlez toujours de la paix, nous la voulons, mais avec sûreté et avec honneur; et nous aimons mieux la guerre que l'état d'incertitude et de péril révolutionnaire où nous nous trouvons. » Le 26 janvier, en envoyant le discours du roi Louis XVIII, qui devait produire une si vive impression sur l'esprit irritable de M. Canning, M. de Chateaubriand n'est ni moins catégorique, ni moins net. Il continue à développer cette diplomatie à ciel découvert qui a tant d'autorité dans la bouche d'un gouvernement qui ne veut que ce qu'il doit, et qui sent sa puissance. « Voici le discours du roi, écrit-il à M. de Marcellus. Dites et répétez à M. Canning que nous voulons la paix comme lui et que l'Angleterre peut l'obtenir avant l'ouverture de la campagne, si elle veut tenir le même lan-

Digitized by Google

gage que nous et demander la liberté du roi. Mais ajoutez bien que notre parti est pris et que rien ne nous fera reculer. Nous ne pouvons garder notre armée d'observation immobile sur la frontière sans l'exposer à la corruption. Nous ne pouvons la retirer sans déshonorer la cocarde blanche et sans révolter nos soldats. Il faut donc avancer, ou que l'Espagne fasse ce qui peut seul donner la paix avec l'honneur. »

Quand l'armée française est entrée en campagne et que les premiers engagements tournent à son avantage, la joie déborde du cœur de M. de Chateaubriand. L'orgueil national, le patriotisme, le bonheur de voir nos jeunes succès rajeunir nos vieilles gloires, éclatent dans ses lettres. « Un message des Cortès, écrivait-il déjà à M. de Marcellus, à la date du 14 février 1823, demande de transporter le siége de l'État à Cadix, à La Corogne, à Badajoz, que sais-je?... Ainsi les voilà qui fuient à la seule apparence d'un soldat français à la frontière! » Mais le 14 avril 1823, quand le premier coup de canon a été tiré, la joie de M. de Chateaubriand devient bien plus vive encore. « Nos jeunes soldats, dit-il, viennent de se battre comme des lions sous les murs de Saint-Sébastien. Voilà la cocarde blanche assurée à leurs schakos. Cela est immense! » Un peu plus tard, le 4 mai 1823, il écrit de nouveau au chargé d'affaires de France : « Dites au duc de Wellington, lui qui connaît les camps, que nos troupes sont animées du meilleur esprit, et que malgré notre opposition, qui affiche le patriotisme en déconsidérant nos armées, elles resteront fidèles. D'ailleurs, les voilà en Espagne, et si quelques officiers à la demi-solde, dans les loisirs d'une garnison, crient parfois : *Vive la Ligue!* le soldat français criera toujours sur les champs de bataille : *Vive le roi!* »

Ce qui donne un caractère particulier à la guerre d'Espagne, c'est que le gouvernement français osa la faire sous le feu de deux tribunes, celle de France et celle d'Angleterre, et en présence de la liberté de la presse régnant de ce côté-ci comme de l'autre côté du détroit. Lorsque l'on songe aux difficultés qui assiégeaient la Restauration à l'intérieur, aux conspirations militaires de 1818 et 1819, aux émotions populaires soulevées contre elle, on reconnaît qu'il ne fallut point un médiocre courage à ces hommes d'État pour tenter une si grande entreprise sans suspendre aucune des libertés politiques que la Restauration avait apportées à la France comme don de joyeux avénement. Il n'y eut qu'une violence de commise dans ce temps, et ce ne fut pas le gouvernement qui la commit : nous voulons parler de l'expulsion de Manuel; il disparut de la chambre par un coup de colère de la majorité. Les majorités sont rarement tolérantes, et les minorités sont rarement modérées; les taquineries impuissantes de celles-ci épuisent souvent la patience de celles-là, qui n'est pas de très-longue haleine. C'est ainsi qu'on arrive à des actes qui, sans produire

Digitized by Google

au moment même un très-grand effet sur les esprits les plus modérés du parti dominant, emportés qu'ils sont par la chaleur du combat, deviennent plus tard des griefs dangereux et sont exploités avec avantage contre le parti qui s'est laissé emporter à ces extrémités. On s'étonne, au premier coup d'œil, de voir M. de Chateaubriand traiter avec une certaine légèreté ce grave incident; il dit, en parlant de l'effet produit par son discours à la chambre des députés, que c'est ce discours qui a précipité Manuel et son parti dans une scène dont tout le monde a ri. Il ajoute plus tard : « Vous aurez vu toute la farce de nos libéraux ! ils en sont bien honteux; ils n'ont pas pu, à propos de Manuel, ameuter quatre Savoyards. » Dans le milieu où vivait M. de Marcellus, on prenait plus sérieusement cette affaire, et l'on avait raison. On voit que le chargé d'affaires est lui-même étonné du peu d'importance que le ministre avec lequel il correspond attache à cet acte; il avoue que c'est en vain qu'il a essayé de le faire comprendre à plusieurs ministres avec lesquels il dînait chez lord Westmoreland. Tout en blâmant le langage de Manuel, et quelques-uns en pensant qu'une pénalité devait être appliquée à ces excès de paroles, ils ont déclaré, à l'unanimité, que l'exclusion était une peine trop sévère, et que le silence imposé aurait suffi. M. de Marcellus ajoute : « Tout ce que, pour vous obéir, j'ai pu faire insérer dans les journaux britanniques sur ce point, sera inutile et ne redressera pas l'opinion; Ceci touche à la représentation nationale, aux libertés parlementaires, et ces deux intérêts sont réglés et respectés ici depuis trop longtemps pour que je puisse réussir à rectifier même les préjugés qui s'y rattachent. Vous ne sauriez croire combien hautement la conduite de la Chambre des députés, dans cette circonstance, a été désapprouvée par la société, par le peuple, et même dans le conseil des ministres. Dans ce pays, plus exercé que le nôtre aux débats tumultueux et mieux soumis aux formes parlementaires, je n'ai pas réussi à justifier la sévérité de la Chambre des députés qui consacre un dangereux précédent; je me suis attaché au moins à démontrer que le gouvernement s'était tenu à l'écart dans cette question de police intérieure; mais malgré ces trop longs détails je ne reproduis qu'imparfaitement l'impression défavorable qu'a fait ici l'expulsion de M. Manuel. »

C'étaient là de sages paroles, d'autant plus sages que le gouvernement ayant tout laissé dire, tout laissé écrire sur la guerre d'Espagne, la monarchie n'avait absolument rien à gagner à cette expulsion de Manuel, au moment où la discussion était épuisée. Pourquoi, lorsque la tribune se dérobait sous les pieds des orateurs de l'opposition, quand les événements de la guerre d'Espagne allaient démentir toutes leurs prophéties, prendre la peine d'élever un piédestal à un homme malveillant, sans doute, mais peu redoutable, et qui de-

Digitized by Google

venait plus puissant hors la Chambre que dans la Chambre? Ce fut une faute parce que ce fut un tort, mais ce fut la seule faute commise, et elle fut commise dans la politique intérieure, par la majorité. Au dehors, la politique de la Restauration pendant la guerre d'Espagne fut irréprochable, et cependant les difficultés, les périls, semblèrent augmenter à mesure qu'on approcha du dénouement.

M. Canning avait même parlé, dans le conseil, de la nécessité de céder à l'opinion qui exigeait qu'on secourût l'Espagne; c'était proposer de déclarer la guerre à la France. Mais, sur les observations de M. Peel, représentant que l'honneur de l'Angleterre, l'intérêt de ses institutions et de son commerce étaient de maintenir une stricte neutralité, et se montrant décidé, si une conduite opposée à celle-là venait à être adoptée, à se retirer immédiatement du cabinet, le conseil des ministres avait repoussé, à une grande majorité, la proposition de M. Canning. Cependant ce ministre n'avait point pour cela résigné ses fonctions, et M. de Marcellus, qui servait d'autant mieux son gouvernement qu'il ne le flattait pas, indique très-bien, dans sa correspondance intime avec M. de Chateaubriand, les motifs qui maintinrent au pouvoir ce ministre désagréable au roi, et souvent fâcheux pour ses collègues. M. Canning n'était point la raison du ministère, mais il en était l'éloquence et la popularité; or, le ministère avait grand besoin d'être populaire et éloquent pour traverser sans périr cette session pendant laquelle la France faisait la campagne d'Espagne. Au fond, le cabinet de Saint-James ne pouvait pas raisonnablement songer à empêcher la France d'achever cette entreprise, qui était pour elle d'un intérêt si capital qu'elle devait aller jusqu'au bout, fût-ce au péril d'une guerre contre l'Angleterre. Pour l'Angleterre, au contraire, c'eût été un détestable calcul que d'accepter une guerre contre la France pour empêcher une armée française de marcher contre les Cortès espagnoles, les Anglais n'étant engagés dans la question que par des intérêts de vanité nationale et des prétentions d'orthodoxie constitutionnelle. Or, quand une nation est intéressée à faire une chose à tout prix, et qu'une autre nation, bien qu'opposée en principe à cette chose, n'est pas intéressée à l'empêcher coûte que coûte, il y a beaucoup à parier qu'elle se fera, et qu'elle se fera pacifiquement. Seulement il fallait consoler l'opinion publique en Angleterre pendant que les événements s'accomplissaient de l'autre côté des Pyrénées, et la seule consolation à lui donner, c'était de faire tout le mal possible à la France, sans cependant aller jusqu'à la guerre, et de lui dire publiquement les choses les plus désagréables du monde, sans obliger son chargé d'affaires à demander ses passe-ports. Tenez, vous vous souvenez de la démonstration faite par le *mob* de Londres contre les vitres de M. de Marcellus et contre la propreté de

Digitized by Google

la devanture de son hôtel; eh bien ! c'étaient ces pierres et cette boue qu'il s'agissait de transporter dans la diplomatie et dans l'éloquence parlementaire. M. Canning fut l'homme de ce rôle, et ce fut sa force contre le roi et contre ses propres collègues. On réussit souvent auprès des hommes par des conformités de défauts plutôt que par des conformités de qualités; il en est de même auprès des peuples. M. Canning entra dans les passions de la foule, et flatta les défauts de l'Angleterre; tous les actes publics de sa diplomatie furent hostiles à la France, et son éloquence sarcastique et injurieuse cassa les vitres quand elle s'éleva pour attaquer la politique française, le gouvernement français, et même son ancien ami M. de Chateaubriand, sous les voûtes du vieux palais de Westminster. Ainsi il permit, il encouragea l'exportation des armes et des munitions de guerre en Espagne; il témoigna une sympathie publique au duc de San Lorenzo; il affecta d'adresser à M. de Marcellus, quand il le rencontrait dans les salons et à l'Opéra, de vives paroles sous cette forme agressive à laquelle se prêtait le ton naturel d'un esprit railleur et épigrammatique; il laissa, tant qu'il put, son ambassadeur, sir William A'Court, auprès de Ferdinand, prisonnier des Cortès. Il s'emporta dans son discours ministériel au Parlement, jusqu'à dire : « qu'il espérait vivement que l'Espagne sortirait triomphante de la lutte où elle était engagée, » et après avoir dirigé les sarcasmes les plus amers contre le discours du roi de France où la guerre d'Espagne était annoncée, il ne s'arrêta qu'au milieu des applaudissements unanimes de l'opposition qui saluait ses doctrines, ses passions, ses colères, dans la harangue ministérielle.

Le discours prononcé par M. Canning vers la mi-avril de l'année 1823 fut vivement ressenti en France. M. de Chateaubriand écrivit à M. de Marcellus : « Je l'avais prévu, c'est la neutralité avec force injures pour le roi, pour la France, pour le gouvernement et pour moi brochant sur tout. L'Angleterre sent que cette guerre nous rend notre influence sur l'Espagne et nous replace à notre rang en Europe : elle doit être irritée et malveillante. L'amour-propre de M. Canning est compromis : de là sa violence et son humeur. Je n'ai pas dissimulé à sir Ch. Stuart que des vœux contre la France, en pleine paix, exprimés par un ministre anglais, en gardant la neutralité, étaient chose toute nouvelle dans l'histoire des nations. Je vous recommande de le dire, de ma part, à M. Canning, et de vous montrer désormais froid et réservé avec lui. Vous mettrez à cela la mesure convenable; mais il est bon qu'il s'aperçoive que nous sommes sensibles à une inimitié que nous n'avons pas méritée. Soyez poli, mais causez peu, et qu'il s'aperçoive à votre manière que le gouvernement français connaît sa force et défend sa dignité. » Dans la lettre suivante, à la date du

Digitized by Google

21 avril 1823, M. de Chateaubriand renouvelait ses instructions d'une manière plus précise encore. « Je vous recommande une chose fortement, » disait-il à M. de Marcellus. « N'allez chez M. Canning que pour des visites courtes et froides, et ne lui parlez plus de l'Espagne sans y être provoqué. Un homme qui a fait des vœux publics contre la France doit n'avoir plus que les rapports indispensables avec le représentant de la France. Nous sommes assez forts pour qu'il n'y ait aucun danger à ce que l'on remarque votre réserve. » On voit ici se dessiner la différence des deux politiques. La France ressemblait à un homme poli, mais fort et résolu, qui va droit à son but, sans s'occuper des injures que lui adressent les gens grossiers qu'il trouve sur sa route, dédaignant de répondre à ces clameurs impuissantes, mais très-décidé à mettre de côté quiconque essayerait de lui barrer le chemin. L'Angleterre, nous demandons pardons à la mémoire de M. Canning de lui emprunter à lui-même le fond de cette comparaison, ressemblait à un bouledogue plus bruyant que hardi, qui aboyait de manière à assourdir les passants, mais sans essayer de leur disputer le passage, et qui, quant au résultat final, ne produisait pas beaucoup plus d'effet que le Portugal lui-même, dont le ministre anglais disait à M. de Marcellus, vers cette époque, à l'occasion des provocations révolutionnaires de Lisbonne : « Ce petit royaume me fait l'effet d'un joli *king-charles* qui jappe de toutes ses forces pendant la querelle de deux ou trois dogues et qui leur dit, dans son langage : Mais regardez-moi donc! moi aussi j'aboie et je fais mon bruit tout comme un autre. »

Il faut dire, à l'honneur de l'Angleterre, que les complaisances de M. Canning pour les passions populaires n'étaient pas imitées par tout le monde. On a vu lord Wellington sourire avec un assentiment marqué aux réponses de M. de Marcellus repoussant les attaques de M. Canning et de lord Liverpool. Bien des grands personnages et de bien grands personnages essayaient de dédommager le chargé d'affaires de France des mortifications que devaient lui faire éprouver les procédés discourtois du *mob* de Londres et l'humeur agressive de M. Canning. Le duc de Wellington, collègue de ce dernier, ne cessait pas de rechercher M. de Marcellus avec amitié, et après avoir refusé hautement, pendant les débats du Parlement, de prononcer une seule parole équivoque contre la France, son roi et ses ministres, il louait publiquement le discours plein de dignité, de gravité et de mesure dans lequel M. de Chateaubriand avait repoussé les injures dont la France avait été l'objet dans le Parlement anglais. « C'est ainsi qu'il fallait répondre, » disait-il à lord Harrowby, « c'est là le discours que j'aurais voulu dicter, si j'en avais eu le talent. Voilà comme parle un vrai gentilhomme! Noblesse, loyauté, absence de tout ressentiment,

Digitized by Google

bon sens, tout est là : depuis deux mois, nous n'avons rien dit, ni rien entendu de ce genre. » Le noble duc n'était pas le seul à s'exprimer ainsi. Tandis que lady Jersey patronait un bal par souscription, où l'on devait danser à cinq guinées par tête, au profit des Cortès espagnoles,— car, dans ce temps-là, on dansait beaucoup en Europe au profit des nationalités et des constitutions,— son père, lord Westmoreland, à qui M. de Marcellus faisait observer tout ce qu'il y avait de désobligeant pour la France dans cette manifestation des salons whigs, lui répondait avec une brusque franchise : « Vous prêchez un converti, mais c'est à vos ministres cette fois à étouffer l'esprit jacobin. Qu'ils ne se laissent pas assourdir par le bavardage de l'opposition dans vos chambres. Elle se compose de ces vieux meubles de l'Empire (*old imperial furniture*) que Louis XVIII a cru rajeunir en les redorant. Qu'il ne s'y appuie pas, ils craqueraient (*she will crack*) tous jusqu'au dernier. Remarquez que presque tous ces criailleurs (*bawlers*) qui veulent vous empêcher maintenant de pacifier l'Espagne étaient de véritables muets du sérail..... Ecrivez cela de ma part à M. de Chateaubriand et sans y rien changer. » M. de Marcellus n'avait garde d'oublier, dans sa correspondance, ces compensations qui l'aidaient à prendre en patience les boutades de M. Canning. Ce ne furent point les seules bonnes fortunes diplomatiques qu'il eut, ni même les plus hautes. Le roi Georges IV, qui était le premier gentilhomme de son royaume, ressentait vivement tout ce qu'il y avait de blessant et d'inhospitalier dans le langage et les procédés de M. Canning envers le représentant de la France. Ce ministre lui était encore devenu plus désagréable par l'attitude qu'il avait prise à l'occasion des affaires d'Espagne, et si Georges IV, en sa qualité de roi constitutionnel, était obligé de le garder, il ne se refusait pas, en sa qualité d'homme d'esprit, la satisfaction de lui faire sentir, par quelques paroles hautainement ironiques et poliment offensantes, combien il était loin de son affection et même de son estime. Il mit de l'affectation à rendre plusieurs fois M. de Marcellus témoin de scènes de ce genre, et ne cessa de le traiter avec la bienveillance la plus marquée. Cette bienveillance fut si marquée qu'elle finit par devenir un fait public ; ce qui amena un incident qui aurait pu prendre une tournure désagréable pour Georges IV, si M. de Marcellus ne s'était point hâté de le dégager, en se jetant, en vrai gentilhomme français, au-devant des coups destinés au roi. Celui-ci, dans une conversation avec le chargé d'affaires de France, lui avait montré un vif intérêt et lui avait adressé des paroles très-cordiales, au sujet de la France ; ces paroles répétées, corrigées et considérablement augmentées, comme cela arrive presque toujours, devinrent le texte d'un article hostile du Times, encore plus insolent pour la personne du roi d'Angleterre

Digitized by Google

qu'hostile à la France. « On dit, écrivait ce journal, que M. de Marcellus n'a pas été seulement accueilli, au lever de lundi dernier, avec une déférence particulière, mais encore que les vœux les plus sincères lui ont été exprimés en faveur de l'entreprise Bourbon contre l'Espagne. — *Dites à votre maître que je désire ses succès de tout mon cœur*, ou quelque chose approchant. Nous ne croyons point cette histoire. Mais si elle était vraie, nous dirions que l'esprit de celui qui parle ainsi est dans un état à donner bien plus de chagrin et d'inquiétude au pays que la goutte ou toute autre souffrance physique de ce même personnage. » Déjà une vive émotion s'était répandue dans le public, et l'opposition se préparait à interpeller le ministère dans les chambres, au sujet de la conversation du roi avec le chargé d'affaires de France, lorsque M. de Marcellus adressa à M. Canning une lettre dans laquelle il démentait les paroles prêtées au roi. Il avait joint à cet envoi un extrait de la dépêche dans laquelle il relatait à son gouvernement les termes dont s'était servi Georges IV dans l'audience à laquelle on faisait allusion. Cette lettre, qui fit autant d'honneur à M. de Marcellus en Angleterre qu'en France, se terminait ainsi : « Je suis, vous le savez, monsieur, d'un sang royaliste, et vous me pardonnerez s'il s'est ému, quand j'ai vu dans un écrit public des soupçons qui pouvaient mêler mon nom à une insulte envers Sa Majesté britannique. Vous avez bien voulu, en quelques circonstances, placer sous les yeux du roi certaines de mes communications; je vous demande la même faveur pour ces lignes où Sa Majesté lira mon démenti formel, ma juste indignation et mon profond respect pour sa personne. » Le roi d'Angleterre fut profondément touché de la démarche de M. de Marcellus, qui empêcha cette affaire d'aller plus loin. Il dit à cette occasion que, sans avoir tenu le langage public qu'on lui avait prêté, ces vœux pour la cause de la France étaient au fond de sa pensée, et qu'il devait en bonne justice, au ministre de France, l'accueil qu'il avait eu pour lui. Voyant le duc de San-Lorenzo porté en triomphe par la populace, invité et caressé par ses ministres, qui, en plein Parlement, étaient venus lancer des vœux contre la France, il avait voulu rétablir la balance en montrant à M. de Marcellus l'intérêt qu'on avait jusqu'ici exclusivement témoigné aux agents des Cortès.

Au milieu de ces difficultés de toute nature la question marchait ; elle marchait du même pas que notre armée, qui bientôt entra à Madrid, puis quelque temps après à Séville. Cela fit perdre bien des paris en Angleterre, car, au mois de février 1823, le livre où l'on enregistre à Londres les gageures (*the betting book*) contenait un pari conçu dans ces termes bizarres : « On parie que lord Liverpool aura, de la vieille femme qu'il vient d'épouser, trois enfants avant que les Français

Digitized by Google

ne soient entrés à Madrid, » et des sommes considérables avaient été engagées des deux côtés. Les Anglais qui avaient eu, et le patriotisme de parier contre l'entrée des Français à Madrid, et la galanterie de croire à la fécondité préalable de lady Liverpool, en furent pour leur enjeu; mais la question ne fut pas terminée pour cela. Les Cortès s'étaient enfuies de Madrid à Séville, de Séville à Cadix, où elles avaient traîné avec elles le roi prisonnier. Or, comme M. de Chateaubriand le rappelait dans ses lettres, rien de fini tant qu'on n'aurait pas le roi. Le gouvernement français espéra un moment que le cabinet de Saint-James saisirait cette occasion d'entrer honorablement dans la question d'Espagne, en employant le crédit de sir William A'Court, son ambassadeur, à faire mettre Ferdinand VII en liberté, et en amenant les Cortès à une transaction qui aurait sauvegardé les intérêts personnels des membres de cette assemblée, sans impliquer la reconnaissance de l'assemblée elle-même comme pouvoir politique, ce que la France ne pouvait ni ne voulait accorder à aucun prix. Ces espérances se dissipèrent bientôt. D'un côté, l'Angleterre s'était engagée trop avant contre la France dans la question d'Espagne pour faire, dans cette question, quelque chose de concert avec elle; et d'ailleurs M. Canning préférait se tenir, vis-à-vis de Ferdinand, dans une position de froideur qui autorisât l'Angleterre à reconnaître l'indépendance des Amériques espagnoles. D'un autre côté, il n'est point facile d'amener les assemblées révolutionnaires à céder à la raison : elles deviennent plus intraitables à mesure que les difficultés augmentent; et tant qu'elles ont une tribune debout pour exhaler les passions qu'elles ne peuvent plus satisfaire, elles s'enivrent du bruit de leurs paroles et se croient invincibles. C'est ce qui devait arriver ici; la solution de la question d'Espagne n'était plus à Madrid, elle était à Cadix, et il fallut que M. le duc d'Angoulême, ce prince modeste et courageux qui a si longtemps attendu les justices de l'histoire, vînt faire le siége de cette ville avec notre armée pour mettre un terme à la captivité de Ferdinand. Ainsi, la France termina seule ce que seule elle avait commencé; sage et ferme dans ses conseils, elle eut partout la supériorité : dans les assemblées, par la dignité et la noblesse de son langage; dans la diplomatie, par sa franchise, sa fermeté et sa modération; sur les champs de bataille, par ses armées victorieuses.

Quelque temps avant que ce glorieux événement n'intervînt, M. de Marcellus, dont la mission avait pris fin par la nomination de M. le prince de Polignac en qualité d'ambassadeur de France à Londres, avait quitté l'Angleterre. Il avait habilement et dignement représenté la France dans les circonstances les plus difficiles où l'envoyé d'un grand pays peut se trouver; sa mission, commencée le 10 septembre 1822, se termina le 23 juillet 1823, après avoir duré un peu moins

Digitized by Google

d'un an. Avant de quitter l'Angleterre, M. de Marcellus reçut deux précieux témoignages de satisfaction ; M. de Chateaubriand lui écrivait : « Avant l'arrivée de M. de Polignac à Londres, je veux vous dire que vous avez mené nos affaires à Londres à la grande satisfaction de votre pays, de votre roi et de vos chefs ; » et quand M. de Marcellus prit congé du roi d'Angleterre, Georges IV lui adressa ces paroles : « Je n'ai point oublié, mon cher Marcellus, votre lettre à l'occasion du *Times;* j'ai voulu vous dire moi-même toute ma satisfaction de vos services et de votre attitude dans tout ce qui s'est passé ici depuis six mois. En cette circonstance, le roi de France peut seul payer les dettes d'un roi d'Angleterre, et je le lui ai fait savoir. »

En suivant, dans le livre de M. de Marcellus, la naissance et les développements de la question d'Espagne, à travers les difficultés, les incidents et les passions qui, en Angleterre, s'opposaient à sa marche, nous avons laissé de côté la partie la plus curieuse peut-être de l'ouvrage. M. de Marcellus est un piquant conteur d'anecdotes. Il n'avait pas oublié, nous l'avons déjà dit, la recommandation de M. de Chateaubriand, qui lui écrivait en entrant au ministère : « Le roi aime les noms propres et les historiettes. » Les noms propres et les historiettes se mêlent sans cesse à la politique dans les lettres de M. de Marcellus. Entre deux accès de colère de M. Canning, il a le temps de raconter au ministre, ou, pour mieux dire, au roi, les aventures originales de M. Banks, s'en allant, au risque de sa vie, prier, affublé en Turc, dans le temple de Salomon, à Jérusalem ; escaladant les pics du Liban pour conquérir, chez lady Esther Stanhope, une hospitalité qui ne s'offrait pas d'elle-même, et, pour dernier triomphe, sautant par dessus les murs de *Fonthill Abbey*, afin de visiter, malgré le propriétaire, M. Beckford, père de la duchesse d'Hamilton, ce domaine mystérieux, sorte de panthéon artistique où étaient enfouis des merveilles et des chefs-d'œuvre que le maître du lieu ne semblait avoir achetés que pour les dérober aux regards, et dont cependant il laissa M. Banks repaître sa vue, en se réservant de lui apprendre, à la fin de sa visite, qu'il était encore plus difficile de sortir de chez lui que d'y entrer. Dans une autre occasion, M. de Marcellus raconte la soirée qu'il a passée chez miss White, la Scudéry de l'Angleterre, dans la maison de laquelle se réunit le cénacle des *blue-stockings*, et comment il a ravi la docte assistance, en lui portant, selon les vœux de la maîtresse de la maison, une plume de M. de Chateaubriand, la plus usée, avait dit Mlle White en lui faisant cette demande. Là se trouvaient Thomas Moore, Southey, lady Morgan, le docteur Young l'archéologue, sir Humphry-Davy le grand chimiste, sir Thomas Lawrence le peintre, et sir William Ouseley, l'ancien ministre en Perse, orientaliste et voyageur. Il va sans dire que la plume de M. de Chateaubriand fut très-fêtée par

Digitized by Google

cet illustre aréopage; on se la passa de main en main, et chacun fit des réflexions sur le grand esprit dont elle avait été l'instrument. Mais le disciple fut moins heureux que le maître, et il raconte lui-même très-gaîment sa déconvenue. Il avait eu l'honneur d'être présenté, après la plume, aux notabilités de la soirée. Une jeune femme entre autres voulut lui être nommée : lady Parker, c'est le nom que prononça miss White, pria M. de Marcellus de s'asseoir un instant à côté d'elle, et, sans autre préambule: « Monsieur, lui dit-elle, je désirais beaucoup vous voir, car j'ai appris que vous aviez été reçu par lady Esther Stanhope, dans le Liban. Or, comme les Anglais sont bannis de sa présence, je souhaitais obtenir de vous quelques détails sur cette femme extraordinaire. » M. de Marcellus fit de son mieux pour satisfaire la curiosité de lady Parker. Elle l'écoutait gravement, en hochant quelquefois la tête avec un certain air d'incrédulité. Quand il eut terminé: « Monsieur, dit-elle, ces renseignements ne sont pas en tous points conformes à ce que raconte de lady Esther un voyageur qui l'a vue en Orient quelque temps avant vous. » — « Et quel est le nom de ce voyageur? » demanda M. de Marcellus. — « M. Bruce, » répondit lady Parker. Ici M. de Marcellus, qui était fort jeune à cette époque, ne put s'empêcher de sourire et expliqua à demi-voix, et le plus convenablement qu'il put, à la jeune femme, que le témoignage de M. Bruce pouvait être suspect de partialité, attendu qu'à en croire la chronique du désert, il aurait été longtemps attaché au char de lady Stanhope. — « Qu'osez-vous dire? interrompit lady Parker, en se levant brusquement; M. Bruce est mon mari. » C'était jouer de malheur! parler du seul Anglais peut-être que lady Stanhope eût reçu et rapporter les échos indiscrets du Liban jusqu'à Londres, pour les faire retentir dans une réunion de *blue-stockings*, précisément aux seules oreilles qui n'auraient pas dû les entendre, à celles de la femme trahie! Pendant que M. de Marcellus, tout en maugréant intérieurement contre l'usage incommode qui permet à une femme de prendre d'un homme, en l'épousant, tout excepté son nom, cherchait à relever la maille qu'il avait laissée échapper, lady Parker, ayant sans doute pitié de son embarras, lui dit: « M. Bruce est là, je vais vous le présenter. » M. de Marcellus prit sa revanche avec le mari; M. Bruce avait contribué en 1815 à l'évasion de M. de Lavallette; il demanda au chargé d'affaires de France si, malgré ce souvenir, il verrait quelqu'inconvénient à lui donner un passe-port pour Paris, où des intérêts l'appelaient. M. de Marcellus lui rappela que le duc de Richelieu avait recélé à l'hôtel même du ministère des affaires étrangères le prisonnier à la fuite duquel M. Bruce avait contribué, et l'assura que le gouvernement français n'avait pas conservé le moindre ressentiment de cette affaire. M. de Chateaubriand, à qui le chargé

Digitized by Google

d'affaires de France en écrivit, lui répondit courrier par courrier : « Je ne vois pas plus que vous d'inconvénient au passe-port donné à M. Bruce; cela ne peut inquiéter tout au plus que la jalousie de lady Parker. »

Ces anecdotes entremêlées avec la partie sérieuse de la *Politique de la Restauration* jettent une agréable variété dans l'ouvrage. On y trouve aussi de curieuses révélations sur l'esprit et le caractère de M. de Chateaubriand, qui, dans les lettres familières qu'il écrit à M. de Marcellus, ne prend pas la peine de poser pour la postérité. On le voit avec cette négligence des intérêts matériels, qui est un des traits particuliers de sa physionomie, car il n'y songeait pas assez dans un temps où presque tout le monde y songe trop. Le grand écrivain, qui croit selon son habitude avoir laissé des dettes derrière lui en Angleterre, et qui devient tout soucieux quand M. de Marcellus lui parle de régler ses comptes, demeure frappé d'étonnement en apprenant qu'il a à sa disposition, chez son banquier de Londres, une somme de soixante mille francs. Soixante mille francs à lui ! est-ce bien vrai? Il n'en peut revenir. Les exclamations se multiplient sous sa plume. « Vous êtes un merveilleux surintendant, écrit-il, ou plutôt un vrai magicien en finances ! Quoi! il va me revenir de mon ambassade 60,000 francs! Plus d'argent que je n'en avais retiré de ma chère *Vallée-aux-Loups*, quand elle fut forcée de venir se mettre à l'enchère sur la place du Châtelet, parmi les meubles des pauvres ! Et la somme qui était alors le strict nécessaire d'un ministre d'Etat châtié, sera aujourd'hui profit d'ambassadeur ! O fortune ! ma tente de pèlerin ne sera jamais ton temple. Vous pouvez être sûr que dans quelques mois il ne me restera plus un patard. » Une autre fois, la correspondance entre M. de Chateaubriand et M. de Marcellus prend un tour poétique. Ce dernier, en envoyant un travail sur la réorganisation des agences consulaires du Levant, lui ayant rappelé les souvenirs immortels qui se rattachent à Milo, Naxos, Lesbos, Lemnos et Samos, chantées par Homère, le ministre des affaires étrangères donne sa démission, et le poëte répond : « Je vous remercie de m'avoir un moment arraché à tout ce *farrago* de dépêches et à mon cabinet des boulevards, pour me faire encore une fois promener avec vous dans les Cyclades. Vous dites vrai ! la Grèce apparaît toujours comme un de ces cercles éclatants qu'on aperçoit en fermant les yeux... *O ubi campi!* Quand retrouverai-je les lauriers roses de l'Eurotas et le thym de l'Hymète ? Là je n'entendais que le bruit des vagues du Pirée vers le tombeau détruit de Thémistocle, et le murmure des lointains souvenirs ! Revenons à l'Archipel. Je ne négligerai rien, je vous jure, pour que votre projet et vos chiffres triomphent des lenteurs nonchalantes des demi-concessions et des affirmations négatives des bureaux. Que ne puis-je en-

Digitized by Google

richir ces îles, que nous avons vues vous et moi si pauvres! *arva beata divites et insulas*, comme disait Catulle, ce profane Catulle, si vrai poète, que Fénelon a cité, comme je le cite moi-même, dans son admirable lettre à Bossuet sur l'Orient! Relisez-la pour oublier un instant les affaires, et même M. Canning. »

Voilà M. de Chateaubriand tout entier, avant tout poëte, vrai poëte, pour parler son langage, tandis que Canning, son adversaire diplomatique, n'est qu'un homme lettré et un érudit. Hélas! si M. de Chateaubriand avait les qualités brillantes des poètes, il avait aussi les défauts de cette race irritable, comme l'appelle Horace. Irritables, ils le sont parce qu'ils sont sensibles; parce que leur imagination teint pour eux les événements de ses vives couleurs; parce qu'aussi, il faut tout dire, ces hommes éclatants sur lesquels le monde a les yeux, ont rarement la suprême grandeur de s'oublier. M. de Chateaubriand, dans sa dernière lettre à M. de Marcellus, disait de M. Canning: « Je ne crois point à la chute de M. Canning, et je pense comme vous qu'il faut le flatter pour essayer de le convertir; mais l'amour-propre blessé ne se repent jamais, ne revient jamais, ne pardonne jamais! » Pourquoi faut-il, — c'est le regret qu'exprime tristement M. de Marcellus à la fin de son livre, — que la postérité puisse appliquer ces paroles écrites, non-seulement à M. Canning, mais à celui par qui M. Canning était si sévèrement et si justement jugé!

Il faut finir. Nous ne savons si nous avons réussi à donner une idée complète de l'ouvrage remarquable que vient de publier M. de Marcellus. C'est un livre d'histoire qui a un intérêt littéraire. Les hommes d'étude liront avec fruit cet appendice au *Congrès de Vérone;* les hommes du monde, avec plaisir ces récits hantés par tant de souvenirs, et où revivent les personnages, les choses, les mœurs d'un passé si lointain déjà par les situations qu'il appartient à l'histoire, mais si proche par les temps, que le présent voisine encore avec lui.

ALFRED NETTEMENT.

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

Pendant que la Comédie-Française se repose sur son succès de *Sullivan*, — pièce médiocre au demeurant, mais habilement faite, — et qu'elle remplit ses loges et ses couloirs au bruit harmonieux des vers de Racine et de Corneille, aux accents passionnés de Mlle Rachel, tour à tour sultane, reine d'Ecosse, fille de la Grèce ou de Rome, M. Francis Wey publie en tête de sa comédie de *Stella* une préface remarquable, dont la critique sérieuse, sous peine d'abdiquer, est bien obligée de s'occuper.

Cette préface à vrai dire est elle-même une étude critique, et son auteur en quelques pages trop courtes pour un si grand sujet effleure à peu près tous les points principaux de l'art dramatique. Comme nous l'avons fait souvent, M. Francis Wey déplore l'importance qu'ont prise dans le théâtre moderne les moyens matériels aux dépens du développement littéraire; il se plaint comme nous, bien qu'à mots plus couverts, des tendances matérialistes de l'art et s'afflige de voir la comédie d'intrigue triompher partout de la comédie de caractère. « L'artifice des combinaisons, dit-il, la préparation des coups de théâtre, des surprises, des méprises, des tableaux inattendus, ont constitué, en dehors des lettres, une véritable profession. Les moyens matériels, qui jadis concourraient au but et éclairaient l'idée de l'auteur, se sont substitués à l'idée et sont devenus le but même. »

Retournant le mot d'Horace, nous dirons qu'il en est de la comédie comme de la peinture, les moyens matériels ont tué l'idée, étouffé la poésie, usurpé la place de la pensée. Et si nous voulions ici parler musique, comme nous aurions beau jeu pour continuer la comparaison!

La préface de M. Wey est assurément fort bien écrite et très-sainement pensée; il a raison, une comédie doit être avant tout une œuvre littéraire, et notez bien que ce mot « littéraire » comprend toutes les qualités indispensables à une comédie comme à tout autre genre de production de l'esprit, il exprime qu'elle doit être non pas seulement bien écrite, — c'est là la moindre des choses parce que c'est la première,—mais qu'elle doit être à la fois une peinture de mœurs et une galerie de portraits, un enchaînement de scènes formant une action et concourant à un but, une série de traits de caractère constituant toutes les saillies d'un caractère complet. L'auteur qui s'affranchirait d'une seule de ces conditions ne ferait plus une œuvre littéraire, et tous jusqu'au dernier des vaudevillistes, jusqu'au plus habile des *charpentiers* dramatiques, ont, soyez-en sûr, la prétention d'y satisfaire. Seulement, de même qu'il n'est pas donné à tous ceux qui écrivent d'être des littérateurs, il n'est pas donné

Digitized by Google

non plus à tous les auteurs de pièces d'être des auteurs comiques. Tel qui conçoit parfaitement une donnée d'intrigue et la sait préparer pour le théâtre sera incapable de faire vivre les figures dont il tient les fils; il les fait mouvoir, voilà tout. Tel autre au contraire qui saisit à merveille les traits de caractères et sait par l'observation les recueillir et les condenser, donnera du souffle à ses personnages, mais restera impuissant à les faire agir, à les placer dans les circonstances propres à développer leurs saillies et leurs travers. Ni les uns ni les autres ne sont des auteurs comiques dans la grande acception du mot. Ne prenons donc pas trop en mépris ce que l'on nomme improprement peut-être « les moyens matériels. » Il pourrait bien se faire que ces « moyens » fussent plus intellectuels qu'on ne le croit et qu'ils appartinssent tout aussi essentiellement à la comédie que le tracé des caractères et le style comique. Il s'agit seulement de ne pas leur donner la prééminence sur les autres conditions de l'art. Cela est si vrai que dans une comédie où les caractères ont beaucoup de relief, les situations viennent naturellement et s'enchaînent logiquement. Voyez si dans *l'Avare* toute l'action n'est pas engendrée par le vice d'Harpagon? Imaginez une intrigue plus forte et plus vraisemblable que celle qui sert de grossier canevas à ce tissus si vif et si coloré, vous n'en conserverez pas moins toutes les scènes qui font la beauté de l'ouvrage; elles resteront même dans l'ordre nécessaire que l'auteur leur a donné; vous n'aurez fait qu'ajouter au mérite de l'œuvre sans lui enlever une seule de ses qualités.

Allons plus loin : si l'auteur, assez heureux pour mettre la main sur un caractère, ne le place pas dans un milieu où ce caractère puisse se développer naturellement et faire naître pour ainsi dire sous ses pas toutes les situations qu'il peut donner, c'est que cet auteur n'a pas le sens comique, ou qu'il sommeillait quand il a écrit sa comédie. Il possédait la cause, pourquoi n'en a-t-il pas tiré les effets? Ceci n'est plus qu'une question de talent ou d'impuissance.

M. Francis Wey, qui nous semble en ce point d'accord avec nous, ne nous paraît pas avoir suivi scrupuleusement dans son œuvre les principes qu'il professe si bien dans sa poétique. Il a voulu écrire une comédie de caractère, et le reproche le plus fondé que je trouve à lui faire d'abord, c'est de n'avoir pas un seul caractère saillant dans sa pièce, si l'on en excepte celui du personnage épisodique de Boutrou du Vallon. Ni Stella, ni M. de Valençay, qui jouent les rôles principaux dans l'action, n'ont cette netteté de dessin, cette décision d'allure, cet éclat de couleur sans lesquels un personnage s'efface et s'éteint au feu de la rampe. Valençay est un homme indécis, qui ne sait jamais ce qu'il veut ni où il va; ce serait l'irrésolu si son travers de cœur et d'esprit était mis en relief et traité d'une manière comique; ce n'est plus qu'un homme insignifiant et indigne d'exciter l'intérêt dès que l'auteur le prend au sérieux. Stella est une création tout imaginaire, elle n'a pas son modèle dans la vie réelle, elle n'est ni vraie, ni vraisemblable, ou si elle existe et qu'elle commette toutes les fautes de conduite que l'auteur lui prête, si elle va par le monde chantant à prix d'or et traînant après elle un homme d'un certain âge et un jeune homme qu'elle aime, la société aura raison de la repousser jusqu'au jour où la retenue et la pudeur ne seront plus que de vains mots sur la terre. Il n'y a pas là de préjugé, il n'y a que la conséquence né-

Digitized by Google

cessaire d'une position fausse, d'une violation, apparente du moins, des lois morales. Dès lors Stella non plus ne peut pas nous intéresser, encore moins nous émouvoir ; à chaque larme revient sur nos lèvres cette condamnation de sa vie : c'est sa faute, c'est elle qui l'a voulu. Et puis, qu'est-ce que combattre un préjugé en comédie ? Le drame comique souffre-t-il aisément ces démonstrations abstraites, est-il bien venu à rompre en visière à son auditoire sur un préjugé, c'est-à-dire sur ce qu'il y a au monde de moins précis, de moins déterminé, de plus discutable? Un vice de cœur, un travers d'esprit, tout le monde les voit, tout le monde les reconnaît, tout le monde les comprend, même ceux qui en sont affligés; mais un préjugé, qu'est-ce que c'est? ce qui est préjugé aujourd'hui l'était-il hier? le sera-t-il demain? C'est un terrain bien mouvant, on l'avouera, pour que l'on puisse y bâtir un solide édifice. Je différerai donc, en ce point, d'opinion avec mon spirituel et judicieux collaborateur : M. Francis Wey croit que le défaut principal de son œuvre est dans la faiblesse de son intrigue, dans l'inhabilité de ses combinaisons; je crois, au contraire, qu'il est dans le tracé insuffisant ou peu fidèle des caractères, et surtout dans le sujet même de la pièce. Je fais bon marché, comme on le voit, des questions très-secondaires à mes yeux de préparation d'entrées et d'agencement de scènes, je vais au fond des choses, et j'essaie de tirer un profit de l'excellente préface de M. Francis Wey.

A ceux qui demanderaient pourquoi ce retour de critique à propos d'un ouvrage qui n'a pas réussi, il me sera aisé et agréable de répondre que l'on n'a pas tous les jours la bonne fortune, dans cet art périlleux que j'exerce, de trouver devant soi, comme auteur et contradicteur, un homme éminent, une intelligence ouverte et sérieuse, un esprit assez juste pour entendre le langage de la raison, assez fin pour deviner tout ce que l'on ne dit pas, assez solide pour ne pas s'ébranler aux coups que l'on porte à son œuvre. Cette bonne fortune, laissez-en jouir en passant le pauvre critique, laissez-lui cette heureuse diversion à son ingrat et rude labeur, ingrat et rude, en effet, lorsqu'il veut l'accomplir comme il le doit, avec sincérité, avec conscience. Il sait toutes les inimitiés qu'il soulève, tous les déboires qu'il se prépare, tous les blâmes qu'il provoque en refusant de se rendre complice des réclames effrontées et des panégyriques honteux. Ici, c'est un ténor qui chante faux et qui voudrait qu'on proclamât la pureté de ses intonations; un artiste qui s'égare et qui repousse les meilleurs conseils; un compositeur qui précipite l'art dans une voie de décadence et qui voudrait qu'on le laissât faire ; là, c'est l'école des précieuses ridicules qui relève le front sous le fouet de Molière, et qui trouve mauvais qu'on aiguise de nouveau pour elle les traits de la satire; c'est l'école matérialiste qui s'avance à grands pas dans le domaine de la littérature et des arts, et qui s'étonne grandement qu'on ose lui faire obstacle; c'est le flot de la barbarie qui monte et qui s'indigne de rencontrer une digue à ses envahissements. On se plaint de la décadence de l'art et de l'affaiblissement des lois morales, et l'on voudrait à la fois que la critique se fît l'humble et aveugle servante des hommes qui pratiquent cet affaiblissement et participent à cette décadence! Il faudrait pourtant se mettre d'accord avec soi-même : où tout va pour le mieux, les arts sont en progrès, la saine littérature règne partout sans conteste, le matérialisme fuit et abandonne en déroute toutes les avenues de la

Digitized by Google

pensée, la vérité et la morale triomphent sur toute la ligne de l'esprit humain, et alors la critique est inutile; nous n'avons plus qu'à nous inspirer des nombreux chefs-d'œuvres qui se produisent de toutes parts, et à monter notre lyre au plus haut diapason de l'enthousiasme; — ou bien, au contraire, la littérature et l'art traversent un moment de crise qui peut leur devenir funeste, et alors il faut que chacun, dans la mesure de ses forces, essaie, appuyé sur des principes solides, éclairé par le flambeau de la vérité, de débrouiller le chaos et de guider la pensée loin des mille sentiers de l'erreur. Aux bons esprits il suffit souvent d'un conseil, d'un avertissement, d'un trait de lumière projeté sur leurs fautes pour les ramener dans le droit chemin; d'autres, au contraire, sont incorrigibles et se complaisent dans leurs folles tentatives; à ceux-ci il faut parler un langage sévère si l'on veut enfin être écouté.

J'ai bien peur, aujourd'hui encore, de retomber dans mon péché habituel, et de laisser entendre la voix de ma conscience, malgré mes louables efforts pour l'étouffer. Je ne puis pourtant pas dire que le Théâtre-Italien est rentré dans une période de succès et de prospérité; je ne puis pas m'extasier sur la partition de *Luisa Miller*, qu'il vient d'ajouter à son répertoire; je ne puis pas affirmer que l'exécution de cet opéra soit digne de cette scène autrefois célèbre; je m'exposerais à faire hausser les épaules aux gens de goût et aux connaisseurs. Je ne puis pas même hasarder la phrase consacrée sur « le beau monde et les riches toilettes »; on me demanderait : Où les avez-vous vus?

M. Verdi a écrit la partition de *Luisa Miller* sur un *mélodrame tragique*, *melodramma tragico*, — comique eût peut-être mieux convenu, — de M. Salvador Cammarano, lequel M. Salvador Cammarano a emprunté son sujet à la littérature la plus noire de l'Allemagne, au drame de Schiller intitulé *Intrigue et Amour*. Ne vous alarmez pas : je ne pousserai pas plus loin l'analyse de ce *poème*; rappelez-vous l'œuvre de Schiller, cela vous suffira jusqu'au jour prochain où le Grand-Opéra nous fournira une occasion meilleure de vous en entretenir. Je serais très disposé à vous en dire autant de la partition, car il n'est guère possible de la juger d'après l'exécution du Théâtre-Italien. Je dois craindre, en effet, de ne pas rendre toute la justice possible à l'ouvrage, en raison de la manière insuffisante dont il est rendu. Cependant, il y a des gens pressés qu'il faut satisfaire. Pour eux donc, et pour eux seuls, je vais m'exposer à formuler une opinion générale, sauf à la rectifier et à la compléter lorsque l'Opéra nous aura mis à même d'apprécier toutes les beautés de l'œuvre, comme nous avons eu déjà l'occasion d'en apercevoir les défauts.

Ce qui me frappe le plus dans la partition de *Luisa Miller*, c'est une recherche excessive, outrée des effets dramatiques. Suivant la coutume de l'auteur, cette recherche se formule par l'emploi exagéré et fatigant des unissons, unissons à l'orchestre, unissons dans les chœurs, unissons dans les morceaux d'ensemble. Ce procédé matériel et brutal, dont le moindre défaut est de vous déchirer le tympan, n'atteint pas toujours le but que l'auteur s'est proposé; un grand bruit éclate, vous bondissez sur votre siége, mais votre âme reste insensible, et votre intelligence se demande ce que ce vacarme signifie; vous recevez une commotion, mais non pas une impression; vous êtes atteint dans votre système nerveux, vous n'êtes pas touché au cœur. Il a fallu que M. Verdi prodiguât une grande somme de talent pour se faire en partie pardonner ce

Digitized by Google

défaut, et pour que son œuvre trouvât à peu près grâce devant les gens de goût. On lui sait gré de quelques phrases heureusement commencées, et produites avec une remarquable entente de l'effet scénique; mais trop souvent ces phrases tournent court, ne s'achèvent pas ou s'achèvent mal. M. Verdi ressemble un peu à ces orateurs qui trouvent aisément des mots convenables et sonores pour commencer leurs périodes, mais qui, sentant la fin leur échapper, rompent tout-à-coup le fil d'une idée pour en poursuivre une autre. Rien n'est plus pénible pour l'auditeur que ce style haché et décousu. Un autre défaut de cette musique, c'est qu'elle ne peut pour ainsi dire pas être chantée; il faut qu'on la crie. La partition de *Luisa Miller* a déja tué un ténor célèbre en Italie; elle en tuera au moins un autre en France, pour peu que l'indigence du Théâtre-Italien contraigne à la donner souvent.

Le rôle très long de Rodolfo, écrit tout entier sur les notes les plus élevées de la voix de ténor, *sol la si*, et tout entier d'expression, ce qui, chez M. Verdi, signifie crié à pleins poumons, est la plupart du temps en-dehors des données vocales. L'art est superflu pour aborder un pareil rôle, mais il faut une poitrine de fer. M. Bettini satisfait en partie à la première condition, mais je crains bien qu'il ne remplisse pas longtemps la seconde. Déjà, dès la première représentation, ses moyens lui ont fait défaut avant la fin. Mlle Sophie Cruvelli, bien que le rôle de Luisa n'offre pas à sa belle voix d'aussi brillantes occasions d'épanouissement que celui de Norma, a pourtant les honneurs de la pièce. Elle a des moments remarquables et des faiblesses inouies; dans les effets de demi-teintes, l'organe n'est pas toujours très pur ni très juste; son expression dramatique est souvent puissante, mais dans une gamme un peu âpre et vulgaire. Comme cantatrice, Mlle Cruvelli a beaucoup à apprendre, et plus encore à oublier; comme tragédienne, elle aurait besoin de fermer l'oreille à de mauvais conseils et d'étudier sérieusement les lois du goût et de la juste mesure; elle met du feu, de l'ardeur dans ses créations, mais aussi quelquefois elle sort de l'expression vraie pour entrer dans l'emphase et dans l'exagération. Ainsi, elle veut se faire une physionomie tragique et elle ne parvient qu'à prendre un visage ennuyé; or, il n'est rien de plus ennuyeux à voir qu'un air ennuyé, et lorsqu'à cette cause d'ennui viennent se joindre des airs ennuyeux, il est douteux, — comme dirait M. Prudhomme, ce La Palisse du dix-neuvième siècle, — que le spectateur puisse beaucoup s'amuser. Mlle Cruvelli, il est vrai, ne se sent pas grandement encouragée par son auditoire : dès la seconde représentation, la salle était à moitié vide.

Les autres rôles de *Luisa Miller*, ceux de Frederica, de Walter, de Miller, sont interprétés d'une manière trop insuffisante pour qu'il vaille la peine d'en parler; le dernier, surtout, très important dans la partition, est confié à un baryton, M. Valli, qui tient du genre grotesque bien plus que du style sérieux. Aux moments les plus pathétiques, il parvient à provoquer le sourire sur toutes les lèvres.

Un chœur original, à la fin du premier tableau, imitant le son des cloches; un autre chœur sur un joli air de mazourke, une cavatine, un duo, un quatuor sans accompagnement, d'une coupe trop prétentieuse, et le trio entre Frederica, Wurm et Luisa, me paraissent les meilleurs morceaux de la partition. En général, les chœurs sont d'une forme et d'une mélodie heureuses; mais ils sont

Digitized by Google

si mal chantés qu'ils n'ont pas été compris. L'Opéra leur donnera, — et pour la première fois, sans doute, — leur véritable valeur.

L'administration s'est mise en frais de décors neufs pour la circonstance; — la chose est assez rare pour qu'on la doive noter. — Elle a fait venir d'Italie un décorateur fameux, M. Robecchi. Cet artiste a importé chez nous une nature entièrement nouvelle et dont nous n'avions pas l'idée auparavant; ce sont des châteaux bleu de ciel, des terrains peluré-d'orange, des chaumières couleur de rose, et des arbres du plus beau vert-pistache. Ces peintures ne ressemblent pas mal aux paysages en papier peint que l'on admire dans les auberges des petites villes en province. Je ne crois pas que M. Robecchi fasse école parmi nous.

M. Sarmiento, son compatriote, ne s'annonce pas non plus comme devant faire souche de nombreuses œuvres d'art. Son talent s'exerce dans un autre domaine, dans celui de la composition musicale. Il est connu en Italie par plusieurs ouvrages, il ne le sera guère en France par celui qu'il vient de faire représenter au Théâtre-Lyrique. *Le Trompette Guillery* n'est pas un opéra bien distingué, ni comme *libretto*, ni comme partition. Cependant on remarque çà et là dans celle-ci de jolies phrases, d'assez bonnes intentions comiques et une certaine recherche très-louable de la mélodie. M. Sarmiento ne doit pas se décourager pour un premier échec : tant d'autres avant lui ont échoué dans leurs premières compositions qui sont devenus plus tard des auteurs de premier ordre et presque des hommes de génie! Les débuts trop éclatants ont un danger plus grand qu'une chute complète. A celui qui s'annonce tout à coup par une œuvre de grand mérite on ne permet plus désormais que des chef-d'œuvre. C'est le malheur qui est arrivé à M. Félicien David. Pour avoir écrit *le Désert*, il est condamné à se voir sans cesse jeter à la tête la partition de cette belle symphonie. Cependant Félicien David a fait depuis lors des ouvrages dont un seul suffirait à la renommée d'un bon compositeur. *La Perle du Brésil* est une œuvre charmante, tout étincelante de qualités du premier ordre, brodée de mélodies fines et gracieuses, enchassée dans une orchestration des plus délicates et des plus soignées. Le Théâtre-Lyrique a sagement fait de la reprendre et elle est exécutée avec assez d'ensemble par mesdames Petit-Brière, Guichard, et MM. Talon, Bouché et Biéval-Lourdel.

Puisqu'il est dit que l'art musical prendra si large part de mes trop courtes pages, je veux frapper un dernier accord en l'honneur de l'album de M. Etienne Arnault qui vient de paraître chez M. Heugel *. C'est comme toujours un joli recueil de cantilènes fraîches et transparentes qui cachent assez les paroles pour dissimuler leurs défauts, pas assez pour dérober leurs qualités. Le même éditeur vient de publier entre autres morceaux détachés une romance, *Mars et Avril* et une polka-mazourque, *Nisida*, qu'il ne m'appartient pas de juger.

Si l'art ne m'avait entraîné bien loin du débat littéraire par lequel j'ai ouvert ma chronique de la quinzaine, j'aurais, pour justifier quelques points de mes notes théoriques, une belle occasion dans le succès considérable et incontesté du *Fils de Famille*. Cette petite comédie-vaudeville, représentée récemment

* Au Ménestrel, 2 bis, rue Vivienne.

Digitized by Google

au théâtre du Gymnase, n'est pas « littéraire » dans le sens trop étroit que l'on prête souvent à ce mot; c'est-à-dire qu'elle n'offre aucune recherche de style, aucune prétention aux formes écrites, aucune efflorescence de ces phrases à effet qu'on est convenu d'appeler spirituelles; le dialogue est des plus simples, des plus brefs et même des plus vulgaires; il va droit au but, sans s'embarrasser dans les ambages du style ou de la poésie. C'est la reproduction fidèle du langage de la vie commune, et à chaque instant ce langage a besoin, pour se compléter, du geste, du regard, du silence même de ceux qui le parlent. Et pourtant la pièce marche, elle intéresse, elle satisfait; on ne lui saurait aucun gré d'un style plus riche, d'une forme plus brillante et plus étudiée. C'est qu'en définitive, dans cette comédie, sur un canevas assez peu compliqué mais ingénieux s'ajustent des caractères vrais et bien sentis, des situations vives et nettement tracées; la parole n'est là que pour exprimer strictement le nécessaire; il n'y a pas de place pour le superflu. Aussi la comédie de MM. Bayard et Biéville n'offre-t-elle qu'un attrait médiocre à la lecture, tandis qu'elle produit un effet irrésistible lorsqu'elle est bien jouée, et elle l'est dans la perfection par Mme Rose-Chéri et par MM. Bressan et Lafontaine. Cette pièce et la manière dont elle est rendue rappellent les meilleurs jours du Gymnase, qui en a connu de si beaux.

— La danse est un art très-fugitif; le pas dessiné dans l'air et sur le parquet par le pied mignon d'une danseuse, meurt en même temps qu'il naît, le contour des bras et le mouvemeut du corps s'évanouissent aussitôt qu'ils apparaissent; de toutes ces grâces éphémères qui passent aussi rapides que le tire-d'aile de l'oiseau, il ne reste plus rien après qu'elles se sont produites, rien qu'un souvenir charmant mais confus dans l'esprit du spectateur, rien qu'une machinale habitude contractée à force de répétitions dans la mémoire de nos sylphides. La musique aussi a ses mélodies et ses accords qui retentissent et puis s'échappent; mais outre sa langue parlée la musique a du moins sa langue écrite qui conserve ses œuvres et les propage; la danse jusqu'ici n'avait que sa langue parlée, parlée avec les bras, les jambes, la tête, avec le corps tout entier, mais sa langue écrite lui manquait; le maître de ballet ne connaît plus aujourd'hui les œuvres de ses prédécesseurs que par des traditions infidèles, et ses propres compositions ont toutes les peines du monde à se voir représentées sur les scènes où il ne règle point lui-même les pas et les mouvemements. Cette lacune dans un art que la France vit naître et se développer sous la protection d'un grand roi qui lui devait en partie sa grâce et sa majesté, on a tenté souvent de la combler; un chanoine du chapitre de Langres, Jehan Tabourot (Thomas Arbot), fut, à ce qu'il paraît, le premier qui tenta de résoudre le problème par l'invention de son *orchésographie*. Depuis lors d'autres tentatives ont été faites et toutes plus ou moins infructueuses. L'habile maître de ballet de l'Opéra, M. Saint-Léon, vient de se remettre à l'œuvre, et il publie en ce moment le résultat de ses recherches et de ses études sous le nom un peu grec et un peu long de *sténochorégraphie* *. Profes-

* *La sténochorégraphie* ou *l'art d'écrire promptement la danse*, par Arthur Saint-Léon, premier maître de ballet et premier danseur de l'Opéra, chez l'auteur, rue des Martyrs, 58, et chez Brandus et Ce, rue Richelieu, 103.

Digitized by Google

seur éminent, artiste distingué et musicien consommé, M. Saint-Léon se propose de combiner les signes du langage musical avec d'autres signes particuliers et de composer ainsi une langue complète, traduisant fidèlement les pas et les mouvements qu'il commence par décomposer et par réduire à des éléments invariables. Sa méthode au premier abord paraît rationnelle. Quand le travail sera plus avancé il nous sera seulement possible de l'examiner de plus près et d'en apprécier toute la valeur. Son ouvrage, déjà en cours de publication, contient de plus des études biographiques et critiques sur les plus célèbres maîtres de ballet. Ainsi se trouvent réunis deux livres neufs dans un.

ALPHONSE DE CALONNE.

BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL.

Décidément, les planètes nouvelles sont à la mode. M. Chacornac découvrait, le 9 septembre dernier, à Marseille, une planète qu'il a nommée *Massalia*, pour rappeler le lieu d'où elle a été découverte. A la même époque, M. de Gasparis la découvrait de Naples; mais, habitué déjà à ces sortes d'aubaines, il a renoncé généreusement à la baptiser, et a cédé ses droits à M. Chacornac. D'un autre côté, un artiste de mérite, bien connu pour ses observations astronomiques, M. Hermann Goldschmidt, a découvert à Paris, le 14 novembre dernier, à 10 heures 30 minutes du soir, une nouvelle planète dans la constellation du Bélier. M. Arago en a été le parrain et l'a nommée *Lutetia*. Le savant artiste n'a donné connaissance de sa découverte à M. Le Verrier qu'après l'avoir complétée lui-même, et il lui a exposé l'ensemble des considérations et des calculs par lesquels il s'était assuré que la planète dont il avait constaté le mouvement était un astre distinct des vingt petites planètes connues jusqu'alors.

Enfin M. Hind, qui travaille sans cesse, et qui, de son petit observatoire de *Regent's-Park* de Londres, avait déjà découvert six planètes, vient d'en observer une septième, le 18 novembre dernier. Elle paraît comme une étoile de 9-10e grandeur. En visitant ce petit observatoire de M. Hind, on est frappé d'étonnement, et l'on a peine à comprendre comment cet astronome a pu y faire d'aussi nombreuses découvertes, et cela sous le ciel brumeux de Londres!

— L'air qui est confiné dans les interstices des particules du sol a-t-il la même composition que l'air atmosphérique? Cet air qui se trouve en présence de matières organiques soumises aux influences réunies de l'air, de l'humidité, n'est-il pas modifié? Evidemment, il doit l'être, car les matières organiques, sous les influences que nous venons de dire, donnent naissance à de l'acide carbonique, à de l'eau, et si elles sont azotées, à de l'ammoniaque. Lorsque ces matières sont enfouies dans un terrain suffisamment meuble, leur combustion chimique est si manifeste que, dans les pays chauds, il arrive quelquefois

Digitized by Google

qu'une terre riche est souvent appauvrie au point de ne pouvoir donner des récoltes sans l'intervention de nouveaux engrais. Le terreau humide se conserve, il est vrai, en l'absence de l'air, sans qu'il y ait la plus légère émission de gaz; mais sa destruction s'opère rapidement lorsque l'oxygène de l'air intervient. Le terreau et l'humus, derniers termes de la putréfaction des substances végétales, le fumier, sont autant de sources d'où émane l'acide carbonique, et il n'est pas douteux que ce gaz concourt au développement des plantes, soit que les racines l'absorbent, soit que, versé dans l'atmosphère environnante, la lumière le décompose sous l'influence des feuilles qui en assimilent le carbone. L'air confiné dans la terre végétale est donc modifié; mais quelle est l'intensité de cette altération? C'est ce qu'on ignorait avant la publication du beau travail de MM. Boussingault et Lévy.

L'appareil dont ces chimistes se sont servis permettait d'aspirer l'air confiné avec une extrême lenteur, afin de ne pas appeler l'air extérieur. Il se composait d'un aspirateur hydraulique, communiquant par des tubes très minces avec des éprouvettes remplies de baryte, afin de doser directement l'acide carbonique, et avec des ballons munis de robinets, afin de recueillir l'air et de l'analyser ensuite au laboratoire. Enfin, à l'extrémité se trouvait un tube très fin, plongeant dans le sol à une profondeur de 30 centimètres, et terminé par une sorte de pomme d'arrosoir. Lorsqu'au lieu de doser l'acide carbonique, on se propose de doser l'ammoniaque, on substitue à la baryte de l'acide chlorhydrique étendu parfaitement pur. Dans deux circonstances seulement, l'ammoniaque a pu être dosée; dans les autres, on ne pouvait que constater sa présence.

Les expériences de MM. Boussingault et Lévy ont montré que l'air confiné dans un sol léger sablonneux, provenant de la désagrégation du grès bigarré (*bunder sandstein*), dans lequel on avait récolté des pommes de terre, et qui venait d'être fumé, six jours avant l'expérience, à raison de 600 quintaux de fumier à demi consommé par hectare, contenait, pour 100 parties, 3,35 d'acide carbonique : la terre se trouvait dans de bonnes conditions d'humidité; il n'avait pas plu depuis trois semaines. — Le même jour, au soir, alors que la pluie commençait à tomber, on fit un nouveau dosage à la même place. La proportion d'acide carbonique avait augmenté et se trouvait de 3,49 p. 100. — Enfin, les pluies ayant continué pendant plusieurs jours, on répéta l'essai. Cette fois, l'acide carbonique avait considérablement augmenté et était de 14,18 pour 100. Quant à l'ammoniaque, on a trouvé que 71 grammes d'air confiné contenaient, dans un cas, 42 millionièmes de gramme d'ammoniaque.

Toutes les analyses de MM. Boussingault et Lévy montrent que l'air atmosphérique, en séjournant dans la terre végétale, est profondément modifié. En effet, normalement, il contient 4 décilitres d'acide carbonique par mètre cube; tandis que, pour les cultures qui n'avaient pas été fumées depuis un an, la moyenne d'acide carbonique par mètre cube est de 9 litres. Dans les sols récemment fumés, la différence est bien plus grande encore, puisque l'air pris dans la terre d'un champ fumé depuis neuf jours renfermait 98 litres d'acide carbonique par mètre cube, environ 245 fois autant que l'air extérieur. Le développement de cette quantité considérable d'acide carbonique provient évidemment de la combustion lente du carbone des matières organiques en

Digitized by Google

fumier, telles que l'humus, les débris de plantes, les engrais. Ce qui confirme encore cette opinion, c'est que, dans la plupart des cas, le volume d'acide carbonique développé représente à peu près le volume du gaz oxygène qui a disparu.

Pour connaître exactement la quantité d'acide carbonique que la combustion lente de l'humus met à la disposition des plantes, il ne suffit pas de connaître la proportion d'acide carbonique contenue dans l'air confiné dans le sol, il faut encore savoir ce qu'il y a d'air enfermé dans une certaine étendue de sol. Pour atteindre ce but, les expérimentateurs remplissaient un vase cylindrique, d'une capacité de 34 litres et d'une hauteur de 35 centimètres, avec de la terre, jusqu'à ce qu'il fût comble; puis, avec une règle, ils nivelaient la surface. Ensuite, ils ajoutaient peu à peu de l'eau jusqu'au point de la faire déborder. Le volume d'eau introduit représentait nécessairement le volume d'air déplacé. La difficulté réside dans le degré de tassement de la terre, de manière à ce qu'il soit le même que celui de la terre en place. Il est difficile d'éviter cet arbitraire fâcheux du tassement de la terre dans la jauge; néanmoins, les expérimentateurs ayant tassé autant que possible dans la jauge, leurs chiffres de volume d'air sont plutôt faibles que forts. Ils ont trouvé que 34 litres d'un sol très riche en humus renfermaient 14,5 d'air; la terre d'une lunnarière argileuse et calcaire contenait 7,5 d'air, toujours pour 34 litres; le sol sablonneux fortement tassé d'une forêt contenait 4 litres d'air; enfin, comme minimum, le sous-sol de la forêt contenait 2,4 litres d'air.

Les essais ont été entrepris seulement sur la terre végétale, sur une profondeur de 35 centimètres On a par conséquent pour la terre végétale d'un hectare 3,500 mètres cubes dans lesquels les analyses indiquent les quantités d'acide carbonique. Il résulte du tableau dressé par M. Boussingault : 1° que l'air enfermé dans l'hectare de terre arable, fumée depuis près d'une année, contient autant d'acide carbonique qu'il s'en trouve dans 18,000 mètres cubes d'air atmosphérique; 2° que dans l'air de l'hectare de terre arable récemment fumée, l'acide carbonique peut, dans certaines circonstances, représenter celui qui est contenu dans 200,000 mètres cubes d'air normal; 3° que dans le loam sous-sol de la forêt, en prenant l'épaisseur de 35 centimètres, adoptée pour la terre arable, on constate que dans cette alluvion, l'air confiné contient autant d'acide carbonique qu'il y en a dans 5,000 mètres cubes d'air pris dans l'atmosphère. Si l'on considère que ce dépôt atteint quelquefois une puissance de plusieurs mètres, on doit penser que cette importante proportion d'acide carbonique ajoute aux qualités qui, dans le grand-duché de Baden et dans les Vosges, ont fait placer le loam parmi les meilleurs terrains forestiers.

Tandis que M. Boussingault reprend ses cours d'économie agricole au Conservatoire des Arts et Métiers, un autre professeur aimé les abandonne.

Les amis des sciences apprendront avec un profond regret que M. Pouillet a donné sa démission de professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, dont il a été pendant longtemps l'habile administrateur. Qui n'a assisté à ces cours, où la foule avide de s'instruire se rendait régulièrement? L'empressement était bien concevable. L'illustre savant avait le secret de rendre intéressantes les parties les plus arides de la science; la simplicité, la clarté, l'éloquence même de ses paroles, faisaient comprendre à toutes les intelli-

Digitized by Google

gences les phénomènes sublimes de la nature. Aussi, une heure avant l'arrivée de l'illustre savant, l'immense amphithéâtre du Conservatoire était déjà rempli; malheur aux retardataires! Nous n'oublierons jamais le charme irrésistible de ces heures rapides passées à l'écouter. Il faut bien le reconnaître, parmi les nombreux savants dont la France s'enorgueillit à juste titre, il en est peu qui professent complétement bien, il y a toujours quelque chose à désirer, il est si difficile de s'identifier avec son auditoire et de se mettre à sa portée! Les uns se perdent dans d'inextricables détails, d'autres n'en donnent pas assez et se plongent à plaisir dans les abstractions; leurs leçons découragent et fatiguent, et à peine si quelques intelligences d'élite peuvent les suivre. Rien de tout cela n'était à redouter aux cours de M. Pouillet; il savait fixer et soutenir l'atttention des plus distraits; jamais l'œil impatient ne se dirigeait sur le cadran de la pendule. Ces leçons si remplies d'intérêt, où l'histoire et la philosophie des sciences étaient présentées avec le talent le plus délicat, l'éloquence la plus simple, nous ne les entendrons plus. Comprenez-vous maintenant l'étendue de nos regrets?

Mais ne croyez pas que M. Pouillet abandonne ses cours pour se livrer au repos, c'est peut-être pour travailler davantage. Il y a peu de jours il lisait à l'Académie des Sciences un mémoire remarquable, dans lequel il résout plusieurs questions de photométrie chromatique. En s'occupant de photographie, il a découvert, dans les images obtenues sur plaqué d'argent, une propriété curieuse qui donne le moyen de comparer le pouvoir éclairant des diverses couleurs: de trouver, par exemple, si une étoffe rouge renvoie plus ou moins de lumière qu'une étoffe bleue ou qu'une autre couleur quelconque, lorsqu'elles sont l'une et l'autre éclairées ou par la lumière du ciel ou par d'autres lumières diversement colorées, et même de déterminer, avec une certaine approximation, les quantités relatives de ces lumières différentes, mesurées par leur action sur l'organe de la vue. Aujourd'hui il publie la sixième édition de son célèbre traité, modestement intitulé : *Eléments de physique expérimentale et de météorologie.* En la comparant à la première édition, qui date de 1827, on peut mesurer l'espace que les progrès ont fait parcourir à la physique. Que de voies nouvelles ouvertes aux recherches! Car il faut toujours chercher sans espoir d'atteindre jamais le dernier terme de la science. Combien nos connaissances paraissent restreintes et bornées lorsqu'on jette un coup-d'œil profond sur les mystères sans nombre qui nous environnent de toutes parts! A mesure que la science marche, notre esprit semble s'élever sur un plus vaste horizon, d'où il entrevoit des régions nouvelles qui lui restent à explorer. Nous commençons à sortir des ténèbres, notre vue s'affermit à la lumière, et nous pouvons mieux juger qu'à aucune autre époque des secours solides et puissants que la science peut prêter à la civilisation. Les théories se développent, les applications se multiplient, les entreprises industrielles y puisent des ressources jusqu'alors inconnues. Après avoir pris son rang dans l'enseignement général pour habituer l'intelligence à la logique des faits, qui est à la fois si féconde et si lumineuse, la physique pénètre dans les ateliers pour y porter le gout de l'exactitude et pour y donner l'essor au génie d'invention.

Dans son nouveau traité, M. Pouillet s'est appliqué, non-seulement à ne rien omettre, mais encore à rapprocher les expériences des faits, et à les classer

Digitized by Google

autant que possible dans un ordre logique qui les enchaîne étroitement. Des chapitres entiers ont été ajoutés sur le diamagnétisme et la télégraphie électrique, sur le microscope, la polarisation rotatoire, la vitesse de la lumière et les phénomènes d'optique céleste. Dans la première partie de la chaleur, il a introduit les résultats des expériences récentes de M. Pierre sur la dilatation des liquides, et dans la seconde partie, les derniers travaux de M. Person sur les chaleurs latentes de fusion, les expériences de M. de Sénarmont sur la conductibilité des cristaux, et un résumé des recherches de MM. de La Provostaye et Desaim sur la chaleur rayonnante, particulièrement en ce qui touche aux analogies des rayons calorifiques et des rayons lumineux. De nouvelles planches sont venues grossir aussi l'Atlas magnifique qui accompagne l'ouvrage *.

Nous ne pouvons résister au désir que nous éprouvons de mettre sous les yeux du lecteur quelques extraits qui donneront, mieux que tout ce que nous pourrions dire, une idée de la manière dont l'ouvrage est fait et écrit. Voici comment M. Pouillet entre en matière dans le chapitre nouveau relatif aux phénomènes optiques de physique céleste : « Il n'y a peut-être rien de plus grand, rien de plus admirable dans la science que la faculté qui nous a été donnée de voir les corps célestes, d'étudier leurs positions relatives, leurs mouvements, les distances si prodigieuses qui les séparent de nous, d'apprécier même, dans de certaines limites, le poids, le volume, l'état solide ou fluide, et toute la constitution physique de la matière qui les constitue. Les corps terrestres nous sont connus par le concours simultané de tous nos sens, l'organe seul de la vue nous met en rapport avec les autres; leurs vibrations lumineuses, propagées au loin, viennent exciter les fibres de la rétine; c'est par ce seul point de notre sensibilité organique que nous pouvons les connaître; c'est par ces vibrations si restreintes, si petites, que nous pouvons sonder les profondeurs infinies de l'espace. On s'étonne d'abord qu'il soit possible d'arriver à quelque notion un peu certaine sur des êtres ou des corps qui sont placés tout en dehors de l'atteinte du toucher; mais, pour entrevoir cette possibilité, il suffit de considérer qu'en définitive l'intervalle qui nous en sépare, quelque grand qu'il soit, n'est en réalité qu'un grand voile de lumière.

» Les bases fondamentales de la gravitation universelle furent posées par Keppler, d'après des observations faites à l'œil nu, sans autre artifice que l'emploi de pénules ou de fils tendus pour fixer les alignements. Son génie avait ainsi résumé tout ce que la vision directe pouvait nous apprendre de considérable sur la structure du ciel; ce moyen d'observation était épuisé, il était parvenu à sa dernière limite; mais presque au même instant, au commencement du dix-septième siècle, la découverte des lunettes vint ouvrir à l'astronomie une ère nouvelle : Galilée fit connaître le premier ce que l'on devait attendre de cette merveilleuse invention; informé, en 1610, qu'en Hollande il y a un instrument avec lequel on voit les objets éloignés comme s'ils étaient près, ce grand physicien se met à l'œuvre, travaille des verres, les ajuste, les tourne vers le ciel, et quelques semaines après étonne le monde par l'éclat et la nouveauté de ses découvertes. On apprend, contrairement à

* Librairie de L. Hachette et compagnie, rue Pierre-Sarrazin, 14.

Digitized by Google

toutes les idées qu'on avait pu se faire à cette époque, on apprend qu'il y a des montagnes dans la lune, des taches sur le soleil; que Vénus a des phases qui prouvent sa rotation et celle de la terre; que Jupiter a des satellites tournant autour de lui, comme la lune autour de nous; que Saturne n'est pas un globe analogue à celui des autres planètes, mais qu'il est accompagné de deux ailes lumineuses symétriques et permanentes; c'est ainsi, en effet, que devait apparaître l'anneau dans une lunette fabriquée sans règle, par les seules inspirations du génie, et qui grossissait à peine trente fois. L'ouvrage qui annonçait ces découvertes, *Nuncius Sidereus*, fut un grand événement; on comprit que la constitution des astres devenait enfin accessible à la science. »

Dans un autre chapitre du second volume, l'illustre auteur présente la première découverte sur l'électricité atmosphérique : « Otto de Guericke, bourgmestre de Magdebourg, et célèbre inventeur de la machine pneumatique, fut le premier qui découvrit quelque apparence de lumière électrique. Le docteur Wall, presque à la même époque, en excitant l'électricité sur un grand cylindre d'ambre, observa une étincelle plus vive et un bruit beaucoup plus fort; et, chose digne de remarque, cette première étincelle produite par la main des hommes fut à l'instant comparée aux éclats de la foudre. Cette lumière et ce craquement, dit Wall dans son mémoire, paraissent en quelque façon représenter le tonnerre et l'éclair. L'analogie était frappante, il ne fallait que de l'imagination pour la saisir; mais pour en démontrer la vérité, pour trouver dans un phénomène si petit les causes et les lois du plus grand phénomène de la nature, il fallait une série de preuves qu'on ne pouvait attendre que d'un génie supérieur. Cependant plusieurs physiciens cherchaient ces preuves dans des rapprochements plus ou moins ingénieux : les uns remarquaient que l'étincelle est *crochue* comme l'éclair, d'autres pensaient que le tonnerre est entre les mains de la nature et que l'électricité est entre les nôtres: « J'avoue que cette idée me plairait beaucoup, disait l'abbé Nollet, si » elle était bien soutenue; et, pour la soutenir, combien de raisons spé- » cieuses; etc. » Enfin, tout se passait en raisonnements qui ne pouvaient rien conclure, parce qu'en physique, c'est l'expérience seule qui doit donner ses conclusions. Pendant que l'on raisonnait ainsi en Europe et dans tout l'ancien monde savant sur cette grande question, l'on expérimentait en Amérique, chez un peuple nouveau, à peine connu dans les sciences, et ces expériences s'attaquaient directement à la foudre. Franklin trouvait le moyen de la faire descendre du ciel pour l'interroger elle-même sur son origine. Après avoir fait plusieurs découvertes électriques, particulièrement sur la bouteille de Leyde et sur le pouvoir des pointes, Franklin eut la pensée hardie d'aller chercher l'électricité au sein des nuages; il avait conclu de quelques expériences décisives qu'une tige de métal pointue, élevée à une grande hauteur, au sommet d'un édifice, devait recevoir l'électricité des nuées orageuses. Il attendait avec une grande anxiété la construction d'un clocher que l'on devait à cette époque élever à Philadelphie; mais, lassé d'attendre et impatient d'exécuter une expérience qui devait lever tous les doutes, il eut recours à un autre moyen plus expéditif et non moins sûr pour les résultats. Comme il ne s'agissait que de porter un corps dans la région du tonnerre, c'est-à-dire à une assez grande hauteur dans les airs, Franklin imagina que le cerf-volant, dont

Digitized by Google

s'amusent les enfants, pouvait lui servir aussi bien qu'aucun clocher que ce pût être. Il prépara donc deux bâtons en croix, un mouchoir de soie, une corde d'une longueur convenable, et, profitant du premier orage, il s'en fut dans les champs tenter l'expérience. Une seule personne l'accompagnait : c'était son fils. Craignant le ridicule dont on ne manque pas de couvrir les essais infructueux, comme il le dit avec ingénuité, il n'avait voulu mettre personne dans sa confidence. Le cerf-volant était lancé. Un nuage qui promettait beaucoup n'avait produit aucun effet; d'autres nuages s'avançaient, et l'on peut juger de l'inquiétude avec laquelle ils étaient attendus. Tout paraissait tranquille, on ne voyait aucune étincelle, aucun signe électrique; à la fin, cependant, quelques filaments de la corde commençaient à se soulever comme s'ils eussent été repoussés; un petit bruissement se fit entendre. Encouragé par ces apparences électriques, Franklin présente le doigt à l'extrémité de la corde, et voit paraître à l'instant une vive étincelle qui fut suivie bientôt de plusieurs autres. Ainsi, pour la première fois, le génie de l'homme put se jouer de la foudre et surprendre le secret de son existence.

« L'expérience de Franklin eut lieu en juin 1752; elle fut répétée dans tous les pays savants, et partout avec le même succès. Un magistrat français, de Romas, assesseur au présidial de Nérac, profitant de la première pensée de Franklin, qui avait été publiée en France, avait imaginé aussi de substituer le cerf-volant aux barres élevées; et dès le mois de juin 1753, avant d'avoir connaissance des résultats de Franklin, il avait obtenu des signes électriques très-énergiques, parce qu'il avait eu l'heureuse idée de mettre un fil de métal dans toute la longueur de la corde.

Plus tard, en 1757, de Romas répéta de nouveau ces expériences pendant un orage, et cette fois il obtint des étincelles d'une grandeur surprenante. « Imaginez-vous de voir, dit-il, des lames de feu de neuf ou dix pieds de longueur et d'un pouce de grosseur, qui faisaient autant de bruit que des coups de pistolet. En moins d'une heure, j'eus certainement trente lames de cette dimension, sans compter mille autres de sept pieds et au-dessous. » Malgré toutes les précautions bien entendues que prenait cet habile expérimentateur, il fut une fois renversé par la violence du choc. Ces résultats démontrent d'une manière assez éclatante que la foudre n'est en effet qu'une étincelle électrique. »

— Il se prépare dans ce moment en Angleterre une transformation tellement importante dans les usines à gaz, qu'elle changera complétement l'économie de ces établissements, et cela par l'adjonction d'un appareil d'une simplicité extraordinaire. On sait que dans le système ordinaire le gaz d'éclairage est produit par la distillation de la houille dans des cornues en fonte ou en terre; le gaz, après avoir été épuré, est recueilli sous de grands gazomètres d'où partent des tuyaux qui le distribuent. Le nouveau procédé imaginé par M. White a pour but de mêler au gaz ordinaire d'éclairage, qui est, chimiquement parlant, de l'hydrogène carboné, de l'hydrogène produit par la décomposition de l'eau sur du coke porté au rouge, dans des cornues qui ne diffèrent des cornues ordinaires que par une cloison horizontale qui divise la capacité de la cornue en deux chambres. Ces cornues à gaz hydrogène se placent comme les autres

Digitized by Google

dans les ourneaux. L'eau y entre en petit filet, elle se vaporise immédiatement, et la vapeur chemine à travers les morceaux de coke, d'abord au-dessus de la cloison, et ensuite au-dessous, pour revenir à l'avant de la cornue. Pendant ce parcours l'eau se trouve décomposée en hydrogène et en oxygène, qui forme avec le carbone du coke de l'acide carbonique : cet acide carbonique sera plus tard absorbé dans les appareils purificateurs. Les gaz pénètrent alors dans les cornues ordinaires où l'on distille la houille, et augmentent ainsi considérablement le volume du gaz sans lui faire perdre de ses propriétés éclairantes. Les appareils de M. White sont déjà installés dans plusieurs usines de la Grande-Bretagne, et des ingénieurs spéciaux, MM. Samuel Clegg, Hallway, Clacke, etc., ont fait des essais comparatifs dans une usine de Manchester, afin de se rendre compte d'une manière exacte des avantages que présente l'application du système White. Il résulte de ces essais, répétés sur des houilles de diverses provenances, que l'accroissement de volume du gaz est de 60 p. 100, avec la même intensité de lumière. Relativement aux prix de revient, les avantages du procédé White sont considérables. Le prix moyen de production du gaz à Londres est d'environ 2 fr. par 1,000 pieds cubes; ce prix s'abaisse à 1 fr. 5 c. par l'application du système White. Cette économie peut couvrir les frais de combustible, d'entretien des cornues, et réaliser une diminution de frais d'environ 550,000 fr. par an à une compagnie de Londres ayant une consommation annuelle de 500 millions de pieds cubes de gaz. Ce serait pour toutes les usines à gaz de Londres une économie générale de 5 millions par an.

Avant peu, les usines du continent seront appelées à jouir des avantages que procure l'application du système White. En France l'application ne peut se faire beaucoup attendre, car le représentant de M. White est M. Maccaud, homme actif et intelligent, l'ingénieux inventeur du bec Maccaud.

ANDRÉ BOUCARD.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Digitized by Google

HISTOIRE.

LE GRAND-DUCHÉ DE BERG*.

(*Extrait des Mémoires inédits du comte Beugnot, ancien ministre.*)

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

IV.

1810.—L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.—EFFETS DU SECOND MARIAGE DE NAPOLÉON EN ALLEMAGNE. — ÉTUDES D'ÉCONOMIE POLITIQUE. — UN MIRACLE.

Cette époque était celle du divorce et du second mariage de l'Empereur. Le divorce m'avait vivement affecté. J'avais connu madame de Beauharnais avant sa prodigieuse fortune; elle-même ne m'avait pas méconnu lorsqu'elle était montée jusqu'au faîte. Dans des positions si distantes, je l'avais trouvée la même, affable, sincère, bienveillante, élégante dans l'exercice de ces qualités aimables, et d'une élégance qui n'était qu'à elle. On se sentait sous le charme en sa présence; on l'écoutait avec une sorte de ravissement, parce que la grâce se révélait dans sa démarche comme dans ses paroles. D'anciennes liaisons entre elle et ma femme nous avaient approchés plus près de sa cour, et il n'avait pas dépendu d'elle que Mme B*** n'y eût une place. Nous

* Voir la précédente livraison, page 29, et t. III, page 337.

Digitized by Google

faisions donc une perte qui nous était particulière, lorsque l'impératrice Joséphine perdait elle-même, en s'éloignant, les moyens de nous protéger. De plus, et par l'attachement que je lui portais, je m'étais laissé aller au milieu des bonnes femmes. Avec elles, je répétais, et même je croyais un peu que Joséphine était la fortune de l'Empereur, et par conséquent de la France, et que si jamais elle se séparait de son époux elle emporterait cette fortune avec elle. L'Empereur nous avait familiarisés à ce point avec les merveilles, que les enseignements de la raison ne nous suffisaient plus. Nous voulions nous emparer avant le temps de l'avenir réservé à un présent déjà si étrange, et, laissant de côté les calculs de la prévoyance humaine, chacun se laissait emporter à sa manière aux devins, aux prophéties et à ces folies de la cabale renouvelées de nos pères. Les femmes étaient les premières à s'abandonner à l'empire de ces prestiges. Plus que personne l'impératrice y cédait, et ils devenaient la règle habituelle de ses craintes et de ses espérances. Elle était, dit-on, payée pour cela, parce qu'au printemps de son âge, et alors qu'elle n'était encore que la plus gracieuse des créoles, la haute fortune que les dieux lui réservaient lui avait été prédite dans les termes les plus formels; et l'homme lui-même, l'homme par excellence, n'était pas éloigné de croire à un destin qui l'entraînait, comme y avaient cru, au reste, les plus grands personnages de l'antiquité, et ceux, surtout, qui, vers la fin de la république romaine, assistèrent au grand déchirement du colosse.

Le mariage qui suivit le divorce avait produit en Allemagne un effet surprenant. Les prodiges des premières campagnes contre l'Autriche et la Prusse restaient incontestés. Les noms d'Austerlitz et d'Iéna retentissaient toujours; mais il n'en était pas tout à fait de même de la dernière campagne contre l'Autriche : la victoire d'Essling nous était contestée non sans quelque raison; celle de Wagram nous avait coûté cher. A la vérité, l'honneur du traité de paix nous était demeuré, puisque l'Autriche nous avait cédé Venise et les îles; mais on expliquait ces importantes cessions de territoire par l'extrême empressement de l'empereur d'Autriche, qui, peu disposé pour la guerre dans l'origine, avait ensuite voulu la paix trop vite et à tout prix. Les hommes clairvoyants, instruits dans l'art militaire, avaient signalé quelque affaiblissement dans l'armée française, et il semblait que l'Empereur en fût lui-même dans la confidence, puisqu'il demandait alors au développement d'une immense artillerie ce qu'auparavant il attendait avec sécurité de la force et de la discipline de ses soldats. On disait assez haut en Allemagne : « Passe encore pour cette fois-ci, mais » Napoléon n'y reviendra plus. » Et il faut que lui-même ait conservé une impression profonde de cette journée de Wagram. On délibérait en un conseil d'en haut sur le choix de la princesse

Digitized by Google

dont on demanderait la main pour l'Empereur. Les suffrages se partageaient, à ce qu'il paraît, entre trois princesses, du nombre desquelles était l'archiduchesse Louise. M. le comte de Cessac, qui assistait au conseil, combattait autant qu'il le pouvait le choix d'une archiduchesse. Il citait un exemple funeste, et récent encore, d'une archiduchesse partageant le trône de France, et il finissait par dire que la politique ne conseillait pas cette alliance, parce que l'Autriche n'était plus une puissance. — « L'Autriche n'est plus une puissance! re» prit vivement l'Empereur; on voit bien, monsieur, que vous n'étiez » pas à Wagram! »

La dernière paix n'avait donc ajouté qu'assez peu à la puissance d'opinion que l'Empereur exerçait en Allemagne. Des sociétés secrètes, mais ardentes, mais acharnées, attisaient les haines, exaltaient les ressentiments contre nous et préparaient le jour du triomphe des *Amis de la Vertu*, c'est-à-dire celui où les Français seraient exterminés au sein de l'Allemagne, ou tout au moins rejetés par delà le Rhin. Les universités étaient autant de foyers où s'élaborait cette mine formidable. Des hommes de cœur et de courage, tels que le baron de Stein, le comte de Walmoden, etc., etc., étaient hautement désignés pour chefs de la ligue, et ne prenaient pas la peine de s'en défendre. Les ministres de l'Empereur au-delà du Rhin ne cessaient pas d'avertir; moi-même, j'avais fourni deux Mémoires, où j'avais pu développer mieux qu'un autre l'origine, les progrès et le but de ces sociétés, parce que les détails m'avaient été fournis par l'historien Jean de Muller, qui avait été d'abord tout de feu pour l'association, mais l'avait trahie à l'instant où l'Empereur s'était chargé de sa fortune. Les réponses que nous recevions de Paris et les mesures qu'on nous prescrivait étaient insignifiantes et ne pouvaient pas être autre chose. Le cabinet de l'Empereur n'avait d'action que sur les souverains, et, en supposant à ceux-ci (ce qui n'était certainement pas) une égale bonne volonté de détruire les sociétés secrètes, les moyens leur auraient manqué, car ces sociétés s'étaient formées indépendantes de leurs gouvernements respectifs, et même l'un des objets qu'elles se proposaient était de relever la faiblesse de ces gouvernements, et de réparer les désastres dont cette faiblesse avait été cause. Que fallait-il conclure de cette singulière conséquence de nos grandes victoires en Allemagne? Que nous étions arrivés à une époque de la civilisation où il est plus facile de conquérir un territoire que d'en assujettir les habitants. Les anciens conquérants en venaient mieux à bout, sans doute; mais à quelles conditions? D'enlever au peuple conquis ses institutions, ses temples et ses dieux, de le réduire nettement à l'esclavage. Mais des provinces prussiennes conquises n'en restaient pas moins prussiennes, et le devenaient même davantage après que le conquérant les avait dotées du monopole du

Digitized by Google

sel et du tabac, de la patente et des droits réunis. On citerait en vain l'exemple des Romains. Les Romains, il est vrai, conservaient pieusement aux peuples conquis les institutions qui pouvaient garantir leur tranquillité, c'est-à-dire perpétuer leur faiblesse, et ne manquaient pas de faire main-basse sur les autres; ensuite, il est fort douteux qu'ils eussent opéré si aisément et gardé si longtemps leurs conquêtes en Asie et en Afrique, si les peuples de ces contrées eussent égalé les Romains en civilisation. Il s'y serait aussi formé des sociétés secrètes, et la vengeance ne se serait pas fait attendre si longtemps et ne serait pas descendue de si loin.

Le mariage de l'Empereur avec une archiduchesse d'Autriche, s'il n'éteignit pas le foyer, en tempéra au moins l'ardeur. Un tel événement, en agissant puissamment sur l'opinion en général, la modifiait mieux que n'auraient fait toutes les mesures partielles. On s'aperçut à l'instant même d'un changement considérable dans les dispositions du grand-duché. Les familles qui avaient des enfants au service de l'Autriche les appelèrent à Dusseldorf, pour y passer comme en pays ami le temps de leur congé. Ces jeunes gens bien élevés et de bon ton, et entre lesquels quelques-uns étaient chambellans de l'empereur d'Autriche, fraternisaient de la manière la plus cordiale avec les officiers français ou allemands de notre petite armée. Si on parlait encore de guerre, c'était avec l'espérance de se battre à l'avenir les uns à côté des autres, et on entendait avec toute sorte de plaisir ces militaires si brillants de bravoure et de jeunesse se rendre enfin réciproquement justice : les Français avouer la supériorité des armes autrichiennes à la journée d'Essling, et les Allemands admirer de quelle merveilleuse manière nous avions pris notre revanche dans les champs de Wagram. Le ministre de l'intérieur me déclara, pour lui et pour les anciens partisans de la maison d'Autriche, que désormais la paix avec la France n'était plus seulement sur les lèvres, mais au fond des cœurs; qu'elle avait cessé d'être une nécessité pour devenir un sentiment. Chaque jour je m'en apercevais, en voyant se multiplier autour de moi ces relations de confiance et d'avenir qu'on n'entretient qu'avec un gouvernement de qui la durée n'est pas en question. Les fêtes que je donnai à l'occasion de ce grand hyménée ne ressemblaient pas à celles que j'avais données jusque-là. J'avais conçu que c'était ici la véritable fête de la réconciliation entre les deux premières nations du continent, et, tout en cherchant à lui donner l'éclat dont le local était susceptible, j'essayai de lui imprimer le caractère sous lequel je l'envisageais. Je fus aisément compris. Il y avait au fond des cœurs de la véritable joie, ce qui ne s'était guère rencontré jusque-là en pareille occurrence. Le ministre de l'intérieur et les principaux fonctionnaires célébrèrent à leur tour l'événement du jour. Il fut couvert des acclamations du

Digitized by Google

grand-duché, en exceptant toutefois les provinces prussiennes, qui ne pardonnaient guère mieux à l'Autriche qu'à la France, et qui voyaient avec un extrême chagrin une alliance dont elles n'avaient dans l'avenir rien à espérer, et dont elles avaient beaucoup à craindre.

L'administration du grand-duché continuait paisible. Nous y avions successivement introduit les formes françaises, qui étaient aussi bien comprises et mieux respectées que dans le pays d'où elles étaient venues. Nos Codes y avaient été publiés. L'adoption du Code civil avait exigé la conversion du servage et du colonat en propriétés libres. Nous y avions procédé avec une véritable émulation, entre M. Rœderer et moi, à qui respecterait de plus près les droits des anciens propriétaires; et apparemment nous avions réussi, car il n'y eut de leur part aucune réclamation. Le seul chapitre que nous laissâmes de côté dans la législation française était le régime hypothécaire, que nous nous accordions à trouver défectueux dans plusieurs de ses dispositions, et surtout inapplicable à l'Allemagne. L'Empereur avait permis qu'on lui offrît un projet différent et qui convînt mieux à la localité. Nous prîmes conseil des plus savants jurisconsultes de France et d'Allemagne, et nous offrîmes à l'Empereur un travail sur lequel il n'eut pas le temps de prononcer.

Nous avions ramené les budgets et les comptes des finances à des méthodes si simples et si claires qu'il suffisait de savoir lire pour les entendre, et nulle part, peut-être, le contrôle des dépenses n'avait été mieux et plus sûrement établi. Nous avions la prétention de faire une administration modèle, et d'en publier, si cela nous était permis, l'historique. Je m'étais déjà occupé de la statistique du grand-duché. M. Rœderer s'était chargé du développement de la théorie, et la troisième partie eût été remplie par les tableaux qui auraient indiqué les meilleures méthodes d'exécution. Le temps nous a manqué pour laisser après nous quelque chose de semblable; mais quelques sujets spéciaux avaient fourni matière à des rapports qui seraient encore consultés avec avantage. Je signale entre autres des travaux sur l'origine des colonats dans les parties de l'Allemagne voisines du Rhin; sur un système hypothécaire, sur les monnaies, et même sur la loterie. On s'étonne que deux partisans plus ou moins chauds de la doctrine économique se soient occupés de la loterie autrement que pour la faire disparaître. Tel avait été d'abord mon avis bien prononcé. M. Rœderer m'en avait fait revenir par des considérations assez déterminantes. Le goût de la loterie reproduit chez les Allemands la passion qu'avaient leurs pères pour les jeux de hasard. Aussi chaque province a-t-elle sa loterie, et on ne se contente pas d'y jouer de l'argent: on y joue des tableaux, des meubles rares, des maisons de ville ou de campagne, et même des terres considérables. Si on essayait de proscrire la loterie

Digitized by Google

dans l'un des États de l'Allemagne en particulier, on n'en serait pas plus avancé, car on n'aurait fait qu'envoyer aux États voisins l'argent que destine à la loterie l'État où elle aurait été prohibée. Et comme ici la distance n'est jamais grande, on ne pourrait même pas compter sur le transport des fonds comme sur une difficulté. Que peut-on faire de mieux ou de moins mal en une telle position? Imaginer une loterie qui offre assez de chances et d'assez favorables pour satisfaire la cupidité des joueurs, et cependant ne pas leur faire payer ces chances trop cher. Il faut se garder, par exemple, du système de la loterie royale de France, qui, pour attacher des lots à quelques combinaisons difficiles à se produire, détruit en un seul tirage et sans retour l'universalité des mises, et ne laisse aux perdants que le désespoir. On ne trouvait rien de pareil dans le système de loterie qui avait été appliqué au grand-duché. Le paiement des lots et les dépenses de l'administration se prélevaient, bien entendu, sur le montant des mises, mais ne l'absorbaient pas comme en France. La mise, qui n'était que diminuée dans une proportion quelconque, se reproduisait à un deuxième, à un troisième tirage; de sorte qu'à la condition d'un sacrifice modéré sur le capital, on courait les chances nombreuses de plusieurs tirages, et qu'à tout prendre, une telle loterie, où on entrerait avec modération, serait une distribution de ses fonds qu'un homme sage pourrait se permettre comme un autre. Le temps nous a manqué pour juger du mérite de cet établissement; mais déjà il avait excité une telle confiance qu'il nous arrivait de tous les points de l'Allemagne des mises considérables.

Une occasion s'offrit pour moi de mettre à épreuve la philosophie transcendante de M. Rœderer. Il est, en fait de religion, homme du dix-huitième siècle par excellence, et aurait même été l'un des coryphées du salon d'Holbach, s'il avait fait, quelques années plus tôt, son apparition dans la capitale. Co-propriétaire, avec le duc de Bassano, du *Journal de Paris*, il en avait, pendant la captivité de ce dernier, pris la rédaction, et il s'y escrimait à toute outrance contre les prêtres et la religion, lorsque, immédiatement après la Terreur, une réaction religieuse se fit sentir par toute la France. La colère l'avait jeté hors du cercle du bon goût, et Dieu l'en aura puni, car il n'y est pas encore rentré. Ces dispositions de M. Rœderer m'étaient connues, et je pris plaisir à lui dénoncer *un miracle*, en lui demandant pieusement de tracer aux ministres du grand-duché la conduite qu'ils devaient tenir dans une circonstance qui dépassait toutes les règles. Voici le fait :

Le ministre de l'intérieur me communique un jour une lettre qu'il venait de recevoir du préfet de Munster, qui contenait le détail d'un miracle. Il existait à Dalmen une fille de vingt-trois ans, qui avait été

Digitized by Google

élevée dans un couvent de Carmélites, et qui était revenue dans sa famille après avoir subi les épreuves du noviciat, parce que l'état déplorable de sa santé n'avait pas permis qu'elle fît ses vœux. Cette fille avait été élevée dans un mysticisme exalté. A peine prenait-elle de la nourriture; elle en avait perdu le sommeil, et elle passait le temps que la règle lui laissait de libre aux pieds du crucifix, où sans doute elle avait mille fois, et avec une singulière ardeur, demandé à Dieu la grâce qui, jusque-là, n'avait encore été accordée qu'à saint François d'Assise. Apparemment, elle avait mérité d'être exaucée. De retour chez son père, elle n'avait plus la force de se soutenir et restait étendue sur un lit, où elle exposait le spectacle le plus extraordinaire : elle avait autour du front un cercle qui représentait assez distinctement une couronne d'épines; aux mains et aux pieds, l'empreinte des blessures occasionnées par l'enfoncement des clous, et au côté gauche celle du coup de lance. Il s'échappait du sang de ces stigmates, et surtout de celui du front. L'état de cette pauvre fille était douloureux, car les faibles sons qu'elle pouvait proférer ressemblaient à des plaintes. Des gouttes de bouillon, administrées par intervalles, composaient toute sa nourriture. Elle ne donnait quelques marques de vie que par ses efforts pour faire le signe de la croix; mais elle n'y parvenait pas, et son bras à peine soulevé retombait sur lui-même. Elle tenait presque continuellement les yeux fermés, et lorsqu'elle les entr'ouvrait, on remarquait qu'ils étaient éteints.

Le préfet de Munster avait été instruit de ces faits par le curé de Dalmen, et, pour se débarrasser de toute responsabilité de croyance, il avait eu soin de transmettre en original la lettre du pasteur. Je n'étais guère plus disposé à croire que le préfet. Je répondis au ministre qu'un curé de village était suspect lorsqu'il déposait d'un miracle, et qu'il y avait au fond de l'affaire quelque tricherie ou de la bonne crédulité westphalienne. « Je le croirais ainsi que vous, reprit le comte » de Nesselrode, si le curé de Dalmen ne m'était pas connu ; mais c'est » un ancien camarade à moi : nous avons été ensemble à l'université; » au demeurant, homme d'esprit, instruit, et de ceux des catholiques » qui croient aux miracles pour le temps où ils étaient nécessaires, » mais qui n'y croient plus depuis qu'ils ont cessé de l'être. Relisez sa » lettre, et vous verrez qu'elle est d'un homme à qui on n'en impose pas » si aisément. » Je relis en effet, et je suis comme ébranlé. Nous convenons de tirer la chose au clair. Le ministre prescrit un rapport sur l'état physique de cette femme, par deux médecins, dont l'un serait nécessairement pris dans les cultes dissidents, et demande un Mémoire circonstancié sur les faits, rédigé en commun, s'il se peut, par le curé de Dalmen et le pasteur protestant le plus voisin. Des précautions sont prises pour prévenir les rassemblements, et pour empêcher que la sainte ne fasse des miracles à son tour.

Digitized by Google

Nous en étions là, quand j'écris à M. Rœderer sur ce prodige. Je e développe avec une complaisance singulière, et en balançant les raisons de douter et de croire, je penche un peu pour les dernières. C'est là où j'attendais mon vieil et coriace incrédule. Il me répond du haut de sa philosophie et avec un laconisme dédaigneux, et me dit que, si on eût appelé pour témoins de ce miracle d'autres que des catholiques, comme l'indiquait le bon sens, la fable n'en serait pas venue jusqu'à moi. Je m'attendais à la réponse.

Dans l'intervalle, le rapport des médecins était arrivé, ainsi que le Mémoire des ecclésiastiques. La première pièce confirmait les détails physiologiques dans lesquels je viens d'entrer. La seconde donnait ceux qu'on pouvait désirer encore sur la famille de la jeune personne et sur ses mœurs depuis son enfance. Il n'y avait rien, dans elle-même ou dans son entour, qui pût faire soupçonner la moindre supercherie. Les médecins avaient terminé leur rapport par cette observation, qu'il ne pouvait y avoir ici qu'un accident fourni par la nature; mais que cet accident était si rare qu'on n'avait pas encore fait un pas vers la découverte de la cause. Les ecclésiastiques ne se montraient pas moins prudents: ils ne pouvaient contester à celui qui avait donné des lois à la nature le droit d'y déroger dans l'intérêt du genre humain; mais ils se rejetaient sur la rareté des dérogations, et demandaient, pour constater un miracle, un degré d'évidence supérieur encore à l'exemple qu'ils avaient sous les yeux. Ils terminaient par proposer de faire transporter la jeune fille dans un hôpital, à Munster, afin d'arrêter la fermentation que sa présence occasionnait dans le village où elle était. Je trouvai l'avis fort prudent, voire même philosophique. A la vue de ces pièces, nous sentîmes, le ministre de l'intérieur et moi, redoubler notre curiosité, et nous fîmes la partie de nous rendre à Dalmen. M. de Nesselrode y donna rendez-vous à l'évêque coadjuteur de Munster, M. de Drost, homme d'une piété rare et d'un esprit éminemment propre à assurer le succès des mesures de prudence qu'il y aurait à prendre. Nous nous trouvâmes tous trois à Dalmen. Pour mon compte, je vis, étendue sur un lit, une pauvre fille mourante, mais marquée, en effet, des stigmates qu'on nous avait annoncés. Le sang découlait en petite quantité, mais presque assidûment, des espèces de plaies qu'elle avait aux mains et aux pieds et du bandeau qui entourait son front. Ce bandeau, par sa contexture et les petites pointes qui en traçaient les lignes, figurait à peu près une couronne d'épines. La pudeur ne nous permettait pas de pousser nos reconnaissances plus loin; mais les assistants déposaient unanimement de la présence d'une plaie au côté gauche, qui se trouvait, au reste, constatée par le rapport des médecins. Cette malheureuse créature ne pouvait, au reste, ni parler, ni se mouvoir. A peine entr'ouvrait-elle les yeux à de longs intervalles.

Digitized by Google

On pouvait s'apercevoir que le miracle dont elle avait été le sujet absorbait sa pauvre humanité. Les magistrats civils, à la tête desquels je me trouvais, partageaient le doute des médecins, c'est-à-dire leur ignorance. L'évêque de Drost et deux autres ecclésiastiques se tenaient à l'écart et gardaient une opinion qu'ils ne révélaient pas. L'évêque était de ceux qui expliquent aisément, par l'intervention spéciale de la divinité, tout effet naturel dont la cause leur est inconnue; mais il échappa, en homme prudent, à toute explication, calma les esprits, et fit transporter la jeune fille dans un hospice de Munster, où elle mourut d'inanition, trois mois après.

J'avais répondu à M. Rœderer, en m'applaudissant de m'être rencontré avec lui sur la nécessité d'appeler d'autres que des catholiques à la reconnaissance de l'espèce de phénomène dont je lui avais rendu compte. Je lui annonçais les mesures prises dans ce dessein par le ministre de l'intérieur, et je disais qu'il fallait en attendre le succès avant de porter sur cette étrangeté quelque jugement que ce fût. Il me répondit par l'éloge des mesures de prudence que j'avais adoptées, et il ajoutait qu'il redoutait singulièrement, pour le miracle de Dalmen, la censure chagrine des protestants. Je fais le voyage de Dalmen; je laisse quelque temps s'écouler; après quoi j'expédie à M. Rœderer le rapport des médecins, où figure un protestant chagrin; le Mémoire des ecclésiastiques, signé d'un ministre protestant austère. De plus, je lui dis positivement que j'ai vu, et qu'il ne reste plus chez moi qu'un autre saint Thomas corrigé par l'évidence. Je lui propose de faire passer ces pièces à l'Institut, qui, peut-être, voudra approfondir un cas aussi rare, et rechercher s'il ne descendrait pas de l'influence puissante de l'intelligence sur la matière; s'il ne se rattacherait pas par quelque côté au galvanisme, au magnétisme, enfin à quelques-uns de ces agents qui se sont manifestés récemment dans le domaine de la science, et qui y enfantent des espèces de merveilles qui ne sont pas encore analysées. Je lui cite des faits qui ont été recueillis dans les Mémoires de l'Académie, et qui ont quelque analogie avec celui dont il s'agit. Le voyage de Dalmen m'échauffa un peu la tête; je me livrai à des recherches sur les phénomènes qui avaient quelque rapport avec celui qui m'occupait. Je ne négligeai même pas ce qu'on raconte de saint François d'Assise et de ses stigmates. Je ne trouvai à ce sujet, dans les légendaires, que des contes absurdes de tous points; mais je luttai vainement contre l'incrédulité magistrale personnifiée dans M. Rœderer. Je retrouvai tout entier le vieux rédacteur du *Journal de Paris*. Il ne voulut rien publier, rien communiquer, et il tint cette aventure pour une plate folie, opinion qui ne laissait pas que d'être infiniment flatteuse pour ses collègues les ministres du grand-duché.

Digitized by Google

V.

VOYAGE DE L'EMPEREUR A DUSSELDORF.

En cette année 1811, l'Empereur fit annoncer son arrivée à Dusseldorf. Il semblait qu'à cette époque le ciel eût complété pour lui les instruments de bonheur. Il venait d'avoir un fils à qui les poètes avaient bien le droit de formuler un avenir de leur façon. L'enfant qui inspira au cygne de Mantoue l'idylle, ou plutôt la magnifique prophétie : *Sicelides musæ*, etc., n'était qu'un petit compagnon devant celui qui réunit dans sa personne à ce que l'antiquité de race a de plus vénérable ce qu'a d'éblouissant une gloire nouvelle, immense, et qui dans le passé ne trouve plus de parallèle. L'Empereur avait eu la bonne pensée de montrer à ses provinces d'origine allemande l'archiduchesse mère du roi de Rome. Il avait commencé son voyage par la Belgique, et le continuait par la Hollande, quand il arriva dans le grand-duché. Son séjour dans les provinces belges lui avait réussi, à condition qu'il rapporterait à lui-même les hommages très-empressés dont l'impératrice avait été l'objet, et qui peut-être s'adressaient en grande partie à la fille de Marie-Thérèse. Il n'avait pas été aussi content en Hollande : son gouvernement actuel ne s'accordait en rien avec les Hollandais qui vivent de navigation, de colonies, de commerce et de crédit; il fut assailli de réclamations auxquelles il ne pouvait pas entendre, de plaintes auxquelles il ne lui était pas donné de faire droit. Les Hollandais le poursuivaient continuellement de leurs calculs, dont le résultat définitif était la perte du pays pour peu que le système continental eût encore de durée. Ils n'étaient pas gens à se payer des belles paroles que l'Empereur ne leur épargnait pas. De son côté il se lassa d'en donner, et partit de Hollande plus vite que l'indiquait l'ordre de sa route. Je sus qu'il reprochait au prince architrésorier, à qui il avait confié la conversion des Hollandais, d'y avoir fait fort peu de chemin. L'architrésorier est sans aucun doute un esprit de premier ordre, mais il lui a été plus facile de traduire Homère et le Tasse, et de traiter avec une élégante facilité les sujets les plus ardus de l'économie politique, que de consoler un Hollandais de la perte de dix florins.

Il me fut aisé de reconnaître qu'à son arrivée à Dusseldorf l'Empereur venait d'éprouver quelque contrariété. Les événements domestiques n'en étaient pas le sujet; les nouvelles qu'il recevait chaque jour du roi de Rome étaient excellentes. L'intérieur de la France jouissait d'une parfaite tranquillité, et il en eût été de même du reste du continent si les intrigues anglaises n'y avaient pas continué. Probablement il s'était convaincu que ces intrigues avaient leur foyer en

Digitized by Google

Hollande, et que ce pays appartenait de cœur à l'Angleterre, et plus que jamais depuis qu'il avait été réuni à la France et placé sous la double domination de son armée et de ses lois.

L'Empereur était arrivé à Dusseldorf sur les onze heures du matin. Il reçut dans le reste de la matinée les autorités constituées. Les discours qu'on lui adressa lui plurent par deux côtés, d'abord parce qu'ils étaient courts, et ensuite parce qu'ils étaient écrits et même passablement prononcés en français. Il paraît que sous ces deux rapports il n'avait pas été gâté en Hollande, et du côté littéraire l'avantage était déjà au grand-duché. Une circonstance de la présentation des autorités, et à laquelle je n'avais eu de part que pour ne l'avoir pas empêchée, étonna la cour de l'Empereur et en fut diversement jugée. Les chefs des cultes admis dans le grand-duché se présentèrent ensemble, sur une seule ligne, devant S. M. Le chef de la synagogue occupait le centre et ayant à sa droite le doyen du chapitre catholique, à défaut d'évêque, et à sa gauche le plus ancien des ministres protestants. Le rabbin avait une belle tête de vieillard et qui s'harmoniait à merveille avec son costume; les deux prêtres chrétiens ne lui cédaient guère. Les courtisans ne demandaient pas mieux que de rire, mais l'Empereur gardait son sérieux. Le rabbin prononça d'une voix grave le discours suivant :

« Sire, les ministres des religions qui reconnaissent le même Dieu, » prêchent la même morale, et s'efforcent également, mais par des » moyens quelquefois différents, de rendre les hommes vertueux sur » la terre et dignes d'une meilleure vie dans le ciel, ne se sont pas » séparés pour mettre leurs hommages aux pieds de celui qui, nouveau » Cyrus, a rebâti nos temples, relevé nos autels et rétabli l'antique » honneur de nos solennités. Ils vous protestent, sire, d'instruire les » peuples à l'amour de votre personne sacrée, au respect de vos lois, » à la reconnaissance de vos bienfaits, et ils se sentent dignes d'en » donner l'exemple. »

L'Empereur répondit :

« Je reçois vos hommages et j'approuve vos sentiments; tous les » hommes sont frères devant Dieu. Ils doivent s'aimer et se supporter » quelle que soit la différence des religions. Vous donnez ici un bon » exemple. Je vous recommande de garder toujours la paix et de ne » disputer que des meilleurs moyens de rendre les hommes soumis » aux lois, attachés à leurs princes et fidèles aux commandements que » Dieu lui-même a donnés et dont vous êtes également dépositaires. »

Je rends exactement ici la demande et la réponse telles que les papiers publics les ont données dans le temps. Je n'étais pour rien dans la harangue des ministres des cultes. Je ne la laissai passer que par l'espoir que cette nouveauté briserait la stérile uniformité de ces re-

Digitized by Google

présentations. Je craignis d'abord pour le succès. La scène avait indigné les grands suppôts de l'étiquette, qui marchent sur la bonne voie et seront bientôt aussi gravement ridicules que les Dangeau ou les Saintot de Louis XIV. J'avais bien entendu M. le général Lauriston se plaignant amèrement qu'on eût hasardé une pitoyable farce en présence de l'Empereur et surtout de l'Impératrice, en disant qu'il fallait jeter ces gens-là à la porte. Mais après la réponse de l'Empereur, il fut soudain apaisé et ne négligea pas de m'en convaincre : « Avez-vous entendu, me disait-il, comme l'Empereur a tout réparé » par sa réponse? S'il ne s'est pas fâché, c'était dans la crainte d'ef- » frayer l'Impératrice.

— » Comment! l'Empereur se fâche et se complaît donc à volonté? » voilà une qualité de plus; mais ici, de quoi se serait-il fâché? Ces » prêtres se sont présentés avec dignité; leur discours est bien, selon » moi, et l'Empereur, qui ne perd pas de temps à flatter, y a applaudi.»

Le même jour, après dîner, l'Empereur reçut les princes voisins qui étaient accourus pour lui faire la cour, et les personnes marquantes du grand-duché. Il avait adressé si juste ses paquets de questions, qu'il était avant que de se coucher mieux au courant des intérêts du pays que je ne l'étais moi-même. Je me présentai le soir à l'ordre pour savoir quel serait l'emploi de la journée du lendemain. Il indiqua la revue des troupes pour huit heures du matin, un conseil d'administration à dix, une séance du conseil d'Etat à deux heures après midi.

La revue me réussit assez bien. Je remarquai qu'il donna au général Damas quelques signes de bienveillance. J'avais laissé à l'infanterie l'habit blanc avec des revers bleu-barbeau, qui tombaient droit comme ceux des troupes allemandes. J'y avais ajouté le pantalon de drap et des souliers qui s'attachaient au-dessus de la cheville en forme de bottines. L'Empereur fait sortir au hasard un soldat des rangs, le tourne et le retourne, passe sa main sous le collet de l'habit et sous la veste, puis dit en le montrant au prince de Neufchâtel :

— « Berthier, voilà un soldat bien habillé; et les miens?...

— » Ah dam! répond le prince, demandez à B*** ce que cela » coûte. »

Et tout de suite cela m'est demandé; mon étoile a fait que je le susse. L'Empereur n'y trouva rien d'excessif. Il veut savoir où je prends le drap et ce que je le paye. Je le satisfais sur ces dernières questions; mais depuis lors les manufactures du grand-duché sont mises en réquisition pour le service de l'Empereur, et si exclusivement que je ne pouvais pas obtenir une pièce de drap pour l'armée du grand-duché.

J'attendais de pied ferme le conseil d'administration, où il me sem-

Digitized by Google

blait que l'Empereur allait entrer bien disposé. Je me trompais : ce conseil fut orageux, et j'en payai tous les frais. Il était composé de M. le duc de Bassano, du prince de Neufchâtel, de M. Daru, de MM. Rœderer et de Nesselrode, ministres du grand-duché. L'Empereur m'attaque d'abord sur ma comptabilité, qu'il décompose à sa manière et qu'il trouve mal tenue. Je ne pouvais lui répondre qu'en recomposant la matière comme je l'entendais moi-même, et comme, selon moi, chacun devait l'entendre. Il suivait de là qu'après beaucoup de chiffres et d'explications on n'avançait ni d'un côté ni de l'autre; en une telle rencontre, des deux parts on en est bientôt à s'embrouiller. M. le duc de Bassano cherchait à me tirer d'embarras et y mettait une bienveillance parfaite. Il essaya à trois reprises différentes d'établir que les résultats que présentaient mes comptes seraient justes, lors même qu'on les décomposerait comme l'Empereur le voulait. L'Empereur ne se rend pas et mande à la séance le directeur de la comptabilité du grand-duché. Celui-ci répond et opère comme je l'avais fait moi-même. « Il n'y a rien à faire avec tous ces » gens-ci, dit l'Empereur avec dureté; c'est la conjuration du dés- » ordre. »

Et ce bon directeur allemand de répondre : « Non, sire, soyez tran- » quille tout à fait, il n'y a pas de désordre. Votre Majesté n'a pas le » temps pour connaître que cela est bon. »

L'Empereur, peu satisfait du début du conseil, m'attaque sur la dette publique qui s'accroît chaque jour par des moyens indirects et sans qu'il en soit prévenu. Je réponds que la dette ne peut augmenter que d'une seule manière et fort directe, par les pensions qu'il plaît à S. M. d'accorder. Je n'en ai pas proposé une seule qui ne fût conforme aux règlements. J'attendais même autant que je le pouvais, pour proposer une pension nouvelle, qu'une ancienne de la même somme fût éteinte, et afin de ne pas augmenter le chiffre; mais l'Empereur a accordé de son propre mouvement des pensions considérables sur le grand-duché, et il n'est pas étonnant que le total en soit affecté.

— « Il fallait soumettre et toutes vos pensions et votre dette pu- » blique à une révision.

— » Je ne l'aurais pas fait sans avoir reçu les ordres de l'Empereur, » et peut-être aurais-je eu le bonheur de convaincre S. M. que le ré- » sultat d'une telle mesure eût été fort médiocre quant au profit, et » n'eût contribué qu'à me faire perdre mon crédit.

— » Qu'entendez-vous par ces paroles, et qu'est-ce que votre crédit, » s'il vous plaît? Je ne vous ai pas envoyé ici pour faire des affaires. » C'est un marchand, c'est un banquier qui a besoin de crédit; quant » à vous, c'est de l'ordre que je demande, et je n'en trouve guère » chez vous.

Digitized by Google

— » Sire, je demande pardon à V. M., je me suis servi d'une ex-
» pression peu juste. J'ai entendu par crédit la confiance dont j'ai
» besoin pour bien remplir la mission dont elle m'a honoré.

— » Qu'est-ce encore qu'une caisse des dépôts qui figure au cha-
» pitre 8 des recettes et qui augmente en un an de plus de 300,000 fr. ?
» C'est un désordre qui ne finit pas.

—» Sire, la moindre explication va justifier cette recette : Les anciens
» règlements du grand-duché exigent que les deniers pupillaires, dès
» qu'ils excèdent une somme de 1,000 fr., soient déposés au trésor pu-
» blic. Des particuliers sont aussi autorisés à y apporter leurs capi-
» taux. Lorsqu'on veut retirer ces capitaux, on en prévient le trésor,
» qui les restitue dans un délai plus ou moins long, suivant l'impor-
» tance du capital réclamé. Ces sommes portent un intérêt de 4 0/0
» pour les particuliers. Le trésor en tire un de cinq et de quelque
» chose en sus, en plaçant les fonds en France en rentes sur l'Etat. »

En ce moment la foudre éclate : j'ai beau faire voir que le trésor du grand-duché y trouve un profit que je porte exactement dans mes comptes; j'ai beau indiquer la maison honorable qui est chargée en France de cette négociation; insister pour faire voir qu'il fallait ou supprimer ou conserver cette institution, que j'avais trouvée dès longtemps établie, et que la supprimer c'était rompre entre le prince et ses sujets un lien de confiance honorable et que l'habitude avait rendu nécessaire; l'Empereur s'emporte de plus belle; il soutient que je me permets de tenir des emprunts toujours ouverts dans le grand-duché; que c'est apparemment pour cela que j'ai tant besoin de crédit. Il veut voir au fond de cette caisse. Je supplie l'Empereur d'en ordonner la vérification à l'instant et avant que je sorte du conseil. Je prononce ces dernières paroles d'un ton fort ému, et les assistants s'aperçoivent que je repousse des larmes. L'Empereur interpelle le ministre de l'intérieur pour qu'il veuille dire ce qu'il sait de cette caisse. Le comte de Nesselrode répond qu'il ne peut rien ajouter à ce que vient de dire le ministre des finances; qu'il répétera seulement que la suppression de cet établissement eût produit un mauvais effet dans le duché. M. Rœderer ajoute avec timidité que peut-être aurait-on trouvé quelque embarras pour l'emploi des deniers pupillaires. L'emportement de l'Empereur se résout dans une allocution animée sur les dangers du crédit, dont on ouvre ainsi les voies au jeune grand-duc, qui trouvera en arrivant une machine toute montée pour s'emparer de la fortune de ses sujets. Il prendra de toutes mains; il empruntera tant qu'il pourra, et Dieu sait quel usage il fera de cet argent. Puis, une digression sur les dépenses folles que font les princes d'Allemagne, et une citation d'une chasse qu'on lui a donnée dans le royaume de Wurtemberg, laquelle n'était qu'une boucherie dégoûtante et qui

Digitized by Google

avait coûté je ne sais combien de milliers de francs. J'aimais à voir l'Empereur battre un peu les champs, dans l'espérance qu'il s'adoucirait en route; mais il restait à traiter un article bien autrement délicat et sur lequel je m'attendais à de nouvelles rigueurs : c'était celui des ordonnances de distribution.

On sait que les dépenses des douze mois de l'année sont fixées une fois pour toutes par le budget; mais au premier de chaque mois l'Empereur rend une ordonnance de distribution entre les divers ministères des sommes qui sont jugées nécessaires pour le service du mois, et ce n'est qu'en vertu de cette ordonnance, et jusqu'à concurrence des sommes y portées, que le trésor aquitte les mandats des ministres. Ce mode avait été appliqué au grand-duché. On croit bien que je ne manquais pas d'envoyer le 20 de chaque mois le tableau des fonds nécessaires pour les divers services pendant le mois suivant; quelquefois et le plus souvent même je recevais une ordonnance de distribution et toujours conforme; mais quelquefois, et notamment durant la dernière guerre d'Autriche, ces ordonnances avaient été retardées durant deux mois. Cependant il s'était présenté à acquitter des dépenses qui ne supportaient pas l'ajournement, et j'avais pris sur moi de tirer sur le trésor des mandats provisoires sans régularisation; et, chose remarquable! ces mandats, quoique régularisés depuis, n'avaient point échappé à l'Empereur dans l'examen qu'il avait fait des états de situation du trésor depuis trois ans. Il me demande raison de l'infraction à une règle aussi étroite que celle de ne pas faire sortir un écu du trésor qu'en vertu d'une ordonnance de distribution, et il ajoute que j'avais compromis ma responsabilité et celle du comptable qui méritait d'être destitué, et peut-être quelque chose de pire, pour prix de sa complaisance. J'explique que j'ai commis cette infraction en connaissance de cause et en y engageant en effet ma responsabilité; mais dans quelles circonstances? D'abord, j'ai envoyé exactement mes propositions de dépenses. J'ai fait plus : je les ai rappelées deux fois, et j'ai prévenu par une troisième lettre que si je ne recevais pas d'ordres de distribution je me trouverais forcé de tirer sur le trésor pour les dépenses qui ne s'ajournaient pas, telles que la solde des troupes, le prix des fournitures qui leur étaient faites, les dépenses des hôpitaux à la charge de l'Etat. Je citai entre autres cas urgents l'ordre que j'avais reçu de faire partir sur-le-champ un régiment d'infanterie pour l'Espagne à une époque où les ordonnances de distribution étaient retardées. Je ne pouvais pas le faire partir sans argent, et je demandai si je devais suspendre le départ de ce régiment aussi longtemps que les ordonnances ne me seraient pas parvenues, et si ma responsabilité n'eût pas été aussi engagée par le retard qu'elle l'était par l'abus qu'on me

Digitized by Google

reprochait. Au reste, je n'avais usé de ce moyen extrême que trois fois, pendant que l'Empereur était au fond de l'Allemagne, et j'en avais usé avec tant de discrétion que j'avais laissé en suspens le paiement des juges, des ecclésiastiques, des ministres et de tous les employés du régime administratif; que je n'avais enfin tiré sur le trésor que les dépenses les plus urgentes et dans les limites de mes propositions, de sorte qu'à l'arrivée des états de distribution les paiements provisoires avaient été régularisés avec toute sorte de facilité. Un très-léger murmure et quelques signes approbatifs me firent croire que mes réponses étaient jugées péremptoires, peut-être par tous les autres, mais point par l'Empereur. « Tout cela est fort bon, reprit S. M.; je » ne sais rien qu'on ne puisse justifier par la nécessité et quand on se » constitue juge de cette nécessité. Je prends l'exemple que vous ve- » nez de citer : eh bien! ce second régiment ne serait point parti pour » l'Espagne, et je vous le demande : aurais-je pu vous faire le re- » proche de n'avoir pas forcé les portes du trésor et commis un vol » pour le faire partir? Les ordonnances de distribution pour le grand- » duché, comme pour la France, au reste, ont pour objet de tenir tou- » jours les clés des deux trésors dans ma poche. Quand je signe une » ordonnance de distribution, je prête cette clé et on peut s'en servir » légalement; mais quand je ne l'ai pas prêtée, il n'y a d'autre moyen » de pénétrer dans le trésor que d'en forcer les portes, et quand c'est » pour avoir de l'argent qu'on force une porte, comment cela s'ap- » pelle-t-il? Il ferait beau voir les ministres de France, ceux du » royaume d'Italie, se ruer sur les trésors publics à l'exemple de ceux » du grand-duché, et chacun se façonner des crédits à sa manière! Ce » serait pire que la tour de Babel. »

Ici l'approbation des assistants fut marquée. J'étais trop ému pour m'indigner que des hommes supérieurs appelés à ce conseil, sans doute pour l'éclairer, n'eussent trouvé que des signes ou des monosyllabes d'approbation à donner à ces tours de force où l'Empereur se jouait visiblement.

On traita de quelques affaires qui dépendaient du ministère de l'intérieur. L'Empereur s'y montra bienveillant et accepta sans difficulté aucune les éloges que M. Rœderer donna à l'administration du comte de Nesselrode, qui jusque-là n'avait rien fait sans me consulter. — La dernière affaire mise sur le tapis fut celle du haras sauvage, et comme si c'eût été un conseil néfaste pour moi, je me trouvais encore sur cette affaire d'un avis opposé en tout à celui de l'Empereur. La séance s'était prolongée et l'heure fixée au conseil avait sonné. L'Empereur lève donc le siége et me laisse bien persuadé que c'était la dernière fois que j'avais l'honneur de travailler avec lui. Telle et si intime était ma persuasion que je ne l'accompagnai pas au

Digitized by Google

conseil d'Etat, où il accabla sous l'admiration les bons Allemands, qui ne devinaient pas comment leurs intérêts lui étaient devenus familiers et s'émerveillaient avec quelle supériorité il en traitait. M. Fuschius me dit, au sortir de ce conseil : « Mais, monsieur, j'avais lu bien des » choses sur l'Empereur, j'en avais entendu dire davantage, mais je » ne le connaissais pas encore : c'est plus qu'un homme.

— » Je le crois comme vous, repartis-je ; c'est un diable. »

Cinq ou six personnes étaient là quand ce mot m'échappa ; il revint, bien entendu, à l'Empereur, qui ne s'en tint pas pour offensé, et qui dit au contraire d'un ton assez gai : « Ma foi, il a raison, je l'ai tenu » sur les charbons toute la matinée. »

Je rentre chez moi, j'explique à ma femme ma déconvenue et je l'exhorte à faire ses paquets, parce que je suis disgracié, et que certainement on va venir me demander mon portefeuille. Nous délibérions fort tristement sur notre destinée, quand quelqu'un se fait annoncer de la part de l'Empereur. Je fais ouvrir les battants et je m'avance noblement en homme que ne trouble pas la disgrâce. Je trouve un valet de pied qui m'apporte de vive voix une invitation à dîner chez l'Empereur pour le jour même. Je lui remontre qu'il s'est probablement trompé, que l'invitation est pour M. le comte Rœderer, qui loge dans la même maison, et je le renvoie à ce dernier. Le valet de pied insiste et me dit que par extraordinaire il a reçu l'ordre de l'Empereur lui-même ; qu'il ne s'est pas trompé, qu'il a bien entendu mon nom, et qu'il ne peut pas aller demander des explications à l'Empereur. Le changement de décoration avait été si prompt que j'en restais étourdi. Je délibérais avec ma femme si je me rendrais au château, quand survint le duc de Bassano, que sa bienveillance assidue conduisait chez moi. Il y venait pour me rendre le courage et ne faisait pas de doute que l'invitation ne fût réelle et même flatteuse, parce que le dîner serait en famille. L'Empereur avait indiqué au lendemain le dîner des ministres et de quelques personnages importants. La visite du duc me rendit un peu de calme, mais les sentiments qui m'avaient d'abord agité firent place à je ne sais quel ressentiment de la manière dont j'avais été traité pendant la matinée, et je m'avançais vers l'Empereur dans une assez fâcheuse disposition d'esprit. Je ne sais comment l'homme s'était retrouvé sous le ministre mécontent. Je crois que si Sa Majesté eût gardé avec moi le même ton, je n'aurais rien diminué du respect profond que je lui dois, mais que je l'aurais suppliée de me rendre ma liberté. J'entre, porteur d'une figure défiante et attristée. L'Empereur était seul dans le salon, se promenant avec le prince de Neufchâtel. Je fais deux profondes révérences et me tiens à l'écart. Il vient à moi.

— « Eh bien ! grand imbécile, avez-vous retrouvé votre tête ? »

Digitized by Google

Je m'incline de plus bas sans avoir un mot à répondre. L'Empereur me saisit sur le temps pour me prendre un moment par les oreilles, ce qui est le signe de faveur le plus enivrant pour celui qui a l'heur de le recevoir. Tout est oublié, réparé, embelli par ce geste de familiarité impériale. La conversation s'engage. Je suis sensible jusqu'à la faiblesse, et il faut, si l'on veut tirer quelque parti de moi, me prendre dans le calme de cette disposition naturelle. J'étais revenu tout à coup à l'affection et à la reconnaissance.

L'Empereur me reproche de m'être entêté sur la question de comptabilité, où j'avais tort. J'en convins, et je serais convenu, s'il l'avait voulu, de fautes plus graves et tout aussi peu vraies. A l'égard des autres questions, l'Empereur me demande pourquoi on met partout des parapets aux ponts? J'en cherchais la raison par ma tête, quand il répond : « Ne cherchez pas si loin : c'est tout simplement pour em-
» pêcher les fous de se jeter dans les rivières. De dix mille, qu'est-ce
» que je dis, de dix mille ! de cent mille personnes qui traversent un
» pont, il n'y en a peut-être pas une à laquelle il prenne fantaisie
» d'aller voir ce qui se passe au fond de l'eau, et cependant on met
» des parapets à tous les ponts; et on a raison, car il suffirait de quel-
» ques exemples de gens qui se sont précipités, pour que les ponts
» devinssent les rendez-vous du suicide. Eh bien! mes ordonnances de
» distribution sont mes parapets. Je vous tiens pour un homme
» éprouvé; je connais moins Nesselrode, mais il me paraît un sei-
» gneur allemand dans la bonne acception du terme; en France, mes
» ministres des finances et du trésor sont excellents; n'importe, il me
» faut des parapets, parce que ma confiance est plus solidement établie
» sur la sévérité de la règle que sur le caractère des hommes. J'en
» emploie beaucoup; je ne les connais pas tous à beaucoup près. Il
» faut donc que je me confie. Or, pour moi et même pour eux, le plus
» sûr est de les mettre dans l'impossibilité d'abuser. Vous ne discon-
» viendrez pas qu'avec vos mandats provisoires et la complaisance de
» votre homme du trésor (je ne sais pas comment vous l'appelez),
» vous pouviez prendre dans ce trésor deux ou trois millions et partir
» avec. Vous ne le ferez pas, à la bonne heure; mais après vous, un
» autre. Quel sera cet autre? vous ne le savez pas, ni moi non plus :
» peut-être un honnête homme jusque-là, et qui abusera parce que
» je lui en aurai laissé les moyens. »

— Je reprends : « L'Empereur n'a peut-être pas oublié qu'il m'a
» confié des sommes plus considérables dont j'aurais pu abuser.

— » Je vous arrête, car vous retombez dans la manie de ce matin.—
» Encore une fois, votre personne n'est point en jeu; je raisonne en
» général. Enfin me répondrez-vous de tous les gens que j'emploie?
» vous seriez bien hardi.

Digitized by Google

— » Mais je n'ai enfreint la règle qu'à la dernière extrémité; j'y » étais réduit par le retard des ordonnances de distribution.

— » Vous n'avez que cette raison pour vous, et au bout du compte » le ciel ne serait tombé ni sur le grand-duché ni ailleurs quand vos » paiements auraient été quelque temps ajournés. Au reste l'exception » ne détruit pas la règle; au contraire, et c'est la règle que j'ai dé- » fendue. En parlant ce matin de l'administration des communes, » vous avez cité ce que vous-même aviez pratiqué en ce point avant » la révolution; que faisiez-vous avant la révolution?

— » Sire, je remplissais les fonctions de procureur syndic pro- » vincial.

— » Ah! oui; vous êtes donc plus vieux que Berthier?

— » Cela peut bien être; je n'ai pas eu l'occasion de le vérifier.

— » (Le prince de Neufchâtel): Je ne crois pas; en quelle année » êtes-vous né? »

Je cite, et il se trouve que j'ai dix ans de moins que le prince. L'Empereur en prend son texte pour établir qu'entre deux personnes qui ont passé quarante ans, une différence de dix ans de plus ou de moins est immense. Il remarque que les hommes de son conseil d'Etat, et que le grand nombre de ceux avec lesquels il a commencé son gouvernement, sont de mon âge, et qu'ils lui manqueront tous à la même heure. Je réponds qu'il a dans la classe des maîtres des requêtes et des auditeurs une pépinière riche où il trouvera aisément à nous remplacer. « Je n'en sais rien, reprend l'Empereur; vous étiez » tous, à des titres différents, les enfants de la révolution; elle vous » avait trempés dans ses eaux, et vous en étiez sortis avec une vigueur » qui ne se reproduira plus. » Il parla ensuite des difficultés qui entourent le choix des fonctionnaires publics pour un gouvernement nouveau, et termina par ces mots: « J'ai fait la fortune de ceux qui » ont travaillé avec moi à fonder l'Empire; je ferai celle de leurs en- » fants: c'est un devoir; ensuite je n'emploierai plus que des gens » qui auront cinquante mille livres de rentes en terres. Je ne suis pas » assez riche pour payer tout le monde, et ceux qui sont le plus inté- » ressés au maintien de l'Etat doivent le servir gratuitement. Quand » nous en aurons fini avec la guerre, et Dieu veuille que ce soit bien- » tôt, il faudra mettre la main à la besogne; car nous n'avons rien fait » encore que de provisoire. Mais, patience! »

— L'Impératrice, la duchesse de Montebello et le duc de Bassano entrent dans le salon. La conversation perd le caractère semi-officiel qu'elle avait eu jusque-là, et se reporte sur le pays, sur ce qui en est beau, sur ce qui l'est moins, sur la manière dont l'Impératrice se trouve logée et arrangée. — « Tout cela, dit l'Empereur, est fort mal, » et la faute en est au comte B***, qui aurait dû savoir que j'entends

Digitized by Google

» trouver dans les lieux où je m'arrête et où je commande des habi-
» tations convenables. » Je balbutie quelques excuses de mauvais goût. On passe pour le dîner; l'Empereur y fut de fort bonne humeur et amusa un peu le dîner à mes dépens. Il relevait avec un tact parfait les petits manquements dans lesquels m'avait fait tomber ma préoccupation depuis l'arrivée de Leurs Majestés à Dusseldorf. Je m'aperçus qu'il n'avait pas dédaigné lui-même de perfectionner son éducation, et que grande, très-grande était la différence entre l'Empereur en 1811 et le premier consul que j'avais reçu à Rouen dix ans plus tôt. Alors je faisais l'office de maître des cérémonies et de conseiller des belles manières, et ma tâche était laborieuse; et aujourd'hui je peux à peine faire entrer dans ma tête les formules de respect et les actes de déférence et d'empressement dont se compose l'étiquette dont l'Empereur marche entouré. Après le dîner, je fis avec la duchesse de Montebello et le prince de Neufchâtel la partie de l'Impératrice, et j'eus l'honneur d'être son partenaire au wisth. La partie fut jouée fort négligemment, comme il arrive en pareil cas; chacun des acteurs ne prêtant guère que les yeux à ses cartes, et appliquant son esprit à ce qui se passait autour de la table, où l'Empereur revenait de temps en temps pour adresser quelques mots agréables à l'Impératrice ou quelques plaisanteries au prince de Neufchâtel et à moi. J'étais trop peu libre d'esprit pour rechercher, soit pendant le dîner, soit durant la partie, dans quelle disposition était l'Impératrice, et pour surprendre dans ses traits quelque indice de son caractère. Le voyage avait été long; elle paraissait fatiguée et ennuyée. Elle ne répondait à l'Empereur que par monosyllabes, et aux autres que par un geste de tête assez monotone. Je ne sais à vrai dire ce qui en est, mais je suis porté à croire que Sa Majesté n'est pas exempte du timide respect qu'impose son auguste époux à tout ce qui a l'honneur de l'approcher.

La partie finie, j'attendais que l'Empereur eût achevé de donner quelques audiences pour lui demander ses ordres. Il me dit que le lendemain il recevrait à sa table ses ministres, le coadjuteur de Munster, le préfet, le maire de la ville et les princes qui se trouvaient à Dusseldorf; qu'il avait accepté un spectacle et un bal, et que cela lui ferait perdre une partie de la soirée. Il me recommanda de m'entendre avec M. le duc de Bassano pour qu'il y eût en même temps à mon hôtel un dîner de quarante couverts, dont celui-ci ferait les honneurs ainsi que moi, et où l'on appellerait les principaux fonctionnaires du grand-duché que son arrivée avait attirés à Dusseldorf. Il fallait faire les choses aussi grandement que le permettait la localité, et de façon que les Allemands se sentissent chez l'Empereur. Il comptait partir le surlendemain et voulait avant son départ avoir signé les ordonnances qui

Digitized by Google

avaient été délibérées en conseil. Il en avait déjà prévenu M. Rœderer, qu'il soupçonne de n'être pas expéditif, et il est bon que je m'en entende avec lui. Je rentre chez moi, épris d'un zèle tout nouveau. Je passe le reste de la soirée à donner audience aux personnes qui avaient été amenées à Dusseldorf par des demandes à porter à l'Empereur, ou tout simplement par une curiosité au reste très-bien placée, et je donne une partie de la nuit à la préparation des ordonnances que l'Empereur m'avait rappelées. Je me défiais aussi de la lenteur obligée de M. Rœderer, il est de sa nature difficile à contenter. Les ouvrages d'autrui ont rarement le bonheur de lui agréer; il est même sévère pour les siens. Il y revient plus d'une fois et emploie beaucoup de temps à courir après la perfection. Ce mérite, excellent dans un auteur, se change en défaut dans un administrateur. L'Empereur était là, il fallait aller vite, et pour cette fois M. Rœderer me laissa faire.

Le lendemain matin, je me présentai à l'ordre. L'Empereurme retint, et quand le cercle fut retiré, son premier mot fut : « Et mes or-
» donnances?

— » Sire, elles sont prêtes, et M. Rœderer les apportera à son tra-
» vail de deux heures.

— » A la bonne heure. J'ai encore là deux demandes de la ville de
» Mulheim que vous avez repoussées, et vous n'aviez pas tort; mais ce
» qui ne pouvait pas être admis comme droit peut l'être comme
» grâce, et je veux en faire quelques-unes à mon passage. Vous allez
» emporter le paquet, et il faut que ces affaires passent avec les autres.»

L'Empereur part de là pour entrer dans des détails pleins d'intérêt pour moi; il voit que j'ai fait quelque bien dans le pays; il m'approuve surtout d'avoir détruit la mendicité, qui est odieuse de l'autre côté du Rhin; il lutte corps à corps avec elle en France. Mais c'est un chancre difficile à extirper dans un grand Etat. L'Empereur me reproche ma parcimonie; je suis mal logé, mal meublé; ce n'est pas ce qu'il veut; il tient à l'ordre en tout et partout, mais par cela même il ne s'oppose pas aux dépenses bien faites. Je dois m'occuper de réparer et de meubler convenablement la maison de la Vénerie où il se trouve fort mal, même pour un moment de passage. Il y a apparence que la maison de la ville n'est pas mieux, puisque je ne l'y ai pas logé. Il n'y a pas un préfet qui ne soit mieux posé que cela. Il faut s'occuper aussi du pavillon de Benrath et du château de Bensberg. Tout cela doit se faire successivement, avec économie, et d'après des plans que je lui soumettrai; ou plutôt il enverra quelqu'un de Paris, car il n'y a pas d'architecte en province. Je suis là pour longtemps. On lui parle de moi à tout moment; qu'est-ce que je veux? être son ministre à Paris. A en juger par ce qu'il a vu l'autre jour de moi, je n'y serais pas long-

Digitized by Google

temps : je périrais à la peine avant la fin du mois. Il a déjà tué Portalis, Crétet, et jusqu'à Treilhard, qui pourtant avait la vie dure ; . . . . . il m'en arriverait autant, sinon pis. Je suis bien avec ces gens-ci, qui sont de bonnes gens ; il faut que je m'y tienne jusqu'à ce que le jeune prince vienne prendre possession de son grand-duché, et même que j'y reste deux ou trois ans avec lui pour le mettre au fait ; après quoi je serai vieux, ou plutôt nous serons tous vieux, et il m'enverra au sénat radoter à mon aise. Voilà ma carrière ; il n'en connaît pas de préférable. Est-ce le cher Paris qui est ma maladie, comme celle de tant d'autres ? Il ne me refusera pas un congé tous les ans pour y passer quelque temps ; il est même convenable que je vienne y apporter mon budget et le discuter en personne. Je trouve, en remerciant l'Empereur de cette dernière grâce, à dire qu'elle m'est d'autant plus précieuse que l'Empereur ne sait de mon travail et de ma conduite que ce qu'il convient d'en dire à son secrétaire d'Etat du grand-duché, de qui la bienveillance pourrait ne pas m'être assurée...

— « Je conviens, reprend l'Empereur, que Rœderer n'est pas trop » bon coucheur ; mais je sais par où il pèche, et je suis là. »

Le dîner qui fut donné à la Résidence respirait une sorte de magnificence. Le duc de Bassano en fit les honneurs avec beaucoup de grâce et y mêla cette bienveillance qui lui est naturelle et qui séduit comme tout ce qui part du cœur. J'avais réuni quarante-six convives. Tous gardèrent, au commencement du dîner, une gravité silencieuse ; mais insensiblement les bons vins de France déridèrent l'illustre réunion, et nous n'étions pas parvenus au dessert, que là même on était déjà à la confusion des langues. Toutefois rien n'approcha, même de loin, du moindre désordre ; il s'y mêla seulement quelque peu de cette bonne chaleur qu'on ne trouve aujourd'hui que dans les repas d'au-delà du Rhin. Je crois bien que le dîner de l'Empereur n'offrit pas trace de rien de pareil : en dépit d'Hébé et de son nectar, les repas de l'Olympe sont à mourir d'ennui. J'avais demandé pour le spectacle le *Don Juan* de Mozart ; apparemment il s'est conservé en Allemagne quelque tradition de la manière dont le maître voulait qu'on chantât sa partition, où la musique de Mozart gagne à passer par des organes allemands ; ce qu'il y a de vrai, c'est que *Don Juan* est mieux senti et mieux chanté en Allemagne qu'il ne l'est en France, et pour cette raison j'avais donné à cette pièce la préférence pour être jouée devant la cour ; mais l'Empereur, qui n'avait peut-être pas été à portée de faire la même comparaison que moi, ne se laissa pas séduire par l'affiche ; il fit donner l'ordre de commencer le spectacle, et n'y parut que vers la fin de la pièce. Il dit le lendemain que s'il eût prévu que cela n'était pas plus mauvais, il serait arrivé plus tôt. De la

Digitized by Google

comédie, l'Empereur passa à la salle de bal, où il eut la complaisance de rester assez longtemps. Partout il trouva sur son passage l'expression de deux sentiments prononcés, mais un peu différents : pour lui, l'espèce de saisissement qu'inspire l'apparition d'une merveille; pour l'Impératrice, le respect le plus affectueux. Ces sentiments n'étaient pas de nature à produire les tonnerres d'applaudissements auxquels la France avait habitué l'Empereur. L'accueil même qu'il recevait aurait été froid par comparaison si les Français domiciliés à Dusseldorf et ceux de la suite de l'Empereur n'avaient pas enhardi les Allemands à applaudir et ne leur en eussent pas donné le signal et l'exemple. Le duc de Bassano profita de la présence de l'Empereur au bal pour lui présenter nos convives du dîner; ils en furent parfaitement accueillis. En tout, la journée fut bonne, et l'Empereur, qui ne convenait pas qu'elle l'eût un peu ennuyé, parut satisfait. Il m'avertit qu'il avait fixé son départ au lendemain à six heures du matin, et ajouta que puisque le haras sauvage ne le détournait que peu de sa route, il s'y arrêterait et s'assurerait par lui-même de l'état des choses, afin d'être mieux à portée de prononcer entre lui et moi. Le lendemain j'étais à cinq heures et demie au palais, et trois quarts d'heure après dans la forêt de Duisbourg, qu'occupe le haras sauvage. L'Empereur y était en effet rendu en voiture à l'heure qu'il avait indiquée, et il avait monté à cheval; mais quand, après s'être un peu avancé dans la forêt, il eut reconnu que le haras était éparpillé dans vingt-quatre mille arpents de bois, et que c'était à grand'peine qu'on parvenait à ramasser les chevaux qui étaient au loin dispersés, il s'aperçut qu'il n'avait aucune reconnaissance utile à faire et reprit la route de Cologne.

M. Rœderer ne suivit pas l'Empereur; il passa encore huit jours chez moi et se montra très-bien adouci et presque bonhomme. Je savais qu'il avait vu avec envie la manière dont l'Empereur m'avait traité, surtout dans les choses d'appareil, et que, soit à dessein, soit par hasard, ses plaintes avaient monté jusqu'à l'Empereur, qui avait répondu : « Rœderer est une bête s'il ne voit pas la raison de la différence : il me suit, et B*** reste. » — M. Rœderer, en appuyant sur les reproches que l'Empereur m'avait faits de n'être ni logé, ni meublé, ni arrangé, prit la peine de m'expliquer ce qu'il eût fait à ma place pour se procurer ces jouissances, et il me déploya une délicatesse de goût, une expérience du bien-être, une recherche en toutes choses qu'on ne se serait jamais avisé de placer sur sa sèche figure. Je m'aperçus qu'il n'était pas étranger aux beaux-arts. Il jeta sur le papier, pour l'embellissement de la ville de Dusseldorf, quelques idées dont on tira profit. Nous nous séparâmes en gardant, de part et d'autre, les dispositions où nous étions au moment où nous nous

Digitized by Google

étions réunis, et cependant après que le frottement d'une société rapprochée durant quinze jours eût un peu poli ce qu'elles avaient de trop piquant et de trop vif.

VI.

LE HARAS DE DUISBOURG. — LE GÉNÉRAL DE L..... — VOYAGE DE L'AUTEUR A PARIS. — EXPÉDITION DE RUSSIE.

L'Empereur, avant de quitter Dusseldorf, avait suivant son usage expédié toutes les affaires en souffrance et n'avait laissé indécise que celle du haras sauvage. J'en demandais assidûment la suppression, et l'Empereur retardait toujours pour la prononcer, préoccupé qu'il était de l'utilité de pareils établissements qu'il avait rencontrés en Pologne et dans le nord de l'Allemagne. Il ne voulait pas comprendre que des haras sauvages ne sont bien placés que dans les pays qui ne sont pas encore suffisamment empreints de civilisation, mais qu'ils ne sont plus tolérables là où les bois ont toute leur valeur, et où les terres sont enviées par l'agriculture. Aussi les voit-on disparaître en Allemagne, à mesure qu'on se rapproche du Rhin. La civilisation des Gaules et d'une partie de la Germanie, hâtée par la conquête des Romains et même par les efforts que les peuples avaient faits pour y échapper, s'était assez promptement étendue jusqu'au Rhin; mais elle avait trouvé grande peine à s'établir sur la rive droite du fleuve. C'était sur le territoire même du grand-duché que Varus avait perdu ses légions, et la forêt de Duisbourg, où est aujourd'hui placé le haras sauvage, est, selon toutes les apparences, le lieu où le malheureux général avait établi son tribunal lorsque pour premier acte de violence il en fut culbuté. On sait de quelle nature furent les autres, et que les aigles des trois légions restèrent aux mains des vainqueurs. Deux aigles adossées l'une à l'autre composèrent le trophée le plus glorieux des Germains. Ce trophée fut copié mille et mille fois par des artisans barbares, et distribué à l'ivresse publique d'un bout de la Germanie à l'autre. Encore aujourd'hui on l'y retrouve, et en bon lieu, car l'écusson de l'empire d'Allemagne, c'est-à-dire l'aigle à deux têtes et à quatre pattes, n'est autre chose que la reproduction des aigles prises sur Varus; reproduction grossière comme à son origine, et consacrée depuis au très-saint empire romain par les principes immuables de l'ordre héraldique! Une telle origine au reste en vaut une autre, et si la science héraldique en avait eu beaucoup de semblables à garder, elle ne serait pas la plus sérieuse des vanités de ce bas-monde.

En dépit de la défaite de Varus, ou plutôt à cause de cette dé-

Digitized by Google

faite, la rive droite du Rhin, gardée comme poste militaire par les Romains, avait perdu de sa population qui avait reflué dans l'intérieur. Ceci explique comment d'opulentes colonies, de grandes villes telles que Strasbourg, Trèves, Mayence, Cologne, composent une riche ceinture à la rive gauche du fleuve, tandis que rien de pareil ne se présente sur la rive droite, et de là aussi la différence d'agriculture d'une rive à l'autre. Longtemps encore le sol qui compose le grand-duché avait été recouvert de forêts, et la position de ce qui en reste aujourd'hui trace la lisière d'une vaste étendue boisée et qui a récemment changé de destination. L'urus, le cheval, le porc et les animaux restés sauvages vivaient à volonté dans ces forêts immenses. Les habitants de plusieurs cantons se réunissaient à des époques convenues pour leur donner la chasse : aussi voyons-nous que certaines communes et d'anciennes familles ont conservé leur droit au partage de la chasse du haras. Il paraît que plus tard on introduisit de l'art dans cette chasse; on y pratiqua des enceintes successives par où les animaux arrivèrent à la portée des chasseurs sans nul danger et même sans beaucoup de fatigue pour ceux-ci; et c'est l'un des parcs de cette espèce qui compose encore aujourd'hui dans le grand-duché l'établissement qu'on y appelle le *haras sauvage*.

Il se compose d'une forêt de vingt-quatre mille arpents, où de grands et magnifiques arbres ont résisté, mais où le taillis périt sous la dent meurtrière des animaux aussi promptement qu'il se reproduit. Cent cinquante juments errent à volonté dans ce parc immense, avec leurs poulains de un, deux et trois ans. Ces animaux passent l'année entière dans la forêt, mais quelques secours leur sont préparés pour l'hiver : on place sous des hangars distribués à distance de la paille et de l'avoine, et les juments viennent y chercher quelque nourriture et s'y abriter si la saison est trop rude. Au temps de la monte, on lance dans la forêt une douzaine d'étalons. Ces animaux n'y restent que trois à quatre mois, après quoi on les rentre à l'écurie, où ils sont soignés avec recherche. Les étalons du haras sauvage étaient ce qu'il avait été possible de se procurer de plus beau et de plus pur en chevaux arabes, turcs ou anglais. Un sujet arabe, mais de la plus belle race et venu à merveille, avait été payé jusqu'à 12,000 francs.

Lorsqu'on lançait ces animaux dans la forêt, ils étaient brillants de huit mois de repos et des soins qu'on en avait pris; cependant ils étaient destinés à plaire à des juments dont l'extérieur était tout opposé, et celles-ci ne leur permettaient d'approcher qu'après qu'ils s'étaient mis à l'unisson de saleté. Jusque-là les juments fuyaient ou se réunissaient contre l'elégant qui conservait dans les champs les allures de la ville. Aussi ne se passait-il pas huit jours sans que les étalons fussent défigurés, et quand on les ramenait à l'écurie ils

Digitized by Google

n'étaient plus reconnaissables. Les poulains étaient pris à l'âge de trois ans dans la forêt et amenés à l'écurie, où ils passaient deux ans encore, après quoi on leur donnait leur destination comme à des chevaux faits. La manière de prendre ainsi les poulains dans la forêt s'appelait la chasse, et cette chasse avait ses incidents curieux : on faisait quelques jours à l'avance une battue générale où on essayait de cantonner à part les poulains dont on voulait s'emparer; ensuite, et à un jour donné, on entourait le canton de traqueurs, et en y employant des instruments retentissants, on effrayait les poulains que la peur précipitait dans une enceinte plus resserrée et limitée par des haies. En continuant le même jeu deux fois encore, on obligeait toujours les poulains à passer d'une enceinte plus étendue à une enceinte plus étroite, jusqu'à ce qu'enfin on les poussât dans un défilé qui n'avait pour issue qu'une cour de ferme très-vaste. On faisait successivement passer ceux qu'on voulait prendre de cette première cour à une seconde plus étroite et garnie de quelques pieds de paille. Le poulain, en dépit de toutes ces épreuves, avait encore conservé l'indépendance de la forêt; mais il trouvait dans cette seconde cour un écuyer qui, avec le jeu d'une corde, parvenait à le faire tomber. Une fois sur la paille, on lui passait un licou, et les deux plus grands biens de la nature étaient perdus pour lui : il ne connaîtrait plus la liberté ni l'amour.

Pendant le cours de cette chasse, les poulains marchaient en une seule bande et ayant en tête les plus forts et les plus hardis. Entre ceux-ci s'élevait toujours un commandant qui marchait le premier de la troupe et semblait diriger les évolutions. Ces évolutions consistaient de la part des poulains à résister longtemps avant que de passer d'une enceinte dans l'autre; et quand la manœuvre était bien commandée, la résistance était longue, appuyée par des mouvements pleins de dextérité et par cela même fort agréables à contempler. Assez souvent la bande faisait volte-face, passait sur le corps aux traqueurs, traversait les enceintes et regagnait la forêt. Cela arrivait aussi souvent que le commandement était échu à un sujet audacieux et habile. Je dis habile, car il s'est rencontré tel de ces chefs de bande avec lequel il a été impossible d'achever la chasse; en vain la remettait-on à un autre jour : s'il se retrouvait au même poste, on n'était pas plus heureux que la première fois. Ceux qui ont été témoins de ces chasses ne croiront pas que j'exagère, mais je conviens qu'il faut avoir vu pour savoir avec quelle docilité les chevaux se rangent, au jour du danger, autour de celui qui les doit défendre, quelle discipline ils observent, et aussi combien le commandant déploie de courage et d'adresse. J'ai été témoin de ces chasses quatre ou cinq fois. Je ne me lassais point de voir en quelque sorte aux prises le génie de l'homme et celui de l'*animal guerrier qu'enfanta le trident.*

Digitized by Google

Je demandais depuis longtemps la suppression de cet établissement; je prouvais, et de reste, qu'il ne convenait plus à l'état avancé de société où était le grand-duché de Berg. La forêt de Duisbourg, libre du haras, réparée et aménagée comme elle pouvait l'être, deviendrait avec le temps une propriété magnifique et productive. Dès la première année on y vendrait du bois pour 30,000 fr., et ce revenu irait sans cesse en augmentant. Le haras fournit de 100 à 120 chevaux par an, il emporte des frais considérables pour le matériel et un personnel nombreux d'employés, et il ne fournit, au bout du compte, que des chevaux excellents pour la durée, mais de formes communes, et on aurait, pour le prix qu'ils coûtent, le double de chevaux à choisir dans les haras les plus renommés de l'Allemagne. Ces bonnes raisons ne trouvaient pas grâce auprès de l'Empereur, qui voulait du haras parce qu'il avait vu quelque chose de pareil en Pologne, et que Sa Majesté supporte difficilement de n'avoir pas chez elle ce qu'elle trouve bien chez les autres. Avant de statuer définitivement, l'Empereur avait envoyé dans le grand-duché un inspecteur général des haras, du nom de L....., qui remplit sa mission d'une façon fort plaisante.

Ce L....., dont l'Empereur venait de faire un baron, était le chef de l'ancienne maison de Lignéville, *l'un des quatre grands chevaux de Lorraine*, et qui avait avec les anciens souverains du duché des alliances incontestées. L'arrivée en France de Marie-Antoinette releva la fortune de cette famille L....., et celui dont je parle était parvenu, jeune encore, à l'emploi de sous-chef de brigade des gardes-du-corps de la compagnie de Noailles. Les officiers de cette compagnie, qui tenait garnison à Troyes, venaient faire leur cour à Brienne; j'y avais connu M. de L..... dans sa jeunesse; alors il était remarqué, et lorsqu'il n'était encore remarquable que par la morgue que lui inspirait sa prétendue parenté avec la reine. En dépit de cette parenté il n'émigra pas en 1792, et Dumouriez, qui se plaisait dans des recrues de cette espèce, le fit promptement passer par les grades supérieurs, et jusqu'à celui de lieutenant-général où il fallut bien qu'il s'arrêtât. Il se tira d'affaire comme il put, tantôt caché, tantôt battant la campagne, depuis l'époque où il fut renvoyé de l'armée en sa qualité de noble, jusqu'à la révolution de brumaire. Après cette révolution il ne se présenta pas pour demander du service; la fantasmagorie de 1792 était en petite estime auprès du nouveau chef de l'armée. Le général Beurnonville, qui avait connu M. de L..... à travers ces temps aventureux, et la comtesse de Brienne, me le recommandèrent vivement pour une préfecture; l'un et l'autre m'en disaient grand bien suivant l'usage, et je me hâtai de le présenter pour le département de la Haute-Marne, qui était le mien. Je croyais avoir fait à mon département un véritable cadeau en lui envoyant un homme d'une nais-

Digitized by Google

sance élevée, un général de division, riche d'ailleurs, et qui allait fonder glorieusement une préfecture. Mais je fus trompé dans mon attente. M. de L..... s'avisa de persécuter les nobles et les émigrés, pour les punir apparemment de ce qu'il n'avait pas émigré lui-même; il afficha la sympathie avec les dernières classes de la société dont les allures lui convenaient à merveille. Les honnêtes gens, épouvantés, se plaignirent à moi d'un choix dont ils me tenaient pour coupable, et j'obtins que M. de L..... passerait de la préfecture de la Haute-Marne dans le sein du corps législatif, à une époque où on ne s'occupait qu'assez peu de l'opinion de ceux qui le composaient. Il ne m'avait su aucun gré de sa nomination à la préfecture, qu'il attribuait sans difficulté à son propre mérite; mais il ne me pardonnait pas l'honneur qu'il avait reçu en passant dans le Corps législatif; il en sortit lorsque le terme de sa mission fut expiré. Il fut assez heureux pour que cette époque fût celle où l'Empereur venait d'épouser la petite-nièce de Marie-Antoinette; il fit valoir de plus belle la gloire de sa parenté, et fut nommé inspecteur général des haras. C'était là l'homme qui m'arrivait de la part de l'Empereur; il parut dans le grand-duché avec un ton superbe et le dessein bien arrêté de me traiter comme un petit compagnon; j'affectai de mon côté de le recevoir avec autant de respect que le héros de la Manche en trouva chez la duchesse. Le *grand chevau* s'y laissa prendre, et nous donnait chaque jour les scènes de vanité les plus plaisantes : il passait les matinées à parcourir le haras à cheval, et le soir à rédiger ce qu'il appelait des notes lumineuses, et je tremblais que l'année ne fût pas de trop pour l'achèvement de son travail. J'avisai de le faire poursuivre deux ou trois fois dans la forêt par une bande de polissons qui criaient à tue-tête : Vive le général L.....! vive l'ami du haras! — Le soir, mon homme n'avait rien de plus pressé que de venir me faire part de ces ovations, dont la popularité l'enchantait; j'y applaudis d'abord, mais un jour j'ajoutai comme par réflexion : « Je n'aime pas » voir ces scènes se renouveler, parce que je ne suis pas sûr du ju- » gement que portera l'Empereur s'il en est informé; les applaudis- » sements publics sont un point sur lequel il est très-chatouilleux. Je » sais bien que c'est encore moins l'ami du haras que le *grand chevau,* » le parent de Marie-Thérèse, qui est en jeu, mais raison de plus pour » qu'il en ressente quelque petite pointe d'envie. Je vous conseille de » n'aller que rarement à la forêt, et de ne vous montrer en public » qu'avec sobriété. » — M. de L..... trouva que je pouvais bien n'avoir pas tort, et décida de ne plus rester à Dusseldorf que le temps indispensable pour la rédaction de son rapport. Il me demanda de lui prêter un commis de mes bureaux qui écrirait sous la dictée et même corrigerait au besoin les fautes qui échappent à tous ceux qui com-

Digitized by Google

posent; « car, me disait-il avec complaisance, vous savez comme moi » par expérience qu'il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trom- » pent jamais. » — Je lui donnai pour secrétaire un malin sujet à qui je recommandai de recueillir toutes les pensées du général, d'y mettre quelque ordre et l'orthographe, mais de ne les altérer que le moins possible. Le secrétaire fut fidèle à la consigne, et il en résulta un rapport dont je conserve pieusement copie, comme de l'une des pièces les plus curieuses de l'époque. Le général se bat les flancs pour prouver que le haras est un établissement admirable de tous points, et s'indigne contre ceux qui en ont comploté la suppression. Après avoir épuisé les ressources de l'éloquence humaine, l'auteur, à l'exemple d'Homère, fait parler les chevaux eux-mêmes : « Sire, » ajoute en terminant M. de L....., les chevaux sauvages ne » peuvent-ils pas dire : de quel droit le ministre B*** prétend-il » nous chasser d'un domaine qui nous a été légué par nos pères? Que » ce ministre fasse ailleurs comme il lui plaira, mais qu'il nous laisse » vivre tranquilles chez nous et travailler pour la gloire de notre in- » vincible Empereur! »

On trouvait par-ci par-là, dans le rapport, quelques ruades contre moi, mais ce dernier morceau était le coup de maître. Il ne fit point obstacle à la communication que M. de L..... me donna de son rapport, et voulant finir avec moi par toute espèce de bons procédés, il me proposa de supprimer le discours des chevaux, qui contenait quelque chose de trop direct contre moi. Je m'opposai de toutes mes forces à la suppression; je convins que le trait était peut-être un peu vif, mais cela tenait à ce que mon nom y était prononcé en toutes lettres. Que les chevaux disent par exemple : « les ministres du grand-duché, » au lieu du « *ministre B****, » et il n'y a rien à reprendre dans leur discours, il ne contient plus qu'une chaleur bien pardonnable à des gens qu'on veut, sans rime ni raison, jeter à la porte de chez eux. Pauvres chevaux! M. de L..... accepta la correction, et le morceau fut sauvé.

L'affaire du haras se représenta pendant le séjour de l'Empereur à Dusseldorf. Lorsque Sa Majesté m'en parla, je lui demandai si elle s'était fait représenter le rapport de son inspecteur général des haras; je vis avec douleur qu'elle n'en avait pas la moindre connaissance. Rien ne fut décidé sur ce haras, jusqu'à ce que l'affreux ouragan de l'année suivante se chargeât de le détruire.

Je voulus, dès cette année, entrer en jouissance de la permission que l'Empereur m'avait accordée d'aller porter mon budget à Paris, et d'assister à la discussion qui en serait faite en sa présence; j'employai le mois de novembre à préparer le travail, et je le disposai de manière à n'être pris au dépourvu sur rien par l'Empereur, puis je

Digitized by Google

partis pour la capitale. Il y avait trois ans que je n'y avais été, et j'en trouvai l'aspect fort changé. Tant que Joséphine avait partagé le trône, sa présence avait suffi à entretenir des souvenirs du temps précédent, c'est-à-dire d'une élégante égalité. Plusieurs d'entre nous avaient connu la gracieuse veuve d'Alexandre Beauharnais, et malgré les efforts qu'il y avait faits, et jusqu'à lui avoir mis sur la tête une couronne, Napoléon n'était pas parvenu à la métamorphoser. L'arrivée de Marie-Louise à sa place avait été le signal du changement qui m'avait frappé, il semblait que la morgue autrichienne eût succédé à l'élégance française ; la princesse est jeune, timide, étonnée, tout cela ressemble à de la hauteur. L'Empereur vit dans son intérieur plus qu'auparavant, on en fait à l'impératrice nouvelle l'honneur ou le reproche. Cependant cette cour a grandi en officiers, en chambellans, en dames d'honneur, en écuyers; un luxe, jusqu'alors inconnu, se produit de toutes parts, mais aussi l'ennui y a pénétré de compagnie avec la magnificence. On va aux Tuileries par devoir ou par intérêt, il n'y a plus de place pour ceux qui y seraient conduits par le goût ou par l'affection.

Les maréchaux et les chefs des administrations à qui l'Empereur a fait de grandes fortunes, ont des hôtels magnifiquement meublés; quoique de récentes dotations soient propres à rassurer ces fortunes, elles restent inquiètes et ne s'épanchent pas au dehors ; ceux qui les possèdent ne sauront jamais en jouir ni en faire jouir les autres. On a eu grand'raison de faire grandir la noblesse avec le temps, on n'est jamais gentilhomme à la première génération; seulement ces enfants gâtés de la révolution se croient obligés de se pavaner au milieu de leurs marbres et de leurs bronzes; ils veulent copier les grands seigneurs d'autrefois, et n'en ont encore attrapé que la charge et les ennuis.

On trouve chez l'Empereur et ses ministres des tables somptueusement servies et entourées de valets chamarrés d'or, mais l'ennui pèse au fond de ces mœurs; nulle part je ne rencontre plus la cordialité qui, six ans auparavant, et quand je suis arrivé au conseil d'État, réunissait dans des dîners sans prétention et des fêtes de famille les soldats du grand capitaine et les savants rédacteurs de ses Codes. L'intervalle qui nous séparait de notre berceau était trop court, on n'avait pas encore eu le temps de nous corrompre.

A l'époque où j'arrivai à Paris, les esprits étaient en proie à l'anxiété inséparable d'une grande attente; il était sensible à tous les yeux qu'une immense expédition se préparait, mais sur quelle partie du monde allait éclater l'orage? Une alliance récente unissait la maison d'Autriche et celle de Napoléon; le traité de Tilsitt reléguait la Prusse entre les puissances du second ordre, et à peine avait-elle la force d'y

Digitized by Google

garder sa place. Restait donc la Russie, mais on n'avait pas connaissance qu'aucune contention grave existât entre les deux puissances. L'ambassadeur de Russie protestait en toute occasion du désir de son souverain de rester en paix avec la France, et, de notre côté, il n'échappait pas un mot qui présageât la guerre avec la Russie. Lorsqu'on essayait de faire parler quelqu'un qui était rapproché du gouvernement, on obtenait pour toute réponse que l'expédition était destinée à imprimer le dernier sceau à la gloire de l'Empereur. Cependant personne n'ose douter ou s'effrayer, tant est profondément établi le dogme de l'infaillibilité impériale; il n'y a plus qu'un cri, c'est pour demander acte de l'expédition, et qu'une inquiétude, c'est de n'en être pas. Le prince de Bénévent envie le sort de l'archevêque de Malines, qui vient d'être nommé ambassadeur extraordinaire à Varsovie, et l'un des plus anciens généraux de division, le général Mathieu Dumas, se tient pour honoré d'avoir été nommé intendant en chef de l'armée.

J'avais encore présents les souvenirs d'Essling; j'avais aussi entendu dire par des généraux allemands que notre armée n'était plus celle d'Austerlitz ou d'Iéna, et qu'à la journée de Wagram nous n'avions dû notre salut qu'à une artillerie hors de toute proportion; d'ailleurs on ne professait pas à l'étranger une foi aussi robuste qu'en France au génie de l'Empereur. J'osais donc hasarder, non pas assurément la moindre censure, mais quelque léger doute sur les merveilles qu'on attendait sans trop les définir; j'étais partout repoussé, quelquefois sans doute par cette crainte du Seigneur qui était alors autant que jamais le commencement de la sagesse, mais le plus souvent en vérité par l'hallucination à laquelle les esprits étaient en proie.

Je me présente au lever; l'Empereur paraît étonné de ma présence : je lui rappelle la permission qu'il m'a donnée de venir à Paris pour y apporter mon budget; il fait un signe d'approbation, et me dit qu'il assignera un jour pour la discussion. Il passe brusquement à des détails sur la force militaire du grand-duché, il croit possible de l'augmenter; il insiste sur la prompte organisation d'un second régiment de chasseurs qu'il veut attacher à sa garde. Il me demande si nous avons toujours nos beaux habits blancs : je réponds que l'armée les gardera tant que l'Empereur n'aura pas donné d'ordres contraires. « Allons, gardez-les, puisque cela vous amuse, reprend l'Empereur, » mais c'est bien salissant en campagne. Attendez ici mes ordres : tout » est tranquille dans le grand-duché ?

— » Parfaitement tranquille, sans cela je ne serais pas ici.

— » A la bonne heure ! »

Je laissai passer la première semaine, que j'employai à revoir mes amis et à me retremper un peu dans les eaux de la capitale; il ne

Digitized by Google

m'arriva rien en particulier de remarquable que d'être invité à dîner chez le grand-maréchal, dans le magnifique appartement des Tuileries. Ce dîner est l'un des plus beaux dont j'aie gardé la mémoire : les convives, soit à dessein, soit par le cours naturel des choses, étaient presque tous des princes ou des seigneurs d'Allemagne voisins du grand-duché, avec qui j'avais des rapports journaliers d'affaires, et même quelquefois de société. Je crus remarquer que les places à table étaient réglées suivant l'ordre que ces princes gardaient entre eux, et je m'expliquais difficilement alors comment le grand-maréchal avait pris le prince de Bavière à sa droite et moi à sa gauche. C'eût été la place du grand duc de Berg, mais je n'étais que son serviteur, et pas même son représentant; quoi qu'il en soit, on se tire aisément d'un excellent dîner, et je me tirai à merveille de celui-là. Je remportai encore l'espoir que ma présence, et aussi la place distinguée que j'y avais occupée, allait singulièrement accroître mon crédit au-delà du Rhin.

Je visitai les musées, les établissements publics, les résidences impériales, et je trouvai que ces monuments de notre gloire étaient, les uns en progrès, les autres en train de complète restauration. Je fus frappé surtout des travaux commencés à Versailles, à Fontainebleau, et presque achevés au Louvre; mais au milieu même de ce beau mouvement, j'éprouvais quelque chose qui ressemblait à du dégoût quand je voyais que tant et de si nobles efforts des lettres et des arts n'aboutissaient toujours qu'à un seul homme. Il y avait émulation à qui ferait plus habilement disparaître les anciennes gloires devant la sienne, comme à qui effacerait plus vite les monogrammes de François Ier et de Louis XIV pour y substituer le perpétuel monogramme de Napoléon. J'étais absent depuis six ans, et quand j'avais quitté Paris, l'Empereur gardait quelque retenue dans le déploiement de l'autorité; il suppliait encore M. de Fontanes de nous conserver au moins la république des lettres. J'avais donc porté en Allemagne des idées assez libérales, auxquelles je ne pouvais pas croire qué l'Empereur fût devenu si complétement étranger. J'avais conservé ces idées parce qu'elles étaient miennes, et ensuite assez du goût de la partie de l'Allemagne à laquelle j'avais été envoyé. Je ne cessais pas de m'étonner, à Paris, de rencontrer le despotisme partout, et jusque dans des détails qui supposaient à l'Empereur une parfaite confiance dans la patience des Français tels qu'il les avait façonnés. Alors me fut expliqué l'étonnement de M. Rœderer qui, à sa première visite chez moi, ne concevait pas qu'on y parlât de l'Empereur avec tant de liberté, et qu'on se permît, en louant hautement ceux de ses actes qui étaient dignes d'éloges, d'en censurer quelques autres. Je reconnais maintenant que mon salon, à Dusseldorf, n'était pas du tout à l'ordre du jour.

Digitized by Google

Je ne communiquai mes réflexions qu'à M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui en faisait d'assez semblables de son côté : « Que signifie, » lui dis-je, cette grande expédition ? où va l'Empereur ? — Il va, me » répondit Regnault, en Russie; il y a plus d'un an que l'idée s'en » est logée dans sa tête. Les affaires de la Péninsule le tourmentent du » soir au matin : c'est le ver rongeur. Il veut frapper un grand coup, » qui mette le Nord à ses genoux; il se persuade qu'il amènera de la » sorte l'Angleterre à composition, et qu'il en finira à la fois avec elle » et avec le Portugal et l'Espagne. Voilà au moins ce que j'induis de » quelques mots que je mets à la suite les uns des autres, et de cer- » taines mesures que je lui vois prendre successivement; car, nous en » sommes tous aux conjectures, et depuis qu'il a nommé Maret aux » affaires étrangères, il ne s'ouvre de sa politique avec personne, pas » même avec lui, quoiqu'il le fît auparavant. Au reste, je vous dis là » ce que la raison toute seule me suggère, et je pourrais me tromper. » Est-ce toujours la rage d'entasser conquêtes sur conquêtes? d'en » faire par la guerre, d'en faire pendant la paix? la France, de- » puis Rome jusqu'à Hambourg, lui semble-t-elle encore étroite? Je » ne saurais croire à ce genre de démence, qui finirait par le perdre, » et nous avec lui. » Quand je voulus dire à Regnault que l'Empereur tendait bien fortement la corde, il s'écria : « Eh ! à qui le dites-vous ? » Et il me raconta qu'il était constitué par décret membre d'un tribunal, d'une commission, d'un comité, d'une consulte, d'une réunion d'hommes enfin, qui n'avait pas de nom parce qu'elle n'avait pas d'exemple, et qui pourtant était destinée à juger, sous une forme ou sous une autre, le général Dupont pour sa malheureuse capitulation de Baylen. Regnault portait de l'intérêt à ce général, homme aimable, éclairé, et dont les débuts avaient été brillants. Mais il lui trouvait des torts qu'aggravait chaque jour la perpétuité de la guerre d'Espagne. Dupont demandait seulement qu'on lui donnât un tribunal et les moyens de se défendre, et c'est ce que repoussait durement l'Empereur, qui, au mépris de tout ce qu'on put lui dire, jugea lui-même et jugea tout seul le général Dupont, par un décret qui le dépouilla de son grade et de ses décorations, et le condamna à une détention perpétuelle. Le décret parut durant mon séjour à Paris; il levait toutes les incertitudes, débarrassait de toutes les espérances, et indiquait nettement sous quel gouvernement nous étions parvenus. Toutefois et comme on avait été conduit insensiblement d'un acte de despotisme moindre à un plus fort, et jusqu'à celui-là, qui était le pire de tous, les esprits n'en furent que médiocrement frappés. Il ne manqua même pas de sophistes pour établir que l'affaire de la capitulation de Baylen était toute politique, et d'une telle gravité pour le sort de l'État, qu'il y eût eu du danger à la soumettre à quelque tribunal que ce fût. L'Empe-

Digitized by Google

reur avait saisi la seule manière d'instruire et de juger une telle affaire, en réunissant aux Tuileries les hommes les plus considérables dans l'État et dans l'armée, pour y faire d'abord fonctions de commission d'enquête, puis de chambre de discussion, et ensuite remettre chacun en particulier leur avis motivé à l'Empereur, qui statuerait lui-même dans la plénitude de sa puissance; et plus grande était cette puissance, disait-on, mieux était garantie l'impartialité de celui qui l'exerçait.

A quelques jours de là, je fus admis à dîner avec l'Empereur, à l'Élysée. Je partageais cet honneur avec trois de mes collègues au conseil d'État, MM. Regnault, Molé et Corvetto, et avec les sénateurs de Laplace et Monge. Au milieu de la préoccupation générale, l'Empereur avait le front libre de tout souci et se montra même assez gai dans divers sujets de conversation; puis il la ramena sur l'affaire du général Dupont. Il donna des regrets au sort de ce malheureux général, duquel il aurait attendu tout autre chose; mais ensuite il traita avec chaleur la question : « si un général pouvait jamais capituler en rase campagne, » et se prononça vivement pour la négative. Il prouva que le système contraire compromettrait à chaque instant le sort d'un État en guerre avec son voisin. Les preuves, plus pressantes les unes que les autres, coulaient rapidement de sa bouche; il faisait voir que si l'idée de capituler en rase campagne avait pu jamais être admise, on eût, comme pour les places fortes, réglé quand, comment et à quelles conditions il eût été permis à un général de capituler; mais que si rien de tel ne se trouvait dans les lois de la guerre ni même dans son histoire, chez les anciens comme chez les modernes, c'est qu'une telle capitulation n'a pu être supposée, parce qu'on ne suppose pas la honte. « Que doit donc faire, se demandait-il ensuite, un général quand son armée est dans une position douteuse » ou même mauvaise? En changer s'il le peut; s'il ne le peut pas, en » appeler à son courage et se battre, et toujours se battre, parce qu'il » y a là une chance. Mais il sera battu... Eh bien! tout ne sera pas » perdu, il restera l'honneur. C'est saint Louis en Égypte, le roi Jean » à Poitiers, François Ier à Pavie. Ils n'ont pas été déshonorés pour » avoir été faits prisonniers sur le champ de bataille. Au contraire, » c'est là leur beau côté, parce qu'ils l'ont été la pique dans les reins » et l'épée à la gorge, et après avoir fait office de braves soldats. Chez » une nation où il y a de tels exemples, Baylen est une tache qu'il » fallait effacer, au moins en ce qui dépend de nous. »

L'Empereur passa de ce grave sujet à son conseil d'État, dont il fit un éloge mérité. Il dit qu'il s'était trompé quand, dans l'origine, il avait voulu faire de ses conseillers d'État des espèces de gens de cour. Leur costume, très-convenable alors et lorsqu'il fallait secouer le cynisme qui était partout et jusque dans le vêtement, pèche aujourd'hui par le

Digitized by Google

défaut de caractère et de gravité. De là il est amené à parler des femmes de MM. les conseillers d'État. Il se plaint de ce qu'elles ne sont rien moins que belles, et, s'adressant à M. Molé, il lui demande si la sienne fait exception. M. Molé répond, avec la dignité polie qui ne l'abandonne jamais, qu'il lui serait difficile de répondre à la question de l'Empereur, parce qu'un mari est mauvais juge de la beauté de sa femme. Le tour du sénat vint ensuite : là il ne fut plus question de la beauté des dames, l'examen eût été une insulte à leur âge ; mais l'Empereur se plaignit de ce que, s'il appelait quelqu'un au sénat, il n'était pas le lendemain autre qu'il était la veille et ne voulait rien entendre aux convenances de son nouvel état. Il cita quelques noms qui justifiaient le reproche. L'Empereur termina sa conversation spirituelle et animée par un apologue qui contenait un piége pour M. de Laplace, et où le célèbre auteur de *la Mécanique céleste* tomba de la meilleure foi du monde. On en aurait ri, si de petites erreurs qui échappent à de grands hommes n'étaient pas jusqu'à un certain point respectables. Rien n'annonçait ce jour-là, chez l'Empereur, une tête absorbée par la méditation d'une immense entreprise.

Je restai à Paris jusqu'à ce qu'il m'eût fait appeler pour la discussion du budget du grand-duché. J'entendais dire, à droite et à gauche, que l'Empereur partait incessamment, qu'il partait à la fin de la semaine, qu'il partait dans trois jours, peut-être demain, et j'étais fort tranquille sur ces bruits de départ, parce que j'avais la confiance de croire que l'Empereur ne partirait pas sans avoir arrêté mon budget. J'avais là en effet un excellent billet; mais quel homme, pour peu qu'il soit en place, ne s'exagère pas à soi-même son importance, et jusqu'à la parfaite sottise ?

Cependant, et dans le cours de ma vie de Paris, j'allai dîner chez le général Mathieu Dumas, intendant général de la grande armée qui se réunissait de toutes parts. La conversation se soutint pendant tout le dîner sur l'imminence du départ. Tous les convives, excepté moi, étaient des hommes préparés pour les premiers rôles dans la grande expédition, et M. l'archevêque de Malines se trouvait à leur tête. Le prélat débuta par nous dire que le but de l'expédition était un secret que l'Empereur ne confiait qu'à ceux qui allaient être employés en première ligne, et que ceux-ci, bien entendu, devaient garder pour eux. Il se trahit bientôt en parlant de son ambassade de Varsovie. Suivant lui, cette mission était devenue ce qu'elle était jadis, la plus importante de la diplomatie. Aussi ne la confiait-on qu'aux hommes du premier ordre, MM. le cardinal de Polignac, de Belle-Isle, de Broglie, de Vergennes; puis monseigneur, souriant doucement et baissant ses yeux sur la croix qui pare sa poitrine, semblait dire aux spectateurs : Ajoutez-moi à la liste. Au dire du prélat, les perturbations

Digitized by Google

qui ont affligé l'Europe depuis soixante ans, la révolution de France comprise, ont toutes leur source dans le premier partage de la Pologne; et la seule manière de les faire cesser et de ramener une paix durable entre les États, c'est de remettre en Pologne les choses dans l'état où elles étaient avant 1771; et monseigneur d'ajouter avec un imperturbable sang-froid : « et je m'en charge. » — Puis, comme s'il eût voulu nous empêcher de trop nous arrêter sur ce dernier trait, il fait un tableau animé des accessoires de son ambassade en secrétaires, en équipages, en cuisiniers; il ne se contente pas de régénérer la Pologne, il va la plonger dans l'admiration. La faconde de l'incomparable prélat m'amusa comme elle amusait tout le monde; mais je m'aperçus, sous ces plaisanteries, que l'Empereur allait réellement partir. Je priai le général Dumas de me dire pour moi seul ce qu'il en savait, et il me répondit qu'il était possible que l'Empereur partît le jour même, mais qu'à coup sûr il n'attendrait pas trois jours. Je tins pour tout à fait inutile d'aller lui reproduire ma figure et le presser de donner quelques heures aux affaires qui m'avaient amené à Paris. L'Empereur pouvait d'ailleurs le prendre pour une poursuite indiscrète. Je résolus de laisser aller les choses comme l'Empereur l'entendait et de passer encore une quinzaine de jours à Paris, avant que de retourner dans le grand-duché de Berg.

J'eus alors le sujet de faire cette observation, qu'il y avait dans l'humeur et l'allure des gens en place une sensible différence entre le temps où l'Empereur était à poste fixe à Paris, et celui où il en était parti pour un voyage lointain. Si l'Empereur était à Paris, chacun était sur le qui-vive, s'attendant à être appelé d'un moment à l'autre pour un conseil privé, un conseil d'administration ou une simple conférence. On craignait ici d'en avoir trop dit, là de n'en avoir pas assez fait. On interrogeait la figure du maître avec inquiétude; ses moindres paroles faisaient ravage, et de là un air soucieux, une préccupation sérieuse, pour ne pas dire triste, se reproduisaient sur les figures. Quand l'Empereur était au loin, ces mêmes figures se dilataient. On avait repris quelque loisir sous le gouvernement paterne de l'archi-chancelier; on courait aux spectacles, à la campagne; enfin on prenait sa part des jouissances communes. S'il était permis de hasarder une telle comparaison en un sujet élevé, je dirais que tous, tant que nous étions, ne ressemblions pas mal à des écoliers fort tristes sous la férule du maître, et qui retrouvent leur gaîté dès que celui-ci a tourné le dos.

On commençait aussi à parler davantage de la grande expédition. On ne faisait pas de doute qu'elle était dirigée contre la Russie; mais on conservait l'espoir que, lorsque l'Empereur serait dans le Nord, les affaires pourraient encore s'arranger. On ne voyait en discussion aucun

Digitized by Google

point grave entre la France et la Russie, et surtout qui motivât de la part de la première un déploiement de forces militaires hors de toute proportion. L'étendue même de ces forces rassurait sur leur emploi; on croyait que l'Empereur ne les avait mises en jeu que pour imposer à la Russie et la rendre plus facile à céder sur quelques points visiblement litigieux, tels que l'article des licences et la réunion du duché d'Oldenbourg.

Depuis le départ de l'Empereur, les bals avaient commencé, les réunions étaient plus fréquentes, et chacun, sans s'en douter ou en s'en doutant, fêtait à sa manière l'absence du maître. Je voulais prendre ma part de vacances, et je n'étais pas fort pressé de regagner le grand-duché. L'archichancelier me réveilla de cette espèce de sommeil. Il me témoigna un jour de l'étonnement de me voir encore à Paris : « Vous savez, m'ajoutait-il, que quand l'Empereur est à » l'armée, il entend que chacun soit à son poste, et le vôtre est à Dus- » seldorf. — Je prie S. A. de considérer que je n'ai pas reçu d'ordre » de retourner. — Fort bien, mais le départ de l'Empereur équivaut à » l'ordre le plus positif, et prenez garde qu'il peut vous arriver mal de » ce séjour prolongé. Qui nous répond que, sans le vouloir, sans le » chercher, vous ne vous trouverez pas ici contre quelque événement » qui fournira matière à un rapport de police ? Ce rapport arrivera au » quartier général dans un moment où l'Empereur sera mal disposé, » et vous vaudra au moins une verte réprimande. » — Je trouvai le conseil fort sage, et trois jours après j'étais en route.

VII.

RETOUR A DUSSELDORFF. — PRESSENTIMENT DES DÉSASTRES DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

Le Français s'inquiète, se rassure, se désole, se réjouit du jour au lendemain. L'Allemand est tout différent : il est plus lent à recevoir l'impression; mais il la conserve, la pétrit, et en fait l'occupation et quelquefois le tourment de sa vie. Toutes les contrées d'au-delà du Rhin avaient les yeux fixés sur la fameuse expédition. Elles la tenaient comme un événement salique, duquel sortirait la délivrance ou l'assujettissement complet de l'Allemagne. Le comte de Nesselrode me croyait au courant de la politique de l'Empereur, puisque je revenais de Paris, où j'avais eu plus d'une conférence avec Sa Majesté, et il m'entretint librement de ce qu'il savait lui-même. Je vis qu'il était plus instruit que moi, et de beaucoup. Il me dit qu'il ne restait de doute à personne. La Russie avait épuisé les moyens de conciliation qui convenaient à une puissance forte et qui savait se respecter. Aucun n'a-

Digitized by Google

vait réussi. Elle s'attend donc à être attaquée, et que l'empereur Napoléon va se déployer tout entier pour la frapper au cœur jusqu'à Pétersbourg, peut-être même jusqu'à Moscou. Le parti de l'empereur Alexandre est invariablement arrêté : de ne rien céder à son redoutable adversaire, de le laisser pénétrer en Russie et d'attendre.

Je le voyais par les rapports que je recevais de tous les côtés, depuis les bords de la Newa jusqu'au Rhin, les hommes dont l'opinion comptait dans les affaires, ou ceux qui faisaient autorité par leurs connaissances tenaient pour hasardeuse une expédition en Russie; ils en donnaient, à mon gré, des raisons entraînantes. Je recueillis de ces rapports ce qui me paraissait propre à frapper l'Empereur, et j'en composai un Mémoire, que j'adressai au ministre secrétaire d'État, qui était alors M. Daru. Je crus celui-ci plus hardi que n'était M. le duc de Bassano à mettre sous les yeux de l'Empereur quelque production qui combattît sa manière de voir. Je ne sais ce qui est advenu de mon Mémoire, et si M. Daru a été réellement plus décidé que son prédécesseur; mais ce qui est sûr, c'est que ni l'Empereur ni son ministre ne m'en ont jamais dit un mot; et très-probablement, sur l'étiquette du sac, il aura été jeté sous la table, comme l'œuvre impertinente d'un homme qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas. Et c'est bien ce qui pouvait m'arriver de mieux, car, à quelque temps de là, mon pauvre confrère Malouet fut renvoyé du conseil et exilé pour avoir adressé à l'Empereur des conseils salutaires, où se reconnaissait l'homme d'État éclairé et le serviteur courageux. Et cependant, en relisant aujourd'hui les pages excellentes de M. Malouet, et les miennes, qui ne les valent pas à beaucoup près, on les croirait écrites depuis les événements, tant ces événements s'avançaient entourés de lumière pour tout le monde, excepté pour celui contre lequel il avait été écrit qu'il ne les verrait qu'après qu'ils auraient obtenu leur affreuse réalité.

Je m'obstinais à fonder quelque espérance sur le séjour prolongé de l'Empereur à Dresde, et l'espèce de congrès de rois et de princes qu'il y avait réunis. Je ne pouvais pas me persuader que tant de grands personnages fussent arrivés tout exprès dans la capitale de la Saxe pour y servir de tapisserie aux fêtes que l'Empereur y donnait. L'avouerai-je à ma honte ? tous les matins je relisais le Mémoire que je lui avais adressé, et je n'étais pas éloigné du dernier terme de la sottise, c'est-à-dire de croire qu'il avait fait impression. Jamais au monde l'infatuation n'avait été poussée si loin. Aussi, j'ai toujours respecté, depuis, dans mon for intérieur, les prétentions, si folles qu'elles fussent, de quiconque se mêle d'écrire. Je me dis : J'ai été pis que cela.

Cependant, je reçus une lettre du ministre des affaires étrangères, pour m'annoncer que l'Empereur était parti pour prendre le comman-

Digitized by Google

dement de son armée. Deux choses m'étaient commandées : de donner un surcroît d'attention à l'administration du grand-duché, et de hâter le départ pour la grande armée des troupes qui en devaient faire partie. On indiquait Varsovie comme la destination qui leur était donnée. Dans la disposition d'esprit où j'étais, je saisissais avec avidité tout ce qui pouvait éloigner l'idée d'une expédition portée en Russie. Il me suffit de la destination donnée aux troupes du grand-duché pour me faire juger qu'il ne s'agissait encore que d'une guerre de Pologne, et que les armées de l'Empereur ne franchiraient pas les limites de cet ancien royaume, qu'il s'agissait de reconstruire. La politique de l'archevêque de Malines me revint à la pensée, et j'eus regret d'avoir un peu ri de la suffisance de Sa Grandeur. Je me composai de la sorte un système de sécurité que j'étais décidé à n'abandonner qu'à la dernière extrémité.

Il fallut bien enfin l'abandonner, lorsqu'après la facile occupation de la Pologne, les armées de l'Empereur entamèrent la Russie; mais j'avais été prévenu de ce grand événement par un phénomène qui semblait m'avoir été envoyé pour m'annoncer un affreux désastre, et en même temps m'en offrir un échantillon : le jour où l'armée mit le pied sur le territoire russe était mon jour de réception, et j'avais ordinairement, ce jour-là, un dîner de vingt à vingt-cinq personnes. La salle à manger du palais de la Vénerie, que j'habitais alors, donnait du côté du Rhin et était éclairée de ce côté par quatre grandes croisées. Lorsqu'on passa du salon pour le dîner, les convives furent tellement frappés des apprêts effrayants d'une tempête qui s'élevait sur le Rhin que personne n'osa se mettre à table et qu'on rentra au salon. Un nuage d'un fond cuivré, semé de taches couleur de sang, planait sur la rive droite du Rhin, et faisait effort pour traverser le fleuve et venir fondre sur la rive gauche; il en était repoussé par un vent violent. Le conflit dura plus d'une demi-heure, durant laquelle la masse du nuage ne cessait pas d'augmenter. L'air était coupé par des sifflements aigus partis des deux parts, aussi violents que ceux qui accompagnent une tempête sur mer. Il semblait que le Rhin fût une barrière que l'orage ne pouvait pas franchir. Il la franchit à la fin et vint s'abîmer sur le grand-duché. De l'endroit où je le considérais, je voyais la foudre grondant frapper à coups redoublés à droite et à gauche. Une grêle, dont plusieurs grains avaient six pouces de circonférence, eut bientôt recouvert le sol. Tout fut emporté des productions de la terre qui s'étaient rencontrées sous ce terrible fléau; des maisons furent renversées; des arbres séculaires ne résistèrent pas mieux; des chevaux, des hommes périrent. Les vieillards de la contrée attestèrent que jamais rien de tel ne s'était offert à leurs regards. La forêt de Duisbourg, où était le haras sauvage, fut hachée, culbutée de fond en comble. Je m'y

Digitized by Google

rendis dès le soir même, et j'y trouvai une scène de désolation qui me donna quelque idée de ce que serait le Monde aux regards du dernier homme.

J'ai ma dose de superstition; chacun a la sienne, soit qu'il l'avoue, soit qu'il le dénie. Quand ensuite, et en comparant les dates, je fus certain que l'orage avait éclaté dans le grand-duché le jour et à l'heure même où l'Empereur était entré en Russie, je fus pleinement persuadé que la grande expédition ne serait plus qu'un immense désastre, et je conformai ma conduite à ma croyance. Ainsi je négligeai de mettre à fin le retrait féodal du comté de Walmoden que l'Empereur m'avait accordé à titre de majorat. Il fallait rembourser à l'acquéreur une somme de quatre cent mille francs, après quoi je reprenais de ses mains et m'appropriais une terre magnifiquement titrée, ce dont je me souciais assez peu, mais d'un produit de quarante à cinquante mille francs de rentes, ce qui m'intéressait davantage. Vainement ma famille et mes entours me pressaient sur ce point. Mes fonds étaient prêts, les actes dressés. Je ne pouvais pas me décider à faire un pas de plus, tant l'orage m'avait frappé moralement. Ici ma croyance de bonne femme me servit à quelque chose. Si j'avais retiré la terre de Walmoden, à peine j'aurais eu le loisir d'en prendre possession; elle m'eût été reprise dès la fin de 1813, et j'aurais pu attendre quelque temps la restitution de la somme de quatre cent mille francs : non pas assurément que l'acquéreur, le comte de Merfeld, ne fût un homme fort délicat et que je ne pouvais pas soupçonner de garder mon argent en reprenant sa chose, mais il n'était qu'acquéreur nominal, ou plutôt le contrat de vente n'était qu'une couverture pour soustraire aux regards de l'Empereur la propriété du comte de Walmoden, son ennemi acharné. Je ne conteste pas plus la probité de ce dernier que celle du comte de Merfeld; mais il le prend de plus haut, et sa politique est plus large. Il aurait pu trouver assez juste de punir au moins par quelque retard un comte de la façon de Napoléon d'avoir osé étendre ses mains sur une terre qui donnait séance à la Diète du très-saint empire romain, et que le roi d'Angleterre, Georges II, avait achetée à grand prix pour établir dignement l'un de ses enfants naturels en Allemagne.

Depuis l'entrée de l'Empereur en Russie, je ne recevais des nouvelles du quartier-général que de loin en loin et toujours pour des affaires militaires. Nous obéissions de notre mieux, M. Rœderer et moi, à la recommandation qui avait été faite à tous deux de donner toute notre attention au grand-duché. Le temps des contentions et des mauvais tours avait passé, soit que les aspérités du caractère de M. Rœderer se fussent usées par le frottement, soit que nous pensassions chacun de notre côté, et sans oser nous le dire, que le moment où

Digitized by Google

notre existence était remise au hasard serait bien mal choisi pour un combat de prétentions. Il était entendu que nous avions peu de choses à attendre de l'Empereur; nous le voyions bien encore dater de Moscou quelques décrets, mais nous voyions aussi qu'on avait choisi pour les rendre des matières à effet et qu'on se proposait sur toute chose de jeter de la poudre aux yeux. Enfin, s'il fallait croire qu'à travers les flammes de Moscou, l'Empereur avait la force et trouvait le temps de s'occuper de l'administration de la France, on pouvait douter qu'il en eût encore de reste pour cette petite portion de son empire qu'on appelait le grand-duché de Berg.

Nous nous occupions de perfectionner les institutions déjà données au grand-duché et de préparer celles qui lui manquaient. L'administration avait pris un cours régulier; sa faveur augmentait chaque jour dans le pays. Aussi, durant l'année 1812, il fut parfaitement tranquille. Je me rendais un compte trimestriel aussi exact que je le pouvais de l'état des diverses manufactures. Evidemment elles étaient en progrès, ce qu'il fallait attribuer à l'introduction de leurs produits dans le royaume d'Italie et à quelques faveurs que l'Empereur leur avait fait accorder aux foires de Leipsick. De nombreux défrichements, un meilleur assolement des terres, de plus abondantes récoltes qui en étaient la suite, attestaient aussi les progrès de l'agriculture. Aussi, quand la nouvelle du grand désastre fut arrivée à la suite de bulletins qui jusque-là n'avaient parlé que de victoires, sans doute elle fut reçue avec une secrète joie par les hautes classes de la société, mais cette joie ne fut pas partagée par la classe la plus nombreuse; celle-ci en conçut de la douleur et la témoigna franchement. Le bon temps était bien près d'être passé, il ne l'était pas encore. Cette nouvelle m'étonna peu; j'y étais préparé par tout ce que j'entendais dire depuis le début de cette malheureuse guerre et par le présage dont je viens d'offrir le tableau.

Je fus averti des premiers du passage de l'Empereur à Wilna, et de son étrange entretien dans cette ville, par quelqu'un qui y avait assisté. « *Il y a un mois, j'étais le maître du Nord, maintenant je ne » le suis plus ; du sublime au ridicule il n'y a souvent qu'un pas*, etc.» En rapprochant ce discours d'un autre qu'il tint à son armée au retour de Saint-Jean d'Acre, et que le général Damas m'a rapporté, on découvre que les événements malheureux ne trouvent jamais l'Empereur préparé, comme s'il était exempté de la loi commune. Il perd à s'irriter contre l'infortune le temps et les moyens qu'il devrait employer à la combattre. Nul guerrier ne sut peut-être mieux que lui préparer la victoire, et moins que lui réparer une défaite. A la place de César, il eût péri à la bataille de Munda et ne se serait pas échappé d'Alexandrie. Le dictateur des Romains l'emporte sur l'Empereur des Français

Digitized by Google

par son sang-froid au milieu des dangers extrêmes et son intrépidité à combattre corps à corps la fortune quand elle veut lui échapper. On savait que César ne désespérait jamais, et tout le monde espérait autour de lui.

Le reste de l'année 1812 se passa dans le grand-duché sans offrir aucun incident remarquable; les personnages influents en Allemagne ne faisaient plus de doute sur sa délivrance, mais ne portaient pas encore l'espérance plus loin qu'à voir l'Empereur en retirer ses troupes et renoncer à l'occupation de Hambourg et du littoral. C'est seulement dans les premiers mois de l'année suivante, et après que l'armée prussienne eut donné le premier signal de la défection, que partout on jura de relever de ses ruines l'antique Germanie et de rejeter les Français au-delà du Rhin. Le mouvement fut général dans tous les pays, dans tous les âges, dans toutes les conditions; le grand-duché fut sans doute l'État où il fut moins sensible, et cependant il me fallut bien le reconnaître, surtout dans les départements qui avaient été détachés de la monarchie prussienne.

Au début de la campagne l'Empereur avait pu vaincre encore dans les champs de Lutzen et de Bautzen : j'avais reçu l'insinuation de faire sonner bien haut ces deux victoires; je n'y manquai pas, mais les mystifications politiques n'étaient plus de saison. Je lisais sur toutes les figures la réponse qu'on n'osait pas encore me faire de vive voix : *Nous n'y croyons plus*. On savait ce que ces victoires avaient coûté, et combien les dispositions de l'armée avaient changé. Les vieux officiers, dans tous les rangs, étaient las de batailles, et se demandaient si c'était chez l'Empereur un parti pris de ne leur permettre de mourir que sous le harnais; les jeunes conscrits qui arrivaient de l'intérieur de la France se tenaient pour perdus quand ils entendaient les vétérans désespérer, et le nombre était effrayant de ceux qui, avant comme après la bataille de Bautzen, avaient sacrifié le doigt index pour se faire réformer : ils se rendaient l'un à l'autre le triste office de cette mutilation, qui inquiétait et indignait l'Empereur. Il fallut rendre un décret pour y appliquer quelque remède, et entre autres condamner ceux qui portaient les marques du délit à entrer dans le service des charrois de l'armée pour y rester un temps plus long que celui qu'ils auraient passé dans leurs régiments. Insuffisant palliatif à un mal aussi profond ! mais la guerre durait depuis vingt ans; depuis vingt ans nous en avions épuisé les dangers, les victoires, les désastres, les triomphes; les temps étaient accomplis d'eux-mêmes sans qu'on y prît garde. Trois ans auparavant j'avais eu en rencontre le brave des braves, le maréchal de Montebello, lorsqu'il allait rejoindre la grande armée vers le Danube; nous pressions le guerrier de nos vœux pour un prompt retour, et nous lui présagions

Digitized by Google

de nouveaux lauriers sans crainte d'être mauvais prophètes. « Je ne » sais pas, nous répondit le maréchal, si je reviendrai, mais ce dont » je suis bien sûr, c'est que si je reviens, ce sera pour repartir. Il est » dans la destinée de l'Empereur de ne jamais s'arrêter, et dans la » mienne de le suivre jusqu'au bout : si vite ou si tard qu'il y arrive, » nous y périrons les uns après les autres ; encore si nous étions » garçons ! » — Il y eut émulation à qui ramènerait le maréchal à des idées moins tristes, ce fut en vain ; il s'attendrissait involontairement sur sa femme, sur ses quatre fils, comme s'il eût été agité par un pressentiment : il ne devait pas les revoir ! On a fagoté, comme on l'a entendu, l'entretien que de son lit de mort il a eu avec l'Empereur ; mais il est certain qu'il lui fit, avec l'autorité d'un ami mourant, de sévères reproches sur son ambition et les désastres dont elle serait cause.

LE Cte BEUGNOT,
ancien ministre.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THÉATRE ANGLO-AMÉRICAIN.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Dans cette époque de communication électrique et universelle, où tout s'échange à travers le Monde, pensée et produits; où une plante de l'Amérique du Nord est cultivée au Cap de Bonne-Espérance, et où un prince tatar des steppes khirgizes fait représenter pour ses menus plaisirs un vaudeville du Gymnase parisien, le théâtre de New-York et de Philadelphie se trouve à deux pas de nous. Parlons donc du Théâtre américain des Etats-Unis, que peu de fécondité, d'énergie et de nouveauté a distingué jusqu'ici, et qui vient tout-à-coup de produire une œuvre des plus singulières et des plus notables; — un drame qui doit être cité et analysé, non-seulement quant à l'art dramatique, mais quant aux symptômes de vie actuelle et de mouvement social dont il est imprégné.

Expression ardente de la vie humaine et de ses passions, le Théâtre a eu pour ennemi acharné, en Amérique et en Angleterre, le puritanisme, ce jansénisme excessif, qui croit à la damnation inévitable de l'homme par l'essence même de sa nature, à moins d'un rachat particulier, éternel et prédestiné. Sa doctrine fondamentale est la spécialité de la grâce. Le théâtre offrant aux hommes le brillant miroir de ce qui les damne et les a damnés, du péché originel lui-même; — les puritains ont voulu briser ce miroir. Charles Ier, roi rêveur et romanesque, plus poète que chef de peuple, faisait placer un volume de Shakspeare sous son chevet. Cromwell y mettait la Bible et chassait les acteurs.

Digitized by Google

On sait que, de toutes les sectes réformées les moins indulgentes et les plus profondément imbues du dogme et de la discipline de Calvin se sont réfugiées en Amérique, entre 1610 et 1750. On sait que, même chez les protestants mitigés, le caractère général de la doctrine est plus terrifié et plus pénible; il est plus laborieux pour l'homme. Ils ont moins de jours fériés que nous; leurs temples ont banni la lumière variée et colorée des vitraux et les touchants ou sublimes prestiges de l'art. Une lumière hautaine et altière tombe d'aplomb sur la pierre froide et sur les bancs de chêne poli. L'année économique des calvinistes est de 310 jours, parce qu'ils ne consacrent que cinquante journées au repos, en y joignant quelques fêtes solennelles. Les catholiques donnent 105 jours au repos et 260 seulement au travail. L'idée de la lutte contre la vie et de la victoire laborieuse à remporter sur la destinée domine cette croyance, que les hommes du Nord ont acceptée avec un enthousiasme austère, et que les presbytériens des Etats-Unis ont élevée à un degré d'enthousiasme sombre, difficile à comprendre de nos jours.

En effet, le Monde a suivi sa voie. Les temps ont changé. Les populations se sont pressées. Le sentiment protestant, — ou du moins ce qu'il y a en lui de militant et d'hostile, — instinct agressif, révolte intime, rancune politique, haine de race, tout cela s'y trouve mêlé, — a dû décroître avec les triomphes mêmes de la réforme. L'esprit de vengeance et de négation est si peu conforme à l'esprit chrétien, qu'une fois le combat de Luther et de Cromwell achevé, la négation s'est affaissée sur elle-même. La vigueur énergique et la verdeur de résistance que le presbytéranisme a importées aux Etats-Unis, et qui ont semé sur ce continent la graine féconde des républiques transatlantiques, ont dû se transformer après la victoire: de lutte devenir expansion; d'hostilité action sympathique. Toute la force de l'esprit puritain se tourne donc maintenant vers la destruction de l'esclavage, « l'abolitionisme », comme le prouve le roman de Harriet Beecher Stowe. — Son œuvre victorieuse devient œuvre de paix, de charité et de délivrance. Il n'y a plus que des traces lointaines et éparses de l'ancienne terreur calviniste. On n'a plus horreur des images. On ne fuit plus à l'aspect d'un Christ en ébène. On ne croit pas le diable présent partout. Le mot d'ordre n'est plus ce mot douloureux de Cromwell: « Il fait bien » sombre dans mon âme! *Damnation!* c'est tout ce que j'y vois! »

Ce n'est pas que le monde moral et religieux créé par Calvin ait disparu, tant s'en faut. Ce génie redoutable et supérieur a créé une œuvre qui n'est pas prête à périr. Il n'y a guère, dans l'histoire, de plus grands hommes, hérésie à part, et considérés sous le rapport de leur influence et de leur action sur l'humanité, que ce Jean Chauvin, qui, sous le nom de *Calvinus*, attira et groupa autour de lui, comme

Digitized by Google

par une puissance secrète et un don involontaire, tous les esprits sévères, toutes les âmes rigides de son temps; — créateur de Genève; le terrible initiateur moderne de la démocratie dans l'Eglise. Lui-même s'est plu à indiquer avec netteté, à décrire de cette manière frappante, concise, exacte, avec l'éclat tranchant qui lui est propre, la force qui le poussait à cette grande conquête, le mouvement d'affinité dont il était le centre et qui devait se continuer après sa mort. « Tous » ceux, dit-il, qui témoignent quelque désir de la pure doctrine, se » rangent pour apprendre vers moi, bien que novice et apprentif... » Toutes les fois que je crois avoir trouvé une retraite, je me trouve » avoir une école! »

Cette école fut durable, puissante, redoutable; Genève et Édimbourg le prouvent assez : le bûcher de Michel Servet en fait foi. A la veille de la bataille de Naseby, lorsque l'échafaud où devait périr Charles Ier s'élevait lentement des mains de la démocratie puritaine, le même sentiment ou la même passion allumait en 1645, dans le Massachussets, province de la Nouvelle-Angleterre, le bûcher religieux où périssaient quatre sorcières et sorciers. Le règne de Charles II suspendit les effets de cette terrible inquisition puritaine, et les Etats-Unis, qui n'étaient encore qu'une colonie de la métropole, durent attendre l'expulsion de Jacques II et l'avénement de Guillaume d'Orange, pour recommencer en 1688 cette persécution ou plutôt cette chasse aux sorcières, qui devint, vers 1692, une véritable frénésie, et qui fit plus de cinq cents victimes dans un court espace de temps et dans le territoire borné de la Nouvelle-Angleterre.

C'est cette terrible contagion que M. Cornelius Mathews a voulu peindre; — redoutable folie, terreur épidémique, qui créait autant de sorciers que de citoyens. Ne nous étonnons pas de ces frénésies universelles qui saisissent des races et des générations tout entières. En France même, et sur les dernières limites du dix-huitième siècle, la Révolution a fait des fous, des demi-fous et des quarts de fous; celle même de 1848, qui semblait à peine sérieuse, n'a-t-elle pas eu les siens? Il y a très-peu d'années, on ne pouvait mettre la tête à la fenêtre, sans voir passer deux ou trois apôtres. A force de rêver aux puissances invisibles et de se soumettre avec terreur aux puissances surnaturelles, des populations calvinistes se sont crues possédées; et c'est un fait singulier, attesté par M. Flourens, qu'au moment où le pape vint en France, les folies religieuses se manifestèrent de toutes parts. A force de penser à Spartacus et à Brutus, beaucoup de cerveaux transformèrent leurs possesseurs en citoyens de la république romaine. « La pensée » constante se trompe elle-même, dit le médecin Leuret, et fait de son » mensonge une vérité terrible. Un homme qui approchait sans cesse

Digitized by Google

» de barons et de comtes, se préoccupa tellement de leurs titres de » noblesse qu'il finit par être duc dans sa propre pensée. »

L'épidémie puritaine est bien morte aux Etats-Unis, puisque M. Mathews ose la livrer, dans ses excès et sa violence, à la risée et à l'horreur de ses concitoyens réunis; je ne dis pas à tous, — il est certain que son œuvre a dû exciter parmi eux beaucoup de vives répugnances. La première attaque violente au puritanisme excessif et superstitieux est partie du théâtre, cela était naturel. Nous offrons à nos lecteurs, dans son intégrité et avec une fidélité complète, cette curiosité littéraire, la première tragédie américaine digne de ce nom, ou plutôt le premier drame, empreint, non de l'imitation anglaise ou romaine, mais du génie essentiel des Etats-Unis, de leur esprit le plus moderne. Il y a même dans l'œuvre de M. Cornelius Mathews une pointe de comédie qui nous semblait presque impossible aux Etats-Unis, la démocratie égalisant les hommes et les contraignant au respect de leurs ridicules mutuels; — M. Mathews, il est vrai, n'a touché qu'aux travers d'autrefois, à des cadavres, il s'est bien gardé de plaisanter avec le grand juge « Lynch » (Monsieur de la *Lanterne*), le justicier populaire, qui ne plaisante guère, celui-là.

Il serait long et oiseux d'expliquer pourquoi je ne traduis *Witchcraft* ni par le mot *magie*, ni par celui de *sorcellerie*. La *Witch* n'est pas la *Maga*, la « Puissante » sur les éléments et sur les ombres; elle n'est pas la Reine des *sorts*, *sortium*; elle est la « Walkyrie », la maîtresse des Reines du Nord, celle qui sait les paroles dont l'Edda primitif est rempli, les paroles pour « attirer et séduire, *witching* et *be-witching* »; les « *Witches of Lancashire* » sont encore réputées les plus belles et les plus séduisantes femmes de l'Angleterre. L'anglo-saxon ou le teutonique « *cræft* », devenu *craft* dans l'anglais; « métier de roi » (*kingcraft*); « métier de prêtre », que les réformés ont détourné vers un sens défavorable (*priestcraft*), indique donc l'application du savoir aux maléfices, le métier de la séduction surnaturelle, les œuvres démoniaques.

Je reviendrai sur tous ces détails. Assistons d'abord à la représentation, entrons dans le village démocratique calviniste de 1691; village qui a ses petits rois, comme on va le voir, le *Doyen*, le *Juge*, l'*Huissier*, tyranneaux plus absolus que de grands monarques et dont M. Mathews fait bonne justice :

Digitized by Google

LES ŒUVRES DU DÉMON*.

Drame tragique en cinq actes, par CORNELIUS MATHEWS, représenté sur plusieurs théâtres des États-Unis.

L'action se passe dans l'Amérique septentrionale, vers 1691; le lieu de l'action est le petit village de Salem dans la Nouvelle-Angleterre (*Massachussets*).

PERSONNAGES :

AMBLA BODISH, veuve, propriétaire et fermière, 53 ans.
GEDEON BODISH, son fils, 23 ans.
SUZANNE PEACHE, jeune fille du village.
JARVIS DANE, jeune fermier.
LA COMMÈRE PRAWL, vieille fermière de Salem.
PARFAIT GIDNEY, doyen de la paroisse.
NATHANIEL FISK, juge du canton.
CÉPHAS PUDEATER, huissier et greffier.
THOMAS TOPSFIELD, laboureur.
SIMON BRAYBROOK, son voisin.
UNE FEMME condamnée comme sorcière.
UN VIEILLARD émigré anglais.
UN SHERIFF, foule de citoyens, villageois, gens de justice.

ACTE PREMIER.

La scène est dans les environs de la colline nommée *Coteau-aux-Fées;* paysage américain.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIDNEY, *le doyen;* FISK, *le juge;* CÉPHAS PUDEATER, *l'huissier.*

LE DOYEN.

Ah ça, la justice, comment va-t-elle? Qu'est-ce que l'on fait ici? Mon brave Pudeater, avons-nous de la besogne?

* *Witchcraft*, a tragedy in five acts, by Cornelius Mathews (London, 1852). Les droits de l'auteur dramatique et de l'écrivain américain sont spécialement réservés; et la pièce, avec les changements nécessaires, sera jouée sur l'un des théâtres de Paris. (*Note de* M. CORNELIUS MATHEWS.)

Digitized by Google

L'HUISSIER.

Pas trop, Révérence, pas trop. Les plumes moisissent, les bancs deviennent poudreux. Vrai comme je m'appelle Céphas, j'engraisse trop, faute d'ouvrage; et mon corps paresseux commence à se moquer de mes vieux habits. Je n'ai pas grossoyé un *mittimus* depuis quinze jours, croiriez-vous ça?

LE DOYEN.

Il faut prendre garde. Si nous lâchons trop la bride les gens du village vont horriblement se déranger.

LE JUGE.

Mon bon doyen, c'est ce que je vois trop. N'y aurait-il pas moyen d'y porter remède? Si Céphas (*le regardant*) rassemblait quelques hommes et suscitait une petite émeute... Qu'en dites-vous? Les humeurs peccantes se réuniraient sur un seul point, et je pourrais guérir la chose le scalpel en main.

LE DOYEN.

Des nouvelles de Hadley?

LE JUGE.

Quelques bruits, quelques commérages me sont arrivés hier au soir. On a pendu deux vieilles sorcières; trois sont suspectes et arrêtées. Belle œuvre, monsieur le doyen! mais hors de notre juridiction.

LE DOYEN.

Monsieur le juge, ayez bon courage! La vigne de Salem portera des fruits au Seigneur, et, sachez-le bien, je suis votre ami!... Moi!... M. Parfait Gidney, le doyen de Salem!

LE JUGE.

Merci! je suis reconnaissant. Avez-vous bon espoir?

LE DOYEN.

Très-bon, aussi vrai que je suis sans tache. Le souffle du démon est venu jusqu'à Lynn et Hadley. Le grand ennemi, ce loup terrible, traqué de toutes parts, va s'abattre sur Salem, et les mains qui le toucheront seront ensanglantées.

LE JUGE.

Je comprends, monsieur, je comprends!

Digitized by Google

LE DOYEN.

Sur qui tombera d'abord le jugement de Dieu? Quelle est la tête que le redoutable éclair frappera la première? Nous avons la maison Besom et la vieille Hubbard, toutes deux excommuniées par l'Eglise; et aussi Ambla Bodish, seule avec son fils Gédeon. Jamais le jour du sabbat ne les voit entrer dans le sanctuaire.

LE JUGE.

Je me sens joyeux, non de ce que ces misérables vieilles seront brûlées, pendues ou mises aux fers, mais de ce que la vigne de Salem, ainsi que vous le disiez, portera des fruits au Seigneur!

LE DOYEN.

Oh! monsieur le juge... réjouissons-nous... et vous aussi, mon brave homme d'huissier... (*avec condescendance*) nous vous permettons de vous joindre à nos prières. Rendons grâces au Seigneur de ce qu'il suscite le mauvais esprit dans ce village, afin que nous, ses humbles et indignes serviteurs...—qu'avons-nous en effet... cent livres sterling par an! la dîme, la glèbe et une assez jolie maison!...—afin, dis-je, que nous ayons le bonheur et la gloire de dompter l'esprit rebelle!

L'HUISSIER.

Merci, Révérence, merci; puis-je vous aider?

LE DOYEN, *au juge.*

On peut se servir de lui, n'est-ce pas?

LE JUGE.

Pudeater remplit bien son office... bon huissier!...

LE DOYEN, *à Pudeater.*

Très-bien, vous nous aiderez.

L'HUISSIER.

J'ai une femme et des enfants; voilà qui les fera vivre!... le ciel soit loué!... Monsieur le doyen, nous vous remercions bien tous... moi, la commère Pudeater et les petits Pudeater!

(Il se retire humblement d'un côté du théâtre, le chapeau entre les mains.)

LE DOYEN, *regardant à la cantonnade.*

Eh! mais, quelle est cette poussière qui s'élève sur la route? Un cavalier arrive bride abattue, au grand galop, et plus de vingt minutes

Digitized by Google

avant son heure. Il nous apporte assurément les dernières nouvelles de Hadley. Dans quel état est son cheval! les yeux lui sortent de la tête, ses naseaux fumants font voler la poudre du chemin... Il y a du nouveau, j'en suis sûr. Les maléfices sont punis et l'extermination est sanglante...

L'HUISSIER.

C'est le père Tarboll, l'aubergiste de Hadley... fameux cavalier celui-là!...

LE DOYEN.

D'abord les nouvelles... le dîner ensuite... j'espère que la sauce de ma ménagère sera bonne, et que le sel de la grâce divine l'accompagnera comme il faut!... (*Se parlant à lui-même.*) Doyen Gidney vous dont le nom de baptême est « Parfait », votre cheminée fume que c'est un plaisir, et j'estime que le tournebroche a tourné assez longtemps sur lui-même pour que votre gigot soit cuit à point!

(Le doyen se retire avec gravité; le juge le salue.)

SCÈNE II.

LE JUGE, LE GREFFIER PUDEATER.

PUDEATER *au juge, voyant s'éloigner le doyen.*

Excellent homme, monseigneur, excellent!

LE JUGE.

Oui.... et très-actif à la besogne qui se prépare... Certes, celui qui à dix ans rappelait sa vieille mère au devoir et la battait, parce qu'elle ne venait pas assez vite à la prière que répétait le vieux père, se conduira bien étant homme et ne laissera pas de repos aux filles du démon!

PUDEATER.

Et nous lancerons un *mandat d'arrêt* par jour?

LE JUGE.

Dites *vingt*!

PUDEATER.

Eh bien! commençons et dépêchons-nous, monsieur le juge!

LE JUGE.

Pudeater, vous me précéderez là-bas et leur direz que je vais venir!

Digitized by Google

PUDEATER, *à lui-même.*

Que voilà un excellent juge ! l'aimable homme ! Ah ! Céphas ! Céphas ! ton fils a un heureux père !... A la Noël nous rôtirons une oie !

LE JUGE.

Allez vite !

PUDEATER, *revenant.*

Et mon premier garçon, je le baptiserai « *Parfait Pudeater,* » si M. le doyen le permet !

LE JUGE.

En route donc !

(Il s'en va.)

SCÈNE III.

PUDEATER, *seul.*

PUDEATER.

Actif ! si je le serai, actif ! je le crois bien ! A droite, à gauche, j'irai partout, je veillerai, je passerai les nuits; — pas une vieille commère qui m'échappe.... Je surveillerai la lune qui leur met la tête à l'envers, j'écouterai aux portes, je regarderai par le trou des serrures, j'épierai leurs discours. Ah ! les sorcières ont envahi le canton.... à ce qu'on dit du moins.... Que je mette la main sur une seule !... et ma fortune est faite !

(Il s'en va. — La scène reste vide un moment. — Deux laboureurs entrent de l'autre côté.)

SCÈNE IV.

TOPSFIELD, BRAYBROOK.

TOPSFIELD.

Qu'est-ce que vous me dites, Simon !... De mauvais présages ! Vous avez choppé contre une pierre... un crapaud est sorti d'un trou... votre hache s'est rouillée la nuit... tout cela vous est arrivé hier matin de bonne heure... en mettant le pied dans votre champ, n'est-ce pas ?

BRAYBROOK.

Et je vous redis que plus de vingt essaims de corbeaux ont pris leur vol à mon arrivée; ils ont traversé la clairière.... fl... fl...! sans un croassement, sans pousser un cri !

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN ANGLAIS, *courbé sur son bâton, vieillard en cheveux blancs, traverse la scène et vient à la rencontre des deux laboureurs.*

LE VIEILLARD, *aux deux hommes.*

Bonjour, les amis!

TOPSFIELD.

Bonjour, mon vieux! Vous passez lestement comme si l'on venait de vous rendre votre jeunesse.

LE VIEILLARD.

C'est que je l'ai retrouvée. A peine ai-je eu mis le pied en Amérique, j'ai senti la fraîcheur dans mon sang et la vigueur dans mes muscles. Le vieux fardeau du gouvernement de là-bas cessait de peser sur ma pensée, et j'aurais cru qu'une lourde chaîne m'avait quitté. Il me semblait être transporté dans une autre atmosphère, où je respirais enfin, heureux, fort, rajeuni et debout, l'air pur tel qu'il sort de la propre main de Dieu!

TOPSFIELD.

Oui, l'air n'est pas mauvais ici. C'est frais, c'est sain; et on en a tant que l'on veut! Joli endroit que Salem, sur ma foi! On n'y manque de rien et c'est bien la plus charmante ville du monde!

BRAYBROOK.

Eh! eh! le vent pique quelquefois, surtout lorsqu'il vient du nord-est*! Ce n'est pas commode, et il faut rabattre sa casquette pour ne pas s'enrhumer!

LE VIEILLARD.

Comment fera-t-on pour que ce nouveau pays et l'ancien tiennent l'un à l'autre: — ces champs qui verdoient et la vieille Angleterre? Il faudra de l'ouvrage! La chaîne qui les rattache est longue; elle a plus d'un anneau, qui court grand risque de se rompre, surtout si la mer qui est entre deux se met une fois en colère!

BRAYBROOK, *riant.*

Ah! si le ciel tombe, nous aurons bien des alouettes!

* Allusion à la dureté prétendue des Yankies.

Digitized by Google

LE VIEILLARD.

En attendant, on remue à Boston! il est question de quelque chose! L'oreille au guet, mes amis! Attention! Il y aura du nouveau!

(Il s'en va.)

SCÈNE VI.

TOPSFIELD ET BRAYBROOK, *seuls*.

TOPSFIELD.

Voilà un brave et joyeux vieillard. Il ressent, pour la première fois, ce que nous avons éprouvé depuis que nos yeux se sont ouverts, depuis que nous respirons et grandissons parmi la verdure et les bois de ce jeune monde. Nous sommes du même âge. Nous voici parvenus à la même maturité vigoureuse, vous et moi, et Gédéon Bodish, jumeaux non de la même mère, mais du jour et de l'année, de la même patrie et du même lieu.

BRAYBROOK.

C'était le mercredi, dès l'aurore, à ce qu'on m'a raconté. Le coq chantait. Vous êtes venu deux heures après moi, Thomas! et Gédéon vers le milieu du jour!

TOPSFIELD.

Oh! ce Gédéon ne ressemble à aucun de nous, je vous l'ai déjà dit. Il n'a pas l'air d'un enfant du pays. Pas d'ambition. Il s'en tient modestement à sa chaumière, ne cherche et ne veut rien au-delà. Il suit les pas de sa mère comme si elle était tout pour lui. Il obéit à ses ordres et ne porte pas les yeux au-delà de ses petits domaines.

BRAYBROOK.

C'est vrai. Il faut le distraire. Nous l'entraînerons dans nos amusements et nos plaisirs. Ce serait dommage que la sève du jeune homme s'amortît comme le feu s'éteint dans le tronc des chênes humides.

TOPSFIELD.

Vrai! je ferais plus d'une course avec plaisir, et j'irais loin pour l'égayer un peu, ce garçon! Il y a quelque chose d'étrange et de triste dans cette maison-là, j'en ai peur, bien peur! J'en suis affligé quand j'y pense! Ce Gédéon n'a pas d'amour au cœur. Pas une fille de village ne lui plaît. Pas de femme qu'il recherche! ni d'enfant qui

Digitized by Google

s'asseye sur ses genoux. Il n'a qu'une idée, sa mère. C'est pour lui tout, comme la mer pour le rivage!

BRAYBROOK.

Vous avez de l'esprit, vous, Thomas, et je crois que vous avez raison plus d'à-moitié. Quand il quitte son foyer, c'est pour y revenir, et bien plus vite qu'il n'est parti, comme le cheval presse son pas dès qu'il sent l'écurie! Une fois chez lui, on ne l'en tire plus; il surveille tout ce qui l'approche, il semble planer sur son toit comme l'épervier aux grandes ailes plane sur son nid.

TOPSFIELD, *indiquant à Braybrook un lieu éloigné, vers la droite.*

Et la vieille Ambla? Tenez! regardez là-bas! Elle est debout sur le seuil de sa porte; elle tourne les yeux de ce côté. Ses cheveux gris lui font une couronne; et ses habits de villageoise, elle ne les porte pas comme une femme de village. Quand je la vois souvent, le soir, gravir ce coteau des érables, il me semble que l'endroit et elle se conviennent; ce bois sombre, ce lieu triste et funèbre; et elle, silencieuse, lugubre, étrange. Ambla et Gédéon ne sont pas de notre monde, quoiqu'ils vivent avec nous autres. Voix et gestes, pensées et paroles, ils n'ont rien de nous. Le souvenir d'une vie plus élevée que la nôtre semble les suivre. Tous les jours la vieille Ambla change davantage; elle devient plus étrange à mesure qu'elle vieillit. Qu'est devenu son sourire des anciens jours, quand les petits enfants du village, et j'en étais, allaient courir de ce côté! Je la vois encore les accueillir et leur ouvrir la porte de son verger, le premier qu'il y ait eu à Salem... Elle était bien belle! une taille admirable... la femme la plus majestueuse du monde! Elle était bonne aussi; les malheureux et les égarés la prenaient pour guide; — charitable pour tout le voisinage... elle allumait son foyer, le premier que cette solitude ait vu briller, pour tous ceux qui passaient, blancs et mulâtres, du pays ou de l'étranger!... Mais à présent, ce n'est plus cela.... Elle vit isolée, et dans ses promenades solitaires on dirait qu'un lugubre esprit l'accompagne!... (*Se retournant vers le bois de sapins.*) Qu'est-ce que cela?... Avez-vous entendu?... Un bruit dans ces halliers!...

BRAYBROOK, *se dirigeant vers le bois.*

Oui, par ici!

TOPSFIELD, *après avoir regardé.*

C'est une panthère rayée!... superbe animal... des raies magnifiques... La voilà!... Je la vois encore!... Vite, Simon, laissez votre hache, prenez votre fusil... appelez Gédéon... et suivons la piste.

Digitized by Google

BRAYBROOK, *jetant sa hache.*

Nous laissons nos outils sous le noisetier, souvenez-vous-en !

TOPSFIELD.

Allons, vite ! il y a une belle prime donnée par la ville à qui prendra l'animal; on le tuera ! Dépêchons... notre cher village, il faut bien le défendre !

(Ils quittent rapidement la scène.)

SCÈNE VII.

(La scène change et représente l'intérieur de la chaumière habitée par *Ambla* la fermière. Fenêtre et portes praticables. Sous la fenêtre, un appui de bois blanc et un fusil de chasse sur cet appui. Chaises rustiques en bois noir. Une table noire sur le devant de la scène. Sur cette table, on voit trois ou quatre statuettes en terre cuite, de formes bizarres, de diverses grandeurs et semblables aux idoles indiennes.)

AMBLA, *assise, semble rêver; son fils* GÉDÉON *entre un moment après.*

AMBLA.

Sitôt de retour, Gédéon ! vous êtes triste ?

GÉDÉON.

O ma mère, il fait sombre aujourd'hui dans les champs; je ne sais pourquoi, cela m'affligeait d'être si longtemps séparé de vous... je suis revenu.

AMBLA.

Viens ici sur mon cœur, mon enfant !

GÉDÉON.

Mère, comment se fait-il que quand je ne suis pas près de vous je n'existe pas ?... Je vous vois toujours... La dernière fois que je suivis nos chasseurs dans les bois, nous fûmes en quête toute la nuit, et je n'eus pas envie de dormir... Vous étiez là devant moi, vos yeux me suivaient dans l'ombre, et quand le matin, en paraissant, vous effaça de ma présence, quand je ne vous retrouvai plus, je crus mourir !

AMBLA.

Calmez-vous, mon fils, il ne faut pas trop m'aimer !

GÉDÉON.

Trop vous aimer ! mais c'est un amour que le monde ne contien-

Digitized by Google

drait pas. Dès que je m'éloigne de vous, je sens mon âme qui me quitte ! Cette chaumière, il me semble que votre main seule la soutient; vous donnez aux champs leur sourire et leur beauté, et je ne sais si je pourrais sous la chaleur du jour travailler à la moisson, si je ne savais que le soir ma tête fatiguée reposera en paix sur votre sein maternel.

AMBLA.

Plus de moisson maintenant, mon fils ! plus de fatigue. Silence dans les sillons où les épis d'or reposent ; ce jour est un jour de loisir pour nous, Gédéon ! Nous venons de faucher les blés, et nous allons les rentrer... (*Plus gaîment et en montrant à Gédéon les petites statues de terre cuite*) A propos, voici des curiosités pour vous distraire !... Regardez... ces statues du vieux temps, singuliers débris ! (*Elle prend une des petites idoles.*) J'ai trouvé cela dans la terre noire de la colline des érables ce matin !

GÉDÉON, *prenant une de ces idoles.*

De petits hommes d'argile, hommes, quarts d'homme, dieux, demi-dieux; quelque chose de plus en vérité, ou quelque chose de nous !

AMBLA.

Qui peuvent-elles représenter? nul ne le sait; le passé est mort et ne babille guère. J'ai envie de les baptiser? qu'en dites-vous, du nom de nos voisins ? Le petit village de Salem n'a-t-il pas des dieux dans ce genre-là ?

GÉDÉON.

Bravo ! bravo ! bonne idée, ma mère ! nous les baptisons ?

AMBLA.

Certainement !

GÉDÉON.

Quel est ce beau monsieur, le gros personnage ?

AMBLA.

Celui-là, pour sûr, c'est monsieur le doyen. Idole solennelle, majestueuse, prépondérante, superbe; ce bel œil est celui d'un homard qui médite ; — la panse pleine, arrondie et perpétuellement avide ; — il marche à pas comptés, comme s'il foulait un sol vénérable et consacré, — ou plutôt il est sûr que son pied consacre et sanctifie tout ce qu'il touche.

Digitized by Google

GÉDÉON, *riant.*

Et celui-ci?

AMBLA.

Parbleu! c'est monsieur le juge! voyez comme il fronce le sourcil sans qu'il y ait de quoi!

GÉDÉON.

Et cet autre avec cette moitié de nez, ses deux petits yeux ronds percés avec des vrilles, et ses oreilles... quelles oreilles!

AMBLA.

C'est le petit huissier, messire Pudeater, le petit niais qui marche à côté du grand juge, satellite du soleil, la lune du juge Frisk. (*Tristement.*) Je plaisante, mais ce sont des noms terribles! (*Elle semble tomber dans la rêverie.*) Ils éveillent des souvenirs sombres, ils rappellent des heures et des nuits d'angoisses!... Ah! ce que je voudrais oublier... (*Se parlant à elle-même et oubliant son fils.*) Oublier! oublier qu'à cette heure un autre devrait être là... le père de cet enfant... que mes mains... oui, mes mains ont tué... Il n'y a pas de sang sur moi... et je l'ai tué!... O pâle cadavre! ô plaie sanglante!... Quittez-moi! quittez-moi!... (*Égarée et hors d'elle, la tête dans ses mains.*) Oh! de grace, ne vous levez pas devant moi, ne marchez pas ainsi!... (*Se retrouvant peu à peu.*) Et voilà ce que j'ai attiré sur ma tête! c'est mon crime!

(Gédéon est resté debout près de sa mère, étonné et effrayé.)

GÉDÉON.

Ma mère, qu'avez-vous? je ne vous ai pas parlé et vous m'avez répondu! Vous aviez l'air de vous adresser à quelqu'un! mais nous sommes seuls ici.

AMBLA, *revenue tout à coup à elle-même, et se levant.*

Je me fais vieille, mon enfant, vous le savez bien; mes souvenirs et le passé m'ont ébranlée, et il m'arrive de parler je ne sais à qui!

GÉDÉON.

Comme vos mains tremblent! jamais je ne vous ai vue ainsi.

(Il se lève, se promène, semble réfléchir et s'arrête devant les petites idoles.)

GÉDÉON.

Mère! je ne voudrais pas garder dans la maison ces vilaines images.

Digitized by Google

Qui sait si les méchants n'imagineraient pas que ce sont des idoles et que vous les adorez? Les histoires circulent et pullulent vite; elles font des enfants et des petits-enfants, et en nombre infini.

AMBLA.

Bah! ces petites figures ne serviraient à rien!... Il faut les employer! Toutes les fois que je penserai mal de Frisk ou de Gidney, ou du pauvre huissier, je les regarderai, et leurs mines grotesques m'amuseront; ma mauvaise humeur passera!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TOPSFIELD, *en dehors, sous la fenêtre du fond.*

(On entend la voix de Topsfield appelant d'en-bas Gédéon.)

TOPSFIELD, *en dehors.*

Gédéon! Gédéon! venez vite!

GÉDÉON, *allant à la fenêtre.*

Qu'est-ce que vous me voulez?... Ah! c'est Thomas... et Simon!... Entrez donc... vous vous reposerez!... Au surplus je vais vous trouver!

TOPSFIELD.

Venez vîte, et prenez votre fusil! Vite... nous sommes sur la piste de la panthère... je la vois encore... dépêchez-vous... vous nous rattraperez!

GÉDÉON.

Mon fusil!... où est-il?... ah! le voilà!

(Il prend son fusil et revient vers sa mère.)

VOIX, *au dehors.*

Gédéon!

AMBLA, *lui donnant son chapeau.*

Ils vous appellent encore... Allons, Gédéon... dépêchez! ou ils perdront la trace...

GÉDÉON.

Ma mère... avant que les derniers feux du couchant annoncent la nuit je serai de retour... je crains, je ne sais ce que je crains! et j'ai grand tort de m'arrêter, je le sais... mais... ce soir, mon fusil et moi... nous serons ici! et je reviendrai m'asseoir près de vous!

Digitized by Google

VOIX *lointaines.*

Gédéon! Gédéon!

GÉDÉON *sort en courant.*

Je suis à vous!

SCÈNE IX.

AMBLA, *seule.*

O bonheur! autour de ma vie, tant de jeunesse et tant d'amour? Bonheur! ces regards aimants ne s'arrêtant jamais que sur moi! ce cœur si pur se donnant au mien sans réserve!... mais quand je serai morte, quand j'aurai disparu... et cela ne peut tarder, j'en ai la secrète et funèbre conscience... l'heure des ombres approche... oh! qui le soutiendra? Pauvre enfant, si tendre et si heureux d'être aimé et d'aimer! Où reposera-t-il sa tête! où ses premières espérances chercheront-elles à éclore? Pauvre enfant! pauvre cœur! Et moi!... si je disais à Gédéon ma blessure amère et secrète, tout serait fini! il ne m'aimerait plus! Paix! paix! silence! Ombres saignantes du passé, pressentiment vague de l'avenir, laissez-moi, ah! laissez-moi du repos!

SCÈNE X.

(Le théâtre représente le sommet d'une colline déserte, formée d'un sable d'alluvion très-fin. Une forêt de sapins s'étend le long d'une des pentes de la colline.)

TOPSFIELD, BRAYBROOK, *portant des fusils, et suivis de Gédéon. Le fusil de Gédéon est placé en bandoulière.*

TOPSFIELD.

Vous ne vous en souvenez pas, Simon? c'est une vieille histoire. On en parle dans tout le voisinage, et bien plus loin encore. C'est dans ce sentier même qu'était la panthère qu'on a tuée le jour de l'éclipse, quand le soleil a disparu à midi d'un bout à l'autre de la Nouvelle-Angleterre. Le vieux capitaine Rankin, avant sa grande maladie, m'a souvent montré l'endroit.

BRAYBROOK.

Belle bête, en vérité? Et je l'ai souvent admirée à la mairie où sa peau est suspendue. Elle a deux fois ma hauteur et deux fois ma largeur. (*Se retournant vers Gédéon qui est resté à distance les bras croisés et regardant le ciel.*) Eh bien! Gédéon, vous ne nous suivez pas?

Digitized by Google

GÉDÉON, *préoccupé.*

Voyez donc ce nuage! Comme il est noir! je le vois grossir dans le ciel, s'étendre, s'élargir, devenir plus sombre depuis notre départ et se porter lentement vers le village!... Je ne puis en détacher mes regards... Si nous quittions la chasse! si nous retournions à Salem!

TOPSFIELD.

Vous choisissez là un singulier endroit pour nous y arrêter! La colline de sable où nous sommes date de l'an du Seigneur vingt-trois * de l'année de la grande marée qui inonda le pays. C'est là que se noya une certaine mère Obinson, sorcière de son métier, qui se rendait au sabbat à Darien et allait y retrouver ses commères!

GÉDÉON, *après un silence, très-ému.*

Je retourne chez nous!... Je vous dis que ce nuage menace... Il y a là-bas une femme âgée et seule, et le nuage est sur sa maison!

TOPSFIELD.

Nuage vide!... C'est noir, mais c'est creux. Gédéon, vous n'êtes plus le même, vous ne vous y connaissez plus. Il n'y a pas une goutte d'eau là-dedans!

SCÈNE XI.

(Un messager de la poste, à cheval, traverse le fond de la scène au moment où les chasseurs se dirigent vers la gauche.)

LES MÊMES, LE MESSAGER.

GÉDÉON, *arrêtant le messager.*

Quelles nouvelles? Vous venez de Groton?

LE MESSAGER, *s'arrêtant.*

Non, de Hadley!

GÉDÉON.

Très-bien!... Et que s'y passe-t-il? la femme qui a rêvé qu'on l'assassinait, l'a-t-on assassinée? et celle dont elle a rêvé, est-elle pendue? est-ce une sorcière?

* 1653.

Digitized by Google

LE MESSAGER.

Pendue au gibet, ce matin au milieu des champs!

GÉDÉON, *avec ironie.*

Bravo!...

(Le messager continue sa route.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TOPSFIELD et BRAYBROOK *descendent la colline et quittent la scène. Gédéon reste seul.*

GÉDÉON, *seul.*

Voilà de terribles choses et un singulier temps !... On fait ici quelque méprise. Des femmes ! même avec les cœurs les plus vulgaires de femme ! consentir à cela!... rendre misérable tout ce qui les approche !... S'exiler, passer des nuits, face à face, dans la société d'êtres impurs, immondes, occupées à faire et à comploter le mal, à brasser des maléfices !... Non, non !... c'est incroyable ! c'est impossible ! — Mais il faut que je suive nos amis !... s'ils m'attendent, la bête leur échappera !

(Il court pour rejoindre les chasseurs.)

SCÈNE XIII.

La scène change et représente la grande route. Les deux chasseurs, suivis de Gédéon, toujours rêveur, ont replacé le fusil sur leurs épaules et semblent mécontents.

TOPSFIELD, BRAYBROOK, GÉDÉON.

TOPSFIELD.

L'animal nous échappe, et pour la première fois depuis bien des années.

BRAYBROOK, *très-bas.*

Tant mieux ! nos fusils n'auraient jamais porté jusqu'à lui et nous aurions perdu nos balles. Je l'ai vu, Thomas, je l'ai vu disparaître à l'instant comme dans un gouffre.

TOPSFIELD.

Allons donc, il s'est fourré dans le sassafras... et je l'ai perdu de vue... impossible de retrouver sa piste... (*A Gédéon qui s'est arrêté.*)

Digitized by Google

Eh bien, Gédéon ! où êtes-vous ? quel air respirez-vous aujourd'hui ? l'air dont vivent les fantômes, hein !

(Gédéon semble s'éveiller et se rapproche de Topsfield, auquel il montre un bois de cèdres à gauche.)

GÉDÉON.

Quelle est cette forêt de cèdres ? celle que nous avons traversée ce matin ?

TOPSFIELD.

La même ; qu'y trouvez-vous de nouveau ?

GÉDÉON.

Je la trouve plus noire : ces feuillages ont changé de couleur ; il y a deux heures il faisait plus clair ici ; qu'en dites-vous ?

TOPSFIELD.

Il faisait moins clair ; le soleil a monté depuis deux heures et pris de la force. Qu'avez-vous donc fait de vos excellents yeux, Gédéon ? autrefois le plus petit lézard vert qui glissait dans les herbes ne vous échappait pas. Où voyez-vous ce dont vous parlez ?

GÉDÉON.

Il y a du malheur ici !... La couleur du danger est dans tout ce que je vois. N'est-ce pas là que la mère Ohinson s'est noyée ? vous me l'avez raconté. Une sorcière, n'est-ce pas ?

TOPSFIELD.

On le disait.

GÉDÉON.

Croyez-vous donc qu'il y ait des sorcières, Thomas ? croyez-vous que jamais pareils êtres aient foulé la terre où nous sommes ? Quoi ! des puissances malfaisantes emplissent l'air de terreur et d'angoisses et se réunissent au cœur des nuits sombres, dans les halliers épais et sur les pentes boisées des collines ?

TOPSFIELD.

Les habiles le disent ; les sages et les anciens des environs l'ont toujours cru, et moi-même, d'après ce que j'ai vu, j'ai toujours été tenté d'y croire.

GÉDÉON.

Oui, oui, il y a des actes et des pensées sombres ! Ce monde a deux

Digitized by Google

faces, celle du mal et celle du bien, ombre et lumière ! * Lumière et vérité sont filles jumelles de Dieu ! La nuit a recouvert, je le sais, des crimes, des meurtres, des faits horribles, aussi horribles et aussi muets qu'elle-même ! Ce que l'homme ose faire dans l'ombre, ni le loup dévorant, ni le lion sanguinaire et que rien ne dompte, ne pourraient l'accomplir ! Ah ! certes, repentir et remords existent; la nuit, triste conseillère du mal, les écoute et les aggrave ! Murmures et angoisses de ceux qui ont mal agi, la nuit les recueille, la nuit en devient plus funèbre !

TOPSFIELD.

Et c'est là, selon vous, ce qu'on appelle *maléfices !*

GÉDÉON.

Ce sont les vraies œuvres du démon. De pauvres vieilles femmes se sauvent dans les bois et les déserts pour échapper à l'œil des hommes qui les oppresse ; elles se parlent à elles-mêmes dans des murmures étranges; leur agonie, leur remords ou leur angoisse leur arrache des cris de torture, et elles vocifèrent contre ce qui est près d'elles; ce qu'elles disent elles l'ignorent. — Sorcières ! — voilà tout ce qu'elles savent de magie noire. Des organisations blessées, profondément blessées, voilà tout. Sorcellerie ! art magique ! n'y croyez pas, non, n'y croyez pas ! le Dieu suprême ne permet pas que sa création soit ainsi violée, que la transparente beauté de ses œuvres disparaisse sous cette souillure ! Et la jeune Amérique, ce monde vierge et pur, non, non, j'en suis certain, ni sorcière, ni esprits de l'abîme n'ont de pouvoir sur elle !

TOPSFIELD.

Tournez la chose comme vous voudrez, c'est hideux !

GÉDÉON.

Oui, hideux !... (*A ses camarades.*) Mais vous marchez bien lentement !... si vous allez de ce pas nous serons à peine arrivés ce soir; toutes mes fleurs seront fanées et je n'apporterai là-bas, au lieu de ce charmant bouquet, que la poussière de la route.

* Dans ce passage plus que poétique et un peu embarrassé, l'auteur, qui s'attaque obscurément aux conséquences extrêmes du dogme du péché originel, tel que le calvinisme en développe les conséquences, semble ne pas vouloir exposer le fond même de sa pensée.

Digitized by Google

BRAYBROOK.

Ma foi, moi je suis las de porter ce fusil; le canon en est léger, mais le *rouet** m'écrase.

TOPSFIELD, *s'arrêtant et regardant Gédéon, sans lui parler.*

(*A Braybrook.*) Simon, attendez-moi un peu. (*A Gedéon.*) Vous, Gédéon, vous êtes pressé.... et puisque vous n'êtes pas fatigué, prenez les devants; nous vous rejoindrons.

GÉDÉON.

Avec deux minutes d'avance, et je serai au village une heure avant vous!

(Il les quitte.)

SCÈNE XIII.

TOPSFIELD, BRAYBROOK. (*Ils se regardent en silence. Une pause.*)

TOPSFIELD, *se rapprochant de Braybrook.*

(*A demi-voix.*) Simon! vous avez peur! vous tremblez; qu'avez-vous?... Notre chasse était à peine à la moitié que vos yeux sont devenus gros comme des prunes de reine-claude ou comme des œufs de pigeon!

BRAYBROOK.

C'est que... voyez-vous... Gédéon est encore là-bas!

(Il montre du doigt la route que Gédéon a suivie.)

TOPSFIELD.

C'est vrai... Ce jeune homme m'étonne moi-même... Il s'occupait très-peu de la chasse, et les fleurs sauvages l'intéressaient plus que la panthère!

BRAYBROOK.

Comme il se baissait pour cueillir les plus bizarres!

TOPSFIELD.

Gédéon a toujours été curieux. C'est un amateur des bois et des champs; il nous demandait à tous de quel nom les Indiens appelaient

* Les fusils à rouet se sont maintenus longtemps dans les colonies.

Digitized by Google

chaque fleur. Vous vous souvenez bien de la vieille Tituba, l'Indienne, cette figure couverte de rides, solitaire, farouche, habitant son wigwam sur la lisière du bois, il y a de cela deux ou trois étés. Souvent, quand je revenais des champs, j'ai vu le pâle visage du jeune homme en face de la tête sombre de l'Indienne, et ils causaient très-bas.

BRAYBROOK.

Mais vous êtes pâle aussi, Thomas !... Cependant vous avez renvoyé Gédéon !

TOPSFIELD, *passant la main sur son front.*

C'est qu'il est toujours là ! je l'ai devant mes yeux. Il ne me quitte pas ! Je le vois à présent comme je vous vois ! Avez-vous remarqué qu'il ne disait pas un seul mot qui ne fût rempli du souvenir et de l'idée de sa mère ? La figure de la vieille Ambla m'apparaissait dans le cours entier de ses paroles comme le poisson glisse, toujours présent dans l'eau limpide.

BRAYBROOK.

C'était donc d'elle qu'il entendait parler ?

TOPSFIELD.

J'en ai peur !

BRAYBROOK.

Ah !... — Mais la nuit tombe ! lorsque le loup commence à hurler dans les lointains, un arbre ne vaut pas un bon toit, mon cher !

TOPSFIELD, *attirant Braybrook vers la droite.*

Regardez donc un peu de ce côté-là !... Vous avez la vue longue !... Apercevez-vous encore Gédéon ?

BRAYBROOK, *regardant à la cantonade.*

Non, plus de Gédéon.... nous ne l'avons plus et ne le voyons plus !

TOPSFIELD.

Alors.... en route !

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

(Le théâtre change et représente un paysage riant, une vallée d'Amérique, prairies lointaines, un ruisseau sur la droite, gazon à gauche et forêts.)

JARVIS, SUSANNE.

(Ils causent, assis sur une roche saillante et tapissée de mousse, au bord du ruisseau.)

JARVIS.

Je ne sais comment cela se fait, Susanne! mais de tout ce qu'il y a de charmant et de gracieux dans ces environs, oiseaux du ciel, habitants des bois, vous êtes le gibier le plus difficile.

SUSANNE.

Vous n'avez pas le sens commun, Jarvis?

JARVIS.

Rendez-moi le sens, rendez-moi un peu de raison! il ne vous faut pour cela qu'un sourire.

SUSANNE.

Je pense à autre chose.... L'air s'est refroidi, qu'en pensez-vous? depuis que nous sommes sortis! Cette brise passe sur mon front et me glace. Comme ces mûres bleues sont pâles et tristes! et comme ce bruit de l'eau sur les cailloux est fatigant et langoureux! A propos.... Gédéon Bodish est à la chasse.... il chasse le loup ou la panthère, le daim ou l'épervier, et je voudrais savoir.... Jarvis, courez donc, soyez bien aimable, allez vous informer s'il est de retour, et revenez me le dire.

JARVIS.

Tenez, mademoiselle, vous parlez trop de Gédéon.... tenez, beaucoup trop!... je le sais par cœur, votre Gédéon. Nous nous sommes mesurés ensemble l'autre jour sous le grand érable... un pied par nœud! vous savez bien!... et je connais aussi sa force, mademoiselle, j'ai lutté avec lui.... ce n'est pas grand'chose.

SUSANNE.

Mais son teint, qu'en dites-vous?

JARVIS.

Pâle, très-pâle... C'est transparent... la pomme jaunâtre sur un

Digitized by Google

fond de ciel bleu... (*Bas à lui-même*) Grâce à Dieu il est plus pâle et plus maladif tous les jours !

SUSANNE.

Mais sa tournure, sa démarche !

JARVIS.

Oh ! vous le prenez pour un ange, l'ange de nos bois, ce Gédéon !... je le sais bien, je le sais trop, mademoiselle !... C'est bien bon à lui, de daigner poser pied à terre, comme le reste de nous autres, et de se priver de ses ailes ! Les rameaux de l'orme, quand ils se balancent, n'ont pas plus de grâce que cet homme, quand il veut bien marcher... voilà une ressemblance achevée, n'est-ce pas ? un portrait complet ? et nous n'y reviendrons plus.... Quant à Ambla, sa mère !...

SUSANNE, *vivement.*

Je vous en supplie, n'en dites pas de mal !... si elle vous entendait !... C'est une femme redoutable... point méchante... mais...

JARVIS.

Vous êtes une enfant, Susanne ! vous voyez des étoiles en plein midi... de brillantes et belles étoiles... Allons, venez ici, près de moi... tout près !... Le jour de Pâques, Susanne !... vous vous rappelez bien ce que je vous ai dit !

SUSANNE.

Vous ne m'avez rien dit du tout le jour de Pâques... j'étais malade et au lit ce jour-là.

JARVIS.

Ah ! méchante... vous le savez bien ! votre petite main blanche m'a bien battu !

SUSANNE.

Si je vous bats jamais, les marques resteront... Mais je ne sais ce que vous voulez dire !

JARVIS, *très-ému.*

Comment ! lorsque nous étions ensemble à la fenêtre, et que nous nous penchions tous deux, nous parlant à l'oreille tout bas, comme pour cueillir cette fleur rouge qui se balançait au-dessous de nous ? Ne vous ai-je pas dit alors que de tout le village de Salem vous étiez la plus belle fille ; que je ne pensais qu'à vous, à vous seule, dans les champs, dans les bois, à la maison, sur le rivage de la mer ? Ne vous

Digitized by Google

l'ai-je pas dit, et ma main appuyée sur votre cœur, entourant de mes bras cette taille si frêle et si charmante, n'ai-je pas dit ce que je répète maintenant, ce que je redirai toujours... oui toujours... (*avec transport*) : Je vous aime!

SUSANNE.

Vous avez fait ce rêve-là!

JARVIS.

Puissé-je ne m'éveiller jamais!

SUSANNE, *se levant.*

Restez où vous êtes jusqu'à la nuit, qui promet d'être assez froide, mon cher! vous rêverez à votre aise... Pour moi j'ai d'autres pensées que vos rêves, et je vais où elles me mènent.

SCÈNE XV.

JARVIS *reste seul et accablé.*

JARVIS, *seul.*

O fille sans cœur! fille cruelle! quel est donc ce maléfice qui veut que sa beauté reste la même, que sa séduction ne change pas et que ses pensées changent toujours? L'aimer c'est mourir d'une longue mort qui fait souffrir et ne tue pas. Elle m'accueille avec un sourire; elle est libre et joyeuse, elle cause et rit... à peine une heure se passe, les paroles qu'elle a dites s'effacent, sa pensée commencée s'éteint, sa voix s'altère; ce n'est plus cet accent de jeunesse et de vie qui l'animait! Elle semble craintive, troublée, effrayée.... elle me fuit. Oh! je vois trop ce qui la domine!... (*Il se lève.*) Gédéon se met en travers de ma route; il y a toujours été. Enfant, il m'a bravé enfant; et dans nos jeux je le trouvais toujours en face de moi. Homme, je l'ai vu plus orgueilleux que jamais, me dépasser dans les travaux et dans les plaisirs des champs.... Comme il marchait d'un air vainqueur, sa faux brillante sur l'épaule, l'œil enflammé et ardent! Je semblais son ombre, faite pour le suivre et le servir.... Prends garde, jeune et imprudent que tu es! ceci est ton arrêt de mort! Ah! tu es habile! ah! tu t'empresses de cueillir la fleur nouvelle d'un amour qu se donne, le cœur fragile et perfide qui se livre à toi! C'est là ta ruine certaine, inévitable, profonde.... Patience!... et fais-y bien attention... ce qui se prépare, c'est ta destinée.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente les environs de Salem. Quelques maisonnettes sur la droite. Moissons fauchées; meules de blé. Des montagnes au loin.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUSANNE, LA COMMÈRE PRAWL.

LA VIEILLE PRAWL *qui aperçoit Susanne va au-devant d'elle.*

Eh bien! Susanne, si jeune et si jolie, et debout de si grand matin?... Savez-vous les nouvelles, ma petite? Elles sont assez tristes!... Cette vieille Ambla!... Avoir son foyer à Salem depuis trente ans, et en être venue là!

SUSANNE.

Oui, c'est fort triste... Mais y a-t-il du nouveau?

LA COMMÈRE, *très-bas.*

On dit qu'on les a vus au-dessus du toit de leur maison, Ambla et son garçon, la nuit dernière; oui, toute la nuit!

SUSANNE.

Comment, au-dessus? Qu'est-ce qui les soutenait?

LA COMMÈRE.

Rien! A notre bout du village, les voisines prétendent qu'il suffit à la vieille de vouloir... (Dieu ait pitié de nos âmes!) et que par sa seule volonté elle traîne un chariot dans les airs. Mais quelqu'un qui était chez Welcot, à la taverne, affirme avoir distingué les chevaux!

SUSANNE.

Des chevaux, ma bonne madame Prawl?

LA COMMÈRE.

Deux chevaux énormes... et comme on n'en a jamais vu!... Deux chevaux noirs... Le temps était calme... Deux heures avant le point du jour, à ce qu'on dit, ils remontaient et descendaient en galopant dans l'air; leurs grandes crinières, qui tremblaient comme des flaques d'eau, secouaient des brouillards horribles qu'on distinguait dans le noir de la nuit!

Digitized by Google

SUSANNE.

Voyons, commère Prawl, sur votre honneur, et vrai comme vous êtes une femme, croyez-vous que Gédéon Bodish ait été..... cette nuit... là où vous dites... et qu'il ait pris part à ces affreuses choses dont vous parlez ?

LA COMMÈRE.

Peut-être non... Pour sa mère, cela ne souffre pas de doute.

SUSANNE.

Si elle est sorcière, qu'y faire ?... Je voudrais que cela ne fût pas!

LA COMMÈRE.

Prenez garde, ma chère enfant... le juge est en route, il ne faut pas deux minutes pour que le mandat d'arrêt soit porté!... Vieux rat de femme !... vieille vipère va !... Elle est coupable comme l'affreux porte-cornes !... Bientôt le docteur Mather viendra lui-même de Boston pour la juger... Il ira au fond des choses, le cher homme ! M. le doyen aussi... il a les dons... il en a !...

SUSANNE.

Le doyen s'en mêle ?...

LA COMMÈRE.

Certainement, qu'il s'en mêle... Il marche... et aussi activement que ses jambes de saint homme peuvent le porter. Je viens de le voir entrer chez Ambla. Il souriait, et ses yeux brillaient; il était gai, que je l'aurais embrassé. Qu'elle se tienne bien, la vieille ! Celui-là ne laisse rien glisser de ses doigts ! Il n'y a pas deux jours qu'on en a pendu une à Hadley... Nous en aurons une pendue ici avant qu'il soit peu... et nous verrons si quelques gens que je sais bien portent encore la tête si haute... et nous méprisent... nous autres villageois !

SUSANNE.

Vous croyez qu'on laissera Gédéon tranquille?

LA COMMÈRE.

C'est possible, ma belle enfant... Cependant, hier, une voisine me disait avoir passé près de Gédeon, dans la rue, et que dans ce moment même on avait entendu comme un bruit de fers et de chaînes...

Digitized by Google

SUSANNE.

Bah!... Gédéon n'a pas de chaînes! Votre voisine aura entendu quelque bruit dans les champs; une paire de bœufs enchaînés traînant des arbres coupés au milieu des bois, ou quelque vache méchante, attachée dans les pâturages. Elle se sera trompée.

LA COMMÈRE.

Bien, bien, ma petite amie! Gédéon est un beau brin de garçon, c'est vrai; et Salem serait fière de lui, s'il n'aidait pas sa mère dans ses mauvaises œuvres... Mais adieu... j'ai énormément à faire!... Il y a encore tant de choses à savoir!

(Elle s'en va très-vite.)

SCÈNE II.

SUSANNE, *seule*.

Dieu la bénisse, pauvre vieille! Elle a raison, et nous voici dans de terribles troubles! Mais je crois Ambla plus digne de pitié.... (*Réfléchissant.*) Jarvis ne veut pas renoncer à moi ni me laisser en paix! Que faire? à quoi me déterminer? Il voit bien que mon cœur est à Gédéon, et que c'est Ambla la fée qui le veut... (*Elle rêve un moment.*) Féerie! magie!... Ah! la plus puissante de toutes, je la connais, je la connais, je m'en souviens! C'est une féerie, oui, c'en est une d'aller ensemble, seuls, pieds nus dans les fleurs et le gazon, d'errer dans les bois, de passer le petit ruisseau qui frissonne, de voir en riant l'ombre tremblante des grands arbres et notre ombre à nous qui nous fuit! O magie! Quand tout semble une magie au-dessus de la vie... quand les yeux sourient aux yeux qui les cherchent et leur répondent!... Ambla! sombre et terrible femme!... Ambla! avez-vous des maléfices qui vaillent ces magies du cœur?... (*Elle passe sa main sur son front.*) Je voudrais bien croire que Gédéon m'aime... je le voudrais... je saurai un jour ce qu'il en est.

(Elle se retire pensive.)

SCÈNE III.

(La scène change et représente l'intérieur de la chaumière d'Ambla.)

GÉDÉON, *seul*.

Tant que la chasse a duré, ils ont paru s'éloigner de moi et me laisser à l'écart; cependant sans malveillance, et comme d'anciens ca-

Digitized by Google

marades. Pressentiments affreux! D'où viennent-ils? Pourquoi ma pensée les accueille-t-elle? Pourquoi ma raison en est-elle atteinte?... Misère... douleur... pressentiment!... si je savais pouvoir vous arracher de moi-même, la blessure fût-elle mortelle, et tout mon sang dût-il couler, je n'hésiterais pas!... (*Il s'assied et médite.*) Ils m'ont quitté comme avec terreur; ce n'est pas moi, ce ne sont pas mes coups ni l'atteinte de mon bras qu'ils semblaient craindre... Non, ils s'éloignaient comme si l'air que je respire et l'atmosphère qui m'entoure portaient un danger... (*Il relève la tête et rêve longtemps.*) Ah! ma mère! Jamais, jamais... quand sur la face bleue du ciel toutes les clartés des étoiles deviendraient autant de points obscurs... quand le soleil changerait sa course, et quand même toutes les voix de malheur me crieraient : *Cela est!* je ne le croirais pas!... Mes soupçons dormiront jusqu'au moment où la certitude les éveillera!

SCÈNE IV.

LE MÊME, AMBLA, *suivie du* DOYEN.

LE DOYEN, *d'un ton hypocrite.*

Ma bonne femme, je serais bien désolé d'apprendre que votre vieillesse eût à souffrir... Insomnie, ébranlement des nerfs... que ressentez-vous? Dormez-vous la nuit?

AMBLA.

Dieu merci... pas trop mal. Et si d'autres dorment mieux que moi, tant mieux encore!

LE DOYEN.

Nous nous couchons de bonne heure, n'est-ce pas! comme quand on se fait vieux?

AMBLA.

Une petite promenade dans les bois, au coucher du soleil; un peu de rêverie à côté de la colline aux Érables... et le sommeil me prend!

LE DOYEN.

Et rêvons-nous beaucoup, la nuit? A notre âge, la mère, c'est-à-dire au vôtre, on ne rêve plus guère!

AMBLA.

Voici bientôt vingt-cinq ans que je n'ai pas fait un rêve!

(Gédéon, que le docteur n'a pas salué, s'est levé. Il suit des yeux le doyen et sa mère, et croise les bras avec impatience.)

Digitized by Google

GÉDÉON, *regardant le doyen.*

Que vient-il faire ici, ce mauvais homme au cœur de pierre, au sombre esprit, à la parole froide? Il ne semble pas savoir que je suis là! il ne se donne pas la peine de me voir!

(Gédéon se rapproche, toujours croisant ses bras, et reste seul d'un côté de la scène, écoutant ce qui se dit de l'autre côté.)

LE DOYEN, *à Ambla.*

La nuit dernière, vous n'avez rien vu? Vous savez que Marguerite Purdy est morte à Groton, et vous savez de quelle mort? On dit qu'à minuit son fantôme a passé sur votre maison dans une flamme blanche!

AMBLA.

Ce serait trop d'honneur pour ma maison... C'était un ange.

LE DOYEN.

Vous pensez donc du bien d'elle? On prétend qu'elle ne priait pas, et que jamais elle n'eut d'heures fixes pour en appeler à Dieu de sa vie mortelle.

AMBLA, *sévèrement.*

Monsieur, je me suis laissé dire que le cœur peut prier en silence et rendre hommage à Dieu dans ses profondeurs pénétrées, sans que les lèvres remuent ou que la bouche prononce un mot.

LE DOYEN.

Eh! quoi... prier irrégulièrement! laisser la prière au hasard!... Voilà de la belle orthodoxie!... Moi, Parfait Gidney, doyen de la paroisse, chrétien modeste qui dois servir d'exemple à cet humble hameau, j'ai pris d'autres habitudes. Le soir, quand je mouche ma chandelle, c'est avec une prière; je ne remonte pas ma montre sans une prière solide. Quand la grande pendule sonne... celle de la salle à manger, que nous a léguée mon grand-père qui était si savant... je prie... Je n'allume pas mon feu sans une prière à voix basse et dite lentement.... (*Il se rapproche d'Ambla.*) A propos!... j'ai des doutes et ils me viennent tout à coup. Tout se passe-t-il bien ici? priez-vous? quelles sont vos heures de méditation?

GÉDÉON, *s'interposant, et fièrement.*

Qui vous autorise à l'interroger? qui vous a donné le droit de disposer de ses moments intimes?... Plus de questions, monsieur! ou, je vous le dis, chacune d'elles vous la paierez; et je ferai blanchir chacun de vos cheveux sur votre tête hypocrite!

Digitized by Google

LE DOYEN, *regardant Gédéon et reculant.*

Qu'est cela jeune homme?... Le mauvais esprit est-il en vous!... Des menaces!... Ah! vous menacez?... Nous verrons... nous verrons!... (*Pause. Il étend le bras avec solennité.*) C'est moi, Gidney, doyen du village de Salem et baptisé *Parfait*, qui t'exorcise!... Anathème! anathème!... Et loin d'ici! loin de moi!... (*Se retournant et portant un mouchoir à son nez.*) J'ai certainement senti une odeur de soufre, que le vent rabat de la cheminée... Je ne suis ici qu'un élu du Seigneur... il me conduit où il veut, et je vais où je veux... ne m'empêchez pas de faire son œuvre... Si vous êtes le démon ou le messager du démon, nous essaierons nos forces... L'esprit de ténèbres est en colère, je le sais; il voudrait que le monde nouveau lui appartînt, à lui seul... Il ne voudrait pas que Dieu plantât sa tente sacrée au milieu de nos jeunes bois et de nos fraîches prairies.

GÉDÉON.

C'est vous qui faites l'œuvre du démon, et qui y prenez un plaisir avide. Pourquoi souillez-vous la fraîcheur de ce monde naissant? pourquoi, de vos mains malsaines, laissez-vous tomber les eaux immondes qui flétrissent ces boutons à peine ouverts, libres comme les hommes et les choses de ces lieux?

LE DOYEN.

Enfant, je connais votre père... il est le père des ténèbres! Eh bien! quand il lâcherait sur moi quarante mille de ses plus redoutables fils, je ne le craindrais pas.

GÉDÉON.

Pourquoi ce piége tendu à cette vieille femme, dites?

LE DOYEN, *reculant.*

Ah! Satan... tu te vois pris!... Femme démoniaque, fils impur et maîtrisé par elle... je vois...

GÉDÉON.

Vous voyez devant vous une femme, vieille, cela est vrai... et qui peut-être n'a pas marché dans vos voies; mais, j'en ai la confiance, elle est restée sous l'œil de Dieu. Si ses humbles accents n'ont pas souvent fait retentir les voûtes du sanctuaire, peut-être, là où les prières sont entendues, a-t-on écouté le murmure de son âme. Je le sais... Quand elle tombera, Israël ne périra pas, mais elle fera faute à son foyer solitaire; et ces lieux paisibles, ces bois silencieux auront perdu une lumière et une force!

Digitized by Google

LE DOYEN, *avec fureur.*

Blasphème!... Parlez-vous de Dieu? parlez-vous des anges? Impie!... Où est la marque divine qui vous autorise à parler ainsi d'elle?... Si cela était, je le saurais... C'est moi qui suis maître spirituel ici... je le saurais!...

GÉDÉON.

Celui qui est assis dans le ciel fait les parts et marque les rangs. O réprouvé de Dieu! le vôtre est à terre, à genoux, dans la fange que votre grouin immonde laboure*! La sienne est là-haut avec les anges du ciel.

LE DOYEN.

Très-bien, jeune homme! très-bien! toutes les autorités de la paroisse, vous les bravez, vous les méprisez, vous les foulez aux pieds pour défendre cette vieille!...

AMBLA.

Je me défends moi-même. Je rendrai compte de mes actes, lorsque le compte me sera demandé.

GÉDÉON, *au doyen.*

Et vous, rendez compte des vôtres!... Le Dieu de bonté la prendra par la main, je l'espère, je le pense, et la fera monter à sa droite, tandis que vous roulerez, vous, frappé du coup éternel, jusqu'au fond de l'abîme!

LE DOYEN, *mettant son chapeau et joignant les mains.*

Oh! que le ciel nous porte aide, à nous pauvre humble doyen, membre indigne de la maison céleste! Que tous les Thomas incrédules soient frappés et que leurs têtes orgueilleuses s'abaissent!... (*A Gédéon.*) Nos ressorts sont tendus... ils vont se refermer sur vous et l'œuvre commencée s'achèvera, je vous l'assure!

(Il sort furieux.)

SCÈNE V.

GÉDÉON, AMBLA.

GÉDÉON.

Ma mère, il nous veut du mal! Que peut-il faire?

* You, beast-like, plough the earth with the nose!

Digitized by Google

AMBLA.

Je ne sais, mon fils, et je ne m'en embarrasse pas.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SUSANNE, *un bouquet de fleurs à la main.*

SUSANNE.

Bonjour, la mère !

GÉDÉON, *à Susanne.*

La mère !... Pourquoi ce ton? pourquoi nommez-vous ainsi ma mère ? Voici trente ans que les habitants de Salem la révèrent et la nomment de son nom de femme mariée ! Susanne, songez à rebaptiser ceux dont vous parlez, et laissez la vieillesse avancer au milieu de ses vieux respects !

SUSANNE.

Gédéon ! votre parole blesse cruellement aujourd'hui ; je ne vous voulais que du bien.

GÉDÉON.

Gédéon ! Pas de Gédéon, s'il vous plaît !

SUSANNE.

Calmez-vous, apaisez-vous !

(Gédéon se rassied et tourne le dos à Susanne.)

AMBLA, *à Susanne, avec bonté.*

Par quelle route êtes-vous venue ici, Susanne?

SUSANNE.

La grande route, tout bonnement !

AMBLA.

Avez-vous rencontré quelqu'un ?

SUSANNE.

En face du verger, commère Prawl est venue à moi ; il y avait beaucoup d'autres femmes du village qui se rendaient ensemble à la maison du doyen. J'ai aussi vu tout à l'heure le doyen, très en colère, qui passait près de moi.

AMBLA.

Ah !

Digitized by Google

SUSANNE.

Oui, il avait l'air furieux! Mais vous, Gédéon! ne soyez pas courroucé contre moi, vous! Pourquoi votre voix a-t-elle perdu la douceur de nos printemps des années dernières? Il y a longtemps, hélas! de cela. Pourquoi vos yeux s'appuient-ils sur moi si froidement? Et cette petit main d'enfant que vous me tendiez, cher Gédéon? Et la parole amicale, et le regard qui me donnait courage et me ravissait l'âme quand nous allions ensemble cueillir les fleurs éparses et sauvages... comme celles que je vous apporte, Gédéon?

GÉDÉON.

Je n'ai pas besoin de ces fleurs.

SUSANNE, *déposant les fleurs sur la table.*

Quand même vous ne les accepteriez pas de ma main, ces fleurs, je les laisse ici pour qu'elles me rappellent à vous dans un moment plus heureux... pour que vous vous souveniez de celle qui souvent avec vous a dépouillé de leurs parures, passagères comme celles-ci, les bois, les coteaux et les plaines... Nous allions ensemble.... (*Elle regarde les images d'argile qui se trouvent sur la table.*) Des fleurs! cela vaut mieux que ces images grossières.... laides à voir!... Que représentent-elles? que faites-vous, Gédéon, de ces figures ridicules?

(Ambla qui, la tête dans ses mains, était tombée dans une profonde rêverie, se relève tout à coup avec colère et arrache à Susanne une des images d'argile.)

AMBLA, *à Susanne.*

C'est donc à cela que vous employez votre temps? Et c'est ce que l'on vous a appris? à rire du passé, à vous railler de ce que vous ignorez, de ce que vous ne pouvez comprendre, de l'invisible et du mystère?... Enfant! (*A Susanne.*) Laissez-là ces figures étranges... laissez-les, vous dis-je! ou bien... (*Avec solennité.*) Qui ne vénère point le passé, ne touchera point à l'avenir... et le présent glissera de ses mains.

(Ambla gesticule avec véhémence, puis étend les bras comme inspirée, ce qui effraie la jeune fille. Susanne se jette à genoux devant elle.)

SUSANNE, *à genoux.*

Ah! qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? Ces mots que vous venez de prononcer, dédites-les, je vous en supplie! Retirez votre malédiction qui me suivrait jusqu'à la mort... Je me mets à genoux, (*Elle s'agenouille.*) je vous en supplie!

Digitized by Google

GÉDÉON, *brusquement.*

Relevez-vous donc, enfant que vous êtes ! Votre arrivée avait fait de ma mère un esprit de ténèbres ; elle est un ange à présent... Allons-nous-en, ma mère ! laissons-la seule à ses fantaisies et qu'elle rêve comme il lui plaît !

SCÈNE VII.

SUSANNE, *seule.*

Que m'a valu ma sortie matinale? Une double douleur ; j'ai trouvé plus et moins que je ne cherchais. Il ne peut rien me donner, lui ; et ce qu'elle me donne elle, c'est trop.... Quelles calamités nous menacent ! Vieille chaumière, quelle ruine va t'écraser ! Je me sens égarée et épouvantée. Je vais chercher sous le ciel libre un peu de repos ; le ciel est bleu et brillant de sa belle clarté divine, et je respirerai hors du cercle terrible que trace autour de moi cette sombre créature.

SCÈNE VIII.

(Le théâtre change et représente une des rues de Salem, située au bout du village.)

L'HUISSIER PUDEATER, LE VIEIL ANGLAIS, *autres villageois.*

PUDEATER.

Moi, le soussigné Pudeater, huissier à Salem, je vous réitère avoir été troublé et dérangé dans mes occupations par le vilain chat noir. En quelques lieux et dépendances que j'allasse... et me trouvasse... et me présentasse... je retrouvais ce susdit chat, toujours... oui, toujours... au premier et au second étage... sur la route et dans le verger... et partout !... oui, partout !... J'avais grand'peur... et il m'a fallu mettre une lumière auprès de moi la nuit... et un sabre... pendant que je dormais... pour me défendre, moi, pauvre huissier, greffier de cet endroit, et l'empêcher de m'emporter dans les ténèbres de l'abîme.

LE VIEIL ANGLAIS, *riant.*

Est-ce que vous pourriez le reconnaître?... Avez-vous fait attention à sa physionomie?

Digitized by Google

PUDEATER.

Oui, ma foi! je pense que je le reconnaîtrais presque... Je suspicionne très-fortement et véhémentement certaine vieille veuve!

TOPSFIELD.

Ce n'est pas Ambla Bodish?

L'HUISSIER.

Non, une autre. Ce n'est qu'une des dernières ouvrières de Satan. Je vais vous dire comment je l'ai attrapée. Ce matin j'étais sorti, le fusil sous le bras, comme à l'ordinaire... on ne sait pas ce qui peut arriver; et je vis cette hideuse créature... je m'écriai: *Maudit chat noir! qu'est-ce qu'il fait là sur la fenêtre de la prison?* Le voilà aussitôt qui glisse à terre et se sauve. Moi, j'avais par hasard dans ma poche une pièce blanche de six sols, — les temps sont durs, je la fourre dans le canon en guise de balle, en prononçant le nom du doyen Parfait Gidney... Je tire et je mets tout dans le corps de l'affreuse bête qui fuyait... Elle se sauve en boitant... je la suis à ses traces sanglantes.. ma foi! j'étais fort excitée... et je la vis entrer... chez...

TOPSFIELD.

Chez Mercy Short?

L'HUISSIER.

Oui, chez Mercy Short!

LE VIEIL ANGLAIS.

Voici un mois qu'elle est au lit, avec le délire et bien souffrante!...

PUDEATER.

Délire et souffrance... comme vous dites... tout cela finira bientôt... Voici venir monseigneur le juge... La condamnée sera appréhendée au corps... et torturée jusqu'à ce que mort s'ensuive...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE JUGE, JARVIS, LA COMMÈRE PRAWL.

JARVIS.

Cela ne fait pas de doute... Je vous dis qu'on a vu la commère Short causer avec Ambla Bodish, debout près de son lit!...

Digitized by Google

LE JUGE.

Huissier! qu'on amène la misérable!

(L'huissier sort.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, *excepté* PUDEATER.

LE VIEIL ANGLAIS, *groupant quelques personnes autour de lui.*

Hommes! amis! un moment donc! c'est une pauvre malheureuse! vous le savez bien... c'est une folle!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *le greffier et un homme du village entraînent une vieille femme.*

CRIS DE LA FOULE.

En prison, en prison!... à la torture... à l'endroit du supplice.

(Le vieil Anglais s'interpose et se place devant la femme.)

LE VIEIL ANGLAIS.

Chez elle donc! ramenez-la chez elle!... c'est là, féroces cœurs que vous êtes, qu'il faut la mener! Qu'on la remette dans son lit de malade! qu'on l'y conduise doucement, avec précaution et pitié! c'est son droit, c'est le droit de celui qui souffre. Il faut de la sympathie et de la compassion pour son mal; et s'il y a des âmes bonnes ici, qu'elles se montrent! c'est là, chers et excellents concitoyens, la vraie justice... Tendre la main à ce pauvre être, le consoler, l'aider, prier pour elle... calmer son mal affreux... voilà la loi, c'est là le devoir!

LE JUGE.

Allons donc! nous n'avons pas le temps d'écouter vos sornettes!... Je ne peux pas m'arrêter pour cette misérable affaire... j'ai des choses plus importantes à régler!

LE VIEIL ANGLAIS.

Je suis seul contre tous... mais je vous empêcherai d'être fous et féroces!...

Digitized by Google

UN FORGERON.

A bas la sorcière! Le juge a raison!

UN CHARPENTIER.

A la potence! Défaites-nous de cela!

LE FORGERON.

Défaites-nous-en... et vite! Elle n'avoue rien!

(Tout le monde sort en tumulte, excepté Jarvis et la commère Prawl.)

SCÈNE XII.

JARVIS, LA COMMÈRE PRAWL.

JARVIS.

Ma bonne femme! c'est Ambla Bodish qui cause tout le mal.

LA COMMÈRE.

Elle me fait peur... dès que je la vois je me sauve et j'aime mieux faire le grand tour.

JARVIS.

Le village périra... c'est là ce qu'elle veut!...

LA COMMÈRE.

Le village... et le temple avec!

JARVIS.

Et le temple avec... sans compter la maison de l'excellent doyen... Elle s'est arrangée pour cela... je le tiens de bonne source, moi... Vous pouvez voir tout autour de grosses pierres qui sont tombées du toit. D'où viennent-elles?... pas des maçons... mais de ses horribles serviteurs à elle... C'est dans la nuit de mardi qu'elles sont tombées!

LA COMMÈRE.

Voilà qui est affreux... Et nos petites chaumières... est-ce qu'on ne ne les épargnera pas?

JARVIS.

Pas une! L'ouragan éveillé par elle les détruira de fond en comble.

Digitized by Google

LA COMMÈRE.

Et quand cela commencera-t-il, maître Jarvis?

JARVIS.

Nous le saurons bientôt. Retournez chez vous, dites tout cela à vos voisins... dites-leur de bien veiller sur Ambla et son fils Gédéon.

LA COMMÈRE.

Mille remerciements, cher monsieur Jarvis. Dame! j'y cours! Je vous reverrai bientôt et je vous dirai où nous en sommes!

(La commère sort.)

SCÈNE XIII.

JARVIS, *seul.*

Vieille idiote... qui tombe dans mes piéges, comme le poisson glisse dans la nasse! je lui réserve aussi de l'ouvrage, à elle, et son moment viendra! Quand elle s'empêtrerait un peu à son tour... ma foi! tant pis pour elle! C'est une de ces niaises de village qui s'en vont vanter partout Gédéon, son innocence de cœur, sa vie pure, idéale, solitaire, son amitié exaltée pour sa mère... ses pensées et sa vie à part... tout cela à nos dépens, à nous jeunes gens vulgaires... Je me servirai de tout cela, mes amis!... C'est par de tels discours que la pauvre Susanne a été détournée de m'aimer. Dans ce torrent confus et violent qui entraîne tout ici, elle se fait une joie de l'audace de son amour; elle lève la tête comme le daim sauvage se montre au-dessus des eaux qui l'emportent. Elle dit à tous, elle trahit par mille indices la passion secrète qu'elle avait enfermée longtemps dans son cœur, hélas! bien longtemps, je le crains... tant elle éclate aujourd'hui avec fureur!... Je brouillerai, moi, ces éléments, et j'en ferai un affreux breuvage que tous, et la mère, et le fils et la fille insolente en boiront ensemble jusqu'à la lie, avec la douleur et le repentir.

SCÈNE XIV.

LE MÊME, TOPSFIELD, LE VIEIL ANGLAIS, GENS DU VILLAGE.

LE VIEIL ANGLAIS (*à Topsfield*).

Je vous dis que non.

Digitized by Google

TOPSFIELD.

Elle a tout avoué, je vous le dis, moi !

JARVIS.

Ah ! elle a tout avoué ! j'en suis bien aise ! cet aveu a dû la soulager !

LE VIEIL ANGLAIS.

C'est-à-dire qu'avant la dernière agonie, les yeux hors de la tête, les membres agités de convulsions, elle a prononcé des paroles confuses, rêveries absurdes, chaos d'une pensée qui se trouble...

TOPSFIELD.

Oh ! moi, je l'ai bien comprise !

JARVIS.

Que disait-elle, Thomas ?

TOPSFIELD.

Monsieur a raison, elle était à son dernier moment, tout le monde croyait qu'elle allait passer, quand notre digne juge s'approchant du lit de la mourante, lui a crié de toutes ses forces : « Avouez ! » Elle s'est mise à regarder autour d'elle avec effroi, et elle est convenue que ce matin, avant le point du jour, un petit enfant, de race indienne, avait paru à sa fenêtre, lui avait parlé, et enfin lui avait donné rendez-vous, à elle Mercy Short, pour ce soir même, avec sept autres sorcières, sur la colline aux Érables.

JARVIS.

Quelles sont les sept autres ?

TOPSFIELD.

Elle n'a voulu en nommer qu'une, prétendant que les autres avaient refusé de se faire connaître.

JARVIS.

Et celle qui s'est nommée, qui est-ce ? Dites vite, Thomas ?

TOPSFIELD.

C'est Ambla Bodish.

LE VIEIL ANGLAIS.

On lui a soufflé ce nom qu'elle a répété, vous le savez bien !

Digitized by Google

JARVIS.

... N'interrompez pas ! laissez-le parler ! Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

TOPSFIELD.

La petite créature noire, l'être de ténèbres, a voulu entrer et se diriger vers le lit... On a entendu des chaînes qui frôlaient la croisée, comme si quelqu'un l'avait retenu et qu'il eût forcé le passage... enfin on a entendu ces mots : « *Damnée ! damnée !* » et tout a disparu !

LE PEUPLE, *épouvanté.*

Oh !

LE VIEIL ANGLAIS.

Et ce sont les cris de démence d'une folle qui se meurt frénétique d'esprit, torturée dans son corps, que vous voulez faire servir à un second meurtre ! Hommes ! si vous êtes des hommes ! qu'allez-vous faire ? Au nom de ce beau pays et de ce sol aimé, je parlerai ! et vous m'entendrez ! Voici une terre aussi pure de crimes que le petit enfant au sein de sa mère... gardez-la ainsi ! Quand viendra une nouvelle époque de sa vie, quand elle sera émancipée, quand notre race marchera libre dans ces solitudes souriantes, seule, ignorant toute dépendance, oh ! je voudrais qu'il n'y eût pas une tache sur sa blanche robe ! Mais vous... vous et ceux qui vous ressemblent... vous la souillez... et les fils de vos fils s'en souviendront !

(Il se retire au milieu des murmures et de l'étonnement général.)

SCÈNE XV.

JARVIS, TOPSFIELD.

JARVIS, *suivant de l'œil le vieil Anglais.*

Voilà un homme qui n'aime ni Salem, ni ses habitants ; mais vous, Thomas, vous nous aimez et je suis sûr de vous. Il est nécessaire de surveiller ces maléfices, d'avoir l'œil sur ces horribles sorcières et de livrer au juge Ambla, qui est à leur tête.

TOPSFIELD.

J'aime le jeune Gédéon, mais encore plus notre village.

JARVIS.

Je le sais bien. Gédéon, sa mère et leurs sombres alliés nous perdraient, nous ruineraient sans retour !

Digitized by Google

TOPSFIELD.

C'est donc là leur tâche ?

JARVIS.

Si vous attendez encore, la ligue deviendra plus redoutable; de plus subtils démons viendront à son aide, et Salem et les forces humaines seront incapables de résister !

TOPSFIELD.

J'y vais, je cours...

JARVIS.

Entre nous, Thomas ! vous êtes trop peu ardent à l'œuvre ! vous devriez, ce me semble, y prendre plus de cœur.

TOPSFIELD.

Tenez... je ne sais si je n'ai pas été trop vite ! Gédéon et moi nous sommes amis d'enfance; mon cœur l'aimait comme on aime le jour qui naît, comme le premier souffle du matin quand la brise fraîche agite les blés que la faux brillante est près d'abattre !

JARVIS.

Vous ne vous y trompez plus, vous le savez noir comme le maître infernal qu'il sert !

TOPSFIELD.

Non, je n'en sais rien; la mère, à la bonne heure ! J'ai bien peur qu'elle ne soit damnée, et la crainte de Dieu me le fait croire... mais Gédéon n'est pas sa mère... il est libre, lui... et libre il restera, tant que mon bras et ma tête seront à mon service et au sien !

JARVIS.

Vous savez que la mère est coupable ! Qu'attendez-vous ? Il est évident aussi, d'après ce que vous venez de nous dire, que cette femme a tout avoué.

TOPSFIELD.

Ma foi, dans un autre cas, j'en aurais peut-être jugé autrement. Elle criait beaucoup; elle poussait des hurlements épouvantables..... Cela m'a troublé et je ne sais pas vraiment.....

JARVIS.

Trop d'hésitation, Thomas ! Nous tardons trop ! Nous ne faisons

Digitized by Google

pas notre devoir!.... Quoi! ne voyez-vous pas ce qui arrive? De moment en moment, du soir au matin, la maladie augmente; le fléau gagne du terrain! Voilà l'orage qui grossit et qui va tomber sur le village!

TOPSFIELD.

Et c'est là ce qui me tourmente et me désole! Salem, où je vis depuis ma naissance, que j'ai vu grandir avec moi; le village que j'aime, dont les maisons et les toits fumant sur le ciel bleu me réjouissent le cœur quand je travaille dans les champs lointains.....

JARVIS.

Plus de Salem! le village est perdu!

TOPSFIELD.

Notre beau village! Si jeune encore! Et je le verrais renversé, détruit par je ne sais quelle puissance de l'enfer! Tout bouleversé! Plus de mariages! Jeunes filles et vieillards décrépits allant à l'autel ensemble; vieilles chenues entraînant les garçons dans leur vice! Morts prématurées! Naissances avant le terme! Sources taries..... Nos épis d'or changés en cendres.....

JARVIS.

Marchons donc! De l'activité, Thomas Topsfield! Prévenons les malheurs que vous prévoyez..... A l'œuvre! Ou c'est la ruine!... et la ruine sans espoir de secours!

TOPSFIELD.

Je le dois.... Il le faut! Je le vois bien!

JARVIS.

Vous n'irez pas seul, n'est-ce pas?

TOPSFIELD.

Non, Simon Braybrook vient avec moi.

JARVIS.

Allons, mon ami! un œil de lynx! un pied infatigable! Soyez notre sentinelle et notre sauveur! Délivrez notre village, qui vous est cher... C'est pour l'éternité!

TOPSFIELD.

Tous mes doutes, je les rejette! Il le faut bien! Le feu du ciel ne

Digitized by Google

tombe pas avec un plus inévitable aplomb sur la terre criminelle que moi sur cette créature méchante, qui ne m'échappera pas.

SCÈNE XV.

JARVIS, *seul.*

Oui! va.... frappe!.... Tu es bien payé pour cela! La belle histoire! une petite fille sauvage paraissant à la fenêtre et venant appeler la mourante pour lui crier : Damnée ! damnée ! (*Il rit amèrement.*) Moi.... j'ai là, à mon oreille, un esprit plus redoutable qui parle ! Le passé lui est présent; l'avenir, il le prépare et y aspire!.... Tout ce tumulte le fait sourire.... Vengeance! vengeance! Elle tombera comme la grêle et en éclats terribles.

SCÈNE XVI.

(Le théâtre change et représente une clairière du bois).

TOPSFIELD, BRAYBROOK.

BRAYBROOK.

En verrons-nous beaucoup, de ces sorcières, ami Thomas? Je commence à avoir peur.

TOPSFIELD.

Tenez ferme le pan de mon habit et prenez bon courage! Nous n'en verrons qu'une; les autres restent invisibles et lui laissent achever la grande œuvre.

BRAYBROOK.

En êtes-vous sûr?

TOPSFIELD.

Certain. La femme Short, Mercy Short, est tourmentée depuis quinze jours par huit fantômes..... Huit! Sept ont le visage voilé..... Le huitième est la vieille Bodish; elle l'a reconnue.

BRAYBROOK.

Quel est cet homme qui vient là-bas?

TOPSFIELD.

C'est Gédéon, comme je m'appelle Thomas!.... Appelons-le!

Digitized by Google

BRAYBROOK.

Il n'est pas homme à avoir peur.

TOPSFIELD.

Il faut voir..... Si la mère Bodish se mêle de magie, il refusera..... Gédéon! Gédéon! (*Personne ne répond.*).... Il a entendu; mais il marche toujours comme s'il ne nous entendait pas.

BRAYBROOK.

Gédéon! par ici! Il n'est pas de pierre....

TOPSFIELD.

Le voilà!.... Il tourne la colline..... Il la regarde toujours..... avec terreur.... Quelque objet attire son regard?....

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GÉDÉON.

GÉDÉON.

Vous m'avez appelé?

TOPSFIELD.

Oui. Il y a de l'ouvrage en train. Il faut que vous nous aidiez.

GÉDÉON.

Il faut!.... C'est un mot funeste. Celui qui l'impose et celui qui le subit sont également exposés. Le lion chasse, mais il mange le chasseur.

TOPSFIELD.

Vous viendrez avec nous! C'est une bonne et honnête action. Les sorcières s'assemblent ce soir sur le coteau des Erables, et personne mieux que vous ne peut nous prêter secours pour les épier, les surprendre et les confondre.

GÉDÉON.

Hélas! je n'ai que des facultés et des sens capables de saisir et de toucher ce qui est de ce monde. Allez seuls, vous et Simon, puisque votre âme est forte et votre nature vigoureuse.

Digitized by Google

BRAYBROOK.

Nous sommes suffisants, Gédéon, pour la circonstance ; à nous deux nous défions toutes les sorcières et petits de sorcières, qui se cachent dans les trous des bois, des prés et des collines. Mais deux valent mieux qu'un, et trois valent mieux que deux, vous le savez bien! Trois, c'est le « saint nombre ! »

TOPSFIELD.

Et cela nous fera honneur. Nous ne les manquerons pas toutes. Nous en prendrons une au moins, et la principale!

GÉDÉON, *à lui-même, troublé.*

Resterai-je? Les suivrai-je? Crainte et danger de part et d'autre. Voici l'heure paisible où ma mère monte la colline, se promène en silence, médite seule, et berce dans sa pensée muette les mélancolies de la vieillesse. Que je les suive... Que j'aille avertir ma mère... Deux partis également dangereux.... Je suis à elle, diront-ils.... C'est moi qui l'aurai sauvée.... Que je demeure en arrière, je leur serai plus suspect encore; je serai le mystère infernal lui-même.

BRAYBROOK *à Topsfield.*

Comme il est agité!... J'en suis sûr, il y a quelque chose là-dessous!

(Gédéon, seul, rêve toujours.)

GÉDÉON, *se parlant à lui-même.*

On ferait de moi le bourreau qui lie les mains de ma mère! Je serais chargé de prouver qu'elle est fille des ténèbres!.... Je l'y suivrais!.... Je serais de la meute acharnée qui s'y plonge après elle!.... Non! Non!

TOPSFIELD.

Gédéon! réfléchissez à votre devoir, comme habitant du village!

GÉDÉON.

J'ai réfléchi, je n'irai pas!

TOPSFIELD.

Vous vous laissez trop émouvoir. Le fils de celle qui la première est venue habiter Salem doit la défendre quand elle est en péril.

GÉDÉON.

Que Salem se défende et se délivre elle-même! Je n'irai pas. Je me

Digitized by Google

bouge pas d'ici. Je ne fais pas un geste, je ne prononce pas un mot dans cette affaire.

TOPSFIELD.

Comment! vous ne seriez pas charmé de voir la directrice de l'assemblée funèbre surprise au milieu de ses œuvres....

GÉDÉON.

Pourquoi me tourmenter ainsi? Je verrais deux cents sorcières, les ailes étendues, planant dans le clair de lune.... je ne bougerais pas! Vous le voyez.... je ne bouge pas! Je suis marbre, je suis pierre. Vous ne m'ébranlerez pas plus qu'on n'ébranle une montagne. Allez ou demeurez; volez ou restez immobiles: j'ai pris racine ici. Si je fais un pas, ce sera dans la direction opposée!.... Eh! quoi! vous restez là, vous qui n'avez qu'à étendre le bras pour prendre le Diable par ses cornes!

TOPSFIELD.

Hélas! Gédéon, ce jour est fatal et il aura un lendemain cruel!

(Ils sortent ensemble. Gédéon, abîmé dans sa rêverie, regarde au loin.)

SCÈNE XVIII.

GÉDÉON, *seul.*

Ma vue est troublée. Est-ce une brume de larmes qui voile mes yeux, ou la vapeur nocturne qui s'élève du marécage, au pied de la colline? J'entrevois obscurément une forme qui s'avance et qui, du lieu où je suis, se dessine à peine. C'est ma mère. Oh! si je pouvais crier, courir, l'avertir du danger... ce serait l'accroître! Dieu du ciel! si je pouvais l'empêcher, je te rendrais éternellement grâce... Mais je les vois... ils s'avancent, ils l'atteignent... La voilà plongée dans l'ombre des bois, sous le nuage noir; elle se perd dans la pâle lumière d'un ciel qui change à tout instant!... O Dieu! mon Dieu!... La torture de l'esprit est la pire, quand il se couvre de nuages, s'entoure d'orages, s'ébranle dans ses racines, et rend plus horrible le désert qui l'entoure... Je le sens moi-même, — agité comme la cime de ce cèdre aux branches affolées que le vent balance sans pitié et sans remords! Pas de repos et pas de changement! Toujours les feuillages qui se heurtent dans la tempête, le tronc immobile qui craque sous le vent furieux, et la cime qui gémit dans l'ombre! Désordre, incertitude et angoisse! (*Une pause. Longue méditation. La nuit tombe.*) Ce qu'ils prétendent, ces hommes, cela peut-il être? Suis-je donc enfermé

Digitized by Google

dans le cercle d'un pouvoir né de l'enfer? Est-ce lui qui suscite ces vapeurs funèbres? Sous mes pieds tremblants y a-t-il des flammes qui brûlent toujours; sous le sol qui me porte, un atelier de démons, éternellement actif où se forgent la perte des âmes et la ruine de ce que la vie humaine a de plus doux?... O doutes! ô terreurs profondes! — (*Pause.*) Si ces gens veulent nuire à ma mère, chasseurs acharnés à sa poursuite; s'ils la traquent et la harcellent comme nous chassons la panthère parce qu'elle est sauvage et que sa course solitaire nous étonne... je me retournerai, moi! je les mettrai en lambeaux! Ils apprendront que ces êtres farouches sont comme les aigles, qui se retournent sur le chasseur et le déchirent, quand on envahit les hauteurs de leurs retraites! (*Nouvelle pause. Il s'assied un moment, puis se lève comme résolu.*) Oui, tout ce que Dieu m'a donné de force et de ressources, je l'emploierai pour la défendre. Je m'armerai contre eux tous; et le protecteur de la femme juste, ce sera moi!

PHILARÈTE CHASLES,

Professeur au Collége de France.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

SCÈNES HISTORIQUES.

PHILIPPE DE VALOIS*.

(Première partie.)

LA BATAILLE DE CASSEL.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

III.

Le roi Philippe de Valois trouva bon nombre de ses barons campés aux environs d'Arras avec leurs bannières, mais la plupart ne purent être exacts au rendez-vous à cause de l'éloignement de leurs fiefs et seigneuries. Il fallut donc attendre plusieurs jours qu'ils arrivassent avant de penser à se mettre en campagne. Ce temps se passa en fêtes et en tournois. La chevalerie voyait enfin renaître pour elle la brillante époque de Philippe-Auguste, et le peuple d'Arras, prenant part aux spectacles et aux largesses des grands, ne cessait de faire retentir les airs de ses acclamations joyeuses. Chaque fois que le roi rentrait dans la ville au retour des camps répandus dans la plaine, il trouvait le sol des rues jonché de fleurs, les maisons des bourgeois revêtues

* Voir le présent volume, page 105.

Digitized by Google

des célèbres tapisseries artésiennes, les portes et les fenêtres pavoisées de guirlandes et de toiles de lin. La bière coulait dans les fontaines, et des tonneaux d'hydromel versaient sur la grand'place les flots de leur liqueur onctueuse.

Chaque jour cependant voyait accourir à l'host du roi quelques barons retardataires, aujourd'hui Beaujeu et Humbert de Viennois, le lendemain le comte de Bar et le duc de Lorraine, suivis d'une foule de barons lorrains et thiois. Puis vint le comte de Hainaut, accompagné seulement de quelques hommes d'armes. Il avait laissé son host à Valenciennes et comptait le diriger de là sur Tournai, où il devait opérer sa jonction avec celui du roi. Philippe avait en effet projeté de porter toute sa *puissance* sur les pays d'Ypres, de Bruges et de Courtrai, et d'investir ces trois villes si les communiers n'osaient pas l'attaquer en rase campagne. Mais les coureurs vinrent bientôt l'avertir que les insurgés s'étaient mis aux champs avec des forces considérables et qu'ils marchaient sur Cassel, ville tout acquise à leur ligue, afin, croyait-on, d'empêcher le roi de France de ruiner le beau pays de Flandre. Dès lors Philippe changea son plan de campagne, et au lieu de se diriger sur Tournai il s'achemina vers l'ouest, et après avoir attendu les batailles du comte Hainaut et du roi de Bohême qui étaient en marche, il prit l'ancienne voie romaine, réparée jadis par la reine Brunehaut, qui conduisait d'Arras à Thérouenne et à Saint-Omer, évitant par cette manœuvre les marais fangeux du bas-pays et de la vallée de la Lys.

Cependant, en face de la grande puissance déployée contre eux, ceux de Bruges et leurs coalisés faisaient bonne contenance. Les victoires de Furnes et de Courtrai avaient donné une rare insolence aux communiers flamands. Ils s'étaient persuadés que la chevalerie française, vaincue par la pluie du ciel et par les fondrières des marécages plus encore que par les armes des Flamands, ne pouvait désormais résister à leur choc. Ils avaient oublié Bovines, et ne considéraient Mons-en-Pevelle que comme un léger échec.

Un certain Guillaume-le-Chauve, de Bruges, était l'âme de cette ligue. Il avait soulevé les populations quasi-bourgeoises du Franc de Bruges; il était allé de ville en ville, à Ypres, à Courtrai, à Furnes, à Cassel, renouvelant l'appel aux armes et déclamant suivant l'usage contre les impôts. Il n'avait pas eu de peine à faire entrer ces communes dans la rebellion de ses compatriotes, et toutes fournirent un fort contingent à l'host des coalisés. Bruges et Courtrai surtout, qui avaient à craindre plus que toutes les autres le courroux de leur comte pour l'avoir trois ans auparavant fait et retenu prisonnier pendant dix-huit mois, avaient choisi dans leurs milices les hommes les plus solides et les plus aguerris.

Digitized by Google

Gand, rivale et ennemie de Bruges, avait décidément refusé tout concours à la coalition; Jack Van-Artevelde n'avait pas encore troublé la paix de cette opulente cité.

Sous la conduite de Nicolas Zonnekins, de Zegher Jansson, de Winox de Fière et de Lambrecht-Boonen, bourgmestres de Bruges, d'Ypres, de Furnes et de Courtrai, les révoltés se réunirent vers les premiers jours d'août en la ville de Cassel, où ils trouvèrent de nombreux renforts. Ils n'avaient plus comme à Furnes et à Courtrai de nobles hommes pour les guider, mais leurs *chevetaines* étaient fort renommés en bravoure et habiles aux combats. Ils appartenaient à cette espèce de noblesse bourgeoise qui se forma de bonne heure dans les villes de Flandre et qui depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours n'a cessé de partager le pouvoir et les honneurs avec les plus vieilles familles de chevalerie. Aujourd'hui encore nous reconnaissons souvent parmi ceux des magistrats et des députés envoyés aux assemblées par les villes flamandes, soit à Paris, soit à Bruxelles, les noms de ces communiers inconstants qui sont devenus maintenant les hommes les plus sages et les moins révolutionnaires du monde entier. Pour n'en citer qu'un seul, le nom des Lambrecht s'est honorablement continué jusqu'à nos jours, et il est encore porté par une des familles les plus distinguées et les plus opulentes du département du Nord.

L'host flamand pouvait monter à une vingtaine de mille hommes. C'était peu comparativement aux armées innombrables qu'avaient jadis envoyées les communes à Courtrai et à Mons-en-Pevelle; mais ils étaient tous soldats d'élite, couverts d'armures de fer et de cottes de mailles, le casque d'acier en tête et la main armée des fameux *guttentags*, espèces de piques solides qui faisaient de chaque ligne comme un rempart de pointes acérées. Au dire des chroniques contemporaines, cette infanterie, la mieux armée et la plus redoutable du monde à cette époque, pouvait braver sans danger les plus rudes attaques de la lourde cavalerie des hommes d'armes. Elle couvrait de ses rangs les archers habiles, les arbalétriers formés de longue main à l'exercice de la *sagette* dans les confréries de l'arc et de l'arbalète, et ceux-ci, à l'abri derrière ce mur de fer, pouvaient choisir dans les rangs ennemis les victimes de leurs traits.

Quand ils se virent en si belle ordonnance, *li communs* se sentirent grand courage et doutèrent si peu du succès qu'ils ne songèrent plus qu'à exercer leur verve ironique contre les Français. Ils occupaient d'ailleurs une position inattaquable. Cassel est situé au sommet d'un mont assez élevé et très-rapide, jeté au milieu d'une plaine immense et basse comme une île au sein d'un vaste lac.

Du sommet de ce prodigieux tumulus, le regard plonge à vingt lieues à la ronde sans autre limite que celle de l'horizon, sans autre

Digitized by Google

obstacle que la faiblesse même de la vue. A l'ouest, c'est Saint-Omer avec sa vaste cathédrale épanouie au sommet du Mont-Sitiu et la blanche tour de son abbaye de Saint-Bertin; près de là, en avançant du côté de la France, une autre tour blanche, c'est la ville d'Aire. Thérouenne dresse ses clochers auprès de ces deux cités. Allez encore vers la France, voici Saint-Venant, voilà Béthune, et plus loin, au sud, la capitale de l'Artois, où Philippe de Valois rassemble son armée. A peine l'œil exercé du marin pourrait-il distinguer les tours massives de la cathédrale et la fine aiguille de la Sainte-Chandelle. Remontons vers l'est, c'est Douai d'abord, et plus près de nous Lille, cité jeune encore et déjà rivale de Gand et de Bruges. Plus loin, ces belles tours, ces nombreux clochers qui montent vers le ciel, annoncent le berceau de la monarchie et de la nationalité française, Tournai, qui abrite sous les voûtes romanes de sa cathédrale la cendre des premiers guerriers franks. A deux pas, sous notre main, Merville, Hazebrouck, Armentières attendent au bord de leurs marais le sort du combat qui se prépare. Viennent ensuite Menin, Courtrai, Ypres, Audenarde, toutes les villes révoltées, et Bruges elle-même, Bruges qui du haut de ses clochers et de sa grande tour communale sourit à ses soldats et les encourage.

Descendons vers le nord : voici Furnes, Poperingue, Niewport, Berghes et les deux vieux clochers romans de son abbaye de Saint-Winox. A gauche, une église blanche, au milieu des dunes*, marque la place d'une ville qui sera célèbre et qui verra naître le plus vaillant homme de mer qui doive hisser le pavillon français à une corne d'artimon. Dunkerque n'est encore qu'une bourgade de pêcheurs; son port abritera des flottes redoutables et ses batteries tiendront la clé du détroit quand Jean-Bart sera chef d'escadre. Mardick, Gravelines et Calais sont les derniers jalons plantés sur la côte. Calais sommeille insouciant au milieu des flots et ne se doute pas qu'avant dix-neuf années écoulées il enverra six de ses premiers bourgeois, la corde au cou, au pied du trône de ce même Edouard d'Angleterre dont le roi Philippe soupçonne déjà l'énergie sous la fleur de ses dix-huit ans.

Au delà de ces vastes prairies, de ces longs marais destinés à se couvrir un jour des plus riches moissons et du plus brillant manteau de verdure, au delà de ces villes à naître ou déjà nées qui regardent le détroit, c'est la mer, la mer immense à droite, la mer bornée par les côtes d'Angleterre en face et à gauche. On dit qu'une bonne longue vue à la main, on peut, lorsque le temps est clair, compter du Mont-Cassel les tours et les petits ports du rivage anglais.

Après Calais, inclinant à l'ouest, l'œil retrouve les premières étapes

* Dunkerque veut dire en flamand église des dunes (*dune kerke*).

Digitized by Google

qu'il a marquées, Thérouenne et Saint-Omer. Là viennent se souder les deux bouts du plus complet et du plus merveilleux panorama qu'il y ait en France. Placé au centre de ce cercle de villes et de clochers, le regard rayonne sur des plaines fertiles, semées de mille villages et de cent abbayes, sillonnées par vingt rivières. L'Aa, la Pienne, la Lys, tracent leurs anneaux d'argent à travers la verdure des prairies; des étangs marécageux reluisent derrière les bouquets d'arbres comme l'acier d'une armure. Tout ce qui végète, tout ce qui vit, tout ce qui demeure, tout ce qui passe à vingt lieues à la ronde, l'œil l'aperçoit du sommet de ce mont. Les communiers ont bien choisi leur citadelle, la position est inexpugnable. Logés dans la ville, ils attendent.

Cependant le lendemain de la fête de Notre-Dame d'août, les vedettes signalèrent l'avant-garde de l'armée française. Elle était composée de six bannières de chevaliers, commandées par les maréchaux de France et de Navarre, et soutenues par un corps d'arbalétriers génois sous les ordres du Grand-maître. Elle traînait après elle de nombreux gens de pied, les hommes de service, la ribaudaille et tout le charroi. Cette avant-garde était appuyée par vingt et une bannières formant un gros de cavalerie d'environ quatre mille hommes conduits par le bouillant comte d'Alençon, frère du roi. Au lieu de s'arrêter dans la plaine, cette *gendarmerie* vint s'échelonner au pied du mont pour surveiller l'ennemi pendant que les maréchaux faisaient dresser les tentes. Un corps d'arbalétriers flamands était lui-même sorti de la ville et observait les mouvements de l'host royal du sommet de la montagne. Quand ils virent approcher les chevaliers bannerets, ils poussèrent de grands cris et les provoquèrent au combat. Mais tout se passa de part et d'autre en paroles inintelligibles, puisque les uns parlaient flamand pendant que les autres répondaient en français.

Alors parut le gros de l'armée du roi, le Grand-maître de l'Hopital marchant en tête avec une centaine de ses chevaliers, et le sire de Beaujeu qui menait treize bannières du Languedoc. Venait ensuite le connétable Gautier de Châtillon à la tête de huit bannières, derrière lesquelles s'avançait le roi en personne, ayant à sa droite le comte d'Evreux, roi de Navarre, à sa gauche le comte Louis de Flandre, et autour de lui le duc de Lorraine, le comte de Bar et trente-neuf bannières timbrées aux plus nobles écussons de Lorraine, de Flandre, de Navarre, de Normandie et de France. Un petit corps d'élite de huit bannières formait une aile à ce noyau sous les ordres de Milon de Noyers, porte-oriflamme. Puis arrivèrent successivement le duc de Bourgogne avec dix-huit bannières; le dauphin de Viennois, Humbert, avec douze; le comte de Hainaut et le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, avec dix-huit; et enfin le duc de Bretagne avec quinze. Robert d'Artois, comte de Beaumont-le-Roger, beau-frère du roi, ne

Digitized by Google

parut qu'une heure après à la tête de vingt-deux bannières formant l'arrière-garde. Il s'arrêta à la hauteur de l'abbaye de Lawoëstine, dans le clos de laquelle il mit pied à terre.

La plaine, au sud du Mont-Cassel, offrit alors un admirable spectacle de casques d'or, de cuirasses d'acier, de chevaux bardés de fer et caparaçonnés de pourpre, d'azur, de blanc, de noir. Cent soixante-dix bannières et plus de mille pennons de toutes couleurs flottaient au vent. Les écus, que la distance empêchait de distinguer, mêlaient au loin leurs pièces et leurs émaux. Toute la *gentillesse* de France, moins quelques retardataires, était là, et à elle était venue se joindre une bonne partie de la noblesse d'outre-Rhin qui ne relevait pas de la couronne, mais qui se montrait jalouse d'unir ses armes à celles d'un nouveau roi chevalier.

Quand les tentes furent dressées et que toutes les batailles du roi furent réunies, le comte d'Alençon quitta sa position et conduisit ses bannières au camp qui était assis sur un terrain sec et récemment dépouillé de ses moissons, à deux lieues environ du Mont-Cassel, laissant ainsi un large espace aux communiers pour le cas où ils se décideraient à descendre de leur nid d'aigle et à accepter le combat.

Mais ceux-ci étaient trop avisés pour s'exposer à une défaite presque certaine. Ils s'estimaient sur leur mont à l'abri de toute attaque, et ils avaient trop bien approvisionné la ville pour craindre d'être utilement investis. D'ailleurs toutes les communes voisines, Berghes, Bourbourg, Hondschoote, Poperingue, et même Ypres, Courtrai et Bruges sauraient toujours les ravitailler au besoin et leur donner les moyens d'attendre les pluies d'automne qui les débarasseraient infailliblement de la belle cavalerie royale.

Néanmoins ils ne s'étaient pas attendus à voir se déployer à leurs pieds une si grande puissance, et les chefs, faisant trêve un instant à leurs propos moqueurs, se réunirent pour conférer dans la grande salle de l'hôtel-de-ville. Il s'agissait d'abord de nommer un commandant suprême auquel ils se soumettraient tous indistinctement. Nicolas Zonnekins fut choisi d'une commune voix. « C'était, dit Froissard, un hardi homme et outrageux durement. » Aussitôt que le pouvoir lui eut été confié, il déclara à ses collègues qu'il était déterminé à garder sa position inexpugnable quoi qu'il arrivât, et engagea les autres chevetaines à modérer l'ardeur de leurs soldats et à maintenir parmi eux la plus rigoureuse discipline. Quelques-uns auraient voulu combattre sur-le-champ. Zonnekins les menaça de les faire jeter par-dessus les remparts. Il était homme à tenir parole, on le savait et on se tut.

Cette prudence qu'il montrait pour lui-même, Zonnekins espérait bien en faire départir ses adversaires. C'était un homme habile que ce Zonnekins, connaissant bien le cœur humain et celui du Français

Digitized by Google

en particulier. Il savait que l'ardeur française, la *furia francese* des chevaliers, avait été pour beaucoup dans leurs défaites à Courtrai et à Furnes. Il combina donc ses efforts en vue de l'exciter et d'amener son ennemi à quelque prouesse téméraire. Pour commencer, dès le lendemain, il sortit de Cassel avec ses soldats et vint poser son camp sur le mont, au pied des murailles, « afin que les Français les pussent tous voir, » montrant ainsi avec une certaine affectation la faiblesse numérique de ses forces. C'était peu : il fit dresser sur le point culminant de son camp un grand coq en toile peinte sur lequel était écrit en lettres de quatre pieds de haut ce distique, œuvre d'un bel esprit de la commune de Bruges qui savait le français :

Quand ce coq ici chantera,
Le roi trouvé ci entrera.

« Ils se moquaient ainsi du roi, dit la Chronique, l'appelant le *roi trouvé*, parce qu'il n'était point, à leur dire, le droit héritier du trône. »

Les chevaliers français frémirent de rage quand ils aperçurent cette colossale épigramme.

IV.

Le rusé Zonnekins n'avait pas affaire à plus sot que lui. La première fureur française fut aussitôt apaisée par le sangfroid du roi et par l'attitude impassible des grands barons. Le stratagème assez innocent des communiers manqua complétement son effet, et leur prudence se trouva bientôt elle-même soumise à plus rude épreuve.

Le lendemain de l'arrivée du roi, son host s'était grossi du contingent du duc de Bourbon, qui déploya quatorze bannières, et les deux jours suivants plusieurs chevaliers de la Flandre et de l'Artois vinrent également avec leurs hommes d'armes pour accomplir leurs devoirs féodaux. Le camp était bien approvisionné, mais il était à craindre que l'armée augmentant toujours, la disette ne se fît bientôt sentir. « Après être restés trois jours les uns vis-à-vis des autres sans rien faire, dit la Chronique, au quatrième le roi délogea et s'alla camper demi-lieue plus près, sur une petite rivière qu'on appelle la Pienne, où il furent rejoints par messire de Flandre, sire de Cassel, avec quinze bannières qui étaient à lui. »

Ainsi Robert de Cassel lui-même, oubliant les griefs du passé et voulant faire oublier la part qu'il avait prise à l'avant-dernière révolte des Brugeois, apportait son concours à la cause de son neveu Louis de Crécy.

Ce Robert était le second fils de Robert III, comte de Flandre, aïeul de Louis. Son frère aîné Louis, comte de Nevers et de Rhetel, avait

Digitized by Google

péri à la bataille de Courtrai lorsque le vieux comte vivait encore. A la mort de celui-ci, Robert de Cassel avait élevé des prétentions au comté, s'appuyant sur ce que, disait-il, le droit de représentation existait en Flandre. Le Parlement de Paris en avait décidé autrement, et le jeune Louis avaît recueilli l'héritage de son grand'père. Dès lors Robert de Cassel paraît avoir renoncé à ses prétentions. Toutefois un chroniqueur flamand raconte que le jeune Louis essaya de faire assassiner son oncle, et Robert n'aurait dû la vie qu'à un message du chancelier de son neveu.

— Pourquoi as-tu livré mon secret? aurait demandé Louis à son chancelier.

Et celui-ci aurait répondu fièrement :

— Monseigneur comte, pour garder votre honneur en vous épargnant un crime.

L'empressement que mit le sire de Cassel à rejoindre les bannières du roi, tournées contre sa propre seigneurie afin de rétablir dans ses droits le jeune comte, nous permet de révoquer en doute l'authenticité de ce récit.

Aussitôt que Philippe eût posé son camp dans sa nouvelle assiette, il réunit dans sa tente un conseil des principaux barons et les consulta sur ce qu'il y aurait à faire. Le comte d'Alençon et le jeune comte de Flandre voulaient qu'on attaquât les révoltés en dépit de l'avantage que leur donnait leur position. C'était courir à une perte certaine, ce que les plus prudents n'eurent pas grand peine à démontrer. Gautier de Châtillon, qui était l'homme des bons avis, demanda la permission de faire connaître sa pensée.

— Monseigneur, dit-il, ces gens des communs sont moult fins et gabeurs. Ils ont tendu l'hameçon là-bas sur leur mont, pensant nous induire à mal et nous faire grand méchef. Il m'est avis qu'il faut leur rendre le pareil et les attirer à dévaller ci dans la plaine.

— Sans doute, interrompit le comte de Flandre, voilà un bon conseil ; mais le moyen, sire Gautier, de les attraire en ce point? Vous ne connaissez mie ces gens-là. Ils sont hommes à rester là-haut jusqu'à Noël et à nous faire faire un carême de six mois avec les brochets de leurs flachis et les anguilles de leurs marécages.

— Messire comte, vous êtes jeune et vous aimez à férir de la langue tout aussi vite que de l'épée, reprit le connétable. Attendez un petit et vous allez savoir mon projet. De là-haut, dites-moi, peut-on voir Bruges?

— Oui certes, et tout le Franc de Bruges aussi.

— Et le pays d'Ypres ?

— On voit le pays d'Ypres et celui de Courtrai.

— Et celui de Furnes?

Digitized by Google

— Celui de Furnes, de Poperingue et de Berghes jusqu'à la mer. Demandez plutôt à notre cher oncle Robert.

— Et tous ces pays ne sont-ils pas couverts de belles maisons et de bonnes cences (fermes) appartenant à vos méchants communiers?

— Certainement; ils sont tous très-riches par culture et négoce.

— Eh bien, cher sire, apprenez qu'il n'est point d'homme prudent à la guerre s'il est riche et avaricieux. — Puis s'adressant au roi : — Monseigneur, poursuivit le connétable, qu'il vous plaise envoyer une de vos batailles dégâter le pays aux alentours du côté d'Ypres et de Bruges, et enlever force butin en boutant le feu partout, et verrez après si ces gens ne dévallent de leur taupinière et ne viennent d'eux-mêmes à l'estour?

Ces paroles de messire Gautier furent accueillies par un murmure flatteur d'approbation. Le plan paraissait d'autant meilleur qu'il promettait du butin et un passe-temps un peu dans le goût de l'époque. On craignait toutefois que le comte fît obstacle et que le roi ne voulût pas consentir à ce moyen extrême. Le salut de son armée et l'honneur des armes françaises durent étouffer ses scrupules. Il autorisa ces cruelles dévastations, mais il voulut que le comte de Flandre lui-même dirigeât cette expédition avec les deux maréchaux de l'host, parce que, disait-il, le comte connaissait mieux son pays que tout autre et aurait soin de ménager son pauvre peuple tout en faisant subir « grièves pilleries » aux héritages des principaux révoltés.

Le comte Louis et les deux maréchaux partirent donc sur-le-champ, bien qu'il fût déjà heure de nones (midi).

Le comte en sortant du camp conduisit ses hommes d'armes jusqu'au pied du mont et en passant ils criaient aux vedettes ennemies comme jadis les Cimbres en passant devant les retranchements de Marius :

— Braves gens, n'avez-vous point de nouvelles à faire dire à vos femmes? nous allons leur demander à souper ce soir.

Zonnekins en entendant ces bravades écumait de rage, impuissant à les venger, plus impuissant encore à prévenir les malheurs qu'il prévoyait. Il redoutait la colère aveugle de ses soldats bien plus que les désastres dont son pays était menacé, et ce n'était pas sans raison.

Dès le soir même, lorsque ceux de Bruges et d'Ypres virent de loin tourbillonner les flammes qui dévoraient leurs maisons, lorsque de vastes clartés embrasèrent à l'horizon les villes et les villages où ils avaient laissé leurs femmes, leurs enfants, tout ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux, ils jetèrent des cris lamentables et demandèrent qu'on les conduisit au camp des Français pour livrer bataille. En vain leur chef voulut-il leur faire comprendre que descendre dans la plaine c'était quitter une position qui leur assurait sinon la

Digitized by Google

victoire du moins l'inaction de l'host royal; l'autorité de sa voix fut méconnue et l'éloquence habituelle de sa parole vint se briser contre une fureur qui ne connaissait plus de frein.

Pour rétablir l'ordre dans son camp et retenir ses hommes autour des bannières communales, il fallut que Zonnekins promît d'accepter le combat avant deux jours. Il espérait en gagnant du temps que les cantons sillonnés par les escadrons royaux se lèveraient en masse pour les accabler et qu'ils enverraient à Cassel quelques renforts pour l'aider lui-même à tenir la campagne.

Le lendemain matin, il expédia un sergent d'armes au roi pour lui demander la bataille, et jour fut pris à deux jours de là, pour le vendredi 24 août, jour de la Saint-Barthélemy.

— Enfin, nous tenons les mutins, dit le roi!

Messire Gautier de Châtillon, guerrier rompu depuis longtemps à toutes les ruses de la guerre, hochait la tête et disait :

— Il ne se peut pas que ces gens-là soient si desroyés que de venir se mettre à notre merci dans la plaine. Il faut qu'ils aient pardevers eux quelque méchante pensée et qu'ils nous ménagent un triboulis de leur façon. Ces gens-là ne savent combattre loyalement et droitement, il faut toujours avoir l'œil sur eux.

Au moyen-âge, lorsque deux armées en présence avaient échangé le gage de bataille et pris le jour pour le combat, toutes les hostilités demeuraient suspendues, une trêve tacite permettait aux adversaires des deux camps de se visiter et de se faire politesse; il n'était pas rare de voir des chevaliers ennemis se traiter réciproquement dans leurs tentes et vider ensemble la coupe d'hypocras quelques heures avant d'en venir aux mains, faire serment sur le faisan ou sur l'oiseau de Junon de se chercher le lendemain dans la bataille pour férir l'un contre l'autre bons coups à fer émoulu.

Ces procédés courtois et chevaleresques ne pouvaient guère cette fois être échangés par les deux armées. La bourgeoisie marchande des communes flamandes n'avait ni les mœurs, ni les manières, ni même le langage des hommes d'armes français, et ceux-ci ne voyaient devant eux que des rebelles à châtier.

Toutefois des rapports d'un autre genre que ceux de la courtoisie ne tardèrent pas à s'établir entre les deux camps. Pour avoir revêtu le haubert et coiffé la salade, les bourgeois flamands n'avaient pas abdiqué leur esprit de négoce, et tirant bénéfice même des déchirements de leur patrie, ils profitaient du relachement de la discipline et de la confiance des chevaliers français pour leur venir offrir jusque sous leurs tentes les produits de leur industrie, leurs velours écarlates, leurs draps d'azur, leurs pannes brodées d'or et leurs tapisseries versicolorées. Quelques-uns, poissonniers, bouchers ou brasseurs de leur

Digitized by Google

état, comptaient tirer meilleur profit de leurs denrées et encombraient le camp de harengs frais, de quartiers de bœuf et de tonneaux de cervoise. On eût dit un marché plutôt qu'une armée en campagne.

Parmi ces marchands s'était glissé maître Nicolas Zonnekins en personne. Il avait endossé le sayon de grosse laine et noyé ses jambes dans les plis d'un haut-de-chausse goudronné. Le front couvert d'un bonnet de tricot brun, les bras nus, les pieds nus, un pannier de poissons sur l'épaule, il parcourait le camp et l'examinait dans le plus grand détail, observait avec soin la division de l'host et la position de chaque bannière. Au centre était la tente du roi avec l'oriflamme, à droite celle du roi de Bohême, à gauche celle du comte de Hainaut; mais ni les unes ni les autres n'étaient plus gardées que par des piques immobiles fichées dans le sol; les hommes d'armes jouaient aux dés dans le creux de leurs cuirasses ou festinaient sous leurs tentes, laissant à leurs écuyers et à leurs varlets le soin de faire sentinelle aux portes du camp.

Un seul homme veillait pour tous et tenait l'œil et l'oreille ouverts à tout ce qui se passait et à tout ce qui se disait. C'était messire Gautier de Châtillon, le vaillant connétable. Couché sur quelques bottes de paille à l'entrée de sa tente, qui était plantée devant celle du roi, il avait remarqué ce marchand de poissons rodant aux alentours; ses allures lui avaient paru suspectes. Les lois de la chevalerie lui interdisaient toute violence à son égard mais elles n'interdisaient pas la prudence, bien que les habitudes de générosité la fissent souvent oublier.

Gautier se leva doucement et suivant les pas de Zonnekins, il l'atteignit au moment où celui-ci allait franchir la dernière enceinte.

— Maître poissonnier, lui dit Gautier, il m'est avis que vous n'êtes pas ce que vous paraissez.

— Vous me faites bien de l'honneur, messire, répondit le rusé bourgmestre.

— Vous n'êtes pas venu ici pour vendre du poisson.

— Eh! monseigneur, que voulez-vous donc que fasse un pauvre pêcheur de Mardick?

— Vous êtes venu, maître fripon, pour épier nos gens et surprendre nos desseins.

— Ah? monseigneur, pouvez-vous croire si grande mauvaiseté?

— Allons, allons, maître marchand du diable, ne souille pas ton âme d'un nouveau péché. Prends garde de ne plus mentir davantage, car foi de gentilhomme, je te ferai sortir la langue de la bouche en t'accrochant par le cou aux branches de cet arbre.

— Un noble chevalier, savez-vous, ne ternira pas son écusson par une action indigne de lui.

Digitized by Google

— Qui es-tu alors, et que venais-tu faire ici? Parles sans détour et non-seulement je te laisserai la vie, mais si tu es un soldat des communes, je consens à férir avec toi quelques bons coups d'épée jusqu'à merci comme je pourrais le faire contre le plus noble gentilhomme de l'host royal.

Zonnekins vit bien que pour le moment il avait tout à perdre à dissimuler plus longtemps en face de cette franche nature de chevalier.

— Messire de Châtillon, dit-il, vous avez parlé vrai, sais-tu, je ne suis pas poissonnier, mais capitaine dans l'host des communes, et suis venu au camp pour voir si vous étiez en aussi grande puissance qu'on nous avait dit. Maintenant, je vous rappelle votre parole de loyal chevalier, savez-vous, et vous somme de la tenir. Mais vous êtes couvert de fer, moi je n'ai qu'un sayon de laine pour défendre ma poitrine; vous avez une longue et forte épée, moi je n'ai que ma coutille, savez-vous?

— Qu'à cela ne tienne, mon brave, tu vas prendre l'armure de mon écuyer.

— A moi, un vilain, de nobles armes! y pensez-vous, monseigneur?

— Eh! qu'importe, puisque je consens à mener les mains avec toi, c'est assez te relever, me semble, pour te permettre de coiffer le haume! Allons, point d'hésitation, ou bien je te croirai moins de bravoure que tu n'en as l'air.

Gautier fit signe à son écuyer qui l'avait suivi d'approcher. Relancé par le vieux guerrier, le chef des communes se sentait sur ses fins. Il fit appel à son courage, résolu à faire tête au danger. Mais quand il s'agit d'ajuster l'armure du jeune écuyer au gros ventre et aux larges épaules du Flamand, elle se trouva trop étroite. C'est à peine si la cuirasse aurait pu envelopper la cuisse du bourgmestre; pour le haume il aurait peut-être pu lui coiffer le poing.

Gautier ne put mesurer sans rire cette énorme disproportion.

— Maître buveur de bière, dit-il, c'est l'une des tours de Notre-Dame de Paris qu'il te faudrait pour cuirasse, et la chaudière de Satan pour te servir de bassinet.

— Les haumiers de Bruges ont bien su prendre mesure à ma tête, savez-vous, riposta le communier d'un accent piqué; et si vous voulez m'attendre seulement quelques moments j'irai m'accoutrer à notre façon de Flandre, et verrez, sire, lequel de nous deux lobera l'autre.

— Oui da! ce serait chose étrange à voir que le connétable du roi attendît le bon plaisir d'un poissonnier du Mardick ou de Bruges pour l'honneur d'estoquer contre lui.

— C'est vous, messire, qui m'avez proposé l'estour, sais-tu, et je l'ai accepté.

— Voire; et c'est cas fortuneux pour toi si ton ventre est plus gros qu'une tonne et ton chef plus épais qu'une citrouille; par monseigneur

Digitized by Google

Saint-Etienne, sans eux tu n'aurais pas revu les rouges faces de tes compagnons. Mais si tu ne caches ni cautelle ni fallace, demain au jour de bataille je saurai bien te retrouver et essayer mon acier de Milan sur ton haume de Bruges. Adieu, maître Chevetaine.

— Adieu, messire, dit le Brugeois en s'éloignant. Aussi vrai que je me nomme Zonnekins et que saint Nicolas est mon patron, savez-vous, nous nous reverrons avant qu'il soit peu.

— Zonnekins! dit Gautier à son écuyer. C'était ce diable de Zonnekins! J'aurais dû m'en douter. Allons, allons, ami, il faut dormir l'œil ouvert si ne voulons tomber en grand touillis. Le gabeur de Bruges est homme de parole. Nous le verrons, j'imagine, avant qu'il soit peu.

Ce disant, messire Gautier de Châtillon rentra au camp, et comme il regagnait sa tente un grand bruit de trompettes retentit. C'était le comte de Flandre et les deux maréchaux de l'host qui revenaient suivis de leurs hommes d'armes et d'un grand charroi rempli de butin. Outre une grande abondance de draps, de tapisseries et de beaux velours ils rapportaient à foison des victuailles, des bestiaux et des tonnes pleines de genièvre, d'hydromel et de cervoise. Une partie fut abandonnée aux soldats et aux chevaliers qui dépouillèrent leurs armures et se mirent à jouer. Ceux qui revenaient des fourrages étaient rompus de fatigues, les autres s'amusaient, les grands seigneurs allaient de tente en tente, revêtus de belles robes pour « soi déduire », enfin personne « ne faisait nul guet », hormis le sire de Châtillon, qui, voyant la nuit venir et tout le monde occupé de jeux et de festins, repassait dans sa mémoire les dernières paroles de Nicolas Zonnekins.

Le roi lui-même, confiant dans ses officiers, se fit servir à souper, se promettant pour le lendemain une grande journée de gloire et de bataille.

V.

D'autres événements se préparaient pendant ce temps-là au camp des communiers. Ceux du Franc-de-Bruges, de Poperingue et d'Ypres, réunis à la pointe septentrionale du mont regardaient, la rage au cœur et la menace à la bouche, passer l'host du comte de Flandre et des deux maréchaux, traînant un long convoi de vivres et de butin. Ils reconnaissaient leurs bestiaux et leurs équipages, leurs étoffes précieuses et toutes leurs richesses; proie que l'ennemi venait d'arracher à leurs toits dévastés et livrés aux flammes. Au risque de se faire tailler en pièces ils voulaient se précipiter sur les hommes d'armes, essayer de leur ravir le fruit d'une journée de pillage, et mourir s'il le fallait sur leurs trésors. Leur exaspération était au comble, leurs clameurs insensées accusaient tour à tour les instigateurs de l'insurrection, leurs chefs et eux-mêmes.

Digitized by Google

— Pourquoi, disait l'un, avons-nous écouté les conseils de Guillaume-le-Chanu?

— Oui, ajoutait l'autre, c'est lui qui nous a trompés en nous faisant accroire que le nouveau roi Philippe serait assez occupé de ses propres affaires sans s'occuper des nôtres.

— En nous disant que le roi Edouard nous prêterait main-forte.

— En nous assurant que si nous nous rebellions nous ne paierions plus d'impôts.

— C'est lui qui nous a fait chasser les officiers de monseigneur le comte Loys.

— Et ses percepteurs de tailles.

— Ce n'est plus le dixième de nos biens que nous laissons prendre, aujourdhui, c'est le tout.

— Sans parler de nos maisons brûlées, de nos femmes et de nos enfants chassés par les champs comme bêtes nuisibles.

— C'est Guillaume qui a fait tout le mal.

— A mort, Guillaume, à mort le Chanu!

Ainsi, comme il arrive toujours dans les séditions populaires, la fureur des révoltés se retournait contre le principal auteur de la révolte.

A ce moment critique un homme trapu, à l'œil bleu, au poil roux, au front chauve, fut poussé violemment au milieu du groupe irrité.

— C'est Guillaume, s'écrièrent mille voix à la fois; à mort, Guillaume, une corde à Guillaume!

Et déjà deux vigoureux gaillards posaient leurs mains pesantes sur les épaules du pauvre hère.

— Un moment, s'écria celui-ci d'une voix encore ferme; ne me laisserez-vous pas le temps de vous dire un seul mot?

— Plus un mot, la corde, la corde! s'écrièrent les plus pressés.

— Non, non, écoutons-le, disaient les autres.

Mais les accents de la colère irréfléchie, bien qu'ils fussent en minorité, étouffaient aisément ceux de la modération. Une corde avait été apportée et l'un des plus enragés préparait d'une main robuste le fatal nœud coulant.

Guillaume vit le danger, et dans un effort désespéré il parvint à faire entendre sa voix.

— Est-ce moi, disait-il, qui vous retiens ici pendant qu'on pille et qu'on brûle vos maisons? N'est-ce pas moi au contraire qui vous ai dit que mal vous adviendrait si vous ne combattiez sur-le-champ?

La parole de Guillaume-le-Chauve avait souvent commandé le silence; dès qu'elle put être entendue, un reste d'habitude la fit écouter malgré les murmures des plus enragés.

— Est-ce moi, continua-t-il, qui ai lié vos bras et émoussé vos

Digitized by Google

piques, vos piques qui firent naguère une si belle moisson de chevaliers dans les champs de Courtrai?

Cette flatterie à l'endroit des communiers de Bruges rendit sur-le-champ l'auditoire plus bienveillant et plus docile.

— Mais, reprit-il, vous n'avez plus le courage de vos pères contre vos ennemis, et si vous aiguisez encore vos armes c'est contre vos amis.

— Ceux que tu appelles nos amis sont des traîtres, s'écria une voix.

— Des traîtres! ceux qui vous enseignent à secouer vos fers? des traîtres! ceux qui veulent vous affranchir du joug des chevaliers félons? des traîtres! ceux qui combattent avec vous et pour vous, ceux qui vous donnent de bons avis que vous ne suivez pas! A qui la faute si vous avez laissé le roi de France s'installer avec tout son pouvoir au pied du mont? Qui vous a retenu dans votre camp lorsque l'host du comte Loys partait pour dégâter tout le pays? Qui a donné à vos ennemis cette grande confiance contre vous en vous faisant étaler votre faiblesse au-dehors des murs de Cassel? Dites, est-ce moi? Répondez, si j'ai menti... Vous vous taisez; pourquoi tout à l'heure m'accusiez-vous? Ai-je un instant quitté la ville ou le camp pour aller vendre au camp des Français des marchandises ou vos secrets?... Est-ce moi que vous pouvez soupçonner de traîtrise?...

A ces mots qui semblaient, en disculpant l'auteur, accuser un absent de trahison, un murmure s'éleva dans l'assemblée et le nom de Nicolas Zonnekins commençait à circuler de bouche en bouche. Guillaume se hâta de profiter de ces dispositions de la foule.

— Vous avez parlé de traîtres, continua-t-il, c'est à vous de voir, mes amis, s'il n'y aurait pas en effet des traîtres parmi nous. Ma langue, vous le savez, n'est pas habituée à fourcher devant la vérité; ce que je pense, je le dis haut et clair; ce que je sais, je le déclare à la face du ciel et de la terre. Je vous ai dit que le comte Loys ne tiendrait pas ses paroles données; les a-t-il tenues? Je vous ai dit qu'il saisirait la première occasion de se venger de vous pour la captivité qu'il a subie à Bruges, vous avez vu s'il s'est vengé! Je vous ai dit tout cela parce que je le savais, parce que je connaissais bien le comte Loys, et que je vous connaissais bien aussi; alors vous n'avez pas voulu m'écouter, et depuis... Oh! depuis, vous avez vu si je disais vrai. Aujourd'hui encore je vous parle avec sincérité, et je vous dis : il y a des traîtres, et ce ne sont pas ceux que vous pensez.

— Qui? qui? nommez-les, s'écrièrent cent voix confuses.

— Les hommes? est-ce que je les connais, est-ce que je sais leur nom? c'est à vous de voir qui de nous va faire le méchant métier d'espion au profit du comte Loys; qui de nous retient votre bras quand il se lève pour frapper; qui de nous enfin favorise les pilleries et les

Digitized by Google

ravages sur vos terres lorsqu'il y a ici une bonne et brave armée pour les défendre.

— Zonnekins ! c'est Zonnekins qui est un traître, criait-on de toutes parts.

— Je n'ai nommé personne, reprit l'agitateur, et le ciel m'est témoin que je ne porte contre le capitaine, que vous avez librement choisi, aucune accusation; mais d'où vient qu'il ne soit pas au camp ?

— C'est vrai, dit l'un, il n'est pas au camp.

— Je l'ai vu, dit un autre, descendre tantôt vers l'heure de nones dans la plaine.

— Il était déguisé en poissonnier, ajouta un troisième, et je l'ai vu de là-haut, où je faisais le guet, entrer dans le camp du roi.

— Qu'allait-il faire dans le camp du roi ?

— Nous trahir.

— Oui, il nous trahissait et il a quitté la cause des communes.

— A mort le traître ! à mort Zonnekins !

Facile, comme toujours, à remuer et à leurrer, cette foule turbulente demandait maintenant la mort de celui que cinq jours auparavant elle s'était librement donné comme chef suprême dans ces périlleuses circonstances.

Guillaume voulut profiter de ce retour de la fureur populaire pour s'esquiver au plus vite, mais il n'en avait pas fini avec elle; les deux gaillards qui l'avaient tenu en respect lorsqu'il s'agissait de lui passer la corde au cou, l'arrêtèrent au moment où il allait leur échapper.

— Ce n'est pas tout, dit l'un d'eux, si nous pendons Zonnekins, qui donc le remplacera dans le commandement ?

— Il ne manque pas parmi nous d'hommes solides et braves, hasarda un vieux foulon d'Ypres qui s'était trouvé à la bataille de Courtrai, et qui, en cette qualité, nourrissait des prétentions guerrières.

— Bah ! fit un marin de Gravelines qui avait pris du service dans l'armée de terre des communiers, Zonnekins n'était pas seulement un homme brave et solide, c'était encore un homme riche et prudent, habile à commander et fort à se faire obéir; je ne vois que Zegher Jansson ou Winox de Fières capables de le remplacer.

— A moins que ne lui donnions Guillaume pour successeur, ajouta celui des deux compagnons qui avait déjà parlé.

— Voire, continua l'autre, pourquoi pas ? nous le tenons-là, ce sera tout de suite fait.

— Va pour Guillaume, il faut élire Guillaume !

— Vive Guillaume-le-Chanu ! vive notre capitaine !

— Guillaume ! votre capitaine ! s'écria d'une voix brusque et rude

Digitized by Google

un nouveau venu que l'ombre de la nuit avait empêché d'apercevoir : et moi !

D'un vaillant coup d'épaule s'ouvrant un passage à travers le flot de la multitude, Nicolas Zonnekins tomba comme la foudre au milieu de ses soldats révoltés.

Cet « et moi ? » avait été dit du ton d'un homme qui met la main sur son bien. Les communiers reculèrent comme frappés de terreur, et les deux compagnons qui tenaient Guillaume lâchèrent prise.

La question de Zonnekins n'avait pas eu de réponse. Le bourguemestre de Bruges se campa sur les hanches, ses larges pieds posés sur le sol comme deux étais de chêne, et croisant ses bras musculeux sur sa large poitrine :

— Qui donc ici prétend reconnaître un autre capitaine que moi ? dit-il; depuis quand l'host entier des communes et la voix de ses chefs m'ont-ils dépossédé du pouvoir qu'ils m'ont confié ? Qui d'entre vous ose m'accuser lorsque je n'y suis pas, lorsque je brave les hommes d'armes du roi et me glisse en leur camp pour mieux savoir où frapper quand l'heure sera venue ? Qui donc a osé élever la voix contre son chef ? personne ne répondra !... Allez tendre vos mains aux fers; allez semer follement aux quatre vents du ciel les restes de vos libertés et de vos franchises. Que n'implorez-vous le pardon du comte Loys ? vous êtes bien faits pour être serfs de son domaine, taillables et corvéables à merci. Qui vous arrête ? ce n'est plus moi, vous voulez me retirer le pouvoir.

— Non, non, s'écriaient les communiers, c'est Guillaume qui nous a trompés.

— Demandez à Guillaume de vous conduire au combat, poursuivit Zonnekins, de vous mener droit, comme je l'aurais fait, à la tente du roi, d'enlever le comte Loys et le comte de Hainaut au milieu même de leurs batailles. C'est lui qui est maintenant votre capitaine, ce n'est plus moi; je résigne ici mon pouvoir, reprenez-le puisque je n'ai plus votre confiance.

— Non, non, vous êtes toujours notre capitaine.

— Je suis un traître, c'est vous qui l'avez dit.

— Non, non, c'est Guillaume.

— Eh bien ! il faut croire Guillaume. Où est-il ce nouveau chef que vous avez choisi ?

Et d'un œil farouche Zonnekins cherchait autour de lui le front chauve de l'agitateur.

— Vous le voyez bien, reprit-il, il n'ose pas affronter ma vue, il a fui. Eh bien ! mes amis, le croirez-vous encore ?

— Non, non, s'écrièrent d'une commune voix les soldats flamands.

Digitized by Google

— Il faut qu'on le trouve, il faut qu'on le pende, disaient quelques-uns.

Déjà plusieurs d'entre eux couraient vers la ville et sur les flancs de la montagne pour chercher leur proie, et cette fois s'ils l'avaient trouvée rien n'aurait pu l'arracher à la justice sommaire du peuple. Heureusement pour Guillaume-le-Chauve, Zonnekins fit sonner les trompettes, et donna ordre que tous les communiers rentrassent dans le camp et se tinssent prêts à marcher aussitôt qu'ils auraient pris leur repas du soir.

Zonnekins avait fait appeler dans sa tente les principaux chefs de l'host, Lambrecht Boonen, Winox de Fières, Zegher Jansson. Ces trois bourgmestres avaient appris la rebellion des hommes du Franc-Bruges, et craignant pour eux-mêmes le sort qui avait un momont menacé Zonnekins, ils s'étaient réunis pour aviser. Entourés de leurs archers d'Ypres, de Furnes et de Courtrai, ils pensaient déjà à quitter le camp emmenant avec eux leurs communiers vers les plaines basses de la Flandre. Le retour de Zonnekins et le revirement soudain de la faveur populaire leur avaient rendu tout leur courage et tout leur sang-froid; ils étaient bien disposés à entendre les communications importantes de leur chef.

— Mes braves compères, leur dit Zonnekins, si vous avez bon cœur et bon bras et suivez bien mes instructions, le roi de France est à nous avec toute sa puissance.

L'air calme et décidé dont Zonnekins prononça ces paroles, produisit une vive impression sur son auditoire.

— Êtes-vous hommes, continua-t-il, à courir sus au camp des Français cette nuit même?

— Cette nuit! fit Zegher, mais la bataille est fixée pour demain!

— Raison de plus, ils ne nous attendent pas ce soir et prendront leur repos de bonne heure pour être frais demain matin. L'host du comte Loys et des deux maréchaux vient de rentrer au camp fatigué et gorgé de butin; les hommes d'armes s'endormiront au lieu de veiller, et nous aurons bon marché des gens de solde qui feront sentinelles.

— Mais nous avons échangé nos paroles, hasarda Lambrecht, c'est montrer peu de foi que de manquer à la nôtre.

— Aimez-vous mieux périr demain dans cette plaine? Devons-nous tant de loyauté à ceux qui viennent de piller et de ruiner nos familles?

— Mais la nuit nous marcherons au hasard, qui nous conduira?

— Moi, dit Zonnekins en prenant une pique par la hampe; regardez bien et suivez bien ce que je vais vous dire.

Le bourgmestre de Bruges inclina le fer de sa lance vers le sol, et

Digitized by Google

traça un grand carré devant lui; les autres chefs le regardaient faire en silence.

— Voici le camp de monseigneur le roi de France, reprit Zonnekins; ici est l'entrée par laquelle nous pénétrerons tous ensemble. En marchant environ trois cents pas entre deux allées de tentes on arrive à la tente de messire Gautier le connétable; c'est un rude homme de guerre dont il faut s'emparer avant tout, c'est mon affaire. Plus loin est la tente royale; si mes soldats me suivent nous enlèverons le roi *trouvé* dans son lit : toute cette besogne-là me regarde. Maintenant, maître Zegher, quand nous serons arrivés ici, au premier carrefour, à deux cents pas de l'entrée, vous tournerez à droite avec vos communiers d'Ypres; ce sont gens vaillants et glorieux, mais prompts à la noise. Faites observer le silence dans votre bataille, ou sinon nous sommes perdus. En marchant droit devant vous vous arriverez à une petite place au milieu de laquelle est dressée une grande tente très-riche et très-haute, la bannière de Hainaut flotte à la porte. Zegher, il faut prendre le comte mort ou vif, si nous ne l'avons rien n'est fait. Vous, Lambrecht, vous irez à gauche, avec vos gens de Courtrai, vers les tentes du roi de Bohême, et là vous surprendrez tous ces barons allemands qui sont venus avec ceux de Bourgogne se mêler d'affaires qui ne les regardaient pas. Quant à vous, Winox, vos gens de Furnes sont trop habitués à ceux du Franc-de-Bruges pour qu'ils se séparent de nous; vous formerez notre avant-garde et aurez d'abord à saisir et mettre à mort toutes les sentinelles que nous rencontrerons; puis ceux de Bruges et moi nous vous rejoindrons avant que vous ayez pénétré dans le cœur du camp royal. Ainsi, voilà votre chemin, Zegher; voici le vôtre, Lambrecht, et moi, voici le mien; m'avez-vous bien compris?

— Parfaitement, répondirent les trois chefs.

— Et vous promettez que vos cœurs ne failliront point?

— Je le jure par monseigneur Jésus-Christ, dit Zegher Jansson.

Les deux autres bourgmestres firent le même serment.

— Maintenant, reprit Zonnekins, dites-moi tous combien d'hommes vous avez?

— J'ai quinze cents soldats, dit Winox de Fière.

— Et moi cinq mille, ajouta orgueilleusement Jansson.

— Et moi autant, fit Lambrecht Boonen.

— Ceux de Bruges et du Franc ne sont pas plus nombreux, poursuivit Zonnekins, et le roi de France ne compte pas moins de dix mille hommes d'armes dans son camp, sans parler des gens de communes et des soudoyers. Mais qu'importe le nombre! souvenez-vous de Courtrai où la plus belle chevalerie de France fut battue par une poignée de communiers de Bruges; pensez surtout que surpris

Digitized by Google

sans armes et à pied, les chevaliers ne pourront faire longue résistance à nos piques, et qu'ils n'auront pas, comme ils les auraient demain dans la plaine, l'avantage de leurs grands chevaux contre nous. Vous mettrez vos piquiers en tête et garderez vos archers derrière pour le cas où nos guttentags n'auraient pas suffi pour mettre le désordre dans le camp. On n'usera des traits qu'à la dernière extrémité : frappez de près, frappez dru, et surtout n'épargnez personne; il ne faut qu'un cri pour jeter l'alarme et faire manquer notre entreprise. Veillez, compères, à ce que tous vos hommes aient soupé; il fait déjà nuit, la lune ne se lèvera pas avant quatre heures d'ici, elle luira sur nos cadavres ou sur notre victoire. Dans une heure nous nous mettrons en route.

Les chefs se séparèrent, et Zonnekins, resté seul dans sa tente avec un soldat qui lui servait à la fois d'écuyer et de cuisinier, se fit préparer son repas du soir, qui ne se composait guère que de harengs fumés et d'oignons. Il arrosa ce modeste souper d'une énorme cruche de bière, et se hâta de revêtir son armure.

Les soldats flamands, bien qu'ils combattissent toujours à pied, comme vilains et hommes peu familiers aux exercices du cheval, étaient toutefois armés de lourdes pièces comme les chevaliers. De la tête aux pieds ils étaient couverts de fer, et, lorsqu'ils étaient serrés les uns contre les autres, ils formaient une sorte de muraille impénétrable, toute hérissée de pointes d'acier. Leurs piques, inclinées à la hauteur des naseaux du cheval, jouaient à peu près le même rôle dans leur infanterie que les baïonnettes dans la nôtre.

Leurs bataillons étaient formés en ordre profond, et derrière eux se tenaient les archers, la flèche au poing. Cette ordonnance rendait l'infanterie flamande, qui passait à bon droit pour la meilleure du monde, très difficile à entamer. Il est vrai qu'une fois la trouée faite, il lui devenait presque impossible de se reformer, en raison de la pesanteur de ses armes, qui la livraient à la merci de l'homme d'armes à cheval, dont elle ne pouvait éviter les coups et auquel elle n'en pouvait plus porter. Alors, le soudoyer flamand avait recours à son petit sabre ou grand coustille, et il s'efforçait d'en frapper le destrier du chevalier, pour démonter son adversaire et égaliser ainsi les chances du combat. Nous verrons, dans la suite de ce récit, l'usage qu'ils surent faire de ces différentes armes.

Lorsque les Flamands eurent achevé leur souper, Zonnekins les fit sortir à petit bruit du camp, et les divisa en trois grosses batailles, commandées comme nous l'avons déjà dit. Sa colonne marchait en tête, après l'avant-garde de Winox de Fière; puis venait celle de Lambrecht Boonen, et enfin celle de Zegher Jansson.

En donnant l'ordre du départ, il enjoignit aux chefs et aux soldats

Digitized by Google

de s'avancer à grands pas et dans le plus profond silence. Lui-même se mit à la tête de sa colonne, et l'host entier des rebelles, moins trois ou quatre mille qu'on laissait pour garder le camp et la ville, marcha droit au camp royal, « sans cris et sans noise. »

VI.

Le roi de France venait de se jeter sur son lit et commençait à sentir le sommeil peser sur sa paupière, lorsque tout-à-coup il entendit des pas précipités dans sa tente, et aperçut, à la lueur de sa lampe, la figure pâle de son confesseur. Le moine dominicain accourait en désordre.

— Sire, dit-il d'une voix entrecoupée, vite, levez-vous, voici les Flamands!

— Les Flamands! s'écria le roi en se jetant à bas de son lit et cherchant son épée d'une main rapide.

Mais se ravisant aussitôt, il s'assit tranquillement pour se chausser.

— Les Flamands, reprit-il; c'est impossible. Comment auraient-ils pénétré dans le camp?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, sire, c'est qu'il faut vous hâter, car tout à l'heure il ne sera plus temps; je les ai vus se dirigeant vers la tente royale.

— Notre clerç a mal vu, dit le roi.

— Ai-je aussi mal entendu, sire? demanda le prêtre en prenant la pose d'un homme qui écoute.

En effet, on entendait un bruit sourd au-dehors; mais le roi ne voulait pas croire que le camp fût assez mal gardé pour que les Flamands aient pu pénétrer jusqu'au sein de son host sans exciter l'alarme.

Au même instant, un homme, un guerrier, l'épée au poing, les bras, les jambes et la tête nues, se rua dans la tente royale,

— Aux armes! aux armes! Sauvez le roi! criait cet homme.

C'était Milon de Noyers, le porte-oriflamme.

Cette fois, le roi vit bien que la chose était sérieuse. Il voulut interroger Milon; mais celui-ci avait déjà disparu, criant à tue-tête autour de la tente royale:

— Aux armes! aux armes!

Soudain, cette clameur d'alarme trouva des échos dans toutes les parties du camp, et un grand bruit s'éleva de toutes parts, semblable aux raffales d'un ouragan.

Et comme le roi n'avait près de lui aucun écuyer ni chevalier pour l'aider à revêtir ses armes, il les prit dans ses bras et s'échappa de sa tente, suivi de son confesseur et de ses clercs, pour chercher un endroit moins périlleux où il pût s'armer en sûreté. Il se dirigea au plus

Digitized by Google

vite vers l'extrémité du camp opposée à l'entrée, et là il se hâta de revêtir ses armes. Il fallut que ses chapelains et ses clercs lui prêtassent secours; et comme ils étaient moins habiles à cette besogne qu'à chanter matines, il se trouva que les choses allaient trop lentement au gré du roi. Armé à demi, revêtu à peine d'une huque d'armes et d'un léger bassinet de cuir blanc, il sauta sur son cheval, qu'un des clercs lui avait amené; et comme il entendait encore par-dessus toutes les autres la voix de messire Milon de Noyers, qui criait toujours: « Aux armes! » il se précipita de ce côté, et retrouva là bon nombre de ses meilleurs compagnons. Milon tenait son oriflamme; le sire de Châtillon portait le haume couronné et surmonté de la fleur-de-lys; d'autres chevaliers apportaient, qui la lance, qui l'écu du roi. Messire Gautier avait, au centre, soutenu le premier choc du bataillon conduit en personne par Zonnekins, et avait donné à Philippe le temps de s'échapper. Les Flamands devaient être alors à chercher le roi dans les environs de la tente royale,

Aussitôt qu'il vit autour de lui un noyau de prud'hommes et de vaillants chevaliers, le roi les forma en bataille et se précipita avec eux vers le milieu du camp, de manière à prendre l'ennemi par derrière et à lui couper la retraite.

Cependant, les trois colonnes des Flamands, après être descendues à grands pas et « sans noise » dans la plaine, s'étaient dirigées vers le camp royal. Les sentinelles à demi endormies qui faisaient le guet au-delà des retranchements, voyant avancer tranquillement ces hommes, les prirent pour de nouveaux contingents qu'amenaient à l'host du roi quelques barons retardataires. Ils ne reconnurent leur méprise qu'en tombant sous les coups des piques flamandes. Ainsi le camp fut ouvert aux communiers.

Fidèles aux ordres de Zonnekins, ils marchaient en silence droit au but qui leur était indiqué, sans s'arrêter en chemin aux détails d'un massacre inutile et sans gloire. Il fallait enlever le roi de France, le comte de Hainaut et Jean de Luxembourg, roi de Bohême, et priver ainsi l'armée ennemie de ses principaux chefs; il fallait saisir l'oriflamme, rendre inutile la valeur du connétable, et l'on aurait ensuite bon marché du comte Louis de Flandre. Mais les communiers avaient compté sans la vigilance des maréchaux de l'host et des comtes de Hainaut, de Bar et de Namur, qui avaient leurs tentes à l'aile gauche du camp; ils avaient compté sans le bras vigoureux du sire de Chatillon.

Nous avons vu qu'après sa rencontre avec Zonnekins, ce guerrier était revenu tout pensif à sa tente. Mais habitué aux loyales guerres des chevaliers, il ne pouvait arrêter sa pensée à des soupçons de surprise de la part des Flamands; il ne pouvait croire que l'engagement pris de part et d'autre de se rencontrer le lendemain, au grand jour,

Digitized by Google

dans la plaine, pût couvrir chez les communiers des pensées de traîtrise. D'après les règles de la chevalerie, une attaque nocturne, lorsque le jour était fixé pour la bataille, devenait une véritable trahison. Il est vrai que les Français n'avaient pas affaire, cette fois, à des chevaliers, et qu'ils devaient redouter les ruses et la *cautelle* bien connues des Flamands. Aussi, tout en repoussant ce qu'il croyait de mauvaises pensées, Gautier résolut-il de ne point quitter ses armes, et bien lui en prit. Au premier bruit de l'attaque du camp, il se trouva prêt à défendre la tente royale, et à donner l'éveil aux maréchaux de l'host, qui ne s'étaient pas encore livrés au repos.

En pénétrant dans le camp, les communiers ne trouvèrent d'abord devant eux que des hommes de pied et la ribaudaille, dont ils eurent vite raison. Cette troupe mal aguerrie et tout effarouchée crut que le Diable en personne tombait au milieu d'elle. A vrai dire, maître Zonnekins, avec son gros ventre, sa face rubiconde et ses traits profondément taillés dans la chair brute, ressemblait plus à un habitant de l'Enfer qu'à un homme. En un clin-d'œil, toute cette partie de l'armée fut en déroute et s'enfuit vers Saint-Omer, en criant : « Sauve qui peut ! » et entraînant avec elle une notable partie des hommes d'armes de l'aile gauche.

Heureusement pour l'host royal, les hommes d'armes du comte Louis et des deux maréchaux, encore tout suant de leur expédition, n'eurent qu'à resserrer leurs boucles pour se trouver prêts à reprendre l'offensive. Ils montèrent à cheval, et, conduits par leurs chefs de bannières, ils tombèrent sur la colonne de Zonnekins et l'entamèrent par le milieu.

Pendant ce temps là, la seconde colonne, que commandait Lambrecht Boonen, marchait droit et en bon ordre vers les tentes du roi de Bohême ; mais la manœuvre des maréchaux venait de la séparer de la bataille de Zonnekins, et la mettait dans l'impossibilité de faire retraite. Si les hommes d'armes de Jean de Luxembourg et ceux du duc de Bretagne, qui campaient derrière eux, avaient le temps de revêtir leurs armes, Lambrecht Boonen et ses communiers de Courtrai risquaient fort d'être taillés en pièces. Mais jusque-là tout fuyait devant eux, et de ce côté ils étaient maîtres du camp. C'était un spectacle douloureux à voir : les chevaliers, sans armes et demi-vêtus, tombaient comme une moisson mûre sous le fer des rebelles. En vain les barons faisaient sonner leurs buccins et accouraient avec leurs bannières ; le désordre était partout, et rien ne pouvait plus empêcher la déroute. Les chefs rassemblaient leurs hommes d'armes pour se replier, comme les fuyards, sur Saint-Omer, où ils espéraient se mettre en sûreté derrière les murailles ; quand tout-à-coup un grand cri s'éleva derrière les Flamands :

Digitized by Google

— Montjoye ! Saint Denis !

C'était le roi, avec son oriflamme, qui prenait la deuxième colonne en queue, à la tête de la belle chevalerie de France.

Il n'en fallut pas davantage pour arrêter court dans leur fuite ceux des soldats de pied et des arbalêtriers génois qui n'avaient pas encore franchi le fossé, et pour rendre aux chevaliers thiois et bretons tout leur courage : ils savaient maintenant que le roi était sauvé, que le roi combattait pour eux. Ce fut assez; les rangs des hommes d'armes se formèrent; les uns à pied, les autres à cheval, s'élancèrent sur les gens de Courtrai. Le choc fut terrible ; les Flamands, tout bardés de fer, résistaient vaillamment aux coups des grandes épées et des haches d'armes. Mais à chaque instant le cri «Montjoye ! Saint Denis !» retentissait de plus près, et les rangs pressés des communiers, serrés de deux côtés par les chevaliers français, commençaient à offrir l'aspect d'une ile de fer que des flots d'acier viendraient battre.

La troisième colonne de rebelles, celle dont Zegher Jansson avait le commandement n'avait pu longtemps maîtriser son ardeur, et, sans prendre toutes les précautions convenables pour cacher sa marche, elle avait été devancée par les cris désespérés de ses victimes, lorsqu'elle arriva au milieu des tentes des comtes de Hainaut, de Namur et de Bar, les tentes étaient vides. Les hommes d'armes avaient-ils pris la fuite, ou tendaient-ils une terrible embuscade aux rebelles, dans l'ombre et le silence de la nuit? Cette absence des ennemis était plus menaçante cent fois que leur présence.

Dans cette alternative, Zegher Jansson, homme de cœur et prompt à prendre son parti, jugea prudent de revenir vers la gauche, et de chercher à opérer la jonction de sa bataille avec celle de Nicolas Zonnekins. Mais au moment où il allait effectuer ce mouvement, il lui tomba Robert d'Artois sur les bras. Le comte de Beaumont-le-Roger arrivait à la tête de l'arrière-garde, suivi du duc de Bourbon et du sire de Beaujeu, qui l'avait rejoint en route. Devant ce corps formidable de cavalerie toute fraîche, Jansson ne pouvait faire longue résistance. Il fit toutefois bonne contenance, et, plaçant ses archers au centre d'un corps serré de piquiers, il commença sa retraite vers Cassel, pour regagner le camp flamand,

Cependant les deux colonnes de Lambrecht Boonen et de Nicolas Zonnekins combattaient au milieu des tentes avec des alternatives de succès et d'échecs.

A l'aile droite, les communiers de Courtrai, pris comme nous l'avons dit entre les hommes du roi de Bohême, du duc de Bretagne et du roi de France, faisaient face de toutes parts et se battaient comme des lions. Il leur restait une issue ouverte vers la plaine et sans doute sous la pression des lances ennemies, ils allaient se retirer de ce côté

Digitized by Google

lorsque le duc de Bourgogne et le Dauphin de Viennois, Humbert, s'élancèrent à la tête de leurs hommes d'armes qui n'avaient pas encore donné, et coupèrent ainsi la retraite. Il fallait se frayer un passage à travers cette redoutable cavalerie ou périr tous jusqu'au dernier.

Le roi de France se voyait alors entouré de tous ses barons, feudataires et alliés. Il avait près de lui Philippe d'Evreux, roi de Navarre, le duc de Lorraine, le sire de Beaujeu, Gautier de Châtillon, une foule de chevaliers illustres; l'oriflamme flottait au milieu de ce groupe et le cri «Montjoye! Saint-Denis!» annonçait d'instant en instant un nouveau choc et de nouvelles prouesses. Une partie du corps d'arbalétriers gênois s'était reformé en assez bon ordre sur le flanc droit de la colonne et leurs traits pleuvaient dru comme grêle sur la tête des communiers. Enfin Gautier de Châtillon parvint à enfoncer les rangs des Flamands. La perte de cette colonne était dès lors assurée.

Mais celle que conduisait Zonnekins faisait merveille au milieu même du camp, aux alentours de la tente royale. Coupée au milieu par le comte de Flandre et les deux maréchaux, les deux tronçons n'avaient pas tardé à se rejoindre, mais désormais leur rôle était changé ; au lieu de garder l'offensive ils avaient assez de se défendre ! Toutefois la bataille de Zonnekins étant la plus forte il eût fallu pour l'enfoncer un corps plus nombreux et surtout moins harassé de fatigue que celui qui lui fut opposé dans le premier moment. Mais cet état d'infériorité de l'host royal ne devait pas longtemps durer.

Le comte d'Alençon, frère du roi, qui commandait l'avant-garde au milieu de laquelle Zonnekins avait passé sans coup férir, suivant son projet d'arriver droit et sans noise jusqu'à la tente royale, le comte d'Alençon avait eu le temps de se reconnaître, et accompagné de ses meilleurs chevaliers il tomba avec sa fougue habituelle sur les derrières de la bataille des communes, la laboura comme un soc de charrue et revint ensuite l'attaquer en tête. Ici les forces étaient à peu près égales de part et d'autre, mais les chevaux des barons français ne pouvaient rien contre cette muraille de fer hérissée de pointes que ceux de Bruges élevaient devant eux. Un moment le comte d'Alençon, qui avait peine à contenir son ardeur, pensa à mettre pied à terre avec ses chevaliers et à attaquer les communiers corps à corps. Il fallut toute l'autorité du grand maître de l'Hopital, qui se trouvait près de lui, pour l'empêcher d'exécuter ce projet. Par trois fois il se précipita avec ses hommes d'armes pour culbuter le front de la bataille, trois fois il vint se briser contre ces murs d'airain. Son épée frappait sans relâche, mais à mesure qu'un homme tombait sous le fer de la chevalerie française un autre le remplaçait. Déjà les morts s'amoncelaient et formaient un rempart de cadavres sur lequel les chevaux trébuchaient; les chevaliers désarçonnés se relevaient et frappaient alors

Digitized by Google

de la hache ou de l'épée comme s'il se fût agi d'enfoncer la porte d'une forteresse. Leur fer ne rencontrait jamais que le fer de l'ennemi. C'était une lutte de géants. Les Français revenaient sans cesse à l'assaut, les Flamands ne reculaient pas d'un pouce. Les sombres voiles de la nuit augmentaient encore l'horreur de ce combat.

La constance et l'inébranlable énergie des communiers auraient peut-être fini par triompher de la fureur des Français, si le cri de « Montjoye! Saint-Denis! » venant à se faire entendre sur le flanc gauche des Brugeois, n'avait annoncé tout à coup la présence du roi. Philippe en effet avait laissé aux arbalétriers génois et aux autres gens de pied, soutenus de quelques hommes d'armes, le soin d'achever les gens de Courtrai, et il revenait avec toute sa puissance à la recherche de nouveaux et plus redoutables ennemis. Comme la bataille de Lambrecht Boonen, celle de Zonnekins allait être prise dans l'étau de deux corps de l'host royal. Le bourgmestre de Bruges comprit le danger, et laissant le commandement du front, que le comte d'Alençon harcelait, à l'un de ses lieutenants, il se porta sur-le-champ du côté opposé au-devant du roi et de ses barons. Gautier de Châtillon le reconnut de loin à l'épaisseur de ses épaules. La lune en se levant à l'horizon commençait à éclairer de ses pâles lueurs cet affreux champ de carnage.

— Eh! maitre buveur de bière, c'est bien vous que je vois là-bas! s'écria Gautier. Nous avons compte à régler ensemble, maître *truffeur*. Attendez, ne soufflez pas tant, je vais vous raccourcir le chemin.

Et pressant son destrier Gautier se trouva ausssitôt en face de Zonnekins.

— Voire, dit celui-ci, pour être valeureux chevalier vous ne me ferez pas peur, messire, savez-vous.

— Peur! c'est toi plutôt qui ferait peur aux hommes, avec ton ventre de possédé et ton chef de démon.

Le connétable laissa retomber de tout son poids sa lourde épée sur la tête du Flamand. L'étincelle jaillit du casque épais, mais l'homme ne bougea pas.

— C'est le diable, s'écria Gautier.

Il s'apprêtait à redoubler lorsque Zonnekins profitant du moment où le chevalier levait son arme, se jeta sur le côté et plongea son guttentag dans le flanc du cheval. Le coursier bondit, puis trembla sur ses jambes et tomba. Gautier roula sur le sol avec lui. Au même instant il sentit le froid d'une lame glacée pénétrer dans ses chairs au défaut du haubert. D'un effort convulsif il se dégagea de dessous son cheval, et en un moment il se trouva debout en face de Zonnekins qui se croyait déjà vainqueur. Mais dans sa chute le chevalier avait perdu son arme redoutable, sa grande épée; il n'avait plus que

Digitized by Google

sa miséricorde, et que pouvait-il faire avec cette faible lame contre le grand coutelas du bourgmestre?

Le roi avait vu la chute du connétable. Il poussa son cheval de ce côté pour le dégager. Les barons qui l'entouraient le suivirent, et dans leur mouvement soudain ils entamèrent le bataillon flamand. Le combat devint alors une terrible mêlée. Les soldats des communes voyant leurs rangs rompus ne songèrent plus qu'à se défendre isolément pied à pied contre la cavalerie française. Quelques-uns des plus braves s'étaient portés au secours de leur capitaine, et autour de Zonnekins se reforma un groupe au milieu duquel Gautier de Châtillon seul, désarçonné et mal armé, faisait tournoyer la courte pique d'un Flamand qu'il venait d'abattre. Dans cette position critique il aurait infailliblement succombé si le roi n'était parvenu à pénétrer jusqu'à lui. Gautier dégagé prit le cheval de son écuyer, et brandissant une hache d'arme, il s'élança à la rescousse contre Zonnekins.

Mais le Flamand n'était plus là, et à la place qu'il occupait tout à l'heure on ne voyait plus qu'un monceau de cadavres, au-dessus duquel le duc d'Alençon et le roi des Français pouvaient se donner la main. Toute la bataille avait péri sans rompre; les morts et les mourants s'entassaient pêle-mêle les uns sur les autres, et Zonnekins gisait au milieu d'eux.

Sous le double effort des gens de pied et des arbalétriers génois d'une part, et de la belle cavalerie thioise et bretonne de l'autre, la colonne de Lambrecht Boonen avait également succombé à l'aile droite du camp. Là aussi on pouvait compter le nombre des combattants flamands par le nombre des morts.

Mais que devenait la bataille de Zegher Jansson! Nous n'avons encore parlé d'elle que pour mentionner sa retraite vers le Mont-Cassel.

Alors comme aujourd'hui le pied du Mont-Cassel s'épanouissait dans de riches enclos et de belles prairies environnées de haies et de petits fossés. C'est par cette route qu'ils croyaient impraticables aux chevaux des chevaliers que les gens d'Ypres avaient effectué leur retraite. Mais là se trouvèrent les comtes de Hainaut et de Namur, bien équipés et prêts à mener les mains.

C'était le moment où la lune s'élevait à l'horizon; ses rayons brillaient sur les armes des rebelles et trahissaient leur présence.

Soudain le comte de Namur se porta à leur rencontre, pensant leur couper le chemin et les repousser en désordre vers l'host royal dont ils entendaient au loin dans le silence de la nuit les cris de joie et de victoire. Mais Zegher Jansson avait aussi découvert la retraite des chevaliers, et retournant brusquement vers la droite, et s'enfonça dans les clos.

Le comte de Hainaut ne pouvait conduire sa cavalerie dans ces

Digitized by Google

inextricables enceintes de haies et de fossés. Il prit alors une de ces résolutions qui décident du sort des batailles; il eut la même pensée que le frère du roi, fit mettre pied à terre à ses hommes d'armes et pénétrant avec les Flamands au milieu des prairies closes, il tomba sur leurs flancs l'écu au bras et la lance au poing.

Là se renouvelèrent les prodiges de valeur dont nous avons été déjà les témoins ailleurs. Pendant une heure on se battit, mais à la fin les rebelles rompus de toutes parts commencèrent à prendre la fuite vers la ville, laissant les deux tiers des leurs sur le champ de bataille. Le comte de Hainaut reprit ses chevaux et se mit à la poursuite des fuyards, faisant main basse sans merci sur ceux qu'il rencontrait. Il arriva en même temps que les premiers aux portes de la ville qu'il enfonça, et pénétrant dans les murailles, il planta sa bannière sur les remparts en criant : « Ville gagnée ! »

Ses gens et ceux du comte de Namûr l'avaient suivi. En un instant, la ville fut livrée au pillage et le feu fut mis partout. Les flammes éclairèrent du haut du mont ces grandes funérailles de l'armée flamande.

Seize mille ils étaient partis; trois mille à peine échappèrent. « Et onques des seize mille Flamands qui morts y demeurèrent (Froissard porte leur nombre à ce chiffre), n'en recula un seul, que tous ne fussent morts et tués en trois monceaux, sans issir de la place là où chacune bataille commença ». Cependant, Zegher Jansson, comme nous le verrons par la suite, parvint à se soustraire aux coups des barons français.

L'armée royale, que la traîtrise des Flamands avait mise à deux doigts de sa perte, n'eut à pleurer que deux chevaliers bannerets et quelques gentilshommes, bien qu'un grand nombre d'entre eux eussent été blessés en raison du peu de temps qu'ils avaient eu pour revêtir leurs armures défensives.

Cependant, le roi de France ayant réuni toute sa bataille, s'était avancé lui-même vers le Mont-Cassel, pour surprendre la ville; mais à la vue des flammes allumées par le comte de Hainaut, il s'arrêta et rentra dans son camp. Il fit aussitôt venir ses barons et leur dit :

— C'est grande affaire que celle-ci, messires, et nous vous devons à tous grande louange et remercîment. Grâce à vous, la rebellion est étouffée, et sera loisible enfin de rétablir la paix en ce pays. Mais à Notre Seigneur, Monseigeur Jésus-Christ, et à sa benoîte mère, Notre-Dame la Vierge, et au bienheureux Denis, patron et protecteur de ce royaume, devons reporter la gloire de cette nuit victorieuse: à eux seuls devons le salut de notre host et de nos valeureux hommes d'armes, qui, sans leur secourable intervention, eussent été déconfits et occis nuitamment par ces déloyaux et traîtres Flamands. C'est pour-

Digitized by Google

quoi, messires, vous avons mandé autour de notre tente royale, et allons en bons chrétiens et fils de chrétiens chanter les louanges de Notre Seigneur Jésus-Christ, de Madame Notre-Dame et de Monseigneur Saint Denys.

L'évêque de Senlis, le même qui, avant l'entrée en campagne, avait fulminé l'interdit sur les rebelles du haut de la chaire de Tournai, se trouvait dans l'host royal. Il entonna sur-le-champ le *Te Deum*. On chanta ensuite l'antienne de la Vierge et celle de Saint Denys.

L'aube commençait à paraître lorsque ces chants pieux s'élevèrent au ciel, et les premiers rayons du soleil semblèrent un regard du Créateur souriant à ses enfants victorieux.

VII.

La bataille de Cassel eut des résultats terribles pour les rebelles et de graves conséquences pour le royaume de France.

Quatre fois révoltés contre leur comte, quatre fois leurs rebellions et leurs cruautés leur avaient été pardonnées avec une bonté qui touchait à la faiblesse. Cette fois, le roi Philippe ne voulut plus y revenir, et il exigea du comte Louis de Crécy que les rebelles fussent châtiés, afin que la paix et les intérêts de l'État ne fussent plus à chaque instant mis en question par ces populations égoïstes et turbulentes.

Dans leurs quatre révoltes, ceux de Bruges, du Franc et des autres villes liguées, ne s'étaient fait aucun scrupule pour incendier villes et châteaux, piller riches et pauvres, égorger forts et faibles. On se rappelait encore avec horreur les gens du comte de Namur et le comte de Gavre, traîtreusement occis en la ville de Grandmont; le massacre des hommes d'armes du comte Louis et des chevaliers de Nesle et de Nivelle à Courtrai; on se rappelait surtout que, lors de la dure et déloyale captivité du comte à Bruges, Louis de Crécy avait pu voir des fenêtres de sa prison, devant la Halle, tuer et hacher par morceaux ses bons et fidèles chevaliers, Robert Van Savenstacht, Jacques de Berghes, Thierry de Medan et Jean des Verriers; ses loyaux capitaines et conseillers, Baudouin de Zegherscapelle, Guyot Pinsoen, Guyot de Cranère, Thomas de Nezere, Gilles Couriel, Gautier de Rollegem, Arnould le Drescher, et autres, parmi lesquels « le maître d'escolle dudit comte Louys, lequel en fut extrêmement desplaisant » *.

L'heure des représailles, ou, pour mieux dire, l'heure de la justice était venue. On ne pouvait souffrir qu'une poignée d'hommes avides et orgueilleux dévastât plus longtemps le beau pays de Flandre, et

* « Mais il fallait, ajoute le chroniqueur de Flandre Oudegherst, que le bon prince eût pour lors de tout patience ».

Digitized by Google

voulût ainsi courber tout le pays sous son joug. La bataille de Cassel n'était que le prélude du châtiment.

De Cassel le roi se dirigea vers la Basse-Flandre, et reçut partout les villes à merci ; puis il alla à Ypres qu'il désarma, priva de sa grosse cloche, et fit pendre les principaux fauteurs de discordes. Bruges, terrifiée, ouvrit ses portes au comte et donna mille otages au roi.

Avant son départ, le roi fit venir le comte Louis, et devant tous ses barons assemblés il lui dit : — Beau cousin, je suis venu ici à votre requête et mandement contre vos communes révoltées, mais peut-être aussi avez-vous négligé dans les rebellions précédentes de faire bonne et prompte justice, ce que je ne veux examiner pour le présent ; or, sachez, cher comte, que trop grande bonté nuit plus au peuple qu'elle ne lui sert. Je ne suis pas venu sans grande dépense et labeur de moi et des miens ; j'aurais droit à quelqu'indemnité ; et toutefois volontiers vous rends, par pure libéralité et sans dépens, votre terre pacifiée et soumise au devoir ; mais gardez de me faire revenir pour défaut de justice de votre part, car cette fois je retournerais pour mon propre compte et non pour le vôtre.

Ce dit, le roi congédia ses vassaux et bannerets, et les délia de leurs devoirs féodaux pour le reste des quarante jours de campagne ; puis il reprit la route de France et s'en revint victorieux à Paris, non sans avoir laissé quelques-uns des siens au comte Louis comme auxiliaires.

Or, le comte Louis se souvenant des paroles du roi, résolut cette fois de purger sa terre de Flandre de la semence de rebellion. On rapporte que cinq cents personnes périrent soit les armes à la main, soit après condamnations. Lambrecht Boonen et Zegher Jansson, qui étaient parvenus à échapper à leur défaite de Cassel, Jean Van Dudzeelle, Gossewyn de Hondschoote, et plusieurs autres chefs, payèrent de leur vie les flots de sang qu'ils avaient fait couler et les incendies qu'ils avaient allumés.

Maître Guillaume-le-Chauve, avec qui nous avons déjà fait connaissance, « craignant pour sa peau, » dit la chronique, parvint à se soustraire aux recherches des soldats du comte, et se réfugia auprès du duc de Brabant, dont il essaya d'exciter la rivalité contre Louis de Crécy, son seigneur, « l'assurant de bonne troupe de Flamands, d'argent, armures, chevaux, et autres choses nécessaires pour supporter les frais et charges d'une guerre. » Mais le duc de Brabant ne voulut pas prêter l'oreille aux insinuations perfides de Guillaume, à moins, dit-il, que le roi de France ne voulût s'unir à lui. Il envoya donc Guillaume auprès du roi.

Philippe de Valois n'eut garde de laisser échapper l'un des plus acharnés conspirateurs de la comté de Flandre, et lui fit faire son procès, qui aboutit à une condamnation au supplice des traîtres. En con-

Digitized by Google

séquence, Guillaume-le-Chauve eut les deux poings coupés, fut roué et promené par la ville sur une charrette. Après quoi il alla achever sa triste vie au gibet de Montfaucon *.

Pour payer les frais de la guerre et maintenir désormais ses peuples turbulents dans l'obéissance, le comte Louis imposa les villes qui s'étaient liguées contre lui suivant leurs méfaits et la part qu'elles avaient prise dans la rebellion; puis il les priva en partie de leurs priviléges, fit raser leurs forteresses, enleva à quelques-unes leurs cloches et renouvela pour toutes la condition du traité d'Arques qui obligeait les communes à ne jamais sonner leur beffroi sans la permission expresse du comte. Parmi les villes qui furent le plus sévèrement traitées, nous citerons Ypres, Bruges, Courtrai, Tenremonde, Dixmude, Damme, Ostende, Ysendicke, Grandmont, Furnes et ses environs. Ceux de Bruges durent en outre faire un cortége honorable au comte de Flandre jusqu'à mi-chemin de Male à Bruges, et là se mettre à genoux demandant merci, en présence de messire Robert de Cassel, d'Henry de Flandre, seigneur de Lode, et des chevaliers Jean de Sambresse, Daniel de Blède, Gaultier de Hallewin, Gaultier de Harlebecque, Guillaume Bloe de Steeland, Thiery Nothar et Simon de Mirabilis.

Malgré toutes ces précautions et en dépit des serments quatre fois jurés, la basse Flandre ne se tint pas pour battue et nous lui verrons plus tard relever la tête et s'unir aux Anglais dans leurs guerres contre la France.

ALPHONSE DE CALONNE.

(*La deuxième partie prochainement.*)

* Un historien moderne consigne avec soin tous les détails de ces représailles, procès et supplices, et pour se donner un air d'impartialité, il cite les auteurs et laisse parler les chroniqueurs eux-mêmes. Il est impossible après la lecture de son récit de ne pas considérer les rebelles comme de pauvres et innocentes victimes. Mais l'historien en question prend bien garde de ne pas interroger ces mêmes textes des chroniques lorsqu'elles énumèrent les crimes et les cruautés inouïes de ceux de Bruges, de Courtrai ou du Franc. C'est comme si la *Gazette des Tribunaux* racontait les condamnations et les supplices des condamnés en cour d'assises sans dire un mot des méfaits qu'ils ont commis. — Et c'est ainsi que l'on écrit l'histoire!

Digitized by Google

INDUSTRIE.

DES TRAVAUX DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE,

POUR LA JONCTION DES DEUX OCÉANS *.

I.

Tandis que les Anglais concentrent les efforts de leur diplomatie et de leur industrie pour opérer une communication prompte et sûre à travers l'isthme de Suez, les Américains déploient non moins d'énergie pour opérer la jonction des deux Océans dans les parages de Panama et de Nicaragua. On trouverait plus d'un rapprochement à établir entre les deux entreprises, comme aussi entre les pays où elles s'accomplissent. La contrée qui avoisine l'isthme de Suez est le berceau du monde, et les sables de ses déserts cachent des ruines importantes attestant l'antique civilisation de races depuis longtemps disparues. De même les forêts tropicales de l'Amérique centrale sont semées de monuments gigantesques dont l'histoire ignore les fondateurs, mais dont la perfection matérielle témoigne de l'état avancé des arts chez ces peuples primitifs, pendant qu'ailleurs sur le continent

* Ce titre, pour être parfaitement exact, devrait être ainsi conçu : « Des » travaux entrepris et projetés dans l'Amérique centrale, le Mexique et la » Nouvelle-Grenade, pour la jonction des deux Océans. » — Par Amérique centrale on a désigné, de 1821 à 1839, la confédération des cinq Etats formés de l'ancienne Audience royale de Guatemala. Mais depuis 1839, ce nom ne s'applique politiquement à aucun pays; et il nous a semblé pouvoir le donner à la totalité de la longue et étroite contrée qui rattache le continent de l'Amérique du Sud au continent de l'Amérique du Nord.

Digitized by Google

N° 1.

to, navigable jusqu'au point A.

N° 4.

Rio Chagres Mer Caraïbe.

N° 6.

t San Carlos. Rapides. Rio San Juan de Nicaragua, navigable

163 milles

INDEX.

N° 1 Canal projeté du Rio Atrato au Pac

N° 2 Canal projeté du Golfe de Darien

N° 3 Canal projeté du Port Escosses au

N° 4 Chemin de fer de Panama, en co

N° 5 Chemin de bois (Plank Road) projeté

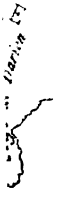
N° 6 Canal projeté de San Juan de Nic

N° 7 d° d°

N° 8 d° d°

N° 9 d° d°

N° 10 Canal et Chemin de fer projetés de Rio



Digitized by Google

Digitized by Google

du nouveau monde les hordes sauvages n'ont laissé sur le sol aucune trace de leur passage. A Suez l'indolence turque méconnaît la valeur de cette position précieuse jusqu'à ce que des étrangers viennent la lui enseigner; à Pananama, la nonchalance espagnole s'endort pareillement sur les avantages matériels que la nature met à sa portée. A Suez comme à Panama, il s'agit de se frayer une route vers les richesses de l'antique Asie, et c'est la race anglo-saxonne qui exécute de part et d'autre ce qui fut vainement tenté par les plus grands génies.

Il est vrai que les projets, pour recevoir un commencement d'exécution, ont singulièrement perdu des proportions grandioses qui les caractérisent. On ne parlait naguère que d'un canal maritime accessible aux vaisseaux du plus fort tonnage; on voulait que le navire qui a pris son chargement au Havre pût, sans transbordement et sans allèges, s'engager dans ce canal pour aller déposer sa cargaison à Canton et à Bombay. Les Américains ont réduit ces plans exagérés aux simples limites du possible; et leur esprit pratique a su promptement se contenter d'une conception modeste qui offre cependant la plupart des avantages des plus ambitieuses entreprises. Qu'est-il besoin en effet que la coque d'un navire soit transportée d'un Océan à l'autre? L'essentiel n'est-il pas que les hommes et les marchandises soient assurés d'un passage rapide, commode et économique à travers l'isthme? et si un canal maritime venait à être creusé, les frais énormes de sa construction n'auraient-ils pas pour conséquence un droit de péage fort élevé qui en écarterait le commerce? La tactique actuelle est donc de chercher avant tout à tourner les difficultés au lieu de les attaquer de front; on utilise une rivière quand on la trouve, et on y organise un service de bateaux à vapeur; on trace un chemin de fer d'un cours d'eau à un autre; on aura recours à un plan incliné hardi pour gravir une chaîne de montagnes qui n'offre aucun affaissement; et c'est par un procédé analogue que la vaste surface des Etats-Unis se trouve couverte d'un réseau serré de chemins de fer. Les grandes lignes y sont rares, parce que le gouvernement a laissé tout faire à l'industrie particulière. Par la même raison les grands travaux se chercheraient en vain. Si la voie rencontre un large fleuve, au lieu de le franchir sur un pont monumental, elle se résigne à une solution de continuité; mais des vapeurs sont prêts pour prendre à leur bord wagons, bagages et voyageurs, pour les transporter sur l'autre rive, où de nouveaux rails reçoivent le train entier. S'il s'agit de pénétrer dans une ville, le chemin de fer ne cherche pas à éviter les quartiers populeux en s'élevant sur des viaducs, ou en s'enfonçant dans des tunnels. On pénètre hardiment dans les rues; mais la locomotive a cédé la place à quelques chevaux qui reprennent ici tous leurs

Digitized by Google

droits; chaque wagon détaché reçoit un attelage et, se transformant en omnibus, il va déposer le voyageur à la porte de sa demeure ou de son hôtel. Sans doute des travaux faits à la légère et avec économie n'offrent pas toutes les garanties désirables de solidité; cependant la somme des inconvénients et des dangers est loin d'égaler celle des avantages. L'Américain considère que le voyage sur terre offre ses vicissitudes comme une traversée maritime; mais parce que quelques naufrages sont inévitables, est-ce une raison pour ne jamais s'embarquer sur l'Océan?

Il faut remonter à Christophe Colomb si l'on veut trouver celui qui s'est le premier préoccupé d'un passage maritime direct pour mettre en communication l'Europe et l'Asie. Ses quatre expéditions furent entreprises dans le but de découvrir cette route tant désirée, et le héros génois mourut sans savoir que l'isthme mettait une barrière infranchissable aux entreprises des navigateurs. La même espérance soutenait Fernand Cortès lorsqu'à la tête d'une poignée d'aventuriers il pénétra dans le cœur de l'empire mexicain. Cet objet principal de ses investigations ne fut pas abandonné dans ses disgrâces ni oublié dans ses triomphes. Dans une lettre datée de Valladolid en 1525, Charles-Quint enjoint à Cortès de rechercher avec soin « *el secreto del estrecho* » le secret du détroit, qui mettrait en communication les côtes est et ouest du Mexique, et abrégerait des deux tiers, selon la supputation de cette époque, la route depuis Cadix jusqu'à la « Terre des Epices » et aux rivages du Cathay. Dans sa réponse à cette lettre Cortès se flatte d'effectuer cette glorieuse découverte, « laquelle, » ajoute-t-il, rendrait le roi d'Espagne maître de tant de royaumes » qu'il pourrait s'appeler le souverain du monde entier. » Quand il fallut se rendre à l'évidence et reconnaître l'absence d'un passage naturel, Cortès tourna victorieusement une difficulté qui menaçait de l'arrêter dans ses entreprises. Il fit conduire pièce à pièce, à dos de mulet, jusqu'à l'Océan Pacifique, des navires qu'il avait construits sur le golfe du Mexique, et montant lui-même sur ces coques fragiles, il se lançait dans de lointaines explorations et découvrait la Californie. En même temps et par ses ordres on sondait les rivières de son gouvernement; on en remontait le cours pour constater jusqu'à quel point la navigation était possible; et les travaux hydrographiques entrepris par Cortès à l'embouchure du Coatzacoalcos, tels qu'il en rendait compte à Charles-Quint en 1520, ces travaux vérifiés par la science moderne ont été reconnus de la plus parfaite exactitude. Plus tard, sous les vice-rois espagnols, une étude complète fut terminée pour le percement de l'isthme de Nicaragua, et ces documents importants, après avoir longtemps dormi inconnus dans les archives de Guatemala, ont été mis au jour vers 1825, dans l'ouvrage

Digitized by Google

de M. Thompson, chargé par le gouvernement anglais d'une mission politique dans l'Amérique centrale. Nous parlerons en leurs lieu et place des divers projets où l'on vit apparaître la France et l'Angleterre sans que l'intervention de ces deux puissances pût parvenir à en accélérer l'exécution.

Il n'a rien moins fallu que la découverte des richesses minérales de la Californie pour faire commencer les travaux sur plusieurs points en leur donnant cette fois une prodigieuse impulsion. En effet, le rapide développement du nouvel Etat et le mouvement considérable de voyageurs et de marchandises créés par la fièvre de l'or, devaient promettre de brillants résultats financiers à l'entreprise qui la première aplanirait les obstacles du passage de l'isthme. Malgré les difficultés ardues de ce passage, tel qu'on l'a effectué jusqu'à ce jour, voici quel a été le mouvement commercial amené par la Californie depuis l'année 1848, époque de la première découverte de l'or, jusqu'à la fin de 1851 :

Nombre des navires faisant le service de l'isthme de Panama,	1,183
Id. id. de Nicaragua,	71
Nombre de passagers ayant traversé l'isthme à Panama,	227,000
Id. id. à Nicaragua,	14,520
Tonneaux de fret transportés par Panama,	46,600
Id. id. par Nicaragua,	425
Valeur de l'or transporté,	fr. 700,000,000

On comprend l'accroissement prodigieux que donnera à ce transit l'achèvement du premier chemin de fer. La dépense moyenne du passage de l'isthme est actuellement de 300 francs par personne. C'est au moins 200 francs de plus qu'il n'en coûtera par la voie de fer, et par conséquent une économie pour le public de 4,800,000 fr. pour un nombre de voyageurs égal à celui qui a traversé de l'un à l'autre Océan dans les quatre dernières années. Il est donc évident que la route du cap Horn sera entièrement abandonnée par les passagers se rendant en Californie ; il en sera de même pour la plupart des marchandises, sinon pour la totalité, et les dépenses de transbordement et de transit nous semblent devoir être entièrement couvertes par l'économie de temps, d'avarie, d'assurance et d'intérêts résultant d'une traversée totale abrégée de quatre mois. La Californie sera pendant longtemps encore sous la dépendance des Etats-Unis pour les premières nécessités de la vie. L'agriculture et l'industrie y seront négligées comme peu profitables, et l'on peut dire que les villes elles-mêmes et les villages y ont été transportés pièce à pièce par un long et périlleux voyage autour du cap Horn. Les maisons, les denrées, les étoffes prendront naturellement la route prodigieusement abrégée

Digitized by Google

que leur aura procurée le génie de la science moderne, et les vendeurs réaliseront des bénéfices plus considérables, tandis que les acheteurs se procureront à plus bas prix tous les objets qui ont rendu jusqu'à ce jour l'existence si dispendieuse à San-Francisco.

Le passage à travers l'isthme, en devenant facile et moins coûteux, sera pour la Californie un instrument de moralité et de civilisation. On ne tardera pas à y voir affluer les familles de ceux qui sont d'abord partis seuls pour chercher fortune. On sait combien les femmes sont en excessive minorité dans le nouvel Etat, par suite des périls et des fatigues du voyage; et c'est leur absence qui y laisse aux mœurs le caractère de sauvagerie et de férocité, d'où résultent des crimes et des attentats inouïs. A mesure que le mariage deviendra plus fréquent en Californie, à mesure que le pionnier et le chercheur d'or échangeront l'isolement de leur vie nomade et désordonnée contre l'existence sédentaire en famille, les heureuses influences du foyer domestique transformeront des habitudes vicieuses, adouciront des coutumes égoïstes jusqu'à l'insensibilité; et la société californienne cessera d'être un campement d'aventuriers avides de gain et armés de toutes pièces, pour devenir une réunion d'hommes rendus honorables par le contact de l'élément féminin.

Mais le commerce de la Californie ne sera pas le seul à profiter des avantages essentiels résultant d'une voie nivelée à travers l'isthme américain. Celui de l'Europe avec toute la côte du Chili et du Pérou recueillera de pareils bénéfices, et il en sera de même des relations des Etats-Unis avec la Chine, qui donnent lieu à un mouvement d'affaires annuel de quarante millions.

Il n'est pas enfin jusqu'aux émigrants et aux marchandises pour l'Australie qui auront intérêt à prendre cette route lorsqu'une ligne de vapeurs *transpacifiques* reliera Panama et Sydney. La route de l'est de Liverpool à Sydney et retour, par Suez et Singapore, demande en moyenne cent cinquante-un jours, effectuée tout entière par navires à vapeur. La route par le cap de Bonne-Espérance demande cent quarante-quatre jours, et celle par Panama et la Nouvelle-Zélande pourra être effectuée entre l'aller et le retour en cent dix jours. Une économie de quinze jours au moins par traversée est d'une haute importance à une époque mercantile où le temps est le plus précieux des capitaux; et ainsi, tandis que la découverte de l'or en Australie détourne l'émigration de la Californie et lui ouvre un nouveau domaine, tandis que les développements de cet Etat se ralentissent depuis qu'il lui faut partager le courant de population qu'il accaparait naguère à lui seul, la position du grand isthme américain le rend également le point de ralliement de tous les voyageurs se rendant soit à San-Francisco, soit à Sydney; et l'imagination s'égare à supputer

Digitized by Google

ce que doit devenir prochainement cette contrée privilégiée qu'enrichira le transit du monde entier. Ses fertiles vallées produisent sans culture toutes les plantes les plus précieuses des tropiques, le caféier, l'indigotier, la canne à sucre, le cochenillier, le cacaoyer; ses forêts abondent en arbres des plus utiles essences; sur les flancs de ses montagnes gigantesques les différentes zones de température font éclore les productions variées des climats tempérés; et pour faire valoir ces ressources surabondantes, il ne manque que des bras, de l'énergie, et des voies de communication. C'est ce que lui apporte la race anglo-américaine, destinée à recueillir par son industrie et sa persévérance tant de fruits méconnus jusqu'à ce jour.

Les intérêts maritimes trouveront encore un avantage considérable à l'achèvement d'une voie de fer à travers l'isthme américain. On ne compte pas moins de 600 navires des Etats-Unis engagés dans la pêche de la baleine et jaugeant ensemble 200,000 tonnes. Sur ce nombre 400 navires poursuivent leurs audacieuses entreprises dans l'Océan Pacifique, et l'obligation de franchir deux fois par voyage le cap Horn donne aux expéditions une durée de trois ans, dont un tiers au moins est consumé sans profit par l'aller et le retour. L'huile recueillie dans la première année de pêche doit donc rester deux ans entiers à bord du baleinier, où elle subit un déchet considérable par le coulage; c'est de plus un capital sans emploi qui occasionne à l'armateur une perte importante d'intérêts, et la nécessité de pouvoir loger à bord les produits de plusieurs saisons ne permet d'employer à ce service que de très-grands navires pouvant contenir 2,800 barils. Lorsque le chemin de fer sera terminé, l'huile de baleine pourra chaque année être expédiée par cette voie vers les grands marchés de l'Atlantique; il ne serait plus dès lors nécessaire que les navires affectés à cette pêche eussent une si vaste capacité, et l'emploi de baleiniers d'un tiers plus petits réduirait de moitié leur prix de construction, d'après les calculs des hommes compétents. C'est ce qu'établit le lieutenant Maury dans un rapport sur ce sujet, présenté au congrès de Washington, et il ajoute que la somme des profits réalisés par le commerce américain qui se livre à la pêche de la baleine, somme évaluée par lui à cinq millions de francs par année avec la navigation du cap Horn, atteindrait le chiffre de seize millions dès que les produits de la pêche pourraient passer en transit à travers l'isthme américain. Nous n'admettons pas ce chiffre de bénéfices, car la concurrence ferait évidemment baisser le prix de vente de l'huile à mesure que les dépenses de la pêche se réduiraient; mais ce serait le public qui recueillerait en réalité les avantages de cette immense économie dans les frais maritimes de la pêche.

Il nous a semblé que ces considérations générales devaient précé-

Digitized by Google

der le récit des travaux exécutés ou projetés sur différents points de l'Amérique centrale. Nous allons maintenant décrire tour à tour les cinq routes qui ont donné lieu aux études les plus sérieuses, en raison des avantages qu'elles offrent à divers titres. Il y a près de quarante ans que M. de Humboldt a déterminé la position et le tracé de ces cinq routes, et depuis lors la science et l'industrie n'ont fait qu'approfondir et compléter les études de l'illustre savant. Le gouvernement espagnol, dans la crainte de voir les étrangers s'impatroniser dans ses possessions américaines, pour en exploiter les richesses et l'heureuse situation, avait toujours tenu secrets les travaux topographiques et hydrographiques faits par son ordre pour l'exécution éventuelle de cette grande entreprise. Il se montra plus traitable envers M. de Humboldt, à qui il fit connaître les résultats des explorations précédentes. Sans avoir besoin d'examiner les lieux, et par la seule connaissance des travaux antérieurs, le grand géologue prussien éclaira le problème d'une vive lumière, et même après un long intervalle de temps ses observations considérées comme décisives font encore autorité. Il constata que la jonction des deux Océans pouvait s'effectuer sur cinq points différents : 1° par la rivière Atrato, c'est celle de ces lignes qui est la plus voisine de l'équateur; 2° par l'isthme de Darien; 3° par l'isthme de Panama; 4° par le lac de Nicaragua; 5° par l'isthme de Tehuantepec.

La première de ces lignes unirait par un canal le Rio Atrato, qui se jette dans la mer Caraïbe, et le Rio Naonama, qui va se perdre dans l'Océan Pacifique (voir la carte, n° 1).

La seconde utiliserait, pour un canal ou un chemin de fer, le Rio Santa-Maria, qui parcourt le tiers de l'isthme de Darien, large seulement de soixante milles (n° 3).

La troisième route, la plus importante et la plus près d'être entièrement livrée à la circulation, au moyen d'un chemin de fer, est celle qui traverse l'isthme dans sa partie la plus rétrécie entre les deux mers, partant d'une île située près de Chagres, à l'Est, et aboutissant, à l'Ouest, à Panama, sur l'Océan Pacifique (n° 4).

La quatrième, tracée au Nord-Ouest de la précédente, commencerait au port de San-Juan de Nicaragua, sur la mer Caraïbe, remonterait la rivière San-Juan, traverserait le lac de Nicaragua, et franchirait par terre une étroite chaîne de montagnes entre ce lac et l'Océan Pacifique, aux environs de San-Juan del Sur (n° 6).

Enfin, la cinquième voie de jonction, plus longue que les précédentes, aurait son point de départ à l'embouchure du fleuve Coatzacoalcos, sur le golfe du Mexique, remonterait ce fleuve tant qu'il est navigable, puis se dirigerait vers la ville de Tehuantepec et le rivage du Pacifique, à travers un large plateau (n° 10).

Digitized by Google

Nous nous occuperons principalement des trois dernières lignes, en raison des études et des travaux plus complets auxquels elles ont donné lieu.

Parmi les ouvrages récemment publiés aux Etats-Unis pour faire valoir les avantages respectifs de chacune de ces voies, nous avons principalement consulté le livre écrit par un des médecins attachés au chemin de fer de Panama *; les volumes sur le Nicaragua, de M. Squier, ministre plénipotentiaire américain dans cette république **; et le récit officiel de l'exploration de l'isthme de Tehuantepec, par le major Barnard ***.—L'ouvrage du célèbre voyageur Stephens **** décrit aussi avec exactitude les difficultés opposées à ces entreprises par la configuration montagneuse du terrain, et ces livres font honneur à la littérature de voyages, dans laquelle les Etats-Unis, par suite de l'esprit aventureux des Américains, possèdent plus de richesses que dans les autres branches des connaissances humaines.

II.

L'isthme de Panama est situé dans l'Etat actuel de la Nouvelle-Grenade, démembrement de l'ancienne république de Colombie, fondée par le général Bolivar, lorsqu'il réussit, en 1819, dans son insurrection contre l'Espagne. Le dictateur ou le libérateur, comme on voudra l'appeler, se préoccupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1830, de la grande question du percement de l'isthme; et, en 1827, il fit étudier le terrain par deux officiers anglais, MM. Lloyd et Talmarc, chargés d'examiner la possibilité du creusement d'un canal. Mais le premier de ces ingénieurs mourut avant d'avoir achevé son relevé hydrographique, et le projet n'eut alors aucune suite. — En 1835, le baron Thierry, dont l'on connaît les travaux de colonisation à la Nouvelle-Zélande, obtint la concession d'un canal entre les rivières le Chagres et la Quebra-Grande. La même année, le congrès des Etats-Unis résolut, par un vote solennel, de faire de la jonction des deux mers une affaire de gouvernement, et de prendre à cet égard une glorieuse initiative. Le colonel Biddle fut envoyé dans l'Amérique Centrale pour étudier les voies de communication; mais au lieu de traiter pour son gouvernement, cet agent officiel traita pour lui-même avec la république de la Nouvelle-Grenade,

* The Isthmus of Panama, and what i san there, by C. D. Griswold, M. D. Un volume. New-York, 1852.

** Nicaragua, and the proposed interoceanic canal, by E. G. Squier, late chargé d'affaires, etc. Deux volumes. New-York, 1852.

*** The Isthmus of Tehuantepec, result of a survey made by the scientific commission, under the direction of major J. G. Barnard. Un volume et atlas. New-York, 1852.

**** Incidents of Travel in Central America, Chiapas and Yucatan, by John L. Stephens. Deux volumes. New-York, 1846.

Digitized by Google

et il s'associa avec une compagnie du pays pour l'exécution du travail de jonction. L'une et l'autre de ces tentatives devaient avorter sans commencement d'exécution, et le baron Thierry ne crut avoir rien de mieux à faire que de retourner en Australie, près de ses sauvages, qui rôtirent et mangèrent le malheureux aventurier dans un jour de mauvaise humeur. En 1843, une association se forma à Paris, sous le nom de Compagnie Franco-Grenadine ou de Compagnie Salmon, et elle obtint du gouvernement de la Nouvelle-Grenade une concession libérale pour la construction d'un canal de Chagres à Panama. M. Garella, ingénieur des mines, fut envoyé sur les lieux pour étudier la configuration du sol, dresser des plans et des devis; et son rapport, publié en 1845, dépassa de beaucoup les prévisions de la compagnie*. Selon M. Garella, une somme de 125,000,000 de francs était nécessaire pour ouvrir, d'un Océan à l'autre, un canal accessible à des navires de 1,200 tonneaux. Le col le plus abaissé de la chaîne de montagnes qui traverse l'isthme ayant près de cent quarante mètres au-dessus de l'Océan, et les rigoles d'alimentation dérivées de la rivière de Chagres ne pouvant amener l'eau pour les besoins de la navigation qu'à une hauteur de cinquante-neuf mètres soixante centimètres au-dessus de l'Atlantique, M. Garella proposait un vaste tunnel de cinq mille trois cent cinquante mètres de long, précédé du côté de Chagres d'une tranchée de six cent dix mètres, et suivi du côté de Panama d'une autre tranchée de mille cinq cent soixante-dix mètres. Le niveau d'eau dans ce bief de partage se trouvait à cinquante-trois mètres quatre-vingt centimètres au-dessus de l'Atlantique. Le tunnel seul était évalué à près de 50,000,000 de francs dans les devis. La difficulté de l'entreprise la fit bientôt abandonner par ses promoteurs, et c'est à cette époque que la Compagnie royale des vapeurs anglais des Indes-Occidentales projeta d'ouvrir une route macadamisée de l'un à l'autre Océan. Cette compagnie desservait alors le port de Chagres, et il était fort important pour ses intérêts qu'un chemin aisé vînt amener à ses paquebots le commerce et les passagers des Etats qui bordent l'Océan Pacifique. Le capitaine Liot, chargé de faire une étude de la question, fit un rapport très favorable, ce qui n'empêcha pas que le projet n'eût encore aucune suite.

* M. Guizot, qui a l'intelligence de toutes les grandes choses, avait lui-même donné mission à M. Garella de faire un travail aussi complet et aussi exact que possible sur le percement de l'isthme. Outre le personnel d'ingénieurs et d'ouvriers sous ses ordres, le ministre avait mis à la disposition de M. Garella un brick dans l'Atlantique et une corvette dans le Pacifique afin de faciliter ses relevés. Le projet de M. Garella peut être considéré comme le plus sérieux et le plus praticable de tous les projets de canal maritime, et c'est à M. Guizot que revient l'honneur d'avoir provoqué et rendu possible cette importante étude. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

En 1847, une compagnie européenne, organisée à Paris, obtint une concession pour un chemin de fer, et, le 8 juin, le traité fut ratifié par la législature néo-grenadine, sous la condition de verser un cautionnement de 600,000 francs dans le délai d'un an. Faute d'avoir rempli à temps cette condition, l'Europe devait perdre la gloire et les bénéfices de cette voie de communication, et l'industrie américaine n'attendait que le dernier terme des délais pour se substituer à la compagnie qui laissait expirer ses droits. Au mois de décembre 1848, quelques riches capitalistes de New-York passaient un traité avec le chargé d'affaires de la Nouvelle-Grenade, et obtenaient la concession, en versant immédiatement le cautionnement de 600,000 francs. En 1850, le président de la compagnie, John L. Stephens, célèbre par des voyages scientifiques dans l'Amérique Centrale, se rendait à Bogota pour faire confirmer le traité par le gouvernement, et, le 6 avril, il signait une convention définitive, que le congrès adoptait bientôt comme loi de l'Etat. D'après cette loi, la concession du chemin est accordée à la compagnie américaine pour quarante-neuf ans. La construction et l'achèvement de la double voie devront avoir lieu en six années, avec privilége de porter ce délai à huit années, en cas d'obstacles reconnus. Le gouvernement s'interdit d'autoriser toute autre voie de communication à travers l'isthme de Panama, et il livre gratuitement à la compagnie tous les terrains nationaux sur le parcours du chemin. Elle n'aura à payer que les propriétés particulières, et il lui est en outre donné à titre gratuit une étendue de 80,000 hectares, avec les terrains vacants dans l'île de Manzanilla. C'est cette petite île, située à quelques kilomètres de Chagres, qui est choisie comme le *terminus* du chemin sur le golfe du Mexique. Les tarifs sont laissés à la fixation de la compagnie; mais elle paiera à l'Etat trois pour cent du revenu net de l'exploitation, et elle s'engage à transporter, sans frais, les dépêches et les troupes du gouvernement. La compagnie jouira en outre du monopole de la navigation à vapeur sur la rivière de Chagres. Le gouvernement se réserve la faculté de racheter le chemin, vingt ans après son ouverture au public, à raison de 25 millions de francs, ou bien dix ans plus tard, à raison de 10 millions.

Sur ces bases, la compagnie se faisait autoriser par une loi de l'Etat de New-York, votée au mois d'avril 1849. Le capital est de 5 millions de francs, divisé en actions de 500 francs, avec faculté de porter le fonds social à 25 millions.

Les priviléges que nous venons d'énumérer semblent prodigués par le gouvernement de la Nouvelle-Grenade d'une main trop libérale; ils dotent une compagnie étrangère d'une puissance considérable, et constituent, pour ainsi dire, un Etat dans l'Etat. Mais fallait-il marchander les avantages pour attirer les capitaux, les bras et l'industrie

Digitized by Google

dans un pays sans industrie, sans bras et sans capitaux; et le progrès matériel dont profitera la contrée avoisinant l'isthme peut-il se payer assez cher? Quelque entreprenants que soient les Américains, il leur fallait ces vastes concessions pour les décider à se lancer dans une entreprise si hasardeuse; et, malgré tant d'avantages, les obstacles auraient pu décourager, si la découverte de l'or en Californie n'était pas venue, avec une admirable opportunité, promettre de brillants résultats à la compagnie. L'un des fondateurs était M. Aspinwall, alors propriétaire des deux lignes de vapeurs américains de New-York à Chagres et de Panama à San-Francisco, et la construction du chemin de fer devait rendre certain le succès de ses entreprises maritimes. — Du reste, le gouvernement américain, dans la sphère de son action, s'était préoccupé d'assurer à ses administrés les conditions les plus libérales pour le passage de l'isthme, et, dès 1846, avant les découvertes aurifères de la Californie, il avait conclu un traité par lequel la Nouvelle-Grenade garantit aux citoyens des Etats-Unis le droit de passage sur les voies de communication qui pourront être établies, assimilant les Américains aux nationaux dans les tarifs de péage. Par contre, les Etats-Unis garantissent la neutralité de l'isthme, et s'engagent à faire respecter par les autres puissances la souveraineté de la Nouvelle-Grenade sur cette étroite mais précieuse langue de terre.

Chagres est une méchante bourgade, située à l'embouchure de la rivière du même nom. Sur la rive droite, s'élève le village indien, composé de quelques huttes de bambou. La rive gauche a vu se fonder le village américain, qui aspirait à devenir rapidement une grande ville; mais le chemin de fer, en abandonnant ce port, a arrêté pour toujours ses progrès, et les masures de planches qui figuraient la cité naissante sont, l'une après l'autre, transportées à l'île de Manzanilla. Chagres ne pouvait nullement convenir comme tête de la voie ferrée. Son port étroit est ouvert à tous les vents; la rivière forme à son embouchure une barre fort difficile à franchir, et la houle qui règne sur cette côte en rend l'approche impossible aux grands navires. Il leur faut mouiller en pleine mer à deux milles du rivage, et opérer le débarquement des passagers dans les pirogues du pays, non sans de grands dangers de submersion. — L'île de Manzanilla forme, au contraire, avec la terre, la baie de Limon, connue par les Américains sous le nom de Navy-Bay. Le port est spacieux et peut abriter les plus grands navires. La compagnie a bâti une jetée, à laquelle viennent s'amarrer les paquebots et les vapeurs, sans que les houles se fassent sentir dans ces parages; en sorte que les voyageurs et les marchandises peuvent débarquer à pied sec; avantage qui donne à cette position une valeur inappréciable. Les ateliers et les magasins du chemin de fer sont déjà établis dans cette île. Autour d'eux sont venus se grouper

Digitized by Google

les industriels qui ont abandonné Chagres, sentant que les bénéfices du transit leur échapperaient autrement, et la ville naissante, appelée à de grandes destinées, porte le nom d'Aspinwall, l'un des hardis fondateurs de la compagnie.

Jusqu'à ces derniers temps, le voyageur qui voulait traverser l'isthme remontait la rivière de Chagres dans une fragile pirogue du pays, jusqu'à Gorgona, à quarante kilomètres environ de l'embouchure. Cette navigation demandait trois jours et ne s'effectuait pas sans des périls incessants *. L'étroit canot était souvent exposé à chavirer aux moindres brusques mouvements des passagers; le courant, les écueils, les rapides menaçaient de nouveaux accidents, et les différences de niveau dans, le lit du fleuve obligeaient parfois à traîner la pirogue à terre, pour la remonter au-dessus d'un saut infranchissable. A Gorgona, on se confiait à la ferme allure des mulets pour traverser les montagnes Enfin, l'on arrivait à Panama, ville autrefois florissante, fondée par Vasco Nuñez de Balboa, le valeureux Espagnol qui découvrit le premier l'Océan Pacifique, en 1513, mais ville aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur. La plage n'offre aucun mouillage sûr pour de grands navires, et les *steamers* de l'Océan Pacifique sont obligés de relâcher à l'île de Taboga, à douze milles de Panama. Un petit vapeur fait chaque jour le service entre cette île et la terre ferme, et conduit les passagers jusqu'aux vaisseaux qui doivent les transporter vers San-Francisco.

Dans un an ou quinze mois, au lieu de ce pénible voyage de trois jours, le parcours de l'isthme de Panama ne demandera que trois heures; et déjà le chemin de fer, achevé sur une partie de la ligne, permet aux voyageurs de se transporter en deux heures d'Aspinwall à Barbacoa. C'est en septembre 1850 que les travaux ont commencé, et tout fait présumer que la ligne entière sera livrée à la circulation dès les premiers mois de 1854; en sorte qu'une entreprise aussi difficile n'aura pas demandé quatre ans entiers pour sa complète exécution. Le chemin part de l'île de Manzanilla, au nord-est de Navy-Bay, à sept milles de Chagres; il traverse l'île, puis le bras de mer, large de cent mètres, qui la sépare du continent, et il rejoint ainsi la vallée de la rivière de Chagres. Après avoir franchi le Rio Gatun sur un pont de bois, les rails longent la rive droite du Chagres, suivent ses détours, et ne traversent cette rivière que près de Gorgona. A ce point, la voie de fer abandonne la vallée, parcourt un pays fort montagneux et va aboutir à la baie de Panama, à l'ouest de la ville de ce nom. La longueur totale du chemin de fer sera de soixante-quatorze kilomètres.

* Voir le récit d'un Voyage de Chagres à Panama, dans le tome Ier de cette *Revue*, page 581.

Digitized by Google

Pour mener à bien cette entreprise, la compagnie n'a dû compter en rien sur les ressources de la contrée traversée par le chemin de fer. Les forêts y abondent en arbres parfaitement propres à la charpente; mais l'absence de toute voie de communication s'oppose à ce que ces bois puissent être utilisés, et les solives employées sur l'isthme, après avoir été abattues et équarries au nord des Etats-Unis, sont transportées par les canaux jusqu'à New-York, pour y être embarquées à destination de l'île de Manzanilla. Il en est de même de tous les autres matériaux, jusqu'aux briques, et le fait suivant donnera une idée des frais énormes de la construction de ce chemin. Du 1er septembre 1850 au 1er décembre 1851, la compagnie a expédié des Etats-Unis cinquante-huit navires chargés de matériaux et de provisions, et dans ce nombre ne sont pas compris les navires affrétés en Angleterre pour amener directement le fer. Le pays a été également incapable de fournir les ouvriers terrassiers nécessaires pour les tranchées et les remblais; le peuple est trop indolent pour s'astreindre à une tâche aussi pénible, et l'on ne parvient qu'à utiliser une centaine d'hommes de la Nouvelle-Grenade pour faire des éclaircies dans les bois. Il a fallu recruter aux Etats-Unis tous les travailleurs nécessaires à l'entreprise, les transporter sur l'isthme, leur y bâtir des demeures, pourvoir à leur nourriture et à leur bien-être, et réexpédier sur New-York les invalides et les licenciés. Eu égard à l'excessive chaleur du climat, les engagements ne sont que de six mois; et c'est ainsi que, depuis deux ans, près de trois mille personnes ont été dirigées sur l'isthme, quoiqu'à aucune époque il n'y ait eu plus de douze cents ouvriers valides travaillant à la fois. L'Amérique Centrale, malgré sa merveilleuse fertilité, ne produit pas même les denrées alimentaires nécessaires pour le personnel de l'exploitation, tant est grande la nonchalance des habitants, qui ne cultivent que ce qu'il faut pour eux-mêmes, et tout, jusqu'à la farine, doit être transporté de New-York. Indépendamment de fièvres fréquentes, les ouvriers ont été en butte au choléra, qui a forcé, l'année dernière, à suspendre entièrement les travaux; et pour soigner ces maladies, la compagnie entretient un médecin à chacune de ses stations. Ainsi, l'achèvement désormais certain de ce chemin de fer sera l'un des exemples les plus remarquables de l'énergie et de la persévérance des Américains. Le cours des actions prouve, d'ailleurs, le degré de confiance qu'inspire cette entreprise. Elles sont cotées maintenant (octobre 1852) à la Bourse de New-York, à 42 pour cent au-dessus du pair; et cependant, loin de donner encore aucun produit, elles sont sujettes à de nouveaux appels de fonds. Il est vrai que la spéculation entre pour quelque chose dans cette hausse remarquable; mais le chemin de fer a un assez bel avenir devant lui pour légitimer la faveur dont jouit son capital dans le monde financier.

Digitized by Google

Depuis huit ans des compagnies anglaises mettent en communication par la vapeur d'un côté Southampton et Chagres, de l'autre Panama et la côte de l'Amérique du Sud. Les départs ont lieu maintenant deux fois par mois. Depuis huit ans des compagnies américaines desservent sur l'Océan, au moyen de vastes steamers, les deux lignes de New-York et de la Nouvelle-Orléans à Chagres (actuellement à Aspinwall), et sur l'Océan Pacifique une flotte d'autres larges vapeurs navigue régulièrement de Panama à San-Francisco et autres ports de Californie. La concurrence a amené une grande réduction des prix; et tandis qu'au commencement de la fièvre de l'or le double passage de New-York à San-Francisco coûtait de trois à quatre mille francs, en ce moment le même voyage peut s'effectuer pour huit cents francs à bord des mêmes paquebots. Ce n'est pas encore le dernier mot du bon marché. En janvier 1853 une ligne de vapeurs anglais doit relier deux fois par mois Liverpool et Aspinwall, en faisant escale à New-York à l'aller et au retour. Enfin une compagnie de Londres fait construire huit puissants steamers, qui seront prêts dans le courant de l'été prochain, pour le service de Panama à Sydney en Australie, en touchant à Tahiti et à la Nouvelle-Zélande, tandis que le gouvernement américain se prépare à organiser une autre ligne entre Panama et les côtes de la Chine, en touchant aux îles Sandwich. Ainsi c'est vers l'isthme de Panama que viennent converger les voies de communication des cinq parties du monde, et le voyageur qui se rend de Paris à San-Francisco y coudoiera celui qui s'achemine de Québec à Canton, ou de Buenos-Ayres à Sydney.

On voit que les vapeurs d'Australie doivent relâcher aux îles de la Société. Cette possession française est ainsi appelée à acquérir une véritable importance comme lieu de ravitaillement, comme entrepôt de charbon et de denrées pour les steamers et leurs passagers. Les progrès rapides de l'Australie donneront, avec le temps, une grande valeur politique et commerciale aux différents archipels de l'Océanie, et nous nous félicitons que la France puisse participer aux bénéfices de ce mouvement d'expansion qui attire vers les nouveaux continents les colons de l'ancien monde.

III.

Si la politique et la spéculation, le commerce et l'industrie se sont livrés à mille projets et à mille intrigues sur le terrain de l'isthme de Panama, il en a été de même à l'isthme de Nicaragua, où la nature semble avoir indiqué le tracé d'un canal inter-océanique. Un vaste lac occupe en largeur à peu près la moitié de l'espace qui sépare en cet endroit les deux mers. De la partie sud-est du lac découle un fleuve

Digitized by Google

qui vient se jeter dans l'Océan Atlantique ; à son embouchure est situé le port de San-Juan de Nicaragua, tandis que du côté de l'ouest une langue de terre de quinze milles est la seule barrière entre le lac et le Pacifique. L'attention des capitalistes et des hommes d'État s'est donc depuis longtemps fixée sur ces parages ; mais les révolutions perpétuelles qui bouleversent ce malheureux pays devaient, non moins que les difficultés du terrain, faire échouer jusqu'ici toutes les entreprises.

L'État de Nicaragua, que parcourt le canal projeté, formait l'un des cinq États de la confédération de l'Amérique centrale, reconnus comme indépendants de l'Espagne, en 1821. Cette organisation, sans cesse compromise par des révoltes et des *pronunciamientos*, fut définitivement détruite en 1839, et depuis lors chaque État s'est déclaré souverain ; mais le Nicaragua s'est distingué entre tous par des révolutions continuelles, dont l'un des désastreux résultats a été de retarder l'ouverture d'une voie de communication si profitable pour le pays qu'elle rendrait accessible au commerce du monde entier. — Sans remonter au-delà du siècle présent, le prince de la Paix s'intéressa vivement à la question du percement de l'isthme qui nous occupe, et fit étudier le terrain avec soin par des ingénieurs. Après la déclaration d'indépendance, l'Amérique centrale s'empressa de faire appel au concours de l'Europe, par des offres avantageuses. En 1824, la maison Barclay, de Londres, proposa au gouvernement d'exécuter le projet de canal sans aucune subvention. A la même époque une compagnie des États-Unis, à la tête de laquelle étaient MM. Bourke et Llanos, faisait des propositions analogues, offrant même à la fédération vingt pour cent des recettes. Mais, dans l'état de perturbation du pays, l'on ne prêta plus l'oreille à des offres que l'on avait cependant provoquées.

En 1826, la maison Palmer, de New-York, était plus heureuse, et signait un traité avec le gouvernement de Guatemala pour la canalisation du fleuve San-Juan et la réunion du lac à la mer. A la même époque le roi de Hollande se passionnait pour la même entreprise, et faisait partir comme ambassadeur le général Verveer, chargé d'obtenir une concession et un privilége. Après des explorations étendues et de longues négociations, le général obtenait le retrait de la concession Palmer, qui, du reste, n'avait reçu aucun commencement d'exécution, et il signait, le 24 juillet 1830, les bases d'un contrat dont la révolution de Belgique devait bientôt anéantir les espérances, en absorbant pour des intérêts plus pressants toutes les ressources de la Hollande. Nous n'entendons plus parler ensuite de ces projets qu'en 1837, où le gouvernement fédéral, jouissant d'un peu de repos, entreprend d'exécuter lui-même les travaux du canal au moyen d'un emprunt qu'il contractait en Europe. Le général Morazan, président de la république, charge

Digitized by Google

le lieutenant Bailey d'une exploration complète de l'isthme, et c'est à ce courageux officier anglais que l'on doit les études et les devis les plus sérieux. Son rapport consciencieux a, depuis, servi de base à tous les calculs; mais bientôt éclatait la révolution qui amenait la séparation des cinq États, et le savant ingénieur, pour prix de ses fatigues, n'obtenait même pas le remboursement des dépenses considérables nécessitées par l'accomplissement de sa mission.

En 1845 le gouvernement de Nicaragua décrétait d'exécuter immédiatement ce grand ouvrage de canalisation; et, pour attirer les capitaux européens, il faisait l'offre au prince Louis-Napoléon de le placer à la tête de la direction exécutive de construction. En avril 1846, M. Marcoleta, envoyé de Nicaragua, passait avec le prince, alors détenu dans la forteresse de Ham, un contrat pour le percement du *Canal-Maritime-Napoléon*

Nous arrivons ainsi à l'époque du grand mouvement de voyageurs causé par la Californie, et la conséquence devait en être de rendre plus actives les négociations qui avaient jusqu'à ce jour complétement échoué. En 1849, un traité provisoire était conclu entre le directeur de l'État de Nicaragua et une compagnie américaine représentée par M. Vanderbilt. Le traité était solennellement ratifié par la législature, le 26 septembre 1849, et les avantages qu'il assure au capitaliste de New-York semblaient devoir accélérer les travaux du canal. La concession est faite pour quatre-vingt-cinq ans à partir de l'époque où le canal terminé sera livré à la circulation; mais la faculté d'aliéner ses droits est interdite à la compagnie, afin que le privilége ne change pas de mains pour devenir le jouet de la spéculation. Une période de douze ans est accordée pour les travaux; et pendant leur durée, la compagnie s'engage à payer à l'État une somme de cinquante mille francs par an. Après l'achèvement du canal, l'État prélèvera vingt pour cent des profits nets de l'entreprise pendant vingt ans, et vingt-cinq pour cent pendant les soixante dernières années de la concession. La compagnie donne à l'État pour un million de francs d'actions dans l'entreprise, et elle lui accorde la faculté d'entrer, en outre, pour deux millions et demi dans le capital social par des achats de ce montant d'actions. Les terrains nationaux, le long de la ligne du canal, sont donnés gratuitement, ainsi que les matériaux de toute sorte que l'on pourrait se procurer sur le domaine de l'État. Toutes les pièces de machines, métaux et autres articles pour la construction du canal, entreront en franchise de droits, et le personnel de l'entreprise jouira des priviléges de citoyen, sans être assujetti à aucune taxe et sans pouvoir être convoqué pour aucun service militaire. La compagnie possédera le monopole exclusif de la navigation à vapeur sur le fleuve San-Juan ainsi que sur le lac; et elle aura le droit, avant l'achèvement du canal,

Digitized by Google

d'ouvrir soit une voie de fer, soit une route carrossable depuis le lac de Nicaragua jusqu'au Pacifique, afin d'assurer le transit d'un Océan à l'autre. A l'expiration de la concession, la ligne navigable fera retour à l'État, qui paiera à la compagnie quinze pour cent des revenus nets du canal pendant dix ans, si les frais de construction n'ont pas atteint cent millions de francs, et pendant vingt ans si les dépenses ont dépassé ce chiffre. —L'article 10 dit, enfin, que les études et les explorations pour le canal seront commencées dans l'année qui suivra la ratification du traité.

Pour accomplir les conditions formelles de cet article, M. Vanderbilt fit partir de New-York, au mois de mai 1850, un corps d'ingénieurs et de cantonniers chargés de lever les plans de l'isthme; mais depuis lors le public n'a pas reçu communication de leur rapport, et tout porte à croire que leur mission, relativement au canal, n'était pas sérieuse, et que leur travail s'est borné à percer une route accessible aux voitures entre San-Juan del Sur, petit port du Pacifique, et Virgin-Bay, extrémité du lac de Nicaragua. Ce qui le prouve, c'est que la compagnie a profité des révolutions incessantes du pays pour obtenir que le privilége du transit fût distinct et séparé du privilége du canal; c'est encore que M. Vanderbilt n'a pas fait remuer un pouce de terrain pour creuser la voie navigable, tandis qu'il a déployé une prodigieuse activité pour créer trois lignes de paquebots à vapeur reliant New-York à San-Francisco; l'une allant de New-York à San-Juan de Nicaragua, la seconde remontant le fleuve San-Juan et traversant le lac jusqu'à Virgin-Bay, la troisième faisant la traversée entre San-Juan del Sur et San-Francisco. Un an après la concession obtenue, deux steamers construits par la compagnie à New-York avaient pu accomplir l'immense voyage de doubler le cap Horn, et étaient venus prendre leur place le long de la côte du Pacifique; d'autres, n'ayant qu'un très-faible tirant d'eau, s'étaient échelonnés le long du fleuve San-Juan, et pour faire franchir à l'un d'eux, *le Director*, une ligne d'écueils qui laisse le lit du fleuve presqu'à sec, il avait fallu sur place démonter la machine, la transporter par terre jusqu'au-dessus des rapides, et traîner à bras la coque entièrement vide du navire par-dessus ce passage dangereux. Enfin, au mois de juillet 1851, la population et la presse des États-Unis faisaient éclater leur enthousiasme à l'occasion de l'arrivée à New-York du vapeur *Prometheus*, amenant un premier convoi de plusieurs centaines de Californiens qui avaient quitté San-Francisco vingt-huit jours auparavant. Dès son coup d'essai la nouvelle ligne obtenait une réduction de huit jours sur la durée du voyage, les plus courts passages étant, à cette époque, de trente-cinq jours, et dans un pays maritime et commercial des triomphes de ce genre sur la nature, des conquêtes sur le temps et la distance, pas-

Digitized by Google

sionnent le peuple et sont accueillis avec le chaleureux intérêt que les nations artistes déploient à la découverte d'un bel antique ou à la production d'un chef-d'œuvre de peinture. M. Cornélius Vanderbilt est d'ailleurs coutumier de ces hauts faits de navigation. Fils de ses œuvres, ouvrier charpentier à l'âge de vingt ans, il est aujourd'hui millionnaire, et il a gagné sa fortune à la construction de ces magnifiques *steamboats* qui sillonnent en tous sens les fleuves des États-Unis. Une foule de perfectionnements sont le fruit de sa féconde imagination pour alléger le poids de la machine, accélérer la vitesse, diminuer le tirant d'eau. Il fait des navires qui posent en quelque sorte sur l'eau sans y pénétrer, et lui seul devait réussir à lancer sur les bas-fonds du fleuve San-Juan des vapeurs qui pussent en surmonter les obstacles. M. Vanderbilt n'a pas fait faire moins de progrès à la construction des vapeurs de long cours. On sait que les steamers américains dépassent maintenant sensiblement la vitesse des plus parfaits modèles de steamers anglais, et à ce sujet nous constaterons la sécurité de cette navigation à vapeur sur l'Océan. Tandis que les journaux enregistrent sans cesse les explosions, les incendies ou les sinistres des bateaux du Mississipi et de l'Ohio, les désastres sur la mer causés par le moteur sont infiniment rares, et malgré la précipitation qu'a dû déployer l'industrie américaine pour improviser une flotte à vapeur sur le Pacifique à la suite des découvertes de la Californie, nous ne savons aucune catastrophe causée par explosion de chaudière à bord d'un *steam-ship*.

La ligne Vanderbilt et le transit de Nicaragua ont donc joui, pendant quelque temps, d'une grande popularité aux États-Unis; mais une réaction s'est déclarée dans le public à la suite d'une mortalité considérable parmi les passagers traversant l'isthme. Le naufrage successif de deux steamers sur les côtes du Pacifique, et d'un troisième sur les rochers du fleuve San-Juan, ont jeté le désordre et le ralentissement dans le service. Des émigrants ont été délaissés dans l'intérieur du pays sans moyens de transport pour leur faire continuer leur route; le choléra ou la fièvre jaune en ont moissonné un grand nombre, et naguère la populace de San-Francisco promenait dans les rues un mannequin portant ces mots : « *Vanderbilt death line,* » ligne de mort de Vanderbilt, et elle pendait ensuite l'effigie couverte de boue au milieu de vociférations et de cris de vengeance. Bien a pris au hardi promoteur de ce service d'être à cette époque éloigné d'une ville où l'on ne se borne pas toujours à des simulacres de pendaison.

Ainsi, l'œuvre du percement d'un canal est aussi bien délaissée à Panama qu'à Nicaragua, et quoiqu'il soit impossible de prévoir l'avenir, les obstacles d'une pareille construction ne paraissent pas rendre

Digitized by Google

prochaine l'exécution de ce travail. Ce qui a longtemps entretenu les illusions à ce sujet, c'est que l'on s'imaginait pouvoir, à peu de frais, rendre navigable pour de grands navires le fleuve San-Juan depuis la mer jusqu'au lac, sur une longueur de 146 kilomètres; et comme le lac offre une nappe d'eau profonde, de près de 100 kilomètres de largeur, il ne serait plus resté qu'une faible étendue de terrain à creuser entre Virgin-Bay et San-Juan del Sur. On s'est basé sur ce qu'au commencement du dix-septième siècle, à l'époque florissante de ces colonies, des frégates espagnoles prenaient dans les ports du lac leur chargement pour la Corogne ou Cadix, et descendaient ou remontaient le fleuve à pleines voiles. Mais le mot *frégates* s'appliquait alors à des navires d'un faible tonnage, et Gage, qui visita le Nicaragua en 1670, dit que ce voyage était d'une exécution fort difficile, que la remonte du fleuve prenait parfois soixante jours, et le plus souvent un transbordement devait avoir lieu aux rapides de Castillo Viejo. Le fait arrivé en 1648 à un brigantin venu de l'Amérique du Sud semblerait même prouver que quelque commotion volcanique a changé à cette époque le lit du fleuve. Ce brigantin put remonter le San-Juan et arriver à Grenada au fond du lac; mais à la descente une barre de rochers presqu'à fleur d'eau vint tout à coup opposer un obstacle infranchissable à la marche du navire, bien que le niveau du fleuve ne semblât pas avoir changé. Le brigantin emprisonné dans le lac y fut, de longues années, un objet de curiosité, comme le serait une baleine laissée à sec dans les campagnes après une inondation passagère. Les archives de Nicaragua contiennent un grand nombre de documents officiels qui ne permettent pas de révoquer en doute l'aventure de ce navire, et le grand nombre de volcans dont cette contrée est couverte ne rend pas improbable que de nouvelles perturbations du sol soient venues depuis cette époque entraver le cours du San-Juan. Le lieutenant Bailey, qui a exploré ce fleuve en 1837, déclare que la profondeur varie de deux à quinze mètres, et que le grand nombre de rochers dans certains endroits, les pentes trop fortes et les courants trop rapides dans d'autres, rendent impossible la canalisation de ce cours d'eau. Il se prononce formellement pour un canal latéral, dont il évalue la dépense de construction à soixante millions de francs. M. Squier, qui a parcouru le San-Juan en 1849 et 1850 en différentes saisons de l'année, est encore plus explicite dans sa déclaration : « Je » n'ai pas d'hésitation à affirmer, dit-il, que le fleuve San-Juan ne » pourra jamais être rendu navigable pour des vaisseaux de fort ton- » nage; après que par une série de travaux on aura amélioré son lit, » de petits vapeurs pourront le remonter sans beaucoup d'efforts, » mais c'est là tout ce qu'on peut espérer de ce cours d'eau. » (Tome 2, page 225.)

Digitized by Google

Le percement d'un canal sur l'isthme étroit qui sépare Virgin-Bay de San-Juan del Sur, annonce devoir présenter des obstacles encore plus difficiles à surmonter. M. Bailey, dans son exploration, a constaté qu'il faudrait franchir un faîte dont la moindre élévation est de deux cents mètres environ au-dessus de l'Océan Pacifique, et d'à peu près cent cinquante mètres au-dessus du lac. Au moyen d'un souterrain de quatre kilomètres de longueur dont la dépense serait de vingt-cinq millions de francs, et à l'aide d'un grand nombre d'écluses, on obtiendrait, selon M. Bailey, que le bief le plus élevé, ou bief de partage, ne fût pas à plus d'une soixantaine de pieds au-dessus du lac. Mais c'est encore trop, et les eaux de ce lac ne pourraient plus servir à l'alimentation du canal. En remplacement, M. Bailey compte pour son bief de partage sur la pluie du ciel, sur divers ruisseaux des montagnes dont on pourrait réunir les eaux dans de larges réservoirs, enfin sur des puits artésiens qu'il propose de percer en grand nombre le long du canal. Il faut s'être passionné bien aveuglément en faveur d'un projet pour puiser à de telles sources l'alimentation d'un canal maritime. Des réservoirs d'eaux pluviales n'ont jamais produit de grands résultats; et lorsqu'on pense que par de semblables moyens on n'a jamais réussi à remplir les bassins de Versailles, on a peine à croire que de pareils réservoirs fassent flotter des navires de cinq cents tonneaux, surtout dans un pays tropical où l'évaporation est si rapide. En présence d'un projet si impraticable, nous ne devons pas désespérer de voir quelque autre utopiste proposer d'embrigader de nombreux ouvriers chargés de faire la chaîne depuis le Pacifique jusqu'au point culminant de l'isthme, et de se passer de main en main dans des seaux l'eau nécessaire pour ne pas laisser à sec le canal interocéanique. — Afin que cette voie fût navigable, il faudrait donc abaisser le bief au niveau du lac, ce qui donnerait à la tranchée servant de lit au canal une profondeur beaucoup plus considérable, et augmenterait énormément les dépenses. M. Bailey en évalue le devis à soixante-dix millions de francs, et il prend pour termes de comparaison le fameux canal Calédonien. qui a coûté vingt-cinq millions de francs, et donne passage à des corvettes de trente-deux canons, et le canal d'Amsterdam, qui est revenu à peu près au même prix. Mais M. Squier, dans une série de calculs qui paraissent faits avec habileté, établit que le canal de Virgin-Bay à San-Juan del Sur demanderait une excavation de terrain dont le cubage serait dix fois plus fort que celui du canal d'Amsterdam, et cinquante fois plus fort que celui du canal Calédonien. Au même taux de dépenses le canal de Nicaragua engloutirait plus d'un milliard, et la seule énonciation de cette somme suffirait pour faire abandonner un pareil projet.

Mais les partisans du canal ne se laissent pas décourager par de pa-

Digitized by Google

reils chiffres, et pour prouver la possibilité du percement de l'isthme, ils citent un ouvrage non moins colossal exécuté par les Espagnols sur les plateaux du Mexique. C'est la tranchée connue sous le nom de *Desague de Huehuecota;* elle eut pour but de préserver la vallée de Mexico des inondations, en donnant un écoulement aux eaux des divers lacs par une galerie souterraine creusée dans les collines de Nochistongo. Ouverte en 1507, cette galerie fut achevée en douze mois sur un développement d'un kilomètre et demi. Huit mille Indiens avaient péri à la tâche; mais en 1508 le vice-roi put se procurer la jouissance de parcourir le tunnel à cheval et aux flambeaux. Cependant des éboulements fréquents vinrent obstruer la galerie, et il fallut bientôt recommencer sur de nouveaux frais. Alors on se décida pour une tranchée à ciel ouvert, et ce travail mal dirigé se prolongea pendant plus de deux siècles. L'auteur d'un mémoire sur la canalisation de l'isthme, inséré dans la *Revue britannique* du mois de juillet 1840, dit que « dans son état actuel l'ouvrage de Mexico est une des choses » les plus prodigieuses qui existent. Si la fosse était remplie d'eau à » une profondeur de dix mètres, des vaisseaux de guerre passeraient » au travers de la rangée de montagnes qui ceignent le bassin de » Mexico. Quand on a vu le *Desague de Huehuecota,* la canalisation de » l'isthme n'est plus un problème, mais seulement une question de » temps et d'argent. »

Ne serait-ce pas aussi une question d'humanité, et s'il était prouvé que huit mille ouvriers dussent périr à la tâche, se trouverait-il quelqu'un pour conseiller de se lancer dans une pareille entreprise ?

En condamnant comme inexécutable la ligne aboutissant à San-Juan del Sur, M. Squier propose plusieurs tracés qui, selon lui, n'offriraient pas les mêmes obstacles. Au nord du lac de Nicaragua est situé le lac de Managua, et l'un et l'autre communiquent au moyen de la rivière Tipitapa. M. Squier affirme qu'aux environs du lac Managua, la Cordillière qui règne sur toute la longueur de l'isthme américain subit un affaissement considérable. Les sommets à franchir pour rejoindre le Pacifique sont beaucoup moins élevés que sur tout autre point, et M. Squier désigne trois lignes comme offrant chacune des facilités d'exécution : l'une ayant seulement quinze milles de longueur et aboutissant au port de Tamarinda ; la seconde se dirigeant vers le port de Realejo, le meilleur ancrage du Pacifique ; la troisième rejoignant la profonde rivière nommée Estero Real, qui se jette dans la baie de Fonseca (Voir la carte, nos 7, 8 et 9). Mais ces projets ont encore été trop peu étudiés pour qu'il soit possible d'exprimer aucune opinion sur le degré de probabilité de leur réussite.

On remarquera que nous évitons autant que possible de citer des chiffres en fait de hauteur de montagnes, d'élévations et de nivelle-

Digitized by Google

ments. C'est que nous n'avons pu parvenir à faire concorder les assertions des différents auteurs que nous avons consultés pour ce travail. Les uns voient parfois des promontoires là où d'autres aperçoivent des vallées, et il semble que les montagnes de l'Amérique Centrale en soient encore à la période biblique où elles bondissaient comme des béliers, en sorte qu'elles auront apparu aux voyageurs sous des degrés d'élévation divers. Il est malaisé de faire un choix dans ce conflit d'opinions contradictoires, et nous trouvons le même désaccord dans la simple question de savoir si le niveau de l'Océan Pacifique est inférieur ou supérieur au niveau de l'Atlantique. Ainsi, pour ne citer que trois opinions, M. Garella dit que le Pacifique à la haute mer est à dix-neuf pieds six pouces au-dessus de l'Atlantique. L'écrivain de la *Revue britannique* affirme que le Pacifique est à treize pieds *au-dessus* de l'Atlantique à marée haute, et de six pieds *au-dessous* à marée basse, et l'ingénieur M. Gisborne, dans une exploration faite en juillet 1852, prétend avoir constaté une différence de niveau de vingt-quatre pieds en faveur du Pacifique*. Trop souvent l'intérêt personnel de celui qui écrit lui fait voir des facilités et des aplanissements de terrain sur la route qu'il recommande au public, et des difficultés infranchissables sur les routes rivales. — Si les rapports offrent de telles différences sur des faits certains et permanents, comme la hauteur d'une montagne, quelle confiance peut-on accorder aux devis estimatifs de ces ingénieurs qui évaluent le creusement d'un canal à tant de millions sans avoir de données suffisantes pour connaître approximativement les dépenses? Il est évident que ces calculs ne donnent que des chiffres en l'air; et le seul fait que l'on puisse affirmer sans crainte de se tromper, c'est que de pareilles entreprises, hérissées d'obstacles innombrables, exigeraient des capitaux si énormes que cette cherté en compromet l'exécution.

Dans tous les cas ce n'est pas à la compagnie Vanderbilt qu'est réservé l'honneur du percement du canal maritime de Nicaragua. Nous avons dit que l'article 10 de son contrat exigeait que les études pour le canal fussent *commencées* dans l'année qui suivra la ratification du traité. Le gouvernement a considéré que cette clause n'avait pas été remplie, et au mois de septembre dernier le congrès de Nicaragua a décrété l'annulation du privilége accordé en 1849 à la compagnie amé-

* Le travail exécuté par M. Garella, avec le concours d'officiers éminents de la marine française stationnés à la fois sur l'un et l'autre Océan, nous semble, en raison du soin avec lequel il a été fait et des moyens extraordinaires que ce savant ingénieur avait à sa disposition, devoir inspirer plus de confiance que tout autre. L'exactitude du prix de revient peut être seule mise en doute en raison de l'imprévu qui doit entrer pour beaucoup dans un projet de cette nature. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

ricaine. En même temps le congrès rejetait deux traités passés entre les Etats-Unis et l'Angleterre, et par lesquels ces deux puissances prétendaient fixer les frontières entre le Nicaragua et le fameux royaume de Mosquitie. On sait que l'Angleterre, pour avoir un pied sur l'isthme, avait pris sous sa protection un chef d'affreux sauvages dont elle avait fait le roi des Mosquites. A l'en croire, le port de San-Juan de Nicaragua faisait partie de ce royaume imaginaire, et l'Angleterre en avait profité pour s'emparer de ce port au nom de son protégé. Elle lui imposa le nom de Greytown, et y préleva des droits de douane pour son propre compte. En 1851, le steamer *Prometheus*, s'étant refusé à acquitter ces droits et ayant voulu reprendre la mer, fut arrêté par un coup de canon tiré par un vapeur de guerre anglais stationné dans le port. Un conflit diplomatique s'éleva à ce sujet entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, et c'est pour arranger cette affaire qu'un traité eut lieu par lequel les deux parties contractantes proclamaient l'indépendance du port San-Juan, et le reconnaissaient comme ville libre. A la suite de cet arrangement, les quelques centaines de cabaretiers, de marchands et d'industriels qui composent la population blanche de San-Juan se votèrent avec enthousiasme une constitution républicaine. Mais l'Etat de Nicaragua n'a pas jugé à propos de se laisser dépouiller sans avoir été consulté et sans se plaindre, et il rejeta les traités en même temps qu'il abolit le double privilége du transit et du canal.

Les journaux des Etats-Unis considèrent cette résolution comme le résultat des intrigues de l'Angleterre, qui depuis les découvertes aurifères de l'Australie surtout est jalouse de voir toutes les routes de l'isthme entre les mains des Américains. La presse somme le gouvernement de Washington d'exiger le maintien de la concession Vanderbilt et de s'opposer à ce qu'une concession nouvelle soit faite à des capitalistes anglais. Mais il nous paraît probable que le privilége de la compagnie américaine ne lui sera pas rendu, puisque le Nicaragua peut invoquer à bon droit la non-exécution d'une des clauses les plus essentielles du contrat. M. Vanderbilt pourra conserver l'autorisation de naviguer sur le Rio San-Juan et sur le lac de Nicaragua, mais il en perdra le monopole, et de nouveaux ingénieurs viendront explorer les montagnes et les ravins de l'isthme pour le compte de nouveaux capitalistes. Nous ne croyons pas que l'exécution du canal en soit plus avancée ; mais nous pensons qu'on en viendra à l'idée plus pratique d'un chemin de fer, et nous ferions volontiers la prédiction qu'avant trois ans un *rail-road* sera complété entre le lac de Nicaragua et l'Océan Pacifique. Dans notre opinion, les canaux étaient le dernier mot de la vieille science, et ces voies de communication étaient d'un immense avantage pour les transports quand on les comparait aux

Digitized by Google

routes de terre. Le commerce et l'industrie retiraient un bénéfice considérable de l'usage de ces bateaux se substituant au pesant chariot d'un roulage qui n'était accéléré que de nom. Mais le chemin de fer est la merveilleuse invention du dix-neuvième siècle; Riquetti est détrôné par Fulton, et le *truck* se substituera peu à peu au bateau de canal, comme le *wagon* a remplacé la diligence. Si les rivières sont des chemins qui marchent, ainsi que l'a dit Pascal, les routes de fer sont des chemins qui volent; et à cette époque où les vivants vont vite, comme les morts dans la ballade de Bürger, il faut avant tout que l'industrie s'efforce de satisfaire ce besoin de rapide locomotion. Les *rail-roads* peuvent s'établir partout : sur les rochers, on les perce; sur les marais, on les franchit à l'aide de pilotis; sur les fleuves, on les traverse au moyen de ponts; leur construction est infiniment moins dispendieuse que celle des canaux, tout en rendant de plus grands services; tandis que les voies factices de navigation, établies à grand renfort de tranchées formidables, demandent comme condition première un volume d'eau considérable, qu'il n'est pas toujours possible de se procurer, et qui ne rend jamais bien les services qu'on serait en droit d'en attendre : — par l'évaporation dans les pays chauds, — par la gelée dans les pays froids. — Nous considérons donc comme surannés, ou plutôt comme morts avant terme, tous les projets de voies navigables à travers l'isthme américain, et notre diagnostic est qu'ils ne sont pas nés viables. Sous Sésostris on perçait des canaux, mais au milieu du dix-neuvième siècle on pose les rails d'un chemin de fer, ce qui est évidemment un progrès plus réel que d'imiter les Égyptiens.

C. DE LAROCHE-HÉRON.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

On l'a dit souvent, l'esprit court les rues en France; mais il est permis de supposer, a en juger du moins par les formes qu'il affecte au théâtre, que ces habitudes vagabondes ne lui sont pas très-salutaires; à force de hanter les carrefours il en prend les mauvaises habitudes, et pour avoir battu beaucoup le pavé, il en rapporte des allures vulgaires et de tristes éclaboussures. Nous aimerions mieux qu'il courût moins et que ses dehors fussent plus soignés, qu'il se prodiguât moins et qu'il se montrât plus fin, plus élégant, plus délicat.

Les révolutions qui ont fait déchoir la France du rang qu'elle tenait à la tête des nations civilisées, n'auraient-elles pas émoussé chez nous ce tact exquis, cette intelligence suprême de toutes les élégances, cette rapide perception de toutes les délicatesses? Le niveau social en s'abaissant n'aurait-il pas entraîné avec lui le niveau intellectuel? On est bien forcé de le reconnaître lorsque l'on jette les yeux sur le passé, les grands âges des littératures sont ceux aussi des grandeurs nationales. C'est là un fait constaté par tous les hommes qui se sont occupés d'histoire littéraire.

Cette réflexion qui nous venait l'autre jour en supputant le maigre total des œuvres de littérature dramatique écloses depuis soixante ans dans lesquelles les lois impérieuses du goût sont respectées, acquérait un nouveau poids à mes yeux par la représentation d'une comédie nouvelle au Théâtre-Français, comédie en cinq actes, en prose, d'un écrivain estimé, M. Félicien Mallefille. On avait beaucoup parlé de cette pièce avant qu'elle vit le jour; on l'avait donnée comme une peinture fidèle de nos mœurs, comme une critique sanglante de nos travers, comme une source abondante de fines observations et de traits d'esprit judicieux, incisifs. Il y a de tout cela un peu dans *le Cœur et la Dot*; seulement la peinture n'est pas d'une bien grande fraîcheur, la critique porte à faux quelquefois, les observations sont incomplètes et si l'esprit abonde, s'il est presque toujours incisif, il est rarement de bon goût, et un essayeur habile pourrait suspecter son aloi.

Le sujet de la comédie est cette vieille histoire, aujourd'hui passée de mode, de deux jeunes cœurs se choisissant en dépit des vieux parents et de la misère, et préférant l'amour à la richesse. Une vieille dame peu fortunée amène sa petite

Digitized by Google

fille à Vichy dans l'espoir de lui trouver ce qu'on appelle un parti avantageux. La fortune pour la bonne dame est tout, l'amour n'est rien; le temps en est passé pour elle. Combien de jeunes filles, de nos jours, pensent comme cette vieille! combien qui rêvent, encore assises sur les bancs de la pension, un mari qui leur donnera voiture et cachemires, diamants et belles toilettes! Pour elles aussi l'affection mutuelle qui doit unir deux époux ne compte pour rien dans leurs calculs; être riches, être belles, tout est là; quant à l'amour, on le cueillera où l'on pourra, si on le rencontre en chemin. Education monstrueuse qui fait tant de mauvais ménages et tant d'unions immorales, voilà le vrai mal que la comédie devrait attaquer, voilà la plaie sur laquelle elle devrait appliquer le caustique de ses épigrammes. M. Mallefille a mieux aimé châtier sur le dos du dix-neuvième siècle un travers des temps passés. Il a peint une grand'mère très-cruelle et une jeune fille très-désintéressée, deux choses également rares aujourd'hui et que l'on montrerait comme des merveilles, si l'on en trouvait encore.

Mlle Desperriers est une de ces merveilles, un ange; elle voudrait aimer celui qu'elle épousera, et sa grand'mère lui présente M. Chavarot, un affreux avoué qui ne parle que de rentes et d'hectares. Comment l'avoué, homme retors et intéressé presqu'autant qu'une demoiselle à marier, pense-t-il à épouser une jeune fille qui n'a rien? Une lettre lui apprend qu'un parent de Mlle Desperriers vient de mourir à l'île Bourbon, laissant à la jeune fille un héritage de six cents mille francs. — L'oncle d'Amérique, ce vieux ressort dramatique usé par le vaudeville, renaît et fleurit à la Comédie-Française. — Seul instruit de cette heureuse particularité, maître Chavarot a résolu d'en tirer parti pour doubler la fortune que lui a donné un premier mariage. Mais vient se placer entre Mlle Desperriers et lui un jeune homme, charmant au dire de ses deux pères, — l'auteur et le médecin des eaux de Vichy; — nous qui n'avons aucune raison de paternité pour être aveugle à ce point, nous nous permettrons de le trouver étourdi, mal élevé et fort extravagant. A première vue, ce jeune monsieur s'enflamme et jure d'aimer toute la vie; la demoiselle en fait autant. Tous deux, il est vrai, se sont connus autrefois, quand ils étaient enfants; mais, il y a deux minutes ils ne pensaient pas l'un à l'autre : maintenant ils s'adorent. C'est le coup de foudre des romans du dix-huitième siècle. Ce jeune homme, ce parfait cavalier, ce modèle des amoureux trouble les quadrilles, insulte gratuitement l'avoué, lui prend son chapeau et sa fiancée, le provoque et le foudroie sous une artillerie empruntée à l'arsenal d'Arnal et de Ravel.

Cependant les eaux de Vichy ont vu arriver deux autres personnages qui prennent à leur tour quelque part à l'action, un Marseillais, vieux loup de mer, ex-capitaine de corsaire, et sa nièce Mlle Athénaïde Baudrille, intéressante personne qui court depuis sept ou huit ans après un mari et qui n'a encore trouvé qu'un amant, il y a déjà longtemps, aux eaux d'Aix, ce même Chavarot qui depuis s'est marié, est devenu veuf et va se remarier encore, si Mlle Athénaïde le permet. Pour se tirer des griffes de la fille... mûre, Chavarot imagine de se dire ruiné; dès lors Mlle Athénaïde interrompt ses poursuites et reporte toutes ses affections sur le jeune fils du docteur. Le docteur lui-même qui a interrogé son fils avant que celui-ci n'eût revu Mlle Desperriers et qui n'a pas rencontré chez lui d'éloignement pour Mlle Baudrille, a demandé à son inten-

Digitized by Google

tion la main de la chercheuse d'époux. Or, le loup de mer, brutal et vantard, qui à l'en croire aurait tué le fameux capitaine Voisin, s'est empressé d'accéder à la demande, heureux de se débarasser enfin de son insupportable nièce. Quand le fils revient dire à son père qu'il aime Mlle Adèle Despierriers et en est aimé, le docteur se trouve dans une cruelle alternative, manquer à sa parole ou faire le malheur de son fils. Heureusement pour les amoureux, le brutal marin offre par sa grossièreté une bonne occasion au docteur de reprendre sa parole et de démasquer un faux brave.

Au point où nous en sommes de notre récit je ne vois pas trop ce qui pourrait empêcher Chavarot d'épouser Mlle Adèle, puisque la grand'mère veut ce mariage et que la jeune fille est réduite à l'obéissance malgré ses bons instincts de rebellion. Pour se tirer d'affaire et donner, comme il convient, gain de cause aux amoureux, l'auteur a recours à un moyen de vieille comédie, il fait partir les jeunes gens dans la chaise de poste préparée pour Chavarot et sa fiancée; pour comble de disgrâce l'avoué a laissé son portefeuille dans la voiture.

Ici apparaît, pour la première fois utilement dans la pièce, un personnage qui y tient pourtant une assez large place depuis le commencement, c'est Nanon la chercheuse, sœur de lait d'Adèle. Nanon est une sorte de Lisette de Marivaux, doublée d'une Dorine de Molière; tantôt elle est Dorine, tantôt elle est Lisette, et montre alternativement ses deux visages sans qu'il en soit besoin. C'est un hors-d'œuvre, un placage qui n'a rien d'assez vif pour faire saillie, rien d'assez piquant pour captiver l'attention; mauvais rôle au demeurant qu'il faut toute la verve de Mlle Augustine Brohan pour rendre supportable.

Nanon rapporte le portefeuille et l'avoué se console de perdre sa fiancée puisqu'il retrouve son argent; mais ce portefeuille contenait la correspondance de Chavarot avec Mlle Baudrille; — le docteur s'en empare, — et la lettre de l'île Bourbon, — Nanon la met sous les yeux de la grand'mère. Celle-ci est vaincue par la constance des deux jeunes gens; un moment elle s'attendrit sur leur sort, et serait prête à tout pardonner... s'ils étaient là. Ils sont là, en effet, la chaise de poste a fait le tour de la ville, et l'amour triomphe de l'argent. Quant à Chavarot il épousera Mlle Baudrille : le docteur a pris fait et cause pour cette intéressante personne, et armé des lettres de l'avoué, il force celui-ci à réparer envers elle ses anciens torts.

Nous avons cru devoir, contre notre habitude, exposer au long l'intrigue de cette comédie pour en faire mieux toucher du doigt les plus graves défauts. A ceux que nous avons mis en relief chemin faisant, il faut en ajouter quelques autres dont nous n'épuiserons malheureusement pas la liste. Presque tout le deuxième acte est manqué; une scène entre le docteur et son fils qui s'annonçait bien et accusait les meilleures intentions, se trouve noyée dans un déluge de phrases inutiles à l'action. On peut remédier à ces longueurs par le procédé vulgaire des coupures, mais il n'est pas possible de modifier la scène finale où le jeune homme sent tout à coup s'éveiller son cœur à la vue de Mlle Desperriers. Ce jeune homme, qui bondit d'un côté du théâtre à l'autre et qui passe subitement du plus grand calme aux actes de la plus extravagante folie, qui se jette à la traverse entre un homme et sa danseuse, l'enlève à la barbe de son cavalier, dit à la jeune fille qu'il l'aime, la compromet devant le

Digitized by Google

monde, et fait tout enfin pour mériter le mépris d'un cœur bien placé; ce sont là autant de contresens, autant d'essais infructueux pour donner au spectateur l'idée d'un amour foudroyant et immense. L'amour qui n'est pas sûr encore d'être partagé a-t-il bien de ces emportements sans motif et sans but? Est-il d'un cœur bien épris de donner à la femme aimée le spectacle d'une pareille outrecuidance? Appartient-il à l'amour vrai de se montrer si hardi et si sûr de son fait? Il y a là un défaut de tact qui blesse tous les esprits droits et toutes les natures délicates.

Ce manque de tact nous pourrions le signaler encore dans maint détail, et particulièrement dans cette scène si joliment commencée du troisième acte, où M. Henri s'introduit furtivement chez Mme Desperriers, et se trouve avec celle qu'il aime en tête-à-tête, car pour Nanon il ne faut pas la compter, elle tire les cartes pendant que les deux amoureux parlent d'amour. Jusque-là tout est bien, le langage des jeunes gens est ce qu'il doit être, il a même une petite teinte de poésie qui ne messied pas dans la situation; mais tout à coup la jeune fille coupe le fil du dialogue pour demander à son amant s'il n'a jamais aimé d'autre femme. Cette question à brûle-pourpoint retentit au milieu de l'entretien comme un coup de trompette fausse dans un ensemble de voix harmonieuses; soudain le parfum virginal dont la jeune fille marchait environnée, s'évanouit; de son front tombe la blanche auréole, et sa robe, tout-à-l'heure immaculée, se couvre de souillures. L'auteur a manqué de tact, il a cru délier la langue d'une jeune fille, et c'est une femme qui a parlé.

Le défaut que je signale est plus commun qu'il conviendrait dans la comédie de M. F. Mallefille : certes, ce n'est pas l'esprit qui manque; les scènes comiques, les quiproquos, les surprises et les mots surtout y abondent, et bien qu'il ne faille avoir qu'une estime modérée pour ce genre de comique dont on ne citerait que de bien rares exemples dans les chefs-d'œuvres de Molière, je reconnais volontiers qu'il y a plus de sel dans les cinq actes de cette comédie qu'il n'en faudrait pour assaisonner vingt actes de vaudevilles. L'ouvrage gagnerait beaucoup à en voir élaguer un certain nombre qui ne sont pas dignes du premier Théâtre-Français.

Il est une réponse banale que font tous les esprits superficiels à ceux qui demandent pour le Théâtre-Français le privilége des études sérieuses et du bon goût : « Vous voulez lui enlever le droit d'amuser le public. » — Dieu nous en garde, mais nous voulons qu'on ne s'amuse pas dans la maison de Molière de la même façon que dans celle de Tabarin ou de Scaramouche. Il y a des degrés dans la gaîté; le paillasse de la foire vous fait rire; voulez-vous, pour cela, lui donner l'héritage des Samson et des Fleury? Si vous ne trouvez pas de plaisir aux délicatesses de la langue et du sentiment; si la fine raillerie est lettre morte pour vous, accusez-en votre nature, et allez demander aux farceurs un amusement que vous ne sauriez goûter aux jeux élégants de l'esprit; allez, des théâtres sont ouverts ailleurs où l'on ne ménage ni les propos grossiers, ni les plates bouffonneries; là est votre place, là vous pousse votre goût; mais permettez à la Comédie-Française de porter plus haut ses visées, et de conserver une certaine dignité qui lui convient, dût-elle n'avoir plus qu'un spectateur, car celui-ci vaudrait mieux à lui tout seul que la foule qui se presse devant tous les tréteaux du monde. Mais là n'est pas le

Digitized by Google

danger; que des ouvrages délicats et vrais se produisent, et il se trouvera un public nombreux pour les applaudir.

Nous n'hésitons pas à le dire, *le Cœur et la Dot* appartenait par son sujet à la Comédie-Française; mais la manière insuffisante dont il est traité l'en aurait fait exclure dans un temps moins avare d'œuvres distinguées. Ceci posé, nous devons rendre toute justice à l'auteur, et signaler les réelles qualités de l'ouvrage. Nous avons dit qu'il y avait de l'esprit, trop d'esprit même dans cette comédie; je veux dire trop de mots spirituels et visant à l'effet. Cette qualité tourne souvent en grave défaut, lorsqu'un goût pur et sévère n'est pas là pour sacrifier impitoyablement le superflu. Quelques scènes sont amenées et développées avec art, particulièrement celle du quatrième acte où le faux brave est démasqué par le docteur; quelques longues tirades, fort bien dites par MM. Régnier et Beauvallet, accusent une recherche savante du style; en général, d'ailleurs, la pièce est bien écrite, la phrase a de la rondeur sans emphase, parfois même de la couleur sans excès de prétention; le dialogue ne manque ni de vivacité ni de brillant, et si l'on pouvait en expulser les mots vulgaires et les traits *arnalesques*, il resterait l'un des meilleurs qui se soient produits à la scène depuis quelque temps.

La pièce est fort bien jouée par MM^mes^ Nathalie, Delphine Fix et Jouassin, par MM. Beauvallet, Régnier, Delauney et Got. Ce dernier est un vieux loup de mer très divertissant, avec ses bravades et son accent marseillais. Il serait difficile de montrer un plus gracieux visage, une grâce plus charmante et un talent plus fin que Mlle Fix. Mlle Jouassin prête au personnage de la grand'mère une physionomie aigre et morose des plus saisissantes. Malgré tant de talent déployé, nous ne croyons pas à la longue durée de cette comédie.

Le théâtre de l'Opéra-Comique sera plus heureux avec le nouveau nom que MM. Scribe et Auber viennent d'ajouter à la liste nombreuse de leurs brigands. *Marco Spada* est destiné à vivre aussi longtemps que *Fra-Diavolo* lui-même. Ce Marco Spada est le brigand le plus vertueux que l'on puisse voir au théâtre; après lui, il faudra clore l'amusante et longue série des bandits intéressants. Marco Spada est un noble seigneur qui lève des impôts sur les gens du fisc et détourne au profit de sa caisse les revenus du saint-siége. Aussi a-t-il château-fort dans « les montagnes » des Marais-Pontins, brillants salons, bonne table, beaux équipages, et qui plus est, une fille charmante, du nom d'Angela. Egarés dans la forêt, le gouverneur de Rome, une marquise sa parente, et certain capitaine de dragons, ont trouvé l'hospitalité dans le château de Marco Spada, autrement dit du baron della Torrida. Un échange de chevaux a donné à la marquise la monture habituelle d'Angela, et le cheval, de lui-même, a couru droit à la porte du castel, a fait baisser le pont, lever la herse; bref, ce savant animal a introduit le gouverneur et sa famille dans le repaire du bandit. Qui se douterait d'une pareille aventure, à voir le charmant visage d'Angela, la somptuosité du comte et l'empressement de ses valets? Cependant, le baron della Torrida pourrait jouer un mauvais tour au gouverneur, si un jeune homme, le marquis Federicci, en passant par-là, n'avait aperçu des gens de mauvaise mine se glisser dans l'ombre et pénétrer dans le château. Or, comme le castel renferme Angela qu'il aime et à qui il a sauvé la vie, — où et comment? je ne vous le dirai pas, — il se croit obligé d'aller chercher un

Digitized by Google

escadron de dragons et de l'amener dans la forteresse, procédé que Spada trouve un peu léger pour un homme dont il s'est promis de faire son gendre. En effet, Angela aime Federicci, et Spada chérit trop sa fille pour contrarier sa tendresse. Spada redeviendra honnête homme; il ira cacher sur la terre étrangère son secret et son bonheur; la jeune fille ne saura jamais que son père fut un bandit redouté.

Ces projets, d'une exécution difficile, deviennent impraticables lorsque le gouverneur invite le baron della Torrida et sa fille à un grand bal qu'il donne à son palais de Rome, en l'honneur de son neveu, le marquis Federicci, qu'il attend et qui doit épouser la marquise. Angela veut y aller: c'est là que Federicci doit demander sa main. Dans ce bal, Marco Spada peut être reconnu; dès-lors, adieu tous ses beaux rêves, et sa fille le méprisera. Un seul homme dans la ville connaît le visage du bandit, c'est un moine dominicain, qui, sous prétexte de quêter pour son couvent, doit passer en revue tous les hôtes du gouverneur. Un billet a instruit celui-ci de la présence de Marco Spada à sa soirée. Le moine, en effet, reconnaît Marco Spada, mais lorsque celui-ci est seul avec sa fille. Le bandit lui met le pistolet sur la gorge et le livre aux mains de ses affidés, qui l'attendent dans une pièce voisine. Angela, instruite du terrible secret, s'immole à son père, et ne pouvant plus épouser Federicci, elle laisse celui-ci en proie à la douleur, et qui pis est, à la marquise.

La malheureuse fille a tout sacrifié, bien-être, fortune, amour, pour suivre son père; mais celui-ci veille toujours sur le bonheur de son enfant, et, pour l'assurer, il commence par s'emparer du capitaine de dragons et de la marquise qu'il marie ensemble de vive force. Les brigands sont trahis; leur repaire est enlevé, et l'on découvre que le baron della Torrida, le père d'Angela, n'est autre que Marco Spada lui-même. Le prince Federicci épousera-t-il la fille d'un brigand? Il est permis d'en douter; et Marco Spada, qui a les mêmes appréhensions que nous, déclare en mourant qu'Angela n'est pas sa fille. Après ce sublime mensonge, il dit un mot à l'oreille du moine et meurt.

On voit que si cet opéra doit être appelé comique, ce ne sera pas la faute de M. Scribe. C'est un bel et bon mélodrame, avec tous les ressorts, toutes les péripéties et tous les mystères particuliers à ce genre. Jusqu'à présent, l'éminent académicien n'avait pas osé tuer ses brigands sur la scène; Marco Tempesta trouvait moyen de s'échapper, et si Fra-Diavolo était fait prisonnier, rien ne prouvait qu'il dût en mourir. Cette fois, le charme est rompu, et l'on sait à n'en pas douter, tant l'agonie de Marco Spada a été longue et douloureuse, qu'un chef de bandits n'est pas immortel. Je ne ferai pas de querelle à M. Scribe sur sa nouvelle manière de présenter les choses; mais je me plaindrai amèrement de ce qu'il ait précisément choisi le plus tendre, le plus généreux et le plus vertueux de tous ses brigands pour nous l'offrir en holocauste. J'avais pris un vif intérêt à ce Marco Spada, et franchement, quand je l'ai vu mourir là sous mes yeux, je me suis senti pris d'une velléité de critique contre la cruauté de l'auteur. C'en est fait, désormais, le théâtre de l'Opéra-Comique n'aura plus, pour justifier son nom, de meilleures raisons à donner que l'Ambigu-Comique; la porte s'est ouverte à la mort: vous pouvez être sûr que la sombre faucheuse visitera souvent le seuil de la salle Favart. Nous regrettons sincèrement de voir ainsi tourner successivement au noir toutes les

Digitized by Google

scènes autrefois consacrées au rire. Nos aïeux, « nés malins », qui avaient inventé le vaudeville et son frère aîné l'opéra-comique, afin d'égayer leurs loisirs, seraient étrangement surpris, s'ils revenaient au monde, de rencontrer la mort partout où ils avaient intronisé la joie et la folie. Ils ne comprendraient pas bien qu'on ait pu faire un vaudeville avec l'agonie de la Dame aux Camélias, et un opéra-comique de celle de Marco Spada. Et toutefois, — voyez l'art infini de M. Scribe, — cette pièce, cet opéra, ce drame, comme vous voudrez l'appeler, est amusant d'un bout à l'autre; l'intérêt naît dès la première scène et va croissant jusqu'à la dernière; les péripéties se multiplient, les coups de théâtre naissent à chaque pas, et le capitaine poltron vient toujours à temps pour raviver de ses saillies le noir tissu de l'intrigue.

Tous nos lecteurs auront, comme nous, été frappés de l'analogie du dénoûment de *Marco Spada* avec celui de la charmante Nouvelle de M. Armand de Pontmartin, *la Marquise d'Aurebonne*, que cette *Revue* a publiée récemment. Chez M. Scribe, c'est un brigand qui abdique sa paternité, risque le salut de son âme, se voue au mépris de sa fille pour lui sauver l'honneur et rendre son bonheur possible. Chez M. de Pontmartin, c'est une femme, une mère qui compromet elle-même son bonheur, se résigne au mépris de son fils pour lui sauver la vie. Il y a dévoûment sublime de part et d'autre; seulement, il est plus grand, plus délicat et plus sublime encore chez la marquise d'Aurebonne que chez Marco Spada.

La partition que M. Auber a écrite sur le petit drame de M. Scribe comptera, dans l'œuvre de l'illustre compositeur, parmi les plus brillantes, les plus distinguées et les plus complètes. Dans cet ouvrage, le chef de l'école française est revenu à son genre propre, dont il s'était un peu écarté lors de la création d'*Haydée*, dernière œuvre donnée par lui au théâtre de l'Opéra-Comique; il a repris ses allures vives et franches, son entrain, sa verve, toute cette fraîcheur d'esprit et de jeunesse qui distinguent à un si haut degré son style. La mélodie, toujours claire, coule de source; les accompagnements sont écrits d'une main magistrale et avec une connaissance parfaite de la valeur propre à chaque instrument; l'harmonie arrive sans efforts, sans recherche et sans contrainte.

L'ouverture, une des meilleures et des plus sagement conçues qu'ait écrites M. Auber, commence par un andante d'une nuance vaporeuse et charmante; vient ensuite un allegro fort joli, qui rappelle, sans la copier, la fameuse tarentelle de *la Muette*. Au premier acte, il faut remarquer les couplets d'Angela: *Dans ce séjour tranquille*; c'est un souffle caressant et pur qui passe par des lèvres dignes d'un si doux parfum; la sérénade du ténor, dont le refrain tourne en duo et qui est d'un tour neuf et gracieux; un beau quatuor, un air de basse bien fait; un duo dont la partie de soprano exprime à merveille la coquetterie naïve et la tendresse délicate. Le quintette qui sert de finale est d'un effet saisissant. Le second acte est plus riche encore. L'air de coquetterie de la marquise est un chef-d'œuvre délicieusement rendu par Mlle Favel; mais le duo de la déclaration en quatre langues a fait tout pâlir autour de lui. Ce duo, ou plutôt cet air de concert, est chanté par Angela, qui représente un jeune Français faisant la cour à une jeune Française qu'il croit successivement Russe, Anglaise et Italienne. Il lui chante d'abord un air russe avec des paroles également russes. La jeune dame ne comprend pas. Alors,

Digitized by Google

le jeune homme s'adresse à elle en anglais; même insuccès; en italien; elle ne répond pas davantage. Un mot français s'échappe de ses lèvres: — « Ah! vous êtes Française! » — Et voilà le cavalier et la dame qui s'élancent dans les bras l'un de l'autre et s'abandonnent à tous les élans de leur cœur; la mélodie se précipite, le trait vole et la cadence pétille. Ces quatre airs portent le cachet du style particulier à chaque nation. L'air anglais est d'un sentimentalisme plaisant; l'air italien d'une bouffonnerie charmante; l'air français d'une coquetterie et d'une vivacité à faire envie à Dalayrac lui-même; seul, l'air moscovite, garde son caractère tendre et sévère: celui-là n'a pu être parodié. Il fallait, pour jouer cette scène, un talent et une intelligence de premier ordre Mlle Caroline Duprez, dont nous parlerons tout à l'heure, a su adroitement louvoyer entre le double écueil de l'exagération et de la monotonie.

L'éclat jeté par ce morceau hors ligne et par la manière dont il est exécuté, empêche de bien apprécier les qualités d'un sextuor avec chœur, dans lequel M. Auber a déployé toutes ses qualités d'agencement et de groupement successif des voix. Le frère quêteur chante un fort bel air, qui revient souvent dans le reste de l'acte. Le cantabile de la basse: *Grâce et pardon, ma fille,* pénètre jusqu'au fond du cœur; c'est un chant plein d'émotion et de sentiment; il est suivi d'un trio sans accompagnement qui est bien supérieur à celui de *Luisa Miller*, et par un ensemble plein, sonore, et qui échappe cependant aux éclats bruyants de la mode nouvelle. Tout ce finale est conçu et traité d'une façon supérieure.

Le troisième acte est peut-être plus riche encore que le deuxième. Un chœur de brigands; une chanson pleine d'originalité, chantée par Angela; un air quasi bouffe, dit par la marquise; un duo très amusant entre elle et le capitaine poltron, nous conduisent au grand air de bravoure d'Angela. Contrairement à l'habitude, cet air a de la physionomie, et même dans sa strette une verve entraînante que Mlle Caroline Duprez est loin d'avoir attiédie. Il faut citer enfin un petit trio d'un sentiment profond, entre le gouverneur, le marquis et Angela, et la scène finale où chacun dit son mot, où chacun chante son air, et qui se termine par le cri suprême de Spada.

Dans la représentation de ce bel ouvrage, le rôle principal, celui d'Angela, était réservé au début de Mlle Caroline Duprez, la fille de l'illustre chanteur. Nous l'avions déjà entendue, applaudie, fêtée au Théâtre-Italien et au Théâtre Lyrique. Cette jeune personne nous apparaît maintenant avec une éducation d'artiste terminée, une sûreté de méthode incomparable, une voix de soprano belle et sympathique, bien qu'un peu faible dans les notes extrêmes, un style ample, pur, correct comme celui de son père, plus peut-être encore que celui de son père, mais surtout avec une distinction exquise et une âme vraiment artiste. Chez elle point de ces exagérations, point de ces erreurs, point de ces intonations douteuses que nous avions à reprocher récemment à une cantatrice remarquable; point de ces recherches de mauvais goût auxquelles une autre artiste nous a malheureusement habitués. Chez cette jeune fille l'art n'est pas une contorsion de la nature, il en est au contraire l'expression juste, forte et élevée. Je ne sais trop quelle remarque critique on pourrait faire sur son chant; je ne sais trop quel genre d'éloge elle n'a pas mérité dans toute la création de son rôle. Elle a eu dans le dialogue des inflexions de voix charmantes,

Digitized by Google

des mouvements pleins de grâce et d'aisance. Son geste est sobre, naturel, facile; rarement le bras, chez elle, s'élève au-dessus de la ceinture, et il semble une femme du monde, et du monde le plus exquis, le plus raffiné, qui consent pour nos plaisirs à nous donner des leçons de grâce et de distinction. Du même coup, Mlle Caroline Duprez s'est placée au premier rang, et même un peu au-delà, comme comédienne aussi bien que comme cantatrice. Auprès d'elle, tous les autres artistes ont pâli, excepté M. Battaille, qui a joué et chanté le rôle très scabreux de Marco Spada dans la perfection. M. Couder aussi est parfait; le capitaine poltron qu'il représente ne lui offrait pourtant que de rares occasions de réjouir son auditoire. M. Bussine chante avec goût et non sans style, de sa plus belle voix d'ailleurs, le rôle, ou pour mieux dire, la partie du frère dominicain, et M. Boulo, qui n'a guère à dire que la sérénade et des fragments dans les morceaux d'ensemble, le fait en chanteur expert. Nous gardons Mlle Favel pour la fin, parce que nous avons des conseils à lui donner.

Mlle Favel est une charmante personne qui chante à ravir les motifs légers et qui fait dans son art de grands progrès, fruits d'études soutenues par une intelligence précieuse. Nulle n'eut mieux dit qu'elle la vive ariette qui ouvre le deuxième acte. Mais Mlle Favel n'est pas née marquise, pas même marquise d'opéra, coquette, évaporée; Mlle Favel est la franchise et la gaieté même; c'est la bonne fille, la rieuse fermière, la commère prompte à la main, rapide à la réplique; mais elle doit redouter comme la peste tous les rôles où le corsage finit en pointe, où la fraise se dresse autour du cou, où la robe traîne en queue, où l'éventail se berce dans une main finement gantée. Son geste est trop fréquent pour cela, son bras trop enclin à se lever, sa tête trop familière au mouvement. Ce sont là des qualités pour jouer certains personnages, mais ce sont aussi des défauts pour certains autres. Mlle Favel est une des rares artistes à qui un bel et solide avenir est réservé; il faut seulement qu'elle sache prendre sa vraie place, et pour cela les conseils valent mieux que les éloges.

Un succès aussi éclatant que celui de *Marco Spada* devait rendre difficile celui de *Tabarin*, représenté le lendemain au Théâtre-Lyrique. Néanmoins la critique sérieuse qui sait échapper aux influences des entourages et des préventions rendra à M. Georges Bousquet, auteur de la musique, la justice qui lui est due et écartera pour un moment les souvenirs de la veille.

Nous n'avons rien à dire du poème; il est peu digne de ce nom. Dans ses deux actes M. Georges Bousquet a prouvé tout aussi évidemment que MM. Maillart et Jules Massé que le Grand-Prix de Rome n'est pas un obstacle au développement du talent. M. G. Bousquet en a beaucoup; sa partition accuse du savoir, plus de savoir que n'en témoignent la plupart des nouveaux compositeurs. Sa mélodie est franche, vive, très-française, et presque toujours originale, moins les couplets, d'ailleurs charmants, qu'il met dans la bouche de Pansurot, et qui rappellent de trop près les jolis couplets du chamelier dans l'*Enfant prodigue*. Il semble en effet que M. Bousquet se soit proposé M. Auber pour modèle. Il pouvait plus mal choisir. M. Bousquet soigne beaucoup son harmonie et il a raison; il s'applique à faire parler ses instruments suivant les exigences de la situation et leur genre de sonorité. Dans cette petite partition de *Tabarin* où il y a autant de mélodies neuves que dans un grand opéra, nous avons remarqué

Digitized by Google

au premier acte un quatuor bien fait, un trio d'une excellente allure et un chœur charmant; au deuxième, un duo dont la strette sur un rhythme de polka est piquante et leste, un autre joli duo, un petit chœur d'une harmonie heureuse, mais indignement chanté, et enfin la grande scène de parade, véritable tour de force dont M. G. Bousquet s'est tiré avec honneur.

L'exécution laisse à désirer, bien que M. Laurent ne manque pas de talent et que Mme Colson ait une jolie voix. Mais en bonne justice on ne peut pas se montrer aussi difficile pour le Théâtre-Lyrique que pour le Théâtre-Italien.

ALPHONSE DE CALONNE.

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE UNIVERSELLE, PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. V. DURUY.

M. Victor Duruy, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis, déjà connu comme auteur d'une excellente Histoire romaine, dirige en ce moment une grande publication, éditée par la maison Hachette, et trop importante pour que nous n'en entretenions point nos lecteurs. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que d'une *Histoire universelle.*

L'on serait épouvanté, si on les voulait toutes compter, du nombre d'Histoires universelles que nous possédons déjà; sans parler des ouvrages sur ce sujet que nous devons au moyen-âge, en laissant de côté le *Miroir Historial* de Vincent de Beauvais; la *Mer des Histoires,* si recherchée des bibliophiles, et qui, dans les ventes publiques, atteint un si haut prix, et en ne commençant à les énumérer qu'après le seizième siècle, la quantité en serait énorme encore. La *Chronique* de Nauclerc, la *Thoison d'Or* de Philastre, le *Promptuaire* de d'Ongoys, le *Monde dans une Noix* de Cramer, et tant d'autres poudreux bouquins dont nous omettons les titres, sont des Histoires universelles, ou, du moins, ont la prétention d'être des Histoires universelles. Ce ne sont point celles-là, hâtons-nous de le dire, qu'a voulu imiter M. Duruy. Son ouvrage, ou plutôt la série d'ouvrages qu'il surveille et dirige, ne leur ressemble en rien; et, à coup sûr, nous ne lui en ferons point un reproche.

Et d'abord, ce n'est point une Histoire universelle, mais bien une collection d'histoires particulières. La différence est capitale. Au lieu d'un large

Digitized by Google

fleuve, c'est une multitude de rivières, de ruisseaux, si l'on veut, ayant chacun leur cours, indépendants les uns des autres. S'il y a à cela un inconvénient, si la grande unité des annales du monde et le parallélisme de l'histoire des nations est rompu par l'adoption de ce plan, il présente, en compensation de ce défaut, plusieurs avantages qui ne sont point à dédaigner : facilité dans les recherches, d'abord ; facilité pour le public, ensuite, de se procurer telle ou telle de ces histoires qu'il veut étudier, sans être effrayé par une grosse dépense. En scindant l'Histoire universelle en autant de parties séparées que le monde a compté de grands peuples, en la divisant, pour employer l'expression de M. Duruy, en *Histoires générales*, *Histoires particulières* et *Histoires spéciales*, Le directeur de cette grande collection a un peu imité le plan d'une autre collection, singulièrement vantée pendant les dernières années de la Restauration et à peu près oubliée aujourd'hui, celle des *Résumés*. C'est là, du reste, le seul point par lequel elles se touchent; l'esprit d'opposition et le but politique qui avait dicté la plupart des Résumés est complétement étranger à M. Duruy; il fait et fait faire de l'histoire, et non du pamphlet historique.

Une histoire et description de la terre, de l'homme et des races humaines, qui n'a point encore paru, ouvrira la collection lorsqu'elle sera complète; puis viendront, ainsi que nous le disions tout-à-l'heure, des Histoires générales de l'Orient, de la Grèce ancienne, du Monde romain, du Moyen-Age, des temps modernes et de l'époque contemporaine, auxquelles succéderont les Histoires particulières de chaque peuple, ou, plutôt, de chaque pays. L'histoire de l'esprit humain sous ses diverses formes, la politique mise à part, terminera le cycle; les religions, la philosophie, le droit politique, civil et criminel, les littératures anciennes et modernes, les sciences, les inventions et les découvertes, les arts, le commerce, l'agriculture et l'industrie, s'inscriront dans le catalogue des Histoires spéciales, de manière à ne laisser rien de côté et d'oublié dans un plan, on le voit, fort vaste et fort bien divisé.

Un seul homme, quelque intrépide compilateur qu'on l'imagine, remplirait difficilement une pareille tâche, aussi a-t-elle été partagée entre plusieurs écrivains; les ouvrages dès actuellement parus et ceux qui vont le plus prochainement paraître, sont dus à M. Duruy, d'abord, puis à MM. Guillemin, Fleury, Zeller, Geffroy, Pierron, Demogeot, Dreyss, Chéruel, Sédillot, Bouchot, La Ferrière, Bouchitté, Dujardin, Bertereau, Wiesener, Cucheval-Clarigny, Paul Merruau, Desprez, Vendryès, Guigniaut, et à notre collaborateur Philarète Chasles. Les connaissances spéciales de la plupart de ces hommes qui ont fait leurs preuves ailleurs attestent qu'il ne sortira de leur plume que des livres sérieusement composés.

Nous pouvons en juger du reste déjà, puisque plusieurs des volumes de l'*Histoire universelle* sont là entre nos mains. Lesquels choisirons-nous pour en parler d'abord? Mon Dieu! prenons au hasard, — prenons plutôt parmi les volumes imprimés les premiers, prenons l'*Histoire de la littérature grecque* et l'*Histoire de la littérature romaine* de M. Alexis Pierron *.

Dans un espace nécessairement très-resserré, puisque pour chacune de ces

* 3 fr. et 4 fr. Paris 1850 et 1852. Deux vol. in-12, chez Hachette. Nous aurons occasion de revenir plus d'une fois sur cette collection ; bornons-nous

Digitized by Google

deux *Histoires* M. Pierron n'avait à sa disposition qu'un petit volume, il a su renfermer des faits très-nombreux, des appréciations également en grand nombre et qui sont marquées presque partout au coin de la critique la plus éclairée et la meilleure; critique à laquelle on ne pourrait peut-être reprocher qu'une teinte un peu trop enthousiaste. Ces maîtres de la pensée humaine, d'Athènes ou de Rome, M. Pierron les étudie avec amour et il est très-aisé de voir qu'au milieu d'eux il se trouve avec des amis chaque jour fréquentés et dans l'intimité desquels il a vécu.

Cette intimité, cependant, ne l'aveugle point sur les défauts de ceux qu'il aime, parce que M. Pierron, avant toute chose, s'est préoccupé de faire une œuvre bonne et saine. Il rend au génie et au talent la justice qu'ils méritent, mais ne la rend qu'alors que le talent et le génie ont servi à décorer de bonnes et généreuses pensées, de hauts et salutaires enseignements; jusque chez le poète il cherche le moraliste; « Je n'ai pas cessé, dit-il dans la préface de son » *Histoire de la littérature grecque*, je n'ai pas cessé de songer que je m'adres- » sais à cet âge où il ne fait pas bon d'entendre des paroles légères. J'ai » observé rigoureusement les lois de ce respect dont parle le poète, qu'on ne » doit pas moins à la jeunesse qu'à la première enfance. Heureux si mes lec- » teurs reviennent de cette sorte de voyage à la recherche du beau, avec » quelques nobles sentiments de plus dans le cœur, et munis de quelques pro- » visions de plus pour cet autre voyage, qui est la vie! »

Dans l'*Histoire de la littérature grecque*, très-complète pour cette longue période de quinze siècles, comprise entre l'apparition de l'Iliade et « l'édit de » Justinien qui rendit muets les derniers échos de l'Académie et du Lycée, » nous nous apprêtions à chercher les Pères de l'Église du quatrième siècle, mais, par malheur c'est dans la littérature profane que s'est « confiné », suivant son expression, M. Pierron : il proclame très-haut la valeur des Pères, cependant, et rend justice à saint Basile et à saint Chrysostome qui « ne sont » pas moins grands, dit-il, par le génie littéraire que par leurs travaux dans » l'œuvre de la transformation du monde. » — La littérature sacrée, ajoute-t-il encore, « a son caractère propre, ses origines particulières, sa filiation, son » développement : c'est pour elle-même qu'il faut l'étudier; elle a son histoire, » et cette histoire est certes bien autre chose qu'un appendice à l'histoire » profane. » Nous sommes sur tout cela parfaitement de l'avis de M. Pierron, et ces paroles nous semblent d'un excellent augure pour l'histoire de la littérature sacrée, si, comme nous l'espérons, c'est lui qui nous la doit donner *.

donc à mentionner aujourd'hui, parmi les volumes qui ont paru, l'*Histoire Sainte*, l'*Histoire Grecque* et l'*Histoire Romaine*, de M. V. Duruy (trois volumes à 2 fr. 30 c., 4 fr. 50 c. et 3 fr. 50 c.); l'*Histoire Ancienne Générale*, de M. J. J. Guillemin (un volume. 4 fr.); l'*Histoire des Etats Scandinaves*, par M. A. Geffroy (Un volume, 3 fr. 50 c.), et l'*Histoire de la Littérature française*, par M. J. Demogeot (un volume, 4 fr.).

* Est-il besoin de rappeler, à ce propos, qu'un illustre écrivain achève en ce moment son vaste et magnifique travail sur les premiers siècles de l'Église? Dans cette œuvre capitale à laquelle il nous a été dernièrement permis de faire un emprunt qui, nous l'espérons bien, ne sera pas le dernier, M. Villemain apprécie et juge avec une irréfragable autorité tous les monuments principaux de la littérature sacrée.

Digitized by Google

Les qualités que nous avons trouvées dans l'*Histoire de la littérature grecque* nous les remarquons au même degré dans l'*Histoire de la littérature romaine*, qui en est en quelque sorte comme le corollaire et la suite naturelle. Même plan, même méthode, même esprit; plus de détails seulement, ce qui s'explique aisément, puisque avec une carrière pareille à fournir, M. Pierron avait beaucoup moins de sujets à examiner, puisque la littérature latine, fille de celle de la Grèce, est moins riche que sa mère; son histoire, pas plus que la précédente, et pour les mêmes motifs, ne fait mention des écrivains chrétiens; elle s'arrête à Rutilius, le dernier poète païen qui, suivant la belle expression de M. Ampère « se cramponnait au paganisme, au moment où le paganisme s'en» fonçait dans le néant. »

L. C. DE BELLEVAL.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Digitized by Google

HISTOIRE.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES.

LES LIEUX-SAINTS.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Chaque fois que le hasard des révolutions soumet à nos méditations ou à nos conjectures quelques événements qui semblent nouveaux, je cherche dans ma mémoire, par une habitude invétérée de mon esprit, si l'époque à laquelle s'est mêlée ma jeunesse n'aurait pas vu déjà des faits presque identiques, et si le retour de la France à la monarchie, après quinze ans d'horreurs et de troubles civils suivis des triomphes et des défaites de dix années, n'a pas ramené déjà les mêmes circonstances qui se produisent aujourd'hui. Or, comme dans mon respect pour les négociations pendantes, qui est un fruit de ma première éducation diplomatique, je m'interdis de scruter les mystères du temps présent, j'essaie de me dédommager de ma réserve en dévoilant, sans péril et sans scrupule, les vieux secrets d'une époque aussi méconnue que si elle était déjà bien loin de nous.

C'est ainsi qu'au moment où s'agite derechef, en Orient, la question des Lieux-Saints, je crois devoir réunir mes réminiscences et expliquer ce que tenta le gouvernement de la Restauration en pareille conjoncture. Les chrétiens fidèles, qui tournent en ce moment des yeux si attentifs vers Jérusalem et Constantinople, le clergé français et surtout ses chefs vénérés, se souviendront, je l'espère, si jamais ils l'avaient

Digitized by Google

oublié, du zèle que Louis XVIII déploya pour nos priviléges de Palestine, et ils trouveront injuste de penser, sur la foi de quelques écrivains trop promptement épris des choses nouvelles, que la Restauration, à son début, aurait négligé ou protégé faiblement nos grands intérêts religieux.

C'est surtout quand les accusations de soumission à l'influence ecclésiastique, de penchant au jésuitisme, de tendances superstitieuses, entassées contre la maison de Bourbon pour la renverser et la détruire, tombent d'elles-mêmes devant le temps, vengeur des calomnies; c'est quand l'alliance de l'autel et du trône, brandon si longtemps secoué pour consumer le pouvoir, n'est plus aujourd'hui qu'un flambeau qui l'éclaire, c'est alors qu'il faut le répéter pour qu'on le sache à jamais, cette prérogative d'intervenir hautement dans les questions religieuses de l'Orient, le roi de France ne la puisait pas dans le droit divin auquel on lui a tant reproché de faire appel, mais il l'empruntait tout entière aux traditions de son auguste origine, à François Ier, son aïeul, le plus ancien allié de la Sublime-Porte, à nos traités solennels remontant à plus de trois siècles, enfin au titre de fils aîné de l'Eglise que portait si bien le petit-fils de saint Louis.

Voici donc ce qui s'est passé, il y a trente-deux ans :

Dans l'intention de prévenir ces luttes constantes d'influence et de priviléges, qui inquiétaient, pour les Latins comme pour les Grecs, le pèlerinage de la Terre-Sainte, Louis XVIII, héréditaire protecteur en Orient de la religion catholique, se concerta avec l'empereur Alexandre, souverain du plus grand nombre des sectateurs de l'Église grecque, afin d'obtenir du gouvernement ottoman, qui représentait le plus petit nombre, comme les autres cultes chrétiens du Levant, et de tracer une délimitation certaine et fixe de prérogatives, ainsi qu'une communauté de jouissance, lesquelles, sous la garantie et la surveillance des trois empires, eussent fait cesser tout abus.

Des négociations s'ouvrirent, à cet effet, entre Paris, Pétersbourg et Constantinople.

Là, par les ordres de M. le duc de Richelieu, ministre des affaires étrangères, l'ambassadeur, mon chef direct, me chargea de lier des relations confidentielles avec le patriarche de Jérusalem, Polycarpe, et le patriarche général, Grégoire, si célèbre par sa constance et son martyre aux premiers jours de la révolution grecque. Nos conférences préliminaires durèrent pendant une partie de l'année 1819. En 1820, les deux nobles représentants des deux puissances chrétiennes, unis depuis longtemps par l'amitié la plus intime, le baron Strogonoff et le marquis de Rivière, après avoir arrêté la marche qu'il convenait de suivre, demandèrent d'un commun accord à leurs cours respectives, comme un préambule indispensable, l'envoi d'un officier diplomatique

Digitized by Google

en Palestine pour s'y enquérir des griefs, et y préparer les voies de la conciliation.

Je fus désigné pour la France, ainsi que M. Daschkoff, plus tard ministre de l'instruction publique, alors conseiller d'ambassade, pour la Russie. J'arrivai le premier à Jérusalem, muni des lettres des dignitaires du Synode et des firmans de la Sublime-Porte. J'entamai et j'entretins des conférences assidues avec les vicaires des patriarches, et je ne quittai pas la Ville-Sainte sans en emporter l'espoir de voir facilitée par nos explications préalables une si désirable entente. M. Daschkoff ne put arriver qu'après mon départ; il m'écrivit bientôt qu'il avait trouvé à Jérusalem les mêmes dispositions favorables que j'y avais laissées, et qu'il en rapportait les mêmes impressions et les mêmes espérances.

Les résultats de notre mission commune, mais non simultanée, furent soumis à l'appréciation de nos chefs, qui les échangèrent entre eux; des bases d'accommodement avaient été posées; on allait se livrer à leur examen, lorsque, au commencement de l'année 1821, éclata la révolution hellénique, suivie des guerres de l'indépendance. Ces convulsions, on le sait, remuèrent l'Orient longtemps encore après la collision sanglante de Navarin, et le calme ne s'y établit jamais assez solidement pour permettre au gouvernement de la Restauration de renouer des fils brisés par un si violent orage.

Pour mieux se rendre compte de la marche de la question latine dans ces derniers temps, je crois à propos de placer ici, avec quelques développements historiques dont je le fais précéder, le tableau de nos droits en Palestine, tel que je l'ai tracé en 1820.

La *Terre-Sainte*, en langage de pèlerin, signifie tout le pays que Notre-Seigneur Jésus-Christ sanctifia de sa présence. Les Saints-Lieux sont les endroits où il opéra ses miracles, et les *sanctuaires* sont les églises ou les couvents établis sur les Saints-Lieux.

Ces sanctuaires, fondés par sainte Hélène et par son fils Constantin-le-Grand, furent détruits l'an 614 de notre ère, par Cosroës, roi de Perse. L'empereur Héraclius les releva; et, huit ans après, ils passèrent sous la domination du kalife Omar, qui en assura l'accès à la vénération des chrétiens. Renversés par Amurat, prince de Babylone, ils furent rétablis en 1009, par sa mère, qui fut une chrétienne, nommée Marie.

A la fin des croisades, Guy de Lusignan, vaincu par Saladin, fit admettre dans sa capitulation que les chrétiens restant à Jérusalem ne seraient nullement inquiétés dans l'exercice de leur culte.

En 1342, le roi de Sicile, Robert, et la reine Sancha, son épouse, achetèrent du soudan d'Egypte les sanctuaires de la Palestine, et les

Digitized by Google

placèrent sous la tutelle des religieux (Franciscains), qui les gardent encore.

En 1517, la Terre-Sainte devint, ainsi que la Syrie, la conquête de Sélim; et le traité conclu entre son successeur Soliman et François Ier mit sous la protection de la couronne de France les Saints-Lieux et les religieux gardiens.

Deux cents ans s'écoulèrent paisiblement sur la foi de ces traités. Les premières usurpations des Grecs datent seulement de 1757. Ce n'est pas qu'on n'eût pu remarquer, dans les siècles précédents, des tentatives d'empiètement ou des traces de discorde. Mais, jusqu'alors, les droits de possession et de garde des Latins n'avaient souffert aucune lésion réelle, et, malgré quelques firmans obtenus de loin en loin par les chrétiens dissidents, les sanctuaires restaient toujours et sans partage confiés à nos religieux. Il est à noter même que, pendant les soixante-dix années qui précédèrent le firman de 1757, toute intrigue semblait interrompue, et la paix sérieusement établie.

Cependant, en 1756, des pèlerins grecs ayant pillé le couvent catholique de Jaffa, cette escarmouche annonça une attaque générale; en effet, peu de jours après, à Jérusalem, les Grecs assaillirent les religieux renfermés dans l'église du Saint-Sépulcre, brisèrent leurs lampes, dispersèrent leurs ornements. Puis, armés de procès-verbaux (*ilam*) acquis à grands frais, ils se déclarèrent insultés eux-mêmes, et ils se plaignirent au divan impérial de la prétendue irruption des Latins. Enfin, trouvant le grand-visir Ragib favorable à leurs vœux, ils levèrent le masque et présentèrent une requête tendant à déposséder les prêtres francs des Lieux-Saints.

La Porte eut l'air de prêter une attention sérieuse à cette demande, comme aux instances contradictoires de l'ambassadeur de France : et, après des conférences et des examens sans résultat; après avoir cité de part et d'autre des firmans nés des volontés changeantes des sultans; loin de s'attacher à ces traités d'un caractère strictement obligatoire, par lesquels deux Etats se lient entre eux de nœuds immuables et stipulent d'irrévocables concessions, le grand-vizir fit paraître le *hatti-schérif* (décret impérial) de 1757, qui porta ainsi la première et la plus vive atteinte à nos priviléges. Cette ordonnance expulsait les Latins de l'église dite *Tombeau de la Vierge*, de la grande église de Bethléem, et mettait sous la garde et la surveillance des Grecs le Saint-Sépulcre et plusieurs autres sanctuaires.

Chaque année, depuis cette époque, a vu les catholiques perdre quelques-unes de leurs saintes prérogatives; et des firmans arrachés de temps à autre à l'impartialité de quelques sultans, en conférant aux Latins de moindres priviléges, n'ont pu contrebalancer le crédit de leurs antagonistes.

Digitized by Google

En 1808, l'incendie du Saint-Sépulcre fut pour les Grecs un prétexte de faire valoir des prétentions nouvelles. Ils obtinrent de la Sublime-Porte le droit de rebâtir la coupole ; et ce droit, les Latins ne pouvaient le leur disputer, puisque les nations catholiques de l'Europe, épuisées par les guerres qui désolaient le monde, n'envoyaient plus aucun secours à la Terre-Sainte. Les pères Franciscains pensèrent d'abord à vendre les vases et les lampes de leurs sanctuaires ; mais ils reculèrent devant le sacrifice de ces pieuses offrandes de tant de rois. Les Grecs reconstruisirent ainsi le dôme de l'église du Saint-Sépulcre, que les flammes avaient consumé en entier, et s'autorisèrent de ce fait pour réclamer de nombreuses prérogatives. Leur architecte se fit alors un malin plaisir de détruire les tombeaux de Godefroy, de Baudouin et des rois de Jérusalem, conservés sous une voûte latérale de cette même église, et il en confondit les débris dans la construction de la coupole renouvelée.

D'un autre côté, les Grecs n'étaient pas nos seuls adversaires ; les Arméniens, plus riches encore, mais d'une influence politique moins efficace, avaient acheté des autorités turques, à diverses époques, la faculté illégale de partager notre jouissance de quelques sanctuaires et de nous éloigner de plusieurs autres.

Après avoir exposé tous ces maux, j'avais essayé, à mon retour de l'Orient, d'en indiquer les remèdes. Dans plusieurs notes que je communiquai aux ministres à Paris, et à quelques-uns de nos plus illustres prélats, entre autres à M. d'Aviau Dubois de Sanzay, le pieux et savant archevêque de Bordeaux, honneur et lumière du clergé de France, j'établissais la nécessité d'envoyer avant tout à Jérusalem des prêtres et de l'argent français.

Et d'abord, pour l'argent, je demandais une quête annuelle, patronée et annoncée par les évêques dans chaque paroisse. Quant à l'envoi de prêtres français, j'aurais voulu que, dans les séminaires institués pour chaque diocèse, on fît choix de quelques individus propres à la vie conventuelle ou que leur vocation eût appelés au ministère des missions. Déjà engagés dans les ordres sacrés, après leurs cours de théologie, ces jeunes lévites eussent formé, à Rome, un nouveau séminaire, sous la protection spéciale de l'ambassadeur du Roi Très-Chrétien et sous la direction d'un prêtre français. Là, avec le caractère sacerdotal, ils auraient reçu l'habit de Saint François, et ceux d'entre eux qui se seraient destinés aux missions auraient trouvé à Rome les habiles professeurs d'arabe et de turc qu'y entretient *la Propagande*.

Je disais alors qu'à chaque pas que j'avais fait en Palestine, j'y avais toujours amèrement regretté l'absence des prêtres français ; et j'en étais parti bien persuadé que nous ne tarderions pas à perdre les nobles priviléges que nous y donnent nos traités, si nos prêtres et notre or ne venaient enfin au secours de ces pieux et antiques établissements.

Digitized by Google

Voici maintenant le tableau complet des possessions et des prérogatives de l'Église Catholique et Romaine en Palestine.

§ 1. DANS LA VILLE DE JÉRUSALEM.

1° L'église du Saint-Sépulcre.

2° Le monastère de *Detrul-Amoud* ou Saint-Sauveur, ses attenances et dépendances.

3° Le sépulcre de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est dans le milieu de l'église du même nom.

4° La grande et la petite coupoles garnies de plomb qui les couvrent.

5° Les voûtes et les colonnes qui sont alentour, jusqu'aux grilles de fer placées pour marquer la ligne où commence la partie de l'église appartenant aux Grecs.

6° Les galeries et les habitations des religieux latins, qui sont sur lesdites voûtes et colonnes.

7° La grande voûte surmontée de la coupole qui se trouve au-dessus desdites grilles de fer.

8° La chambre qui est au bout de la muraille de la susdite grande voûte.

9° Les chandeliers placés par Sa Majesté le Roi de France sous cette même grande voûte.

10° La *pierre* dite *de Sainte-Marie-Madeleine*, et toute la place qui s'étend depuis le degré de la sacristie des religieux francs jusqu'aux degrés de la porte de la Citerne, et depuis le dessous des colonnes jusqu'aux degrés de la chapelle catholique.

11° La partie supérieure des sept arcades nommées les *Arcs de Sainte-Marie*.

12° La partie inférieure desdits Arcs.

13° Le petit autel qui est au-dessous desdits Arcs.

14° Toute la place, depuis la *Pierre de Sainte-Marie-Madeleine* jusqu'à la grande porte qui est à côté de la porte de la chapelle des

3. Les Grecs, depuis la reconstruction de la coupole, en 1808, prétendent posséder la moitié du sépulcre, que leur accorde un firman émané en 1813.— *Cette note et les notes suivantes reproduisent les observations que j'avais annexées, en 1820, au tableau ci-dessus.*

5. Dans la galerie supérieure, il y a dix-sept arcades. Les catholiques en possèdent onze, et les Arméniens six. Un mur grossier, élevé par ces derniers, sépare les deux propriétés.

7, 8, 9. Ces trois objets ont été brûlés dans l'incendie de la coupole en 1808, et n'ont pas été rétablis depuis.

11. Quatre de ces arcades ont été usurpées par les Grecs.

Digitized by Google

Grecs, et depuis la muraille de ladite chapelle jusqu'à la muraille de l'église du Saint-Sépulcre.

15° La partie inférieure de la grotte de l'*Invention de la Sainte Croix*.

16° La moitié du mont Calvaire, dit du *Crucifiement*.

17° Les quatre voûtes du mont Calvaire, dans la partie latérale de l'église du Saint-Sépulcre.

18° Ses deux autels.

19° La chaise d'appui en marbre.

20° La Pierre de l'Onction.

21° Tout l'espace qui s'étend depuis les degrés du mont Calvaire jusqu'au-dessous de l'arcade possédée par les Arméniens, et depuis la muraille de la chapelle des Grecs jusqu'au degré de la porte du temple du Saint-Sépulcre.

22° La chapelle dite le *Calvaire extérieur*, placée sur la hauteur du temple où l'on monte par un escalier en pierre *.

§ 2. HORS DE LA VILLE DE JÉRUSALEM.

Dans la vallée de Josaphat.

23° Une grotte qui sert d'église, où est le sépulcre de la sainte Vierge Marie.

24° Les deux chapelles de Saint-Joachim, de Sainte-Anne, de Saint-Joseph, et une chambre ou sacristie.

24° La grotte qui est à côté de la première grotte susdite, au-dessus et alentour des jardins.

26° Le champ où sont les tombeaux des religieux francs et des individus mourant à Jérusalem qui appartiennent à leurs nations.

§ 3. DANS LE VILLAGE DE BETHLÉEM.

27° Le couvent de Bethléem.

28° Les jardins du couvent.

15. Cette grotte, qui s'appelle aussi la *Chapelle de Sainte-Hélène*, est presque toujours envahie par les Grecs, et n'appartient plus que nominalement aux Latins.

19. Cette chaise n'existe plus.

20. La Pierre de l'Onction est devenue commune aux Latins et aux Grecs.

23, 24. Ces deux sanctuaires ont été usurpés par les Grecs en 1757.

27. Les Latins n'ont plus qu'un tiers environ du couvent de Bethléem, le reste est arménien ou grec.

* Pour mieux comprendre la première partie de ce tableau, on peut consulter le plan de l'église du Saint-Sépulcre, inséré dans le *Voyage au Levant*, de M. le comte de Forbin.

Digitized by Google

29° L'église de Sainte-Catherine.

30° La grotte de Saint-Jérôme, les autels de Sainte-Paule, Sainte-Eustochie, Saint-Joseph et des Innocents,

31° L'église nommée *la grande église de Bethléem.*

32° L'intérieur de la grotte où est la crèche de la nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ.

33° Dans la même grotte les deux autels de *la Nativité* et de *l'Adoration des Rois-Mages.*

34° La crèche.

35° Les deux jardins attenant et appartenant à la susdite crèche.

36° La place nommée *des Colonnes,* et le corridor de la grande église, dite aussi *Église des Colonnes.*

37° La chambre appelée *le Moulin-Vieux,* dans le corridor de ladite église.

38° La continuation dudit corridor jusqu'à la porte où l'on sort dans la rue ou sur la place.

39° La ruine nommée *Bed-el-Sultan.*

40° Le grand jardin qui sert de cimetière aux religieux francs et aux personnes de leurs nations.

41° Le champ dans lequel est *la grotte des Pasteurs.*

42° La muraille appelée *Muraille romaine.*

43° La citerne et le bois d'oliviers dits *de Bethléem.*

§ 5. DANS LE VILLAGE DE SAINT-JEAN.

44° Le couvent dit *de Saint-Jean.*

45° L'église dite *de la Naissance de Saint-Jean.*

46° Les deux jardins du couvent.

47° La ruine dite *de la Visitation de Sainte-Élisabeth,* dans la montagne peu distante et vis-à-vis le couvent de Saint-Jean.

31. La grande église de Bethléem a été usurpée par les Grecs en 1757; puis les Arméniens ont enlevé aux Grecs le chœur de cette église; les Latins y avaient conservé une porte et le droit de procession journalière. Les Arméniens ont muré cette porte le 25 avril 1819; et la procession a cessé.

33. Le premier de ces autels a été usurpé par les Grecs et par les Arméniens.

35. Les Grecs, en 1757, se sont emparés de l'un de ces deux jardins.

36, 37, 38. Ces trois objets ont été pareillement usurpés par les Grecs en 1757.

40. Les Grecs se sont mis en possession de ce grand jardin depuis peu d'années, et il ne sert plus à la sépulture latine.

41, 42, 43. Ces trois propriétés ont été données aux Grecs par un firman récent.

44 à 47. Nos possessions n'ont souffert aucune atteinte dans la ville de Juda, qui est en ce moment le village de Saint-Jean.

Digitized by Google

§ 5. EN PALESTINE.

48° Le couvent de Rama (Arimathie), ses jardins et ses appartenances.

49° Le couvent de Jaffa (Joppé) et ses appartenances.

50° Le couvent d'Acre (Ptolémaïde) et tout ce qui en dépend.

51° Le couvent de Nazareth, ses jardins, appartenances, église, chapelle, ruines du Mont-Thabor et autres lieux de visite en Galilée.

52° Le couvent de Séyde (Sidon) et ses dépendances.

53° Le couvent de Damas (en Syrie) et tout ce qui en dépend.

PRÉROGATIVES.

1° Les Pères de Terre-Sainte, religieux latins, possèdent seuls les clefs des portes des couvents ou sanctuaires ci-dessus désignés, et spécialement les trois clefs de l'autel de la crèche, à Bethléem.

2° Ils ont le droit de garder lesdits lieux, de les restaurer, réparer, entretenir, orner, et d'y allumer des lampes.

3° D'y célébrer la sainte messe et d'y exercer les rites et cérémonies de leur culte.

4° D'avoir le pas sur toutes les autres nations dans les visitations des pélerinages des Saints-Lieux.

5° Ils ont le droit de visiter la moitié du mont Calvaire qui ne leur appartient pas, de célébrer la messe sur cette moitié susdite, et d'y allumer des lampes.

6° Les religieux francs ont le droit exclusif d'exercer leur culte dans le bas du souterrain de la grande église de Bethléem.

7° D'empêcher les autres nations d'y allumer des lampes, célébrer leurs offices et y exercer leur culte.

8° De s'opposer aussi à ce que les autres nations visitent les saints lieux possédés par eux, religieux francs.

9° Les procès intentés aux religieux francs ne seront point soumis aux autorités du pays, mais bien renvoyés à la Sublime-Porte à Constantinople.

48 à 53. Il est à remarquer que toutes les possessions latines, en Palestine et en Syrie, ont été respectées jusqu'ici. Tous ces couvents, et leurs dépendances, sont aux Latins sans contestation. C'est à Jérusalem et à Bethléem seulement que leurs droits sont usurpés, leur jouissance interrompue, et leurs propriétés violées.

1. Les Turcs se sont emparés des clefs du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, dont ils ont fait un privilége lucratif, et ils les retiennent seuls. A Bethléem, l'accès de l'autel de la crèche est ouvert à tous.

5. On ne peut aujourd'hui ni allumer des lampes, ni dire la messe dans la moitié du mont Calvaire, qui appartient aux Grecs.

6, 7, 8. Ces trois priviléges sont perdus.

9- Cet article d'une ancienne convention n'est point exécuté.

Digitized by Google

10° Il est défendu aux Maugrébins de faire aucune avanie aux religieux francs à *Aïni-q'arim*, sous aucun prétexte.

11° Il est défendu aux douaniers turcs à Jérusalem de visiter les effets des religieux ou pèlerins catholiques qui auraient été déjà visités dans les Echelles où ils auront abordé.

12° Il est également interdit de prendre ou de détourner les habits des religieux ou ornements des églises latines.

13° D'obliger les religieux francs de recevoir de mauvaises monnaies.

14° *De leur prendre de l'argent.*

15. Il est défendu d'exiger des religieux francs la moindre rétribution pour droit de sépulture de leurs morts.

16° D'exercer aucun mauvais traitement contre les religieux qui apportent des pays francs les tributs d'usage, dans le cas où ils arriveraient trop tard.

17° D'inquiéter en rien les religieux et pèlerins de Terre-Sainte dans le cours de leurs visitations ou pèlerinages.

18° De les troubler jamais dans l'exercice de leur culte, tant que ce culte à l'extérieur ne contreviendra pas aux lois musulmanes.

19° Il est défendu aux autorités turques de faire plus d'une visite d'inspection par an au Saint-Sépulcre.

20° D'obliger les religieux francs à acheter du blé avarié.

21° Les Pères latins ont le droit exclusif d'envoyer les membres de leurs communautés ou des courriers à Constantinople pour leurs affaires, sans qu'on puisse s'y opposer *.

Tel était, à la veille de la révolution grecque, en 1820, l'état des propriétés et prérogatives des Latins dans la Terre-Sainte, d'après ce relevé fait en style d'inventaire sur le texte des traités entre la France et la Sublime-Porte, depuis François Ier jusqu'à nos jours.

Mon désir eût été dans cet exposé rapide de jeter quelque clarté sur la question des lieux saints et de ne pas laisser oublier que le but d'une conciliation si désirable, pour garantir de si précieux intérêts, a été tout près d'être atteint sous le règne d'un petit-fils de Louis XIV.

Le comte DE MARCELLUS,

ancien ministre plénipotentiaire.

14. Cette prérogative est complétement tombée en désuétude. Les autorité turques sont habiles à éluder le sens de l'article, et prétendent que recevoir des présents ou des tributs qu'elles savent secrètement exiger, ce n'est pas prendre de l'argent.

* Tous ceux de ces priviléges dont l'exercice dépend uniquement des Turcs, subsistent encore dans leur entier. Il faut en excepter cependant, comme nous l'avons déjà dit, l'article 14 ci-dessus.

Digitized by Google

HOMMES ILLUSTRES DE L'ESPAGNE.

XIVe SIÈCLE.

DON JUAN MANUEL.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Moraliste poète, historien, homme de guerre, homme d'Etat, don Juan Manuel est considéré en Espagne comme l'esprit le plus éclairé du quatorzième siècle, et l'histoire de sa vie est encore à écrire. Gonçalo Argote de Molina, éditeur du *Comte Lucanor**, s'est borné à résumer en peu de pages, avec l'inexactitude d'un panégyriste, les principaux faits relatés dans la chronique d'Alphonse XI, attribuée à Villazan. « Ceux, a-t-il dit, qui voudront en savoir davantage n'auront qu'à lire cette chronique. » C'est le parti que j'ai pris, et, après avoir tout lu, il m'a été impossible de m'expliquer comment Argote de Molina avait pu recommander sans quelque réserve, à la confiance publique, une relation qu'il a dû trouver partiale, puisqu'il n'en a reproduit aucun jugement. Il est vrai que le savant paléographe a donné un soin tout particulier à la généalogie de la maison royale des Manuel, et que ce travail a servi de prélude à son important ouvrage sur la noblesse de l'Andalousie ; mais, bien qu'il n'ait oublié aucune branche d'un arbre héraldique chargé de tant de rameaux, on chercherait inutilement dans tout ce qui est sorti de sa plume quelques détails sur l'homme ou quelque appréciation de l'écrivain ; on n'y trouve aucun de ces traits de physionomie qui caractérisent une figure ; bien plus : dans sa dis-

* Voir, les apologues du *Comte Lucanor*, par don Juan Manuel, tome II de cette *Revue*, pages 87, 219 et 305.

Digitized by Google

sertation sur l'ancienne poésie castillane, préface égarée d'un traité de prosodie resté à l'état de projet, il n'a pas cité un seul vers, ni du *Livre des Chants*, ni des *Règles de l'art de trouver*, ouvrages composés par don Juan Manuel, et les manuscrits de ces précieux recueils étaient en sa possession! Que penser aussi des biographes contemporains? leur silence n'est-il pas inconcevable dans un siècle surnommé le siècle des chroniques, et où il y en eut pour tant de personnages si dignes de l'obscurité qui les enveloppe encore? Peut-être ont-ils cru que leur secours n'était pas nécessaire à la renommée d'un prince qui léguait tant de souvenirs à l'histoire et aux lettres; mais en Espagne les traditions ne sont pas toujours conservées avec le soin qui les rend inaltérables; la négligence, parfois, y accélère les ravages du temps, et voilà pourquoi la chronique de Villazan est devenue la principale source de toutes les histoires. Or, cette chronique officielle, écrite par ordre de Henry de Transtamare, héritier et fils naturel d'Alphonse XI, ne renferme que des éloges pour ce monarque; elle dissimule ses faiblesses, elle excuse ses crimes, et frappe en revanche d'une réprobation systématique tous ceux qui ont joué un rôle actif dans les partis opposés aux favoris de la couronne.

Mariana et Ferreras, consciencieux jusqu'au scrupule sur certains points, ont admis sans examen le témoignage du livre qui avait fait autorité pour leurs prédécesseurs; cela devait être : le premier écrivait sous Philippe II, le second sous Philippe V, et, à une époque comme à l'autre, il y avait des maximes d'Etat avec lesquelles un historiographe officiel ne pouvait transiger; sa mission était de soutenir les prérogatives de la couronne, de combattre l'esprit d'opposition et de poursuivre dans le passé, même le plus éloigné, ce fédéralisme féodal qui avait retardé, avec l'affranchissement du territoire, l'unité politique de l'Espagne. Qu'on ne l'oublie pas, d'ailleurs : il y avait déjà plus d'un siècle que Ximénès avait brisé les dernières résistances des grands de Castille, lorsque la tête de Montmorency tombait sur un signe de Richelieu, et le trône élevé presque au niveau de l'autel était entouré d'une vénération idolâtre. Don Juan Manuel, accusé et convaincu d'avoir disputé par la voie des armes une régence à laquelle il avait au moins les mêmes droits que ses rivaux, coupable, en outre, de s'être mis en garde contre les embûches d'un roi félon qui avait assassiné son allié, insulté et emprisonné sa fille, ne pouvait donc être, aux yeux de Mariana et de Ferreras, qu'un insigne révolté contre toutes les lois divines et humaines. Qu'on le juge, au contraire, selon les idées de son temps, avec les traditions d'indépendance des grands vassaux et sans autres témoignages que les actes même d'Alphonse, qui le disculpa par ses faveurs après l'avoir provoqué par ses violences, et une réhabilitation n'est plus nécessaire. On ne reconnaît, dans l'auteur du

Digitized by Google

Comte Lucanor, ni un connétable de Bourbon, ni un duc de Bourgogne ou de Guise; il se présente plutôt comme un prince de Condé prompt à venger une injure et à châtier l'insolence d'un favori, mais au fond toujours dévoué à la royauté lors même qu'il lutte contre le roi. Prudent jusqu'à la méfiance, résolu jusqu'à l'audace, ferme, persévérant, opiniâtre, jamais il ne s'arme sans cause sérieuse, jamais il ne se désarme sans gages de sûreté. Cette attitude inquiète, cette vigilance de toutes les heures chez un guerrier blanchi sous le casque suffisent, ce me semble, pour faire remonter plus haut que lui les accusations de ses adversaires. « J'ai toujours été fidèle quand on m'a permis de l'être, » a-t-il dit lui-même à la fin de sa carrière *, et dans cette récrimination il y a une excuse que la justice de la postérité doit admettre. A Dieu ne plaise, cependant, que, substituant une apologie sans mesure à des reproches exagérés, je prétende établir une harmonie parfaite entre les écrits et les actes de don Juan Manuel! Ce serait tomber d'un excès dans un autre, et, qu'on me permette de le dire ici, je cherche la vérité avec une sollicitude trop sincère pour accepter volontairement un mensonge, fût-ce le plus séduisant de tous, celui de l'indulgence. Non, Juan Manuel ne s'est montré ni moins jaloux de ses droits, ni moins altier, ni moins ambitieux peut-être que les autres infans de Castille; supérieur à son siècle par les lumières de sa raison, il a donné d'excellens préceptes et plus d'un mauvais exemple. La philosophie du moraliste a été démentie en diverses circonstances par l'intérêt politique du prince; mais, quelles que soient ses erreurs ou ses fautes, jamais du moins il n'a forfait à l'honneur. Ouvertement rebelle, il ne s'est souillé d'aucune trahison, il ne s'est dégradé par aucune lâcheté, par aucune perfidie. Les prétentions hautaines qu'on lui reproche étaient fondées à la fois sur l'élévation de sa naissance et sur le sentiment de sa valeur personnelle; il les a soutenues avec cet orgueil vraiment castillan qui couvre de plus de dignité ses revers que ses triomphes, et l'on verra bientôt qu'il y eut quelque mérite de sa part à succomber sans honte dans cette arène des guerres civiles, où tant de renommées se dégradèrent par leurs victoires.

Son père, l'infant don Juan Manuel, était le septième fils de Ferdinand III, surnommé le Saint; il avait reçu ce nom de *Manuel*, étranger à l'Espagne, en commémoration de l'Empereur de Constantinople Emmanuel, de la famille de sa grand'mère, de même qu'un de ses frères avait été appelé Fréderic, du nom de l'empereur Fréderic, son bisaïeul. Un bras ailé ou bras d'ange tenant une épée nue en champ de gueule figurait sur son écusson; l'épée nue comme symbole de vail-

* Extrait d'un manuscrit conservé à la bibliothèque nationale de Madrid, et cité par M. G. Ticknor. *Hist. of Spanish literature*, tome I, page 62.

Digitized by Google

lance et de commandement, les ailes d'ange à cause du nom d'Angelo héréditaire dans la famille de ses ancêtres, et parce que, disait-on, un séraphin avait apparu en songe à sa mère lorsqu'elle était enceinte; il y ajouta un lion de gueule sur champ d'argent aux armes royales de Castille et de Léon. Uni à Béatrix de Savoie, fille du comte souverain de ce nom, il en eut aussi une fille, dona Yolande, qui devint femme de l'infant Alphonse de Portugal.

Don Juan Manuel, dissipant lui-même l'obscurité qui couvre la première époque de sa vie, nous apprend, dans une lettre adressée à son oncle, archevêque de Tolède, qu'il est né à Escalona le 5 mai 1282; à l'âge de deux ans, il n'avait plus de père; il fut élevé par les soins de son cousin don Sanche le Brave. Tous deux vécurent dans une intimité fraternelle; leurs maisons étaient réunies, et il dut à la libéralité de son royal ami la construction du château de Peñafiel, qui devait être le lieu de sa résidence et de sa sépulture.

A don Sanche, enlevé par une mort prématurée, succéda un prince qui ne fut, pour les membres même de sa famille, qu'un maître ombrageux et dur. Ferdinand se croyait environné d'ennemis; il décourageait par sa méfiance le zèle de ses meilleurs vassaux, et à force de tracasseries il les contraignait à se déclarer contre lui pour échapper aux coups aveugles de ses terreurs. Dona Constanza, sa femme, lui était suspecte; il affectait de ne consulter que sa mère, l'ex-reine dona Maria, femme remplie de qualités éminentes et animée des intentions les plus pures, mais prompte à s'alarmer et obstinée dans ses préventions. Tous les infans ses frères lui inspiraient des craintes; il aurait pu veiller sur eux en silence, il eut la maladresse de les provoquer, et il en vint ainsi à organiser de ses propres mains une faction redoutable. Le chef qu'il lui donna fut ce même infant qui défendit avec plus d'ardeur que tout autre les débris de l'autorité royale, quand le sort eut fait tomber la couronne sur un berceau. Conspirateur involontaire, don Pedro s'était réfugié dans Alcandete; Ferdinand courut l'y assiéger. Mais, en traversant Martos, il voulut exercer un de ces actes de justice souveraine qui dans la même heure commençaient par une sentence et finissaient par un supplice. Les frères Carvajal étaient accusés d'avoir tué un de ses serviteurs, don Juan de Benavidès, il les fit arrêter et ordonna qu'ils fussent précipités du sommet d'une tour. Ils protestèrent de leur innocence sans pouvoir ni le fléchir, ni le décider à les entendre. L'un deux, l'ajournant alors au tribunal de Dieu, s'écria qu'il y comparaîtrait dans trente jours; et le trentième jour, Ferdinand, atteint d'une maladie subite, rendait le dernier soupir (1309). L'histoire, écho trop fidèle peut-être d'une tradition populaire, a conservé à ce prince le surnom d'*ajourné* (emplazado), et, par une

Digitized by Google

coïncidence singulière, un an après, une prédiction semblable s'accomplissait en France : condamné à mourir sur un bûcher, le grand-maître de l'ordre du Temple avait marqué la dernière heure d'un pape et d'un roi.

Ferdinand, que de fausses alarmes avaient trompé tant de fois dans un règne de quelques années, ne se méprit pas du moins sur le caractère de don Manuel ; c'est à lui qu'il s'adressa pour rompre la ligue formée autour de l'infant don Pedro ; il le nomma, de plus, grand sénéchal de sa maison et lui confia, sous le titre d'*adelantado-mayor*, le gouvernement du royaume de Murcie. A vingt-huit ans, don Juan Manuel était arrivé aux charges les plus importantes de l'Etat; mais il était déjà vieux au service, car il avait fait ses premières armes à douze ans et justifié ainsi par sa valeur précoce l'héroïque privilége qui lui était échu de faire des chevaliers sans l'être.

Plût à Dieu qu'une minorité survenue à l'improviste n'eût pas ramené sur la Castille des orages à peine dissipés ! La vie de don Juan Manuel, moins troublée par les dissensions civiles, eût été plus glorieusement partagée entre les travaux des lettres et cette guerre deux fois sainte qui poursuivait depuis sept cents ans la délivrance du sol ; mais à peine le roi a-t-il fermé les yeux, que les semences de discorde jetées dans sa famille fermentent et se développent. L'infant don Pedro fait alliance avec la reine-mère contre la jeune veuve de Ferdinand, que soutient l'infant don Juan. Sollicité par les deux partis, don Juan Manuel adopte le plus faible ; il quitte sa résidence de Peñafiel et se dirige vers la ville, où l'attend la reine Constanza. L'infant don Pedro en est informé, il sort de Palencia à la faveur d'une nuit obscure et cherche à enlever son neveu, qui n'a que le temps de se jeter dans Valdecañas. Ainsi, dès l'origine des troubles, on se dispute don Juan Manuel ; c'est à qui obtiendra l'appui de ses conseils et de son épée ; seulement, tandis que d'un côté on n'emploie que des moyens de séduction, de l'autre on use de violence et l'on se donne imprudemment le tort d'une hostilité gratuite.

Un an s'écoule. La jeune reine meurt, et cet événement inattendu dégage la situation. Il y a désormais une difficulté de moins ; la reine-mère fait entendre des paroles conciliantes : on se rapproche. Les infans don Pedro et don Juan, chefs des deux partis, sont proclamés tuteurs.

Don Juan Manuel n'avait pris aucune part à l'arrangement qui venait de constituer la tutelle en triumvirat. Un conflit d'intérêts privés le mit en lutte avec l'infant don Pedro. Diverses places lui avaient été cédées par l'infante de Portugal, dona Blanca ; mais, soit qu'il n'eût payé qu'une partie de la somme convenue, ou qu'on ne cherchât dans un prétendu retard qu'un prétexte de déchéance, l'infante lui reprocha de

Digitized by Google

n'avoir pas rempli ses engagements et fit une nouvelle cession en faveur de don Pedro. Un arbitrage présidé par le grand-maître de Calatrava, créature du tuteur intéressé, détermina qu'il y aurait un partage égal de tous les domaines entre les deux cessionnaires. Cette sentence prouvait que le bon droit était du côté de don Juan Manuel, car on ne lui aurait pas accordé la restitution de la moitié si le tout ne lui avait pas appartenu. Indigné d'une spoliation qu'on voulait couvrir d'une apparence de justice, il envoya déclarer à don Pedro qu'il se considérait comme étranger au royaume et délié de toute obligation de service envers le roi. Cela dit, il n'y avait plus d'hommage-lige; les obligations du vasselage disparaissaient entièrement, et l'on pouvait soutenir ses droits à force ouverte sans être réputé coupable de trahison. Don Juan Manuel prit les armes et se mit à ravager les terres de son spoliateur. Ce genre d'appel, consacré par les mœurs du moyen-âge, obtint un plein succès; le plaignant, admis à présenter sa défense devant les trois tuteurs réunis, rentra dans l'entière jouissance de ses biens et reçut en dédommagement le titre de gouverneur général du royaume de Murcie, qu'il avait perdu depuis la mort de Ferdinand IV.

Le conseil de régence, formé laborieusement et par une transaction sans franchise, était trop divisé pour mettre le pouvoir à l'abri des atteintes qui le menaçaient. Chaque tuteur gouvernait de son côté, et il n'y avait pas une assemblée de province ou de ville qui ne voulût s'immiscer dans la direction suprême des affaires. La reine-mère, espérant obtenir une diversion, excitait la noblesse à reprendre la guerre contre les Maures et sollicitait de tous les États un nouveau vote de subsides. Déjà l'infant don Pedro s'était fait accorder par le pape la dîme, la tierce et l'impôt des croisades; mais l'infant don Juan, prince turbulent et jaloux, réclamait la moitié de ces diverses redevances. Les riches-hommes, les *hidalgos* et les seigneurs de moindre lignage, convoqués successivement à Burgos, à Carrion, à Valladolid, à Medina-del-Campo, avaient failli plusieurs fois en venir aux mains. Les uns demandaient la déposition de don Pedro, les autres le renvoi de don Juan, et la reine dona Maria, quoique respectée des deux partis, ne pouvait exercer aucune influence sur les délibérations; le légat seul, qu'elle avait appelé à son aide, invoquant les intérêts sacrés que cet état de lutte compromettait, parvint à régler le partage des contributions décrétées par le saint siége et à enlever le vote des services de guerre. Les deux tuteurs ouvrirent alors la campagne *; mais à peine avaient-ils envahi le sol ennemi, qu'une catastrophe inexplicable les frappa l'un et l'autre : ils venaient d'opérer leur jonction dans les plaines de Grenade; don Pedro, qui commandait l'avant-garde, arri-

* An 1319.

Digitized by Google

vait de Tiscar; don Juan, placé à l'arrière-garde, arrivait de Baëna. La chaleur était excessive, et l'armée, quoique ralentie dans sa marche par l'ardeur du soleil, soulevait des flots de poussière qui redoublaient la soif des hommes et des chevaux. Tout à coup, les Maures, qui n'étaient pas en force pour attaquer la tête de la colonne, se jettent sur les bagages; l'arrière-garde surprise se trouble; don Juan envoie demander des secours à don Pedro. Un mouvement rétrograde s'opère en désordre; la confusion gagne tous les rangs. Don Pedro, l'épée au poing, le front couvert de sueur, haletant, épuisé, crie et s'agite sans pouvoir se faire entendre; il tombe enfin de cheval, et l'on ne ramasse qu'un cadavre. Cette mort subite achève la déroute de l'armée. Don Juan, pressé par l'ennemi et refoulé par l'avant-garde, éprouve à la nouvelle de la mort de son oncle un saisissement qui lui ôte la parole; il chancelle sur ses étriers, tombe à la renverse, et son agonie commence. On le relève, on le place en travers sur une mule, et la retraite se fait avec tant de précipitation, que l'on ne s'aperçoit ni de ses dernières convulsions, ni de la perte de son corps.

Voilà donc la reine-mère seule dans le conseil de régence. L'événement fatal qui a déconcerté toutes ses combinaisons rend aux Maures une confiance que leurs derniers revers avait détruite. Il faut, et sans le moindre délai, remplacer les deux chefs enlevés à l'armée. Don Juan Manuel était alors à son poste près de Murcie. Il venait de faire deux incursions sur les terres du roi de Grenade, et il avait harcelé avec vigueur les cavaliers musulmans. Appelé par la voix publique, il part pour Valladolid, demande une entrevue à dona Maria, et lui offre loyalement ses services en lui proposant de partager la régence avec elle. Comme membre de la famille royale, c'était son droit; comme Espagnol, c'était son devoir; et que d'agitations, que de malheurs la reine aurait épargnés au pays, si elle avait pu oublier son ressentiment contre l'ancien allié de sa belle-fille, ou surmonter sa partialité en faveur de ses enfans! Dissimulant, au lieu de s'expliquer avec sincérité, elle répondit à don Juan Manuel qu'elle accepterait volontiers son concours s'il ne s'élevait aucune opposition, et, sous main, elle écrivit à l'infant don Philippe, son fils, pour l'engager à s'emparer de la tutelle par tous les moyens possibles. Ségovie, Cuellar, Sepulvega, Madrid, Avila même s'étaient prononcés simultanément pour don Juan Manuel. L'infant don Philippe, sortant à l'improviste de Zamora, se flatta de couper court à des manifestations dont l'entraînement pouvait devenir contagieux. Il essaya d'abord d'enlever son adversaire; puis, le trouvant sur ses gardes et désespérant de le déloger de la position qu'il avait prise, il lui envoya un cartel. Don Juan Manuel, qui avait 800 cavaliers et 6,000 hommes de pied, pouvait écraser sans effort les 1,300 hommes de don Philippe. Il eut la sagesse de n'en rien

Digitized by Google

faire ; mais il ne voulut pas donner à son ennemi les chances de victoire que celui-ci n'avait point, en acceptant un combat, soit de un contre un ou de cent contre cent ; et, après quelques vaines fanfaronnades, l'infant battit en retraite.

Cette agression, qui rappelait celle de don Pedro, était une faute dont les conséquences ne se firent pas attendre. Un second compétiteur, don Juan le Borgne, fils de l'infant du même nom récemment mort, crut pouvoir entrer en ligne ; la reine-mère n'était plus maîtresse de le repousser. Par sa conduite hostile envers don Juan Manuel, elle s'était créé comme à plaisir des embarras qui la mettaient à la discrétion de don Philippe et de son jeune allié. Villazan lui-même en fait la remarque : « *Ces deux hommes se réjouirent beaucoup*, dit-il, *en voyant que la reine ne pourrait plus se passer d'eux et qu'elle serait obligée de faire tout ce qu'ils voudraient.* » Aveuglée par leurs conseils, elle ne garda aucun ménagement ; elle enleva le titre de grand sénéchal à don Juan Manuel et elle en investit don Ferdinand, son petit-neveu. Cette princesse, jusque là si prudente, ne s'apercevait pas qu'elle irritait sans raison un homme plus puissant qu'elle et le seul dans toute l'Espagne qui fût de force à faire plier les partis sous l'autorité de la couronne. Isolée bientôt entre les deux camps, elle cessa d'être reconnue comme tutrice, et les délégués des États de Burgos vinrent lui signifier qu'elle eût à se démettre de tout pouvoir. Le parti qui s'était déclaré indépendant de sa régence était celui-là même qu'elle avait organisé. Il ne lui resta d'autre ressource que de solliciter l'alliance qu'elle avait repoussée, dût-elle être exposée à l'humiliation d'un refus. L'infant qui avait jeté le gant pour elle fut chargé des propositions de paix. Une amende honorable ainsi présentée devait effacer en même temps les torts du fils et de la mère, et en effet, à quelques jours de là, don Juan Manuel et don Philippe, la main étendue sur l'Évangile, prononçaient ensemble ce serment : « Au nom de Dieu et » de sainte Marie, je jure que je ne pourrai ni prendre les armes, » ni marcher à la frontière sans le consentement et le mandat exprès » de la reine, et si je manque à ma parole, je veux que Dieu me pu- » nisse sur mon corps dans ce monde et sur mon âme dans l'autre, » et que je perde à la fois force, voix, monture, armes, éperons, vas- » saux. » Amen ! répondit l'évêque de Siguenza, et tous les prélats et chevaliers présens à cette réconciliation si désirée répétèrent : Amen ! Il ne manquait plus que la sanction des États. Une assemblée générale, convoquée à Palencia par le cardinal-légat, allait s'ouvrir, et l'on ne doutait pas de son assentiment, lorsqu'un nouveau malheur trompa tous les calculs : la reine mourut *.

* Juillet 1321.

Digitized by Google

Cette princesse, animée d'une piété fervente, s'est distingnée par des œuvres et des fondations qui l'ont rendue chère à l'Eglise espagnole. Son tombeau, érigé dans le monastère de las Huelgas, à Valladolid, était vénéré comme celui d'une sainte, et, assurément, les éloges prodigués tour à tour à la fille, à l'épouse et à la mère ont été trop sincèrement confirmés par la postérité pour qu'il vienne aujourd'hui à la pensée d'aucun historien d'en rien retrancher; mais ce qu'on peut contester à cette femme vertueuse, c'est une habileté politique à la hauteur des circonstances difficiles qu'elle eut à traverser sous trois règnes et deux minorités. Son amour maternel avait toute l'ardeur et tout l'aveuglement d'une passion; il l'égara. Elle se conduisit à l'égard de ses neveux comme si elle les soupçonnait de nourrir des projets d'usurpation. Pleine des souvenirs de la chute d'Alphonse le Savant, elle s'imagina que la couronne ne pouvait être en sûreté qu'entre ses mains ou sous la garde d'un de ses fils, et quel en fut le résultat? c'est qu'en écartant l'un après l'autre les plus proches appuis de la royauté, elle laissa la personne royale environnée de favoris obscurs, intéressés à perpétuer ses alarmes et à empoisonner de leurs ressentimens la jeune cour du prince. Plus on étudie l'histoire d'Alphonse XI, plus on est porté à maudire ce parti de cour, sourde cabale formée d'ambitieux et de traîtres qui fit les périls de la minorité et les troubles du règne. Doña Maria, après lui avoir donné naissance, en avait commencé la ruine, contre son gré, peut-être, en traitant avec don Juan Manuel: Malheureusement sa mort inopinée releva ce qui tombait; une nouvelle crise fit surgir de nouveaux conflits, et les hommes devenus inutiles retrouvèrent dans la complication des intrigues l'occasion de se rendre nécessaires.

Don Juan le Borgne, qui dans l'assemblée des États de Burgos avait opiné pour la déchéance de la reine tutrice, n'était pas d'humeur à s'incliner devant l'autorité d'un infant, son égal. Il se fit élire par les villes dont le suffrage était à sa dévotion, et, redoublant d'audace, il enleva des ôtages au parti de la cour pour tenir don Philippe en respect. Celui-ci aspirait à la prééminence que sa mère avait ressaisie; il prit d'abord l'attitude d'un médiateur, et consentit à une tutelle à trois, mais à la condition que les deux don Juan, ses neveux, commenceraient par déposer les armes et par remettre les ôtages en liberté. « Vous voulez nous avoir à merci, répondit don Juan Manuel, » il n'en sera rien; je ne m'exposerai pas une seconde fois à être as- » sassiné. Le coup manqué à Villanoës m'a servi de leçon. » — « Et » moi, ajouta don Juan le Borgne, je sais que vous avez en tête une » de ces deux choses : ou que nous nous égorgions comme déjà nous » avons été sur le point de le faire, ou que nous allions guerroyer con- » tre les Maures pour vous laisser ici trôner à nos dépens. Eh bien!

Digitized by Google

» je ne donnerai ni dans un piége ni dans l'autre; je serai tuteur avec » vous ou sans vous, mais comme vous entendez l'être; sinon, je » vous combattrai à outrance. »

A cette déclaration, tous les masques tombent, et la guerre éclate. Une assemblée générale des États peut seule vider le litige. Chaque prétendant la demande, mais aucun n'attend une manifestation libre du vœu public; on recueille les suffrages le fer à la main; les villes qui résistent sont impitoyablement saccagées. Don Philippe, le pacificateur, s'empare de Ségovie, qu'il abandonne au pillage; puis il s'abat sur Séville, et fait mourir dans les plus cruels supplices les dix principaux habitants. De son côté, don Juan le Borgne déploie une activité non moins terrible : à Zamora, il signale son passage par la rapine et le viol; à Burgos, il fait poignarder et jeter dans la rue deux partisans de son ennemi, Garcia de Villamayor et Rodriguez de Rojas. Les représailles se succèdent; le sang venge le sang; c'est une jacquerie de hauts seigneurs qui gagne de proche en proche tous les vassaux et qui désole jusqu'au moindre village. L'auteur de la chronique semble avoir désespéré de raconter en détail toutes les horreurs de cette longue anarchie, car il a franchi un espace de dix années et comblé cette lacune par un résumé général : « Les riches-hommes et les chevaliers, dit-il, ne vivaient que d'exactions et de vols. Les tuteurs les laissaient faire pour obtenir leur appui dans l'occasion; mais dès qu'un riche-homme ou un chevalier venait à quitter le parti de l'un d'eux, celui qui était abandonné dévastait les domaines et ruinait les vassaux du transfuge. C'était, à l'entendre, pour punir ce déserteur des excès qu'il avait commis avant de changer de drapeau; mais au fond le sévère justicier s'inquiétait fort peu de ces excès-là tant que leur auteur lui gardait amitié. Tout le pays était déchiré par des factions. Dans les villes où l'on avait reconnu un des trois tuteurs, les plus puissans opprimaient les plus faibles, en sorte que ceux-ci travaillaient sans relâche à secouer le joug qui les écrasait en faisant proclamer un autre tuteur; dans celles, au contraire, où l'on n'avait reconnu aucun des prétendans, les plus forts mettaient la main sur les revenus royaux et entretenaient des bandes de brigands qui les rendaient maîtres de tout. Par contre, des troupes d'artisans, soulevées et armées sous le prétexte de la défense commune, pillaient les maisons et les châtellenies de leurs oppresseurs. Les choses en étaient venues au point que, dans la crainte des voleurs, grands et petits ne circulaient sur les routes qu'armés jusqu'aux dents et par nombreuses compagnies. Personne n'osait habiter les lieux ouverts, et dans les places fermées, on ne vivait plus que d'extorsions et de larcins. Beaucoup de gens, voyant que la justice n'était plus rendue selon le bon droit en aucune partie du royaume, avaient fui en Aragon, d'autres

Digitized by Google

en Portugal ; enfin il se commettait tant de crimes, qu'on ne s'étonnait plus de trouver des cadavres sur les grands chemins. »

Ce tableau, qu'on voudrait croire chargé et qui n'est que trop vrai, inculpe don Juan Manuel, puisqu'il était un des trois tuteurs ; mais sa part dans le mal qu'il a fait ou laissé faire n'est pas à comparer avec celle de ses rivaux. Villazan ne lui impute aucun crime, tandis qu'il en reproche plusieurs à don Juan *le Borgne*, et même à don Philippe, le champion du parti de la cour. La majorité du roi devait mettre un terme aux abus de la force, en faisant cesser les tiraillements du pouvoir. Elle fut proclamée au mois d'août 1325, et les tuteurs appelés à l'assemblée des Etats de Valladolid s'empressèrent d'y résigner leur mandat. Don Juan Manuel, détenteur du sceau royal, qu'il n'avait voulu céder à aucun de ses rivaux, le déposa respectueusement aux pieds du trône.

L'avenir de l'Espagne ne dépendait plus que d'un homme, et on faisait de cet homme encore inéprouvé un portrait qui donnait de grandes espérances. Alphonse XI, à peine entré dans sa quinzième année*, possédait les qualités qu'on estimait le plus au moyen-âge : la vigueur, l'adresse, le courage, l'activité. Il était passionné pour l'exercice du cheval, pour le maniement des armes et pour la chasse. Simple dans ses vêtements, sobre, dur à la fatigue, il n'annonçait ni orgueil, ni faste. Il s'exprimait avec une facilité rare ; préférant les principes du droit romain aux règles du droit gothique, il avait étudié à fond les *siete partidas*, et il avait pris un tel goût pour la justice, dans un stage assidu à Valladolid, qu'il lui tardait de rétablir l'empire des lois dans tout le royaume ; le surnom de *Vengeur*, qui lui est resté, atteste qu'il procéda à cette réforme avec une rigueur inflexible. Il lui arriva plusieurs fois de faire exécuter sur l'heure et en sa présence les condamnations qu'il venait de prononcer. Mais ses apologistes ont remarqué, peut-être avec raison, que son extrême sévérité n'avait excité aucun blâme, parce qu'elle avait extirpé un mal profondément enraciné, que des remèdes plus doux n'auraient jamais arraché du sol. « Au commencement de son règne, disent-ils, le brigandage était sans frein ; rien n'était à l'abri de ses atteintes ; il ne respectait pas plus les personnes que les choses ; à la fin, on allait et venait librement de cité en cité, et les denrées pouvaient rester sur les marchés pendant la nuit, sans être exposées au moindre vol. »

Si un prince doué de cette énergie de volonté à laquelle rien ne résiste avait eu des conseillers dévoués et sages, le premier jour de son règne aurait dû être le dernier des partis. Mais outre les défauts graves qui neutralisaient en lui les plus heureux dons de la nature, il eut à

* Il était né en 1311.

Digitized by Google

subir l'influence d'un mauvais entourage. La reine dona Maria, son aïeule, et l'infant don Philippe, son oncle, n'avaient placé près de lui que des courtisans, dont l'unique pensée était de capter sa faveur et d'en faire l'instrument de leur ambition. Les deux principaux étaient Alvar Nuñez Osorio et Garcilaso de la Vega. Alphonse n'attribuait le mal qu'ils avaient fait au pays qu'à l'excès de leur zèle pour sa cause; il s'était accoutumé, dès ses plus jeunes années, à les considérer comme les meilleurs amis de sa maison. Un Juif, homme aux expédients financiers, Yuzaf d'Ecija, fut nommé Almojarif ou intendant général, et compléta le conseil privé, où ne furent admis ni don Juan Manuel ni don Juan *le Borgne*. On ne craignit point de les repousser dédaigneusement, pour flétrir la régence en attendant qu'on pût la punir.

En bonne justice, quels que fussent les torts de la dernière administration, il ne fallait pas les attribuer tous aux tuteurs; il en revenait de droit quelque chose à l'organisation vicieuse de la tutelle. Que signifiait ce triumvirat, dont aucune attribution n'était réglée ni même définie; pouvoir à la fois collectif et indépendant, sans unité, sans contrôle, sans responsabilité d'aucune sorte? Que représentait-il? Trois vice-royautés dans un Etat sans roi. Ce qui manquait aux tuteurs, ils n'avaient pu se le donner; c'était une voix prépondérante, qui, en subordonnant leur concours, leur imprimât une direction commune. La reine-mère avait cherché avec persévérance à s'emparer de cette position régulatrice, et elle y avait réussi quelque temps avant sa mort. Pour Alphonse, c'était bien plus facile: indépendamment d'un titre incontesté et suprême, il avait en sa faveur cette disposition bienveillante qui sourit aux espérances d'un nouveau règne; il lui suffisait d'accepter les soumissions qui s'offraient; il n'avait, en un mot, qu'à commencer comme il a fini; mais ses prétendus amis avaient d'autres intérêts que les siens; on abusa de son inexpérience pour le jeter dans la voie des ruptures sans même attendre qu'il fût de force à marcher seul; on le condamna ainsi à passer alternativement de la violence à la ruse, et à disputer au détriment de son caractère royal une influence maladroitement aliénée.

Dans l'exclusion de deux fils d'infants, qui se voyaient sacrifiés à leurs ennemis les plus acharnés, il y avait une injure et une menace. Tous deux se tinrent pour avertis; ils quittèrent Valladolid et se retirèrent à Cigalès. Là, ils furent informés par des messages secrets que les favoris avaient juré leur perte. Don Juan Manuel n'avait qu'une médiocre confiance dans son neveu don Juan *le Borgne*, il le savait ambitieux étourdi, inconstant, et craignait d'être abandonné par lui aux premières avances que le parti de la cour s'aviserait de lui faire. Pour l'enchaîner à sa cause, il lui offrit la main de sa fille Constanza.

Digitized by Google

Don Juan l'accepta avec joie, et l'on prit de part et d'autre les engagements d'usage. Les favoris, troublés à la nouvelle de cette alliance offensive et défensive établie sur la base d'un pacte de famille, ne purent se dissimuler qu'ils avaient mis leur fortune en péril. Ils conseillèrent au roi de rompre cette union avant qu'elle fût scellée par l'Eglise, en demandant pour lui-même la main de la jeune princesse. Il était présumable qu'un vassal ne balancerait pas entre son égal et son roi, et que, pour le plus grand avantage de sa famille aussi bien que pour sa propre sûreté, il saisirait l'occasion de s'abriter sous la couronne. En effet, don Juan Manuel, convaincu de la sincérité d'Alphonse et heureux de recevoir un témoignage de son affection, donna dans le piège qui lui était tendu. Le premier projet de mariage fut abandonné; on célébra les fiançailles à Valladolid avec la plus grande pompe *; après quoi, Constanza, qui n'était encore qu'un enfant, fut remise à la gouvernante qui avait été chargée de son éducation. Don Juan Manuel, nommé gouverneur-général de la frontière, reçut en gage trois places du roi. On n'épargna rien, enfin, pour qu'il pût ajouter foi à l'engagement solennel qu'Alphonse venait de contracter à la face de Dieu et de l'Espagne. Pleinement rassuré, comme il devait l'être après tant de démonstrations, il n'eut rien de plus pressé que de donner des preuves de son dévoûment; il se rendit à Cordoue, et, marchant dans la direction d'Antequera, avec les chevaliers de Calatrava, d'Alcantara et de Saint-Jacques, il battit toute la cavalerie du roi de Grenade sur les bords du Guadalforzé. La déroute du fameux Ozmin, jusque-là réputé invincible, fut complète **.

Les favoris virent avec peine un succès qui augmentait la renommée de don Juan Manuel; ils sentirent qu'avec un homme de ce poids il fallait se résigner à ne faire jouer que les ressorts de l'intrigue; mais ils ne renoncèrent pas à se débarrasser de don Juan *le Borgne* par un coup hardi, surtout lorsqu'ils apprirent que le traité de Cigalès n'était pas rompu, malgré l'abandon du projet de mariage, et que leur ennemi, plus irrité, se tournant vers l'Aragon et la Navarre pour trouver d'autres appuis, avait réveillé jusqu'aux prétentions d'Alphonse de la Cerda sur la couronne de Castille. On fit d'abord des ouvertures amicales : elles furent repoussées. Alors, on imagina d'employer la même ruse qui avait rallié don Juan Manuel : le roi offrit en gage de réconciliation la main de sa sœur Eléonora.

— « Venez à Toro, écrivit Alphonse à son cousin, et je vous promets que tout sera conclu sur l'heure. » — « Je n'irai pas tant que Garcilaso de la Vega sera près de vous, répondit don Juan *le Borgne*; je sais

* Novembre, 1325. Chronicon Dni 7. Emm. m. s.

** Août 1326.

Digitized by Google

qu'il veut ma mort. » — « Ceux qui vous ont rapporté cela ont fait grande vilenie ; mais n'importe : rendez-vous au château de Belver, et là, mes envoyés vous donneront toutes les garanties et sûretés qu'il vous plaira de requérir. »

La parole royale, appuyée de la double promesse d'une alliance et d'une sauve-garde, dissipe les doutes de don Juan. Il part pour Belver, où le conseiller le plus intime d'Alphonse, don Alvar Nuñez Osorio, ne tarde pas à le rejoindre.

— « Quoi ! lui dit celui-ci, après l'avoir salué avec le respect dû à sa naissance, vous avez pu craindre Garcilaso de la Vega, un simple chevalier qui n'est rien de plus qu'un de vos vassaux ; vous si haut et si puissant seigneur ! vous, petit-fils du saint roi Ferdinand ! vous, fils de l'infant don Juan et neveu du comte don Lope, seigneur de Biscaye ! Soyez tranquille, je suis là pour vous prêter au besoin aide et service contre qui que ce soit. »

— « Je suis sans peur, réplique don Juan, mais non sans méfiance. Les intentions du roi me sont suspectes ; j'ai avis qu'on l'excite traîtreusement contre moi. Au surplus, je vous livre ma vie : faites-en ce que vous voudrez. »

A ces mots, Alvar Nuñez incline le genou, baise la main de don Juan, se proclame son serviteur, et jure que si quelqu'un cherche à lui faire le moindre mal, il périra plutôt que de le souffrir.

Sur ces assurances plusieurs fois réitérées et la promesse la plus formelle d'un mariage avec la sœur du roi, don Juan, accompagné d'Alvar Nuñez, se détermine à sortir du château de Belver et à se rendre à Toro. Alphonse vient à sa rencontre à quelque distance de la ville avec une brillante chevauchée ; il l'accueille d'un air joyeux, l'accompagne jusqu'à son gîte et l'invite à dîner pour le lendemain *. Don Juan accepte, et, à peine est-il assis à la table du festin que des sicaires apostés dans la salle l'égorgent avec deux de ses vassaux. On jette aussitôt un drap noir sur une estrade. Le roi monte à cette espèce de tribune, et déclare don Juan coupable de trahison, pour avoir appelé en Castille Alphonse de la Cerda, et avec lui les Français qui lui ont donne asile. Puis on se partage les dépouilles de la victime. Le roi s'adjuge les seigneuries de Biscaye et de Molina, que ses prédécesseurs convoitaient. Alvar Nuñez, auteur du guet-à-pens, n'est pas oublié : il reçoit en don ce château de Belver témoin de ses protestations perfides, et qui le verra bientôt expier son crime sous les coups d'un autre courtisan aussi traître que lui.

Villazan, qui rapporte toutes ces circonstances avec l'exactitude d'un chroniste bien informé, n'a pas trouvé une parole de blâme pour ce

* 31 Octobre 1326. Chronicon.

Digitized by Google

roi de quinze ans, profanateur cynique de la foi jurée, des droits du sang et de la majesté de la justice, qui assassine son cousin après l'avoir embrassé, et prononce froidement sa condamnation, les pieds posés sur son cadavre. Ferreras ne réprouve que la forme de la sentence. Une exécution sans jugement, ou, ce qui est plus dérisoire, un arrêt rendu après le supplice, cela lui paraît irrégulier et peu digne de l'autorité royale. Mais il soutient qu'en fait don Juan méritait de périr pour avoir voulu troubler le royaume, et que sa mort était une nécessité politique. Un historien français a montré, Dieu merci, moins de complaisance pour ces doctrines abominables : « La nécessité, a-t-il dit, n'excuse point ce que la probité désavoue. Nul intérêt d'état ne doit prévaloir sur ce qui est commun à tous les hommes. Nulle raison ne peut prescrire contre les lois de la bonne foi, qui est l'âme de la société et la règle inviolable de toutes les conditions. De pareils coups, d'ailleurs, ont rarement les effets qu'on s'en promet: ceux qui les frappent en deviennent plus hardis, et ceux qui en sont les spectateurs en deviennent plus méfiants. »

Que dut penser, en effet, don Juan Manuel lorsqu'il apprit le meurtre commis à Toro? Seul debout en face de ses ennemis triomphants et d'un prince qui venait de se vouer à leur vengeance, pouvait-il se croire en sûreté au milieu de leurs partisans et de leurs complices? Comment aurait-il pu s'asseoir à la même table ou dormir sous la même tente? Il quitte brusquement son armée victorieuse et s'éloignant à la hâte de la frontière où Nuñez allait arriver, il se rend dans le royaume de Murcie : Pourquoi ce départ subit? s'écrie le roi, *que lui ai-je donc fait?* Le mot était naïf. Don Juan Manuel, invité à reprendre son poste, se borne d'abord à une réponse évasive. Alphonse insiste : « Vous êtes mon vassal, lui mande-t-il, je vous ai confié la défense de la frontière et le gouvernement du royaume de Murcie, vous me devez obéissance et service. Or, je vais en guerre contre ceux de Grenade, ayez à me suivre sans plus de retard avec votre pennon et vos meilleures compagnies. » L'injonction était pressante; Alphonse, pour nouveaux garants de sa parole, sévit avec fureur contre d'anciens partisans de don Juan Manuel qui pendant la régence ont osé combattre Garcilaso à Ségovie. Il ordonne d'arrêter tous ceux que son favori lui désigne comme coupables, fait pendre les uns, brûler les autres, décapiter ceux-ci, couper les pieds et les mains à ceux-là. Tel est le prélude de ses premières armes; c'est ainsi qu'il marque les haltes de sa route en s'acheminant vers la frontière.

Assurément, s'il n'avait pas nourri au fond du cœur les desseins perfides que ses messages désavouaient, il avait un moyen bien simple de dissiper les alarmes de don Juan Manuel, c'était d'épouser sa fille. Que fit-il, au contraire? il accepta la main de l'Infante de Portugal,

Digitized by Google

dona Maria, dès qu'elle lui fut offerte, et renvoya dona Constanza de Valladolid à Toro, avec ordre à l'alcade de la garder à vue dans la citadelle : « Puisque vous m'avez refusé service, écrivit-il à don Juan Manuel, je ne vous dois plus rien. » Singulière excuse ! pourquoi don Juan Manuel avait-il refusé de se ranger sous sa bannière, parce qu'il appréhendait d'avoir le sort de son allié, et cette seconde violation de la foi promise ne venait-elle pas justifier pleinement sa défiance? N'était-il pas manifeste pour tous qu'Alphonse n'avait songé qu'à endormir ses soupçons en feignant de vouloir être son gendre, puisqu'en Portugal même on n'avait pas ajouté foi à l'engagement qu'il avait pris. Cependant, les fiançailles annulées avaient été célébrées avec un éclat extraordinaire ; les plus haut prélats s'y étaient associés par leurs bénédictions, les riches hommes et les chevaliers par des tournois, la nation entière par des fêtes, et depuis cette époque, dona Constanza, élevée dans le palais où elle voyait souvent son futur époux, avait pu ouvrir son cœur à un légitime attachement. Répudiée avant d'être mariée, elle ne perd pas seulement ce titre de fiancée royale qui lui promettait la couronne de Castille, elle est privée de sa liberté ; Alphonse ne veut ni l'épouser ni souffrir qu'elle s'unisse à quelque autre prince que ce soit. Comment donc s'étonnerait-on des résolutions désespérées de don Juan Manuel? qui serait surpris de voir un père, si brutalement frappé dans ses affections les plus tendres, appeler au secours de son honneur le ciel, la terre, l'enfer, les chrétiens et les maures : « Vous avez menti à votre parole, écrit-il au roi de Castille ; je ne suis plus à vous ni comme vassal ni comme serviteur. » Une ligue se forme à sa voix ; il y fait entrer son beau-frère, le roi d'Aragon, et ce roi de Grenade qu'il combattait la veille. Don Jayme de Xerica et don Pedro, sortis du royaume de Valence, font irruption d'Alienza à Peñafiel en ravageant toutes les villes intermédiaires. Les Maures de Grenade courent librement d'une extrémité de la frontière à l'autre, et don Juan passant de Cuença à Siguenza envahit avec rapidité Tolède et Escalona, d'où il semble provoquer Alphonse encore inactif dans les murs de Séville.

Plus les hostilités sont vives, plus la joie des favoris trahit leur pensée. Alvar Nuñez triomphe ; il puise dans les conséquences du mal qu'il a fait un argument qui l'absout et qui condamne son ennemi. L'insurrection est venue à point trancher les doutes d'Alphonse ; il faut punir les coupables et récompenser les fidèles, or, à l'entendre, transférer sur sa tête toutes les charges et toutes les dignités de don Juan Manuel, c'est le châtiment le plus dur qu'on puisse infliger au prince factieux ; n'est-il pas vrai, d'ailleurs, qu'en rendant les amis du roi plus puissants, on ajoutera à leur force et aux chances de la lutte !

Digitized by Google

Il n'y a rien à répondre à cette logique de courtisan ; Alphonse n'a plus le choix ni des moyens ni des hommes. En rompant, comme il l'a fait, avec tous les grands nés autour du trône, il s'est livré à des créatures tirées de bas lieu; il ne lui reste d'autre ressource que de les élever aussi haut qu'il lui sera possible pour tenir tête à ses adversaires. Alvar Nuñez assimilé à un prince de la maison royale, est nommé coup sur coup grand chambellan, grand sénéchal, grand protecteur de l'église de Saint-Jacques, il est fait en outre comte de Transtamare, de Lemos et de Sarria. Comme depuis longtemps il n'y avait plus de comte dans les royaumes de Castille et de Léon, cette dernière investiture offrait quelque embarras. On improvise un cérémonial bizarre. Le roi s'assied sous un dais avec son favori ; on place devant eux une coupe remplie d'un vin généreux et dans laquelle trempent trois tranches de pain; le roi en prend une et dit : *mange, comte ! mange, roi !* et les assistants crient en agitant leurs chaperons : *Vive le comte !* (*evad el conde !*) pour tout courtisan qui sait comprendre, c'était crier : *Meure don Juan Manuel !*

Un second défi, une seconde menace ne tarde pas à être jeté au prince disgracié. Don Juan Ponce, gouverneur de Cabra, a la tête tranchée. Les torts assez vagues qu'on lui impute remontent aux querelles de la régence. Il demeure bien avéré par là qu'on n'accordera jamais ni pardon ni oubli aux adversaires du parti de la cour. En même temps, Alphonse déploie sa bannière et tous ceux de ses vassaux qui portent les armes sont tenus de s'y rallier sous peine de forfaiture. Après avoir concentré autour de lui ses principales forces, il ordonne à Garcilazo de la Véga, qui occupait Cordoue, de se jeter dans Soria où se trouvaient treize cents chevaliers qu'il importait de ranger sous l'étendard royal. Garcilaso était superstitieux : « Je pars, écrit-il à son » maître, et dès que j'aurai réuni quelques bandes à la mienne, je » marcherai sans hésiter contre don Juan Manuel, mais les astrologues » m'annoncent, et je le crois, que je succomberai avec beaucoup » d'autres dans cette expédition. Puisque ma mort est écrite dans le » ciel, je dois m'y résigner, et je ferai en sorte du moins qu'elle soit » digne du roi et profitable à sa cause. » Alphonse s'efforce inutilement de dissiper des inquiétudes fondées sur les prédictions de quelque imposteur; Garcilaso, plus troublé peut-être par ses remords que par ses pressentiments, ne peut écarter la fatale prophétie. Son arrivée inattendue et mystérieuse répand dans Soria les craintes qui l'agitent; le bruit court qu'il est chargé de faire périr les principaux de la ville comme complices des rebelles, et ceux-ci croient prévenir ses coups en l'attaquant à l'improviste. On saisit le moment où il est occupé à entendre la messe avec tous ses officiers dans le couvent de Saint-François pour le surprendre. Assassinat, sacrilége, rien n'arrête des

Digitized by Google

hommes poussés par la peur et qui tuent pour n'être pas tués. Vingt-deux gentilshommes périssent aux côtés de Garcilaso, qui tombe lui-même sur le corps d'un de ses fils. Aucun chevalier n'aurait échappé sans l'assistance des religieux qui les cachent dans leurs cellules et les déguisent sous l'habit de leur ordre.

A la nouvelle de ce massacre, Alphonse demeure attéré. Le coup a été concerté avec don Juan Manuel, lui dit-on, et il vous en prépare bien d'autres, si vous ne le réduisez pas à l'impossibilité de vous nuire. Deux plans sont proposés : ou ravager les terres du prince factieux ou s'attacher sans relâche à sa poursuite. Le roi était arrivé à Tolède ; les habitants de cette ville craignant le voisinage d'Escalona, occupée par l'ennemi, l'engagent à en faire le siége pour s'ouvrir la route de Peñafiel. Alphonse adopte cet avis ; il marche sur Escalona et enlève en passant Cuença, Huepte et Lorca, places importantes qu'il avait données en gage à don Juan Manuel lors de ses fiançailles avec dona Constanza.

Cette guerre de chrétiens, qui se fait à la vue des Maures, afflige trop l'Eglise pour qu'elle ne s'efforce pas de l'arrêter. Le pape Jean XXII avait eu par l'Aragon des communications suivies avec don Juan Manuel; il le regardait comme l'homme le plus influent de la Castille, et convaincu avec raison que tant qu'il ne sera pas sur la frontière aucune entreprise n'y réussira, il envoie trois légats pour négocier une réconciliation.

Alphonse veut bien faire la paix, mais sans concession d'aucun genre. Pour rendre même toute réparation impossible sur le point qui le touche le plus, il presse la conclusion de son mariage avec l'Infante dona Maria. Le jour des noces est ouvertement fixé. Des complications imprévues l'obligent à suspendre ses préparatifs ; la division éclate dans son propre camp. Alvar Nuñez, enivré de ses nouveaux titres, est devenu si intraitable, qu'il a exaspéré toutes les haines; on demande son renvoi à grands cris; trois villes dévouées, Zamora, Toro, Valladolid se soulèvent à la fois; d'étranges choses se passent dans cette dernière place. La sœur du roi est arrêtée avec l'almojarif don Yuzaf de Ecija, que le peuple veut immoler à sa fureur, et dans la confusion d'une émeute suscitée par des intérêts contraires, une certaine dona Sancha, intrigante vendue au favori, rêve de lui faire épouser la princesse prisonnière et de placer sur sa tête la couronne de son maître. D'autres rappellent que don Juan Manuel est veuf et sont d'avis qu'il faut l'unir à l'Infante pour en finir avec une querelle de famille qui désole l'Espagne. Ces propositions si différentes s'entrechoquent sans étouffer l'insurrection, qu'une habile main sait entretenir pour d'autres vues. Contraint de lever le siége d'Escalona, Alphonse se précipite sur Valladolid, mais il ne peut y pénétrer; on

Digitized by Google

lui oppose une résistance opiniâtre. Les remparts se couvrent de fer, et le seul point accessible, le couvent de Olgis vulgairement *de las Huelgas* où repose son aïeule, est fermé par le feu; peu s'en faut que le corps de la pieuse reine ne devienne la proie de l'incendie. Un prêtre audacieux et adroit, partisan secret de Juan Manuel, don Ferdinand Rodriguez, ce prieur de Saint-Jean qui commanda la flotte de Castille après avoir longtemps guerroyé sur terre, entre en pourparlers avec les chefs de l'armée royale et les excite à se prononcer contre le favori. Un conciliabule tenu de nuit dans le camp provoque l'explosion de tous les mécontentements, de toutes les jalousies, de toutes les rancunes; on arrête, sur la proposition de Juan Martinez de Leyva, que les assiégeants se réuniront aux assiégés pour demander le renvoi d'Alvar Nuñez. Celui-ci l'apprend et tente sans succès d'entraver l'exécution du complot. Martinez de Leyva, qu'il cherche partout l'épée à la main, lui échappe. A la pointe du jour, les conjurés s'emparent de la bannière royale et sortent du camp en bon ordre. Alphonse surpris veut avoir des explications; une conférence lui est demandée, Alvar Nuñez s'y oppose avec force, mais sans succès; elle a lieu malgré lui et se termine par sa disgrâce. Aussitôt des acclamations de joie retentissent de tous côtés. Les habitants de Valladolid descendent dans la campagne et volent au devant du roi. Zamora et Toro renoncent également à leurs projets de résistance, et toutes les voix n'en forment qu'une pour dire au jeune monarque: Soyez roi, vous, et pas d'autre; à cette condition vous n'aurez que des serviteurs fidèles.

L'influence exercée par le favori était sans bornes; on en eût une preuve singulière en cette occasion; il avait insinué au prince qu'on ne voulait l'attirer à Valladolid que pour l'y retenir prisonnier jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, qu'on l'empêcherait ainsi d'épouser l'infante de Portugal et qu'il serait à la merci de don Juan Manuel. L'impression que ces suppositions absurdes avaient faite sur l'esprit d'Alphonse était telle que son premier soin fut de visiter les remparts pour s'assurer de l'état des choses. Il ne se crut libre qu'en voyant toutes les portes ouvertes et tous les ponts levis baissés.

Alvar Nuñez, étourdi d'une chute qu'il était loin d'avoir prévue, avait fait retraite avec ses vassaux, précédé de sa bannière, la tête haute et la menace sur les lèvres. Il était résolu à rentrer de gré ou de force en possession de la faveur du prince; aucun moyen ne lui semblait à dédaigner pour y parvenir; la première alliance qu'il rechercha fut celle de l'homme qu'il avait poursuivi de sa haine la plus implacable et dont la mort était peu de jours avant son plus ardent désir : « Liguons-nous contre Alphonse, écrit-il à don Juan Manuel, nous sommes les deux plus puissants seigneurs de son royaume; il faudra bien qu'il cède, etnous le forcerons ensuite à faire tout ce qu'il nous plaira. »

Digitized by Google

Don Juan Manuel, que la prudence n'abandonne jamais, réfléchit quelque temps avant de répondre. Il connaît la déloyauté d'Alvar Nuñez; il sait que cet homme inconsolable de sa chute serait doublement heureux s'il pouvait faire de la tête de l'ancien ennemi qu'il redoute le prix d'une réconciliation avec le roi; il est donc bien décidé à n'accepter son alliance qu'avec réserve et dans la stricte mesure de son propre intérêt : « J'oublierai volontiers tout ce qui nous a divisés, lui écrit-il, et je ferai une guerre qui secondera la vôtre; mais je manque d'argent et vous en avez beaucoup; prêtez-moi trois *cuentos* et donnez-m'en deux; je ne puis rien sans cela. »

Alvar Nuñez, refroidi par ce langage, n'avance qu'un seul *cuento*, et se borne pour le surplus à des promesses qu'il n'a pas le temps de réaliser. La dernière heure de sa vie approche. Un de ses anciens amis, Ramir Florès, fils de Juan Ramirez de Guzman, vient frapper de nuit à la porte du château de Belver; il se dit poursuivi par la colère d'Alphonse et demande asile. La fable qu'il débite n'inspire aucun soupçon; il reçoit un accueil hospitalier d'Alvar Nuñez, passe plusieurs jours avec lui dans l'abandon de l'intimité, et dès que l'occasion qu'il épie se présente, il lui plonge un poignard dans le cœur. Sa récompense fut celle que le favori avait reçue pour le meurtre de don Juan le *Borgne*. Il eut le château de Belver; le roi prit pour sa part tous les trésors qu'Alvar Nuñez avait amassés.

Après avoir fait assassiner le plus cher de ses favoris, Alphonse n'avait plus qu'à suivre la pente sanglante sur laquelle il glissait; Juan Martinez de Leyva, qui avait supplanté Alvar Nuñez, lui peint ce qu'il vient de faire comme un acte de justice et de fermeté : « Achevez votre ouvrage, lui dit-il, exterminez tous les traîtres. » Le roi approuve le conseil et médite un coup décisif. Il est arrêté que, sous prétexte de négocier un raccommodement on tendra un piége à don Juan Manuel. Celui-ci est prévenu de se tenir sur ses gardes par un message du Prieur de Saint-Jean, et en vérité, ce message n'était pas nécessaire; le meurtre commis au château de Belver était un avertissement qui devait suffire.

— « J'accepte l'entrevue que vous me proposez, répond don Juan Manuel, mais vous serez d'un côté d'une rivière et moi de l'autre, et la rivière sera assez profonde et assez large pour qu'aucun de nous ne puisse la passer. » Alphonse ne comprend pas ou feint de ne pas comprendre l'ironie de cette convention. — « Désignez la rivière, écrit-il, et je suis prêt à me rendre au point indiqué. » Un silence dédaigneux est la seule réponse de don Juan Manuel. Le roi devine alors qu'on a trahi sa pensée; il soupçonne le prieur de Saint-Jean et le traite avec une froideur alarmante. Si le guet-à-pens projeté avait réussi tout était fini; du moins, il le croyait; maintenant il faut qu'il

Digitized by Google

prenne une autre route. Condamné à recourir invariablement à la force ouverte quand l'astuce a manqué son effet, il revient à ses alliances de guerre. En moins de huit jours, il célèbre ses noces avec l'infante dona Maria dans les murs d'Alfayates et assiste à Fuente Aguinaldo aux fiançailles de sa cousine dona Blanca avec l'infant de Portugal, don Pedro. Il renoue en même temps avec le roi d'Aragon et cherche ainsi à placer son ennemi dans un isolement absolu. Don Juan Manuel, embarrassé de trouver des alliés, épouse en secondes noces dona Blanca, fille de dona Fernand et sœur de don Juan Nuñez de Lara *; par cette union il enlève ce dernier au parti du roi et pour lui créer un intérêt qui l'engage sans retour, il lui fait épouser la fille de don Juan *le Borgne*, jeune orpheline qu'on avait cachée à Bayonne et qui représentait les droits de son père au comté de Biscaye usurpé par Alphonse.

On se lasse à compter les rapprochements et les ruptures qui se succèdent dans le cours des six années suivantes. Politique aguerri, don Juan Manuel se sert avec adresse de toutes les armes employées contre lui, moins celles que la courtoisie d'un vrai chevalier désavoue; quelles que soient les chances de la lutte, il est déterminé à ne capituler que lorsqu'il pourra le faire avec honneur et sûreté. Une première fois, Alphonse promet de lui rendre sa fille s'il veut ouvrir une campagne avec lui contre Ozmin; on part; la ville de Teba est prise, mais Constanza n'est pas délivrée; don Juan Manuel s'arrête et refuse de faire la diversion convenue du côté de Murcie; il n'est plus assez sûr du roi de Castille pour rompre avec le roi de Grenade. Il a, d'ailleurs, un nouvel ennemi à craindre, c'est Eléonora de Guzman, cette beauté célèbre, cette femme si séduisante et si impérieuse qu'Alphonse vient de rencontrer à Séville; déjà la maîtresse a remplacé dans le conseil tous les favoris et se montre plus jalouse de l'autorité du roi que le roi lui-même. Cependant les Maures s'agitent sur les deux rivages de la Méditerranée. Ceux de Maroc cernent Gibraltar et la ville est aux abois; il devient urgent de s'entendre. Alphonse s'engage de rechef à donner toutes les satisfactions qu'on lui demande. On se réunit à Villumbralès. Don Juan Manuel et don Juan Nuñez de Lara reçoivent le roi à Bercil et font acte de soumission en le servant eux-mêmes; mais le lendemain, quand la reconciliation parait plus avancée que jamais, ils refusent d'aller souper à sa table et s'éloignent. Un message secret les a prévenus qu'ils doivent être égorgés, sinistre soupçon, reproche ineffaçable qui reparaît encore quelques jours après à Peñafiel et contre lequel la parole discréditée d'Alphonse proteste vainement.

* Don Juan Manuel était veuf depuis 1327.

Digitized by Google

— « Vous êtes mauvais chevalier, dit-il avec dépit à Alvar Diaz, car vous avez rapporté à don Juan Manuel que je veux sa mort et je ne veux que son service; vous le savez bien; si je n'étais pas roi je vous forcerais à m'en rendre raison à l'épée et à la dague. » Cette méfiance qui l'humilie est son ouvrage; un crime l'avait fait naître, un autre crime l'a fortifiée, et elle est devenue telle qu'il ne peut plus obtenir une seule entrevue. Il est réduit à se servir et sans résultat de l'entremise de Sancho Martinez, son fauconnier, qu'en sa qualité de grand chasseur don Juan Manuel affectionne particulièrement. Enfin tant d'affronts l'exaspèrent; son impatience se change en fureur; il sent qu'il faut renoncer à tout espoir de surprise et combattre visière levée; plus il tardera, d'ailleurs, plus les dangers s'accumuleront; car voici Abdoul-Mélik qui commande l'avant-garde de l'armée d'invasion organisée sur le littoral africain, et qui déjà se fait appeler roi d'Algésiras. Son père Abil-Hassan, neuvième sultan de la dynastie des Mérinis, roi de de Maroc et de Fez et chef suprême des Musulmans, fait parler à son gré les mosquées des villes saintes; il n'a contre lui que le roi de Tlemecen, et dès que le roi mettra fin à leur querelle, ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, toutes les forces réunies des Maures d'Afrique et d'Espagne agiront à la fois; la Castille est incapable de résister à un pareil choc si elle ne se présente point au combat unie et serrée sous un seul drapeau. S'acharner à défendre Gibraltar et abandonner le royaume aux ennemis du dedans, c'est tout compromettre pour un intérêt secondaire. Pénétré de cette idée, Alphonse conclut une trève de quatre ans avec Abdoul-Mélik; ces trèves-là n'engageaient à rien, c'étaient des moyens de temporisation qui n'avaient d'autre règle et d'autre mesure que l'intérêt ou la volonté des parties contractantes. Un traité a lieu sur le même pied avec Ismaël, roi de Grenade. Alphonse, pour garantie de la foi promise, fait asseoir ce prince à sa table et le comble de présents. Ces démonstrations, imprudemment exagérées, occasionnent un soulèvement parmi les Maures; on répand le bruit qu'Ismaël veut se faire chrétien; des fanatiques le massacrent, et le plus jeune de ses fils Yusaf est proclamé roi. La conjuration cachée sous ce mouvement populaire avait été ourdie par Mohamed, neveu du monarque assassiné et par les fils d'Ozmin. Des intrigues ténébreuses, des calomnies, des soupçons, des meurtres, voilà ce que l'histoire du seizième siècle offre presque à chaque page chez les chrétiens et les Musulmans d'Espagne; car des deux côtés, bien que les lois abondent, une seule est observée, une seule règne, la loi de la force, loi négative qui sanctionne la ruine de toutes les autres, loi capricieuse qui ne respecte pas même ses œuvres et qui mine tout ce qu'elle ne renverse pas.

Tranquille sur la frontière, Alphonse se tourne vers l'intérieur et

Digitized by Google

s'apprête à y frapper un coup qui anéantisse les factions; il a trois ennemis en face de lui, don Juan Manuel, don Juan Nuñez de Lara et don Juan Alphonse de Haro; en outre, la Navarre et l'Aragon, récemment désunis, viennent de se liguer contre la Castille par un mariage entre l'héritier du royaume d'Aragon et la fille du roi de Navarre. L'amitié du roi de Portugal est aussi très-douteuse; l'infant don Pedro ne veut plus épouser l'infante de Castille qui est tombée en paralysie, et son choix s'est porté sur dona Constanza, fille de don Juan Manuel. Si ce vœu est réalisé, une alliance offensive en est la conséquence immédiate, et comment faire tête à des armées vomies par toutes les frontières?

Plus le danger est grand, plus Alphonse montre de sangfroid, de résolution et d'habileté; il attaque les trois princes coalisés avec tant de promptitude qu'il ne leur donne pas le temps de réunir leurs forces. Alphonse de Haro se gardait mal; ses lettres, facilement interceptées, indiquaient tous ses mouvements; le roi parvient à le surprendre dans Agunedello, près de Logrono, et le fait mettre à mort sans aucune forme de procès; il espère effrayer, par cet exemple, ses deux autres adversaires; mais ils sont résolus l'un et l'autre à combattre jusqu'à la dernière extrémité. Nuñez de Lara ne veut pas qu'il puisse en douter un seul moment; il lui envoie un écuyer pour lui signifier qu'il a cessé d'être son vassal. C'était le jour de Pâques, Alphonse sortait de l'église où il venait de communier, lorsque le messager se présenta devant lui : « Il y a longtemps, répondit-il, que Nuñez aurait dû faire cette déclaration, car ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il a commencé la guerre; grâce à lui, tout le pays est en feu, et je le tiens pour aussi coupable qu'Alphonse de Haro; mais toi, qui m'apportes ses injures, qui es-tu? son homme de confiance? donc son complice; eh bien! on va te couper les pieds et les mains, et ensuite tu seras décapité. » Et la sentence est exécutée sur l'heure. Désormais c'est une guerre d'extermination; quiconque se laissera prendre doit se résigner à mourir dans les supplices. Le commandant du château d'Iscar périt ainsi devant la citadelle qu'il a vaillamment défendue; Diego Gil de Fumado, forcé de rendre le château de Roxas près de Burgos, demande à se retirer librement avec la garnison; le roi y consent, les assiégés sortent de la place avec les honneurs de la guerre, et arrêtés aussitôt ils sont passés par les armes; Diego Gil meurt le premier.

Alphonse n'avait aucun obstacle à vaincre pour enlever les petites troupes disséminées dans la campagne et défendues par de faibles murailles; aucun secours ne pouvait leur venir ni de don Juan Manuel, ni de Nuñez de Lara, séparés et contenus par des forces supérieures. Il était évident que ces deux alliés seraient dans l'impossibilité de prendre l'offensive tant qu'ils n'auraient pas réussi à se joindre. Tout

Digitized by Google

leur plan consistait à marcher l'un vers l'autre et à se rapprocher par degrés. Don Juan Manuel, retranché d'abord dans le château de Garci Muñoz avec son fils naturel don Sanche, parvient à tromper la vigilance des maîtres de Calatrava et de Saint-Jacques, qui le tiennent bloqué, et se jette dans Peñafiel, capitale de son duché. Nuñez de Lara est assiégé dans Lerma par le roi en personne; il fait si bonne contenance et inspire tant de résolution à ses gens que sa position devient le point central vers lequel convergent tous les efforts de son ennemi et toutes les manœuvres de ses alliés. Le roi de Portugal, qui s'est décidé, non sans quelque hésitation, à déclarer la guerre à son gendre, assiège Badajoz pour faire lever le siége de Lerma; cette diversion, heureusement conçue, est si mal conduite qu'elle avorte. Alphonse de Souza, chargé de rallier les assiégeants, se laisse battre et refouler sur le territoire Portugais où il entraîne son maître qui l'attendait pour pénétrer au cœur de l'Espagne. De là, un revirement subit qui déconcerte les opérations des deux alliés et qui rend au roi de Castille l'entière disposition de ses forces. On voit alors ce prince, enhardi par le succès, grandir de jour en jour; coup-d'œil, sangfroid, activité, inspiration, élan, aucune qualité militaire ne lui manque; sans cesse à cheval, courant d'une place à l'autre, excitant l'ardeur des assiégeants, multipliant les machines qui battent les remparts, et faisant des constructions gigantesques pour bloquer toutes les issues, il ne donne pas une heure de répit à Nuñez de Lara. Un jour, ses espions l'informent que don Juan Manuel doit sortir du château de Peñafiel pour assister à une cérémonie religieuse au couvent de Saint-François, situé hors ville; l'occasion est saisie avec empressement, une embuscade est préparée, et don Juan Manuel ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval. Alphonse, qui croyait déjà le tenir, s'emporte contre les chefs de l'expédition : « Que n'ai-je pu mener la chose moi-même! s'écrie-t-il, j'aurais été plus diligent que vous; après tout, ils auront beau faire, si don Juan Manuel m'échappe, j'aurai don Juan Nuñez. » Et dès-lors, couvant des yeux sa proie, il jure de ne prendre de repos que lorsque Lerma sera tombée en son pouvoir. On lui signale un projet d'évasion; il existe un égout par lequel s'écoulent les eaux de la ville, qui forment à leur sortie une marre bourbeuse : c'est par là, lui mande un traître, que Nuñez de Lara doit fuir, à la faveur des ténèbres, la nuit prochaine. Un poste avait été établi sur ce point, Alphonse, feignant une marche dans une direction opposée, revient par un détour sur ses pas, relève lui-même la garde, se glisse près de la marre et reste jusqu'au jour tapi dans la vase. « Il avait si grand désir de prendre don Juan Nuñez, dit Villazan, qu'il ne sentait ni peine, ni fatigue. » Mais l'avis qu'il avait reçu était faux, aucune tentative de sortie n'eut lieu.

Digitized by Google

Sur les entrefaites don Juan Manuel, privé de tout espoir de renfort, et jugeant que la chute de son dernier allié va bientôt le mettre à la merci du roi, se décide à quitter Peñafiel; il trompe la surveillance des assiégeants, et suivi d'une poignée de serviteurs intrépides, il arrive à Valence où il est reçu à bras ouverts. Son calcul n'est que trop juste, la ville de Lerma se trouve dans une situation désespérée; tous ses approvisionnements sont épuisés, elle n'a plus ni pain, ni bois, ni eau; Alphonse a fait entasser, dans l'unique ruisseau qui l'alimente, tous les cadavres d'hommes et d'animaux qu'on a pu réunir. Les plus vaillants chevaliers sont couverts de blessures; les maladies contagieuses, jointes aux horreurs de la famine, exercent chaque jour plus de ravage que le fer de l'ennemi, et pourtant quiconque peut encore lancer un trait ou une pierre demeure ferme sur les remparts. Nuñez de Lara ne songeait qu'à vendre chèrement sa vie; désolé de n'avoir pu trouver la mort dans un combat de six mois, il se résigne enfin à composer dans l'espoir de sauver, s'il est possible, les glorieux débris qui l'entourent. Pour la première fois Alphonse pardonne, et il est juste de le dire, il est moins touché des prières de sa femme et des instances des riches hommes que de l'héroïsme du vaincu. En voyant l'état de cette place couverte de décombres et peuplée de spectres livides, il admire l'opiniâtre énergie de la défense, et comprend enfin qu'il est temps de ne pas priver la Castille de ses meilleurs chevaliers; non content d'appliquer à son cousin les lois les plus généreuses de la guerre, il le nomme son alferez, et lui restitue une partie des terres de Biscaye dont ce prince avait réclamé la propriété du chef de sa femme. Cette réconciliation en amène une autre plus importante et plus désirée; après quelques négociations activement conduites par la reine et par dona Juana, mère de Nuñez de Lara, don Juan Manuel, rentré en grâce, quitte volontairement l'Aragon, et vient mettre sa vieille expérience au service dn roi.

De ce moment il n'y a plus de partis en Espagne; toute la noblesse réunie autour du trône ne songe qu'au triomphe de la croix; avec l'anarchie ont cessé les excès et les crimes. « Les mêmes chevaliers, dit la chronique de Villazan, qui pillaient, violaient, égorgeaient sans scrupule, ni pitié, se comportent en bons chrétiens. » Il était temps que la discorde cessât dans la Péninsule, car la paix venait d'être rétablie entre les Arabes d'outre-mer par la défaite et la mort du roi de Tlemecen. Abil-Hassan, après avoir arboré l'étendart de Mahomet pour appeler tous les Musulmans à la guerre sainte, avait détruit la flotte espagnole et fermé le passage du détroit. Du haut de Gibraltar, jetant ses prophéties fanatiques à l'Orient et à l'Occident, il annonçait

Digitized by Google

une invasion plus formidable que celle d'Abiderame *. Toutes les terres d'Espagne et de France étaient promises aux vainqueurs, et déjà soixante-dix mille cavaliers et quatre cent mille fantassins couvraient les plaines de Tarifa.

Alphonse, dont le règne encore nouveau avait été obscurci par tant de fautes plus déplorables que des revers, était dans une de ces rares situations où la gloire peut tout purifier. Sentinelle avancée du christianisme, il allait combattre pour l'Europe entière. A l'exemple de Philippe-Auguste, il assemble les chefs de son armée et déposant sa couronne et son épée sur les degrés du trône : « Castillans, s'écrie-t-il, moi votre roi je ne mériterais pas de marcher à votre tête, si je ne savais faire rendre honneur à ma couronne et à mon épée; avec vous j'ai conquis Olivera, Ayamonte, Pruna, la tour d'Alhakem, Teba, Pliego, Caneta, Ortexicar, et vous n'avez pas oublié ce que nous avons fait à Ronda, où Abdoul-Melik, qui se disait roi d'Algériras, a été vaincu et tué; mais Abil-Hassan, son père, a juré de le venger; il a trouvé la mer libre et il est venu mettre le siége devant Tarifa. Or, s'il prend cette ville, je vous le dis, rien ne l'arrêtera plus; le torrent que nous n'aurons pu contenir débordera sur l'Andalousie, sur la Castille, sur le Léon, et nous poussera peut-être comme nos aïeux jusqu'aux Sierras de la Navarre. Le danger presse, voyez, délibérez; je ne suis qu'un homme, et sans votre aide que puis-je? ce que peut un homme réduit à ses seules forces, rien davantage.» Il se retire en achevant ces mots, et l'assemblée que don Juan Manuel préside, acceptant avec acclamation les chances d'une lutte inégale, accorde à Alphense toutes les contributions de guerre que les circonstances exigent et semble, par l'unanimité de ses suffrages, lui conférer une seconde fois la royauté. Martinez de Leyva avait été envoyé vers le pape pour chercher l'étendard des croisades; il arrive, et la vue de la bannière sacrée porte l'enthousiasme à son comble.

Il se fit beaucoup de grandes choses en Espagne à cette époque solennelle. Le patriotisme et la foi eurent leurs martyrs, je n'en citerai qu'un, l'amiral de Castille, Alphonse Jufre Tenorio : trop faible pour disputer le passage du détroit à la flotte ennemie, il s'était borné à la harceler; mais il apprend par doña Elvire, sa femme, que le roi l'accuse de n'avoir pas combattu. Aussitôt, il met toutes ses galères en ligne et provoque les Maures, dont les vaisseaux étaient dix fois plus nombreux que les siens. Assailli de toutes parts, il repousse trois abordages, coule plusieurs navires et succombe enfin sans vouloir se rendre. On raconte que les chevaliers renversés dans sa galère mouraient contents s'ils pouvaient se traîner jusqu'à lui et baiser sa main;

* En Arabe, Abdoul-Rahman.

Digitized by Google

lui-même, inondé de sang, agitant tour à tour son pavillon et son épée, il ne paraissait songer qu'à mourir en héros. Une grêle de barres de fer lancées d'un vaisseau qui le dominait lui brisa la tête.

Après cet acte de dévouement aussi beau que funeste, le détroit de Gibraltar était resté ouvert pendant six mois; une flotte lentement et péniblement formée s'avançait enfin sous les ordres du Prieur de Saint-Jean; elle était composée de quinze galères et de douze vaisseaux; une tempête la détruisit en quelques heures; l'Espagne n'avait plus de marine, et les Africains passaient toujours. Alphonse sollicita le secours de Gênes, de l'Aragon et du Portugal. Les Gênois faisaient métier de louer des galères à toutes les nations; ils exigèrent un prix exorbitant. L'Aragonais voulut aussi être chèrement payé; le Portugal seul consentit à fournir un contingent gratuit, mais il y mit deux conditions qu'Alphonse aurait dû prévenir : l'échange des prisonniers et la délivrance de dona Constanza, toujours détenue à Toro. L'un et l'autre point furent accordés; cependant la chronique officielle convient, et l'aveu est triste, qu'Alphonse ne fit en cela que céder à la nécessité : *Il ne consentit,* dit-elle, *que parce qu'il avait besoin de l'aide du roi de Portugal et du service de don Juan.*

C'était en 1335, les fiançailles de dona Constanza avec le roi de Castille avaient été célébrées en 1825; dix années s'étaient donc écoulées dans l'intervalle. Un chroniqueur portugais, de la fin du quinzième siècle, Ruy de Pina, a raconté en détail tous les obstacles suscités par Alphonse pour empêcher le mariage de la fille de don Juan Manuel. Si ce récit est vrai, l'intérêt politique n'aurait pas été le seul mobile de l'opposition du monarque; un sentiment jaloux s'y serait mêlé, et comment qualifier une jalousie pareille, quand on sait que les soins d'Alphonse étaient partagés entre sa femme et sa maîtresse Éléonora de Guzman? Sa réponse à la première demande du roi de Portugal avait été un refus formel bien qu'exprimé en termes ambigus et cauteleux : « Vous me parlez, avait-il écrit, de l'alliance que vous désirez contracter pour votre fils l'infant don Pedro, avec la fille de don Juan Manuel. Si vous suivez mon avis, ce mariage n'aura pas lieu..... Je puis vous jurer par ma foi royale que depuis qu'on m'a vu rompre avec elle, jamais je n'en ai eu repentance; toutefois, comme il y a des conditions diverses pour un mariage, selon la différence des caractères et des volontés, il se peut que ce qui m'était un déplaisir vous soit agréable à vous et à votre fils. Certainement dona Constanza est belle et de grand lignage, ainsi que son nom le dit de reste; elle est de bonnes mœurs et mérite d'être reine de quelque pays que ce soit. Sous ce rapport je n'ai rien à opposer; quoique d'autres motifs me défendent de consentir, ayez assurance que c'est à regret. Oui, si don Juan Manuel n'avait pas manifesté des intentions contraires aux

Digitized by Google

miennes, si l'amitié n'était pas un peu altérée entre nous à cause de Juan Nuñez et d'autres circonstances en lesquelles je n'ai nulle faute, je l'enverrais mander, et pour l'amour de vous, j'ordonnerais qu'il eût à satisfaire votre désir. »

Pendant que cette lettre prenait le chemin de Lisbonne, une autre lettre était expédiée à Toro. « Alphonse protestait secrètement de son repentir avec de douces et amoureuses paroles; à l'en croire, c'était à ses mauvais conseillers qu'il fallait attribuer ce qui était advenu touchant son mariage; ces gens-là n'avaient pas senti ses désirs intérieurs et n'avaient pas su deviner les souffrances de son âme. Si l'alliance convenue s'était faite, il en aurait reçu gloire et contentement; ceux qui avaient tout rompu l'avaient mis en grand trouble; il ne pouvait se consoler, et en conséquence il demandait une chose à dona Constanza, à savoir : que puisqu'elle avait dû être à lui elle ne fut pas à un autre. Un jour viendrait, ajoutait-il, où, grâce à tous les moyens qu'il mettrait en œuvre, le mariage qu'il avait contracté serait annulé, et où l'on verrrait enfin s'accomplir ce qu'il avait tant de fois et si ardemment souhaité. »

Dona Constanza, tout étonnée d'une telle conduite et certaine des mauvaises intentions du roi, lui répondit :

« Très puissant et excellent prince, que Dieu a pourvu si honorablement de grandes vertus, et que la fortune a doté si largement de ses faveurs et de ses bienfaits, don Alphonse, roi de Castille et de Léon, la personne qui vous écrit est Constanza Manuel, celle que vos manques de foi ont si souvent rendue triste, tandis que vos offenses non méritées en ont mis d'autres dans un périlleux désespoir. Quoique j'aie raison et désir de souhaiter vengeance, je n'oublie pas l'obéissance naturelle que je vous dois, et je me recommande à votre courtoisie. Très haut et très puissant seigneur, sachez une chose : Bien qu'il soit malheureux, le véritable amour garde en soi un tel attachement que la nature avec tout son pouvoir ne le saurait effacer. Vous ne l'ignorez pas, seigneur, je ne connaissais pas vos anciennes tendresses, quand, avec des paroles pleines de douceur et mille raisons séduisantes, la vérité qui m'était due fut par vous mise à dédain. Vous m'avez trompée en mon très jeune âge, me laissant vous aimer de cette pure affection que m'enseignait l'honnêteté; et parce que les choses qui arrivent en la première jeunesse durent toujours au fond de la mémoire pour se faire sentir dans les autres temps de la vie, je garde et garderai jusqu'à ma dernière heure le souvenir de vos fausses paroles; et toutefois, je ne saurais le dire autrement, elles ont été dommageables à votre gloire, réprouvées par Dieu, condamnées par la sainteté de l'église, ces paroles-là; car vous avez épousé une autre femme, vous avez demandé et révoqué les dispenses, et le

Digitized by Google

malheur en est retombé sur moi, qui vous portais cet amour fidèle que je croyais un devoir. La haine est arrivée, l'amertume l'a suivie, et la vérité de tout ce que je dis ici s'est vue en vos œuvres. La source du mal était dans votre cœur, et pourtant, vous me parlez d'amour; non, la même âme ne saurait contenir ce qui est et ce que vous dites. Renoncez, la courtoisie le commande, à tenir un langage inutile à vos fins, qui fait tort à votre sincérité, et qui peut nuire à votre honneur royal, ce qu'en aucune circonstance vous ne devez souffrir. Votre lettre n'a eu pour effet que de me donner un soupçon que j'ai encore, c'est qu'il vous était désagréable de voir quelque chose d'heureux m'arriver; car vous ne vouliez pas sans doute qu'on pût dire que, malgré votre abandon, j'avais trouvé, pour s'unir à ma destinée, un prince de race royale et digne de porter la couronne.

» Il y en a qui m'assurent que ce n'est pas à moi que s'adressent vos rigueurs, mais à don Juan Manuel, et sur cela voici ce que je réponds : c'est que mon père et seigneur est un ami plus loyal et un meilleur serviteur que tous ces gens qui sont riches de vos deniers et qui possèdent sans foi vos forteresses. Tels que je les connais et qu'ils sont ils ne méritent pas de vivre avec les moindres de son lignage, et cependant, vous avez suivi leurs conseils, vous avez parlé et agi comme il leur a convenu. Ce n'est pas en une seule occasion que vous avez été contre nous; vous l'avez été en mainte circonstance, et surtout en m'écrivant des choses que vous n'aviez pas l'intention d'accomplir. Donc, ne me blâmez pas si je refuse de vous croire, ma raison me le défend; je ne puis tenir pour vraies que les choses dont mes yeux sont témoins, car je sais les mauvais traitements qu'a reçus de vous la bonne princesse qui est votre femme; oui, je sais comment vous agissez avec la reine dona Maria. Et qui est cause de ces indignités? n'est-ce pas Éléonora Nuñez de Guzman, qui, sept ans avant que vous fussiez né, faisait déjà parler de ses charmes? Vous l'avez prise aux fêtes de Léon, à une époque où, dit-on, sa mère se plaignait amèrement de sa conduite; il n'était bruit que de Martin de Lara, le bâtard; encore n'était-ce pas, sans doute, le premier qui lui eût donné de l'amour. Personne n'avait oublié Fernand Gonçalez de Ayala. Quand je vins à connaître toutes ces choses, je ne ressentis aucune jalousie, mais je gardai une loyale confiance que vous n'avez jamais méritée; puis, je me sentis plus forte, peut-être parce qu'il s'agissait des peines d'une autre, quand je sus que de plus grands serments et des promesses plus solennelles avaient été faites à la reine et que vous les aviez rompues. Je ne suis pas seule à souffrir..... nous allons deux de compagnie, nous sommes deux que vos paroles ont trompées. Dieu soit loué, néanmoins, puisqu'il n'a pas fait tomber sur moi le dur esclavage qui pèse sur l'innocence de la reine! La jus-

Digitized by Google

tice du ciel, à laquelle rien n'échappe, sévira tôt ou tard; c'est elle qui nous donnera protection et vengeance. Qu'il ne soit donc plus mot de rien entre nous, et lors même, qu'au mépris de tout droit, vous prétendriez exercer quelque violence sur ma personne, sachez bien que mon âme restera toujours libre de votre sujétion. »

Le roi de Castille, après avoir lu cette lettre, devint fort rêveur. Il voyait alors clairement que ses ruses ne lui avaient guère profité. Toutefois, il écrivit encore au maître d'Alcantara et à un certain don Martin de Casilhas, pour qu'ils missent autant d'entraves qu'ils le pourraient à cette union royale. Dona Constanza fut épousée par procuration à Castrilho; mais quand il fallut qu'elle se rendit en Portugal et qu'on eut à demander au roi de Castille d'octroyer passage, il fit voir que son consentement était seulement en parole. L'amour ou la jalousie cachés au fond de son cœur le portèrent à user de tous les moyens qui pouvaient faire empêchement et retard. Les circonstances furent plus fortes que sa volonté, et quand il apprit avec quelle magnificence les noces s'étaient faites en la cité d'Evora, se résignant subitement aux choses accomplies, il félicita les envoyés portugais et leur fit de riches présents.

Faiblesse, duplicité, violence, les mêmes traits que signale la chronique espagnole ressortent de la chronique portugaise; ce que Villazan est cantraint de laisser entendre malgré son excessive réserve, Ruy de Pina le dit et le prouve. La lettre de dona Constanza est tellement d'accord avec les indications de l'histoire, que, fût-elle apocryphe, elle est d'une vraisemblance plus accablante que la vérité. Un historien portugais d'une autorité respectable, Faria y Sousa, confirme pleinement les assertions de Ruy de Pina. Il n'hésite pas à imputer l'opposition d'Alphonse à un sentiment jaloux et à flétrir sa conduite à l'égard de la reine, qui ne pouvait, dit-il, ni le voir ni lui parler qu'en présence de sa rivale, Éléonora de Guzman. Dona Maria, de peur d'entretenir la guerre entre l'Espagne et le Portugal, se soumit sans murmurer à toutes les humiliations, mais son père ne manqua pas, quand on implora le secours du Portugal contre les Maures d'Afrique, d'y mettre pour première condition le renvoi d'Éléonora.

Courbé sous le poids de tant de charges, Alphonse ne se redressa aux yeux de l'histoire et ne redevient digne de commander à une nation généreuse que lorsque le bruit de la trompette éveille en lui ce sens guerrier, unique source de tout ce qu'il a de vertus. Son cœur a besoin de battre sous l'acier d'une armure pour retrouver de nobles élans; on oublie alors les passions désordonnées du prince pour admirer la brillante valeur et la fermeté héroïque du chevalier. Deux journées immortelles, la victoire de Tarifa et la prise d'Algésiras lui

Digitized by Google

ont fait une grande et belle place entre les rois de Castille qui ont le plus contribué à l'expulsion des Maures. Un vieillard disait à Ferdinand X, son prédécesseur : « Votre bisaïeul, don Ferdinand le Saint, m'a chassé de Séville; le roi don Alphonse, votre aïeul, de Xérès de la Frontera; le roi don Sanche, votre père, de la ville de Tarifa, et maintenant vous voici à Gibraltar ; il ne me reste plus qu'à passer la mer pour mourir dans un lieu où je n'aie plus rien à redouter des chrétiens. » Après la conquête d'Algésiras, la position des Maures était bien plus critique : ils n'avaient plus, avec Gibraltar qu'ils étaient parvenus à reprendre, que la ville de Grenade, dernier trophée réservé au quatorzième siècle et qui devait faire bénir éternellement la mémoire de Ferdinand et d'Isabelle, ces heureux fondateurs de l'unité nationale de l'Espagne.

Don Juan Manuel est inscrit le premier sur la liste des chefs castillans qui concoururent au double triomphe d'Alphonse. Après la victoire de Guadalforze, dont il n'avait eu à partager l'honneur avec personne, il ne pouvait rien ajouter à sa réputation militaire. Il ne lui restait qu'à prouver qu'il ne la devait pas à une faveur de la fortune, et il le prouva si bien, qu'on invoquait encore son nom dans les armées de la Castille cinquante ans après sa mort. Au siége d'Antequera, par exemple, l'infant don Ferdinand, ne sachant comment reprendre un défilé occupé par les Maures, s'écriait, après avoir inutilement consulté ses plus habiles tacticiens : « Pourquoi faut-il que mon bisaïeul don Juan Manuel ne soit pas ici ! ses conseils nous font grand défaut. » Cependant si l'on n'a pu, en présence de ces hommages de la postérité, contester le génie de don Juan Manuel, on n'a cessé de mettre en doute sa loyauté. Villazan, et après lui tous les historiens qui ont copié sa chronique, ont prétendu qu'il avait compromis le succès de la bataille de Tarifa par une hésitation coupable. Cette accusation, la plus grave de toutes à mon avis, ne résiste pas mieux que les autres à l'examen. Un simple exposé des faits va le faire voir.

Don Juan Manuel commandait l'avant-garde de l'aile droite opposée au camp d'Abil-Hassan, roi de Maroc. Ce camp était assis sur une éminence un peu en avant de Tarifa, ville occupée par les Espagnols, et où ils étaient parvenus à jeter un renfort de mille cavaliers et de quatre mille fantassins à l'insu des généraux musulmans. Le plan de bataille consistait à combiner une sortie de cette place sur les derrières de l'ennemi, avec une attaque générale sur les ailes et sur le front. C'est ce qui fut exécuté et ce qui détermina la panique. On ne peut appeler autrement une déroute précipitée qui donne pour résultat d'un côté quelques morts seulement, et de l'autre une multitude fabuleuse, vingt-cinq hommes seulement contre deux cent mille, selon les chroniqueurs, dont le rapport, évidemment exagéré, a été accepté

Digitized by Google

sans discussion par les historiens. Don Juan Manuel, auteur présumable du plan adopté par le roi, devait penser qu'un mouvement trop hâté sur le centre avec des forces inégales et contre un ennemi protégé sur tout le front de sa ligne par un cours d'eau, serait une témérité dangereuse, et vraisemblablement il attendait, pour franchir le petit fleuve qui séparait les deux armées, que la garnison de Tarifa eût opéré de concert avec la flotte qui avait ordre de serrer la côte et de débarquer les troupes. Il se garda donc bien de passer l'eau trop tôt, et prit position sur une hauteur située vis-à-vis les tentes d'Abil-Hassan. De là, il pouvait tout observer et profiter du moment favorable pour placer les Maures entre deux attaques. Aussi, lorsque plusieurs gentilshommes impatiens de combattre vinrent lui dire de traverser le Rio-Salado, il refusa de bouger; il ne daigna pas même répondre aux provocations insolentes du jeune Tenorio, et on le vit désarçonner d'un revers de masse d'armes son Alférez, qui avait fait mine de se porter en avant avec sa bannière, trompé sans doute par l'ordre qu'on attribuait au roi. On comprend l'ardeur inquiète de ceux qui n'avaient pas le secret du plan de bataille; mais Alphonse pouvait-il partager leur erreur, lui qui avait veillé durant toute la nuit pendant laquelle la garnison de Tarifa avait été doublée, et qui avait attaché tant d'espérances au succès de cette combinaison? Le récit même de son chroniste nous apprend qu'il blâma les imprudens qui franchirent les premiers un petit pont établi sur la droite et qu'il ne soutint cette pointe que dans l'appréhension d'un échec qui aurait arrêté l'élan de l'armée. Le passage de Rio-Salado sur le front de l'ennemi et au début de la journée était une faute capitale. Les chrétiens auraient été infailliblement écrasés sans l'irruption imprévue que la garnison de Tarifa fit dans le camp des Marocains. Au moment où elle les prit à revers, Alphonse était en péril, il avait été enveloppé par une nuée de cavaliers; une grêle de traits tombait autour de lui, et déjà une flèche s'était plantée sur la selle de son cheval. Forcé de rétrograder, il courait risque d'être culbuté dans le Rio-Salado ou de ne trouver sur l'autre rive qu'une réserve insuffisante. Le roi de Portugal fait un grand circuit sur la gauche pour tourner l'aile droite de l'ennemi; mais la diversion qu'on attendait de cette manœuvre n'eut un effet sensible qu'après le mouvement du littoral, trop tard, par conséquent, pour dégager Alphonse. Dans quel but, d'ailleurs, don Juan Manuel aurait-il pu, à la face de toute la noblesse castillane, trahir son Dieu, son prince et son pays? Pourquoi, flétrissant à plaisir sa réputation et son caractère, serait-il descendu plus bas que le comte Julien? Il approchait de sa soixantième année; sa fille était mariée, et il avait obtenu d'Alphonse toutes les réparations que l'honneur exigeait. S'il eût conspiré, il n'aurait pas conspiré seul : le roi de Portu-

Digitized by Google

gal et Nuñez de Lara, ses anciens alliés, auraient été ses complices; leur conduite, au contraire, fut admirable. Ils rivalisèrent de courage et d'ardeur; le monarque Portugais, au chant de l'*exsurgat Deus* entonné par ses troupes, se jeta sur les Maures de Grenade, guerriers plus redoutables que tous les Maures d'Afrique, et les refoula devant lui comme un troupeau effrayé. Alphonse, dont l'esprit céda tant de fois aux insinuations de la malveillance, n'ouvrit pas l'oreille en cette dernière occasion aux bruits calomnieux que l'envie aurait voulu accréditer. Les faveurs qu'il répandit sur son oncle attestent que jamais sa confiance ne fut plus grande et plus sincère. La bataille de Tarifa avait été gagnée en 1340; après avoir reçu de don Juan Manuel les services de guerre votés par les États de Zamora en 1341, il l'emmena à Valladolid pour célébrer en famille les fêtes de Pâques; en 1342, au siége d'Algésiras, il lui donna le poste d'honneur à la droite de son fils l'infant don Pedro; en 1343, don P. Fernandez de Castro étant venu à mourir, la principale des quatre charges qu'il laissait vacantes, la charge de gouverneur général des frontières, fut restituée à don Juan Manuel, qui en avait été dépouillé deux fois; elle équivalait à la dignité de connétable encore inconnue en Espagne, et que l'épée victorieuse de Bertrand du Guesclin devait y faire établir bientôt; enfin sous Algésiras, au terme d'une lutte qui avait épuisé toute l'énergie des plus rudes guerriers, on vit Alphonse faire seul une marche de nuit avec son vieux conseiller pour surprendre l'ennemi, et quelques jours plus tard, dans l'ordre général de bataille, lui assigner le commandement des bandes chargées de défendre sa personne royale. En présence de témoignages si répétés et si concluants, que devient le reproche hasardé sur une assertion sans preuve? Il tombe de lui-même et jette plus que du doute sur les autres accusations, qui ont passé de la chronique de Villazan dans les histoires de Mariana et de Ferreras.

La victoire de Tarifa fut un de ces grands événements dont la nouvelle retentit au loin et remua profondément les populations. On avait calculé que, pendant cinq mois consécutifs, soixante-dix galères par jour avaient transporté des combattants d'Afrique en Espagne; il ne repassa que douze navires dans l'espace de quinze jours, et Abil-Hassan montait le premier. L'étendard des croisades, lent à se déployer, n'était arrivé de Rome qu'avec l'escorte du chevalier chargé de le recevoir. L'Europe avait suivi d'un œil indifférent ce signe de victoire, qui, autrefois, emportait avec lui des villes et des royaumes; mais dès qu'on sut qu'un nouveau Charles-Martel venait de gagner une seconde bataille de Tours, la chrétienté tout entière s'émut, et de nombreuses levées se firent spontanément en Navarre, en Aragon, en France, en Angleterre, en Allemagne, pour achever la délivrance de l'Espagne. L'appât du butin ne fut pas étranger à ce mouvement général; on avait

Digitized by Google

trouvé tant de choses précieuses dans le camp des Infidèles que le prix de l'or avait baissé, non-seulement en Castille, mais à Bayonne et jusqu'à Paris. Des captifs portant les drapeaux musulmans et l'*Alfanèque* ou tente de campagne du chef de l'islamisme, firent une entrée solennelle dans les murs d'Avignon; le roi de Castille les avait envoyés au pape, avec son cheval de bataille et les plus riches dépouilles des vaincus. Un cortége non moins imposant et plus nombreux s'était dirigé en même temps vers Lisbonne. Le roi de Portugal *, aussi désintéressé que brave, n'était venu au secours d'Alphonse que sur les instances de don Juan Manuel; satisfait de la gloire qu'il avait acquise en contribuant au salut de son allié, il refusa tous les présents qu'on lui offrit, et ne voulut emporter dans son royaume que les étendards enlevés à l'ennemi par ses compagnons d'armes.

Pendant que des renforts affluaient de toutes parts, plusieurs succès préparèrent les esprits à l'épreuve terrible qui allait avoir lieu. Alcala de Benzayde, Locovin, Pliego, Benamexil, Matrera et d'autres places fortes de second ordre, furent presque aussitôt prises qu'attaquées et déblayèrent le cercle des opérations. Les bornes d'une notice se refusent à la relation détaillée de cette campagne. Le long et beau siége d'Algésiras est un des plus sublimes chants de l'épopée nationale que les preux de l'Espagne commencèrent à Burgos et finirent à Grenade. L'islamisme, à demi vaincu, combattait en désespéré, un pied dans la mer africaine et l'autre sur le rivage chrétien. Ce fut au milieu des fureurs de cette lutte suprême qu'on vit jaillir le premier éclair des foudres inventées par l'homme. Des machines destructives, quoique d'une construction informe, se dressèrent sur les glacis de la place et annoncèrent au monde la révolution qui allait s'opérer dans le système général de la guerre. Les auxiliaires génois restèrent confondus; leurs plus habiles faiseurs d'engins avaient dirigé contre les remparts des espèces d'arbalètes ou arquebuses à double arc et d'environ un pied de longueur, qui lançaient des pierres et des morceaux de fer avec tant de raideur qu'ils faisaient brèche dans les tours; mais les Maures ripostèrent avec avantage, à l'aide de machines qu'on ne savait comment définir, et qui faisaient pleuvoir sur les chrétiens *une multitude de balles de fer avec le bruit du tonnerre*.

Quoi qu'il en soit, l'artillerie, cette nouveauté qui nous fut si funeste trois ans plus tard à la bataille de Crécy, ne donna pas aux Arabes l'avantage qu'ils en attendaient; elle ne fit qu'ajouter aux ravages des maladies et des combats. Les campements étaient si insalubres, les assauts et les sorties si fréquemment réitérés, les travaux de tranchée si pénibles dans un terrain sablonneux et humide, que la plupart des

* Alfonse IV.

Digitized by Google

croisés venus du Nord, désespérant de voir le terme du siége, reprirent le chemin de leur pays, où bien peu eurent la force d'arriver. Alphonse, quoique jeune et robuste, y usa entièrement sa santé; mais, du moins, il ne se laissa pas décourager une seule fois. Il avait sous les yeux l'exemple d'un vieillard qu'aucune fatigue ne pouvait abattre; et lorsqu'en 1344 Algésiras se rendit, ce fut ce même don Juan Manuel qui entra dans la place pour en prendre possession au nom du roi, pendant que l'ennemi, réduit à capituler, se retirait à Gibraltar.

N'est-il pas déplorable que ces deux hommes n'aient pu parvenir à s'entendre dix ans plus tôt! Alphonse n'aurait rien laissé à faire à ses successeurs, et que de mauvaises pages seraient retranchées de son histoire! Mais le temps ne rendit pas les jours qu'on aurait dû mieux employer; le vassal n'avait plus que trois ans à vivre, et, en 1350, c'est-à-dire trois ans après la mort de don Juan Manuel, la mort subite d'Alphonse, replongeant l'Espagne dans les angoisses de la guerre civile, retardait d'un demi-siècle l'expulsion des infidèles.

Tout a été dit sur le règne du dernier Alphonse. Considéré isolément, ce règne se présente aux regards de l'histoire sous des couleurs assez sombres; la perspective ne change qu'au moment où le sceptre, éclairé d'un rayon de gloire, va passer dans d'autres mains; mais qu'on embrasse l'ordre général des événements qui ont précédé, rempli ou suivi cette première moitié du quatorzième siècle, tant au dehors qu'au dedans de l'Espagne, et les teintes du tableau seront adoucies par les ombres qui l'environnent. Où la discorde n'avait-elle pas souf flé? quel principe avait-elle épargné? quel pouvoir avait-elle laissé in tact? Elle avait déplacé jusqu'au saint siége! Le monde catholique n'avait plus de centre. L'autorité des papes s'était perdue sur la route de Rome à Avignon. Sans sortir de la Castille, on peut prendre indifféremment les prédécesseurs ou les successeurs d'Alphonse. Quels exemples lui avaient laissés les premiers? quel développement les seconds donnèrent-ils à la double pensée de son régne : la pacification du royaume et l'affranchissement du sol national? Il me répugne d'évoquer encore cette pâle figure de Ferdinand IV, qui s'est évanouie comme une ombre entre les orages de deux minorités. Sanche le Brave, à la bonne heure! celui-là, du moins, guerroya vaillamment; mais il avait porté une main impatiente sur la couronne de son père. En flétrissant l'autorité royale, il en avait détruit le prestige. L'insubordination murmurait incessamment autour de son trône usurpé; elle arma son propre favori, don Lope de Haro, qui tourna une épée contre sa poitrine. Sanche fit abattre le rebelle à ses pieds. D'autres exécutions, aussi promptes, aussi terribles, inondèrent de sang les échafauds, et l'esprit de révolte survécut. Au lieu d'un usurpateur, la minorité suivante en compta cinq, et celle qui vint après en aurait

Digitized by Google

compté dix, si tous les prétendans avaient pu se mettre d'accord. La bourgeoisie, aussi remuante que la noblesse, partageait avec elle les dépouilles du pouvoir royal; il y avait autant de fédérations de villes que de ligues de seigneurs pour conquérir des priviléges.

J'ai raconté les rigueurs d'Alphonse; elles sont atroces. On ne conçoit pas davantage l'émulation de sévérité qui, dans cette période, donne aux trois principaux trônes de la Péninsule l'aspect de tribunaux inexorables. Eh bien! comparez les trois Alphonse qui en descendent aux trois Pèdre que le hasard y fait monter presque en même temps: il n'y a plus de justiciers; vous n'apercevez que des bourreaux. L'Aragon n'a jamais vu plus de supplices; le Portugal frémit à l'horrible spectacle que lui donne son roi, arrachant de ses propres mains les entrailles et le cœur des meurtriers d'Inès de Castro; tandis qu'en Castille, celui qu'on appelle *le Cruel* assassine Eléonora de Guzman, que son père avait tant aimée, et meurt égorgé par son frère, Henry de Transtamare, qui s'asseoit tranquillement à sa place.

Dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, il y a des heures oisives ou mal occupées que dissipe une agitation fébrile. Après les Croisades, la France de Saint Louis marcha sans direction et sans but, jusqu'à ce que la guerre anglaise, prise au sérieux sous Charles V, fît entrer la nation dans la noble carrière qu'elle devait parcourir pendant un siècle, avant d'arriver, avec Dunois et Jeanne-d'Arc, au triomphe de son indépendance. Si cette lacune est moins large en Espagne, c'est parce qu'Alphonse a su, je le répète, se poser entre le conquérant de Séville et le conquérant de Grenade, comme le continuateur de l'un et le précurseur de l'autre. Qu'il soit donc jugé avec ses bonnes et ses mauvaises œuvres; mais qu'on n'oublie pas de lui tenir compte du grand intérêt qu'il a servi: il aura droit alors à quelque indulgence. Pour don Juan Manuel, sa mémoire ne sollicite pas à beaucoup près une pareille amnistie; tout historien impartial reconnaîtra qu'il fut élevé par l'opinion au-dessus des plus illustres personnages de son époque. Recherché successivement par les deux reines, par Alphonse, par les infants, par les favoris, par les barons, par les communes, par les rois de Portugal, d'Aragon, de Naples et même de Grenade, il a eu le rare privilége de voir amis et ennemis s'incliner devant son nom et rendre hommage à la supériorité de son mérite. Quelle activité! Quelle puissance! Quelle force, chez l'homme qui, au milieu de tant d'agitations et de combats, a su composer jusqu'à douze ouvrages sur les matières les plus diverses, écrire des apologues comme La Fontaine en écrivait sous les paisibles ombrages de Grandvaux, et enseigner, avec une grâce que les écoles ignoraient, une philosophie si pure et si tempérée!

Digitized by Google

Don Juan Manuel mourut à Cordoue, âgé de soixante-cinq ans, et fut inhumé à Peñafield, dans la chapelle principale du couvent de Saint Paul, de l'ordre des Prédicateurs. Selon le vœu qu'il avait exprimé, on plaça à ses pieds Diègue Alphonse, l'honneur de la maison Tamayo, son intrépide Alférez, qui, surpris par les Maures dans les retranchements d'Algésiras, aima mieux être taillé en pièces que de fuir avec sa bannière.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

Digitized by Google

VOYAGES.

DE PARIS AU MONTENEGRO*.

(Deuxième lettre.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

III.

LE LAC DES QUATRE-CANTONS. — LE SAINT-GOTHARD. — LE LAC MAJEUR.

Le bateau à vapeur de Lucerne traverse deux fois par jour le lac des Quatre-Cantons, mais, pour remplir sa mission industrielle, il ne s'arrête que quelques minutes à ses différentes stations, et court au plus vite à son but. De l'hôtel de la ville de Brunnen, je le vois prendre à la hâte une douzaine de voyageurs, puis s'enfuir vers Fluelen comme un messager qui n'a point le temps de regarder le paysage, qui doit le plus tôt possible faire son trajet : c'est dommage de traverser si rapidement des lieux qu'on ne se lasserait pas de contempler. Une barque est là avec trois honnêtes rameurs qui s'offrent à me conduire, en quelques heures, aux points que l'agile bateau a le malheur d'atteindre en vingt minutes. A côté de la fière vapeur, cette barque me semble une délicieuse invention, et les bons bateliers qui ne me

* Voir le tome IV, page 544.

Digitized by Google

demandent que six francs pour me transporter à Fluelen m'apparaissent comme des gens très-modestes et très-désintéressés; peut-être qu'ils aiment aussi leur lac et se réjouissent de le montrer.

Avec les forêts de sapins qui l'entourent comme les replis d'un mystérieux rideau, les montagnes qui le serrent ainsi qu'une ciselure d'artiste serre le diamant qu'elle enchâsse, les collines qui çà et là descendent en pente douce jusqu'aux bords de ses flots comme pour y mirer leur robe de fleurs, et les hautes cimes qui le gardent au loin avec leurs remparts de neige et leurs pics de glace, ce lac est pour moi, dans un cadre restreint, l'un des tableaux les plus complets qu'il soit possible de voir en Suisse.

Et ce lac si riant à sa surface, si imposant par son enceinte, que de souvenirs s'éveillent à son aspect! que de nobles traditions se sont d'âge en âge perpétuées sur ses bords! C'est de là qu'on a entendu résonner dans l'espace le premier cri de la liberté helvétique; non point un de ces cris désordonnés qui depuis ont si douloureusement agité les États et troublé le cours des nations, mais le mâle et fier accent d'un peuple que l'étranger outrage, que des maîtres cruels oppriment, et qui aspire à reprendre l'indépendance que la nature semble avoir voulu lui assurer elle-même, par ses bastions de glace, par ses remparts de rochers.

Une nuit, à la clarté de la lune, ce lac a dans son onde reflété l'image des trois hommes au cœur héroïque, qui se réunissaient dans leur majestueuse solitude, sous la voûte du ciel, pour jurer d'affranchir leur patrie d'un joug odieux; d'une de ses rives est partie la flèche de Tell, et ses échos se sont réveillés au son de la corne d'Uri dont une tribu de pâtres fit un clairon victorieux.

A moitié chemin de Fluelen nos bateliers nous arrêtent au pied d'un vert plateau sur lequel on monte par un sentier qui serpente entre des pommiers et des poiriers comme dans un champ de Normandie; c'est le Rütli. Là est un chalet habité par une famille de paysans, gardiens de ces lieux mémorables; et à quelque distance du chalet, une cabane en bois construite à la place même où, il y a cinq siècles, dans la nuit du 8 septembre 1307, Walther Furst, Werner Stauffacher, et Arnold de Melchthal, représentaient la confédération d'Uri, de Schwyz, d'Unterwalden, premier noyau de la Confédération helvétique.

A notre approche une jeune fille aux blonds cheveux, aux yeux bleus comme l'eau du lac près duquel elle est née, au visage vermeil comme nos fraises des bois, descend du chalet, accourt vers nous d'un pied léger, nous ouvre la porte de la cabane, et nous montrant trois sources réunies sous un même toit, nous offre, avec une grâce pudique, un verre pour y puiser. Ces trois sources ont, dit-on, jailli de

Digitized by Google

terre sous les pas des trois libérateurs de la Suisse. Chaque sentiment profond idéalise la réalité; chaque religion a sa poésie, et l'amour sincère de la patrie est aussi une religion. Qu'un naturaliste vienne au Rütli, il s'enorgueillira peut-être de démontrer que ces sources proviennent tout naturellement de la fonte des glaciers, et qu'elles ont dû de tout temps se réunir sur ce point, par une même pente. Cruelle lucidité de la science! qu'il est bon quelquefois d'ignorer! qu'il est doux de croire naïvement en ces temps d'enseignement universel comme aux temps de candeur antique! Quelle explication géologique vaudrait la légende populaire de ces trois sources, et quelle analyse chimique le plaisir d'y boire sous les yeux d'une naïve enfant qui apparaît là comme une fée des montagnes, comme une chaste image de la primitive Helvétie?

Un peu plus loin est la pointe de roc sur laquelle Tell s'élança en rejetant dans les flots tumultueux la barque où Gessler l'avait enchaîné! Là fut construite, en 1388, une chapelle qui subsiste encore avec ses murailles peintes à fresque d'une façon très-ingénue. Cette chapelle n'a ni portes ni fenêtres, elle s'ouvre dans toute son étendue à la face du lac, comme pour montrer au grand jour ses pieuses commémorations. Chaque année, le dimanche après l'Ascension, les habitants de Fluelen, d'Altdorf, des villages voisins, se réunissent au pied de sa balustrade. Trop nombreux pour pouvoir entrer dans un étroit circuit, ils assistent, du milieu de leurs barques ornées de fleurs et de banderoles, à une messe solennelle; ils écoutent avec recueillement le prêtre qui, dans son sermon, célèbre des noms aimés. Gloire aux peuples qui, pendant des siècles, gardent ainsi le souvenir de leur œuvre nationale! Heureux ceux qui confient à Dieu leurs idées de liberté, et les ravivent par les instructions de la chaire, par les cérémonies de l'Église!

De tradition en tradition, nous allons ainsi à travers ce lac où les plus doux points de vue s'allient à des sites d'une austère couleur et d'une majesté grandiose. Vers le soir, nous quittons à regret nos bateliers qui nous ont complaisamment arrêtés à chaque intéressante station, et qui paraissaient jouir de chacune de nos émotions. Au bord de la jetée de Fluelen s'élève un joli hôtel qui, par ses persiennes vertes, par ses fenêtres où éclatent les rayons du soleil couchant, semble nous inviter à entrer.

Devant cet hôtel circulent et bruissent une quantité de voitures de louage et de lourds chariots, de portefaix et de bateliers. D'énormes balles de marchandises sont étalées sur le quai; des eilwagen, attelés d'une demi-douzaine de chevaux, partent avec une légion de voyageurs; d'autres arrivent en même temps aux sons joyeux de la trompette du postillon. Fluelen est l'un des principaux points de jonction

Digitized by Google

de la Suisse et de l'Italie ; c'est par là qu'on s'en va au Saint-Gothard; c'est par là que la Lombardie expédie aux fabriques de Lucerne et de Zurich ses soies écrues ou ses cocons, et par là qu'on les lui renvoie en fins tissus.

Hier, à cette même place, on voyait passer d'augustes étrangers, le roi et la reine de Suède, qu'une poétique pensée avait de ville en ville conduits jusqu'ici ; ils voyageaient sans faste, heureux des jours de loisir qu'ils enlevaient aux soins de la royauté, heureux d'avoir parcouru ces lieux si vantés et de n'y avoir pas perdu l'admiration de leur Dalécarlie, de leur Melas et de leur Trollhaetta. Notre maître d'hôtel, qui les avait reçus sans être prévenu de leur arrivée, ne se lassait pas de louer leur affabilité. Que je regrette de ne pas être débarqué ici un jour plus tôt ! Il m'eût été doux de retrouver à cette longue distance de la Baltique ces princes dont le souvenir s'allie pour moi à celui d'un pays que je ne cesserai d'aimer.

Le lendemain, en une heure trop rapide, nous traversons la vallée d'Altdorf encadrée entre deux lignes de montagnes ; on dirait une continuation du lac transformée en un bassin de verdure. Aux premiers rayons du soleil, son active population s'est éveillée avec les oiseaux qui gazouillent dans les bois et les moucherons qui bourdonnent dans l'air ; les portes et les fenêtres des chalets s'ouvrent à la lumière du matin comme à un hôte bienfaisant ; les pâtres ramènent au pâturage la génisse folâtre et la vache au large poitrail qui porte à son col une clochette sonore ; les faneurs envoient jusqu'à nous l'odeur aromatique des foins qu'ils retournent avec leurs fourches, tandis que dans les enclos, une troupe d'enfants joyeux abat, sous la direction d'une mère prudente, les fruits des arbres. Dans les champs, dans les forêts, dans l'azur du ciel, partout respire la gaîté. Si la gaîté des hommes quelquefois nous importune, et quelquefois nous froisse, celle de la nature exerce au contraire sur nous une salutaire influence ; au moment où nous sommes le moins disposés à nous y associer, à notre insu et malgré nous peut-être, elle pénètre peu à peu dans nos sens et subjugue nos tristesses. La même brise tiède qui de son haleine essuie la rosée des rameaux et les larmes des yeux, dilate les fibres du cœur et en efface les douleurs ou les convertit en une placide mélancolie qui nous met en repos avec nous-mêmes, et en paix avec les hommes. Un illustre écrivain italien, M. Cantu, a exprimé cette pensée en très-beaux vers :

Melancolia, col placido
Spettacol di natura,
Le piaghe mie, deh ! cura,
Rendi me stesso a me.

Digitized by Google

Tornami in pace agli uomini,
M'insegna obblio, perdon,
Di, che follia non sono
Amor, giustizia e fé.

Dans la petite ville d'Altdorf, capitale du canton d'Uri, nous devions retrouver sous une autre phase la tradition de Guillaume Tell. C'est là qu'il naquit, c'est là qu'il vécut longtemps de son honnête vie de laboureur et de chasseur, jusqu'au jour où les extravagances de Gessler éveillèrent en lui un sentiment de révolte. Sur la place d'Altdorf on a érigé, en mémoire de lui, deux fontaines : l'une, à l'endroit où il se plaça avec son arbalète pour abattre la pomme posée sur la tête de son fils; l'autre, à l'endroit où se tenait debout avec confiance le courageux enfant. Si cette scène dramatique est la même que celle de Palnatoke racontée par Saxo le grammairien; si les Suisses l'ont empruntée aux Sagas du Nord pour l'incruster comme un émail dans leurs chroniques nationales, je me garderai bien de discuter ce fait; et si j'en venais à reconnaître cette interpolation, je me garderais bien de la signaler. Qui voudrait, pour une vanité d'érudition facile, enlever à tout un peuple une croyance poétique qui lui a été transmise par ses aïeux, et dont il s'honore depuis des siècles?

Au-delà d'Altdorf on commence à entrer dans les régions alpestres; déjà elles s'annoncent par le fracas de deux rivières auxquelles la fonte des neiges donne souvent une force désastreuse. A gauche de la ville coule, sur son lit de rocs, le Schaechenbach; à droite, la Reuss. Jusqu'à Amsteg on ne monte cependant encore que par une pente légère vers le Saint-Gothard, et de chaque côté du chemin s'épanouissent toujours de frais vallons; plus loin, c'en est fait de ce doux aspect des prairies, nous sommes entre deux chaînes de montagnes qui, d'anneau en anneau, de gradin en gradin, s'élèvent au loin jusqu'à des sommités couvertes de neiges éternelles.

Il y a une trentaine d'années, on ne franchissait cet âpre défilé que par un sentier étroit, escarpé, tantôt coupé par les torrents, tantôt brisé par les avalanches. Cependant des milliers d'hommes, conduisant des milliers de bestiaux, le suivaient chaque année; mais après l'ouverture du passage du Splügen, en 1818, et du Bernardin, en 1819, les marchands de bétail et les voyageurs abandonnèrent cette voie souvent si difficile, et souvent si périlleuse. Pour ramener l'ancien mouvement commercial dans leurs domaines, les deux cantons d'Uri et du Tessin résolurent de construire aussi une nouvelle route, et ils l'ont construite en un espace de dix années, avec une remarquable habileté. Large de dix-huit à vingt pieds, sa pente n'est pas de plus de dix pour cent sur les points les plus escarpés; les plus lourds chariots la parcourent aisément, les *vetturini* la gravissent en partie au trot.

Digitized by Google

Elle a coûté des sommes énormes, et cependant les voyageurs n'y sont soumis à aucun péage. Un tel travail ferait honneur à un royaume, et il est dû tout entier à deux petits cantons; c'est un remarquable exemple de ce qu'un pays peut accomplir avec une intelligente pensée et un sage emploi de ses ressources.

Pour monter par la pente la plus douce jusqu'à une hauteur de six mille deux cents pieds le long de ces Thermopyles, qui ne sont séparées l'une de l'autre que par un étroit espace, par le lit de la Reuss, il a fallu tantôt tailler la route dans le roc vif en l'appuyant sur une terrasse, tantôt la reporter par un pont sur l'autre rive. On s'en va ainsi de crête en crête, serpentant, tournoyant à travers un dédale de rochers et de précipices. Souvent on s'éloigne de la Reuss, on croit l'avoir quittée, puis tout à coup la voilà qui de nouveau résonne dans le gouffre qu'elle s'est creusé, qui reparaît à vos regards avec ses flots écumants. On dirait d'une de ces pensées tenaces auxquelles on cherche à échapper, et qui reviennent impétueusement nous saisir au moment où nous croyons en être affranchis.

A mesure qu'on avance dans cette sauvage région, la végétation s'affaiblit. Aux beaux bois de sapins qui couronnent encore les environs d'Amsteg, succèdent de faibles arbustes qu'un coup de vent emporte, qu'un torrent passager déracine; à ces arbustes de chétives broussailles, à ces broussailles quelques touffes d'herbe qui se cramponnent aux rocs comme les pariétaires aux murailles en ruine. C'est le même décroissement que j'observai jadis dans les contrées boréales. La différence est que là je le voyais au niveau de la mer, et qu'ici il ne se manifeste que peu à peu, à quatre ou cinq mille pieds de hauteur. Jusque sur ces cimes arides, dépourvues de tout arbre, on distingue encore des vaches qu'un pâtre aventureux conduit d'escarpement en escarpement pour les nourrir quelques jours des brins d'herbe qu'elles trouveront çà et là. Jusque-là, on voit encore de pauvres femmes moins heureuses que la pauvre Ruth qui glanait dans le champ fécond d'un maître libéral. Celles-ci vont, au péril de leurs jours, glaner dans le désert, au penchant des précipices, le brin d'herbe qu'elles réuniront dans un filet, qu'elles emporteront dans leur cabane pour alimenter leur chèvre ou leur génisse pendant le long hiver. Mais bientôt on ne voit plus ni herbe, ni troupeau, ni pâtres errants. On ne voit plus que des blocs de pierres gigantesques, brisés par le froid des hivers, minés par l'infiltration des neiges et de la pluie, emportés loin de leur base par un torrent ou par une tempête; plus haut, d'autres blocs déjà crevassés qui par leurs fissures béantes menacent d'un danger mortel le voyageur; plus haut encore, les plateaux couverts de neiges perpétuelles, les pics aigus noyés dans des nuages sombres, et au bas de la route l'abîme

Digitized by Google

où l'on ne peut plonger ses regards sans s'exposer à un vertige, l'abîme où se précipitent en mugissant comme le tonnerre les flots orageux de la Reuss. A l'endroit que l'on appelle le Saut-du-Prêtre, ils tombent dans un gouffre noir dont on ne peut mesurer la profondeur. Sous le pont qui porte le nom sinistre de Pont-du-Diable, ils bondissent comme un coursier fougueux sous le joug qui le révolte. Partout, de tout côté, les vestiges des ouragans, le désastre des avalanches, l'image du bouleversement et de la dévastation; de loin en loin seulement, quelques lambeaux de verdure, quelques mousses, comme pour attester l'infinie vitalité de la nature au sein de la plus triste aridité.

On arrive enfin à un plateau qui repose les yeux des terribles tableaux qu'on n'a pu contempler sans une sorte de saisissement. On respire à l'aspect de ce vaste espace, il semble que du désert on entre dans l'oasis. Dans cette oasis, apparaissent aux regards étonnés deux villages : Andermatt et Hospenthal. Mais il n'y a là ni arbres ni arbustes, nul essai de culture, nul espoir de récolté. Les habitants de ces villages n'ont d'autre produit agricole que celui de leurs prairies, qui, bon an mal an, leur donne un aliment pour leurs bestiaux. Ils suppléent à la stérilité de leur sol par leur industrie. Les uns se font une boutique de fragments de cristal et de minéraux qu'ils ont recueillis dans les flancs des rocs; d'autres sont aubergistes, loueurs de chevaux, charretiers, postillons. La nécessité les porte à toutes sortes de métiers, et la foule de voyageurs qui sans cesse traverse le Saint-Gothard livre à ces métiers arides quelques deniers, comme le mouton laisse sa laine à l'épine des buissons.

Quand le soir j'ai été errer autour d'Hospenthal, au milieu de ses terrains marécageux et de ses enclos qui ne se revêtent que d'un maigre gazon, il m'a semblé revoir les pâles champs de verdure de la froide Islande, et j'ai passé là près de plusieurs maisons si noires, si délabrées, si misérables, qu'on ne trouverait rien de plus misérable dans les hameaux ravagés par la lave de l'Hécla.

De ce triste village, où l'on entend cependant piaffer à tout instant des chevaux de poste, où s'arrêtent les voitures les plus élégantes et les Anglais les plus inquiets de leur comfort, on monte lentement pendant trois heures avant d'atteindre la cime du défilé. Là se déroule entre les sombres flaques d'eau un autre plateau plus aride encore que celui d'Andermatt. Là, les deux cantons auxquels on doit cette belle route ont couronné leur travail par une œuvre charitable. A cette sommité de chemin, à cette ligne intermédiaire entre les deux versants de la montagne, ils ont fondé un hospice pour les voyageurs malades; ils ont construit, meublé une vaste maison où sont hébergés à peu de frais les voyageurs qui ne sont pas assez riches pour affron-

Digitized by Google

ter les spéculations du très-rapace et très-désagréable régent de l'auberge du Lion à Hospenthal.

Si surprenant que soit le passage du Saint-Gothard du côté du canton d'Uri, il l'est plus encore du côté du Tessin. Plus bouleversées sont les entrailles du sol, plus sauvage son aspect, plus étrange la route. Ici, elle ne se déroule point comme sur l'autre versant en longs circuits, elle descend du haut de la montagne comme une tresse cent fois repliée sur elle-même; elle tombe de terrasse en terrasse comme un sentier de fantaisie dont on aurait multiplié à plaisir les sinuosités. Je n'ose dire que ce soit une faute des ingénieurs du Tessin, car je ne suis point en état de juger un tel travail. Il me semble pourtant qu'on aurait pu rendre ce chemin plus aisé à parcourir en prolongeant ses courbures, au lieu de les briser en tant de rapides contours. Quoi qu'il en soit, ceux qui ont fait le plan de cette singulière route ont au moins pris les plus grandes précautions pour la rendre aussi sûre que possible. Partout elle est appuyée sur de fortes maçonneries, partout garnie de balustrades. Le voyageur qui pour la première fois la voit serpenter à ses pieds ne peut sans une sorte d'effroi en mesurer de l'œil la profondeur. Notre vetturino s'est contenté d'enrayer sa voiture, et a mis ses chevaux au grand trot. La diligence trotte de même avec ses quatre chevaux. Mais j'imagine qu'en hiver peu de passants s'aventureront là sans recommander, avec une juste appréhension, leur âme à Dieu.

Ici, comme sur le versant d'Uri, on entend dans le silence du désert mugir les torrents et gronder les cascades. On retrouve pour compagnon de voyage un fleuve impétueux comme la Reuss: c'est le Tessin.

La Reuss et le Tessin sortent d'une des cimes du Saint-Gothard, à peu près sur le même point; mais comme deux enfants d'un même foyer que des destinées contraires emportent loin du sol natal, ces deux fleuves suivent une marche diamétralement opposée. L'un s'en va au nord, l'autre au sud. La Reuss court se jeter dans le lac de Lucerne, et le Tessin dans le lac Majeur. Entre les lieux que ces deux fleuves traversent, quelle différence! entre la crête de roc d'où le Tessin jaillit et la vallée qu'il arrose, quel contraste!

« J'ai laissé l'hiver, dit, je crois, M. Dupaty au commencement de ses *Lettres sur l'Italie*, j'ai trouvé le printemps à Avignon. »

En un trajet moins long nous avons senti une plus grande variété d'impressions. Dans une même matinée, nous avons eu à l'hospice du Saint-Gothard l'image des régions boréales, avec leur ciel couvert de nuages, leur sol aride, leur vent glacial, et la splendeur de l'été dans le vallon d'Airolo. A huit heures du matin, tout ce que je voyais autour de moi reportait ma pensée vers mes jours de voyage en Norvège, vers les sombres solitudes de Dorsefield; à onze heures, je con-

Digitized by Google

templais avec admiration la florescence d'une terre méridionale. A trois heures de distance, deux climats qu'on croirait ne pouvoir trouver qu'à deux lointaines latitudes, et deux nations. Là, le mâle et guttural accent de la langue germanique; ici, le gazouillement de l'Italien. Tous les noms de villes et de villages par lesquels on passe dans ce canton helvétique ont une consonnance italienne : Airolo, Faido, Bellinzona, Mogadino. La structure des maisons a le caractère italien, et je doute qu'on voie aux environs de Rome et de Naples des types de figures plus complétement italiens que ceux que nous avons rencontrés à cette limite de l'Helvétie.

Au théâtre, le régisseur fait un signal, une toile se lève, et toute la scène est changée. Ici, c'est en quelques instants la même métamorphose dans les costumes et la physionomie des hommes comme dans l'aspect de la nature. Près d'Airolo, ainsi que dans les gorges qu'on vient de quitter, s'élèvent encore des montagnes escarpées, des murailles de roc, et le Tessin rugit encore là avec fureur comme la Reuss dans son abîme. Mais des tiges de plantes fleuries et d'arbustes verdoyants bordent la couche de cette onde rapide, et sur les flancs, et sur la cime des montagnes, et tout autour des blocs de pierre qui s'en sont détachés, s'épanouit une riche végétation. Les sapins, cette parure du nord, ont disparu, et de toutes parts s'étendent des forêts de châtaigniers. Puis bientôt on arrive à la zone des vignes enlacées à des rameaux d'arbres ou à des pilastres, arrondies en berceaux, alignées en allées, se reliant l'une à l'autre à la sommité de leurs ceps et formant un dôme aérien à travers lequel la lumière se joue comme dans un réseau, et d'où pendent les grappes savoureuses.

Cette terre féconde est parsemée de villages aux maisons blanches, aux toits rouges, aux clochers aigus, s'élançant avec leur croix brillante du sein des massifs de feuillage comme une religieuse aspiration du milieu des trésors terrestres. Tout ce pays a conservé les saintes pratiques du catholicisme. A chaque moment, sur les bords de la route, on aperçoit des oratoires avec des statues de saints et des autels ornés de fleurs. Dans chaque village, de simples maisons de paysans racontent la vie des saints, prêchent l'Evangile par les naïves peintures qui décorent leur façade. Ces humbles monuments de la foi populaire, il est doux de les voir. Ces oratoires s'ouvrent comme un sûr asile au cœur malade et au passant fatigué. Ces peintures qui couronnent le faîte d'une porte ou l'arceau d'une fenêtre annoncent au voyageur catholique une maison de frère. Si elles sont dessinées d'une main inhabile et grossièrement colorées, qu'importe! elles n'en sont pas moins le témoignage d'une pieuse pensée, peut-être l'*ex-voto* déterminé par une pauvre mère au chevet de son enfant malade, peut-être l'œuvre d'un artiste ambulant qui, ayant été chrétiennement ac-

Digitized by Google

cueilli dans cette demeure, aura voulu par son travail rendre grâces à ses hôtes charitables.

En une demi-journée, notre vetturino nous conduit par de gais villages, par de frais vallons, à Bellinzona, petite ville aux rues étroites, flanquées de quelques vieux remparts. Mais aux murs de l'hôtel où nous nous arrêtons est suspendue une galerie voilée par une treille, chargée de lauriers roses, et à deux lieues d'ici est le lac Majeur.

Ce lac aux eaux profondes et aux rives embaumées, les poètes ont bien raison de le chanter, les artistes de chercher à en reproduire les divers points de vue, et les étrangers de se détourner de leur route pour le parcourir. A peu près aussi grand que le lac de Constance, il touche aux frontières de la Suisse, du Piémont et de la Lombardie. Vers cette dernière contrée, ses bords vont en s'abaissant peu à peu jusqu'à ce qu'ils s'affaissent dans la monotone plaine de Sesto-Calende. Mais du côté du nord, ils s'étagent sur trois plans circulaires d'une grâce et d'une magnificence idéales. Au premier, une verte plage parsemée de petites cités agricoles ou industrieuses, et de maisons élégantes dont les murailles blanches éclatent comme des façades de marbre à travers un épais feuillage; au second, des collines onduleuses, couvertes d'une forêt d'arbres à fruits, parsemées d'autres villages, dominées par des églises dont on ne peut se lasser d'observer l'effet pittoresque; au troisième, les cimes de neige voisines du Mont-Rose, amphithéâtre merveilleux dont le lac forme l'arène, galeries de fleurs, gradins d'émeraude, échelle céleste par laquelle la pensée monte d'élévation en élévation jusqu'à ces zones de gloire dont les pics se perdent dans l'espace éthéré.

Ces collines, ces montagnes arrondies en cercle forment autour du lac un rempart assuré. Elles attiédissent les ardeurs de l'été et calment les rigueurs de l'hiver. Là, on n'a point à redouter la lourde chaleur des tropiques, ni le froid des régions septentrionales. Là, il n'y a qu'une perpétuelle saison féconde et tempérée. Au sein des vallons qui se découpent de tout côté dans cette vaste enceinte, le sol et le bois ne cessent de reverdir, et la pauvre Mignon y trouverait en tout temps la terre des orangers.

Deux bateaux à vapeur traversent chaque jour le lac dans sa plus grande longueur, s'arrêtant de ville en ville et prenant et déposant à chaque station des cohortes de voyageurs. A peu près à moitié chemin de ce trajet, s'élève du milieu des flots le petit archipel auquel une noble famille a donné son nom : l'Isola-Bella, l'Isola-Madre, l'Isola-San-Giovanni et l'Isola dei Pescatori. A une certaine distance, rien de plus charmant à voir que ces îles dans l'onde limpide qui les enlace, dans la lumière qui colore leurs massifs de verdure et leurs maisons.

Digitized by Google

On dirait des demeures de fées, des jardins magiques, attendant les chevaliers de l'Arioste ou les compagnons d'Ulysse.

Celle dont le nom est connu du monde entier, celle que l'on cite avec emphase dans tant de livres et que nul voyageur ne voudrait oublier de visiter, l'Isola-Bella, ne m'est cependant apparue que comme une fastueuse erreur.

C'était il y a deux siècles un roc nu et aride. Le comte Vitaliano Borromée entreprit en 1670 d'en faire une merveille. Il y amassa des couches épaisses de terre végétale, il y dessina des terrasses, il y traça le plan d'un vaste château. Maintenant sur ce bloc de pierre, qui jadis ne portait à sa surface que quelques graminées, on se promène à travers des plates-bandes où s'épanouissent les plus belles fleurs, on erre dans des allées d'arbres superbes où grandissent près des plantes de l'Europe les plantes des régions les plus éloignées, arbustes de l'Inde et de la Chine, pins du Canada, magnolias de la Louisiane, cannes à sucre des Antilles, toute la botanique des deux hémisphères, tout le miracle d'une serre chaude en plein air. C'est là ce qui surprend agréablement les regards dans l'Isola-Bella. C'est là l'œuvre d'une noble conception, et une œuvre qui se continue à grands frais par les propriétaires actuels de ce domaine.

Pourquoi le magnifique comte ne s'en est-il pas tenu à cette admirable création? Mais il ne lui suffisait pas d'amasser autour de lui ces frais trésors du nord et du sud; il avait l'amour de la maçonnerie, la passion du rococo et le culte mythologique du dix-septième siècle. De là, des constructions qui offusquent d'autant plus la vue qu'elles forment par leur style contourné, maniéré, un grossier contraste avec la franche et vigoureuse végétation qui les entoure. On ne peut parcourir ces jardins sans être à tout instant désagréablement arrêté par quelque production de mauvais goût. A côté d'une éblouissante corbeille de roses, grimace un triton, près d'un catalpa aux larges anneaux se dessine une maigre nymphe en marbre noircie par le temps. Les terrasses étagées l'une sur l'autre pourraient être couvertes de fleurs et disposées de telle sorte qu'elles n'offrissent de tout côté qu'une pyramide de verdure. Mais les déités de la Grèce ou de Rome devaient y avoir leur place, et une des faces quadrangulaires de ces terrasses leur a été tout entière pieusement consacrée. Jugez du plaisir que l'on éprouve lorsqu'en venant du château, soudain, au lieu de l'aspect du lac et de l'immense horizon que l'on devrait voir devant soi, on se trouve arrêté par une muraille où se dressent sur des pilastres, où reposent dans des conques je ne sais combien de Cupidons, de Muses, de Naïades et d'autres dieux ou demi-dieux aussi mal sculptés l'un que l'autre! Cette même muraille, décorée sur ses flancs de tant de choses, est en outre ornée à son sommet d'un Pégase dont les ailes

Digitized by Google

ouvertes semblent attendre pour l'emporter sur les cimes du Parnasse l'ingénieux créateur de cet Olympe en pierres.

Le château est bâti dans de grandes proportions : escalier royal, profond vestibule, hautes et larges salles, parquets de marbre, riches plafonds. Là reparaît le même esprit guindé, fardé, dont on a vu les traces dans le jardin. Les portes et les fenêtres sont surchargées d'une profusion d'ornements.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Les murs sont cachés sous des masses de stuc doré ; les plafonds vous menacent d'une avalanche de fleurons et de guirlandes. Une de ces salles mérite une mention particulière. Elle a été occupée en une marche glorieuse par Napoléon. Une autre mériterait qu'on s'y arrêtât plusieurs heures : elle est, sur toutes ses faces, couverte de tableaux. Mais le concierge de cet édifice, qui doit se faire un très joli revenu en les montrant aux étrangers, est toujours fort pressé d'accomplir sa tâche, et pour gagner au plus vite son florin, il accélère leurs pas et se hâte de les conduire au rez-de-chaussée. Là, enfin, il les tient en arrêt, et, jetant sur eux un regard pénétrant, comme pour étudier la portée de leur intelligence, il semble leur dire : Voilà la merveille des merveilles. Cette merveille, c'est une longue suite de grottes, de voûtes tout entières faites en cailloutage. J'imagine qu'on a voulu, par ce chef-d'œuvre de patience, offrir aux yeux du vulgaire une image de la demeure des divinités aquatiques, telle qu'on peut se la figurer d'après les peintures d'Homère et de Virgile. Si Neptune et si les Néréides se plaisent dans cette habitation construite au bord de l'eau, je n'ose ni le nier, ni l'affirmer, n'ayant pas eu la moindre occasion d'étudier les mœurs de ces Dieux. Quant à moi, simple mortel, j'avoue que dans cet étrange et pompeux château, j'ai éprouvé je ne sais quel indéfinissable malaise, et qu'à l'idée d'en être propriétaire, je préférerais avec joie l'espoir de posséder un des chalets qui me souriaient naguère par leurs vertes persiennes sur les coteaux de la Suisse.

Que d'argent, cependant, il a fallu pour vivifier ce roc aride et en faire l'Isola-Bella ! Que d'argent pour y transporter cette terre, élément premier de végétation, ces plantes, ces arbres de toutes les contrées, ces marbres des terrasses, ces colonnades du château ! Quel labeur et quel luxe ! N'est-ce pas, dans des proportions plus exiguës et dans une position exceptionnelle, un tour de force non moins étonnant que le Sans-Souci de Frédéric et le Versailles de Louis XIV ?

Mais les fenêtres de Sans-Souci s'ouvrent de tous côtés sur une ville prospère ou sur une large campagne ; celles de Versailles, sur des perspectives superbes ; et à ce palais du lac Majeur sont accolées des cabanes si délabrées qu'on ne peut les voir sans un profond sentiment de

Digitized by Google

pitié. Là, pendent les haillons de l'indigence; là, grouillent des enfants pâles et chétifs dans la saleté de la misère. Ah! le malheureux spectacle et la triste émotion qui vous saisit le cœur, à la vue de ces pauvres habitations dans les œuvres d'art de l'Isola-Bella!

IV.

MILAN.

En quittant l'intelligente et laborieuse Suisse pour entrer en Italie, il faut se résigner à une quantité de désagréments matériels qu'on n'a point éprouvés au milieu des plus âpres montagnes, et qui frappent à tout instant l'étranger au sein de la plus riante nature. Ornières des grands chemins, paresseuse lenteur des vetturini, impassible inertie de tous les gens de service, horrible saleté des auberges, et les inquiétudes de la police, et le perpétuel examen des passe-ports, et les perquisitions de la douane. Il n'est pas un voyageur qui, dans les replis de sa mémoire ou dans son journal, n'ait noté avec plus ou moins d'amertume toutes ces misères. Je n'essaierai pas d'en renouveler la peinture. A quiconque connaît un peu l'Italie, soit pour y être entré, soit pour avoir lu quelque récit d'excursion en ce pays, je ne révélerai rien de nouveau, en racontant de quelle façon brutale mon passe-port a été enlevé à la porte de chaque ville, pour être épelé mot à mot par un ignorant employé, pour être marqué d'un timbre qui détermine le temps légal de mes haltes et la marche que je dois suivre. Je ferais un chapitre d'histoire naturelle très peu récréatif, si j'essayais seulement d'énumérer tous les animalcules dont on est sûr de trouver le fidèle compagnonage dans les meilleurs hôtels, à sa table, dans son lit; essaims de moustiques dont le bourdonnement seul suffit pour vous jeter dans un état de fièvre, et deux ou trois variétés d'insectes dont je n'ose pas même prononcer le nom. Il n'y a rien de plus complet dans les cabanes de la Valachie et dans les antichambres des maisons russes.

Mais en relisant ce que je viens d'écrire, je m'aperçois que, parmi les inconvénients d'un voyage en Italie, j'ai cité les perquisitions de la douane. C'est une ligne que je dois me hâter de corriger, au moins en ce qui concerne l'exercice de cette administration en Lombardie. Quelle bonne et facile administration! et quelle injustice on commettrait envers elle, si on la comparait aux douanes de plusieurs autres contrées, notamment à celle de France! En France, la douane est d'une honnêteté atroce, d'une délicatesse désespérante. Un pauvre préposé, dont le traitement ne s'élève pas à plus de 500 francs par an, fouille une malle en conscience, et se révolterait si on tentait de séduire sa féroce probité. C'est l'effet d'une vieille tradition, corroborée par la terrible

Digitized by Google

vigilance d'un directeur général qui est pourtant un charmant homme. En Lombardie, au contraire, ces agents du fisc ont un fond de caractère excellent. Un peu raides au premier abord, boutonnés dans leur uniforme et annonçant des intentions méticuleuses, comme ils s'assouplissent tout-à-coup si l'on emploie avec eux les bons procédés! comme ils s'irradient s'ils vous voient ouvrir votre bourse! comme ils se hâtent de renouer eux-mêmes les courroies de votre malle et de vous dire que vous êtes parfaitement en règle, dès que leur main a ressenti l'électrique contact d'un *zwanzig!* Notez que, dans leur dignité, ils auraient honte de trafiquer ainsi de leurs fonctions; mais ils ont les doigts très impressionnables et le cœur excessivement porté à la reconnaissance. Telles sont leurs vertus, solides, vieilles vertus, que j'avais déjà le plaisir de reconnaître, il y a vingt ans, sur les frontières de l'Autriche, et que j'ai retrouvées avec plaisir, après plusieurs révolutions, à l'entrée de la Lombardie.

Nos transactions avec la douane ont été pour nous une distraction sur la route d'Arona à Milan, route très-monotone et très négligée, quoiqu'elle rejoigne en ligne directe la capitale du Royaume Lombardo-Vénitien à la Suisse, à la France. A Sesto-Calende, on traverse la rivière sur un bac des plus primitifs. Plus loin, je n'ai pas aperçu une seule figure de cantonnier. Il m'a semblé que l'administration, pour n'avoir point à grever son budget d'un salaire d'ouvriers, abandonnait avec confiance au soleil le soin de réparer les avaries résultant de longues pluies, et au vent la tâche du balayage. Mais le vent et le soleil ne comblent pas les ornières, et notre vetturino, qui s'était engagé à nous faire faire en dix heures un trajet de douze lieues, a cassé quatre manches de fouet sur ses malheureux chevaux pour accomplir sa promesse.

Ce royal chemin, où l'on n'a pas même la satisfaction de trouver un bon gîte, se déroule pourtant au milieu d'une plaine magnifique, sur le sol le plus riche et le plus fécond. Mais qui ne sait que partout où la terre est si fertile l'homme est inerte? Le fait est tellement positif qu'on pourrait, sauf quelques nuances et quelques exceptions, réduire la géographie physique à deux grandes zones, et le caractère des peuples qui y sont disséminés à deux types distinctifs. A la nature âpre et rude, les peuples actifs, hardis, éclairés, jaloux de leur indépendance; à la nature riante et prodigue, les peuples indolents et serviles. La même différence ne se retrouve-t-elle pas dans l'ordre moral, dans la vie des individus? Les hommes les plus distingués ne sont-ils pas, en général, ceux qui, étant nés dans une situation difficile, ont eu à lutter obstinément contre les rigueurs du sort? Dieu a fait aux fils d'Adam une loi du travail et a mis une récompense à l'accomplissement de cet arrêt. Par le labeur, l'homme s'ennoblit; par la lutte, il

Digitized by Google

se développe ; par les obstacles qu'il s'applique à surmonter, il acquiert le sentiment de sa force et de sa dignité.

Le mythe antique d'Hercule ! Quel sage et grand enseignement !

En me soumettant aux rudes cahots de ma *vettura* sur la route de Lombardie, il me semble que j'obéis, au moins accidentellement, à la loi du travail, et ma récompense sera de voir la grande ville dont le nom, dont les annales ont si souvent occupé mon imagination.

M'y voilà. Notre cocher me le dit, du moins, avec un accent de joie. Ses pauvres chevaux vont se reposer, et lui aussi. Je regarde de tous côtés et ne vois encore que trois édifices. Mais ces édifices sont assez caractéristiques : c'est un cirque, une caserne et un arc de triomphe. Le cirque est la moitié des grâces que le peuple romain demandait à ses maîtres : *Panem et circenses*. La caserne est l'un des éléments essentiels de gouvernement dans cette cité qui, il y a trois ans, voulait faire la loi à ses maîtres. Quant à l'arc de triomphe, c'est une œuvre d'art très belle et un monument historique très curieux. Par sa forme, il rappelle celui qui, du haut de l'avenue des Champs-Elysées, étale aux yeux de Paris ses trophées de guerre. Il n'a pas pu être construit dans une si magnifique situation et n'a pas la même grandeur ; mais il n'existe certainement pas un édifice moderne plus accompli dans ses détails, plus parfait dans ses proportions. En artiste de premier ordre, le marquis L. Cagnola en a dessiné le plan, et plusieurs artistes excellents y ont consacré leur génie.

Dans l'espace de trente ans, cette œuvre superbe, qui devait avoir l'immuable majesté d'une œuvre antique, est devenue comme une ardoise sur laquelle les mobiles passions des temps modernes ont tour à tour inscrit, effacé un nom, un événement, pour y graver d'autres signes et d'autres dates. Heureusement, ces transformations de circonstance se sont accomplies aux quatre faces de ce colosse sans en altérer la grâce primitive et la sévère beauté. Et pourtant, par quelles manifestations politiques il a passé, ce noble édifice, depuis l'an 1806 jusqu'à l'année 1838 !

Vous avez entendu parler de ces pauvres naïfs chansonniers, qui, ayant un jour enfanté quelques couplets enthousiastes, s'en faisaient une sorte de barque de sauvetage dans tous les flots révolutionnaires ; maintenant leurs chevilles principales, changeant seulement quelques rimes, ils les adaptaient successivement à l'organisation du Directoire, au Consulat, à l'Empire, à la Restauration : de telle sorte qu'ils surnageaient à chaque marée nouvelle, et se trouvaient prêts à arborer sur le bord de leur nacelle chaque nouveau pavillon.

L'arc de triomphe de Milan est le plus magnifique exemple qui existe de cette habile conversion. Dessiné en 1806, en commémoration du mariage du prince Eugène avec la princesse Amélie de Bavière, il fut,

Digitized by Google

un an après, consacré à Napoléon, à ses batailles, à ses œuvres pacifiques, à l'achèvement de la route du Simplon. Le peuple de Milan a été si frappé de cette dernière consécration qu'il n'a pu en perdre le souvenir, et qu'en dépit des placages autrichiens, il ne désigne encore son arc-de-triomphe que sous le nom de *Sempione*.

En 1814, la face de l'Europe était changée. Le héros qui depuis vingt ans occupait le monde de ses triomphes succombait sous son destin. L'arc de triomphe de Milan, qui devait être un des signes de la gloire guerrière, fut condamné à abdiquer l'orgueil d'une sanglante origine et à devenir tout simplement la chronique en pierre sculptée d'un congrès d'hommes d'Etat et d'un traité de paix. Les chevaux en bronze destinés à traîner à son faîte le char de la Victoire étaient déjà sortis de l'atelier du fondeur, avec leur crinière flottante et leurs naseaux ardents; les bas-reliefs représentant la reddition de plusieurs villes étaient achevés, et l'on ne pouvait, de propos délibéré, anéantir ces travaux d'art. Mais avec un peu de bonne volonté, que ne fait-on pas! Des coursiers fougueux qui devaient emporter dans l'espace la fière image de la Victoire ont été tout simplement attelés à un lent véhicule, sur lequel s'élève, l'olivier à la main, la déesse de la Paix. Un des bas-reliefs représentait l'entrée de Napoléon à Berlin; un autre, la capitulation d'Ulm. Du premier, le gouvernement autrichien a fait l'occupation de Lyon; de l'autre, la capitulation de Dresde. Dans la peinture antique, toutes les villes sont représentées par le même symbole: une couronne murale sur la tête; un bouclier au bras quand elles combattent; des clefs à la main quand elles se rendent. Ulm et Berlin se rendaient ainsi. Il n'y avait que deux autres noms à inscrire au bas des deux statues, pour que personne ne pût s'y méprendre. Ajoutez à ces habiles métamorphoses quelques bas-reliefs tout nouveaux: celui-ci représentant le congrès de Vienne, celui-là le congrès de Prague; cet autre, dit la description officielle du monument, les trois souverains d'Autriche, de Prusse et de Russie, *réunis en conférence pour couper les ailes à l'aigle française*. Ajoutez encore le tableau de l'institution de l'ordre de la Couronne-de-Fer par François Ier; l'entrée du général autrichien à Milan, et, à la place d'un coupable souvenir de conquêtes étrangères et d'effervescence populaire, vous avez un travail d'un caractère officiel, une page de chronique à laquelle la censure autrichienne n'a rien à corriger. Le *sic vos non vobis* de Virgile, que de fois il se retrouve dans les constructions des peuples et les espérances des hommes!

Mais, près de là, est un autre édifice dont les turbulences politiques n'ont point dénaturé le caractère ni changé l'auguste destination, un édifice qui n'a qu'une noble, antique, régulière structure. C'est le Dôme, le fameux Dôme de Milan. Des entrailles de la terre où reposent

Digitized by Google

ses fondements, il s'est élevé dans sa sublime beauté comme un rêve idéal, il est monté dans les airs sur les ailes du génie des arts et du génie de la foi. Pour arriver au pied de ce merveilleux sanctuaire, pour avoir le bonheur de le contempler, ce n'est pas trop d'entreprendre un long voyage, et l'on doit noter dans sa vie le jour où on l'a vu. Il est dans les œuvres de la pensée humaine ce qu'est le Niagara dans les œuvres infinies de la nature : un tableau sans pareil.

Devant cette cathédrale italienne, je ne vous retire point mes souvenirs de cœur, chère, grande église de Strasbourg, dont j'ai tant de fois salué la flèche aérienne avec bonheur, dont j'ai tant de fois franchi le seuil avec un pieux recueillement. Mais ce qu'on éprouve devant la cathédrale de Milan, on ne l'éprouvera devant aucune autre. Si le Saint-Pierre de Rome a des proportions plus grandioses, si la cathédrale inachevée de Cologne étonne l'esprit par ses masses colossales, si plusieurs cathédrales d'Espagne, de France, de Belgique étalent dans leurs chœurs, sur leurs arceaux, sous leurs portails des chefs-d'œuvre de ciselure, il n'en est point qui présente une image plus solennelle que celle de Milan, un ensemble plus harmonieux et une telle profusion d'ornements. Les conceptions les plus hardies, les finesses d'art les plus exquises, la munificence des souverains, le religieux labeur des peuples et les matériaux les plus riches, tout a été employé à cette structure.

Il y a six siècles qu'elle fut commencée, et, sauf la façade, à laquelle un archevêque a malheureusement imposé le cachet italien, tout a été construit dans le même style, dans l'abondante fantaisie du gothique splendide. A quiconque ne la regarde que dans sa majestueuse largeur, dans sa superbe élévation, elle apparaît complétement achevée. Mais ceux qui l'ont étudiée dans ses détails vous montrent çà et là des chapiteaux auxquels il manque des dentelures, des galeries provisoires, des piédestaux qui attendent encore leur statue. Les administrateurs de la cathédrale ont leur plan entre les mains. Ils savent ce qui leur reste à faire, et ils s'appliquent avec ardeur à finir la tâche qui leur a été léguée par leurs prédécesseurs. Pour la finir, ils ont de royales dotations; ils ont près du lac Majeur une carrière de marbre qu'ils ne livrent qu'aux sculpteurs les plus habiles; ils ont une légion d'artistes, d'ouvriers, qui vivent autour de ce Dôme comme les abeilles autour de leur ruche.

D'année en année, en notre incrédule dix-neuvième siècle, l'édifice du moyen-âge s'embellit et s'achève. Une autre œuvre s'adjoint aux innombrables œuvres qui déjà le décorent. Une tour dentelée s'élève sur son pilier, un saint se dresse sur son pavillon. Un statuaire s'honore d'avoir posé son monument à côté de celui de ses devanciers, et le peuple applaudit à cette inauguration.

Digitized by Google

L'intérieur est divisé en cinq nefs dont on ne peut, sans une sorte de saisissement, mesurer de l'œil la profondeur. La nef du milieu est bordée de colonnes gigantesques qui, à leur faîte, portent, au lieu du feuillage traditionnel, deux triples rangées de statuettes sous des guirlandes d'ogives. De l'entrée de cette nef, on distingue à peine à son extrémité, dans la lumière voilée par les vitraux de couleur, le chœur avec son trône épiscopal, ses stalles de chanoines, son magnifique autel et ses candélabres à sept branches comme ceux des lévites.

Quand un jour de fête on a vu ce chœur paré de draperies blanches et son parquet revêtu de tapis; quand on a vu l'archevêque s'avancer là avec sa crosse à la main et sa mitre en tête, escorté de plusieurs prélats et suivi d'une procession de prêtres; quand des nuages d'encens ont inondé le sanctuaire, que l'orgue a fait entendre sous ces larges voûtes ses éclatantes vibrations, et qu'on a assisté à une messe chantée par cent jeunes voix, on peut dire que l'on connaît les grandes pompes du catholicisme, et celui-là aurait sur l'âme une terrible cuirasse qui en un tel moment ne se sentirait pas vivement ému.

Lorsqu'on retourne dans cette enceinte en ses moments de silence, où l'on peut la parcourir en toute liberté, et qu'on y remarque à chaque pas des richesses de toute sorte déposées là pendant des siècles par des flots de générations, ce qu'on y voit de tableaux, de statues, de fleurons et d'ornements d'une variété infinie, je n'essaierai pas de le compter. Pour en donner seulement une idée, il faudrait un livre tout entier. Et l'extérieur est aussi difficile à décrire. Le portail est un cadre immense sur lequel se détachent des figures sacrées, des scènes de la Bible taillées au ciseau. Les murs de côté sont entourés d'un large réseau de colonnettes, de pilastres, de clochetons gardés par une légion de patriarches, par une armée de saints et d'apôtres, de martyrs et de confesseurs. Mais en passant de longues heures à faire le tour de ces dômes en miniature appliqués au grand dôme, de ces arceaux suspendus en l'air comme des banderolles, de ces dais découpés comme une légère broderie, on n'a rien vu encore. C'est sur les terrasses de la cathédrale qu'est la vraie merveille, sur les terrasses qui recouvrent les nefs latérales et sur celle qui revêt la nef principale et le chœur.

Là est le symbolisme du moyen âge dans sa plus étonnante expression; là, on se promène à trois cents pieds au-dessus de la ville autrichienne, dans les avenues, dans les détours d'une ville de marbre peuplée de tout ce qu'il y a de plus grand, de plus vénéré dans l'histoire du monde, depuis Adam jusqu'aux apôtres, depuis les premiers prédicateurs de l'Évangile jusqu'aux plus récentes gloires de l'Église. De quelque côté que l'on se tourne sur ces esplanades aériennes, on ne voit que des flèches dentelées qui s'élancent vers le ciel avec des bou-

Digitized by Google

quets de fleurs, des tourelles à jour abritant sous leur toit ciselé de saintes statues, d'autres statues debout en plein air sur leur piédestal.

Un riche seigneur russe, épris d'un ardent amour pour la Bible, manifesta le désir de composer un exemplaire de ce livre de Dieu en lettres de perles et de diamants. La Bible a été imprimée au dôme de Milan en caractères plus magnifiques, elle est là tout entière avec tous ses personnages et toutes ses commémorations, et tout le Nouveau-Testament y est aussi en sculpture de marbre, faite par des centaines d'artistes, par les pieux ouvriers du quatorzième siècle, par la savante école de Michel Ange et par l'école de Canova.

Pour décorer les balustrades, les piliers de ce vaste espace, pour animer les forêts de fleurs de ce jardin magique, l'Ancien et le Nouveau Testament et la légende dorée n'ont pas suffi. On voulait des milliers de statues, et les traditions saintes étant épuisées, on a pris dans l'histoire profane des personnages qui s'étaient fait un nom glorieux. L'Eglise les a admis, l'Eglise les a élevés à son faîte sublime, et en consacrant ainsi leur renommée, elle les a appelés en quelque sorte à proclamer du milieu de ses saints l'éternelle gloire de Dieu, à rendre hommage à Celui de qui ils ont reçu la puissance du génie. On a mis là jusqu'à Napoléon, debout, la tête nue, étonné de servir au sein de la milice céleste. Et tout rayonne autour de lui sur les dalles de cette cité sainte. Nulle pierre vulgaire n'est entrée dans sa construction. Murs d'enceinte, portiques, colonnades, tout, depuis la base de ce temple divin jusqu'à ces myriades d'aiguilles qui s'élèvent vers le ciel comme les prières de la foule agenouillée, dans la longue nef, tout a été taillé dans un marbre sans tache, qui sous le ciel serein de la Lombardie conserve longtemps sa blancheur et dont le soleil fait irradier la pure surface.

A moins d'y dérouler comme dans le labyrinthe de Crète un peloton mythologique, l'étranger ne peut s'aventurer sur les terrasses du Dôme sans un guide. Il se perdrait infailliblement dans ce dédale d'escaliers, d'arcs-boutants, de galeries, dédale tellement inextricable qu'on ne comprend pas comment on a pu en combiner les détails. Plus d'un curieux téméraire, pour n'avoir point voulu se soumettre à une sage précaution, s'est trouvé douloureusement égaré dans cette espèce de forêt vierge, et on l'a vu penché au bord d'une balustrade, appelant à lui avec des cris désespérés une main secourable.

Mais les habitants de Milan qui connaissent leur dôme montent gaiement les centaines de gradins qui conduisent à sa cime et se promènent dans ses allées comme les Parisiens dans les Champs-Elysées. Les jours de fête, l'escalier en est ouvert à tout le monde, et les gens du peuple y entrent avec leurs femmes et leurs enfants pour y passer une journée d'indolent loisir. Ils y portent leur déjeuner ou leur dîner,

Digitized by Google

s'asseoient à l'ombre d'un prélat ou d'un patriarche, font une table d'un piédestal, et restent là sur ce chef-d'œuvre en face d'un des plus beaux panoramas qu'il soit possible d'imaginer, en face des immenses plaines de la Lombardie, couronnées au sud par les Apennins, au nord par la crête du Splügen, à l'ouest par le Mont-Blanc et fuyant à l'est vers les flots de l'Adriatique.

De telles réunions sont peu édifiantes. Souvent, tandis que les chants religieux retentissent autour du sanctuaire, sur ses voûtes résonnent de grossiers propos. A prendre la turbulente assemblée disséminée sur les terrasses, et celle qui s'agenouille dans les nefs, on dirait la vivante représentation des images symboliques appendues aux murs des cathédrales gothiques : pieuses figures, têtes grimaçantes ; vierges pudiques, faces effrontées ; tout un monde de riantes et naïves conceptions au milieu d'un monde de créations grotesques ; nains difformes, animaux hideux, le rêve des mauvaises passions à côté de l'idéal, la brutalité mise en contraste auprès du spiritualisme.

On s'étonne que l'autorité tolère ces tumultueuses invasions et ne chasse point des sommets de l'église ces troupes d'oisifs plus désordonnés que les marchands du temple. Mais il est des abus qui en se perpétuant acquièrent une sorte de droit de prescription. Le peuple de Milan considère ces hauteurs de l'église comme son domaine. Il veut aller s'y reposer des travaux de la semaine, s'y promener comme dans son jardin, y prendre ses repas comme dans sa salle à manger, et la police, ne pouvant ou n'osant contester ce droit, l'invite seulement par des placards apposés de distance en distance tout le long de l'escalier, à ne point souiller l'édifice dont elle lui ouvre l'entrée. Ces avertissements qui se reproduisent sous toutes les formes, depuis la prière amicale jusqu'à l'ordre formel, n'ont pas même assez de pouvoir pour prévenir de honteuses profanations. C'est que, pour ennoblir le sentiment moral de l'homme, il ne suffit pas de lui mettre sous les yeux les travaux du génie, il faut développer, éclairer son intelligence, y faire entrer la compréhension du beau ; sinon, dans les plus admirables productions de l'art il ne verra qu'un objet de curiosité, ou peut-être un vulgaire ustensile. D'un torse antique il se fera un siége, comme le *gaucho* d'une tête de cheval, et d'un vase étrusque une cruche à bière. Il faut plaindre ceux qui dans les rigueurs de leur condition de fortune n'ont pas acquis cette lumière de l'esprit. Il faut les plaindre et autant que possible les aider. Mais que dire de ceux qui, ayant dans leur bien-être matériel la faculté d'ouvrir les ailes à leur pensée, la resserrent au contraire dans le cercle le plus étroit, la traînent terre à terre et l'aplatissent sous une misérable préoccupation ?

Un matin, je descendais des terrasses de la cathédrale, j'entrai dans

Digitized by Google

la boutique d'un marchand qui demeure près de là, et tandis qu'un commis cherchait ce que je désirais acheter, moi, l'imagination toute pleine des merveilleuses choses que je venais de voir, j'en parlais à ce marchand, tant j'avais besoin d'en parler. Lui m'écoutait d'un air attentif qui me semblait un témoignage assez flatteur de mon éloquence. Triste illusion de l'amour-propre! Cette attention n'était que la condescendance de l'homme de métier qui, pour ne pas manquer une chance de gain, se plie aux fantaisies de son chaland, et si simple qu'elle fût, cette condescendance, elle ne pouvait pas aller au-delà d'une certaine borne. « Quel dommage, disais-je à mon complaisant auditeur, que cette admirable basilique soit cernée de si près par d'autres constructions! On ne la voit pas comme elle devrait être vue, sur un vaste espace ouvert de tous côtés, et je ne comprends pas que l'on n'ait pas encore songé à la dégager sur plusieurs points, qu'on n'en vienne pas même à raser une partie des rues qui lui font une si sombre ceinture. »

La patience du marchand était à bout, et au risque de perdre les quelques zwanziger qu'il attendait de moi, il éclata. — « Abattre une partie de ces rues! s'écria-t-il, savez-vous, monsieur, ce qu'il faudrait abattre? Ce sont ces murs qui vous plaisent tant, c'est cette église qui nous ôte le jour et obscurcit nos boutiques ! »

Voilà ce qui m'a été dit très-sérieusement dans un élégant magasin au pied de la basilique de Milan. O race de niveleurs, race maudite! on te retrouve donc partout avec ton ignorance stupide et tes animadversions sauvages! race de Caïn, ennemie de tout ce que ta mauvaise nature ne peut égaler, de tout ce qui dépasse la hauteur de ton horizon, humilie ton bas orgueil ou porte quelque trouble dans les calculs de ton petit égoïsme.

J'en veux à ce marchand qui d'une joie poétique me jette dans ces misanthropiques réflexions, qui du seuil de sa boutique ose attenter par la parole à ce Dôme, chef-d'œuvre d'un religieux labeur, perle de Milan.

Après ce dôme que reste-t-il à voir dans la capitale de la Lombardie? Beaucoup d'églises encore, plusieurs nobles palais, plusieurs édifices publics; mais tous les fleuves sembleraient petits à celui qui viendrait de mesurer l'immense largeur du fleuve des Amazones, toutes les montagnes peu imposantes à celui qui descendrait de la cime des Andes, et les soixante-quinze églises anciennes et modernes que Milan s'honore de posséder n'apparaissent autour de sa cathédrale que comme des étoiles secondaires autour d'une constellation splendide.

Dans son énorme étendue, la ville elle-même, la ville entière fléchit devant ce sublime monument. Elle a pourtant tout ce qui constitue

Digitized by Google

une belle ville : larges rues parfaitement pavées, grandes et hautes maisons, places régulières, jardins et théâtres, mais rien de caractéristique, rien qui surprenne le regard comme les balcons d'Espagne, les pignons des vieilles cités allemandes ou les gothiques fenêtres de quelques cités de France. Sauf les femmes du peuple, drapées comme des Andalouses dans leur mantille noire, on ne distingue pas même là un costume original. Pour un habitant de Paris, les rues de Strasbourg sont plus curieuses à parcourir, et Rouen est d'un aspect plus pittoresque.

La pauvre riche ville de Milan! elle a eu cependant sa physionomie distincte, mais les étrangers y sont entrés tant de fois que son empreinte s'est effacée sous leur invasion comme les aspérités d'un roc sous les flots de la mer. C'est à elle aussi qu'il faut appliquer le sonnet de Filicaja sur la beauté fatale de l'Italie :

Italia, Italia, o tu cui feo la sorte
Dono infelice di bellezza !
Deh! forsi tu men bella, o almen piu forte!

Par la fertilité de son sol elle a perpétuellement tenté l'ambition des conquérants, et ils sont venus s'abattre dans son enceinte, planter leurs tentes sur ses grandes places et leurs étendards sur ses clochers. Aujourd'hui elle expie l'insuccès de ses révoltes et porte le deuil de sa défaite. Que si l'on demande à un de ses habitants pourquoi le Corso est si peu animé, pourquoi le commerce semble inactif et pourquoi la Scala reste si longtemps fermée : « Hélas! dit-il, les grandes familles sont loin.»

Elles sont loin, en effet, ces familles patriciennes qui donnaient tant de mouvement à la ville. Gardons-nous de nous montrer trop sévères pour elles; elles se sont trompées dans leurs aspirations vers l'indépendance. Qui pourrait ne pas éprouver un sentiment de respect pour leur erreur? Et quand on les rencontre errantes, attristées, appauvries, loin de leur terre natale, loin de leur douce Argos, qui pourrait ne pas les regarder avec une sympathique pensée? qui ne se rappellerait à l'aspect de leur infortune ce qu'a dit Dante, l'illustre exilé : « Combien est amer le pain d'autrui et dur à monter l'escalier de l'étranger! »

X. MARMIER.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LES DERNIÈRES FEUILLES.

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

Les mauvais jours venus, quand de sa robe verte
Le bois a secoué les guirlandes au vent ;
Le long des parcs en deuil, quand la terre est couverte
De feuillages criards que l'on foule en rêvant ;

Alors, — triste tableau ! — la forêt orpheline
Conserve à peine encor quelques festons mouillés,
Feuilles que le vieux pâtre, assis sur la colline,
Peut compter à travers les rameaux dépouillés.

Hélas ! ainsi de nous ! — Quand vient notre hiver sombre,
Lorsque le vent du sort, qui flétrit les meilleurs,
De nos illusions a décimé le nombre,
Qu'il a bien secoué nos feuillages en pleurs,

Parfois, il est encore aux branches les plus fortes
Quelques restes pendants, faciles à compter :
Amours presque fanés, amitiés presque mortes,
Croyances qu'un zéphir suffit pour agiter !

Digitized by Google

O souffles de malheur, vents de pluie et de neige,
Ne venez pas sitôt nous ravir sans retour
Cette tremblante foi que chaque doute assiége,
Cet idéal suprême et ce dernier amour !

Un jour, le bel Avril rajeunira le monde;
La sève reprendra son jaillissant essor;
La forêt, qu'aujourd'hui le vent d'orage émonde,
De feuilles et de fleurs sera couverte encor.

Heureux, au flanc des monts, les ormeaux et les frênes !
Heureux le peuplier, le saule au bord des eaux !
Ils reverront l'éclat des aurores sereines,
Ils tressailleront d'aise au concert des oiseaux.

Heureux le chêne ! heureux les aulnes, les érables !
Ils reverdiront tous, de la base aux sommets.
Mais vous, cœurs dévastés, vous, ronces misérables,
Sous quel soleil nouveau renaîtrez-vous jamais !

J. AUTRAN.

Novembre 1852.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THÉATRE ANGLO-AMÉRICAIN.

(Suite.*)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Comme œuvre d'art, il y a certes beaucoup à reprendre dans ce drame, dont les deux premiers actes ont passé sous les yeux de nos lecteurs, et que nous allons compléter par la traduction exacte des trois derniers actes.

Les artifices de la scène y manquent absolument. Les situations sont plutôt indiquées que développées. Les caractères, dessinés avec netteté et fermeté d'ailleurs, ne se trouvent pas soumis à des incidents de lumière et d'ombre assez variés pour modifier les phases de l'intérêt. Mais si l'habileté matérielle, surtout celle de la mise en scène, fait défaut à l'auteur, on ne peut lui refuser la verve, le jet, la sincérité de l'inspiration et l'énergie de l'observation psychologique. Ce n'est pas encore de l'art dramatique, c'est déjà du talent.

Le choix de la situation principale indique surtout une remarquable netteté de coup d'œil et une vive sagacité. L'auteur a vécu et il a souffert, cela est évident, de la vie démocratique pure. Il sait les dangers de ce torrent populaire qui entraîne tout sur sa route; il a subi les caprices de ce terrible souverain, monsieur *Tout-le-Monde*, souverain sublime et idiot tour à tour. Plus d'habileté, l'emploi d'une multitude de petites ressources que les formules de nos vieux théâtres nous ont apprises et qu'il ignore, lui auraient permis de concentrer sur ses deux protagonis-

* Voir le présent volume, page 204.

Digitized by Google

tes, Ambla et Gédéon, une somme d'intérêt plus vive et plus émouvante; ce sont là deux êtres admirablement dramatiques dans leur simplicité, êtres d'élite, sans analogie avec les populations rustiques qui les entourent, et payant cher, comme c'est la coutume, le prix de leur supériorité méconnue. Il aurait facilement produit des effets pathétiques de l'ordre le plus élevé, s'il avait mieux expliqué le point de départ de cette situation singulière; s'il avait montré d'abord Ambla, jeune fille anglaise et calviniste, quittant son pays avec une famille presbytérienne, et tout imbue, comme les jeunes filles du grand Milton, de sentiments mystiques, poétiques et rêveurs. Une analyse plus curieuse et mieux éclairée des idées particulières à cette famille, et des dissonances qui se trouvaient nécessairement entre ses habitudes intellectuelles et le train de vie rustique des autres colons, aurait mieux associé le lecteur ou le spectateur aux causes réelles de la catastrophe. Son œuvre aurait suivi un cours, sinon aussi rapide, du moins plus touchant et plus dramatique. Peut-être, en même temps, aurait-il perdu à ce changement un peu de vigueur, d'énergie et d'intensité.

C'est une remarque très juste et très profonde du philosophe le plus original que l'Angleterre ait produit dans les derniers temps, *Samuel Taylor Coleridge*, que la marque spéciale des littératures teutoniques, la littérature anglaise comprise, c'est l'*intensité* du sentiment et de la pensée; caractère qui se manifeste souvent aux dépens de l'art et de la beauté proprement dite. Tandis que le principe essentiel de la littérature grecque, mère de toutes les littératures du Midi ou néo-romaines l'idée du *beau*, fait naître la passion, qui se développe au moyen de l'art dans certaines formes harmoniques; le principe des littératures germaniques, l'idée du *vrai*, principe absolument contraire, étouffe souvent la passion sous l'observation, et sacrifie l'harmonie de l'ensemble à la vigueur du détail. Chez les Grecs et leurs élèves, pondération, équilibre, unité, une certaine abondance régulière d'expression et de style, qui a ses lumières et ses ombres, ses nuances et ses contrastes; le fleuve promène à travers les plaines et les vallées son cours diversifié, quelquefois tumultueux, toujours conforme à la pente du terrain, et reflétant avec une grâce variée les astres de la nuit et la lumière du jour. Dans l'art teutonique, qui est moins un art qu'un exercice puissant de la pensée, la force de l'observation, désirant atteindre le « vrai » et non le « beau », va chercher la source des faits, des événements et des pensées, au sein des profondeurs mêmes d'où elle la fait jaillir avec violence. Aussi arrive-t-il souvent que, par un phénomène singulier, la concentration du style et la précision de la forme manquent à ces écrivains du Nord dont on ne peut contester la vigueur intellectuelle; ils l'emploient à creuser le sujet qui les occupe, non à le développer en artistes. La recherche pénible de leur observa-

Digitized by Google

tion agit sur le lecteur qu'elle fatigue; la diffusion du style nuit de la sincérité du penseur; et tel romancier remarquable ne peut se satisfaire qu'en donnant au lecteur huit ou dix volumes contenant tous les résultats de son analyse, curieusement élaborée. Ce reproche adressé souvent à Richardson et à son admirable *Clarisse* était certes mérité; mais supprimer le détour, c'était détruire l'œuvre, qui ne valait que par le détail.

M. Mathews n'a point abdiqué, on a pu s'en apercevoir, la vigueur énergique et abrupte qui distingue la race intellectuelle à laquelle il appartient. Cependant la diffusion et la lenteur ne sont point des défauts qui le caractérisent; clair et bref comme un Américain (*go-a-head*), il se montre, en outre, observateur très réfléchi; mais ce qui constitue la nuance inattendue dont il est bon d'étudier les causes et les effets, c'est qu'il est plus vif de mouvement et plus passionné de style que la plupart des écrivains modernes de l'école germanique ou anglaise.

Comme les choses humaines paraissent toujours stationnaires, les philosophes imaginent un absolu éternel et immuable. Ils raisonnent d'après cela. Ce qu'ils ne veulent pas voir, c'est que tout est en mouvement dans ce monde; et que les métaux eux-mêmes possèdent et subissent la loi de transmutation qui constitue la vie. Cette intensité de mouvement, soit ascensionnel, soit de décadence, se manifeste avec plus ou moins de vivacité chez diverses races, mais ne cesse jamais chez aucune. Aux Etats-Unis le mouvement est si rapide que les contemporains de Franklin ne reconnaîtraient guère leur vieux pays. Le voyageur non-seulement s'étonne des résultats de ce changement perpétuel, mais s'émerveille de le trouver plus actif chaque jour. Le mélange des races qui se précipitent à flots pressés et tombent de l'Europe dans l'immense réservoir de ce continent; les nouvelles conditions de vie que les cultures, les défrichements, les fondations de villes, les rapports inattendus entre les populations établissent sans cesse, effacent insensiblement la formation puritaine et le protestantisme originel sur lesquels reposait la vie politique des Etats-Unis. Les premiers fondateurs, les colons primitifs avaient appartenu aux sectes dissidentes les plus violentes; pendant un siècle et demi, il en vint de tous les replis de l'Europe, que des analogies ou des rapports plus ou moins prononcés rapprochaient des presbytériens, des anabaptistes et des quakers. De là cette masse homogène, compacte, militante, facilement assimilée, et toute prête à rompre avec la métropole. Elle a rompu. Fédérale et indépendante longtemps avant qu'elle eût inscrit son indépendance dans une loi écrite, elle a triomphé et glorieusement constitué sa vie politique, qui n'était que la consécration de son génie propre.

Digitized by Google

Mais depuis un quart de siècle tout a changé. Même en Angleterre, presbytériens et puritains, dissidents de toute espèce, se sont fort adoucis, et les plus violentes doctrines, en traversant les phases dernières de la prospérité anglaise, ont pris des teintes beaucoup moins sombres. La dévotion calviniste s'est résumée et métamorphosée, entre 1830 et 1850, sous des formes souvent agréables, touchantes, élégantes même; on l'a vue prendre pour symbole un Grandisson politique, M. Plumer Ward, auteur de romans bien écrits et devenus à la mode, membre des communes, écrivain assez distingué d'ailleurs. Un méthodisme rêveur et extatique, admettant les chants d'église, recommandant des hymnes de piété assez semblables aux «Torrents» de madame Guyon, s'est installé en face du puseysme, qui n'est lui-même qu'un demi-catholicisme illogique et honteux.

Ces évolutions naturelles, on peut même dire nécessaires, que Bossuet et Leibnitz avaient pressenties sinon prévues, et qui ont eu lieu au sein même de l'anglo-saxonisme pur et autour de l'Eglise établie, c'est-à-dire de l'anglicanisme triomphant, ont éclaté avec bien plus de force en Amérique, dans un milieu qui en favorisait le développement.

Halliburton, ou Samuel Slick, le marchand d'horloges *, le plus spirituel observateur de ces sociétés et de ces régions, affirme que l'Amérique tout entière sera un jour catholique. Marryatt professe la même opinion ou à peu près : « Tous les jours, dit-il, les doctrines » religieuses des États-Unis se rapprochent davantage du catholi- » cisme. » Sans vouloir prophétiser aussi hardiment l'avenir, nous ne pouvons que constater le mouvement nouveau subi par l'esprit religieux et même par le génie national des États-Unis depuis le commencement du siècle. On doit l'attribuer à deux causes : au climat, dont aucun observateur ne peut nier les influences, et au mélange des races, qui se modifient mutuellement et finiront par créer une nationalité d'un caractère nouveau. Cet entrecroisement des races non-seulement étend l'Europe et la projette sur l'Amérique du nord; mais je ne vois pas qu'il soit possible d'empêcher que, dans un temps donné, Amérique, Australie et Europe ne constituent un seul monde identique auquel la vieille Asie, transformée à son tour, finira par se rattacher de gré ou de force. Ces résultats lointains, cette gravitation inévitable du monde civilisé et de la race humaine vers l'unité n'échappent maintenant à aucun observateur, et prouvent combien la vue des philosophes les plus exacts et des statisticiens les plus patients est impuissante.

* Voir nos études sur l'Amérique septentrionale.

Digitized by Google

Voici plus de cinquante ans qu'un homme d'esprit, un raisonneur subtil, posant bien ses chiffres, les groupant avec soin et avec talent, instruit d'ailleurs et de bonne foi, M. Malthus mit toute l'Europe ou plutôt le monde civilisé en rumeur, et inspira aux nations une terreur générale dont les traces durent encore. Il avait réfléchi, du fond de sa retraite paisible, à l'accroissement continu et excessif de la population dans les pays d'Europe les plus éclairés; il avait posé cette argumentation, excellente en elle-même : « La civilisation accroît le nombre d'hommes qui se nourrissent des fruits de la terre; et cet accroissement étant indéfini, tandis que l'amélioration du sol a des bornes nécessaires, un jour viendra où il y aura plus de bouches que de grains de blé, plus d'enfants que de végétaux ou de viande pour les alimenter. » Peste, famine, les glaives du père et du frère tirés contre le frère et le père, et chacun essayant d'assurer sa propre vie dans des flots de sang, voilà ce qu'apercevait le lugubre spéculateur. C'était surtout à l'Angleterre, surchargée de population, que s'appliquaient les prédictions de Malthus. En effet, l'Angleterre eut peur. Vanité profonde des théories et de l'Abstrait! Néant de la théorie pure et de l'absolu! Et combien il est vrai que les plus belles vérités algébriques, portées dans la vie, sont la stupidité même! Pendant un demi-siècle la population de l'Europe s'est accrue d'un tiers, et celle de l'Angleterre a doublé. Mais voici ce qui est arrivé. Il est sorti de l'Angleterre seule, pour émigrer surtout en Australie et aux États-Unis, plus d'adultes des deux sexes qu'il ne naissait d'enfants; si bien que, portant remède inespéré aux dangers signalés par Malthus, l'émigration a dépassé la population. L'émigration, en 1851 seulement, a été de trois cent trente-cinq mille neuf cent soixante-six âmes. La distribution de ces émigrants, telle que les rapports officiels nous la révèlent, est infiniment curieuse. La majorité est irlandaise, et se rend aux États-Unis.

Deux cent cinquante-sept mille trois cent soixante-douze de ces émigrants sont Irlandais, c'est-à-dire près des deux tiers. L'Irlande, qui ne compte que pour un quart de la population des Iles Britanniques, fournit donc à elle seule les trois quarts de l'émigration. Le rapporteur officiel nous dit pourquoi : la plupart des agriculteurs anglais se trouvent bien chez eux et n'ont pas envie de s'expatrier.

Des soixante-dix-huit mille cinq cent quatre-vingt-quatorze personnes qui complètent l'émigration totale de 1851, la plupart se sont dirigées sur l'Australie, terre nouvelle et énorme dont les rivages sont à peine explorés, et où la découverte des mines d'or de Bathurst et de Victoria va faire affluer une partie de l'Europe indigente.

Voici dans quelle progression extraordinaire le nombre des émigrants anglais et irlandais pour l'Australie a augmenté entre 1850 et

Digitized by Google

l'année où nous sommes. Le chiffre de l'émigration en 1850 a été, pour l'Australie, de deux mille quatre cent cinquante-huit personnes; en 1851, de trois mille neuf cent trente-quatre; et en 1852, depuis la découverte des mines d'or, de onze mille neuf cent quarante-cinq, seulement pour les six premiers mois. On estime que, pour les mois suivants, il sera parti d'Angleterre pour l'Australie vingt mille personnes par mois. Le résultat définitif de cet étrange mouvement qui continue encore est de la nature la plus extraordinaire; et, sans avoir aucune prétention aux titres de statisticien ou d'homme politique, chacun peut voir se dérouler devant soi une série de problèmes infiniment curieux.

Une si grande infusion de sang irlandais dans les veines de l'Amérique septentrionale n'en changera-t-elle pas le caractère?

L'Irlande ne finira-t-elle pas par être vidée et dépeuplée? ne deviendra-t-elle pas complétement anglaise; et quelle action exercera sur l'ensemble du pays cette île séparée de la métropole, mais régie par les mêmes lois?

Si l'Angleterre, par le progrès du temps, venait à perdre beaucoup de ses plus robustes paysans et de ses meilleurs ouvriers attirés par l'or de l'Australie, quelles seraient les suites de cet affaiblissement singulier et redoutable?

Enfin, tant de colonies qui se développent avec une extrême rapidité, et qui comprennent très-bien l'utilité qu'elles apportent à la mère-patrie, ne se hâteront-elles pas de secouer le joug comme l'ont fait les États-Unis?

Quel sera le résultat inattendu, prochain peut-être, de ce mélange de races qui bouillonnent, fermentent et se combinent en Amérique pour activer la civilisation du monde nouveau? Quel caractère spécial signalera leur fusion définitive? on ne peut le dire. Les éléments sont soumis à une élaboration confuse qui change d'heure en heure. Mais l'élément anglo-saxon, qui jusqu'ici l'a emporté, semble commencer une lutte vive et curieuse avec l'élément keltique ou gaélique, qui, s'il est moins vigoureux par son essence, le déborde quant au nombre. On sait que le caractère anglo-saxon est profondément distinct du caractère kelte et même du vieux caractère romain. J'ai dit tout à l'heure que la proportion de la population irlandaise aux États-Unis dépasse déjà de beaucoup le chiffre de la population anglaise proprement dite. J'ai montré l'Irlande se vidant et destinée, d'ici à un siècle, à être probablement colonisée par les Anglais. Le nombre des Irlandais ou des hommes de race irlandaise venant habiter l'Amérique dépasse actuellement de plus de deux millions celui des hommes de race anglo-saxonne. Supposons que l'émigration continue dans des proportions analogues, et que l'esprit keltique, génie de guerre et de

Digitized by Google

générosité, de conquête et de sympathie, cet esprit de confédération armée et non d'association laborieuse, d'élan passager et non de fondation patiente, cet orientalisme généreux et sauvage de l'Irlande, admettant bien les enthousiasmes violents et les ardeurs contagieuses, mais non les fanatismes profonds ou les institutions durables, se substitue au génie saxon, génie de l'association, génie patient et apte aux concessions mutuelles, à l'esprit du *Folcsland!* Tout le fonds moral des États-Unis disparaîtrait. L'association fédérale américaine n'aurait plus de lien commun, plus d'union possible, plus de fédération républicaine, plus d'association. Or, c'est précisément cet esprit républicain qui fait défaut aux Keltes et aux Irlandais. Ils ne peuvent pas s'entendre, par conséquent ils ne peuvent pas se gouverner. Se gouverner, quand on a le *Væ victis* toujours à la bouche! Toujours prêts à courir au combat, peuvent-ils admettre d'autre grandeur que la victoire? C'est en soutenant « le vaincu », en défendant le faible, en criant : « *Malheur aux vainqueurs!* » que l'on est libre. Ainsi les États-Unis ont acquis et conservé leur indépendance. Mais c'est aussi par là que, maintenant dans sa pureté pendant assez longtemps le sentiment américain et son essence même, — renfermant dans des limites strictes la vie de communauté agricole, des colons, la solide fermeté de leurs âmes et les rares licences de leur esprit, — ils ont imprimé à la société américaine ce caractère rustique, austère et sobre, qui bannit la fantaisie, condamne la passion, exagère le respect de la loi antique, et ne s'accommode guère de l'originalité et de la poésie.

On verra, en assistant à la suite de cette représentation curieuse, dont notre commentaire n'est que l'intermède, à quel point ces nuances primitives se sont affaiblies; le calvinisme tourné en violence; — la démocratie en ridicule; — les magistratures populaires raillées; — l'opinion populaire frappée de discrédit; — la poésie donnant accès à la passion la plus violente et même effrénée; — enfin mille nuances nouvelles que le lecteur saisira sans peine et qui signalent un état nouveau des âmes et des esprits.

Digitized by Google

LES ŒUVRES DU DÉMON *.

Drame tragique en cinq actes, par CORNELIUS MATHEWS, représenté sur plusieurs théâtres des États-Unis.

L'action se passe dans l'Amérique septentrionale, vers 1691; le lieu de l'action est le petit village de Salem dans la Nouvelle-Angleterre (*Massachussets*).

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur de la chaumière d'Ambla.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉDÉON, *seul, rêveur.*

GÉDÉON.

Je ne suis pas superstitieux; mais mon âme devient sombre, quand les bras des chênes géants de nos bois s'élèvent autour de moi, quand le vent nocturne siffle des bruits entrecoupés comme des murmures de vieilles femmes... A ces heures d'obscurité et d'angoisse, je sens que la nuit me possède et me terrifie. Par degrés l'idée des puissances infernales gagne sur mon esprit, l'envahit et lui fait la loi; je ne peux l'éviter, ni lui résister, ni la fuir; je cède malgré moi et avec horreur! C'est ainsi qu'on voit le sauvage, debout sur le sommet de la colline, statue immobile au milieu d'un paysage immobile et silencieux comme lui, rompre tout à coup ce grand repos de la nature dont il fait partie, descendre, suivre le flanc boisé de la montagne abrupte, dessiner plus nettement sur le fond du ciel ses plumes sanglantes et ses membres de bronze, arriver jusqu'à nous comme le Meurtre même, mais comme le meurtre muet et irrésistible!... (*Une pause.*) Sorcière! qui

* *Witchcraft*, a tragedy in five acts, by Cornelius Mathews (London, 1852). Les droits de l'auteur dramatique et de l'écrivain americain sont spécialement réservés; et la pièce, avec les changements nécessaires, sera jouée sur l'un des théâtres de Paris. (*Note de* M. CORNELIUS MATHEWS.)

Digitized by Google

l'a dit, qui a prononcé ce mot?... C'est le vent qui murmure! Ah! mon oreille se trouble comme tous mes sens! Tout est triste et tumultueux autour de moi; et je sais à peine ce que je vois ou ce que j'entends!... Oui, la nuit dernière, ma mère s'est promenée une heure plus tard que de coutume! Et la lune brillait, et Ambla solitaire buvait avec délices les rayons de cette clarté fatale!... une heure entière!... Mais la voici!... Démarche, regards, attitude, tout est mystérieux en elle; tout semble indiquer une vie plus haute et plus étrange!... Certes, quelque chose de plus ou de moins que nous, elle l'est.... Je vois arriver sur ses pas le juge interrogateur, avide de toute nouveauté. Triste entrevue! Quel en sera le résultat? Ma mère a-t-elle réellement commerce avec les arbres?... Est-elle?... Oh! qu'elle soit toujours ma mère! et que cette grande épreuve se passe sans malheur!

SCÈNE II.

LE MÊME, AMBLA, *et après elle le juge, suivi de l'huissier-greffier qui porte une écritoire, une plume sur l'oreille et un grand registre.*

LE JUGE, *à Ambla d'un ton sévère.*

En deux mots, la mère, quelle est la personne, dites-moi, qui menace de mort et de torture les citoyens Thomas Topsfield et Simon Braybrook?

AMBLA, *s'asseyant, et avec dédain, après une pause.*

Monsieur le juge! les gens que vous nommez là se promènent dans leurs champs fort à leur aise, et je ne vois pas qu'il soit question pour eux de torture ou de mort!... Comment! ce sont eux qui répandent de pareilles histoires et traînent en justice de pauvres vieilles femmes telles que moi!

LE JUGE.

Ne parlez pas mal de ces hommes, qui rendent service au pays et répondez!

GÉDÉON, *à sa mère.*

Ma mère! ne répondez pas.

AMBLA.

Gédéon, ces messieurs ne m'ont pas encore mis le bâillon! le greffier peut écrire ce qu'il voudra! Apporte-t-il des menottes?

Digitized by Google

L'HUISSIER, *épouvanté.*

Quelle terrible femme! son œil brille comme la lanterne de notre église, la nuit de Noël.

LE JUGE.

Continuons l'interrogatoire!... Vous ne savez pas, madame, ce qui est arrivé au doyen, les trois ou quatre nuits dernières? On lui a passé un lacet autour du cou et une main invisible a essayé de l'étrangler! A trois reprises, il s'en est débarrassé; la main et le lacet avaient disparu... Il en porte les marques!

AMBLA, *riant.*

Ah! ah!... Lacet invisible, main invisible! la sorcière ne sait pas son métier. Il lui était si facile de finir l'affaire! Et c'est là l'objet de la plainte, mon brave juge?... Un seul mot, s'il vous plaît?... Je ne sais trop s'il existe des démons, si des êtres doués de pouvoirs surnaturels se mêlent à nous autres! Mais que l'on me montre un bon diable de l'autre monde, qui désire étrangler cet hypocrite, et je lui donnerai de bons avis! L'honnête personnage ne mettra plus la main sur de vieilles femmes pour les....

GÉDÉON, *à part.*

Ah! malheureuse mère, que fait-elle?

LE GREFFIER, *regardant Gédéon qui pâlit.*

Gédéon n'est plus de ce monde, ma parole d'honneur!... Ensorcelé! cela est évident. Comme il blanchit! il va s'évanouir et disparaître.

LE JUGE, *à Ambla, sévèrement.*

On assure aussi que vous n'êtes pas contente de moi, la mère! Vous me menacez, dit-on? Vous me ferez du mal, vous lâcherez sur moi vos farfadets! Vous me donnerez la goutte, le rhumatisme.... que sais-je encore?

AMBLA, *riant.*

La goutte peut bien vous prendre, cher juge que vous êtes... vous vivez assez bien pour cela! Depuis que vous êtes fonctionnaire de la ville, voici cinquante bonnes acres de terre que vous lui mangez; les cent autres y passeront, champs, blés, pâturages, ruches d'abeilles, pain, farine, et le reste!...

LE JUGE, *l'interrompant.*

En voilà assez! — Ecrivez, greffier!... elle convient de tout.... oui, de tous ses crimes, en long et en large, en étendue et en profondeur!...

Digitized by Google

L'HUISSIER. *Pendant qu'il écrit, sa plume tremble dans ses doigts ; puis il la dépose près de lui, effrayé.*

Tout cela me fait peur, tout cela me fait peur! Je voudrais bien être chez moi, tranquille avec mon petit Céphas assis sur mes genoux! C'est évident! c'est trop évident! Où sommes-nous, mon Dieu! mon Dieu! Dans le royaume des spectres!... Voici un garçon (*montrant Gédéon*) qui pesait au moins quinze livres quand il est venu au monde et qui maintenant ne pèse pas deux onces!

LE JUGE, *d'un ton solennel, à Ambla.*

Voulez-vous me dire aussi, madame, par quel motif singulier la pauvre Susanne Peache, qui vivait heureuse et calme il y a peu de temps, est aujourd'hui si troublée et si abattue qu'on la voit le matin pleurer dans les champs comme une insensée et qu'on l'entend toujours prononcer en sanglotant le nom de votre fils? Qui donc, madame, je vous prie, a pu déranger ainsi son esprit?

L'HUISSIER, *poussant un long soupir.*

Ah!

LE JUGE, *à l'huissier.*

Vous souffrez, maître Pudeater?

L'HUISSIER.

Je ne me sens pas bien, monsieur le juge!... cela me.... me... me.... J'ai des inquiétudes dans les jambes et je voudrais m'en aller!

(Pendant que le juge et l'huissier ont parlé, Ambla s'est détournée et a exprimé par quelques gestes le dégoût que ces personnages lui inspirent.)

LE JUGE, *à l'huissier.*

De la fermeté, Pudeater! du courage! cela ne sera pas long!.., (*Regardant Ambla.*) Elle fait des signes démoniaques avec la main!... Où en étais-je de mon interrogatoire? qu'est-ce que je disais?.... Eh bien, madame, vous m'avez entendu! répondrez-vous?

L'HUISSIER.

Elle ne peut pas répondre, monsieur le juge! Elle est frappée. elle est écrasée! Les grandes vérités que vous avez prononcées l'ont réduite au silence!

LE JUGE.

Très-bien. Encore un grief! La commère Prawl se plaint de vous. Elle dit que vous l'ensorcelez... oui, que vous l'ensorcelez! Elle assure

Digitized by Google

qu'il lui arrive souvent le matin de rester sur le pas de sa porte, immobile, incapable de bouger et de parler, quoiqu'elle en ait bien envie, comme chacun sait!... Répondez donc; et prenez garde, madame, oui, prenez garde!

AMBLA.

Ce n'est pas difficile. Je vais vous répondre d'un mot! Si j'avais ce pouvoir, monsieur le juge, la commère Prawl resterait comme vous dites, lèvres closes, mâchoire fermée, éternellement immobile et muette.... et cela n'en vaudrait que mieux!

LE JUGE.

Ecrivez tout cela, greffier! écrivez... et n'y manquez pas.

L'HUISSIER.

Je ne peux plus, mon bon juge!... Elle m'a aussi ensorcelé. Ma plume crache!... Ah! ma plume crache!...

LE JUGE, *avec une sévérité lugubre.*

Allons, monsieur, puisque vous n'avez pas de force d'âme! puisque ces choses vous troublent, fermez vos registres et venez!... Il faut partir, monsieur, et prévenir de plus grands malheurs... — Suivez-moi près... de bien près... et n'ayez pas peur!

L'HUISSIER, *tremblant.*

Je m'attache à vous, monsieur le juge!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

AMBLA ET GÉDÉON.

AMBLA.

Eh bien! mon fils! vous avez vu comme je me suis moquée d'eux.

GÉDÉON.

Moquée d'eux! J'aurais tout donné pour ne pas voir ce qui s'est passé! Ah! ma mère, ma mère, vous ne savez pas ce que vous avez fait!

AMBLA, *se levant avec colère.*

Sont-ils donc mes maîtres et les maîtres de mon âme, pour que je

Digitized by Google

réponde à leurs impertinentes et folles questions? pour que je leur rende compte de tout ce que je souffre ou pense, ou rêve? de tout ce que renferment le silence et la profondeur de mes souvenirs ou de mes espoirs? de ce que j'ai pensé jadis, éprouvé et espéré?

GÉDÉON, *attristé.*

Ma mère, vous vous perdez! la voie ou plutôt le piége dans lesquels vous entrez vous trompent! Hélas! vous changez, ma mère, vous changez! et mon cœur s'effraye et s'afflige!

AMBLA.

Je ne suis pas changée, mon enfant; vous seul avez changé! Regardez-moi; mes yeux de mère vous regardent, eux, comme ils vous regardaient tout petit, quand vos paupières s'ouvrirent pour la première fois aux rayons du jour, pauvre être fragile et sans force, fait pour être chéri d'une mère, et impuissant à tout le reste!

GÉDÉON.

Détournez-les, ma mère, détournez-les ces regards; leur clarté m'effraye, ils ont une lueur magique et surhumaine qui me fait frémir comme votre sourire!

AMBLA.

Que vous me faites de mal, Gédéon!... Mon fils, épargnez, épargnez-moi, ne me précipitez pas de la raison et de la santé dans la folie! Ménagez-moi, de grâce; vos paroles sont étranges, elles sont cruelles! Cher enfant, ne me regardez pas ainsi! vos regards me tueraient!... (*Elle s'en va. Se parlant à elle-même.*) Ma coupe de douleur est pleine, elle déborde; amertume cruelle! douleur profonde!

SCÈNE IV.

La scène change et représente une rue du village. On aperçoit la chaumière habitée par la commère Prawl.

GÉDÉON, *seul.*

Ma mère! la voir ainsi, Dieu tout-puissant! Elle, si libre d'esprit naguère, que les routes du ciel et les étoiles qui le parsèment lui étaient connues et familières comme sa propre demeure; que de toutes les plantes et de toutes les fleurs de nos bois, pas une ne lui était étrangère, qualités et vertus; — que ni le rhumb du vent qui devait souffler, ni l'heure du jour et de la nuit, ni les nuances de la

Digitized by Google

lumière et de l'ombre n'échappaient à son instinct ; — elle ! égarée et perdue dans les abîmes et les terreurs d'une science démoniaque ! — Perdue ! oh ! je le crains, perdue !... J'espère encore, si je puis avoir une espérance, moi dont le cœur tremble d'y penser !

(Il sort plongé dans sa rêverie.)

SCÈNE V.

JARVIS, *seul.*

Ce nuage, que j'ai vu pendant de longues heures et de longues journées s'avancer jusqu'à nous, le voilà enfin qui grossit et pèse sur le village pour l'écraser bientôt ! Oui, le voilà ! une tête est condamnée, et le trait fatal ne l'épargnera pas. Le procès d'Ambla va s'instruire ; il le faut, elle ne peut m'échapper, et la mort de la mère entraînera la mort du fils !... Supposons même que Gédéon ne périsse pas, Susanne est pour toujours sa mortelle ennemie ; elle aura porté témoignage contre Ambla ; et jamais, non jamais Gédéon ne pourra se rapprocher de celle qui aura conduit sa mère à la mort ! Pour toujours ils seront ennemis... deux rocs séparés par un précipice ! Il n'y aura désormais entre eux que menace et haine. Puis le temps s'écoulera, les brouillards se dissiperont, et, j'en suis sûr, la jeune fille trompée reviendra à moi !... (*Entendant quelqu'un venir.*) Voici la mère Prawl qui se mêle de tout et qui m'aidera... par elle nous aurons le témoignage de Susanne !

SCÈNE VI.

LE MÊME, LA COMMÈRE PRAWL.

JARVIS.

Bonjour, bonne mère ! vous avez l'air aujourd'hui toute souffrante et hors de vous !

LA COMMÈRE PRAWL.

Ah ! monsieur Jarvis ! c'est possible, c'est bien possible ; j'ai tant de tourments !

JARVIS.

Qu'est-il arrivé ? de nouveaux malheurs ?

LA COMMÈRE.

Ce que vous aviez prédit ! exactement ! La nuit dernière il a soufflé

Digitized by Google

un vent terrible ! tous les toits en ont craqué... (*Plus bas.*) C'est elle qui commence son œuvre... tout le village est sens dessus dessous !

JARVIS.

De quel côté soufflait l'ouragan ?

LA COMMÈRE, *très-bas.*

Du côté de la maison d'Ambla... rien que de ce côté !... Cela sifflait horriblement, et sa voix que nous avons cru reconnaître s'élevait au-dessus de tous les bruits de l'orage !

JARVIS.

Voilà de terribles choses, ma bonne mère.

LA COMMÈRE.

Terribles !... Ah ! pauvre femme que je suis ! j'en perds à peu près l'esprit !

JARVIS.

C'est cette femme, c'est Ambla qu'il faut frapper... sans quoi nous serions tous perdus !

LA COMMÈRE.

Oui, perdus ! nous y courons, monsieur Jarvis, nous y courons !

JARVIS.

Il faut que Susanne Peache, la pauvre fille possédée, fasse sa déposition contre Ambla ! Si on peut persuader à Susanne de tout dire et de rapporter les choses comme elles sont, ce sera excellent ! C'est Susanne surtout que l'esprit malin et son ouvrière ont frappée cruellement !

LA COMMÈRE.

Elle vient souvent me conter ses peines !

JARVIS.

Elle n'en aura plus, si nous nous y prenons bien.

LA COMMÈRE.

Ah ! je le voudrais !

JARVIS.

C'est très-facile ! Ambla disparaissant du monde, les pensées de Gédéon reviennent à Susanne.... alors il l'aimera et la recherchera aussi activement qu'il la repousse et la fuit, occupé qu'il est d'autres idées !

Digitized by Google

LA COMMÈRE.

Ah! oui! j'ai foi en vous, mon cher monsieur Jarvis!... vous êtes un si bon chrétien! Nous la sauverons... et nous aurons tous un peu de bon temps... quoique nous soyons aujourd'hui terriblement secoués!

JARVIS.

Bien, très-bien! (*A part.*) Moi, je vais aller voir Gédéon, je saurai ce qu'il pense, ce qu'il espère au milieu de tous ces troubles! — Adieu, commère Prawl, ne nous endormons pas... Souvenez-vous bien qu'il est question de notre vie à tous!

LA COMMÈRE.

Oh! soyez tranquille, je n'épargnerai ni peines, ni tourments, ni larmes... s'il faut des larmes!... (*Regardant à la contenance.*) Tiens, je n'ai pas besoin de me déranger, voici Susanne elle-même! Pauvre fille! comme elle tient la tête basse, comme ses cheveux flottent au vent! comme elle est pâle et triste! Ne dirait-on pas qu'elle va au cimetière?

SCÈNE VII.

LA MÊME, SUSANNE.

LA COMMÈRE PRAWL.

Allons, petite, ne soyons pas triste!

SUSANNE.

Ma bonne mère, quand je vois tous les jours mon espoir qui s'éteint et ma vie qui perd sa joie et son bonheur, comment voulez-vous que je semble gaie?... J'espérais... non, je croyais être libre du pouvoir qui me domine... et je le sens plus tyrannique, plus violent que jamais!...

LA COMMÈRE.

Ah! c'est vrai, vous ne pouvez pas être bien gaie... Vous ne le pouvez pas! Peut-être vous ne le devez pas... Voyons, que vous arrive-t-il? quelles sont vos douleurs maintenant? Que souffrez-vous?

SUSANNE.

Ah! ma bonne mère, je crois quelquefois que je deviendrai folle, tant cet amour inspiré depuis ma première enfance par le jeune Gédéon s'empare de mon âme, l'obsède et la possède tout entière! Ce

Digitized by Google

bonheur dont je me berce et m'enivre alors semble supérieur à la vie terrestre. Ce matin même, un peu avant l'aube... c'est l'heure où Ambla commence son œuvre... j'ai vu dans mon rêve un ange, un ange céleste, plus beau qu'un homme, les yeux humides et pleins de doux rayons jaillissants, les mains transparentes comme tout son être et semant des fleurs sur sa route... Il était là, ma pensée ne voyait que lui... Il descendait de son nuage d'azur pour l'occuper sans réserve; il la remplissait d'harmonies pénétrantes, plus suaves que ne furent jamais les murmures des sources fraîches dans les bois, plus divines que les brises légères et les chants des oiseaux dans les feuillages!

LA COMMÈRE.

Ah! ciel, c'est que vous l'êtes bien, possédée! vous l'êtes bien encore; c'est terrible... La main qui vous pousse est invisible, et où vous allez... je n'en sais rien... ce qui n'empêche pas que vous ne puissiez aussi être sauvée.

SUSANNE, *avec anxiété.*

Sauvée, chère madame Prawl? et comment cela sauvée?

LA COMMÈRE.

Vous n'avez, pour cela, qu'à déposer sincèrement devant le juge, dire tout ce qui vous afflige... tout ce qui vous tourmente...

SUSANNE.

Déposer contre qui?

LA COMMÈRE.

Contre celle qui désole le village! contre Ambla Bodish. Eh! mais, cela ne fait pas de doute.

SUSANNE.

La mère de Gédéon! cette coupe est trop amère... je ne peux pas!

LA COMMÈRE.

Il n'y a que cela à faire... absolument! L'amour de Gédéon vous reviendra dès que la mère n'y sera plus!

SUSANNE.

Vous croyez?

Digitized by Google

LA COMMÈRE.

Rien de plus certain. La source qui va se briser sur un roc ne suit-elle pas son cours dès qu'on enlève l'obstacle?... Otez le rocher, elle se répand aussitôt sur la prairie!

SUSANNE.

C'est qu'il est bien dur pour moi de déposer contre sa mère!... Elle pourtant m'a frappée, qui me désole et me pousse à la folie... elle nous afflige tous! Oui, oui! je suis hors de moi! Je ferai ma déposition... Ambla m'a ôté l'amour de tout ce que j'aime.

LA COMMÈRE.

Bien, ma fille! très-bien! Ce que vous allez faire sera très-utile... Venez avec moi et allons ensemble à la maison du doyen!

(Elles sortent ensemble.)

SCÈNE VIII.

La scène change et représente un paysage, quelques maisons à droite.

GÉDÉON.

(Il porte à la ceinture l'arme dont les Américains se servent, espèce de couteau catalan, droit et fermé, qu'ils nomment *bowie-knife*.)

Pourquoi ai-je parlé si durement à la pauvre Susanne? Ah! elle ne sait pas combien il est difficile de comprimer et d'étouffer dans ce cœur malheureux l'amour que je lui porte, d'imposer silence à tous les accents de tendresse qui sont prêts à m'échapper !... Oui, je l'aime; combien de fois m'est-il arrivé de me promener sous sa fenêtre, de m'y arrêter longtemps, les yeux fixés sur l'endroit même où je l'avais vue si souvent! Combien de fois ai-je attendu le moment où elle passerait, jusqu'à ce que ma vue obscurcie se fatiguât à la chercher ou à la suivre, et comme si sa présence seule eût dû tout animer et tout faire revivre! Avec quel soin je me cachais! Combien j'avais peur d'être aperçu! (*Après une pause.*) J'avais raison. Cet amour est fatal. Toute notre vie et notre paix en seraient détruites ou troublées! Non, Susanne! non, jamais je ne m'y exposerai plus! O beauté trop charmante et funeste!... je ne veux plus vous voir... (*Regardant à la cantonade.*) Qui vient? c'est Jarvis... sans doute il l'a vue!... il l'a suppliée... Puisse-t-il avoir réussi!

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LE MÊME, JARVIS.

(Il est armé comme Gédéon.)

GÉDÉON, *à part.*

J'y suis résolu. Plus d'amour! Je briserai la chaîne dont ses beaux yeux m'ont enlacé, cet amour qui me perdrait! J'abandonne tous mes droits à l'homme qui la désire et qui l'aime, à Jarvis. Qu'il demande la main de Susanne, et qu'il l'obtienne! Jarvis, bonjour et bon accueil.

JARVIS.

Bonjour! bon accueil!... à moi! vos souhaits sont des moqueries *. Vous ne me souhaitez rien de bon, et je reçois vos paroles comme votre sourire, avec haine! Ils me narguent et m'offensent!

GÉDÉON.

Je vous répète, Jarvis, que vous êtes le bienvenu. Oui, j'aime à vous revoir comme le chasseur aime à revoir ses bois favoris, comme le navigateur que la mer a fatigué aime à retrouver le port qui lui promet le repos!... Bonjour donc, et bon accueil! Est-elle à vous?... Avez-vous sa promesse?... dites-le vite, dites-le-moi, Jarvis!

JARVIS.

Vous vous moquez. Trève d'ironie!... Pourquoi êtes-vous là, si près de sa maison, vous qui disposez de toutes les puissances, vous qui changez, à ce qu'il paraît, et le temps, et la vie et les hommes?

GÉDÉON, *à part.*

Oh! c'est une affreuse angoisse! (*A Jarvis*) Je ne l'aime pas, je vous le répète sérieusement; je ne prétends pas à la main de Susanne, je ne veux pas qu'elle m'aime.

JARVIS.

Eh bien! cédez-la moi!

* *Welcome, welcomeless!* Ce dernier vocable, de formation nouvelle dans la langue anglaise, se trouve d'ailleurs en analogie complète avec le génie teutonique de cet idiome. Les trois mots distincts : *well, come,* et le privatif *less* — (*bien-venu! — non-bien-venu!*) y sont réunis et soudés et offrent un exemple frappant de l'antagonisme décisif qui opposera toujours entre elles les langues néo-latines (surtout la langue française, souverainement analytique) et les langues de souche germanique, toutes essentiellement synthétiques et composites; — l'allemand et les langues scandinaves surtout, l'anglais un peu moins.

Digitized by Google

GÉDÉON.

Complètement, librement. Qu'elle soit à vous !

JARVIS

C'est cela ! Je le pensais bien. Oui, maître Gédéon, je le pensais bien. Vous êtes si puissant, vous ! Tout vous obéit. Nous autres mortels, nous ne saurions rien faire de tel. Vous donnez, vous enlevez, vous rendez ! Tout est dans vos mains.

GÉDÉON.

Donner ce que je ne possède pas m'est impossible.

JARVIS.

Non ! non ! Vous faites haïr, vous vous faites aimer ! et ce double courant se précipite ou recule au gré de votre volonté !

GÉDÉON.

Encore une fois, je n'ai point son amour ; je ne le cherche, ne le veux et ne le désire pas ! Je n'en abuserai jamais ! Si elle me le donne, c'est malgré moi !... Vous le savez !...

JARVIS.

Dans votre maison, monsieur, réside un pouvoir surnaturel et suprême, terrible et sans contrôle, qui vous domine, vous gouverne et vous pousse ! Vous allez où il veut !

GÉDÉON, *à part.*

Je le crains trop !... (*On entend des murmures et comme des prières prononcées à demi-voix, qui semblent partir d'une chambre voisine.*) Jarvis, silence !.... Vous entendez ! C'est ma mère qui crie et qui pleure !... Elle souffre, elle soupire, elle supplie ! Angoisses terribles de l'âme qui lutte avec ses douleurs secrètes !... C'est l'heure où, tous les soirs...

JARVIS.

... Possédée ! oui, possédée !

GÉDÉON.

Non, Jarvis ! ne le dites pas ! Ne le croyez pas !... (*Une pause. Nouvelles prières.*) O vous qui entendez ces douloureuses plaintes, ayez pitié des heures cruelles où la vieillesse solitaire médite, se souvient et tremble ; où d'une source toute mortelle jaillissent ces cris de désespoir ou de regret !

Digitized by Google

JARVIS.

J'entends bien, Gédéon ! J'entends ces incantations et ces mots de magie qui demandent encore ses faveurs à l'esprit de ténèbres ! On sollicite encore la puissance qui entraîne Susanne et qui abuse sans pitié de l'innocence et de la jeunesse... Je sais ! Je sais ! Plus de vaines paroles.... Plus de mensonges, monsieur !... Vous vous jouez de moi comme d'un enfant à qui l'on conte des fables ridicules !

GÉDÉON, *cherchant à sa ceinture l'arme ou bowie-knife qu'il y porte.*

Oh ! patience ! patience ! Quoi ! je puis d'un seul coup détruire et renverser mort cet homme qui blasphême et nous accuse ! Je le puis, juste ciel ! Dieu clément et juste ! Je puis fermer d'un coup ces lèvres impures et chasser le démon infâme qui les fait parler ! Ma main tremble ! elle voudrait accomplir cette œuvre de sainte justice ! Mais si je le fais, si du fer que je tiens ici je le cloue à terre et j'en fais un cadavre, j'augmente encore le poids de l'accusation qui nous écrase... tous !... Sorcellerie !... Magie !... Non ! non ! Dieu m'a fait pour souffrir et non pour frapper !..... (*A Jarvis, très bas.*) Vous avez raison, monsieur, c'est un conte ! Je vous ai trompé.

JARVIS.

Vous l'avouez ?

GÉDÉON, *avec fureur.*

L'avouer ? Quel est ce ton ? Qui vous a permis, monsieur, de me traiter ainsi, de donner à mes paroles un sens faux et lâche, et de commenter pour me perdre ce que je puis penser ou dire ? Qui vous a permis de parler ainsi de moi et des miens ? Et quand elle m'aimerait ! quand je l'aimerais aussi, ou maintenant ou dans l'avenir ! quand je reprendrais ou quitterais à mon gré un sentiment dont je suis maître, qui vous a donné le droit de me lancer à la tête vos affronts, vos soupçons et vos injures ? Moi, monsieur, jeune d'âme et de bras comme je le suis, je ne le souffrirai pas ! Voici mon arme ! Et mettez-vous en garde !

JARVIS.

En garde, vous aussi... et à mort ! Je vous en veux ! Tant que vous vivrez je ne me sentirai pas libre. Il n'y a pas un de vos traits qui ne me rappelle un souvenir haïssable et humiliant ! — Pendant que des visions vous amusaient et que vous fixiez vos regards d'enfant sur les nuages passagers ou sur les oiseaux des bois, je gravissais, moi, la colline escarpée ; je m'enfonçais en hardi chasseur dans les solitudes in-

Digitized by Google

connues, et j'y luttais contre l'ours sauvage et les animaux féroces! En garde, visionnaire!

GÉDÉON, *préparant son arme pendant que Jarvis ouvre la sienne.*

Visionnaire! Est-ce une vision, l'arme d'un honnête homme offensé, qui passe devant tes yeux et devrait t'effrayer plus que la mort?

(Combat de Gédéon et de Jarvis. Jarvis tombe. Gédéon tient son arme levée sur Jarvis, qu'il désarme en le contenant d'une main, le genou sur sa poitrine.)

GÉDÉON.

Je vous fais grâce... J'ai tort! Je devrais verser votre sang jusqu'à la dernière goutte... C'est le sang d'un mauvais homme! Je vous ai pénétré; vos desseins sont criminels; vous tramez des perfidies; je le vois à l'éclair de ce regard qui cherche encore votre glaive, à cette provocation sans cause que vous m'avez faite. Je crois que vous seul avez lâché cette meute affamée, mis en mouvement cette horrible chasse et suivi notre piste... vous! oui, vous! Mais je ménage votre vie; je la tiens pour sacrée, au nom de celle qu'elle protége!

JARVIS, *qui s'est relevé.*

Gédéon! vous l'emportez encore. Mais j'en atteste le lieu qui nous a vu naître et le saint nom de Salem, auquel vos noirs maléfices veulent l'enlever, je vous paierai vos injures et vos offenses..... Toutes! Oui, toutes!... L'heure viendra, et l'heure n'est pas éloignée!

GÉDÉON.

Brave Jarvis! Quand viendra cette heure vous me trouverez, je l'espère, aussi prêt qu'aujourd'hui, et Dieu aidant, à vous bien accueillir!

JARVIS, *se relevant et replaçant son arme à sa ceinture.*

Soyeztranquille! elle viendra! Oui! elle viendra!

Digitized by Google

ACTE IV.

Le théâtre représente la taverne du village. Le doyen et le juge sont assis devant une table sur laquelle sont placées des pintes d'ale et des verres. L'huissier Pudeater se tient debout près de la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIDNEY LE DOYEN, FISK LE JUGE, PUDEATER L'HUISSIER.

LE JUGE, *à l'huissier.*

Vous avez quelque chose, maître Céphas? Quelles paroles murmurez-vous là tout bas, et pourquoi cet air effaré?

LE DOYEN.

C'est qu'il a quelques renseignements à donner. Ne dédaignons rien, monsieur le juge! Il voudrait aussi porter témoignage! La crise est violente et le moment grave!... Voyons, Pudeater, ne vous troublez pas. N'ayez pas peur, mon cher! Dites ce que vous avez à dire. On ne vous fera aucun mal.

L'HUISSIER.

J'aurai bien de la peine! La sorcière ne veut pas que je parle; je sens qu'elle m'en empêche; je ne sais que dire... et c'est ce qui me fâche! J'ai bien souvent éprouvé cela, dans les champs et à la maison..... Je veux parler; j'ai beaucoup à dire... et voilà tout-à-coup que je n'ai plus d'idées, plus de parole!... Muet comme un poisson!

LE JUGE.

C'est là votre mal?

L'HUISSIER.

Ah! monsieur le juge, cela me tourmente sous bien des formes..... Je suis bien malheureux!

LE JUGE.

Qu'est-ce qu'on m'a dit d'une paire de bœufs, maître Pudeater?

L'HUISSIER.

Ah! Révérence! C'étaient deux bien belles bêtes et qui faisaient envie à tous les voisins! Des taches superbes... il n'y en avait pas deux

Digitized by Google

pareilles... Voilà que la mère Bodish s'avise de leur jeter un sort. J'en suis averti, et je n'ai rien de plus pressé que de les mettre hors de sa portée, le plus loin possible... Bah ! rien n'y fait. Ces pauvres animaux maigrissaient que c'était une pitié. Je les conduisis d'abord à Salisbury, où le pâturage est bon et où le bétail se refait toujours..... Nouvelle chance ! Les animaux, que le diable poussait, se jettent à la nage, suivant le cours du Merrimack, tournent l'île aux Pruniers ; le courant les emporte, et les voilà dans la mer ! Je ne les ai plus revus, messeigneurs, je ne les ai plus revus.

LE DOYEN.

Greffier, sont-ce là tous vos malheurs ?

L'HUISSIER.

Oh ! Révérence ! ce n'est que le commencement... Il m'est arrivé tant de choses !... Je suis tombé, mais tombé ! Une première fois, allant à la grange... c'était la nuit... voilà qu'on me pousse... mais si rudement... contre un mur de pierre !... Je ne sais vraiment pas comment je me suis relevé... Quelque chose m'a soulevé dans l'air sans que je susse quoi, et je me suis trouvé étendu tout de mon long au bord de la rivière, au bout de la maison !... Ce n'est pas tout... Comme je passais devant Ambla Bodish, elle était sur le pas de sa porte... j'avais ma charrette et un cheval emprunté à Walcutt, depuis la singulière navigation de mes bœufs... bon !... voilà tout-à-coup les harnais qui se brisent, qui tombent... le brancard se casse, l'essieu se rompt... et rien que pour avoir passé devant elle... Révérence !... imaginez-vous cela ?... J'accours ; je veux porter remède à la chose ! Pauvre Céphas ! Pauvre homme ! Deux boisseaux de blé, à peine deux boisseaux à soulever, et je n'en avais pas la force !... (*Se reprenant.*) C'est que je n'avais pas bu, Révérence, je n'avais pas bu ! Soyez-en bien sûr.

LE JUGE.

Et que vous est-il arrivé en montant le coteau des Erables ?

L'HUISSIER.

Ah ! Monseigneur ! ne m'interrogez pas là-dessus ! C'est trop affreux ! Comme je faisais une petite promenade de récréation... j'avais pris ma baguette d'huissier, ce qui est toujours bon dans ce temps de misère... et je m'amusais à battre les buissons de ma baguette, rien que pour jouer... voilà qu'il sort tout à coup d'un hallier... il faisait si noir que je n'ai pas bien distingué... deux grands êtres affreux ! affreux !... avec des becs noirs et des ailes jaunes, comme des chouettes ! Jugez si cela

Digitized by Google

m'a fait peur!... Je me suis sauvé, et tout-à-coup j'ai vu la vieille Ambla paraître et glisser devant moi sans toucher terre. Vous auriez dit une corneille filant dans les bois! Elle filait... comme une étoile!... Heureusement, commère Prawl m'avait donné un amulette qui devait me servir contre toute espèce de maléfice, et qui m'a servi en effet; car rien ne m'est arrivé... Sans cela, le pauvre Céphas Pudeater, huissier et greffier du village de Salem, n'aurait pas l'honneur de se présenter devant vous! Vraiment, je n'avais pas bu, Révérence; vraiment non! je n'avais pas bu!

LE DOYEN.

Vous avez encore cet amulette?

L'HUISSIER, *tirant de sa poche de côté deux fers à cheval vieux et rouillés.*

Certainement! Révérence; mais j'ai peur qu'il n'ait plus de force.

(Il remet ses fers à cheval dans sa poche, et se retire respectueusement dans un coin de la salle.)

L'HUISSIER, *revenant vers le doyen.*

Aussi sûr que ce pot à bière est un pot à bière, en vérité, je n'avais pas bu!

LE DOYEN, *au juge.*

Monsieur le juge, qu'en dites-vous?

LE JUGE.

Je n'ai rien à dire; la coupe est pleine!

LE DOYEN.

Elle déborde! Il ne peut plus être question de délais. Il faut que le sort de la malheureuse soit décidé dans la soirée. Le mandat d'arrêt est-il prêt?

(Le doyen et le juge se sont levés tous deux, et leurs gestes deviennent très animés.)

LE JUGE.

Il y a huit jours qu'il est prêt. Mais, voyez-vous, comme il s'agit d'atteindre l'auteur même de ces grands désordres et d'en tarir la source, il ne faut pas nous tromper. Il faut frapper à coup sûr! Nous avons besoin d'armes bien trempées et certaines.

Digitized by Google

LE DOYEN.

Oh! des armes! Nous sommes armés, bien armés!

LE JUGE.

Nous avons des témoins, monsieur, c'est que nous en avons! et de toute espèce encore! Le Diable est adroit, mais nous le sommes!... Une corde casse; nous en retrouverons vingt autres... Vous savez que j'ai la main bonne... et que quand je me mêle d'une affaire cela marche... la paroisse en est témoin!

LE DOYEN, *à l'huissier.*

Huissier! approchez!

(Le doyen donne ses ordres à Pudeater, et ils causent ensemble pendant quelque temps dans un coin de la salle.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, TOPSFIELD, *parlant à la cantonade.*

TOPSFIELD.

Allons, Simon! dépêchons-nous, le temps presse, venez vite!

SCÈNE III.

LES MÊMES, BRAYBROOCK, *accourant.*

LE DOYEN, *à Braybrook.*

Êtes-vous prêt à partir? Il s'agit d'une course assez longue et importante. C'est au pied des grands Rapides que nous trouverons le témoignage qu'il nous faut.

TOPSFIELD.

Nous voici tout prêts. Nous n'attendons que votre direction et vos ordres.

LE DOYEN.

Voici de quoi vous avez à vous informer. Il y a, au village de Newberry, un petit enfant idiot que le tonnerre a frappé. Depuis ce moment il a perdu l'usage de ses membres et de ses sens. Vous saurez ce qu'il

Digitized by Google

est devenu. Questionnez surtout les voisins et les voisines. Attention et exactitude! Pas de faiblesse!

LE JUGE.

Et si Bly, mon confrère de Norridgewock vous voit passer dans son village et qu'il vous demande des nouvelles de l'œuvre, dites que nous en avons vingt dans la geôle, et qu'il n'a qu'à venir à Salem, vendredi, pour y voir une pendaison de bon aloi... (*Se tournant vers le doyen.*) Doyen! nous aurons fini pour ce jour-là, n'est-ce pas?

LE DOYEN.

Assurément.

L'HUISSIER, *se rapprochant du groupe principal.*

Seigneur, ne serait-il pas bon de dire à M. le juge de prévenir ce brave Guillaume, l'exécuteur des hautes œuvres, pour qu'il vienne voir un peu comment nous disposons les choses et nous nous en tirons?... Moi, pour ma part, je donnerai mon petit coup de main, et tout marchera!

LE DOYEN.

Il faut aller au plus pressé!

LE JUGE.

Je vous remets une liste de personnes suspectes. Prenez vos informations en route, n'y manquez pas!

LE DOYEN.

Le fait à vérifier est celui-ci : « L'enfant est-il mort? » Nous savons nous, d'où le coup peut partir. Tout sera dit! (*Les deux cultivateurs enfoncent leur chapeau sur leur tête et se préparent à partir. Le doyen les arrête.*) Eh mais! est-ce que nous nous en allons ainsi? Un moment donc! Partir sans la bénédiction du Seigneur? Quoi! vous oseriez braver ainsi l'esprit du mal... qui sait! et les ténèbres de l'abîme où sa main vous plongerait peut-être? (*Avec solennité. Thomas et Simon s'arrêtent ensemble devant le doyen et baissent la tête.*) Envoyés du Seigneur! Thomas Topsfield et Simon Braybrook! allez, continuez votre route! allez, votre œuvre n'est pas de tuer, de frapper, d'abattre ou de juger iniquement, mais d'appréhender au corps et de conduire devant cette cour ceux qui abusent du saint nom ou le souillent, ceux qui font l'œuvre de l'abîme... Allez! soyez prudents quand vous tournerez les routes! Botte à droite et botte à gauche! ferme sur vos étriers! Ma bénédiction est avec vous, mes maîtres! Et maintenant en avant,

Digitized by Google

du courage! Souvenez-vous bien, maître Topsfield, que le tort d'Ambla Bodish dépend des nouvelles que vous allez nous rapporter!

(Topsfield et Braybrook sortent d'un côté, le doyen et l'huissier d'un autre.)

SCÈNE IV.

(Le théâtre change et représente une allée d'érables dans un jardin. Gédéon et Susanne sont assis sur un banc rustique et causent ensemble.)

SUSANNE, GÉDÉON.

GÉDÉON, *qui se lève et quitte le banc après que Susanne s'est levée elle-même; il la suit et paraît la prier de l'écouter.*

Oh! je vous en prie, écoutez-moi! J'ai été cruel, je le sais... Tout ce que j'ai dit, pardonnez, oh! pardonnez-le-moi.

SUSANNE, *le fuyant et comme épouvantée.*

Ce n'est pas vous qui parlez, Gédéon! vous n'êtes pas votre maître... vous n'êtes pas libre, et vos regards même sont soumis à ce pouvoir que je n'ose nommer et qui est au-dessus de vous.

GÉDÉON.

Moi! je ne suis pas libre! je le suis, Susanne, je le suis, quand je vous répète que rien n'est plus beau et plus charmant que vous-même, — que je trouve en vous toutes les grâces, tout ce qui séduit et captive l'âme! L'éclat de l'astre du jour est dans vos regards, la pureté rayonnante du matin est sur vos joues fraîches, l'élastique vigueur du daim sauvage dans la légèreté de vos pas!

SUSANNE, *avec pitié et douleur.*

Hélas! ce n'est pas vous qui parlez, même maintenant; c'est votre mère! c'est ce pouvoir magique qui fait de vous ce qu'il veut!.. Non, non! vous ne m'aimez pas!

GÉDÉON.

Susanne! c'est tout mon cœur qui éclate malgré lui! il ne peut contenir ce qu'il a trop longtemps étouffé! Oui, je vous aime... je vous aime... et plus qu'un homme ne peut aimer. Ce sentiment n'a pas cessé de s'accroître comme le flux de la mer bat le rivage d'un flot qui monte sans cesse, comme l'aile de l'oiseau qui plane dans l'air libre, comme les feuilles de l'arbre au printemps, — par un mouvement in-

Digitized by Google

volontaire, mystérieux, irrésistible, — force secrète dont je ne connais ni la cause ni les limites, qui m'a surpris et envahi comme le nuage noir envahit le ciel... d'abord un point obscur et imperceptible... bientôt après un voile immense étendu sur l'univers... flamme contenue et triomphant, orages, tempêtes du cœur, voluptés profondes... la magie elle-même!

SUSANNE, *essayant de fuir et retenue par Gédéon.*

Vous l'avez dit! c'est ce mot terrible... que vous avez prononcé! Votre joie violente m'épouvante et me glace... Renoncez-y à ces transports, Gédéon!

GÉDÉON.

Voyez-vous, je ne donnerais pas, Susanne, mes âpres douleurs, mes angoisses mêlées de délices, mes tortures enivrées, ces appels de mon âme qui s'éveille ardente et vole vers vous, du sein des nuits, pour le calme et pour la santé!

SUSANNE, *troublée, et dont Gédéon tient les mains serrées dans les siennes.*

Comme votre œil brille, Gédéon! Et quelle teinte rose sur vos joues! Vos nuits sans sommeil vous laissent donc bien joyeux et bien frais! (*Plus émue encore.*) Non, jamais, Gédéon, vous ne parûtes plus charmant à mes yeux!

GÉDÉON, *comme frappé d'une idée douloureuse, repousse vivement la main de Susanne.*

Non, non! cela ne doit pas être, cela ne sera pas!

SUSANNE.

C'est vous que j'aime... et toujours, oui, vous serez toujours le même à mes regards.

GÉDÉON, *à part, et profondément troublé.*

Je vois que le charme dure encore... L'amour de Susanne est la mort de ma mère. On croit déjà dans le village que la magie d'Ambla seule attire la jeune fille vers moi. Non, non... il ne faut pas le souffrir davantage; il faut détruire ce qui nous perd!... (*A Susanne.*) Susanne, écoutez-moi! Vous ne voudriez pas joindre votre destinée à la mienne, vous ne désireriez rien de tel, si vous saviez ce que je sais, si vous aviez vu ce que j'ai vu.... hélas! des choses cruelles, faites pour précipiter l'esprit le plus ferme dans la stupeur, la terreur et l'extase.

Digitized by Google

SUSANNE.

Ne dites pas cela, Gédéon.

GÉDÉON.

Cela est, je vous le redis, Susanne! Au nom de l'amour que j'ai pour vous et de cette tendresse que je vous ai exprimée tout à l'heure, ne nous voyons plus, Susanne!... (*Douloureusement.*) Cherchez un autre cœur qui vous aime.

SUSANNE.

Jamais! Ce rêve si doux et à peine formé, vous me condamnez à le perdre! Cela est impossible.

GÉDÉON.

Susanne, chaque moment que vous passez près de moi est un danger et un crime; chaque moment rapproche de nous un malheur épouvantable qu'il faut éviter... Allez, quittez-moi, et à jamais!

SUSANNE.

Je ne le peux pas, Gédéon... Renoncer à l'espoir, à l'amour! impossible!

GÉDÉON, *très-agité.*

Imprudente enfant, laisse-moi... tu ne sais pas le mal que tu fais! Ne me regarde plus... non, ne me regarde plus ainsi!

SUSANNE.

Je vous vois bien troublé, Gédéon, bien affligé. Je ne vous quitterai pas; un cœur de femme abandonne-t-il ainsi l'ami qu'elle aime et qu'elle voit souffrir? Notre mère commune, Ève dans le paradis a suivi celui qui souffrait.

GÉDÉON.

Pauvre Susanne, les choses ont changé; il n'y a plus de paradis. Oh! que ne donnerais-je pas pour que de dures paroles ne fussent pas nécessaires! Mais il faut les dire... Je t'adjure, Susanne, de ne jamais remettre les pieds dans ce verger, de ne jamais passer le seuil de notre porte, de ne plus fixer sur moi tes yeux, de ne plus nourrir une pensée d'amour qui m'appartienne! Je t'en adjure solennellement! Ou si tu me désobéis, ma malédiction pèsera sur toi! Une vie qui m'est plus chère que la mienne demande ce sacrifice sacré! Si cette vie s'éteint, l'anathème que je porte sur toi, Susanne, prends-y garde, flétrira ta jeunesse dans son éclat et dans sa beauté!... O Susanne! quitte-moi, quitte-moi! Va-t'en!

Digitized by Google

SUSANNE.

Vous voulez donc que je vous quitte, Gédéon

GÉDÉON.

Oui, paisiblement, doucement, quittez-moi, Susanne! Il le faut. Nous sommes encore amis. Eh bien, Susanne, quittons-nous ainsi.... Ne faites pas que je vous maudisse.

SUSANNE, *abattue*.

De toutes les heures de ma vie, voici la plus noire et la plus cruelle ! (Elle s'en va désespérée.)

SCÈNE V.

GÉDÉON, *seul*.

Tout s'obscurcit. Je voulais déchirer le voile de ténèbres; il redouble ses plis. O désert! ô obscurité, ô misère! demanderai-je donc en vain à Dieu ou aux hommes un peu d'espoir et une goutte de rosée ?

SCÈNE VI.

LE MÊME, TOPSFIELD.

GÉDÉON, *le voyant entrer*.

Eh bien, Thomas, est-ce décidé?

TOPSFIELD.

Décidé! Je pars pour les Rapides et c'est auprès de la source d'Atkins que je trouverai la dernière preuve.

GÉDÉON.

Vous, Thomas?

TOPSFIELD.

Oui, Gédéon, moi-même. Et si les choses se sont passées comme tout le monde le croit ici...

GÉDÉON.

Quoi ! vous, Thomas? vous frappez le coup fatal de votre main d'ami et de camarade?

Digitized by Google

TOPSFIELD.

J'en ai peur, Gédéon! mais si je semble cruel ou si je le suis, je n'agis pas contre vous; j'agis par amour pour le pays!

GÉDÉON.

Ne vous mêlez pas à cela, je vous en supplie. Oui, il faut que je vous supplie, Thomas, de ne pas continuer cette recherche! — Thomas, notre vieille familiarité s'est un peu affaiblie dans les derniers temps; nous avons moins souvent causé ensemble et nos promenades ont cessé. Voyons, ne serons-nous plus amis? Oh! soyons-le, soyons-le encore! Que nos existences restent joyeusement liées et fraternelles!... Ne m'avez-vous pas prié souvent d'aller en chasse avec vous? Allons-y, je suis prêt!

TOPSFIELD.

Vous, Gédéon, quand nous avons chassé la panthère avec Simon, vous n'avez pas voulu nous suivre. Vous voyiez un nuage, disiez-vous? Eh bien, je le vois aujourd'hui!

GÉDÉON.

Il fait si beau! Vous n'allez pas me dire qu'il ne fait pas très-beau. Les champs sont verts, les arbres balancent leurs feuillages, les jeunes daims bondissent, les sources claires frémissent, glissent et se jouent dans leurs rivages comme le rayon de soleil dans l'ombre! Voulez-vous rester assis au coin du feu par un pareil temps?

TOPSFIELD.

Il n'y a plus de chasse, Gédéon, et plus de promenade dans les champs. Ce sont des plaisirs sans joie et des amusements qui n'ont plus de prix. Je ne vois que désordre et tristesse.

GÉDÉON.

Ah! Thomas, pouvez-vous parler ainsi? Vous, le chasseur par excellence! Allons, ne dites pas cela! Est-ce qu'il peut y avoir à trois milles de Salem, par-delà le pont, un seul couple de daims sauvages, sans que vous couriez après! Bah! vous n'en dormez pas! vous en rêvez!

TOPSFIELD.

J'ai autre chose à faire qu'à chasser. Je vais de ce côté-là, c'est vrai!

GÉDÉON.

Eh bien! que diriez-vous d'un beau cerf dix-cors à la grande ramure? Cela ne vous tente pas? Je le vois d'ici, moi, les bois embarrassés dans

Digitized by Google

les branches, et se débrouillant de son mieux dans les cèdres et les halliers! Vous ne me dites rien? Ou bien la pêche; et les truites du ruisseau avec les taches rouges de leurs écailles brillant dans les eaux paisibles? Que faisons-nous? Voyons, nous mettons-nous en route de compagnie?

TOPSFIELD.

La bête que je chasse est d'autre sorte.

GÉDÉON.

Laquelle?

TOPSFIELD.

Celle qui a l'humanité pour proie et qui se trouve partout.

GÉDÉON.

Ainsi, nous ne sommes plus amis?

TOPSFIELD.

Je le voudrais. Mais le mur de fer qui est entre nous, qui le fera disparaître?

GÉDÉON, *désespéré.*

Douleur! malédiction! le ciel peut tomber, la nuit usurper le monde et les réduire à l'esclavage! A quoi sert la lumière du jour pour des yeux qui ne voient pas? Rien n'existe; la terre ne peut vivre que de ténèbres. Plus de formes! plus de substance! Le néant! le néant! Oh! Thomas! Thomas! votre main, je vous prie! Que je sente une main humaine, une amitié réelle, la vie enfin!

(Il veut prendre la main de Topsfield qui se détourne et le quitte.)

TOPSFIELD, *à part, évitant Gédéon.*

Ah! je voudrais que rien de tel ne fût arrivé! Pauvre Gédéon! pauvre enfant! (*Revenant vers Gédéon.*) Gédéon! il vous faut du courage.... Toute cette force d'homme, toute cette puissance de cœur et de vérité que vous avez respirées avec l'air pur qui circule dans nos grandes forêts et anime cette terre nouvelle, rappelez-les à vous! Vous en avez besoin..... Adieu Gédéon; si je ne me dépêche... tout est perdu.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GÉDÉON, *seul.*

Plus d'ami! Lui, lui aussi, il a été ce qu'ils sont tous, l'ombre d'une

Digitized by Google

fidélité et le simulacre d'une affection! Adieu à la beauté morale dont je m'étais fait un culte! Le sanctuaire lentement construit par ma pensée, asile de pureté et de saint respect, tous les jours plus cher à mon âme attendrie qui lui demandait protection et bonheur, le voilà détruit! il tombe en débris et en cendres. Rien, plus rien! Tout mon rêve se mêle et se confond avec la poudre des chemins.... Ma mère! ma mère! je l'entends... (*Il regarde à la cantonade.*) C'est bien elle! Elle vient; elle se glisse à travers les feuillages de la forêt; un chant mesuré, mais troublé, l'annonce. Il s'élève, il grandit, il se perd... il s'éteint comme nous-mêmes nous allons bientôt nous éteindre... Ma mère, ma mère!... Ah! oui, c'est elle, les rameaux noirs de l'yeuse s'abaissent et tremblent sur son front. Sont-ce les anges, sont-ce les mauvais esprits qui les font frémir?

SCÈNE VIII.

LE MÊME, *d'un côté de la scène,* AMBLA.

(Ambla est entrée, le front soutenu par sa main droite, et ne voit pas son fils.

AMBLA, *se parlant à elle-même.*

Mon fils contre moi!... voilà le coup terrible et la lame aiguë. Seule! seule dans ma pensée comme dans un désert! Ah! la vie vaut-elle la peine qu'on la garde quand celui à qui nous l'avons donnée nous délaisse! Seule! seule! Mais le loup, s'il n'avait pas de compagnons dans sa chasse, se déchirerait de ses propres dents et mourrait de ses morsures!... Ah!... (*Elle croit voir un être invisible qui approche d'elle.*) Je l'ai vue, je la reconnais, cette figure qui vient de me toucher et qui a ri... Quel éclat de rire!... encore! encore! Et en voici une foule d'autres semblables qui remplissent l'air et qui narguent ma tristesse! Rentrez dans vos cavernes, ombres noires qui me menacez! (*Elle aperçoit Gédéon.*) Mais voici Gédéon. En causant avec lui soyons calme, calme comme la pierre... S'il savait!... son âme troublée le rendrait fou.

GÉDÉON, *allant à sa mère.*

Chassez ces spectres, ma mère; voici votre fils! Il est vivant, lui! Ces ombres ne le sont pas!

AMBLA, *tristement.*

Je vous vois bien, mais non comme autrefois.

Digitized by Google

GÉDÉON.

Soyez vous-même! vous me retrouverez!

(Il s'approche de sa mère, qui le repousse doucement.)

AMBLA.

Non! ne m'approchez, ne me touchez pas... Tant que vous serez ainsi pour moi, Gédéon, ne me dites rien... Vous m'affligez! Je ne vois rien de filial dans votre regard. (*Pause.*) Ah! mon fils, quelles épreuves et combien mon âme souffre!

GÉDÉON.

Combattez, ma mère, combattez avec le tentateur!... Vous sortirez du combat victorieuse et pure.

(Ambla s'est assise sur le banc. Puis tout à coup elle étend les mains comme vers un objet qui semblerait la fuir, et elle se lève les bras étendus vers cet objet.)

AMBLA.

Ah!... voyez-vous, ne m'interrompez pas... ne me... Mais vous... vous ne voyez pas... vous ne reconnaissez pas... Il fuit, il va disparaître, il s'en va, je veux le suivre.

GÉDÉON, *effrayé.*

Quelle illusion étrange!

AMBLA.

Ne bougez pas... il s'en irait... Quelquefois il plane dans l'air et s'élève très-haut... d'autres fois il descend doucement, très-doucement, très-bas et glisse dans les fleurs.

GÉDÉON.

Extase impérieuse, terrible. On dirait qu'elle va s'élancer de la terre et disparaître au fond même des cieux!

AMBLA, *comme hallucinée.*

Il s'arrête près du grand arbre, sous les feuilles qui frémissent; puis il les quitte. Le voilà près de la source, il en effleure les eaux limpides, il vole, il glisse... Ah! ciel, ayez pitié de nous!... Le voilà! je le vois, il y entre... Ah!... je vais le suivre! il le faut!

(Elle sort les bras étendus et comme frappée d'extase, et se dirige vers la droite. Gédéon consterné la suit.)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

Le théâtre change et représente l'intérieur de la chaumière d'Ambla. Chambre au premier étage. La nuit est venue. Un lit, une table de chêne noir, des chaises rustiques. Une grande Bible est ouverte sur la table. Une lampe allumée jette peu de clarté dans la chambre et éclaire surtout les fermoirs de cuivre rouge du volume.

AMBLA, *à son fils.*

Je vous dis que je l'ai vu... je le vois... Marchez doucement!... Il s'en irait! (*Elle reste debout, la tête tournée du côté du lit auquel une chaise se trouve adossée, et s'entretient avec le fantôme qu'elle croit voir.*) Ah! soyez le bienvenu!... soyez-le... Mais pourquoi venez-vous à cette heure... et sous cette forme?... Vous ne pouvez pas me répondre... Pourquoi ce silence? Qui vous y force?... Puis-je parler?... puis-je parler, moi?... Faites un signe. (*Pause.*) — Oui, vous le permettez! Bien...

GÉDÉON, *joignant les mains et regardant sa mère avec terreur.*

Auteur de toutes les grâces! oh! protégez-nous! Que se passe-t-il? ma mère tremble, tous ses membres sont agités... Immobile! l'œil fixé sur cette chaise vide... Ses lèvres remuent comme si elle parlait à un être invisible et sans prononcer de paroles... Est-ce l'effet de la vieillesse et d'un esprit qui ne commande plus aux sens?... Non, ce n'est pas la vieillesse!

AMBLA.

Gédéon! silence! c'est moi qui m'entretiens avec une partie de mon âme! entretien sublime et redoutable! Dieu ne peut rien nous accorder de plus grand... Encore une fois, silence... Quand vous parlez cela le trouble!

(Ambla marche du côté de la table, étend le bras et indique du doigt le volume de la Bible qui s'y trouve. Gédéon reste à distance.)

AMBLA, *parlant à l'être invisible.*

Souffrez-vous?... ou êtes-vous triste? ou courroucé?... Ah!... (*Elle regarde la Bible placée sur la table; elle l'ouvre.*) Vous lisez ce grand livre... (*Deux ou trois feuillets se rouvrent d'eux-mêmes.*) C'est votre doigt qui l'entr'ouvre et me montre ce que je dois lire... Mes yeux sont affaiblis par l'âge... Mais, mon fils... mon Gédéon peut lire à ma place. (*Gédéon approche à pas lents et troublé.*) C'est là... à cette page... (*D'un air de commandement.*) Il le veut, lisez!

GÉDÉON.

Qui? ma mère?

Digitized by Google

AMBLA.

Lui!

GÉDÉON.

Je ne vois rien!

AMBLA.

Le doigt du fantôme! vous ne le voyez pas? (*Elle force son fils d'approcher de la table et le courbe vers la Bible qu'elle entr'ouvre elle-même.*) Vous le voyez à présent! lisez.

GÉDÉON, *lisant.*

« *Mets de l'ordre dans ta maison, car tu mourras!* » Ah!... soutenez-moi, ma mère, c'est trop pour moi.

(Gédéon pousse un cri et tombe sur le fauteuil, dans un paroxysme de douleur. Il se lève ensuite et s'éloigne de la table auprès de laquelle est restée sa mère.)

GÉDÉON.

Cela est vrai. Je suis le fils d'une maudite. Le voile est déchiré. L'effroyable pouvoir dont vous avez si bien exécuté les ordres est là, votre maître, à vos côtés... Il vous réclame... il vous appelle... O femme perdue et maudite!

AMBLA.

Non, non, Gédéon, vous vous trompez, ce n'est pas le mauvais esprit!... Mon fils, écoutez-moi.

GÉDÉON, *avec une résolution sombre.*

Je ne suis plus votre fils, vous n'êtes plus ma mère! Dieu nous abandonne, sa foudre nous frappe... la main toute-puissante me renverse et m'écrase *. (*Une pause.*) Ah! Thomas, Thomas! vous aviez trop raison! Allez, faites vos enquêtes! elles sont justes et légitimes. Horreurs qui font frémir!... Le mauvais ange est venu ici; pauvre Susanne! captive involontaire d'une chaîne forgée dans l'enfer! Susanne! perdue à jamais pour moi! emportée enfin par l'orage qui nous menaçait depuis si longtemps et dont le souffle terrible nous pousse!

AMBLA.

Gédéon! mon fils! mon fils!

* Le lecteur remarquera ici comme dans toute la pièce, mais surtout dans les scènes d'Ambla et de son fils, le développement secret et constant de la théorie calviniste de la grâce, non-seulement indépendante de la volonté humaine, mais éternellement prédestinée.

Digitized by Google

GÉDÉON.

Crime! prouvé jusqu'à l'évidence! Partout je vois écrit en lettres de feu le mot infernal... qui brave Dieu même... il éclate et reluit sur le ciel!... Sorcière! sorcière!

(A ces mots de Gédéon, Ambla pousse un cri terrible et tombe à genoux aux pieds de son fils, qui reste debout, couvrant ses yeux de ses deux mains.)

ACTE V.

Le théâtre représente une chambre au rez-de-chaussée, chez Ambla.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMBLA, GÉDÉON.

(Gédéon, assis auprès de sa mère, sur une chaise plus basse, et la tête appuyée sur les genoux d'Ambla pendant qu'elle parle.)

AMBLA.

Je ne vous ai rien dit de ma vie passée, Gédéon! C'est ce malheureux orgueil de mon âme, orgueil féroce, altier, indomptable, qui m'a rendue muette... Quoique je visse devant moi votre pâle et jeune visage, et vos pas incertains et vos douleurs, je me suis tue. J'aurais dû tout vous dire. Mais maintenant il vaut mieux parler; il le faut, et cependant mon cœur frémit et tremble au récit de mes misères. Votre père, Gédéon, était un homme plein de fierté, tenace et austère. Il vit près de moi un Anglais, brillant et de mœurs légères, et me crut coupable. Celui-là ne m'était rien, pas plus que l'oiseau qui voltige n'est à l'arbre des forêts. Je vivais pure, j'étais, dans ma pensée, au-dessus même du soupçon. Hélas! mon fils!

GÉDÉON.

Est-ce que mon père ne vous confia pas ses reproches ou ses craintes?

AMBLA.

Jamais. Pas un souffle! Selon son habitude de calme, de résolution et de silence, il appela en duel l'homme dont il faisait son ennemi. Il

Digitized by Google

fallait un mot, un seul pour sauver la vie de l'homme que j'aimais... ce mot je ne l'ai pas dit... J'étais altière, impérieuse, et je pris conseil de mon orgueil. Par une belle matinée d'été, matinée nuptiale et radieuse et que le ciel avait parée de tout son éclat, leur rencontre eut lieu. Il n'y eut plus jamais de pareilles matinées pour moi! Il tomba mort!

GÉDÉON.

Mon père!

AMBLA, *très agitée.*

Oui, votre père. Heure sombre, mère de milliers d'heures aussi sombres qu'elle.

GÉDÉON.

Calmez votre douleur, ma mère, ce n'est pas vous qui l'avez frappé.

AMBLA.

C'est moi; c'est mon silence. Si j'avais voulu arrêter dans sa course la balle funeste, jamais elle ne l'aurait atteint. C'est moi qui, dans mon affreux orgueil, ai donné des ailes à la mort qui me l'a enlevé.... Ah! souvent, oui, souvent je me retrace cette heure épouvantable, heure de misère profonde et que rien n'effacera. Tout ce qui l'a remplie est présent à mon esprit; toutes ses minutes renaissent pour moi. Je vois votre père, à la mâle stature, dans la force de l'âge et de la vie, marcher d'un pas fier et puissant vers le champ qu'il devait ensanglanter. Je compte les secondes, je prête l'oreille aux bruits de l'horloge. Heure de deuil éternel! La balle siffle, le coup part. Je vois rentrer chez moi, non plus un homme, mais le cadavre, et les rayons dorés du soleil reluisant sur le sang qui coule de la blessure. Ah! le désespoir et la folie s'emparent de moi; mon cerveau est en feu et tout mon être est bouleversé, quand reparaît à mes yeux la forme lugubre de celui que j'ai sacrifié à mon silence et à mon orgueil! Silence maudit! Orgueil infernal! Le voilà! le voilà encore! vêtu de même et dans le sanglant costume de cette heure fatale! Gédéon! Gédéon! protége-moi! le voici!

GÉDÉON, *avec tendresse, à sa mère.*

Ne vous agitez pas ainsi! C'est là une vision de votre esprit troublé! Oh! ma mère, calmez, domptez cette douleur immense! Vous avez trop payé une seule et légère faiblesse! Un peu d'orgueil et d'imprudence!... ah! voilà donc la cause! C'est là ce qui fait trembler vos pas, ce qui obscurcit vos regards, ce qui vous fait aimer les solitudes funèbres et la demi-obscurité des nuits... J'avais bien pensé qu'il devait y avoir quelque chose de tel, et je ne puis m'empêcher de sourire

Digitized by Google

quand je me rappelle mes autres craintes!... J'y ai bien souvent réfléchi, quand la nuit je vous ai entendue murmurer, endormie ou éveillée, ces mots confus, ces paroles troublées que vous arrachait votre repentir! Vous ne le saviez pas; mais seul je vous entendais!

AMBLA.

C'est la vérité, mon fils. J'ai été ainsi cause de la mort de votre père, et ce souvenir toujours vivant ne m'a pas quittée. Cette dague enfoncée dans mon âme me rappelait le passé par sa torture incessante; elle n'en sortait que pour jeter des éclairs qui me faisaient mourir, et bientôt sa pointe aiguë se replongeait au fond de moi-même, pour pénétrer plus loin encore. Le monde où nous vivions perdit pour moi tout son charme. Isolée, odieuse à moi-même, vivant d'un souvenir empoisonné, me nourrissant de mon remords, le silence et la société des hommes, la prière et le travail m'étaient également odieux. J'étais misérable et sans sympathie. Je buvais jusqu'à la lie la mémoire de ce que j'avais fait et de ce que j'avais perdu.

GÉDÉON.

Ne vous arrêtez pas sur cette idée, ma mère... Oubliez cela; continuez votre récit.

AMBLA.

La ville où nous demeurions me devint haïssable; j'en détestai les habitants et jusqu'aux pierres des maisons. Je vous emmenai avec moi, tout petit et souriant, vous ma seule espérance, et je vins me fixer dans ce lieu, sauvage alors, un désert, mais tout rempli de verdure et de fraîcheur. Pas une habitation; le souffle des hommes n'avait rien souillé encore. J'eus pour toute société les bois et les plaines, et les étoiles du ciel, et l'eau des sources, et les esprits familiers qui les hantent, si Dieu le permet du moins.

GÉDÉON.

Ainsi, ma mère, vous êtes venue seule vous établir dans ce désert, dans cette maison triste et isolée, lieu de pénitence et de douleur?

AMBLA.

Je n'avais que vous près de moi. Vous ne parliez pas encore et vous n'aviez que des murmures d'enfant. Vous seul m'accompagniez au milieu de ces bois qui n'ont pas de limites. Vous étiez tout pour moi, vous l'êtes encore. Moi, je souffrais. Mon esprit était plein d'angoisses, et je cherchais, comme je l'ai fait toujours, une innocente communion

Digitized by Google

avec les esprits invisibles, avec le monde mystérieux ; ce que les regards mortels ne voient pas, je voulais le pénétrer ou le créer dans mes rêves.

GÉDÉON.

Ma mère, vous m'effrayez, et cependant je vous aime. Les choses dont vous parlez sont-elles ou ne sont-elles pas ? Je l'ignore.

AMBLA.

Ni magistrat, ni doyen, ni prêtre ne peuvent rien sur elles ; ces choses sont plus fortes qu'eux.

GÉDÉON.

Oh ! ma mère ! ils sont à craindre ! Ne vous exposez pas à leur colère ! Quand même votre esprit planerait là-haut dans les étoiles, pur comme leur lumière au moment où elle vient d'éclore, rien ne les empêcherait de saisir votre corps, de l'emprisonner et de le torturer.

AMBLA.

Je voudrais que toutes les impuretés terrestres m'eussent quittée, et que mon œil délivré de tous ses voiles aperçût enfin le monde spirituel ! Là, sur ce gazon, devant notre chaumière, je verrais les purs esprits, êtres parfaits, créatures bénies, se réunir et marcher à l'ombre des arbres épais ; de temps à autre ils entreraient dans mon humble demeure et causeraient avec moi, comme faisaient les anges au temps des patriarches.

GÉDÉON.

Mère ! il m'a semblé quelquefois voir briller dans vos yeux une flamme véhémente dévorant l'espace, le temps, la vie, et s'élançant au-delà du monde. Vos regards s'adoucissent maintenant.

AMBLA *s'exaltant et debout.*

Savez-vous à qui appartient la terre où nous sommes ? aux esprits ! Avant que les hommes s'en emparent et bâtissent leurs structures de grossière argile, un peuple d'anges habite les régions nouvelles ; ils hantent les prairies, les bois, les rives des fleuves chargées de rosée, les régions que le travail des hommes n'a pas souillées. Il leur faut quitter ensuite la fumée des rues tumultueuses, les tours élevées pour la guerre, les arsenaux où s'entassent les boulets ; ils fuient vers les heureuses solitudes où la sève est encore jeune, la vie fraîche et digne du Dieu qui vient de la créer. (*Elle s'arrête, prête l'oreille, et s'écrie :*) Gédéon, n'entendez-vous pas ? c'est le son d'une flûte dans les bois.

Digitized by Google

GÉDÉON, *étonné.*

Rien, je n'entends rien.

AMBLA.

Je sais bien qu'il n'y a pas de musiciens... mais l'harmonie est dans l'air... et ce n'est pas loin de nous... Ayez la foi, mon fils, et écoutez... encore... ce sont des accents d'extase, non de torture... ils se perdent, ils s'évanouissent là-bas au bout de l'avenue, là où descend le nuage aux teintes douces qui se mêlent aux feuillages et les caressent; mon ami, sortons, allons par là.

GÉDÉON, *à part.*

Pauvre mère, esprit qui s'affaisse et plie sous le poids des années et des douleurs! elle a bien besoin que je la soutienne dans sa vieillesse et dans le désordre de sa pensée, et je la soutiendrai! Le monde, les hommes méchants, et tout ce qu'ils peuvent tenter contre elle, me trouveront prêt à la défendre. Ce sera bientôt, j'en ai peur.

AMBLA.

Peur de quoi?... nous n'y sommes pas encore... Tous les soirs l'esprit qui chante se dirige vers la colline, et je le suis... Allons, Gédéon, venez avec moi.

(Ambla jette sur ses épaules un châle qui se trouve sur le lit et prend Gédéon par la main; ils vont sortir, quand la porte s'ouvre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'HUISSIER, *suivi des gens de justice.*

L'HUISSIER *met la main sur l'épaule d'Ambla.*

Ah, ah! bonne femme! on vous y prend! L'oiseau déployait déjà ses ailes, et nous allions au nid, n'est-ce pas?

GÉDÉON, *repoussant l'huissier.*

Qu'est-ce que cela signifie, misérable que vous êtes?

L'HUISSIER.

Cela signifie que voici le mandat d'arrêt dûment signé et paraphé de monseigneur Fisk, juge de ce canton... et je l'arrête!

GÉDÉON.

Comment? pourquoi?...

Digitized by Google

L'HUISSIER.

Je l'arrête... comme sorcière.

GÉDÉON, *à sa mère.*

Cet imbécile, ma mère, faut-il vous en débarrasser? ou consentez-vous à le suivre?

L'HUISSIER, *effrayé.*

Ne me frappez pas, maître Gédéon! je suis porteur de pièces... On ne lève pas la main sur moi!

AMBLA.

Gédéon, je vais le suivre.... Quant à vous, mon enfant, ne bougez pas d'ici; évitez les piéges que ces hommes vous tendent! Gardez-vous bien de quitter ces humbles murailles! vos jours s'y écoulent modestement, et vous ne penserez à l'existence passée de votre vieille mère que comme à un rêve d'autrefois!

GÉDÉON.

Non, non! je ne vous quitterai que lorsque la moitié des astres du ciel refusera de suivre dans leur course les étoiles voisines. Où vous irez, j'irai; le même coup percera votre cœur et le mien.

AMBLA, *attendrie.*

Mon fils, vos regards sont plus doux, ils ne me menacent plus, ils me consolent, ils me charment, et en suivant ces hommes je ne ressens que de la joie!... (*A l'huissier.*) Allez, conduisez-moi où vous voudrez.

(Pendant que les gens de justice s'emparent d'Ambla, Gédéon, qui s'apprête à la suivre, met en ordre quelques objets d'un usage domestique, ferme une armoire et prend son chapeau.)

GÉDÉON.

De la joie!... une joie qui renferme la mort comme le nuage doré renferme la foudre. (*Dans la rêverie.*) Suivre une bière qui va au dernier asile, c'est triste! Triste de suivre de l'œil l'ami qui s'embarque et va fuir sur les eaux pour ne revenir jamais! Triste, mille fois davantage, d'observer au sein de ses égarements l'esprit malade qui se perd dans les déserts de la folie!... Mais ce qu'il y a de plus triste au monde, c'est ceci : des méchants assis au trône de la justice! et maîtres de la vie d'une mère vénérable, adorée... et digne de tout notre amour... Hélas! hélas! et que deviendra-t-elle?...

Digitized by Google

SCÈNE III.

Le théâtre représente l'intérieur de la *Maison d'assemblée* *. Une estrade, deux chaises élevées pour le juge et le doyen.

FISK, *le juge, assis*; LE DOYEN, *assis près de lui;* LE GREFFIER, *devant sa table, la plume à la main;* SUSANNE, JARVIS, TOPSFIELD, LA COMMÈRE PRAWL, PEUPLE, GENS DE JUSTICE.

LE DOYEN, *aux témoins.*

Ah! ça, pas de faiblesse! elle va venir, regardez-moi la bien... dans le blanc des yeux... qu'elle tremble, cette femme qui vous livre tous au brasier éternel!

LES TÉMOINS.

Nous avons peur.

LE DOYEN.

N'ayez pas peur, je suis là. Je vous assiste de ma prière constante, de mes accusations et de ma voix. Avec tout cela vous êtes en force! résistez! et de la fermeté...

LES TÉMOINS.

Elle approche, nous sentons qu'elle approche... nous tremblons déjà....

LE DOYEN.

Reprenez vos esprits! allons! du courage et ne craignez pas de dire tout ce que vous savez!

(On amène Ambla Bodish.)

* Toutes les localités américaines, dès la formation des colonies et par un développement naturel des institutions germaniques, possédaient leurs « *meeting-houses* » ou maisons d'assemblées. Nous avons indiqué, dans nos Etudes sur les *Américains des Etats-Unis* (Paris, Amyot, 1850), comment les libertés municipales du moyen âge germanique, encore vivantes et fécondes en Angleterre, ont fait éclore aux Etats-Unis cette jeune fédération de républiques, dont le génie fondamental préexistait à la déclaration d'indépendance. Il n'y a rien de plus remarquable dans le drame de M. Cornelius Mathews que cette peinture exacte des mœurs républicaines calvinistes, antérieures à la constitution républicaine des Etats-Unis.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AMBLA, *traînée par les gens de justice et suivie par Gédéon; foule de villageois qui les suivent;* GÉDÉON.

LE DOYEN, *à Ambla.*

Femme Bodish! levez les yeux et tenez-les fixés sur monsieur le juge.

LE JUGE, *au doyen.*

Quelle est la première qui a été possédée?

LE DOYEN.

Susanne Peache. Voyons, Susanne, approchez... que vous est-il arrivé? Parlez, ne craignez rien.

SUSANNE.

Oh! c'est triste, bien triste... pendant des heures, des jours, des semaines entières, je n'ai pas été à moi... c'est elle qui m'a dominée sans qu'il me fût possible de lui échapper... j'ai senti mon pouls battre plus vite et céder à cette volonté suprême; ma pensée, ma volonté, elle a tout pris. Voici Jarvis Dane! un jeune homme du canton, un excellent garçon... je l'aimais... il n'a fallu qu'une nuit, un regard... tout a disparu, elle était le pilote... j'étais le vaisseau; et d'un seul mouvement de sa main, me détournant de tout ce que j'aimais, elle m'a lancée sur l'Océan qui lui plaisait.

LE DOYEN.

Et qu'a-t-elle fait de vous? qu'avez-vous éprouvé? Voilà ce qu'il faut nous dire.

SUSANNE.

Toutes mes pensées étaient à elle, je n'en disposais plus; dès qu'une image naissait en moi, une forêt, un village, un intérieur, j'y retrouvais au fond, lumineuse et souriante, la même figure, toujours la même; elle était dans mes rêves, elle me suivait la nuit. Si je songeais, endormie, être tombée dans les eaux du ruisseau voisin, la même main s'étendait, me soutenait et m'empêchait de périr. C'était elle encore qui me faisait traverser les airs, ailes étendues... Souvent aussi, il me semblait être enlevée et transportée dans un lieu de délices et de

Digitized by Google

lumière : point d'astres, d'étoiles ni de clartés apparentes, seulement ce beau visage qui m'apparaissait toujours, brillant comme la fleur rose de l'érable au commencement du printemps.

JARVIS.

C'est l'Écriture, ce sont les paroles de l'Écriture !

LE JUGE, *à Susanne.*

Et quel est celui qui occupait ainsi votre pensée tout entière ?

SUSANNE.

Gédéon ! A qui pourrais-je penser, si ce n'est à Gédéon ?...
(Elle ferme les yeux et abaisse sa tête qu'elle soutient de ses deux mains.)

LE JUGE, *à Ambla.*

Eh bien ! madame, voyez ce qui se passe. Vous la regardez, et sa paupière se ferme ! vous la regardez, et elle est comme endormie dans l'extase !... Répondez, madame !

AMBLA, *avec mépris.*

Vous-même, monsieur le juge, répondez si vous pouvez ! Ces problèmes, de plus sages que vous ne les résoudraient pas ou hésiteraient à les résoudre. Je la regarde et elle dort ! elle dort et je la regarde ; voilà ! Arrangez cela comme vous voudrez.

LE DOYEN, *à Topsfield.*

Et vous, mon brave Thomas, qu'avez-vous à nous dire ? qu'avez-vous vu ?

TOPSFIELD.

Bien des choses, mon bon doyen, bien des choses ; sont-ce mes yeux, est-ce mon esprit qui les ont vus ? Je ne saurais trop le dire ! Je sais que le village est sens dessus dessous, que tout est paralysé ici, que le village de Salem est menacé d'une ruine infernale, que cette femme (*montrant Ambla*) vit dans le mystère, se promène la nuit, a des accointances démoniaques, et que son fils Gédéon vit comme son ombre dans l'ombre même de ses pas... étoile perdue dans le sillon de cette comète errante.

LE JUGE.

Que savez-vous relativement à ce qui a eu lieu sur la colline aux

Digitized by Google

Erables? N'avez-vous pas été témoin vous-même, pendant une des nuits précédentes, d'une assemblée de sorcières?

TOPSFIELD.

Tout ce que j'ai vu ou tout ce que j'ai cru voir, je n'oserais pas le dire... Malédictions, incantations, maléfices... mes sens étaient bien troublés.

GÉDÉON, *à Topsfield.*

Allons, allons, parlez... n'hésitez pas! votre hésitation est plus dangereuse que vos discours. Je vous somme de vous expliquer, Thomas, au nom de notre vieille amitié de camarades, au nom des belles forêts que nous avons parcourues ensemble, au nom des fleurs que nous avons cueillies... au nom sacré de celui en qui nous avons cru tous deux! parlez, parlez, dites tout ce que vous avez dans l'âme!

TOPSFIELD.

Eh bien, Gédéon, ce sont ces bois même que nous avons parcourus ensemble, et ces ruisseaux dont vous parlez, qui vous accusent! La nuit où Ambla est sortie pour ses œuvres de maléfices, un affreux désordre les bouleversait, la nature entière semblait frappée de desespoir, des mouvements convulsifs agitaient les montagnes et l'obscurité couvrait tout... J'y étais... je le sais, je l'ai vu! les éléments semblaient ses esclaves et subissaient toutes ses tortures!

LE DOYEN.

Pensez-vous que les confédérés soient nombreux, mon brave Topsfield?

TOPSFIELD.

Je n'ai pu ni les voir, ni les compter; c'étaient comme des murmures d'eaux qui tombent et de feuilles qui s'agitent; et leur langage était étrange. On entendait quelque chose comme : *Baptême! baptême! Rapides!* et *Newberry!*

LE DOYEN.

A propos de Newberry, c'est là ce qui nous intéresse. Quelles nouvelles a-t-on de cet endroit? Le résultat nous décidera; nous verrons jusqu'où s'étend le pouvoir surnaturel de cette femme; et si elle respecte la vie et la mort! c'est la grande question.

TOPSFIELD.

Simon Braybrook arrivera bientôt; il vous l'apprendra tout-à-

Digitized by Google

l'heure; moi je suis revenu ici au grand trot pendant qu'il restait au village où l'enfant se trouvait encore entre la vie et la mort.

LE DOYEN, *montrant du doigt une des statuettes d'argile qui sont sur la table devant lui.*

Bien !... Et comment expliquerons-nous ces idoles du paganisme? simulacres déterrés et sortis des profondeurs de la terre?... Les voici, maître Topsfield! qu'en dites-vous?

TOPSFIELD.

Oui, je les vois, et leur aspect me trouble... Ce ne sont pas des figures d'argile, voyez-vous? ce sont de subtils esprits qui servent à tourmenter les hommes; vous, par exemple, brave homme de doyen! et vous aussi, mon vénérable juge... On les a pétris et durcis dans les flammes de la fournaise profonde, et c'est d'eux que l'on se sert quand la nuit vous vous réveillez, torturé par la goutte ou le rhumatisme.

LE JUGE, *regardant Ambla avec sévérité.*

Voilà ce qu'a fait cette femme!

LE DOYEN, *à Ambla.*

Qu'est-ce donc que cela, madame? ces images ont donc la vie? et une vie étrange? Qu'est-ce que cela veut dire?... Répondez!...

AMBLA, *avec une gravité ironique.*

Cela veut dire, monsieur le juge, ceci; écoutez : L'araignée courant sur le mur, vous pouvez très-bien la prendre... de vos mains oisives... et la mettre en bouteille... Mais la pensée! mais l'esprit! mais l'étincelle invisible qui a créé dans l'argile animée ces petits êtres adorés du passé et dont le présent s'effraye!... Non, non!... pas plus que cette autre étincelle qui embrase la pauvre fille que vous voyez, qui la dévore et lui fait désirer l'amour de mon fils*! L'amour et la pensée!... c'est au-dessus de vous!

(A ces mots les témoins et la foule du peuple s'empressent autour d'Ambla qu'ils examinent avec étonnement.)

GÉDÉON, *écartant la foule.*

Écartez-vous, écartez-vous! Quoi! vous ne voyez pas que quelque

* Le passage qui précède, l'un des plus beaux que l'ouvrage américain renferme, avait besoin d'être complété par la dernière phrase de ce paragraphe, phrase que le texte sous-entend et n'exprime pas. Ces ellipses d'idée sont contraires au génie particulier de notre langue et de notre race. Nous signalons tout exprès cette addition, la seule que notre fidèle traduction se soit permise.

Digitized by Google

chose de supérieur et de sacré vit en elle et la fait parler? (*Il aperçoit les idoles qu'il saisit et qu'il brise l'une après l'autre.*) Maudites! soyez maudites! je vous brise et je vous défie, instruments prétendus des puissances sombres.... idoles, amulettes!

LE DOYEN, *à Gédéon.*

Point d'emportement, Gédéon, vous la perdriez entièrement! (*Aux gens de justice.*) Ce petit enfant possédé, que les arts terribles de cette femme ont noirci et livré à l'enfer, qu'on l'amène... nous verrons bien!

SCÈNE V.

LEL MÊMES, *Un* ENFANT *de cinq ans amené par les gens de justice.*

(L'apparition de cet enfant dans l'assemblée est suivie de marques nombreuses de terreur. Les hommes détournent les yeux, les femmes sont en proie à des spasmes nerveux, et le fermier Topsfield se dirige vers la porte.)

TOPSFIELD.

Cet enfant nous fait mal; il produit sur nous tous le même effet; vous le voyez bien, nos genoux se heurtent; nos yeux se voilent et perdent leurs regards; je ne peux pas même le regarder...

LE DOYEN, *se levant, avec des gestes solennels.*

Un enfant de cinq ans! est-il possible? Qui l'a mis à même de jeter tous nos concitoyens dans ces terreurs et ces convulsions?

LA COMMÈRE PRAWL *et tous les* TÉMOINS.

C'est Ambla! c'est Ambla! il n'y a qu'elle, la sorcière, qui ait un tel pouvoir; c'est elle qui ne cesse pas de nous désoler.

GÉDÉON.

Vous mentez, fille de l'enfer que vous êtes! vous mentez! Cet enfant n'a aucune puissance, aucune, sinon peut-être le pouvoir de vous effrayer par son innocence et sa pureté, esprits crédules et âmes souillées!

AMBLA, *prenant l'enfant par la main et l'embrassant.*

Oh! oui, que c'est un grand pouvoir, celui de l'enfance! Oh! élevez-le avec soin! Dans ce cœur d'enfant il y a plus de vertu que chez nous tous. L'homme ne donne pas, il n'a jamais cette fraî-

Digitized by Google

cheur puissante et cette virginité de l'âme ! c'est un souffle égaré de l'essence créatrice du monde, un rayon de l'éternel soleil, ce qu'il y a de plus grand après Dieu !

LE DOYEN, *avec colère.*

Otez-lui cet enfant, et qu'on l'emmène. Blasphèmes ! blasphèmes ! et des plus noirs !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* L'ENFANT.

LE DOYEN.

Voyons, commère Prawl, approchez un peu et déclarez à la face du ciel, dans cette maison consacrée, si c'est bien là cette même personne, la prisonnière, qui vous est souvent apparue ?

LA COMMÈRE, *s'avançant vers le tribunal.*

Ou je ne connais pas ma main gauche de ma main droite, ou c'est bien elle, elle-même... elle ou son ombre... elle avait des verges de fer à la main, et elle m'a battue cruellement pour me forcer d'être à elle et de la suivre !

LE DOYEN.

Y avez-vous consenti ?

LA COMMÈRE.

Oui, elle m'a battue pour m'y forcer. (*Elle semble effrayée et fixe ses regards à droite, sur un objet lointain.*) Mais voyez donc ! voyez !... Là-bas ! là-bas ! le long de la muraille ! comme ils marchent !...

LE JUGE.

Qui ? de qui parlez-vous ?

LA COMMÈRE.

Deux spectres, deux fantômes d'assassinés ! Ils montrent du doigt Ambla... ils crient vengeance, vengeance ! c'est elle qui les a tués.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SIMON BRAYBROOK.

BRAYBROOK.

L'enfant est mort, l'enfant idiot que la foudre avait frappé... C'est fini !

LE DOYEN.

Voilà sa condamnation ! Elle a tué l'enfant, cette sorcière ! et la mort s'élève contre elle ! Qu'on s'assure d'elle, et qu'elle soit menée au lieu du supplice ! La cour veut-elle fixer l'heure où elle sera pendue ?

LE JUGE.

A l'instant même, il n'y a aucun motif de répit. (*Il se lève, et selon la coutume anglaise il met son bonnet de juge sur sa tête.*) Vous tous, hommes ici présents, écoutez ! La femme Ambla Bodish va être conduite à l'instant même du lieu où nous sommes à l'endroit de l'exécution pour y être pendue comme sorcière infâme !

UN CHARPENTIER, *dans la foule.*

Oui, qu'on la pende ! au gibet, la sorcière !

UN SERRURIER.

Qu'on nous en débarrasse ! on ne fait plus rien à Salem ! elle tue le village !

TOUS.

A la mort ! au gibet ! à la mort !

GÉDÉON.

Arrêtez un moment, et écoutez-moi, citoyens, hommes, enfants de ce village, habitants de Salem ! Ce n'est plus le fils qui vous parle, défendant sa mère, attaqué dans ses affections ! C'est l'homme ! qui a les mêmes désirs, les mêmes sentiments, les mêmes espérances que vous, dont le sang bat comme le vôtre, qui a tout en commun avec vous, sommeil, plaisirs, travaux, douleurs, joies, amour de Dieu, haine de l'injustice... écoutez-moi ! Je vous demande ici, solennellement, si vous permettrez que la tête la plus vénérable, la plus ancienne et la plus digne d'estime de tout l'endroit, soit flétrie et écrasée par une telle

Digitized by Google

sentence... Non, non! Il est impossible que vous soyez égarés à ce point et morts à toute justice. Révoquez la sentence, étouffez la voix de l'hypocrite ou du lâche; hommes de Salem, relevez-vous, cessez de courber le front et soyez hommes tout à fait!

JARVIS, *se mettant à la tête du peuple.*

Non! nous ne révoquerons pas le jugement porté; la loi a parlé, il faut qu'elle meure... Mort à Ambla Bodish, a la sorcière, à la maudite!

LE PEUPLE.

A mort la sorcière!

GÉDÉON.

Eh bien, tombe sur vos têtes le malheur à venir! à vous le crime! Que ce noir souvenir pèse à jamais sur vos tombeaux, quand même vos enfants se repentiraient de ce que vous faites et tâcheraient d'effacer par des remords le nom déshonoré de Salem! Ah! qu'avez-vous fait et qu'allez-vous faire? (*Il se tourne vers le doyen qui cache son visage et semble l'éviter.*) Pour toi, mécréant et menteur, sépulcre blanchi, n'es-tu pas épouvanté de toi-même? et ton propre mensonge ne se dresse-t-il pas devant toi terrible comme la figure d'un mort qui t'arrêterait au passage? (*Au peuple.*) Vous tous, répondez, quelles sont vos preuves? cette femme vénérable, pourquoi la frappez-vous? qu'a-t-elle fait? elle s'est promenée solitaire, rêveuse, à l'ombre d'une nuit sacrée comme elle-même! elle aime les vallées obscures et les étoiles qui lui sont amies, et les bois qui la protègent dans sa rêverie... Qu'elle marche hors du sentier battu par vos pieds... cela est vrai... mais jamais elle ne cessa d'être bonne, charitable et vraie! Cette bonté extrême de cœur, qui l'anima dès la jeunesse, elle ne l'a jamais perdue! Ce qui la trouble et la désole ne vous agiterait même pas! C'est une conscience délicate dont vos âmes brutales ne comprendraient pas la beauté. Le remords qui la déchire, elle, serait pour vous léger comme la plume que le vent emporte. Trompeurs et dupes! Maudits qui croyent maudire! J'ai pitié de vous, les plus misérables êtres que le siècle présent ait engendrés! C'est moi, pauvres et crédules bourreaux, moi qui vous maudis! Vous avez trompé ma tendresse pour elle! vous m'avez persuadé un moment que ma mère était un être infernal et odieux, à moi qui pour la sauver et la servir serais mort mille fois, goutte par goutte de mon sang versé... Et cela sera, car je vous brave... Ce beau village, vous l'avez perdu dans la mémoire des hommes, de ceux qui l'habitent vous avez fait des bêtes de proie.

Digitized by Google

LE JUGE, *qui pendant l'apostrophe de Gédéon a croisé les bras et gardé le silence, s'écrie tout à coup :*

Shériff, qu'on arrête Gédéon Bodish, qu'on le mène en prison pour mépris de la loi, offense au tribunal et insolence envers le juge !

GÉDÉON.

Qu'il vienne, s'il l'ose, qu'ils viennent tous ! Quand le désespoir soutient le bras, quand la justice l'arme, le nombre ne peut rien.

AMBLA.

Ne luttez pas, mon fils, contre ces barbares ! Ils nous haïssent, ils nous tueront ! Souvenez-vous du ciel juste dont ils se moquent et qu'ils espèrent !... (*Elle se retourne vers eux.*) Une pauvre femme, simple et âgée, usée par la douleur, affaiblie par les chagrins, s'élève au-dessus de vous tous, et debout sur cette cime de vérité sainte qui vous domine, elle plane de haut sur vos têtes misérables et méprisées !... Ma fierté vous brave, mon dédain vous accable, et des millions de serviles ennemis tels que vous ne m'étonneraient pas, sachez-le bien !

GÉDÉON, *cherchant son arme.*

D'un coup, d'un seul coup bien assené, on les balayerait du monde !

AMBLA.

Cher enfant, voici l'heure des épreuves ! patience ! Vous connaissez le cœur de votre mère et ses tortures ; vous en savez la cause. Les méchants me calomnient. S'il fallait les en croire, ma tombe serait l'antichambre des obscurités éternelles ; mais cela n'est pas, vous le savez bien, et quand Dieu vous appellera, vous viendrez dormir près de moi. Mon fils, mon fils, mon cœur vingt fois brisé a duré longtemps ! Mais se séparer de vous, cela est prêt à le détruire ! Courage, mon enfant ! Tous deux, un jour, nous marcherons ensemble.

GÉDÉON, *comme égaré.*

Qui me saisit ? Pourquoi me lier les mains ? pourquoi, soulevé de terre, ne puis-je ni toucher le sol, ni marcher, ni me soutenir ?... Pourquoi ne plus respirer ? Quelles sont ces chaînes ? Qui êtes-vous ? (*A sa mère.*) Et vous ? (*Aux assistants.*) Qui êtes-vous ?

AMBLA.

Gédéon ! je suis votre mère, reconnaissez-moi !

Digitized by Google

GÉDÉON.

Oui, oui, je vous reconnais! Mort, je te salue! mort que j'aime! Votre heure dernière approche, ma mère! Et la mienne la suit de près, je vole vers vous, d'une aile égale et heureuse!

LE JUGE.

Qu'on emmène les prisonniers!

(Les gens de justice s'emparent d'Ambla. Gédéon s'interpose.)

GÉDÉON, *repoussant le peuple.*

Arrière! que personne ne touche à cette personne sainte! Le premier qui lui fera injure et portera la main sur elle, je le maudis, je le maudis, âme et corps, dans le temps et dans l'éternité!

(On les emmène de force. Tout le peuple les suit.)

SCÈNE X.

(Le théâtre change et représente une rue du village.)

JARVIS, SUSANNE.

SUSANNE, *avec solennité, à Jarvis.*

Jarvis! — Adieu! — adieu! je vous donne congé, — je ne veux plus vous voir!... Jamais, jamais!... Mon asile, mon bien et mon recours, c'est lui seul.

JARVIS.

Il vous repousse, il vous méprise, il vous hait!

SUSANNE, *se parlant à elle-même.*

Ah! ce que j'ai dit, que je voudrais ne l'avoir pas dit! Sa mère, je l'aimais aussi, bien que ce soit elle... Jarvis, tenez, s'il y a dans votre âme un peu de pitié, de charité, de bonté pour moi, un peu de repentir seulement... Tenez... tuez-moi, je vous en prie!... j'aime mieux mourir que ne plus le voir!

JARVIS.

Malheureuse fille!... La chose est plus sérieuse que je ne croyais!... Susanne! Susanne!

Digitized by Google

SUSANNE, *sans l'écouter.*

Il sera touché peut-être quand il saura... quand on lui dira... aura des larmes et des sanglots en se rappelant celle avec qui, la main dans la main, il courait les champs baignés de la rosée matinale, celle qui le suivait de l'œil quand il allait reprendre le travail de chaque jour, joyeux et bondissant comme le daim qui s'élance sous le premier regard de l'aube, celle qui le soir l'accueillait d'un sourire ému, lorsqu'il revenait au logis et regagnait son toit paisible. Gédéon! cher Gédéon! je sais un moyen de vous arracher quelques pleurs! O pensée heureuse!... Il pleurera... il pleurera sur moi. Non, quand on lui dira.. il ne pourra pas s'empêcher de pleurer...

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

JARVIS, *seul.*

Comme elle est agitée!... Ses regards sont étranges et égarés! ils brillent d'une flamme horrible et lugubre qui prouve que son esprit se trouble et chancelle. Ah! j'ai bien peur que cette magie fatale qu'on lui impute ou qu'elle ressent ne la précipite dans la ruine et la mort! Pauvre Susanne! Bien que tu m'aies rejeté comme Gédéon te repousse toi-même, je ne t'abandonnerai pas! Non, dans l'heure du péril ou du malheur tu me trouveras près de toi. Je veux te suivre! je veux te sauver de toi-même.

(Il sort rapidement.)

SCÈNE XII.

(Le théâtre change et représente le lieu de l'exécution, hors du village. Un grand érable en occupe le centre, une échelle y est appuyée.)

AMBLA, *conduite par les gens de justice, le* JUGE, *le* DOYEN, *le* GREFFIER, PEUPLE, *tous les personnages, excepté* JARVIS *et* GÉDÉON. *Les gens de justice placent Ambla sous l'arbre, au pied de l'échelle.*

LE JUGE.

Faites place... place à la justice! Que la loi ait son cours; que cette infâme subisse son sort! Place! place! Vos magistrats veulent la décence et le silence!

Digitized by Google

VOIX, *au dehors.*

On ne peut en venir à bout!

LE DOYEN.

Quel est ce bruit?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE SERRURIER.

C'est Gédéon Bodish qui fait résistance. Les officiers de justice ne peuvent pas le dompter; cinquante hommes ne le contiendraient pas!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GÉDÉON, *luttant contre la foule.*

GÉDÉON.

Laissez-moi... laissez-moi! Quand tous les démons se déchaîneraient pour vous soutenir, je vous braverais, oui... tous! Près d'elle... je mourrai... oui, j'y mourrai! (*Allant vers sa mère.*) Ne craignez rien, ma mère, ils ne nous sépareront pas. Ces flots d'hommes insensés se briseront contre moi, comme la houle contre un roc!

AMBLA, *à Gédéon.*

Ne les poussez pas à la fureur, cher fils! n'attirez pas sur vous leur violence! Qu'elle tombe sur moi! Ma tête vieillie attend leurs coups et j'y suis prête. Oh! mon cher enfant, n'y résistez pas; elle vous écraserait! Mon enfant, la main froide de la mort est sur mon cœur, je la sens. Dans peu de minutes, je serai hors de leur cruel pouvoir.

LE DOYEN, *montrant Gédéon.*

Cet homme veut-il s'opposer à l'exécution de la loi? Qu'on y procède à l'instant même... et s'il veut résister... qu'on se jette sur lui!

GÉDÉON.

Oui, jetez-vous sur nous! mettez-nous en pièces. Foulez-nous aux pieds! Vous êtes des démons, et votre haine sera déjouée! Vous pouvez chercher contre nous de nouvelles tortures! Elle mourra, puisque vous le voulez, mais non de la mort honteuse que vous lui réservez! Nous voici tous deux devant vous; frappez, nous ne bougerons pas! Ah! vous nous avez pris pour des fantômes, pour des sorciers, pour

Digitized by Google

des êtres que le démon possède! Le néant vous a effrayés! mais c'est vous qui êtes le néant, hommes qui n'êtes pas des hommes, crédules et barbares! N'êtes-vous pas plus féroces que ces magiciens qui vous font peur, et plus hideux à voir que les apparitions sataniques au fond des églises en ruines!... Venez donc, misérables, approchez, nous vous attendons; une mère pure, sainte, vénérable, et un fils dont tout le sang se soulève et bouillonne contre vous... Une pauvre vieille et un adolescent contre vous tous... et nous avons notre tribunal aussi, notre verdict qui casse le vôtre et s'élève au-dessus de la barbarie aveugle que vous appelez votre loi.

LE DOYEN.

Qu'on le tue s'il s'oppose à l'exécution! Jeune fou qui va périr avec elle!

GÉDÉON.

Oui, voici l'heure affreuse et définitive! Eh bien! je ris encore de vous! Nous voici prêts! et nous ne mourrons pas de la mort que vous voudriez, misérables! La corde du bourreau, le lacet des sorcières ne nous touchera pas, et sa vie honnête ne finira pas dans ces tourments et cette honte! Non! non! elle n'est pas *sorcière!* elle est ma sainte mère! — Ma mère! je lui dois toute ma vigueur et tout mon courage de jeune homme!

LE SERRURIER.

Gédéon à la mort... à la mort Gédéon!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JARVIS, *échevelé et hors de lui.*

JARVIS.

A la mort! à la mort! Il n'aura que ce qu'il mérite; la pauvre Susanne vient de se tuer tout à l'heure, la main de la jeune fille en délire a terminé ses jours. Il a été la seule cause de sa triste destinée... Je viens de voir ce pâle cadavre... beauté, jeunesse, j'ai juré de vous venger, et voici la vengeance....

LE CHARPENTIER.

On l'a trop épargné, que cela finisse....

Digitized by Google

LE PEUPLE.

Que cela finisse! tuez-le!

(La POPULACE * se jette sur Gédéon, qui se défend et défend sa mère, et tombe percé du couteau de Jarvis sur le corps d'Ambla.)

AMBLA.

Oh! mon Dieu! ils ont tué mon enfant, mon espoir! ils l'ont tué!

(Elle tombe sur le cadavre de Gédéon.)

LE DOYEN.

Qu'on relève cette femme! que la loi ait son cours.

(Ambla est morte sur le corps de son fils.)

TOPSFIELD.

C'est fini... la loi ne peut plus rien sur elle!

(Gédéon, blessé, saignant, se relève et se traîne jusqu'auprès de sa mère.)

GÉDÉON.

Mère!... ô mère! où êtes-vous?... Mon Dieu! elle est morte! aidez-moi, soulevez-moi! Permettez-moi de presser une fois encore ses lèvres de mes lèvres... une seule... une seule fois!...

(Il étreint le corps de sa mère et meurt.)

PHILARÈTE CHASLES,
Professeur au Collége de France.

* *The Populace*, etc.; page 98, l. XXI. — Cette expression employée par un Américain est assurément fort remarquable.

Digitized by Google

INDUSTRIE.

DES TRAVAUX DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE,

POUR LA JONCTION DES DEUX OCÉANS.

(Suite.*)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

IV.

Nous avons décrit jusqu'à présent l'état des travaux entrepris, soit à Panama, soit dans le Nicaragua, pour rendre facile le passage de l'isthme sur ces deux points. Il nous reste à examiner encore quelques projets qui pourraient par la suite faire une concurrence active au chemin de fer d'Aspinwal à Panama. Quel que soit d'ailleurs le succès futur d'entreprises rivales, cette voie de communication n'en conservera pas moins des avantages marqués ; elle se trouve sur le chemin le plus direct de l'Europe à l'Australie et à l'Amérique du sud; et l'extrême rapprochement des deux océans dans cette partie de l'isthme rendra le transit plus rapide et moins coûteux que sur toute autre partie de l'Amérique centrale. — Mais la traversée de l'isthme de Tehuantepec, situé au sud du Mexique (*V.* la carte, n° 10), serait pour les États-Unis d'un intérêt beaucoup plus considérable, en ce qu'elle rapprocherait la Californie des

* Voir le présent volume, page 584.

Digitized by Google

États des bords de l'Atlantique. Dès qu'un chemin de fer opérerait la jonction des deux océans, le voyage de New-York à San-Francisco pourrait s'accomplir en quinze jours, et nous avons expliqué dans la première partie de notre travail que dans les circonstances les plus favorables, il n'en faut pas moins de vingt-cinq ou vingt-huit par les routes situées plus près de l'Équateur. Le chiffre comparé des distances fera comprendre en un instant les préférences de la République confédérée pour la route à percer sur le territoire du Mexique.

On compte de New-York à San-Francisco :

par Panama.	5,858 milles.
par Tehuantepec. . .	4,744
Différence en faveur de Tehuantepec.	1,114 milles.

On compte des bouches du Mississipi à San-Francisco :

par Panama.	5,000 milles.
par Tehuantepec. . .	3,294
Différence en faveur de Tehuantepec. .	1,706 milles.

L'Europe n'est pas non plus indifférente à cette nouvelle voie de communication qui la rapprocherait soit de la Californie, soit de l'Asie. Ainsi, la traversée par vapeur de Liverpool à Canton, traversée qui par l'isthme de Suez demande au moins cinquante-quatre jours, et par Panama cinquante, pourrait être aisément accomplie en quarante jours par Tehuantepec.

L'économie de temps et d'argent n'est pas la seule raison qui rende la voie de fer à travers la partie sud du Mexique d'une importance majeure pour les États-Unis. De toutes les routes projetées, elle est la vraie route américaine; c'est celle qui est entièrement commandée par ceux des États confédérés situés sur le golfe du Mexique, la Floride, la Louisiane, le Texas; et en cas de guerre avec la Grande-Bretagne, des hommes et des provisions pourraient de tout temps être expédiés de la Nouvelle-Orléans aux bouches du Coatzacoalcos. Le Mississipi étant la grande artère de ce qu'on appelait naguère l'ouest des Etats-Unis et de ce qui en est aujourd'hui le centre, la vallée de ce fleuve est destinée à devenir le vaste réservoir de la population, le foyer de l'esprit d'entreprise et de la nationalité américaine, et l'on y sera toujours mieux préparé à défendre, à occuper et à garder l'isthme de Tehuantepec que toute autre position plus au sud. En effet, pour se rendre à Chagres, à Aspinwall ou à San-Juan de Nicaragua, les navires des Etats-Unis seraient obligés de naviguer à portée de canon pour ainsi dire des forts de la Jamaïque, et de s'écarter en pleine mer loin des côtes, exposés à toutes les attaques des vaisseaux anglais. C'est donc la route de Tehuantepec que le gouvernement de Was-

Digitized by Google

hington s'efforce d'accaparer à son profit, et pour en assurer le monopole à l'industrie américaine, sa diplomatie emploie tour à tour les séductions ou les menaces. Mais, par la même raison, le Mexique redoute de laisser établir au sud de ses Etats le peuple entreprenant qui lui a déjà enlevé ses plus belles provinces; il tremble d'être ains pris entre deux feux et d'étouffer sous l'étreinte de l'énergique race anglo-américaine. De là viennent tous les attermoiements et les lenteurs sans nombre qui ont compromis jusqu'ici l'exécution de l'entreprise, en sorte que des travaux qui pourraient être actuellement terminés n'ont pas été seulement commencés.

La distance des deux mers, de l'embouchure du Coatzacoalcos sur le golfe du Mexique à la baie de Ventosa sur le Pacifique, est à vol d'oiseau de deux cent dix-sept kilomètres seulement. — Dès les premiers temps de la conquête, Fernand Cortès avait été saisi des avantages de la jonction des deux océans, et il sut choisir dans ces parages les terres que lui concéda Charles-Quint, persuadé de la grande valeur qu'obtiendraient ses propriétés par le percement d'un canal. Elles y sont encore connues sous le nom de *Haciendas Marquesanas*, car l'on sait que le vainqueur de Montezuma a continué à n'être désigné, au Mexique, que sous le nom de marquis, dont il a porté si haut l'illustration. Lorenzana nous apprend que Cortès était versé dans les diverses branches de mathématiques; l'étudiant de Salamanque avait acquis une instruction forte dans cette célèbre université, et déjà un siècle avant lui l'invention des écluses, due à l'Italie, avait été un inappréciable perfectionnement dans l'art de la construction des canaux. Il n'est donc pas étonnant que le célèbre vice-roi ait projeté le percement d'une voie navigable; mais ses travaux se bornèrent à des sondages à l'embouchure du Coatzacoalcos et à des reconnaissances de ce fleuve, dont le parcours devait être utilisé pour se rapprocher de l'océan Pacifique.

Après Cortès, nous ne voyons plus mentionner ce projet qu'en 1774, époque à laquelle don Augustus Creamer, gouverneur de Saint-Jean d'Ulloa, fit de cette contrée une exploration générale dont il nous a laissé la relation détaillée. Mais aucune suite ne fut donnée à ses propositions, et il en fut de même du voyage entrepris en 1824 par le señor Ortiz, envoyé de Vera-Cruz pour coloniser l'isthme et pour chercher à ouvrir une route entre les deux océans. Nous arrivons ainsi jusqu'en 1842, époque à laquelle don José de Garay soumit au gouvernement mexicain un mémoire pour demander la concession de cette voie de transit. Nous y lisons ce passage :

« L'esprit se perd à évaluer les bienfaits qui résulteront pour le » Mexique de ce projet, par suite de la facilité avec laquelle les pro- » duits de son sol seront exportés. Le Mexique sera transformé en en-

Digitized by Google

» trepôt du commerce du monde; les sommes immenses provenant » des droits et des autres contributions versés par des étrangers ré- » pandront l'aisance parmi les nationaux, et ce projet attirera infail- » liblement sur le pays un flot incessant de capital et de population. »

Le 1er mars 1842 le général Santa Anna, président du Mexique, décrétait le privilége de cette voie de communication au bénéfice de don Juan de Garay. L'article 2 porte qu'un passage à travers l'isthme sera ouvert par eau, excépté sur les points où un canal étant impossible, on se servira d'un chemin de fer et de wagons. L'Etat accorde au concessionnaire le monopole du transport des passagers pendant cinquante années, et celui du transport des marchandises pendant soixante ans, à la charge de verser à l'Etat un quart des revenus nets de l'entreprise. A l'expiration de cette période, la voie ferait retour à l'Etat, qui à son tour remettrait à la compagnie un quart des revenus pendant cinquante ans. Le gouvernement octroyait à M. de Garay tous les terrains inoccupés dans un espace de dix lieues à droite et dix lieues à gauche de la voie. De plus, tout étranger était autorisé à acquérir des immeubles et à exercer quelque profession et industrie que ce soit, même le travail des mines, dans une zone de cinquante lieues de chaque côté de la ligne de transit. Ce territoire devait être considéré comme pays neutre par tous ceux qui viendraient s'y établir, et la colonisation était encore encouragée par des exemptions d'impôt et de service militaire, les nouveaux habitants restant toutefois soumis aux lois générales de la république. On accordait à M. de Garay un délai de dix-huit mois pour l'exploration scientifique de l'isthme, et les travaux devaient être commencés dix mois au plus tard après l'expiration de ce premier délai.

Aussitôt l'obtention de son privilége, M. de Garay envoyait sur les lieux M. Gaetano Moro, ingénieur italien, assisté de deux savants collègues, et cette commission se livrait à une étude approfondie du terrain et de sa configuration. La grande difficulté est l'absence d'une rade ou d'un port capable d'abriter des navires sur la côte du Pacifique. M. Moro relevait près de Tehuantepec deux lagunes d'une faible profondeur, séparées de la mer par un banc de sable où les eaux se sont seulement ménagées un étroit passage nommé Boca Barra. On se flattait de pouvoir y creuser un port, travail qui plus tard a été reconnu impraticable. La chaîne des Cordillières subit dans ces parages un abaissement marqué; le plateau de Tarifa, situé à huit kilomètres de la côte, n'est pas à plus de deux cents mètres au-dessus du niveau du Pacifique, et l'on se trouve ensuite sur le versant de l'Atlantique, vers lequel on descend par une pente assez douce jusqu'au confluent du Malatengo et du Coatzacoalcos: alors la pente devient presque insensible, et le fleuve Coatzacoalcos, navigable pour des navires tirant

Digitized by Google

trois mètres soixante centimètres jusqu'à cinquante-six kilomètres de son embouchure, serait utilisé pour le reste du parcours. L'embouchure sur le golfe du Mexique est gênée par une barre formidable qui en rend les abords dangereux. Mais on y trouve une passe de quinze mètres environ de largeur sur quatre mètres de profondeur à la basse marée, et comme le fond est de rochers, on se flatte de pouvoir élargir la passe sans de grandes dépenses, de manière à faciliter les abords de ce port pour des navires d'un assez fort tonnage. Le canal maritime à creuser aurait donc pris naissance au confluent du Malatengo pour aboutir aux lagunes de Tehuantepec, sur une longueur de quatre-vingts kilomètres. Les pentes auraient été rachetées au moyen de cent cinquante écluses, et le devis de ces constructions était évalué fort superficiellement à quatre-vingt-cinq millions de francs. Mais plus tard d'autres calculs, n'offrant pas beaucoup plus de garanties, venaient porter le chiffre présumé des dépenses à deux cents millions de francs, et ce devis, fait par le capitaine anglais Liot, ne doit inspirer plus de confiance que le précédent qu'en raison du chiffre extrêmement élevé auquel il fixe les dépenses présumées d'exécution.

On devait bientôt reconnaître qu'un canal maritime n'était pas plus avantageusement praticable sur ce point que sur l'isthme de Panama, ou sur celui de Nicaragua. Un chemin de fer était la seule voie exécutable qui n'entraînât pas à des frais désastreux. Mais, sans s'avouer encore cette conclusion pratique de l'exploration de M. Moro, M. de Garay, ne voulant pas laisser expirer les délais, avisa le gouvernement mexicain, le 9 février 1843, de l'achèvement de ses études préliminaires, et demanda à être mis en possession des terrains pour commencer les travaux. — Le même jour le président Bravo, en ordonnant cette livraison, décrétait que les terres déjà concédées à d'autres individus, mais non habitées ni cultivées, feraient partie de la nouvelle concession, aussi bien que les propriétés nationales qui avaient seules été mentionnées dans le premier contrat. — Le 6 octobre 1843, le président Santa-Anna mettait à la disposition de Garay trois cents condamnés pour l'aider dans ses travaux, et le 28 décembre de la même année, il prorogeait pour un an, c'est-à-dire jusqu'au 1er juillet 1845, le délai de dix mois fixé à l'origine pour le commencement des travaux.

Malgré des priviléges si étendus, l'entreprise continuait à rester à l'état de projet, et les révolutions intérieures du Mexique, en épouvantant les capitaux, venaient augmenter les difficultés de l'exécution. Cependant le gouvernement ne se décourageait pas, et le 5 novembre 1846 le président Salas, agissant comme dictateur, confirmait par un nouveau décret toutes les précédentes concessions faites à Garay; il étendait jusqu'à la fin de 1848 le délai pour le commencement

Digitized by Google

des travaux, et il donnait une compensation en terres voisines de l'isthme pour tenir lieu de celles possédées par des particuliers dans la zone de vingt lieues de l'un à l'autre Océan. Ces nouveaux avantages ne devaient pas accélérer les travaux, et en 1847 M. de Garay, désespérant de mener à bien l'entreprise, vendait son privilége à MM. Manning et Mac-Kintosh, riches capitalistes anglais, résidant à Mexico.

C'est seulement à cette époque que les États-Unis commencent à se préoccuper de la valeur de cette voie de communication interocéanique. La guerre du Mexique venait de leur donner la Californie; il devenait important de s'assurer de promptes relations avec cette province, et M. Trist, plénipotentiaire américain, chargé de négocier le traité de paix, reçut l'ordre d'offrir au Mexique soixante-quinze millions de francs pour le droit de passage sur l'isthme de Tehuantepec. Mais le gouvernement, se débattant de son mieux pour échapper à cette absorption dont le menacent sans cesse ses voisins du Nord, refusa de prêter l'oreille à ces propositions, et il se retrancha derrière la concession Garay comme lui ôtant le droit et le pouvoir de disposer de nouveau du privilége du passage. — En voyant le Mexique regarder comme irrévocable le contrat de 1842, le gouvernement de Washington changea aussitôt de batteries; la découverte de l'or en Californie donnait une prodigieuse importance aux concessions de terrains faites par le Mexique sur la voie de communication; il s'agissait de faire tomber le contrat entre les mains de citoyens américains, et bientôt un capitaliste de New-York, Français d'origine, M. P. A. Hargous, aussi riche qu'honorable, réussissait à acquérir de la compagnie anglaise la totalité des droits de la concession Garay. Il s'associait ensuite avec une compagnie puissante de la Nouvelle-Orléans pour organiser la prompte mise en œuvre des travaux. Dans le traité conclu avec cette compagnie, le privilége en lui-même est évalué à quinze millions de francs et fait entrer les propriétaires pour cette somme dans le capital de la compagnie. Ce capital est fixé à quarante-cinq millions de francs pour un chemin de fer de cent soixante kilomètres, partant de la limite de navigation du fleuve Coatzacoalcos. On évaluait donc à trente millions le coût du chemin de fer et des travaux de creusement des deux ports, ce qui est trop peu, comme ne tardèrent pas à le faire apprécier les rapports des ingénieurs.

Ces arrangements se passaient dans le courant de l'année 1850; et aussitôt la compagnie montait une expédition scientifique pour se livrer à une nouvelle exploration de l'isthme de Tehuantepec. — Le 25 décembre 1850, le major Barnard, commandant une compagnie de cinquante-quatre ingénieurs et ouvriers, débarquait au village de Sina-Titlan sur le fleuve Coatzacoalcos, tête de la navigation à vingt

Digitized by Google

milles de l'embouchure. En même temps M. Trastour, dirigeant une autre compagnie, était envoyé sur le Pacifique pour choisir l'emplacement d'un port sur cette côte. Nous remarquerons à ce sujet que M. Emile Chevalier, auteur d'un article sur la jonction des deux Océans dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin dernier, fait exécuter à M. Trastour ses travaux hydrographiques sur l'Océan Atlantique, au lieu de le laisser où il était, sur le Pacifique. Les sondages du port de Coatzacoalcos ont été exécutés d'abord en janvier 1848 par le commodore Perry, aujourd'hui commandant l'expédition américaine du Japon; ils ont ensuite été confirmés par M. W. G. Temple, envoyé par la compagnie en 1851; mais jamais M. Trastour n'a opéré en ces parages. M. Emile Chevalier, ingénieur, chargé d'une mission du gouvernement pour étudier les travaux à l'isthme de Panama, est intéressant et instructif lorsqu'il raconte ce qu'il a vu par lui-même; mais il ne paraît pas avoir eu connaissance des ouvrages publiés aux Etats-Unis sur la matière, et ce qu'il a appris par ouï-dire l'entraîne dans plus d'une inexactitude.

Pendant cinq mois, le major Barnard et ses assistants ont exploré l'isthme dans toutes ses directions pour en relever soigneusement les niveaux et déterminer le tracé le plus avantageux pour le chemin de fer. Ils ont reconnu l'exécution facile d'une voie ferrée de Mina-Titlan à la baie de Ventosa, en passant par Jaltepec, et leur devis fort détaillé s'élève pour ce travail à trente-cinq millions de francs. En même temps M. Trastour étudiait les côtes du Pacifique, et au lieu du chenal de Boca Barra, il concluait à donner comme tête de ligne au chemin de fer la baie de Ventosa, qui selon lui serait étendue, profonde, protégée contre les vents du midi qui ne s'y font jamais sentir, et offrant même toute sécurité contre les vents du nord, un navire pouvant s'y maintenir sur ses ancres par les plus grands ouragans. M. Trastour propose l'établissement d'un brise-lame à Ventosa pour éviter la houle, le barrage de l'une des bouches de la rivière Téhuantepec qui menace d'ensabler la baie, et divers autres travaux d'amélioration s'élevant ensemble à quatre millions de francs. — De son côté, M. W. G. Temple se livrait au sondage de l'entrée du Coatzacoalcos, et il demandait de creuser la barre sur une largeur de cent mètres, pour y assurer en toute saison six mètres d'eau. Ce travail devait demander un million de francs d'après le devis fait par M. Maillefert, ingénieur français qui se livre depuis deux ans à des extractions de roches sous-marines aux abords de la rade de New-York. — Mais au moment où l'expédition américaine se consacrait avec le plus d'ardeur à l'accomplissement de sa tâche laborieuse, elle recevait tout à coup du gouverneur de la province l'ordre de déguerpir sans délai, et cet ordre, signifié le 5 juin 1851, était appuyé par l'approche d'un

Digitized by Google

corps de troupes, chargé d'expulser les Américains. Force était au major Barnard de quitter le terrain, laissant tous ses plans inachevés, et depuis lors l'isthme de Tehuantepec a été de nouveau abandonné à la solitude.

Nous avons dit que le Mexique était déterminé à ne pas laisser tomber cette voie de communication entre les mains des Etats-Unis. Aussi, autant on avait étendu les priviléges et prolongé les délais de la concession Garay lorsqu'elle était possédée par des nationaux ou des capitalistes anglais, autant on se montra résolu d'annuler cette concession dès qu'on la vit au pouvoir de citoyens américains. En conséquence une loi votée par le congrès du Mexique, le 23 mai 1851, a proclamé solennellement le retrait de la concession de 1842, et a déclaré que le gouvernement était prêt à recevoir de nouvelles soumissions pour l'exécution du chemin de fer de Tehuantepec. Les intentions du Mexique sont bien visibles dans cette affaire, elles se trouvent consignées dans le rapport fait au sénat en présentant la loi d'annulation : « Un fait que l'on soupçonnait naguères, dit ce » rapport, et qui inspirait déjà de sérieuses inquiétudes, est mainte- » nant hors de doute : c'est que l'entreprise a pris racine dans les » Etats-Unis, et que le privilége est maintenant, comme le prouvent » des documents officiels, entre les mains de citoyens de cette nation, » lesquels emploient tous leurs efforts pour obtenir la protection de » leur gouvernement, afin d'assurer le succès et d'écarter tous les ob- » stacles qui se présentent à l'accomplissement de leur projet. »

Nous avons vu que le gouvernement du Mexique, par l'organe successif de cinq de ses présidents, avait reconnu et étendu les droits de M. de Garay ou de ses ayants droit. On comprend dès-lors que le gouvernement de Washington se soit montré fort blessé de voir renier un contrat par cela seul qu'il devait être exploité par des citoyens américains. Depuis dix-huit mois des négociations se poursuivent pour obtenir le respect de l'ancienne concession et elles ont été jusqu'à ce jour sans succès. L'influence anglaise, qui s'est déjà fait sentir dans le Nicaragua au détriment des intérêts des Etats-Unis, cette influence pousse le Mexique à refuser toute satisfaction aux légitimes demandes de la compagnie que l'on veut déposséder. Mais nous ne croyons pas qu'elle réussisse à la frustrer de ses droits, et nous pensons qu'en dernier résultat le privilége sera maintenu à la compagnie de la Nouvelle-Orléans, sauf à modifier ce qui concerne les octrois de terrains, réellement exorbitants, que Santa-Anna avait prodigués sans réflexion comme sans nécessité. Les Etats-Unis attachent une trop grande importance à cette ligne de transit pour permettre qu'elle leur échappe, et déjà, le 19 mars 1852, le président Millard Fillmore écrivait en ces termes formels au président Arista : « Je prie instamment Votre

Digitized by Google

» Excellence d'examiner attentivement les difficultés probables qui ne » manqueraient pas de surgir entre les deux nations, si le Mexique » manque à la foi qu'il a engagée dans la concession Garay. Les Amé» ricains se reposant sur cette bonne foi se sont intéressés largement » dans cette concession, et ils ont avancé de fortes sommes pour exé» cuter l'entreprise; ils ont opéré à grands frais le tracé d'un *rail-road* » et ont démontré que sa construction était praticable; et il n'est pas » possible que nos citoyens se laissent maintenant priver des privi» léges garantis par la concession et se soumettent à des pertes déses» treuses sans recourir à leur gouvernement pour faire respecter leurs » droits. Mon ardent désir est d'éviter les conséquences trop probables » qui résulteront de cet appel au gouvernement. Je ne puis, quand » bien même je le voudrais, y être indifférent. C'est le devoir de tout » gouvernement de protéger à l'étranger les droits de ses nationaux, » et les conséquences d'un déni de justice seraient telles pour le » Mexique qu'aucun ami de ce pays ne peut les envisager de sang» froid. »

Quoique le congrès de Washington se soit associé à cette politique par des résolutions menaçantes, le Mexique a passé outre, et les journaux de ce pays publiaient, le 31 juillet dernier, un décret faisant appel à la concurrence et annonçant que les soumissions seraient reçues jusqu'au 15 août pour la construction du chemin de fer de Tehuantepec. Cependant au dernier moment on s'est ravisé en voyant l'attitude hostile que prenaient les Etats-Unis; sous différents prétextes, l'époque de l'adjudication a été ajournée au 2 novembre, afin de laisser le champ libre à de nouvelles négociations, et quoique cinq soumissions cachetées aient été déposées à l'époque fixée, le gouvernement s'est encore prévalu de certaines irrégularités de forme pour différer de créer de nouveaux droits qui pourraient à leur tour devenir impérieux. Afin d'aplanir la voie à un accommodement, le ministère mexicain a donné en masse sa démission. On a craint qu'il se fût montré trop ouvertement hostile aux réclamations des Etats-Unis, et le président a renvoyé l'examen de la question du chemin de Tehuantepec à une commission spéciale, composée des membres les plus influents du congrès. De son côté, le gouvernement de Washington a consenti à rappeler son ambassadeur, M. Letcher, qui s'était montré trop menaçant et trop belliqueux. Le juge Coukling, envoyé en sa place, a dû arriver à son poste le 1er novembre, et il est permis d'espérer qu'une transaction honorable viendra empêcher la rupture complète entre les deux pays. L'industrie des Etats-Unis conservera le monopole du chemin de fer; mais les priviléges politiques attachés à la concession seront modifiés, de manière à n'en pas faire un danger immédiat pour la nationalité américaine.

Digitized by Google

V.

Arrêté dans son essor à l'isthme de Tehuantepec, l'esprit d'entreprise des Américains devait se porter ailleurs, afin d'arriver à abréger la distance de New-York à San-Francisco. Plusieurs expéditions ont été entreprises sur le territoire du Mexique, pour rechercher des rivières navigables et explorer la chaîne des Cordillières, afin d'y trouver des gorges assez abaissées pour donner passage à des routes. A la suite d'une de ces expéditions le colonel Ramsay a obtenu en 1851, du gouvernement de Mexico, le monopole de la navigation à vapeur sur le fleuve Muscala, depuis son embouchure à Zacatula sur le Pacifique, et dans un parcours de quatre cent cinquante milles jusqu'à la frontière de l'Etat de Puebla. Le colonel se propose d'établir un service de bateaux à vapeur sur le Muscala; la tête de navigation, située au village de Mesquitelan, n'est éloignée de Vera-Cruz que de cent soixante milles, et à cinq lieues de Mesquitelan, on trouve une route carrossable, la meilleure route du Mexique, qui met en communication avec Vera-Cruz. Les diligences franchissent cette distance en trente-six heures, en sorte que le trajet total de New-York à San-Francisco par cette voie ne serait que de quinze jours, dont quatre employés à se transporter, un quart par terre, et trois quarts par eau, du golfe du Mexique aux rivages du Pacifique. — Ce projet séduit tout d'abord par sa simplicité et le peu de frais que nécessitera l'ouverture de cette ligne de transit. Vera-Cruz est située au nord-ouest du port de Coatzacoalcos et à une assez faible distance. La route qui part de Vera-Cruz pour se diriger sur le Muscala traverse les provinces les mieux cultivées et les plus riches du Mexique, et ce fleuve dont l'importance commerciale a été jusqu'à ce jour ignorée, paraît ne devoir présenter aucun obstacle à la navigation à vapeur. Au mois de juin dernier, une compagnie, commandée par le colonel Ramsay, est partie de New-York afin d'étudier avec soin le lit de ce fleuve et de vérifier jusqu'à quel point et dans quelle mesure il est navigable. Nous lisons un rapport de cette expédition, daté de *Totalsintla* sur le Muscala, le 20 août dernier; elle avait déjà exploré cinquante milles du cours du fleuve dans la partie la plus éloignée de son embouchure en le sondant dans toutes les directions. On trouvait partout de douze à vingt pieds d'eau de profondeur, sans bas-fonds, sans rochers, sans rapides, et l'on était plein d'espoir qu'à mesure qu'on se rapprocherait du Pacifique l'exploration donnerait des résultats de plus en plus satisfaisants. A la date du 1er octobre cette exploration était terminée, et la compagnie d'ingénieurs, après avoir suivi le cours du Muscala jusqu'au

Digitized by Google

port de Zacatula, avait longé la côte du Pacifique jusqu'à Acapulco pour y attendre le vapeur de San-Francisco et faire sa rentrée à New-York. L'arrivée de ces intrépides voyageurs et le récit de leurs découvertes avaient mis en émoi la ville entière d'Acapulco, qui jusqu'ici a été le port le plus important du Mexique sur la mer du Sud. Malgré la proximité de Zacatula, qui n'est éloignée que de cent lieues au nord-ouest, on s'y était toujours imaginé que le fleuve Muscala n'était pas navigable par suite de la quantité de rochers et de rapides qui, dit-on, obstruent son cours ; et voici qu'un corps d'hydrographes, après avoir descendu ce fleuve depuis un point éloigné de quatre cent cinquante milles de son embouchure, après y avoir pratiqué des sondages multipliés et en avoir relevé la topographie dans toutes les directions, affirme que l'on a été jusqu'ici dans l'ignorance la plus complète sur la position du Muscala, sur son volume d'eau, sa profondeur, son importance et son parcours. Leur apparition seule atteste jusqu'à un certain point la véracité de leurs récits. Il a bien fallu que la navigation fût possible et que les obstacles ne fussent pas insurmontables, puisque le colonel Ramsay a navigué avec ses compagnons, dans une simple chaloupe, sur les eaux paisibles de cette belle rivière, oubliée pour ainsi dire à la porte de Mexico, au centre d'un pays colonisé depuis plus de trois siècles. — Les habitants d'Acapulco, frappés des désavantages de la position de leur ville comparée à celle de Zacatula, voient déjà le commerce du Mexique les abandonner et le transit des Etats-Unis et de l'Europe pour la Californie se porter vers ce point, mieux favorisé de la nature. Bon nombre d'Américains, établis à Acapulco, songent déjà à plier bagage et à transporter leur commerce et leur industrie sur la baie de *Petacalco*, au fond de laquelle s'élèvera la future ville de Zacatula; c'est par un déplacement analogue que le bourg de Chagres se dépeuple pour donner naissance à la ville d'Aspinwall; et si tous les faits confirment les espérances des promoteurs de l'œuvre, si rien n'est embelli et déguisé dans les récits qu'on livre au public américain pour éveiller son engouement en faveur de la route nouvelle, il faut s'attendre que d'ici à un an des vapeurs sillonneront les eaux jusqu'à présent désertes du Muscala, et que l'émigration se détournera en partie des autres lignes pour se presser vers celle qui promet un voyage si abrégé. — Ainsi la Californie serait mise à vingt-cinq jours de distance de la France, tandis qu'il y a trois ans à peine, le voyageur, n'ayant pas d'autre alternative que la traversée par le cap Horn, devait se résigner, pour arriver à San-Francisco, à six mois de pénible navigation.

Les cartes et plans préparés par les soins du colonel Ramsay sont destinés à opérer une réforme totale dans la géographie du Mexique; il n'est pas jusqu'aux belles cartes dressées par M. Alexandre de

Digitized by Google

Humboldt lui-même, dans lesquelles l'exploration actuelle viendrait constater deux erreurs considérables, quant à la topographie des cours d'eau et des chaînes de montagnes de cette république. M. Ramsay affirme avoir découvert une rivière, une vallée fertile et bien cultivée, et une excellente route carrossable, là où le savant Prussien a tracé l'une des plus formidables Cordillières du Mexique. Mais ces inexactitudes n'enlèvent rien au mérite du plus grand cosmographe des temps modernes; on ne les rencontre sur aucun des points que M. de Humboldt a pu explorer par lui-même. Dans l'obligation de se fier aux rapports d'autrui pour les districts qu'il n'a pas visités, il a dû copier leurs erreurs, et c'est ainsi que sur certaines cartes on voit l'embouchure du Muscala, appelé aussi Rio Balsas, placée à l'est d'Acapulco, quand elle est située en réalité à plus de cent lieues à l'ouest. A défaut d'une étude scientifique de ce cours d'eau, les rapports se bornaient à ce qu'en racontaient les naturels établis sur ses bords. Chacun d'eux ne connaissait que les environs de son village; aux endroits où le courant était rétréci par des rochers et des promontoires, on supposait que des courants rapides rendaient la navigation impossible; le fleuve ne se trouvant pas sur la grande route de Mexico à Acapulco, n'attirait ni les voyageurs ni le commerce de ce côté, et c'est ainsi qu'une voie précieuse de communication pouvait peut-être rester longtemps encore délaissée et ignorée, si l'esprit d'entreprise de quelques citoyens des États-Unis n'était venu troubler les eaux solitaires et étonnées du Muscala.

Rendons cependant justice aux Espagnols du passé, si nous ne pouvons découvrir d'énergie ni d'initiative chez leurs descendants. Le fleuve qui nous occupe a été connu, apprécié et utilisé par Fernand Cortès, et c'est au port de Zacatula qu'il a préparé sa première expédition maritime pour la découverte de la Californie, comme le constate M. de Humboldt dans son *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*. Quatre ans à peine s'étaient écoulés depuis que l'intrépide conquérant avait débarqué sur l'empire de Montezuma, et déjà il avait poussé ses excursions jusqu'aux rivages du Pacifique, dont il s'emparait au nom de Charles-Quint. Ce n'était rien pour lui d'avoir donné à l'Espagne un puissant empire, Cortès rêvait deux découvertes à faire oublier celles de Colomb, et l'ardeur qui l'animait lui faisait y dissiper sa fortune personnelle. En 1523 il ordonne de construire à Vera-Cruz quatre brigantines, et des Indiens les transportent pièce à pièce à travers le continent jusqu'au cours du Muscala. Là on forme des radeaux avec ces charpentes liées entre elles, et on les abandonne à la pente du fleuve, qui les transporte à Zacatula. Quarante ouvriers espagnols y sont déjà réunis pour assembler ces pièces et en composer des navires; mais au moment où les brigantins sont prêts à prendre

Digitized by Google

la mer, un incendie les dévore et ruine en un instant les espérances de Cortès. Sans se laisser décourager par ce désastre, il construit de nouveaux navires, et il les expédie l'année suivante en découvertes, sous la conduite de Christophe de Olid, qui, le premier, reconnaît la Californie. Bientôt deux autres flottes mettent à la voile pour étendre davantage le champ des explorations; Cortès a équipé l'une d'elles à Acapulco, et l'autre à Tehuantepec, son génie lui ayant déjà appris à utiliser pour le transport des matériaux le fleuve Coatzacoalcos, qui les lui apportait des ports de l'Océan; enfin, ayant été disgracié et remplacé dans le gouvernement du Mexique, Cortès se venge noblement de l'ingratitude de son souverain, en s'embarquant lui-même, en 1537, pour entreprendre à ses frais de nouvelles découvertes. Il côtoie la presqu'île de la Vieille Californie, en y fondant différents établissements; il sillonne en tous sens la mer Vermeille, que les Espagnols appellent encore, en souvenir de lui, la mer de Cortès. Mais deux tempêtes dispersèrent ses caravelles, et ces travaux qui suffiraient pour sortir de l'oubli un navigateur ordinaire, se perdent presqu'inaperçus au milieu des hauts faits de l'illustre Castillan. — Ainsi Cortès a le mérite incontestable d'avoir pressenti l'importante valeur maritime de ces deux points, Zacatula et Tehuantepec; son génie ne s'est même pas contenté de remarques spéculatives sur les voies de communication à établir entre les deux Océans; l'esprit pratique du conquérant a su accomplir des actes hardis et des hauts faits industriels qui n'ont plus été reproduits que de nos jours, et nous avons donc eu raison de dire que la forte génération des intrépides aventuriers espagnols du seizième siècle ne le cède en rien pour le génie aux plus savants inventeurs de l'époque actuelle. La découverte d'une voie de communication entre l'Atlantique et le Pacifique était, au siècle de Charles-Quint, ce que le passage du nord-ouest de l'Amérique est de nos jours, le grand *ignis fatuus* des navigateurs. La vaste étendue du continent américain avait déjà été acquise à la science par les voyages de Sébastien Cabot au nord, et de Magellan au sud. La proximité des deux océans dans certaines parties avait été vérifiée par Balboa et Fernand Cortès. Les érudits d'Europe ne voulaient pas admettre que la nature eût exécuté un plan contraire en apparence aux intérêts de l'humanité; ils considéraient comme telle l'interposition dans toute la longueur de l'isthme d'une digue infranchissable s'opposant à l'union des mers adjacentes, et la curieuse correspondance de Pierre Martyr fournit des preuves surabondantes de cette préoccupation générale.

Si Cortès a su vaincre la nature pour l'accomplissement de ses desseins, et être ainsi le précurseur lointain des hydrographes modernes, auxquels il indique si bien les meilleures routes à suivre, il n'a pas

Digitized by Google

montré moins de pénétration intelligente dans l'instinct qui l'attirait vers la Californie. Au commencement de ses découvertes dans cette direction il écrivait à Charles-Quint :

« Plus que tous mes compagnons je m'exalte des récits qui m'ar-
» rivent du Grand Océan, car tous ceux qui ont quelque science et
» expérience de la navigation des Indes ont tenu pour certain que,
» découvrant dans ces parages la mer du Sud, on devait aussi y trouver
» beaucoup d'îles riches d'or, de perles, de pierres précieuses, d'épices,
» et y apprendre beaucoup d'autres secrets et choses admirables. »

Ce qui vint bientôt enflammer encore davantage l'imagination de Cortès, c'est l'arrivée au Mexique d'un Franciscain touriste revenant d'un prodigieux voyage où il avait pénétré fort avant au nord dans l'intérieur du continent, en plantant la croix sur le sommet des montagnes. Le frère Marc, de Nice, parti de Saint-Michel Cubiacan, avec un frère convers nègre, le bon Dorantès, avait perdu bientôt son compagnon, massacré par les indigènes ; il n'en continua pas moins sa route intrépidement, et à son retour il tourna les plus fortes têtes par les récits fabuleux de la beauté du pays situé au nord du golfe de Californie, de la magnificence de la ville de Cibola, avec ses palais hauts de dix étages, de son immense population, de sa police, et de la civilisation de ses habitants. Les villes indiennes connues sous le nom de *Casas grandes*, et qui existent sur les bords du Rio Gila, avaient servi de canevas aux broderies du bon père, et il pouvait d'ailleurs dire pour son excuse qu'il n'avait pas pénétré dans l'intérieur de Cibola. Il s'était contenté de contempler cette ville fameuse du haut d'une montagne, et il avait ajouté foi, pour les détails, aux descriptions des Indiens ; — mais ce qu'il y a de curieux, c'est que la vieille carte manuscrite de Castillo place la cité fantastique de Cibola non loin des parages où s'élève aujourd'hui la ville très-réelle de San-Francisco ; — et l'on vit Cortès et le vice-roi Mendoza se disputer à l'avance la conquête de ce *Tombouctou* américain.

Le colonel Ramsay, en marchant sur les traces de Cortès, du moins en ce qui touche aux entreprises pacifiques, paraît devoir arriver promptement à des résultats fort importants pour le commerce du monde entier ; il est présentement à Mexico pour organiser le service de navigation intérieure dont le gouvernement lui a concédé le privilége. Les États-Unis s'intéressent également à la prompte réalisation de ce projet, et dans sa dernière session le congrès de Washington, après avoir décrété que la malle de Californie suivrait la route de Vera-Cruz à Zacatula, aussitôt que les vapeurs seraient établis sur le fleuve Muscala, a voté une subvention annuelle de deux millions cinq cent mille francs pour indemniser le concessionnaire des frais de transport de cette malle. Plus tard viendra la ques-

Digitized by Google

tion d'un chemin de fer entre Vera-Cruz et Totalsintla, et nous faisons des vœux sincères pour que cette voie nouvelle, en amenant le commerce et la colonisation vers cette partie centrale du Mexique, contribue à préserver ce malheureux pays des embarras financiers et des révoltes intestines au milieu desquels il dépérit chaque jour.

VI.

Pendant que les États-Unis cherchent à s'assurer la possession des routes entre les deux océans situées le plus au nord, parce que ce sont celles qui, en se rapprochant le plus de leur territoire, rendent la communication facile de la Californie aux autres États, l'Angleterre, non contente d'entraver les projets de sa rivale maritime et commerciale, s'efforce de créer de nouvelles voies interocéaniques sur la partie sud de l'isthme de Panama, connue sous le nom d'isthme de Darien; cependant les ingénieurs envoyés sur les lieux par le gouvernement ou par diverses compagnies, n'ont pas conclu à l'adoption de l'une des voies désignées par M. de Humboldt pour la construction d'un canal. D'après ce savant, voici quels auraient été les tracés de ces deux lignes :

Au sud-est de Panama, en suivant la côte du Pacifique, on trouve la petite baie de Cupica; de là on traverse six lieues marines d'un sol presque de niveau et propre pour un canal qui se terminerait à l'*Embarcadero* du Rio Naipi. Cette rivière, navigable à cette hauteur, se jette à Zitara dans le Rio Atrato, qui va aboutir à l'Atlantique. A la fin du siècle dernier, M. Gogueneche, intelligent pilote de Biscaye, fit des études sur ce sujet pour le compte de la colonie de la Nouvelle-Grenade, et M. de Humboldt affirme que le terrain entre Cupica et l'embouchure de l'Atrato est le seul lieu de toute l'Amérique centrale où la chaîne des Andes soit entièrement brisée.

Dans l'intérieur de la province de Choco, le ravin (Quebrada) de la Raspadura unit les sources voisines du Rio Noanama appelé aussi Rio San-Juan, et de la petite rivière Quito; celle-ci, grossie de deux autres cours d'eau, forme le Rio Atrato, qui se dirige vers l'Atlantique, tandis que le Rio Noanama va se perdre dans le Pacifique. Il y a plus de soixante ans qu'un moine d'une grande activité d'esprit, curé du village de Novita, employa ses paroissiens à creuser une tranchée le long du ravin de la Raspadura, et par ce moyen, dans la saison des pluies, des canots chargés de cacao peuvent traverser d'un Océan à à l'autre. Cette communication intérieure, formée par des Indiens, a existé depuis l'année 1788 inconnue à l'Europe, jusqu'à ce que M. de Humboldt publiât, à la fin du siècle dernier, un fait si intéressant.

Digitized by Google

Sans méconnaître les avantages que présentent ces tracés, les ingénieurs anglais qui ont récemment exploré ces parages, ont cru voir des facilités plus grandes d'exécution sur un autre point de l'isthme de Darien. Une compagnie s'est formée à Londres, ayant pour principaux fondateurs MM. Fox et Henderson, les savants architectes du Palais de Cristal qui a servi à l'Exposition universelle de 1851; la compagnie se propose de creuser une tranchée à ciel ouvert, accessible pour les plus grands navires et à tout état de marée. Le canal maritime commencerait près de la pointe Escoses, au fond de la baie de Calédonie, sur la mer Caraïbe, et il aboutirait au Rio Savanas, qui se jette dans le golfe San Miguel (V. la carte, n° 3). La pointe Escoses se trouve située à cent vingt-cinq milles à l'est de Panama, sous la même parallèle de latitude, et à peu près à la même distance au nord-ouest des bouches du Rio Atrato. Au printemps dernier, le congrès de la Nouvelle-Grenade, siégeant à Bogota, a concédé à la compagnie anglaise le droit de creuser ce canal, en fixant la durée du privilége à quatre-vingt-dix-neuf ans; mais comme le contrat déjà passé avec la compagnie américaine de Panama interdit à l'État la faculté d'autoriser toute communication interocéanique autre que celle du chemin de fer en cours d'exécution, le privilége du canal sera considéré comme nul, s'il ne reçoit pas l'approbation des actionnaires du chemin de fer. — La compagnie anglaise se flatte de l'obtenir sans peine en offrant à sa rivale une participation libérale dans les bénéfices futurs de l'entreprise, et, sans attendre la réalisation de ses espérances, elle a fait étudier le terrain par un ingénieur compétent. M. Lionel Gisborne, du corps royal des mines, et son assistant M. Henry Forde, se sont embarqués à Southampton le 2 avril dernier, chargés par MM. Fox et Henderson de cette importante mission. Arrivé à Carthagène le 1er mai, M. Gisborne s'entourait de tous les renseignements désirables sur la configuration du pays, près des habitants de ce port et dans les archives du gouvernement; puis, ayant freté le schooner *Veloz*, il mettait à la voile pour la Pointe Escoses le 12 juin, et il y débarquait avec son compagnon le 15 pour commencer son exploration.

L'entreprise de nos modernes aventuriers, s'il est permis de prendre cette expression en bonne part, ne laissait pas que de leur causer quelques appréhensions. Les étrangers n'ont pas été admis à visiter l'intérieur du pays de Darien depuis que les boucaniers ont aidé les naturels à en chasser les Espagnols, il y a environ deux cents ans. Les Indiens ont su y maintenir leur indépendance, et la république de la Nouvelle-Grenade n'exerce sur eux aucune suprématie. C'était en vain qu'on devait s'attendre à obtenir de ces indigènes ombrageux la faculté de pénétrer sur leur territoire, et il pouvait être hasardeux d'y débarquer. Cependant, comme il était indispensable de constater l'endroit où se

Digitized by Google

trouve le point culminant entre les deux Océans, et comme M. Gisborne conjecturait que ce point n'était pas éloigné de la côte de l'Atlantique, les deux explorateurs se déterminèrent à s'enfoncer dans les terres. La chaîne des Cordillières, vue de la mer, présente un front non interrompu de montagnes, entre lesquelles on n'aperçoit aucune vallée, et le premier objet des voyageurs était de rechercher un col pouvant livrer passage au canal. Ils atteignirent ces hauteurs sans obstacles, et constatèrent que le sommet le plus abaissé mesurait soixante-cinq mètres au-dessus du niveau de l'Atlantique. Continuant leur route, ils suivirent un petit ruisseau qui se dirigeait sur le versant opposé et qui les conduisit à une large rivière coulant du Sud-Ouest au Nord-Est. Ils gravirent un pic élevé, grimpèrent au haut d'un grand arbre, et purent reconnaître une vaste plaine dans la direction de San-Miguel. Descendant ensuite le cours de la rivière, MM. Gisborne et Forde passèrent la nuit sur ses bords ; et comme ils reprenaient leur marche au matin, un canot, monté par cinq Indiens bien armés, fit son apparition et somma les voyageurs de les suivre. Ils continuèrent ainsi, pendant le jour, à longer la rive jusqu'à son embouchure dans la baie de Calédonie, où leur escorte les livra aux habitants d'un village qui s'élève sur la côte. Après un interrogatoire minutieux, subi en présence du chef, qui parlait un peu l'anglais, et après avoir répondu à une foule de questions sur le but de leur excursion, les ingénieurs virent les indigènes se former en assemblée pour décider de leur sort. La délibération dura plusieurs heures, pendant lesquelles on retenait les deux explorateurs prisonniers ; et enfin on leur permit, non sans de grandes difficultés, de regagner leur schooner, sur la promesse de mettre à la voile immédiatement, et sur la menace d'être traités plus sommairement s'ils s'aventuraient de nouveau dans la contrée. Pour veiller à leur embarquement, six Indiens les accompagnèrent jusqu'à leur navire, ancré à six milles du village, à la pointe Escoses, et ils demeurèrent en observation sur la côte, jusqu'à ce que le schooner ayant mis à la voile eût disparu à l'horizon.

Une reconnaissance faite ainsi sous la surveillance des naturels doit être fort superficielle. Cependant, dans un résumé du rapport de M. Gisborne, que nous avons sous les yeux, résumé des plus confus, publié par un journal de New-York du mois de septembre dernier, nous voyons cet ingénieur affirmer que son exploration lui a suffi pour vérifier que la baie de Calédonie est admirablement disposée pour être le port du canal projeté ; tandis que la pointe Escoses, fermée à d'autres vents, pourrait servir de port de refuge. Il dit aussi s'être assuré que le point culminant de l'isthme de Darien doit être au milieu de sa largeur, et non, comme il le croyait, près de la côte de l'Atlantique, et que la chaîne des Cordillières se sépare en une vallée,

Digitized by Google

pour laisser passer la rivière de Calédonie. — Satisfait de ces résultats, M. Gisborne mettait le cap sur Aspinwall, distant d'environ cent milles. Il y traversait l'isthme jusqu'à Panama; puis, s'embarquant sur le Pacifique, à bord d'un autre schooner, il se dirigeait sur le golfe San-Miguel, où il mettait pied à terre, le 29 juin, à Boca-Chica, entrée du port de Darien. Il procédait, le lendemain, à l'exploration du Rio Savanas, large de deux milles à son embouchure, et se rétrécissant graduellement jusqu'à ne l'être plus que d'un demi-mille, à une distance de sept milles de la mer. Les rives sont bordées par des collines de deux à trois cents pieds de hauteur, et la profondeur de la rivière varie de six à neuf brasses à la marée basse, les sondages donnant un fond mou et boueux. Depuis ce point jusqu'à la jonction du Rio Tuyra, la profondeur diminue, et le flux cesse de se faire sentir à cinq milles au-dessus du Tuyra, point où la navigation du Savanas est arrêtée par un saut de deux pieds de hauteur.

A cet endroit, les deux voyageurs quittèrent la vallée de la rivière, pour se diriger par terre vers la baie de Calédonie, en s'orientant et marchant au Nord-Est. Après deux milles d'un terrain plat, MM. Gisborne et Forde franchirent une rangée de collines, dont ils mesurèrent la hauteur à cent pieds; puis, après avoir passé une vallée au confluent de deux petits ruisseaux, ils se trouvèrent en face d'une autre chaîne montagneuse de cent trente pieds de hauteur, qui leur parut le point culminant entre le Rio Savanas et la rivière de Calédonie. Du sommet de ces collines, ils aperçurent devant eux une vaste plaine, qu'ils supposèrent être la même que celle vue de l'autre extrémité du bassin, près de la côte de l'Atlantique. — Mais ayant reconnu que le pays devenait habité, en remarquant des sentiers frayés et un pont de troncs d'arbres jeté sur un torrent, ils craignirent de retomber entre les mains de la tribu indienne du Rio Caledonia, et ils jugèrent prudent de rétrograder. De retour à la baie de San-Miguel, le 9 juillet, M. Gisborne se hâtait de revenir en Angleterre, et il débarquait à Southampton le 17 août dernier.

Nous avons donné les dates et les particularités de cette rapide excursion, afin de faire apprécier si elle peut être considérée comme une étude sérieuse du canal projeté. Ainsi, les deux ingénieurs n'ont pas mis plus de quinze jours à explorer l'isthme de Darien; ils n'en ont pas franchi la partie centrale; ils se sont bornés à monter sur des collines ou sur des arbres pour regarder devant eux; ils ont été prisonniers des Indiens pendant une partie de ces deux semaines; et cependant, M. Gisborne ne craint pas de fournir un volumineux rapport plein de chiffres, flanqué de cartes et de plans, de profils et d'élévations, dans lequel il conclut intrépidement que le canal maritime coûterait trois cent millions de francs, pas un centime de plus, pas un de moins. La

Digitized by Google

distance totale à franchir ne dépasse pas cinquante milles, et cette distance serait diminuée par le cours d'eau navigable de Savanas sur une longueur de vingt milles. On n'aurait donc à creuser qu'un canal de trente milles, et l'excavation la plus profonde pour la tranchée ne dépasserait pas cent vingt-cinq pieds. — M. Gisborne se flatte de n'établir aucune écluse dans tout le parcours. Il dit avoir constaté que le flux, sur la mer Caraïbe, n'atteint que vingt-quatre pouces, tandis qu'il atteint vingt-quatre pieds dans l'Océan Pacifique. Ce curieux phénomène doit donner aux eaux d'un canal joignant les deux Océans un courant dans les deux directions; et l'on se propose d'utiliser ce courant une fois par jour, en exigeant de lui une force suffisante pour faire passer les navires d'une mer dans l'autre, sans employer d'autre moteur. Le canal aurait une profondeur d'eau de trente pieds à marée basse, cent cinquante pieds de largeur au fond de son lit, et deux cent dix pieds de largeur à la surface de l'eau, ce qui permettrait aux plus forts navires d'y pénétrer, pour éviter le voyage autour du Cap Horn.

Si cette entreprise paraît trop gigantesque, M. Gisborne n'est pas embarrassé pour fournir un plan moins ambitieux. Il consiste à former des barrages à travers les deux rivières qui se jettent d'une part dans l'Atlantique, de l'autre dans le Pacifique. On inonderait ainsi la plaine centrale, on y conserverait un lac factice élevé de quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau de la mer du Sud: puis, par une série d'écluses, on rachèterait la double pente depuis le lac jusqu'aux deux mers. Trois biefs de quatre cents pieds de longueur, placés sur chaque versant du lac, suffiraient pour atteindre la mer, et le devis pour le travail serait de cent soixante-quinze millions de francs. — Certains journaux anglais, en annonçant ce projet, affirment qu'on n'est pas embarrassé pour obtenir à Londres un montant de souscriptions suffisant. Cependant, nous voyons que la presse américaine se livre à des commentaires laudatifs du rapport de M. Gisborne, ce qui ne peut être qu'une réclame; et elle fait appel aux actionnaires des Etats-Unis, sous le prétexte que les Anglais auraient voulu ménager le point d'honneur national des Américains, en leur réservant une part dans le capital de l'entreprise. Nous avons peine à admettre une pareille abnégation en affaires, surtout de la part des capitalistes de Londres, et nous attendrons une exploration plus sérieuse avant de croire à l'exécution prompte et facile du canal de l'isthme de Darien.

VII.

Il nous reste un dernier projet à examiner; puis nous aurons achevé de passer en revue les nombreuses lignes de communication que les industries anglaise et américaine ont cherché jusqu'à présent

Digitized by Google

à établir entre les deux Océans. Nous disons jusqu'à présent, car chaque jour voit éclore une idée nouvelle; et tandis qu'à une autre époque, la chaîne des Cordillières était réputée présenter une barrière infranchissable à des travaux de percement, aujourd'hui, au dire des intéressés, elle offrirait à chaque pas de profondes vallées, qui livreraient un passage facile partout où l'on en aurait besoin. La spécialité d'explorateur de l'isthme est devenue une profession. La contrée longue et étroite qui s'étend depuis Tehuantepec jusqu'à Darien est parcourue en tous sens par des arpenteurs, des géomètres et des ingénieurs, cherchant à l'envi comment ils pourraient percer une nouvelle route et improviser des ports le long d'une côte sans abris. Les priviléges obtenus par certaines compagnies, loin d'écarter la concurrence, semblent la faire naître, et c'est à qui cherchera à éluder les conventions les plus formelles, en donnant des interprétations détournées et impossibles à des textes aussi explicites que peu ambigus. Les États eux-mêmes se rendent complices de ces infractions aux contrats dont ils ont solennellement garanti la loyale exécution. Assiégés par une foule d'industriels qui se disputent les concessions au rabais, les gouverneurs ou présidents ne savent plus auquel entendre. Nous avons vu la Nouvelle-Grenade accorder le privilége du canal de Darien en violation du contrat passé avec la compagnie du chemin de fer de Panama, et la concession dont nous allons parler en terminant ne nous semble pas davantage conforme à l'esprit de son traité.

Entre l'isthme de Panama et celui de Nicaragua, se trouve la contrée connue sous le nom d'isthme de Veragua. C'est dans cette province que Christophe Colomb choisit les vastes terrains dont la couronne de Castille lui fit la concession. Il en tira son titre de duc de Veragua, et il donna la préférence à cette partie de l'Amérique centrale par les mêmes raisons qui guidèrent Fernand Cortès dans le choix de ses propriétés. La distance qui sépare les deux Océans n'est que de quarante milles géographiques en ligne directe, et nous lisons dans le *London-Herald* du 13 juillet dernier qu'une compagnie anglaise a reçu une charte royale et s'est organisée pour la construction d'un chemin de madriers à travers cet isthme. D'après le journal de Londres, commentant les annonces de la compagnie, la Cordillière qui s'élève à une considérable hauteur dans cette province, est coupée à un endroit par une profonde vallée qui semble formée tout exprès par la nature pour offrir une voie de communication prompte et aisée entre les deux mers. Le plus haut sommet aurait cent soixante pieds au-dessus du niveau de l'Océan, et cette hauteur ne se prolongerait que pendant une faible distance, le terrain s'abaissant par une pente douce et formant bientôt une plaine sur le versant du Pacifique. Aux deux extrémités de la ligne, l'ancrage serait bon et protégé contre les vents; enfin, les

Digitized by Google

approches en venant du large seraient faciles. Le pays, le long du chemin projeté, serait salubre et offrirait un sol ferme que ne détrempe aucun marais. L'exploration du capitaine Bernett, commandant le *Thunder* en 1838, et celle toute récente du capitaine Kellet, auraient reconnu dans la lagune de Chiriqui, sur la côte de l'Atlantique, un port très avantageux, et l'entreprise se présenterait, en un mot, dans les meilleures conditions de succès (V. la carte, projet n° 5).

Cette route de bois, formée de madriers placés transversalement et côte à côte, ne peut avoir la prétention de remplacer un chemin de fer ou un canal; mais elle peut être très utile et amener un trafic important sur le point de l'isthme où elle sera établie. Si le terrain est sec, les essences de bois dur, que l'on trouve en abondance dans cette province, formeront un plancher solide et résistant, sur lequel les chariots et voitures rouleront avec beaucoup d'aisance. Ces *plank-roads* sont très répandus aux Etats-Unis, et dans les pays où le bois est la propriété de celui qui prend la peine de le couper, ils forment des voies de communication excellentes à très peu de frais. La force de traction requise pour un fardeau donné est beaucoup moindre que sur les routes de terre; et quand bien même il y aurait de l'exagération dans le prospectus de l'entreprise, nous n'avons pas d'objection à la croire réalisable, et nous nous laisserions volontiers aller à aventurer quelques fonds dans son capital. La modestie de la conception nous séduit, et l'on ne peut douter de la valeur du projet pour ouvrir des débouchés aux pays qu'il traverse en augmentant leur importance.

D'après le privilége obtenu par la compagnie américaine du chemin de fer de Panama, il est expressément établi qu'aucune autre concession ne sera donnée, sur tout le territoire de la Nouvelle-Grenade, pour la construction de routes carrossables (*caminos de ruedo*). Mais le contrat porte en même temps que chaque province aura le droit de construire et d'améliorer les routes provinciales déjà commencées. C'est en vertu de cette clause que la province de Veragua a accordé le contrat du *plank-road*, se basant sur ce qu'un chemin existe déjà depuis David jusqu'à Bocas del Toro. D'après les entrepreneurs anglais, ce ne serait ainsi qu'une amélioration et non une construction nouvelle, et, grâce à cette interprétation, ils se préparent à entrer en concurrence avec leurs voisins les Américains de Panama. D'après une correspondance du 26 octobre, datée de David, chef-lieu de Veragua, le projet attirerait déjà l'émigration de ce côté, et, dans une session fort orageuse de quarante jours, qui s'était terminée le 24 octobre, la *camara* avait ratifié de vastes concessions de terrains, faites au Dr Cullen, à Don Santiago, à M. Agnew et à plusieurs autres, à la charge de peupler leurs nouveaux domaines avec des émigrants venus d'Europe.

Digitized by Google

VIII.

Tel est l'état actuel de la question si longtemps débattue du percement du grand isthme américain. Il est hors de doute qu'elle marche à une rapide solution sur plusieurs points; et quoique les deux nations qui s'y disputent les concessions avec plus d'acharnement que de bonne foi, songent avant tout à leurs propres intérêts, elles ne pourront empêcher le Monde entier de bénéficier des avantages de leurs travaux. En outre de la révolution maritime et commerciale qui doit être la conséquence de la jonction des deux Océans, la solution de ce problème rapprochera, pour l'Asie, le moment où elle se laissera conquérir aux mœurs et aux coutumes européennes. L'antique Orient est attaqué de toutes parts, et le voile mystérieux sous lequel il veut cacher sa civilisation décrépite doit se laisser arracher par des mains plus pures et plus jeunes. Pendant que l'Angleterre pénètre l'Asie par l'Ouest; pendant que la Russie la presse par le Nord, les Etats-Unis la menacent du côté de l'Est. Les développements de la Californie ont transporté sur l'Océan Pacifique l'activité et le génie entreprenant des Américains, naguère bornés aux côtes de l'Atlantique. Ces développements prendront un nouvel essor, par suite du percement de l'isthme, et bientôt l'on verra les Chinois, qui forment déjà une portion notable de la population de San-Francisco, s'aventurer jusqu'aux Etats-Unis, et, faisant concurrence au travail des noirs, préparer par leurs émigrations l'abolition pacifique de l'esclavage. Ainsi, un déplacement en sens inverse s'effectuera par la colonisation, et ce déplacement prédisposera l'opulente Asie à devenir le théâtre de grands événements dans un prochain avenir. L'Orégon, qui se peuple graduellement, vient toucher aux établissements russes du Nord de l'Amérique, et l'on assure que le czar projette d'ouvrir ces établissements au commerce étranger, ainsi que ses ports d'Asie. Dans le courant de 1847, l'empereur de la Chine a accordé aux Russes la libre navigation de l'Amur, le grand fleuve de la Mandchourie. Pendant la même année, les Anglais, non contents d'avoir ouvert la Chine à leur commerce, ont pris possession de l'île de Quelpuert, près de la côte de Corée, nouvel anneau de leur longue chaine de postes militaires et maritimes dans les mers de l'Inde. Le Japon se trouve resserré dans un cercle de jour en jour plus étroit, et sa politique d'isolement ne nous paraît pas devoir résister aux arguments impérieux de l'expédition américaine chargée d'obtenir un traité de commerce de cette ombrageuse et puissante nation. La jonction des deux Océans, en rapprochant les distances, augmentera la somme d'influence et la force de pression qu'exerce sur l'Asie l'action combinée de l'Europe et de l'Amérique; et ainsi se trouvera véri-

Digitized by Google

flée la prédiction qu'émettait en ces termes M. de Humboldt, il y a cinquante ans, en parlant de l'isthme de Panama : « C'est alors seulement » que de grands changements peuvent être effectués dans l'état » politique de l'Asie orientale, car cette longue ligne de montagnes, » formidable barrière contre les vagues de l'Océan Atlantique, a été, » depuis bien des siècles, le boulevard de l'indépendance de la Chine » et du Japon. »

En prévision des événements qu'accélère la création des routes nouvelles à travers le globe, la France a aussi son rôle à remplir. Le commerce n'appelle plus nos forces maritimes dans les mers de l'Inde, comme aux temps glorieux de Dupleix et de La Bourdonnaye; mais la France est civilisatrice par les idées et par la foi, et elle est ainsi appelée à exercer sur ces peuples idolâtres une influence plus légitime et plus durable que celle obtenue par le négoce et la conquête. Tandis que la race anglo-saxonne et sa descendance anglo-américaine font avancer leurs canons et leurs cotonnades, la France expédie partout ses nobles missionnaires, qui, profitant déjà des voies perfectionnées que leur présente l'industrie du dix-neuvième siècle, traversent l'isthme pour se rendre en Orégon et en Californie, aux îles Sandwich, et le franchiront bientôt pour se rendre en Océanie. Nous sommes le seul peuple catholique qui ait conservé une flotte puissante, et c'est à nous qu'appartient le protectorat de toutes ces chrétientés nouvelles. La vue de notre pavillon suffit pour faire cesser les persécutions et relâcher les captifs au Tonquin ou à Siam. Ces peuples sanguinaires et lâches tremblent au bruit d'un canon français, et le néophyte apprend à bénir une nation qui lui envoie ses prêtres et qui les lui conserve. Les conquêtes de l'industrie sur la nature, en facilitant les progrès de la civilisation chrétienne, augmenteront ainsi l'influence de la France; et sur ces chemins de fer élevés à grands frais, sur ces canaux laborieusement creusés, sur ces fleuves rocailleux rendus navigables, la marchandise marchera moins vite que la pensée.

C. DE LAROCHE-HÉRON.

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

M. Charles Mathews,—ne confondez pas avec M. Cornélius Mathews, de New-York, dont cette *Revue* publie en ce moment le drame shakspearien, — M. Charles Mathews, de Londres, qui est à la fois auteur dramatique, acteur et directeur de spectacle, comme le fut Shakspeare, comme le fut Molière, — toutes proportions gardées d'ailleurs, — vient de publier à Londres une lettre écrite en français, — ou à peu près, — et adressée par lui à ses confrères, les auteurs dramatiques de France, à l'occasion du traité de propriété littéraire conclu récemment entre la France et l'Angleterre. Cette lettre fort spirituelle, fort originale, même dans ses incorrections, fort judicieuse en plus d'un point, et pleine de détails curieux sur l'état de l'art dramatique dans la capitale du Royaume-Uni, a pour but de prouver à ceux de nos honorables compatriotes qui trempent dans la comédie et le vaudeville, que grande est leur erreur quand ils s'imaginent avoir beaucoup gagné au nouvel état de choses et conquis dans la Grande-Bretagne une source féconde de droits d'auteur et de gloire.

L'épître de M. Charles Mathews, si elle tend à faire évanouir bien des illusions, tend également à démontrer que le traité international compromet plus de droits qu'il n'en garantit, retire plus de gloire qu'il n'en dispense, altère plus de relations qu'il n'en crée, et qu'en définitive cette fois encore la France a été la dupe de la « perfide Albion ». Nous aurions sans doute en réserve quelques utiles éclaircissements à joindre ici à ceux de M. le directeur du Lyceum-Théâtre, et d'une discussion calme, réfléchie, amicale, il pourrait naître pour l'avenir de nos relations littéraires des vues heureuses, des projets praticables, voire des idées fécondes; mais les lois nouvelles qui régissent la presse nous interdisent tout accès dans ce domaine réservé; et pour ceux de nos lecteurs qui voudraient savoir comment M. Charles Mathews apprécie le fort et le faible du traité, nous nous bornerons à signaler l'existence de la très-curieuse brochure de l'auteur anglais qui, du reste, a été reproduite en entier et avec un malin respect de toutes ses fautes d'impression dans le dernier numéro de la *Revue Britannique*.

Mais avec son goût prononcé pour le procédé de démonstration par l'absurde, M. Charles Mathews s'est laissé entraîner à une vive et plaisante critique de notre théâtre parisien. Sur ce terrain nous recouvrons nos droits, et nous croyons que la *Revue Contemporaine* ne perdra rien à les faire valoir.

M. Charles Mathews nous trace d'abord un rapide aperçu des théâtres de

Digitized by Google

Londres, des différents genres qu'ils exploitent et des différentes classes de public qui les fréquentent. Londres ne compte pas moins de 23 théâtres; — Paris en possède 27 en ce moment ouverts, en y comprenant, comme cela doit être, les quatre théâtres de la banlieue. Voici la liste de ces vingt-trois théâtres rangés dans l'ordre de leur importance relative ou à peu près : 1, Her Majesty's; 2, St.-James's; 3, Covent Garden; 4, Drury Lane; 5, Haymarket; 6, Lyceum; 7, Princess's; 8, Adelphi; 9, Olympic; 10, Strand; 11, Marionnettes; 12, Surrey; 13, Astley's; 14, Victoria; 15, Queen's; 16, Marylebone; 17, Sadler's Wells; 18, City; 19, Standard; 20, Pavillon; 21, Grecian Saloon; 22, Britannia Saloon; 23, Bower Saloon *. Sur ce nombre, M. Ch. Mathews n'en voit que trois qui puissent alimenter la caisse des auteurs dramatiques français.

« Le théâtre de Sa Majesté, dit-il (n° 1), est Opéra-Italien.

» Le St.-James (n° 2), est Théâtre-Français. Ils n'entrent pas dans notre présent calcul.

» Covent Garden et Drury Lane (nos 3 et 4), les deux grandes salles exnationales, malheureusement, ne comptent pas non plus. Le seul opéra italien à Londres était autrefois celui du Théâtre de Sa Majesté; mais comme il n'y avait pas assez d'amateurs pour en assurer constamment le succès, on a ingénieusement pensé d'en établir un autre à Covent Garden. Ces deux théâtres sont en train de se couper mutuellement la gorge; mais la lutte nous a fait perdre notre premier théâtre national.

» Drury Lane (l'autre ex-national), hélas! ressemble plutôt à un omnibus qu'à un théâtre — un grand omnibus qui fait de petites courses à bon marché mais à grand fracas, — qui change tous les jours de cocher et qui, pour attirer le bas peuple (sans l'attraper toutefois), imprime les bêtises des conducteurs sur les affiches. Il y a peu à en espérer pour les auteurs. Le directeur actuel, poète-librettiste, ne rêve qu'opéra anglais et ballet. Pleurez, messieurs, et passez en silence, — c'est le mausolée de Shakspeare.

» Le Haymarket, le Lyceum, le Princess's et l'Adelphi (nos 5, 6, 7, 8), sont les quatre théâtres, selon moi, desquels vous tirerez le plus grand parti et sur lesquels vous aurez à diriger vos espérances; » (n'oublions pas que M. Charles Matehews s'adresse aux auteurs français); « mais comme le Haymarket et l'Adelphi

* Les vingt-sept théâtres de Paris sont : 1, le Grand-Opéra; 2, la Comédie-Française; 3. l'Opéra-Comique; 4, l'Odéon; 5, le Théâtre-Italien; 6, le Théâtre-Lyrique; 7, le Gymnase; 8, le Vaudeville; 9, les Variétés; 10, le Palais-Royal; 11, la Porte-Saint-Martin; 12, l'Ambigu-Comique; 13, la Gaîté; 14, le Théâtre-National (ancien Cirque); 15, les Folies-Dramatiques; 16, les Délassements-Comiques; 17, le Cirque d'hiver et d'été (les deux ne font qu'un, bien qu'ils aient des salles différentes); 18, Beaumarchais; 19, les Funambules; 20, Luxembourg; 21, les Marionnettes (nouveau); 22, Salle Bonne-Nouvelle; 23, Théâtre-Comte; 24, Montparnasse; 25, Belleville; 26, Montmartre; 27, Batignolles. A cette liste on pourrait ajouter encore le Théâtre-Séraphin qui vient de rouvrir, Robert-Houdin, tous deux au Palais-Royal; la salle Lacaze, aux Champs-Elysées, le Petit-Lazari, le théâtre Saint-Marcel qui est en ce moment fermé; et enfin les salles Chantereine et Latour-d'Auvergne, qui s'ouvrent irrégulièrement pour des débuts, des cours et des exercices. Nous ne parlons ni des Arènes, ni de l'Hippodrôme, qui sont des spectacles mais non des théâtres.

Digitized by Google

ont le même directeur, les quatre ne comptent (comme je l'ai dit plus haut), que pour trois. Nous les examinerons plus tard, après avoir passé en revue les quatorze qui nous restent.

» Le Olympic (n° 9) est un théâtre bien conduit, mais dont les prix modérés d'entrée ne permettent pas un grand luxe d'auteurs. On y joue ordinairement des pièces de l'ancien répertoire, des traductions anonymes à bon marché de vaudevilles français et des pièces indigènes des auteurs de seconde et de troisième classe. On peut y moissonner légèrement, messieurs, en cajolant tendrement son directeur-acteur du côté de ses fils.

» Le Strand, ou Punch's Théatre (n° 10), est un Olympic en miniature. Si Drury Lane est un omnibus, le Strand n'est qu'un cab. La salle est si petite et les prix d'entrée si bas, que je comprends difficilement pourquoi elle prend la peine d'ouvrir ses portes. De ce théâtre homœopathique je crois que les auteurs ne peuvent prendre que des globules d'argent infinitésimes.

» Ici, messieurs, s'arrête la liste des « West End Theatres », ceux que nous autres nous appelons « Théâtres de Londres ». (Je ne parle pas des marionnettes (n° 11), les acteurs y sont de bois; j'en connais de vivants qui n'ont pas leur esprit ni leur verve.)

» Les douze qui restent sont plutôt de la banlieue que de Londres. Ils ont leur public à eux, — public chaud, — public à bons poumons et à fortes mains, qui avale du *cru* avec la digestion d'une autruche. Ces théâtres sont rarement visités par le public du « West End », à moins que par hasard la curiosité ne l'y pousse.

» Il y en a trois d'outre-pont, ou au sud; deux du côté nord; et sept de la Cité ou à l'est.

» Dans les trois transpontains, le Surrey, le Astley's et le Victoria (nos 12, 13, 14), le Surrey prend le premier rang. Très-bien conduit par ses directeurs actuels, — directeurs-acteurs, — la salle est constamment envahie par la foule. On y joue des tragédies et des drames de l'ancien répertoire, — même de Shakspeare quelquefois, — des drames nouveaux indigènes assez bien faits, des mélodrames, des pièces à spectacle et des pantomimes. — Vous n'avez rien à faire là. N'y comptez sur rien.

» Astley's est un cirque. On y joue des « Batailles de Waterloo », des « Guerres d'Affghanistan », des « Mazeppa », des « Spectacles chevaleresques », mêlés « d'Exercices d'équitation », et de « Scènes de manège ». Il y a là, messieurs, plus à gagner pour les acrobates français que pour les auteurs. La terre y est trop sablonneuse pour que vos plantes délicates y prennent racine; elle n'est bonne que pour les *plantes* du pied de *Voltigeur*. »

Nous citons textuellement, et si nous épargnons à nos lecteurs les fautes d'orthographe, nous ne prétendons pas les priver des excentricités de style ni même des plus méchants calembourgs.

« Le Victoria est un type, poursuit M. Mathews. — C'est là l'incarnation du « drame domestique » anglais, — disons plutôt du « drame *des* domestiques ». C'est là qu'on rencontre la vertu en guenilles, le vice en carrosse. C'est là que fleurissent les meurtres, les vols, les viols, les suicides, les combats à quatre; un pays peuplé de servantes angéliques, de maîtres tyranniques, de paysan poétiques, de voleurs comiques, de matelots héroïques, de barons diaboliques ». —

Digitized by Google

A ces traits, messieurs nos auteurs, reconnaissez les liens d'étroite parenté qui unissent nos trois fameuses scènes de la Porte-Saint-Martin, de l'Ambigu-Comique et surtout de la Gaîté, avec le théâtre Victoria dont M. Ch. Mathews nous fait aujourd'hui un si plaisant inventaire, et avouez qu'il n'est pas besoin d'aller à Londres pour faire connaissance avec ce genre de drame que l'auteur anglais qualifie d'une manière si pittoresque de « drames *des* domestiques ». — « La populace y va en foule, reprend M. Mathews, et en manches de chemise, applaudir avec frénésie, boire du « ginger beer », manger des pommes, casser des noix, appeler les acteurs par leurs noms de baptême, et leur jeter amicalement des légumes au lieu de bouquets. Messieurs, vous n'avez là encore rien à faire. On ne vous connait que de nom. Vous n'êtes que des étrangers, — de maudits Français qui *mangent* des grenouilles et dont les armées entières sont facilement *déroutées* (l'auteur veut dire mises en déroute), par deux matelots de comédie et une femme à pistolet. On ne vous aime pas, — on n'aime que le cru, le très-cru.

» Repassons les ponts et allons au nord. Le Queen's (n° 15) est un petit théâtre indigène qui joue des drames domestiques, des pantomimes et de petites farces très-farcies. La célèbre « Vache espagnole » que vous connaissez de réputation, respecterait mieux les idiotismes de votre langue que le public ici n'en comprendrait les finesses.

» Allons plus loin, — allons toujours, — jusqu'à la campagne, — sur la route d'Édimbourg, dans une terre neuve au-delà du « Regent's Park », nous trouverons le Marylebone (n° 16), — autre petit théâtre de la même espèce. Quoique plus à la campagne, il n'est pas pour cela plus simple dans les goûts. Les bergers de « Portman Market » n'apprécient pas les idylles de Gessner, ni les pastorales idéales de Georges Sand. Ils aiment mieux vendre leurs moutons que garder leurs brebis. « François le Champi » ne donne pas son argent pour se contempler lui-même, à quoi bon? Il a pour cela assez de toute la journée. Ainsi de ses bergères et de ses agneaux, il lui faut de fortes émotions le soir, — des assassins, des loups, des tigres, — pour le changer. Il veut sortir de lui. Il ne peut pas avoir de combats de taureaux sans aller à Madrid, — ses moyens ne lui permettent pas ce plaisir-là, — c'est pour cette raison seule qu'il se contente du théâtre, et plus on y montre de force brutale ou de férocité, plus il est heureux. Ni M. Scribe, ni M. Alfred de Musset ne seraient de son goût. Il comprendrait mieux un pot de bierre qu'un *verre d'eau*, et si on lui disait qu'*il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, il répondrait simplement à cette vérité plate : « Eh bien! fermez donc que diable! » et ce serait ce que le directeur aurait de mieux à faire.

» Passons à la Cité.

» A *leur* tête est Sadlers Wells (n° 17). Là, c'est tout autre chose. Le classique le plus élevé, le plus noble s'y est réfugié. C'est le théâtre national aux Eaux. On y joue tout ce qu'on peut trouver de tragique et de sévère, Schakspeare surtout, — Schakspeare tout pur, — Massinger, Beaumont et Fletcher, jusqu'à Marston, tout ce qu'il y a de vénérable et d'artificiel. C'est l'Odéon du faubourg. Même les farces sont antiques. Les vieilles pièces perdues depuis longtemps s'y trouvent, — un vrai bric-à-brac dramatique. Les pantomimes n'en sont pas exclues, ces saturnales sont permises à Noël, et quelquefois on

Digitized by Google

risque une tragédie nouvelle, moulée sur l'antique; mais malheur à qui veut y nommer les auteurs français! — Gare aux traducteurs! Le théâtre est situé pittoresquement au bord d'un canal urbain, ombragé d'arbres généalogiques sans feuilles, et son public se compose de campagnards métropolitains, habitant les champs pavés de ce *Rus in urbe*, — public respectable et surtout classique, qui voit et entend pour la première fois ce cher Shakspeare et ses nerveux contemporains; qui aime, j'ose dire à la folie, même leurs obscurités, — moins il les comprend, plus il est content ce bon public-là, — il est *si* respectable! Il jette, il est vrai, de temps en temps des pommes crues, mais ce sont toujours des pommes classiques, — des pommes *telles* que Paris en jetait à Vénus.

» Le City (n° 18), c'est le fils naturel de Victoria. Il a la même tâche à remplir. C'est le code criminel en action, — l'apothéose des Sept péchés capitaux, — la salle supplémentaire de la cour d'assises.

» Le Standard (n° 19) en est un autre dans le même genre, mais avec surcroît de bonheur. Des acrobates étrangers, des danseurs de corde, des chiens miraculeux, des hommes-singes, des cochons spirituels s'y trouvent,—tout ce qui peut frapper l'œil et épanouir l'esprit. On veut plaire à tout le genre humain, et comme on n'attrape pas les mouches avec des filets de pêcheur, on y étale alternativement le miel, les fruits, les sucreries, même jusqu'à la mélasse, tout enfin, excepté — les comédies françaises.

» Quant au Pavillon (n° 20), il faut dîner à midi et puis prendre la poste pour y arriver à six heures et demie. On en entend parler de loin, de très-loin; la distance lui assure des succès hors ligne. C'est un théâtre nautique sans eau. Quand on entre on flaire la mer peinte, on voit s'agiter des vagues de canevas. Au Victoria on exploite le foyer domestique; ici c'est l'Océan même d'où l'on tire le succès, — succès immense comme son sujet. On y joue des drames marins devant un public de matelots; — jugez si les pièces ne doivent pas être bien *salées*! » — M. Ch. Mathews nous paraît être sur le jeu de mots de la force de deux vaudevillistes français, au moins. — « On *souffre* volontiers ce spectacle une fois dans la vie, comme le mal de mer; mais ce que Boileau a dit de l'honneur peut parfaitement s'appliquer à ce théâtre:

« ... *C'*est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y *veut* plus rentrer dès qu'on en est dehors. »

» Il nous reste le Grecian Saloon, le Britannia Saloon et le Bower Saloon (nos 21, 22, 23). Ces trois salons sont trois tavernes auxquelles sont attachées trois salles de théâtre. Jusqu'à l'année dernière, les spectateurs y mangeaient, buvaient et fumaient pendant qu'ils entendaient la comédie, — supplice de Tantale pour les pauvres acteurs qui n'avaient pas de quoi les imiter; — mais comme le Lord Chambellan trouvait que nourrir l'esprit en même temps qu'on emplissait le corps était mal faire deux bonnes choses, il décréta qu'à l'avenir l'esprit et l'estomac devaient se tenir séparés dans la Cité comme ils l'avaient toujours été dans les quartiers plus aristocratiques. Ces théâtres donc retiennent leur public, mais pleurent leurs consommateurs. On y joue à présent un peu de tout; — ils donnent aux yeux et aux oreilles de leurs spectateurs les macédoines qu'ils n'osent plus offrir à leurs bouches. »

Digitized by Google

Après avoir ainsi terminé son voyage facétieux à travers les théâtres de Londres, et réduit à trois le nombre des scènes où nos auteurs pourront, le cas échéant, faire valoir leurs droits et leurs œuvres, M. Ch. Mathews se charge d'enlever encore à ces messieurs une trop douce illusion. Nous sommes assez portés en France à nous croire les grands dispensateurs des trésors de l'esprit sur la terre. C'est une conviction chez nous fortement enracinée que l'étranger n'a pas de théâtre moderne, que nous alimentons exclusivement de nos comédies, de nos vaudevilles et de nos drames toutes les scènes du monde, que l'on ne représente à Londres, à New-York, à Saint-Pétersbourg, à Madrid, à Vienne, à Berlin, que des traductions, ou tout au moins des imitations de nos ouvrages dramatiques. M. Ch. Mathews se charge en ce qui touche l'Angleterre de détruire cette orgueilleuse erreur. L'année 1851 a vu éclore sur les théâtres parisiens deux cent soixante-trois ouvrages nouveaux; les Anglais, dans le cours de la même année, n'ont traduit que huit ouvrages français, huit, pas davantage. En voici la liste : Haymarket a joué *Mademoiselle de Seiglière* sous le titre de *Man of Law;* le Lyceum a joué *le Paysan d'aujourd'hui* (*Only a Clod*) et *Mercadet le faiseur* (*Game of speculation*); l'Olympic a donné *Bataille de dames* (*Ladies Battle*); le Strand, *le Second mari de ma femme* (*My Wife'z second Husband*), et *le Docteur Chiendent* (*Poor relations*); l'Adelphi enfin a donné *Paillasse* (*Belphegor*), et *Un Vilain monsieur* (*an Uwarrantable intrusion*).

M. Mathews se charge d'expliquer pourquoi le théâtre anglais fait aujourd'hui d'aussi maigres emprunts au théâtre parisien, et l'explication, je l'avoue, ne tourne pas à notre gloire. « Vous surprendrai-je, dit-il, en vous disant que vos pièces sont trop souvent pleines d'indécences, d'anachronismes d'immoralités, de gravelures? Vous ne pouvez pas le nier. C'est un fait certain que nous traduisons à Londres presque tout ce que vous publiez de *bon* en d'*original* et que nous comptons continuer à le faire; mais depuis quelque temps ce genre de travail se rallentit par suite du caractère licencieux de vos ouvrages, et c'est ainsi que l'année dernière nous n'avons pu en traduire que si peu. Changez tout cela, purifiez vos ouvrages, et vous y gagnerez chez nous et, qui sait, peut-être chez vous, cent pour cent. » Le conseil est bon, mais nos auteurs le suivront-ils? A défaut d'autre mobile l'intérêt le conduira-t-il dans une voie meilleure?

M. Ch. Mathews appuie le doigt sur la plaie.

« Je ne prétends pas, poursuit-il, que notre public soit plus moral que le vôtre, — je crois que la pauvre humanité est à peu près la même par tout le monde, — seulement notre public est plus décent; il vous imite peut-être dans vos actions, mais il répugne à votre langage. Chez nous, comme chez vous, on fait l'amour à la femme de son voisin, on a une maîtresse; mais chez nous on respecte plus que chez vous sa propre famille, on n'aime pas à conduire sa femme ou sa fille innocente à des spectacles où l'on voit et où l'on entend des choses que des femmes honnêtes et des jeunes filles ne peuvent pas entendre et voir sans rougir. Ce ne sont pas des mots grossiers dont je parle, — vous ne pêchez pas par la grossièreté, — (M. Mathews est bien indulgent), — ce sont certaines vues immorales sur la société, les vices, les indécences de la vie actuelle que vous aimez trop à peindre. Dans de sombres mélodrames on cherche les émotions fortes, les passions, les crimes, tout ce qui peut remuer l'âme;

Digitized by Google

mais dans des comédies, des vaudevilles, que diable ! on a le droit d'attendre de vous de l'esprit, de la gaîté, de jolis couplets, de la finesse, et d'être à l'abri de l'adultère, de la séduction, et d'un tas de choses dont je crois inutile de parler ici.

» Desquelles parmi vos pièces voulez-vous que nous prenions nos sujets? La chose est vraiment difficile. Les détails de presque tous vos ouvrages modernes sont impossibles pour nous, — même au Gymnase où autrefois la société était peinte dans de si jolies petites pièces. Le nom de comédie y reste, c'est vrai, mais ce n'est plus qu'un piége, — une légère couche de glace, — mettez-y le pied, et vous enfoncez en plein drame. La toile se lève, on aperçoit un joli boudoir; entre une belle dame, une dame de la haute volée. — « Bon, » disons-nous, « voilà notre affaire ! » — Nous écontons, et l'on nous apprend que cette belle dame est la fiancée d'un homme, — la femme d'un autre, — qu'elle est aimée d'un troisième, — et qu'elle a commis une faute avec un quatrième. Malgré tout cela, c'est ce que vous appelez un *rôle sympathique*, et vous amenez le public à trouver toujours dans la situation de cette dame des circonstances atténuantes.

» Courons aux autres théâtres, c'est la même chose partout; des grisettes et des commis qui font ménage ensemble sans cérémonie; — des actrices qui parlent ouvertement de leurs amants; — des enfants trouvés, fils de danseuses et de pères inconnus; — des demoiselles qui tombent de sommeil, sans savoir pourquoi, à la fin du premier acte,... » — (on nous permettra de sauter un passage scabreux.) — « Enfin, des maîtresses, des accoucheurs, des sages-femmes, des nourrices, des nourrissons, des berceaux, des biberons à n'en plus finir. Qu'est-ce que nous pouvons faire de tout cela, s'il vous plaît? c'est retourner à l'*enfance* de la comédie. Si vous voulez négocier avec nous, il faut absolument vous mettre en sevrage, vous émanciper de vos idées *fécondes*, et nous donner des pièces spirituelles et gaies comme vous en savez si bien faire, comme celles qui ont si souvent charmé les gens de goût de l'Angleterre autant que le public de France. »

M. Mathews n'y va pas de main morte, comme l'on voit, il bat en brèche hardiment nos plus brillants succès, et fait bonne justice de ces grossiers et honteux procédés de notre drame moderne; sa verve caustique attaque par la base nos *Dame aux Camélias*, nos *Bouquet de Violettes*, nos *Claudie*, nos *Château de Grantier*, et *tutti quanti*. S'il donne à nos pauvres auteurs la consolation d'un compliment rétrospectif, c'est qu'il leur prépare un nouvel assaut du côté de la vraisemblance et de l'histoire, bastions assez mal défendus de notre citadelle dramatique.

« Vous me direz peut-être, continue M. Mathews, que ce que je viens de dire ne s'applique à la rigueur qu'aux objets grivois tirés des mœurs parisiennes, et qu'il y en a beaucoup d'autres dans un meilleur genre, quelques-uns même sur des sujets anglais et sans reproche du côté de la morale. C'est vrai, — mais malheureusement nous ne sommes pas plus avancés. Vos sujets anglais ne ressemblent pas plus aux mœurs ou à l'histoire d'Angleterre, que vos sujets français ne ressemblent (au moins je l'espère) aux mœurs générales de votre pays.

» Je ne dis pas que nos écrivains anglais, en général, connaissent mieux la

Digitized by Google

France que les vôtres ne connaissent l'Angleterre, — je crois bien, au contraire, que les pièces anglaises dont la scène se passe en France vous paraissent fort extraordinaires, et renferment des détails qui vous amusent, et dont la reproduction serait impossible sur une de vos scènes. Mais il faut vous rappeler que nous écrivons pour notre public et pas du tout pour le vôtre, tandis que vous, messieurs, vous comptez sur nous pour augmenter vos droits d'auteur; et maintenant surtout que nous allons avoir des rapports plus directs, maintenant que vous avez un intérêt à ce que vos pièces soient jouées à Londres, si vous voulez qu'elles le soient, soyez plus exacts, mieux informés, et ne commettez pas les erreurs de quelques-uns de vos auteurs, — de celui de *Mistress Siddons*, par exemple, — de *Miss Kelly*, — de celui du *Gamin de Londres*, etc., etc., etc.

» J'espère ne pas avoir l'air de vouloir *faire la leçon* dans ce que je vous dis, » — nos auteurs français trouveront la précaution oratoire passablement ironique, — « mais je vous demande : que voulez-vous que nous fassions d'une « mistress Siddons, » (la grande tragédienne) qui sous les traits mignons de Mlle Dejazet, se déguise en petite folle de village et parcourt les ruelles (les petites rues veut dire l'auteur), accompagnée d'un inconnu qui n'est autre que Shéridan, afin de persuader à ses amis qu'elle peut bien jouer tel rôle ? — Que ferons-nous d'une « miss Kelly » qui, pour fuir un amant qu'elle n'a jamais eu, quitte son emploi d'actrice de mélodrame et de comédie, et accepte un engagement de prima dona au Grand Opéra de Naples, elle qui n'est jamais allée même à Calais dans tout le courant de sa vie. Que ferions-nous d'un « Gamin de Londres, » garçon carrossier nommé « Robinson, » qui fréquente avec son ami « Diguedogue, » une taverne de la Cité, d'où « l'*on voit la mer*, » et où « *des lignes à pêcher sont attachées aux murs*, » que le « Lord Mayor, » dans la personne de son « constable, » déclare « *fils naturel* du duc de Melfort, pair d'Angleterre, et qui, *comme tel*, est appelé à porter son nom et à recueillir l'héritage de ses titres et de ses biens!!! » — qui est conduit par ledit « constable, » et des « policemens, » dans le magnifique palais de son père, « *qui fait le coin de la rue Holywell*, » où son mariage avec Nelly Bligtone est cassé par le Lord Mayor, et d'où il est forcé (toujours par le « constable » qui « lève son bâton » sur lui) de se rendre à « l'Université d'Oxford, » — qui devient alors, « en attendant qu'il se nomme duc de Melfort, » « sir Robinson, comte de Scheffield, » — qui parle de « sa vieille tante, la comtesse de Birmingham, » — qui, pour plaire à la reine, doit épouser « la fille du petit-fils du grand Nelson, un commodore mort il y a un mois à Malte. » (Nelson ! mais Nelson n'a jamais eu de fils, monsieur, et sa fille, mariée depuis longtemps, se porte parfaitement bien à l'heure qu'il est); — puis, à la fin de la pièce, Robinson épouse Nelly, grâce à la bonté de la reine, dont le carrosse est arrêté dans « Kœnig Street, » par la mère Bligtone, criant : « Justice, Majesté ! » et prouvant à l'instant dans la rue que son mari, feu Bligtone, le tavernier de la Cité, avait « *sauvé la flotte royale dans l'Inde!!!* » Sur quoi la reine, toujours dans la rue, promet « sa protection et une belle dot à Nelly, » commande « à sir Robinson » de l'épouser sans délai, et envoie l'ex-garçon carrossier, le « lendemain de son mariage, » représenter l'Angleterre en qualité d'ambassadeur à Paris.

Digitized by Google

« Messieurs, messieurs, s'écrie M. Ch. Matheus après cette bouffonne analyse, que penseriez-vous de nous, si, dans une de nos conceptions, nous faisions danser à Mlle Georges le rôle de la Sylphide, pour montrer sa souplesse à M. Victor Hugo méditant sa trilogie de « *Nina folle par amour* »? — Qu'est-ce que vous diriez de nous, si nous faisions chanter Mlle Mars, la célèbre cantatrice, au Grand-Opéra de Madrid, où elle aurait voulu échapper aux attentions du prince du Népaul, qui veut l'entraîner en Laponie pour lui faire partager « une chaumière et son cœur »? — Qu'est-ce que vous feriez d'un « Gamin de Paris », petit garçon décrotteur nommé « Malmaison », qui fréquenterait avec son ami « Cachecrache » un estaminet de la « rue Saint-Denis », donnant sur la mer, avec des filets de pêcheur aux murs, — qui se trouverait être le *fils naturel* du « duc de Grammont », et *comme tel*, serait déclaré par un « commissaire de police et deux « sergents de ville », — (et par ordre de M. le préfet de la Seine, oublie M. Mathews), — « l'héritier de ses titres et de ses biens, et habiterait le magnifique palais de son noble père, au coin de la « rue Bertin-Poirée », — où son mariage avec « Galantine », la dame de comptoir, fille de « madame Pont-Neuf », serait cassé par le « bedeau » de sa paroisse, pour être conduit ensuite, toujours par le « commissaire de police » et les « sergents de ville », sabre à la main, à l'université de « La Ferté-sous-Jouarre », — qui deviendrait alors, en attendant qu'il se nomme « duc de Grammont »; e « chevalier Malmaison, comte de Boulogne-sur-Mer »; parlerait de son « intendant », qui demeure dans la « rue Lepeintre jeune »; de son ami le jeune « comte de Boulevard-Poissonnière », et de sa vieille tante « la marquise des Champs-Elysées »; — qui, pour plaire au « président de la République », devrait épouser la fille du petit-fils de « Lafayette », un « sous-lieutenant » mort il y a un mois en Afrique », — mais qui, à la fin de la pièce, grâce à la mère « Pont-Neuf », qui saisirait la bride du cheval du « président » dans la « place Kayser », prouverait à l'instant que le père « Pont-Neuf » avait distribué des pipes de tabac à toute l'armée française à la campagne de Russie, se marierait avec « Galantine », la dame de comptoir de l'estaminet de la rue Saint-Denis, et, le lendemain de son mariage, lui, — l'ex-petit garçon décrotteur, serait nommé par le président lui-même « ambassadeur de France à la conr de Sa Majesté la reine Victoria ». — Voilà à peu près ce qu'est pour nous *Le Gamin de Londres*.

« Voyons maintenant de quelle manière vous envisagez l'histoire de l'Angleterre. Y a-t-il de plus jolie pièce au monde que *la Jeunesse de Henri V*? Non, assurément. Le sujet est anglais et charmant; mais Henri V, mort en 1422, a la hardiesse de choisir pour son compagnon de débauche Rochester, né en 1648! Voilà un tour de roi *.

M. Ch. Mathews cite un autre exemple, *le Songe d'une Nuit d'Été*, et il analyse ainsi cet opéra-comique : « Sahkspeare et Falstaff qui boivent ensemble au

* Primitivement, dans la pièce d'Alexandre Duval, le prince qui prenait Rochester pour compagnon de fredaines était Charles II. Mais la censure impériale de 1806, fort ombrageuse à l'endroit des prétendants, contraignit l'auteur à chercher un autre héros. Alexandre Duval mit Henri V à la place de Charles II et laissa subsister tous les autres personnages. Ce n'est donc pas précisément sur l'auteur qu'il faut faire tomber le ridicule. Aujourd'hui, ne pourrait-on pas rétablir Charles II à la place de Henri V, comme on le fait en Angleterre?

Digitized by Google

cabaret! Le créateur et la créature! Le poète et son ouvrage mêlés ensemble Voilà une idée! »—Pas si mauvaise, M. Mathews; à leur tour, nos auteurs pourraient vous accuser, s'ils prenaient cette critique au sérieux, de ne pas avoir compris leur idée et de ne pas avoir saisi tout ce qu'il y a d'ingénieux dans cette réalisation d'un type imaginaire. Ce procédé n'est pas seulement légitimé par de bons exemples, mais il est très naturel et très fécond en situations heureuses. Je passe volontiers condamnation sur les autres défauts que M. Mathews signale.— « Falstaff » garde-général du parc royal de Richemont! « La reine Elisabeth » se promenant, « munie de blancs-seings du grand schériff », à l'aide desquels elle dispose de la vie de ses sujets, même jusqu'à les faire pendre! La chaste reine amoureuse du poète qu'elle rencontre dans la taverne (encore une taverne de la Cité) où elle va en masque avec sa jeune dame d'honneur « miss Olivia! » « Elisabeth qui dit à William : Ta ville natale est *Strafford* »; à quoi, sans corriger sa méprise, le poète répond : « Oui, je me rappelle avoir, dans ma première enfance, gardé les troupeaux dans de vastes solitudes, sur le penchant des montagnes, au milieu des silencieuses majestés de la nature. » (De vastes solitudes, des montagnes escarpées, de silencieuses majestés dans le riant comté de Warwick!) Shakspeare, transporté ivre « par les ordres du schériff », (ordre écrit de la main de la reine sur un des blancs-seings dont « sa prudence est toujours munie »), au parc de Richemond, où Elisabeth voilée va le trouver au clair de la lune, le fait ensuite venir dans le palais de White-Hall, — où elle s'écrie: « Allons William! Allons mon poète! à l'ouvrage! » — et elle arrache *Sir William* à cet abîme de désordre où « sa haute intelligence était menacée de périr! » — Tout cela, je le répète, est sans doute très ingénieux et très spirituel; mais pour nous c'est le fruit défendu.

» Il nous est permis, sans doute, de marier l'imagination avec l'histoire, mais pas de les mêler ensemble. *Un Verre d'Eau*, cette admirable comédie, ne pourrait être jouée en anglais telle qu'elle est. Au point de vue anglais, cette pièce ne pourrait réussir; mais assurément, en la composant, le spirituel auteur n'a pas songé un instant à la fidélité historique; il a imaginé une fable, une action, des caractères, et quand il a eu composé sa pièce, il a mis la scène en Angleterre, et il a cherché à donner à ses personnages une physionomie historique, pour donner plus de réalité à son œuvre. Il a eu raison, sans doute; mais nous, nous n'osons pas le suivre; nous n'osons pas changer des détails connus de tout le monde, même, pour y substituer de l'esprit et de l'imagination. Je voudrais bien qu'il en fût ainsi. Chez vous, il est permis de jouer impunément avec l'histoire, pourvu qu'on soit spirituel et gai. Chez nous pourvu qu'on soit fidèle à l'histoire, il est permis d'être bête et ennuyeux. »

En décochant ce dernier trait à l'adresse de ses compatriotes, M. Ch. Matews oublie sans doute que les plus beaux romans historiques qui existent dans aucune littérature sont sortis d'une plume anglaise; ce qui, à défaut d'autres arguments, tendrait à prouver que, même en Angleterre, d'un bon mariage de l'esprit avec l'histoire il peut naître des œuvres du premier ordre et du plus vif intérêt. Ceci soit dit en passant, et de notre part, à nos auteurs dramatiques français, qui travestissent l'Histoire de France avec non moins d'impudeur que l'Histoire d'Angleterre; et comme chez nous bon nombre de gens, même à un degré assez élevé de l'échelle sociale, ne puisent leurs connaissances histo-

Digitized by Google

riques que dans les drames et les vaudevilles, il en résulte les plus déplorables conséquences, parmi lesquelles il faut signaler, comme la plus dangereuse, le mépris et l'ingratitude pour un passé qu'elle n'a jamais vu qu'avec les yeux du mensonge et à travers les préventions haineuses de la sottise.

Pour démontrer enfin qu'une pièce française, quelle qu'elle soit, doit, en raison des différences qui distinguent les mœurs et les goûts des deux nations, subir de profondes modifications avant de devenir présentable au public anglais, M. Ch. Mathews prend un exemple, *Un Enfant de Paris*, pièce essentiellement française, qui eût été, dans son état de nature, impossible en Angleterre, et dont, cependant, à force de changements, on a su tirer un grand succès au Lyceum-Théâtre. L'auteur anglais explique en peu de mots sur quels points principaux il a fallu opérer des suppressions et des modifications au thème primitif. « Dans cette pièce, une comtesse sauve la vie et l'honneur à un jeune homme du peuple qui vient lui voler ses diamants, et qui, par reconnaissance, se dévoue à son service. C'est un beau trait; mais il est évident que le jeune homme se dévoue autant par amour que par reconnaissance. Or, nous trouvons cela commun (l'auteur veut dire grossier), — nous trouvons mauvais qu'un voleur aux mains sales, aux ongles noirs, se dévoue par amour pour une grande dame. A tort ou à raison, nous n'aimons pas cela », — (et vous avez bien raison, Monsieur Mathews). — « Il ne nous convient pas non plus qu'un comte lève la canne sur sa femme (cela serait, chez nous, hué de la salle entière). Une orgie d'ivrognes et de femmes galantes, qui viennent, à l'instance du mari, narguer la comtesse dans son hôtel, et qui font tant qu'à la fin elle se jette du haut d'un rocher dans la mer; d'où le jeune homme du peuple (le voleur) la repêche par amour; enfin, des vagues dramatiques qui viennent à propos engloutir les personnages principaux et terminer le drame, — toutes ces choses qui ne sont pas de notre goût, sont retranchées ou changées, sans quoi la pièce tomberait infailliblement. Qu'est-ce que cela fait à l'auteur? Rien du tout. On ne le connait pas dans l'affaire; — son nom n'y est pas même attaché, et sa réputation n'en souffre pas le moins du monde ».

M. Mathews explique comment à l'avenir il ne sera plus possible, suivant lui, d'approprier les pièces de ce genre au goût anglais. « Mais, sous la nouvelle loi, dit-il, cela lui importe beaucoup. On lui achète le droit de traduire *sa* pièce, son nom paraît sur l'affiche comme auteur, il devient responsable de ce qu'on *lui* attribue, il tient à ce que l'on entende son ouvrage et non pas celui d'un auteur anglais, et quand on va estropier son drame et changer tout ce qui a fait le plus d'effet à Paris, il crie : « Halte-là, messieurs, ne me touchez pas! laissez aimer ma grande dame de mon voleur aux ongles noirs, — laissez mon comte battre sa femme, — faites venir mes ivrognes et mes femmes galantes, — faites sauter ma comtesse et laissez engloutir mon monde, sinon vous n'aurez pas mon drame. Je viens de le vendre à un monsieur qui s'engage à n'y rien changer. » — A votre aise. — La pièce paraît, — tombe. — Bonsoir, monsieur Pantalon. »

Une fois jouée, parue, et..... tombée, c'est fini, la pièce est morte à tout jamais pour l'Angleterre, car nul n'a le droit d'en ramasser les débris pour en faire un ouvrage présentable. Cependant la Convention internationale n'interdit pas les imitations de bonne foi. M. Mathews demande ce que peut signi-

Digitized by Google

fier « une imitation de bonne foi », et il plaisante assez agréablement sur la chose. Mais il est moins heureux quand il arrive à « l'appropriation des ouvrages dramatiques de France », appropriation que le traité permet également. Il est évident que l'on a voulu seulement permettre aux auteurs anglais d'*approprier* ces ouvrages à la scène anglaise, et non pas de *se* les *approprier*, ce qui est bien différent. Le mot « appropriation », il est vrai, n'est guère français dans le sens qu'on a voulu lui prêter; mais depuis quand faut-il se montrer d'un purisme si rigoureux pour le jargon international? M. Mathews ne voit-il pas que, grâce à ce mot traduit comme nous venons de le faire, il va rentrer dans tous ses droits d'arrangement, et qu'il pourra tout aussi aisément que par le passé et sans bourse délier, « approprier » au goût anglais les meilleures ou les pires de nos comédies?

M. Mathews formule encore bien d'autres observations, mais, nous l'avons dit, elles sortent pour la plupart de nos attributions, et nous ne pouvons le suivre sur un terrain où la discussion ne nous est pas permise.

Pour mieux éclairer sur ses droits le directeur-acteur-auteur du Lyceum-Théâtre, ne nous serait-il pas possible d'employer le même procédé dont il s'est lui-même servi si heureusement, et de prendre des exemples? Deux suffiront parmi les ouvrages dramatiques représentés depuis une quinzaine de jours.

Nous avons d'abord au Grand-Opéra le ballet d'*Orfa*. Je suppose un instant que M. Mathews veuille faire concurrence à son confrère de Drury Lane et offrir à ses habitués une pantomime sérieuse ornée de danse. *Orfa* vient d'être jouée avec un grand succès à l'Académie impériale de musique de Paris. La bonne aubaine! Vite, montons *Orfa*. Orfa est une jeune fille islandaise que le dieu jaloux Loki enlève à son fiancé Lodbrog. Loki, dieu du feu, transporte sa proie dans le cratère de l'Hécla, et emploie tous les moyens en son usage pour séduire Orfa. Mais Lodbrog a donné place à table et au foyer à certain vieillard qui en reconnaissance a confié au jeune homme une flèche d'or, un talisman devant lequel tous les obstacles s'aplanissent. A l'aide de cette flèche Lodbrog descend dans le cratère du volcan, il chasse devant lui les forgerons de Loki et force le dieu méchant à chercher un refuge dans les entrailles de la terre. Le même talisman rendra à sa forme primitive Orfa que Loki avait métamorphosée en roseaux. La jeune fille heureuse de retrouver son fiancé ne songe qu'au bonheur de ses semblables, et la flèche à la main elle en frappe les « fleurs du volcan », qui soudain s'épanouissent et rendent à la vie un essaim de jeunes filles charmantes que cet affreux Loki avait réduites à ce triste état d'esclavage. A la vue de tous ces prodiges on désire naturellement savoir quel est ce vieillard, cet homme qui dispose de si précieux talismans. Ce vieillard n'est autre qu'Odin en personne, qui apparaît tout à coup cuirassé d'or et chaussé d'éperons comme il convient à un dieu guerrier. — Voilà toute la fable; telle est la substance, la donnée du *poème*. M. Mathews peut en faire son profit, personne n'a le droit de s'y opposer, car personne ne peut prétendre à la propriété d'une aussi nouvelle combinaison dramatique. Une jeune fille enlevée à la barbe de son fiancé par un génie malfaisant; le fiancé doté d'un talisman par un génie bienfaisant; la chasse donnée au mauvais génie jusque dans son domaine infernal, l'innocence et l'amour triomphant après

Digitized by Google

mille péripéties du mal et de la violence, ce sont des *idées* tombées depuis longtemps dans le domaine public. Au besoin M. Mathews trouverait cent quatre-vingt-dix-neuf féeries du Cirque et des autres théâtres pour témoigner de « sa bonne foi », et M. Trianon, *l'inventeur* du ballet d'*Orfa* en serait pour sa courte honte. On lui prouverait même aisément qu'au Cirque les choses ne se passent pas aussi simplement qu'à l'Opéra, et qu'à tout prendre *Orfa* tout entière ne forme au plus que le premier et le trente-sixième tableaux de toutes les féeries du boulevard.

A la vérité M. Mathews aurait à compter préalablement avec M. Mazilier, qui a dessiné les pas et combiné les groupes de danses, et avec M. Adolphe Adam dont l'intarissable verve a épanché sur le thème vieillot du *nouveau* ballet des trésors inépuisables de mélodie et d'harmonie. Je ne vois pas trop en effet comment l'*impressario* anglais, — excusez cette logomachie, — ferait pour « approprier » à la scène anglaise sans « se les approprier » les jolis groupes des traîneaux, le délicieux pas de trois du premier acte, le pas de deux, le *divertissement* du deuxième acte, et toute la partition de M. Adolphe Adam, y compris le roulement de timbales qui forme si heureusement chorus avec les applaudissements. Ici « l'imitation de bonne foi, » dont il est question dans le traité, n'est plus possible. Enfin il faudrait encore, ponr obtenir avec *Orfa* un beau succès à Londres qu'il « s'appropriât » la très-gracieuse personne de la Cérito, la preste et vive Taglioni, la moëlleuse Nadejda Bagdanoff, l'énergique Robert, la classique Emarot, et toute la foule charmante des Islandaises, et toute la troupe séduisante des vices, passions, vertus et fleurs animées qui peuplent le tiède volcan du dieu Loki; car pour les « imiter, » même « de bonne foi, » il n'y faut pas penser. Restera enfin à « s'approprier » les décors, ce que M. Mathews pourra traiter de gré à gré avec MM. Cambon et Thierry. — Ainsi voilà qui est bien entendu, pour représenter le ballet d'*Orfa* à Londres, M. le directeur du Lyceum aurait à traiter avec tout le monde, excepté avec l'auteur des *paroles*.

Autre exemple : *La Faridondaine*. — *La Faridondaine* a vu le jour à la Porte-Saint-Martin, mais on pourrait s'y tromper et la croire née à l'Opéra. C'est une cantatrice qui perd sa voix. Toute la nouveauté est dans cette simple phrase. Or, s'il vous est permis, sans payer des droits d'auteur à MM. Dupeuty et Bourget, de mettre en scène à Londres une cantatrice qui a perdu sa voix, — cela se fait tous les jours à votre Opéra anglais, et je ne sache pas que l'Opéra français ait jamais réclamé des droits d'auteur pour cela, — vous avez le droit de vous « approprier » *la Faridondaine*, — bien que ce soit encore une pièce à biberon, — sans que la société des auteurs puisse vous susciter de mauvaise querelle. Faites-en, de la meilleure foi du monde, une bonne imitation, donnez-lui le nom de *Turlurette* ou de *La roulade interrompue* si vous aimez mieux, et tout sera dit. Comme le tissu du drame a déjà servi plus de cent fois au moins sur le même théâtre, vous courrez la chance d'avoir cent procès sur les bras, ce qui équivaut à n'en avoir pas un. Vous mangerez l'huitre et vous laisserez les écailles aux plaideurs. Seulement ici encore vous aurez à compter avec M. Adolphe Adam, car sans M. A. Adam il n'y a plus de bonnes fêtes chez nous, et comme vous auriez de la peine à trouver en Angleterre un compositeur pour « imiter de bonne foi » la musique dont il s'est plu à broder le ba-

Digitized by Google

nal canevas de *la Paridondaine*, vous serez bien obligés d'en passer par les fourches caudines de cet illustre archet. Quant à la difficulté de trouver une cantatrice qui ait assez peu de voix pour ne pas craindre de la perdre régulièrement tous les soirs, ne vous en mettez pas en peine, en Italie et en France M. Verdi est là pour vous préparer une nombreuse pépinière de sujets dignes de cet emploi.

C'est encore M. Adolphe Adam que vous rencontrerez si vous dirigez votre goût pour les « imitations de bonne foi » vers notre Théâtre-Lyrique. Là le maëstro règne en maître absolu. Hier sa phrase légère et spirituelle s'épanouissait dans *Si J'étais Roi*,—encore une pièce que vous pouvez vous approprier sans danger, — aujourd'hui ses premières partitions se rajeunissent au feu d'une rampe nouvelle; voilà le *Postillon de Longjumeau*, voici *le Roi d'Yvetot*. Pour ce dernier ouvrage il vous sera difficile de « vous l'approprier » et même de « l'approprier » au goût de votre parterre. Dans votre pays d'Angleterre qui a du bon, quoiqu'on en dise, on ne souffrirait pas volontiers, je pense, un roi en sayon de laine et derrière un comptoir de marchand de drap, fût-il un de ces rois d'Irlande qui marchaient pieds nuds et tenaient leurs cours sous le dôme des forêts faute de palais pour les abriter. Il n'y a qu'un roi d'Yvetot au monde, et pour le voir il faudra toujours venir à Paris.

M. Ch. Mathews peut donc se tranquilliser et se remettre de sa chaude alerte; rien dans la Convention ne l'autorise à se croire empêché dans l'exercice de sa petite industrie; il peut comme par le passé, « approprier » « s'approprier » et « imiter de bonne ou de mauvaise foi » tous nos ouvrages de théâtre. Quelques noms à modifier, quelques lieux de scène à changer, et nos auteurs n'auront plus rien à voir dans ce fonds commun des billevesées dramatiques. Ajoutez à cela que la recherche de la paternité dans le monde des coulisses est presqu'aussi absolument interdite que dans le code civil. Allez au fond des choses, cherchez à vous rendre compte de la filiation de tel drame ou tel vaudeville; vous découvrirez que l'*idée* en a été prise par Paul à Joseph qui l'avait empruntée à Pierre qui la tenait de Martin qui l'avait soustraite à Jacques lequel l'avait trouvée dans un roman fameux, dont l'auteur n'a pas légué son nom à la postérité. Un habile archéologue pourrait remonter plus haut, mais pas n'est besoin pour que la cause de M. Charles Mathews soit claire, nette et manifestement bonne; au milieu de tant de pères différents il me paraît impossible de discerner quel est le père véritable, et même en coupant la pièce par le milieu on ne serait pas certain de faire tressaillir les entrailles d'aucun d'eux.

D'où je conclus, en style de logogriphe, que pour faire chanter les autres en mesure il faudrait être soi-même un peu musicien.

ALPHONSE DE CALONNE.

On ne peut considérer la saison des concerts comme régulièrement ouverte, que le jour où les premiers accords ont retenti sous la voûte de la salle du Conservatoire. La Société des Concerts est l'astre autour duquel gravitent et tourbillonnent ces mondes de concerts, depuis ces pâles nébuleuses : les con-

Digitized by Google

certs de chansonnettes, jusqu'à ces brillantes planètes : les concerts à grand orchestre. La Société Sainte-Cécile, elle, se fatigue de cette dépendance; elle prétend devenir soleil à son tour et avoir des satellites. Depuis deux ans que cette Société existe par les soins de M. Seghers, elle a acquis une grande importance, et je ne sais pas trop si la Société des Concerts ne commence pas un peu à s'inquiéter de sa jeune rivale. Le premier concert de la Société Sainte-Cécile n'a cependant pas été très-heureux.

Il y a en France une classe de gens qui fait particulièrement tort aux jeunes compositeurs, ce sont les jeunes compositeurs eux-mêmes; tant que l'on n'entend pas leurs œuvres, on est naturellement porté à s'intéresser à eux. L'entrée de la carrière musicale est si difficile; les directeurs de théâtre sont si rigoureux ! Dès qu'un de leurs ouvrages a vu le jour, la situation change, et l'on est tenté de se ranger du parti des directeurs. Nous le savons, il est d'honorables exceptions, quelques jeunes artistes de mérite se sont produits dernièrement dans les concerts et sur nos scènes lyriques; mais parmi ces nombreux musiciens, dont la plupart, en fin de compte, parviennent à faire exécuter leurs œuvres tôt ou tard, il est bien rare de découvrir une individualité prononcée, un talent hors ligne. Ce qui rend la chose plus triste encore, c'est que l'on rencontre dans leurs ouvrages des qualités qui ne devraient pas s'y trouver : la sagesse, l'expérience, et que l'on n'y rencontre pas ce qui devrait naturellement appartenir à la jeunesse, la grâce, la sève et la fraîcheur. La Société avait proposé, comme appât à la voracité des jeunes compositeurs, une ode à Sainte-Cécile; elle accordait à celui qui remporterait le prix, la faveur d'exécuter son œuvre à grand orchestre devant ses abonnés. Les concurrents se sont présentés, l'épreuve a eu lieu, le prix a été donné, l'exécution octroyée, et il s'est trouvé que l'œuvre couronnée est un morceau estimable, bien écrit, trop bien écrit peut-être, mais dont la contexture sent le travail pénible, et dont les mélodies ne se recommandent pas par l'originalité. M. Camille Saint-Saëns est bien jeune, il a du talent; je n'ai nullement l'intention de le décourager, mais son triomphe n'est pas un indice qui plaide en faveur de ses compétiteurs. Une symphonie de M. Niel-Gade, jeune compositeur danois, est venue ensuite; elle a obtenu un succès d'estime. M. Gade est élève de Mendelssohn, il connaît à fond tous les procédés de l'art; mais les idées? c'est l'inspiration qui les dicte, et elle n'a pas été très-prodigue à l'égard du jeune maître.

La Société Sainte-Cécile avait devancé dans la carrière sa sœur aînée, la Société des Concerts, qui a donné sa première séance le 9 de ce mois. On peut considérer la Société des Concerts comme une académie d'exécution musicale; elle possède, en effet, toutes les qualités académiques : la correction, la sévérité du goût, l'élégance du style; quant aux qualités de la jeunesse, elle ne peut les avoir. La Société existe depuis vingt-deux ans, son zèle et son ardeur ne sont pas aiguillonnés par le désir de conquérir de la renommée; son public lui-même contribue à l'entretenir dans des dispositions peu actives; il s'est persuadé qu'à Beethoven l'ère du perfectionnement musical devait être close, et il souffre impatiemment l'admission, dans la salle de la rue Bergère, des jeunes compositeurs, surtout s'ils ont le malheur d'être Français. La Société semble donc être venue au monde pour la satisfaction de

Digitized by Google

quelques privilégiés, et non pour l'intérêt de l'art, inséparable de l'introduction modérée des idées de progrès.

La principale œuvre du premier programme était la *Symphonie héroïque* de Beethoven. Beethoven composa cette symphonie vers 1803. Ce maître appartenait aux idées républicaines; toutefois, il professait une grande admiration pour le premier consul ; il voulut consacrer une symphonie à sa gloire : telle fut l'origine de l'*héroïque*. Le premier morceau était fait, il est resté tel qu'il fut composé alors. Le second morceau, assure-t-on, était le finale colossal qui termine aujourd'hui la symphonie en *ut mineur*. Des témoins ont vu la partition de cette symphonie soigneusement copiée; le titre portait ce seul mot, écrit en gros caractères : BUONAPARTE. En apprenant l'élevation de Napoléon à l'empire, Beethoven fut saisi d'un désespoir infini ; il arracha le titre et le froissa convulsivement dans ses mains. Il voulait même anéantir sa symphonie, des amis l'en détournèrent. Alors, sa pensée prit une autre direction : son Buonaparte à lui était mort. Ses idées revêtirent une teinte funèbre. A la marche triomphale il substitua une hymne de mort, et écrivit en tête, de sa main ; *Marcia funebre per festeggiar il sovoenir d'un gran uomo*. Ainsi, le titre actuel de la symphonie héroïque est trompeur; c'est une symphonie funèbre, il est bon de le dire. L'explication pourra faire cesser les appréciations enthousiastes de certains amateurs, qui, sur la foi du titre, s'empressent de reconnaître dans l'œuvre de Beethoven un caractère brillant et chevaleresque, bien éloigné de l'intention de l'immortel compositeur.

L'exécution de la symphonie a été bonne, sauf quelques inexactitudes commises par les instruments à vent dans le *trio* du menuet. Je m'étonne toujours qu'à une époque où les instrumentistes ont fait faire à l'exécution tant de progrès, l'on ne soit pas encore parvenu à interpréter convenablement, au Conservatoire, des passages qui n'effrayaient pas des musiciens de 1803. Cette remarque s'applique particulièrement aux bassons et aux cors, qui suivent avec peine leurs alertes compagnons, hautbois, flûtes et clarinettes; ils semblent de lourds papillons de nuit, essayant vainement de lutter de vitesse avec la libellule au vol léger.

L'on a exécuté ensuite une symphonie en *si* bémol de Haydn, peu digne de la renommée de son auteur. C'est une de ces symphonies que l'on appelait autrefois *di pranzo*, parce que les dimensions en étaient prises de façon à ce que le morceau durât précisément autant de minutes que les dîners du prince Esterhazy, le prince ayant l'habitude de dîner souvent en musique. Haydn, on le pense bien, attachait peu d'importance à ces sortes de symphonies; le menuet de celle-ci a seul de l'originalité et de la gaîté.

L'auditoire a applaudi les beaux fragments de Gluck : *Voici la charmante retraite*, ainsi qu'un duo où la flûte rapide dialogue avec le hautbois pastoral. Ce morceau fort bien fait est de la composition de M. Altès, l'habile flûtiste, qui s'était réservé pour lui toutes les difficultés d'exécution dont il a triomphé avec bonheur.

Il n'est question en ce moment dans Paris que de la magnifique musique des Guides, dont l'organisation a été confiée à M. Adolphe Sax. Quand on entend cette musique modèle, il semble que de nouvelles perspectives du monde sonore s'ouvrent devant vous. Pour apprécier les conquêtes dues au génie in-

Digitized by Google

ventif de M. Sax, il faut se rappeler ce qu'étaient les musiques militaires en France, il y a seulement vingt ans. A cette époque, les basses étaient uniquement représentées par le trombone et par le serpent aux sons rauques. L'ophicléide, le serpent à clés, comme l'indique son nom quelque peu grec, ne vint que plus tard; les parties intermédiaires étaient confiées à des cors sans pistons; quant aux voix aiguës, elles n'avaient pour se produire que les flûtes et les clarinettes; les trompettes étaient pareillement sans pistons et les cornets n'étaient pas encore admis dans les régiments.

En 1845, les musiques de l'armée française furent réorganisées sur un plan proposé par M. Sax. On sait avec quelle lenteur s'accomplissent de pareilles réformes; aussi, malgré toute l'activité que mit l'inventeur à presser l'application de son système, l'organisation des musiques n'était pas achevée lorsqu'éclata la révolution de 1848. Le 18 mars suivant, un décret du gouvernement provisoire bouleversa tout ce qui avait été fait auparavant et supprima les saxophones dans les musiques de l'armée; à leur place, on réintégra les anciens instruments dont les vices et l'insuffisance avaient été depuis longtemps reconnus. M. Sax, cependant, poursuivi par l'obstination et l'envie, à chaque difficulté qui lui était suscitée, à chaque piége qui lui était tendu, répondait comme répondent les hommes de génie, par de nouvelles et précieuses découvertes. Systématiquement abandonné à Paris, il remportait à Londres un éclatant triomphe, il obtenait la grande médaille de l'exposition.

Enfin, l'occasion décisive qui vient de lui être offerte par la création de la musique des guides a mis dans tout son jour les vastes conceptions de l'inventeur. Elle a prouvé que, si ses procédés de fabrication sont incomparablement supérieurs à ceux de ses rivaux, son plan d'organisation est aussi le plus convenable aux musiques militaires. Rien ne peut donner une idée de cette harmonie à la fois douce et puissante; rien n'égale la majesté de la voix grave des saxophones, qui réunissent la sonorité des instruments de cuivre et celle des instruments de bois. Cette fois, M. Sax n'ayant plus à combattre, pouvait donner l'essor à ses idées, et puiser, sans considération d'économie, dans le personnel des artistes les plus éminents de Paris. Aussi, les différentes séances où l'on a entendu la musique des guides ont-elles dépassé l'attente générale. Dans l'*Invitation à la Valse*, le célèbre morceau de Weber, transcrit pour cette musique, les instruments de cuivre, grands et petits, galopent comme les flûtes les plus légères, comme les violons les plus rapides. M. Arban, que M. Sax a eu l'heureuse idée de s'attacher, a exécuté sur le saxhorn, dans l'ouverture de *Zampa*, un trait de violon tel qu'aurait pu l'interpréter l'archet magique de Vieuxtemps. La plupart de ces morceaux sont très bien arrangés pour musique militaire par M. Mohr.

Après de si longues années de persévérance; après s'être vu exposé à tant de dégoûts et de calomnies, voici que M. Sax rentre à pleines voiles dans la voie du succès : il a fallu tout ce temps pour lui faire pardonner son génie.

LÉON KREUTZER.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

DE LA NÉGATION DANS LES LANGUES ROMANES DU MIDI ET DU NORD DE LA FRANCE *.

Si, comme l'a dit un philosophe éminent et comme nous pouvons tous l'expérimenter sur nous-mêmes, l'homme pense ses paroles avant de parler ses pensées, le langage n'est point l'œuvre empirique de plusieurs siècles, travaillant à la tâche sans modèle et sans guide; il a ses principes généraux dans les lois de l'esprit humain, et ses formes grammaticales sont subordonnées à la logique naturelle de la pensée. Toute étude d'une partie quelconque de la Grammaire doit donc commencer par la recherche de sa vraie nature, de son rôle réel dans la conception et l'expression des idées : ce n'est qu'après ce travail d'analyse que l'on peut la dégager des altérations et des différences de langue qui en ont diversifié les formes, et lui restituer sa vraie valeur. Mais à moins d'être l'œuvre isolée d'un penseur, aucun idiome ne se composera de formules philosophiques; ils sortent tous d'une langue antérieure, qu'ils continuent en l'appropriant aux nouveaux besoins qu'il leur faut satisfaire : tous s'écartent plus ou moins de l'idée pure, et mêlent à son expression des éléments qui lui sont étrangers. Ce n'est qu'en les comparant les uns aux autres, en remontant souvent bien loin dans le passé, que l'on parvient à découvrir les causes de ces singuliers idiotismes qui resteraient inexplicables, s'il ne s'en trouvait une explication souvent bien simple dans l'histoire des autres langues. Ces idées ne semblent pas s'être présentées à l'esprit de M. Schweighœuser, puisqu'il ne s'est préoccupé ni de la négation en elle-même, ni des modes d'expression que les autres idiomes ont adoptés. Il n'a pris pour éléments de sa dissertation que les exemples qu'il avait rencontrés dans des lectures assez étendues, sans s'inquiéter si les bizarreries apparentes qu'il avait recueillies étaient vraiment propres aux deux langues dont il se proposait d'étudier une des formes grammaticales. D'ailleurs, des exemples qui n'appartiennent pas au même temps ne sauraient être ainsi groupés indistinctement les uns avec les autres. L'esprit qui provoque à la fois et réalise les différents perfectionnements des langues, n'existe pas à

* Par A. Schweighœuser. Paris, 1852.

Digitized by Google

priori avec toutes ses tendances et toutes ses exigences; c'est parce qu'il vient à changer que les langues elles-mêmes ne restent pas stationnaires, et que de nouveaux progrès s'ajoutent incessamment aux anciens. Enfin, quand une langue à peine ébauchée s'agite encore dans un demi-chaos, son caractère essentiel n'apparaît pas clairement à toutes les intelligences; sa grammaire n'est ni assez complète, ni assez arrêtée pour ne pas se prêter à une foule d'essais malencontreux. Bien de pauvres écrivains, égarés par l'ignorance ou séduits par de fausses analogies, se permettent des formes nouvelles, qui ne deviennent véritablement importantes, ne prennent une signification historique que lorsqu'elles sont rationnelles et résultent du développement naturel de la langue.

La négation n'a pas une simple valeur négative; c'est une affirmation qui veut se substituer à une affirmation antérieure. Une preuve matérielle en est restée dans le Sanscrit, où la négation *Na* était en même temps le pronom démonstratif qui exprimait une chose éloignée, et ainsi niait implicitement la plus rapprochée. L'idée qui lui avait donné une force négative se manifeste encore d'une manière plus sensible dans *Anatara*, Autre, qui se compose du pronom démonstratif *Ana* et de la suffixe *Tara*, la terminaison des adjectifs élevés au comparatif. Toutes les négations grecques sont empruntées au sanscrit; celles que nous mentionnions tout à l'heure ont formé les deux particules inséparables Ἀν et Νη; Οὐ vient sans doute du pronom démonstratif Οὗο, et Μη se trouvait certainement avec une signification analogue dans le sanscrit primitif, puisque la langue des Pourânas emploie encore *Ma* pour signifier une défense, et que *Makis*, en zend *Macis*, signifie Aucun, comme le grec Οὔτις et Μηδείς. En s'éloignant de leur racine, les mots deviennent naturellement moins expressifs, et les tendances déjà plus logiques du latin ne lui permettaient pas de se contenter de formes négatives toutes traditionnelles. Quoique, comme le gothique et les langues slaves (*Ne, Ni*), il eût reçu du sanscrit la négation *Na*, il la voulut renforcer en y ajoutant *Oenum* ou *Unum*, et en fit *Non*. C'était une idée assez simple pour que l'allemand moderne ait ajouté également *Ein* à sa négatiou primitive et en ait fait *Nein*. Ce besoin d'une expression plus significative lui fit multiplier ses formes de négation; il composa *Nemo* de *Ne* et *Homo*; *Nullus*, de *Ne* et *Unus* ou *Unulus*; *Nihilum*, de *Ne* et *Hilum*. De semblables compositions se retrouvent dans les autres langues de formation moderne : le gothique *Nih*, en allemand *Noh* et *Noch*, est une contraction de la négation *Ni* et de la particule affirmative *Jah*; l'allemand *Nicht* vient aussi du gothique *Ni* et de *Vaihts*, en vieil allemand *Viht*, Chose. *Aucun* se dit en lithuanien *Niékas*, de *Ni* et *Ekas*, Un; c'est en slave *Nikyi*, *Nikakyi*, *Nikt*, et l'allemand *Kein* est sans doute une aphérèse de *Nich-Ein*. Il y a même quelques idiomes où les formes analytiques sont restées plus entières : ainsi, le vieil allemand *Enist* signifie littéralement : Cela n'est pas, et l'islandais *Kannat*, Cela ne se peut pas. La clarté, ce premier besoin des langues néolatines, les obligea d'entrer dans la même voie, et aucune ne devait s'y avancer autant que le vieux français. Comme l'accuentation générale des finales répugnait à la composition des mots, il lui a fallu conserver à chacun des éléments d'une expression négative sa forme originale et son existence séparée : il a dit *Non une chose* (*Rem*, Rien); *Non un masque de théâtre* (*Personam*, Personne; *Non un seul* (*Aliquem unum*, Aucun), *Non un pas*, *Non un point*, *Non*

Digitized by Google

une goutte. Ces négations complémentaires s'étaient multipliées à l'infini; tous les substantifs qui exprimaient une chose sans aucune valeur y étaient également employés. Aussi le savant tableau qu'en a voulu dresser M. Schweighœuser n'a-t-il rien de vraiment philologique : c'étaient de véritables termes de comparaison, que chacun choisissait selon sa fantaisie. Un seul roman, à la vérité encore inédit, aurait pu en fournir les nouveaux exemples suivants :

Sire, dist-il, c'est verites séue,
Qué Anséis ne vaut une chéue.

(*Anséis de Carthage,* B. I, fol. 14, r°, col. 1, n° 7191).

Toutes ses armes ne valent un voisin.

(Fol. 23, r°, col. 1).

Rois Absalon, c'on tient a si vaillant,
Qui tant puet d'armes sofrir et de torment,
Ne vaut a lui nes corges a forment.

(Fol. 26, r°, col. 1).

Ne valt la targe plus d'une piel velue,
Ne li obers une toile tissue.

(Fol. 61, v°, col. 2).

En son escu fiert le roi Candalis;
Ne li valut une fuelle de lis
Ne li obiers nient plus c'uns vies tamis.

(Fol. 64, v°, col 1).

Cette forme de négation par comparaison n'était point non plus particulière aux langues romanes : on trouve également en vieil allemand *Niht ein blat* (feuille), *Niht ein ei* (œuf), *Niht ein stro* (fêtu); en polonais, *Ni Kaska* (une petite partie), *Ni Odrobiny* (un fragment), *Ni Zdzbla* (le moindre germe); et les Grecs employaient déjà Οὐδὲ γρυ et Οὐδὲ τυτθον. Les changements que les négations latines ont subis en passant dans notre Grammaire ne tiennent donc pas à un caractère qui lui soit spécial et qu'on puisse étudier à part des autres idiomes: ce sont les résultats généraux de l'histoire des langues, et on n'en saurait apprécier la vraie valeur quand on les considère d'une manière isolée, comme de purs idiotismes. D'ailleurs, ce développement analytique, cette tendance du français à devenir plus positif et plus clair, ne se sont pas bornés aux négations: on les retrouve dans la composition des pronoms démonstratifs, des prépositions, des conjonctions; dans la formation de la syntaxe; dans une foule de pléonasmes qui sont devenus d'un usage général (*Monter en haut, Tomber à terre, Aujourd'hui,* de l'allemand *Heut,* Aujourd'hui, dont par une redondance nouvelle le peuple fait *Au jour d'aujourd'hui*), et il est impossible d'en approfondir la nature et les causes, quand on resserre ainsi ses recherches dans une question aussi étroite.

On pourrait encore relever quelques inadvertances et quelques erreurs; mais quoique l'érudition qui fait les philologues soit plus longue et plus difficile à acquérir que toutes les autres, M. Schweighœuser n'en a pas moins prouvé par

Digitized by Google

sa dissertation que la science doit compter sur lui, et nous espérons que son succès *l'obligera*. L'âge apportera sans doute plus d'étendue dans ses idées, plus de méthode dans son travail, et il gardera les excellentes qualités qui lui sont déjà naturelles : la conscience des recherches, la patience à recueillir les faits et la scrupuleuse exactitude des détails.

EDÉLESTAND DU MÉRIL.

DICTIONNAIRE D'HAGIOGRAPHIE DE M. L'ABBÉ PÉTIN.

M. l'abbé Migne, avec un zèle qui ne se ralentit pas un seul instant, continue le cours de ses publications. Pendant que sa *Patrologie* s'enrichit chaque mois d'un ou deux nouveaux volumes, la grande collection qu'il a entreprise, sous le titre d'*Encyclopédie théologique*, n'a point à souffrir de cette redoutable concurrence; il semble, en vérité, que nulle difficulté ne puisse arrêter l'infatigable éditeur; on dirait que les caractères viennent d'eux-mêmes se disposer dans la casse, que les presses fonctionnent toutes seules et ne connaissent point de repos. A peine un des Dictionnaires est-il terminé qu'un autre lui succède, et malgré la rapidité de l'exécution, impossible au critique le plus méticuleux de trouver quelque reproche sérieux à faire sur cette même exécution, sur la pureté des textes, ou la correction des ouvrages, ce qui ne s'obtient qu'avec tant de soins, tant de peines, aux prix d'incroyables labeurs, ainsi que ne l'ignore point quiconque a exercé une fois ce rude métier : corriger une épreuve.

Encore ne parlons-nous ici que de l'acte matériel de l'impression; la surprise augmente alors qu'on pense à la rédaction de ces travaux, non point, cela va sans dire, à propos du recueil des œuvres des Pères grecs ou latins de l'Église. Là, M. Migne avait à choisir parmi de nombreuses éditions, dont quelques-unes, celles données par les Bénédictins, par exemple, sont excellentes; mais, pour ce qui compose les deux sections de l'*Encyclopédie*, tout était à faire, à créer, rien d'analogue à cet ouvrage n'avait encore été publié, rien d'aussi complet, rien surtout qui fût conçu dans le même esprit religieux. L'Encyclopédie de Diderot et de d'Alembert, l'Encyclopédie méthodique ne pouvaient être prises pour bases ; tout au plus cette dernière a-t-elle servi de modèle à M. Migne pour la façon de distribuer ses matières; comme elle, ce sont des Dictionnaires qu'il donne, en dehors de ce point ne cherchez aucune ressemblance entre ces deux collections, vous n'en découvririez pas. On n'ignore point les sommes fabuleuses qu'ont coûté les deux recueils que nous venons de rappeler, le concours d'érudits qu'ils ont demandé pour parvenir à leur achèvement, le nombre d'années écoulées entre l'apparition du premier et du dernier volume de chacun d'eux. Toutes ces considérations, plus effrayantes les unes que les autres, n'ont point épouvanté M. Migne, hardiment il a mis la main à l'œuvre, et cette œuvre touche à sa fin. Il a su trouver, dans notre siècle si amoureux des œuvres légères, si avare de ses capitaux, assez de collaborateurs

Digitized by Google

dévoués, assez d'argent pour atteindre son but; bientôt il pourra répéter, lui aussi, *exegi monumentum*.

Notre intention, nos lecteurs s'en sont aperçus déjà, est de leur faire connaître, sinon tous, au moins la plupart des Dictionnaires de l'*Encyclopédie théologique*. Les uns après les autres nous les citerons à notre barre, nous les signalerons dans ce qu'ils peuvent avoir d'utile, non-seulement pour le clergé auquel s'adresse plus spécialement M. Migne, mais aussi pour les gens du monde, les savants, les artistes qui auront là sous la main une masse énorme de documents classés méthodiquement par ordre alphabétique, et de manière à permettre de réaliser promptement des recherches qui demanderaient ailleurs un temps fort long et la réunion d'un nombre très-considérable de volumes dont le titre souvent et même l'existence sont parfaitement inconnus à tous ceux qui ne sont point initiés aux arcanes de la bibliographie.

Aujourd'hui, c'est du *Dictionnaire d'Hagiographie* que nous venons les entretenir *.

Si le moyen-âge s'est occupé avec amour de tout ce qui concernait l'existence de ceux que le roi-prophète semblait avoir en vue quand il écrivait ces mots : *In memoria æterna erit justus*, il en est bien autrement à notre époque; les vies des Saints ont été reléguées parmi ces livres qu'on ne lit point, que beaucoup de gens rougiraient d'entr'ouvrir. De leur côté, les hagiographes qui consumaient leurs veilles à réunir jusqu'aux faits les plus minimes des Biographies religieuses, ont disparu; la révolution, en fermant les couvents, quand elle ne les détruisait point, a dispersé cette race patiente d'érudits à laquelle nous devons une quantité si considérable de renseignements sur l'histoire des siècles les plus obscurs; ils n'ont point été remplacés. Le recueil de Bollandus, incomplet, ne s'achèvera, — s'il s'achève jamais, — que dans bien des années, et aucun autre ouvrage n'y suppléait. La *Vie des Saints*, de Godescard, ne renferme que trois mille noms à peine, et, composée entièrement dans un but de piété, elle était loin d'offrir ces détails précieux dont s'enrichit à chaque page le recueil des Bollandistes. Il y avait évidemment là une lacune, aujourd'hui elle disparaît en grande partie, grâce au travail de M. l'abbé Petin. Son Dictionnaire contient plus de huit mille articles, en y comprenant une adjonction très-précieuse et que nul avant lui n'avait eu la pensée de faire; nous voulons parler des saints personnages qui n'ont été ni canonisés, ni béatifiés par l'Église, de ceux qui ont reçu le titre de vénérables, et de quelques saints même qui, bien que reconnus tels, ne sont point honorés d'un culte public et universel, dont la fête n'est inscrite dans aucun martyrologe, dans aucun calendrier, et que, pour cette cause, on a nommés *aëmères*, c'est-à-dire sans jour connu.

Les recherches archéologiques auxquelles on doit tant de résurrections, ont heureusement, depuis quelques temps, réveillé l'attention publique sur cette branche trop longtemps négligée de l'histoire, l'hagiographie. A défaut d'exemples de pureté et de grandeur, dont on n'avait que faire apparemment,

* Faisant partie de l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne, dont il forme les tomes 40 et 41. — Paris, 1850, 2 vol. in-4° à deux colonnes, 15 fr., chez l'éditeur, à Montrouge.

Digitized by Google

on est enfin venu demander à la légende l'explication d'une foule de choses incomprises, le mot des énigmes de pierre que présentaient sur leurs façades ciselées nos antiques cathédrales; ce que l'on cherchait en vain ailleurs, ce que ni les diplômes, ni les chartes, ni les manuscrits enluminés, ni les vieilles chroniques ne disaient point, on l'a découvert là; l'église, interrogée, a fourni sa lumière, et des secrets qu'on désespérait de pénétrer jamais se sont tout à coup révélés. La Vie des Saints offre dans son champ presque sans limites, on peut le dire sans exagération, le moyen d'expliquer jusqu'aux circonstances qui paraissent au premier abord les plus bizarres, les plus incompréhensibles dans la plupart des œuvres d'art monumentales, surtout, qui nous restent du neuvième au seizième siècle. Où les pères Martin et Cahier, dans leur magnifique Monographie des vitraux de Bourges, dans leurs Mélanges archéologiques, où tant d'autres écrivains de monographies de nos principaux monuments ont-ils découvert l'explication de ces sujets si variés, si compliqués, qu'ils ont décrits? Dans la Vie des Saints. C'est une mine d'une incroyable richesse, et de laquelle aucun pionnier n'est jamais sorti les mains vides. « La première de toutes les » conditions pour être un bon architecte gothique, nous disait dernièrement » un homme d'esprit, c'est d'être un bon théologien ». Le mot est juste en ce sens que l'art du moyen-âge ne peut être compris, même superficiellement, si l'on veut l'étudier en demeurant en dehors des enseignements de la religion, où il a été puiser toutes ses inspirations.

Le *Dictionnaire hagiographique* est appelé à rendre, sous ce rapport, un véritable service, il favorisera certainement ce genre d'études; sans prétendre remplacer les légendes originales, dont il ne peut dans son cadre donner que des esquisses, au moins fournit-il les faits principaux et l'indication de tous les attributs dont la symbolique a fait son profit; le soin même qu'a pris l'auteur et dont il s'excuse « d'avoir mis au présent bien des circonstances et des détails » qui, par suite des changements survenus depuis un demi-siècle, devraient se » trouver au passé. » — Circonstances et détails se rapportant principalement à la conservation, dans tel ou tel sanctuaire, des corps saints et des reliques, sera souvent, au contraire, d'un grand intérêt. On n'ignore point les actes de vandalisme, les spoliations, commis en beaucoup d'églises; si les restes vénérés en ont disparu, il est bon, du moins, que leur mémoire en soit conservée: c'est encore là un jalon qui pourra mettre sur la voie et conduire à des explications impossibles sans lui.

Le seul reproche qu'on pourrait adresser, — dans le sens archéologique, — au *Dictionnaire d'Hagiographie*, est celui d'être trop sobre dans le récit des faits de l'ordre surnaturel, des miracles, en un mot. Mais il convient de ne point l'oublier, l'auteur ne se préoccupe aucunement de l'archéologie; si elle trouve beaucoup à glaner dans son œuvre, ce n'est point pour elle qu'il l'a écrite : sa pensée se résume à merveille par cette phrase de Bède : « Voici les traces, les » vestiges que les saints, en retournant à notre commune patrie, nous ont » laissés pour nous servir de guides, afin que, les suivant sans aucune déviation, nous puissions arriver au souverain bonheur. »

« Une vie de saint n'est pas un roman, dit M. Petin; nous nous sommes donc » fait un point de conscience, non-seulement de n'y insérer aucune particu-

Digitized by Google

» larité forgée à plaisir, mais même aucun détail dont la vérité nous eût
» paru suspecte, regardant comme une espèce d'impiété ce mélange du
» vrai et du faux confondus ensemble, de manière à ce que le lecteur y soit
» trompé. C'est donc autant par scrupule religieux que par l'effet d'une saine
» critique que nous avons omis un certain nombre de faits, surtout de l'ordre
» surnaturel, qui nous paraissaient dénués de l'authenticité requise. »

Il est impossible de ne point rendre justice au sentiment qui a dicté ces lignes; elles suffisent parfaitement, selon nous, pour faire juger de la valeur d'un ouvrage, qui, d'un bout à l'autre, se maintient entre les bornes de ce programme sévère et sévère et consciencieux.

L. C. DE BELLEVAL.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Digitized by Google

HISTOIRE.

LES GRANDS RÈGNES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

SAINT LOUIS.

(Suite.*)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

VIII.

LE ROI DE FRANCE APRÈS LA BATAILLE DE TAILLEBOURG. — LA CROISADE ET LA LUTTE DU PONTIFICAT ET DE L'EMPIRE.

Il y a dans la vie des hommes, dans le règne des princes, des phases distinctes qui ont leur point de départ, leur développement, leurs péripéties et leur dénoûment, et qui, en se fermant sur un grand événement, laissent le champ libre à une phase nouvelle : la bataille de Taillebourg avait glorieusement clos, pour Louis IX, la période des luttes féodales, qui, compliquées par l'intervention anglaise, venaient de remplir la première partie de son règne. L'œuvre si bien commencée, si virilement poursuivie par la régente Blanche de Castille était achevée. Après cette victoire, les féodaux ne pouvaient plus mécon-

* Voir tome Ier, page 321 ; tome II, pages 5 et 337, et tome IV, page 5.

Digitized by Google

naître la supériorité incontestée du roi. Le roi d'Angleterre, de son côté, avait perdu, depuis sa double défaite, l'espérance de ressaisir par la force les conquêtes de Philippe-Auguste. La France était pacifiée au dedans, respectée au dehors. Qu'allait faire son roi? Cette question se posait d'elle-même. Il n'y a presque jamais de repos pour ceux qui gouvernent; gouverner, c'est agir. Croire qu'avec le mouvement d'idées qui emportait les esprits à cette époque, avec les passions ardentes et l'esprit entreprenant des barons, avec ce besoin d'activité et d'émotions que les croisades avaient depuis longtemps développé, Louis IX pouvait longtemps se reposer dans sa victoire, ce serait méconnaître profondément les nécessités de ce temps et celles de tous les siècles. On ne gouverne les nations qu'à condition de les occuper et de les intéresser. Il ne fallait donc pas se demander si Louis IX agirait, mais où et comment s'exercerait son action.

Deux grandes questions s'ouvraient devant lui : la querelle des papes avec les empereurs de la maison de Souabe, et les croisades. Il pouvait choisir entre l'une et l'autre; mais il fallait nécessairement qu'il se jetât dans l'une ou l'autre de ces questions. S'il ne voulait point prendre parti dans la lutte des papes et de la maison de Souabe, il était nécessaire qu'il conduisît la France à la croisade. Le roi, chef de la croisade, pouvait refuser au pape d'intervenir dans ses débats avec les empereurs, et il pouvait en même temps empêcher ses barons de s'allier avec Frédéric II, pour la cause duquel plusieurs d'entre eux ne déguisaient point leurs sympathies. S'il demeurait en Europe, s'il ne donnait aucun aliment à l'activité de la France, il devait se trouver inévitablement entraîné, un jour ou l'autre, à prendre parti dans la querelle du saint-siége et de la maison de Hohenstauffen. Louis IX était entre ces deux questions comme entre deux aimants : dès qu'il s'éloignait de l'un, l'autre l'attirait.

Sa piété ardente, les tendances naturelles de son cœur si tendre dans sa dévotion, cette préoccupation constante des mystères sacrés de la religion et des traditions vénérables de l'antiquité chrétienne, sa pitié profonde pour les fidèles d'outre-mer, son respect pour les reliques venues des Saints-Lieux, les souvenirs glorieux de Louis-le-Jeune et de Philippe-Auguste, ses devanciers dans la croisade comme sur le trône, et en même temps les précédents de sa politique, tout se réunissait pour indiquer de quel côté son choix pencherait. Tous les hommes portent en eux un idéal qu'ils cherchent à réaliser. L'idéal d'un chrétien de ce temps-là, c'était un voyage à la Terre-Sainte : un pèlerinage, s'il était un simple fidèle ; une croisade, s'il était roi, baron ou homme d'armes. Lorsqu'on songe à l'impression profonde que produisaient sur ces hommes pleins de foi les souvenirs de la vie et surtout de la mort de Jésus-Christ, et qu'on vient à se rappeler l'influence qu'exerça

Digitized by Google

sur la civilisation, les mœurs et la législation du moyen-âge, l'idée toujours présente de la grande semaine dans laquelle s'accomplit le mystère de la rédemption; lorsqu'on songe à la trève de Dieu, imposée aux passions fougueuses de cette époque, en commémoration de cette idée, on comprend l'attrait impérieux qui entraînait un roi comme Louis IX vers la Terre-Sainte. Témoin de la vie et de la mort de Jésus-Christ, elle avait été consacrée par son sang, après avoir été honorée par ses miracles. On ne pouvait y faire un pas sans y rencontrer quelqu'un de ces immortels souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament, plus présents à la mémoire des chrétiens de ce temps-là que les souvenirs de l'histoire de leur propre pays. Ici, c'était la sainte montagne sur laquelle, préludant à un plus grand sacrifice, Abraham avait offert à Dieu la vie de son fils Isaac; là, c'était le lieu où l'on avait enseveli Abraham et Sarah dans leur sépulcre; c'est par ce chemin que Jacob revenait avec Lia et Rachel au pays de ses pères, quand il rencontra l'ange contre lequel il lutta toute une nuit; c'est près de cette citerne que Joseph fut vendu par ses frères. Plus loin Moïse mourut. Ici, le Jourdain fut traversé à pied sec; là, les murailles de Jéricho tombèrent; c'est par cette route que s'enfuit David poursuivi par son fils rebelle. Puis venaient les traces plus saintes et plus vénérées encore de l'Homme-Dieu : Bethléem, où il naquit dans une crèche; Cana, qu'il honora de son premier miracle; Jérusalem, sur laquelle il pleura; le mont des Oliviers, où Judas le vendit; le Calvaire, au sommet duquel il mourut; le Saint Sépulcre, qui conserva pendant trois jours dans ses mystérieuses profondeurs l'auteur de la vie. Le cœur des chrétiens se fondait à la pensée de la terre sanctifiée par ces souvenirs. Jérusalem était leur seconde, peut-être leur première patrie. Son nom, qui se confondait dans les prières de l'Eglise avec celui du ciel, leur arrachait des larmes. Aller à Jérusalem, c'était le désir et l'espoir de tout chrétien; combattre les Musulmans, profanateurs de la Terre-Sainte, le vœu de tout bon chevalier; affranchir le saint tombeau, la pensée de tout roi qui commençait à régner paisiblement sur ses états. A plus forte raison cette pensée devait-elle se rencontrer dans le cœur de Louis IX. Cette tendre piété pour la Palestine allait si loin, que les Pisans remplirent leurs galères de terre, en revenant de la croisade, pour la déposer sur un emplacement destiné à devenir le cimetière de leur ville, afin de s'assurer et d'assurer à leurs enfants le bonheur de dormir dans cette poussière sainte arrosée du sang de Jésus-Christ. Comment nous étonnerions-nous de ces sentiments, hommes d'une génération qui a vu la Grèce païenne exciter des émotions presque analogues chez les nations chrétiennes? N'était-ce pas hier que des poètes se croisaient pour aller délivrer la patrie d'Homère, de Platon, de Pindare, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide? N'ont-ils pas souhaité mourir sur les bords

Digitized by Google

de l'Illissus, sur le mont Hymète ou au Pirée *? Un mouvement d'opinion européen n'a-t-il pas entraîné tous les cabinets à envoyer leurs flottes coalisées foudroyer à Navarin la flotte mahométane, pour affranchir la terre où ces grandes voix de la poésie antique chantaient, et que Cimon, Miltiade, Léonidas, Thémistocle, Epaminondas, Phocion, Périclès, noms chers à nos souvenirs d'études, avaient illustrée de leur gloire ! En comprenant cet enthousiasme, sachons donc comprendre l'enthousiasme encore bien plus raisonnable et bien mieux motivé de nos ancêtres. L'affection des chrétiens du moyen-âge pour la Judée n'est-elle pas plus naturelle que le dévoûment des chrétiens de notre temps pour la Grèce? Jérusalem n'a-t-elle pas des souvenirs qui parlent plus haut à des cœurs catholiques que Sparte et Athènes? Et qu'est-ce qu'Homère, Platon, Pindare, Miltiade et Socrate à côté de Jésus-Christ? Quoi d'étonnant, dès-lors, que depuis la victoire de Taillebourg, la pensée de la croisade pénétrât de jour en jour plus avant dans l'esprit de Louis IX? Chrétien, il la regardait comme un bonheur; roi, comme un devoir de reconnaissance envers Dieu, qui avait fait prévaloir ses armes et sa politique sur tant d'adversaires, et comme un legs de deux de ses ancêtres, Louis-le-Jeune et Philippe-Auguste, qu'il était tenu d'accepter.

La querelle des papes avec les empereurs de la maison de Souabe était loin de se présenter à Louis IX avec les mêmes caractères. Il avait déjà rencontré cette question et il avait évité de s'y mêler. Lorsqu'en 1240 le souverain pontife Grégoire IX, au plus fort de sa lutte avec Frédéric II, avait fait offrir au roi de France la couronne de Sicile pour le comte d'Artois, le roi avait répondu que le comte Robert se tenait assez honoré d'être frère d'un roi qui surpassait en dignité, en forces et en biens tous les autres potentats du monde. Il avait donc refusé de prendre parti dans la lutte, et de disputer, les armes à la main, la Sicile à Frédéric II, qui avait méconnu et violé le droit d'investiture appartenant au pape sur les États italiens. Même après les violences inexcusables exercées par l'empereur sur les pères du concile, que la flotte génoise transportait de Nice en Italie, Louis IX s'était borné à exiger la mise en liberté des sujets français. Il avait donc une répugnance évidente à intervenir dans cette question, et les motifs de cette répugnance sont assez faciles à découvrir. D'abord, il s'agissait d'une question italienne et allemande, dans laquelle la France n'avait aucun intérêt direct. En outre, les démêlés récents que la justice royale avait eus avec plusieurs évêques, qui refusaient de reconnaître la juridiction

* Laissez ma muse aborder au Pirée;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.
BÉRANGER.

Digitized by Google

royale, même au civil, l'avaient rendu peu favorable aux accroissements de la puissance ecclésiastique, dans laquelle il craignait de rencontrer un obstacle à l'œuvre d'unité qu'il avait entreprise. Enfin, il était roi, et, comme roi, il commençait à appréhender ces doctrines de domination universelle que plusieurs papes avaient développées à l'occasion de leur lutte avec les empereurs, et il ne voulait point leur donner cours en France, en imitant Philippe-Auguste, qui les avait acceptées en tant qu'elles s'appliquaient à l'Angleterre, lorsqu'il s'était agi de détrôner Jean-sans-Terre au profit de Louis de France, père de Louis IX. Chacun demeurait ainsi dans son rôle : le pape, en cherchant à soutenir et à étendre les prérogatives de ce tribunat sacré que la confiance des peuples avait commis au dépositaire de la souveraineté spirituelle; le roi de France, en maintenant la force de l'institution royale, qui, dans son royaume, avait conservé une indépendance à laquelle ne pouvaient aspirer les empereurs, élus en Allemagne et feudataires du pape en Italie, et les rois d'Angleterre, depuis le traité souscrit par Jean-sans-Terre avec le saint-siége.

IX.

POLITIQUE DU ROI VIS-A-VIS DU PAPE ET DE L'EMPEREUR.

Grégoire IX avait terminé à près de cent ans sa laborieuse carrière. Célestin IV ne s'était assis qu'un moment dans la chaire pontificale, et il était mort avant la réunion du concile convoqué à Lyon par son prédécesseur pour prononcer sur la conduite de Frédéric II. Un nouveau pape, Innocent IV, avait été proclamé le 24 juin 1244, et Frédéric II, qui comptait sur son amitié, avait usé de toute son influence pour assurer son élection. Mais les situations sont plus fortes que les hommes. Il y avait à cette époque une lutte ouverte entre la papauté et l'empire; et, quels que fussent ses précédents, tout homme qui s'asseyait sur la chaire de saint Pierre devenait l'adversaire de l'empereur par la force des choses et l'influence de l'institution qui se personnifiait en lui. Frédéric II le pressentit lui-même: quand il apprit l'élection du cardinal Sinibald, issu de la maison de Fiesque, dévouée tout entière aux intérêts gibelins et son ami déclaré, au lieu de se réjouir de cet événement qu'il avait si vivement désiré, il dit avec douleur à ses confidents: «J'ai perdu un ami zélé dans le sacré collége, et je vais rencontrer un ennemi implacable sous la tiare : il était bien difficile qu'un cardinal fût franc gibelin; qu'un pape le soit, c'est impossible.» Frédéric II disait vrai. Un pape gibelin, c'eût été, en effet, un pape qui eût subordonné la puissance spirituelle à la puis-

Digitized by Google

sance temporelle, l'intérêt italien à l'intérêt allemand; c'est-à-dire un pape ennemi de l'Italie et de la papauté. Tel ne pouvait être, tel ne fut pas Innocent IV. Il reçut froidement l'ambassade que lui envoya l'empereur, et refusa sa nièce à Conrad, héritier de Frédéric. Le souverain pontife épousait les querelles de l'Église en recevant l'anneau du pêcheur, et ne pouvait oublier les droits de la papauté violés en Italie, les pères du concile universel de Rome arrêtés et jetés dans des cachots, et le soin de convoquer un concile à Lyon légué à son zèle par Grégoire et Célestin ses prédécesseurs. A partir de ce jour, la rupture fut éclatante, et elle s'envenima encore par des contestations d'intérêts et des récriminations mutuelles qui vinrent s'exprimer dans des manifestes publics. Frédéric songea alors à nouer une alliance intime avec Louis IX, dont la puissance politique et l'influence morale lui eussent été également utiles. Il lui fit demander la main de sa sœur Isabelle de France pour Conrad, déjà élu roi des Romains, et héritier désigné de l'empire germanique et des royaumes de Sicile et de Jérusalem. Isabelle préféra, à la dignité d'impératrice, l'humble et sainte destinée d'une vierge consacrée à Dieu, et le concours mesuré, et, plus encore, l'influence sage et modératrice que Frédéric II aurait trouvée à la cour de France, lui manquèrent avec cette alliance. Dès lors, les choses allèrent à l'extrême. Louis IX, dont Dieu venait de combler les vœux en accordant un fils à la reine Marguerite, qui jusque-là ne lui avait donné que deux filles, visitait, selon les pieuses coutumes de sa cour, les pèlerinages les plus renommés et les abbayes les plus célèbres de son royaume, et il était arrivé à Cîteaux pour assister à un chapitre général de l'ordre de Saint-Benoît qui y était convoqué; c'était là que la question, qu'il avait si soigneusement évitée jusque-là, l'attendait. Boniface, le père universel de l'ordre, marchant à la tête de cinq cents moines au-devant du Roi, l'avait introduit dans la nef, où un trône drapé de velours était préparé pour le recevoir; les cloches sonnaient à pleines volées, les hymnes saints montaient au ciel. Tout à coup, les cloches et les chants s'arrêtent; sur un signe de leur abbé, tous les moines se prosternent le visage contre terre, et l'abbé de Cîteaux fait entendre ces paroles entrecoupées de sanglots : « Sire, nous vous en conjurons, accordez votre protection au vicaire de Jésus-Christ, protégez notre père contre son persécuteur ! » Bientôt cette scène, qui avait vivement ému Louis IX, reçoit son explication. L'abbé de Cîteaux présente au roi une lettre d'Innocent IV qui, après avoir failli être enlevé par trois cents cavaliers toscans qui voulaient le livrer à l'empereur, a été obligé de faire onze lieues à cheval sous le déguisement d'un soldat, en se rendant de Sestri à Civita-Vecchia, où il s'est embarqué pour Gênes, sa patrie C'est de là qu'il écrit en rappelant au roi de France la généreuse hospi-

Digitized by Google

talité accordée par son bisaïeul, Louis-le-Jeune, à Alexandre III, victime des persécutions de l'empereur Frédéric Barberousse, et en lui demandant pour lui-même un asile dans ses états.

Quoique pris au dépourvu, Louis IX répondit avec sa sagesse ordinaire que son inclination naturelle le porterait à recevoir immédiatement le saint-père dans ses états, mais qu'il ne pouvait décider une affaire d'une aussi haute importance sans avoir préalablement consulté les barons. Il porta en effet la question devant un parlement féodal convoqué à Paris. L'avis des barons fut unanime : tous repoussèrent l'idée de recevoir Innocent IV en France, dans la crainte qu'une fois dans le royaume il ne voulût étendre sa puissance sur le temporel, et que sa présence n'entraînât, d'ailleurs, la France dans une guerre avec l'empire. Le pape ne fut pas plus heureux dans les ouvertures qu'il fit faire en Aragon et en Angleterre. Il y a là un symptôme remarquable du déclin de cette grande suzeraineté temporelle des papes, contre laquelle une réaction commençait à se manifester dans les esprits. Innocent IV, qui ne pouvait demeurer en Italie, où il était sans cesse exposé aux coups de main tramés contre sa personne par les partisans de l'empereur, se rendit secrètement à Lyon, ville ecclésiastique qui reconnaissait pour seigneur son évêque, et qui, placée entre la France et l'Allemagne, et dans le voisinage de l'Espagne, de l'Italie et de l'Angleterre, lui paraissait un terrain neutre, bien choisi pour devenir le lieu de réunion d'un concile universel. Dès que le pape fut à Lyon, l'archevêque de cette ville résigna entre ses mains sa souveraineté temporelle, et Innocent IV s'établit dans l'ancien cloître de Saint-Just, dont l'enceinte fortifiée, dominée et défendue par une formidable citadelle bâtie sur une colline, offrait au souverain pontife un asile sûr en cas d'attaque, et il se prépara à convoquer le concile.

X.

LOUIS IX PREND LA CROIX. — EXCOMMUNICATION DE L'EMPEREUR.

Les deux grandes affaires de la chrétienté, la lutte du pape avec l'empereur et la croisade, parvenaient, en même temps, à leur crise. Tandis que le pape, entouré de ses cardinaux, repoussait comme des piéges les démarches et les promesses de l'empereur, dont il avait eu l'occasion, disait-il, d'éprouver la perfidie, d'effroyables nouvelles arrivaient d'Orient. Les Tartares descendus des montagnes de l'Asie chassaient, depuis le commencement du treizième siècle, les peuples comme des troupeaux devant leur innombrable cavalerie. En reculant devant l'invasion de ces terribles hordes, les Khorasmins, une des peuplades comprises sous le nom de Turcs, envahirent à leur tour la

Digitized by Google

Syrie et s'emparèrent de Jérusalem. Tout ce qui ne put fuir, femmes, enfants, vieillards, fut impitoyablement massacré. C'était comme un reflux de la barbarie qui, poussé par ces flots de Tartares, revenait couvrir l'Orient et menacer l'Europe. Tous les cœurs se serrèrent dans la chrétienté au récit des désastres éprouvés par les chrétiens d'outre-mer, et des sacriléges et des égorgements qui les suivirent : les tombeaux avaient été brisés, les ossements des morts jetés aux vents, les Lieux-Saints profanés. La milice de la Terre-Sainte, les templiers, les hospitaliers et les chevaliers de l'ordre Teutonique, ayant présenté la bataille à ces barbares dans les plaines de Gazer, venaient d'éprouver une sanglante défaite; presque tous ces chevaliers avaient péri les armes à la main; le nom chrétien semblait au moment d'être effacé de l'Orient. Le pape se hâta de faire connaître ces funestes nouvelles au roi de France, dernier espoir des chrétiens de la Terre-Sainte : « Depuis le commencement du monde, écrivait-il, l'Église n'a jamais été réduite à de pareilles extrémités. » Quand la lettre du pape arriva à Pontoise, le Roi, qui n'avait jamais recouvré toute sa santé depuis sa laborieuse campagne dans le Midi, pendant laquelle les fatigues de la guerre ne lui avaient pas fait interrompre ses austérités et ses longues oraisons, commençait à être atteint d'une maladie qui prit tout à coup un caractère alarmant. L'émotion profonde qu'éprouva le cœur navré de Louis IX à la nouvelle des catastrophes de l'Orient le mit en danger de mort. Il crut lui-même qu'il allait entrer dans la voie de toute chair, demanda à recevoir les sacrements et fit ses adieux à sa famille et à ses officiers. Ce fut un gémissement universel dans tout le palais et bientôt dans tout le royaume. Des courriers étaient allés demander des prières, et partout le peuple se précipitait vers les églises, car, à cette époque de foi, dans leurs douleurs comme dans leurs joies, dans leurs craintes comme dans leurs espérances, les hommes éprouvaient le besoin de se réunir pour répandre leur âme devant Dieu. Tous demandaient au ciel la conservation de celui qu'on appelait le prince de paix et de justice. Il y eut à Notre-Dame une cérémonie touchante; tous les ordres religieux se rendirent processionnellement à la basilique en portant les reliques des bienheureux martyrs déposées à Saint-Denis; ils étaient suivis d'un concours immense de seigneurs et de peuple versant des larmes et frappant leurs poitrines; les religieux marchaient pieds nus et portaient des cierges allumés, et leurs sanglots interrompaient sur leurs lèvres les hymnes sacrés. Un cri général s'éleva pour demander que les précieuses reliques, instrument de la passion de l'Homme-Dieu, fussent transférées à Pontoise et déposées sur le lit du royal malade. L'évêque de Paris se rendit à ce désir, mais l'état du Roi empirait de plus en plus. Il était en proie à un délire continuel, et ses paroles entrecoupées trahis-

Digitized by Google

saient les émotions de son âme; il croyait entendre une voix qui l'appelait à Jérusalem. La croisade qui était la préoccupation continuelle de son esprit, dans ses jours de santé, venait tourmenter son délire sur son lit de douleur, et les victimes de la bataille de Gazer lui apparaissaient en lui demandant vengeance. A la suite de ce violent accès, il tomba dans une léthargie si profonde que les médecins crurent et annoncèrent qu'il venait de trépasser.

On arracha la reine-mère, Marguerite et Isabelle de cette chambre de douleur; tout le monde s'était retiré, et une des deux dames restées seules auprès du lit du roi se préparait déjà à couvrir son visage pâle d'un linceul, quand tout à coup le Roi ouvre de grands yeux, et, comme s'il sortait d'un paisible sommeil, se soulève à demi : « La lumière de l'Orient, dit-il, s'est répandue sur moi; le Seigneur m'a rappelé des ombres de la mort. Beau sire Dieu, soyez béni, et recevez le serment que je fais de me croiser. » La reine Blanche, Marguerite et Isabelle accourent à la nouvelle de la résurrection du roi; mais celui-ci, avant de répondre à leurs transports, renouvelle son serment de se croiser, et demande l'évêque de Paris pour prêter en ses mains le vœu de la croisade : « Sire évêque, s'écrie le Roi, dès qu'il l'aperçoit, je vous requiers de m'octroyer la croix d'outre-mer. » C'est en vain que sa mère, sa femme, sa sœur, ses frères, ses serviteurs, l'évêque lui-même le supplient d'attendre pour s'engager qu'il soit complétement revenu à la santé : — « Sachez, dit le Roi en regardant majestueusement l'évêque, que je ne porterai boisson ni aliment à mes lèvres avant que je n'aie la croix que je vous demande de nouveau. » Il fallut céder à cette volonté inflexible et ardente. Guillaume d'Auvergne demanda un lacet rouge, le coupa en forme de croix et l'attacha à l'épaule du malade, qui s'écria d'une voix forte : « Je suis guéri. » Il y eut alors, disent les chroniqueurs contemporains, de si grands pleurs et de si grands gémissements dans cette chambre, qu'on n'en faisait davantage quand on l'avait cru mort. Rien ne devait ébranler cette résolution magnanime. La reine Blanche elle-même, qui avait une si grande influence sur son fils, et qui prit dans cette circonstance le rôle de Suger devant saint Bernard, devait y échouer. Louis IX devenait désormais l'expression vivante de la pensée de la croisade en Europe, comme Innocent IV était l'expression de la pensée de l'abaissement de l'Empire devant la puissance de l'Eglise.

C'est ici qu'on va voir l'ascendant de la piété sincère et de la vertu. Entre le grand pape et le saint roi, il y avait une grave divergence d'opinion. Chacun d'eux était surtout préoccupé du succès de la pensée dont il était devenu la personnification. Louis IX aurait voulu que tout fût ramené au succès de la croisade. Son âme, déchirée par les souvenirs des désastres qui désolaient la Terre-Sainte, ne pouvait ad-

Digitized by Google

mettre qu'aucun intérêt balançât l'intérêt de sa délivrance. Il aurait donc voulu amener un rapprochement entre le pape et l'empereur, et faire résulter de ce rapprochement l'enrôlement de l'empereur et de tous les seigneurs de l'Allemagne dans la croisade qu'il préparait pour secourir les chrétiens d'outre-mer. Son âme, pleine de mansuétude et toujours inclinée au pardon, ne comprenait point ces longues inimitiés du parti guelfe et du parti gibelin qui, envenimées par le temps, mettaient des abîmes entre le pape, chef du premier, et l'empereur, chef du second. Il connaissait moins bien Frédéric II que ne le connaissait Innocent, il croyait donc à la sincérité de ses protestations, et il ne pouvait pas concevoir que le pape ne conquît point, par un pardon généreusement donné, cette illustre recrue à l'armée des croisés, dans ce grand péril de la Terre-Sainte et de la chrétienté tout entière, menacée d'une invasion tartare. Il crut de son devoir de s'en expliquer avec le père commun des fidèles, et il le fit avec une fermeté et une franchise admirables dans un roi si pieux, en prouvant ainsi que la dévotion n'ôte rien à la liberté de l'esprit et à la vigueur du caractère.

Le concile universel s'était réuni à Lyon. Les ambassadeurs de toute la chrétienté y assistaient. Le marquis de Fribourg, l'évêque de Fuysengen, Thadée de Suesse, homme de conseil et d'exécution, Pierre des Vignes, chancelier de Frédéric et son médecin, et le landgrave de Thuringe, grand-maître de l'ordre Teutonique, y représentaient l'empereur. Ce fut un moment solennel que celui où le souverain pontife, après avoir entonné le *Veni Creator*, s'assit sur son trône, et prenant pour texte ces douloureuses paroles du prophète : *O vos qui transitis per viam! attendite et videte si est dolor sicut dolor meus*, exposa devant l'assemblée les plaies de l'Eglise et de la chrétienté, les déréglements des prélats et de leurs troupeaux, les victoires des Sarrazins, le schisme des Grecs, les dévastations des Tartares, et enfin la persécution manifeste que le chef de l'Eglise éprouvait de la part de l'empereur Frédéric II. C'était sur ce dernier point seulement que le pape pouvait rencontrer la contradiction : aussi ce fut celui sur lequel il s'étendit le plus longuement. Il rappela les rapports étroits de Frédéric II avec les Sarrazins, son penchant pour eux qui était allé jusqu'à lui faire adopter leur étendard, jusqu'à admettre dans son armée des troupes sarrazines, jusqu'à élever dans ses Etats une ville peuplée de Sarrazins, Nocera la païenne, dans laquelle il avait fait bâtir une mosquée, et il l'accusa d'avoir des relations avec le chef des Assassins. Quant à ses griefs personnels, il les justifia en produisant les bulles dans lesquelles Frédéric II, qui n'était alors que roi de Sicile, prêtait au pape serment de fidélité comme vassal, reconnaissait qu'il tenait en fief du saint-siége le royaume de Sicile, et renonçait à

Digitized by Google

tous les droits qu'il pouvait avoir aux élections des églises. Un seul membre de la légation impériale prit la parole, ce fut Thadée de Suesse, et il essaya en vain d'infirmer l'autorité des pièces produites par le souverain pontife, relativement aux engagements souscrits par Frédéric II. Quant aux reproches d'hérésie, il les repoussa d'une manière générale, en demandant que son souverain, qui, en marche vers Lyon, était déjà à Vérone, fût attendu et entendu dans ses explications. Le pape paraissait peu favorable à ce désir, il craignait que la présence de Frédéric II ne fût marquée par quelque acte de violence, et il dit à ce sujet qu'il ne se sentait pas encore préparé au martyre. Cependant, dans la seconde session, le concile, cédant aux observations des envoyés de France et d'Angleterre qui se joignirent à Thadée pour demander un délai, consentit à attendre jusqu'au lundi 17 juillet l'arrivée de l'empereur. Mais celui-ci, qui s'était avancé jusqu'à Turin, renonça à paraître devant le concile : « Je vois qu'on veut me déshonorer, dit-il, il ne convient pas à un empereur de se soumettre à un pareil jugement. » Dès lors l'issue des délibérations du concile ne fut pas douteuse. Les plus graves inculpations étaient accumulées contre Frédéric. Plusieurs des prélats qu'il avait faits prisonniers sur la flotte génoise et jetés dans des cachots, élevèrent la voix après le souverain pontife pour témoigner contre lui. La protection qu'il donnait aux Sarrazins, ses mœurs dissolues et presque musulmanes, ses accointances avec les infidèles lui furent publiquement reprochées; on lui attribua en outre, sans preuves positives, mais sur des rumeurs publiques autorisées par sa mauvaise renommée, des paroles impies; il aurait désigné Moïse, Jésus-Christ et Mahomet sous ce nom : les trois imposteurs. Enfin la violation des serments de féauté qu'il avait prêtés au pape pour ses possessions italiennes était évidente. Aussi Thadée, qui continua seul à défendre son maître, protesta-t-il en vain, et le pape, qui avait clos la première session du concile en proclamant Louis IX généralissime de la croisade, ferma-t-il la troisième et dernière session, en prononçant l'excommunication contre l'empereur. Ce fut une terrible scène. Le souverain pontife, après avoir résumé les griefs de l'Eglise contre Frédéric II, se leva et tenant à la main un cierge allumé, entouré des évêques qui tous tenaient des cierges comme lui, il lut d'une voix retentissante, au milieu de la terreur silencieuse des assistants, la sentence suivante : « En vertu du pouvoir de lier et de délier que Jésus-Christ nous a donné en la personne de saint Pierre, nous déclarons le susdit prince privé des honneurs et dignités dont il s'est rendu indigne par ses crimes, et l'en privons par cette sentence, dégageant de leur serment tous ceux qui lui ont juré fidélité, défendant expressément que personne désormais ne le traite en empereur ou roi et ne lui obéisse comme tel; déclarant encom-

Digitized by Google

munié quiconque lui donnera aide ou conseil en cette qualité. Ceux à qui il appartient d'élire un empereur auront à pourvoir à la vacance de l'empire, et nous pourvoirons, avec le conseil de nos frères, à donner un roi à la Sicile.» Pendant le prononcé de la sentence, les ambassadeurs impériaux donnaient les signes du plus violent désespoir et poussaient des soupirs étouffés. Quand le pape cessa de parler et que les cierges s'éteignirent, Thadée, les yeux étincelants et le visage empourpré de fureur, se leva pour sortir : « Jour de colère, jour de calamité ! » s'écria-t-il, en se retirant à la tête de la députation impériale, « que maintenant les hérétiques chantent victoire ! Réjouissez-vous, païens ! Sarrazins et Mongols ! envahissez le monde, il est à vous ! » Le pape répondit d'une voix calme et ferme : « J'ai fait mon devoir, que la volonté de Dieu s'accomplisse, » et il entonna le *Te Deum*. Le concile de Lyon était terminé. La colère de l'empereur surpassa celle de ses envoyés. Lorsque la nouvelle de l'excommunication fulminée contre lui et de sa déchéance prononcée arriva à Turin où il se trouvait, il ordonna que les écrins qui contenaient ses couronnes impériale et royale fussent apportés, et après les avoir quelque temps considérées en silence, en les rapprochant de ses yeux clignotant, parce que sa vue était faible, il les plaça sur sa tête rousse qui commençait à devenir chauve : « Par ma barbe ! s'écria-t-il d'une voix frémissante, ces couronnes qu'Innocent croit m'avoir enlevées, sont encore sur ma tête. On ne les en arrachera pas sans faire couler le sang à flots. Me voici désormais dispensé de tout respect, nous verrons qui aura à s'en repentir. »

XI.

CONDUITE DE LOUIS IX APRÈS LE CONCILE DE LYON. — ENTREVUES AVEC LE PAPE. — LE ROI PERSISTE DANS LA CROISADE.

Un des premiers actes de Frédéric II fut d'envoyer une ambassade à Louis IX. Pierre des Vignes était chargé de lui remettre un récit détaillé de ce qui venait de se passer au concile de Lyon, et de lui offrir, de la part de l'empereur, ses armées et ses trésors pour l'assister dans sa croisade. C'était bien connaître le cœur du roi de France que de se présenter à lui avec cette promesse. Louis désapprouvait la sentence de déchéance prononcée contre l'empereur, il ne le cacha point, et il déclara qu'il s'en expliquerait bientôt de vive voix avec le souverain pontife. Le baronage de France partageait presque unanimement l'opinion du roi, et l'exprimait en paroles bien moins mesurées.

Cette liberté avec laquelle un roi aussi pieux que Louis IX jugeait

Digitized by Google

l'arrêt de déchéance prononcé par le souverain pontife indique bien la différence qu'on faisait, à cette époque même du moyen-âge, entre un arrêt doctrinal prononcé par le père commun des fidèles sur une question de dogme, en vertu des lumières surnaturelles promises au successeur de saint Pierre, et un jugement politique, prononcé sur une question de souveraineté. Louis IX se serait humblement incliné devant le premier; il osait discuter le second, comme on discute l'application plus ou moins justifiée d'une maxime de droit public. C'est ici le moment de dégager, s'il est possible, en peu de mots, des obscurités dont elle est entourée, cette question du principe en vertu duquel les papes exerçaient une juridiction sur le temporel des rois au moyen-âge. Au milieu de tant de contestations, il y a un point qui demeure incontesté, puisque Fenélon et Bossuet le proclament avec les docteurs romains, que Leibnitz et plusieurs écrivains protestants modernes d'un grand talent le reconnaissent, et que Voltaire et Bolingbroke eux-mêmes l'avouent : c'est qu'au moyen-âge, outre qu'il y avait un grand nombre d'Etats tenus par leurs rois ou leurs princes comme fiefs de l'Eglise, c'était une maxime de droit public, généralement admise, que les papes, consultés par les peuples, prononçaient sur la valeur du serment prêté par eux aux princes, dans le cas où la nation croyait que les princes s'étaient placés dans une situation de nature à infirmer ce serment *. Bossuet ajoute que, dans le moyen-âge, les hommes les plus pieux et les plus éclairés pensaient que l'obligation de fuir les excommuniés entraînait pour ceux-ci la perte de toute dignité, même temporelle, et que plusieurs princes avaient détesté assez l'hérésie et l'apostasie pour reconnaître que leur déposition suivrait de droit, si l'Eglise les déclarait atteints de cette peste morale. Il n'y a rien qui puisse étonner dans cette opinion qui s'était établie au moyen-âge chez les peuples et chez les princes, et qui avait presque acquis la force d'une maxime de droit public. Elle se lie étroitement et par des rapports logiques à deux grands principes qui dominaient alors les intelligences : le premier, c'est l'opinion alors générale que l'excommunication, comme la pénitence publique, dont elle était une forme restreinte et affaiblie, entraînait la rupture de certains rapports civils et une incapacité même dans les choses temporelles d'un ordre élevé; le second, c'est la coutume de voir les lois civiles et

* Voici les paroles de Bossuet, empruntées à la *Défense de la déclaration* : « Zacharie déposa Chilpéric, c'est-à-dire, consentit à sa déposition, l'insinua, la conseilla aux Français qui la désiraient. Ils avaient demandé conseil au pape comme à un homme sage et à leur père spirituel. Nous ne nions pas qu'on ait regardé comme une juste décision la réponse du Saint-Siége, consulté par la nation française. Mais autre chose est un conseil donné par une autorité très-grave, en réponse à une consultation, autre chose un décret dressé pour statuer sur un objet civil en vertu d'un pouvoir naturel. »

Digitized by Google

les lois religieuses concourir ensemble, depuis la victoire définitive du christianisme, au gouvernement même temporel de la société, de sorte que celui qui était frappé par la loi humaine se trouvait en même temps frappé par l'Eglise, et que, par une réciprocité complète, celui qui, frappé des anathèmes de l'Eglise, ne revenait pas à résipiscence, éprouvait les atteintes de la loi civile*. On comprend très-bien que les peuples habitués à voir les excommuniés retranchés de la société civile, privés du droit de citer en justice, et frappés par la loi humaine, quand ils s'opiniâtraient dans leur rebellion contre l'Eglise, aient été logiquement disposés à penser que les princes qui les gouvernaient et qui alors étaient élus ou acceptés sous la condition expresse de respecter et de soutenir de tout leur pouvoir la religion catholique, de-

* Les monuments historiques qui établissent la généralité de ces deux coutumes dans l'Europe du moyen-âge abondent.

Dans le droit de Saxe et de Souabe, compilé au treizième siècle d'après les anciennes lois de l'Europe, on lit ce qui suit : « Si quelqu'un est excommunié par le juge ecclésiastique et demeure en cet état pendant six semaines et un jour, il peut être proscrit par le juge séculier; de même, si quelqu'un est proscrit par le siége séculier, il peut être excommunié par le juge ecclésiastique. Si le proscrit ou l'excommunié citent quelqu'un en justice, personne n'est tenu de répondre à leur citation. La raison est qu'ils sont privés dans les jugements, soit ecclésiastiques, soit séculiers, du droit commun à tous les chrétiens. »

En Angleterre, les compagnons d'exil de saint Thomas de Cantorbery écrivaient, en 1170, au cardinal Albert : In eo maxime, apud nostrates, justitia viget ecclesiastica, quod qui per annum excomunicationem sustinent, notari solent infamiâ. »

En France, Yves, évêque de Chartres et la lumière de l'Eglise d'Occident à cette époque, écrit, sous le règne de Philippe Ier, à Laurent, moine de la Charité, qui l'avait consulté sur la conduite à tenir envers les excommuniés : « Divinæ pariter et humanæ refutent et vitent eorum testimonia et justicia, non quod non aliquando vera testificentur, et justa decernant, sed ut, tali repulsâ confutati, ab errore suo desistant. » En outre, on trouve dans une ordonnance publiée pendant la minorité de saint Louis, en 1228, la disposition suivante : « Statuimus ut excomunicati vitentur, secundum canonicas sanctiones, et si aliqui per annum contumaciter per excomunicationem perstiterint et tunc temporaliter compellantur redire ad ecclesiasticam unitatem, ut quos a malo non retrahit timor Dei, saltem pœna temporalis compellat. Unde præcipimus quod Balivi nostri, omnia bona talium excomunicatorum, mobilia et immobilia post annum capiant; nec eis aliquo modo restituant, donec prædicti absoluti fuerint et ecclesiæ satisfecerint, nec tunc etiam, nisi de nostro speciali mandato. » (*Statuta Ludovici regis pro libertate Ecclesiæ*, nos 7 et 8, apud Labbe, *Concil.*, tom. XI, pag. 424), cité dans *le Pouvoir du pape sur les souverains au moyen-âge*, par un directeur au séminaire de Saint-Sulpice. Paris, 1839.

Il faut ajouter cependant que saint Louis, dans le cours de son règne, ne consentit à laisser sévir les tribunaux civils contre les excommuniés que lorsqu'ils avaient reconnu que les excommuniés étaient dans leur tort. Quelques évêques ayant réclamé : « Je vous donne pour exemple le duc de Bretagne, dit-il, qui sept ans a plaidé aux évêques de sa duché, et tant a exploité que notre Saint-Père le pape, instruit de tout, les a condamnés. Donc si eusse contraint le duc, me fusse mesfaict envers Dieu et lui. »

Digitized by Google

venaient incapables de régner, quand l'Eglise déclarait qu'ils étaient dans cette situation maudite qui enlevait aux simples particuliers des droits beaucoup moins importants pour la société, et qu'ils persévéraient à demeurer dans cette situation malgré les avertissements réitérés de l'Eglise. Ces idées sont tellement connexes et corrélatives que la première suppose la seconde. Il faut se rappeler que dans ces temps où la foi était grande, mais où les esprits étaient violents, les passions ardentes et terribles, la société, menacée de périr, avait été obligée partout de recourir au clergé et à l'Eglise pour assurer sa vie temporelle, parce que là étaient les grandes lumières et les grandes vertus, en même temps que le mobile le plus puissant du commandement et de l'obéissance, de sorte que l'ascendant du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel était le couronnement naturel de l'état social du moyen-âge. Mais cependant comme l'exercice de ce grand pouvoir, qu'une force d'opinion donnait aux papes sur les couronnes, n'avait point été toujours à l'abri des erreurs contre lesquelles leur souveraineté spirituelle se trouve garantie par un secours divin, un changement commençait à se faire dans les esprits, et les hommes les plus religieux, Louis IX lui-même, ne croyaient point s'écarter du respect dû au père commun des fidèles, en jugeant l'emploi qu'il faisait de cette haute prérogative.

Le roi traversa une partie de la France avec une brillante chevauchée composée de princes et de barons, pour se rendre au monastère de Cluny, où il voulait avoir, à ce sujet, un entretien avec Innocent IV. Il venait d'assister à la prédication de la croisade par le cardinal légat, dans l'église de Notre-Dame, et il avait porté au plus haut degré l'enthousiasme des assistants, en prenant lui-même la parole pour exhorter les barons à se croiser, afin de délivrer la Terre-Sainte, à l'exemple de leurs ancêtres, ces fidèles compagnons d'armes de Louis VII et de Philippe-Auguste, dont ils retrouveraient les glorieuses traces sur les champs de bataille d'outre-mer. Émus de ces accents, qui tenaient à la fois de l'apôtre et du soldat, les trois frères du roi, et la plupart des seigneurs, au nombre desquels on remarquait Pierre Mauclerc et Lusignan, s'étaient élancés de leurs siéges pour demander la croix; il semblait que l'élan des premiers jours eût reparu. C'était donc le chef de la croisade qui, à la tête de l'élite de la chevalerie croisée, s'avançait à la rencontre du père commun des fidèles qui, de son côté, s'était rendu à Cluny pour attendre le royal champion de la chrétienté. Rien de plus magnifique que cette entrevue, dont aucun spectacle de nos sociétés modernes ne saurait égaler la poésie. Le roi de France marchait précédé de trois compagnies d'arbalétriers, de sergents d'armes et de chevaliers armés de toutes pièces, et couvert lui-même d'une armure étincelante d'or et de pierreries; à sa droite,

Digitized by Google

la reine-mère; à sa gauche, Isabelle sa sœur sur de blanches haquenées; puis ses trois frères Robert, Alphonse et Charles, montés sur de magnifiques chevaux; derrière eux les grands féodaux suivis de leurs bannerets, et les premiers prélats du royaume. Quand les quatre hautes tours pointues du monastère de Cluny se dessinèrent à l'horizon, un cortége non moins imposant marcha au-devant de la royale chevauchée : c'était le pape ayant à sa droite l'empereur Baudouin; le comte de Savoie, le comte de Toulouse, le comte de Comminges l'entouraient, et il était suivi de ses cardinaux qui portaient, pour la première fois en voyage, le chapeau, la robe rouge et la mallette d'argent; les longues files des moines de Cluny portant sur leur robe noire le scapulaire blanc, qui leur faisait donner le nom de moines blancs, et chantant des hymnes, fermaient le cortége. Le monastère, agrandi par les dons des rois et des princes, était assez vaste pour contenir tant de visiteurs, sans déranger un seul de ses trois cents moines; assez riche pour accueillir avec une magnifique hospitalité un pape et sa suite, un roi de France et sa cour. Dès que Louis IX aperçut le souverain pontife, il descendit de cheval pour se jeter à ses pieds; mais Innocent le releva, le bénit, le serra dans ses bras et l'introduisit dans l'abbaye. Pendant sept jours qu'il y resta, le roi de France eut avec le pape de longs et fréquents entretiens, dans lesquels il ne lui cacha point son opinion sur la déchéance prononcée contre l'empereur. A plusieurs reprises il revint, avec les plus vives instances, sur ce sujet. Ce fut en vain, le pape demeura inexorable; il avait plusieurs fois éprouvé le peu de fonds qu'on pouvait faire sur la parole de Frédéric. « J'ai rempli mon devoir, répondait-il, Dieu disposera du reste. » Le pape et le roi se quittèrent avec froideur; ils convinrent cependant de se revoir à Cluny au mois d'avril de l'année suivante (1246).

Cette année ne fut point perdue pour la croisade. Après l'enthousiasme, la réflexion plus froide était venue; on se souvenait des résultats des précédentes expéditions d'outre-mer. Les sages, avec leurs calculs, coupaient les ailes aux pensées de dévouement et de sacrifices. Une réaction se faisait dans les esprits; l'élan tombait. Les femmes des croisés, disent les chroniques, pleuraient leurs maris vivants comme morts. Le roi comprit la nécessité de soutenir cette défaillance de l'esprit public; par ses ordres, on commença à faire circuler des copies des chants pleins d'âme et de verve dans lesquels les trouvères et les troubadours, contemporains des premières croisades, avaient excité les hommes de leur temps à la délivrance de la Terre-Sainte. Les échos de ces nobles et mâles poésies qui avaient poussé les pères vers le Saint-Sépulcre, venaient retentir à la fois comme un appel et un reproche aux oreilles des fils, et l'enthousiasme de deux générations s'allumait au même foyer. Cependant la néces-

Digitized by Google

sité où se trouvait le Roi de recourir aux chants du passé est un symptôme de l'allanguissement de l'esprit des croisades : les trouvères et les troubadours de son temps ne chantaient plus la guerre sainte. Mais le saint roi avait de merveilleux moyens de recruter son armée, et par des fraudes innocentes et de naïves surprises, il attachait la croix sur l'épaule de ceux qui ne songeaient point à la prendre. C'est ainsi qu'aux fêtes de Noël de l'année 1245, il fit distribuer, selon l'usage, aux membres du parlement féodal, et il choisit les plus opposés à la croisade, des robes de drap fin bordées de fourrure ; ceux-ci s'en revêtirent à la hâte pour assister à la messe de minuit, et ce ne fut qu'à la lueur des flambeaux et des cierges qu'ils aperçurent les croix en or ou en argent dont elles étaient brodées à la place de l'épaule. Loin de protester, ils sentirent, disent les chroniques, s'allumer dans leur cœur l'enthousiasme de la croisade, et vinrent féliciter le roi en riant du beau coup de filet qu'il avait jeté, et qui lui valut le nom de pêcheur d'hommes.

L'année suivante, le roi se dirigea de nouveau vers Cluny pour avoir avec le pape les conférences convenues. Il avait fait, mais en vain, les plus grands efforts auprès de Frédéric pour le déterminer à l'accompagner dans son voyage ; il pensait que, l'empereur mis en présence du pape, une conciliation pourrait intervenir, et cette conciliation aurait assuré à la croisade le concours de toutes les forces de l'empire. C'était le point de vue principal pour Louis IX, qui vivait déjà par la pensée dans la Terre-Sainte ; il ne pouvait comprendre que le pape ne subordonnât pas tout à ce grand intérêt, et il lui exprima son douloureux étonnement avec une liberté toute chrétienne. Comment le père commun des fidèles refusait-il de pratiquer, envers l'empereur repentant, la vertu si évangélique du pardon, à l'exemple du Dieu dont il était le vicaire ? Comment ne consentait-il pas à réconcilier ainsi toute la chrétienté pour l'armer et la lancer comme un seul homme au secours de la Terre-Sainte ? C'était le thème que Louis IX ne cessait de développer dans ses conversations avec le pape, et ses paroles, toujours respectueuses, devenaient quelquefois sévères. Le pape répondait, ce qui était exact, qu'il avait toujours trouvé Frédéric si infidèle dans toutes ses promesses, qu'il n'avait aucune foi dans ses serments nouveaux après tant de serments trahis, et tant d'entreprises contre sa personne. Le souverain pontife connaissait mieux l'empereur que le roi de France ne pouvait le connaître ; il l'avait vu différer d'année en année son départ pour la croisade, sous le pontificat de ses prédécesseurs, exercer en Italie toutes les prérogatives auxquelles il avait solennellement renoncé ; répondre par des violences aux réclamations les plus fondées, et scandaliser les populations par le débordement de ses mœurs et son alliance étroite avec

Digitized by Google

les Mahométans. Il comprenait, en outre, qu'entre les prétentions du Saint-Empire et les prérogatives exercées par le pontificat, il y avait incompatibilité absolue ; il jugeait la paix impossible, et il ne voulait pas accorder de trêve à son adversaire, au moment où la réunion si récente d'un concile universel, et la condamnation solennellement prononcée contre l'empereur au sein de ce concile, donnaient l'avantage au Saint-Siége ; en un mot, Frédéric II était à ses yeux un de ces ennemis qu'il faut détruire, parce qu'on ne peut raisonnablement nourrir l'espoir de les ramener. Il y avait plus de tendresse évangélique dans les inspirations de saint Louis, mais il y avait une prudence plus consommée dans la conduite d'Innocent IV, malgré ce qu'elle semble avoir eu d'un peu absolu.

Le chef de l'Église et le généralissime de la croisade se séparèrent assez mécontents l'un de l'autre, mais sans que Louis IX cessât de respecter le père commun des fidèles, et sans qu'Innocent IV cessât de marquer sa vive admiration pour le héros de la chrétienté. Le roi de France demeura neutre dans la querelle soulevée entre le pontificat et l'empire. Il avait trop de droiture pour ne pas exprimer son opinion au souverain pontife, mais, en même temps, trop de sagesse et trop de piété pour s'engager dans la lutte ouverte entre le Saint Siége et l'empire, lui dont la mission était toute tracée par la croix qu'il portait; seulement il garda le souvenir de l'inflexibilité du pape, et on put reconnaître, à quelques actes de sa politique, qu'il croyait utile de mettre en France le pouvoir civil en état de maintenir ses prérogatives contre les empiétements du pouvoir ecclésiastique. Il demeura cependant bien en arrière du mouvement du baronage français ; vers cette époque, les seigneurs les plus puissants de France rédigèrent une charte empreinte d'une hauteur féodale dans laquelle ils s'associaient pour interdire à tous, sous peine de la perte d'un membre, de recourir à la justice ecclésiastique, sauf le cas d'hérésie, de mariage ou d'usure, en élisant le duc de Bourgogne, le comte de Bretagne, le comte d'Angoulême, le comte de Saint-Pol, comme chefs de cette alliance défensive, et au besoin offensive, et en autorisant la levée des deux centièmes de leurs revenus afin de pourvoir aux frais des luttes qu'on prévoyait. C'était en novembre 1246 que cette ligue se signait. Au fond elle tendait à faire rétrograder la civilisation, car la justice seigneuriale admettait l'épreuve du combat, que repoussait la justice ecclésiastique. Cependant, l'amertume et la violence des termes indiquent la disposition fâcheuse des esprits, et, si on peut l'attribuer en partie à l'orgueil blessé et à l'ambition jalouse des féodaux, il est impossible de ne point mettre au nombre des causes qui avaient aigri les cœurs les prétentions d'un certain nombre de prélats et la hauteur avec laquelle le pape avait agi en plusieurs occasions, surtout lorsqu'on voit

Digitized by Google

Louis IX envoyer à Innocent IV, qui parlait d'excommunier les membres de la ligue, une ambassade pour lui expliquer les griefs de ses barons et les siens, tout en protestant de son profond respect pour le Saint-Siége.

Il est remarquable que, sur ces explications, le pape renonça à sa première pensée, et qu'il parvint, par quelques transactions habilement ménagées, à dissoudre la ligue féodale formée contre la justice ecclésiastique. Si la fermeté de Louis IX, dans ces circonstances, prouve que la sainteté peut s'allier à la politique, la conduite d'Innocent IV envers le roi de France, si différente de celle qu'il tint envers Frédéric, prouve que, même au moyen-âge, un prince pouvait maintenir ses droits politiques devant le pouvoir spirituel de la papauté sans rompre avec elle, pourvu qu'il fût chaste, tempérant, vraiment orthodoxe et dévoué à la religion. La sainteté de Louis IX fit sa force devant le Saint-Siége et contre les empiétements de quelques évêques. La même puissance d'opinion, qui se rangeait du côté de la papauté quand elle frappait un prince dissolu, hétérodoxe, tyran de ses sujets, se déclarait pour un roi si pieux, si honnête, le père de ses sujets, le fils soumis de l'Église dans toutes les questions religieuses. Le saint fortifiait le grand roi.

Les vertus de Louis IX devenaient donc une des grandeurs de la royauté française. Il obtenait, du respect qu'inspirait sa personne, des avantages que sa puissance n'aurait pas obtenus. Ainsi, il put prendre une mesure qui acheva de distinguer la nationalité française de la nationalité anglaise et ajouta de nouvelles garanties à la sécurité du royaume: il exigea que les barons qui possédaient des fiefs en Angleterre et en France, et relevaient ainsi à la fois des rois de France et d'Angleterre, fissent leur choix, et il fut obéi. C'est alors que les Montfort, qui descendaient du célèbre chef des croisades albigeoises, devinrent définitivement anglais. Il dut au même ascendant son succès dans une négociation très importante, qui préparait dans l'avenir de nouveaux agrandissements pour la France, et assurait sa tranquillité au Midi pendant la croisade. Le père de la reine Marguerite venait de mourir, en laissant trois filles sur le trône, et en reconnaissant Béatrix, sa quatrième fille, comme héritière du comté de Provence, en vertu du droit du testateur, souverain dans ces contrées. Trois prétendants à sa main se déclarèrent aussitôt : Conrad de Souabe, le fils de l'empereur; Raymond, comte de Toulouse; le fils du roi d'Aragon. La cour de France mit en ligne le frère du roi, Charles d'Anjou, sut attirer à ses intérêts les tuteurs de Béatrix, Romée de Villeneuve et le baron de Vence ; et Charles, marchant à la tête d'une armée française, reçut et épousa à Lyon, en présence du pape, sa fiancée, qu'on lui avait amenée incognito, pendant que ses trois concurrents Conrad, Raymond

Digitized by Google

de Toulouse et le fils du roi d'Aragon, l'assiégeaient déjà dans ses états. Ce mariage conclu, personne n'osa lever le drapeau contre le frère du roi de France, et le royaume échappa ainsi au triple danger de voir l'Empire ou l'Espagne s'établir si près des possessions françaises, ou un grand État féodal se reconstituer dans le Midi sous la domination suspecte des comtes de Toulouse. Ce fut aux fêtes données plus tard pour célébrer le mariage de Béatrix, que Trencavel, vicomte de Béziers, qui n'avait point d'héritier, se montra touché des vertus du roi et du bonheur de ses sujets, au point de lui faire hommage lige de tous ses fiefs de Carcassonne, Béziers, Toulouse, Albi, Agen, Nîmes, Maguelone, en déclarant qu'il entendait qu'après sa mort ils fussent réunis à la couronne. Il brisa son sceau après avoir scellé cet acte important. Ainsi, les vertus de Louis IX étaient mieux avisées et plus conquérantes que la politique et l'épée de ses prédécesseurs. On lui donnait ce que d'autres eussent en vain essayé de prendre, et les éléments de troubles disparaissaient dans le Midi, par le mariage de son frère et la donation du vicomte de Béziers, qui s'enrôlait dans la croisade sous les ordres du saint roi.

XII.

DERNIERS ACTES DE LOUIS IX AVANT SON DÉPART POUR LA TERRE-SAINTE. — LES CROISÉS A AIGUES-MORTES.

L'époque marquée pour cette grande entreprise approchait; c'était la fête de la Saint-Jean de l'année 1248, et le roi consacrait à une double tâche les jours qui lui restaient: il faisait ses derniers préparatifs pour la croisade; il disposait tout pour que l'absence du roi ne fût pas préjudiciable aux intérêts du royaume. Il entreprit, pour atteindre ce dernier but, une espèce de pèlerinage à travers ses domaines, afin de connaître par lui-même les abus de son gouvernement et de donner satisfaction aux griefs de ses sujets. C'était remplir à la fois son devoir de roi et de croisé. Les prédicateurs de la croisade avaient soin, en effet, de rappeler à tous qu'il ne suffisait pas de partir pour la Terre-Sainte, mais qu'il ne fallait pas laisser derrière soi les larmes de l'orphelin et les malédictions du pauvre. Dans ce voyage de saint et de justicier, le roi, s'entourant dans chaque localité des hommes les plus honnêtes, remédia à bien des abus qui remontaient à ses prédécesseurs, secourut bien des souffrances qu'il n'avait point causées, et put juger par lui-même de la manière dont ses officiers administraient la justice. Il se reposait en visitant les églises et en allant adorer Dieu dans les lieux où l'on se rendait en pélérinage. C'est ainsi qu'en parcourant les domaines réunis à la couronne par le vicomte de Béziers, il visita, non

Digitized by Google

loin de Narbonne, les saintes filles qui habitaient, au fond d'une Thébaïde, le monastère de Notre-Dame de Roc-Amadour, objet de tant de légendes et riche de tant d'offrandes, avec la fameuse Durandal de Roland appendue à sa voûte, et sa cloche merveilleuse, qui, sans être mise en branle, car aucune corde n'y était attachée, sonnait, disait-on, d'elle-même, quand la Vierge, étoile des mers, voulait sauver une nef en détresse. Au retour de ce voyage, le roi rendit une ordonnance pleine de sagesse, qu'on peut mettre à côté de la Trêve de Dieu, pour interdire aux offensés la faculté de tirer vengeance d'une injure avant quarante jours écoulés. C'était du temps donné à la justice et à la réflexion et un premier obstacle apporté aux duels. On appela cette ordonnance la Quarantaine du Roi. L'institution des baillis royauxfut fortifiée, le personnel de ces officiers de la justice royale soigneusement épuré; tout, enfin, fut disposé pour éviter les périls et les difficultés à la régence de la reine Blanche, qui allait de nouveau gouverner le royaume, en l'absence de son fils.

En même temps, le roi préparait tout pour la croisade. Il faisait des amas de provisions et de vivres. Ne voulant point partir d'un port étranger, il poussait vivement les travaux au bourg d'Aigues-Mortes, près de l'embouchure du Rhône, afin de rendre ce port national et royal praticable à la flotte qu'il réunissait; des vaisseaux chargés d'argent, d'armes et de troupes le précédaient à la Terre-Sainte, pour mettre ses derniers défenseurs en position d'attendre son arrivée. Ayant perdu l'espoir d'emmener Frédéric II à la croisade, il cherchait des secours ailleurs, et c'est ainsi qu'il envoya le célèbre chroniqueur Mathieu Pâris, un des serviteurs de Henri III, roi d'Angleterre, auprès d'Hacon, roi de Norwège, pour lui demander son concours. Hacon promit sa coopération, mais en ajoutant qu'il s'embarquerait de son côté, ne voulant point mettre ses sujets, peu patients de leur nature, en contact avec l'humeur arrogante des Français. La renommée de nos défauts commençait à arriver partout sur les ailes de notre gloire. Hacon ne tint point la parole donnée. Louis IX, qui ne négligeait aucun moyen, devait envoyer, quelque temps après, Guillaume Rubruquis, frère mineur, auprès d'un chef tartare, qui, disait-on, avait embrassé le christianisme, en le chargeant d'une mission à la fois religieuse et diplomatique. Tous les horizons reculaient devant l'ardeur et le zèle des hommes de cet âge. Rubruquis ne convertit point les Tartares, mais il rapporta de curieux détails sur les mœurs de cette population lointaine et inconnue.

Tandis que Louis IX faisait ses préparatifs, il y avait encore un parti à la cour qui espérait l'empêcher de conduire en personne la croisade; à la tête de ce parti était la reine-mère. L'ambition n'était point, comme on l'a dit, la passion dominante de l'âme de Blanche

Digitized by Google

de Castille, car le départ de son fils lui mettait le gouvernement dans les mains, et elle s'opposait de toutes ses forces à ce départ. Elle ne pouvait s'accoutumer à la privation de cette chère présence. Elle était plus tendre qu'ambitieuse, elle aimait Louis avec une tendresse jalouse dont Marguerite eut souvent à souffrir; les mères sont ainsi faites, elles ont eu trop naturellement et trop longtemps, dans le cœur de leurs enfants, la première place pour s'habituer à la seconde. Plus d'une fois, quand Louis était auprès de la jeune reine, Blanche de Castille vint le chercher, et c'est ainsi qu'un jour où Marguerite était malade, la reine-mère dit à son fils qui était à côté du lit de souffrance de sa femme: « Venez, Louis, vous n'avez que faire ici. » — « Hé! madame, » s'écria douloureusement Marguerite, « ne me laisserez-vous voir mon doux seigneur, ni morte, ni vive? » C'était la faiblesse de cette grande âme. Avec quelle douloureuse appréhension ne devait-elle donc pas envisager une séparation si longue, une entreprise si lointaine, semée de tant de périls que son fils devait être le premier à braver, elle le savait! Blanche de Castille avait un sentiment trop élevé du devoir, et elle connaissait d'ailleurs trop bien l'âme de son fils, qu'elle avait formée, pour essayer de le détourner de la croisade en lui parlant de sa tendresse affligée et alarmée. Elle se mit sur le terrain où s'était placé Suger vis-à-vis Louis-le-Jeune; aux devoirs du croisé, elle résolut d'opposer les devoirs du roi. Elle parut un jour devant son fils accompagnée de plusieurs prélats vénérés, entre autres de l'évêque de Paris, et elle le supplia, au nom des intérêts de son royaume, de la paix publique si laborieusement rétablie et menacée dès qu'il aurait quitté ses Etats, de la situation de l'Europe agitée par les querelles du pontificat et de l'empire, de ne point partir en personne pour la croisade, et de regarder comme non avenu un serment prononcé sous l'influence d'une maladie et dont il serait relevé par l'Eglise. Louis IX l'écoutait gravement et en silence. Quand elle eut achevé, il détacha lentement la croix, et la remettant à l'évêque de Paris: « Puisqu'on a pu croire, lui dit-il, que c'était sous l'influence de la maladie que j'avais pris la croix, je vous la rends. » La reine-mère fit un mouvement qui décelait peut-être une espérance. Mais le roi reprit aussitôt: « Maintenant que personne ne peut douter que je sois sain de corps et d'esprit, cette croix, que je viens de vous remettre, je vous la redemande, et Dieu m'est témoin que ni aliments ni boissons n'approcheront de mes lèvres jusqu'à ce qu'elle me soit rendue. » Les évêques se retirèrent en disant: « Le doigt de Dieu est ici, » et la reine-mère, perdant son dernier espoir, se soumit. A partir de ce moment, Louis IX ne rencontra plus d'obstacles pour la croisade. Son enthousiasme le guidait aussi bien comme homme et comme roi, que comme chrétien; ce n'était pas seulement un généreux sen-

Digitized by Google

timent, c'était une grande pensée qu'il suivait en se mettant à la tête de l'armée qui partait pour la Terre-Sainte. Homme, il allait y trouver l'épanouissement complet de ses vertus si rares qui aspiraient à une plus grande perfection; monter, toujours monter, c'est l'aspiration de l'âme humaine, parce que son but est Dieu. Chrétien, il allait faire une chose utile à la chrétienté tout entière, à l'Europe comme à l'Orient; la croisade, en effet, arrêtait le débordement des musulmans sur l'Espagne et prévenait l'invasion des Tartares. Roi, il allait sacrer la royauté d'une nouvelle et sainte auréole qui devait la rendre plus propre à la grande œuvre qu'elle avait à accomplir en France. Ce n'est pas sans raison qu'on appelle saint Louis le roi éternel : il est assis à côté de tous ses descendants. Sont-ils dans la gloire, c'est un rayon de sa couronne immortelle qui descend sur eux; dans l'oppression et la souffrance, une voix s'élève et dit : « Fils de saint Louis, montez au ciel! »

Le ban de la croisade a été publié dans tout le royaume, c'est à Aigues-Mortes qu'est fixé le rendez-vous. Le mois d'août 1248 est le terme extrême assigné aux croisés. Tout s'agite, tout s'émeut, tout se prépare pour cette époque solennelle; les ouvriers fourbissent les armes, on achemine à petites journées les hauts destriers; les barons règlent leurs affaires et réunissent leurs vassaux; les châtelaines brodent des écharpes au blason de leurs nobles époux, et interrompent souvent leur ouvrage pour songer tristement aux périls de ces expéditions d'outre-mer où l'on est si nombreux à la départie, si peu nombreux au retour. Les mêmes pensées troublent les âmes sous des toits plus modestes, car les hauts barons emmenèrent avec eux leurs hommes : à tous les degrés de la hiérarchie sociale, on veut combattre les saints combats; gentilshommes et vilains se rencontrent sous la croix de Jésus-Christ, et, sous cette croix, l'égalité humaine se refait par le dévouement chrétien. Dans ces dernières journées, les croisés sont préoccupés de pensées graves et tendres à la fois. Ces terribles hommes du moyen-âge ne craignaient point de laisser paraître leurs sentiments, de laisser voir leurs larmes quand ils songeaient à ceux qu'ils quittaient, à leur manoir héréditaire, à leurs jeunes épousées, à leurs petits enfants, à leur vieille mère. Ils les quittaient cependant, parce qu'ils étaient chrétiens et qu'ils regardaient comme un devoir d'aller combattre pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Mais ce devoir leur coûtait à remplir, et c'était par là qu'ils croyaient faire une action agréable au Dieu pour lequel ils souffraient, parce qu'il avait souffert pour eux. Ils ne se dissimulaient point les périls qu'ils allaient courir, les dangers de la mer, alors si grands, ceux des combats, les maladies, les privations, les souffrances, l'incertitude du retour, et alors ces redoutables barons sentaient leur cœur défaillir à

Digitized by Google

la pensée de leurs péchés et du jugement de Dieu. Ils s'agenouillaient devant les prêtres en se frappant la poitrine, et ils réparaient leurs injustices, restituaient les deniers induement perçus, et se réconciliaient avec les autres et avec eux-mêmes. La croisade devenait ainsi une époque de réparation et de réconciliation générale.

Rien ne peint mieux ce mouvement des sentiments et des idées que les récits personnels du sire de Joinville. C'est tout un siècle qui parle par sa bouche. Il raconte lui-même que, peu de temps avant son départ, son cousin monseigneur de Boilainmont, assis à côté de lui à un banquet d'adieu, lui adressa ces sages paroles : « Vous allez outre-» mer, beau cousin? prenez garde au revenir. Honni sera le chevalier » qui laissera entre les mains des Sarrasins les pauvres gens qui l'auront » suivi. » Le sénéchal, qui avait déjà fait des réflexions sérieuses, réunit, quelques jours après, dans la grande salle des Hommages, ses parents, ses vassaux et même le menu peuple : « Sires, leur dit-il, comme l'a » dit l'autre jour mon beau cousin, je vais outre-mer. En revien-» drai-je? Dieu seul le sait. Je ne veux avoir sur la conscience, en par-» tant, ni un denier qui ne soit mien, ni un tort envers le prochain. » Si quelqu'un a eu à se plaindre de moi, qu'il le dise, je lui ferai ré-» paration ou justice. » Ainsi faisait-on dans presque tous les châteaux de France. Un peu plus tard, vers la fin de mai, il fallut partir, mais Joinville ne quitta point son manoir sans s'être réconcilié avec Dieu comme avec les hommes. Il avait envoyé quérir l'abbé de Cheminon, réputé l'un des prud'hommes les plus sages de l'ordre des moines blancs, pour recevoir son humble confession. Le saint homme lui ceignit ensuite l'écharpe et lui donna le bourdon des croisés, et ils allèrent ensemble de pèlerinage en pèlerinage, à Saint-Urbain, à Bléhicourt, oratoires célèbres par leurs reliques, priant, jeûnant, fondant des messes. Le sénéchal marchant pieds nus et couvert seulement d'une longue chemise, ne rentra plus dès lors dans son château, devant lequel il passa cependant, mais sans tourner la tête, de peur d'avoir trop grand regret et que son cœur ne vînt à défaillir en songeant qu'il laissait ses deux enfants, dont l'un nouveau-né, et son beau château de Joinville, qu'il avait fort à cœur. Tels étaient ces chevaliers du moyen-âge, fiers et naïfs, fougueux et tendres, aussi éloignés de l'orgueilleuse insensibilité des stoïciens que de l'indigne faiblesse des disciples d'Epicure; ils ne rougissaient pas d'être hommes, mais ils étaient par-dessus tout chrétiens. En peignant ses adieux au beau château de Joinville, le sénéchal nous a laissé une vue d'intérieur qui dut se retrouver, à cette époque, dans presque tous les châteaux de France. La France qui partait comme celle qui restait étaient à genoux.

Ce que faisaient les sujets, le roi lui-même le faisait. Après avoir inauguré la Sainte-Chapelle, ce chef-d'œuvre aérien nouvellement

Digitized by Google

terminé par Eudes de Montreuil, le roi remit le gouvernement dans les mains de la reine-mère et lui confia le sceau du royaume. Les pouvoirs qu'il lui donna étaient encore plus étendus que ceux conférés par Philippe-Auguste à sa mère. Elle pouvait choisir et changer les ministres, instituer et destituer les baillis et tous les officiers royaux, nommer aux bénéfices vacants. Ce grand pouvoir ne consolait point Blanche de Castille. Elle ne se décidait point à se séparer de son fils, et d'étape en étape elle le suivit jusqu'à la mer, comme si elle prévoyait que l'adieu qu'elle allait lui dire serait le dernier. Le roi aurait voulu laisser la reine Marguerite en France, mais elle déclara qu'elle suivrait son seigneur jusqu'au bout du monde. Pour la première fois de sa vie elle allait se trouver seule avec le roi, et la femme éprouva peut-être une aussi grande joie de voir son mari hors de la présence de la reine-mère, que la chrétienne de visiter la Terre-Sainte. Les comtesses de Poitiers et d'Anjou, qui partageaient les sentiments de leur belle-sœur, se croisèrent comme elle avec leurs maris.

Le 12 juin 1248, le roi alla chercher l'oriflamme à Saint-Denis. Le chevalier qui la reçut jura sur le précieux sang de Jésus-Christ, sur les reliques de monseigneur saint Denis et de ses compagnons, de tenir et de gouverner l'oriflamme du roi son seigneur, et de ne l'abandonner ni pour péril de mort, ni pour autre aventure. De Saint-Denis le roi se rendit à Paris, pieds nus et le bourdon à la main, et il alla faire ses dévotions à Notre-Dame. Clercs, moines, bourgeois, peuple, tous pleuraient, excepté les croisés. Au sortir de Notre-Dame, on se rendit à l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs, en chantant le *Lignum crucis*. Puis, le roi s'armant de toutes pièces, sauta sur son destrier et saluant son peuple de la main, non sans verser quelques larmes, il lui fit ses adieux et prit le chemin d'Aigues-Mortes. A Avignon, Louis IX se sépara de sa mère; elle se pâma deux fois en lui faisant ses derniers adieux. — « Mon doux enfant, lui dit-elle, vous avez été le meilleur et le plus tendre fils qu'ait jamais aimé une mère. Mon cœur se fend en vous quittant, et il me dit que oncques ici-bas je ne vous verrai. »

Aigues-Mortes, ce désert insalubre, se trouvait, plusieurs jours avant l'arrivée du roi, peuplé de la première noblesse de France et de la chrétienté, car les seigneurs de tous les pays voisins, principalement ceux d'Angleterre, avaient tenu à honneur, comme les barons français, de marcher à la délivrance de la Terre-Sainte, sous les ordres de Louis IX. De tous côtés on ne voyait que bannières et écus armoriés avec leurs devises chevaleresques : « Dieu aide le Saint-Sépulcre! Dieu le veut! Dans le ciel mon espoir! » Tous les seigneurs remuants du royaume allaient suivre le Roi; Mauclerc, le comte de Toulouse, le sire de Lusignan, le vaincu de Taillebourg, étaient là. Dans le port d'Aigues-Mortes et dans les ports voisins, près de dix-huit cents bâti-

Digitized by Google

ments étaient réunis; la croisade comptait soixante mille combattants. Le roi, avant d'arriver au rendez-vous général, avait revu une dernière fois le pape à Lyon, s'était confessé à lui et avait reçu sa bénédiction pour l'armée des croisés. En se relevant, il le supplia encore une fois et avec la même liberté chrétienne et filiale, de traiter moins rigoureusement l'empereur Frédéric II. Le pape se renferma dans un inexorable silence, et Louis IX lui dit en le quittant : « Plaise à Dieu que cette dureté n'attire point de grands maux sur la chrétienté ! »

C'est vers l'Egypte que la flotte des croisés va se diriger sous le ordres de trois hommes de mer célèbres, Jacques du Levant et Jacques de Tertaire, nobles Génois, et le Français Florimond de Varennes. Ce plan de campagne n'a rien qui puisse surprendre. Le nerf de la puissance des Musulmans qui possèdent la Terre-Sainte est en Égypte; si on parvient à les vaincre et à les réduire dans leur centre, la Terre-Sainte est délivrée : les clefs de Jérusalem sont au Caire. Après avoir donné à tous les vaisseaux de la flotte l'ordre de se rallier à l'île de Chypre, où l'armée doit se ravitailler et séjourner pendant quelques temps, pour que les dernières dispositions soient prises, Louis IX s'embarque le 25 août avec la reine Marguerite, le comte d'Artois, le comte et la comtesse d'Anjou, une nombreuse suite de seigneurs et de chevaliers et toute sa chapelle, sur une des vastes nefs qu'il avait louées aux Marseillais, aux Génois et aux Vénitiens, et qui pouvaient recevoir jusqu'à mille hommes de débarquement; celle-ci s'appelait *la Monnaie*. A son exemple, les princes et les seigneurs croisés ont arboré leurs bannières au haut des mâts. On n'attend plus que le signal des maîtres nautoniers pour tendre les voiles aux vents. Ceux-ci déclarant que le temps n'est pas favorable, on demeure le lendemain 26 et le surlendemain 27 à l'ancre. Enfin, le vendredi 28, ils annoncent que le temps est beau, le vent propice, et qu'on peut appareiller. Le maître nautonier de la nef royale s'approchant du Roi, lui dit : « Sire, le moment est arrivé, viennent les prêtres! » Aussitôt le pont de la nef se couvre de prêtres et de moines : « Chantez, bons pères, » leur crie le maître nautonier, et le *Veni Creator* retentit, et de tous les navires où apparaissent en même temps des Franciscains, des moines de Cluny, de Cîteaux, des frères de la Merci, embarqués pour donner des secours spirituels aux croisés, de pieux échos répondent. En même temps on entend, de proche en proche, les maîtres d'équipage crier : « Levez l'ancre, faisons voile, de par Dieu! » Le vaisseau du Roi s'ébranle majestueusement, toute la flotte le suit; une population innombrable accourue sur le rivage salue de ses cris enthousiastes ce magnifique spectacle, et envoie à la flotte qui emporte l'armée croisée ses derniers cris d'adieux. Les côtes arides du Languedoc semblent fuir derrière les croisés qui s'enfoncent dans le

Digitized by Google

lointain, en priant celui qui tient dans ses mains la fureur des flots et la colère des vents, de bénir leur traversée. Au souvenir de cet instant solennel, le bon sénéchal de Champagne s'écrie : « Est bien hardi et bien fol celui qui en tel péril s'aventure, ayant le bien d'autrui ou péché mortel sur la conscience; car, si on s'endort le soir, sait-on si l'on ne se réveillera pas au fond de la mer? »

XIII.

LOUIS IX ET L'ARMÉE CROISÉE DANS L'ILE DE CHYPRE.

La flotte cinglant vers Chypre rencontra les périls et les difficultés inséparables des traversées un peu longues, dans ces temps où l'art de la navigation était dans son enfance, où les navires étaient mal gréés et difficiles à manœuvrer, et où les pilotes, privés de cartes marines, n'avaient guère que leurs souvenirs et leur expérience pratique pour les guider sur les espaces inconnus des vastes mers; car la boussole, alors imparfaite et grossière, ne consistait guère que dans un petit morceau de fer placé sur l'eau dans une nacelle de liége, de sorte que, par les temps d'orage, ce frêle instrument se trouvait renversé par les brusques mouvements du navire, qui demeurait sans guide au milieu des éléments en fureur. Il y eut des coups de vent, de vives appréhensions, mais point de naufrage. Les croisés firent ce que doit toujours faire l'homme quand il se trouve en présence de difficultés et de périls plus grands que ses forces; ils élevèrent leur cœur au Dieu qui dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin », promirent des pèlerinages aux saints et aux martyrs leurs intercesseurs. Le Roi avait fait tout ce qu'on pouvait humainement faire, en établissant sur la flotte la discipline la plus exacte; avec sa bénignité ordinaire, il avait remplacé le terrible code pénal en usage sur les navires, par des enseignements religieux que donnaient aux matelots les prêtres embarqués avec les croisés, de concert avec le Roi lui-même, qui catéchisait ces rudes hommes de mer.

L'armée croisée séjourna longtemps, trop longtemps, dans l'île de Chypre, placée alors sous le sceptre de Henri de Lusignan, dans la famille duquel la cession faite par Richard Cœur-de-Lion, conquérant de l'île, avait fait passer cette couronne. Presque tous les chefs des ordres religieux et militaires, templiers, hospitaliers, chevaliers de Saint-Jean, accoururent pour s'entendre avec le généralissime de la croisade. Ce fut là qu'on tint le conseil de guerre de l'expédition. L'émotion était aussi grande en Orient parmi les infidèles que parmi les chrétiens; les vieux souvenirs des guerres de Louis VII et de Philippe-Auguste se trouvaient rajeunis par l'arrivée de leur illustre des-

Digitized by Google

cendant. Des croisés retardataires arrivaient chaque jour d'Europe Nicosie, puis à Limissol, où s'était établi le Roi; les chevaliers cypriotes prenaient la croix pour le suivre; enfin, et ce fut là surtout la cause du long séjour que la plus grande partie de l'armée fit, pendant tout un hiver, dans l'île de Chypre, on attendait encore les vaisseaux chargés des arbalétriers et des archers, et les barques d'abordage nécessaires au débarquement. Le reste de la flotte et de l'armée hiverna en Morée. L'histoire ressemblait dans ce temps-là à un roman, par l'imprévu des épisodes et la singularité des incidents dont elle était remplie. Un jour une nef presque désemparée vient échouer dans le port de Paphos; une femme en descend, elle n'avait pour tout bien, au sortir du naufrage, que la robe dont elle était vêtue; c'est l'impératrice de Constantinople qui va chercher dans l'Occident des secours et de l'argent pour défendre, dans son empire menacé, un empereur indigent. Plus tard, on annonce les ambassadeurs d'un khan des Tartares, qui, converti selon eux à la foi chrétienne, voulait unir ses armes à celles de Louis IX pour délivrer le saint tombeau. Ce message avait toutes les apparences de la vérité, car un des moines de l'armée, qui avait voyagé en Tartarie, reconnaissait deux des ambassadeurs, et d'autres renseignements arrivés au roi de Chypre coïncidaient avec ces nouvelles, en représentant plusieurs contrées de la Tartarie comme peuplées de chrétiens. On ne sut que longtemps après que la conversion des Tartares était une fable, et que les ambassadeurs étaient d'habiles espions, qui, du reste, jouèrent parfaitement leur rôle de chrétiens au milieu de tant d'yeux ouverts pour les surveiller. Le roi, suivant son habitude, employa les loisirs forcés de son séjour dans l'île de Chypre à pacifier des différends, et il rendit ainsi d'éminents services à son hôte; mais cette longue inaction de l'armée n'en entraîna pas moins des conséquences funestes. Cette armée, il faut s'en souvenir, était composée d'éléments hétérogènes et de nationalités diverses ou ennemies : Guelfes et Gibelins; anciens champions des croisades albigeoises, placés en face du comte de Toulouse et du vicomte de Béziers; ordres rivaux, noblesses rivales. Si l'on ajoute à cela l'humeur altière des barons, les inimitiés de familles, les querelles de blason, et cette disposition à accueillir les bruits malveillants qui est naturelle à tous les hommes oisifs, et surtout dans un temps où l'imagination avait un si grand empire, on comprendra combien il était difficile de gouverner cette armée au repos, quand il n'y a guère qu'un cri avec lequel on puisse gouverner une armée : En avant ! Il y eut de tristes querelles de nationalité à nationalité, d'homme à homme, de fâcheux exemples d'indiscipline; le sang coula. Des rumeurs odieuses remplirent le camp, de noirs soupçons contre les Templiers se répandirent et devinrent la cause d'une des catas-

Digitized by Google

trophes de la croisade, et le germe de la réaction d'idées qui se manifesta contre cet ordre célèbre dans le siècle suivant. Puis, après ces déplorables dissensions, une maladie contagieuse se déclara et décima l'armée. Il semble que, comme les eaux stagnantes, les multitudes humaines, quand elles cessent d'agir, se corrompent par leur immobilité; les esprits et les corps ont également besoin de mouvement. Pendant cette terrible épidémie qui enleva deux cent cinquante chevaliers de haut lignage, et un grand nombre d'autres croisés, le roi montra un courage admirable et une charité infatigable, en secourant les malades et en consolant les mourants. Il avait hâte de quitter ce rivage où l'armée croisée devait laisser presqu'autant de morts que si, au lieu d'un hôte, elle y avait rencontré un ennemi; enfin, des barques d'abordage et des convois de vivres arrivèrent, et au mois de mars 1249, après dix mois de séjour dans l'île de Chypre, le roi mit à la voile pour l'Égypte, en se dirigeant vers le littoral où s'élevait Damiette. Il avait envoyé, quelque temps auparavant, des renforts considérables de troupes en Palestine, afin de tenir partout les ennemis du nom chrétien en échec. Mais les dix mois qui s'étaient écoulés depuis que la flotte chrétienne avait quitté Aigues-Mortes n'avaient point été perdus pour les Musulmans; la nouvelle de l'approche des croisés avait fait taire leurs dissensions intestines: au lieu de les trouver désunis et en guerre, on allait les trouver rapprochés par la communauté de leurs intérêts et de leurs périls.

XIV.

LOUIS IX ET LES CROISÉS DÉBARQUENT EN ÉGYPTE. — BATAILLE ET PRISE DE DAMIETTE.

La flotte chrétienne ne fut point aussi heureuse dans sa traversée de Chypre à l'Egypte qu'elle l'avait été en venant d'Aigues-Mortes. Au sortir même de la rade une tempête effroyable accueillit les navires des croisés, les dispersa et en fit périr plusieurs. La flotte partit de Chypre, le 16 mai, rallia dans la haute mer la flotte du duc de Bourgogne qui avait hiverné en Morée, et elles voguèrent de concert vers l'Egypte. « La mer, dit Joinville, semblait couverte de toiles. » Le 30 mai, on célébra en pleine mer la fête de la Trinité. Ce ne fut que dans la matinée du 3 au 4 juin que les vigies signalèrent Damiette. « Damiette! Damiette! s'écria le maître nautonier de la nef royale, nous ne sommes qu'à un mille du rivage. Recommandons nos pauvres âmes à Dieu! »

Une vive émotion régnait sur tous les navires. Le rivage de Damiette avait été si souvent et si cruellement fatal aux chrétiens, que tous les cœurs se serraient à sa vue. Chacun s'agenouillait en silence. Les nou-

Digitized by Google

veaux croisés contemplaient avec un curieux étonnement ces rivages inconnus, et d'un aspect étrange, dominés dans le lointain par les sommets neigeux du Liban; quelques-uns des croisés reconnaissaient avec un sentiment de mélancolique fierté la ville sous les remparts de laquelle ils avaient perdu un si grand nombre des leurs, dans la croisade de 1218, avant de s'en emparer. On voyait les armes des troupes sarrazines, prêtes à combattre, étinceler au soleil, et le bruit épouvantable de leurs tambours et de leurs cors arrivait aux oreilles des chrétiens comme un défi. Louis IX ordonne que les princes et les hauts barons soient réunis à l'instant sur la nef royale, avec les grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital. Quelques voix s'élèvent pour recommander la temporisation et la prudence. La flotte chrétienne n'est pas arrivée tout entière devant Damiette; une portion considérable n'a pu rallier le roi, depuis la tempête qu'on a essuyée au sortir de Chypre; il faut l'attendre. Louis IX, impatient de combattre, répond que l'attente est un péril de plus. Un coup de vent peut disperser la flotte, il n'y a ni port ni rade pour l'abriter. Il faut, sans perdre de temps, débarquer résolument et marcher à l'ennemi. L'enthousiasme qui rayonne dans les paroles, l'accent, le geste et toute la personne du roi, se communique à ceux qui l'écoutent; le débarquement est résolu d'une voix unanime; il aura lieu le lendemain à la pointe du jour. Pendant la nuit, chacun voulant se préparer à la journée du lendemain, se réconcilie avec Dieu.

Le sultan de l'Égypte Nedjm Eddin était accablé par une maladie dangereuse qui l'empêchait de commander lui-même son armée ; mais l'émir Fakr-Eddin, et Aybeck, Turc d'origine et chef des mamelucks, cette milice étrangère composée d'esclaves achetés dans la fleur de leur jeunesse et formée à tous les exercices militaires, avaient établi leur camp sur le littoral et préparaient tout pour repousser les chrétiens. La confiance des musulmans dans ces deux chefs était grande, et ils se disposaient à combattre en gens qui comptent sur la victoire. Damiette, depuis le dernier siége qu'elle avait subi, avait été entourée de nouvelles fortifications; elle était défendue par une garnison nombreuse et aguerrie, bien approvisionnée, et son renom d'imprenable s'était répandu dans tout l'Orient. Entre ces deux confiances, ces deux résolutions de vaincre, ces drapeaux levés au nom de deux cultes, le choc devait être terrible.

Dès le matin, la flotte des croisés prit position sur une longue ligne, qui enveloppait le rivage; les arbalétriers occupaient les deux ailes: l'aile gauche s'étendait vers l'embouchure du Nil; l'aile droite, à la tête de laquelle se plaça le Roi, qui, prenant congé de la reine Marguerite, s'était jeté dans une barque d'abordage, inclinait vers le lac Tourbos. On vit deux barques s'avancer un moment sur le front de la

Digitized by Google

flotte encore immobile ; dans l'une apparaissait le légat, qui, tenant la croix à la main, bénissait l'armée ; dans l'autre le roi de France, qui, s'agenouillant sous cette bénédiction, se releva bientôt, et, l'épée à la main, donna le signal du combat. Alors toute la flotte s'ébranla et se rapprocha du rivage ; mais comme l'aile gauche en était plus voisine, elle aborda la première. En même temps, la flotte sarrazine attaquait la flotte chrétienne, et l'on combattait à la fois sur terre et sur mer. Le combat fut vif, mais court. Frémissant d'impatience, Louis IX s'était jeté dans la mer pour arriver plus vite à l'ennemi, et l'élite des barons l'avait bientôt rejoint. Les troupes légères des Sarrazins ne purent soutenir le choc de ces terribles hommes d'armes tout bardés de fer, qui frappaient d'estoc et de taille ; elles reculèrent bientôt devant l'oriflamme qui, suivie de près par le roi, avançait toujours. On regardait de tout côté le roi, disent les chroniques, pour son bienfaire. Au milieu de la journée, les chrétiens occupaient les positions où campaient les musulmans au commencement de la bataille, et ils dressaient la tente de Louis IX précisément à l'endroit où se trouvait, le matin, celle de Fakr-Eddin. On chanta le *Te Deum* avant que la nuit fût venue.

Ce premier succès entraîna un succès plus grand, un succès inespéré. Fakr-Eddin et Aybek, considérant la bataille comme perdue, se replièrent sur Ashmoun, où était le sultan d'Égypte, sans songer à entrer dans Damiette. La garnison, qui s'attendait à une victoire, déjà consternée par la défaite dont elle avait été témoin du haut des remparts de la ville, perdit tout courage quand elle vit s'éloigner l'armée qui couvrait la rive occidentale du Nil. Les troupes abandonnèrent la ville après y avoir mis le feu, les habitants eux-mêmes les suivirent, et quand le lendemain Louis IX passa le fleuve pour aller reconnaître la place, on s'aperçut qu'elle était abandonnée. La joie du Roi égala la colère du sultan, qui fit trancher devant lui la tête aux officiers de la garnison qui avait déserté la ville. Damiette, la cité célèbre, qui avait tenu pendant seize mois devant tous les efforts de la dernière croisade, Damiette, réputée la ville imprenable, était cette fois prise avant d'être assiégée. Quand cette nouvelle se répandit en Orient et en Europe, elle produisit un effet immense ; on espéra tout parmi les chrétiens d'une campagne qui commençait sous de si heureux auspices, on craignit tout parmi les musulmans. C'étaient les gémissements des esclaves chrétiens, enfermés dans les cachots et demeurés les seuls hôtes de Damiette, qui avaient appris aux vainqueurs toute l'étendue de leur victoire. Dès que Louis IX sut que la ville était sienne, il fit délivrer et secourir ces pauvres gens ; puis il invita le légat et les prélats à purifier et à rendre au culte du vrai Dieu l'ancienne église de Notre-Dame, dont les Sarrazins avaient fait une mosquée.

Digitized by Google

Alors il fit son entrée dans la ville, précédé de la croix et de l'oriflamme, avec la reine Marguerite, ses frères, le roi de Chypre, les hauts barons et les autres croisés, tous marchant pieds nus et s'humiliant devant le Dieu qui les avait glorifiés, et il alla lui rendre grâce dans la basilique toute retentissante d'hymnes pieux et toute parfumée d'encens. On était parvenu à éteindre l'incendie qui, la veille, éclairait d'une si vive lumière la ville flamboyante, que Joinville, dans son langage expressif, s'était écrié : « C'est comme qui bouterait le feu au Petit-Pont de Paris, dont Dieu nous garde! » Le légat ayant ordonné aux croisés de rapporter tout le butin, sous peine d'excommunication, il s'en trouva pour une valeur de cent mille livres, que le roi fit partager entre les vainqueurs, sans vouloir rien retenir pour lui, et cela nonobstant les observations de Jean de Valery, chevalier de haut renom, qui, chargé de distribuer la somme selon sa sagesse et son expérience, fit observer que, d'après les bonnes et louables coutumes de la Terre-Sainte, dont il ne fallait pas se départir, le tiers appartenait au roi, les deux tiers revenaient aux croisés. Louis IX, qui portait si haut l'idéal de la royauté, avait demandé pour elle la meilleure part au combat, et n'en acceptait aucune au butin. On s'établit à Damiette ; la reine habita le palais du soudan, les barons occupèrent les plus belles maisons de la ville; on répara les fortifications, on travailla à les rendre plus formidables encore ; on couvrit la cité d'un camp également fortifié dans lequel le roi fit dresser sa tente, et l'on attendit, dans cette position, le comte Alphonse, frère du roi, qui devait amener la réserve de la croisade, en se contentant de surveiller les mouvements des Musulmans.

Attendre, c'était renouveler la faute commise à Chypre. On s'exposait à voir l'effet de la victoire s'affaiblir, les forces musulmanes reprendre courage, l'armée chrétienne subir l'influence d'un climat corrupteur et dévorant, et les divisions, les conflits, l'indiscipline, tristes fruits de l'oisiveté de l'armée, compromettre le résultat de l'expédition. Était-on maître de ne point attendre? Cette armée de volontaires, qui venait de s'emparer d'une grande ville pleine de richesses, et qui, après une traversée laborieuse et un rude combat, entrait en jouissance de sa victoire, aurait-elle été disposée à rentrer sur-le-champ en campagne, au milieu des chaleurs les plus brûlantes de l'année ? La réponse à cette question est douteuse. Pour que Louis IX ait attendu, il faut qu'il ait pensé qu'une entrée en campagne immédiate était impossible. On ne doit pas calculer d'après la rapidité des marches de nos armées modernes, qui dévorent l'espace. Mansourah n'est qu'à quinze lieues de Damiette, c'est-à-dire à deux jours à peine de marche pour une armée de notre temps, qui jetterait des ponts sur les canaux dont la route est coupée ; pour les croisés, qui

Digitized by Google

s'avançaient en faisant une levée dans chaque canal, Damiette était à un mois de marche, c'est-à-dire pour nous à plus de deux cents lieues de Mansourah. Il ne faut point oublier ces graves différences quand on juge les temps passés. On s'acclimata donc dans Damiette, qui devint une ville de loisirs, de plaisirs, bientôt de vices et de débauches. Ce fut la Capoue de la croisade. Le luxe le plus effrené y régna; le jeu, tous les excès, toutes les folies s'y donnèrent rendez-vous. La prospérité est une mauvaise conseillère, et c'est pour cela sans doute que Dieu, dans ses conseils ineffables de clémence, donne à l'homme, pour compagnon habituel, le malheur, et que le Christ a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent! » L'adversité aiguise toutes les forces vives de l'âme, la prospérité les énerve. Les croisés qui, la veille de la prise de Damiette, étaient des chrétiens, ne sont plus, le lendemain de la victoire, que des hommes. La corruption étale ses scandales à un jet de pierre de la tente où habitent, avec le saint roi de France, le jeûne, la prière, la chasteté et toutes les vertus. Les discordes, l'indiscipline reparaissent, plus violentes et plus dangereuses qu'à Chypre, car on est en présence de l'ennemi. Les Sarrazins se sont rassurés, le sultan d'Égypte a repris confiance, il envoie sa nombreuse cavalerie insulter le camp des chrétiens, attaquer les vedettes, surprendre les chevaliers imprudents qui s'aventurent hors des retranchements malgré les ordres formels du roi. Chaque tête de croisé, portée à Mansourah vaut un besan d'or. Il y a, chaque jour, quelque nouvelle surprise, quelque nouvelle victime. Les discordes naissent, les querelles sanglantes s'allument, des meurtres sont commis, il faut employer les supplices.

Quatre grands mois s'étaient écoulés depuis que l'armée croisée s'était emparée de Damiette, et l'on attendait encore vainement l'arrivée du comte de Poitiers et de l'arrière-ban de la croisade, qui devait partir de France avec lui. Ce long retard inspira des craintes naturelles sur le sort de la flotte qu'il conduisait, et le légat ordonna des processions dans le camp, à l'instar de celles que le doyen de Malrut avait conseillées au sire de Joinville alors que sa nef était arrêtée par un calme et qui lui avaient si bien réussi ; c'était ce qu'on appelait la procession des trois samedis. On était arrivé au 29 octobre, et la troisième s'achevait, quand on signala la nef du comte de Poitiers. Hélas ! elle paraissait seule. Une tempête terrible avait assailli la flotte le 9 octobre, et deux cent quarante bâtiments avaient péri corps et biens. Les cinq mois pendant lesquels on l'avait attendue, étaient donc des mois perdus pour l'action, et l'armée, affaiblie par cette longue immobilité et les excès et les discordes qui en avaient été la suite, allait être obligée de tenter, sans être fortifiée par l'arrivée du comte de Poitiers, l'expédition qu'elle aurait accomplie, cinq mois plus tôt, avec bien plus

Digitized by Google

de chances de succès. Un conseil de guerre fut réuni, et décida tout d'une voix qu'il fallait, sans plus de retard, entrer en campagne; car, d'un moment à l'autre, une crue du Nil pouvait entraver les opérations de l'armée. On avait à choisir entre deux buts, et par conséquent deux routes: Alexandrie et le Caire. Si l'on optait pour Alexandrie, on aurait à longer le littoral de la mer. Il fallait, pour arriver au Caire, suivre une route entrecoupée de canaux, et par conséquent longue et difficile. Mauclerc conseillait de diriger l'effort de l'armée sur Alexandrie, dont la prise donnerait aux croisés un port sur la Méditerranée, et ouvrirait, par conséquent, la route de la mer aux secours venant d'Europe. Une saillie belliqueuse du comte d'Artois, dont la fougue devait entraîner des résultats si funestes dans cette campagne, emporta la délibération: « Au Caire, s'écria-t-il en brandissant son épée; au Caire! Qui veut occire le serpent lui écrase la tête! » La marche sur le Caire fut décidée par acclamation, et le 20 novembre fut marqué pour le départ de l'armée. Il y avait cinq mois et demi qu'elle séjournait à Damiette.

XV.

LOUIS IX ET LES CROISÉS DEVANT MANSOURAH. — DEUX VICTOIRES.

La marche de Damiette à Mansourah, ville forte où le soudan concentrait ses troupes, et qui couvrait le Caire, fut longue et pénible; elle dura un mois, parce que les croisés, qui ne s'entendaient point à jeter des ponts, étaient sans cesse obligés de s'arrêter pour combler les bras du Nil ou les canaux qu'ils avaient à traverser. L'armée croisée n'eut, dans cette marche, qu'à engager des escarmouches et à déjouer quelques tentatives de trahison. Elle apprit en route la mort du sultan d'Égypte, Nedjm-Eddin. Son fils, Malek-Moudan-Touran-Schah, alors gouverneur d'Edesse, étant absent, la veuve du sultan, femme de tête et de courage, cacha pour un temps la mort de son mari, et confia les pouvoirs de la régence à Fakr-Eddin, chef de l'armée. « C'était, dit Joinville, le plus vaillant et le plus preux de toute la païennie. » Armé chevalier par Frédéric II, il portait les armes de l'empereur sur sa bannière. A cette nouvelle, le roi porta son camp en avant. Le 20 décembre, les croisés étaient en face de Mansourah, entre l'une des quatre branches du Nil et le principal cours du fleuve. Les forces musulmanes campaient de l'autre côté. Le jour de la bataille approchait. La guerre sainte avait été prêchée parmi les populations musulmanes; aussi, de tous côtés, les croyants étaient venus et venaient d'instant en instant se ranger sous l'étendard du Prophète. Les écrivains arabes comparent les multitudes humaines réunies sur les deux rives au genre

Digitized by Google

humain convoqué pour le Jugement dernier. Les flottes chrétienne et musulmane avaient suivi les deux armées, et souvent elles se livraient des combats acharnés dans les bras du Nil. L'armée chrétienne se trouvait arrêtée par un obstacle insurmontable à cette époque, un fleuve large à peu près comme la Seine à Paris, mais plus rapide et plus profond, à traverser en présence d'une armée ennemie. Le roi et les chefs, après de longues délibérations, ne virent qu'un moyen de surmonter cet obstacle : c'était de construire une chaussée à travers le cours du fleuve ; entreprise difficile, car il fallait exécuter ce grand ouvrage en défendant les travailleurs sans cesse attaqués, et en mettant le camp, par des fossés et des palissades, à l'abri des insultes de la cavalerie légère des musulmans, maîtresse de la campagne. Il y eut là une suite de surprises, de combats, d'escarmouches qui fatiguèrent excessivement les croisés et coûtèrent la vie à un assez grand nombre d'entre eux. Plusieurs fois, les machines de bois couvertes de cuirs, à l'aide desquelles ils protégeaient leurs travailleurs, furent incendiées par le feu grégeois, feu terrible que l'eau ne pouvait éteindre, et qui excitait les plus vives appréhensions chez les croisés. En outre, les Musulmans, qui connaissaient mieux que les chrétiens le niveau des eaux des divers bras du Nil, parvinrent à inonder la chaussée, à l'aide de tranchées, et détruisirent en un jour trois semaines de travaux.

Il y avait cinquante jours que les croisés étaient dans cette situation difficile. Les vivres commençaient à manquer ; le feu grégeois, lancé par des machines, causait de graves dommages et inspirait une frayeur que Joinville ne songe pas à dissimuler : « Il faisoit tel bruit à venir, dit-il dans ses Mémoires qu'il sembloit que ce fût la foudre qui chût du ciel ; et il me semblait d'un grand dragon volant dans l'air ; et il jetoit si grande clarté qu'il faisoit aussi clair comme le jour. Trois fois, pendant cette nuitée, ils nous lancèrent ledit feu grégeois avec un pierrier, et quatre fois avec l'arbalète à tour. Et toutes les fois que notre bon roi Saint Louis voyoit qu'ils nous jetoient ainsi ce feu, il se jetoit à terre et tendoit ses mains, la face levée au ciel, et crioit à haute voix à Notre Seigneur, disoit en pleurant à grandes larmes : « Biau sire Dieu Jésus-Christ, garde-moi et » toute ma gent ! » C'est là le trait distinctif du moyen-âge, et c'est le charme des esprits et des caractères de ce temps. Ils sont naturels et naïfs ; ils ne cherchent point à dissimuler leurs impressions et à poser devant la postérité, en affectant un mépris surhumain pour le péril et la mort. Le péril les émeut parce qu'ils sont hommes ; la mort leur semble une laide et terrible chose ; mais leur confiance en Dieu est plus grande que leur crainte, et le sentiment du devoir est plus fort que leur horreur pour la mort. Un incident imprévu tira les chrétiens de cette fâcheuse position. Un Bedouin vint offrir d'indiquer, moyen-

Digitized by Google

nant cinq cents besans d'or, un gué par lequel l'armée pourrait traverser le fleuve. Le 8 février 1250, au point du jour, une partie de l'armée, conduite par le roi et ses trois frères, fit deux lieues sur les bords du Nil, et traversa heureusement le fleuve à l'endroit indiqué. Le duc de Bourgogne demeura, avec le reste de l'armée, à la garde du camp. Il est assez difficile de saisir d'après les récits contemporains, un peu confus comme ceux de gens qui, engagés dans les détails de l'action, n'en ont pas embrassé l'ensemble, la physionomie de cette journée à la fois glorieuse et douloureuse pour les armes françaises, qu'on appelle dans l'histoire la bataille de Mansourah. L'armée du roi, toute composée de cavalerie, était divisée en quatre corps: l'avant-garde était conduite par les Templiers, les plus expérimentés dans ces sortes de guerres et les moins exposés, par conséquent, à se laisser entraîner à une ardeur qui pouvait amener un désastre. Le comte d'Artois, brave jusqu'à la témérité et d'une humeur fougueuse, conduisait le second corps de bataille; le duc d'Anjou le troisième; le quatrième et le plus considérable marchait sous les ordres du roi. Ces quatre corps durent naturellement traverser le fleuve dans l'ordre que nous venons d'indiquer. Trois cents cavaliers sarrazins gardaient le gué; mais quand ils virent le nombre des ennemis auxquels ils avaient affaire, ils tournèrent bride en fuyant vers Mansourah.

Dès que le comte d'Artois eut traversé le gué, il se lança à leur poursuite en entraînant sa cavalerie, avec sa fougue ordinaire, et en prenant ainsi la tête de l'avant-garde que le Roi avait confiée aux Templiers. Dans les idées chevaleresques du temps, c'était un affront pour ceux-ci. Ils poussèrent des cris pour reprocher au comte cette violation des lois de la guerre et l'obliger à reprendre son poste; mais voyant que rien ne pouvait le retenir, et ne voulant pas avoir la honte de l'abandonner, le grand-maître ordonna à son corps de bataille de prendre la même route. Les deux premiers corps, formant un effectif d'à peu près seize cents hommes d'armes, se séparèrent donc du reste de l'armée, en galopant à bride abattue sur les traces des Bédouins, vinrent tomber comme la foudre sur le camp de Fakr-Eddin, le mirent en désordre, tuèrent l'émir qui, surpris et à moitié nu, essaya en vain d'arrêter ce torrent, et, toujours courant, ils traversèrent Mansourah de toute la vitesse de leurs chevaux en chassant les fuyards devant eux. Mais cette charge furieuse devait avoir un terme. L'haleine manquait aux chevaux, il fallut s'arrêter. Pendant ce temps, les Sarrazins, qui avaient cru avoir affaire à l'armée du roi tout entière, avaient eu le temps de s'apercevoir qu'ils étaient en présence d'une assez faible troupe de cavalerie. Ils se reformèrent derrière le comte d'Artois, sous les ordres d'un des leurs, accepté pour général sur le champ de bataille; et quand les croisés, revenant de la longue charge

Digitized by Google

qu'ils avaient exécutée, traversèrent de nouveau Mansourah, ils furent assaillis d'un côté par les habitants de la ville qui les accablaient de projectiles, et de l'autre par les troupes sarrazines qui, avec leur immense supériorité numérique, les entouraient de toute part. Les croisés combattirent avec un courage désespéré, mais la partie était trop inégale, et presque tous périrent les armes à la main avec le comte d'Artois. De ces seize cents hommes d'armes sortis, le matin, du camp, à peine s'il en rentra quelques-uns, et encore étaient-ils tellement couverts de blessures que la plupart succombèrent peu de jours après. Le grand-maître des Templiers revint, les armes brisées, un œil sanglant pendant en dehors de son orbite, à demi mort, pour raconter la cause de ce désastre, avant de périr en combattant dans la bataille du lendemain. La témérité du comte d'Artois avait amené la destruction d'une partie de l'armée et compromis le sort de la journée. Les deux autres corps d'armée s'avançaient en s'échelonnant, et déjà de tristes rumeurs arrivaient jusqu'au Roi, qui pressait la marche sur Mansourah pour délivrer son frère, s'il en était encore temps. — « O mon cher frère, disait-il, combien je crains que votre orgueil ne vous ait engagé en quelque malheur! » Mais bientôt le troisième corps d'armée fut assailli par l'armée sarrazine qui, encouragée par le désastre des deux premiers, l'attaquait avec furie. Il commençait à être dans un danger imminent, quand le roi parut. Joinville, qui lui décerne avec raison tout l'honneur de cette journée, a exprimé dans son style inimitable, et où respire encore l'ardeur guerrière dont il était lui-même animé, l'effet que produisit l'arrivée de Louis IX sur le champ de bataille : « Nous n'eûmes guère attendu là, dit-il, quand vismes arriver le Roi, accompagné de grand nombre de gendarmerie, faisant si grand bruit qu'il sembloit que le ciel et la terre se dussent assembler, tant il y avoit de trompettes, clairons et cors qui sonnoient. Il s'arrêta sur un haut chemin et fit arrêter toute sa gent aussi, et commença de les exhorter et prier de bien faire. Son heaume étoit tout doré et, en sa main, tenoit une épée d'Allemagne toute nue, et vous promets que je ne vis jamais si bel homme comme il étoit, car il apparoissoit au-dessus de tous les autres depuis les épaules, et seroit chose difficile à croire comme tous les gendarmes prenoient grand courage de batailler, voyant le Roy en tel estat. Le Roy s'avançoit toujours, et quand il fut près des Turcs, la bataille recommença si durement que c'étoit une chose bien étrange à regarder. Et devez savoir qu'à ce coup-là, l'on vit faire plus de beaux faits d'armes que l'on ne fit oncques en tout le voyage d'outre-mer, car nul ne tiroit dard, ni trait, mais se combattoit main à main, tout meslé l'un parmi l'autre, à grand coup d'épée et de masses. Et, soyez certains que, dans cette journée, le Roy fit des plus grands faits d'armes que j'ai jamais vu faire en toutes les

Digitized by Google

batailles où je fus; et, disoit-on, après la bataille que, si ce n'eût été sa personne, nous eussions été tous perdus et morts à cette journée. »

Le soir approchait. Par le conseil de Jean de Vallery, vieux chevalier expert dans les guerres, le Roi tout en combattant inclina vers le Nil afin de ne pas laisser couper ses communications avec le camp que gardait le duc de Bourgogne, de l'autre côté du fleuve, et de rafraîchir les chevaux qui succombaient à la chaleur et à la soif. Il avait perdu toute espérance de sauver le comte d'Artois; et les Sarrazins rudement repoussés commençaient à se lasser et se retiraient peu à peu. La bataille finissait par la lassitude des combattants. Au moment où le Roi, resté maître du camp qu'occupait, le matin, Fakr-Eddin, vis-à-vis du sien, se rendait à sa tente, frère Henri, prieur de Ronnay, qui avait traversé le fleuve, se présenta à lui et, baisant sa main gantée de fer, lui demanda s'il savait des nouvelles de son frère. Le Roi lui répondit qu'il savait qu'il était en paradis. Alors, pensant le reconforter, le prieur lui dit : « Oncques si grand honneur n'advint à aucun roi de France, car avec un grand courage vous avez passé avec vos gens une grande rivière, vous avez chassé vos ennemis, pris leurs camps et les engins qui ont fait tant de mal à votre armée, et vous coucherez ce soir sous leurs tentes. » Le Roi lui répondit : « Dieu soit loué de ce qu'il m'envoie. » Et pendant qu'il parlait de grandes larmes commencèrent à choir en abondance de ses yeux, de sorte que tous ceux qui étaient présents, voyant pleurer le Roi, se mirent à pleurer avec lui en louant Dieu. » Quoi de plus touchant que ce saint Roi qui loue humblement Dieu du succès de ses armes, tout en pleurant au souvenir de son frère mort à Mansourah, et que cette pitié respectueuse et sympathique de tous ces braves chevaliers qui oublient leurs fatigues et leurs blessures pour mêler leurs louanges, leurs prières et leurs larmes à celles du Roi?

Bondocdar, le général musulman proclamé sur le champ de bataille, après être allé triompher au Caire de la destruction des deux corps de cavalerie cernés à Mansourah, avait promis d'achever l'armée chrétienne. Dans la nuit et les jours suivants, le camp des croisés fut exposé à des attaques continuelles vivement repoussées. Il y eut là de beaux faits d'armes. Cependant, il était évident que, depuis la journée de Mansourah, l'armée chrétienne, affaiblie par ses pertes, avait perdu l'offensive. Le premier mercredi du carême, le légat, à défaut de cendre, répandit le sable du désert sur la tête du roi et des croisés; c'était pour un grand nombre le présage du lit funèbre où ils devaient attendre le jour de la résurrection. Le roi, qui entretenait des espions dans le camp des infidèles, sut qu'il serait attaqué par toutes leurs forces dans la journée du vendredi 11 février, et il prépara tout pour les bien recevoir. Dans le récit que donne le sire de Joinville de cette

Digitized by Google

nouvelle bataille, on voit percer dans les dispositions du général sarrazin des connaissances militaires assez avancées. Ainsi, au soleil levant, il parcourt le front de l'armée musulmane, en renforçant ses corps de bataille, de manière à combattre toujours avec des troupes supérieures en nombre; en outre, il fait prendre à trois mille Bédouins une position qui intercepte les communications entre le roi et le duc de Bourgogne qui garde le camp situé sur l'autre rive. La bataille fut longue et acharnée. Sur plusieurs points les chevaliers chrétiens qui, pour la plupart, étaient démontés, furent enfoncés par les charges des Sarrazins. Mais l'avantage définitif de la journée demeura au roi, qui repoussa encore une fois l'armée sarrazine, se maintint dans toutes ses positions, et avec des troupes fatiguées et épuisées, triompha d'un ennemi supérieur en nombre, à qui de nouvelles recrues arrivaient chaque jour, et qui supportait mieux les influences de ce redoutable climat. La foi et l'enthousiasme avaient suppléé à tout dans l'armée chrétienne. Les blessés eux-mêmes avaient combattu, et l'on avait vu le grand-maître des Templiers, Guillaume de Sonnac, un des rares survivants du désastre de Mansourah, se précipiter au plus fort de la mêlée, l'œil sanglant, et y trouver une glorieuse mort. Le soir de la bataille, le roi réunit les barons et les chevaliers et leur dit : « Seigneurs et amis, vous pouvez clairement voir les grandes grâces et faveurs que Dieu nous fait tous les jours, en nous donnant la victoire sur nos ennemis. Vous savez que, mardi dernier, nous les avons déconfits et chassés hors de leur logis, où nous sommes à présent. Aujourd'hui vendredi, nous les avons combattus à pied et à cheval moult vigoureusement; en sorte que l'honneur nous en demeure et à eux la perte et la confusion, lesquelles victoires nous avons obtenues par la seule bénignité du Seigneur, en la puissance duquel sont les victoires, et non pas entre les mains des hommes. Puisque tant de biens nous viennent de lui, je vous en prie affectueusement, rendons-lui grâce, et le prions qu'il nous regarde de son œil de pitié et qu'il nous donne la puissance de le pouvoir bien servir contre les ennemis de la sainte doctrine. »

XVI.

LA PESTE AU CAMP DES CROISÉS. — RETRAITE ET DÉSASTRE DE L'ARMÉE. — LOUIS IX PRISONNIER.

Nous sommes arrivés au dernier succès de la croisade. Ici vont commencer pour les chrétiens, pour le saint Roi, qui jusqu'ici n'a connu les choses humaines que par des prospérités non interrompues des temps plus difficiles, et une suite lamentable d'adversités. Au mo-

Digitized by Google

ment d'entrer dans cette période, la pensée se reporte involontairement vers ce passage de l'Écriture : « Un jour que les fils de Dieu assemblés se tenaient devant le Seigneur, Satan se trouva aussi au milieu d'eux. Le Seigneur lui dit : D'où viens-tu ? Satan répondit : J'ai parcouru la terre et je l'ai visitée. Et le Seigneur lui dit : As-tu considéré mon serviteur Job ? il n'est pas sur la terre un homme semblable à lui, simple et droit, et craignant le Seigneur et fuyant le mal. Satan répondit : Ce n'est pas en vain que Job craint le Seigneur ; ne l'avez-vous pas entouré comme d'un rempart, lui, sa maison et tous ses biens? ses troupeaux, ses possessions, se sont multipliés sur la terre. Mais étendez un peu votre main sur lui, et vous verrez s'il vous bénira. » Longtemps heureux comme Job, le saint Roi va être éprouvé comme lui. Au point de vue humain, l'épreuve est rude ; au point de vue chrétien, on ne sait si on doit le plaindre ; les plus belles vertus germent dans les larmes. Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis la dernière bataille dans laquelle les croisés avaient déployé tant de courage, lorsqu'un plus redoutable ennemi vint les assaillir : cet ennemi, c'était la peste.

Le Nil était rempli de cadavres dont les derniers combats avaient encombré son cours. Sous l'action dévorante du soleil, ces tristes restes entrèrent rapidement en décomposition ; le pont qu'on avait établi sur le fleuve pour assurer les communications entre le camp du roi et celui du duc de Bourgogne, arrêtait ces cadavres et les empêchait d'aller à la mer, de sorte qu'une odeur insupportable se répandit dans tout le camp et qu'une contagion terrible se déclara parmi les croisés. Le roi ordonna alors d'ensevelir les corps des chrétiens dans de grandes fosses creusées sur la rive du fleuve, et de pousser ceux des Sarrazins à la mer ; mais la maladie sévissait déjà dans le camp, et elle s'aggravait par la triste nourriture à laquelle les chrétiens étaient réduits. Un des premiers actes du nouveau sultan d'Egypte, Touran-Schah, en prenant possession du pouvoir, avait été d'armer secrètement une flotte qui s'était emparée du cours du Nil et avait interrompu les communications entre le camp chrétien et Damiette, de sorte que les navires qui venaient ravitailler les croisés n'arrivaient plus. Ils n'eurent dès lors pour nourriture que les poissons du fleuve, engraissés des cadavres en putréfaction dont son cours était obstrué, et cette horrible nourriture développa rapidement la maladie. Elle se manifesta par les plus effrayants symptômes : la chair des jambes de ceux qui en étaient atteints devenait sèche et noire comme si elle avait été tannée ; en outre leurs gencives pourrissaient et jetaient une odeur infecte ; bientôt les saignements au nez les prenaient et ils ne tardaient pas à mourir. La disette et la peste décimaient le camp et mettaient hors de combat ceux qui n'étaient pas morts. Le roi comprit

Digitized by Google

qu'il ne pouvait se maintenir sur la rive du Nil où il avait pris position' et espérant que les approvisionnements seraient plus faciles à faire sur l'autre rive, il se décida à repasser le fleuve pour opérer sa jonction avec le duc de Bourgogne, resté dans l'ancien camp. Il effectua ce mouvement de retraite, non sans peine, car les Turcs l'assaillirent pendant le passage du pont. La maladie n'en continua pas moins ses ravages, les lèvres de ceux qui en étaient atteints se tuméfiaient, et il fallait que les barbiers du camp coupassent ces chairs corrompues : « C'étoit pitié, disent les chroniques, que d'entendre les hommes d'armes crier et braire, comme femmes en travail d'enfant. » Chaque jour de nouvelles morts attristaient l'armée. Un matin que le sire de Joinville, malade et alité dans sa tente, assistait à la messe, il vit le prêtre qui la disait chanceler sous une atteinte subite du mal qui l'avait attaqué la veille ; il se traîna hors de son lit, et le prenant à bras-le-corps, il lui dit de chercher aide et courage dans celui qu'il tenait dans ses mains. « Ainsi soutenu, le prêtre acheva son sacrement et chanta la messe jusqu'au bout, mais oncques plus ne chanta. »

Dans ces circonstances, Touran-Schah, sans doute pour tromper les croisés, fit faire quelques ouvertures de paix à Louis IX, indiquant pour base l'échange de Damiette contre Jérusalem, qu'il remettrait aux chrétiens ; mais il connaissait trop bien la situation de l'armée croisée pour que ses ouvertures fussent sincères, et il ne songeait qu'à lui faire perdre du temps. On le vit bien quand il s'agit de rédiger le traité, car il exigea qu'on lui remît le Roi en otage, refusant d'accepter toute autre caution, fût-ce un des frères de Louis IX. Alors Sargine, qui stipulait au nom des croisés, répondit que cette condition était inacceptable, et que tous les croisés mourraient jusqu'au dernier plûtôt que de livrer le roi de France. Il fallut songer à opérer la retraite vers Damiette ; c'était le dernier espoir de l'armée décimée, affaiblie et découragée ; mais que de difficultés à vaincre et de périls à surmonter pour saisir cette chance douteuse et lointaine de salut !

Si le Roi avait voulu séparer son sort de celui de son peuple, il aurait pu, les historiens mahométans le disent eux-mêmes, gagner Damiette soit à cheval, soit en bateau ; mais il refusa de se séparer des siens. « Mon peuple et moi, répétait-il, aurons même fin. » Il tint parole. Le mouvement commença vers le soir, le mardi dans l'octave de Pâques, et la retraite s'effectua à la fois sur les eaux du Nil et sur sa rive ; c'était une retraite de nuit. Les malades, et les hommes les moins valides, étaient embarqués sur les galères qui restaient ; tous ceux qui pouvaient encore combattre marchaient parallèlement à la flottille en gardant leur rang. Le roi avait ordonné aux chefs de l'arrière-garde de rompre le pont et de brûler les engins. Malheureusement, dans la confusion d'une retraite, ces ordres ne furent pas

Digitized by Google

suivis, et ce fut la source des plus grands malheurs. On avait allumé de grands feux le long du rivage pour réchauffer les malades qui attendaient les galères; le sire de Joinville qui, cruellement atteint de la contagion, était déjà embarqué sur un petit bâtiment avec les deux seuls chevaliers qui, parmi tous ses fidèles compagnons, avaient survécu à tant de malheurs et tant de combats, vit, à la clarté de ces feux, les Turcs qui, traversant le fleuve sur le pont, commençaient à massacrer les malades. La nuit était noire; le sire de Joinville ordonna à son marinier de lever l'ancre; mais celui-ci n'osait le faire, parce qu'il était dangereux de naviguer isolément sur le Nil, où l'on devait rencontrer les grandes galères du soudan qui interceptaient les communications entre Damiette et l'armée; d'ailleurs le Roi qui, dangereusement malade, s'était fait transporter sur sa galère, donna le signal à tous les bâtiments de s'arrêter, et tous s'arrêtèrent à la fois. Quand le saint Roi vit qu'on n'avait pu dérober la retraite aux Sarrazins, et qu'il faudrait la protéger les armes à la main, il se fit déposer, tout faible et tout épuisé qu'il était, sur le rivage, et montant sur un petit cheval couvert d'une housse de soie, il se plaça à l'extrême arrière-garde, au vrai poste du Roi, celui de l'honneur et du péril.

Il était accompagné d'un de ses plus fidèles chevaliers, le brave Sargine, qui, pendant cette journée désastreuse, ne se sépara pas de lui de plus de la longueur d'une épée. Messire Gauthier de Châtillon commandait l'arrière-garde. Les Turcs se précipitèrent sur cette petite troupe, mais ils furent vigoureusement repoussés, et le Roi, malgré ses souffrances et sa faiblesse, mit l'épée à la main, et, sa grande âme soutenant son corps défaillant, il chargea les Sarrazins et s'engagea si avant parmi eux, qu'il fut plusieurs fois entouré; un seul chevalier demeurait à ses côtés, c'était Sargine. Cet intrépide chevalier, disent les chroniques dans leur pittoresque langage, « defendit son Roi contre les Sarrazins, durant cette journée, comme le bon valet defend des mouches, le hanap (la coupe) de son seigneur. » A côté de lui quand il fallait frapper, devant lui quand il fallait le couvrir, et recevant tous les coups qui lui étoient destinés, il les rendoit avec une telle vigueur que les Sarrazins déconfits tomboient sous son redoutable cimeterre, ou s'éloignoient blessés. » On arriva ainsi jusqu'à une petite ville que le sire de Joinville appelle Cazel, et les historiens musulmans, Minieh. Le Roi, épuisé par ses souffrances et les rudes combats qu'il venait de livrer, ne se soutenait plus sur son cheval; on l'en descendit, et on le déposa pâle, defaillant, à demi mort, « sur le giron d'une bourgeoise qui étoit de Paris*. » C'est à Minieh que devait se terminer cette retraite désastreuse.

* Mémoires du sire de Joinville.

Digitized by Google

Philippe de Montfort vint dire au Roi qu'il venait de voir l'amiral des Sarrazins, auquel il avait parlé d'une suspension d'armes, et que, si le Roi y consentait, il négocierait sur-le-champ avec lui. Le Roi ouvrit à demi les yeux et dit qu'il lui donnait pleins pouvoirs pour sauver l'armée. Déjà Philippe de Montfort avait remis son anneau à l'amiral et posait avec lui les bases de la trève, quand ce cri retentit dans l'armée : « Le Roi ordonne qu'on rende les armes ; messires, ne le faites pas tuer. » Ce cri, c'était un des héraults, nommé Marcel, « mauvais traître, » qui, comme un homme hors de sens, le poussait en parcourant les rangs. Ce prétendu commandement du Roi fut répété de rang en rang, et chacun obéissait avec tristesse, car on croyait sauver ainsi la vie du Roi en péril. Quand l'amiral Zen-Eddin vit ce qui se passait, il déclara que la négociation n'avait plus d'objet, puisque tous les chefs de l'armée étaient prisonniers, et qu'on ne traiterait pas avec des captifs.

Les rives et les eaux du Nil étaient couvertes de morts. L'arrière-garde était rompue, l'avant-garde combattait encore, mais sans espoir, les escadrons turcs conduits par Bondocdar. La flottille chrétienne avait rencontré les galères turques qui l'avaient arrêtée, et les musulmans massacraient les malades et les jetaient dans le fleuve. Tous les chefs, trompés par le faux ordre donné au nom du Roi, avaient livré leurs armes. Cependant, le Roi, qui venait de sortir d'un évanouissement profond, refusait encore de rendre son épée à un païen, et voulait combattre. Le comte d'Anjou et le comte de Poitiers le supplièrent, au nom de Dieu, de ne point exposer par une résistance impossible les restes de l'armée à une mort inévitable.

Le roi se soumit enfin à cette triste nécessité, et faisant appeler l'émir Saif-Eddin-El-Kamiri et l'eunuque Rechid, il leur déclara qu'il consentait à déposer les armes, sous la condition que la vie de ses gens et la sienne demeureraient sauves. C'en était fait, le Roi et l'armée croisée étaient prisonniers. Bientôt après, un des principaux émirs fit déshabiller le Roi, de sorte qu'il était presque nu ; puis il ordonna qu'on lui mît des chaînes aux pieds et aux mains. C'est alors seulement que ses fidèles chevaliers sentirent toute l'étendue de leur malheur ; un long gémissement leur échappa. Mais on les sépara du saint Roi, à qui on ne laissa qu'un de ses chambellans nommé Isambart, qui pouvait à peine le soutenir, tant il était souffrant et épuisé. Il était cependant tranquille et plein d'une sérénité qui ne l'abandonna que lorsqu'il entendit les musulmans qui l'enchaînaient blasphémer le nom du Christ, et qu'il les vit fouler aux pieds la croix qu'on lui avait enlevée. Alors d'abondantes larmes coulèrent de ses yeux et il s'agita dans ses chaînes comme s'il voulait les briser. Ce noble chrétien acceptait avec placidité pour lui les injures, mais il ne pouvait

Digitized by Google

supporter celles qu'on faisait à son Dieu. Il se rendait à sa prison presque nu, souffreteux, frissonnant de froid et de fièvre, quand un pauvre Arabe, ému de pitié à sa vue, se dépouilla d'un vieux surtout fourré de soie à demi usé et le jeta sur les épaules du magnifique vainqueur de Taillebourg. Le Roi charitable, qui avait tant secouru les pauvres, reçut avec émotion cette aumône du pauvre musulman, et l'ange qui inscrit les bonnes et mauvaises actions des hommes sur les livres éternels, la représentera sans doute, au dernier jour, au Dieu qui a admiré le denier de la veuve tombant dans la main de l'indigent.

Tout était fini. La croisade se terminait par un désastre et par la captivité de l'armée croisée et de son chef. De nouvelles grandeurs commençaient pour Louis IX, les grandeurs chrétiennes de l'adversité Mais quelles nouvelles pour Damiette, où la reine Marguerite, entourée de quelques chevaliers fidèles, attendait son cher époux ! Quelles nouvelles pour la France, où la reine Blanche faisait des vœux pour le succès de son cher fils, et mêlait ses prières à celles de la patrie tout entière, qui demandait à Dieu le retour du Roi et de ses plus nobles enfants !

ALFRED NETTEMENT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

CRITIQUE.

LA POÉSIE ET LA CRITIQUE EN FRANCE

AU COMMENCEMENT DE 1853.

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

(MM. Ponsard, Émile Augier, Victor de Laprade, Lacaussade *, etc. — Un manifeste de M. Gustave Planche.)

Un critique éminent, M. Gustave Planche, a publié, dans une des dernières livraisons de la *Revue des Deux Mondes*, une sorte de bilan de notre situation littéraire à la fin de 1852. Nous voudrions, pour notre part, que ces statistiques intellectuelles parussent plus souvent et attirassent davantage l'attention des lecteurs d'élite. Presque chaque semaine, on le sait, des plumes officielles ou compétentes nous mettent au courant des progrès ou des vicissitudes de notre prospérité financière, commerciale, industrielle. Pourquoi n'en serait-il pas de même de ces faits, moins appréciables peut-être, mais aussi réels, qui s'accomplissent dans le domaine de la pensée, et viennent, à des intervalles réguliers ou inégaux, signaler l'accroissement ou la décadence de cette portion de la fortune publique qu'on appelle les arts et les lettres? Comment surtout ne pas trouver un intérêt plus vif, une opportunité plus pressante dans ces révisions rapides de l'appauvrisse-

* *Etudes antiques*, Michel Lévy. — *Poésies complètes*, Michel Lévy. — *Poèmes évangéliques*, Charpentier. — *Poèmes et Paysages*, Garnier, etc.

Digitized by Google

ment ou des conquêtes de l'imagination moderne, au sortir de ces grandes secousses, qui sont pour les peuples ce que les maladies violentes sont pour les individus : l'occasion de reconnaître à la fois leurs ressources et leurs côtés faibles, et de s'assurer s'ils ont conservé encore assez de vitalité et de force pour réparer ce qu'ils ont souffert, recouvrer ce qu'ils ont perdu, ou résister, en cas de crise nouvelle, à d'autres pertes et à d'autres souffrances ?

Nous remercions donc M. Gustave Planche de s'être chargé d'un travail auquel l'autorité de son nom et la sincérité habituelle de sa critique donnent une certaine importance. Mais, en lui sachant gré de l'entreprise, nous est-il possible d'accepter tous ses aperçus comme vrais, toutes ses conclusions comme justes? N'y a-t-il pas lieu de le compléter en le réfutant, d'ajouter à ce qu'il ne dit pas, d'atténuer ce qu'il dit trop, de préciser ce que ses conseils ont de trop vague, d'adoucir ce que ses arrêts ont de trop sévère ? C'est ce que nous nous proposons d'examiner aujourd'hui, avec toute la respectueuse déférence due à un écrivain que nous aimons à compter parmi nos maîtres.

M. Planche (et nous ferons comme lui) commence par écarter de son examen la philosophie et l'histoire. Bien que ces deux branches de la pensée humaine tiennent de près à la littérature, on ne saurait s'en occuper sans agrandir démesurément son cadre, sans ouvrir des horizons immenses, sans s'éloigner, en un mot, d'un sujet spécialement littéraire. La littérature proprement dite, ou, en d'autres termes, le roman, l'art dramatique, la poésie intime ou lyrique, la critique enfin, qui, suivant qu'elle comprend ou méconnaît ses devoirs, ramène au vrai ou contribue à égarer l'art contemporain, tel est, dans ses divisions principales, l'article de M. Planche; et certes, réduit même à ces proportions, le sujet est encore assez vaste et assez beau.

En ce qui concerne le roman, voici le thème de l'illustre critique : Ce genre a eu sa belle époque, *son âge d'or*, lorsqu'il reposait tout entier sur l'analyse des passions et des caractères, et cette époque, il sied de la fixer, de Mme de Lafayette à Mme de Souza, de *la Princesse de Clèves* à *Eugène de Rothelin*. Passé ce temps, le déclin commence, et aujourd'hui le roman n'est plus une œuvre d'art, mais une entreprise industrielle, rivalisant avec les manufactures de Birmingham, de Manchester, d'Elbeuf ou de Louviers. Le roman-feuilleton a tué le roman véritable; les récits gigantesques qui ont occupé si longtemps la curiosité publique, ont marqué, par leur succès insolent, l'agonie de cette littérature charmante « qui intéressait notre jeunesse et plaît encore à notre maturité. »

D'abord, en admettant que M. Planche n'ait pas été entraîné trop loin, dans cette appréciation sommaire, par sa haine, trop plausible

Digitized by Google

du reste, contre un genre condamnable, n'eût-il pas été juste de remarquer que, même dans cet *âge d'or* qu'il rappelle avec regret, *la Princesse de Clèves* était côtoyée de bien près par *Cyrus* et par *Clélie*, et *Eugène de Rothelin* par *les Nuits de Paris* et *le Paysan perverti* de Restif de la Bretonne? Ne serait-on pas dès lors amené à conclure qu'en tout temps il y a eu deux littératures, la bonne et la mauvaise, que celle-ci a fort souvent inquiété les esprits sérieux par des triomphes passagers, et que les engouements irréfléchis, les succès scandaleux, ne doivent pas être exclusivement attribués à notre époque, assez riche, hélas! de son propre fond en fait de folies et de sottises, pour qu'il y ait cruauté gratuite à en grossir le chiffre? Il est vrai que M. Planche, moins miséricordieux d'ordinaire, montre une mansuétude singulière à l'égard des romans de Mlle Scudéry, et qu'une fois en frais d'indulgence, pareil aux avares dans leurs jours de *gala*, il étend probablement son amnistie jusqu'aux romans de Restif : c'est ici le lieu de dire toute notre pensée.

Personne, à coup sûr, ne nous croirait sincères si nous prenions la défense du roman-feuilleton tel qu'il s'est pratiqué de nos jours. Ce serait donner un démenti inexplicable à tout ce que nous avons écrit depuis dix ans. Nous n'aimons pas plus que M. Planche ces grosses et bourbeuses histoires dont le flux et le reflux quotidien ont déposé tant de fange et d'immondices au rez-de-chaussée des grands journaux. Nous allons même plus loin que lui dans nos récriminations et nos plaintes; car nous ne reprochons pas seulement au feuilleton-roman d'avoir substitué l'industrie à l'art, et créé des manufactures et des usines de fictions et de récits, mais, ce qui est beaucoup plus grave, d'avoir fait descendre d'un degré et vulgarisé dans les masses la propagande corruptrice des lectures dangereuses, de s'être infiltré dans des âmes étrangères ou insensibles au poison caché dans les livres, de les avoir séduites, alléchées, surexcitées, aigries, enfiévrées, et d'avoir finalement contribué à détruire toute autorité morale chez ce peuple pour qui et par qui l'on allait briser toute autorité matérielle.

Cependant, il y a aujourd'hui quelque chose de plus généreux et de plus habile que d'attaquer le feuilleton-roman : c'est de le traiter en ennemi vaincu. Le *væ victis!* de notre aïeul Brennus n'est pas d'un bon exemple, même en littérature. Nous comprenons très-bien que tous les critiques accrédités se soient ligués contre ce genre funeste à l'époque où il florissait, où il obtenait ses fameuses victoires, et où la vogue bruyante des *Mystères de Paris* ou du *Comte de Monte-Christo* enlevait des lecteurs à *la Revue des Deux Mondes*; mais, maintenant, à quoi bon? Pourquoi s'acharner sur ce qui n'a plus ni succès, ni souffle, ni corps, ni âme, ni vie? N'est-ce pas ressembler à ces paladins des vieux contes qui tiraient l'épée contre des fantômes

Digitized by Google

et des spectres? Le roman-feuilleton est mort; il a péri victime de ses propres excès, du malheur des temps, du discrédit général de la presse, de la direction sérieuse qu'ont brusquement imprimée aux intelligences les dangers et les angoisses de la société. Enfant d'une sécurité trompeuse, d'une civilisation excessive, tout à la fois remuante et amollie, et cherchant dans des émotions factices l'aliment que lui refusait la réalité, le pied lui a glissé, non pas dans le sang, mais au rebord de ces abîmes qui se sont ouverts tout à coup devant nos regards épouvantés. Le moment ne serait-il pas venu de reconnaître, sans péril désormais comme sans faiblesse, qu'il s'est dépensé dans ces œuvres répréhensibles un talent immense? Cessons d'humilier par des redites, un peu monotones d'ailleurs, notre pays et notre siècle. On ne gagne rien à décourager, à désespérer les pénitents. Vous vous rappelez le mot de ce prince de la maison de Rohan, qui, après la célèbre banqueroute, disait fièrement qu'il n'y avait, en France, que sa famille qui fût capable de faire une si belle faillite. Eh bien! l'on peut en dire autant de l'imagination et du talent de nos écrivains : pour se ruiner ainsi, pour faire une faillite aussi colossale, pour manquer à d'aussi magnifiques promesses, pour gaspiller en prodigalités pareilles tous ces dons heureux d'invention et de verve, il a fallu être bien riche. Est-ce sérieusement que M. Planche semble préférer *Clélie* et *Cyrus* aux grands romans de notre époque, et que d'autres leur comparent les récits de Restif? Nous avons voulu nous assurer par nous-même de ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ces comparaisons ou ces préférences, et, nous le disons en toute franchise, si les critiques graves veulent être écoutés, ils doivent se hâter d'en finir avec ce lieu commun plus faux qu'un paradoxe. Nous défions la curiosité la plus oisive et la plus robuste de lire patiemment trente pages des romans de Mlle Scudéry : ces livres n'appartiennent à aucune littérature, pas même à la mauvaise; ce sont de longs logogriphes romanesques et galants à l'usage de deux ou trois salons de ce temps-là; une sorte de bal masqué, raconté en dix volumes, et dont tout le piquant consistait à laisser deviner les traits de tel ou tel contemporain illustre sous le masque transparent des personnages de l'antiquité. Nous voyons là un jeu de société, inventé et perfectionné par une femme d'esprit, et supérieur peut-être aux charades ou au Collin-Maillard; mais y voir une œuvre d'art, même d'un art dépravé ou égaré, cela nous est impossible. Quant aux romans de Restif, c'est à peine si nous osons en parler: qu'on se figure l'amas impur de tout ce que peut enfanter une imagination en délire, *idéalisant* à sa manière les aventures d'une vie ignoble, et perpétuellement brouillée avec la grammaire et l'orthographe. Encore une fois, lorsqu'on songe à tout ce qu'il y a de réalité

Digitized by Google

saisissante et terrible dans *les Parents pauvres*, d'habileté de mise en scène dans *les Mystères de Paris*, d'entrain, de verve intarissable, de récit clair et rapide, de mouvement, d'intérêt irrésistible, de qualités, en un mot, très-réelles et très-françaises, dans *les Trois Mousquetaires*, on repousse, comme une injure, de semblables parallèles. Soyons justes, et, toute réserve faite au profit de la morale et du goût, sachons avouer ce qui doit survivre, selon nous, à ce débat aujourd'hui terminé. Du temps que paraissaient et que prospéraient ces œuvres énormes, il était de bon ton littéraire de soutenir qu'avec un peu de persévérance et quelques gros cahiers de papier, nous en ferions tous autant : nous imitions tous alors ce candide jeune homme à qui l'on demandait s'il savait jouer du violon, et qui répondait : « Peut-être bien; je n'ai jamais essayé. » — Nous avons essayé; d'autres en foule sont venus, amorcés par le succès; et il s'est trouvé, en définitive, qu'à part trois ou quatre hommes doués de facultés puissantes, quoique mal employées, le reste ne réussissait qu'à être absurde, invraisemblable, impossible, sans être ni émouvant ni pathétique. Et voyez comme tous les sophismes se tiennent, comme toutes les exagérations se touchent! Un beau matin, après une de ces révolutions qui accréditent toutes les extravagances parce qu'elles sont elles-mêmes la plus incroyable de toutes les folies, un homme de beaucoup de talent et d'esprit (du moins à ce qu'on prétend), M. Proudhon, a affirmé que, pour écrire des choses comparables à *la Jeune captive* d'André Chénier, au *Lac* de M. de Lamartine et aux *Fantômes* de M. Hugo, il suffisait de prendre une plume, et que les bateliers de la Loire ou les portefaix du Rhône seraient au besoin de tout aussi grands poètes que Victor Hugo, Lamartine et André Chénier. On sait ce qui est ou plutôt ce qui n'est pas advenu. Nous avons attendu les prouesses de ces milliers de génies inédits : les bateliers ont continué de ramer, les portefaix d'échanger des coups de poing, et *le Lac*, *les Fantômes*, *la Jeune captive* sont restés de délicieux chefs-d'œuvre. En regard de ces sophismes et de ces rigueurs excessives, plaçons l'opinion d'un homme que nul n'accusera d'aimer, en littérature, la vulgarité, le bruit, les allures grossissantes. Après la mort du plus illustre de nos grands inventeurs, de M. de Balzac, M. Sainte-Beuve, qui avait pourtant, ce nous semble, quelque peu à s'en plaindre, écrivit un article d'une équité admirable, dans lequel, passant en revue les plus célèbres émules de l'auteur d'*Eugénie Grandet*, il caractérisait sans dédain le talent de chacun d'eux, et se bornait à signaler comme finie cette période étrange et fébrile, où la surexcitation permanente de quelques cerveaux puissants s'était mise à la place des lois éternelles du beau et du vrai.

Et pourtant la question n'est pas là. Serions-nous aussi intraitables

Digitized by Google

que M. Gustave Planche à l'égard de ce qu'il nomme « les grandes *usines* de cette industrie nouvelle, » il nous resterait encore à faire remarquer, que, parallèlement à ces œuvres informes, le roman moderne a maintes fois produit, depuis vingt-cinq ans, des créations charmantes, exquises, délicates, qui ont coudoyé *Monte-Christo* et *les Mystères de Paris*, comme *Eugène de Rothelin* coudoyait *le Paysan perverti*, comme *la Princesse de Clèves* coudoyait *Clélie* et *Cyrus*; là encore, il resterait à proclamer, en l'honneur du présent, une supériorité visible, incontestable. M. Planche appelle l'*âge d'or* du roman celui qui a vu naître les gracieux récits de madame de Lafayette et de madame de Souza. Nous serons de son avis si l'on entend par âge d'or la simplicité primitive, le temps où les hommes se vêtissaient de peaux de bêtes ou de feuilles de figuier, se nourrissaient d'herbes et de laitage, et couchaient dans des huttes de bois : *âge d'or*, en ce cas, serait synonyme d'*enfance de l'art*. Mais si l'on entend par ces mots le moment où un genre atteint son apogée, nous ne pouvons plus partager l'opinion de M. Planche; de *la Princesse de Clèves*, et même d'*Eugène de Rothelin*, aux bons romans de notre époque, le progrès est immense. Notre admiration fervente pour les vrais chefs-d'œuvre du dix-septième siècle nous autorise à dire que le roman n'y fut pas à la hauteur des autres branches de la littérature, et peut-être cette infériorité relative est-elle une gloire de plus, car certains genres littéraires (et le roman est du nombre) ne peuvent prospérer que dans ces temps mauvais où les imaginations se détournent de leur droit chemin, où les âmes troublées, se repliant sur elles-mêmes, achèvent d'user leurs forces dans une étude obstinée et subtile de leurs plus mystérieux replis, où l'analyse enfin, ce dissolvant tout moderne, introduit dans l'art un élément nouveau, qui débilite et amoindrit les autres, tout en ayant l'air de les compléter. Comparées à *Phèdre*, au *Tartuffe*, aux *Fables* de La Fontaine, aux *Oraisons funèbres*, aux divines *Lettres* de madame de Sévigné, *Zaïde* et *la Princesse de Clèves* ne peuvent concourir que pour une part bien faible aux merveilleuses splendeurs de cet heureux temps : on ne peut y voir que d'aimables esquisses, se jouant autour du cœur humain sans y pénétrer jamais bien profondément. — « Il m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur, » disait madame de Lafayette du duc de La Rochefoucaud. Le mot est trop humble; elle avait assez d'esprit pour n'en demander à personne. Mais elle aurait eu besoin que l'immortel auteur des *Maximes* lui donnât un peu de ce coup d'œil d'aigle qui perce à jour, d'un seul trait, tous les secrets et toutes les misères de l'âme humaine. Les romans de madame de Souza, venus un siècle et demi après, sont de la même famille : *Adèle de Sénanges*, *Eugène de Rothelin*, *Charles et Marie*, offrent le type exquis de conversations élé-

Digitized by Google

gantes dans un monde d'élite, rattachées par de légers fils à une action dont l'extrême ténuité ne peut, après tout, compter comme un grand mérite. Que les critiques y prennent garde! s'ils persistaient trop à vanter outre mesure l'absence d'intrigue et d'action dans le roman, à déprécier plus qu'il ne convient l'art d'éveiller et de satisfaire la curiosité, et, pour tout dire, à rayer l'invention du rang qui lui appartient parmi les facultés de l'esprit, ils feraient involontairement songer à la fable du *Renard qui a la queue coupée*, ou à celle du *Renard et les raisins*.

Est-ce donc à M. Gustave Planche, à l'introducteur semi-officiel de presque tous nos auteurs distingués, qu'il faut être forcé de rappeler *Lavinia, André, la Mare au Diable, Fernand, Marianna, Frédéric et Bernerette, la Grenadière, la Femme abandonnée, Eugénie Grandet, la Femme de quarante ans, Colomba, la Canne de jonc,*

Et beaucoup que je sais, et beaucoup que j'oublie!

Ces œuvres si diverses, écrites par des mains si différentes, marquent dans le roman un progrès qu'on ne saurait méconnaître sans copier le vieillard d'Horace, *laudator temporis acti*. Comment en serait-il autrement? l'analyse, l'analyse des passions et des caractères, nous le répétons d'après M. Planche, tel est le but suprême, l'inspiration véritable du roman; or, nous ne nous lasserons pas de le dire, la science de l'analyse est une conquête de notre époque : conquête dangereuse, meurtrière peut-être, qui a fait, hélas! plus de mal que de bien. Elle pénètre tout, les arts, les lettres, les sciences exactes; elle détourne à son profit une partie de l'activité humaine. Un homme d'esprit nous disait que la médecine aujourd'hui guérit beaucoup moins les malades, justement parce qu'elle en sait trop, parce qu'elle a trop analysé le corps et les organes, et qu'elle n'ose plus conclure, ni risquer ces belles audaces qui sont quelquefois l'unique ressource des cas graves ou désespérés. On peut appliquer à la littérature ce que notre ami disait de la médecine, et aux *organes* de l'esprit, aux phénomènes de la conscience et de l'âme, ce qu'il appliquait aux phénomènes du corps humain. Là aussi nous en savons trop; notre siècle a poussé trop loin la pratique de l'homme et de la vie, et c'est pour cela qu'il est impuissant à produire ces œuvres monumentales qui suffisent à la gloire d'un nom et d'un temps; il n'ose pas conclure, il n'ose pas créer, mais dans les genres qui s'accommodent de cette hésitation, de ce doute, de ce coup-d'œil trop compréhensif jeté sur les choses intérieures, il excelle, et ne pas le reconnaître, ce serait fermer les yeux à la lumière. Voyez les bons romans contemporains, autant ceux qui prennent parti pour la passion contre le devoir que ceux qui plaident pour le devoir contre la passion; il arrive toujours un moment où le

Digitized by Google

sujet se décompose, où un sentiment profond de lassitude, de découragement et d'impuissance se mêle aux entraînements de l'amour ou à l'expiation qui les suit. Tôt ou tard, dans ces œuvres attrayantes et maladives, le héros se trouve en présence de cet éternel : *à quoi bon?* mot terrible, redoutable énigme que murmure le Sphinx des temps modernes à l'oreille des générations nouvelles. Il n'y a pas jusqu'à l'intelligence exquise et passionnée du paysage, des beautés de la campagne, caractère bien remarquable de la littérature actuelle, qui ne soit un symptôme analogue. C'est faute de conviction, de vigueur, de force créatrice, faute de courage ou de persévérance pour nous mesurer avec la vie réelle et les idées positives, que nous nous sommes sentis irrésistiblement portés vers les vagues ivresses de la solitude, vers ces images douces et amollissantes qui favorisent chez l'homme le penchant à la rêverie, le contentement de soi-même, et n'assujettissent à rien ni sa raison, ni son cœur, ni sa conscience! Comment M. Gustave Planche n'a-t-il pas tenu compte de cette nouvelle corde poétique que certains auteurs contemporains ont élevée presque jusqu'au génie, et qui ajoute un si grand charme à leurs fictions romanesques?

En passant du roman au théâtre, l'éminent critique est plus à l'aise; il est dans le vrai, et la vérité prend sous sa plume une double autorité, parce qu'il l'a prédite. Au lendemain des premières représentations de *Lucrèce Borgia* et de *Marie Tudor*, il signala l'évolution, ou plutôt la désertion fâcheuse par laquelle M. Hugo, avide déjà de succès populaires, passait du lyrisme au mélodrame. Il dénonça tout ce qu'il y avait de puéril dans ce système dramatique, qui sacrifiait sans cesse à la fantaisie du poète la vérité historique et la vérité humaine, et ne se piquait de fidélité et d'exactitude que dans la partie matérielle de l'art, c'est-à-dire dans les costumes et les détails de couleur locale : il prouva que ce n'était pas la peine de se poser en régénérateur du théâtre, et que mieux valait, à tout prendre, Racine habillant à la française des héros grecs, turcs ou romains, qui ont au moins le mérite d'être des hommes, que nos superbes novateurs se mettant en frais de pourpoints; d'armures et de justaucorps pour revêtir des mannequins. Tout cela est vrai aujourd'hui comme c'était vrai il y a vingt ans; mais est-ce bien la question du moment? En général, ce que l'on peut reprocher à M. Gustave Planche, c'est d'être en retard, de se préoccuper trop peu du mouvement imprimé aux esprits par les événements, de continuer à monter sa montre à l'heure, glorieuse pour lui, où il eut l'honneur de proclamer d'une voix austère les premières déviations de la nouvelle école poétique. Si l'on n'avait pas quelque peu abusé de cette métaphore, nous dirions qu'après avoir été, en littérature, l'historien de l'avenir, il se contente trop maintenant d'être le prophète du passé.

Digitized by Google

Il est malheureusement très-réel que M. Hugo et ses amis n'ont tenu, au théâtre, aucune de leurs promesses; qu'après nous avoir promis de nous montrer sur la scène des hommes de chair et d'os, débarrassés de la vieille draperie tragique, et parlant à la fois la langue de leur temps et la langue immortelle des passions, ils nous ont transportés dans un monde impossible, où leur caprice règne en souverain, monde tout aussi faux que celui où Théramène raconte, où Orosmane roucoule, et où Alzire disserte; c'est une tentative avortée, voilà tout. Est-ce la première? est-ce la seule? l'histoire des littératures ne se compose que d'une succession d'essais malheureux, entrecoupés par deux ou trois essais qui réussissent. Nous n'aimons assurément ni *Ruy Blas*, ni *Lucrèce Borgia;* M. Planche aime-t-il mieux les tragédies de Raynouard, de Legouvé, de Luce de Lancival? Aime-t-il mieux les mutilations shakspeariennes de Ducis? Aime-t-il mieux le drame bourgeois de Diderot, ce pathos sentimental et philosophique dont M. Louis de Loménie nous citait l'autre jour un incroyable échantillon? * Enfin, aime-t-il mieux les tragédies de Voltaire? J'ai toujours cru (et je livre cette opinion comme personnelle) que Dieu avait permis que Voltaire fît des tragédies, pour que cet esprit diabolique et enchanteur donnât prise contre lui, dans la suite, aux gens de goût qui essaieraient de le démolir. L'homme qui a écrit *Candide, Zadig,* la *Correspondance,* les *Poésies légères,* aurait, au point de vue purement humain, trop d'avantages sur ses contradicteurs, s'il n'avait pas écrit *Alzire, Mahomet, l'Orphelin de la Chine, Rome sauvée, Sémiramis.* On cite comme très-piquant le mot du marquis de Ximénès qui disait un soir à Baour-Lormian, dans le foyer du Théâtre Français : — « J'ai connu M. de Voltaire; il faisait aussi des tragédies, mais pas comme les vôtres. » — Si le sarcasme est mordant, c'est seulement par l'intention, car entre *Alzire* et *Omasis* il n'y a que bien peu de différence.

A part quelques talents isolés dont les œuvres et les succès eurent un caractère accidentel et sans conséquence, à part Beaumarchais et Sedaine, notre Théâtre n'a rien produit de supérieur depuis cent cinquante ans; même, s'il y avait une distinction à établir, elle serait toute en faveur de notre époque. On nous permettra de préférer à Marivaux les proverbes de M. de Musset, et même les bonnes pièces de M. Scribe. Les pâles comédies de Destouches et de Gresset, les incorrectes tragédies de Crébillon, de Chénier et de Lemercier, ne valent pas beaucoup mieux que le Casimir Delavigne, et nous possédons quelques ouvrages de genre mixte, tels que *François le Champi, Made-*

* Voir la remarquable étude de M. de Loménie sur Beaumarchais (*Revue des Deux Mondes,* octobre et novembre 1852).

Digitized by Google

moiselle de la Seiglière, et *la Ciguë*, qui peuvent tenir leur rang même auprès de Sedaine; enfin, de quelques anathèmes que l'on frappe M. Hugo et ses œuvres, il est impossible de nier que *Hernani*, *Marion de Lorme*, voire *le Roi s'amuse* et *les Burgraves*, renferment des beautés peu dramatiques peut-être, mais splendides, et faites pour laisser sur notre scène, ou du moins dans notre littérature, un sillon ineffaçable.

N'importe! Nous ne prétendons pas faire ici de l'optimisme *quand même*, et prendre parti pour le théâtre moderne contre M. Gustave Planche. Ce que nous croyons, ce qui doit, selon nous, ressortir de cette discussion, c'est que les genres, comme les individus et les peuples, ont leurs âges, leurs phases, ou, si l'on veut, leurs moments. Avant d'atteindre ce moment unique, ou du moins très-rare, ils balbutient, hésitent et tâtonnent: quand ils l'ont dépassé, ils s'affaiblissent, se dépravent ou déclinent. Or, si l'on accepte les raisons que nous avons données de la prospérité du roman contemporain, on reconnaîtra que les mêmes raisons expliquent la décadence du théâtre. Le théâtre, dans son acception la plus haute et la plus complète, nous a toujours paru une partie essentielle, vivace, du génie d'une nation jeune et robuste, à l'instant où elle conserve encore toute sa sève, tout son élan, toute sa foi en elle-même, et où sa langue, venant de se former, se prête à l'expression de ces grandes pensées, de ces sentiments universels qui débordent de tous les cœurs et de toutes les âmes. Il existe alors, entre le poète et son temps, entre l'œuvre et son public, je ne sais quelle affinité puissante, quelle entente passionnée, qui colore et agrandit l'effet général du drame. Eschyle et Sophocle conviant les Athéniens aux grandes scènes de cette mythologie qui servait de berceau à leur histoire, ou à la représentation de ces grandes guerres, vivantes encore dans toutes les mémoires; Shakspeare personnifiant tour à tour le génie de la vieille Angleterre et le génie même de l'humanité; Corneille applaudi et commenté par une société martiale et ardente que domine le Grand Condé, et l'aurore du siècle par excellence éclairant de ses premiers feux les hauteurs sublimes du *Cid* et de *Cinna;* Molière saisissant, avant qu'ils se dispersent, se morcellent ou se compliquent, les types offerts à la comédie, que lui livre la protection intelligente, un peu égoïste peut-être, d'un roi spirituellement absolu, voilà l'idée la plus large et la plus belle qu'on puisse se former de la poésie dramatique. Plus tard, il peut y avoir encore quelques joyeuses folies, comme *le Légataire;* quelques délicates esquisses, comme *les Fausses Confidences;* quelque éblouissant pamphlet dialogué, comme *le Mariage de Figaro* : il n'y a plus, à proprement parler, de théâtre.

En résumé, ce qu'il faut aux littératures pour réussir dans le drame, c'est une vitalité puissante, et un faisceau de pensées, de croyances

Digitized by Google

collectives et homogènes. Or, c'est là justement ce qui manque le plus à notre temps : les croyances s'affaiblissent, les caractères s'effacent, les individus s'isolent. Le trait distinctif des poètes éminents de ce siècle, c'est d'être essentiellement solitaires : solitaires, comme Goëthe, dans la sereine contemplation des autres et de soi-même ; ou, comme Byron, dans une sombre et railleuse mélancolie. Aussi, ni Byron, ni Goëthe, ne sont-ils des poètes dramatiques. *Faust, Goëtz de Berlichingen, Manfred, Marino Faliero,* ne sont pas des drames. Schiller, génie d'un ordre inférieur, se rattache pourtant de plus près au vrai groupe dramatique, parce qu'il appartient davantage à la grande communauté humaine, telle que Térence la caractérise dans ce vers si souvent répété :

Homo sum, humani nihil mihi alienum puto,

parce qu'un air vivifiant circule dans ses pièces ; parce qu'on y sent vibrer les idées de nationalité et de patriotisme, violemment réveillées par les ardeurs de la guerre et les douloureux tressaillements de la liberté allemande. Ce que nous disons des poètes étrangers peut aussi se dire des écrivains de notre pays et de notre époque. Ils s'isolent ; ils vivent de leur pensée ; ils lui donnent tour à tour pour maîtres l'individualisme et l'analyse, ces deux ennemis de toute grande inspiration dramatique. De cet ensemble compliqué, bizarre, énervant, étude subtile de soi-même, culte de sa propre fantaisie, recherche maladive d'un idéal qui n'est après tout que le *moi* sous toutes ses formes, le *moi* caressé dans ses souvenirs, dans ses faiblesses, dans ses ambitions, dans ses vanités, de tout cela peut résulter un bon roman, mais non pas un bon drame ; *quod erat demonstrandum*, comme disent les géomètres. Prenons pour exemple un des hommes qui personnifient le mieux notre siècle dans ses contradictions, ses inconséquences, dans ses aspirations passagères suivies de découragements sans bornes : prenons Benjamin Constant. Il a écrit *Adolphe*, un roman du premier ordre. S'il eût travaillé pour le théâtre (et nous en avons la preuve dans sa traduction de *Wallenstein*), il n'eût réussi tout au plus qu'à être le Ducis de Schiller. Il faut nous résigner : si les Français, de tout temps, n'ont pas eu la tête épique, les Français du dix-neuvième siècle n'ont plus la tête dramatique.

C'est en abordant la poésie lyrique que M. Gustave Planche se montre, selon nous, souverainement injuste. Là, il nous est impossible, non-seulement d'adopter ses conclusions, mais même de les comprendre.

D'abord, nous demandons qu'on nous accorde ce qui ne peut plus, ce nous semble, être contesté que par les vieux voltigeurs de *la Minerve* ou de *la Décade philosophique*, s'il en existe encore : c'est que

Digitized by Google

la poésie lyrique ne date en France que de notre siècle ; c'est que nous en avons eu les premières révélations le jour où nous avons lu, avec une mystérieuse ivresse, ces premières strophes des *Méditations :*

« Souvent, sur la montagne, à l'ombre d'un vieux chêne », etc.

Nous ne pensons pas que personne, même dans les colléges, s'obstine aujourd'hui à présenter comme des modèles de lyrisme les *dix mille vaillants Alcides* de Boileau, le *tout ce que leur globe enserre* de Jean-Baptiste Rousseau, les *noirs habitants du désert* de Lefranc de Pompignan, et *l'active chrysalide* d'Ecouchard Lebrun. Comme le roman, et par les mêmes causes, la poésie lyrique, intime, personnelle, est fille de notre temps.

Au lieu de poser cette vérité comme base de cette partie de son travail, M. Planche se plaint que la poésie lyrique n'ait pas échappé, de nos jours, à la puérilité qui s'est emparée du théâtre ; et la raison qu'il en donne a de quoi nous étonner. — De nos trois plus grands poètes lyriques, nous dit-il, Lamartine, Béranger et Victor Hugo, les deux premiers, par le caractère même de leur talent, n'ont pu faire école ; le troisième a, dans sa manière, tout un côté matériel qui lui a donné au contraire de nombreux imitateurs, de nombreux disciples ; et ceux-là ont dû finir et ont fini par étouffer le sentiment et la pensée sous une richesse stérile de mots, de sons et de couleurs.

Nous reconnaissons volontiers, avec M. Planche, que Lamartine par son heureuse imprévoyance, sa spontanéité poétique, et Béranger, par sa sobriété savante, sa correction ingénieuse et concise, ont dû échapper aux imitateurs ; mais où est le mal ? Depuis quand les imitateurs jouent-ils un rôle si important dans la poésie ? M. Planche voudrait-il rappeler à notre ingrate mémoire les noms des imitateurs d'Homère et de Sophocle, de Virgile et d'Horace, de Dante et de Shakspeare ? Virgile a eu un imitateur, il s'est appelé Stace ; Racine a eu un imitateur, il s'est appelé Campistron : sont-ce là deux noms bien illustres ? Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de maître et de disciple en poésie, parce que qui dit poésie dit inspiration, et que l'inspiration n'admet ni leçon, ni mécanisme, ni école ; il ne peut y avoir que des groupes ; groupes inégaux en talents, mais animés d'une même pensée et réunis dans un même effort, comme ces *Lakistes*, dont M. Chasles a tracé, dans cette *Revue*, une si délicieuse esquisse, comme la pleïade romantique de 1827, qui nous a donné, en si peu d'années, tant de belles pages. Quant à l'imitation, voici comment nous la comprenons chez les poètes.

Un nom éclatant se révèle tout à coup dans la foule : un homme d'un grand génie ou d'un grand talent, Lamartine ou Victor Hugo, Béranger ou Alfred de Musset (peu importe), est salué par une géné-

Digitized by Google

ration tout entière comme une des espérances ou des gloires de notre littérature. Ses vers sont répétés par les jeunes gens, savourés par les femmes, discutés par les critiques, et les obstacles qu'il rencontre, les polémiques qu'il soulève, ne font qu'ajouter à l'éclat de ses triomphes. A l'instant cet homme devient un centre; on l'entoure, on l'admire, on le fête, on arbore ses couleurs, on se pénètre des sentiments qui l'ont inspiré, on *fait la cour* à sa muse, et, finalement, on le copie. Parmi ces copistes ou ces imitateurs, il en est de deux sortes: ceux dont la prétendue vocation poétique n'est qu'une décevante chimère, une bouffée matinale, une boutade de jeunesse, et qui, pour se donner le change sur leur impuissance, trouvent commode d'emprunter des couleurs toutes faites et des mélodies toutes notées; et ceux qui, sentant tressaillir en eux une inspiration sincère, mais trop jeunes encore, trop inexpérimentés pour lui donner une expression originale, s'approvisionnent momentanément chez le maître, et font comme ces hardis commerçants qui prennent à crédit leur première pièce d'étoffe, et finissent par devenir millionnaires. Les premiers, les imitateurs par impuissance, ne tardent pas à disparaître de la scène littéraire, et nous ne pensons pas que M. Planche les regrette bien vivement : on les retrouve, quelque dix ans plus tard, rédacteurs de petits journaux, invalides de la Bohême, huissiers, ou adjoints à la mairie dans une commune rurale des environs de Paris. Les autres, les imitateurs par inexpérience, après avoir donné à leur pensée le temps de se débarrasser de ses langes, de trouver sa langue et sa forme, dépouillent un beau matin leur manteau d'emprunt, jettent aux buissons leur cocarde, et deviennent à leur tour des poètes. Ce sont tout simplement des généraux qui ont commencé par être soldats, et, franchement, nous ne connaissons pas de moyen plus honorable et plus sûr d'arriver du plus modeste au plus élevé de tous les grades. Si même, parmi ceux qui persistent dans le sillon tracé, il en est un qui obtienne ou mérite quelque renommée, soyez sûr qu'il aura réussi à se faire à sa guise une sorte d'originalité, ne fût-ce qu'en exagérant les défauts ou en perfectionnant les qualités matérielles de la manière qu'il imite : témoin M. Théophile Gautier, le seul poète de quelque valeur qui ait survécu à l'école de M. Victor Hugo. Il y a, dans son dernier recueil, *Emaux et Camées**, telle pièce, *le* 15 *Décembre* par exemple, qui, sous le rapport du mécanisme, des procédés matériels, des friandises de la rime, de l'appropriation exacte de l'image à l'idée, dépasse de bien loin *les Orientales* et *les Chants du Crépuscule*. Nous en convenons d'autant plus volontiers que nous avons voué à ce système poétique une plus franche antipathie.

* Eugène Didier, édit., 6, rue des Beaux-Arts. 1852.

Digitized by Google

M. Gustave Planche commet donc un acte de cruauté oiseuse et injuste, lorsqu'à propos de M. de Lamartine, il nomme MM. Autran et Reboul parmi ceux qui ont cru l'imiter et qui ont échoué dans leur entreprise : c'est exactement comme s'il disait qu'un des plus charmants esprits de ce siècle, l'auteur des admirables études sur Abeilard et sur saint Anselme, que M. Charles de Rémusat, est un disciple et un imitateur malheureux de Béranger, parce qu'en sortant de rhétorique il a écrit des vers tels que ceux-ci :

« Mais comment offrir à nos belles
Des cœurs flétris, des bras vaincus?
Nos chants seraient indignes d'elles;
Français, je ne chanterai plus! (Nov. 1815.)

Nous l'avons dit ailleurs : lorsque M. Autran s'enrôla sous la bannière de M. de Lamartine, — si pure alors et si noble, — il avait à peine vingt ans. Chez M. Reboul, l'inexpérience tenait à une autre cause que tout le monde connaît, et qui n'est pas, à coup sûr, le moins honorable détail de cette admirable vie. C'est au milieu des travaux d'une humble profession, près d'un pauvre établi de boulanger, que le poète a été visité par la muse, et il a eu constamment le facile bon goût de ne pas rougir de ce contraste, et le bon goût beaucoup plus rare de ne pas s'en enorgueillir. Quoi d'étonnant, dès lors, que MM. Reboul et Autran, poètes par l'âme avant de l'être par la forme, aient eu besoin, en commençant, de s'appuyer sur quelqu'un, de chercher la langue de leur poésie dans le livre que désignait à leurs préférences la légitime admiration de leurs contemporains? L'important est de savoir si cette imitation s'est continuée jusque dans leur maturité, et c'est ce que nous nions résolument. Tandis que M. de Lamartine s'égarait de plus en plus dans les flottantes perspectives de *Jocelyn*, puis dans le sensualisme oriental de *la Chute d'un Ange*, et enfin dans je ne sais quelles sphères brumeuses où son vers devenait aussi vague que sa pensée, M. Reboul restait poète catholique et populaire; non pas populaire comme Burns, en chantant les travaux, la vie, les mœurs et les souffrances du peuple; ou comme Pierre Dupont, en jetant un perfide rayon communiste sur un intérieur d'atelier ou un rustique paysage; mais populaire dans une acception plus religieuse, plus bienfaisante et plus haute, en puisant sans cesse à la source immortelle de nos dogmes, de nos mystères, de nos livres saints, de nos légendes chrétiennes, ce qui égalise et unit dans une espérance commune le riche et le pauvre, le savant et le simple, l'humble et le superbe. Quant à M. Autran, tous ceux qui reliront ses trois principaux ouvrages : *Milianah*, *la Fille d'Eschyle* et *les Poëmes de la Mer*, auront le droit de demander à M. Planche si cette manière sobre et forte, cette

Digitized by Google

couleur chaude et lumineuse, cette tristesse saine et virile, cet ensemble de netteté, d'éclat et de vigueur, ressemblent en rien à la mélancolie délicieuse, mais énervante, du chantre d'Elvire.

Au reste, MM. Reboul et Autran peuvent se consoler des rigueurs de M. Planche. Il s'est, toute proportion gardée, montré presque aussi injuste envers des hommes que semblait devoir protéger contre ses dédains le recueil même où il écrit. Vers la fin de son travail, voulant adoucir l'effet de ses conclusions sévères, il mentionne quelques-unes des œuvres qui méritent d'être étudiées par la génération nouvelle. — « Alfred de Musset, Brizeux et Barbier, nous dit-il, ne sont pas des modèles à dédaigner..... *Eloa* et *Cinq-Mars*, dans un ordre d'idées bien différent, n'offrent pas une leçon moins féconde.....» — Et voilà tout ce qu'obtiennent, de cette plume si prolixe dans le blâme, MM. de Musset et de Vigny. Nous ne voudrions rien écrire de blessant contre MM. Brizeux et Barbier, que nous tenons en parfaite estime. M. Brizeux est un doux et délicat poète, qui a su faire revivre dans ses vers les caractères, les noms, les paysages de sa chère Bretagne. M. Barbier est l'auteur d'un volume d'*Iambes* qui a eu beaucoup de succès après 1830. Mais, de bonne foi, ces deux renommées, quoique bien acquises, peuvent-elles être comparées à celle de l'auteur de *Cinq-Mars*, et surtout de l'auteur de *Rolla*, de *Namouna*, des *Comédies et Proverbes ?* Quand on songe à quel point MM. de Vigny et de Musset ont contribué, de 1832 à 1840, au succès et à la gloire de la *Revue des Deux Mondes*, on se demande si les *Revues*, comme les républiques, sont ingrates envers ceux qui les ont servies. Déjà, il y a quinze ans, dans un article célèbre, *les Royautés littéraires*, M. Gustave Planche avait volontairement omis le nom de M. de Musset; mais alors cet injuste silence avait, dit-on, une cause que chuchottaient à voix basse les gens initiés à la vie intime des poètes, des critiques et des femmes célèbres de ce temps-là. Aujourd'hui que cette cause n'existe plus et que Lélia est grand'mère, il serait de bon goût et de bonne justice de remettre chacun à sa place.

Pour nous, sans revenir sur ces noms désormais classés et consacrés, nous devons, en nous excusant d'un retard involontaire, mentionner ici quelques hommes, quelques œuvres poétiques que nous a légués la saison dernière, et qui ne sauraient passer inaperçus. Le premier, par ordre de date, et peut-être aussi de célébrité, est M. Ponsard.

Balzac parle quelque part de ces succès imprévus, foudroyants, qui écrasent un homme et deviennent dans la suite aussi difficiles à porter que le souvenir d'une chute. C'est sous une fatalité de ce genre que M. Ponsard plie depuis dix ans; et, puisqu'il s'agit d'un poète tragique, nous dirions volontiers qu'il est l'Oreste ou l'Œdipe du succès. On a tout espéré, tout attendu de l'auteur de *Lucrèce*, et comme il n'a tenu que ce qu'il avait promis, c'est-à-dire un écrivain sage, peu inventif,

Digitized by Google

demandant à divers modèles l'inspiration qui lui manquait, chacune de ses tentatives nouvelles a ressemblé à un mécompte. Pour ceux qui se méfient des engouements comme des réactions, M. Ponsard, depuis ses débuts, est toujours resté le même, soit qu'il imite Tite-Live, soit qu'il puise dans notre moyen-âge un drame d'une simplicité décourageante, soit que le souffle de nos discordes l'entraîne sur les pas de Lamartine en plein sujet révolutionnaire, soit qu'il emprunte à Horace un de ces trésors de concision et de grâce qui se refusent à toute traduction, on retrouve en lui le même esprit studieux, honnête, marchant à petits pas, ne manquant point d'une certaine habileté dans le choix de ses champs de bataille, sachant surtout se préserver de ce mercantilisme littéraire qui inspire une si juste horreur à M. Planche; en un mot, tout ce qui constitue un honorable talent de second ordre, prédestiné à la tragédie, mais le contraire d'un novateur et d'un chef d'école.

Après avoir essayé de toutes ces sources, M. Ponsard a pensé avec raison qu'il n'y en avait pas de plus belle et de plus limpide que la poésie homérique, et que sa muse, en se mirant dans ces eaux pures, y retrouverait sa jeunesse et sa fraîcheur du premier jour. Il a commencé par nous donner, il y a six mois, un *Ulysse* à peu près traduit de l'*Odyssée*, et joué, non sans quelque réussite, au Théâtre-Français; puis, pour encadrer cet *Ulysse*, il a écrit un poème d'*Homère*, et les deux ouvrages ont paru ensemble sous le titre collectif d'*Études antiques* *. Quel que soit le jugement que l'on porte sur les détails de l'exécution, il sied de reconnaître tout ce qu'un pareil travail a de recommandable et d'excellent. Ramener aux pures beautés de l'antiquité grecque les lecteurs de mistress Harriet Beecher Stowe, les spectateurs de *Sullivan* et des *Contes de la Reine de Navarre*, c'est faire acte de bonne et courageuse littérature. Seulement, M. Ponsard, à en juger du moins par sa préface, semble s'être trop aisément imaginé, d'abord qu'il avait découvert Homère, ensuite qu'il possédait les secrets de la vraie simplicité homérique. Dans cette préface, qu'il eût mieux fait de supprimer, il nous informe avec une naïveté toute provinciale (le provincial ne s'effacera jamais chez M. Ponsard) qu'*il aime infiniment Homère*. C'est là un de ces goûts si irréprochables, si universellement partagés, que l'on n'a pas besoin de s'en vanter pour faire prévaloir son avis. Quant à la simplicité homérique, c'est différent. M. Ponsard, en affirmant qu'il l'a retrouvée dans la prose de Mme Dacier, nous donne lieu de croire qu'il ne s'en fait pas une idée bien nette, et qu'il la confond quelquefois avec la platitude. Le mot est dur et ne peut s'appliquer à ses vers, dont quelques-uns sont fort bons et rendent habile-

* Un volume. Michel Lévy, 2 bis, rue Vivienne. Octobre 1852.

Digitized by Google

ment l'original. Ce qui manque à la tragédie d'*Ulysse* comme au poème d'*Homère*, ce n'est pas le talent, le travail, l'étude; ce n'est pas même une certaine force de volonté pour remonter le courant des âges et tendre la main au divin poète : c'est le *sentiment*, qualité rare, exquise, presque indéfinissable, qui, dans l'art, domine de bien haut la traduction littérale et même l'interprétation exacte. M. Ponsard refuse de voir dans André Chénier un descendant direct de la Grèce et d'Homère. Il a tort : qu'on relise l'admirable poëme :

.... Dieu dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros, écoute!

Dès le dixième vers, pourvu qu'on ait le sens poétique un peu délicat, on se sent imprégné, baigné, emporté par un vrai et large flot de poésie homérique. Il est possible que l'exactitude des détails soit contestable; qu'André Chénier, contemporain de l'abbé Delille et du culte de la périphrase, ait reculé devant certaines rudesses, certaines *brutalités* d'Homère. Qu'importe! le *sentiment* s'y trouve, l'antiquité poétique y respire, comme elle respire dans *Andromaque*, en dépit des fadeurs de Pyrrhus, et dans *Phèdre*, malgré le récit de Théramène. Remarquez en outre que, chez Racine, chez André Chénier, les inexactitudes de détail, les dissonances même ne choquent pas, parce qu'elles se perdent et disparaissent dans ce *sentiment*, qui supplée à tout; tandis que, dans le système de M. Ponsard, elles sont d'autant plus choquantes qu'il prétend serrer de plus près son texte. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, lorsqu'André Chénier fait dire à Homère par ses hôtes :

Puis, si nulle raison ne te force *au mystère*,
Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père,

Nous remarquons à peine, tant est puissant et délicieux le souffle qui nous entraîne, que l'expression et la pensée ne sont pas parfaitement antiques. Quand M. Ponsard, dès sa troisième page, parle de *Jupiter ami de l'homme charitable*, nous nous souvenons, à l'instant, que la *charité* est une vertu toute chrétienne et toute moderne.

Le nom de M. Emile Augier vient naturellement se placer auprès de celui de M. Ponsard : *Arcades ambo!* Leurs heureux débuts remontent à peu près à la même époque; tous deux, bien qu'à un degré différent, sont doués des qualités propres au rôle qu'ils ont adopté, et qui consiste à ménager, à adoucir, pour la poésie moderne, après la grande phase d'enthousiasmes, de splendeurs et d'égarements, une phase plus modeste de sagesse et de régime. Nous sommes fâché pour M. Augier qu'il ait intitulé *Poésies complètes** le volume qu'il vient de publier. Ce titre implique une idée d'achèvement, et, pour ainsi dire, de couronnement poétique, qui n'est pas cette fois suffi-

* Un volume, Michel Lévy, édit., 2 (*bis*), rue Vivienne. — Novembre 1852.

Digitized by Google

samment justifiée. Si l'on retranchait de ce mince volume *les Méprises de l'Amour*, charmante esquisse dramatique, bien connue des lecteurs de cette *Revue*, il resterait à peine une soixantaine de pages. En conscience, ce n'est pas assez lorsqu'on s'appelle Emile Augier, qu'on a un nom à soutenir, et trente ou quarante années devant soi pour se *compléter* encore cinq ou six fois. Cette réserve faite, nous devons dire qu'il y a dans ces poésies, heureusement très-*incomplètes*, des choses charmantes. On connaît la manière habituelle de M. Augier : c'est en général une veine peu exubérante, vive et jeune pourtant, dont la transparence et la fraîcheur sont quelque peu altérées par un souvenir trop obstiné de nos vieilles crudités gauloises, et surtout par un fond de bourgeoisie poétique; car la poésie, comme la société, a ses bourgeois et ses grands seigneurs. La plus importante de ces pièces détachées est une satire intitulée *la Langue*, satire écrite avec beaucoup de verve, et à laquelle il ne manque, pour produire tout son effet, que d'avoir paru en son temps. Les avocats, nous le savons, ont été, depuis trente ans, d'assez tristes personnages politiques : leur *langue* a fait beaucoup de mal; elle en fera peut-être encore; mais sont-ils donc les seuls coupables? Les poètes, les journalistes, les généraux, les boutiquiers, les gens de finance, sont-ils à l'abri de tout reproche? Robe et uniforme, mur mitoyen et grosses épaulettes, pain de sucre et dithyrambe, premier-Paris et coupon de Bourse, tout a contribué à nos misères : le mieux est de nous les pardonner les uns aux autres, et, si nous tenons à lapider, pour l'exemple, deux ou trois avocats, de ne leur faire jeter la première pierre que par ceux qui n'ont pas péché.

Grâce à la publicité rapide et populaire du théâtre, MM. Ponsard et Emile Augier se recommandent eux-mêmes auprès des lecteurs. M. Victor de Laprade, à qui a manqué jusqu'ici cet introducteur, n'a pas encore obtenu toute la place qu'il mérite. Bien qu'il en soit un peu, sous ce rapport du moins, des poètes comme des hommes d'Etat, et que ce soit presque les vanter que de dire qu'ils sont impopulaires, nous devons convenir que M. de Laprade a peut-être poussé trop loin l'*odi profanum vulgus*, le mépris du vulgaire et de la foule. Nous n'aimons pas les muses qui viennent s'étaler en pleins carrefours et exposer à d'indiscrets regards leur beauté profanée; mais nous n'aimons pas davantage celles qui s'enveloppent de bandelettes et se cachent en une crypte mystérieuse, pour mieux échapper au bruit et au jour. M. de Laprade, dans *Eleusis*, dans *Psyché*, dans ses *Odes et Poèmes*, était resté trop obstinément symbolique. Un rôle de Ballanche, de Ballanche écrivant en vers, avait semblé le tenter; rôle dangereux, et qui ne réussit pas deux fois, surtout en France, où l'admiration de ce que l'on ne comprend pas se refuse à la récidive.

Digitized by Google

Nous admettons volontiers que, dans les civilisations antiques, le poète et le philosophe ne fissent qu'un, ou du moins fussent liés entre eux par d'intimes affinités : les mythes et les dogmes offerts à l'interprétation philosophique ou poétique étaient alors dans toute leur fraîcheur : ils se rattachaient à la vie publique ; on les respirait avec l'air, comme le souffle, l'émanation invisible de ces montagnes que les traditions païennes peuplaient de divinités et de symboles, et d'où la religion et l'art étaient descendus, le même jour, en se donnant la main. Aujourd'hui toutes ces conditions sont changées. Une civilisation nouvelle, un monde nouveau, — et quel monde ! — s'interpose entre le poète et ces mythes du paganisme, perdus dans l'ombre et le lointain. Il faut souffler sur des cendres, ressusciter des traditions éteintes, renouer un fil toujours prêt à se rompre, et, quand ce travail est accompli, le présenter à des lecteurs dépaysés, qui, sur la foi de l'art moderne, commencent à dédaigner un peu la lettre et l'esprit du polythéisme, et qui s'en tiennent, pour leur usage, au dictionnaire de Chompré. C'est ce qui explique comment, avec un très-grand talent, des qualités très-remarquables de forme, d'élévation et de style, M. de Laprade ne s'était fait encore accepter que d'un petit nombre. Sur les degrés du Temple, cette figure poétique disparaissait à demi derrière les voiles sacrés, et le peu qu'on en apercevait se cachait dans un pli du manteau d'Homère ou du manteau de Platon.

En publiant ses *Poèmes évangéliques**, M. Victor de Laprade est entré dans une voie nouvelle ; voie excellente, qui convient admirablement à sa manière sobre, large et austère. Sans vouloir recommencer ici, pour la centième fois, le parallèle entre la poésie chrétienne et la poésie païenne, sans effleurer surtout, par une appréciation profane, ce qui est du domaine de la Foi et relève d'une autorité divine, nous pouvons dire que les récits de l'Evangile ont cela de merveilleux, qu'ils s'adressent tout ensemble aux grands et aux petits, que l'enfance les comprend, que le génie les admire, qu'ils sont l'irrésistible enchantement du premier âge, l'inépuisable étude de l'âge mûr, et réalisent ainsi les deux conditions extrêmes de la poésie : la grandeur et la naïveté. Si l'on tient compte, en outre, de ce retour visible, instinctif, presque passionné, qui ramène la société moderne vers les vérités religieuses, qui prend les formes les plus multiples, les plus imprévues, et, au risque de cacher une profanation dans un hommage, édifiait naguère les lecteurs du *Constitutionnel*, en leur faisant raconter la vie et la mort de N.-S. Jésus-Christ par un romancier célèbre, *fils pieux de l'Eglise***, on conviendra qu'un poète sérieux et convaincu

* 1 vol. in-18 ; Charpentier, rue de Lille, 19. (Nov. 1852.)

** *Isaac Laquedem*, par M. Alexandre Dumas, suspendu presqu'à son début « par des motifs de haute convenance. » Voir surtout le feuilleton du 29 décembre 1852 et suivants.

Digitized by Google

ne pouvait mieux choisir son temps pour traduire en beaux vers ces saints et sublimes récits. M. de Laprade a fait pour l'Evangile ce que M. Ponsard a fait pour l'Odyssée. Seulement, nous préférons, même au point de vue poétique, saint Jean à Homère.

Et pourtant, malgré le mérite éminent de ces *Poèmes évangéliques*, ce qui, dans ce volume, nous plaît et nous attire, ce sont moins les grands et sévères tableaux empruntés au texte divin, que les morceaux plus tempérés où l'auteur redevient homme et poète par le cœur, par les sentiments les plus doux et les plus vrais de la vie réelle, où l'on sent jaillir dans cette âme, un peu trop fermée jusqu'ici, la source vive, celle où peuvent pénétrer tous les regards, et toutes les lèvres s'abreuver. Lorsqu'Horace a écrit ce judicieux précepte :

« Non satis est *pulchra* esse poemata, *dulcia* sunto !

on dirait qu'il avait en vue les poètes qui, entraînés vers un idéal lointain, vers un type de beauté monumentale ou symbolique, seraient trop portés à négliger ces douces et familières émotions, ces tendresses maternelles et filiales, ces sujets quotidiens d'inspiration, d'amour et de rêverie que la Providence et la nature ont placées à nos côtés. M. de Laprade, qui avait un peu sacrifié aux *pulchra*, est revenu cette fois aux *dulcia*, et ce retour lui a porté bonheur; car les ravissantes strophes qu'il a écrites en tête de son livre, pour le dédier à sa mère, peuvent compter parmi ce que la poésie moderne a produit de plus pur, de plus tendre et de plus charmant.

Des réflexions du même genre nous sont suggérées par l'œuvre d'un poète encore peu connu, et dont le début nous semble mériter une attention toute particulière. Il y a évidemment deux parts à faire dans les *Poèmes et paysages* de M. Auguste Lacaussade *. M. Lacaussade est créole; il a eu sous ses yeux une nature admirable, qui se reflète avec éclat dans plusieurs pages de son livre. Il a le sentiment très-vif, très-sincère, de ces magnificences tropicales qui peuvent fournir des couleurs nouvelles à notre vieille palette européenne. Dans ce cadre d'or, éclairé d'un soleil de flamme, ses émotions de poète et d'amant, d'époux et de père, de fils et d'ami, sont plus ardentes, plus spontanées, et l'on dirait qu'elles se colorent, dans son âme, de toutes ces splendeurs printanières qui rayonnent autour de lui. Mais, à côté de ces avantages de son origine, il en a les inconvénients. Son éducation primitive est défectueuse; elle ne lui a pas appris à distinguer le clinquant de l'or pur, dans les sentiments et les idées dont il s'inspire. Il continue de prendre au sérieux, avec une naïveté toute

* Un volume. Marc Ducloux, 2, rue Tronchet. Garnier, Palais-Royal. Octobre 1852.

Digitized by Google

créole, certaines théories fort discréditées déjà dans la métropole, et qui ont failli nous coûter assez cher, pour que nous n'ayons pas à justifier leur rapide déchéance. Enfin, il s'occupe un peu trop des noirs, de l'abolition de l'esclavage; et, dussions-nous attirer sur notre tête coupable l'anathème de tous les éditeurs, traducteurs, lecteurs et admirateurs de l'oncle Tom et de sa case, nous souhaitons à la poésie et au roman d'autres inspirations et d'autres modèles. On le voit, il y a deux éléments distincts dans les *Poèmes et paysages* de M. Lacaussade : d'une part, des velléités patriotiques, philanthropiques, des tendances irréfléchies vers cette poésie humanitaire qui nous parle, à chaque ligne, de sa mission, de son apostolat, de son Calvaire, et ne met, en définitive, sur la croix que le bon goût et le bon sens; d'autre part, une grande fraîcheur d'idées et d'images, une intimité féconde avec la nature qu'il peint, un rajeunissement très-remarquable de la poésie paysagiste et descriptive, retrempée dans ces eaux limpides, dans ce ciel d'azur, dans cette végétation exubérante; en un mot, et au risque de nous répéter, un créole doublé d'un poète, voilà ce que nous avons trouvé dans ce volume. M. Lacaussade a ce qui ne s'acquiert point, et peut très-aisément acquérir ce qui lui manque. Quelques années passées en France lui apprendront que les poètes ne gagnent rien à se mêler de politique, et il n'écoutera plus que ses bengalis, dont son vers a parfois la mélodie, l'éclat et la grâce.

Si l'on ajoute à ces quatre noms, à ces œuvres diversement remarquables, *les Chants d'Inistoga*, par M. Agostini de Hospédalez, poésies écrites avec un égal talent en trois langues, l'espagnol, le français et l'italien, et dont nous dirions plus de bien encore si l'auteur n'était au nombre de nos collaborateurs les plus distingués; le volume d'*Émaux et Camées* de M. Théophile Gautier, dont nous avons déjà parlé, et qui, bien qu'appartenant à une école désastreuse, renferme des beautés incontestables, et enfin, deux charmants recueils de fables, l'un de M. de La Boulie neveu, l'autre de M. l'abbé Villefranche, l'on conviendra que le trimestre qui vient de finir, sans nous donner un de ces ouvrages qui font explosion et révèlent tout à coup une nouvelle face de l'art moderne, n'a pas été cependant tout à fait stérile. Peut-être cette conclusion paraîtrait-elle trop indulgente et trop optimiste à M. Gustave Planche : ceci nous ramène à la dernière partie de son article.

— « La critique, nous dit-il, doit être à la fois bienveillante et sincère; elle doit donner des encouragements, mais aussi des conseils. » — Il était inutile d'insister sur cette vérité trop vraie, qui a le tort de ressembler un peu à ces circulaires électorales que publiaient jadis les candidats, et où ils promettaient la liberté sans licence,

Digitized by Google

l'ordre sans arbitraire, la paix sans faiblesse, la dignité nationale sans guerre extérieure, etc., etc. — Bienveillance, sincérité, encouragements, conseils, et même, au besoin, avertissements sévères, tels sont, tels ont toujours été les attributions et les devoirs de la critique. M. Planche ne veut pas que la critique soit spirituelle; nous sommes malheureusement assez désintéressés dans la question pour avoir le droit de la discuter, et nous disons à M. Planche qu'une prohibition pareille est trop habituellement superflue pour que l'avis contraire soit bien dangereux. Mais, puisque nous en sommes à compléter le programme de l'éminent écrivain, nous voudrions, à toutes les qualités qu'il exige de la critique, en ajouter deux autres; nous voudrions qu'elle fût désormais plus contemporaine et plus française; expliquons-nous.

Parmi nos auteurs les plus chers aux lecteurs d'élite, il en est (et nous les nommerions si ces pages n'étaient déjà trop remplies de noms propres) qui ont attendu cinq ans, dix ans, quelquefois davantage, avant que la critique sérieuse appelât l'attention sur leurs ouvrages; leur malheur était d'écrire en France et en français. S'ils eussent été Anglais, Allemands, Russes, Espagnols, ou mieux encore Chiliens, Péruviens, Chinois, Hottentots; s'ils eussent enrichi de leurs créations la littérature jaune, noire, quarteronne ou peau-rouge, aussitôt les *Revues* les plus recommandables et les plus graves se fussent empressées de tirer leur nom de l'obscurité, et de l'encadrer dans une de ces imposantes séries, sous un de ces titres collectifs qui donnent le droit d'ennuyer avec honneur le lecteur épouvanté : — *Mouvement intellectuel sur les côtes d'Afrique. — Le Monde slave et scandinave. —Réveil de la poésie lyrique à Tombouctou.—Le Roman humanitaire au Pérou,* etc., etc... Rien de plus louable assurément que cette tendance à s'épancher au dehors, à s'occuper de tout ce qui agite et féconde les intelligences sur la surface du globe, à supprimer, en littérature, les barrières, les frontières et les distances, comme les suppriment déjà la science, le commerce et l'industrie. Il ne faudrait cependant pas que cette hospitalité littéraire, ce droit international de la critique nous menât trop loin, et nous fît oublier ceux qui sont là, tout près de nous, attendant un encouragement, un blâme ou un éloge. Ce serait ressembler à ces philanthropes qui s'inquiètent beaucoup de ce qu'on souffre au Congo ou au Japon, et qui laisseraient volontiers mourir de faim leurs fermiers et leurs domestiques. N'oublions pas d'ailleurs que les Français n'ont jamais eu plus d'esprit que lorsque les littératures étrangères étaient pour eux non avenues.

En demandant que la critique soit plus contemporaine, nous touchons à un point non moins délicat. Pour traduire notre pensée par un exemple, nous citerons ces délicieuses *Causeries du Lundi* que

Digitized by Google

M. Sainte-Beuve continue, depuis plus de trois ans, avec une veine inépuisable et un inépuisable succès. Pendant toute cette période, qui a été presque constamment pour la littérature un temps d'adversité et de pénitence, quelle n'eût pas été l'autorité, l'influence, l'utilité de ces charmants articles; quelle n'eût pas été la reconnaissance des jeunes auteurs, si M. Sainte-Beuve, au lieu de donner une si large place au passé, eût appliqué ses exquises facultés d'analyse, de curiosité, de pénétration ingénieuse et accommodante à tous les hommes, à tous les livres où il eût découvert une ombre, une promesse, une espérance de talent! M. Sainte-Beuve se fâcherait (et il aurait raison), si nous le comparions à M. de Feletz; car la critique a fait des progrès immenses depuis le commencement de ce siècle. Pourtant M. de Feletz était un écrivain d'infiniment d'esprit : eh bien! lorsqu'on ouvre la collection du *Journal de l'Empire* et du *Journal des Débats*, on est tout étonné en voyant de quels ouvrages, ou plutôt de quelles rapsodies le spirituel abbé ne dédaignait pas de rendre compte. Mme de Genlis, entre autres, ne publiait pas un roman — et Dieu sait si elle en était avare! — sans que M. de Feletz lui consacrât, dans la quinzaine, un feuilleton entier; et s'il lui arrivait d'abréger un peu son analyse, l'irascible dame le tançait vertement, et lui prouvait, par des calculs d'arithmétique, qu'il avait fait *un exposé grossièrement, matériellement faux, un faux exposé*. A côté de Mme de Genlis, qui, après tout, ne manquait pas de talent, il y avait des livres inouïs, incroyables; des poèmes de l'école de Delille sur *le Tric-Trac*, sur *le Boston*, sur *la Chasse au filet;* des traités de belles manières, écrits par des coiffeurs; de petits vers musqués, dans le style de Poinsinet ou de Dorat; et M. de Feletz s'occupait de tout cela : il s'en moquait, mais il en parlait; et quel est l'auteur qui ne préfère une malice au silence?

Les bornes de cet article déjà trop long ne nous permettent pas de développer ces deux textes, que nous livrons humblement à l'appréciation de nos confrères, et qui pourraient se résumer ainsi : il n'est pas bon que nos écrivains de quelque valeur aient jamais à regretter d'être Français et de n'être pas morts. Mais il est une considération plus sérieuse, plus élevée, par laquelle M. Gustave Planche termine son article, et qui servira aussi de conclusion au nôtre : — « Il s'agit tout simplement, nous dit-il, d'opposer l'esprit à la matière. Le matérialisme a corrompu notre littérature, le spiritualisme peut seul lui rendre son éclat et sa jeunesse. Que la matière redescende au rang qui lui appartient, que l'esprit remonte au rang qu'il n'aurait jamais dû quitter, et l'art renouvelé retrouvera l'autorité qu'il a perdue. C'est mon vœu, c'est mon espérance; c'est le vœu, c'est l'espérance de tous les hommes sensés. »

Digitized by Google

Nous aussi, nous le proclamons bien haut, c'est notre espérance et notre vœu : c'est tout notre code littéraire, formulé en quelques lignes avec une autorité magistrale, et signé d'un nom éminent. Toutefois, là encore n'y a-t-il pas lieu d'éclaircir et de compléter la pensée de M. Planche? Il demande, il invoque le spiritualisme dans l'art : comment l'entend-il? Croit-il, par hasard, avoir fait depuis vingt ans de la critique spiritualiste? Cette question vitale se réduit-elle à savoir si l'on continuera « de compter les couleurs d'un surcot ou d'une toge, d'une tunique ou d'un tabard, » ou si l'on étudiera le monde intérieur, le monde de la conscience et de l'âme? Tout sera-t-il dit lorsqu'on aura (pour nous servir des expressions de M. Planche lui-même) substitué l'idée à l'image, le style transparent et limpide, laissant entrevoir, comme la lampe d'albâtre, la clarté du dedans, au style incrusté de pierreries et ne réfléchissant que le rayon du dehors? Prenez-y garde; ce n'est là que le côté extérieur, *matériel* de la question, une question d'art, de forme et de style, pas davantage : nous craignons que M. Planche, dans ses vœux et ses espérances, n'aille pas plus loin. Inflexible et sévère en tout ce qu'il regarde comme la vérité littéraire, il a été constamment d'une indifférence stoïque, superbe, olympienne, en tout ce qui intéresse la vérité religieuse et morale. Il n'a pas fait de la littérature matérialiste, mais de la littérature indifférente, et, pour tout dire, athée : or, l'indifférence, l'athéisme, le matérialisme se touchent de trop près dans le dogme pour être bien éloignés dans l'art. Lorsque l'illustre critique, au plus fort de nos angoisses sociales, en mai 1850, écrivait sur Béranger un article tel qu'il aurait pu l'écrire pour une société heureuse et paisible; lorsqu'il signalait tranquillement à notre admiration, sans restriction ni commentaire, *la Bacchante* et *la Cantharide;* lorsqu'il accréditait auprès du public les premiers romans de Mme Sand, ces récits étranges où un individualisme effréné, un paradoxe mêlé de colère et d'impuissance se préfère sans cesse aux lois immortelles de la conscience et du devoir, que faisait-il? Il contribuait, à son insu et à sa manière, à la déchéance du spiritualisme; car la poésie libertine et païenne, la fantaisie, la glorification des sens, la réhabilitation du vice, la passion révoltée contre les réalités de la vie, tout cela, sous des noms différents, c'est la matière idéalisée par le talent et déifiée par l'orgueil. Il n'y a plus aujourd'hui d'accommodement possible : si vous voulez avoir une littérature spiritualiste, ayez une littérature morale et croyante; si vous voulez que l'âme reprenne son rang dans les créations de l'art, ne permettez pas à ces créations d'égarer les facultés de l'âme; sans quoi, la lutte de la matière et de l'esprit ne sera qu'illusoire et stérile : l'esprit ne combattra la matière que pour être encore humilié, dépravé et vaincu par elle.

ARMAND DE PONTMARTIN.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

LE PORTRAIT DE L'AIEUL.

NOUVELLE.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

En 1812, lorsque sir Georges Provost gouvernait le Canada, on remarquait parmi les troupes placées sous son commandement un régiment d'une tenue admirable : c'était, je crois, le centième d'infanterie; la compagnie détachée de Kingston comptait plus de vétérans que toutes les autres, et elle avait pour capitaine un de ces officiers de fortune, c'est-à-dire sans fortune, qui sont si rares dans l'armée anglaise. Chaque grade avait été pour Stoke-d'Abernon le prix d'une blessure; son état de services était même presqu'entièrement écrit sur son visage; on y voyait quatre balafres dont les angles d'intersection se croisaient vers le milieu de son nez, et, chose curieuse, il les avait reçues dans les quatre parties du monde. Voué par l'opiniâtreté du sort au service colonial, à peine avait-il souvenir de la métropole; il s'était marié à Calcutta, son fils était né à la Jamaïque, et sa femme était morte à Corfou; soldat plein d'ardeur, officier plein de calme, il fut jeté à l'avant-garde dès que l'invasion américaine eut menacé la frontière du Canada; mais sa première rencontre avec les riflemen du Kentucki lui fut fatale; atteint d'une balle dans la poitrine, il tomba sur les genoux, et un second coup de feu le renversa sans lui laisser

Digitized by Google

le temps de proférer une parole. Ses frères d'armes lui avaient voué une affection mêlée de respect; leurs regrets furent unanimes, et les soldats de la compagnie qu'il commandait ne purent retenir leurs larmes en transportant sa dépouille mortelle vers le lieu de sépulture où elle devait recevoir l'adieu du drapeau.

Le capitaine laissait un fils qui ne tenait encore par aucun grade au régiment; la position de cet orphelin, privé subitement de tout appui, intéressa le colonel, qui se hâta de le recommander à la bienveillance du gouverneur. Sir Georges Provost, qu'une disgrâce inique attendait, était aussi juste, aussi compatissant que s'il eût deviné qu'à son tour il aurait bientôt besoin de justice et de compassion : « Il faut faire quelque chose pour cet enfant, dit-il, j'y penserai. » Malheureusement, il ne put réaliser sa promesse; il fut rappelé, et le colonel lui-même, nommé à un grade supérieur, quitta Québec pour Malte.

Plus jeune ou plus âgé, William d'Abernon aurait pu se laisser abattre par l'adversité; ses dix-huit ans résistèrent d'eux-mêmes et sans effort; l'état militaire ne lui avait jamais souri; rouge, bleu ou vert, l'uniforme était sans prestige à ses yeux; il savait que son père, qui aurait dû mourir major général, avait acheté au prix de tout son sang l'avancement subalterne que d'autres ne paient qu'avec leurs guinées; il en concluait que la noble carrière des armes était une pauvre carrière, et il lui répugnait de se condamner à une servitude perpétuelle; il se sentait tourmenté, d'ailleurs, de ce vague besoin de mouvement qui ne peut être satisfait que dans le plein air de la liberté; l'isolement des garnisons coloniales ne lui convenait pas mieux que la monotonie de la vie militaire; on l'avait élevé dans une admiration idolâtre pour sa patrie, beauté inconnue dont il poétisait les charmes avec la confiance d'une imagination candide. Ilchester, surtout, exerçait sur lui une attraction irrésistible; c'était la ville où ses ancêtres étaient nés, où ils avaient brillé, où leur mémoire devait être en honneur; là, restait encore la maison patrimoniale, maison qui ne rapportait plus qu'environ trente livres dans les bonnes années, mais qui avait été certainement d'une valeur considérable au temps de Guillaume-le-Conquérant. L'infortuné capitaine en avait fait une *Mansion-house* dans ses récits, n'attribuant comme de raison l'exigulté du revenu qu'à la mauvaise gestion de son homme d'affaires.

Visiter New-York, s'y embarquer et faire voile pour Liverpool, fut aux yeux de William une chose aussi raisonnable que pressante; l'agitation américaine l'avait étourdi; le mouvement de Londres l'enchanta; la vie qu'il mena dans cette capitale lui aurait fait oublier jusqu'au but de son voyage, si elle n'avait pas allégé sa bourse; il craignit de contracter dans les hôtels de Piccadilly une de ces maladies qui conduisent à New-Gate, et par une fraîche matinée de mars,

Digitized by Google

s'enveloppant dans son water-proof pour échapper aux intempéries de l'*out-side* *, il prit la route d'Ilchester.

Faut-il lui en faire un reproche? les instincts de son patriotisme ne s'éveillèrent pas à l'aspect de la ville de ses aïeux; il l'aurait traversée comme un bourg insignifiant, si le conducteur du *coach-mail* ne l'avait prévenu qu'il était arrivé à sa destination.

« Est-il bien possible que ce soit là une ville de comté? s'écria-t-il en promenant ses regards autour de lui. Quelle immobilité! quel silence! est-ce que par hasard le choléra serait en visite ici? »

Il fut promptement rassuré sur ce point : l'aubergiste de l'Ours Blanc, espèce de tonneau qui venait de rouler jusqu'à la voiture pour offrir ses services aux voyageurs, lui jura que l'état sanitaire du pays ne laissait rien à désirer.

William, élevant la voix comme un homme qui n'est pas fâché de trahir son incognito, pria le landlord de lui indiquer la maison des Stoke-d'Abernon; celui-ci ouvrit des yeux étonnés, baissa la tête pour recueillir ses souvenirs, et finit par lui répondre qu'il ne connaissait pas *cela;* plusieurs passants interrogés tour à tour manifestèrent la même surprise et lui firent la même réponse : « Qu'est-ce à dire? murmura William avec dépit; la ville, que je m'étais figurée si vaste, s'est rapetissée tout à coup des deux tiers, et quand je demande la maison de mes ancêtres, ils me répondent tous qu'ils ne connaissent pas *cela!* Elle existe pourtant, et depuis des siècles, cette maison inconnue; ils ne me feront pas croire que je l'ai rêvée; j'ai des titres en règle, et si l'on espère me faire promener comme un Irlandais, on se trompe; voici l'adresse du barrister chargé de la location; allons chez lui. Après tout, il ne serait pas convenable de rentrer seul dans mes foyers; un introducteur m'épargnera la peine de décliner mes noms et qualités. »

L'homme de loi qui avait hérité de la confiance des Stoke-d'Abernon était un certain Samuel Pocock, ancien avocat d'assises qui avait peuplé Botany-Bay de ses vertueux clients, mais qui depuis sa retraite de la plaidoirie avait été liquidateur de tant de mauvaises affaires qu'il en avait fait d'excellentes pour son compte; il revenait alors de Guidhall, tenant à la main le long sac de serge bleue que portent tous les praticiens de la vieille Angleterre; il analysa d'un coup d'œil le nouveau venu, et lui trouvant les apparences d'un gentleman aisé, il l'accueillit avec empressement, le fit entrer dans son parloir et le présenta à sa fille.

Lavinia Pocock passait pour la merveille d'Ilchester; tous les beaux de la ville ou tous ceux qui croyaient l'être (et le nombre en était in-

* Places extérieures des voitures publiques.

Digitized by Google

fini) n'avaient d'admiration que pour elle. Un d'eux, qui faisait des madrigaux comme on en fait à Oxford, l'avait comparée à Vesta, dont le trépied était alimenté d'un encens perpétuel, et la comparaison était doublement juste; car Lavinia ne semblait pas moins éloignée que la déesse romaine de toute pensée de mariage; indifférente aux hommages les plus flatteurs, elle paraissait attendre quelque Messie d'amour; ce tendre Messie était-il enfin arrivé? on aurait pu le croire à la rougeur qui colora ses joues lorsqu'elle reçut le premier compliment de William.

Grand, vif, bien fait et d'une figure agréable, il avait perdu dans la société semi-française de Montréal cette raideur héréditaire que les dandys de Londres ne laissent que sur le continent et dont ceux de province ne peuvent jamais se débarrasser tout à fait. De son côté, Lavinia produisit sur le jeune arrivant un effet d'éblouissement; tout ce qui s'était rembruni aux yeux de William prit une teinte plus riante; l'éclat de l'astre inattendu rejaillit sur Ilchester, et Londres fut moins regretté.

Le barrister, en abrégeant cette première entrevue, en rendit l'impression plus pénétrante et plus profonde; jaloux de montrer son zèle, il se hâta de conduire William à la maison de ses pères, et il lui en remit les clefs aussi solennellement qu'aurait pu le faire le gouverneur d'une place forte.

La maison des Stoke-d'Abernon, vénérable doyenne de toutes les masures de la ville, avait été si longtemps inhabitée qu'elle était devenue à peu près inhabitable; les derniers locataires étaient des méthodistes qui, pour l'accommoder au mysticisme de leur secte, avaient diminué les jours et lui avaient donné l'aspect d'une chartreuse. Une seule pièce garnie de meubles gothiques était assez propre; William s'y installa bien résolu à réparer les autres et à rajeunir tout le mobilier... quand il le pourrait.

N'est-ce pas le bonhomme Richard, ce Sancho Pança du Nord, qui a dit : « Avant de bâtir sur le papier, assurez-vous que la pierre ne vous manquera pas. » Mais ni Sancho ni Richard n'ont retenu sur les lèvres de personne ce mot si prompt et si confiant : quand je pourrai! Vouloir et pouvoir, c'est tout le problème, tout le combat de la vie; les désirs étourdis, les espérances naïves sont comme des lettres de change tirées sur l'avenir; on les escompte en illusions, sauf à les payer en regrets. William aurait dû y songer en voyant qu'au lieu de venir, l'argent s'en allait de jour en jour; mais il ne se lassait pas de former des projets; son amour l'entraînait continuellement dans les vagues régions de ce monde idéal d'où le monde réel n'apparaît plus que comme le nuage qui porte les esprits célestes; tout à Lavinia, il n'aspirait qu'à obtenir un regard plus tendre ou de plus douces paroles.

Digitized by Google

Lorsque par hasard il raisonnait, cette conduite lui semblait dictée par la sagesse même ; un bon mariage devait nécessairement écarter tous les périls ; or, le barrister était si riche qu'il ne pouvait se dispenser de doter magnifiquement une fille unique. William éprouvait même souvent de vifs scrupules ; sa conscience souffrait d'un triomphe qui, aux yeux de bien des gens, ne manquerait pas d'être considéré comme une affaire ; il aurait mille fois préféré n'avoir rien à recevoir de Lavinia et la combler de tous les trésors des deux Indes ; mais la réflexion le calmait peu à peu, et puisque sa mauvaise étoile le forçait à se laisser enrichir, il espérait, du moins, que la main d'une amie adoucirait la rigueur du sacrifice.

Au premier bruit de mariage, répandu on ne sait par qui, la ville entière s'émut ; William eut contre lui tous les prétendants dédaignés, Lavinia toutes les filles majeures ; ces deux camps n'en firent bientôt qu'un, et la guerre fut poussée avec acharnement. Entêté, violent, soupçonneux, le barrister repoussait d'un ton hautain tous les avis qu'un zèle trop charitable venait lui donner sur son gendre futur ; mais dès qu'il n'avait plus personne à combattre, il se combattait lui-même, et c'était là, réellement, la lutte la plus vive. Après avoir consenti au mariage et en avoir même fixé l'époque, il pensa qu'un sursis lui permettrait de vérifier la position de fortune de William, et de répondre victorieusement à toutes les insinuations. Il communiqua son idée à Lavinia, qui se montra d'une soumission exemplaire ; elle sourit secrètement à la pensée d'un retard qui devait la rehausser dans l'opinion publique et faire subir à son adorateur une épreuve flatteuse pour elle.

D'Abernon ne s'attendait pas au dilatoire imaginé par le barrister ; c'était le coup le plus rude qu'on pût lui porter ; il conjura Lavinia de ne pas s'associer à une décision qui allait le rejeter du port dans le lazaret, et lui imposer une quarantaine aussi cruelle qu'inutile. Elle lui répondit qu'elle était assez sûre de son cœur pour différer sans crainte le dénoûment promis, et que s'il avait de son côté la même foi dans les sentiments qu'il lui exprimait, elle ne concevait pas qu'il demandât avec tant d'insistance une conclusion immédiate. William objecta qu'un amour patient est si voisin de l'indifférence qu'il ne pouvait le comprendre ; que, résolu à obéir, s'il le fallait absolument, il n'obéirait qu'avec douleur, et que chaque jour de retard serait pour lui un supplice de plus. Lavinia, un moment ébranlée, soupira, et le regardant avec une tendre compassion : « Epargnez-moi, lui dit-elle, je suis obligée de consulter ma raison plutôt que mon cœur. Etranger à cette ville, vous ne savez pas que c'est la plus méchante de l'Angleterre ; nous avons l'un et l'autre des envieux prêts à calomnier notre précipitation, et nous devons les priver de la joie qu'ils se promettent, en ne manquant à aucune convenance, si rigoureuse qu'elle puisse être. »

Digitized by Google

Ainsi repoussé par le père et par la fille, William fut forcé de se replier sur lui-même et d'examiner à fond sa situation. Il eut avec son coffre-fort un tête-à-tête qui le glaça d'horreur ; quelques rares souverains nageaient dans le vide. Il parcourut la liste de ses créanciers ; elle était d'une telle longueur qu'il fallut la couper en deux : il classa d'un côté ceux qui étaient en position d'attendre, il mit de l'autre ceux que le besoin pouvait rendre importuns et par suite dangereux. Dans ce dernier nombre furent compris ses fournisseurs de chaque jour, et en première ligne figura sa blanchisseuse, bien qu'elle n'eût jamais rien réclamé : il avait appris qu'elle soutenait la vieillesse d'une mère infirme, et il aurait eu honte de tromper son dévoûment. Il fit plus : il lui confia quelques travaux d'aiguille et la chargea de mettre ordre à son petit ménage.

Ellen (c'était le nom de la jeune ouvrière) s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec intelligence et activité. Elle s'aperçut bientôt qu'on le volait effrontément ; mais elle ne crut pas nécessaire de dénoncer les voleurs ; elle aima mieux réformer sans bruit tous les abus qui aggravaient la dépense.

Deux mois s'écoulèrent assez péniblement : ce n'était pas la moitié du délai fixé par le barrister, et déjà William avait été réduit à vendre une partie de son mobilier pour subvenir à ses premiers besoins. Un Juif (dans quel pays chrétien n'y a-t-il pas de Juifs ?), Isaac Strickland, tenait à Ilchester une boutique d'antiquailles où puisaient ses co-religionnaires de Londres ; il trouva les meubles des d'Abernon dignes d'être admis dans toutes les collections moyen-âge ; mais au lieu de les estimer comme rares, il les déprécia comme vieux. William était sous le couteau ; non-seulement il fut contraint de se laisser égorger, mais l'impitoyable nécessité exigea encore qu'il couvrît le sacrifice qu'il faisait d'un prétexte spécieux ; il prétendit qu'il avait l'intention de meubler la maison de ses pères dans le style moderne, et, pour accréditer ce projet, il consulta les principaux marchands de la ville sur les modes les plus nouvelles. Vaines précautions ! Deux vieilles filles du voisinage, espèces de pies-borgnes sans cesse perchées à leurs fenêtres, publièrent partout qu'elles voyaient sortir chaque matin quelque meuble de la maison de M. d'Abernon, et qu'elles n'y voyaient jamais rien entrer. Les créanciers ont l'oreille fine et le pied léger ; au premier coup de tocsin, ceux de William coururent chez lui et se montrèrent si pressants, que, pour obtenir quelques jours de répit, il fut obligé de consommer sa ruine.

Averti de ce qui se passait, le barrister se mit en campagne à son tour. Il arriva subitement chez d'Abernon, força la consigne donnée à Ellen, et, après une inspection du genre de celles que les hommes de loi appellent une descente de lieux, il demeura convaincu que les

Digitized by Google

soupçons qui circulaient n'avaient rien d'exagéré. William n'eut pas de peine à s'apercevoir de ce qui se passait dans l'esprit du barrister:

— Eh bien! lui dit-il le plus gaîment qu'il put, vous êtes surpris du changement que vous trouvez ici, n'est-ce pas?

— Certes, répondit Pocock; il paraît que vous déménagez?

— Oh! mon Dieu, non! Je ne vends que mes meubles; mais je suis prêt à vendre la maison à qui voudra l'acheter; tout cela est d'une antiquité qui m'attriste.

— Vendre votre maison! Et où irez-vous?

— Ilchester est grand.

— Sans doute; mais les maisons y sont d'une cherté excessive.

— Profitez donc du bon marché. Je vous offre celle-ci pour mille livres.

— Grand merci! Il faudrait dépenser le double, peut-être, en réparations; et qu'en ferais-je ensuite? Elle est restée déserte pendant tant d'années qu'elle fait peur aux plus intrépides; on la regarde comme une maison dangereuse.

— Un esprit de votre force peut-il partager un préjugé pareil?

— Je ne crois pas aux apparitions; mais je crois de toute mon âme aux écroulements; d'ailleurs, quand à tort ou à raison une valeur est frappée de discrédit, je ne me charge pas de la faire rentrer dans le commerce.

— Quoi! si je vous la laissais pour cinq ou six cents livres, vous ne l'achèteriez pas!

— Non. Je n'engage mes fonds qu'avec sûreté et solidité; je ne place pas sur des ruines.

— A la bonne heure! N'en parlons plus. Dieu veuille seulement que vous et moi durions aussi longtemps que cette maison que vous faites si malade.

Le barrister avait vu ce qu'il voulait voir; il se retira comme il était entré; à peine répondit-il au salut de William.

Pocock était le type de cette race ultrà-normande qui lève sur les plaideurs anglais la dîme de la chicane. Si le magistrat britannique vit de la justice comme le prêtre païen vivait de l'autel, du moins en vit-il assez noblement; mais un vieux barrister ressemble à l'insecte parasite qui loge au cœur d'une plante et qui dévore jusqu'aux parois de son habitation; il se traîne sur toutes les branches des lois, comme la limace sur tous les linéaments de la feuille, et sa trompe affamée y puise toute la nourriture qu'elle peut prendre. Sortir du lit avant l'aube, s'épuiser à courir, s'enrouer à discuter ou à disputer, et, le soir venu, se délasser en écrivant, tel est l'invariable emploi des journées que le ciel lui accorde. Pocock, quoiqu'alourdi par un embonpoint difficile à porter sur ses petites jambes, était d'une activité infatigable; il partait

Digitized by Google

à jeun dès le point du jour, et lorsque le soir il était absorbé dans ses écritures, le thé que lui versait Lavinia refroidissait sur son bureau, sans qu'il y songeât plus qu'aux poésies d'Ossian. C'était un de ces forçats volontaires qui vont, le boulet au pied, on ne sait où, pauvres dupes de la cupidité, travaillant toujours, ne jouissant jamais, et sacrifiant leur vie comme s'ils en attendaient une autre en ce monde, eux qui ne sacrifieraient pas un penny.

Entre les mains d'un homme de cette espèce, que pouvait peser la tendre inclination de William? Le congé qu'il redoutait ne se fit pas attendre: le barrister lui écrivit qu'il aurait été flatté d'une alliance des Pocock avec les Stock-d'Abernon, mais qu'il ne pouvait y consentir tant qu'il n'aurait pas sous les yeux les preuves d'une fortune qui le rassurât pleinement sur l'avenir de sa fille; car, bien qu'il eût longtemps et honorablement travaillé, il était loin de posséder la fortune que la jalousie de ses confrères lui attribuait.

Cette intimation que William aurait dû prévoir le frappa comme un coup de foudre; son amour et son honneur étaient également blessés; il résolut, s'il ne pouvait les sauver tous deux, de conserver du moins le droit de porter la tête haute : « Elle saura tout, s'écria-t-il, après avoir longtemps rêvé; en lui donnant mon cœur dès que je l'ai vue, je n'ai rien calculé, Dieu m'en est témoin; mais puisque toute dissimulation sur les choses d'argent est un crime plus grand aux yeux du monde que l'hypocrisie même, je ne m'en rendrai pas coupable un jour de plus; je suis jeune, actif, j'ai reçu de l'instruction : qui m'empêche de prendre un état? Que Lavinia consente seulement a attendre, et je me sens capable de tout oser, de tout faire, fût-ce même de solliciter. » Il saisit une plume, et se livrant sans réserve à l'effusion de son cœur, il écrivit une lettre pleine de dévouement et de loyauté qu'il termina en demandant un dernier entretien.

Lavinia lui répondit « qu'elle avait baigné de ses larmes la lettre touchante qu'il lui avait adressée ; mais qu'elle devait obéissance au meilleur des pères, et que tant qu'elle n'aurait pas reçu la permission de renouer les relations suspendues, elle n'aurait pas le courage de rien ajouter à l'amertume de ses regrets. »

William lut et relut ce billet écrit avec une élégante netteté sur un papier orné d'une guirlande de pensées et de roses, et il fut encore assez généreux ou assez aveugle pour ne maudire que le barrister. Si opiniâtres, cependant, que fussent ses illusions, une mélancolie profonde les éteignit peu à peu; la fleur était flétrie, il fallait bien qu'elle s'effeuillât. Les bonnes âmes d'Ilchester ne se tenaient pas d'aise; elles auraient volontiers illuminé et allumé des feux de joie; elles ne manquèrent pas de déplorer bien haut le malheur de miss Pocock, qui, à les entendre, avait été trompée beaucoup plus qu'on ne le croyait

Digitized by Google

généralement. William était un aventurier, un coureur d'héritières qui faisait métier de séduction; il était de notoriété publique qu'il ne reculait devant aucun scandale, et la preuve, c'est qu'il avait ouvertement installé sa blanchisseuse dans sa propre maison.

Ce dernier trait, plus perfidement envenimé que tous les autres, revint à William par une lettre anonyme, et jeta sur son esprit un nouveau nuage de tristesse : « Ellen, dit-il, la pauvre Ellen si bassement calomniée ! elle, l'innocence, la pureté même ! elle qui me sert avec un zèle si désintéressé ! quelle infamie ! » Et aussitôt il appela la jeune fille et voulut régler son compte. Étonnée, stupéfaite, Ellen lui demanda d'une voix émue s'il était mécontent d'elle.

— Oh ! non, bien loin de là, mon enfant; mais c'est précisément parce que vous êtes irréprochable, que dans votre intérêt je suis forcé de vous renvoyer.

Ellen pleurait; elle vida lentement ses poches pour donner à son maître le livre de dépenses qu'il demandait; mais elle ne le trouva pas, et laissa tomber un petit livre de prières que William ramassa et ouvrit au hasard :

— Qu'est-ce ceci, dit-il, en arrêtant ses yeux sur le premier feuillet : Ellen d'Abernon !... vous portez le même nom que moi ?

Elle en rougit comme pour s'excuser d'une familiarité involontaire.

— Et vous êtes de cette ville ?

— Oui, monsieur.

— Que faisait votre père ?

— Il était marin, mais je ne l'ai pas connu ; il a péri dans un naufrage à l'âge de vingt-cinq ans.

— Ne savez-vous rien de plus sur votre famille ?

Ellen rougit de nouveau. William insista ; elle lui apprit alors que son père descendait d'une riche et noble famille originaire de Normandie, qui avait été ruinée à l'époque de la révolte du duc de Monmouth ; une bataille sanglante avait été livrée aux portes d'Ilchester, et le chef de la branche aînée, le colonel Thomas, avait emporté au tombeau toutes les prospérités des Stoke d'Abernon.

William écouta ces détails avec une attention avide ; mais il garda le silence et parut retomber dans ses rêveries. Dès qu'il fut seul, un rire nerveux crispa ses lèvres : — La mesure est-elle enfin comblée ! s'écria-t-il, ou suis-je destiné à subir tous les genres d'affronts ? Ellen est ma cousine, je n'en puis douter, car le d'Abernon qui fut tué à la bataille de Sedgemoor en chargeant à la tête de la milice d'Ilchester sur l'infanterie de Monmouth, ce colonel Thomas dont elle parle, est bien le dernier fleuron de notre couronne héraldique. Oh ! qu'ils seraient heureux de surprendre un tel secret ceux qui m'accablent maintenant des traits de leur méchanceté ! comme ils colporteraient avec

Digitized by Google

empressement la nouvelle d'une découverte si humiliante pour l'amour-propre de Lavinia ! une blanchisseuse, une couturière, une servante, ma cousine !

D'Abernon avait un orgueil qui le rendait indifférent, et même aveugle pour tout ce qui sortait d'une certaine sphère ; on eût dit que ses yeux ne pouvaient rien distinguer plus bas ; ainsi, il voyait chaque jour sa jeune ménagère, et il ne l'avait pas encore regardée une seule fois, tandis qu'habitué à contempler la belle Lavinia, il aurait pu la peindre de mémoire ; cependant, dès qu'Ellen eut partagé son attention, il l'observa en détail, et il s'étonna des découvertes que cette étude lui fit faire.

— Lavinia est plus belle, incomparablement plus belle, oui, j'en conviens, dit-il ; mais dans celle-ci quelles lignes pures et douces ! Les yeux de Lavinia sont fendus comme ceux d'une sultane, ils ont un éclat éblouissant... oui, mais celle-ci, avec plus de limpidité dans le regard, a plus d'expression ; l'on croit voir son âme à travers le voile transparent de ses yeux ; et quelle ignorance angélique dans cette âme ! Lavinia se pose comme une de ces statues grecques dont elle rappelle les admirables proportions ; Ellen est toute simple, toute naturelle ; j'ignore si elle a les épaules évasées et blanches de Lavinia, mais sa robe montante dessine une taille plus svelte et plus souple, son corsage plie sans effort, elle met dans ses moindres mouvements une grâce, une gentillesse indéfinissables. Les cheveux de Lavinia, blonds et flottants, descendent sur ses tempes dans un désordre apprêté, et donnent à sa tête l'élégance vaporeuse d'une vignette ; Ellen se borne à séparer les siens en deux bandeaux lisses qui encadrent son front ; elle en cache la plus grande partie sous un modeste bonnet de percale, et leur couleur de jais fait seule ressortir la fraîcheur de son teint ; enfin, je n'ai vu rougir Lavinia qu'une seule fois : ou je me trompe fort, ou c'était parce qu'on ne la regardait pas ; Ellen rougit souvent, et c'est surtout lorsqu'on la regarde. Ah ! si l'une était à la place de l'autre ! Mais voyez où le dépit peut conduire ! comme ma tête se monte et se démonte ! Une blanchisseuse ! fi donc !

D'Abernon avait beau faire appel à sa fierté pour soutenir son premier choix, le charme était rompu. La nature, en donnant à la fille du barrister tout ce qui inspire l'amour, ne lui avait rien donné de ce qui l'alimente ; c'était comme ces belles lampes d'albâtre qui sont merveilleusement sculptées, mais qui n'éclairent pas ; elle avait la beauté de la forme, une beauté régulière et froide. Sa meilleure amie, la fille du révérend Simpson, l'avait caractérisée d'un mot, en disant qu'il ne fallait pas la peindre, mais la graver.

Huit jours, quinze jours se succédèrent sans que William pût obtenir le compte d'Ellen ; et pourtant, chaque matin, les mêmes provisions

Digitized by Google

étaient faites; la jeune fille arrivait à l'heure ordinaire et se mettait à l'ouvrage avec la même activité, bien que sa pâleur indiquât la fatigue qui suit le travail des nuits.

D'Abernon n'insista plus, il avait deviné; son parti fut pris à l'instant, il jura de vendre jusqu'à la dernière pierre de sa maison et de s'enrôler ensuite sur un bâtiment de la Compagnie des Indes. Déjà la plupart des meubles avaient disparu; mais quelques portraits de famille garnissaient les murs, ils devinrent la proie de Samuel Strickland; les tentures, dépouillées du peu de vie qui leur restait, ne gardèrent que l'empreinte des cadres, et ce souvenir des absents, tracé en lignes poudreuses, n'était certes pas de nature à égayer l'esprit de William; le colonel Thomas, qui occupait le panneau d'honneur, resta seul; ainsi le voulut le hasard plus que la justice, car, suivant la tradition, c'était lui, on le sait, qui avait laissé décheoir l'héritage de ses aïeux.

— Comment comprendre, répétait sans cesse William en regardant le portrait de ce fatal ancêtre, qu'il y eût si peu de cervelle dans une si large tête? Je ne suis pas connaisseur; mais cette figure est tellement caractérisée que j'affirmerais qu'elle devait être ressemblante; eh bien! à cette pose tranquille, à ce front pensif, à cet œil sérieux, qui devinerait un prodigue? C'était, assure-t-on, un des gentlemen les plus riches du comté, et, après sa mort, à peine trouva-t-on chez lui de quoi l'enterrer avec quelque distinction. Son fils, obligé de quitter Cambridge avant le terme de ses études, n'a guère été moins embarrassé que je le suis depuis la perte de mon père; seulement Jacques II a récompensé en lui le dévouement du colonel Thomas; il lui a donné une compagnie, tandis que moi, je n'ai aucun protecteur pour me tirer de l'abîme. Qui s'aviserait d'aller parler aujourd'hui des services rendus, il y a deux siècles, aux Stuarts, quand on oublie ceux rendus hier aux Brunswick? Allons, mon cher aïeul, il faudra vous résigner à rejoindre les fauteuils et les bahuts qui vous attendent dans Israël; j'en suis fâché, très-fâché; mais puisque vous n'avez pas pu conserver votre patrimoine, vous ne devez pas vous étonner si je ne puis pas, moi, garder votre portrait.

Triste et inutile récrimination! deux maladies qui pardonnent rarement, la gêne et le découragement, s'étaient emparées à la fois de William et augmentaient chaque jour d'intensité; elles se compliquèrent d'une fièvre qui le faisait passer alternativement de l'atonie au délire. Dans un accès brûlant, il se demanda s'il n'avait pas le droit de briser le lien de douleurs qui l'attachait à la terre : un suicide, outre un affranchissement, était pour lui une vengeance, la seule qu'il pût tirer de Lavinia; cette dernière considération le décida; il saisit une plume: « Je donne et lègue... » écrivit-il. Mais là, ses idées se brouillèrent, un

Digitized by Google

nuage passa sur ses yeux, et il n'avait pas encore trouvé ce qu'il pouvait donner qu'il était tombé dans un nouvel assoupissement. Ce sommeil ou plutôt cette crise fut agitée par des rêves tantôt effrayants, tantôt comiques; William crut assister à ses propres funérailles : on ne lui avait accordé que le service des pauvres. Le cortége des amis se composait de quelques misérables qui s'étaient affublés de leurs plus vilains crêpes, et chaque acteur de ce deuil postiche semblait montrer une très-médiocre estime pour un mort qui ne payait pas à boire. « Quoi ! pas une larme, pas un sanglot, pas le moindre gémissement ! Tuez-vous donc pour produire si peu d'effet ! »

A cette scène lugubre succéda une scène de fête : Lavinia, resplendissante de bonheur et de parure, marchait à l'autel conduite par un inconnu d'assez belle apparence qui jetait sur William un regard railleur; puis l'heureux couple partait en poste au milieu des hurrahs et des applaudissements. Un grand bruit de violons se faisait entendre; on dansait, on valsait, et dans ce tourbillon confus il se faisait un changement général de personnages. Plus de grand'tantes et de petits-cousins; une douzaine de mauvais sujets, rangés ou couchés autour d'une table, chantaient à gorge déployée, et devinez qui donnait le ton à cette bande anacréontique ? l'aïeul Thomas. Il célébrait ses folies de jeunesse avec toute la licence d'un Rochester; chaque refrain était accompagné de trépignements, d'éclats de rire et de toasts; la table roulait bientôt avec les verres et les convives; mais l'invincible Thomas exécutait une sarabande infernale sur les débris; des hommes noirs s'avançaient pour le saisir; il leur lançait des poignées de guinées et se remettait à faire des entrechats et des flic-flacs. Ceux-ci couraient ramasser les pièces éparses çà et là et se battaient entre eux; ils revenaient ensuite avec un nouvel acharnement, et l'aïeul, continuant sa défense, leur faisait voler à la tête tout ce qu'il avait sur lui; quand ses projectiles furent épuisés, il retourna en riant les poches de son haut-de-chausses pour montrer qu'elles étaient vides. William, exaspéré à cette vue, ne put contenir son indignation : « Malheureux ! s'écria-t-il, oses-tu bien ruiner ainsi ta famille ! Attends ! attends ! je vais te traiter selon tes mérites. » Et s'emparant d'une corde, il la noua autour du clou qui soutenait le portrait et se mit à la tirer de toute sa force : « Hors d'ici, vaurien, et sur l'heure, continua-t-il haletant de colère; je veux que tu deviennes l'enseigne d'une taverne... Ah ! tu résistes ! nous verrons qui l'emportera; tiens ! tiens ! »

William secouait la corde en tous sens, s'agitait, se démenait, suait sang et eau sans pouvoir décrocher le portrait qui sautillait comme lui et semblait le narguer; dans un effort désespéré, il donna une secousse qui fit craquer la boiserie. « Courage ! dit-il, dussé-je être écrasé par la muraille, je ne céderai pas. » Les saccades furent réitérées avec

Digitized by Google

tant de précipitation et de violence que le panneau tout entier s'abattit. Un nuage de poussière couvrit aussitôt d'Abernon, et au même moment il vit ruisseler une pluie d'or et d'argent à ses pieds. Le bruit de cette chute soudaine fut tel qu'Ellen, alors en prière dans une pièce éloignée l'entendit et accourut.

— Un trésor! lui cria William, un trésor!

Et il riait, il pleurait, il sautait; ramassait l'or à pleines mains, le faisait voler autour de lui, et ne se lassait pas de l'entendre trébucher sur le parquet.

La jeune fille encore saisie d'effroi pouvait à peine se soutenir; son immobilité et sa pâleur contrastaient avec la joie extravagante de William:

— Non, disait celui-ci, ce n'est pas un rêve, je touche, je tiens des réalités. Et quel son argentin! écoutez encore: il n'y a pas de fausse monnaie, j'espère, dans tout cela: Elizabeth, par la grâce de Dieu, reine d'Angleterre, de France et d'Irlande! la voilà bien notre grande reine avec son nez de perroquet et sa devise superbe: Dieu est assez puissant pour me protéger*. Ces autres pièces plus lourdes et moins noircies représentent l'effigie de Jacques II, je dois retrouver au revers cette légende si cruellement démentie par la destinée des Stuarts: « Dieu se lèvera pour disperser mes ennemis** ! » Précisément la voici; elle est aussi nette, aussi lisible que si elle venait d'être frappée.

Après s'être assuré par tant de témoignages et d'épreuves qu'il n'était le jouet d'aucune illusion, William plaça une chaise sur une table et, en se cramponnant à la boiserie, il arriva jusqu'à l'embouchure de son Sacramento. Quel spectacle enchanteur vint alors frapper ses yeux! trois longues étagères étaient garnies de sacs en bon ordre de bataille et soigneusement étiquetés; l'avalanche était partie du rang supérieur. Les enveloppes de toile, réduites en poudre par le travail des ans, n'avaient pu retenir le métal quand l'appui du panneau était venu à lui manquer. Dans un angle du mur un coffret de fer attira son attention; il l'ouvrit et y trouva un écrit conçu en ces termes:

« Ce jourd'hui, quinzième jour du mois de juin seize cent quatre-
» vingt-cinq, première année du règne de notre bon roi Jacques II
» (que Dieu conserve!), moi, sir Thomas Stoke d'Abernon, ancien co-
» lonel des armées de S. M., ai déposé dans cette place secrète, en va-
» leur d'or et d'argent, une somme de soixante mille livres sterling,
» qui m'appartient en propre, pour la soustraire au pillage dont la
» loyale ville d'Ilchester est menacée par les bandes du duc de Mon-
» mouth (que le ciel confonde!), me proposant d'aller demain, à la

* God is able to protect me.

** God shall rise and disperse my enemies.

Digitized by Google

» tête de toute la milice du comté, m'opposer à la marche du rebelle
» sur Londres. »

Tout était expliqué : le trésor appartenait bien légitimement à William, c'était le patrimoine de la branche aînée des d'Abernon dont il était l'unique représentant. D'un autre côté, on n'avait plus le moindre reproche à faire à l'aïeul; il était à jamais réhabilité.

William, par forme d'amende honorable, s'empressa d'acheter un beau cadre pour remplacer celui qu'il avait brisé, et il voulut en outre que le portrait fût restauré avec le plus grand soin; il chargea de cette pieuse réparation un peintre du voisinage, artiste par vocation, badigeonneur par nécessité, qui, en attendant la gloire de Michel-Ange et de Rubens, jetait ses fresques sur les murs des boutiques et des tavernes, au plus juste prix. William courut ensuite chez le premier tapissier du comté et lui commanda un ameublement splendide. En peu de jours sa maison bien grattée, bien blanchie, bien meublée, et, en outre, décorée d'un auvent en fer peint sous lequel s'abritaient des caisses d'arbustes et des vases de fleurs, avait fait une toilette qui la rendait méconnaissable.

Les deux vieilles filles, aux yeux de constables, ces douanières dont la vigilance ne laissait rien passer sans une inspection rigoureuse, ne pouvaient s'expliquer une métamorphose si subite; incapables de résister plus longtemps à l'aiguillon qui les brûlait, elles eurent l'audace d'arrêter Ellen en pleine rue et de lui adresser questions sur questions. La jeune fille, aussi discrète que les deux commères étaient curieuses, répondit qu'il n'y avait rien qui dût les surprendre. « M. d'Abernon, dit-elle, a reçu l'héritage qui devait lui revenir, et voilà tout. »

Le mot qui vole sur les ailes du télégraphe ne franchit pas l'espace avec plus de vitesse que la réponse d'Ellen n'en mit à circuler dans Ilchester, de l'Est à l'Ouest et du Nord au Midi. Chaque langue y ajouta sa paraphrase; on précisa la valeur de la succession, et, de chiffre en chiffre, elle excédait deux cent mille livres sterling avant la fin de la journée.

Le barrister rentra tout essoufflé pour donner cette nouvelle à sa fille; il avait eu soin de passer devant la maison de William, et il pouvait appuyer son récit de l'irrécusable témoignage de ses yeux. Lavinia ne fut pas plus tôt remise de son émotion qu'elle reprocha vivement à son père d'avoir rebuté avec tant d'insensibilité ce pauvre jeune homme, dont les hommages étaient si purs et si sincères.

— Pourquoi l'avoir traité ainsi? s'écria-t-elle en sanglotant; voilà l'effet de vos soupçons! Vous avez compromis, peut-être, tout le bonheur de ma vie.

Pocock s'efforça de calmer ses inquiétudes :

Digitized by Google

— Ma chère fille, dit-il, tu ne connais pas comme moi les mystères du cœur humain. William t'aime trop pour ne pas revenir, et si j'avais besoin d'une preuve, je la trouverais dans le soin qu'il met à s'environner de tout l'éclat de sa fortune. Pourquoi ferait-il de pareilles dépenses, je le demande, si ce n'était dans le but de répondre victorieusement aux attaques de la calomnie et de se rendre digne de ton choix? D'ailleurs, ajouta le barrister en prenant une attitude d'avocat, distinguons: je ne l'ai pas éliminé, je l'ai seulement ajourné; or, la rectitude de son jugement ne me permet pas de douter qu'il ne saisisse la différence d'une exclusion à un délai, et je ne supposerai jamais qu'il ait la petitesse de s'offenser d'une mesure de prudence toute paternelle.

Pendant un mois dont la lenteur éprouva singulièrement la patience des Pocock, la ville d'Ilchester passa de surprise en surprise; chaque jour, l'antique manoir des d'Abernon s'embellissait d'une acquisition nouvelle; mais les deux voisines guettèrent inutilement Ellen pour lui faire subir un second interrogatoire. La jeune fille avait disparu; William, cependant, ne reculait devant aucune taxe; il avait déjà des chevaux et des chiens; il eut bientôt des domestiques poudrés; cette dernière circonstance annonçait un gentleman appelé au luxe de la haute vie, et, en effet, on avait remarqué qu'il avait fait coup sur coup deux voyages à Londres: évidemment c'était dans le but d'être présenté à la cour ou de succéder aux charges et bénéfices du parent inconnu qui l'avait enrichi; enfin, lorsque toutes les conjectures eurent été épuisées sans faire jaillir la moindre lumière, le jeune héritier sortit de sa maison en brillant équipage comme pour agiter de nouveau la curiosité publique. Il était noblement accoudé sur le rebord d'une calèche découverte et suivi de deux grooms à cheval. La population entière se pressait aux fenêtres et sur les portes. « Où va-t-il? où va-t-il? » se demandait-on de toutes parts. La fille du barrister fut sur le point de s'évanouir quand elle vit la voiture s'arrêter devant sa porte; elle s'éloigna précipitamment de la jalousie près de laquelle son anxiété l'avait attirée et descendit de toute sa vitesse au parloir, où elle se composa un maintien calme et digne pour accueillir le retour de son admirateur sans démonstration indiscrète. Pocock, qui était sorti de son cabinet une plume sur l'oreille, courut au devant de William et le reçut avec une figure épanouie. D'Abernon avait le cœur facile et généreux; il fut touché de cette réception cordiale, mais il se refroidit bientôt en observant la pose majestueuse de Lavinia. Interrogé sur le changement magique qui s'était opéré dans la situation de ses affaires, il raconta de point en point sa bonne fortune, en omettant, comme de raison, la crise qui l'avait occasionnée. A mesure qu'il parlait, l'épanouissement de Pocock se changeait en stupeur : ce trésor secret, cette mine de guinées, cette Californie enfin, il aurait pu

Digitized by Google

l'avoir, lui, et pourquoi? pour un morceau de pain; la maison lui avait été offerte, et il n'avait pu se décider à en donner cinq ou six cents livres! Il se traita intérieurement de maladroit, de ladre, d'imbécile, et soit douleur ou colère, il fut saisi d'une suffocation qui le mit dans la nécessité de s'asseoir sur le fauteuil le plus voisin; ses jambes tremblaient et sa figure était d'un rouge de tomate.

Lavinia suppléa sans se troubler au silence de son père; elle sourit gracieusement à William et lui adressa des félicitations auxquelles il répondit par une inclination profonde: — Je ne doutais pas, dit-il, de la part que vous prendriez à l'amélioration de mon sort, car vous vous dites, et je me plais à vous croire, maintenant comme toujours, de bons et véritables amis; mais j'ai à vous donner une autre nouvelle qui ne vous sera pas moins agréable, je l'espère. Comme je ne puis mieux prouver ma gratitude envers la providence qu'en faisant une heureuse (ici Lavinia baissa les yeux et rougit), j'ai résolu de me marier le plus tôt possible. (Lavinia releva la tête, et Pocock parut un peu soulagé.)

— Vous savez, ajouta-t-il, qu'il n'y a rien de mortel comme les délais.....

Le barrister, recouvrant tout à coup la parole, essaya de justifier son dilatoire.

William se déclara convaincu dès les premiers mots, et assura qu'il n'entendait ni récriminer ni même se plaindre:

— Bien loin de là, dit-il, je vous dois des remerciements, puisque vous m'avez donné le temps de réfléchir et de m'éclairer.

— Eh bien, ma fille, que te disais-je? s'écria Pocock en se tournant vers Lavinia d'un air de triomphe. Coûte que coûte, un père doit toujours commencer par faire son devoir; il est rare qu'il n'en soit pas récompensé; ou, du moins, le témoignage de sa conscience est là pour le consoler.

— Dans le mariage que j'ai en vue, poursuivit tranquillement d'Abernon, toutes les volontés sont d'accord; la conclusion peut donc être prompte sans avoir rien d'imprudent.

— C'est ce que je ne cesse de répéter, reprit le barrister, tant qu'on n'est pas d'accord, il faut attendre; une fois d'accord, il faut conclure, et sur l'heure.

— Vous ne me comprenez pas.

— Au contraire, je vous entends mieux que personne; vous venez me demander de mettre fin à un retard qui n'est plus nécessaire, et.....

— N'achevez pas, monsieur, vous pourriez renouveler mes regrets, et je ne veux emporter d'ici que d'agréables souvenirs; j'épouse ma cousine.

Digitized by Google

— Quelle cousine ?

— Ellen d'Abernon... Je devrais dire ma bienfaitrice.

— Je ne connais dans Ilchester aucune personne de ce nom-là.

— Eh bien ! vous serez ravi de la connaître ; car c'est le meilleur de tous les bons petits anges que le ciel nous ait donnés ; elle s'est dévouée à mon malheur avec une abnégation qui n'est pas de ce monde.

— Quoi ! ce serait cette blanchisseuse qui.....

— Mon Dieu oui, c'est cette jeune fille que l'on a si cruellement calomniée, et qui, après avoir refusé de me quitter lorsque je ne pouvais rien pour elle, s'est empressée de partir dès qu'elle m'a vu riche. Oh ! quel coup j'ai ressenti ! quelles heures d'anxiété j'ai passées ! que d'alarmes ! quel désespoir ! Mais elle a eu beau se cacher au sein de cette Babylone de Londres, eût-elle été dans les entrailles de la terre, j'aurais su la découvrir ; toutes ses résistances ont été vaines, je l'ai tant priée, tant suppliée, qu'elle m'a permis enfin de m'acquitter envers elle.

Le barrister avait été ressaisi d'une suffocation ; ses oreilles tintaient, les foudres de l'apoplexie semblaient gronder autour de sa tête ; il se renversa dans son fauteuil en murmurant des paroles confuses..... « cause perdue ! »

Les yeux de Lavinia s'enflammèrent comme ceux d'une lionne blessée, et lorsque William lui dit en la saluant qu'il n'oublierait pas de lui envoyer sa part du gâteau nuptial *, la colère qui l'étouffait ne lui permit pas d'articuler le refus dédaigneux que ses regards exprimaient.

Livrée bientôt à de plus douces émotions, la candide Ellen ne pouvait croire à sa nouvelle fortune ; toujours humble et modeste, elle aurait voulu prier la ville d'Ilchester de lui pardonner son bonheur comme elle avait imploré de son cousin le pardon de sa naissance. Quant au portrait du colonel Thomas, il fut rendu à sa place d'honneur aussi frais de coloris qu'au dix-septième siècle ; l'artiste d'Ilchester avait découvert d'un coup de brosse le nom du peintre, et c'était Van Dyck. Il était décidé que cet excellent aïeul devait toujours valoir son pesant d'or.

X. MORALDI.

* Wedding-Cake.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE L'ITALIE EN FRANCE,

DU XIIIe AU XVIe SIÈCLE *.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Du treizième au seizième siècle, la plupart des grands écrivains dont s'honore l'Italie eurent avec la France des points de contact. Dante, Pétrarque, Boccace, l'Arioste et le Tasse la visitèrent tour à tour, et notre scolastique, nos troubadours, nos fabliaux contribuèrent visiblement à former leur génie.

Dante avait eu pour maître un homme dont la carrière agitée résume bien l'existence du littérateur italien au quatorzième siècle. Homme politique, comme ils l'étaient alors presque tous, Guelfe proscrit par le parti gibelin victorieux **, antiquaire, érudit, Brunetto Latini avait fait en France un séjour dont il n'est pas facile de fixer la durée. On est sûr au moins qu'il se trouvait à Paris de 1260 à 1269 environ. On croit qu'il suivit les cours de l'Université, où deux pro-

* Ce travail fait partie d'un Mémoire intitulé : *De l'Influence de la Littérature italienne sur les Lettres françaises*, auquel l'Académie française a décerné une flatteuse récompense dans sa séance du 19 août 1852. (*Note du Directeur.*)

** Son exil aurait eu une cause moins honorable, si l'on en croyait une note tirée d'un manuscrit du Dante et citée par M. P. Pàris, *Manuscrits français*, VII, 428.

Digitized by Google

fesseurs, Italiens de naissance, enseignaient la dogmatique et la scolastique. Enfin l'auteur anonyme d'un commentaire inédit sur le Dante assure que Brunetto ouvrit dans cette ville une école de grammaire ou de philosophie. Quoi qu'il en soit, c'est chez nous qu'il composa la plupart de ses ouvrages*, dont un, le *Trésor***, était écrit dans cette langue française qu'il proclamait « plus délitable et plus commune à toutes gens que les autres. » Ce qui est moins connu que ce passage, c'est la suppression qu'en fit le traducteur italien du *Trésor*, Buono Giamboni, dans le vain espoir d'anéantir un témoignage qui blessait sa vanité nationale; suppression d'autant plus ridicule que la supériorité du français sur les autres langues vulgaires à cette époque a été reconnue par une foule d'auteurs italiens : Sperone Speroni, Bembo, Salviati, etc. A la même époque que Brunetto Latini, et presque dans les mêmes termes***, Martino da Canale, Rusticello de Pise, le dominicain florentin Guillaume, auteur d'un *Traité des vertus et des vices*, proclamaient la supériorité du français et s'en servaient de préférence à leur propre langue. Ceci doit s'entendre de la prose; car, pour la poésie, l'italien, plus harmonieux, plus poli, reprenait ses avantages. Chez nous alors la forme poétique était toujours au-dessous de la pensée, et l'instrument rebelle se refusait aux conceptions du poète, comme nous le verrons en comparant *la Divine Comédie* au *Roman de la Rose*. Ainsi Brunetto s'excusait de n'avoir pas écrit son *Trésor* en vers, à l'exemple des autres ouvrages du même genre, en alléguant les obstacles que la rime apportait à la précision et à la clarté.

Du reste, pour justifier l'honneur fait à notre prose française du treizième siècle, et pour montrer ce dont elle était capable dès lors entre les mains d'un homme de talent, même étranger, il nous suffira de transcrire le beau passage où l'auteur italien décrit comment doit se conduire le seigneur qui, obligé de faire la guerre, veut y disposer les hommes de sa seigneurie. Ils sont là tous, rassemblés sur la grande place de la ville. Le podestat paraît et prend la parole : « Là, poursuit Brunetto, doit-il dire devant aus paroles de guerre et remen-

* Il traduisit en italien plusieurs discours de Cicéron et le traité *de l'Orateur*. C'est dans ses commentaires sur le premier livre qu'il rappelle son séjour en France.

** Le troubadour Pierre de Corbiac avait déjà donné ce nom de *Trésor* à une pièce où il exposait l'ensemble des connaissances qui avaient fait l'objet de ses études. Suivant une note insérée dans les journaux de septembre 1852, le manuscrit original du *Trésor* de Brunetto Latini aurait été donné vers cette époque à la bibliothèque de la ville de Dunkerque par un particulier en la possession duquel il se trouvait.

*** « Langue françoise cort parmi le monde, et est plus délitable à lire et à oir que nulle autre. »

Digitized by Google

tevoir les tors des ennemis et les drois des citains, nomer la proece et les valeurs de lor ancestres et les lor vertueuses batailles, semonner les gens à la guerre et cohorter les à bataille, et comander que chascuns face grant appareil d'armes et de chevaus et de tentes et de pavillons et de toutes choses ki besoignent en guerre. Teux et autres paroles doit li sires dire por aguser les corages des gens, au plus k'il onques puet. Mais bien garde k'il ne die nul foible mot, ains soit sa chière de courous et d'ire, le semblant terrible, la vois menachable, et son cheval henisse et fiere les pieds à la tierre, et face tant que maintes fois, ançois qu'il fine son dit, la noise liève et li cris entre les citains, autresi come s'ils fussent à la mellée. »

Brunetto rentra-t-il dans sa patrie? Mourut-il en France, comme le prétend Boccace; et Dante exilé à son tour l'y retrouva-t-il dans les dernières années du treizième siècle? Ce qu'il y a de certain, c'est que le grand poète florentin vint étudier à Paris vers cette époque.

Sans doute il ne resta étranger ni à notre langue, qu'il parlait, qu'il écrivait*, et dont il a su dès lors démêler avec justesse les qualités les plus saillantes **; ni à notre littérature légère ou chevaleresque, qu'il rappelle en plusieurs endroits de ses ouvrages, et dont le souvenir revit dans un des plus touchants épisodes de son poème ***; ni enfin à notre histoire, à laquelle il fait plus d'une allusion ****; mais ce qui l'attira surtout à Paris, ce qui l'occupa durant son séjour, ce qui a laissé dans ses vers des traces immortelles, c'est l'enseignement philosophique de notre Université.

Les grandes écoles d'Italie furent célèbres pour l'étude du droit, depuis Irnerius qui en avait ressuscité l'étude, jusqu'au seizième siècle, où nous les verrons encore fréquentées par nos jurisconsultes; mais Paris était regardé comme la ville souveraine des sept arts, ou des études littéraires et philosophiques. Dès le siècle précédent, des Italiens venaient demander à sa célèbre université une instruction

* « Dantes loquebatur idiomate gallico non insipide, ferturque ea lingua scripsisse nonnihil. » Ancien biographe de Philelphe cité, *Opere di Dante*, IV, part. 2, p. 67; Venezia, 1758, 4°.

** « Allegat pro se lingua oil, quod propter seu faciliorem ac delectabiliorem vulgaritatem quidquid redactum sive intentum est ad vulgare prosaicum, suum est. » *De vulg. Eloquio*, lib. I, c. 9. Benvenuto d'Imola, commentateur du Dante au quatorzième siècle, disait à ce propos : « Unde miror et indignor quando video Italicos, et præcipue nobiles, qui conantur imitari vestigia Gallorum et discunt linguam gallicam, asserentes quod nulla est pulchrior. »

*** « Noi leggevamo di Lancilotto, etc. » *Inferno*, c. v. On voit, *ibid.*, c. 31 et 32, et *Parad.*, c. 16 et 18, que les histoires fabuleuses d'Arthur et de Charlemagne lui étaient familières. Enfin, dans le traité cité plus haut, *de Vulg. Eloquio*, il proclame Thibault, comte de Champagne, « un excellent maître en poésie. »

**** Voy. le passage sur Hugues Capet. « Figlio fui d'un beccaio di Parigi, etc. »

Digitized by Google

qu'ils ne trouvaient pas encore dans leur patrie déchirée par la guerre *. Dante arrivait dans cette ville, l'imagination pleine de l'éclat que venait de répandre sur les chaires parisiennes un enfant de l'Italie, saint Thomas d'Aquin, et que continuait un de ses plus fameux disciples, Sigier de Brabant, physionomie originale retrouvée par l'érudition moderne **, et qui exerça une attraction singulière sur le génie hardi du Dante. Aussi fait-il dire, dans son *Paradis*, à ce Thomas que, le premier, il entoura d'une auréole de sainteté :

« C'est l'astre immortel de Sigier, qui, professant dans la rue du Fouarre, démontra par le raisonnement d'importunes vérités ***. »

Voyez-vous, dans ce sombre Paris du quatorzième siècle, errer, les bras entrelacés, le long de ces rues tortueuses, parmi ces constructions gothiques du quartier des Écoles, deux étrangers, jeunes encore, au regard curieux, au front intelligent? L'un s'arrête avec prédilection devant ces œuvres naïves de l'art chrétien, ces Vierges, ces Saints sculptés au portail des églises; l'autre semble trouver un plaisir étrange à contempler ces figures grimaçantes de l'ennemi du genre humain, ou des damnés qui se tordent au milieu des tourments de l'enfer. S'ils entrent dans la librairie de quelque couvent, celui-ci demandera aux poudreux manuscrits quelque texte de scolastique, quelque inspiration poétique de nos trouvères, peut-être *la Voie du Paradis* de Rutebeuf, *la Voie ou le Songe d'Enfer*, par Raoul de Houdan, où le poète fait figurer parmi les damnés ses contemporains et ses rivaux ****, tandis que l'autre cherchera dans les enluminures ***** des missels la peinture mystique et chrétienne, dont il reproduira plus tard les incorrections naïves, la finesse et l'expression. Peut-être est-il permis de leur adjoindre un jeune écolier qui, bien que boiteux, se piquait de raffiner en la science amoureuse, et devait transporter

* « Perierant ea tempestate, et assiduis bellorum tumultibus, et ira Dei, bonæ litteræ, nullaque gymnasia omnem per Italiam habebantur. Quapropter in Galliam ad Parisiorum academiam se contulit. » Andr. Alciat, *Vita S. Arialdi*, cap. XII, n. 12.

** Art. de M. Victor Leclerc dans l'*Histoire littéraire de la France*, XXI, 105 et suiv.

*** « Essa è la luce eterna di Sigieri,
Che leggendo nel vico *degli Strami*,
Sillogizzò invidiosi veri. » *Paradiso*, C. X, V. 136.

**** Entre autres le Bossu d'Arras, qui est placé dans la demeure de Filouterie. *Voy.* Fauchet, *des Anciens Poëtes françois*, p. 557. Le titre exact du poème de Raoul de Houdan est : *la Voie ou le Songe d'Enfer, qui est en somme le chemin que tiennent ceux qui cherchent la cour du Seigneur d'Enfer.*

***** « Quell' arte
Che *alluminare* è chiamata a Parigi. »
Purgat., C. XI.

Il existe à la bibliothèque du Vatican un manuscrit sur vélin de *la Divine Comédie* dont plusieurs pages sont ornées par la main de Giotto.

Digitized by Google

dans la poésie érotique et descriptive les subtilités de la scolastique, qu'il étudiait avec eux. Les deux étrangers se nommaient DANTE et GIOTTO *; le troisième, enfant des bords de la Loire, avait reçu de ses condisciples le sobriquet de CLOPINEL **.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Dante fut reçu bachelier en théologie dans l'université de Paris, qu'il lut les Sentences pour le grade de maître, et qu'il allait obtenir le doctorat, lorsque, l'argent lui ayant manqué, il revint en chercher à Florence, déjà regardé comme un excellent disciple de la Faculté des arts et comme un parfait théologien ***. Or on sait que, dans les idées du temps, « la poésie était théologie, la théologie était poésie, » ainsi que le dit Boccace en un passage remarquable de sa *Vie du Dante* ****, où il essaie d'établir l'alliance intime qui existe, suivant lui, entre ces deux sciences.

Ainsi, à l'exemple de tant d'autres personnages célèbres de ce siècle, comme l'Allemand Albert-le-Grand, comme les Anglais Roger Bacon et Chaucer, Dante prit place sur la paille qui jonchait la rue où les diverses écoles de philosophie étaient concentrées, et d'où lui vint le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Plus tard, lorsqu'en Italie il rencontra quelques-uns de ses anciens condisciples, il put leur dire, dans le langage du temps : *Fuimus simul in Garlandia* *****! Paroles sacramentelles, espèce de formule franc-maçonnique, qui rappelait aux écoliers de l'université de Paris, dans quelque lieu que le hasard les rassemblât, la vieille cité jadis témoin des travaux et des plaisirs de leur jeunesse. Ainsi, cette dialectique vigoureuse, cette théologie subtile qui remplissent tant de pages de son poème; ces idées ardues et obscures, que son talent savait rendre et mettre en relief; cette exposition abstraite des facultés de l'esprit et des mystères de la raison, qu'il savait revêtir de couleurs si éclatantes et d'images si pittoresques; cette variété de connaissances qui fait de sa *Divine Comédie* la véritable encyclopédie de l'époque, on peut croire que Dante en avait puisé le germe dans nos écoles, et maint passage vient à

* C'est Benvenuto Cellini qui, dans sa *Vie*, a conservé la tradition du voyage de Dante en France avec Giotto. Voy. ce curieux passage, *Opere*, Milano, 1811, II, 106. Baldinucci dit aussi que Giotto travailla dans plusieurs villes de France, et notamment à Avignon.

** Voyez plus loin le passage de Jehan Lemaire, d'où il semble résulter que Jehan de Meung fut ami et compagnon d'études du Dante.

*** Commentaire inédit sur Dante, par Jean de Serravalle, cité dans l'*Histoire littér.*, XXI, 110.

**** *Vita di Dante, compilata da G. Boccaccio da Certaldo*. Firenze, Sermatelli, 1576, p. 48.

***** La rue du Fouarre (*feurre*, paille, jonchée) dépendait du fief de Garlande.

Digitized by Google

l'appui d'une supposition si honorable pour notre enseignement national.

La tua etica, la tua scienza, c'est toujours ainsi que Virgile parle au Dante de la philosophie. Lorsqu'il proclame Aristote « *il maestro di color che sanno,* » on reconnaît l'influence de cette doctrine qui régnait alors sans partage dans l'université de Paris; et lorsque Satan adresse, en ricanant, cette apostrophe singulière à l'une de ses victimes :

Tu non pensavi que loïco fossi,

il est difficile de ne pas voir là un souvenir de ces jeux des écoles, de ces *thèses impossibles* où *l'avocat du diable* se faisait fort de prouver la non existence de Dieu. Enfin, ces réminiscences de l'école suivent le poète jusque dans le Paradis. Avant d'être admis dans la sphère des bienheureux, il est *examiné* par saint Pierre sur la foi, par saint Jacques sur l'espérance, et par saint Jean sur la charité. Dans cette position, il se compare au bachelier qui se recueille en silence avant d'être interrogé par le maître, et s'arme d'arguments pour être prêt à répondre *.

Il y aurait lieu à un curieux rapprochement entre *la Divine Comédie* et *le Roman de la Rose.* Subtilité scolastique, usage et abus de l'allégorie, personnification d'idées abstraites, mysticisme amoureux, satire personnelle, digressions scientifiques, voilà ce que l'on trouve également dans ces deux poèmes, qui, composés presqu'en même temps, présentent parfois des traces du même goût, et comme un reflet des mêmes impressions. Dans l'un comme dans l'autre, la poésie a pris une robe de docteur; elle connaît le *trivium* et le *quadrivium;* elle a lu Aristote et saint Thomas. Du reste tous deux, imités, commentés, attaqués ou défendus avec passion, furent entourés au moyen-âge d'une célébrité presque égale, et l'ouvrage de Jean de Meung fut longtemps pour notre littérature ce que celui de Dante est resté pour la littérature italienne, le livre par excellence.

Sans doute la plupart de ces analogies tiennent à un milieu d'idées commun, plutôt qu'à des communications directes entre les deux poètes contemporains, et probablement condisciples. Néanmoins il est difficile de n'être pas frappé de l'inspiration toute dantesque qui règne dans les passages suivants du *Testament* de Jean de Meung.

* « Sì come il baccellier s'arma, e non parla,
Fin che 'l maestro la quistion propone,
Per approvarla, non per terminarla :

« Così m' armava io d' ogni ragione,
Mentre ch' ella dicea, per esser presto
A tal querente e a tal professione. » *Paradiso,* c. XXIV.

Digitized by Google

Peut-être, après les avoir lus, sans méconnaître l'immense supériorité de l'auteur italien, pensera-t-on qu'au Français l'instrument a manqué plutôt encore que le génie.

Des tormens d'enfer que cilz aront qui seront dampnez.

Chaut et froid sans mesure, puors intolerables,
Boteriaus et coluevres, visions de déables,
Li vers de conscience qui par est trop grevables,
Deffaulte de tous biens, toutes choses nuisables.

Que feront cil riche homme, cil grans délicieus,
Cil aisiez de ces monde, cil grans luxurieux,
Qui de leurs vils charoignes sont ci très-curieus,
Quand toutes ces angoisses corront là parmi euls?

Comment porra gésir ou feu qui ard et fume,
Qui ne puet ci dormir fors que sus lit de plume?
Comment porra soffrir mil maus a ung volume,
Qui ne puet ci durer por ung petit de rhume?

Comment porra soffrir sur son ventre une mole
Qui ne puet ci soffrir une dure parole?
Car tuit li vent d'enfer li corront par la gole,
Et ne puet ci soffrir ung pou de vent qui vole.

Vent et fouldre et tounoirre qui tout perce et enteste,
Feu et gresle, et orage, noif et glace, et tempeste
Les tormentent adés des piés jusqu'à la teste*;
Car enfer est tout comble de tormens jusqu'au feste.

Des tormens d'enfer pour papes, pour roys, pour ducs, chevaliers, clers, lays, pour faulx religieux, usuriers et communs.

Tormens y a por papes, por roys, por chevaliers,
Por faus lays, por faus clers, et por faus réguliers,
Por faus religieux et por faus seculiers;
Tormens y a communs, propres et singuliers.

Plus y a de tormens que de fuilles en tremble**;
Car li dampnez y sunt tormentez, ce me semble,
Autrement cil qui tue, autrement cil qui emble:
Las! quand il m'en sovient, trestout li cors me tremble***.

* « La bufera infernal, che mai non resta,
Mena gli spirti con la sua rapina;
Voltando e percotendo gli molesta. » *Inferno*, c. v.

** « Come d'autunno si levan le foglie. » etc. *Ibid.* c. III.

*** « Tremò sì forte, che del pavento
La mente di sudore ancor mi bagna. » *Ibid.*

Digitized by Google

S'aucuns por fol amour se sont entredampné,
Là seront mis ensemble, joins et enchaisné,
Batu et desrompu, froissié et ahané *
Et maudiront le jour qu'ils furent d'Adam né.
. . . . . .
Et se li amoreus ont espoir paine mendre **,
Non porquant dampnez sunt, nuls nes en puet deffendre,
Ne nulz qui soit en vie ne soufferroit la cendre
Du feu qui sans estaindre leur ardra la char tendre.
. . . . . .
Autressi com li corps est enclins à ordure,
Doit estre l'âme encline à sa noble nature;
C'est à Dieu qui la fist à sa noble figure
Qui est necte, sans tache, clere, polie et pure.

Corps par tous ses contraires ne puet tant me serrer
Que l'âme par ses ailes ne l'puist plus relever...
. . . . . .
Le pechié qui de Dieu me départ et dessemble,
Me toult autant tout seul com tuit li autre ensemble.
Qui pert Dieu, il pert tout; qui le me toult, tout m'emble.
. . . . . .
Une plaie mortel tue aussi bien com dix :
... Se luxure est maindre, si dampne elle tout diz***.

Mais il y a plus encore; et voici une preuve matérielle qui établit jusqu'à l'évidence que Dante a connu le poème de Jean de Meung, et même qu'il n'a pas dédaigné d'en traduire quelques passages. C'est un quatrain qui se trouve à la fin d'un manuscrit des *Rime* du poète italien, conservé dans la bibliothèque Riccardi, à Florence :

Chi nella pelle d'un mouton faciasse
Un lupo, e fra le pecore mettesse,
Dimmi, cre' tu perchè mouton paresse,
Ch' egli pero le pecore salvasse?

* On reconnaît le supplice de Francesca et de son amant :
« ..... Que' duo, che 'nsieme vanno.....
Mi prese del costui piacer si forte,
Che, come vedi, ancor non m' abbandona. »
« .... Quelle
Genti, che l'aer nero si gastiga...
Di quà, di là, di giù, di sù gli mena. » *Inferno*, c. v.

** « Nulla speranza gli conforta mai;
Non che di posa, ma di minor pena. » *Ibid.*

*** Ces vers peuvent passer pour une assez belle paraphrase de ceux-ci du Dante :

« Sono dannati i peccator carnali,
Che la ragion sommettono al talento. » *Ibid.* c. v.

Digitized by Google

Ces vers sont la traduction textuelle de ceux-ci, que l'auteur du *Roman de la Rose* met dans la bouche du *Faux-Semblant* :

Qui de la toison Dan Belin
En leu de mantel sebelin
Sire Ysangrin afubleroit,
Li leu qui mouton sembleroit,
Sil o les brébis demorast,
Pensez qu'il ne les dévorast ? *

Quelques années après avoir reçu la visite du premier poète de l'Italie, Paris voyait naître son premier prosateur, Jean Boccace, d'une liaison d'amour entre un Florentin appelé en France par les affaires de son commerce, et une femme probablement française. Dix ans s'étaient à peine écoulés, lorsque l'enfant, qui avait suivi son père à Florence, était arraché brusquement aux leçons du célèbre grammairien Giovanni de Strada, et ramené par un autre marchand du même pays dans la ville où le hasard l'avait fait naître, pour y étudier dans un comptoir l'arithmétique et la tenue des livres.

On peut donc se figurer le jeune homme, dans le quartier de la Juiverie, du Pont-au-Change ou des Lombards (car le commerce italien avait donné ce nom à une industrie et à une rue de Paris), en pleine veine gauloise, sur le terroir natal des fabliaux, où florissaient Rutebeuf, Jean de Boves et Gaurin, s'enquérant plus de contes joyeux que d'affaires ; car, au bout de six ans, son patron, n'en pouvant rien tirer, le renvoya en Italie. Plus tard, lorsqu'à la cour du roi Robert ou de Jeanne de Naples il composait son *Décaméron*, maint récit ingénieux de nos trouvères s'encadrait dans un plan assez semblable à celui de notre roman de *Dolopathos* ** ; et plus d'une réminiscence du vieux Paris, de ses trafiquants juifs, lombards ou français, tels que François le Changeur, Jeannot le Mercier, etc., était mêlée aux récits de la vie italienne. Le tout se termine le plus souvent par une moralité, à la manière du *Gesta Romanorum*.

Du reste, nous avons vu que le genre de la *nouvelle* n'était pas inconnu aux troubadours ; et les *novellieri*, de leur côté, ne négligèrent pas l'étude de la poésie provençale et du roman chevaleresque. Dans les *Novelle antiche*, on voit figurer des cavaliers de Provence ; on y

* *Le Roman de la Rose*, v. 11,161. Nous empruntons cette indication curieuse, ainsi que quelques-uns des aperçus qui précèdent, à l'ouvrage de M. Th. de Puymaigre, *Poètes et Romanciers de la Lorraine*, p. 10.

** D'origine indienne, mais récemment mis en latin par un moine de l'abbaye de Haute-Combe, et en français par le trouvère Herbers. Il n'en parut de version italienne qu'en 1542. Boccace lui a de plus emprunté plusieurs récits : *nov.* 11, *giorn.* IX ; *nov.* 4, *giorn.* VII ; *nov.* 8, *giorn.* VIII. C'est de là que vient la jolie nouvelle que La Fontaine a aussi traitée : *les Oies du frère Philippe*.

Digitized by Google

loue un certain Messer Migliore « *che ben seppe cantare, e seppe il provenzale oltro misura ben proferire;* » on y trouve même des passages écrits dans cette langue. Le roi Méliadus et le chevalier Sans-Peur, la dame de Scalot, qui mourut d'amour pour Lancelot du Lac, la folie de Tristan et la passion de sa maîtresse s'y trouvent rappelés. Enfin Boccace parle d'un gentilhomme florentin dont les deux filles se nommaient la belle Genièvre et la blonde Iseult; mais nos conteurs de la langue d'oil étaient naturellement exploités de préférence par l'auteur du *Décaméron*. On y compte plus de dix nouvelles empruntées à cette source, et, si l'on peut dire qu'en général il ajoute peu à l'intérêt et au piquant de leurs récits, il faut avouer qu'il les laisse bien loin derrière lui pour la pureté du goût et l'élégance du style. Un critique italien a relevé dans l'ouvrage de Boccace un certain nombre de gallicismes, mais en louant l'auteur de l'emploi judicieux qu'il en avait fait*.

Ainsi les trouvères étaient pour Boccace ce que les troubadours avaient été pour Dante, un modèle infiniment surpassé, et nous le retrouverons vis-à-vis de nos écrivains devenu modèle à son tour.

Pétrarque suivit de près Boccace sur cette terre de France, que les trois grands génies de l'Italie devaient visiter tour à tour. Enfant, il vint avec sa famille s'établir dans le Comtat-Venaissin, où un pape gascon, profitant de la concession que les comtes de Toulouse en avaient faite au saint-siége, venait de fixer la résidence de la cour romaine; riant climat, pays d'intrigues et de plaisirs, au sein duquel les cardinaux, séduits, dit-on, par les bons vins de France**, oubliaient la Ville éternelle, entre l'Italie qui les rappelait en vain de cette captivité de Babylone, et la France qui les accusait d'avoir introduit dans ce royaume le luxe, la dissolution, l'empoisonnement, le mensonge et la simonie***. C'est sur cette terre, que la politique avait faite italienne et la nature française, que Pétrarque aima, qu'il chanta ses amours, et que, dans des vers immortels, marqués à la fois de l'empreinte du génie provençal et du sceau de son propre génie, il attacha pour jamais le souvenir de son nom aux lieux témoins de sa tendresse et de sa douleur.

Son père l'avait envoyé à l'université de Montpellier pour étudier le droit. Niceron veut qu'il y ait eu pour professeur son compatriote Cino da Pistoia, poète et jurisconsulte, à l'exemple duquel il préféra bientôt les neuf Muses aux Douze Tables. Comme si l'air du pays

* Manni, *Istoria del Decamerone*, p. 49.

** « Audio enim, quo nil possem tristius nihilque indignantius audire, quosdam (cardinales) ibi esse, qui murmurent se Benuense vinum in Italia non habere. » Pétrarque, *Opera*, ed. de Bâle, p. 845.

*** Nic. de Clemengis, *de Corrupto Ecclesiæ Statu*.

Digitized by Google

portait avec lui la contagion poétique, il lui arriva ce qui était advenu, près de deux siècles auparavant, à l'un des troubadours dont tout en ces lieux lui rappelait les exemples*. Dévorant Horace et Virgile, sans oublier Tristan et Lancelot, il s'amusa même, si l'on en croit un chroniqueur du pays, à retoucher le vieux roman, encore aujourd'hui populaire, de *Pierre de Provence et la belle Maguelonne*. Surtout il étudiait avec une prédilection marquée les ouvrages des poètes provençaux, tels qu'Arnaud Daniel, Richard de Barbezieux, Anselm Faydit, dont mainte image, mainte expression, mainte pensée, devaient trouver place dans ses poésies amoureuses et descriptives. Plus tard il suivit à Lombez l'évêque Jacques Colonne, et put voir, en passant à Toulouse, le dernier reflet de la poésie provençale dans le collége des Sept-Troubadours, qui venait de s'y établir depuis quelques années. Enfin, Avignon même, au dire de quelques auteurs, lui aurait offert un reste des cours d'amour, où siégeaient ces douze nobles dames, qu'il représente, dans un de ses sonnets, naviguant avec Laure sur le Rhône, et brillant « comme douze étoiles alentour du soleil. » Ainsi tout, sous ce beau ciel de la Provence, parlait à Pétrarque d'amour et de poésie.

Mais le Midi et la France n'ont pas seuls conservé des traces de son passage. Poursuivi par le souvenir de Laure, il parcourut la Flandre, les Pays-Bas, la Bourgogne, et il est curieux de voir un de ses sonnets** daté, pour ainsi dire, de cette vaste et sombre forêt des Ardennes, qui inspira plus tard à Shakspeare des peintures si pleines de mélancolique rêverie***.

Une autre passion accompagnait Pétrarque dans ces courses vagabondes : pèlerin de la science, il demandait à tous les dépôts qui s'offraient à lui sur la route ces écrits de l'antiquité dont il était aussi amoureux. Point d'archives poudreuses, point de *librairie* ignorée qui échappassent à l'infatigable explorateur. L'enthousiasme qui le guidait à travers ces recherches aventureuses revit encore dans les pages de sa vieillesse, où il en a retracé le souvenir. « Que de fois, dans les pérégrinations lointaines où m'entraînait une insatiable curiosité,

* Biographie de Hugues de Saint-Cyr, citée par Raynouard, *Choix de poésies*, II, 159 : « Manderon lo à Monpeslier, et quant il çuideron q'el apreses letras, et el apres chansons et vers, et sirventes, et tensons, et abaquest saber el *s'enjoglaric*.

** Sonnet CXLII,

Per mezz'i boschi inospiti e selvaggi.

« Arduennam sylvam, visu atram atque horrificam, transivi solus, et, quod magis admireris, belli tempore; sed incautos, ut aiunt, Deus adjuvat. » *Epistolæ*, Lyon et Genève, 1601, p. 9.

*** *As you like it*, act. II. « The melancholy Jaques, etc. »

Digitized by Google

voyant se dessiner à l'horizon les flèches gothiques d'un monastère : Allons, me disais-je, poussons une reconnaissance de ce côté. Qui sait si là-bas ne se trouvent point quelques-uns des trésors que je convoite*? »

Paris reçut deux fois Pétrarque dans ses murs : d'abord en 1336, alors que, pressé, comme il le dit lui-même, par l'aiguillon de la jeunesse, et préoccupé d'une image chérie, il voyait tout avec précipitation et d'un œil distrait; puis en 1360, à cinquante-huit ans, avec un caractère officiel, et chargé par la cour de Milan de faire compliment au roi Jean sur sa délivrance. Pétrarque, il faut le dire, aimait peu la France. Pour lui, comme pour la plupart de ses compatriotes, nous étions des barbares qu'on ne visitait que par curiosité, et ses lettres renferment à cet égard des témoignages peu flatteurs pour notre amour-propre national. « Paris est la ville la plus mal odorante qu'il connaisse, à l'exception toutefois d'Avignon... Elle est inférieure à sa réputation, et doit beaucoup aux mensonges de ses habitants **. Dans une lettre à Philippe de Vitry, évêque de Meaux, auteur d'une traduction en vers inédite des *Métamorphoses d'Ovide*, il le raille sur sa badauderie parisienne. «L'aspect du Petit-Pont, avec son arche en dos de tortue, exerce sur toi une fascination par trop grande, et le murmure de la Seine qui coule au-dessous a pour tes oreilles un charme exagéré ***. » Dans ce lieu qu'ont immortalisé les leçons de Sigier et les souvenirs du Dante, il ne voit qu'une ruelle bruyante (*vicus fragosus*); et il compare notre célèbre université à une corbeille rustique dont les fruits venus de l'étranger font le plus bel ornement ****.

Indépendamment de ces boutades, on trouve dans les œuvres de Pétrarque deux plaidoyers en règle contre la France, et ayant pour objet de démontrer la supériorité de l'Italie. Le premier est une lettre écrite au pape Urbain V pour le déterminer à reprendre possession du siége de Rome, malgré les instances du roi de France, qui voulait le retenir à Avignon *****; le second, une réplique à la réfutation qu'en avait faite un Français anonyme ******. Dans ces diatribes d'une latinité assez élégante, mais qui n'est pas exempte de recherche et de déclamation,

* « Si quando visendi desiderio in longinqua proficiscerer, visis forte eminus monasteriis veteribus, divertebam illico, et : Quid scimus, inquam, an hic aliquid eorum sit quæ cupio? » *Rerum senilium*, VI, 2.

** « Olentiorem nullam vidi; una excipitur Avenio... famæ inferior... Multa suorum mendaciis debens. » *Opera*, p. 870.

*** « Nimis tibi Parvus pons Parisiensis impressit testudinei sui arcus effigiem; nimis aures tuas subterlabentis Sequanæ murmur oblectat. » *Epistolæ*, p. 580, 870.

**** « Ruralis est calathus, quo poma undique nobilia et peregrina deferantur. » *Opera*, p. 1030.

***** *Opera*, p. 844.

****** *Ibid.*, p. 1068.

Digitized by Google

l'histoire ancienne et moderne, sacrée et profane, est mise à contribution pour diffamer notre pauvre France. Un des arguments favoris dont l'auteur se sert contre nous, c'est que Ponce-Pilate était Gaulois. Du reste, il nous refuse le sens moral, nous chicane l'esprit et le courage, et, dans sa fureur de dénigrement, il va jusqu'à médire de nos vins, mieux appréciés cependant par ses amis les cardinaux de la cour d'Avignon.

« Pour oser, dit-il, comparer la France et l'Italie, il faut n'avoir aucune notion de l'histoire. Discuter sur les qualités intellectuelles des deux pays serait ridicule, quand les livres sont là pour porter témoignage. Qu'a produit la langue latine sur les arts libéraux, sur l'histoire naturelle ou politique, sur l'éloquence, la morale, la philosophie en général, qui ne soit presqu'en totalité de l'invention des Italiens? Car, si des étrangers se sont essayés avec succès sur quelques-unes de ces matières, ils ont écrit ou étudié en Italie. L'un et l'autre droit dont nous usons a été établi et expliqué par des Italiens. Qu'on ne cherche pas hors de cette contrée des orateurs et des poètes. C'est là qu'ils sont nés ou qu'ils se sont formés tous. En un mot, littérature, politique, tout est sorti de là ou s'y est perfectionné. Et, je vous prie, à cet ensemble de travaux, à ces études sérieuses et variées, que peuvent opposer les Français? les écoles de la rue du Fouarre *. Car ce sont gens facétieux et toujours contents d'eux-mêmes; beaux joueurs, je l'accorde, chanteurs joyeux, intrépides buveurs et bons convives. Heureuse nation, pensant toujours mal des autres et bien d'elle-même! Qui ne lui envierait ses illusions? » Puis, pour mieux prouver, sans doute, combien il est à l'abri de cette infatuation patriotique, Pétrarque ajoute que la gravité, la moralité, furent constamment le partage des Italiens, et que la vertu, fût-elle bannie du reste de la terre, se retrouverait en Italie **. « Voilà, dit-il, une argumentation à laquelle on ne répondra jamais avec succès, si ce n'est sur l'arche du Petit-Pont ou dans la rue du Fouarre (décidément Pétrarque avait gardé rancune à ces deux localités), où tout ce qui se débite contre l'Italie est sûr d'obtenir les applaudissements des étudiants et des grisettes ***. »

Si nous voulions nous donner le plaisir facile d'opposer le poète à lui-même, nous rapprocherions de ces passages celui où il se dépeint à son entrée dans Paris, comme Apulée à Hypate, la ville des enchantements, frappé d'admiration et de stupeur, passant à regarder autour de lui de longues journées, et y ajoutant les nuits, quand les jours ne suffisaient pas****. Nous rappellerions le tableau pathétique qu'il trace,

* « Nisi forte unus his omnibus Staminum vicus objicitur. » *Opera*, p. 848.
** *Ibid.*, p. 847.
*** « Mulierculis puerisque plaudentibus. » *Ibid.* p. 1080.
**** *Epistolæ*, p. 10.

Digitized by Google

lors de son second voyage, des changements apportés par la guerre dans ce royaume de France autrefois si riche et si florissant *, dans cette capitale, grande cité, à tout prendre, malgré les fables qu'on publiait d'elle **.

« Où sont, s'écrie-t-il douloureusement, ces richesses qu'on y voyait étalées, cette joie publique, cette ardeur d'étude, cette foule d'écoliers qu'on entendait disputer dans les rues? Au bruit de leurs syllogismes a succédé celui des armes, des corps-de-garde et des machines de guerre. Au lieu de bibliothèques, on ne voit plus dans cette ville que des arsenaux; la tranquillité qui y régnait comme dans son temple en est bannie; les rues sont désertes, les chemins couverts d'herbes et de ronces : ce n'est plus qu'une vaste solitude. »

Nous pourrions ajouter qu'au sein de ce royaume, où, à l'en croire, personne ne parlait sa langue, où l'on ne comptait que des barbares***, il avait trouvé des amis, non-seulement dans de savants Italiens qui n'avaient pas dédaigné d'y fixer leur séjour : Denis de Robertis, professeur de théologie à l'université de Paris; Robert de Bardi, chancelier et chanoine de Notre-Dame; mais encore dans plusieurs Français : Pierre Berceure, Nicolas Oresme, Philippe de Vitry, nos plus anciens traducteurs, qui avaient suivi de bien près l'Italie dans l'étude de l'antiquité, et dont le premier, si l'on en croit Warton****, serait de plus auteur du livre des *Gesta Romanorum*, tant exploité par les conteurs du moyen-âge. Lorsque, brûlant de lire Aristote dans sa propre langue, il ne trouvait en Italie que le savant Barlaam pour la lui enseigner, il aurait pu l'apprendre en France de ceux que nous venons de nommer et de plusieurs autres encore. Il nous serait facile aussi de rappeler que le poète hésita longtemps entre le laurier du Capitole et les palmes académiques que lui offrait l'université de Paris; qu'enfin, de son propre aveu, le roi Jean et le Dauphin, aux qualités desquels il se plaît à rendre justice*****, lui avaient fait l'accueil le plus libéral et le plus distingué dans une cour toute littéraire, à en juger par les détails curieux que donne l'abbé de Sade sur ce second séjour de Pétrarque à Paris, d'après une partie inédite de sa correspondance. On y voit, en

* *Opera*, p. 870, et de Sade, *Mémoires sur la vie de Pétrarque*, t. III, p. 540.

** « Ubi est illa Pariseos, quæ... magna haud dubio res fuit? Ubi scholasticorum agmina? etc. » *Opera*, p. 870, et de Sade, III, 542.

*** « Certe enim omnis Gallus est barbarus, sed non barbarus omnis est Gallus. » *Opera*, p. 1080.

**** Voy. Warton, *History of English poetry*, Dissert. III, on the *Gesta Romanorum*.

***** « Rex invictissimus et mitissimus hominum... Regis adolescentis canum et senilem animum, ac præcipuam quamdam urbanitatem linguæque modestiam magnis mihi in rebus apertam. »

Digitized by Google

effet, que le jeune prince, dont il vante l'urbanité et la maturité précoce, avait agréé l'hommage de son livre : *De Remediis utriusque fortunæ*, l'avait fait aussitôt traduire par son précepteur, et qu'il aimait à mettre le poète aux prises avec les savants et les beaux-esprits dont il s'entourait, circonstances qui supposent un degré de culture intellectuelle qu'on ne s'attendait pas à rencontrer dans la cour de France à cette époque *.

C'est probablement à ce dernier séjour de Pétrarque en France qu'il faut rapporter une épître en vers latins à Guy de Gonzague, seigneur de Mantoue. Celui-ci lui ayant demandé quelques ouvrages français, Pétrarque lui envoie le *Roman de la Rose*, et donne en passant sur ce poème son opinion, qu'on ne sera pas fâché de connaître après ce que nous en avons dit précédemment :

« La supériorité de la littérature italienne sur toutes les autres est bien prouvée par ce livre, que la France, si célèbre par l'art de bien dire, élève jusqu'au ciel, et qu'elle prétend, dans son enthousiasme, égaler aux chefs-d'œuvre des maîtres. L'auteur français y raconte ses rêves, ce que peut l'amour, ce que le cœur de la jeunesse renferme de flamme, les stratagèmes d'une vieille, les ruses que lui oppose le fol amant de Vénus, les peines qui l'attendent à l'entrée de la carrière, et son rude labeur, et ses courts instants de relâche, et les larmes fréquentes qu'il verse sur des joies passagères. Quel champ plus vaste et plus fécond pouvait s'offrir au talent du poète? Et pourtant, en racontant ses rêves, il sommeille, et sa muse paraît endormie, tout éveillée qu'elle est. Combien ils ont mieux exprimé la passion, ces chantres divins de l'amour, Virgile, Catulle, Properce, Ovide, et tant d'autres que l'antiquité et les temps modernes ont fait naître sur nos rives italiennes! Cependant, vous recevrez avec joie le livre que nous vous envoyons, et vous ne mépriserez pas notre présent ; car, puisque vous désiriez un ouvrage étranger et en langue vulgaire, je ne pouvais, croyez-moi, vous offrir rien de mieux, à moins que toute la France et Paris en tête ne se trompent sur le mérite de celui-ci**. »

En résumé, quand, mettant de côté les emprunts directs et positifs, on veut examiner les sources générales d'inspiration où avaient puisé les trois génies qui, dans la littérature italienne antérieure au seizième siècle, représentent la haute spéculation, l'esprit et le sentiment, on arrive à reconnaître que « la France avait passé par-là. » On peut dire de Dante, comme de Molière, que, par son génie, il appartient autant à l'Europe tout entière qu'au pays où le ciel plaça son

* De Sade, III, 542 et suiv.

** *Opera*, III, 114. Nous traduisons de notre mieux le texte latin, horriblement défiguré par les éditeurs allemands des œuvres complètes de Pétrarque.

Digitized by Google

berceau. C'est le poète du moyen-âge; mais c'est le poète dialecticien, formé à l'école de la philosophie scolastique, dont l'université de Paris était la plus haute expression. La manière de Boccace, dans le *Décaméron*, si différente du style tendu et affecté qui règne dans la *Fiametta* et le *Filocopo*, cette qualité pour laquelle la langue italienne n'a pas de mot, la naïveté, tout cela, à travers la forme élégante que l'auteur a puisée dans ses réminiscences classiques, rappelle l'inspiration des trouvères, et comme un parfum de l'esprit français. Enfin, les idées raffinées de Pétrarque sur l'amour sont évidemment empruntées aux rêveries des troubadours, relevées peut-être par le platonisme, et exagérées par la subtilité de l'imagination italienne.

Maintenant, avant de suivre l'Arioste et le Tasse dans leurs excursions à travers notre littérature ou sur notre sol, nous nous arrêterons quelques instants sur le tableau que traça de la France, à la même époque, un poète italien d'un ordre inférieur, mais non sans mérite, Alamanni, que François Ier avait accueilli et traité avec sa générosité habituelle. Le poème d'où nous le tirons, *la Coltivazione*, est dédié à ce prince et à Catherine de Médicis, alors dauphine; il renferme des détails curieux sur l'état de l'agriculture, sur le soin que François Ier prenait de ses palais et de ses jardins, entre autres de Fontainebleau: *il fonte gentil delle acque*. L'éloge de la France, de son climat, de ses habitants, de ses souverains, revient à chaque pas dans ce livre, qui, à ce titre au moins, mériterait d'être mieux connu chez nous. C'est à la fin du premier chant qu'après avoir tracé une affrayante peinture de la vie champêtre, il se demande dans quel pays le cultivateur peut actuellement goûter ainsi, avec sécurité et avec joie, le fruit de ses travaux.

* « Ce n'est plus dans le beau pays d'où je suis exilé, ce n'est plus

* « *Ma qual paëse e quello* », etc. *La Coltivazione*, libro primo — Nous empruntons, avec quelques changements, la traduction de Ginguené. Nous voudrions rapprocher de cette peinture, où Alamanni fait contraster d'une manière si frappante l'état de la France avec celui de l'Italie, deux sonnets du même auteur, qui expriment des idées analogues; mais nous demandons la permission de les donner ici en italien, désespérant de faire passer dans notre langue cet accent de douleur poignante, d'amère tristesse, et ce charme tout musical.

Quanta invidia ti porto, amica Sena,
Vedendo ir l'onde tue tranquille e liete
Per si bei campi a trar l'estiva sete
A fiori e l'erbe onde ogni riva e piena!

Tu la città che'l tuo gran regno affrena
Circondi e bagni, e in lei concordi e quete
Vedi le genti si che per te miete
Utile e dolce ad altrui danno e pena.

Digitized by Google

dans ma chère Italie ; depuis que vos drapeaux, ô grand roi, s'en sont éloignés, elle est plongée dans le deuil et livrée aux horreurs de la guerre. Plus de sûreté dans les campagnes pour les laboureurs ni pour les bergers. Que le villageois italien fuie donc désormais son antique demeure; qu'il passe les Alpes, qu'il se réfugie dans le sein de la France; qu'il repose en sûreté à l'ombre de vos ailes et sous l'abri de votre empire. S'il ne trouve pas ici un soleil aussi chaud, un ciel aussi pur; s'il n'a pas sous les yeux ces vertes collines de la Toscane, où Pallas et Pomone ont leur plus belle demeure; s'il ne voit pas ces citronniers, ces lauriers, ces myrtes, qui couvrent les campagnes de Parthénope; s'il ne peut trouver ici les ondes ni les rivages de Benaco et de mille autres lacs, ni l'ombrage, ni les parfums, ni les agréables rochers qu'environne et vient baigner la mer de Ligurie, ni les vertes prairies et les vastes plaines que le Pô, l'Adda, le Tésin arrosent et couvrent de fleurs, il y verra des campagnes découvertes et fécondes qui s'étendent sans fin jusqu'à fatiguer les regards, où le bon laboureur daigne à peine se séparer de son voisin par une fosse étroite ou par une pierre; il verra de charmantes collines, d'une pente si douce et si agréable, séparées délicieusement par de si clairs ruisseaux et de si sombres vallées, qu'elles forceraient de s'arrêter le voyageur le plus empressé....; mais ce qui vaut beaucoup mieux encore, il n'y verra point de volontés divisées, ni de désirs avides, ni l'aveugle ambition de

Il mio bel Arno ahi ciel! chi vide in terra
Per alcun tempo mai tant'ira accolta
Quant or sevra di lui si larga arde?

Il mio bel Arno in si dogliosa guerra
Piange sogetto e sol poiche gli e tolta
L'antica gloria sua di libertade.

———

Io pur, la dio mercè, rivolgo i passi
Dopo il sest' anno a riveder ti almeno
Superba Italia, poiche star ti in seno
Dal barbarico stuol' m'è tolto, ahi lasso!

E con gli occhi dolenti, e 'l viso basso
Sospiro e inchino il mio natio terreno
Di dolor, di timor, di rabbia pieno,
Di speranza e di gioia ignudo e casso.

Poi ritorno a calcar l'Alpi nivose,
E'l buon Gallo sentir, ch' io trovo amico
Più de figli d'altrui che tu di tuoi.

Ivi al soggiorno solitario antico
Mi starò sempre in quelle valli ombrose
Poi che il ciel lo consente e tu lo vuoi!

Digitized by Google

dominer, qui détruit ailleurs la vertu, la pitié, l'honneur et la foi. Ainsi, nous trouvons aujourd'hui, sur le sein dénaturé de la malheureuse Italie, chaque habitant devenant un Marcel et se faisant chef de parti; tandis qu'ici on voit le peuple rempli d'amour et d'un véritable esprit de paix; tous, riches seigneurs, obscurs plébéiens, vivant ensemble de bon accord, unis par la charité, chacun conservant son bien sans violer celui des autres. »

Ce tableau de la France était-il vrai au seizième siècle? Nous avouons franchement qu'à nous, lecteurs du dix-neuvième, certains traits paraissent flattés. Mais cet hommage si bien senti d'un étranger au prince et au pays qui avaient adouci pour lui les rigueurs de l'exil nous a paru mériter d'être reproduit, quand même la reconnaissance et le désir de faire contraste avec les malheurs de son pays l'auraient entraîné à représenter le nôtre sous de trop riantes couleurs. Mieux encore que dans les manuscrits laissés par lui en France, et dont quelques-uns se retrouvent encore dans nos bibliothèques *, le souvenir du poète vivra dans les beaux vers dont sa muse reconnaissante a payé l'hospitalité française.

Au quatorzième siècle, trois hommes de génie avaient donné à l'Italie la prééminence littéraire. Elle la retrouva au seizième, grâce surtout à deux poètes que nous examinerons à leur tour dans leurs rapports intellectuels ou matériels avec notre pays.

La perfection de la forme atteinte pour la première fois chez les modernes, dans un genre de poésie qui passe pour le plus difficile de tous, voilà ce que la France admira dans l'Arioste et dans le Tasse; mais ne devaient-ils rien eux-mêmes à la France? Où avaient-ils puisé le type de l'épopée chevaleresque, sérieuse ou badine, telle qu'ils la traitèrent, suivant la nature diverse de leur génie, si ce n'est dans ces vieilles chansons de geste des douzième et treizième siècles, que nous avons vues importées de France en Italie dès cette époque, connues de leurs grands écrivains du siècle suivant, enfin mises en prose et popularisées dans les deux pays à partir de cette dernière époque? Leur Giraldi n'a-t-il pas confessé l'évidence, lorsqu'il a reconnu que l'Italie nous avait emprunté le nom et la chose **, et notre Henri Estienne n'a-t-il pas été fondé à dire : « Nous avons des rommans qui pourroyent estre les bisayeulx, voire trisayeulx du plus ancien auteur qu'ils aient ***? » Pendant trois siècles, les chroniques poétiques de la France,

* Marsand, *Manoscritti italiani*, 1,551.

** « Mi par di poter dire che questa sorte di poesia habbia avuta la prima origine e il primo principio da Francesi, da quali ha forse ancor havuto il nome. »

*** *La Précellence du langage françois*, édition Feugère, p. 18.

Digitized by Google

les cycles de Charlemagne, de la Table-Ronde, des Amadis, défrayèrent le génie italien. On vit d'abord paraître en Italie des compilations informes en vers et en prose, destinées au peuple, mais curieuses à étudier, parce qu'on y trouve le germe des compositions plus régulières qui les suivirent: *Buovo d'Antona*, d'après un vieux roman français*; *la Spagna*, empruntée à la *Chanson de Roland*** et à la *Chronique de Turpin****, que le compilateur n'appelle jamais que *il Libro*, le livre par excellence; *i Reali di Francia*, vaste répertoire des fictions romanesques antérieures à Charlemagne ou supposées telles, et où nous retrouvons quelques-uns de nos originaux perdus. La propagation du christianisme par les armes de la France; la prédestination de ses rois, représentés surtout par Charlemagne, à cette mission providentielle, telle est l'idée toute française qui domine dans la presque totalité de ces ouvrages. C'est toujours le *Gesta Dei per Francos*.

Puis ces compilations grossières prennent la forme de compositions régulières; un peu de grâce et d'imagination vient se mêler à ces grands coups de lance qui plaisent tant au vulgaire et à d'autres encore. Pulci, qui avait voyagé en France, met à contribution *le Chevalier au lion, les Quatre fils Aymon, la Chanson de Roncevaux*****, et ce railleur trouve, pour dépeindre le désastre de notre armée, des accents pathétiques où l'on sent une inspiration toute française******. Boiardo et Berni travaillent encore sur ce fonds inépuisable des aventures romanesques de Charlemagne, si cher aux imaginations italiennes. Alamanni emprunte au Cycle, moins exploité par elles, de la Table Ronde, son *Giron le Courtois*, et affaiblit souvent les beautés franches de l'original *******.

* *Boves d'Antone*. Paris, in-4°, goth., sans date.

** Voy. les rapprochements établis par M. Génin, dans sa *Chanson de Roland*, entre *la Spagna* et ce poëme. *Introduction*, p. 137.

*** « Mettendo lo Turpin, lo metto anch'io »,

dit aussi l'Arioste.

**** Comparez Pulci, c. XXVII, st. 108 et suiv., avec la *Chanson de Roncevaux*, éd. de Francisque Michel, p. 82, 88, 92. M. Ranke, dans son ouvrage: *Zur Geschichte der italienischen poesie*, Berlin, 1839, 4°, remarque que cet épisode, le seul sérieux et pathétique du *Morgante*, n'a pas cessé, depuis l'époque de sa première publication jusqu'à nos jours, d'être réimprimé séparément comme livre populaire.

***** D'autres indices semblent prouver que Pulci a puisé à des sources françaises. Par exemple, dans son poëme, Gano ou Ganelon est pendu, comme Loup, duc de Gascogne, qui joue le même rôle dans notre histoire, au lieu d'être tiré à quatre chevaux comme dans toutes les compilations italiennes, d'après le faux Turpin. D'ailleurs, Fauriel a bien démontré que cette longue lutte des chrétiens et des Arabes d'Espagne sur la frontière des Pyrénées dut former tout d'abord un thème de poésie populaire dans la Gaule méridionale.

****** Ginguené cite pour exemple la devise gravée sur la lame de l'épée de

Digitized by Google

Ces beautés soutiennent parfois la comparaison avec les peintures des maîtres eux-mêmes, malgré le désavantage d'un idiome grossier, d'un siècle ignorant : par exemple, lorsque Jean Bodel, dans la *Chanson des Saxons,* nous montre à la cour d'Aix-la-Chapelle les grands vassaux, les puissants barons de Liége et d'Argonne,

Et li quatorze rois dont Karles se couronne;

lorsque plus loin Guiteclin (ou Witikind), chef des Saxons, demandant conseil à ses hommes pour résister aux Français, un d'entre eux lui répond :

Guiteclin, fait-il, sire, molt le te dis sovent
Que tu querroies chose dont seriens dolent.
Quant tu gastas Coloigne, molt erras folement...
Pépin fut rois de France, qui fist en son jouvent
Mainte riche bataille et maint estor pesant.
Petis fut à merveille, mès molt ot hardement.
Mais ainc n'osa cil faire ce que cist entreprent.
Quant Karles va en ost, n'i va si povrement
Qu'il n'ait quatorze rois de son droit tenement,
Et bien quarante dus, et contes plus de cent.
Amés est de ses homes et servis durement...
Pour ce vient bien à chief de çou qu'il entreprent.

Nous le demandons, cette description de la cour de Charlemagne est-elle donc inférieure à celle que renferme le XIVe chant de *Roland le Furieux* :

« Qui si erano baroni e paladini,
» Re, duci, cavalier, marchesi e conti, etc. »

Veut-on prendre un épisode d'un autre genre? Tout le monde connaît les peintures pathétiques que le Tasse a tracées de Suénon mourant, de Tancrède près d'expirer :

Trar molto il debil fianto oltra non puote;
E quanto più si sforza, più s'affanna :
Onde in terra s'asside, e pon le gote
Su la destra, che par tremula canna.
Ciò che vedea, pargli veder che rote;
E di tenebre il dì già gli s'appanna.
Alfin isvienc...

Giron :

« Loyauté passe tout, trahison honnit tout. »

que l'auteur italien a ainsi délayée et affaiblie :

« Lealta reca honor, vittoria e fama;
» Falsitade honta et duol dona a ciascuno. »

Digitized by Google

C. XIX.

Giaben, prono non già : ma, come volto
Ebbe sempre alle stelle il suo desire,
Dritto ei teneva inverso il cielo il volto,
In guisa d'uom che pur la suso aspire.
Chiusa la destra, e 'l pugno avea raccolto
E stretto il ferro, e in atto di ferire;
L'altra su 'l petto in modo umile e pio
Si posa, e par che pardon chieggia a Dio.

C. VIII.

Eh bien! à cette brillante imagination du poète de la cour d'Este et du siècle de Léon X, secondée par une langue musicale et pittoresque, nous osons opposer la peinture de notre vieux trouvère artésien du treizième siècle, avec son rude idiome, avec les entraves du couplet monorime. Voici comment il décrit la mort de Bérard de Montdidier, le compagnon d'armes de Baudouin :

Berart pert sa vertu, s'est à terre versez,
La mort le va hastant, plusieurs fois s'est pasmez.
De trois pois d'erbe fresche, au nom de Trinitez
S'estoit commeniez, ni fu prestes mandez.
Lors s'estant à la terre, contre Orient, li bers,
La boche li nercist, si a les dens sarrez,
Li bel oil de son chief sont pâle et oscurez,
De ses bras a fait crois, et sor son pis posez...
La parole li faut, l'espirs en est alez...
Haï! Karles, bons rois, quant de fi le saurez,
N'iert pas legière chose que soiez confortez;
Quar le meillor de l'ost enfin perdu avez.

(*Chanson des Saxons*, coupl. 249.)

Bernardo Tasso, le père de l'auteur de *la Jérusalem*, avait traité, non sans succès, un sujet dont la plus ancienne version connue paraît être espagnole, mais que Huet et Tressan croient d'origine picarde, celui d'Amadis *. C'est en partie à la cour de Henri II qu'il composa ce poème sur le héros que celle de François Ier avait adopté; il y sème des traits et des épisodes à la louange de la maison de

* *Partenopex de Blois* avait été indiqué dans la *Bibliothèque des Romans* comme traduit d'originaux espagnols et catalans, lorsque Legrand d'Aussy « s'étant aperçu, dit-il, qu'on nous donnait souvent des ouvrages d'origine française pour des traductions d'œuvres étrangères, » établit victorieusement la propriété de la France sur ce poème qu'il proposait de publier dans sa forme originale comme il l'a été depuis.

Digitized by Google

France, et si, plus tard, en poète courtisan, il retourne ces traits à l'adresse de Philippe II, le lecteur français peut toujours reconnaître dans son poème un sujet national, des localités et des personnages familiers à sa mémoire; Urgande la *déconnue* (*sconosciuta*), etc.

Enfin il se trouva deux poètes de génie qui devinèrent le parti qu'on pouvait tirer de ces fictions pour remplacer le merveilleux et l'intérêt national des épopées antiques. Il leur fut donné de saisir le moment où le moyen âge disparaissait devant un nouvel ordre d'idées, sans que ces souvenirs eussent encore perdu leur prestige. La résurrection factice, que tenta François Ier, de la chevalerie, morte comme institution, mais chaude et palpitante encore comme inspiration poétique, servit merveilleusement l'entreprise littéraire de l'Arioste et du Tasse. *Roland le Furieux* paraissait en 1516, précisément un an après que Bayard, en armant son roi chevalier, lui avait adressé ces paroles : « Sire, autant vaille que si c'estoit Roland ou Olivier, Godefroy ou Baudouin son frère. » Enfin les deux auteurs suppléaient habilement à l'absence d'un sujet purement national, l'un par la variété d'épisodes, de lieux, de personnages que lui fournissait le vaste répertoire des traditions chevaleresques; l'autre, par la communauté d'intérêt religieux et politique qui, pour l'Europe chrétienne, s'attachait au souvenir des croisades. Car de même que le poème du Dante avait été l'épopée du moyen âge féodal, ceux de l'Arioste et du Tasse peuvent passer pour la légende chevaleresque de la chrétienté tout entière. *Roland le Furieux*, c'est la tradition de Charlemagne; *la Jérusalem délivrée*, c'est la croisade en Terre-Sainte. Les deux poèmes sont cosmopolites comme l'idée de la papauté et les prétentions de l'Empire.

L'Arioste n'avait pas vu la France; il se contentait, comme il l'a dit lui-même, de connaître le beau pays qui lui avait donné naissance, et de chercher sur la carte le reste de la terre *; ou plutôt la puissance de son imagination lui ouvrait à son gré les régions sans bornes de la fantaisie. Néanmoins son père avait rempli une mission en France. Son protecteur, le cardinal Hippolyte d'Este, resta fidèle au parti français, quand le pape Jules II s'arma contre nous. La pensée du poète lui-même se tourna plus d'une fois vers la France, soit quand il eut l'idée d'un poème sur les guerres d'Edouard d'Angleterre et de Philippe-le-Bel, soit quand il traduisit quelques-uns de nos vieux romans,

* « Vist'ho Toscana, Lombardia, Romagna,
Quel monte che divide, e quel che serra
Italia, e un mare e l'altro che la bagna,
Questo mi basta; il resto della terra,
Senza mai pagar l'oste andrò cercando
Cor Tolomeo. » *Satir III.*

Digitized by Google

peut-être *Tristan*, dont la folie n'est pas sans analogie avec celle de Roland, dans sa cause et dans ses effets; *Tristan* dont les aventures ont trouvé place dans le trente-deuxième chant de son poème, et auquel il a emprunté l'idée des deux fontaines de l'amour et de la haine, cause première de tant de vicissitudes dans les amours de Renaud et d'Angélique; peut-être fut-ce *Baudouin de Sebourg*, où des critiques peu habitués à se rencontrer dans la même opinion se sont accordés à retrouver sa manière: « la verve caustique, le décousu capricieux de la narration et surtout l'humeur railleuse qui se joue incessamment du sujet, du lecteur et de l'auteur lui-même*. En effet, cette bonhomie malicieuse qui tient le milieu entre le ton convaincu de l'Anglais Spenser, le sérieux solennel des romanciers espagnols et l'ironie froide et perpétuelle de Pulci, son compatriote; ce demi-sourire qui semble flotter perpétuellement entre la conviction et le doute; ces avant-propos inconnus à l'antiquité, où l'auteur se met naïvement en scène; ce contraste entre la gravité de la forme et la frivolité du fond, cette philosophie qui se rit sans amertume, mais sans en être jamais dupe ni complice, des erreurs et des fautes de l'humanité, tout cela n'est pas plus caractéristique de Berni et de l'Arioste que de l'esprit français, depuis les fabliaux jusqu'à Voltaire.

Telles sont les affinités qui, plus encore que les physionomies familières de Charlemagne et de Roland, ces localités aux noms bizarrement exacts**, cette peinture du vieux Paris, reconnaissable encore aujourd'hui à la description que le poète en a tracée, font qu'en lisant l'Arioste le lecteur français se trouve, s'il est permis de le dire, en pays de connaissance. Aussi a-t-il exercé une attraction toute particulière sur les esprits les plus éminemment français. Parmi ses nombreux traducteurs et imitateurs en vers, au seizième siècle***, on trouve Mellin de Saint-Gelais et Nicolas Rapin. Au dix-septième, madame de Sévigné avoue son faible pour les grands coups de lance de notre auteur, et La Fontaine se plaît à lui emprunter *l'Anneau d'Hans Carvel, les Oies du frère Philippe, la Coupe enchantée*, et surtout *Joconde*, ce charmant épisode où le Bonhomme n'a pas trop de tout son esprit pour lutter avec l'original. Enfin Voltaire, après l'avoir traité

* Paulin Pâris, *Chanson d'Antioche*, introduct., p. LIV. — Génin, *Chanson de Roland*, introduct., p. CXL.

** « Presso à San Malo ritrovò un legno...
Passò la notte il monte San Michele...

Breaco (Bréhec) et Landriglier (Lan-Tréguier) lascia a man manca. »
Orlando, c. IX, st. 15 et 16.

*** *Imitations de plusieurs chants de l'Arioste*, publiées par Lucas Breyer en 1572. C'est là que paraissent les premiers vers de Desportes.

Digitized by Google

un peu légèrement dans ses premiers ouvrages *, revient sur son compte avec une chaleur singulière; il avoue qu'il s'est trompé, et, ce qui lui coûtait moins sans doute, en traduit quelques morceaux avec cette élégance facile qu'on lui connaît; puis, comme il mettait toujours un peu de passion même dans la justice, il proclame en définitive que l'Arioste écrit beaucoup mieux que La Fontaine, est cent fois plus peintre qu'Homère, et vaut mieux à lui seul que tous les romanciers ensemble **.

Pour le Tasse, les rapports avec la France ne furent pas, comme pour l'Arioste, purement intellectuels. Il ne se contenta pas d'emprunter à nos vieux romans son *Rinaldo*, où nous retrouvons les quatre fils Aymon, la forêt des Ardennes, le cheval Bayard, l'enchanteur Maugis, tout le personnel et la géographie de nos légendes chevaleresques et de notre *Bibliothèque bleue;* à notre Dubartas, si prisé des étrangers et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, son poème des *Sept journées de la Création;* il fut en contact matériel avec la France, et à l'âge de vingt-six ans, déjà connu par le premier de ces ouvrages, y suivit, vers la fin de l'année 1570 ***, le cardinal d'Este, envoyé par le pape auprès de Charles IX pour appuyer les intérêts catholiques compromis par les exigences du protestantisme. La Saint-Barthélemy approchait. Il ne faut pas demander à notre poète, italien, croyant, et protégé d'un cardinal, un esprit de tolérance philosophique bien rare à cette époque. A ses yeux, l'intimidation et le châtiment des Huguenots étaient l'unique remède aux dissensions religieuses, et l'extirpation de l'hérésie le premier devoir d'un roi. On a sa profession de foi à cet égard dans un *Discours politique* ****, daté de 1585, où nous remarquons ce passage : « Charlemagne et Godefroi de Bouillon sont admirés pour avoir signalé leur zèle à propager la vraie religion, à exterminer les ennemis du Christ, et non pour avoir mené la vie d'un ermite ou d'un moine, » témoignage curieux des préoccupations politiques et littéraires de l'auteur, qui opposait ainsi dans sa pensée, à la pâle physionomie du roi de la Ligue, le type militant et chevaleresque ressuscité par son génie.

* *Essai sur le poème épique.*

** *Dictionnaire philosophique*, v° *Epopée*, et *Correspondance*, LXV, 428, LXIX, 102, édit. Beuchot.

*** « Quà è il Tasso e gli altri della corte d'Este. » Lettre de Jacopo Corbinelli, datée de Paris, 1er décembre 1570. Ce Corbinelli, aïeul du *fidèle Achate* de madame de Sévigné, fut attaché par Catherine de Médicis à la maison du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il mérita les éloges du chancelier de l'Hôpital, et contribua beaucoup à propager en France le goût de la littérature italienne par les éditions et les écrits qu'il publia en cette langue.

**** *Discorso intorno alla sedizione nata nel regno di Francia.* Tasso, *Opera*, Pisa, 1823, 80, XI, 320.

Digitized by Google

Dès son séjour à l'université de Padoue, il avait conçu l'idée d'un poème épique dont le sujet serait la conquête de Jérusalem par les chrétiens sous le commandement de Godefroi de Bouillon. Dans le milieu poétique et chevaleresque où l'avaient jeté l'*Amadigi* de son père et son propre *Rinaldo*, avait-il, comme l'Arioste, rencontré, étudié, ou même traduit quelques manuscrits de nos vieux poèmes, encore aujourd'hui si peu connus, du cycle des croisades, *le Chevalier au Cygne*, la *Chanson des Caitifs*, celle *d'Antioche* ou de *Jérusalem*, l'épopée provençale de Georges Béchada sur la guerre libératrice que prêcha Pierre l'Ermite et que dirigea Godefroi de Bouillon, ou cet autre poème, également perdu, dans lequel un troubadour inconnu avait chanté les exploits des seigneurs provençaux contre les Maures et introduit, entre autres épisodes romanesques, le combat singulier d'un autre Argant contre un autre Tancrède *? On peut trouver singulier qu'il nous reste aujourd'hui un si petit nombre de ces grandes compositions provençales, dont l'existence est attestée par Raynouard, par Fauriel et par le Tasse lui-même **. N'est-il pas possible que quelques-unes d'entre elles, transportées en Italie par les Albigeois et enveloppées dans la proscription qui poursuivait leurs ouvrages hétérodoxes, aient passé sans bruit de main en main et que, pour nous servir d'une expression vulgaire, elles n'aient pas été perdues pour tout le monde ?

Quoi qu'il en soit, le biographe Serassi nous montre le Tasse travaillait à son épopée sur les routes et dans les hôtelleries de France. Plus tard il y ajouta un grand nombre de stances à Chaalis, riche abbaye du cardinal d'Este, dont les étangs et les bois confinent à ceux d'Ermenonville, témoins deux siècles plus tard des dernières rêveries de J.-J. Rousseau. A Paris, il fut présenté au roi par le cardinal comme le chantre de Godefroi et des héros français de la croisade. Charles IX pouvait encore sourire aux poètes et à la poésie, qu'il aimait.....

Le Tasse fut reçu avec distinction; il suivit la cour à Blois, à Tours, à Chenonceaux, dans cette « molle région » si chère aux voluptueux Valois, et qu'il a peinte dans ses vers ***. Là, suivant une remarque ingénieuse, il put prendre l'idée des enchantements d'Armide

* Fauriel, *Histoire de la Poésie provençale*, XI, 381.

** « E romanzi furono detti quei poemi o piuttosto queste istorie favolose che furono scritte nella lingua de' Provenzali o de' Castigliani. » *Opere*, édit. de 1744, IV, 210. Il est certain que des poèmes français, dont les originaux sont aujourd'hui perdus, ne se retrouvent plus que dans des traductions ou imitations étrangères. Nous en avons vu un exemple dans les *Reali di Francia*. Southey en cite d'autres à propos de traductions espagnoles.

*** « La terra molle e voluttuosa
Simili a se gli abitator produce. »

Digitized by Google

au milieu de l'*escadron volant* de la reine; Condé, séduit et désarmé, lui a peut-être fourni quelques-uns des traits de Renaud captivé par la princesse de Damas; de même que Blois et Chambord rappelaient, quelques années plus tard, à l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomano, les demeures fantastiques de Morgane et d'Alcine *.

Du reste, le Tasse ne fut pas moins bien accueilli des princes de la littérature; tous les poètes de la Pléiade, Ronsard à leur tête, s'empressèrent à l'envi autour de leur confrère en poésie, et le rapprochement de ces deux noms sembla personnifier l'union des Muses françaises et italiennes.

Mais tous ces honneurs, cet échange d'hommages poétiques n'enrichissaient point le Tasse; pauvre il était venu en France, pauvre il la quitta, si l'on en croit l'anecdote, rapportée par plusieurs auteurs **, d'un écu emprunté en partant à une dame, ou, suivant les autres, à Ronsard lui-même, et du même habit apporté par lui d'Italie et remporté après un an de séjour. Ces circonstances, et la perte des bonnes grâces du cardinal son protecteur, ont pu influer sur le jugement qu'il porte sur la France dans sa lettre au comte Hercule de Contrari ***. Ce jugement est plutôt d'un économiste que d'un poète : il passe en revue le climat, les produits, les habitants, l'aspect du pays, celui des villes, et ne trouve guère à louer que le teint de nos femmes et la qualité de nos vins; encore se déclare-t-il peu compétent, au moins sur le second article. D'ailleurs l'épigramme suit de bien près l'éloge sur ce point, car après avoir caractérisé ainsi les vins de France : « beaucoup de force et peu de fumet, » il ajoute : « C'est précisément l'inverse du caractère des Français. » Nos plaines des environs de Paris, de la Normandie et de la Picardie lui semblent monotones; nos escaliers en colimaçon lui font tourner la tête; l'architecture de nos églises lui

* « Che sono machine reali et di quelle apunto che fanteggiano li Romanzi esser state case di Morgana e di Alcina. » *Relations des ambassadeurs vénitiens*, II, 490.

** Balzac, Gui Patin, le P. Romuald. Voyez le joli sonnet où, faute d'argent pour se procurer d'autre lumière, il prie sa chatte de lui prêter pendant la nuit celle de ses yeux. Quelques mois avant son voyage en France il était obligé de mettre en gage l'épée dont il avait hérité l'année précédente, et avec laquelle son père avait brillamment servi le duc de Mantoue, ainsi que l'atteste le billet autographe suivant :

« Io sottoscritto dichiaro d'aver ricevuto dal signore Abram Lévi venticinque lire p. le quali ritiene in pegno una spada del mio padre, sei camiscie, quattro lenzuoli, due tovaglie.

» A di 2 di marzo 1570. TORQ. TASSO. »

On cite aussi cette lettre à sa sœur : « Les hauts-de-chausses que Mme Léonora m'a donnés sont de belle étoffe, mais ils commencent à se trouer, et je n'ai pas de quoi les faire raccommoder; veuillez lui demander de l'argent ou la pièce pareille. »

*** *Opere*, XIV, 323.

Digitized by Google

paraît barbare; la peinture et la sculpture, grossières; néanmoins, il vante le coloris et même le dessin des vitraux qui les décorent, et l'élégance des flèches qui les surmontent.

Le sentiment littéraire n'est pas moins choqué chez lui que l'instinct pittoresque à voir les lettres, et particulièrement les sciences, abandonnées par les nobles, tomber en des mains plébéiennes; « car la philosophie, comme une princesse mariée à un vilain, perd beaucoup de sa dignité naturelle à ce contact avec les esprits vulgaires; de libre investigatrice des causes elle devient obtuse, sans autorité; de puissante modératrice des hommes, elle se fait ministre des sordides manœuvres et des basses convoitises... » «Je devrais, ajoute-t-il, terminer ce discours par un parallèle des mœurs et des institutions de la France et de l'Italie; mais le peu de connaissance que j'ai des premières m'empêche de vous satisfaire sur ce point; d'ailleurs une partie de ce dernier pays obéit à un prince étranger, le reste est soumis à des formes de gouvernement diverses; on ne peut donc tirer des conclusions générales d'un pareil état de choses; mais la France soumise à un roi unique et indigène, par cela même plus une, est de ce côté plus heureuse, et, autant que je puis en juger, mieux ordonnée et gouvernée sous beaucoup d'autres rapports. »

Pardonnons au Tasse ses jugements rigoureux ou iniques en faveur de cette appréciation si juste des bienfaits de l'unité française, déjà signalés par son compatriote Alamanni; pardonnons-lui surtout en faveur des types immortels de vertu chrétienne et chevaleresque, Godefroi, Baudouin, Renaud, Tancrède, dont il a pris chez nous les modèles. Voilà de quoi faire oublier des critiques passagères et des impressions de voyage défavorables.

Aussi la France garda le souvenir du poète qu'elle avait quelque temps possédé; Montaigne, qui le vit à Ferrare en 1580, consigna dans ses *Essais* l'impression douloureuse qu'il éprouva de le trouver « en si piteux estat, survivant à soy mesme, mécognoissant et soy et ses ouvrages *. » Les souvenirs de sa personne **, la tradition de son séjour se mêlèrent, jusqu'au commencement du dix-septième siècle, à l'admiration de ses œuvres. Celles-ci, traduites en français presqu'aussitôt que publiées, furent imitées, commentées, citées à l'envi; on a même remarqué que sa *Jérusalem* fut d'abord mieux accueillie en France qu'en Italie, où elle eut à essuyer les critiques de *la Crusca*, puis celles de Galilée. Balzac, tout en dirigeant contre l'auteur le re-

* *Essais*, l. II, c. XII.

** L'auteur se rappelle avoir vu dans un vieux château de Normandie, au milieu d'autres *portraitures* du seizième siècle, un portrait français du Tasse, avec cette inscription : *Torquato Tasso, excellent poète italien.*

Digitized by Google

proche que lui adressa plus tard Boileau de mêler le sacré au profane*, a dit de lui, en reproduisant une pensée de saint Jérôme : Virgile est cause que le Tasse n'est point le premier, et le Tasse, que Virgile n'est pas le seul. Si plus tard le censeur sévère que nous venons de nommer, répétant la critique de l'*Infarinato***, a parlé « du clinquant du Tasse; » si le père Bouhours lui a fait un crime « d'être en mille endroits plus agréable qu'il ne faut, » c'est parce qu'ils le rendaient responsable des excès de l'école de Marini, qui avait outré quelques-uns de ses défauts sans avoir son génie. Il faut encore en revenir au jugement de Voltaire :

« De faux brillants, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas;
Mais que ne pardonne-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie? »

Il nous reste à expliquer comment la France, où les poèmes de Roland et de Lancelot avaient produit Duguesclin***, Bayard et la Trémouille, où le goût personnel de François Ier avait mis à la mode les Amadis, les Florestans, les Philocopes, où, depuis Charles VII, disons mieux, depuis Guillaume-le-Conquérant, toute cette littérature chevaleresque et nationale avait exercé une influence de courage et d'honneur, laissa échapper, comme on l'a dit, ses trésors domestiques, et « relever par d'autres l'épée enchantée de Roland et la croix sainte de Bouillon. »

L'étude de l'antiquité, qui avait favorisé en Italie le développement du génie national, en retarda chez nous la maturité. Là l'érudition était, si je puis le dire, autochtone; elle nous arrivait de seconde main. Pour nos voisins, elle fut contemporaine de la formation de la langue et de la littérature; chez nous, celles-ci se trouvèrent gâtées avant d'être mûres. Enfin en Italie, par une autre coïncidence heureuse, qui

* Il applique ingénieusement au Tasse ce que ce dernier a dit d'Ismène :

« Questi or Macone adora, e fu cristiano;
Ma i primi riti anco lasciar non puote :
Anzi sovente in uso empio e profano
Confonde le due leggi a se mal note. »

** « Agguagliare à l'Avarchide il poema del Tasso, secondo che s'agguaglia anchè l'orpello a l'oro. » Lionardo Salviati, *Infarinato secondo.*

*** Lorsqu'on lit dans *Isaie le Triste* ce résumé des devoirs de la chevalerie, on reconnaît aussitôt la source où Duguesclin puisait ses inspirations : « Chevalier, soye cruel à tes ennemys, débonnaire à tes amys, humble à non puissants, et aydes toujours le droict à soustenir, et confons celluy qui tors a; vefves, dames, povres pucelles, orfelins, et povres gens aymes toujours à ton povoir, et avec ce, ayme toujours saincte Église. »

Digitized by Google

n'est qu'une conséquence de la première, les hommes de génie parurent à temps pour façonner la langue sans la mutiler; en France, l'ouvrier ne vint pas quand l'instrument le réclamait, il vint plus tard, et usa une partie de ses forces à refaire cet instrument devenu moins docile.

Mais ne nous lassons pas de le répéter, ce sont nos héros, nos vieilles chansons de geste, qui ont défrayé l'imagination plus vive, la poésie plus tôt formée des Italiens. Contentons-nous de la part d'initiative qui nous revient dans ce genre de l'épopée où, plus heureux, il leur a été donné de produire des chefs-d'œuvre; mais qu'ils ne méconnaissent pas les obligations qu'ils nous ont; ne les méconnaissons pas nous-mêmes en faisant trop bon marché de ces richesses à peine connues, de ces Ennius de la France dans le fumier desquels nous avons tâché de ramasser quelques perles, et d'où nos voisins ont tiré de l'or.

On raconte que, quelque temps avant la chute de Napoléon, Monti, le poète impérial, se trouvant dans une nombreuse société d'étrangers, pérorait sur la prééminence de la poésie italienne, prétendant que la France n'avait que de mauvaises tragédies et point de poème épique. — « Avouez au moins, monsieur Monti, répondit un Français qui était présent, que, si nous n'avons pas de poème épique, ce n'est pas faute de héros, car nous en avons fourni à vos meilleurs poètes: l'Arioste a chanté Roland et Charlemagne; le Tasse a célébré les Godefroi, les Renaud, les Tancrède, et vous-même vous avez chanté Napoléon. »

E. J. B. RATHERY.

Digitized by Google

LA QUESTION DE L'ENSEIGNEMENT

AU XVIIe SIÈCLE.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Mon projet n'est pas d'intervenir dans le débat relatif à l'enseignement, ni de traiter la question en elle-même. Des hommes savants, des logiciens habiles se sont chargés de cette tâche. C'est le clergé d'ailleurs qui résoudra le problème, puisque c'est lui surtout qu'il intéresse. Mon seul but est de donner quelques renseignements sur une phase de cette grande dispute, commencée dès le temps où les chrétiens eurent le droit de parler en public. Ces renseignements, je l'espère, ne seront pas jugés sans importance pour l'histoire de la civilisation et de la littérature françaises.

La fin du siècle de Louis XIV fut signalée par un grand travail d'érudition chrétienne. De cette époque datent les immenses recherches de Mabillon, Ruinart, Ducange, Thomassin, Bochart, Selden, Vossius, Marsham, Huet, Fleury et Sainte-Marthe. Ces hommes courageux semblaient vouloir lutter contre l'érudition classique, alors de mode, qui menaçait de tout envahir. Les origines chrétiennes, l'histoire du christianisme leur paraissaient plus importantes que les annales des peuples anciens, que l'histoire de leur religion, de leur littérature, de leurs beaux-arts, de leurs systèmes philosophiques. Ils désiraient que la Foi eût ses Scaliger, ses Casaubon et ses Juste-Lipse ; que la Bible et l'Évangile formassent la base d'une science, comme les grands livres des nations païennes. Chose remarquable ! presque tous ces écrivains laborieux étaient Français*. La France, où a été prêchée la première croisade, qui a exécuté seule la dernière et a fourni dans l'intervalle les champions les plus nombreux aux armées du Christ, fut encore la patrie de l'érudition chrétienne et lui donna ses principaux chefs.

Mais pendant qu'ils s'efforçaient de changer ainsi la direction de la science, il dut leur venir plus d'une fois dans l'esprit que ce n'était pas tout de réfor-

* *Histoire littéraire des Bénédictins*, par Ziegelbauer, bénédictin allemand.— *Vies des Oratoriens illustres*, par le père Cloiseault, prêtre de l'Oratoire.

Digitized by Google

mer cette dernière, d'agir sur les hommes studieux et de leur inspirer des goûts nouveaux; qu'il fallait réformer aussi l'enseignement, ne pas laisser leurs adversaires maîtres des écoles, et faire sortir dorénavant l'instruction des sources chrétiennes. Il était indispensable qu'on enseignât la jeunesse comme ils enseignaient eux-mêmes l'âge mûr. De l'année 1680 à l'année 1700, cette grave préoccupation se fit jour dans des livres considérables, qui non-seulement battaient en ruine la méthode usitée, mais traçaient un plan général d'éducation, et, après en avoir exposé les principes, descendaient jusqu'aux moindres détails. Deux hommes seulement avaient, en Italie, traité cette question pendant la seconde moitié du seizième siècle*; en France, elle fut l'objet de travaux nombreux, plus approfondis et plus étendus.

Au mois d'avril 1679, Louis XIV rendit un décret pour régler l'enseignement de l'Université de Paris et autoriser le cours de droit romain, que l'on avait continué à y faire depuis un siècle, malgré l'édit de Blois**. L'ordonnance nouvelle fut comme le signal de la discussion. Il y avait alors à Paris, dans la maison centrale de l'Oratoire, un savant religieux, qui avait professé trente ans la philosophie, l'histoire et les belles-lettres. Au milieu de la solitude où il composait des livres pleins d'érudition, comme ses trois volumes in-folio *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, il finit par se demander si ses leçons avaient exercé une heureuse influence sur l'esprit de ses élèves. Il s'était borné, ainsi qu'on le faisait alors, à expliquer les poètes, les systèmes de philosophie, à dérouler devant son auditoire les annales du monde, sans grouper les détails infinis de la science autour d'une doctrine, sans les éclairer d'une lumière supérieure. Dans ce grand voyage à travers le passé, il ne se gouvernait pas, pour ainsi dire; le vent qui gonflait sa voile le conduisait. Il avait suivi une méthode empirique, au lieu de professer dogmatiquement, de saisir l'intelligence de ses disciples et de les mener vers un but. Le digne prêtre finit par remarquer les fâcheuses conséquences de cette abdication morale. Chrétien, il avait glorifié par la bouche des poètes les dieux, les maximes du paganisme, il avait fait admirer le langage sans prémunir contre les erreurs du fond, sans montrer les écueils sous le flot d'azur; homme de foi, il avait exposé les recherches hypothétiques de la pensée humaine, sans les juger ou sans les faire servir au triomphe de sa croyance; regardant la morale évangélique comme supérieure à tous les préceptes des religions anciennes, persuadé que la Providence gouverne les affaires d'ici-bas, règle à la fois le cœur de l'homme et le sort des nations, il avait raconté les événements de l'histoire, sans y signaler les traces de la main divine; royaliste, il avait intéressé aux luttes de la démocratie antique, aux malheurs, aux victoires des républicains de Grèce et d'Italie. Par inadvertance donc, il avait introduit dans l'âme de ses auditeurs un idéal contraire à tous les principes qu'il vénérait : Jupiter et Mercure y tenaient lieu

** Le père Possevin et le père Sacchini, tous les deux jésuites. Le livre du premier a pour titre : *Ragionamento del modo di conservare lo stato e la libertà ai Lucchesi*. En 1614, le second fit paraître son ouvrage : *De ratione libros cum profectu legendi*; à la fin se trouve un discours presque aussi long que tout le reste : *De vitandâ librorum moribus noxiorum lectione*.

*** Publié juste cent ans auparavant. *Histoire du Droit romain*, par Joseph de Ferrière, Paris.

Digitized by Google

du Fils de l'homme; Platon et Aristote y dominaient saint Augustin; la force des événements y faisait oublier le souverain Ordonnateur; la politique républicaine y éclipsait la doctrine monarchique. Ces effets, qu'il avait produits contre son gré, lui inspirèrent une espèce de remords. Pour expier sa faute involontaire, il forma le dessein d'en préserver tous ceux qui, à l'avenir, se chargeraient d'enseigner la jeunesse; il résolut de montrer comment on pouvait employer toutes les connaissances, toutes les inventions, toutes les erreurs humaines à environner d'un plus grand éclat le dogme chrétien et la morale évangélique. Le passage où il blâme l'instruction donnée au dix-septième siècle dans les colléges et les séminaires, où il regrette d'avoir si longtemps suivi la même marche, et annonce son vaste projet de réforme, est trop caractéristique pour que nous ne le citions point : « On me permettra, dit-il, d'avertir avec respect les professeurs des belles-lettres, qu'estant chrestiens et la pluspart ecclésiastiques, instruisant des chrestiens, dont une partie entrera dans la profession ecclésiastique, leurs leçons et leurs instructions doivent estre chrestiennes, et ne le peuvent estre qu'en pratiquant ce que les saints Pères nous ont dit, que toutes les sciences humaines sont comme les richesses de l'Égypte, qu'on ne luy enleva que pour les consacrer à Dieu et pour luy en bastir un temple. La Providence a fait tomber entre les mains des ecclésiastiques presque toutes les écoles un peu considérables. Nous avons prouvé ailleurs que toutes les Universités étoient autant de séminaires dans leur origine, pour former des clercs habiles et vertueux. Les priviléges apostol ques et les degrez pour les bénéfices en sont des preuves évidentes. Les communautés, soit religieuses ou cléricales, qui se sont chargées de l'instruction de la jeunesse, ont donc un engagement tout particulier de rapporter leurs études et leur travail à la gloire de l'Église et à l'augmentation de la piété. Croit-on satisfaire à une obligation si sainte, si importante, en expliquant les poètes, les orateurs et les historiens d'une manière si profane? ou en ne disant rien de plus, que ce que Servius, ce que Donat, ce que Quintilien, ce qu'un payen diroit? Croit-on s'acquitter chrestiennement de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse, dont on s'est chargé, quand on ne cherche que l'élégance des expressions, ou les beaux tours d'esprit, ou les antiquitez du paganisme, et qu'on néglige les semences de la religion et de la morale chrestienne, qui sont cachées dans les mesmes auteurs, ou qui y sont quelquefois fort évidentes, pourvu qu'on y fasse attention? Je confesse qu'estant dans les mesmes engagements, j'ay suivy les routes communes, et que je ne me suis aperceu de mes égarements que dans un âge plus avancé. Selden, Bochart, Vossius, Marsham, M. Huet m'ont ouvert les yeux, quand ils ont commencé à paroistre, et m'ont excité à rechercher ceux qui les avoient précédez dans ce noble travail, et encore davantage à relire les anciens poètes, les orateurs, les historiens et les philosophes, pour y découvrir moy-mesme ce qui pourroit avoir plus de rapport à l'Écriture, à la religion et à la morale chrétienne. Le souvenir de mes égarements ne me décourage pas. Il est bien plus juste que je m'applique à les expier, en avertissant mes frères de mes fautes, et de faire que mon exemple les empesche d'y tomber *. »

* M. l'abbé Gaume, dans sa réponse à Mgr Dupanloup, a cité presque tout ce

Digitized by Google

Dans son Épître dédicatoire à Monseigneur de Harlay, archevêque de Paris, Thomassin avait déjà allégué une autre raison, qui aurait dû inspirer aux ecclésiastiques un meilleur système d'enseignement. — « C'est l'Église, Monseigneur, c'est la religion qui a conservé le sacré dépost des sciences pendant les siècles où le peuple et la noblesse les avoient entièrement mises en oubly. Ce fut dans ces mesmes siècles que se formèrent les Universitez, comme des pépinières fécondes, qui devoient éterniser les lettres. Ainsi, elles nâquirent dans le sein mesme de l'Église, et elles entrèrent dès lors dans un engagement heureux de rapporter à sa gloire tout ce qu'elles tenoient d'elle. »

On le voit, le père Thomassin prend, dès son entrée en matière, une position originale. Évitant tous les extrêmes, il ne conseille pas de proscrire les anciens, parce qu'on les a trop adorés, parce qu'on les a lus, étudiés d'une façon irréfléchie, parce qu'il a lui-même commis cette faute pendant la première partie de son existence. Non, l'idée ne lui vient pas de rompre entièrement avec l'histoire, avec les traditions et les grands hommes qui ont précédé le christianisme. Il veut, au contraire, système bien plus sage, que le présent et l'avenir profitent du passé, que l'on tire du vaste océan des siècles les objets précieux engloutis sous les flots, que l'on examine le fort et le faible des œuvres, des doctrines, des civilisations, pour montrer combien le christianisme a tout perfectionné, tout consolidé, tout ennobli. Cette méthode me semble irréprochable, car elle ne sacrifie rien et met chaque chose à sa place. Peut-être que si on l'avait adoptée, elle aurait pour toujours résolu la question : le démêlé actuel n'aurait point eu lieu, démêlé qui a l'inconvénient d'être beaucoup trop tardif. Mais c'est un malheur des nations peu studieuses, qu'elles oublient au fur et à mesure qu'elles apprennent, en sorte que leur expérience du jour ne leur sert pas le lendemain. Il n'est rien chez nous qu'on ne refasse constamment, parce qu'on ignore ce qui a été fait : à peine exposé, un système s'évanouit comme une ombre; à peine formulé, un argument se dissout comme une vapeur. Il semble que les choses de l'esprit soient pareilles, en France, aux mets de nos tables, qu'elles perdent, au bout de quelques jours, leur parfum, leur goût et leurs vertus alimentaires.

Pour traiter à fond ce grave sujet, le savant oratorien composa huit volumes in-octavo, et un volume in-folio, publié seulement après sa mort. En voici les titres et les dates: *la Méthode d'étudier et d'enseigner chrestiennement et solidement les lettres humaines par rapport aux lettres divines et aux Écritures*; 3 volumes in-8°, 1681-1682. — *La Méthode d'étudier et d'enseigner chrestiennement et solidement la philosophie par rapport à la religion chrestienne et aux Écritures*; un volume in-8°, 1685. — *La Méthode d'étudier et d'enseigner chrestiennement et utilement la Grammaire ou les langues, par rapport à l'Écriture Sainte, en les réduisant toutes à l'hébreu*; 2 volumes in-8°, 1690. — *La Méthode d'étudier et d'enseigner chrestiennement et solidement les historiens profanes, par rapport à la religion chrestienne et aux Écritures*; 2 volumes in-8°, 1693. — *Glossarium*

passage; mais il semble n'avoir lu que la préface du père Thomassin et ne pas connaître son immense travail. Dans l'hypothèse contraire, il en eût certainement relevé l'importance.

Digitized by Google

universale hebraicum, quo ad hebraeae linguae fontes linguae et dialecti penè omnes revocantur; un volume in-folio.

Le premier de ces ouvrages est le plus intéressant pour nous autres littérateurs, car il concerne l'étude des poètes. Avant d'aborder la matière même, le prêtre ingénieux rappelle que cette question a été débattue avant lui, dès le temps de la primitive Église. Il était impossible, en effet, qu'elle ne soulevât pas de controverses. Aussitôt que la religion chrétienne fut tolérée par les empereurs, que les chrétiens purent occuper des chaires et former des élèves, il fallut décider s'ils enseigneraient les belles-lettres comme les professeurs païens; s'ils instruiraient dans l'art de bien dire en proposant pour modèles les écrivains, les orateurs profanes, ou s'ils s'en tiendraient à la Bible, à l'Évangile, aux Pères de l'Église. Mais leurs écoliers parlaient grec et latin; or, les vrais maîtres du style, pour la Grèce et l'Italie, c'étaient Homère et Pindare, Thucydide et Platon, Virgile et Horace, Cicéron et Tite-Live. Chercher ailleurs les belles formes du langage, sous le ciel d'Athènes ou de Rome, eût été condamner volontairement les élèves à une regrettable infériorité. Les païens n'eussent pas manqué de s'en prévaloir; ils eussent tourné en ridicule les mauvaises locutions de leurs antagonistes. Quelle marche adoptèrent en conséquence les professeurs chrétiens? Ils prirent un parti souverainement habile, comme tous ceux qu'inspirent la conviction et la bonne foi; car les stratagèmes et la ruse ne sont souvent que de grossières maladresses. Ils résolurent de traiter les mêmes sujets, d'expliquer les mêmes auteurs, de voguer pour ainsi dire dans les mêmes eaux. Seulement, ils changèrent de direction et se mirent à un autre point de vue. Les professeurs païens admiraient, vantaient le fond et la forme des grands poètes, des grands orateurs profanes. Les instituteurs chrétiens expliquèrent la beauté de la forme et condamnèrent les erreurs du fond. Quand ils rencontraient une maxime juste, ils montraient que, sur ce point, la lumière naturelle avait précédé la lumière de la révélation; mais ils montraient aussi, la plupart du temps, que les préceptes évangéliques étaient bien supérieurs. Quand, au contraire, une idée blâmable, une scène impudique, une fiction absurde ou immorale s'offraient à eux, ils s'en servaient pour prouver dans quels abîmes de folie, de grossièreté ou de licence tombe l'esprit humain, si Dieu ne l'écarte pas des précipices. Le désaccord des livres païens et des livres chrétiens ne leur était pas moins utile que leurs conformités : aussi faisaient-ils de nombreux prosélytes, et les chaires où l'on enseignait les belles-lettres soutenaient-elles la comparaison avec les chaires des prédicateurs pour la propagation de la foi. L'empereur Julien, voyant les triomphes continuels obtenus par cette méthode, et les temples des faux dieux chaque jour plus déserts, forma le projet de mettre un terme aux conquêtes des Galiléens. « On nous combat, disait-il, en se servant de nos propres armes. Nous laisserons-nous égorger avec notre épée? » Il promulgua donc, le 17 juin 362, une loi par laquelle, « après avoir dépeint comme une honteuse duplicité, comme un trafic déshonnête, la conduite de ceux qui font métier d'expliquer Homère, Démosthène et les autres anciens, dont ils blâment la religion, il leur donne le choix d'adorer les mêmes dieux, ou de se borner à expliquer Luc et Mathieu dans les églises chrétiennes *. » Et tandis qu'il fer-

* *Vie de l'Empereur Julien*, par l'abbé de la Bletterie, page 262.

Digitized by Google

mait leurs cours, il rendait ceux des professeurs païens accessibles à tous les jeunes gens, quelles que fussent leurs opinions religieuses; c'était un piége qu'il leur tendait. Cette loi réduisait d'ailleurs au silence des hommes dont il était secrètement jaloux, comme Apollinaire et Grégoire de Nazianze.

Tous les partisans de la doctrine nouvelle se récrièrent contre l'édit de l'empereur: ils voyaient quels dommages il allait infailliblement leur causer. Les maîtres de rhétorique et de grammaire, qui avaient fait jusque-là tant de conversions, devenaient dès lors presque inutiles, comme des soldats condamnés au repos. Les pères de l'Eglise grecque et les pères de l'Eglise latine déplorèrent également la ruse de Julien; ils eussent mieux aimé une persécution ouverte, car l'intrépidité des chrétiens en face de la mort était une autre manière de répandre leurs doctrines, une autre sorte d'éloquence victorieuse. Mais ne pouvoir ni parler, ni braver les tortures et l'agonie, c'était perdre à la fois les deux principaux moyens de porter la conviction dans les âmes.

De là est résulté qu'un grand nombre de chrétiens illustres ont gardé une secrète tendresse pour les études classiques, dirigées comme ils l'entendaient. Les paroles de Saint Grégoire de Nysse sont bien remarquables: il veut qu'à l'exemple de Moïse, les chrétiens volent l'Egypte avant d'en sortir, lui enlèvent les richesses dont elle ornait les temples de ses fausses divinités, pour les transporter dans l'Eglise, qui est le temple du vrai Dieu. « Ces richesses, dit-il, sont la philosophie morale, la physique, l'astronomie, la géométrie, la musique, la dialectique et toutes les autres sciences humaines. » Saint Basile, qui a fait un Discours sur la manière dont la jeunesse doit étudier les lettres des Gentils (*quomodo ex doctrinis Gentilium proficiant*), Théodoret, Synesius, évêque de Cyrène, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, Sidoine Apollinaire, Ennodius, évêque de Pavie, et une foule d'autres personnages célèbres, qui font autorité dans l'Eglise, ont exprimé une opinion semblable. Par l'étude des lettres profanes, ils voulaient non-seulement percer les païens de leurs propres flèches, mais conserver le souvenir des erreurs, des abominations engendrées par une fausse doctrine. Ils voulaient que la connaissance de la civilisation antique devînt le trophée de leur victoire. C'est ce que le père Thomassin exprime fort énergiquement: « Il est utile et mesme nécessaire pour les avantages de la religion et de la morale chrestienne, qu'on ne laisse point perdre la mémoire de tant d'ennemis que nous avons terrassez, de tant de victoires que nous avons remportées, de tant de fausses divinitez qui en avoient imposé au monde et dont nous l'avons détrompé, de tant d'abominables vices où la créance de ces infâmes divinités avoit précipité l'univers, de tant de poètes et d'autres écrivains, qui n'ont pu défendre une si mauvaise cause sans la trahir, ny combattre la vérité sans donner des preuves et des armes invincibles à ses défenseurs, et sans se défaire eux-mêmes. »

Au surplus, cette méthode que les chrétiens adoptaient pour combattre leurs antagonistes sur leur propre terrain, c'est la marche que suit l'humanité entière par suite d'une tendance naturelle et presque sans le vouloir. Toutes les époques, toutes les croyances, tous les partis se servent d'une interprétation analogue pour tourner le passé à leur avantage. On refait constamment l'histoire. Les catholiques ont refait celle de l'antiquité; les luthériens, celle du monde catholique; les incrédules, celle du catholicisme et du protestantisme. L'histoire,

Digitized by Google

au bout du compte, c'est la mort; c'est un détritus où la vie a le droit de plonger ses racines, de chercher les divers éléments qu'elle peut s'assimiler.

On vient de voir, toutefois, l'esprit dédaigneux que les chrétiens ont apporté à l'accomplissement de cette tâche. Ils traitaient de haut les écrivains profanes, comme des malheureux plongés dans les ténèbres de l'erreur. « La plupart de leurs livres, dit l'abbé Fleury, étaient inutiles ou dangereux. Les poètes étaient les prophètes du diable, qui ne respiraient que l'idolâtrie et la débauche, et faisaient des peintures agréables de toutes sortes de passions et de crimes. Plusieurs philosophes niaient toute religion en général, et niaient qu'il pût y avoir des miracles et des prophéties. De plus, leur morale était remplie d'erreurs, et roulait toute sur ce principe d'orgueil que l'homme peut se rendre bon lui-même. Les orateurs étaient pleins d'artifices, de mensonges, d'injures ou de flatteries. » Dans toutes les époques du christianisme, ce sentiment de mépris pour les fables, pour les idées, pour la morale des écrivains antiques, s'est changé en haine ouverte chez un certain nombre de prélats. Grégoire-le-Grand, Isidore de Séville, Grégoire de Tours, le pape Adrien VI, Savonarole, Luther même et son disciple Mélanchton blâmèrent sans ménagement l'étude des auteurs profanes. Quelques-uns d'entre eux eussent voulu anéantir les livres grecs et romains. Ce zèle excessif trouva peu d'imitateurs. L'ancienne méthode, l'interprétation chrétienne, demeura en usage dans toute l'Europe, à l'exception de la France et de quelques universités italiennes, où l'on suivit une marche précisément contraire. Non-seulement, on n'y évita pas la lecture des poètes, des orateurs, des philosophes païens, mais on s'éprit pour eux d'une admiration sans bornes; loin de vouloir les abaisser devant la grandeur du christianisme, ce fut le christianisme que l'on humilia devant eux. On dédaigna, en effet, tout ce que la religion catholique avait produit dans les arts et la littérature; les recherches de l'érudition ne furent plus guidées par l'esprit de l'Évangile, ne servirent plus au triomphe de la croix; la science se détourna de l'Église, l'antiquité prit sa place dans les intelligences et les cœurs. L'imitation acheva ce que l'étude avait commencé. « On a cru, dit l'abbé Fleury, que pour écrire comme les anciens il fallait écrire en leur langue, sans considérer que les Romains écrivaient en latin et non pas en grec, et que les Grecs écrivaient en grec, et non pas en égyptien ou en syriaque. On s'est piqué de faire de bons vers en latin, et même on en a fait en grec, au hasard de n'être entendu de personne; et ceux qui, comme Ronsard et ses sectateurs, ont commencé à en faire de français, après la lecture des anciens, les ont remplis de leurs mots, de leurs phrases poétiques, de leurs fables, de leur religion, sans se mettre en peine si de telles poésies pourraient plaire à ceux qui n'auraient point étudié. Il suffisait qu'elles fissent admirer la profonde érudition des auteurs. On a imité de même les orateurs : on a harangué en latin, et on a farci des discours français de passages latins. En un mot, on a cru que se servir des anciens c'était les savoir par cœur, parler des choses dont ils ont parlé et redire leurs propres paroles; au lieu que, pour les bien imiter, soit dans leurs poésies, soit dans leurs discours, soit dans leurs histoires, soit enfin dans leurs différents traités des sciences, il fallait choisir les sujets qui nous conviennent, comme ils se sont appliqués à ceux qui leur convenaient, les traiter comme eux d'une manière solide et agréable, et les expliquer aussi bien

Digitized by Google

en notre langue qu'ils les expliquaient en la leur. » De cet engouement prodigieux résulta que, du temps même de Fleury, on n'enseignait pas le français dans les écoles et séminaires, où l'on apprenait pendant huit et dix ans à la jeunesse le grec, le latin, l'histoire, la mythologie, les lois, les mœurs, les doctrines philosophiques des nations païennes. Les esprits cultivés n'avaient plus la France pour patrie : c'était sur les bords du Tibre ou de l'Eurotas qu'ils vivaient en imagination ; ils priaient dans les temples de Jupiter ou de Diane et s'écriaient comme le poète :

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec : Pythagore a raison.
Sous Périclès, j'eus Athènes pour mère;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Après avoir fait l'histoire des discussions relatives à l'enseignement, le père Thomassin aborde sa tâche et donne lui-même, non pas une solution générale, mais une solution sur chaque point controversable de la littérature, de la philosophie, de la grammaire et des annales du monde antique. Dans ses trois volumes concernant la lecture des poètes, il débute par un éloge de la poésie : son intention n'est pas de la rabaisser, ni en elle-même, ni dans ses représentants idolâtres, pour faciliter son travail ou donner l'avantage aux œuvres de science et de théologie. Le digne oratorien prouve au contraire qu'elle a primitivement policé tous les peuples, que les poètes furent les premiers théologiens, les premiers philosophes, les premiers historiens, qu'ils résidaient en cette qualité auprès des monarques et leur donnaient même des conseils sur les affaires d'Etat. Il rapporte en leur faveur cette opinion générale de l'humanité, qu'un souffle divin les anime quand ils chantent les actions des dieux ou des héros, la gloire ou les malheurs des nations. L'Ecriture-Sainte d'ailleurs est pleine de poésie; non-seulement plusieurs livres de la Bible sont revêtus d'une forme métrique, comme l'histoire de Job, les psaumes et les proverbes de Salomon, « mais, dit Thomassin, l'air, l'esprit et la majesté de la poésie y règnent partout. Ce n'est pas la seule versification qui fait les poètes. On peut mettre de la prose en vers, qui ne sera rien moins que de la poésie, parce qu'elle n'aura rien de ce tour particulier, ni de ces expressions vives, ni de ces figures hardies et surprenantes de la véritable poésie. Et au contraire, toutes ces beautés particulières de la poésie se peuvent trouver en un discours où les règles des vers ne seront nullement observées, et on pourra dire avec raison que c'est de la poésie plutôt que de la prose. Or, il n'y a personne qui ne soit convaincu que le cantique de Moïse dans le Deutéronome, le livre de Job, les Psaumes et les livres de Salomon, au moins en partie, ne soient remplis de ces expressions énergiques, de ces images vives et singulières, de ces tours hardis et surprenants, enfin de ces riches descriptions qui sont aussi peu convenables aux autres écrivains qu'elles sont propres aux

Digitized by Google

poètes. On doit mettre dans le même rang tous les ouvrages des prophètes de l'ancienne loi; si l'on n'y observe ni les mêmes nombres, ni les mêmes pieds que dans les poètes, on peut y remarquer le même caractère de force, d'élévation et d'enthousiasme qu'on a attribué aux poètes. » Quand il a justifié le style de l'Ecriture, dont on faisait peu de cas et dont Fleury était également contraint d'expliquer les mérites, le père Thomassin entreprend l'apologie des auteurs profanes. Quoique leur intelligence ne fût pas éclairée par les lumières supérieures de l'Evangile, toutes leurs idées n'étaient pas fausses, même concernant la religion. Seulement, le prêtre laborieux assigne à leurs idées justes une source un peu lointaine. « Les poètes, dit-il, ont emprunté ce qu'ils ont de bon, ou des Ecritures, dont les démons ont tâché de contrefaire les mystères dans les superstitions de la gentilité et dans les récits de la fable, ou des bruits qui s'estoient répandus au loin des véritez annoncées par les prophètes, ou enfin des restes de la lumière et de la loy naturelle, écrite dans le cœur de tous les hommes. » Voilà son plan d'interprétation et d'histoire littéraire. Son second livre signale les conformités qui existent entre l'Ecriture-Sainte et les ouvrages des auteurs païens, en fait de principes moraux et de traditions cosmogoniques; le troisième, les conformités de certains personnages mentionnés dans la Bible avec les dieux et les héros du polythéisme; Thomassin croyait en effet que des patriarches, des individus fameux de l'ancien Testament étaient devenus les types de plusieurs divinités païennes. Adam, Noé et ses trois fils ont, par exemple, servi de modèles à Janus, Saturne, Jupiter, Neptune et Pluton; l'histoire de Josué a produit, avec d'assez grandes modifications, il est vrai, la fable d'Hercule; Nemrod a fourni aux païens les traits principaux du dieu Mars. Si invraisemblables que ces origines puissent paraître, Thomassin les appuie sur d'ingénieux rapprochements et de savantes considérations. Mais la plupart des dieux antiques sont rebelles à cette exégèse; il a donc fallu leur appliquer un autre procédé. Le quatrième livre, qui forme près de six cents pages, est consacré à cette opération. L'auteur y montre comment presque toutes les divinités païennes sont les symboles des forces qui animent les divers objets de la nature : ainsi l'on adorait la terre sous les noms de Rhéa, Cybèle, Isis, Cérès, Proserpine; l'eau, sous ceux de Neptune et d'Amphitrite, des Naïades et des Nymphes; le feu, dans les temples de Vulcain et de Vesta. Les plantes, les animaux, les vents, les orages, les astres et les fleurs obtenaient aussi les honneurs de l'apothéose. Toutes les passions, tous les actes, toutes les phases de la vie humaine, la jeunesse, la santé, la force, la vieillesse, l'amour, la pitié, la valeur, la liberté, l'opulence, la concorde, la vertu et le vice prenaient des formes emblématiques. Les dieux même que Thomassin a d'abord rapprochés des personnages de l'Ecriture lui semblent, à un autre point de vue, des allégories. L'Olympe renfermait une troisième classe de divinités : c'étaient les héros, les grands princes, les hommes fameux poétisés par la mort dans l'esprit des nations et élevés au rang de génies protecteurs, comme Triptolème, Hercule, Janus, Protée, Esculape, Castor et Pollux. Le paganisme, ainsi analysé, prend une apparence bien mesquine en face du dogme chrétien : il ne peut plus jouer à son égard que le rôle des captifs menés en triomphe derrière leur vainqueur. Cette recherche de ses éléments primitifs avait été commencée pendant le règne du poly-

Digitized by Google

théisme : les philosophes, les historiens, les poètes de la décadence avaient dévoilé les origines des dieux, soit pour combattre l'engouement populaire, soit pour donner à la mythologie un sens raisonnable. Thomassin reprit ce travail de critique, et, chose singulière, il fut continué par Dupuis, par Boulanger, par les voltairiens du dix-huitième siècle, charmés de dépeindre toutes les religions comme des amas d'impostures, mais ne ménageant pas plus le christianisme que les autres, si bien qu'ils arrivèrent à considérer Jésus comme l'emblème du soleil et les apôtres comme les symboles des douze constellations du zodiaque.

Dans un cinquième livre, le père Thomassin prouve que les poètes de l'antiquité n'ont pas toujours eu des idées fausses sur la nature de Dieu, que plusieurs ont cru à un maître suprême et unique, gouvernant le monde après l'avoir créé; que l'existence même de l'âme et son immortalité ne leur étaient pas inconnues; qu'il y a entre le culte évangélique et les cultes païens une foule d'analogies, touchant les obsèques, les expiations ou pénitences, le droit d'asile, les cérémonies, les offrandes, les dîmes et les mystères. Le sixième et dernier livre signale les rapports de la morale païenne avec la morale chrétienne : les poètes anciens ont, comme les pères de l'Eglise, donné à la piété la première place dans le chœur des vertus, recommandé la patience, la modération, le travail, la frugalité, l'amour de la solitude, le silence et la pudeur; ils ont très-bien exprimé les devoirs des époux, des pères, des enfants, des maîtres et des serviteurs, des rois et des sujets; ils ont blâmé les mêmes vices que les chrétiens, fait voir ce qui dégrade l'homme après avoir montré ce qui l'élève. « Ils ont même, dit Thomassin, exhorté les pécheurs à ne pas différer leur conversion, » et il est positif que ces vers d'Horace ne signifient pas autre chose :

« Vivendi qui rectè prorogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis; at ille
Labitur et labetur in omne volubilis ævum. »

Tant de similitudes entre les principes moraux des poètes et ceux de l'Evangile n'empêchent pas ceux-ci d'être supérieurs, notamment dans tout ce qui tient à la charité, à l'abnégation et au mépris des richesses. « La plus pure morale, soit des philosophes, soit des poètes païens, ne peut estre à l'épreuve de la censure des Pères de l'Eglise ou des théologiens chrétiens. Jésus-Christ est le seul qui ait apporté sur la terre la vérité entière et la doctrine parfaite des bonnes mœurs, aussi bien que la grâce nécessaire pour l'accomplir. »

Le système général de conciliation adopté par le père Thomassin devait lui faire traiter avec indulgence une habitude de son époque, à l'égard de laquelle des laïques ne montraient pas la même tolérance. Il veut qu'on laisse aux poètes le droit d'employer la mythologie dans leurs vers. « Après tout ce qui a esté dit, on ne sera plus surpris de ce que tant de saints évêques et plusieurs même d'entre les Pères ont composé de plusieurs sortes de vers, et y ont fait les allusions ordinaires à la Fable et aux dieux de l'antiquité païenne, comme s'ils avoient voulu éterniser la mémoire non pas de ces monstres, non pas de leurs crimes exécrables, mais des triomphes que l'Eglise en a remportez.

Digitized by Google

Saint Ambroise, saint Paulin, saint Sidoine Apollinaire, saint Avit, saint Fortunat, Théodulfe, Hildebert et un grand nombre d'autres évêques et d'autres Pères de l'Eglise latine, nous ont laissé leurs poésies, et y ont inséré les ornements que la Fable pouvoit y adjoûter, aussi bien que saint Grégoire de Nazianze. Comme néanmoins leurs écrits ne respirent que la piété, la critique n'a pu donner d'atteinte à leurs poëmes, quelque allusion qu'ils aient faite à la Fable. » C'est pousser trop loin la modération. Que l'on interprète habilement les ouvrages grecs et romains, au lieu de les proscrire, à la bonne heure; mais on ne doit point autoriser l'emploi de fictions surannées, de moyens contraires aux tendances, aux principes religieux des peuples modernes. Si quelques Pères de l'Eglise en ont fait usage, c'était sous l'influence d'une vieille habitude; la civilisation antique les pressait encore de toutes parts et ils n'avaient point su trouver une élocution nouvelle. Mais au dix-septième siècle on ne pouvait alléguer les mêmes excuses. Une loi suprême de la vie, c'est que la forme dénote. exprime le fond : elle s'applique à la poésie comme à la nature entière. La littérature d'une époque doit rendre l'idéal de cette époque, en faire aimer les principes, les mœurs, les convictions : elle ne doit pas entraîner les esprits vers des temps inférieurs et des doctrines moins pures *.

Nous parlerons brièvement des volumes du père Thomassin qui concernent l'histoire et la philosophie. Quoiqu'il change de sujets, sa méthode ne varie point. Cherchant toujours dans le passé ce qui convient au présent, ce qui est en harmonie avec les idées chrétiennes, il parcourt la terre entière sans perdre un moment de vue son projet. L'Inde, la Chaldée, la Phénicie, l'Egypte, la Grèce, l'Italie ancienne sont pour lui des champs d'exploration où il grossit peu à peu sa gerbe. Si nous pouvions employer ici le langage de la philosophie moderne, nous dirions qu'il semble avoir voulu montrer laborieusement l'unité du genre humain. Parmi tant d'opinions diverses, il signale des points de ressemblance très-nombreux sur les questions essentielles. Le grand but de l'Eglise, c'est de conquérir toutes les intelligences à la foi chrétienne : voilà pourquoi elle s'appelle *catholique*. Ce plan généreux, le père Thomassin en prépare l'exécution, puisqu'il prouve que dans les pays les plus sauvages, le bon grain de l'Evangile trouverait un sol disposé à le recevoir. On ne peut nier que ce vaste examen des systèmes philosophiques ne soit curieux et important. Pour l'histoire, le pieux auteur s'occupe moins des faits que de la manière dont les historiens les ont présentés, que des observations mêlées au récit. Son livre est une méthode de lecture et non une philosophie de l'histoire. Il traite *de la religion des historiens profanes par rapport aux Ecritures et à la religion chrétienne*, de leur morale, de leur politique, *de leurs réflexions sages et édifiantes* sur le sort des empires; à ces dernières, Thomassin ajoute celles des Pères de l'Eglise, il finit par un tableau de la puissance et de la ri-

* Nous ne saurions nous montrer aussi exclusifs que M. Alfred Michiels dans le domaine de l'imagination pure. Nous croyons au contraire que la poésie a le droit de glaner partout, dans le champ de l'allégorie païenne comme dans celui du symbolisme chrétien, comme dans celui des mythologies hindoue ou scandinaves. C'est ici une affaire de goût, de tact et de circonstance, et il nous semble qu'interdire au poète un seul coin du monde allégorique, c'est lui dénier tout droit d'y poser à jamais le pied. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

chesse que certains peuples ont acquises, pour tomber ensuite dans une faiblesse et un dénuement égal : l'univers est jonché de ruines, qui étaient jadis de somptueux monuments et provoquaient l'admiration des hommes. « Ce sont là les pensées, dit le laborieux écrivain, dont notre esprit doit s'entretenir, quand le monde ou la lecture présente à nos yeux les merveilles visibles de l'art ou de la nature. Après en avoir légèrement considéré la beauté passagère, il faut arrêter notre esprit sur leur décadence et leur destruction infaillible, afin de l'accoutumer à estimer peu tout ce qui passe, tout ce qui périra, et à ne s'attacher qu'aux beautés incorruptibles de la vérité, de la charité, de l'éternité, qui ne peuvent échapper à ceux qui les possèdent. »

On voit que la méthode historique du père Thomassin diffère complétement de celle que Bossuet a employée dans son *Discours sur l'Histoire universelle*. Le grand orateur aborde les faits mêmes, les saisit de sa main puissante et les groupe autour du christianisme ; les guerres, les travaux, les malheurs, les prospérités des peuples anciens n'ont eu, selon lui, d'autre but que de préparer le triomphe de l'Evangile. Tous les événements humains sont un glorieux piédestal, sur lequel trône le Rédempteur. Cette doctrine, plus profonde que le système du père Thomassin, a le même but et procède de la même inspiration : il est permis de regarder le livre de Bossuet comme une tentative pour donner une forme chrétienne à l'enseignement de l'histoire, pour changer la méthode alors en usage. L'éloquent orateur l'avait écrit du reste avant que le moine commençât son grand travail. Nommé, en 1670, précepteur du fils unique de Louis XIV, il avait composé cet ouvrage afin qu'il servît de manuel à son élève. Huet, plus tard évêque d'Avranches, l'aidait dans ses fonctions. Suivant un conseil du duc de Montausier, celui-ci fit imprimer des éditions de classiques anciens, destinées spécialement au jeune prince, *ad usum Delphini*, sorte de travail tout nouveau. En 1681, l'éducation du royal disciple étant achevée, Bossuet publia son *Discours sur l'Histoire universelle*. Nul doute que cette éducation n'ait contribué à faire naître le débat sur l'enseignement. Dans une monarchie absolue, où tout dépend du caractère et des volontés d'un seul homme, il est très-important de savoir quelle direction lui sera imprimée dès son enfance. Le Dauphin, en 1670, avait neuf ans; à mesure qu'il grandit, la préoccupation augmenta, et cette cause accidentelle seconda puissamment des causes plus générales.

Louis Thomassin termina son entreprise par un grand effort qui lui coûta la vie. Son *Traité des langues réduites à l'Hébreu*, dont le titre même indique la nature, lui demanda tant de recherches, qu'il eut à peine le temps d'y mettre la dernière main. Il voulait effectivement lui donner une autre forme, celle d'un dictionnaire, et parvint à le remanier; mais, depuis lors, son esprit accablé lui refusa tout service : pendant trois ans il végéta plus qu'il ne vécut; sa langue se paralysa enfin, et, deux semaines après, le 24 décembre 1695, il s'endormit du sommeil de la mort, à l'âge de soixante-seize ans et quatre mois. En 1697, son dictionnaire parut sous ce titre : *Glossarium universale hebraicum, quo ad hebraicæ linguæ fontes linguæ et dialecti pene omnes revocantur*. L'idée de cet ouvrage ne me semble pas fort heureuse, quoiqu'elle ait toujours été en faveur dans le monde chrétien, et approuvée par nombre d'érudits, comme Vossius, Casaubon et Scaliger. Il me paraît peu utile au dogme

Digitized by Google

évangélique de soutenir qu'Adam et Eve parlaient hébreu; que les diverses langues, dont se servirent contre leur gré ceux qui bâtissaient la tour de Babel, étaient des dialectes de l'hébreu, et que tous les mots, ou presque tous les mots des diverses langues, ont des racines hébraïques. La foi n'a rien à gagner aux querelles de grammaire : c'est là une de ces hyperboles dans lesquelles fait tomber l'esprit de système.

Tandis que le père Thomassin rédigeait et publiait ses traités dogmatiques, parut un livre plein d'idées justes, nobles et utiles, dont l'auteur ne se proposait pas uniquement de mettre l'instruction en harmonie avec les principes chrétiens, mais s'occupait de toutes les questions relatives à l'enseignement. Composé par l'abbé Fleury, en 1675, le *Traité du choix et de la méthode des Études* ne fut imprimé pour la première fois qu'en 1684. Les passages que nous en avons déjà extraits prouvent combien il partageait les opinions du père Thomassin, quant à l'esprit religieux qui doit présider aux travaux des instituteurs et des élèves. Son dix-neuvième chapitre renferme d'autres considérations importantes; il veut qu'on explique aux enfants les beautés de l'Écriture, comme celles des auteurs païens; puis il ajoute : « Je crois qu'il serait bon de leur donner aussi quelque légère connaissance des Pères et des autres auteurs ecclésiastiques, car il semble fâcheux que la plupart des chrétiens qui ont étudié, connaissent mieux Virgile et Cicéron que saint Augustin ou saint Chrysostome; vous diriez qu'il n'y ait eu de l'esprit et de la science que chez les païens, et que les auteurs chrétiens ne soient bons que pour les prêtres et les dévots. Leur titre de saint leur nuit, et fait croire sans doute à la plupart des gens que leurs ouvrages ne sont pleins que d'exhortations et de méditations ennuyeuses. On va chercher la philosophie dans Aristote, et on lui donne la torture pour l'ajuster au christianisme, quoi qu'il en ait, et on a dans saint Augustin une philosophie toute chrétienne. Pourquoi ne cherche-t-on pas de l'éloquence dans saint Chrysostome, dans saint Grégoire de Nazianze et dans saint Cyprien, aussi bien que dans Démosthène et dans Cicéron? Et pourquoi n'y cherche-t-on pas la morale plutôt que dans Plutarque et dans Sénèque?... » Le reste du passage, que nous ne transcrivons pas à cause de sa longueur, a le même sens et ne fait qu'entrer dans les détails; mais Fleury ne se borne pas à demander que l'on mette entre les mains des jeunes gens les auteurs chrétiens :

« De plus, dit-il, pour faire le contrepoids des vertus humaines que l'on voit dans les grands hommes de l'antiquité grecque ou romaine, je ferais observer à mon disciple des vertus du même genre encore plus grandes, et d'autres entièrement inconnues aux païens, ou dans l'Écriture-Sainte, ou dans les histoires ecclésiastiques les plus approuvées; je leur ferais voir la sagesse et la fermeté des martyrs, je leur ferais admirer la patience et la pureté angélique des solitaires; je leur ferais connaître ceux qui ont vécu chrétiennement dans les affaires du monde et dans les plus grands emplois, comme l'empereur Théodose, sainte Pulchérie, Charlemagne, saint Louis. »

Fleury souhaite encore que l'on reporte l'esprit des jeunes gens vers les premiers siècles de l'Église, où les mœurs étaient plus pures, les sentiments plus héroïques; on leur enseignerait ainsi peu à peu, et sans fatigue, la doctrine chrétienne; on graverait dans leur mémoire tous les principes de la

Digitized by Google

morale. « Et comme cette étude se ferait petit à petit avec les autres études d'humanités et de philosophie, j'aurais soin, en faisant lire les auteurs profanes à mon élève, de l'avertir de toutes les erreurs qui s'y rencontrent et de l'imperfection de leur morale la plus pure, en comparaison de la morale chrétienne, afin qu'il n'estimât ces auteurs que ce qu'ils valent. »

Dans ses réflexions sur la poétique *, Fleury ne se prononce pas avec une moindre vigueur. « Pour trouver une poésie pure, établie sur un fondement solide, où l'on puisse, dit-il, goûter en sûreté le plaisir que peut donner le langage des hommes, il faut remonter jusques aux cantiques de Moïse, de David et des autres vrais prophètes. C'est là qu'il faut prendre la véritable idée de la poésie; elle consiste, ce me semble, à rendre agréables et touchantes les vérités les plus nécessaires pour former la conduite des hommes et les rendre heureux, et à employer pour une fin si noble tout ce que l'esprit humain a de plus fort, de plus sublime, de plus brillant, tout ce que la parole a de plus expressif et de plus propre, tout ce que la voix a de plus passionné. Ce n'est donc pas un jeu d'enfants, et c'est abuser misérablement de ces dons, quand Dieu nous les accorde, que de ne les employer qu'à des sujets mauvais ou inutiles. »

Trois ans après la première édition du Traité de Fleury sur le choix et la méthode des études **, Fénelon publia le livre intitulé : *De l'Éducation des Filles*. Malgré l'admiration de l'auteur pour l'antiquité, son livre est tout chrétien; il ne parle même pas d'enseigner aux jeunes personnes la mythologie, ne fût-ce que pour leur expliquer les noms des divinités païennes; l'instruction qu'elles reçoivent doit être uniquement religieuse. « Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'elles ne croiraient peut-être pas, mais en le leur faisant sentir. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité. En leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondements dans leur esprit. » Et il développe cette idée jusqu'à la fin du chapitre. La seule manière dont il veut qu'on les occupe des Grecs et des Romains, c'est en leur rappelant les vertus qu'ils ont montrées pendant les belles époques de leur histoire. « Ils nourrissaient leurs enfants dans le mépris du faste et de la mollesse; ils leur apprenaient à n'estimer que la gloire, à vouloir, non pas posséder les richesses, mais vaincre les rois qui les possédaient; à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet esprit s'était si fortement établi dans ces républiques, qu'elles ont fait des choses incroyables. L'exemple de tant de martyrs et d'autres premiers chrétiens de toute condition et de tout âge, fait voir que la grâce du baptême, étant ajoutée au secours de l'éducation, peut faire des impressions encore bien plus merveilleuses dans les fidèles, pour leur faire mépriser tout ce qui appartient au corps. » Quand il aborde la question des lectures d'agrément qu'on doit permettre aux jeunes filles, il s'exprime encore d'une manière analogue. « Donnez-leur les histoires grecques et romaines, elles y verront des prodiges de courage et de désintéressement;

* Chapitre XXXIV.
** Une seconde édition parut dès l'année 1686.

Digitized by Google

ne leur laissez pas ignorer l'histoire de France, qui a aussi ses beautés; mêlez celle des peuples voisins et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Tout cela sert à agrandir l'esprit et à élever l'âme à de grands sentiments, pourvu qu'on évite la vanité et l'affectation. » Quant aux ouvrages de poésie, une réserve extrême lui paraît nécessaire; il craint qu'ils n'enflamment les imaginations vives et ne portent à l'amour. « Une musique et une poésie chrétienne, ajoute-t-il, seraient le plus grand de tous les secours pour dégoûter des plaisirs profanes; mais, dans les faux préjugés où est notre nation, le goût de ces arts n'est guère sans dangers. »

Il est curieux d'entendre Fénelon blâmer cette imitation des anciens, cet engouement classique dont il ne s'est pas défendu lui-même et qu'il a contribué à répandre. Dans un autre ouvrage, ses *Dialogues sur l'Éloquence*, il se plaint de ce qu'on apprend aux écoliers toutes les sciences profanes, et qu'on ne leur enseigne pas la religion chrétienne, ou du moins qu'on la leur enseigne d'une manière incomplète et insuffisante. « Il n'y a, dit-il, ni art, ni science dans le monde que les maîtres n'enseignent de suite par principes et par méthode; il n'y a que la religion qu'on n'enseigne point de cette manière aux fidèles. On leur donne dans l'enfance un petit catéchisme sec qu'ils apprennent par cœur, sans en comprendre le sens; après quoi ils n'ont plus pour instruction que des sermons vagues et détachés. Je voudrais qu'on enseignât aux chrétiens les premiers éléments de leur religion, et qu'on les menât avec ordre jusqu'aux plus hauts mystères. » Ainsi le dédain de tout ce qui était français et moderne avait amené cette étrange conséquence, que les prêtres ne donnaient plus d'instruction religieuse. Dans leurs écoles, ils n'apprenaient à leurs élèves que la mythologie et l'histoire ancienne. De là vient qu'en son troisième Dialogue, Fénelon croit nécessaire d'expliquer toute la force, toute la grâce, toute la magnificence du style des livres saints, comme Chateaubriand fut obligé de le faire après les railleries du dix-huitième siècle.

En 1689, l'archevêque de Cambray et Fleury devinrent précepteurs du jeune duc de Bourgogne, héritier présomptif de Louis XIV, et leurs ouvrages sur l'éducation les firent sans doute choisir pour ce grave ministère. L'autorité royale aurait pu donner par la suite une grande influence à leur manière de voir, et amener une réforme dans l'enseignement, si le prince n'était pas mort le 18 février 1712.

Il y avait trois ans qu'ils lui donnaient des leçons, lorsqu'un jésuite français, le père Jouvency*, publia un nouveau livre sur l'éducation, *De ratione discendi et docendi*, pendant que le père Thomassin rédigeait sa méthode chrétienne d'étudier et d'enseigner l'histoire. Ce livre eut un succès que le temps a confirmé, puisqu'il a été non-seulement réimprimé plusieurs fois, mais encore traduit au commencement de notre siècle**, mais il n'avait aucune importance relativement à la question qui agitait alors les esprits. Ce n'est réellement qu'un manuel du professeur adressé, suivant les termes de la préface, *magistris scholarum inferiorum*. On y trouve des conseils pratiques fort nombreux pour les thèmes et les versions, pour la tenue des classes; on y chercherait

* Né à Paris, le 14 septembre 1643, mort en 1719.

** Par Lefortier, Paris, 1803, in-12.

Digitized by Google

vainement des considérations théoriques sur l'esprit général de l'enseignement. Si le père Jouvency recommande d'inspirer aux élèves des sentiments pieux, c'est qu'un ecclésiastique ne pouvait oublier cette exhortation. Un seul passage rappelle les débats contemporains : l'auteur y émet le vœu qu'on étudie d'abord et principalement la langue grecque, sans laquelle on ne peut bien connaître les sources historiques du christianisme, on ne peut répondre aux arguments des Luthériens, qui interprètent d'une façon nouvelle les anciens textes de l'Évangile et des Pères de l'Église. Nous ne parlons, en conséquence, de cet ouvrage que pour montrer à quel point le problème de l'enseignement préoccupait alors la nation dans ses détails comme dans son ensemble.

Ni le *Traité du choix des études*, cependant, ni les livres de Thomassin, ni l'ouvrage de Fénelon, ni le *Discours sur l'Histoire universelle* ne changèrent l'enseignement ecclésiastique ou laïque. La routine fut la plus forte. Dès l'année 1681, le père de Sainte-Marthe, général de l'Oratoire, avait néanmoins adressé une lettre à tous les professeurs de la congrégation, pour leur recommander de suivre dans leurs études et leurs leçons la méthode du père Thomassin *. Baillet constate que l'ouvrage n'eut pas de succès. « La corruption de notre temps et de nos mœurs, dit-il, n'a pas peu contribué à gâter les fruits que toute la France et l'Europe même devaient recueillir d'un ouvrage si laborieux pour son auteur et si utile pour le public. » Le savant religieux était cependant fort bien traité par Bayle; Nicolle, Arnaud, François de Harlay, archevêque de Paris, Mabillon, Ruinart, le célèbre Ducange, le président Lamoignon, le cardinal Noris, et Letellier, chancelier de France, ne parlaient de lui que dans les termes de la plus profonde estime et avaient tous voulu être de ses amis. Le pape Innocent XI l'avait consulté plusieurs fois par l'intermédiaire de ses nonces apostoliques, et lui eût fait quitter la France, pour lui donner la place de sous-bibliothécaire au Vatican, si Louis XIV ne s'y fût opposé. Tant de moyens d'influence échouèrent contre les habitudes et l'obstination des professeurs. Les oratoriens eux-mêmes n'adoptèrent pas sa méthode. L'abbé Gaume rapporte que le dernier général de l'ordre se faisait lire, quand la mort était déjà debout à son chevet, l'ode d'Horace : *Eheu! fugaces, Posthume, Posthume, labuntur anni,* au lieu des prières qui soutiennent le courage des agonisants et leur rappellent l'éternité bienheureuse des justes, *et spes illorum plena immortalitatis est!*

Neuf ans après le décès du laborieux auteur, en 1705, parut un livre singulier, que l'on croirait écrit pour montrer à quel point les arguments sont inutiles contre certaines préventions opiniâtres. Ce qui devrait les détruire les fortifie; elles tournent à leur avantage, par un habile stratagème, les opérations hostiles de leurs adversaires. L'ouvrage dont nous parlons : *Remarques sur Virgile et sur Homère, et sur le style poétique de l'Ecriture-Sainte,* a pour auteur l'abbé Faydit, le même qui, cinq ans auparavant, publiait une volumineuse critique de Télémaque, où il reprochait à Fénelon d'avoir composé un livre païen et immoral. Dans le livre qui nous occupe, il semble aussi prendre en main la cause de la religion. « Je me suis proposé, dit-il, en étudiant et relisant avec application, le même glorieux dessein qu'ont eu l'incompa-

* *Vie du père Thomassin*, par le père Bougerel.

Digitized by Google

rable M. de Tillemont et le savant M. Huet, évêque d'Avranches, et le vertueux père Thomassin, en se remplissant l'esprit, comme ils ont fait, de la plus profonde érudition qui fut jamais, de toute la littérature séculière et de tous les auteurs profanes, pour composer ensuite des livres très-édifiants et très-avantageux à la religion : je veux dire ces ouvrages immortels, l'*Histoire ecclésiastique*, les *Vies des Empereurs païens, persécuteurs de l'Eglise*, la *Démonstration évangélique*, les *Questions d'Aunay* et la *Manière chrétienne de lire les poètes.* » Bref, il a voulu imiter les pères de l'Église, qui ont cherché dans les poètes, surtout dans Homère et dans Virgile, des armes pour combattre l'idolâtrie des païens, les erreurs des hérétiques : il a cru que Spinosa, Le Clerc et Grotius pouvaient être percés du même glaive, terrassés par le même genre d'attaque. Dès les premières lignes, on le voit, il dépasse de beaucoup le père Thomassin : le digne prêtre de l'Oratoire cherchait à concilier la lecture des auteurs profanes avec la susceptibilité de la foi chrétienne; il montrait quels sentiers il fallait prendre pour traverser sans accident les bois périlleux, où les divinités païennes ont établi leur demeure. Faydit va plus loin : les œuvres littéraires du polythéisme lui semblent un arsenal plein de lances, d'épées et de javelots qui doivent occire les hérétiques. Virgile, à l'entendre, est plus chrétien que les protestants. Aussi doivent-ils rougir qu'un idolâtre « soit plus éclairé qu'eux et plus conforme aux catholiques. »—« Si ce que je viens de dire ne suffit pas, dit-il, en voici de nouvelles preuves. Il admet clairement l'eau bénite ou lustrale, et non content de faire asperger ceux qui avaient assisté à l'enterrement de Misène d'Eolie, écuyer d'Enée, pour les purifier des taches qu'ils avaient contractées en touchant à un mort, il en fait prendre aux soldats avant que d'aller au combat. Il en fait mettre aussi à la porte des Champs-Elyséens, sans comparaison, comme nous en mettons à l'entrée de nos églises dans un bénitier. » Virgile, selon Faydit, est même un casuiste fort remarquable. — « Moins superstitieux et scrupuleux que les Juifs qui trouvaient mauvais que Jésus-Christ guérît un malade le jour du sabbat, Virgile décide qu'il y a certaines œuvres innocentes et nécessaires qu'on peut faire les jours de fêtes; mais plus sage et plus éclairé qu'une infinité de nos casuistes chrétiens, qui permettent le bal, la chasse, les danses et les œuvres serviles, purement pour gagner de l'argent, il restreint les choses auxquelles il croit qu'il est permis de travailler, à lâcher les écluses, à déboucher les conduits d'eau dans les prés, lorsque cela est nécessaire, à relever une haie tombée autour d'un jardin, pour empêcher le bétail d'y entrer, à tendre des filets aux oiseaux, à brûler le chaume et la paille des blés coupés, à faire boire et baigner le bétail. » Si Virgile et Homère sont plus chrétiens que les Réformés, s'ils entendent mieux que les casuistes toutes les finesses de la morale, s'ils connaissaient même les cérémonies de l'Eglise, la lecture de leurs ouvrages ne demande pas tant de précaution. Les fidèles peuvent s'abreuver sans crainte à ces fleuves de sagesse, qui roulent dans leurs eaux des paillettes d'or en guise de limon. Leurs concordances avec l'Evangile ne tournent donc plus au profit de la religion chrétienne et des auteurs chrétiens : c'est la loi nouvelle, au contraire, qui devient le piédestal de la poésie antique. On ne saurait trop admirer cette dernière, puisqu'à tous ses mérites intrinsèques elle joint une similitude prodigieuse avec les dogmes, la morale catholique, et a même décrit le rituel de

Digitized by Google

l'Eglise. Honneur donc aux anciens, et maudits soient ceux qui les critiqueront! Voilà comment se trouva falsifiée l'œuvre du père Thomassin, comment les pages qu'il avait écrites pour glorifier le christianisme servirent à prôner la littérature païenne.

Mais si les livres du savant oratorien tombèrent promptement dans l'obscurité, si sa pieuse méthode ne triompha point de l'usage établi, elle fut remise en lumière par un auteur plus heureux, qui jouit encore d'une certaine réputation. De 1726 à 1728, Rollin publia ses quatre volumes intitulés, *De la manière d'étudier et d'enseigner les belles-lettres, par rapport à l'esprit et au cœur.* La ressemblance de ce titre avec les titres du père Thomassin n'est pas plus grande que celle de l'ouvrage même avec l'encyclopédie littéraire du pieux cénobite. Aussi, quoique le recteur de l'Université annonce, à la fin de son *Discours préliminaire,* avoir emprunté *tout ce qu'il y a de meilleur dans son ouvrage,* il est étrange qu'il ne mentionne pas en cet endroit, où la mention viendrait si à propos, le moine laborieux qui lui sert de guide. Je ne l'ai vu cité par lui que plus loin, une seule fois et d'une manière incidente : c'est trop peu pour ses obligations envers son prédécesseur *. Comme lui, en effet, il veut rendre utile au christianisme l'étude des poètes, de l'histoire, de la philosophie et des langues: il n'ajoute à son plan qu'une rhétorique et une pédagogique. Quoique les détails de son œuvre ne soient pas les mêmes, il suit une marche analogue et côtoie le sentier du digne oratorien. Il faut, dans son opinion, que tout serve à mettre en lumière la vérité, la beauté du christianisme, à remplir de pieux sentiments le cœur des élèves. L'histoire, la fable, les poèmes, les doctrines philosophiques ne sont pour lui qu'une morale en action, ou des faits de la Bible, des principes de l'ancienne loi modifiés, altérés par la tradition verbale, ou de confus pressentiments des dogmes catholiques. Souvent il ne fait qu'abréger le volumineux travail du père Thomassin, comme dans son explication de la mythologie. On ne peut l'accuser de plagiat, puisque les termes, les développements ne sont pas identiques; mais son ouvrage atteste une lecture suivie et attentive des *Traités dogmatiques.* Après avoir fermé le dernier volume, il a écrit dans le même but et dans le même esprit, sans copier les phrases, mais en se rappelant les idées principales. S'il n'empruntait pas à son devancier la forme de son livre, il lui empruntait le plan, certaines appréciations, une partie du contenu. Le père Jouvency lui a encore été d'un grand secours, mais il avoue ce qu'il lui doit, quoiqu'il lui doive beaucoup moins qu'au prêtre de l'Oratoire.

Le seul point sur lequel Rollin diffère de son devancier, c'est relativement à l'emploi des divinités païennes dans les œuvres des poètes chrétiens. Le re-

* On peut s'étonner que Gibert n'ait pas signalé ces emprunts dans ses *Observations adressées à M. Rollin sur son Traité de la manière d'étudier et d'enseigner les belles-lettres.* (Paris, 1727, un volume in-12 de 476 pages.) Il critique une foule de passages, conteste à son ancien ami un grand nombre de principes et de raisonnements, surtout parmi ceux qui concernent la rhétorique, parce qu'il en avait lui-même publié un traité, mais il ne l'accuse pas de s'être approprié le bien d'autrui. Cette accusation eût été cependant une bonne fortune pour un rival. J'en conclus que Gibert ne connaissait pas les œuvres de Thomassin, déjà tombées dans un profond oubli.

Digitized by Google

ligieux avait montré, sous ce rapport, une tolérance trop grande; il avait permis l'usage de ces vieilles machines, parce que certains auteurs pieux, comme Grégoire de Nazianze, Synésius, Fortunat, Juvencus et Arator, s'en étaient servis. Rollin ne montre pas la même indulgence; il blâme, il proscrit cet abus avec un sentiment de colère, qui donne de la vie à son style, ordinairement un peu lymphatique *. Les dix-huit pages où il traite cette question forment un morceau remarquable : l'auteur y groupe ses arguments avec une logique pressante et victorieuse. Il demande d'abord pardon aux poètes de troubler leurs habitudes; ils font depuis longtemps comparaître dans leurs vers toutes les déités de l'Olympe. Mais cette mauvaise coutume, pour être fort ancienne, n'en choque pas moins le bon sens : *on ne prescrit point contre la vérité, dont les droits sont éternels.* Les premiers poètes chrétiens avaient formé leur style d'après les auteurs du paganisme; ils ont adopté leurs dieux en même temps que leur manière d'écrire, et la routine a continué de siècle en siècle. Mais les plus simples lumières de la raison prouvent qu'en parlant on doit avoir une idée nette de ce que l'on veut dire. Si l'on emploie des mots vides de sens, on ne mérite pas d'être écouté. Or, que se passe-t-il dans l'esprit d'un poète moderne, lorsque, faisant la description d'un orage, il invoque Eole et Neptune? Un païen, battu par la tempête, qui s'adressait à eux, croyait implorer des êtres véritables, doués de perfections surhumaines, assez puissants pour calmer l'abîme, imposer silence aux vents et dissiper les nuages. Mais, quand un auteur chrétien les apostrophe d'un ton inspiré, quelle signification lui présentent ces mots d'Eole et de Neptune? Il sait bien que les faux dieux n'existent pas, n'ont jamais existé : le lecteur le sait aussi et ne s'abuse pas plus que l'écrivain. Alors pourquoi prononcer des paroles inutiles? pourquoi évoquer de vains spectres? Rien n'est pitoyable comme d'entendre un poète appeler à son secours Apollon et les Muses, dont il ne peut obtenir aucune aide.

Rollin n'a garde de croire que les auteurs modernes donnent à ces noms et en général aux noms des divinités païennes le même sens que les anciens. Ce serait impiété et irréligion. Car, suivant saint Paul, tous les dieux des païens étaient des démons : *Omnes dii gentium dæmonia.* Nos poètes voudraient-ils ramener les hommes à l'idolâtrie, leur faire adorer les mauvais anges au lieu du Créateur? Ce qu'ils peuvent répondre de plus raisonnable, c'est que pour eux ces termes surannés désignent les différents attributs du Dieu suprême, du Dieu véritable. Mais est-ce l'honorer que de lui donner le nom de ses adversaires, des esprits rebelles foudroyés par son juste ressentiment? Ne craint-on pas que cette profanation ne l'irrite, lui qui se fait appeler, dans l'Écriture, le Dieu terrible et jaloux? La même Ecriture ne nous apprend-elle pas que les Syriens furent punis d'une sanglante défaite, pour avoir dit qu'il était le Dieu des montagnes, mais non le Dieu des vallées?

Prononcer des mots vides ou des paroles impies, voilà dans quelle alternative se place le poète qui fait usage des fictions païennes. « Cet usage, dit Rollin, paraît encore plus absurde et devient plus insupportable, quand on les emploie dans des matières saintes, où l'on parle du vrai Dieu, où l'on pré-

* Tome 1er, pages 303 et suivantes.

Digitized by Google

tend le remercier des biens qu'il accorde aux hommes, où même l'on traite quelquefois ce que la religion a de plus grave et de plus respectable. Peut-on pardonner à Sannazar d'avoir mêlé, comme il le fait, le sacré et le profane dans un poème où il s'agit du plus auguste de nos mystères, je veux dire l'incarnation du Fils de Dieu ? »

Santeuil fut réprimandé par Bossuet pour avoir introduit le nom de Pomone dans une pièce de vers sur les jardins de Versailles, adressée à M. de La Quintinie. Le poète écrivit un autre morceau afin de s'excuser : on y trouve cette phrase : *Me pœniteat errasse in uno vocabulo latino.*

« Mais, dit-on, si l'on proscrit entièrement les noms des divinités païennes, que deviendra la poésie? A quoi se réduira le poème épique, le plus beau de tous les poèmes? » Il lui restera le plan, l'invention dans les bornes de l'histoire et dans celles de la nature; à l'exception de la Fable, il lui restera tout ce que possédaient les Anciens : récits curieux, descriptions vives, comparaisons nobles, discours touchants, passions bien peintes, incidents nouveaux, rencontres inopinées. Le poète aura toujours mille moyens de plaire et d'instruire, sans avoir recours à des fictions vaines; qu'il trace bien ses caractères, ordonne bien ses événements, écrive d'une manière pure et brillante, il plaira, sans le moindre doute, et l'on ne « regrettera ni les intrigues de Vénus, ni les serpens ou le venin d'Alecto. »

Rollin déclare, d'ailleurs, qu'il ne veut pas prohiber certaines figures, par lesquelles on attribue du sentiment, de la voix, des actions même aux choses inanimées. « Il sera toujours permis, dit-il, d'apostropher les cieux et la terre, d'inviter la nature à louer son auteur, de donner des ailes aux vents pour en faire les messagers de Dieu, de prêter une voix au tonnerre et aux cieux pour publier sa gloire, de personnifier les vertus et les vices. » Ce sont là des ressources littéraires, non des actes d'idolâtrie *.

Voilà comment l'auteur du *Traité des Études* reprenait la thèse de Desmarets de Saint-Sorlin. Mais ce nouvel effort n'eut pas plus de résultats que les précédents; le recteur de l'Université ne changea pas plus les habitudes des poètes, que le prêtre de l'Oratoire celles des professeurs. Jupiter et Junon, Neptune et Cypris continuèrent à régner dans la littérature française. Le 4 septembre 1815, Népomucène Lemercier, ce prétendu réformateur, qui n'a rien réformé du tout, écrivait un *Chant pythique sur l'Alliance européenne* **, dite la Sainte-Alliance, où on lit avec un étonnement sans bornes des strophes comme celles que nous allons citer. Le poète veut dire aux souverains que, n'ayant pas su garder Napoléon à l'île d'Elbe, ils ne doivent point accuser la France des suites de leur maladresse, et n'ont pas le droit de l'en punir. Voici comment il exprime cette observation :

Jadis épargné par Thésée,
Si l'affreux Minotaure, échappant au héros,

* Il est singulier que Rollin n'ose pas permettre d'employer les anges, les saints, tout le merveilleux du christianisme dans les poèmes. A cet égard il demeure en arrière de Desmarets de Saint-Sorlin et de Perrault.

** Imprimé en 1830, chez Firmin Didot.

Digitized by Google

Du Dédale eût pu fuir sur la Crète embrasée,
Quel arrêt eût porté Minos?

Des fautes d'un vainqueur timide
Eût-il osé juger les Crétois criminels?
Et Thésée aurait-il, en émule d'Alcide,
Acquis des honneurs éternels?

Relâchant notre Minotaure,
D'un nouveau labyrinthe on rouvrit les détours,
Et pour le ressaisir s'élancèrent encore
Et les léopards et les ours.

Quoi! c'est au nom de l'harmonie
Jurée aux nations par la voix de la paix,
Que Bellone présente une tête impunie
Sous l'abri sacré de Palès!

Où va la rage ensanglantée
De tant de loups hurlants à travers nos moissons?
Les mamelles d'Io, le doux lait d'Amalthée,
Désaltèrent des Lycaons.

Fuyez, ô nymphes de Diane,
Ces hôtes sans pudeur, accourant insulter
Au chaste sein de Flore, au seuil de la cabane
Que Baucis vient de déserter.

Si le fait n'avait eu lieu, qui aurait jamais supposé qu'une nation goguenarde et spirituelle parlerait, deux siècles durant, cet idiome burlesque, emphatique et absurde? De pareils excès, une si prodigieuse obstination, augmentent l'intérêt de l'historien pour tous les efforts tentés dans le but de détruire l'engouement général. Thomassin, Fleury, Bossuet, Saint-Sorlin, Perrault, Lamothe et Rollin firent, en l'essayant, un acte honorable et montrèrent une intelligence supérieure. Le débat sur l'enseignement mérite d'autant plus de fixer l'attention, qu'il est contemporain de la querelle des Anciens et des Modernes. C'est en 1670 que Desmarets publia *la Comparaison de la langue et de la poésie françoise, avec la langue et la poésie grecque et latine*; en 1687, Perrault lut à l'Académie son poème intitulé : *le Siècle de Louis-le-Grand*; le premier volume de son *Parallèle des Anciens et des Modernes* fut imprimé l'année suivante; la guerre continua jusqu'en 1717, où parurent les derniers factums. L'examen des principes de l'enseignement ne fut qu'un des épisodes de cette grande dispute. C'était la même querelle transportée sur un autre terrain, celui de l'instruction laïque et ecclésiastique, celui des principes religieux et de la morale. Tant il a fallu de travaux pour lutter, même inutilement, contre l'invasion de l'esprit païen, contre le débordement de l'érudition classique!

Pour l'homme qui réfléchit, c'est un spectacle curieux assurément de voir

Digitized by Google

la civilisation gréco-romaine, frappée à mort et ensevelie par le christianisme, sortir lentement de son tombeau, pleine de rancune et altérée de vengeance, fondre à son tour sur son ennemi, le harceler, le combattre sans relâche, le pousser devant elle la pointe de l'épée contre la gorge, et le précipiter enfin dans l'abîme du voltairianisme. Quel singulier retour de fortune! quel bizarre effet de cette grande loi d'équilibre que l'on retrouve partout!

Il n'est pas moins curieux de voir la France employer d'abord le fer, la flamme, la roue et le gibet, organiser même un grand massacre pour comprimer chez elle la Réforme, puis accueillir cette même Réforme sous un costume d'emprunt, laisser les philologues, les antiquaires, les poètes, les moralistes, les conteurs, les dramaturges répandre dans les esprits le doute, l'amour de la licence, le sensualisme, les principes anti-chrétiens des penseurs grecs! Choyer ainsi son adversaire, partager avec lui l'eau et le feu, sa table et sa couche, parce qu'il a pris un autre nom, revêtu un autre habit, voilà ce qui s'appelle montrer du discernement! Et ce qui doit paraître plus extraordinaire encore, c'est que le clergé, maître de tout l'enseignement, lui ait ouvert la porte, offert un siége près du foyer, remis les clefs du logis! Pouvait-on s'attendre à ce que les chefs mêmes de la religion la livreraient sans défense au polythéisme, au scepticisme déguisés? Dès le douzième siècle, les papes furent obligés d'interdire aux prêtres l'étude du droit romain, pour lequel ils négligeaient l'étude du droit canon et de la théologie *.

Ne tombons point dans l'exagération toutefois. Une partie considérable du corps ecclésiastique lutta, durant deux siècles et demi, contre cette tendance. Les Bénédictins, les Jésuites, les Oratoriens même, publièrent un nombre prodigieux de livres qui, sans avoir trait à la réforme de l'enseignement, auraient dû y conduire, puisqu'ils fondaient toute une science chrétienne, toute une érudition nouvelle. Le catalogue seul en formerait un gros volume. Ces pieux travaux accomplis dans la solitude allaient, au milieu du monde, chercher les hommes studieux, pour les arracher à l'influence de la mode, aux préoccupations des affaires et des plaisirs. C'étaient comme autant de messagers, qui leur rappelaient que l'Église aussi avait eu ses combats, ses chefs glorieux et ses beaux siècles, qu'il était injuste d'oublier ses luttes, ses bienfaits, ses actes sublimes, son génie et ses merveilleux ouvrages. Ils ne visitaient pas seulement les hôtels et les grandes villes : d'ailleurs les monastères, les châteaux épars dans les provinces, les humbles cures, les fermes opulentes, les recevaient avec joie. Ils combattaient, sans les nommer, sans paraître même soupçonner leur existence, le scepticisme, les goûts mesquins, la dépravation des mœurs, qui faisaient alors de rapides progrès.

ALFRED MICHIELS.

* Voyez la décrétale d'Alexandre III, promulguée en 1163 : *Ne clerici vel monachi sæcularibus negotiis se immisceant.*

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

Quelle singulière nation que la nôtre ! En France nous ne savons rien faire avec mesure, nous ne savons nous arrêter ni dans l'excès de l'aversion, ni dans l'exagération de l'enthousiasme ; nous sommes toute haine ou toute adoration. Si nous nous laissons prendre d'une belle passion pour une œuvre d'art, pour un style, pour une idée, pour l'ombre d'une idée, pour une mode, c'en est fait, nous épuisons en son honneur toutes les formules de la louange, nous nous en abreuvons jusqu'à l'ivresse, nous en abusons jusqu'à la folie, nous nous en entichons jusqu'au fanatisme. Puis, l'accès de fièvre passé, nous faisons retour sur nous-mêmes ; nous examinons de sang-froid l'objet d'une si grande frénésie, et nous découvrons avec un peu de honte que nous avons été dupes de notre aveugle engouement. C'est l'heure des réactions injustes ou des oublis cruels ; nous jetons au feu ce que nous avons adoré et nous précipitons du faîte de notre enthousiasme des renommées qui ne méritaient

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Le livre fameux de mistress Harriett Beecher Stowe en est encore à la première période ; patience, la seconde ne se fera pas attendre ; après en avoir exalté le mérite, il se trouvera un critique pour en exagérer les défauts, ou, — ce qui est pis peut-être, — le jour de l'oubli viendra le lendemain du triomphe.

Tenons-nous, s'il est possible, à une égale distance de ces deux extrêmes, et puisque l'*Uncle Tom's Cabin* est entré aujourd'hui dans notre domaine en passant par la porte du théâtre, ne nous laissons entraîner envers lui ni à l'indécent anathème du fougueux négrophobe, ni à la contagieuse sensiblerie du fervent négrophile.

En fait, je considère les nègres comme très-désintéressés dans ce grand succès littéraire. Mme Stowe a voulu sans doute battre en brèche l'esclavage dans les Etats du Sud de la grande république américaine ; mais si elle a eu l'intention en même temps de réhabiliter la race noire auprès de la race blanche, elle s'y est prise, avouons-le, d'une étrange façon. En effet, il n'y a

Digitized by Google

point, dans le roman de la puritaine, un seul véritable nègre qui inspire et mérite la sympathie ardente du lecteur. Georges, l'esclave intelligent, l'homme de génie, n'est pas un nègre, c'est un blanc, si blanc qu'il peut traverser impunément les rues des grandes villes, prendre gîte dans les meilleurs hôtels, se faire passer pour un gentleman accompli et se présenter partout comme un noble descendant de la blonde Angleterre. Eliza, sa femme, cet idéal de l'amour maternel, est plus blanche encore s'il est possible que son mari. L'*Uncle Tom* lui-même est un blanc teint en noir, — Mme Stowe avoue à la fin sa petite supercherie; — l'*Uncle Tom* n'est pas un fils de la Guinée, c'est un chrétien des premiers siècles de l'Eglise, un vrai martyr de Dioclétien, un faux nègre enfin. Tous les autres *nègres noirs* du roman sont ou des personnages secondaires ou des vauriens. Ce qui tendrait à prouver, si l'on prenait l'œuvre de Mme Stowe très au sérieux, que l'infusion du sang blanc dans les veines des races noires n'est pas étrangère à leur amélioration, et que le jour où tous les nègres seront blancs ils seront dignes de prendre place parmi les peuples civilisés.

Le succès de l'*Uncle Tom,* est-il besoin de le dire, n'est pas dans la question de race; à peine est-il dans celle de l'esclavage; il est tout entier dans le développement de l'amour maternel. Si le livre de Mme Stowe doit vivre, — et j'en doute, — il vivra par les scènes multipliées et variées à l'infini où l'on voit le cœur de la mère s'ouvrir et saigner. Bien avant Mme Stowe des écrivains éminents ont traité cette question de l'esclavage et n'ont pas réussi à passionner le lecteur. Qui ne se rappelle le livre remarquable de M. Gustave de Beaumont, *Marie ou l'Esclavage aux États-Unis,* et tout récemment ce terrible réquisitoire en dix volumes, lancé contre la traite, par M. de La Landelle *. Dans ces livres la question de l'esclavage est autrement secouée que dans le roman américain; en a-t-on vendu cinq cent mille exemplaires? en a-t-on fait vingt drames et deux cents éditions?

L'*Oncle Tom* a réussi, indépendamment de ses plaidoyers abolitionistes, peut-être même en dépit de ces belles prédications égalitaires et socialistes qui sentent toujours la déclamation et qui respirent l'ennui. Que nous importent à nous ces nègres dont Mme Stowe s'est plu, — c'est elle qui le dit, — à exagérer un peu les souffrances, de même qu'elle a exagéré l'étendue de leur intelligence? Grâce au ciel, nous n'avons plus d'esclaves ni blancs ni noirs, et l'on sait quel brillant parti ceux-ci ont tiré de leur liberté. Mais ce qui nous touche, c'est le spectacle d'une mère dans les angoisses de son amour, ce qui nous émeut, c'est cette femme traversant le fleuve sur les glaçons, son fils dans ses bras, pour le soustraire aux ravisseurs, ce qui nous plaît c'est la peinture délicate de ces petits intérieurs, ce qui nous charme c'est cette gracieuse enfant, fille du ciel, ange sur la terre qui remonte vers sa patrie sur les ailes de la charité chrétienne. Le succès est là, ne le cherchez pas ailleurs. Mme Stowe s'est servi de l'esclavage comme d'un moyen pour produire ces déchirements d'entrailles et nous arracher de douces larmes; ne lui supposez pas d'autres vues; elle a fait choix d'un cadre fort commode pour y placer ses

* *Les Princes d'Ebène.*

Digitized by Google

personnages de fantaisie, elle a usé de son droit de romancier en donnant plus de relief à son tableau par l'emploi des contrastes.

Je soupçonnerais volontiers Mme Stowe d'avoir mis plus d'art qu'on ne lui en suppose généralement dans la création de son œuvre, ce qui me permettrait de me montrer sévère pour les faiblesses de sa composition. Mais je ne veux pas entrer dans un débat qui a été jugé déjà d'une manière supérieure dans les pages de cette *Revue* *. Je voulais seulement constater en même temps que la force et le mérite réels du livre, l'insuffisance et la maladresse même du plaidoyer pour des esprits sérieux et bien faits. Je ne crois pas que l'on rencontre beaucoup de gens de bon sens, parmi les blancs, qui partagent sur la race nègre les brillantes illusions de l'honorable Américaine. Pour elle, l'avenir de la civilisation et de l'art repose sur les destinées de ces peuples jusqu'à ce jour déshérités. A l'entendre, « la vie s'éveillera au centre de l'Afrique avec une splendeur, une magnificence dont nos froides nations de l'Occident ne peuvent se former une idée; sur cette terre lointaine et mystérieuse de l'or, des pierreries, des épices et des palmiers, des fleurs merveilleuses et d'une prodigieuse fécondité, surgiront de nouvelles formes de l'art, un nouveau genre de splendeur; et la race nègre, si longtemps dégradée et foulée aux pieds, nous apportera peut-être les dernières et les plus magnifiques révélations de l'industrie humaine. » Sans vouloir faire le procès à ces belles espérances, il nous est bien permis de ne pas les partager. Ce que nous savons des peuplades indigènes de l'Afrique, ce que Mme Stowe elle-même nous montre des descendants de cette race, transplantés sur le sol américain, n'est pas fait pour nous en donner une bien haute idée; jugez donc si, la prenant au mot, nous admettons que les portraits soient encore flattés!

Que l'esclavage disparaisse de la terre, rien de mieux, et c'est vers ce but que tous les efforts des nations chrétiennes doivent converger. Mais de là à exalter imprudemment les vertus privées des races encore barbares; de là à raviver à leur profit les arguments édentés du socialisme, il y a loin; et je ne voudrais pas, dans l'intérêt même de ces détails délicats échappés à la plume d'une femme plus habile peut-être qu'enthousiaste, que l'on mît trop en avant ses vues philanthropiques, de peur qu'un jour nous ne soyons obligés à notre tour de montrer le serpent caché sous la fleur. Si, comme la plupart des utopistes modernes, Mme Stowe a fait un rêve de bonheur universel réalisable sur la terre; si son esprit, profondément empreint de panthéisme, a rêvé avec eux « un temps où le Christ doit régner ici bas, et où tous les hommes seront également libres et heureux », je serais désolé de voir d'honnêtes gens, peu rêveurs de leur nature, socialistes moins encore, tremper même du bout de leur plume et sans s'en douter dans toutes ces rêvasseries humanitaires. Plusieurs d'entre eux ont fait dans le temps bonne guerre aux *Mystères de Paris*; eh! ne s'aperçoivent-ils pas que la *Case de l'Oncle Tom* c'est le roman des *Mystères de Paris* qui nous revient d'Amérique? — On leur signale l'écueil, on leur pardonne pour cette fois, mais on espère qu'ils ne s'y heurteront plus.

Les traductions de l'*Oncle Tom*, ou du *Père Tom*, de sa *Case* ou de sa *Cabane*, comme on voudra, se sont multipliées à l'infini dans notre langue. Les drames

* Voir tome IV, page 615, *les Nègres en Amérique*, par M. Philarète Chasles.

Digitized by Google

extraits de ce livre émouvant menacent de n'être pas moins nombreux. Il vient d'en être représenté deux : l'un à l'Ambigu, œuvre de MM. Dumanoir et Dennery; un autre à la Gaîté, de MM. Edmond Texier et de Wailly, deux des premiers traducteurs. Ici, la délicatesse et l'esprit littéraire des auteurs les ont portés à choisir les épisodes les plus attendrissants du livre, et à mettre en scène cette charmante figure d'Evangéline; là, l'habitude des mœurs et des combinaisons mélodramatiques les a entraînés vers les scènes terribles et les péripéties étranges, sans oublier les chiens féroces ni les coups de fusil. En bonne théorie, je pencherais pour le premier procédé; mais au boulevard, la meilleure théorie doit céder le pas à la plus mauvaise pratique. Le succès sera grand des deux côtés; il y a dans le livre de Mme Stowe assez de larmes pour défrayer tous nos théâtres parisiens. Le Gymnase, qui le sait, prépare une troisième *Case de l'Oncle Tom*, et comme chez nous il n'y a pas de larmes sans rires, les théâtres des Variétés et du Palais-Royal vont teindre leurs comiques en bistre, pour nous faire envisager la littérature noire par son côté le moins sombre. Si tous ces théâtres font fortune avec le roman de Mme Stowe, ne sera-ce pas le cas de dire que l'oncle d'Amérique, si souvent évoqué par eux, est enfin devenu une réalité?

Dans cette dernière quinzaine, tous les bravos, tous les applaudissements, toutes les fleurs n'ont pas été l'apanage exclusif des nègres d'Amérique. Nous avons vu, au Théâtre-Lyrique, bon nombre d'esclaves blancs se meurtrir eux-mêmes les mains et pousser de grands cris pour la plus grande gloire d'une charmante danseuse et d'un artiste multiple, tour à tour virtuose sur le violon et dans la danse, maestro dans l'art chorégraphique et dans la composition musicale. M. Saint-Léon, qui a résilié son engagement de premier maître de ballet au Grand-Opéra, n'a pas voulu quitter Paris sans nous laisser de récents et cuisants regrets. En trois semaines, il a imaginé, composé et dessiné un opéra-ballet dans lequel il a réuni toutes les ressources de son art. *Le Lutin de la Vallée* n'est à proprement parler qu'un heureux prétexte de danse et de musique. Le chant y sert de cadre aux fines variations et aux éblouissantes pirouettes.

On sait que M. Saint-Léon est, comme le fut autrefois le danseur Gardel, un violoniste très-distingué; lutin, il prend sur le tonneau la place du ménétrier du village, il charme de ses doubles notes et de ses imitations pastorales l'oreille des bons paysans, et fait danser une pauvre muette qui, si elle a la bouche close, parle admirablement des bras, des jambes et des yeux. Au rebours des lutins ordinaires, le lutin de cette vallée est plein de bonté et de dévouement; il est au-dessus de son pouvoir de rendre l'usage de la parole à la pauvre fille, mais il sait lui faire épouser le seigneur de l'endroit. Katty n'est cependant pas une bergère, elle connaît à fond le répertoire des danses espagnoles, et je vous assure qu'en ce genre elle n'a pas de rivale. Le succès de Mme Guy-Stephan, qui danse dans ce ballet pour la première fois sur un théâtre de Paris, — car on ne peut compter une courte apparition qu'elle fit un jour en passant à l'Opéra, — est l'un des plus brillants et des plus sincères qu'une danseuse ait depuis longtemps obtenu. Légère comme l'oiseau, frêle et souple comme le jonc, gracieuse comme une fleur, Mme Guy-Stephan a les qualités les plus précieuses de son art; elle s'é-

Digitized by Google

lève avec facilité, voltige avec élégance, et réalise les plus périlleux écarts avec une décence et une distinction bien rares aujourd'hui. Sa physionomie est vive, spirituelle, caressante, sa pantomime sobre et juste. Si chez elle les pointes étaient plus fermes, si dans ses échos elle ménageait mieux ses distances, elle serait une danseuse irréprochable, accomplie. Telle qu'elle est, sa place est à l'Opéra, au premier rang. Longtemps première danseuse au Théâtre royal de Madrid, elle possède surtout le secret des danses espagnoles, mais elle sait leur prêter un charme, une distinction toute particulière. La *Madrilène* lui est redemandée chaque soir, ainsi que le *zapateado* qu'elle danse avec M. Saint-Léon. Cet artiste, dont on connaît le talent original, et qui passe à bon droit maintenant pour le premier danseur du monde, se surpasse lui-même et confond ses émules par la vigueur de son jarret et l'énergie de ses mouvements; on peut dire de lui qu'il a inventé la danse mâle.

Voilà certainement pour le Théâtre-Lyrique un heureux essai qui doit l'encourager à persévérer dans cette voie nouvelle. A ce propos, nous avons entendu souvent les virtuoses et les dilettantes se plaindre qu'il n'existât plus à Paris d'autre théâtre de danse que l'Opéra. Autrefois, la Porte-Saint-Martin avait un corps de ballet, et elle montait des ouvrages chorégraphiques, dont quelques-uns, la *Fille mal gardée* entre autres, obtinrent un très-grand succès; aujourd'hui ce théâtre semble avoir, depuis longtemps, renoncé à cette partie de son privilége. Pourquoi le Théâtre-Lyrique, qui est déjà une succursale de l'Opéra-Comique et de l'Opéra pour la composition musicale, ne le deviendrait-il pas également pour la danse? Ce privilége lui conviendrait mieux qu'à tout autre, et le Grand-Opéra y gagnerait une bonne pépinière de sujets et de chorégraphes. Le Théâtre-Lyrique doit être, avant tout, considéré comme une école pratique; à ce titre il serait désirable qu'il fût subventionné. C'est là, et non à l'Opéra-Comique, que nous eussions dû voir jouer le premier ouvrage de M. Gastinel, jeune lauréat du Conservatoire, revenu depuis cinq ans de la ville éternelle. Malgré un joli duo en dialogue, un petit air de coquetterie assez bien tourné, et une ouverture d'une forme estimable, *le Miroir* est véritablement une œuvre peu digne de la salle Favart. De pareils essais conviendraient à merveille au Théâtre-Lyrique, mais ce théâtre n'est pas assez riche pour les tenter à ses risques et périls.

Il conviendra désormais de placer le Théâtre-Italien au dernier rang dans l'ordre du mérite, lorsque l'on prendra la triste résolution de signaler encore son existence. C'est vraiment pitié de voir tant d'honnêtes gens, directeurs et chanteurs, venir jeter leurs économies à cet insatiable Minotaure; le monstre dévore tout et ne sait rien rendre. Mais aussi pourquoi s'obstiner à suivre une voie déplorable? pourquoi ne pas consulter plus attentivement les goûts du public? pourquoi fermer l'oreille aux bons conseils et l'ouvrir toute grande aux mauvais?

On vient de reprendre *Don Giovanni* au Théâtre-Italien, et Dieu sait quelle reprise! une mutilation, une exécution, une trahison véritables; des airs coupés, des mélodies changées, des actes mis en morceaux! Et quel Leporello, quel Mazetto, quel Ottavio, quelle dona Anna, et surtout quel don Juan! Un don Juan comme on n'en avait jamais vu, comme, s'il plait au ciel, nous n'en reverrons jamais. Silence sur sa tombe; le Commandeur a mis sa

Digitized by Google

main de marbre sur son épaule de velours, et il s'est évanoui. Demain un autre don Juan apparaîtra, — car on veut, à toute force, nous faire prendre en aversion le chef-d'œuvre de Mozart, — et cette fois le célèbre impie sera représenté par un baryton d'un certain talent, par M. Belletti. Que la statue du Festin lui soit légère !

Pour finir enfin comme Boileau, par un bon trait de satire, écoutez la nouvelle : On vient de présenter au concours, pour le prix de morale institué au ministère de l'intérieur, deux comédies ; devinez lesquelles ? — *Le Bonhomme Jadis* et *la Dame aux Camélias* ! — *Risum teneatis, amici.*

—On a vendu le 10 de ce mois et les jours suivants les tableaux, statues et autres objets d'art et d'ameublement qui appartenaient à Mme la duchesse d'Orléans. Le produit total de cette vente s'est élevé à 806,913 fr. Nous n'avons pas à parler ici des objets d'ameublement, mais il est intéressant pour l'histoire de l'art de noter en passant les prix auxquels ont monté les œuvres de certains maîtres de l'école moderne et vivants pour la plupart; du rapprochement des chiffres il peut d'ailleurs jaillir un utile enseignement.

Le tableau dont le prix s'est élevé le plus haut est la fameuse *Stratonice* de M. Ingres. Il a été acheté 63,000 fr. par M. le comte Demidoff. Viennent ensuite à prix égaux, 52,500 fr., *La Mort du duc de Guise*, de M. Paul Delaroche, acheté par M. le duc d'Aumale, et le *Christ consolateur* de M. Ary Scheffer, acquis par le musée de Rotterdam. La *Françoise de Rimini*, du même artiste, a été adjugée au prix de 43,600 fr. à M. Vastapani, de Bordeaux. Le plus haut chiffre nous est ensuite donné par M. Decamps; son *Joseph vendu par ses frères* a monté à 37,000 fr. L'*Antiquaire*, de M. Camille Roqueplan, a atteint 30,000 fr. C'est un prix énorme, qui place M. C. Roqueplan en seconde ligne parmi les premiers peintres de genre. Nous retrouvons ensuite M. Decamps avec sa *Bataille des Cimbres*, 28,000 fr. Ce tableau, l'un des meilleurs de l'artiste, aurait sans doute dépassé ce chiffre si les couleurs n'en étaient déjà fort endommagées.

Maintenant, citons successivement *Le Giaour*, de M. Ary Scheffer, 23,000 fr.; *Samson combattant les Philistins*, par M. Decamps, 20,500 fr.; *Médora*, de M. Ary Scheffer, 19,500 fr.; *Le Lion amoureux*, de M. Camille Roqueplan, 15,500 fr.; *Œdipe consultant le Sphinx*, de M. Ingres, 12,500 fr.; *Le Page et la Courtisanne*, de M. Bonington, dont la mort prématurée a rendu les œuvres précieuses, 8,200 fr.; *Jeanne-d'Arc conduite au supplice*, de M. Henry Scheffer, 8,155 fr.; *l'Angélus dans la campagne de Rome*, de M. Bodinier, 7,800 fr.; *l'Alchimiste*, de M. Eug. Isabey, 7,700 fr.; *la Vue du Tréport*, de M. Gudin, 7,200 fr.; (c'est le prix le plus élevé qu'ait atteint un tableau de marine ou de paysage); *Une Mosquée dans la Basse-Egypte*, par M. Marilhat, mort jeune encore, 6,600 fr.; *Hamlet et le Fossoyeur*, de M. Eugène Delacroix, 6,300 fr.; *la Fille de Jephté*, de M. Henri Lehman, 5,000 fr.; quatre grands tableaux de chasse, de M. Jadin, ensemble 17,000 fr.; *Michel-Ange soignant son domestique malade*, par M. Robert-Fleury, 4,500 fr ; *le Moribond*, de M. Meissonnier, 4,000 fr.

Dans le camp des paysagistes, c'est M. Cabat qui a obtenu la palme; son *Chemin de Narni, effet de soir*, s'est élevé à 3,200 fr.; son *Lac Narni*, à 2,700 fr.; son

Digitized by Google

Jardin Beaujon, à 2,300 fr.; son *Ange et le Fils de Tobie*, à 1,500 fr. M. Corot a été moins heureux; cependant *Une Vue d'Italie, soleil levant*, s'est vendue 2,200 fr., c'est une des bonnes pages du maître. *Un pacage en Normandie*, de M. Camille Flers, s'est arrêté à 1,720 fr.; *Une vue dans la forêt de Compiègne*, de M. Paul Huet, à 1,500 fr.; *Une vue de la même forêt*, par M. Théodore Rousseau, à 910 fr.; *le Médecin de campagne, site de Normandie*, par M. de la Berge, a monté jusqu'à 4,000 fr.

Les principaux acquéreurs, après M. le comte Demidoff qui a acheté *la Stratonice, le Samson, la Mort de Duguesclin*, de Tony Johannot, (2,100 fr.); le Marilhat et *le Michel-Ange*, de M. Robert Fleury, sont: M. le duc de Galiera à qui sont échus *l'Antiquaire*, de M. Camille Roqueplan, et *Un Intérieur*, de Granet; M. le comte Duchâtel qui a le bonheur de posséder maintenant *l'Œdipe*, de M. Ingres, et *le Chemin de Narni*, de M. Cabat; M. le marquis d'Hertfort qui emporte en Angleterre *le Lion amoureux*, une esquisse d'Alfred Johannot et le Bonnington; M. Pescatore, qui en partage *le Giaour*; M. Gambard, de Londres, à qui est resté, outre quelques tableaux moins importants, *l'Arabe*, de M. Eug. Delacroix; M. Van Isaker, qui a acquis *le Fils de Tobie*, de M. Cabat, *l'Amende honorable*, de M. Eug. Delacroix, etc; M. de Vatry, qui a accaparé les tableaux de M. Jadin; M. Vastapani, de Bordeaux, qui a réuni dans ses mains *la Françoise de Rimini* et la *Bataille des Cimbres*; sans doute pour le Musée de Bordeaux De son côté, le Musée de Rotterdam emporte de précieuses dépouilles, *le Moribond*, de M. Meissonier, *le Christ consolateur* et *Médora*, de M. Scheffer. Le Musée du Louvre n'a trouvé à sa convenance qu'un dessin de Gérard, *Quatre Victoires déroulant une tapisserie qui représente le Tombeau de Sainte-Hélène*. Ce morceau lui a été laissé pour 1,680 fr.

Chose digne de remarque, les œuvres de M. Eugène Delacroix diminuent de valeur avec le temps, au lieu de suivre la progression ascendante des ouvrages de MM. Ingres, Delaroche, Scheffer, Decamps, Roqueplan, Isabey, Gudin, etc. Son *Assassinat de l'évêque de Liége* ne s'est élevé qu'à 4,800 fr.; son *Intérieur de couvent, amende honorable*, à 3,500 fr.; son *Prisonnier de Chillon*, qui fit tant de bruit autrefois, à 4,700 fr.; son *Arabe près d'un tombeau*, à 2,152 fr.! Ne serait-ce pas que déjà le jour de la postérité commence à luire sur cette école éphémère? Ne serait-ce pas que la vérité commence à triompher de tous les enthousiasmes factices, de tous les éloges exagérés qui l'ont accueillie à ses débuts, et dont certaine critique grave, mais superficielle, a seule jusqu'ici conservé la tradition?

De tous les autres objets d'art que cette vente a vu disperser, ceux qui ont atteint les chiffres les plus élevés sont des groupes d'animaux en bronze de M. Barye, et quelques pièces importantes du fameux surtout de table exécuté sur les dessins de Chenavard, et qui n'avait pas coûté moins d'*un million* à S. A. R. le duc d'Orléans.

Parmi les morceaux de Barye, cinq groupes sont échus : 1° *La Chasse au Tigre*, 4,100 fr., à M. le comte Demidoff; 2° *la Chasse à l'Elan*, 4,000 fr., à M. le comte Demidoff; 3° *la Chasse à l'Ours*, 7,100 fr., à M. le comte Demidoff; 4° *la Chasse au Buffle*, 4,500 fr., à M. Lutteroth; 5° *la Chasse au Lion*, 3,600 fr., à M. Montessier.

Quatre autres petits groupes de Barye, combats d'animaux ont été adjugés:

Digitized by Google

1° *Aigle et Elan*, 1,200 fr., à M. Gambard, de Londres; 2° *Lion et Sanglier*, 1,005 fr., à M***; 3° *Léopard et Biche*, 9 0 fr., à M. Béjot, agent de change; *Buffle et Serpent*, 950 fr., à M. le comte Alphonse d'Hautpoul.

M. Gambard, marchand d'objets d'art à Londres, a acheté 2,850 fr. la coupe aux oiseaux; 3,000 fr. deux coupes à fruits; 5,900 fr. une pièce de milieu; 3,000 fr. une autre pièce analogue; six paires de candélabres à figures de M. J. Feuchères, 10,000 fr.; deux coupes du même artiste, 3,900 fr., et un grand nombre d'autres objets moins importants. MM. Denières et Vittoz, fabricants de bronze à Paris ont payé, le premier 5,800 fr. deux coupes à gibier, le second 2,600 fr. la coupe aux poissons. Tous ces morceaux proviennent du grand surtout de table. Les autres pièces du service de dessert composées par M. Klagmann, et d'autres détachées du surtout et modelées par nos artistes les plus éminents, MM. Pradier, J. Feuchères, Guérard, Antonin Moyne, etc., se sont réparties à peu près entre les mêmes mains que les précédentes. Enfin, deux jolies statues de femmes, en marbre, style Louis XV, ont été adjugées pour 3,500 fr. à M. le marquis d'Hertfort.

Nous avons remarqué tout-à-l'heure que si la *Bataille des Cimbres et des Teutons*, de M. Decamps, vendue 28,000 fr., n'avait pas atteint un prix aussi élevé que le *Joseph*, malgré la supériorité incontestable de sa composition, on devait l'attribuer à la mauvaise qualité des couleurs que nos peintres employaient aujourd'hui. C'est une plaie terrible que celle-là. Nos savants sont parvenus à composer des couleurs de nuances infinies et d'une délicatesse extrême, mais d'une solidité problématique. A force de les multiplier, à force d'améliorer les moyens de fabrication, à force d'inventer des procédés ingénieux et de découvrir de nouveaux principes colorants, on en est arrivé à les rendre détestables. Nous avons maintenant des couleurs factices qui remplacent avec avantage au premier coup-d'œil les couleurs naturelles. Tous les peintres d'histoire qui ont de grandes surfaces à couvrir d'azur emploient, par exemple, le fameux outremer Guimet. Pendant les premières années, le ciel reste serein : pas une ride, pas un nuage; mais peu à peu l'horizon se rembrunit, le ciel s'obscurcit, et pour peu que vous soyez quelques années à revoir le tableau, là où vous aviez laissé l'atmosphère la plus transparente, vous retrouvez une carrière d'ardoise. Il y a eu un changement de décors, comme à l'Opéra.— Pour peu que cela continue, la chimie tuera la peinture.

ALPHONSE DE CALONNE.

SOCIÉTÉ SAINTE-CÉCILE. — M. VIEUXTEMPS. — SOCIÉTÉ DES CONCERTS.

La Société Sainte-Cécile, veuve bientôt consolée de ses jeunes compositeurs, a donné son second concert. L'ouverture de *don Giovanni* figurait en tête du programme : c'était le seul morceau qui fût mal choisi. Cette œuvre écrite par Mozart dans une nuit d'inspiration, tandis que sa femme lui récitait des contes de fées, est pleine de grâce et d'énergie, mais aucun de ses thèmes ne se prête à de longs développements. L'ouverture s'achève modestement sur un repos à la dominante de *fa* majeur, et s'articule à la première scène, l'*entrée de Leporello*. Or, nous ne savons pourquoi M. Seghers, musicien classique par excellence, a porté atteinte à l'œuvre de Mozart en substituant au texte une *coda* dont on ne connaît pas l'auteur : elle n'a d'autre avantage que de ter-

Digitized by Google

miner *fortissimo* et très-mal une ouverture qui se terminait *pianissimo* et très-bien. Mais alors, l'oreille eût été déroutée par le changement de la tonalité : cela est très-vrai. En ce cas il fallait s'abstenir de jouer cette ouverture, qui ne vaut pas, d'ailleurs, celle de *la Flûte enchantée*. L'orchestre a exécuté ensuite la *Symphonie héroïque*, avec exactitude et correction. La semaine précédente, la Société des Concerts nous l'avait fait entendre. Est-ce coïncidence? est-ce défi? Dans le dernier cas, en juge du camp, nous serions bien embarrassé de prononcer entre les deux sœurs.

La *prière* de Beethoven, pleine de ferveur et d'onction, a été chantée avec recueillement par le chœur peu nombreux de la Société. Nous remercions M. Seghers de nous avoir fait apprécier ce morceau, qui est rarement exécuté en France.

L'ouverture du *Jubilé* de Weber terminait le concert. C'est une œuvre fort remarquable; on pourrait désirer cependant que l'auteur du *Freyschütz* en eût exclu un petit thème qui, par son rhythme sautillant, forme contraste avec les harmonies très-nobles qui l'environnent. Cette ouverture est connue depuis peu de temps; une singulière altération de titre a occasionné à son sujet plus d'une méprise, elle est intitulée : *Jubel-Ouvertur*. Le copiste traducteur y substitua celui-ci : *Ouverture de Jubel*. Or, la première fois qu'elle fut exécutée à Paris, l'imprimeur plaça sur ses programmes, à la colonne des compositeurs, le nom de Jubel. Le succès fut électrique, la péroraison pompeuse de l'œuvre (le *God Save the King*), excita l'enthousiasme général. On se demandait déjà quel était ce Jubel, ce génie incompris, qui avait enfanté de si belles choses, et dont le nom, à peine connu en Allemagne, passait le Rhin pour la première fois. Les biographes, les fureteurs de bibliothèques prenaient déjà leur course pour recueillir les plus petits détails sur sa vie, les moindres renseignements sur ses œuvres, absolument comme nous l'avons fait nous-même au sujet du pauvre Myslivickszek, de ce musicien de tant de génie, qui fut couronné trois fois sur le théâtre à Venise, et qui est mort à la gloire, victime de son nom. Malheureusement, le lendemain, l'on apprit par quelque journal de musique, que Weber était l'auteur de l'ouverture. Jubel, cet éphémère et problématique maestro, rentra donc dans l'obscurité dont une demi-heure d'enthousiasme l'avait fait sortir.

L'Opéra semble disposé à accueillir volontiers les virtuoses; dernièrement, M. Vieuxtemps, le célèbre violoniste, y a exécuté un concerto inédit de sa composition. Nous devons à M. Vieuxtemps cette vérité, que ce morceau n'était pas choisi de façon à contenter les habitués de l'Académie de Musique. La fréquentation de nos scènes lyriques altère chez nous toute sympathie pour la musique de symphonie; or, l'œuvre de M. Vieuxtemps peut être considérée comme une symphonie; le violon y joue un rôle très-intéressant, très-varié, il est le principal acteur, cela est vrai, mais il ne récite point un monologue : flûtes, hautbois, clarinettes, cors, harpes, violoncelles, ne se reposent point sur l'oreiller commode des accompagnements plaqués; ils se mêlent au discours, mais discrètement et comme pour rehausser l'éclat et la finesse des mélodies confiées au violon, ainsi que de nobles hôtes qui s'efforceraient de faire ressortir l'éloquence de quelque illustre invité. Ce concerto est remarquable comme conception, il n'est pas jeté dans le moule classique, si cher

Digitized by Google

aux esprits paresseux. Il débute par une introduction où les instruments à cordes posent noblement une harmonie plane; bientôt le violon principal, dans une cadence développée, esquisse le motif du finale entrecoupé de récitatifs; la forme est nouvelle, trop nouvelle peut-être pour des oreilles françaises. Vient ensuite un adagio d'une grande beauté; les harpes, si peu et si mal employées en général, y jouent un rôle éminemment poétique; le violon, le violoncelle, se disputent une noble phrase sous laquelle se balancent de moëlleux arpèges; le scherzo présente une des plus ingénieuses combinaisons du rhythme binaire s'entrechoquant avec le rhythme ternaire. Le finale, précédé de la même harmonie placide que nous rencontrons au commencement de l'œuvre, est traité avec la main ferme d'un symphoniste. Quant à la belle, pure et irréprochable exécution de M. Vieuxtemps, elle est admirée de tout le public. Le concerto tout entier accuse chez l'auteur la meilleure tendance, celle d'un musicien qui a médité ses auteurs, qui les admire, qui les juge aussi, et qui sait être neuf sans tomber dans l'extravagance. Plut au ciel qu'il en fût ainsi de bien d'autres! de M. Sivori, par exemple. Ce violoniste possède une dextérité de doigts véritablement incroyable; au milieu du trait le plus compliqué qui le retient dans les cordes graves du violon, il lui prend fantaisie de s'en aller aux sommités de l'aigu atteindre une note de cristal; il part, et il est revenu avant que l'on ne se soit aperçu qu'il est parti. C'est ainsi que le caméléon happe, sans que le regard puisse saisir l'évolution de sa langue rapide, l'insecte brillant qui vole devant lui. La variété de l'archet, la qualité du son et le style, ne sont pas précisément les qualités qui distinguent M. Sivori. Elève de Paganini, il a recueilli ses traditions, et joue admirablement ses concertos. Chose singulière! les concertos de Paganini ont passé longtemps pour des œuvres ultrà-romantiques. Eh bien! si vous les dépouillez de ces fusées, de ces broderies, de ces gammes, de ces sons harmoniques, de ces étincelles, de tous ces caprices du virtuose, vous trouvez un canevas très-peu varié, très-usé. Paganini a innové beaucoup quant à la forme, mais peu quant au fond. Une édition de ses œuvres qui reproduirait fidèlement ses procédés serait infiniment précieuse pour le violoniste, elle aurait moins d'intérêt pour le compositeur. Cette édition se prépare, dit-on. Elle sera commentée, annotée par un maître célèbre et rendra accessibles aux amateurs les hiéroglyphiques compositions de l'illustre violoniste génois.

Le dernier concert de la Société du Conservatoire a offert un vif intérêt. L'exécution a été digne de cet orchestre, le premier du monde. Pourquoi avons-nous de graves reproches à adresser à la Société sur la composition de ses programmes, bien plus, sur ses irrespectueuses atteintes à la pensée des maîtres?

Un morceau exécuté par les instruments à cordes a provoqué l'enthousiasme de l'auditoire. Ce morceau, pour satisfaire à la vérité, aurait dû être inscrit sur les programmes, de cette façon : *Hymne national allemand* (*Gott erhalte Franz der Keizer*), *composé par Haydn* (il est plus que douteux que l'hymne soit de lui), *servant de thème aux variations d'un quatuor* (œuvre 54) *pour deux violons, un alto et une basse; quatuor exécuté aujourd'hui de par la grâce de la Société par vingt-quatre violons, dix altos, seize violoncelles, auxquels on ajoute dix contrebasses pour parfaire l'ensemble.* Combien ce titre diffère de celui-ci

Digitized by Google

bien plus laconique : *Hymne de Haydn.* Le quatuor tel que l'entendait du moins Haydn, peut nous représenter une causerie charmante entre quatre personnes d'un excellent ton, qui ne se coupent point la parole, comme on le fait un peu trop dans nos salons aujourd'hui. La conversation aborde tous les sujets, de mélancolique elle devient capricieuse, de badine elle devient sérieuse, mais par des transitions douces que sait ménager la délicatesse des interlocuteurs. Ce mot *musica di camera,* exprime parfaitement la nature du quatuor. Notre mot : Musique de chambre n'en est qu'une traduction très-imparfaite. *Musica di camera,* musique d'intimes, de gens de goût, de raffinés, la fleur de la musique, en un mot, qui ne peut être cueillie que par les plus subtils esprits. La Société des Concerts, si exacte conservatrice des saines doctrines, a-t-elle pu se décider à livrer ces discrètes causeries au grand jour de l'orchestre? Respecter la pensée des maîtres, n'est-ce pas le premier principe de toute institution académique? S'imagine-t-on *le Joueur d'échecs* de Meissonnier, reproduit sur une toile de quatre pieds de haut; d'une ravissante miniature qu'il est, il deviendrait un médiocre tableau. La Société des Concerts a donc commis, au point de vue de l'art pur, une faute que le seul engouement de ses abonnés peut lui faire pardonner. Les exécutants ont d'ailleurs interprété ce morceau avec incorruptible perfection.

L'ouverture de *Guillaume Tell* est fort belle au théâtre, au théâtre seulement; car, pour le concert, elle rompt d'une manière trop tranchée avec le style classique. Les épisodes : le quatuor des violoncelles, le dialogue pastoral du cor anglais et de la flûte, l'orage, la marche finale forment quatre tableaux séparés éclatants de couleur, mais nullement rattachés dans une pensée d'unité. Intéressante comme composition musicale, mais peu explicable comme introduction au drame qui va suivre, l'ouverture de *Guillaume Tell* figurait mal dans le voisinage de la Symphonie avec Chœur. La Société, puisqu'elle admet des œuvres modernes, pourrait choisir chez nos auteurs des morceaux qui relieraient d'une manière plus certaine la chaîne des traditions.

Dans l'œuvre de Beethoven, comme dans celui de Raphaël, l'on reconnaît trois styles bien caractérisés. Comme modèle de son premier style, nous citerons les six premiers quatuors pour instruments à cordes, les sonates dédiées à Haydn; comme modèle du second, les symphonies pastorale, en *la,* en *ut* mineur. La transition du premier au second style se fera par la Symphonie en *ré,* les sonates dédiées à l'empereur Alexandre. Celle du second au troisième, par le trio en *mi* bémol, celui dédié à l'archiduc Rodolphe. Le troisième style comprend les œuvres que le grand maître écrivit dans ses dernières années et presque sur son lit de mort, car la mort seule put lui arracher sa plume. Sa devise était : *Nulla dies sine lineâ.* La Symphonie avec Chœur est le dôme culminant de ce troisième style. Cette symphonie est construite sur les bases les plus colossales qu'un grand maître ait données à sa pensée. Rien de plus grandiose que cette introduction mystérieuse et voilée que murmurent d'abord dans les cordes graves les violoncelles et les seconds violons, et d'où jaillit le motif énergique de l'allegro. Le scherzo est un vif et charmant badinage. Le motif à quatre temps de l'adagio contraste admirablement par sa sérénité avec le motif à trois temps, si inquiet, si troublé, qui le suit. Dans les trois premiers morceaux, le compositeur a voulu peindre les passions humaines

Digitized by Google

avec toute leur véhémence. Ces rhythmes pressés, confondus, interrompus, haletants; ces périodes majestueuses, ces harmonies colorées, ces plaintes entremêlées d'accents de joie et de délire; cette inépuisable variété de sentiments, tout cela n'est-ce pas une image du cœur en proie au doute, à l'extase, à l'amour? Maintenant, la scène change, la foule s'avance pour chanter les pompes de la nature et célébrer le Créateur. Les passions révoltées luttent encore; l'orchestre éclate en une phrase violente et entrecoupée. Un récitatif des basses l'interrompt: c'est la parole du poète, noble et impérieuse, qui impose le silence. Les souvenirs du passé, éphémères amours, illusions disparues, reviennent en foule, mais par fragments. Le motif agité du premier morceau, celui du scherzo, celui de l'adagio, sont tour à tour interrompus par cette parole souveraine. L'orchestre dépossédé s'éteint, disparaît, et l'hymne divin résonne sous de vagues et mystérieuses profondeurs. Bientôt il grandit et entraîne dans sa marche irrésistible le chœur et toutes les voix de l'orchestre désormais dompté. Plus de rhythmes convulsifs, plus d'accents de délire; mais l'enthousiasme sacré, qui déborde en flots bouillonnans d'harmonie.

L'on s'est longtemps demandé en France pourquoi Beethoven n'a admis des chœurs que dans la quatrième partie de sa symphonie. L'explication en est peu connue. Le grand poète Schiller promenait un jour ses rêveries dans la campagne; le hasard le conduisit près des bords de l'Elbe. A quelques pas devant lui il aperçut un étudiant pâle, les yeux hagards, les poignets liés par un mouchoir, le corps déjà penché vers l'abîme. Schiller courut à lui, le secourut, l'encouragea, lui demanda quel motif funeste le déterminait au suicide. L'étudiant, à cette parole douce et persuasive, fondit en larmes. C'était un jeune poète. L'isolement, la misère, lui faisaient peu regretter la vie. Il était venu là, sur cette rive déserte, pour en finir avec le malheur. Schiller alors se nomma: Je suis poète, lui dit-il, comme vous j'ai connu l'oubli et l'ingratitude des hommes; j'ai lutté et la Providence m'a secouru. Elle m'avait déjà donné la considération et le repos; elle m'a accordé aujourd'hui une bien plus grande faveur, celle de sauver du désespoir et du crime un confrère et un ami. Depuis ce jour le jeune étudiant devint l'objet de la constante sollicitude du grand poète, et il compte parmi les écrivains distingués de l'Allemagne. Le soir de cette heureuse journée, Schiller exalté par le souvenir du bienfait qu'il venait d'accomplir, voulut remercier Dieu de la grâce qu'il lui avait faite. En quelques heures il écrivit cette ode sublime connue de l'Allemagne entière: *Ode an die Freude*, ode à la joie *. Plus tard, Beethoven venait d'achever les trois premières parties de la neuvième symphonie. Dans une heure de repos, il ouvrit le recueil des poésies de Schiller, et le hasard voulut que ce fût à cette page sublime. Moi aussi, s'écria-t-il, je veux m'associer à la pensée de Schiller; je veux célébrer la Providence et l'humanité. Cette âme aussi grande qu'elle était généreuse et tendre, s'enflamma aussitôt d'une ardeur sans égale, et ce finale colossal, cette œuvre unique, que l'avenir égalera peut-être mais ne surpassera pas, le finale de la Symphonie avec Chœurs fut créé!

LÉON KREUTZER.

* Le mot *joie* ne traduit pas exactement le mot *freude*, qui comporte une signification beaucoup plus élevée. *Freude*, joie, extase, transport de l'âme arrachée à elle-même.

Digitized by Google

BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL.

Parmi les problèmes qui ont le plus préoccupé les chimistes industriels, il faut sans contredit ranger en première ligne celui du rouissage économique des plantes textiles, lin, chanvre, etc. Chacun connaît les graves inconvénients résultant des routoirs, véritables foyers pestilentiels d'où s'échappent dans la saison du rouissage tant de miasmes fiévreux et putrides. A plusieurs reprises le gouvernement dans l'intérêt de la santé publique a invité des hommes spéciaux à étudier cette importante question restée si longtemps insoluble, et les industriels eux-mêmes ont maintes fois cherché à remplacer le routoir par un appareil plus sûr. C'est qu'en dehors de la salubrité publique, le rouissage du lin et du chanvre était, par le procédé des paysans, une mauvaise opération pour le but à atteindre; dans ce procédé la gomme qui soude les fibres à la paille n'est détruite que par une fermentation prolongée, et l'on conçoit que lorsque par une cause quelconque cette fermentation est trop active ou trop prolongée elle gagne la fibre elle-même, et lui fait perdre de ses qualités résistantes; or, quelques jours de chaleur un peu forte vers la fin de l'opération, un orage le dernier jour, une négligence de l'agriculteur peuvent amener ce résultat, et le filateur qui ne peut pas vérifier chaque botte dans la quantité qu'il consomme, obtient souvent des produits médiocres sans avoir pu le prévoir; le tout au détriment des consommateurs de toile.

Cet important problème a reçu récemment une double solution; le procédé de rouissage Irlandais, pour l'étude duquel M. Payen a été faire l'année dernière un voyage en Irlande, avait déjà écarté la question de salubrité; la question économique et industrielle est complétement résolue par le procédé que viennent de publier MM. Thomas et Dellisse. Nous allons mettre nos lecteurs au courant de ces deux découvertes importantes.

Le procédé Irlandais dû à M. Schencke, consiste à remplacer le routoir campagnard par d'immenses caisses assez profondes où le lin reste en contact

Digitized by Google

ant un temps plus ou moins long (de 72 à 96 heures) avec de l'eau tiède à 60 degrés; à cette température la fermentation a lieu rapidement et le rouissage n'exige comme on le voit, que trois jours au lieu de dix ou quinze; les émanations putrides sont supprimés, enfin la qualité du lin est plutôt améliorée qu'amoindrie.

Déjà en France une usine importante emploie ce procédé, et M., Scrive de Lille, qui en est propriétaire, est arrivé à gagner environ un quart du temps nécessaire au rouissage, en ajoutant au procédé Irlandais un renouvellement faible mais constant de l'eau de ses cuves.

Le procédé Schencke, bien qu'infiniment supérieur à l'ancienne méthode, a encore quelques uns de ses inconvénients, et notamment celui inhérent à la fermentation; si dans l'ancien procédé un jour de trop dans le temps de rouissage pouvait causer de l'altération dans les fibres, on comprendra qu'ici deux heures produisent le même résultat; de plus la question économique laisse encore à désirer, car le chauffage d'une immense quantité d'eau pendant une moyenne de quatre-vingts heures constitue une dépense assez considérable, surtout lorsqu'on songe que l'on a à faire concurrence à des hommes qui ne comptent en dépense ni leur temps, ni celui de leur attelage, ni un intérêt d'argent de quinze jours, (nous parlons du paysan) et qui par conséquent regardent la valeur du lin brut comme à peu près la même que celle du lin roui.

MM. Thomas et Dellisse se sont donné comme bases du problème à résoudre, celles-ci : rouir le lin rapidement, avec économie; éviter la fermentation et toutes les réactions chimiques qui sont toujours dangereuses pour la solidité des fibres, et ils ont à notre avis parfaitement rempli ce programme.

Leur procédé consiste à exposer le lin ou le chanvre en vases clos à un lessivage par la vapeur portée à une pression supérieure à celle de l'atmosphère. D'après leurs remarques, la matière gommeuse s'hydrate d'autant plus facilement qu'elle est en contact avec une eau portée à une température plus élevée; ainsi dans l'eau froide ordinaire, l'hydratation se fait en quelques jours, et permet la fermentation de la gomme; dans l'eau à soixante degrés la gomme est hydratée en trois jours; dans l'eau à cent degrés ou dans la vapeur libre, il suffit de douze à quinze heures; dans la vapeur à une et demie atmosphère (dont la température est de 112°), le rouissage s'opère en deux à trois heures, à deux atmosphères (120°) une heure a une heure et demie, enfin avec une pression de trois atmosphères, ou 135°, le lin et le chanvre sont rouis en une demi-heure.

Les frais de combustible sont d'autant moindres que la pression employée est plus forte, car la différence de production de vapeur, qu'elle soit à la pression de 0m,76 ou à une triple, est insignifiante pour un poids de houille donné, et ce poids est en tous cas beaucoup moindre que celui nécessité pour chauffer de l'eau pendant trois jours.

Dans le procédé de MM. Thomas et Dellisse le lin est d'autant plus beau qu'on a opéré à une température plus basse; la limite de beauté du produit étant environ à une atmosphère et demie. Dans aucun cas, du reste, à condition qu'on n'arrive pas à une température supérieure à 140°, la fibre ne peut être

Digitized by Google

altérée, puisqu'il ne s'agit que d'une action physique de l'eau sur la matière gommeuse du lin.

L'appareil se compose en somme d'une capacité en tôle à fermeture autoclave, placée à retour direct au-dessus d'une chaudière à vapeur; on y introduit le lin mouillé, et on établit la communication avec le générateur; l'opération terminée, on fait passer l'excès de vapeur dans un même appareil chargé de lin afin de ne pas la laisser perdre, puis on passe le lin entre des rouleaux de bois pour en faire sortir la gomme hydratée que l'eau n'a pas entraînée; après cette pression, le lin peut être séché en peu d'instants soit à l'air, soit dans une étuve à vingt-cinq ou trente degrés.

—Quelques mots, maintenant, d'un procédé qui aurait pour effet la ruine de l'agriculteur. Il y a quelques semaines, la plupart des journaux entonnaient avec un ensemble extraordinaire, et en termes pompeux, les louanges de M. de Sussex, régénérateur de l'agriculture, etc., etc. Ce monsieur aurait trouvé le moyen d'éviter toute déperdition d'ammoniaque en transformant en sulfate d'ammoniaque tout le carbonate que contiennent les matières fécales, et en solidifiant ensuite celles-ci par l'addition de silicate de soude. Mais est-il bien avantageux de détruire ainsi les carbonates et les sous-carbonates d'ammoniaque? Nous sommes convaincus du contraire, et notre opinion est aussi celle de savants illustres qui ont étudié théoriquement et pratiquement l'influence des divers sels ammoniacaux sur le développement des plantes. M. Boussingault s'exprime ainsi dans son *Économie rurale*, ouvrage très-estimé : « J'ai eu, dit-» il, l'occasion de citer les observations de Davy, qui établissent l'action favo-» rable exercée par le carbonate d'ammoniaque sur le développement des » plantes. Je dois insister de nouveau afin de mieux faire comprendre *qu'il » est matériellement impossible* que les sels ammoniacaux à acides inorga-» niques, autres que l'*acide carbonique, soient utiles aux plantes comme engrais,* » quand ils sont donnés isolément, et *que leur emploi n'est réellement avanta-» geux qu'alors qu'ils ont modifié leur composition.* Il faut donc de toute néces-» sité que l'ammoniaque des sels à acides inorganiques, pour céder aux végé-» taux l'azote qui entre dans sa constitution, *arrive dans leurs organes sous la » forme de carbonate,* d'autant plus que ce carbonate *est le seul sel ammoniacal » qui paraît agir directement et favorablement sur la plante.* »

Il est donc acquis, jusqu'à présent, que toutes les fois qu'on détruit le carbonate d'ammoniaque dans une substance qu'on veut employer comme engrais, fumier ou vidange, on diminue sa valeur de toute celle du carbonate détruit. Il est vrai que les sels ammoniacaux transformés en sulfate sont susceptibles de reprendre une partie de leur vertu, s'ils rencontrent dans le sol des circonstances favorables capables de les retransformer en carbonates et en sous-carbonates. Or ces circonstances ne se présentent pas toujours. Les expériences que vient de faire M. Jacquemart le montrent bien. Ce chimiste a fait absorber séparément par de la tourbe sèche, des dissolutions de sous-carbonate et de sulfate d'ammoniaque, de manière à former des composts d'un volume égal à celui de la poudrette qu'on voulait employer comparativement et tenant sous le même volume la même quantité d'azote. La poudrette et ses composts ont été semés sur des surfaces égales de terrain uniforme, placées

Digitized by Google

les unes à côté des autres, en ayant soin de laisser de temps en temps une place où l'on ne semait aucun engrais et servant de zéro; chaque engrais était fait en double. — On a aussi employé du sulfate d'ammoniaque en sel contenant la même quantité d'azote. Toutes ces diverses substances ont été répandues le même jour sur le grain, chacune dans ses places respectives, et toutes ont été enfouies avec le grain par un même tour de herse. — On a opéré sur les céréales d'automne et de printemps. Les résultats ont toujours été les suivants : à dose égale d'azote, le sous-carbonate et le carbonate d'ammoniaque, bien qu'employés en liqueurs concentrées (tenant 10 à 22 pour 0/0, tandis que l'engrais flamand n'en contient que 2 pour 0/0), ont donné les mêmes résultats que la poudrette; le sulfate, soit en sel, soit dissout et absorbé par de la tourbe ou à l'état de composts, a donné zéro, résultat utile. On est donc autorisé à conclure que les sels ammoniacaux fixes (sulfate, muriate, etc.) n'ont aucune action sur la récolte, quand on les enfouit dans le sol en même temps que le grain; à plus forte raison en serait-il ainsi, s'ils étaient mis en terre bien avant le grain et au-dessous du grain, comme cela arriverait si l'on avait arrosé le fumier avec leur dissolution ou bien encore si l'on avait transformé le carbonate du fumier ou des autres engrais, en sels fixes, en employant ou de l'acide, ou des sels agissant par double décomposition. Le meilleur conseil qu'on puisse donner aux agriculteurs, c'est d'éviter, par des soins intelligents, les déperditions des produits ammoniacaux de leurs fumiers, et d'être d'une grande prudence dans tout ce qni aurait pour but de changer les éléments du fumier et autres engrais, et de transformer le sous-carbonate d'ammoniaque qu'ils renferment, en sels non volatils, sulfates ou muriates.

M. de Sussex a répondu aux observations de M. Jacquemart qu'il... *répondrait;* il y a de cela deux mois.

— M. Becquerel présente à l'Académie un ouvrage ayant pour titre : *Des Eléments et de l'Influence qu'exercent les sols boisés et non boisés.* C'est une question qui, depuis longtemps, a fixé l'attention du législateur et du savant, de nombreuses opinions ont été présentées, souvent contradictoires comme celles émises par deux savants éminents, dans le sein de la commission nommée en 1836 pour examiner s'il y avait lieu ou non de rapporter l'article 219 du *Code forestier.*

« Si l'on abattait un rideau de forêts sur la côte maritime de la Normandie ou de la Bretagne, disait M. Arago, ces deux contrées deviendraient accessibles aux vents d'ouest, aux vents tempérés venant de la mer. De là une diminution dans le froid des hivers. Si une forêt toute pareille était défrichée sur la côte orientale de la France, le vent d'est glacial s'y propagerait plus fortement, et les hivers seraient plus rigoureux. La destruction d'un rideau de bois aurait donc produit çà et là des effets diamétralement opposés. »

M. Gay Lussac tenait un langage bien différent : « A mon avis, disait-il, on n'a acquis jusqu'à présent aucune preuve positive que les bois aient par eux-mêmes une influence réelle sur le climat d'une grande contrée ou d'une localité particulière. En examinant de près les effets du déboisement, on trouverait peut-être que, loin d'être un mal, c'est un bienfait; mais ces questions

Digitized by Google

sont tellement compliquées, quand on les examine sous le point de vue climatologique, que la solution est très-difficile, pour ne pas dire impossible. »

M. Becquerel, avant de se prononcer sur une question déjà débattue, s'est efforcé de discuter la valeur d'un grand nombre de faits, en mettant de côté toute idée préconçue. Nous résumons en quelques lignes les conséquences principales qu'il a tirées de ses observations. Les forêts agissent sur le climat d'une contrée comme causes frigorifiques, comme abris contre les vents et comme servant à entretenir les eaux-vives et à s'opposer à la dégradation des montagnes. Il n'est pas encore prouvé que le déboisement sur une grande surface améliore la température moyenne, comme les observations que Jefferson a faites dans la Virginie et la Pensylvanie tendaient à l'établir; puisque M. de Humboldt, qui a recueilli et discuté des observations récentes sur différents points de l'Amérique septentrionale, arrive à une conclusion contraire. D'un autre côté, les faits recueillis par MM. Boussingault, Hall, Rivero et Roulin, faites dans les régions tropicales, depuis le rivage de la mer jusqu'à des hauteurs où l'on rencontre des climats tempérés et polaires, prouvent que l'abondance des forêts et l'humidité qui en résulte tendent à refroidir le climat, et que la sécheresse et l'aridité produisent un effet contraire. Il pourrait se faire cependant que la température moyenne restant la même, la répartition de la chaleur dans le cours de l'année fût changée; les documents historiques, relatifs aux changements de culture dans les siècles passés, ne suffisent pas pour résoudre ces questions.

Relativement à l'influence des forêts comme abri, M. Becquerel dit qu'il n'y a rien d'absolu à cet égard; les effets dépendant de la hauteur à laquelle souffle le vent, si la hauteur n'atteint pas celle de la forêt, celle-ci agit évidemment comme abri; dans le cas où le vent souffle plus haut, l'abri de la forêt n'a d'action que sur le courant d'air inférieur; au-delà de la forêt, la masse d'air supérieure qui n'a rencontré aucun obstacle, continue sa course avec la même vitesse, en ébranlant la couche d'air inférieure. Souvent un simple rideau de bois de quelques mètres de hauteur, abrite d'assez grandes surfaces de culture; ainsi dans la vallée du Rhône, où souffle le mistral, une simple haie de deux mètres de hauteur préserve les cultures jusqu'à une distance de vingt-deux mètres.

M. Becquerel pense qu'une forêt, placée sur le passage d'un courant d'air humide, chargé de miasmes pestilentiels, peut quelquefois préserver de leurs effets les localités qui se trouvent derrière elle; les arbres tamisent l'air infesté et l'épurent en absorbant les miasmes. On comprend très-bien que les forêts aient de l'influence sur les eaux vives et les conservent, en protégeant le sol contre les ardeurs du soleil. En pays de montagne, les forêts s'opposent à la dénudation du sol, diminuent l'action impétueuse des torrents, et par suite présentent un obstacle à l'encombrement des vallées par les débris de roches, entraînés par les eaux et broyés dans le parcours.

— Une discussion ardente s'est élevée au sein de l'Académie des sciences à propos du discours de M. Arago, lu par M. Laugier, dans la séance annuelle. M. Arago critiquait le nouveau programme de l'Ecole polytechnique, adopté

Digitized by Google

déjà depuis deux ans, sur la proposition d'une commission dont M. Le Verrier faisait partie. Les règlements interdisant toute discussion dans les séances extraordinaires, M. Le Verrier réclama l'impression du discours de M. Arago, afin d'y pouvoir répondre par écrit. Voici en quels termes il adressa cette réclamation.

« Lundi dernier, dit-il, dans la séance annuelle, M. le secrétaire perpétuel » pour les sciences mathématiques, portant la parole en vertu du droit qu'il » tient de ses fonctions, a longuement attaqué la réforme introduite, il y a » *plus de deux ans*, dans l'enseignement de l'Ecole polytechnique. En autori- » sant cette lecture, le bureau a donné au rapporteur d'une commission qui » comptait plusieurs de nos confrères parmi ses membres, le droit de défendre » son œuvre. C'est un devoir qu'il saura remplir. Assurément j'aurais pris la » parole dans la séance même où l'attaque s'est produite, si nos règlements » m'y eussent autorisé. Depuis cette réforme de l'enseignement, l'Académie a » tenu plus de *cent vingt* séances publiques dans lesquelles il était loisible à » M. le secrétaire perpétuel d'élever la voix, mais dans lesquelles il eût été » également permis de lui répondre. M. Arago a préféré faire choix d'une » séance où ses arguments fussent garantis par les règlements contre toute » contradiction. Mais si la discussion de vive voix a été impossible, il n'en doit » pas être de même de la discussion écrite; et c'est cependant ce qui aurait » lieu si l'impression du discours de M. Arago n'était pas immédiate. Je prends » la liberté de la réclamer. »

M. Arago a répondu à peu près en ces termes :

« J'imprimerai sans doute prochainement la partie de la biographie de Gay- » Lussac sur laquelle portent les observations de M. Le Verrier, mais ce ne » sera pas, qu'on le remarque bien, pour me conformer à une demande que » M. Le Verrier n'a pas le droit de m'adresser. Je dois toutefois, dès ce mo- » ment, rétablir les faits : Je ne suis entré dans aucun détail sur les modifi- » cations proposées par la commission; je me suis contenté de faire remar- » quer combien elle avait eu tort, suivant moi, en changeant l'organisation » d'un établissement qui répondait si bien aux besoins des services publics. » On disait que l'École laissait beaucoup à désirer au point de vue de la pra- » tique. Eh bien! en me plaçant à ce point de vue, *j'ai prouvé*, et ce n'est pas » sans motif que je me sers d'une expression aussi positive, *j'ai prouvé* qu'on » devait aux élèves de l'ancienne Ecole polytechnique des travaux *pratiques* » très-importants et de l'ordre le plus élevé. Je ne me suis pas livré à l'exa- » men minutieux de vos programmes. Oh! si j'étais entré dans cet examen, » j'aurais eu à signaler des choses inimaginables dans le fond et dans la forme. » Au reste, pour conserver mon droit intact, je répète que je publierai ma » biographie de Gay-Lussac quand cela me conviendra. »

Dans la séance suivante, M. Faye a élevé une réclamation sur le procès-verbal, M. Liouville lui a répondu en termes excessivement vifs, et prenant fait et cause pour M. Arago, il est entré dans la discussion. « Vous, monsieur Faye, et vous, monsieur Le Verrier, a-t-il dit, malgré les observations du président qui le priait de s'adresser à l'Académie, vous avez été mes élèves, et... je vous ordonne de me respecter! » Tout cela est très-regrettable, et les

Digitized by Google

discussions de ce genre ne devraient s'ouvrir qu'en comité secret. Je crois que les hommes de sciences sont encore plus passionnés que les hommes politiques.

—M. Hind ne se fatigue pas, un mois après avoir découvert sa septième nouvelle planète, il en découvre une huitième. C'est le 15 décembre dernier, à 6 heures 30 minutes du soir, qu'il l'a aperçue pour la première fois. Son éclat est celui d'une étoile de dixième grandeur; sa lumière est d'un bleu pâle. L'astronome anglais donne plusieurs de ses positions par comparaison avec l'étoile 6129 du catalogue de Lalande. Sur la proposition de M. Bishop, la nouvelle planète porte le nom de Thalie. Celle découverte le 16 novembre se nomme Calliope.

Voici le résumé des prix décernés par l'Académie des Sciences pour l'année 1852. Le prix d'astronomie fondé par Lalande, a été partagé entre les divers astronomes qui ont concouru à la découverte des sept planètes télescopiques dont l'astronomie s'est enrichie dans le cours de l'année 1852; en conséquence, des médailles seront décernées à M. Hind, de l'Observatoire de M. Bishop, à Londres; à M. de Gasparis, de l'Observatoire de Naples; à M. Luther, de l'Observatoire de Blick, près de Dusseldorf; à M. Chacornac, de l'Observatoire de Marseille, et à M. Hermann Goldschmidt, peintre d'histoire, demeurant à Paris.

Le prix de mécanique fondé par le baron de Monthyon, a été décerné à M. Triger, pour l'invention du procédé de refoulement de l'eau dans les terrains aquifères au moyen de l'air comprimé.

Le prix de statistique a été mérité par M. Horace Say, fils du célèbre économiste J.-B. Say, pour son ouvrage ayant pour titre : *Statistique de l'industrie à Paris*, résultant de l'enquête faite par la chambre de commerce de Paris pour les années 1847 et 1848.

Le travail de M. Horace Say est rempli de faits du plus haut intérêt. L'enquête à laquelle il s'est livré est la seule qui, pour arriver à des résultats complets, ait procédé par une énumération individuelle. On a fait le recensement individuel de tous les chefs d'industrie, depuis ceux qui dirigent les plus grands ateliers jusqu'à l'ouvrier indépendant qui n'a pour atelier que sa propre famille. La population soumise à l'enquête est celle des douze arrondissements de Paris, et qui sont limités par le mur d'octroi. Cette population s'est trouvée :

En 1817, de.	713,765
En 1831, de.	774,338
En 1846, de.	1,053,897
En 1851, de.	1,053,262

L'investigation relative à l'importance des affaires de chaque chef d'industrie présente, sous cette dénomination, le produit brut des ventes annuelles en 1847 et en 1848, c'est-à-dire, en premier lieu, pour un temps de paix civile et de prospérité commerciale, et en second lieu, pour un temps d'extrême misère, de chômage immense et de production industrielle réduite à son minimum. Ce contraste est plein de résultats lumineux qui éclairent d'un jour vrai les conditions de la prospérité et de l'existence d'une grande cité manu-

Digitized by Google

facturière; Paris est la ville la plus peuplée, la plus industrieuse et la plus productive de tout le continent européen; elle renferme trois cent vingt-cinq industries distinctes. Le tableau suivant établit le parallèle des ouvriers employés pendant l'année 1847 et pendant la crise commerciale de 1848.

OUVRIERS EMPLOYÉS.	NOMBRE des INDUSTRIES de CHAQUE GROUPE.	EN 1847.	EN 1848.
Alimentation.	17	10,428	8,404
Peaux et cuirs. . . . , ...	7	4.573	2,754
Industries chimiques et céramiques.	33	9,737	5,212
Imprimerie, gravure, papeterie. .	27	16,705	8,950
Boissellerie, vannerie, layeterie. .	15	5,405	2,905
Carrosserie, sellerie, équip. milit.	14	13,754	7,168
Vêtements.	21	90,064	44,051
Articles de Paris.	34	35,679	17,233
Fils et tissus.	36	36,685	17,233
Travail des métaux précieux, orfév.	35	16,819	7,163
Travail des métaux comm., mécan.	33	24,894	10,408
Bâtiments.	21	41,603	14,812
Ameublement.	32	36,184	9,832
TOTAUX.	325	342,530	156,825

Ce qui attire ensuite le plus l'attention, ce sont les chiffres qui représentent l'importance absolue des affaires, c'est-à-dire la vente des produits de chaque groupe d'industries :

VENTE TOTALE DES PRODUITS.	EN 1847.	EN 1848.
Peaux et cuirs.	41,762,965 f.	28,014,000 f.
Alimentation.	226,863,080	150,811,980
Industries chimiques et céramiques.	74,546,606	40,867,552
Carrosserie, sellerie, équipements militaires. .	52,357,176	28,106,557
Imprimerie.	51,171,873	27,363,484
Boissellerie, vannerie.	20,482,304	10,035,604
Vêtements.	240,947,293	114,801,803
Articles de Paris.	128,658,777	60,030,223
Fils et tissus.	105,818,474	45,782,971
Travail des métaux précieux.	134,830,276	49,657,804
Travail des métaux communs.	103,631,601	37,165,698
Bâtiments.	145,412.679	50,170,045
Ameublement.	137,145,246	34,716,396
TOTAUX.	1,463,628,350 f.	667,524,117 f.

L'importance des affaires a donc été réduite de plus de moitié pendant la crise commerciale de 1848.

Digitized by Google

Nous terminerons par un tableau digne d'une attention particulière, ce tableau donne la richesse industrielle comparée des divers arrondissements de Paris, en prenant pour terme de comparaison la base de 10,000 habitants.

PAR 10,000 HABITANTS.	TRAVAILLEURS INDUSTRIELS de tout sexe et de tout âge.	VENTE TOTALE des produits élaborés
1er arrondissement.	2,214	9,117,600
2e arrondissement..	4,046	15,564,100
3e arrondissement..	4,946	19,450,100
4e arrondissement..	4,584	15,764,000
5e arrondissement..	5,289	16,745,000
6e arrondissement..	6,534	22,495,200
7e arrondissement..	6,138	22,724,000
8e arrondissement..	4,463	15,329,000
9e arrondissement..	2,675	7,949,300
10e arrondissement.	1,765	6,210,600
11e arrondissement.	2,853	9,159,900
12e arrondissement.	2,371	7,907,300

Le chapitre des ouvriers et des salaires renferme les conditions d'existence de la population laborieuse; il constate que cette population d'ouvriers présente 204,925 hommes, 112,851 femmes, et seulement 24,714 adolescents ou enfants. Parmi ces derniers, on trouve :

	Sexe masculin.	Sexe féminin.
Enfants au-dessous de 12 ans,	1,249	869
Adolescents de 12 à 16 ans,	15,614	6,982

Les ouvriers de Paris, selon leur instruction, leur force et leur habileté, sont rétribués à des degrés fort inégaux et parfaitement justifiés. L'enquête a trouvé :

24,463 ouvriers qui reçoivent par jour moins de 3 fr.; ce sont, en géneral, ceux qui ne savent ni lire, ni écrire, ceux qui n'ont ni adresse, ni activité, ni ponctualité, les hommes de peine, les manœuvres, etc.;

157,216 ouvriers qui reçoivent de 3 à 5 francs;

10,393 simples ouvriers qui reçoivent plus de 5 francs, et dont quelques-uns gagnent par jour jusqu'à 20 fr., l'enquête dit même jusqu'à 35 fr.

Des mentions honorables ont été accordées à M. Gayot, pour son *Atlas statistique de la production des chevaux en France*; à M. Blondel, pour sa *Statistique comparée des épidémies cholériques, de* 1832 *et de* 1849; à M. le général Daumas, pour divers ouvrages sur l'Algérie; enfin, à MM. Maurice Block, Talbot et Guéraud, J.-J. Pierre, et M. Eugène Marchand.

Le prix de physiologie expérimentale a été partagé entre MM. Brudge, professeur à l'Université de Bonn, et Waller, médecin anglais, pour des recherches qui établissent d'une manière certaine quelques faits positifs de nature à éclairer les fonctions du système nerveux ganglionnaire.

Le prix d'anatomie a été partagé entre MM. Bourgery, Jacob et Ludovic

Digitized by Google

Hirschfeld, pour des ouvrages sur l'anatomie du système nerveux, et M. le docteur Follin, pour un travail sur les corps de Wolf.

Divers prix ont été décernés à MM. Blondlot, Auguste Duméril, Demarquay et Lecointe, pour des travaux physiologiques, et à MM. Lebert, Becquerel et Rodier pour des études de pathologie médicale.—MM. Davaine, Fauconneau-Dufresne et A. Richard, ont reçu des encouragements de diverses valeurs. Plusieurs prix et récompenses ont été accordés à MM. Bretonneau, Trousseau, Manec, A. Becquerel, Bouisson, Boinet et Baudens pour divers travaux thérapeutiques, et à M. Louis Orfila, pour son travail sur l'élimination des poisons; à M. Richard, pour son Mémoire sur les kystes tubo-avariens; à M. Niepce, pour son ouvrage sur le crétinisme, et enfin à M. Josat, pour son Mémoire sur les maisons mortuaires.

ANDRÉ BOUCARD.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU CINQUIÈME VOLUME.

DÉCEMBRE 1852 ET JANVIER 1853.

DE L'AME HUMAINE ET DE LA VIE FUTURE, par M. DE KÉRATRY . . 5
LE GRAND-DUCHÉ DE BERG, Mémoires de M. le comte BEUGNOT. . . 29
LA COLOMBIE : FARFAN ET LES LLANEROS DE L'ARAUCA, par M. AGOSTINI DE HOSPEDALEZ 70
POESIE : SOUVENIRS DE LA VEILLE DE NOEL, par M. JEAN REBOUL. 101
PHILIPPE DE VALOIS (1re partie) : LA BATAILLE DE CASSEL, par M. ALPHONSE DE CALONNE 104
LA POLITIQUE DE LA FRANCE DE 1822 A 1823, par M. ALFRED NETTEMENT 117
LES THÉATRES ET LES ARTS : La préface de *Stella, Luisa Miller, le Fils de Famille,* etc., par M. ALPHONSE DE CALONNE. 146
BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL, par M. ANDRÉ BOUCARD. 153
LE GRAND-DUCHÉ DE BERG, Mémoires de M. le comte BEUGNOT (suite). 161
THÉATRE ANGLO-AMÉRICAIN : LES ŒUVRES DU DÉMON, drame de M. Cornélius Mathews, traduit et annoté par M. PHILARÈTE CHASLES. 204
PHILIPPE DE VALOIS (1re partie) : LA BATAILLE DE CASSEL (suite), par M. ALPHONSE DE CALONNE 253
DES TRAVAUX DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE POUR LA JONCTION DES DEUX OCÉANS, par M. C. DE LAROCHE-HÉRON 284
LES THÉATRES ET LES ARTS : *Le Cœur et la Dot, Marco Spada, Tabarin,* par M. ALPHONSE DE CALONNE. 308

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE : *Histoire universelle*, publiée sous la direction de M. Duruy, par M. L. C. DE BELLEVAL. 317
SOUVENIRS DIPLOMATIQUES : LES LIEUX SAINTS, par M. le comte DE MARCELLUS 321
HOMMES ILLUSTRES DE L'ESPAGNE : DON JUAN MANUEL, par M. A. DE PUIBUSQUE 331
DE PARIS AU MONTENEGRO, deuxième lettre, par M. X. MARMIER. . 368
THÉATRE ANGLO-AMÉRICAIN : LES ŒUVRES DU DÉMON, par M. PHILARÈTE CHASLES, (suite.) 392
DES TRAVAUX DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE POUR LA JONCTION DES DEUX OCÉANS (suite), par M. C. DE LAROCHE-HÉRON. . . . 450
LES THÉATRES ET LES ARTS : Le théâtre anglais et les auteurs français, par M. ALPHONSE DE CALONNE. 473
REVUE MUSICALE, par M. LÉON KREUTZER. 486
BIBLIOGRAPHIE : *De la négation dans les langues romanes du midi et du nord de la France*, par M. ÉDÉLESTAND DU MÉRIL 490
DICTIONNAIRE D'HAGIOGRAPHIE de M. l'abbé Petin, par M. L. C. DE BELLEVAL 493
LES GRANDS RÈGNES DE L'HISTOIRE DE FRANCE : SAINT LOUIS. (suite), par M. ALFRED NETTEMENT. 497
LA POÉSIE ET LA CRITIQUE EN FRANCE AU COMMENCEMENT DE 1853, par M. ARMAND DE PONTMARTIN. 541
LE PORTRAIT DE L'AIEUL (nouvelle), par M. X. MORALDI 565
LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA RENAISSANCE ITALIENNE EN FRANCE, par M. RATHERY. 582
LA QUESTION DE L'ENSEIGNEMENT AU XVIIe SIÈCLE, par M. ALFRED MICHIELS. 611
LES THÉATRES ET LES ARTS : *Les Oncles Tom, le Lutin de la vallée, Don Giovanni*; prix de quelques tableaux modernes, par M. ALPHONSE DE CALONNE 633
REVUE MUSICALE, par M. LÉON KREUTZER 640
BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL, par M. ANDRÉ BOUCARD. 645

FIN DE LA TABLE.

PARIS, IMPRIMERIE DE E. BRIÈRE, RUE SAINTE-ANNE, 55.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOV 30 1943

Digitized by Google

Digitized by Google